



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





~~DAF~~
DAF

HISTOIRE DE FRANCE.

TOME SECOND.

A P A R I S ,

Chez { **LE MERCIER**, rue S. Jacques, au Livre d'or.
DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
DE HANSY, Pont au Change, à S. Nicolas.
JEAN TH. HERISSANT, rue S. Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire.
BOUDET, rue S. Jacques, à la Bible d'or.
BAUCHE, Quai des Augustins, à Sainte Geneviève.
DURAND, rue du Foin, au Griffon.
CL. J. B. HERISSANT fils, rue Notre-Dame, à la Croix d'or.
D'HOURLY fils, rue de la vieille Bouclerie, au Soleil d'or.
DESPREZ, rue S. Jacques, à S. Prosper.
LE PRIEUR, rue S. Jacques, à la Croix d'or.

HISTOIRE
DE FRANCE,
DEPUIS
L'ÉTABLISSEMENT
DE
LA MONARCHIE FRANÇOISE
DANS LES GAULES,

Par le Pere G. DANIEL, de la Compagnie de JESUS;
NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de notes, de dissertations critiques & historiques, de l'histoire
du regne de Louis XIII, & d'un journal de celui de Louis XIV,

ET

Ornée de plans, de cartes géographiques, & de vignettes représentant des
médailles & des monnoyes de chaque regne.

TOME SECONDE,

Qui comprend les regnes depuis 628 jusqu'à 877.



A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. D. C. C. L V.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

REPORT

ON THE

PROGRESS OF THE

WORK DURING THE

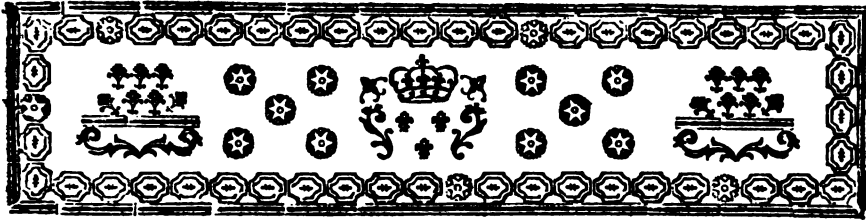
PAST YEAR

AND

THE FUTURE

OF THE

PROJECT



S O M M A I R E

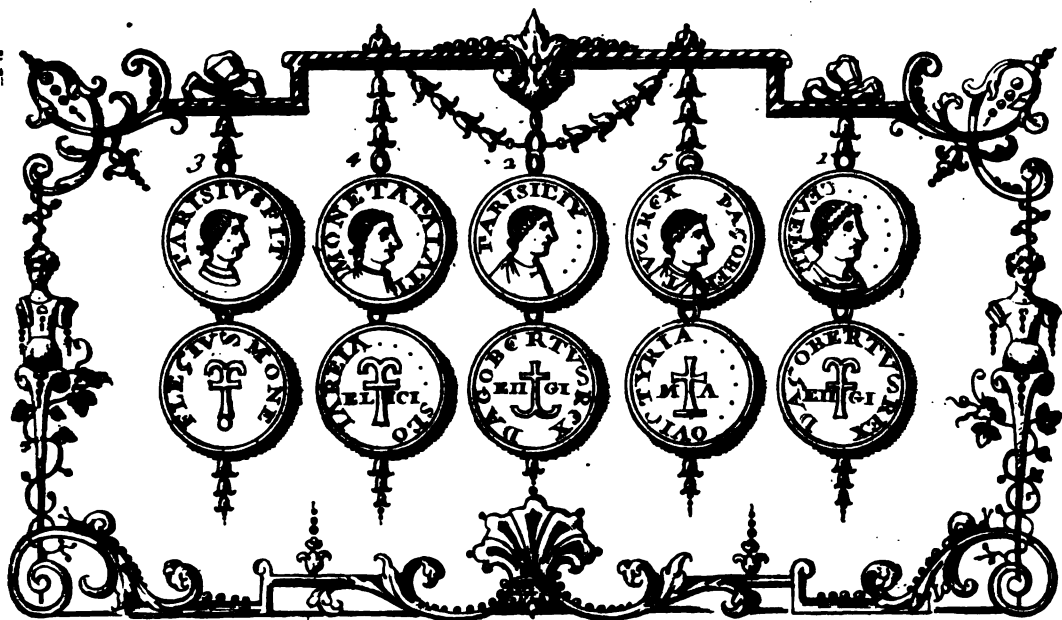
D E S R E G N E S

D E D A G O B E R T E T D ' A R I B E R T .

***D** A G O B E R T est reconnu roi de Bourgogne & de Neustrie. Il répudie sa femme & en épouse une autre. Mort d'Aribert son frere. Dagobert se met en possession de ses états. Samon , de marchand qu'il étoit , devient roi des Esclavons. Guerre entre les François & les Esclavons. Les François attaquent les Esclavons , & sont obligés de se retirer en désordre. Révolte des Visigots. Dagobert fait son fils Sigebert roi d'Austrasie. Il déclare Clovis son second fils successeur des Royaumes de Neustrie & de Bourgogne. Il soumet les Gascons & les Bretons. Mort de Dagobert.*



HISTOIR]



HISTOIRE DE FRANCE.

DAGOBERT ET ARIBERT.



SI-TÔT que Dagobert roi d'Austrasie eut appris la mort du roi son pere, il fit sans tarder partir pour la Bourgogne & pour la Neustrie (a) des personnes de sa cour les plus capables de manier les esprits, pour engager les grands & les peuples de ces deux royaumes à le reconnoître pour leur roi, à l'exclusion d'Aribert son frere, & s'avança en même-temps avec une armée jusqu'à Reims. La

628.

*Dagobert est
reconnu roi de
Bourgogne & de
Neustrie.*

(a) Dans le Fredegair imprimé par M. du Chêne, il y a que Dagobert envoya en Bourgogne & en Austrasie *in Auster*. La suite de l'histoire fait voir que ce fut

en Neustrie qu'il envoya, & non pas en Austrasie. C'est ainsi que je l'ai mis dans mon histoire: & je l'ai fait conformément à un excellent manuscrit que le P. Sir-

réputation que ce prince s'étoit faite dans la guerre & dans le gouvernement, & peut-être encore plus la crainte de l'armée qu'il avoit sur pié, emporta presque tous les suffrages en sa faveur. Tous les évêques & les plus considérables du royaume de Bourgogne, vinrent à Reims lui rendre hommages, & le reconnoître pour leur maître.

La plupart des évêques & des seigneurs de Neufrie lui firent aussi savoir qu'ils étoient à lui. Son cadet le prince Aribert ne laissa pas d'avoir son parti, à la tête duquel étoit Brunulfe frere de la reine sa mere : mais ses intrigues furent inutiles, & tout se soumit au plus fort. Néanmoins Dagobert par l'avis des plus sages de son conseil, n'exclut pas entièrement son frere de la succession. Il lui laissa une partie assez considérable de l'Aquitaine, c'est-à-dire, des pays d'au-delà la Loire, Toulouse, l'Agenois, le Querci, la Xaintonge, le Perigord, ce qu'aujourd'hui nous appellons la Gascogne, toutes les places des Pyrenées, & toute cette frontiere d'Espagne jusqu'à l'ancienne Gascogne qui étoit au-delà, & tout cela à condition que ce prince renonceroit, comme il fit, à toutes les prétentions qu'il pourroit avoir sur tout le reste de l'empire françois. Aribert à l'exemple des anciens rois Visigots, fit Toulouse la capitale de son état, qu'il étendit trois ans après en subjuguant les Gascons qui avoient secoué le joug de la France.

Ibid.

Cap. 58.

Dagobert, paisible possesseur de son grand royaume, pensa à y faire fleurir les loix & la justice, à y maintenir, & même à y augmenter le bon ordre que son prédécesseur y avoit établi. Il se fit voir dans les principales places du royaume de Bourgogne, à Langres, à Dijon, à Lône, dite depuis saint Jean de Lône, à Châlons sur Saone, à Autun, à Auxerre, & par tout dans ce voyage il s'appliqua à rendre la justice avec tant d'intégrité, de droiture, d'exactitude, sans distinction du

mond nous a laissé au collège de Paris, où il y a très-distinctement *in Neuster.*

1. & 4. Médaille. Les points sont ici mis à la place des lettres effacées dans la médaille. Et dans le centre de ces médailles ELIGI est le nom du monetaire ELIGIUS, c'étoit saint Eloi. 2. Médaille. PARISIUS. 3. PARISIUSFIT, c'est à-dire, que ces deux Médailles ont été

frappées à Paris. *Au revers de la 3.* ELIGIUS MONEtarius. 4. Médaille. MONETA PALATINA; c'est-à-dire, Monnoie frappée dans une maison royale. *Au revers*, IVREIA, c'est-à-dire, frappée à Yvrée dans le Piémont. 5. Médaille, au revers, VICTORIA, MA, c'est-à-dire, Marseille.

riche & du pauvre, du noble & du roturier, qu'il gagna les cœurs des peuples, & se fit redouter de tous les grands, toujours occupé des affaires publiques, sans prendre le moindre divertissement, se donnant à peine le temps nécessaire pour prendre ses repas. Tout retentissoit de ses louanges, & l'on disoit hautement par-tout que c'étoit le plus grand roi qui eût jamais gouverné en France. En chemin faisant il fit arrêter Brunulfe, qu'il surprit comme il tâchoit de brouiller encore en faveur d'Aribert, & le fit mourir.

782.

Il continua sa route d'Auxerre à Sens, & vint à Paris, dont il fit sa capitale à l'exemple de ses prédécesseurs. Etant à Rumilli maison de plaisance proche de Paris, il y répudia Gomatrude, qu'il avoit épousée à Clichy quelques années auparavant. Il en usa ainsi par l'avis de son conseil, parce qu'elle étoit stérile, & il épousa en même-temps une des filles d'honneur de cette reine (a). Cette fille s'appelloit Nantilde.

Il répudie sa femme & en épouse une autre.

Tandis qu'Arnoul évêque de Metz fut dans le ministère, Dagobert soutint toujours ce caractère d'un grand roi digne du throne qu'il occupoit. Ce saint évêque lui demanda permission de se retirer, & de quitter son évêché pour vivre en solitude, & ne penser plus qu'à son salut, qu'il avoit toujours, même à la cour, regardé comme sa plus importante affaire; il obtint son congé après de fortes instances réitérées plusieurs fois. Pepin maire du palais & Cunibert évêque de Cologne, dont les maximes & les vûes étoient aussi chrétiennes que celles de saint Arnoul, maintinrent encore quelque temps l'esprit du prince dans cette heureuse situation; mais enfin son cœur fut séduit par l'amour comme celui de Salomon.

En faisant la visite des principales places de son royaume d'Austrasie, pour y rendre la justice, ainsi qu'il avoit fait dans celles du royaume de Bourgogne, il prit de l'amour pour une belle & jeune personne nommée Ranetrude, dont il eut un fils, à qui l'on donna le nom de Sigebert. Ses désordres allèrent depuis toujours croissant jusqu'à surpasser les plus débordés de ses ancêtres; tant il est vrai qu'il est plus facile d'éviter la débauche que de la modérer, quand une fois on a commencé à s'y abandonner. Il eut en même-temps trois

Cap. 59.

629.

(a) *Unam de puellis de ministerio, & non pas une religieuse tirée de son monastere, de monasterio, comme quelques-uns ont écrit.*

629.
Cap. 60.

femmes qui portoient le nom de reine , & avoient le rang de légitimes épouses , des maîtresses sans nombre & de tous côtés. Comme il ne trouvoit pas dans son épargne & dans ses revenus assez de quoi assouvir l'ambition , la vanité & l'avarice ordinaire à ces sortes de personnes , qui ne manquent pas de tirer tout l'avantage qu'elles peuvent de la foiblesse d'un prince , il fallut charger ses sujets de nouveaux impôts , faire des confiscations , usurper les biens des églises.

Cap. 61.

Ces confiscations furent imputées aux mauvais conseils du ministre qui en étoit très-innocent , & qui employoit inutilement tous les moyens possibles pour ramener son maître au bon chemin. La haine des Austrasiens envers Pepin alla si loin , qu'ils conspirèrent contre sa vie , & firent ce qu'ils purent pour le rendre odieux au roi même , afin qu'il l'abandonnât à leur fureur : mais ce ministre dont la prudence égaloit la piété & les autres vertus , sût se maintenir , & rendre inutiles les mauvais desseins de ses ennemis.

*Mort d'Aribert
son frere.
Dagobert se met
en possession de ses
états.*

630.

Ce fut vers ce temps-là que revinrent de Constantinople ; des Ambassadeurs que Dagobert avoit envoyés à l'empereur Heraclius , pour renouveler l'alliance entre les deux empires : ce qui fut fait , (a) & l'année d'après Aribert roi d'Aquitaine étant mort aussi bien que le petit prince Chilperic son fils , qui le suivit de fort près , Dagobert se mit en possession de cet état & de la Gascogne ultramontaine conquise par Aribert ; & ainsi toute la monarchie françoise se trouva pour la quatrième fois réunie sous la puissance d'un seul prince. La passion qu'on savoit que Dagobert avoit toujours eue de régner seul en France , & l'intérêt qu'il avoit à la mort du petit prince , le fit soupçonner d'y avoir contribué ; mais ce sont-là de ces raisons générales qui suffisent à la malignité des hommes pour médire des princes , & sur lesquelles quand elles sont seules , il n'est ni de la prudence , ni de l'équité d'appuyer beaucoup.

(a) L'auteur des notes sur l'histoire de Languedoc observe que Aribert ou Caribert roi d'Aquitaine laissa trois enfans ; l'aîné se nommoit Childeric ou Hilderic , & non pas Chilperic , ainsi que le nomme ici le P. Daniel ; les deux autres se nommoient Boggio & Bertrand ; l'aîné mourut en effet peu de temps après

son pere , comme le dit le P. Daniel , mais Boggio & Bertrand vécurent tous les deux , & laisserent postérité , ce qui n'empêcha pas Dagobert de se mettre en possession de l'Aquitaine , dont il se fit roi , mais il permit aux enfans de Caribert de posséder l'Aquitaine & la Gascogne avec la qualité de feudataires.

Pendant que Dagobert étoit occupé à recueillir cette succession , & à faire transporter à Paris d'assez grands thrésors qui s'étoient trouvés après la mort du roi d'Aquitaine , il s'alluma une guerre à l'autre extrémité de ses états dans la Germanie , qui pour le peu de temps qu'elle dura , coûta beaucoup de sang à la France. Elle suppose une aventure assez rare arrivée sous le regne de Clotaire II. & qui mérite d'avoir place dans notre histoire.

Un marchand nommée Samon , natif du territoire de Sens , selon quelques-uns , * & selon d'autres , du Brabant ou du Sennegau ** , pays ainsi nommé de la petite riviere de Senne , qui passe par Bruxelles , partit de chez lui en compagnie de plusieurs autres , pour aller trafiquer chez les Esclavons. Ces peuples fort nombreux n'occupaient pas seulement alors le pays qui porte encore aujourd'hui leur nom entre le Save , le Drave , le Danube , la Stirie & la Carniole. L'Esclavonie dans les anciens auteurs comprend encore la Bosnie , la Dalmatie , la Croatie , & même il semble par les circonstances de l'histoire que sous le regne dont nous parlons , ils s'étoient répandus bien en-deçà du Danube jusques dans la Bohême ; puisque nous verrons dans la suite qu'ils faisoient des courses sur les terres des François dans la Thuringe.

Outre leur nom commun d'Esclavons ils en avoient de particuliers , selon les différens cantons , à la maniere de plusieurs autres peuples. Ceux dont il s'agit ici s'appelloient Vinides , & avoient donné leur nom au golphe Venadique , à l'embouchure de la Vistule * où ils avoient eu autrefois leur demeure ; ils s'étoient avancés jusqu'au Danube & au-de-là. Les Abares autres Barbares , qui faisoient de temps en temps de la peine aux François , avoient subjugué ces Esclavons Vinides , dont la condition étoit la plus misérable qui se puisse imaginer. Car premièrement les Abares dans leurs guerres , lorsqu'il en falloit venir au combat , se tenant rangés en bataille à la tête de leur camp , faisoient avancer les Esclavons pour soutenir le premier effort de l'ennemi ; si ceux-ci étoient victorieux , les Abares pilloient le camp & les bagages des vaincus sans en faire part aux Esclavons ; quand les Esclavons étoient poussés par l'ennemi , ils les soutenoient , & les obligeoient de retourner au combat , & les tailloient en pieces ,

630.

*Samon marchand
François est élu
roi des Esclavons.*

* Ex pago Seno-
nago.

** Les manus-
crits varient sur
ce mot.

* Cette embou-
chure s'appelloit
Venedicus sinus
de leur nom.

630.

s'ils continuoient de reculer. En second lieu, quand après la campagne on s'en alloit en quartier d'hyver, les Abares étoient en droit d'enlever aux Esclavons leurs femmes & leurs filles, & par dessus tout cela ils leur faisoient payer de très-gros tributs. Les enfans nés de ces adulteres ou de ces concubinages, quoiqu'ils fussent fils de peres Abares, passaient pour Esclavons, & étoient traités de même. Ces Esclavons Vinides ne pouvant plus supporter un si rude joug, se révolterent contre les Abares : les autres Esclavons se joignirent à eux ; & lorsque Samon ce marchand François arriva dans leur pays, il y trouva la guerre civile fort allumée.

Fredegar cap. 68.

La conjoncture n'étant pas favorable pour le négoce, Samon invité par les Esclavons se joignit à eux avec ses compagnons, fit de si belles actions, & se comporta par-tout avec tant de conduite, que ces peuples le prièrent de vouloir bien être leur roi. Il accepta l'offre, les gouverna & les défendit contre leurs ennemis pendant trente-cinq ans, fit avec eux heureusement la guerre, & mourut de sa mort naturelle ; mais après avoir vécu plutôt en payen qu'en chrétien : car la Polygamie étant en usage parmi ce peuple, il épousa jusqu'à douze femmes de la nation, & en eut vingt-deux fils & quinze filles. C'est-là un de ces exemples extraordinaires de la bisarrerie de la fortune, ou pour parler plus chrétiennement & plus juste, un de ces traits singuliers de la providence d'un Dieu qui fait des hommes ce qu'il veut, & leur montre sa puissance, tantôt en déthronant les rois, & tantôt en tirant des hommes obscurs de la poussière, pour les élever sur le throne.

*Guerre entre
les François &
les Esclavons.*

C'étoit ce marchand devenu roi, qui osa soutenir la guerre contre les François secondés du secours des Lombards leurs alliés, & qui en sortit avec honneur. L'occasion de la rupture fut que des marchands François trafiquant selon leur coutume chez les Esclavons, en furent insultés : on leur enleva toutes leurs marchandises, & plusieurs furent tués.

Dagobert fort offensé de cette inhumanité, envoya de sa part un nommé Sichaire à Samon, pour lui demander justice & une prompte satisfaction. Cet envoyé eut beau faire, il ne put obtenir audience de Samon, qui prévoyoit bien qu'on lui demanderoit la tête de ceux qui avoient commis le crime, & qu'il

qu'il n'eût osé livrer, de peur d'irriter toute la nation contre lui. L'envoyé ne voulant pas retourner en France sans s'être acquitté de sa commission, s'avisa de s'habiller en Esclavon, & à la faveur de cet habillement, pénétra jusqu'au roi, & lui dit tout ce qu'il avoit à lui dire de la part de son maître.

Samon après l'avoir entendu, lui répondit qu'il étoit fâché de ce qui étoit arrivé; que volontiers il traiteroit avec le roi de France, pour régler les différends qui étoient survenus, & pour empêcher dans la suite ces sortes de violences; mais qu'à l'égard du passé, il falloit l'oublier de part & d'autre sans parler ni de dédommagement, ni de satisfaction. L'envoyé fort imprudent & fort brutal, ainsi que l'historien le qualifie en cet endroit, s'emporta à des injures & à des menaces, qu'il n'avoit pas eu ordre de faire, & dit entre autres choses que Samon & ses sujets seroient trop honorés, si le roi de France vouloit bien les regarder comme ses serviteurs.

Samon, quoique fort piqué de ces discours outrageux, répondit cependant avec beaucoup de modération, que lui & son peuple prendroient volontiers cette qualité à l'égard du roi de France; pourvu que de son côté il ne voulût pas rompre l'amitié qui avoit été jusqu'alors entre les deux nations.

» L'amitié, reprit l'envoyé; hé! peut-il y en avoir entre
» des chrétiens serviteurs du vrai Dieu tels que sont les Fran-
» çois, & des chiens de payens comme vous autres?

» Vous êtes, dites-vous, repliqua Samon, les serviteurs
» de Dieu, & nous sommes des chiens; puisqu'ainsi est, &
» que vous le servez si mal, & que nous savons que vous
» l'outragez si insolemment tous les jours par votre mauvaise
» conduite, nous avons le droit de vous mordre, & nous nous
» en servirons. » Et aussi-tôt il fit chasser l'envoyé de sa présence, avec défense néanmoins de lui faire aucun mal.

Étant revenu en France, & ayant raconté au roi le traitement qu'il avoit reçu, on ne songea plus qu'aux moyens de châtier l'insolence de ces barbares. On fit marcher contre eux une armée d'Allemands, une autre de François d'Austrasie, & une de Lombards, que le roi de cette nation, allié de Dagobert, avoit fait descendre d'Italie par la Stirie ou par la Carniole dans le pays des Esclavons. Ces Barbares ainsi

630.

*Les François
attaquent les Es-
clavons , & sont
obligés de se reti-
rer en désordre.*

attaqués par trois endroits , partagerent aussi leurs forces.

Les Allemands sous la conduite de leur duc Clodobert , attaquèrent vigoureusement les Vinides , & les défirent. Les Lombards firent aussi parfaitement bien dans leur attaque , ils tuèrent un grand nombre des ennemis , firent beaucoup de prisonniers & de butin : mais les Austrasiens n'eurent pas le même succès. On leur avoit opposé les principales forces de la nation , & sans doute que Samon étoit à leur tête. Les Vinides s'étoient retranchés dans leur camp auprès d'un fort appelé Vocatifbourg. Les François les y investirent , y donnerent l'assaut & en furent vigoureusement repoussés ; ils recommencerent le lendemain & puis le troisième jour , & trouverent une pareille résistance. Ces trois sanglantes attaques affoiblirent tellement leur armée , qu'appréhendant d'être bientôt attaqués eux-mêmes dans leur camp par leurs ennemis , ils l'abandonnerent , & se retirèrent en désordre , laissant leurs tentes & leurs bagages. Quelque bravoure qu'eussent fait paroître les Esclavons en cette occasion , on tint alors pour certain qu'ils furent redevables de leur victoire en partie à la haine que les Austrasiens avoient conçue du gouvernement de Dagobert , qui les accabloit de tributs , & qui les dépouilloit de leurs biens sous divers prétextes. Cette haine empêcha plusieurs des chefs de faire leur devoir dans l'espérance d'être plus ménagés après ce mauvais succès , qu'ils ne l'avoient été durant la prospérité de l'état.

Les suites que l'on fait de ce grand échec , furent premièrement la désertion d'un duc des Urbiens (a) Esclavon nommé Dervan , qui s'étoit autrefois soumis à l'empire François avec ceux de son canton , & qui aussi-tôt après cette victoire , embrassa la parti du vainqueur , & se réunit aux Vinides ; & en second lieu , il se fit plusieurs excursions par les Esclavons dans la Thuringe & dans quelques autres endroits de la Germanie François , qui en fut fort incommodée pendant quelques années , & dont je parlerai encore dans la suite.

Cette disgrâce néanmoins ne diminua rien de l'autorité , que la puissance & l'étendue de l'empire François donnoit à Dagobert chez tous ses voisins. On en vit cette même année

(a) Les Urbiens dont parle là Fredegar , sont apparemment les mêmes que les Sorabiens dont parle Eginard qui étoient voisins des Thuringiens.

des marques en Espagne & parmi les barbares mêmes.

Pour commencer par ceux-ci, le roi des Abares étant mort, les Bulgares qui ne faisoient qu'un peuple avec eux, voulurent avoir sur le throne un roi de leur nation, les Abares prétendirent en avoir toujours un de la leur : la guerre civile s'alluma, & après plusieurs combats les Bulgares succomberent. Neuf mille échapperent à la fureur des vainqueurs, & ne trouvant plus de sûreté dans la Pannonie, vinrent se réfugier sur les terres des François, comme dans un asyle où l'on n'oseroit les poursuivre, & envoyerent prier le roi de leur permettre d'y demeurer. Il leur répondit qu'il leur permettoit de passer l'hiver dans la Baviere, & que pendant ce temps-là il délibéreroit avec son conseil sur leur requête. L'affaire parut assez importante au roi, pour la faire examiner dans une assemblée des plus considérables seigneurs de la nation Française. Il s'agissoit de recevoir dans son état une armée entiere de barbares, gens indociles, payens, accoutumés au pillage, & capables si l'occasion se présentoit, de se rendre maîtres du pays où ils cherchoient leur refuge. Ces raisons & beaucoup d'autres furent exposées, & sur-tout l'exemple de l'empire, à qui ces nations ainsi transplantées avoient toujours fait & faisoient encore tous les jours beaucoup de peine. Le résultat fut qu'il étoit de l'intérêt de l'état de ne point garder ces nouveaux hôtes. Le moyen dont on se servit pour s'en défaire fut violent : mais apparemment leur conduite pendant le quartier d'hiver y donna lieu, ou bien on ne crut pas pouvoir les déloger sans résistance, eu égard à leur grand nombre. Ainsi on envoya un ordre secret à tous les Bavarois, dans les terres & dans les maisons desquels ils étoient logés, de faire main-basse sur eux une certaine nuit qu'on leur marqua. Le secret fut gardé, & l'exécution suivit de telle maniere, que de neuf mille qu'ils étoient entrés en Baviere, il n'en échappa que sept cents, qui sous la conduite d'un de leurs capitaines nommé Alcioc, se retirèrent chez les Vinides.

L'affaire d'Espagne fut d'une autre nature. Il y avoit près de cinq ans que le roi Suintila gouvernoit la nation des Visigots avec beaucoup de prudence & de gloire : il avoit dompté les Gascons, & chassé entierement les Romains d'Espagne, où ils s'étoient toujours maintenus jusqu'alors à la faveur des

630.

Fredegar. cap. 72.

Affaires d'Espagne.

630.

Mariana, L. 6. c.

4.

secours qu'ils recevoient d'Afrique. La tendresse qu'il avoit pour son fils nommé Recimer, lui fit faire une démarche qui déplut à la nation. Il se l'associa, & le fit reconnoître pour roi tout enfant qu'il étoit. Les Grands de la nation regarderent cette association comme une entreprise qui étoit contre leurs privilèges. Car quoiqu'on eût déjà vû plusieurs fois depuis l'établissement de la monarchie gothique les enfans des rois Visigots succéder à la couronne de leur pere, c'étoit toujours par une espece d'élection, & rien n'étoit plus opposé à ce droit d'élection que cette élévation anticipée du jeune prince sur le throne. Depuis ce temps-là il y eut toujours des factions & des partis dans le royaume, qui aboutirent enfin cinq ans après à une révolte déclarée.

Un seigneur nommé Sisenande, des plus illustres de la nation, homme puissant & riche, & d'une grande réputation dans la guerre, osa prétendre à la couronne, & pensa à se servir de l'aversion que les peuples témoignioient avoir du gouvernement présent, comme d'une conjoncture propre à faire réussir son dessein : il forma secrettement un parti où entrèrent plusieurs seigneurs; & de concert avec eux, il partit pour la cour de France, afin d'engager le roi à les appuyer : il y réussit. Le roi mit sur pié en Bourgogne une armée assez forte, & ordonna aux ducs Abundantius, & Venerandus qui commandoient dans le pays de Toulouse, de passer les Pyrenées avec les troupes qu'ils avoient dans leur gouvernement, en attendant que celles de Bourgogne arrivassent.

Fredegar, cap. 75.

Sisenande avoit si bien préparé toutes choses, & tellement disposé les esprits des peuples par la haine qu'il leur avoit inspirée pour Suintila, que jamais révolution ne fut plus subite. Les deux ducs François s'étant avancés jusqu'à Saragosse, & ayant répandu le bruit qu'ils devoient être incessamment suivis de l'armée de Bourgogne, toute celle de Suintila se déclara pour Sisenande, & le proclama roi. Suintila obligé de s'enfuir, ne trouva pas la moindre ressource, & en très-peu de temps tout fut si tranquille dans l'état, que le nouveau roi congédia les François après leur avoir fait quantité de présens, & l'armée de Bourgogne qui étoit en marche fut contremandée.

Ibid.

Une des conditions du traité que Sisenande avoit fait avec

Dagobert étoit qu'il lui donneroit pour mettre dans son trésor , un grand bassin d'or , dont Aëtius général des Romains , autrefois si fameux dans les Gaules , avoit fait présent à Torifmond roi des Gots : il pesoit cinq cents livres , & on le conservoit parmi les meubles des rois Gots comme une des plus précieuses & des plus rares pieces en ce genre qui fût au monde. Sisenande le mit entre les mains des deux Ambassadeurs que Dagobert lui avoit envoyés pour le lui demander. Mais les Gots ne pouvant souffrir qu'on les privât d'un si beau monument , dresserent une embuscade aux Ambassadeurs comme ils s'en retournoient , & le leur enleverent.

630.

Cette violence pensa causer la guerre entre la France & l'Espagne : mais on s'accommoda , & après plusieurs ambassades réciproques , on convint que le bassin d'or demeureroit en Espagne , & qu'on payeroit à Dagobert en dédommagement , la somme de deux cents mille sous d'or , qui faisoient environ seize cents mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui.

631.

Cependant Samon ce roi des Esclavons Vinides , continuoit toujours de donner de l'inquiétude à Dagobert , & immédiatement après l'expédition d'Espagne , dont je viens de parler , il entra avec une armée dans la Thuringe pour la ravager. Dagobert ayant assemblé la sienne à Metz , composée des meilleures troupes d'Austrasie , de Neustrie & de Bourgogne , s'avança par la forêt d'Ardenne jusqu'à Mayence pour y passer le Rhin. Il trouva-là des envoyés du duc des Saxons , qui vinrent lui offrir de défendre avec les seules troupes du pays , la frontiere de l'empire François contre les Vinides , pourvu qu'il voulût bien les exempter d'un tribut que Clotaire I. son bisayeul leur avoit imposé , de cinq cents vaches qu'ils devoient fournir tous les ans à la maison du roi. Le roi accepta cette offre , qui lui épargnoit bien de la dépense , & bien de la fatigue à ses troupes d'en-deçà du Rhin. Les Saxons selon leur coutume , ayant juré sur leurs armes d'exécuter fidelement le traité , se mirent en campagne ; mais avec peu de succès. Cette guerre qui réussissoit si mal , chagrinoit beaucoup Dagobert , & c'est ce qui lui fit prendre la résolution , suivant l'exemple de son pere , de faire roi d'Austrasie son fils Sigebert , afin que les Autrafiens qui souhaitoient toujours

*Dagobert fait
son fils Sigebert
roi d'Austrasie.*

Cap. 75.

632.

632.

avoir leur roi particulier , prissent plus à cœur la défense de leurs frontieres , & que les ordres qu'il falloit donner pour cela, vinssent de plus près.

633.

Le roi en usa ainsi après avoir pris l'avis de plusieurs évêques & de plusieurs seigneurs qu'il avoit assemblés à Metz. Le prince Sigebert né en l'an 630. n'avoit pas trois ans accomplis. Il lui donna pour ministre Cunibert évêque de Cologne , dont il avoit éprouvé lui-même depuis plusieurs années la fidélité & la prudence, & Adalgise qu'il fit duc du palais d'Austrasie , qualité qui paroît ici distinguée de celle de maire du palais; car Pepin que Dagobert retint auprès de lui , avoit cette dignité, & l'eut encore depuis.

Il leur confia la conduite du prince , & le gouvernement du royaume d'Austrasie , assigna des revenus & des fonds suffisans pour les dépenses nécessaires au jeune roi , soit pour soutenir la guerre contre les Vinides , soit pour l'entretien de sa maison d'une maniere digne de son rang, & confirma cette cession du royaume & les autres dons qu'il lui faisoit, par des actes authentiques.

Tout cela eut l'effet qu'il prétendoit ; car les Austrasiens se firent un honneur de défendre la Germanie Françoisse contre les Vinides, qui n'osèrent plus rien entreprendre depuis , ou qui furent toujours repoussés.

Il déclare Clovis son second fils, successeur des royaumes de Neustrie & de Bourgogne.

Cap. 76.

Ce que les Austrasiens avoient beaucoup souhaité , d'avoir un roi particulier , les Neustriens & les Bourguignons le souhaitoient aussi : c'est pourquoi étant né depuis un second fils à Dagobert de la reine Nantilde , qui fut nommé Clovis , les évêques & les seigneurs de ces deux royaumes prièrent le roi non pas de donner au prince nouveau né la qualité de roi de Neustrie & de Bourgogne , mais de convenir avec les Austrasiens , que leur roi se contenteroit du royaume d'Austrasie , & que Clovis seroit déclaré successeur des deux autres royaumes ; afin qu'en cas que le roi vînt à manquer , les peuples ne fussent point exposés aux miseres des guerres civiles , comme il étoit déjà arrivé tant de fois depuis l'établissement de la monarchie. Le traité fut donc dressé , par lequel Sigebert étoit déclaré successeur du roi son pere , non seulement pour ce qu'il possédoit du royaume d'Austrasie entre le Rhin & la Meuse & au-delà du Rhin , mais encore de tout ce qui avoit

appartenu de tout temps aux rois d'Austrasie, comme de la plus grande partie de l'Aquitaine ou des pays de de-là la Loire, d'une partie de la Champagne, des villes & des pays d'Ardenes & de Voges : on excepta nommément le pays d'entre la Seine & l'Oise, appelé le duché de Dentelens ; parce qu'il avoit été détaché autrefois du royaume de Neufrie, & attaché injustement par Theodebert II. au royaume d'Austrasie.

633.

Les Austrasiens qui eussent été bien aise que leur roi fût devenu avec le temps le maître de toute la monarchie, eurent peine à consentir à ce traité, & sur-tout à l'article du démembrement du duché de Dentelens ; mais Dagobert les y contraignit, & il fallut en passer par-là.

634.

C'étoit beaucoup pour les Gascons d'avoir passé quelques années sans remuer, & il n'étoit pas moins surprenant que les Bretons autrefois si inquiets, eussent laissé en repos les frontières de France durant le regne de Clotaire II. & pendant une grande partie de celui de Dagobert : mais ils recommencerent alors les uns & les autres comme de concert à faire leurs ravages & leurs courses. Les Gascons se jetterent dans la Novempopulanie, qui est la Gascogne d'aujourd'hui, & y firent un grand butin : de sorte que le roi fut obligé d'y envoyer une très-nombreuse armée de son royaume de Bourgogne, où se trouverent quantité de ducs & de comtes, qui avoient à leur tête le referendaire Adoinde comme généralissime, homme fameux dans la guerre, & dont l'expérience & la valeur avoient beaucoup contribué aux victoires de Thierry dernier roi de Bourgogne.

*Il soumet les
Gascons & les
Bretons.*

635.

Si-tôt que l'armée fut arrivée dans les montagnes, on la sépara en divers petits corps pour attaquer les Gascons de tous côtés. On les vit sortir de leurs vallées en divers endroits, mais à peine les chargeoit-on, que sans presque soutenir le choc, ils se retiroient dans les défilés & sur le haut de leurs rochers ; on les y suivit, & ils y furent forcés presque par tout. On mit le feu à leurs maisons, on fit quantité de prisonniers, & on leur enleva tout le butin qu'ils avoient amassé dans les guerres passées.

Fredegar. cap. 78.

Enfin ils demanderent quartier, & on le leur accorda, à condition qu'ils députeroient des principaux de la nation,

634.

pour venir se jeter aux piés du roi & implorer sa clémence, & se soumettre à tout ce qu'il exigeroit d'eux. L'armée s'en retourna sans avoir reçu aucun échec, sinon que le duc Arimbert un des plus considérables de l'armée n'étant pas assez sur ses gardes, se laissa surprendre dans la vallée de Soule, où il fut tué avec un grand nombre de noblesse qu'il avoit sous son commandement.

Audoenus in vita
S. Eligii.

Le roi étoit à Clichy lorsqu'il apprit l'heureux succès de cette entreprise, & il manda de-là sur le champ à Judicaël (a) prince de Bretagne, que s'il ne lui donnoit incessamment satisfaction pour les dommages que les Bretons avoient causés par leurs courses sur la frontière de France, & s'il ne lui rendoit les hommages qu'il lui devoit, la même armée qui venoit de dompter les Gascons, passeroit en Bretagne, & y mettroit tout à feu & à sang. Celui que le roi chargea d'aller faire cette déclaration au prince Breton fut saint Eloi qui étoit alors à la cour, & qui fut depuis évêque de Noyon. Il présenta d'abord à ce prince les concordats faits entre les rois de France & les comtes de Bretagne, & par son honnêteté, sa douceur, son adresse, il sut si bien entrer dans son esprit, qu'il l'amena où il voulut, se fit donner un otage pour la sûreté du nouveau traité, & enfin l'engagea à venir lui-même en personne trouver le roi auprès de Paris, où il arriva avec une grande suite & de magnifiques présents. Tout se passa avec une satisfaction réciproque. Le prince de Bretagne se soumit à tout ce que le roi exigea de lui, & lui promit de le reconnoître toujours comme son roi & son seigneur *.

* Semper se
subjectum ditioni
Dagoberti promi-
sit.

J'ai parlé sous le regne de Clovis de ces concordats dont il est fait ici mention, passés entre la France & la Bretagne, & dont un des articles étoit que les princes de Bretagne ne prendroient plus le nom de roi, & se contenteroient de celui de comte. Il y a beaucoup d'apparence que Judicaël avoit violé cet article (car l'histoire en quelques endroits lui donne le nom de roi,) & qu'il y renonça par ce nouveau traité. Nous verrons dans la suite quelques-uns de ses successeurs s'opiniâ-

(a) Judicaël portoit le titre de roi de Bretagne, que lui donne saint Ouin dans la vie de saint Eloi; il est encore appelé *roi des Bretons* par Fredegair chap. LXXVIII. & par l'auteur des gestes de Dagobert,

trer à le reprendre , & ce fut-là de temps en temps un sujet de guerre entre les deux états.

635.

Judicaël étoit d'ailleurs un prince très-religieux. Il le fit paroître alors d'une manière , par laquelle il n'auroit pas bien fait sa cour , si l'opinion qu'on avoit de sa piété ne l'eût rendue excusable. Dagobert l'invita à manger à sa table , il l'en remercia , & le pria de l'en dispenser , disant qu'il y avoit un saint à la cour , chez qui il s'étoit engagé à dîner , & qu'il prioit le roi de trouver bon qu'il ne se privât pas d'un si grand avantage. Ce saint étoit Dadon , plus connu sous le nom de saint Ouen , qui avoit alors la dignité de référendaire ou de chancelier. Le roi ne se tint point offensé de la préférence , & le renvoya ensuite en Bretagne après lui avoir donné beaucoup de marques de sa bonté & de sa magnificence.

Quelque temps après les Gascons parurent aussi pour implorer la clémence du roi. Leur duc avec les plus considérables du pays furent obligés de se rendre à la cour ; & comme on ne les avoit reçus qu'à discrétion après leur dernière défaite sans leur rien promettre , sinon ce que la miséricorde du roi voudroit leur accorder , ils ne furent pas plutôt arrivés auprès de Paris , qu'ils se jetterent dans l'église de saint Denys pour y trouver un asyle. Le roi leur accorda la vie & à tous ceux du pays , à condition qu'ils lui seroient désormais fideles & à ses successeurs. Ils le promirent & le jurèrent , ce qui ne les empêcha pas de recommencer bientôt leur révolte & leurs brigandages.

636.

Dagobert ne jouit pas long-temps de cette paix qu'il avoit procurée à tout son état. Il tomba malade sur la fin de l'année suivante , & mourut d'une dyssenterie le dix-neuvième de Janvier de l'an 638. à Epinal , maison de plaisance sur la rivièrre de Seine auprès de Paris. Il fut enterré à l'abbaye de saint Denys (a) , qu'il avoit enrichie pendant son regne de quantité de terres , & ornée de présens magnifiques , dont on en voit encore quelques-uns aujourd'hui dans le trésor de cette abbaye. Il n'avoit au plus que trente-cinq à trente-six ans. Il fut d'abord adoré de ses Sujets , ensuite les impôts

Mort de Dagobert.

638.

(a) Plusieurs ont crû qu'il étoit le fondateur de cette abbaye , mais D. Felibien a prouvé que l'église de saint Denys subsistoit déjà lorsque Dagobert monta sur le

tron. *D. Felib. hist. de l'abb. de S. Denys.*

638.

Tom. 3. p. 128.

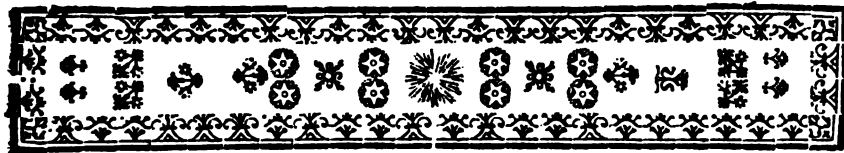
Gesta Dagoberti
Regis c. 45.

dont il les chargea pour fournir à ses dépenses & à ses dépenses excessives l'en firent haïr, il en fut néanmoins regretté & pleuré après sa mort. Il travailla & fit travailler à l'exemple de ses prédécesseurs, à la correction des loix des diverses nations soumises à l'empire de France. Les grandes aumônes qu'il faisoit, même au milieu de ses déreglemens, me paroissent un plus solide fondement de croire que Dieu lui fit miséricorde, que les visions dont parle le moine anonyme de saint Denys, qui ne vécut & n'écrivit que long-temps après.

La date de la mort de Dagobert fixée par notre ancien historien à la seizième année de son regne, rend ici fort incertaine la chronologie de l'histoire de France. La raison de cette incertitude & des différends qu'elle a causés entre les savans (a), est que Dagobert ayant été fait roi d'Austrasie du vivant de son pere Clotaire, on doute si cette seizième année doit se compter depuis le commencement de son regne en Austrasie, ou depuis la mort de Clotaire, lorsqu'il fut reconnu pour roi de presque tout l'empire François. Il y a de fortes raisons de part & d'autre qui ont fait le sujet de plusieurs dissertations, dont les uns mettent la mort de Dagobert six ans plus tard que les autres, parce qu'il régna six ans en Austrasie du vivant de son pere. Je suis la supputation de ceux qui comptent les seize ans à commencer depuis qu'il fut fait roi d'Austrasie, & qui ne lui en donnent que dix depuis la mort de Clotaire son pere & son prédécesseur. Ce sentiment me paroît assez bien établi, & c'est en le suivant que je place en 638. la première année de Clovis II. son successeur dans le royaume de Neustrie & dans celui de Bourgogne, & pareillement la sixième de Sigebert dans le royaume d'Austrasie, où son pere Dagobert l'avoit fait proclamer roi.

(a) Henschenius de tribus Dagobertis, in Sæcul. Benedict.
Chifflet de annis Dagoberti. Mabillon





S O M M A I R E

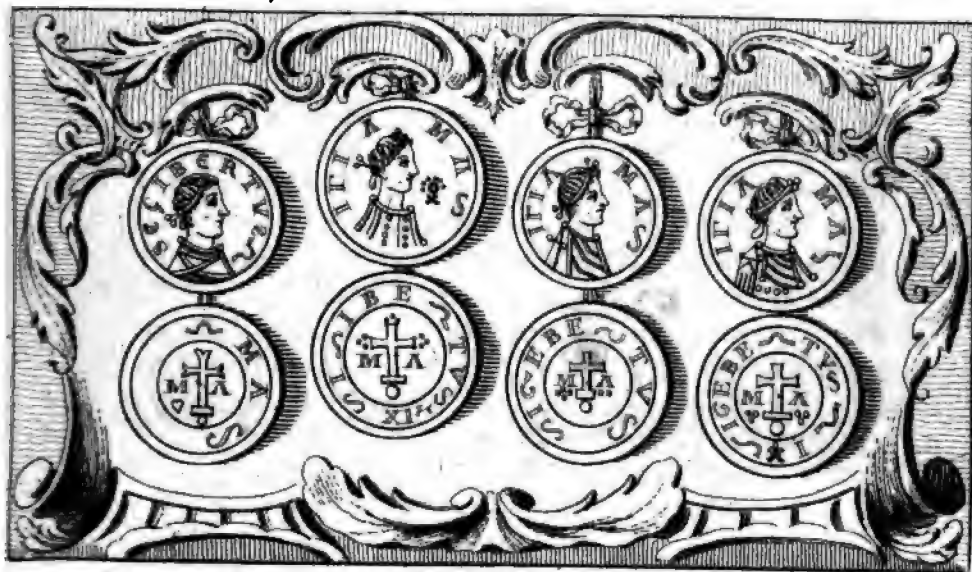
D E S R E G N E S

D E C L O V I S I I . E T D E S I G E B E R T I I .

***E**TAT florissant de la France sous les regnes de Clotaire & de Dagobert. Sa décadence. Clovis est reconnu roi de Neustrie & de Bourgogne. Mort de Pepin le Vieux. Révolte de Radulfe duc de Thuringe. Son armée est défaite. Il bat une partie de celle de Sigebert, & fait sa paix. Mort de Sigebert & de Clovis. Leur caractère. Grimoald fait enlever Dagobert fils de Sigebert, & élève le sien sur le throne.*



HISTOIRE



HISTOIRE DE FRANCE.

CLOVIS II. SIGEBERT II.



A France comme tous les autres états a eu ses vicissitudes, ses périodes d'élévation & ses décadences. Sous les deux regnes précédens elle se vit à un point de grandeur & de puissance où elle n'avoit jamais été jusqu'alors, tranquille au dedans, redoutée au dehors & dans l'affluence de toutes sortes de biens. Rien n'étoit plus brillant que les cours de Clotaire & de Dagobert. L'or & les pierres précieuses y étoient en abondance, & l'on ne parle dans les histoires de ce temps-là que de la magnificence, pour ne pas dire du luxe de la cour de France.

638.

*Etat florissant
de la France sous
les regnes de Clo-
taire & de Dago-
bert.*

638.
Vita S. Eligii
per S. Audoen.

* In Palatio Bi-
gargio.
Gesta Dagoberti
c. 40.

Sa décadence.

Maire du palais.

Gregor. Turon.
l. 6. c. 9.
Fredeg. in hist.
epist. c. 58. 59.
Lex Burgundio-
num.

Saint Eloi qui n'y vint qu'avec la qualité d'orfevre & d'excellent ouvrier en or & en argent, y portoit, avant que de se donner entierement à Dieu, des ceintures d'or garnies de pierreries. Il fit à Clotaire un fauteuil d'or massif; & Dagobert dans une assemblée générale des seigneurs de son état qu'il tint dans une de ses maisons de plaisance *, étoit assis sur un throne d'or. Dans nos histoires ecclésiastiques il est fait mention de temples magnifiques & de monasteres bâtis alors par les rois & par les particuliers & en très-grand nombre. Tout cela supposoit de grandes richesses & dans le thrésor du prince & dans tout l'état.

Mais cet éclat d'une si florissante monarchie va commencer insensiblement à s'obscurcir par la foiblesse des princes que nous allons voir sur le throne, qui laisserent prendre trop d'autorité à ceux qui les gouvernoient, & qui gouvernoient en même-temps leur état, en ne leur laissant que le nom de roi. De-là on vit renaître les guerres civiles & les révoltes des frontieres : il se fit des démembremens de provinces entieres, qui secouerent le joug, & tout cela aboutit enfin avec le temps à une révolution, où la couronne enlevée de dessus la tête du souverain fut mise sur celle d'un sujet assez ambitieux pour la recevoir, d'un assez grand mérite pour la porter avec dignité, assez heureux pour se la conserver sans envie, & pour la rendre héréditaire dans sa maison à une longue postérité.

Les maires du palais furent ceux dont le pouvoir parvint jusqu'à ce point au préjudice de l'autorité royale. Le nom de cette charge ne paroît point dans l'histoire de Gregoire de Tours sous le regne de Clovis, ni sous les regnes de ses fils, mais seulement sous celui de ses petits-fils. Il me semble néantmoins qu'elle n'est gueres moins ancienne que l'établissement de la monarchie dans les Gaules. Quand il en est fait mention sous le regne de Sigebert roi d'Austrasie & petit-fils de Clovis, ce n'est point pour en marquer l'institution : mais il y en est parlé comme d'une charge déjà établie, que l'on songeoit à remplir d'un sujet qui le méritât, & elle étoit dans le royaume de Bourgogne dès le tems du roi Gondebaud, c'est-à-dire, au tems de Clovis même.

Le pouvoir du maire du palais ne fut pas toujours le même; mais il augmenta avec le temps. Sous Clotaire II, & sous ses

cousins les rois de Bourgogne & d'Austrasie petits-fils de Brunehaut, on commence à les voir à la tête des armées. Après la mort de Dagobert ils gouvernerent en Neustrie & en Austrasie durant la minorité des deux fils de ce prince, & depuis ce temps-là le ministère demeura attaché à cette dignité. Ils eurent ensuite assez de crédit pour la rendre comme héréditaire dans leurs familles. Enfin ils gouvernerent seuls, fournissant aux princes des plaisirs pour les occuper, tandis qu'ils s'attiroient toutes les affaires de l'état, à peu près comme nous avons vû de nos jours les grands Visirs à Constantinople gouverner sous le nom de quelques empereurs Turcs, qui n'avoient presque nulle connoissance des affaires de leur empire, & cette autorité des maires dura jusqu'au temps que l'un d'eux étant monté sur le throne, se garda bien de laisser prendre à ses ministres une autorité dont il connoissoit par expérience les dangereuses suites. Voilà ce que c'étoit que ces maires du palais, dont nous allons souvent faire mention dans la suite de cette histoire jusqu'à la fin de la premiere race des rois François.

Dagobert avant que de mourir avoit fait venir à Epinal un de ses ministres nommé Æga, dont il avoit depuis long-temps éprouvé la prudence, la fidélité & l'attachement pour la famille royale. Il lui recommanda la reine Nantilde & le prince Clovis son fils, & le chargea du gouvernement des royaumes de Neustrie & de Bourgogne conjointement avec la reine pendant la minorité de ce prince. Æga, s'il n'étoit pas dès-lors maire du palais, le fut peu de temps après. Il convoqua aussi-tôt les seigneurs du royaume de Neustrie & de celui de Bourgogne à Masolac, maison de plaifance du royaume de Bourgogne, où Clovis II. du nom fut salué roi des deux royaumes. Plusieurs de ses sujets lui présenterent-là des requêtes pour rentrer dans leurs biens, qu'ils prétendoient que le feu roi avoit injustement usurpés ou confisqués. Le maire du palais qui jugea qu'il falloit dans ce commencement de regne, contenter tout le monde autant qu'il seroit possible, les en remit en possession.

Le duc Pepin étoit maire du palais d'Austrasie, & Dagobert l'avoit toujours retenu pendant son regne auprès de lui en Neustrie, aussi-bien que plusieurs autres ducs d'Austrasie; soit qu'il les crût utiles dans son conseil, soit qu'il appréhendât

Clovis est reconnu roi de Neustrie & de Bourgogne.

Fredegar. chron.

c. 79.

Cap. 80.

638.

la trop grande autorité qu'ils avoient en leur pays. Ce duc & les autres ne virent pas plutôt le roi mort, qu'ils retournerent en Austrasie, & rendirent tous hommage à Sigebert fils aîné de Dagobert comme au maître du royaume, dont son pere l'avoit mis en possession depuis quelques années. Pepin avoit toujours été fort uni d'intérêt avec Cunibert évêque de Cologne, que Dagobert avoit donné pour ministre au jeune roi Sigebert; de sorte qu'il fut admis au gouvernement de l'état conjointement avec l'évêque, & aux fonctions de sa charge de maire du palais d'Austrasie, qui semble avoir été jusqu'alors exercée comme par commission par le duc Adalgise. Sigebert avoit alors environ onze ans.

Gesta Dagoberti
c. 47.

Peu de tems après des ambassadeurs d'Austrasie vinrent à la cour de Clovis, pour lui demander & à la reine Nantilde, la part qui appartenoit à leur maître, des biens meubles & des trésors que le feu roi avoit laissés en mourant: c'étoit apparemment suivant la disposition qu'il en avoit faite dans son testament; car les ministres de Clovis regarderent cette demande comme juste, & l'on convint de part & d'autre d'une conférence sur ce sujet: elle se tint à Compiègne. L'évêque de Cologne & Pepin s'y trouverent avec plusieurs seigneurs Austrasiens. Les lots furent faits: la troisième partie de ce que Dagobert avoit mis dans ses trésors depuis son mariage avec Nantilde, fut accordée à cette princesse. Le reste fut partagé en deux parts égales, & ce qui appartenoit au roi d'Austrasie fut conduit à Metz.

Mort de Pepin
le vieux.

640.
Fredeg. cap. 85.

Pepin mourut l'année suivante, regretté de tous les François Austrasiens, à cause de sa douceur & de son équité. C'est ce Pepin qu'on appelle ordinairement Pepin le vieux, pour le distinguer de son petit-fils dit Pepin le jeune pere de Charles Martel, & ayeul d'un troisième Pepin roi de France, qui fut la souche de la seconde lignée de nos rois. On appelle encore celui dont je parle, Pepin de Landen, du nom d'un bourg situé sur les confins du Brabant & du pays de Liege, devenu fameux de nos jours par la sanglante bataille appelée autrement en France la bataille de Nerwinde, & par la victoire signalée, que l'armée du roi commandée par le maréchal duc de Luxembourg y remporta sur l'armée du prince d'Orange & des autres alliés. Pepin dont il s'agit ici, après un ministère
heureux

heureux sous deux rois, où il trouva le secret par sa rare prudence de contenter en même-temps ses maîtres, & les peuples qui leur étoient soumis, mérita encore par ses vertus chrétiennes, d'être reveré comme un saint depuis sa mort. On l'honore comme tel à Nivelles en Brabant, où il est enterré. Il eut aussi deux filles saintes, sainte Begge & sainte Gertrude; & ce qui est beaucoup plus surprenant, deux collègues dans le ministère pareillement saints, saint Arnoul évêque de Metz, & saint Cunibert évêque de Cologne: & enfin Sigebert II. roi d'Austrasie dont j'écris le regne, profitant des leçons que Pepin lui fit tandis qu'il fut auprès de lui, s'acquitt aussi ce glorieux titre de saint. Un saint à la cour est rare; un ministre saint l'est encore plus, & l'on trouvera peu d'exemples d'aucune cour qui en ait tant produit en même-temps.

640.

Martyrol. Gallic.

Pepin laissa un fils nommé Grimoald, héritier de plusieurs de ses grandes qualités, mais non pas de sa sainteté. Son mérite & son ambition joints aux longs services de son pere, lui firent regarder la charge de maire du palais, comme un rang qui lui étoit dû. Il s'appuya pour y parvenir du crédit de l'évêque de Cologne qui l'aimoit. Il eut un concurrent nommé Othon, homme aussi ambitieux que lui, dont le pere avoit été gouverneur du roi. Ce différend & leurs brigues partagerent long-temps toute la cour, & Grimoald ne l'emporta que par la mort de son adversaire, qui fut tué par Leuthaire duc des Allemands, un des plus zelés pour son parti contre Othon.

Fredegar. cap. 86.

Cap. 88:

Révolte de Radulfe duc de Thuringe.

Mais sur ces entrefaites arriva la nouvelle de la révocation du duc de Thuringe, qui pensa un des premiers à profiter de la foiblesse du gouvernement de Sigebert. Ce duc s'appelloit Radulfe: Dagobert lui avoit confié le gouvernement de la Thuringe, pour la défendre contre les Esclavons Vinides qui y avoient fait plusieurs ravages. Il s'acquitta parfaitement bien de cet emploi, repoussa & défit plusieurs fois les Esclavons, & rétablit la tranquillité dans le pays. Si-tôt que Dagobert eut déclaré roi d'Austrasie son fils Sigebert à l'âge de quatre ou cinq ans, Radulfe se brouilla avec le duc Adalgise, que Dagobert avoit joint à l'évêque de Cologne, pour gouverner l'Austrasie, & prit des mesures pour se maintenir en possession de son gouvernement, en cas que l'on pensât à lui donner un successeur. Il se rendit si redoutable, qu'on n'osa tenter de l'en

640.

tirer du vivant du roi Dagobert : après la mort de ce prince , comme apparemment on parla de le rappeler , il leva le masque , & se prépara ouvertement à la guerre.

Fredegar. cap. 87.

Sigebert & ses ministres prévoyant les suites d'un tel exemple , firent publier le ban par tout le royaume d'Austrasie , & donnerent ordre à toutes les provinces de faire marcher au plutôt les troupes , qu'elles étoient obligées de fournir toutes les fois qu'il étoit question de faire la guerre. Ce prince après avoir assemblé celles d'en-deçà du Rhin , passa ce fleuve ; se fit joindre par les troupes de Germanie , & marcha vers la Thuringe.

*Son armée est
défaite.*

Radulfe avoit dans son parti un homme de qualité nommé Fare , Bavaois d'origine , & de l'illustre famille des Agilolfingiens , dans laquelle le duché des Bavaois étoit héréditaire , quoiqu'avec dépendance des rois de France. C'étoit un homme dont il étoit sûr , connoissant la haine qu'il avoit contre la maison de France ; & le sujet de cette haine étoit , que son pere nommé Crodoalde avoit été tué autrefois par l'ordre de Dagobert ; quoique le roi Clotaire pere de ce prince lui eût demandé sa grace , & qu'il la lui eût promise. Radulfe pour cette raison lui confia la conduite de l'armée qu'il avoit levée pour sa défense , & le posta au-delà de la forêt appelée Buconie , sur les confins de la Thuringe , tandis que lui avec d'autres troupes rentra plus avant dans le pays pour contenir les peuples , & les maintenir dans ses intérêts. Ainsi le premier effort de l'armée du roi tomba sur celle de Fare , qui fut défaite , & lui-même y fut tué.

Ibid.

Après ce premier succès Sigebert assembla ses généraux , & les fit jurer tous de lui être fideles dans la suite de cette entreprise , & qu'aucun d'eux ne feroit quartier à Radulfe : Après cela ils passerent la forêt Buconie ; & entrèrent dans la Thuringe. Radulfe ayant appris la défaite entiere de son armée , n'osant plus tenir la campagne , se retrancha sur une colline au bord de la riviere d'Unstrut. Il y avoit là un très-bon fort , où il mit sa femme & ses enfans : il se campa sur le penchant de la colline avec un assez grand nombre de troupes , & embarrassa les avenues de son camp avec quantité d'arbres qu'il fit abattre.

L'armée du roi ne fut pas plutôt arrivée qu'elle investit le

fort. Le roi ayant assemblé les généraux , on délibéra si on l'attaqueroit sur le champ , ou si on en différerait l'attaque jusqu'au lendemain. Les avis furent partagés , & ce partage mit la dissention entre les chefs , chacun se faisant honneur de soutenir son avis.

On s'emporta de part & d'autre sans nul respect pour le roi , & Grimoald & le duc Adalgise en appréhenderent de si fâcheuses suites , qu'ils firent retirer ce jeune prince , & posterent une grosse garde autour de sa tente. Le parti que l'on prit , fut que ceux des chefs qui étoient pour attaquer le camp de Radulfe dès le jour même , iroient avec leurs troupes faire l'attaque , & que les autres la feroient le lendemain avec les leurs , en cas que les premiers ne l'eussent pas emporté. Ainsi le duc Bobon qui commandoit les milices d'Auvergne , le comte Enoval qui conduisoit celles du Suntgau ou d'Alsace , furent chargés du premier assaut : on y joignit les autres milices dont les chefs avoient été du même avis , & le duc Adalgise , qui avec une partie des siennes demeura à la garde du roi , donna le reste au duc d'Auvergne pour soutenir les assaillans.

Cette mésintelligence étoit un effet des intrigues de Radulfe , & des liaisons secrètes qu'il avoit avec quelques ducs de l'armée , qui nonobstant le serment que le roi leur avoit fait faire un peu auparavant , ne vouloient pas perdre ce rebelle.

Le gouverneur d'Auvergne & le comte de Suntgau ayant mis leurs troupes en bataille , marcherent vers les retranchemens de Radulfe. Ce duc voyant qu'il n'avoit affaire qu'à une partie de l'armée , ainsi qu'il l'avoit bien prévu , lui épargna la moitié du chemin , & sortant de son fort où l'on croyoit qu'il attendroit l'assaut , vint fierement en bataille au-devant de lui. Radulfe avoit des soldats tout frais & bien reposés , & avoir à combattre des gens qui respiroient à peine après une longue marche. Il les fit charger rudement de toutes parts , ayant encore sur eux l'avantage de la descente de la colline , les repoussa , les rompit , & en fit un grand carnage. Les troupes de Mayence qui étoient de cette attaque , lâcherent le pié les premières , & on soupçonna leur chef d'intelligence avec Radulfe.

Il y demeura sur la place un très-grand nombre de soldats

640.

Ibid,

Il bat une partie de celle de Sigebert , & fait la paix.

640.

* Domesticus.

des troupes du roi. Le duc ou gouverneur d'Auvergne , le comte de Suntgau & presque toute la noblesse qui combattoit dans ces deux corps , y périrent. Le grand maître * de la maison du roi nommé Fredulfe y fut aussi tué , & ne fut pas plaint ; parce qu'on avoit aussi quelque défiance de sa fidélité. Tout cela se passa sous les yeux du jeune roi , qu'on avoit placé sur une éminence pour voir le combat.

Néanmoins malgré ce désavantage , on demeura campé avec le reste de l'armée à la vûe du fort , & le lendemain on tint conseil de guerre , où ceux qui avoient dissuadé l'attaque du jour précédent , ravis de ce mauvais succès , firent extrêmement valoir leur prévoyance & l'imprudence de ceux qui ne s'étoient pas rendus à leur avis. Comme plusieurs d'entre eux étoient dans les intérêts de Radulfe , ils proposèrent au roi de mettre l'affaire en négociation. Ce parti prévalut & le roi fut obligé de le suivre. Radulfe envoya ses gens pour traiter d'accord. Il protestèrent de sa part qu'il reconnoissoit & reconnoîtroit toujours le roi pour son maître ; mais qu'il le supplioit de ne le point dépouiller d'un gouvernement qu'il avoit mérité par de longs services , & qu'il avoit si bien défendu contre les ennemis de l'état. On lui accorda sa demande ; & depuis se contentant de garder seulement quelques bienféances & des manieres respectueuses envers son légitime maître , il se comporta toujours en effet en roi de Thuringe , faisant des alliances avec les Esclavons Vinides & avec les autres nations voisines , pour s'appuyer de leurs secours en cas de besoin. Le roi fit repasser le Rhin à son armée d'Austrasie , & retourna dans ses états d'en-deçà de cette rivière.

C'est-là l'unique expédition mémorable , qui se soit faite sous le regne de ce prince , plus occupé d'œuvres chrétiennes & religieuses , que d'actions militaires ou d'affaires politiques. On compte jusqu'à douze monasteres bâtis & fondés par ses ordres & à ses frais dans le royaume d'Austrasie. Celui de saint Martin auprès de Metz étoit un de ces monasteres. Il y fut enterré ; & lorsqu'en l'an 1552. François duc de Guise le fit abattre à l'occasion du siège qu'il se préparoit à soutenir contre la formidable armée de l'empereur Charles V. on transporta à Nancy les reliques de Sigebert , qui avoient été jusqu'alors honorées dans ce monastere.

Le regne de son frere Clovis II. ne fut pas plus éclatant. Après la mort d'Æga maire du palais, à qui Dagobert l'avoit recommandé en mourant, & qui mourut la troisième année de sa régence, on lui en donna un autre nommé Erchinoald, aussi prudent, aussi modéré, aussi humain, & moins avare que son prédécesseur, & qui comme lui ne fut que maire du palais de Neustrie. Les Bourguignons qui avoient consenti à n'en point avoir sous le regne de Clotaire II. voulurent rentrer dans leur droit d'en élire un pour la Bourgogne, comme il y en avoit un pour la Neustrie. La reine Nantilde vint exprès en Bourgogne avec le roi son fils; où ayant assemblé les grands & les évêques du royaume pour cette élection, elle la fit tomber sur Flavade (a) qui lui étoit fort attaché, & à qui elle fit épouser sa niece nommée Ranoberge. Elle fit en sorte qu'il vécut toujours en bonne intelligence avec le maire du palais de Neustrie.

Ces deux rois moururent assez près l'un de l'autre, autant qu'on le peut conjecturer dans l'embarras de notre chronologie, qui devient encore plus grand sous ces regnes: mais Sigebert mourut le premier. Les écrivains la plupart moines qui ont parlé de Clovis, en disent les uns beaucoup de mal, & les autres beaucoup de bien. Selon les uns c'étoit un prince abandonné à toutes sortes de débauches, à l'impureté, à l'ivrognerie, brutal & sans cœur: selon d'autres il avoit de la sagesse, de belles inclinations, du courage, de l'équité & de la piété. Je ne trouve aucune regle assez sûre pour prendre parti là-dessus. Il laissa trois fils, Clotaire III. du nom, Childeric & Thierry.

Pour Sigebert roi d'Austrasie, ce fut, comme j'ai dit, & selon tous les historiens, un bon prince, grand serviteur de Dieu, mais fort mauvais politique, si nous en jugeons par les faits mêmes que rapporte le moine Sigebert, plutôt que par les grands éloges qu'il lui donne en reconnaissance des grands bienfaits dont il avoit comblé son ordre.

J'ai déjà remarqué que ce fut sous ces deux regnes, que les maires du palais commencerent à s'emparer de l'autorité du gouvernement, pour ne plus gueres laisser désormais,

(a) C'est ainsi que l'appelle saint Didier de Cahors dans une de ses lettres, & saint Ouen dans la vie de saint Eloi; d'autres le nomment Flaocat.

640.
Fredegar. cap. 89.

*Mort de Sigebert & de Clovis.
Leur caractère.*

Vers l'an
654. 655.
656.
Apud du Chêne
T. I.

Vers l'an

654. 655.

& 656.

Vita sancti Sigeberti apud Henchenium.

que le vain titre de roi au reste des descendans du grand Clovis : mais on peut dire avec autant de vérité , que ce fut sous Sigebert que l'on commença à voir jusqu'où ces maires portoient leurs prétentions , & que leur ambition n'avoit pas un moindre objet que le throne même. Sigebert se laissa tellement enchanter par les artifices de Grimoald , qui possédoit cette charge dans son royaume , qu'il lui promit , en cas qu'il n'eût pas d'enfans , d'adopter son fils. C'étoit ce qu'auroit pu faire ce prince s'il s'étoit vû à l'âge de quatre-vingts ans , sans nulle espérance d'avoir un héritier de sa couronne. Mais les grands projets du maire furent vains , le roi ayant eu un fils à qui on donna le nom de son ayeul Dagobert. Cet enfant n'avoit au plus que sept ou huit ans quand son pere mourut ; & la conduite du maire du palais après la mort du roi , pourroit raisonnablement faire soupçonner , qu'il l'auroit avancée lui-même , pour faire réussir ses premiers desseins. Ce prince en mourant lui recommanda son fils & son héritier , ne faisant pas réflexion que cet homme ayant eu une fois l'espérance de voir entrer la couronne dans sa famille , se laisseroit aisément tenter par l'occasion de s'en emparer , pour peu qu'il la trouvât favorable. Lui mettre le jeune prince entre les mains , c'étoit le rendre maître du principal obstacle de son ambition ; & en effet il ne se fit pas long-temps violence pour la contenir.

Grimoald fait enlever Dagobert fils de Sigebert, & élève le sien sur le throne.

Vita sancti Vulfredi.

Il gagna une partie des seigneurs du royaume , dont il corrompit la fidélité à force de bienfaits , & forma une faction pour élever son fils sur le throne. Avant que d'en venir là , il falloit déposséder ou faire périr celui qui en étoit incontestablement l'héritier. Voici le moyen dont il se servit. N'ayant pas assez de cruauté pour attenter sur sa vie , il se contenta de lui faire couper les cheveux , & de lui ôter par là , la marque de prince de la famille royale. Didon évêque de Poitiers qui avoit lui-même l'honneur d'être du sang de Clovis , n'eut point de honte de contribuer à l'opprobre de sa maison , & de se livrer à l'ambition & à l'injustice du tyran. Ce fut lui dont Grimoald se servit , pour enlever ce prince hors du royaume. Il le conduisit lui-même en Hibernie , où il le laissa , l'abandonnant à sa mauvaise fortune. Après son départ qu'on tint fort secret , on fit courir le bruit par tout le royaume que le

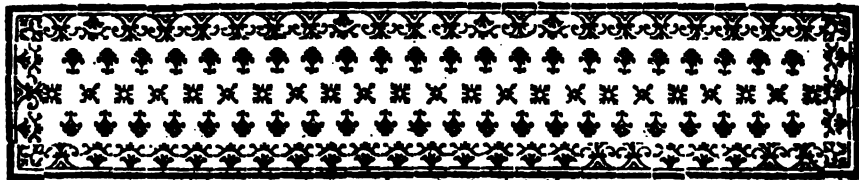
jeune prince étoit mort, & l'on en fit publiquement les funérailles. Il étoit aisé au maire du palais, qui n'avoit laissé approcher du prince que des gens affidés, de conduire & de faire réussir toute cette comédie. En même-temps on fit valoir l'adoption prétendue faite par le feu roi Sigebert en faveur du fils de Grimoald. La faction des seigneurs déjà gagnés applaudit à ce choix, & le peuple, comme c'est son ordinaire de suivre la première impression qu'on lui donne, le reconnut pour son roi avec de grandes acclamations. Cet usurpateur porta le nom de Childébert, & je ne crois pas faire une conjecture frivole en disant que ce nom lui fut donné seulement alors : car je remarque dans toute la suite de notre histoire que ces noms que portèrent nos rois de la première race, ne furent gueres donnés qu'à ceux de la maison royale destinés à monter sur le throne.

Mais quelque justes mesures que le maire du palais eût prises pour assurer la couronne à son fils, il ne put empêcher qu'il ne se formât un parti contre lui en faveur, non pas du jeune prince exilé que l'on croyoit mort, mais des autres princes de la maison royale, je veux dire de Clovis II. & de ses enfans. Ce parti devint si nombreux, & l'affaire fut si bien conduite, que Grimoald succomba : son fils fut déthroné, & lui-même pris & conduit à Paris, où il mourut en prison. Clovis étant mort sur ces entrefaites, Childéric son second fils fut mis sur le throne d'Austrasie, Clotaire l'aîné eut pour son partage les deux autres royaumes de Neustrie & de Bourgogne. Thierri qui étoit le troisième n'eut point alors de part à la succession.

Vers l'an
654. 655.
& 656.

In collect. Du-
chesnians. Tom.
1. p. 782.



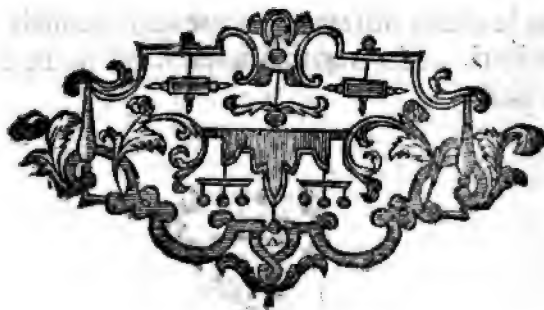


S O M M A I R E

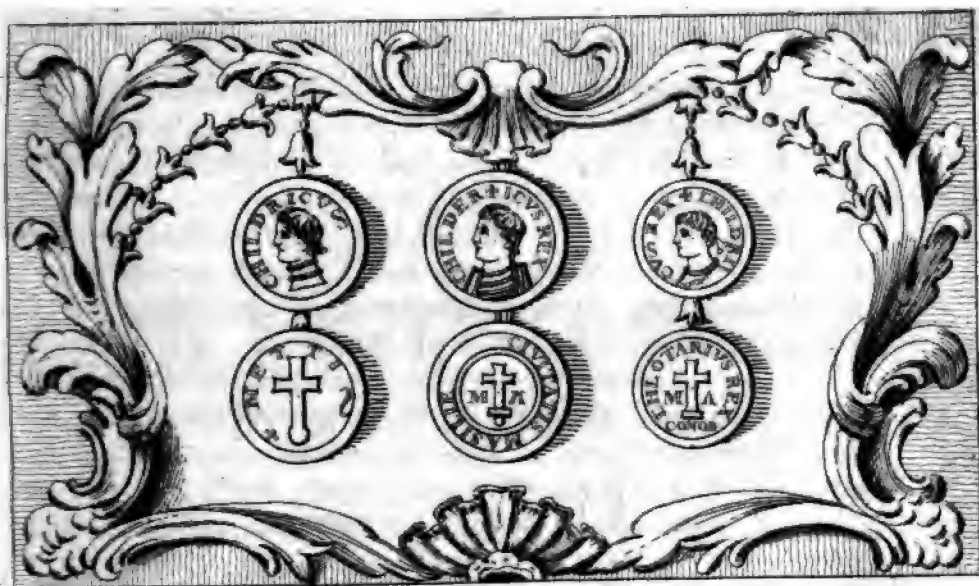
D E S R E G N E S

DE CLOTAIRE III. ET DE CHILDERIC.

GRIMOALD duc de Benevent se rend maître du royaume des Lombards. Il défait les François auprès d'Ast. Mort de Clotaire. Thierrri est proclamé roi de Neustrie & de Bourgogne. Il est arrêté, & son frere Childeric est mis à sa place. Childeric choisit pour maire du palais Leger évêque d'Autun. Il est tué avec la reine Bilichilde auprès de Chelles. Dagobert fils de Sigebert revient d'Hibernie en France.



HISTOIRE



HISTOIRE DE FRANCE.

CLOTAIRE III. CHILDERIC.



LOTAIRE III. régna selon les uns quatre ans , selon d'autres sept. Il y en a qui prolongent son regne jusqu'à dix ans , & quelques - uns jusqu'à quinze & à seize (a). Ce regne ne fournit rien de mémorable , sinon un seul événement marqué dans l'histoire des Lombards , auquel la France prit quelque part. Aribert roi

Vers l'an
660.

*Grimoald duc
de Benevent se
rend maître du
royaume des Lombards.*

de cette nation étant mort , laissa deux enfans Pertarite & Godebert. Celui-ci pour fortifier son parti contre celui de son

(a) Voyez les mélanges curieux du *Dimoplat.* touchant cette époque , & P. Labbe p. 416. & le P. Mabillon de Re Tom. 3. *Analect.*

Vers l'an

660.

Paul. Longob.
L. 4. c. 53.

frere, implora le secours de Grimoald duc de Benevent, qui à l'exemple de l'autre Grimoald d'Austrasie dont je viens de parler, se défit de ce légitime héritier en faisant semblant de le venir secourir, s'empara de son état, & obligea Pertarite à s'enfuir chez le roi des Abares. Non content de se voir le maître de tout le royaume des Lombards, il écrivit au roi des Abares, que s'il vouloit entretenir la paix avec lui, il falloit qu'il fit sortir Pertarite de ses états.

Vers l'an

663.

Le roi des Abares eut pour lui cette condescendance, & le jeune prince ne sachant où se réfugier, prit la résolution de venir se livrer à la discrétion de son ennemi, qui l'avoit chassé de son throne. Grimoald le reçut bien, & lui promit avec serment, que puisqu'il s'étoit fié à lui, il ne lui feroit aucun mal.

Il lui fit préparer un palais dans Pavie, & lui assigna des revenus considérables pour son entretien.

Pertarite ne fut pas plutôt logé dans son palais, que la curiosité y attira beaucoup de peuple; & même plusieurs des plus considérables habitans vinrent lui rendre leurs civilités, & sembloient lui faire leur cour. Sur cela on remplit de soupçons l'esprit du tyran, qui résolut par l'avis de son conseil de se défaire de Pertarite. L'affaire ne fut pas différée plus loin qu'au lendemain; & afin qu'on le trouvât au lit pour l'y assassiner, Grimoald lui envoya ce soir-là grande compagnie, & de quoi faire un grand festin, & sur-tout des vins très-délicats, & on donna ordre à ceux qui étoient du repas, de tâcher de l'enyvrer. Un des maîtres d'hôtel qui le servoit en ce festin, & qui avoit été au feu roi son pere, faisant semblant de lui parler en riant, lui dit à l'oreille : « Prince, prenez » garde à vous, on doit vous assassiner demain. » Il reçut cet avis avec beaucoup de présence d'esprit, & sans changer de visage : au contraire, faisant bonne contenance, il répondit à toutes les fantes du roi qu'on lui portoit à chaque moment; mais ce n'étoit qu'avec de l'eau qu'on lui servoit dans une coupe d'argent couverte, selon la mode de la nation. Il joua le personnage jusqu'au bout, & contrefit enfin l'homme yvre.

Tout le monde s'étant retiré, il pensa aux moyens de se sauver. Il avoit avec lui deux personnes qui ne l'avoient jamais abandonné, & qui ayant suivi sa mauvaise fortune jusques

chez les Abares, étoient revenus avec lui en Italie. L'un étoit un seigneur nommé Hunulfe, & l'autre un valet-de-chambre. Il s'ouvrit à eux deux sur le danger où il étoit. La difficulté avant toutes choses étoit de s'évader de la maison, qui se trouva investie de soldats envoyés par Grimoald pour occuper les avenues, & ensuite de sortir de la ville, dont les portes étoient fermées & bien gardées.

On convint que le valet-de-chambre demeureroit dans la chambre, tandis que son maître, s'il pouvoit, se sauveroit, & voici ce qu'ils imaginèrent. Hunulfe fit prendre à Pertarite des habits tout déchirés, & tels que les pouvoit porter un des plus bas officiers du palais, & ensuite faisant semblant d'être en colere contre lui, il commence à le poursuivre jusques dans la rue, en lui disant mille injures, lui donnant des coups de bâton, le jettant par terre, sur quoi quelques soldats s'étant approchés, & demandant à Hunulfe ce qui le mettoit si fort en colere: « Je fors, leur dit-il, de la chambre » de cet yvrogne de Pertarite, qui ronfle là-haut noyé dans » son vin, après m'avoir dit cent sottises & fait cent insultes: » & ce maraut que voilà, veut que je passe la nuit ici, & refuse » de m'ouvrir la porte: » alors recommençant à frapper plus fort qu'auparavant, Pertarite s'enfuit sans que les soldats songeassent à l'arrêter. De-là ils allèrent chez quelques amis affidés, & par leur moyen on descendit Pertarite avec une corde dans le fossé. Quelques-uns se joignirent à lui pour l'accompagner: ils prirent des chevaux qui étoient au pâturage dans la prairie, arriverent à Ast dès la même nuit, suivirent la route de Turin, & gagnèrent enfin la France. Grimoald ainsi trompé eut la générosité de pardonner à Hunulfe & au valet-de-chambre, en faisant l'éloge de leur fidélité, leur offrit de les recevoir à son service, & sur la priere qu'ils lui firent de leur permettre d'aller joindre leur maître, il le leur accorda.

Pertarite étant arrivé en France y exposa aux princes qui y régnoient & à ceux qui y gouvernoient, sa mauvaise fortune, l'injustice & la cruauté de l'usurpateur, qui après lui avoir enlevé la couronne, en vouloit encore à sa vie, & les conjura de ne pas l'abandonner dans son malheur. Il parla & négocia si efficacement, que peu de temps après une armée eut ordre

E ij

Vers l'an
663.

Ibid.
L. 5. c. 21

*Il défait les
François auprès
d'Ast.*

Vers l'an
663.

de s'assembler en Provence , & de porter la guerre chez les Lombards au-delà des Alpes. L'histoire ne dit point si cette armée étoit composée des troupes des trois royaumes François , ni qui étoient les commandans.

L'armée entra en Italie , & Grimoald vint à sa rencontre avec la sienne. Il se campa tout proche des François à quelque distance d'Ast , ayant dans son camp une abondance extrême de toutes sortes de vivres , & surtout quantité de vin. Après quelques jours , contrefaisant une terreur panique , il décampa à la hâte & en désordre , abandonnant le camp & tout ce qui étoit dedans. Les François donnerent dans le piège , entrèrent dans le camp , le pillèrent , & les soldats burent du vin qu'ils y trouverent avec tant d'excès , que la plupart s'enivrèrent. Grimoald qui l'avoit bien prévu , ayant été averti par ses espions de l'état des choses , vint pendant la nuit donner sur les François qui n'étoient gueres en état de se battre , & en fit un si grand carnage , que très-peu se sauvèrent.

Paul. Longob.
c. 32.

Après cette défaite , on ne songea plus à rétablir Pertarite. Grimoald quelques années après fit un nouveau traité avec le roi de France. Si l'historien Lombard ne s'est pas trompé , ce roi étoit Dagobert II. roi d'Austrasie , dont je parlerai bientôt. Pertarite fut obligé de passer en Angleterre , ne se croyant pas en sûreté en France , & enfin après neuf ou dix ans de disgrâce , Grimoald étant mort , les Lombards le firent remonter sur le throne de son pere.

Vers l'an
673.

Ibid.

La reine Batilde mere de Clotaire III. gouverna le royaume avec Ebroin maire du palais pendant une grande partie du règne de ce prince. Cette reine étoit Saxone née dans la grande Bretagne : elle en avoit été enlevée étant encore enfant , & vendue comme esclave en France au maire du palais Erchinoald prédécesseur d'Ebroin. Sa beauté dont Clovis II. fut charmé , l'éleva sur le throne , & sa vertu & sa prudence l'y firent respecter même après la mort du roi son mari. Ce fut par son adresse que l'usurpateur d'Austrasie fut déthroné , & elle sut si bien ménager l'esprit des seigneurs Austrasiens , qu'elle les engagea à donner la couronne à son second fils Childeric. Après quelques années de gouvernement , dont elle partageoit l'autorité avec le maire du palais , elle voulut

se retirer au monastere de Chelles , dont elle augmenta le terrain & les bâtimens : mais les seigneurs François s'opposèrent à sa retraite , jusqu'à ce que quelques-uns d'entre eux commencerent à appréhender la sévérité , avec laquelle elle se dispoisoit à les châtier de leurs violences. Ils consentirent alors à l'exécution de son pieux dessein , qu'elle accomplit. Elle vécut dans le monastere avec une piété & une humilité exemplaire , & y mourut quelques années après en réputation de sainteté.

Vers l'an
673.

La fermeté de cette princesse , tandis qu'elle gouverna , fut un frein au génie violent d'Ebroin maire du palais. C'étoit un de ces hommes nés ambitieux & insolens , qui s'attirent l'autorité autant par leur hardiesse que par leur esprit , qui la poussent aussi loin qu'elle peut aller , & qui en usent sans nul ménagement. Celle d'Ebroin augmenta beaucoup par la retraite de la reine , & il s'en servit en tyran. On n'avoit accès auprès de lui qu'à prix d'argent. Il vendoit également la justice & l'injustice. Le peuple étoit accablé , la noblesse maltraitée , les moindres fautes coûtoient la vie aux plus qualifiés. Il ôta aux seigneurs de Bourgogne la liberté de venir à la cour , & nul d'eux n'osoit y paroître sans un ordre ou une permission expresse de sa part.

Vita sancti Leodegarii , cap. 2.

Sur ces entrefaites arriva la mort du roi Clotaire qui ne laissa aucuns enfans mâles. La couronne regardoit naturellement ou Childeric roi d'Austrasie l'ainé des deux freres du feu roi , ou le prince Thierri le cadet , qui n'avoit eu aucune part à la succession de Clovis II. son pere. Les peuples de Neustrie & de Bourgogne étant bien aises d'avoir leur roi particulier , aussi bien que les Austrasiens , avoient plus d'inclination pour Thierri. C'étoit-là aussi le dessein du maire du palais , qui le fit en effet proclamer roi ; mais sans assembler la noblesse pour cette proclamation , contre la coutume. Il fit plus , car plusieurs seigneurs s'étant depuis joints ensemble pour venir rendre leurs respects au nouveau roi , il leur envoya ordre de se séparer , & de retourner chez eux.

Mort de Clotaire. Thierri est proclamé roi de Neustrie & de Bourgogne. Ibid. Cap. 3.

Jusqu'alors les maires s'étoient attiré & conservé l'autorité absolue en gagnant l'affection des grands , en les ménageant beaucoup , en leur faisant des graces : & ceux-ci baisoient volontiers la main d'où elles leur venoient immédiatement ,

Vers l'an
673.

sans s'embarrasser fort du reste ; mais il leur parut indigne d'être gourmandés & maltraités par celui qui n'avoit pas le droit de les gouverner , & qui avoit l'insolence de les tyranniser. Ils se liguerent , & le dernier refus qu'on leur fit de les admettre à la présence du roi , les ayant infiniment offensés , ils leverent le masque , & crièrent aux armes de toutes parts. Le royaume de Bourgogne & celui de Neustrie se soulevèrent en même-temps comme de concert. Quiconque refusoit de se déclarer contre le ministre , étoit obligé de s'enfuir ou en danger d'être brûlé dans sa maison. La sédition fut si universelle , qu'Ebroin se voyant abandonné tout d'un coup de tout le monde , n'eut point d'autre ressource que de se réfugier dans une église. Tous ses trésors qui étoient grands , furent pillés. Tout ce que pûrent faire quelques évêques qui se trouverent alors à la cour , & entre autres saint Leger évêque d'Autun , fut d'empêcher qu'on n'arrachât de l'autel ce malheureux , pour en faire la victime publique. Et il n'évita la mort , qu'à condition qu'on lui couperoit les cheveux , pour être confiné dans un monastere. On choisit celui de Luxeuil (a) en Bourgogne , où il fut renfermé.

Il est arrêté & son frere Childeric est mis à sa place.

La haine du ministre rejaillit sur le prince. Thierry fut arrêté , on lui donna des gardes , tandis qu'on proclamoit roi de Neustrie & de Bourgogne Childeric son frere , qui l'étoit déjà d'Austrasie. Childeric ne refusa pas un si beau présent , & vint aussi-tôt prendre possession de ses nouveaux états. Quelques-uns des seigneurs les plus empressés à faire leur cour au nouveau roi , firent couper les cheveux à Thierry , qui lui fut présenté en cet état. Il lui fit pitié. Childeric pour le consoler , lui dit , qu'il pouvoit lui demander ce qu'il souhaiteroit , pour pouvoir adoucir son malheur. « Je ne vous » demande rien , lui répondit-il ; mais j'attens de Dieu la vengeance de l'injustice qu'on me fait. » Childeric ordonna qu'on lui préparât un logement au monastere de saint Denis , & le pria d'y demeurer jusqu'à temps que ses cheveux fussent revenus.

Avant que l'assemblée des seigneurs François se séparât , ils présentèrent une requête au roi , qui contenoit les quatre articles suivans. 1. Qu'il cassât plusieurs ordonnances qui

(a) Aujourd'hui petite ville de la Franche-Comté.

avoient été faites depuis quelques années dans les trois royaumes , contraires à leurs loix & à leurs coûtumes. 2. Que les comtes & les juges suivissent dans leurs jugemens , les anciennes loix & les anciennes coûtumes de chacun des trois royaumes. 3. Que les gouverneurs d'une province ne passassent point au gouvernement d'une autre , c'est-à-dire , autant que je le puis conjecturer , que les gouvernemens du royaume d'Austrasie ne fussent point donnés à d'autres qu'à des Austrasiens , ceux de Neustrie à d'autres qu'aux Neustriens , & ceux de Bourgogne à d'autres qu'à des Bourguignons. 4. Que le roi ne mît pas entre les mains d'un seul toute l'autorité & tout le gouvernement de l'état , comme il avoit été entre les mains d'Ebrouin , afin que les seigneurs n'eussent pas le chagrin de se voir sous les piés d'un de leurs égaux , & que chacun eût part aux honneurs , où sa naissance lui donnoit droit d'aspirer.

Cet article n'alloit pas à la suppression de la charge de maire du palais : car ils choisirent pour cet emploi le duc Vulfoalde dans le royaume d'Austrasie , mais seulement à la modération de son pouvoir : & c'étoit-là la plus belle occasion que le prince pût avoir , de se retirer lui-même de servitude , s'il eût été capable de le faire.

Le roi reçut favorablement leur requête , & leur promit de les satisfaire sur tous ces points. Il y eut lieu d'espérer qu'il tiendrait sa promesse , lorsqu'on lui vit choisir pour son principal ministre , & selon quelques-uns pour maire du palais de Neustrie & de Bourgogne , Leger évêque d'Autun , homme de qualité allié à la famille royale , d'une capacité , d'une vertu , & d'un mérite universellement reconnus ; mais ces belles espérances d'un heureux gouvernement ne durèrent pas long-temps. Le roi admit à sa confiance certains esprits brouillons , emportés , gens presque sans religion , qui lui firent bientôt perdre toute la confiance qu'il avoit en son sage ministre. Ils empoisonnoient & auprès du roi & auprès du peuple , tout ce que faisoit le saint prélat. On le rendoit responsable de tout le mal , & on le faisoit auteur de tous les ordres du prince , pour peu qu'ils fussent désagréables aux peuples ou aux grands.

L'évêque néanmoins sans s'embarasser & sans trop ména-

Vers l'an
673.
Cap. 4.

Childeric choisit pour maire du palais Leger évêque d'Autun.
Ibid.
Cap. 4.

Vers l'an
673.

ger ses adversaires, suivoit les regles de son devoir & de sa conscience, prenoit la liberté de donner au roi certains avis quelquefois peu agréables, mais qu'il croyoit utiles à l'état ou au roi même. Il lui représenta particulièrement deux choses ; la première, que par complaisance pour ses favoris, il ne gardoit pas la promesse qu'il avoit faite à son couronnement, de ne point violer certaines loix établies de tout temps dans le royaume ; & la seconde, que contre les loix du christianisme, il avoit pris pour femme sa cousine germaine. Ceux qui avoient intérêt à introduire ou à autoriser de semblables désordres, irritèrent tellement l'esprit du prince à cette occasion contre l'évêque d'Autun, qu'il ne chercha plus que les moyens & quelque prétexte pour le faire périr.

On en trouva un, ou plutôt on le supposa : car la chose étoit même sans apparence. Le roi vint à Autun avec le prélat passer les fêtes de Pâques, & en même-temps le patrice ou gouverneur de Marseille nommé Hector, homme autant distingué par sa sagesse que par sa naissance & par son emploi y arriva ; il étoit intime ami de l'évêque Leger, & vint loger chez lui, ayant quelques graces à demander, qu'il prétendoit obtenir par son moyen. Les ennemis de l'un & de l'autre firent entendre au roi, qui se le persuada volontiers, que le voyage du patrice Hector à Autun n'étoit pas sans mystere, & qu'il y avoit du complot : mais avant que de descendre plus dans le détail de l'accusation, ils firent entrer dans leur conspiration le maire du palais Vulfoalde, & un certain moine nommé Marcolme de l'abbaye de saint Symphorien, que le roi écoutoit comme un prophète, & qui étoit en effet un de ces fourbes qui font servir leur retraite & l'austerité de leur vie à leur vanité & à leur intérêt, & on s'étoit déjà souvent servi de lui pour inspirer des soupçons au roi contre le saint prélat. Ils composèrent donc tous ensemble la fable, & y donnerent toutes les apparences de vérité. Le roi sur leurs témoignages & sur leurs prétendues preuves, fut convaincu que l'évêque & le patrice prenoient ensemble des mesures pour brouiller l'état. Il fut sur le point de tuer de sa propre main le prélat, qui l'étoit venu saluer le jour du Vendredi-saint. La défiance de Childeric l'empêcha d'aller le lendemain à la cathédrale pour la nuit de Pâques, pendant laquelle les Chrétiens de ce temps-là

Ibid.

temps-là s'occupoient à la priere : mais il la passa dans l'église de l'abbaye de saint Symphorien où il communia , & où il tint encore conseil avec son moine hypocrite & quelques-uns de la cabale qui l'avoient accompagné.

Vers l'an
673.

Dès le matin , après un grand déjeuner , d'où il sortit à demi-ivre , il alla à la cathédrale , & en y entrant il appella tout haut d'une voix menaçante l'évêque par son nom , à dessein de l'obliger de s'enfuir , & après d'attribuer sa fuite aux reproches de sa mauvaise conscience. S'étant approché des fonts baptismaux où étoit l'évêque , il l'appella de nouveau : l'évêque répondit & se leva sans s'étonner. Le roi surpris de sa fermeté , & frappé de la sainteté des cérémonies que l'on faisoit alors , passa comme s'il ne l'eût pas vu , & s'en alla à l'évêché dans l'appartement qu'on lui avoit préparé. L'évêque acheva l'office , & ensuite monta à l'appartement du roi avec une intrépidité qui étonna ses ennemis & le roi même. Il le pria avec sa tranquillité & sa douceur ordinaire de lui dire , pourquoi il n'étoit pas venu à l'église pour les veilles , & le sujet de l'émotion où il paroissoit être en un si saint jour ? Le roi tout troublé & se possédant à peine , lui répondit : « c'est que vous m'êtes suspect , que je ne puis me fier à vous , ni me croire en sûreté dans les lieux où vous êtes. »

Cap. 6.

A cette parole l'évêque se retira sans rien dire davantage , tant pour épargner un crime au roi , en un jour aussi saint que celui de Pâques , que pour sauver aussi la vie au gouverneur de Marseille , qu'on ne vouloit perdre qu'à cause de lui ; & il sortit de la ville. Mais il fut arrêté & ramené à Autun , où l'on commença à lui faire son procès dans une assemblée de seigneurs & de quelques évêques. Le roi un peu revenu de sa première fureur , parut ne plus avoir le dessein de le faire mourir. On conclut donc à le renfermer pour le reste de ses jours dans le monastere de Luxeuil. Les évêques qui appréhendoient pour lui quelque chose de pis , souscrivirent volontiers à cet avis , & le saint prélat fut conduit à ce monastere.

Il y trouva Ebroïn avec l'habit & la tonsure de moine , qui en l'embrassant lui jura une amitié éternelle , & content , disoit-il de l'état où la providence de Dieu l'avoit mis , le pria de contribuer à son bonheur , en répondant à son

Vers l'an
673.

*Il est tué avec la
reine Bilichilde
auprès de Chelles.*

amitié par une sincère bienveillance. C'est ainsi que la disgrâce réunit quelquefois ceux, que la concurrence dans la prospérité avoit rendus ennemis mortels. Mais la mort violente du prince, laquelle arriva peu de temps après, mit bientôt en liberté ces deux ministres, & réveilla l'ambition d'Ebrouin.

Childeric privé des conseils d'un homme aussi modéré & aussi sage, que l'étoit le saint évêque d'Autun, n'avoit plus d'autre guide que ses passions ou ceux qui les flattoient. Il étoit naturellement très-emporé, & un jour s'étant mis en grande colère contre un homme de qualité nommé Bodilon, il le fit traiter comme un esclave, l'ayant fait attacher à un poteau, où il lui fit donner mille coups. Cet homme outré de ce traitement, conspira contre lui avec quelques-uns de ses amis, & peu de jours après lui dressa une embuscade dans la forêt appelée Luconie par nos anciens auteurs, & que quelques-uns croient être la forêt de Livri auprès de Chelles. Le roi y fut tué avec la reine Bilichilde qui étoit enceinte. Ils avoient deux fils, l'un nommé Dagobert encore tout jeune, qui fut aussi massacré dans la même occasion, ou du moins qui ne vécut pas long-temps après : car les tombeaux de Childeric & de Bilichilde ayant été par hasard découverts de nos jours dans l'église de saint Germain-des-prés, on trouva sur celui de cette reine un petit coffre de pierre, où étoit le corps d'un enfant, qui sans doute étoit celui du prince Dagobert. On y trouva aussi des restes des ornemens royaux, avec lesquels ils avoient été enterrés, & entre autres un diadème d'or dont la tête du roi étoit ceinte.

L'autre fils de Childeric échappa, & demeura renfermé pendant plusieurs années dans un monastère, d'où il sortit néanmoins avec le temps, pour monter sur le trône de ses ancêtres, Childeric quand il mourut avoit environ vingt-quatre ans ; c'étoit un prince sans conduite & sans courage, incapable de gouverner & de se laisser gouverner par ceux dont la prudence eût pu suppléer à ses défauts.

*Dagobert fils de
Sigebert revient
en France.*

Sur la fin de son règne parut tout à coup en France, & lorsqu'on s'y attendoit le moins, un prince de la maison royale. C'étoit le jeune Dagobert fils de Sigebert roi d'Auf-

trasie ; celui que nous avons vû releguer au-dela de la mer par son perfide maire du palais Grimoald. Laisé en Hybernie ou en Irlande en un âge encore tendre par l'évêque de Poitiers, qui l'y avoit conduit , il erra long-temps sans secours , exposé à mille dangers & à toutes sortes de miseres. Il y demeura quelques années, sans oser rentrer en France , où il savoit bien qu'il n'y avoit aucune sûreté pour sa personne , & peut-être encore cachoit-il aux gens du pays ce qu'il étoit, de peur que si on entendoit parler de lui en France, on n'envoyât des assassins pour le tuer.

Dans ce misérable état , il trouva un Anglois homme de qualité appelé Wilfrid , avec qui il fit connoissance , & à qui il crut pouvoir faire confiance de sa mauvaise fortune. L'Anglois touché de compassion le retint auprès de lui , l'amena en Angleterre , & quelque temps après le fit conduire sûrement en Austrasie. Childeric qui avoit beaucoup de considération pour Innichilde mere de Dagobert , consentit qu'il regnât au moins en Alsace & aux environs du Rhin.

Ce jeune prince qui avoit disparu en France pendant plusieurs années , a aussi long-temps disparu dans notre histoire , par la négligence de nos historiens des derniers siècles , peu versés pour la plupart dans l'antiquité. Il est redevable de cette espece de renaissance (a) au savant Henschenius , qui à l'occasion de la vie de saint Wilfride , l'ange tutelaire de ce prince abandonné , a débrouillé ce point important de notre ancienne histoire.

La mort de Childeric fut suivie d'une espece d'anarchie ou d'interregne , qui dura au moins quelques semaines , pendant lesquelles ceux qui avoient été ou arrêtés ou exilés sous le regne précédent , remplirent la France de meurtres & de brigandages. Les gouverneurs des provinces à qui il appartenoit d'arrêter ces violences , s'abandonnoient eux-mêmes à leurs animosités particulieres , & se faisoient une guerre très-cruelle les uns aux autres, de sorte que jamais la monarchie Françoisé ne fut en une pareille confusion.

Quelques jours avant la mort du roi , deux ducs ennemis de l'évêque d'Autun l'avoient tiré par force du monastere de

Vers l'an
673.

In vitâ S. Wilfridi.

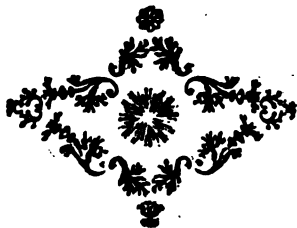
Acta Sanctorum
T. 7. & lib. de
tribus Dagobertis.
Vitâ S. Leodegarii. c. 7.

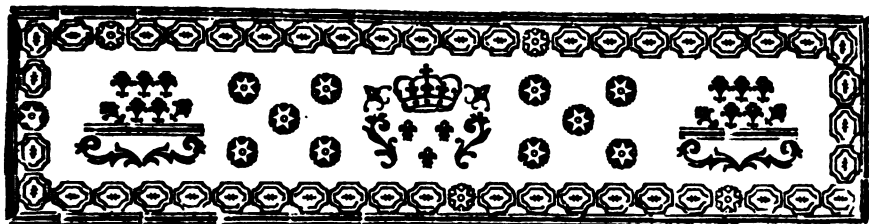
(a) M. de Valois prétend aussi à l'honneur de cette découverte.

Vers l'an
673.
Cap. 8.

Luxeuil à dessein de le faire mourir : mais dans le temps qu'ils l'eurent en leur pouvoir , il fut tellement les gagner par sa douceur , & leur inspira tant de respect pour sa vertu , qu'ils quitterent leur mauvais dessein , & devinrent ses protecteurs. Si-tôt qu'ils eurent appris la nouvelle de la mort du roi , ils conduisirent l'évêque à Autun , accompagnés de tous leurs amis , & trouverent en chemin Ebroin faisant la même route. Il étoit sorti du monastere sur cette même nouvelle , & marchoit à la tête d'une infinité de mécontents & de scélérats , dans l'espérance de se remettre en possession de son ancienne dignité. Dès qu'il vit l'évêque en état de redevenir son concurrent , il oublia l'amitié qu'il lui avoit jurée , il résolut de le faire assassiner , & l'eût fait dès-lors si Genese évêque de Lyon qui avoit embrassé son parti & étoit de sa confidence ne l'en eût détourné. Il continua de se contrefaire , & entra à Autun avec l'évêque Leger.

Ils y furent reçûs avec toutes les marques de joie , dont un peuple est capable en ces sortes d'occasions. C'étoit principalement en considération de l'évêque que se faisoient toutes ces réjouissances : mais la haine du dernier gouvernement qui avoit fait oublier les anciennes violences d'Ebroin , faisoit qu'on le voyoit volontiers lui-même revenir de son exil.





S O M M A I R E

D U R E G N E

D E T H I E R R I I I.

***T** H I E R R I reprend la qualité de roi. Il s'accorde avec Ebroin, & le fait maire du palais. Dagobert est assassiné à la chasse. Pepin le gros se rend maître de l'Austrasie. Il assemble une armée. Il met en déroute celle de Thierri. Suites de cette victoire. Pepin assemble un concile. Il rétablit la coutume de convoquer les états du royaume tous les ans. Mort de Thierri.*



HISTOIRE



HISTOIRE DE FRANCE.

THIERRI II.



PENDANT Thierry, dont les cheveux avoient eu le loisir de croître pendant sa retraite de saint Denys, reprit la qualité de roi, & avoit déjà une grosse cour à Nogent, qui est aujourd'hui saint Cloud. C'étoit pour fortifier le parti de ce prince, que l'évêque d'Autun conduisoit ceux qu'il avoit rassemblés auprès de lui. Ebroïn sembloit marcher vers Paris avec le même dessein; mais cet homme ambitieux ne vouloit point avoir de maître qui ne fût son esclave. Il prévint d'abord que l'évêque étant très-agréable au peuple, auquel il étoit lui-même très-odieux, Thierry ne

Vers l'an
673.
*Thierry reprend
le titre de roi.*

Vers l'an
673.

balanceroit pas à lui donner la première place dans le conseil & dans le gouvernement. C'est pourquoi il forma secrètement un parti, & commença une intrigue, à laquelle on ne se fût jamais attendu.

Il avoit beaucoup d'amis dans le royaume d'Austrasie, qui agissoient de concert avec lui. Il tourna tout d'un coup de ce côté-là, & l'évêque d'Autun fut fort surpris de le voir disparaître avec sa troupe, lorsqu'il y pensoit le moins, ayant cru qu'il venoit avec lui rendre ses hommages au nouveau roi.

Ebroin ne fut pas plutôt arrivé en Austrasie, que par le moyen de ses émissaires, il répandit le bruit par tout ce royaume, que Thierry aussi-tôt après avoir repris la qualité de roi, étoit mort: & en même-temps il fit paroître un jeune enfant qu'il appella Clovis, publia qu'il étoit fils du feu roi Clotaire III. & il eut assez de crédit pour le faire proclamer roi de France. Didier évêque de Châlons sur Saône, & Bobon évêque de Valence, l'un & l'autre du royaume de Bourgogne, & déposés pour leurs crimes, appuyèrent ces chimères & cette faction; de sorte qu'en moins de rien Ebroin avec son nouveau roi, se trouva à la tête d'une grosse armée en état d'entrer dans le royaume de Neustrie, pour obliger le reste des François à reconnoître le roi qu'il avoit fait.

Il s'avança jusqu'auprès de Paris, où il pensa surprendre Thierry, ravagea tous les environs, & enrichit son armée des dépouilles des églises & des biens de tous ceux qui refusoient de se déclarer pour lui. L'évêque Leger étoit retourné quelques jours auparavant à Autun. Il y fut investi par des troupes que l'évêque de Châlons conduisoit en personne. Le saint prélat, pour empêcher la ruine de la ville, se livra malgré son peuple entre les mains des ennemis; l'évêque de Châlons eut la cruauté de lui faire crever les yeux, & le mit à la garde de Vaymer un des chefs du même parti, dont il fut traité avec assez d'humanité.

Il s'accorde avec Ebroin, & le fait maire du palais.

Ebroin devenu redoutable à Thierry, l'obligea de s'accorder avec lui, & le contraignit de le faire son maire du palais, au préjudice de Leudesie qui avoit déjà été pourvu de cette dignité; après quoi il abandonna son phantôme de roi, qu'il n'avoit fait que pour en venir-là. Le premier édit qu'il

qu'il publia , portoit que pour mettre fin à toutes les dissensions , & prévenir les procès , on ne rechercheroit personne pour tout ce qui avoit été commis pendant les désordres de la guerre civile : ceux de son parti avoient sans doute plus de besoin que tous les autres de cette amnistie. Mais faisant ensuite l'homme zélé pour la justice & pour le respect dû à la dignité & à la personne royale , il commença à faire la recherche de ceux qui avoient eu quelque part à l'assassinat du feu roi Childeric , & sous ce prétexte il fit périr plusieurs seigneurs qui lui étoient ou contraires ou suspects. Il employa le même artifice quelques années après contre le saint évêque d'Autun , qu'il tint long-temps renfermé dans le monastere de Fescamp , & à qui enfin il fit couper la tête.

Il paroît assez vraisemblable que Dagobert , qui regnoit , comme je l'ai dit , dans une partie de l'Austrasie , profita de ces brouilleries , pour se mettre en possession du reste de cet état , qui lui appartenoit par le droit de sa naissance.

Henschenius de
tribus Dagobertis
l. 2.

Quelques années après son rétablissement , il eut occasion de faire paroître la reconnoissance qu'il conservoit pour son bienfaiteur. Saint Wilfrid avoit été fait évêque d'York : Egfrid roi de cette partie d'Angleterre , l'avoit toujours fort honoré & fort écouté ; mais la reine Ermenburge , dont le saint évêque reprenoit quelquefois la conduite avec beaucoup de liberté , le lui rendit odieux , l'engagea à le chasser de son église , & à le persécuter avec tant d'acharnement , qu'il fut obligé de se sauver au-delà de la mer. Il n'y fut pas en sûreté ; car le roi d'Angleterre envoya des ambassadeurs à la cour de Thierri avec de grands présens , pour engager Ebroin à ne pas laisser passer Wilfrid qui vouloit se réfugier à Rome , & à le faire assassiner en chemin : mais le saint n'aborda pas en Neustrie , les vents l'ayant poussé en Frise alors gouvernée par Adalgise duc des Frisons. Ebroin écrivit au duc suivant les intentions du roi d'Angleterre : mais ce prince , tout payen qu'il étoit , & qui dès-lors apparemment avoit secoué le joug de la nation Françoisse , eut horreur du crime qu'on lui proposoit , jeta la lettre au feu , & renvoya sans autre réponse ceux qui la lui avoient apportée. Le saint prit sa route par le royaume d'Austrasie , & vint à la cour de Dagobert. Ce prince qui lui devoit tout , le reçut avec tous les honneurs &

In Vita S. Wilfridi.

Vers l'an
673.

toute la tendresse possible, fit tout ce qu'il pût pour l'arrêter dans ses états, lui offrit des maisons, des terres, & enfin l'évêché de Strasbourg. Il refusa toutes ces offres, & continua son voyage vers Rome, toujours défrayé & honoré dans tout l'état de Dagobert. Ce prince écrivit à toutes les villes de sa domination, qu'il vouloit qu'on y reçût Wilfrid comme celui qui lui avoit sauvé la vie, & à qui il étoit redevable de sa couronne.

*Dagobert est assassiné à la chasse.
In Vita S. Salabergæ.*

Vers l'an
679.

Dagobert, après un regne de sept à huit ans, la guerre s'étant allumée entre Thierry & lui, fut assassiné à la chasse dans la forêt de Voivre par une troupe de factieux, du nombre de ceux qui composoient le parti qu'Ebroin avoit toujours fomenté dans ce royaume-là. C'étoit un reste de la faction du maire Grimoald (a) par qui ce prince avoit été autrefois relegué en Hybernie.

Quelques anciens monumens donnent à ce Dagobert un fils nommé Sigebert, que l'on suppose avoir été tué avec lui, & ainsi le throne d'Austrasie demeura vacant. Le duc Pepin & le duc Martin cousins-germains, qui étoient de la famille du feu maire Grimoald, furent déclarés ducs ou gouverneurs du royaume par les Austrasiens; & la crainte de tomber sous la tyrannie d'Ebroin, fit que ces peuples ne voulurent point reconnoître Thierry pour roi d'Austrasie.

Pepin le gros se rend maître de l'Austrasie.

*Chronic. Fredegar. continuat. cap. 97.
Fredegar. cap. 97.*

Ce fut-là une dangereuse atteinte que l'on donna aux droits de la famille royale, en démembrant de la monarchie, une partie aussi considérable que celle-là. La guerre à cette occasion s'alluma entre les deux états. D'abord les ducs ou gouverneurs furent défaits, & Martin y périt par la perfidie d'Ebroin. Pepin par la mort de Martin devint l'unique duc ou gouverneur d'Austrasie, & employa dans la suite à ruiner l'autorité royale, tous les grands talens d'esprit, de prudence, d'adresse, de courage, qu'il possédoit au souverain degré. Ce

(a) Quand saint Wilfrid revenant du concile de Rome repassa par les états de Dagobert qui venoit d'être assassiné, il pensa lui-même être tué par les mêmes assassins, qui lui dirent en le menaçant; que c'étoit lui qui leur avoit ramené d'Hybernie Dagobert qu'ils avoient chassé du royaume. *In vita S. Wilfridi,*

cap. 4. De plus Pepin d'Heristal étoit fils de la sœur de Grimoald, qui avoit relegué Dagobert, & il étoit vers ce temps-là tout puissant en Austrasie. Tout cela vérifie la circonstance que j'ai marquée, que Dagobert avoit été tué par un reste de la faction du maire Grimoald.

ne fut pas par l'avantage de sa taille qu'il fut imposer aux François. Il étoit fort replet , d'où lui vint le surnom de Pepin le gros : on l'appella aussi Pepin d'Heristal , du nom d'un palais qui lui appartenoit , & que porte encore aujourd'hui le bourg où étoit ce palais sur le bord de la Meuse à une lieue au-dessus de Liege ; on l'appelle aussi quelquefois dans l'histoire Pepin le jeune , par rapport à son ayeul autrefois maire du palais d'Austrasie , & quelquefois Pepin le vieux , par rapport à son petit-fils qui fut enfin roi.

Vers l'an
679.

Pepin d'Heristal le fut lui-même en effet , & sans en vouloir porter le nom , il en eut toute l'autorité , non-seulement en Austrasie , mais encore avec le temps dans tout l'empire François. Il s'en attira tout le pouvoir , non pas comme Ebroin par la terreur & par une conduite tyrannique , mais par la douceur & sous le nom de pere des peuples. Pour arriver juiques-là , la fortune lui présenta des conjonctures heureuses dont il profita.

Le maire du palais Ebroin , après avoir pendant plus de vingt-cinq ans maîtrisé la France , eut enfin le sort ordinaire aux hommes de ce caractère qui abusent de leur autorité ; il fut assassiné par un seigneur nommé Ermenfroï qu'il persécutoit , & qui le prévint. Après sa mort , Thierri eut en peu d'années plusieurs maires du palais les uns après les autres , un desquels nommé Gislemar fit à diverses reprises la guerre au duc Pepin , & la maniere dont ce duc la soutint , ne servit qu'à affermir son autorité en Austrasie : lui-même peu de temps après prit la résolution d'aller attaquer ses ennemis ; il eut une raison de le faire qu'il crut bonne , ou du moins qui lui servit d'un prétexte fort plausible.

Vers l'an
683.
Continuar. Fredegar. c. 98.

La persécution qu'Ebroin avoit faite aux grands de l'état en avoit obligé plusieurs à se réfugier en Austrasie. Dans l'élection du dernier maire nommé Bertaire , les suffrages avoient été fort partagés , & la brigue plutôt que le mérite l'avoit emporté. Quelques-uns de ceux qui s'étoient opposés à l'élection de Bertaire , appréhendant sa vengeance , s'étoient aussi venus jeter entre les bras de Pepin. Tous ces exilés , qui ne pouvoient espérer de changement dans leur fortune , que par celui du gouvernement , sollicitoient continuellement Pepin de faire la guerre à Thierri. Il se rendit enfin à leurs instances

Cap. 99.

Vers l'an
679.

Annales Meten-
ses ad an. 689.

689.

Ibid.

*Il assemble une
armée.*

Ibid.

tant de fois réitérées, & leur promit de leur faire faire justice par les armes, si on refusoit de la leur faire autrement. Il envoya une ambassade à Thierri, le priant de recevoir en grace ceux que la persécution d'Ebroin avoit obligés à quitter leur partie, & de les remettre en possession des biens qu'on leur avoit injustement enlevés. Ce roi, par le conseil de Bertaire, reçut fort mal ces envoyés, & leur répondit avec hauteur, que Pepin eût un peu de patience; qu'il n'auroit pas la peine de renvoyer les rebelles, dont il se déclaroit si hautement le protecteur; que devant qu'il fût peu de temps, on iroit les lui demander, & les prendre jusques chez lui.

Les envoyés revenus en Austrasie, ayant rendu compte à Pepin de la réponse de Thierri, ce duc fit une assemblée des principaux seigneurs de l'état, leur exposa la conduite qu'il avoit tenue dans cette affaire, la fierté & les menaces des Neustriens, l'oppression où se trouvoient tant de personnes de qualité par l'insolence & par la dureté des maires du palais, & enfin le péril d'une invasion où se trouvoit l'Austrasie, si on ne prévenoit l'ennemi. Les seigneurs ayant délibéré sur l'exposé du duc, conclurent à la guerre, & qu'il étoit plus à propos de la porter dans le pays ennemi, que de l'attendre en Austrasie.

Pepin ravi de cette résolution fort conforme à ses grands desseins, eut bientôt assemblé une grosse armée, à la tête de laquelle il marcha jusqu'à la forêt charbonnière, qui séparoit le domaine de Thierri d'avec l'Austrasie. J'ai dit ailleurs, que cette forêt étoit une partie de la forêt d'Ardennes entre la Meuse & Lescaut, dont le bois de Soignies dans le brabant est encore un reste. Etant arrivé-là il assemble les principaux officiers de son armée en pleine campagne; toutes les troupes étant sous les armes, il leur protesta tout de nouveau, que ce n'étoit point l'ambition qui lui faisoit entreprendre cette guerre; qu'il y étoit sollicité non-seulement par les plus grands seigneurs de Bourgogne & de Neustrie, qu'ils voyoient parmi eux, & qui avoient été obligés de s'enfuir & d'abandonner leur patrie & leurs biens pour sauver leur vie; mais encore par les évêques & par le clergé de ces deux royaumes, dont on avoit dépouillé les églises, pillé les terres & les maisons; sans qu'ils eussent pu jusqu'alors obtenir justice; qu'ils alloient

combattre pour la défense de plusieurs innocens, & en faveur de plusieurs saints, qui attireroient sur eux la protection du ciel. Il fit en même-temps faire une priere publique, pour invoquer le secours du Dieu tout-puissant, & se mit en marche pour passer la forêt. Quand ils l'eurent passée, sans que l'ennemi parût pour leur disputer l'entrée dans le pays, l'armée s'y répandit de tous côtés, fit par tout le ravage, s'avança jusqu'à la riviere de Somme, & se campa à Testri * village entre saint Quentin & Peronne sur la petite riviere de Daumignon.

689.

* Textricum.

Thierri s'étoit déjà avancé jusqu'à la Somme avec une armée beaucoup plus nombreuse que celle de Pepin, & pour ne pas laisser entrer les Austrasiens plus avant, il avoit passé cette riviere. Il se vint poster vis-à-vis d'eux sur l'autre bord de la riviere de Daumignon, qui toute petite qu'elle est, étoit difficile à passer à Testri. Les Austrasiens étoient campés sur le bord du côté du Nord, & les Neustriens sur le rivage opposé.

Ibid.

Pepin pour paroître avoir mis Thierri entierement dans son tort, lui envoya encore demander la paix; mais toujours à condition que l'on satisferoit les évêques, & qu'on rétablirait dans ses biens la noblesse exilée. Il lui fit même offrir une grosse somme d'argent pour les frais de la guerre, & pour le dommage causé par ses troupes: prêt, disoit-il, à se retirer pour épargner à la France une guerre civile, & le sang de tant de braves gens d'une même nation, qui étoient sur le point de s'égorger les uns les autres,

Ibid.

Il s'attendoit bien à être refusé, connoissant Bertaire maire du palais, homme fier & inflexible, qui ne manqueroit pas de tourner cette proposition à son avantage. En effet Thierri ayant mis l'affaire en délibération, Bertaire soutint qu'il n'étoit ni de l'honneur du roi, ni du bien de l'état de l'écouter; que c'étoit une insolence à Pepin de prendre en main les intérêts des rebelles contre leur souverain légitime; que lui-même étoit coupable du crime de felonie par son usurpation du royaume d'Austrasie; qu'il avoit peur sur le point de s'en voir châtié; qu'engagé dans un mauvais pas il vouloit reculer en arriere; qu'on avoit sur lui l'avantage du nombre, & que ce seroit trahir l'état de le laisser échapper. Ce sentiment fut suivi, & l'on renvoya avec fierté les députés des Austrasiens. Ainsi l'on ne songea plus de part & d'autre qu'à se préparer à la bataille.

689.

Pepin ayant été reconnoître le terrain, résolut de se saisir d'une colline qui étoit au-delà de la rivière, à la droite & du côté des ennemis, & d'y ranger son armée. Ce poste étoit d'assez difficile accès, & avantageux pour attendre l'attaque comme il prétendoit le faire, à moins que le succès du stratagème qu'il préparoit, ne lui fit changer de dessein. Il fit décamper pendant la nuit son armée sans trompette, la mena en remontant la rivière à un gué par où il la fit passer. Il laissa dans le camp quelques troupes jusqu'à la fin de la nuit, pour entretenir les feux, & leur ordonna qu'en décampant pour venir joindre le reste de l'armée, ils missent le feu à quelques tentes, à quelques chariots, & à de méchans bagages qu'on avoit laissez-là exprès.

Dès le grand matin, vers le temps qu'on laissoit éteindre les feux, les espions de Thierri s'étant approchés du camp, n'y entendirent aucun bruit, & s'étant avancés ne virent personne, mais seulement des chariots qui bruloient. Ils retournerent aussi-tôt donner avis de ce qu'ils avoient vû, & dirent que les Austrasiens s'étoient retirés pendant la nuit, & avec tant de précipitation, qu'ils avoient abandonné une partie de leurs bagages, où ils avoient mis le feu.

*Il met en déroute
celle de Thierri.*

Sur cela on fait lever le camp avec beaucoup de précipitation, pour faire passer la rivière à l'armée, & se mettre aux trousses de l'ennemi. La chose s'exécutoit avec très-peu d'ordre, par la trop grande ardeur des soldats & des généraux, qui craignoient que leur proie ne leur échappât; lorsque l'on commença à voir paroître sur le haut de la colline les premières troupes des Austrasiens, qui s'avançoient en bataille, & qui en même-temps occuperent toute l'étendue du terrain en descendant. Cette vûe surprit Bertaire, qui envoya aussi-tôt ordre à ceux qui avoient passé la rivière, de la repasser promptement. Mais Pepin profitant de la confusion, vint sur le champ charger les ennemis avec tant de furie & de succès, qu'après quelque résistance il les mit entierement en déroute. Quantité de seigneurs des royaumes de Neustrie & de Bourgogne qui firent ferme au premier choc, demeurèrent sur la place; on fit un grand carnage des soldats, & tout le reste s'abandonna à la fuite. Bertaire fut tué par des soldats même de son armée. Pepin suivant toujours, & dissipant tout ce qui se rallioit, vint

Ibid.
ad. a. 1. 690.

690.

se présenter devant Paris, qui lui ouvrit ses portes: les bourgeois lui livrerent le roimême & toutes ses finances, & Pepin maître de la personne du roi, le devint de tout l'état.

L'ancien auteur de qui nous apprenons ce détail, ne fait point de difficulté d'attribuer dès-lors à Pepin la qualité de prince, & lui tient grand compte de ce qu'il voulut bien laisser à Thierry le nom de roi: c'étoit sans doute plutôt un effet de sa politique, que de sa modestie. Un autre ajoute, que depuis ce temps-là les rois Merovingiens ne conserverent pas même avec le nom de roi les honneurs qui étoient dus à ce rang. Du temps du premier Pepin, nom fatal à la famille de Clovis, toute l'autorité royale passa aux maires du palais; ce qui n'empêchoit pas que tout ne se fit au nom des rois. Ils recevoient les ambassadeurs des autres rois, ils assistoient au conseil d'état, les grands du royaume leur faisoient encore la cour. Ces princes alloient encore à la tête des armées: mais depuis la victoire de ce second Pepin, Thierry ne tira plus gueres d'autre avantage de son nom & de sa qualité de roi, qu'une bonne table, une oisiveté & un repos apparemment aussi conforme à son naturel, qu'indigne de son rang & de sa naissance. Depuis lui les rois ne parurent plus en public, que certains jours de l'année, trainés dans un chariot attelés de bœufs pour aller plus doucement. Ils eurent des gardes moins par honneur, que pour empêcher que personne n'approchât d'eux sans la permission du maire du palais. Enfin Pepin à la faveur de sa victoire, & de l'attachement que les Austrasiens avoient pour lui, & par sa douceur & ses manieres engageantes, par le zele qu'il fit dès-lors paroître pour le bien de l'état & de l'église, accoutuma les François à un joug, qu'ils avoient regardé jusqu'alors comme indigne d'eux.

Après qu'il eut tiré un fruit si important de sa victoire, il se fit grand honneur de sa modération dans tout le reste. Il se réserva peu de choses du grand butin qui avoit été fait après la bataille, & en fit libéralement la distribution à toute l'armée. Un grand nombre d'ennemis s'étoient réfugiés en divers asiles, & surtout à saint Quentin dans l'église dédiée à ce saint, & à Peronne dans celle de saint Fourci. Les abbés de ces lieux vinrent lui demander grace pour tous ces réfugiés. Il la leur accorda avec bon-é, & même après leur avoir fait faire à tous

690.

Suivres de cette victoire.
Annales Metenses.

Erchambertus.

Ibid.

690.

Ibid.

serment de ne jamais rien faire contre ses intérêts, il les remit en possession de leurs biens.

Quand il vit tout soumis, il entra avec beaucoup d'application dans le détail du gouvernement & de la police du royaume, mit de l'ordre dans les finances, & de la discipline parmi les troupes, & réforma quantité d'abus dans tous les différens états. En peu de temps la France changea de face, & on n'y vit jamais plus d'ordre & plus de tranquillité.

Tant de belles choses faites en si peu de temps lui attirèrent l'admiration & le respect de tous les François, & les bénédictions des peuples opprimés depuis tant d'années par les maires du palais, vexés par les gouverneurs des villes & des provinces, exposés au pillage par les querelles particulières, que les seigneurs avoient sans cesse les uns contre les autres : mais il vit bien qu'il falloit quelque chose de plus vif & de plus éclatant, pour entretenir & augmenter l'estime qu'on avoit de lui par tout, pour occuper les esprits inquiets de la nation, & leur ôter le loisir de faire certaines réflexions dangereuses à une nouvelle domination telle que la sienne.

Depuis le regne de Clovis II. en Neustrie & en Bourgogne, & celui de Sigebert en Austrasie, une grande partie des nations frontières de la France soumises de tout temps au tribut & à l'hommage, avoient secoué le joug, & prenant occasion de la foiblesse du gouvernement, s'étoient remises en possession de leur liberté toute entière. C'est ce qu'avoient fait les Saxons, les Frisons, les Allemans, les Sueves, les Bavares, les Bretons, & sur-tout les Gascons, qui s'étoient emparés d'une partie de l'Aquitaine.

Tandis que Pepin n'étoit encore que duc d'Austrasie, il avoit dompté les Saxons, les Bavares, & les Sueves : mais il n'avoit pû encore venir à bout des autres sur cette frontière. Il représenta fortement aux seigneurs François le deshonneur que cela faisoit à la nation, & leur déclara que son dessein étoit d'aller au plutôt soumettre ces rebelles. On applaudit fort à ce projet, qu'il ne différa pas d'exécuter.

Il laissa auprès de Thierri un homme dont il étoit sûr, nommé Nortbert, à qui il donna toute autorité : il emporta avec lui en Austrasie presque tout l'argent qu'il avoit trouvé dans le trésor royal ; & donna ordre à toutes les troupes de Bour-

gogne

gogne & de Neustrie, de se trouver au temps & au lieu qu'il leur marqua, dans le royaume d'Austrasie. La premiere expédition qu'il leur proposa, & qu'ils agréerent fort, fut d'aller soumettre Radbode duc des Frisons, dont le pere Adalgise s'étoit rendu indépendant de la France il y avoit déjà plusieurs années. On marcha contre ce duc, qui étant venu au-devant des François, fût mis en fuite après avoir perdu une grande partie de son armée: il demanda quartier, se soumit tout de nouveau au tribut, & donna des otages pour sûreté de sa parole.

692.

*Annales Meten-
ses ad an. 692.*

C'est tout ce qui se fit en cette campagne, après laquelle Pepin ayant distribué les troupes en quartier d'hyver, il fit assembler un concile pour regler les affaires de l'église. Il s'y fit quantité de beaux reglemens, surtout pour le soulagement des pauvres, pour la protection des pupilles, des veuves & des orphelins.

*Pepin assemble
un concile.
Annales Meten-
ses.
Ibid.*

Il rétablit une ancienne coutume, que les derniers maires du palais avoient presque abolie, & qui fit grand plaisir aux principaux de la nation. Cette coutume étoit de convoquer les états du royaume tous les ans au premier jour de Mars. Les évêques y eurent alors leur place aussi-bien que la noblesse. Car je doute fort qu'avant ce temps-là ils eussent ce privilège, au moins de la maniere & dans l'étendue qu'ils l'eurent depuis. Il paroît certain qu'ils ne l'avoient point suivant le premier plan du gouvernement de la monarchie dans les Gaules, les évêques n'étant point alors François, mais tous Gaulois, ou d'autre nation que de la François. Ce fut une nouvelle adresse de Pepin, pour s'attacher le corps ecclésiastique, qui avoit beaucoup de crédit sur les peuples. C'est dans ces sortes d'assemblées sous Charlemagne, & sous ses successeurs, que furent faits tous ces decrets connus sous le nom de capitulaires, dont cet empereur, Louis le Débonnaire son fils, & Charles le Chauve son petit-fils, firent faire des collections que nous avons, & qui font la plus belle & la plus entiere partie de notre ancien droit François. Ceux qui se firent dans l'Assemblée dont je parle, regardoient principalement la paix des églises, la protection que les gouverneurs des provinces devoient leur donner, aussi-bien qu'aux veuves & aux pupilles, le rapt ou l'enlèvement des filles & des fem-

*Il rétablit la
coutume de convo-
quer les états du
royaume tous les
ans.*

692.

Ibid.

mes, & le châtimement des incendiaires. Sur ce que Pepin représenta, que les ducs ou gouverneurs des provinces n'étoient pas quelquefois assez diligens à envoyer les troupes, que leurs gouvernemens devoient fournir en temps de guerre, & que cela faisoit manquer des occasions avantageuses, il fut ordonné au nom du roi, que les ducs, si-tôt qu'ils auroient reçu l'ordre du duc Pepin, tiendroient leurs troupes toutes prêtes à se mettre en marche, & que sur le second ordre qui seroit apporté de sa part pour les faire partir, ils les conduiroient sans aucun retardement, au rendez-vous de l'armée.

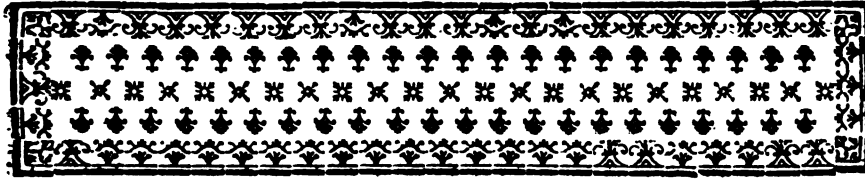
Il ne manquoit pas de faire paroître Thierri dans toutes ces assemblées sur un throne, comme s'il y eût présidé, & que tout se fût réglé par ses ordres. Mais dès que l'assemblée étoit séparée, après beaucoup de marques de respect & de grands témoignages de soumission qu'il lui faisoit rendre par les états, il le faisoit reconduire à Maumaques ou Momarques maison de plaisance sur la riviere d'Oise entre Compiègne & Noyon, d'où il ne sortoit que pour de pareilles cérémonies.

Mort de Thierri.

La réputation de Pepin se répandit par toute l'Europe, où il passoit pour un des plus habiles hommes qui eussent jamais gouverné : c'est pourquoi non-seulement les nations barbares voisines de l'Austrasie, comme les Esclavons & les Huns, mais encore les empereurs de Constantinople, les rois Lombards d'Italie, les Sarrazins-mêmes lui envoyoient des ambassadeurs avec des présens, & beaucoup de marques d'estime : il leur en envoyoit aussi, faisoit avec eux des traités, des alliances, & entretenoit tout le commerce, qu'un prince souverain a coutume d'entretenir avec les autres souverains.

La mort du roi Thierri, qui arriva trois ans après la grande victoire de Pepin, ne changea rien dans les affaires de France, & n'eut pas plus de suite que celle d'un particulier. Il en fut presque toujours de même de celle de ses successeurs, tandis que la famille de Clovis subsista. Le duc Pepin fit proclamer roi à sa place l'ainé des fils de ce prince encore tout jeune : il s'appelloit Clovis : & ce jeune prince étant mort au bout de cinq ans, Childebert son cadet prit sa place.

Vide Sæculum
111. Bened. part.
2. p. 685.



S O M M A I R E

D E S R E G N E S

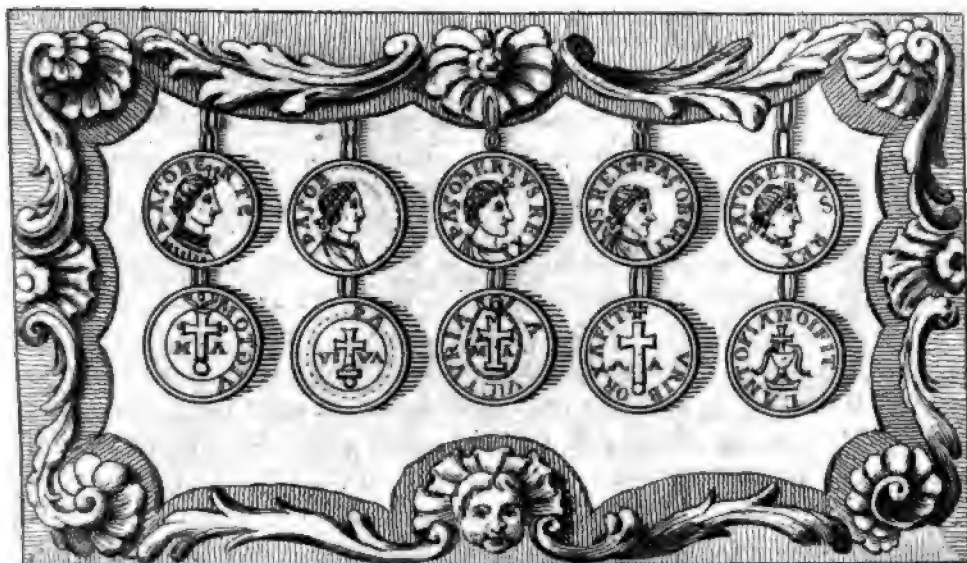
DE CLOVIS III. DE CHILDEBERT III.
ET DE DAGOBERT II.

***P**EPIN défait le duc de Frise & les Allemans. Sa mort & son caractère. Charles dit depuis Charles Martel son fils est reconnu duc d'Austrasie. Mort de Dagobert.*





HISTOIRE



HISTOIRE DE FRANCE.

CLOVIS III. CHILDEBERT III.
DAGOBERT II.



O u s les regnes de Clovis III. & de Chil-
debert III. Pepin continua de châtier les
nations qui s'étoient révoltées, ou qui se
révoltoient encore de temps en temps
contre la France. Il dompta une seconde
fois le duc de Frise, & le défit auprès de
Dorastat, aujourd'hui Batembourg dans
la Gueldre. Il battit & soumit trois fois

692. & suiv.
*Pepin défait le
duc de Frise & les
Allemands.*

les Allemands. Il n'y eut presque point d'année qu'il ne signa-
lit par quelque victoire semblable ; & l'année 713. s'étant
passée sans aucune expédition, l'histoire la distingue par là des

H. iij.

692. & suiv. autres années, comme l'histoire romaine distinguoit celles, où le temple de Janus étoit fermé en signe d'une paix universelle ; mais après la mort de Clovis III. il pensa plus que jamais à l'établissement de sa propre famille.

Il avoit alors deux fils, l'un nommé Drogon qui étoit l'aîné, & l'autre appelé Grimoald. Il fit l'aîné duc de Bourgogne, & le cadet maire du palais de Childebert III. Mais il eut la douleur de les voir mourir tous deux avant lui. L'aîné mourut le premier : Grimoald son frere lui succéda dans sa principauté de Bourgogne, pour me servir du terme dont use l'auteur des annales de Metz, & qui fait assez entendre que ce duché par rapport aux deux fils de Pepin, n'étoit pas un simple gouvernement, comme les autres duchés de ce temps-là. Childebert mourut aussi après seize ou dix-sept années de règne. Il fut enterré à Choisy sur la riviere d'Aisne, & Dagobert II. du nom son fils monta sur le throne, pour y faire le même personnage que ses prédécesseurs.

711.
Annales Meten-
ses, ad an. 711.

714.
Ibid.
ad an. 714.

Quelque autorité que Pepin se fût acquise dans tout l'état & sur l'esprit des François, des usurpations aussi hardies, que celles qu'on lui voyoit faire sur la famille royale, déplaisoient beaucoup à plusieurs grands du royaume. On le vit bien dans une dangereuse maladie, qui le mit en danger de mort à Jupil une de ses maisons de campagne auprès de Liege vis-à-vis d'Heristal. Car dans l'espérance que ceux qui ne l'aimoient pas eurent qu'il en mourroit, ils résolurent ensemble de faire périr son fils Grimoald duc de Bourgogne, afin que la mort du fils arrivant en même-temps que celle du pere, l'usurpation finit, & que le gouvernement revint à son ancienne forme. Un nommé Ranguaire fut chargé de se défaire de Grimoald, & il le tua à Liege comme il prioit Dieu dans l'église de S. Lambert. Mais Pepin étant revenu de cette maladie, & ayant fait arrêter ceux qui étoient de la conspiration, il les fit tous mourir, & fit Theodald son petit-fils encore enfant, maire du palais de Dagobert : autre entreprise extraordinaire de cet homme hardi, qui faisoit en France tout ce qu'il vouloit. Car il faisoit ainsi héréditaire dans sa maison en la personne d'un enfant, une charge qui n'étoit remplie autrefois que par l'élection des seigneurs, & par la confirmation du prince, & dont les fonctions étoient de gouverner le palais, & à laquelle avoit été atta-

ché dans la suite , le gouvernement de l'état , pendant la minorité des rois pupiles. De plus il faisoit maire du palais de Neustrie , un Austrasien contre la coutume , selon laquelle les maires du palais de Neustrie devoient être Neustriens , ceux d'Austrasie Austrasiens , & ceux de Bourgogne Bourguignons.

Mais enfin sa vie ne fut pas assez longue pour mettre la dernière main à tous ses grands projets. Il retomba quelques mois après dans la même maladie , & mourut à Jupil le seizième de Décembre de l'an sept cent quatorze , après vingt-sept ans & six mois de gouvernement : homme d'une ambition extrême , mais également heureuse & compassée , qui alla aussi loin qu'elle pût aller , mais qui ne l'emporta jamais ; entreprenant & osant tout , mais toujours à coup sûr : utile à l'empire François , où il rétablit l'ordre , la justice & la tranquillité , mais aux dépens du prince , dont il anéantit tous les droits : toujours les armes à la main , & l'esprit occupé de projets de guerre , mais trouvant du loisir pour entrer dans le plus grand détail de la police de l'état , & même des progrès de la religion , qu'il fit prêcher aux Frisons & à quelques autres peuples des frontieres , demeurés jusqu'alors dans les ténèbres du Paganisme , & qui se convertirent par ses soins. Ce fut cette étendue d'esprit , cette hardiesse à tout entreprendre , cette application , ce bonheur continuel dans ses entreprises , cette habileté à ménager & à occuper sans cesse les esprits d'un peuple aussi inquiet , que celui qu'il gouvernoit , qui lui acquirent l'autorité absolue , avec laquelle il régna tant d'années dans tout l'empire François. Autorité dont l'impression , si l'on peut s'exprimer ainsi , dura même après sa mort , & sauva sa maison dans les conjonctures , où la division qui s'y mit , devoit naturellement la faire entièrement déchoir de ce point de puissance , jusqu'où il l'avoit élevée.

Peu de mois avant sa mort , ainsi que j'en ai dit , il avoit fait son petit-fils Theodald maire du palais de Dagobert. Comme alors il faisoit tout , & suppléoit à tout lui-même , on souffroit par complaisance que Theodald portât ce titre , quelque peu proportionné qu'il fût à son âge. Mais il étoit fort surprenant que Pepin étant mort , les François le conservassent à cet enfant , & qu'ils trouvassent bon , que son ayeule fit les fonctions qui y étoient attachées. Cela se fit néanmoins , & l'on

714.

Sa mort & son caractère.

Annales Metenses ad an. 714.

Quo nihil unquam potuit esse audacius.

Warnefrid. de Epi. c. Metensis Eccles.

Vir miræ audaciz.

Idem l. 6. hist. Boda.

714.

Annales Meten-
ses ad an. 714.

souffroit que le roi Dagobert retiré dans une maison de plaisance comme ses prédécesseurs fût sous la tutelle d'un enfant & d'une femme qui n'étoit ni sa mère, ni reine, ni régente du royaume.

Cette femme s'appelloit Plectrude, qui pour réunir dans la personne de son petit-fils toute la puissance de son mari, commença par faire arrêter Charles, dit depuis Charles-Martel.

Il étoit fils de Pepin, mais d'une autre femme nommée Alpaïde, qu'il avoit épousée après avoir répudié Plectrude : quelques-uns ne donnent point à Alpaïde d'autre qualité, que celle de maîtresse de Pepin. Quoi qu'il en soit elle étoit morte ou disgraciée la dernière année de la vie de Pepin. Les avantages qu'il fit à Theodald, & le rang que tint depuis Plectrude, montrent bien qu'elle avoit été rappelée, & qu'elle étoit bien dans l'esprit de son mari, lorsqu'il mourut. Ainsi Charles étant prisonnier, Theodald non-seulement étoit maire du palais de Dagobert, c'est-à-dire, maire du palais de Neustrie & de Bourgogne, mais encore duc souverain d'Austrasie, comme Pepin l'avoit été.

Après tout cette disposition du gouvernement en France étoit trop bizarre, & trop peu naturelle, pour pouvoir durer. Plectrude, toute habile qu'elle étoit, ne pût y accoutumer tous les esprits. Plusieurs seigneurs commencèrent à s'émanciper : elle voulut les réprimer, & il en coûta la vie à quelques-uns. Ces exécutions irritèrent les autres, qui se révoltèrent ouvertement. La guerre civile commença. Plectrude fut obligée de faire venir une armée d'Austrasie pour se soutenir dans la Neustrie. Les Neustriens l'attaquèrent dans la forêt de Cuise, c'est ainsi qu'on appelloit dès-lors une partie de la forêt de Compiègne, & les Austrasiens furent défaits.

Ibid.

ad. an. 716.

Theodald pût à peine échapper par la fuite avec peu de ses gens, sans nulle espérance de pouvoir rentrer dans sa charge de maire du palais, & mourut peu de temps après. Elle fut aussi-tôt remplie par l'élection que les Neustriens firent d'un seigneur nommé Rainfroi, qui commença par porter la guerre dans l'Austrasie. Il fit le ravage jusqu'à la Meuse, & engagea le duc de Frise à se révolter de nouveau contre les Austrasiens. Les Saxons en firent autant à sa persuasion, & vinrent faire des courses jusques dans la province des Hattuariens,

ariens , qui étoit en partie le duché de Gueldre d'aujourd'hui.

Pendant ces troubles Charles trouva moyen de se sauver de sa prison. Il n'eut pas plutôt paru en Austrasie , que les peuples le reçurent comme un ange envoyé du ciel à leur secours ; & avec autant de joie , dit notre ancien historien , que si ç'eût été Pepin lui-même qui fût ressuscité , pour venir prendre leur défense contre leurs ennemis. En effet Charles lui ressembloit beaucoup , & par ses plus beaux endroits. Il fut reconnu duc d'Austrasie en l'année 716. & la deuxième depuis la mort du duc Pepin son pere.

Charles trouvant les affaires d'Austrasie en si mauvais état , s'appliqua à y mettre l'ordre. La mort du roi Dagobert qui arriva vers ce temps-là après cinq ans de regne , lui en donna le temps , en suspendant les efforts du maire Rainfroi , qui étoit en état de l'opprimer. Il fallut faire un nouveau roi. On l'alla chercher dans un monastere où il étoit en habit de clerc. Il s'appelloit Daniel , & étoit fils de Childeric. Il avoit échappé à la fureur des assassins de son pere , ainsi que je l'ai dit en rapportant la mort funeste de ce malheureux prince. Il fut préféré au fils de Dagobert nommé Thierri , qui n'étoit encore qu'au berceau , & qui fut par cette raison , ou sous ce prétexte , exclus de la succession de son pere en faveur de la branche de Childeric (a).

(a) Le P. Labbe dans ses *Mélanges curieux* , cap. 5. §. 2. rapporte une charte de ce Daniel , nommé depuis Chilperic II. où ce prince appelle Clotaire son oncle , Batilde sa grand'mere , & Childeric son pere.

714.

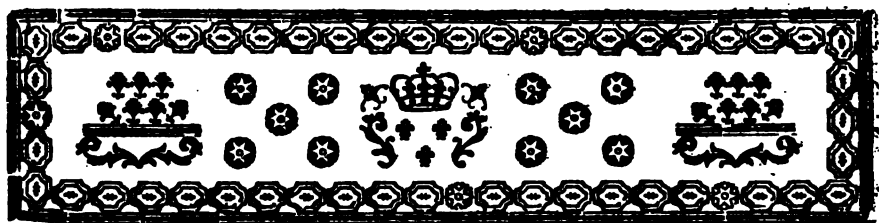
Charles son fils
est reconnu duc
d'Austrasie.
Ibid.

715. ou 716.

Mort de Dagobert.

Annales Meten-
ses ad an. 716.





S O M M A I R E

D U R E G N E

D E C H I L P E R I C I I .

*C*HILPERIC est élevé sur le throne. Il entre dans l'Austrasie avec une nombreuse armée. Il est battu une seconde fois près de Cambrai. Charles fait Clotaire roi d'Austrasie. Il met en déroute Chilperic & Eude duc d'Aquitaine. Mort de Clotaire & de Chilperic.



HISTOIRE



HISTOIRE DE FRANCE.

CHILPERIC II.



LES seigneurs François, en élevant Daniel sur le throne, le nommerent Chilperic : ils obligerent le maire du palais Rainfroi à lui donner communication des affaires, & à le mettre à leur tête dans les armées : & c'est à tort que ce prince est mis par nos historiens dans la liste des rois appellés communément *les rois fainéans* ; car il se comporta toujours en prince brave & actif, jusqu'à ce que son malheur & la violence de son ennemi lui eussent ôté la liberté d'agir.

Rainfroi cependant entretenoit toujours le duc de Frise

716.

Annales Meten-
ses ad an. 716.

Chilperic est éle-
vé sur le throne.

716.

L. 4. c. 19.

dans son parti , & ce duc y trouvoit auffi son avantage , dans le deſſein où il étoit & qu'il avoit tenté d'exécuter pluſieurs fois , de ſecouer entierement le joug des François d'Auſtraſie. La Friſe avoit alors ſes bornes beaucoup plus avancées en-deçà , qu'elles ne le ſont aujourd'hui ; elle eſt maintenant terminée par le golfe de Zuiderzée , qui la ſépare de la Hollande. Nous apprenons par Eginard contemporain de Charlemagne , qu'elle s'étendoit le long de la mer juſqu'à l'embouchure de l'Eſcaut ; & par la vie de ſaint Eloi encore plus ancienne , nous ſavons que les Friſons étoient frontieres des Antuerpiens , c'eſt-à-dire , du pays d'Anvers ; leurs ducs poſſederent au moins quelque temps la ville d'Utrecht , & une partie de l'Iſle de Betau. Ces pays avancés s'appelloient la Friſe citerieure , d'où Pepin pere de Charles avoit chaffé ce duc de Friſe Radbode dont je parle , lequel penſoit à les reprendre pendant ces guerres civiles des François.

Gesta Reg. Franc.
c. 51.
Annales Metenſes.
Chronic. Fontanell.

Ce fut donc de concert avec le maire du palais Rainfroi , que ce duc réſolut d'attaquer Charles de ce côté-là , tandis que les troupes du roi l'attaqueroient du côté de la forêt d'Ardenne. Le duc de Friſe commença , & s'avança par le Rhin juſqu'àſſez près de Cologne. Charles alla au-devant de lui & lui livra bataille. Charles fut battu ſelon quelques-uns , ſelon d'autres il y eut bien du ſang répandu des deux côtés , & la nuit ayant terminé le combat , en laiſſant la victoire incertaine , chacun ſe retira , pour réparer ſa perte par de nouvelles levées de troupes.

Dans la ſituation des affaires de Charles , tout défavantage étoit très-dangereux pour lui. Chilperic avec le maire du palais Rainfroi , alloit entrer en Auſtraſie ; & d'ailleurs Plectrude faiſoit encore un parti contre Charles , & étoit maîtrefſe de Cologne , où étoient tous les thréſors du feu duc Pepin , qui en avoit fait durant ſon gouvernement , la capitale de l'état au lieu de Metz. Il falloit en même-temps parer les coups de ces deux ennemis , & il ne pouvoit gueres ſe laiſſer entamer par l'un , ſans devenir la proie de l'autre.

Il entre dans
l'Auſtraſie avec
une nombreuſe armée.

Fredegar, continuat. cap. 106.

Tandis qu'il fortiſoit ſon armée de tout ce qu'il pouvoit ramaffer de ſoldats dans le pays , qui tenoit pour lui au-delà du Rhin , Chilperic entra dans l'Auſtraſie par la forêt d'Ardenne avec une nombreuſe armée , où il trouva le duc de

Frise qui l'attendoit au-delà. Tous deux unis ensemble ne trouvant point d'ennemis en état de leur résister, ravagerent tout le pays depuis la forêt jusqu'au Rhin, & s'avancèrent jusqu'à Cologne. Ils n'osèrent attaquer cette place, que Plestrude refusa de leur remettre entre les mains, bien résolue de la défendre; mais ils s'accommodèrent avec elle, & moyennant une grosse somme d'argent qu'elle leur donna, ils retirèrent leurs armées des environs, & quitterent même l'Austrasie, où le dégât qu'ils avoient fait, ne leur permettoit pas de subsister aisément.

716.

Charles durant tous ces ravages, qu'il ne pouvoit empêcher revint en de-çà du Rhin, & rentra dans l'Austrasie avec une armée, mais qui étoit beaucoup inférieure en nombre à celle de ses ennemis, & il lui fallut suppléer par l'adresse à cette inégalité de forces.

Il partagea les siennes en quantité de petits corps, pour harceler les ennemis pendant leur retour dans un pays fort coupé de bois, & lui-même se jeta avec cinq cents hommes seulement dans la forêt d'Ardenne, pour attendre quelque occasion favorable d'agir, & de se dédommager par quelque avantage.

Il y avoit assez près de l'abbaye de Stavelo, qui subsiste encore aujourd'hui entre Limbourg & la Roche en Ardenne, une maison royale appelée Amblef sur une petite rivière du même nom, jusqu'où Chilperic s'étoit avancé en repassant la forêt. Charles ayant prévu ce campement, s'approcha de là à la faveur des bois, & s'y mit en embuscade. Quand les ennemis furent campés, il monta sur la colline, sur laquelle le palais d'Amblef étoit bâti, & considéra de-là à loisir toute la disposition de leur camp, qui étoit au pié. Il fut surpris de trouver l'armée encore si nombreuse : mais bien aise de voir la négligence & le désordre avec lequel elle campoit, le roi les officiers & les soldats étoient presque tous retirés dans leurs tentes, où ils dinoient ou se reposoient à cause de la grande chaleur qu'il faisoit, sans faire de garde, & sans envoyer de partis à la campagne, dans la pensée où ils étoient, que l'ennemi étoit bien loin.

Annales Meten-
ses ad an. 716.

Comme il songeoit aux moyens de profiter d'une si favorable conjoncture, un soldat de sa troupe vint s'offrir à lui de passer au travers du camp ennemi, & d'y répandre par tout l'alarme,

Ibid.

716.

en semant le bruit dans tous les quartiers , que toute l'armée ennemie venoit par divers endroits de la forêt fondre sur le camp. Charles soit qu'il trouvât la ruse un peu grossière , soit qu'il se défiât de la résolution & de l'adresse du soldat , eut peine à accepter cette offre : mais après quelques réflexions il lui dit de faire ce qu'il proposoit , & il fit en même-temps avancer ces cinq cents hommes le plus près du camp qu'il pût , afin de donner en même-temps par plusieurs endroits , s'il voyoit de la disposition à réussir.

Le soldat ou contrefaisant le déserteur ou autrement , traversa le camp ennemi , & répand de tous côtés la nouvelle de l'approche de l'armée de Charles. Quand il fut bien loin au bout du camp , il met l'épée à la main , & fondant sur quelques-uns qu'il trouva écartés & sans armes , il les tua , criant de toute sa force que Charles alloit donner sur le camp. Quelque inquiétude que cette fausse alarme causât parmi les soldats , elle n'empêcha pas que plusieurs ne courussent sur cet aventurier pour le tuer : mais s'étant acquitté de sa commission , il s'enfuit d'une grande vitesse dans le bois , où il alla rendre compte à Charles de la peur où il avoit laissé les ennemis.

Il est battu par Charles.

Gesta Reg. Franc. cap. 53.

Annales Metenses.

Charles qui de la hauteur d'Amblef avoit été témoin oculaire des mouvemens , que ce stratagème avoit produits parmi eux , dont plusieurs fuyoient déjà , fit tout à coup sonner la charge , & entrer ses soldats par divers endroits dans le camp avec de grands cris. Il n'en fallut pas davantage pour renverser l'esprit des ennemis déjà troublés , & changer leur crainte en consternation & en terreur. Une poignée de gens avec cette prévention , leur parut une armée toute entière. Chacun songe à fuir de tous côtés , tous abandonnent le camp ; & le roi , le maire du palais , généraux , officiers , soldats , ne cessèrent de courir à toutes jambes , jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de la forêt d'Ardenne. Quelques-uns se réfugièrent dans l'église d'Amblef , où Charles ne voulut pas qu'on leur fit aucun mal , & les laissa même aller en liberté rejoindre leur armée. Un de ceux qui s'étoient jetés dans l'église se trouvant avoir eu le pié coupé d'un coup de sabre , & se plaignant de ce qu'on avoit violé le droit d'asyle à son égard , Charles fit venir le soldat que le blessé accusoit , & comme il l'en reprimandoit , le sol-

dat répondit qu'il ne l'avoit point blessé dans l'église ; que c'étoit la faute de cet homme de n'avoir pas fui assez vite ; qu'il lui avoit à la vérité coupé le pié d'un coup de sabre au moment qu'il se jettoit dans l'église , mais qu'il avoit encore la jambe dehors , lorsqu'il lui avoit donné le coup , & qu'ainsi il n'avoit point violé le droit d'asyle. Cette subtilité de la réponse du soldat fit rire Charles , qui ne jugea pas à propos d'examiner le fait plus à fond. Les vainqueurs firent un prodigieux butin , & s'en retournerent en Austrasie. Ainsi finit la campagne de l'année sept cent seize.

716.

Cette victoire acquit beaucoup de réputation à Charles , ranima le courage des Austrasiens , qui vinrent en foule grossir son armée , & il se trouva en état au commencement de la campagne suivante , de porter la guerre dans le royaume de Chilperic. Il passa la forêt charbonniere , & mit tout le pays au pillage jusqu'à Cambrai , où Chilperic vint au-devant de lui. Ils se trouverent campés fort près l'un de l'autre en un lieu nommé Vinci , qui est peut-être le village appelé aujourd'hui Inchi à trois lieues de Cambrai entre Arras & cette ville. Charles envoya un heraut à Chilperic pour lui proposer la paix , à condition qu'on le remettroit en possession du rang & des emplois , que le duc Pepin son pere avoit eus dans le royaume de Neustrie , qu'il avoit gouverné avec tant de bonheur , de sagesse & d'approbation de toute la nation.

717.

Chilperic & le maire du palais Rainfroi reçurent ces propositions avec indignation , & lui répondirent qu'on n'en étoit pas là ; que s'il vouloit la paix , il falloit qu'il rendit l'Austrasie que son pere avoit usurpée sur la famille royale de Clovis , & que devant qu'il fût vingt-quatre heures , on espéroit le mettre en état de n'avoir plus de si hautes prétentions.

Annales Meten-
ses ad an. 717.

Chilperic parloit de la sorte ; parce qu'il avoit une armée très-supérieure en nombre à celle d'Austrasie : mais Charles , selon la maxime de son pere , comptoit moins sur le nombre , que sur la bonté de ses troupes dont il étoit sûr ; car il n'avoit pris avec lui pour cette expédition que l'élite de ses soldats , sans se charger d'une multitude peu disciplinée & plus propre à piller qu'à combattre. Ainsi le lendemain qui étoit un Dimanche de carême & le dix-neuvieme de Mars , la bataille se donna auprès de Cambrai. Elle fut très-opiniâtre & très-san-

Il est battu une
seconde fois près
de Cambrai.

717.

Charles fait Clotaire roi d'Austrasie.
Gesta Reg. Franc.
cap. 53.

glante : mais enfin la victoire demeura à Charles , qui après un grand carnage des ennemis , alla ravageant jusqu'à Paris ; & de-là retournant sur ses pas marcha droit à Cologne , pour y assiéger Plectrude sa belle-mere , & l'obliger à lui remettre entre les mains cette capitale d'Austrasie.

La réputation que Charles venoit de s'acquérir par cette seconde victoire , & l'ardeur d'une armée victorieuse qui ne demandoit qu'à combattre déconcerta Plectrude. Elle proposa de s'accommoder , & Charles le voulut bien. Il fut admis dans la place avec quelques troupes : mais durant qu'on traitoit , soit par hasard , soit par les ordres secrets de Charles , ses soldats y excitèrent une sédition , pendant laquelle s'étant rendus maîtres de la ville , il fallut que Plectrude la lui cedât avec tous les trésors du feu duc Pepin : après quoi il fut proclamé de nouveau duc d'Austrasie , & prit ainsi le rang & le titre possédés par son pere , avec le gouvernement de tout le royaume. Néanmoins par politique , ayant apparemment connu l'inclination des seigneurs Austrasiens , & pour avoir le temps d'affermir son autorité , il leur proposa lui-même de faire un roi d'Austrasie , & éleva sur le throne un prince de la famille Merovingienne dont les anciens historiens ne marquent point le pere ; ni en quel degré de parenté il touchoit aux derniers rois d'Austrasie. Il s'appelloit Clotaire. Ce rétablissement se fit après trente-sept ans d'interregne , à compter depuis la mort de Dagobert , que nous avons vû régner quelque temps en Austrasie , depuis son retour d'Ecosse ou d'Hybernie.

La conduite que le duc Charles avoit tenue jusqu'alors , la prudence & le courage avec lequel il avoit surmonté sa mauvaise fortune , fit comprendre à Chilperic & au maire du palais quel dangereux ennemi ils avoient dans sa personne : car n'ayant pû venir à bout de lui avec toutes les forces des royaumes de Neustrie & de Bourgogne , tandis qu'ils étoient secourus de celles de Frise , & lors même qu'il n'étoit pas encore reconnu solennellement duc d'Austrasie , ils conçurent bien qu'étant devenu maître paisible de tout cet état , ce seroit tout ce qu'ils pourroient faire que de lui résister. Ils ne pouvoient plus faire fond sur le secours du duc de Frise , obligé désormais à vivre en paix avec Charles , dont il avoit tout à craindre ;

craindre, à cause du voisinage, & contre lequel on ne voit pas en effet qu'il eût repris les armes depuis la victoire d'Amblef. Ils songerent donc à lui susciter un autre ennemi, qu'ils avoient eux-mêmes jusqu'alors considéré comme tel à leur égard. Mais on a vû des souverains dans tous les siècles oublier les plus sensibles injures pour en venger d'autres, qui ne leur paroissent plus grandes que parce qu'elles étoient plus nouvelles.

Sous les regnes précédens, les Gascons quittant leurs montagnes, & ne se contentant plus de faire des courses sur les terres de France, s'étoient rendus maîtres du pays & des villes entre la mer, la Garonne & les Pyrenées. Ce pays s'appelloit auparavant la Novempopulanie, à cause des neuf peuples ou neuf cantons qu'il renfermoit. Il a porté depuis le nom de Gascogne, du nom de ses vainqueurs, & ce n'est que vers le temps dont je parle, que notre histoire commence à l'appeller ainsi. Les Gascons avoient alors à leur tête un duc nommé Eude (a), que les uns font François & les autres Espagnol. Quel qu'il fût, c'étoit un très-habile homme, qui avoit profité des guerres civiles de France, & du mauvais état du gouvernement, pour se faire non-seulement duc des Gascons, absolu & indépendant, mais même duc d'Aquitaine, c'est-à-dire, d'une très-grande partie des pays de de-là la Loire : car nos anciens historiens lui donnent cette qualité. Il poussa ses conquêtes jusques dans le Berri du temps du duc Pepin, & se rendit maître de Bourges. Il posséda le Poitou, la Xaintonge, le Limousin, l'Albigeois, l'Auvergne, & excepté Tours, il laissa très-peu de chose aux François au-delà de la Loire.

Ce fut donc à ce rebelle & à cet usurpateur du domaine des Rois de France, que Chilperic & le maire du palais Rainfrô eurent recours, pour l'opposer au roi d'Austrasie & au duc Charles. Ils lui envoyerent une ambassade avec des présens, & lui offrirent de le reconnoître pour seigneur du pays dont

Annales Meten-
ses.
Liber Miracul. S
Austregesil.

Continuat. Fre-
degar. cap. 107.

(a) L'auteur des notes sur l'histoire du Languedoc prouve que cet Eude étoit non-seulement François, mais même de la race royale, puisqu'il étoit petit-fils de Charibert fils de Clotaire II. & frere

de Dagobert ; d'où il conclut que ce prince ne doit être traité ni de rebelle, ni d'usurpateur. Il avoit pour pere Boggio, à qui Dagobert avoit donné l'Aquitaine en fief.

717.

*Il met en déroute
Chilperic & Eude
duc d'Aquitaine.*

Vers l'an

718.

Vica S. Rigoberti.

il s'étoit emparé, s'il vouloit venir avec une armée joindre celle de France contre les Austrasiens.

Eude écouta avec plaisir cette proposition, qui lui étoit en même-temps & si avantageuse, & si glorieuse. Il ne manqua pas dès que la saison le permit, de venir trouver Chilperic avec de nombreuses troupes, & aussi-tôt ils marcherent ensemble vers l'Austrasie : mais le duc Charles leur épargna une grande partie du chemin. Il vint au-devant d'eux jusqu'en de-çà de Reims, dont l'évêque lui refusa l'entrée, & ils furent fort surpris d'apprendre que Charles étoit campé entre cette Ville-là & Soissons. Cette nouvelle consterna leur armée, & à peine Charles parut avec ses troupes, que sans rendre presque de combat, elle se débanda. Il profita de cette terreur : il les poursuivit jusqu'à la Seine, & Chilperic ne se croyant pas en sûreté à Paris, en partit avec ce qu'il put emporter de ses thrésors, & se sauva avec Eude au-delà de la Loire.

*Cessa Regum
Franc. c. 17.*

719.

720.

Charles passa la Seine sans opposition, tout fuyant devant lui, & s'avança jusqu'à Orléans. De-là il envoya au duc Eude, lui dire que s'il ne lui remettoit le roi entre les mains, il l'i-roit chercher jusques dans l'Aquitaine & dans la Gascogne, & y mettroit tout à feu & à sang. Eude n'ayant point de meilleur parti à prendre que celui de la paix, répondit aux envoyés de Charles, qu'il le prioit de ne point entrer plus avant dans le pays, & qu'il étoit résolu de lui donner toute la satisfaction qu'il souhaiteroit. En effet, après quelques délais & quelques négociations, Eude au commencement de l'année suivante remit Chilperic entre les mains de Charles, avec toutes les richesses que ce prince avoit emportées de Paris dans sa fuite, & acheta à ce prix l'amitié de ce redoutable ennemi & la paix. Charles se trouva par-là à peu près dans le même état & avec la même puissance, que le duc Pepin son pere avoit eue dans sa plus haute élévation. Le maire du palais Rainfroi ne laissa pas d'avoir encore pendant quatre ou cinq ans, un parti assez considérable pour lui; mais enfin Charles l'ayant assiégé dans Angers, l'obligea à capituler, & à se contenter du comté d'Angers, qu'il lui laissa pour le reste de sa vie. Charles traita Chilperic avec beaucoup d'honnêteté & de respect, & toujours en roi de France, mais à condition que lui-même auroit toute l'autorité dugouvernement, qu'il avoit regardée aupar-

savant comme un héritage , & qu'il regardoit alors comme une conquête.

Sur ces entrefaites Clotaire qui faisoit le personnage de roi d'Austrasie , mourut : & Chilperic étant aussi mort à Noyon quelque temps après , Charles mit en leur place un prince de la maison royale , appelé Thierri de Chelles ; parce qu'il avoit été élevé en ce lieu-là. Deux Chartes anciennes faites au nom de ce prince , l'une à Heristal , & l'autre à Zulpic dans le royaume d'Austrasie , montrent que Charles-Martel reconnut Thierri non-seulement pour roi de Bourgogne & de Neustrie , mais encore pour roi d'Austrasie. Une autre charte de l'abbaye de saint Bertin fait Thierri fils de Dagobert II. Il étoit encore au berceau quand son pere mourut , & ainsi après la mort de Chilperic , qui ne régna que cinq ou six ans , il n'en pouvoit pas avoir plus de sept ou huit.

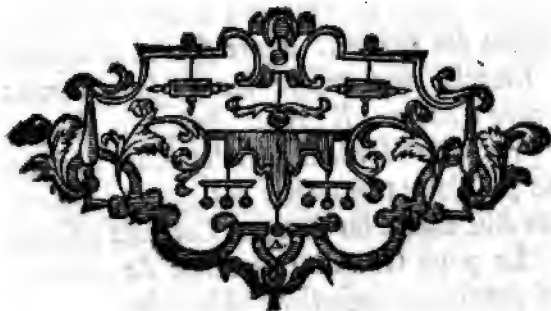
720.

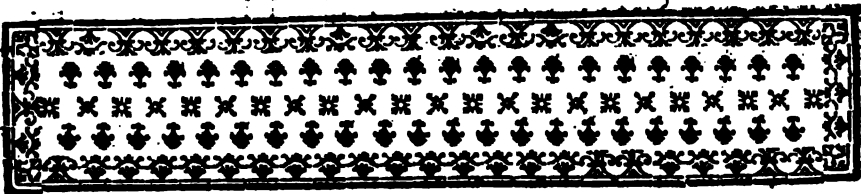
*Mort de Clotaire
& de Chilperic.*

Vers l'an

721.

*Labbe Mélanges
curieux , p. 439.*



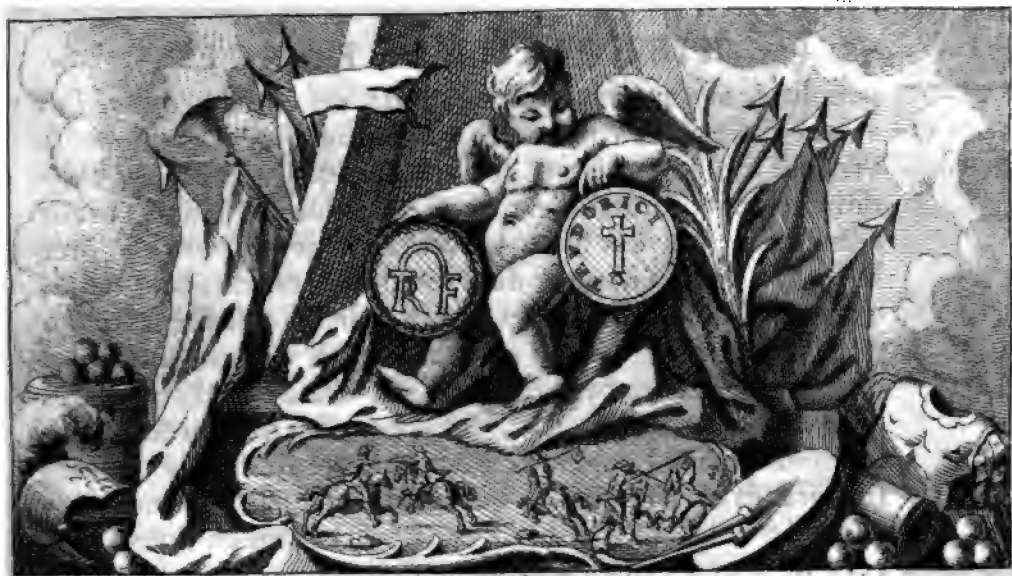


S O M M A I R E

D E S R E G N E S

DE THIERRI III. ET DE CHILDERIC II.

DIVERSES expéditions de Charles. Il défait Eude duc d'Aquitaine. Les Sarrafins passent en Espagne & s'en rendent les maîtres. Ils sont défait par Eude auprès de Toulouse. L'armée du duc d'Aquitaine est taillée en pieces par Abderame. Charles défait entièrement celle des Sarrafins entre Tours & Poitiers. C'est de cette victoire que Charles a tiré son nom de Martel. Il défait les Frisons. Mort du duc d'Aquitaine. Mort de Thierry. Charles bat encore les Frisons. Soulèvement en Provence contre Charles. Il prend Avignon. Il met en déroute les Sarrafins proche de Narbonne. Il défait les Saxons. Première occasion de la puissance temporelle des papes. L'empereur Leon fait publier un édit contre les images. Conciles assemblés à Rome sur ce sujet. Le pape Gregoire demande du secours à Charles Martel. Il lui envoie une ambassade. Mort du pape, de l'empereur & de Charles Martel. Caractere de Charles Martel. Il partage l'état entre Carloman & Pepin ses fils. Soulèvement dans le royaume. Fin de l'interregne. Childeric est créé roi d'une partie de l'empire François. Concile des Estines. Odilon duc de Baviere est battu par Carloman & par Pepin. Carloman entre dans la Saxe, il cede ses états à Pepin, & se retire dans un monastere. Grippon frere de Pepin & de Carloman se réfugie en Saxe. Il se fait proclamer duc de Baviere. Il est pris par Pepin qui lui donne un apanage.



HISTOIRE DE FRANCE.

THIERRI III.



N peut dire que depuis le regne de Clovis II. & de Sigebert son frere, ou du moins depuis leur mort, ce n'est point l'histoire des rois de France qu'on écrit, mais celle des maires du palais, & des ducs d'Austrasie ; puisque tout y roule sur ces maires & sur ces ducs. Charles devenu maître de toute la France, s'appliqua principalement à deux choses, suivant la politique du duc Pepin son pere ; la premiere, à remettre sous l'empire de France les nations Germaniques qui en avoient secoué le joug ; & la seconde, à faire prêcher la religion chrétienne à ces mêmes

Vers l'an
721.

Vers l'an
721.

Annales Meten-
ses ad an. 719.
729.

Diverses expé-
ditions de Char-
les.

725.

723.

Tom. I. Conc.
Gall. ad an. 774.
Ibid.

peuples & aux autres peuples fournis à cet empire, qui ne l'avoient pas encore embrassée. Par la première il occupoit la vivacité des François ; & les victoires qu'il remportoit continuellement, lui attiroient de plus en plus leur estime & leur admiration ; moyens sûrs pour les contenir, & pour leur ôter la pensée de rien innover dans le gouvernement : par l'autre, outre la gloire qui lui en revenoit, & le salut des âmes qu'on peut présumer qu'il avoit aussi en vue, il prétendoit rendre ces mêmes nations plus dociles, & s'attirer l'affection des gens de bien, des évêques, des abbés, des moines & de tous les gens d'église, dont le nombre & le crédit étoient dès-lors fort grands en France ; ce qui n'empêcha pas qu'ayant dans la suite touché à leurs droits, & à leurs biens en faveur des gens de guerre, quelques-uns ne l'aient traité d'excommunié après sa mort, & même de damné, selon certaines visions, que l'on a regardées depuis avec raison comme apocryphes.

Il attaqua donc les Saxons, leur imposa de nouveau le tribut, & reconquit tout le pays jusqu'à la rivière du Vezer. Quelques années après il châtia les Allemands qui étoient encore alors, & qui furent long-temps un peuple particulier de la Germanie. Il les remit sous l'obéissance de la France, & porta ses armes jusqu'au-delà du Danube, d'où son armée revint chargée de butin. Il fit les années suivantes diverses expéditions dans ces mêmes quartiers-là, & toujours avec le même succès. En un mot toutes ces nations Germaniques furent pour lui de fréquentes occasions de triomphe, toujours prêtes à se révolter, & toujours battues.

Gregoire II. étoit alors assis sur la chaire de saint Pierre. Ce pape vers l'année sept cent vingt-trois envoya l'évêque Boniface prêcher l'évangile aux Thuringiens & aux autres peuples idolâtres de la Germanie. C'étoit de concert avec le duc Charles : nous avons une des lettres qu'il lui écrivit sur ce sujet, dont l'inscription est : A Charles duc & maire du palais de France, *Ad Carolum ducem majorem domus regia Francorum.* Il lui donne la qualité de patrice dans une autre lettre à l'évêque Boniface. Charles, selon la prière que lui en avoit fait le pape, prit cet évêque sous sa protection, & seconda avec plaisir & très-efficacement ses bonnes intentions. Cela se voit par une lettre circulaire qu'il écrivit en faveur de ce missionnaire

à tous les évêques, ducs, comtes, lieutenans, officiers du roi, par tout l'empire de France, pour ordonner qu'on lui laissât toute liberté de prêcher la religion chrétienne, qu'on le protégât, & qu'on l'aidât en tous ses besoins. Dans le même temps saint Villebrod à la faveur de la même protection, instruisit la nation des Frisons, & saint Hubert évêque de Maestricht, après avoir converti ce qui restoit encore de Payens dans le pays des Ardennes, du Brabant & de la Toxandrie (c'est ainsi qu'on appelloit un canton de la Gaule Belgique, nommé aujourd'hui la Campine entre Liege & Bolduc) fit ruiner toutes les idoles & abattre tout ce qui étoit resté en ces quartiers-là, de temples & d'autres marques de la superstition payenne. C'est ainsi que le duc Charles étendoit en même-temps les bornes de l'état & le christianisme, lorsque vers l'an sept cents trente-un Eude duc d'Aquitaine s'avisa de rompre la paix qu'il avoit faite douze ou treize ans auparavant avec la France.

723.

731.

Charles fut bientôt à lui, & après l'avoir défait en deux batailles au-delà de la Loire, il fit le dégât dans tout le pays, enrichit son armée du butin qu'elle y fit, & contraignit le duc d'avoir recours à sa clémence. Mais pendant qu'il affectoit ces apparences de soumission, il trama pour se venger, une conspiration contre la France, qui pensa la perdre, & l'envelopper lui-même dans la ruine de ce royaume.

*Il défait Eude
duc d'Aquitaine.*

Ce fut avec les Sarrazins, barbares sortis d'Afrique qu'Eude trahit. Ceux qui n'ont pas lu l'ancienne histoire d'Espagne seront surpris de voir paroître tout-à-coup cette nation dans le Poitou & sur les bords de la rivière de Loire. C'est pourquoi je vais dire en peu de mots, à quelle occasion ils passèrent en Europe, & comme ils se trouverent du temps de Charles, en état de venir porter la guerre jusques dans le cœur de l'empire François.

Depuis Dagobert I. dont la puissance obligea les Visigots à reconnoître pour roi, celui dont il appuyoit le parti, ainsi que je l'ai raconté dans l'histoire du regne de ce prince, nos rois ne se mêlèrent plus gueres des affaires d'Espagne. Les seigneurs du palais songeoient beaucoup plus à affermir leur propre autorité dans le royaume, qu'à augmenter ou à entretenir celle de leurs princes dans les cours étrangères. Je trouve

Vers l'an
676.

Roderic. Tolet.
l. 7.

seulement que sous Childeric, le Languedoc s'étant révolté contre Vamba alors roi d'Espagne, les François appuyèrent cette révolte, & qu'après la déroute du parti rebelle, ce prince traita avec beaucoup d'humanité plusieurs François & Saxons de qualité qui y furent pris, & les renvoya sans rançon, & même avec des présens dans leur pays, ne voulant pas rompre la paix avec la France, quelque sujet qu'il eût de s'en plaindre en cette occasion.

Cap. 11.
Concil. Tolet. 17.

Si nous en croyons l'historien Espagnol (a), Rodez & Albi étoient alors sous la domination de ce prince, sans que l'on sache comment elles avoient été détachées de la couronne de France. Il y eut encore quelques différends & quelques hostilités, & même quelques combats entre Egica roi des Visigots & les François, sous le regne de Thierry II; de ce nom roi de Neustrie & de Bourgogne, mais sans d'autres suites.

Roderic. l. 3. c.
16.

Le roi Vitiza & Roderic ou Rodrigue successeurs d'Egica ne paroissent pas avoir rompu avec les François. Ce Roderic fut le dernier roi de la nation, & donna lieu par son incontinence, à la révolution qui se fit peu de temps après son élévation sur le throne d'Espagne: voici ce que les plus anciens écrivains Espagnols & les Arabes nous en apprennent.

*Les Sarrafins
passent en Espa-
gne, & s'en ren-
dent les maîtres.*

Roderic avoit à sa cour un homme de qualité nommé Julien son parent & son capitaine des gardes, homme d'esprit & qui favoit la guerre. Il l'envoya ambassadeur en Afrique chez les Sarrafins, qui depuis plusieurs années s'en étoient rendu maîtres. Durant l'absence de Julien, Rodrigue devenu amoureux de la fille, les autres disent de la femme de ce comte, lui fit violence. Le comte de retour de son ambassade, ayant su ce qui s'étoit passé, dissimula son chagrin, rendit compte de sa négociation au roi, & se retira pendant l'hiver à Septa, aujourd'hui Ceuta ville en Afrique, qui appartenoit aux Gots, & dont il étoit gouverneur. Il fit aussi en sorte, que sa fille qui étoit à la cour, vint le rejoindre, sans que le

(a) Le témoignage de Roderic historien Espagnol se trouve réfuté par l'auteur des notes sur l'histoire de Languedoc, T. 1. p. 685. qui soutient contre le P. l'agi & le P. le Cointe qu'Albi & Rodez étoient alors sous la domination

Françoise. Le pere Daniel sans discuter ce point de critique, s'est contenté de rapporter le sentiment de l'écrivain Espagnol, avec un doute qui fait assez voir qu'il n'en garantit pas la vérité.

roi eût aucun soupçon de sa fidélité. Valid étoit alors prince des Sarrafins, & tenoit sa cour à Damas en Syrie. Il gouvernoit l'Afrique par un de ses émirs, c'est ainsi qu'ils appelloient leurs gouverneurs, celui-ci se nommoit Muça. Le comte Julien fit demander une entrevûe à cet émir, dans laquelle lui marquant le desir qu'il avoit de satisfaire sa vengeance, il lui offrit, s'il vouloit l'assurer d'un puissant secours, de lui livrer toute l'Espagne. Muça ne manqua pas de communiquer cette proposition à Valid, qui répondit que l'affaire lui paroissoit aussi dangereuse qu'avantageuse à la nation, & lui permit seulement de hasarder quatre ou cinq cents hommes au plus sur la parole du comte. L'émir donna donc cent chevaux & quatre cents hommes de pié à Julien avec un officier nommé Taric, pour les commander. Ils passerent sur quatre vaisseaux, & vinrent faire descente à l'isle d'Algèsire qui est à la hauteur de Ceuta & d'Algaçar. Plusieurs de ses parens & quelques autres mécontents vinrent l'y joindre. Il pilla l'Isle & quelques endroits du continent les plus proches, & s'en retourna en Afrique trouver l'émir, qui n'ayant plus de sujet de se défier de lui après une telle démarche, lui donna douze mille hommes, qu'il fit descendre à Gibraltar. Il fut secondé par les autres conjurés, qui commencerent à ravager le pays, & s'emparerent de quelques places dans l'Andalousie. Le roi Rodrigue envoya contre eux une armée, qui fut taillée en pieces, & le général qui la commandoit, y fut tué.

Ces succès engagerent les Sarrafins à augmenter leurs forces, & Rodrigue à marcher contre eux à la tête de toutes les siennes. Son armée étoit de cent mille hommes (a). Ils se

Vers l'an
676.

(a) L'abbé de Longuerue, dont le sentiment a été adopté par le marquis de Mondejar savant Espagnol, & par le pere Pagi, avoit fixé l'entrée des Sarrafins en Espagne à l'an 710 de l'ère chrétienne, & la défaite du roi Roderic à la bataille de la Guadalette au mois de Juillet 711.

Dom Joseph Perez, bénédictin Espagnol a combattu cette opinion par des preuves qui ont paru sans réplique à l'auteur des notes sur l'histoire de Lan-

guedoc. Il soutient d'après le système de son confrere, que l'entrée des Sarrafins en Espagne doit être fixée à l'an 711 de J. C. vers le milieu ou sur la fin d'Octobre, & la bataille de la Guadalette au mois de Juillet 712. Il ajoute que les Sarrafins établis en Espagne depuis 711, passerent dans les Gaules en 719. & qu'ils prirent Narbonne entre le 19 Octobre 719. & le mois de Février 720. qu'ensuite ils entreprirent le siège de Toulouse, où ils furent battus par Eudes en

Vers l'an
676.

rencontrerent sur la rivière de Guadalette entre Tarife & Seville. Il y eut divers combats pendant huit jours, où les Sarrafins furent mal menés, & perdirent près de seize mille hommes : mais le comte Julien avec les Visigots rebelles qui l'avoient joint, soutint bravement dans son camp tous les assauts de la grande armée de Rodrigue, attendant toujours une action générale, pour faire plus sûrement réussir les intelligences qu'il avoit dans l'armée du roi. Ce prince avoit avec lui les deux fils de son prédécesseur, dont il eût dû prudemment se défier. Il leur avoit toutefois confié le commandement des deux ailes de l'armée. On prétend que tous deux pendant la nuit qui précéda la bataille, convinrent avec le général des Sarrafins, de laisser engager le roi bien avant dans le combat, & puis de lâcher le pié avec leurs troupes, ce qui se fit en effet. Le roi périt dans la mêlée, sans que l'on pût jamais reconnoître son corps après sa mort.

Vitiza prédécesseur de Rodrigue, ayant eu durant son regne, sujet d'appréhender les révoltes des gouverneurs, avoit fait démanteler presque toutes les villes d'Espagne ; de sorte qu'après la bataille perdue, les Sarrafins se répandirent de tous côtés. Il se donna néanmoins plusieurs combats. Quelques villes qui se trouverent en état de défense, résistèrent ; mais enfin après quatorze mois, les Sarrafins furent maîtres de presque toute l'Espagne. Ainsi finit le regne des Visigots au-delà des Pyrénées plus de trois cents ans après qu'il y eut commencé ; & il finit par une destruction presque générale de toute la nation : suite funeste & monument éternel du crime du roi qui en fut l'occasion, & de la vengeance d'un seul particulier qui en fut la cause.

Roderic. l. 3. c.
21.

Comme les Gots possédoient encore quelques domaines dans les Gaules, les Sarrafins poussèrent aussi leurs conquêtes jusqu'au de-là des Pyrénées, & les villes des Gaules qui dépendoient alors de l'Espagne, reçurent les vainqueurs sans résistance. Selon un des plus anciens, & des plus judicieux

711. Voyez les notes sur l'histoire de Languedoc, T. 1. p. 687.

Ainsi les événemens que le pere Daniel rapporte à l'en 676. doivent être rapportés aux années 719. 720. & 721.

& si l'on adopte le sentiment de l'abbé de Longuerue, du pere Pagi, & du marquis de Mondejar, aux années 710. & 711.

historiens d'Espagne, la révolution arriva l'an sept cent cinquante-deux de l'ère Espagnole, qui répond à l'an sept cent quatorze de Notre-Seigneur, c'est-à-dire, à l'année que Pepin pere de Charles mourut : mais apparemment les Sarrafins n'entrèrent dans les Gaules que l'année d'après.

Vers l'an
676.

Eude duc d'Aquitaine, dont l'état bornoit l'Espagne, se voyoit sur le point d'être accablé par cette formidable puissance. Il se ménagea le mieux qu'il put pendant huit ou neuf années avec ces dangereux voisins; mais enfin on vint l'attaquer, & après plusieurs petits combats, l'émir Zama vint mettre le siège devant Toulouse. Eude à qui l'on voit par-là que cette ville appartenoit, alla au secours, lorsque l'émir la pressoit vivement : il le contraignit d'en venir à la bataille, le défit avec grand carnage, le tua lui-même, & le siège fut levé. Les Sarrafins après cette déroute qui fut très-grande, en attendant les ordres du calif Iesid leur prince, choisirent pour leur commandant Abderame, capitaine d'une grande réputation, qui fit la paix.

*Ils sont défaits
par Eude auprès
de Toulouse.*

Cap. xli

Eude pour la maintenir, maria sa fille avec le gouverneur de Cerdagne nommé Mugnoz, homme puissant & très-accrédité parmi les Sarrafins. Sûr de cet appui qui l'empêchoit de rien craindre du côté des Sarrafins, il eut la hardiesse de rompre avec la France, & le malheur que j'ai dit, de se faire battre deux fois coup sur coup au-delà de la Loire. Ce fut alors qu'il appella à son secours ces barbares, qui n'attendoient qu'une pareille occasion pour se répandre dans la France, comme ils avoient fait dans l'Espagne; mais les mesures du duc d'Aquitaine furent rompues, & l'expédition des barbares en France différée par la révolte & la mort de Mugnoz. Ce gouverneur de Cerdagne qui étoit natif de Mauritanie, indigné des mauvais traitemens que les Sarrafins faisoient en Afrique à ceux de son pays, résolut de s'en venger, & se révolta contre l'émir Abderame. Il se fit un gros parti dans l'étendue de son gouvernement, ne comptant pas moins sur l'alliance qu'il avoit faite avec le duc d'Aquitaine, pour se soutenir contre les Sarrafins, que le duc avoit compté sur la sienne, pour agir contre les François : mais Abderame l'ayant investi avec une extrême promptitude dans une de ses places, & lui ayant coupé les eaux, le réduisit à l'extrémité.

*Roderic. hist.
Arab. c. 13.*

Il trouva cependant moyen de s'évader ; mais ayant été poursuivi dans les montagnes , & ne pouvant plus éviter d'être pris , il se précipita du haut d'un rocher , & se tua. Sa femme fille du duc d'Aquitaine fut prise & envoyée à Damas au serail du calife , où l'on porta aussi la tête de son mari.

Abderame passa les Pyrénées , non plus pour secourir le duc d'Aquitaine contre les François ; mais pour le punir de l'intelligence qu'il avoit eue avec Mugnoz , & pour envahir toutes les Gaules. Cependant une partie de ses troupes courut à Bourgogne & la Provence , & se saisit d'Arles , où les François reçurent un grand échec. Il traversa toute la nouvelle Gascogne en la ravageant , prit Bordeaux , passa la Garonne & la Dorgogne , & trouva Eude campé au-delà de cette rivière. Ce duc accepta la bataille que le Sarrafîn lui présenta : mais l'inégalité des forces fit que la victoire ne balança pas long-temps , l'armée du duc d'Aquitaine fut taillée en pièces , & peu de ses soldats échappèrent à la fureur des barbares , qui ne leur firent aucun quartier. Il s'enfuit presque seul , & malgré la haine qu'il portoit à Charles Martel , il fut obligé d'avoir recours à lui , & de se jeter entre ses bras.

Charles que la ruine de l'Espagne & la désolation de l'Aquitaine avertissoient de ce qu'il devoit appréhender pour l'empire François , avoit pensé à se mettre en état d'arrêter le torrent à qui rien ne résistoit. Il avoit assemblé une armée composée non-seulement des troupes d'en-deçà du Rhin , mais encore de ses sujets de la Germanie (a) ; à qui , comme j'ai déjà remarqué ailleurs , on ne faisoit jamais passer cette rivière , que dans les pressantes nécessités de l'état. Il s'étoit avancé vers la Loire pour en défendre le passage , & le duc d'Aquitaine de son côté , avec les débris de son armée &

(a) Le pere Daniel a suivi Roderic historien Espagnol ; qui distingue entre les Germains des François en partant des troupes qui composoient l'armée de Charles Martel , & qui n'attribue qu'aux premiers cette taille avantageuse presque gigantesque , auprès de laquelle les soldats d'Abderame paroissent comme des Pygmées : mais l'auteur des notes sur l'histoire de Languedoc observe que Roderic n'a pas bien

rendu en cet endroit la pensée d'Isidore de Beja , auteur contemporain qu'il copie presque partout , puisque Isidore ne dit pas un mot des soldats de Germanie , & qu'il ne fait qu'opposer la valeur & la force des peuples du Nord , c'est-à-dire des François , à la foiblesse & à la petite taille de ceux du midi ou des Arabes , comme il est aisé de s'en convaincre en lisant le texte d'Isidore , *Hist. de Languedoc T. 1. p. 696.*

quelques autres troupes qu'il avoit ramassées , & dont il avoit fait un camp volant , devoit agir de concert avec lui dans les occasions qui se présenteroient de donner sur les Sarrafins.

731.

Abderame qui avoit réuni toutes ses forces , profitant de la consternation des peuples , continua sa marche par la Xaintonge & le Perigord , où tout plioit. Il prit Poitiers , (a) pillâ & brûla toutes les églises du pays & plusieurs petites villes , & s'empara de la plupart de celles du Rhône & de la Saône. Il vint jusqu'à Sens qu'il assiégea , & qu'il ne put prendre , & marcha vers Tours , pour s'en rendre maître. Ce fut entre cette ville-là & Poitiers , & plus près de Poitiers que de Tours , que Charles vint à sa rencontre. Les deux armées furent en présence sept jours durant , pendant lesquels il se fit de continuelles & de grosses escarmouches : enfin l'on en vint à une bataille générale , qui devoit décider du sort de la France.

Eginard. in vita
Car. M.

Les deux chefs étoient les plus grands capitaines qui fussent alors en Europe. Ils avoient chacun une armée accoutumée à vaincre , & qui les ayant à leur tête , se croyoient l'une & l'autre invincibles.

Paul Longob.
l. 6. cap. 46.

L'armée d'Abderame surpassoit infiniment en nombre celle de Charles. Cet Arabe , qui fier de ses victoires passées , croyoit s'emparer de la France encore plus aisément que de l'Espagne , avoit passé les Pyrenées avec plus de quatre cents mille armes en comptant les femmes , les enfans & les esclaves qui faisoient une grande partie de cette multitude. Son dessein étoit d'en peupler la France & de les y établir , après avoir exterminé la plupart des habitans du pays. Quelques - uns de nos historiens ont déployé leur éloquence , pour faire une description pompeuse de cette bataille. On y voit l'ordonnance & la disposition de ces deux

Paul Emile &
Faucher.

(b) » Il est faux , dit l'auteur des notes sur l'histoire de Languedoc , » qu'Abderame ait pris Poitiers. M. de Valois » qui l'avoit cru d'abord , s'est rétracté » dans l'errata de son troisième volume. Ce général ne s'empara que des » faubourgs de cette ville où étoit » l'église de saint Hilaire , à laquelle il » fit mettre le feu.

Le même auteur ajoute qu'Abderame

ni ses Lieutenans ne pénétrèrent pas jusques dans la Bourgogne , & qu'ils ne firent point le siège de Sens en 731. ni en 732. il le prouve par le témoignage d'Isidore de Beja , qui assure qu'Abderame ne passa qu'une seule fois les Pyrenées , & qu'il n'entra que dans la Gascogne & l'Aquitaine , où il périt avec son armée. T. 1. p. 696.

731.

*Charles défait
entièrement celle
des Sarrafins en-
tre Tours & Poi-
tiers.*

*Roderic. hist.
Arab. cap. 14.*

*Paul. Longob.
l. 6. cap. 46.*

armées. Ils font faire aux généraux de belles harangues , pour animer leurs soldats ; & dans le dessein de divertir leurs lecteurs , ils ont fourni de leur propre fond , une infinité de circonstances qu'on ne voit point ailleurs. Voici ce que je trouve dans les auteurs François & Espagnols les plus anciens , qui ayent parlé de cette journée.

Le combat commença de part & d'autre avec grande furie & une égale résolution , les Sarrafins ne doutant pas qu'ils ne dussent passer sur le ventre au petit nombre des ennemis qu'ils avoient en tête ; & les François , mais surtout les soldats de Germanie , la plupart d'une très-haute taille , regardant avec mépris les Arabes qui ne paroissoient devant eux , que comme des Pygmées. En effet , dès la première charge les François Austrasiens & les Germains faisant leur usage ordinaire de la hache & du sabre , renversèrent & taillèrent en pièces les premiers rangs des Sarrafins , qui ne soutinrent en aucun endroit ce premier effort : mais comme ils se rallioient aisément à la manière de tous les Africains , & qu'Abderame qui se trouvoit par-tout , lassoit au moins les François , en leur opposant toujours des troupes fraîches , le carnage des Sarrafins , quelque grand qu'il fût , ne mettoit point leur armée en déroute. D'ailleurs Charles de peur d'être enveloppé , étoit obligé de se conserver toujours l'avantage du terrain , & empêchoit ses troupes de trop s'abandonner. Le combat dura ainsi plusieurs heures , lorsque tout d'un coup il s'éleva un grand bruit , & de grands cris du côté du camp des Sarrafins , d'où l'on vit fuir une infinité de gens vers le lieu où l'on se battoit , & dans toutes les campagnes d'alentour , C'étoit Eude duc d'Aquitaine , qui avec son camp volant , ainsi qu'il en étoit convenu avec Charles , vint donner brusquement sur le camp des Sarrafins , le força & tailla en pièces tout ce qu'il y trouva , soldats , femmes & enfans qui y étoient en très-grand nombre. Il n'en fallut pas davantage pour jeter la consternation dans l'armée Sarrafine : Abderame l'arrêta cependant , & il tint toujours ferme malgré l'horrible carnage que les François faisoient de tous côtés de ses escadrons & de ses bataillons , jusqu'à ce qu'il fût tué sur la fin du combat ; & alors la nuit permit au reste des Sarrafins de se retirer dans leur camp , sans être poursuivis.

Eude en étoit sorti pour mettre en sûreté sa petite troupe ; & le reste de l'armée Sarrafine y arrivant avec une infinité de blessés , fut effrayée du meurtre horrible qu'on y avoit fait de leurs femmes & de leurs enfans , dont ils voyoient toutes les campagnes couvertes. Les généraux tinrent conseil , il fut résolu de déloger sans bruit pendant la nuit , & afin d'avoir plus de temps pour la retraite , d'abandonner tout le bagage , & de laisser toutes les tentes dressées pour tromper les François , qui les croyant encore campés , ne penseroient pas si-tôt à les poursuivre.

731.

En effet , le lendemain matin , les François voyant les tentes des ennemis à peu près dans le même ordre qu'à l'ordinaire , crurent qu'ils y étoient encore , & qu'ils vouloient revenir au combat : mais les espions que Charles envoya pour reconnoître l'état des choses , étant entrés dans le camp sans y trouver personne , vinrent lui faire leur rapport , & l'assurer de la fuite des Sarrafins. Charles après s'être précautionné contre toutes les surprises , & s'être assuré que les Sarrafins étoient très-loin , fuyant en désordre vers le Languedoc , pour s'y réfugier , abandonna le camp ennemi au pillage , & ses troupes y firent un inestimable butin. Cette journée ne lui coûta que quinze cents hommes tués dans le combat , & si nous en croyons Paul Diacre , qui écrivoit sous le regne de Charlemagne , petit-fils de Charles Martel , il y périt trois cents soixante & quinze mille Sarrafins ; chose qui paroît un peu difficile à croire , quand même on compteroit dans ce nombre les femmes & les enfans , qui furent tués dans le camp par le duc d'Aquitaine. Cela nous donne au moins à entendre que la défaite des Sarrafins fut effroyable. On prétend que ce fut de cette victoire , que Charles tira son nom de Martel , pour avoir , comme un marteau , écrasé les Sarrafins. On ne voit point cependant que ce nom lui soit donné par les auteurs contemporains , & on ne le trouve que dans d'autres , qui ont vécu plus de cent ans après lui. Il y a auprès de Tours une église appelée saint Martin le bel ; la tradition est , que c'est une corruption de ce mot latin , *de bello* , qui avoit été comme un surnom à cette église , & qui signifie saint Martin de la guerre ou de la bataille ; parce qu'elle avoit été bâtie en mémoire & en actions de grâces de la grande victoire rem-

C'est de cette victoire que Charles a tiré son nom de Martel.
Isidorus.

732.

732.

portée par Charles Martel sur les Sarrafins au même lieu. Selon d'autres ce nom lui vient de celle que les Tourangeaux remportèrent sur les Normans cent cinquante ans après. L'un n'est gueres plus assuré que l'autre. Il y en a même qui prétendent que cette défaite des Sarrafins entre Tours & Poitiers, est différente de celle, où ils perdirent trois cents soixante & quinze mille hommes.

Quoi qu'il en soit, comme toute l'Europe étoit dans l'attente, toute la chrétienté dans l'inquiétude, & toute la France dans la frayeur sur le succès d'une guerre qui devoit avoir tant de suites, il est aisé d'imaginer la gloire & la réputation, que la victoire de Charles Martel lui acquit par toute la terre, & combien elle augmenta son autorité dans l'état, qui lui étoit redevable de son salut, & qui avoit plus de besoin de lui que jamais, pour sa conservation contre des ennemis si redoutables.

Les Sarrafins dont la puissance occupoit une grande partie de l'Asie & de l'Afrique, à qui le passage en Europe étoit devenu libre & aisé par la conquête de l'Espagne, étoient toujours en état d'inonder la France par des armées formidables; & la Provence où ils avoient déjà quelques places qu'ils avoient enlevées au commencement de cette sanglante guerre, étoit exposée à leurs descentes, sans qu'ils fussent obligés d'aller prendre un plus grand détour par le détroit de Gibraltar & par l'Espagne.

Les Gascons & le duc d'Aquitaine, qui pendant les guerres civiles des François s'étoient emparés de plusieurs Provinces de de-là la Loire, étoient de mauvais exemples pour certains seigneurs Provençaux, dont on avoit sujet de se défier; parce qu'outre l'appui des Sarrafins, ils pouvoient être encore soutenus des Lombards d'Italie; & l'on savoit que le duc d'Aquitaine toujours inquiet & remuant, ennemi personnel de Charles, étoit très-disposé à se liguier contre la France, dès qu'il trouveroit quelque sûreté à traiter avec les Sarrafins; tout cela tenoit la France dans une situation très-dangereuse. Pour peu qu'il se fit de mouvement entre les Alpes & les Pyrénées, les places qui restoient aux François au-delà de la Loire & du Rhône, couroient risque de se perdre. Ces deux

rivières

rivieres étoient encore de bonnes barrières, mais de très-difficile garde, à cause de leur grande étendue.

Ce fut donc de ce côté-là que Charles Martel tourna ses principaux soins. Il alla dans le royaume de Bourgogne avec une armée, quelques mois après la défaite des Sarrafins, y soumit & punit quelques séditeux, confia le gouvernement des villes principales, & en particulier celui de Lyon à ses *fideles* *, qualité que ces gouverneurs ne portoient pas seulement à cause de leur fidélité & de leur attachement aux intérêts de Charles; mais encore parce qu'ils lui faisoient un serment particulier de fidélité, & lui rendoient certains autres hommages en qualité de ses vassaux. De-là rappelé en Frise par une nouvelle révolte de ces peuples toujours mutins, il les défit & en fit passer par le fil de l'épée un très-grand nombre, le reste demanda quartier, & donna des otages.

La mort d'Eude duc d'Aquitaine, qui arriva vers ce même-temps-là, fut une occasion dont Charles ne manqua pas de profiter. Il passa la Loire avec une armée, alla mettre le siège devant Bordeaux que ce duc avoit reprise après la déroute des Sarrafins, & la prit; il soumit tout ce qui s'appelloit alors le duché d'Aquitaine, dont il est difficile de dire précisément l'étendue.

Eude avoit laissé un fils nommé Hunalde ou Hunauld (a), à qui Charles voulut bien accorder la plus grande partie du domaine de son pere, mais comme à un vassal, après lui avoir fait prêter serment de fidélité, qu'il fit non-seulement à lui, mais encore pour l'avenir à Pepin & à Carloman ses deux fils; car Charles se croyoit alors tout permis, & recommençoit à suivre les vûes de son pere & de ses ancêtres, de faire entrer insensiblement le royaume dans sa famille.

Il fit plus : car le roi Thierry dont on n'avoit fait nulle mention dans le serment de fidélité, étant mort aussi-tôt après cette expédition d'Aquitaine, & après avoir porté le nom de roi pendant dix-sept ans, Charles ne se mit point en peine de remplir au moins d'une ombre de roi, le throne vacant, & continua de gouverner comme auparavant, tout le royaume avec la qualité de duc des François. Il le fit jusqu'à sa

733.
Il défit les Frisons.
Annales Metenses ad an. 733.
Continuat. Fredegar. c. 109.

* Fidelibus;

734.
Mort du duc d'Aquitaine.

735.

Mort de Thierry.

(a) Il en laissa trois, Hunold ou Hunaut, Hatton & Henri-Stan. Voyez les notes sur l'histoire de Languedoc.

736.

Annales Meten-
ses an. 692.

mort, toujours selon la méthode & la politique de Pepin son pere, en signalant presque toutes les années de son gouvernement par quelque expédition mémorable, & fournissant toujours quelque nouvelle guerre au feu & à l'inquiétude des François.

Cette année fut célèbre par la victoire qu'il remporta sur les Frisons, à qui il semble que Charles ait toujours voulu laisser assez de forces, pour suivre le penchant qu'ils avoient à la rebellion, & toujours trop peu pour résister à celles qu'il employoit à les châtier. Celui qui les gouvernoit alors étoit le duc Popon, aussi fier, aussi inquiet, & aussi attaché au Paganisme, que le duc Radbode son prédécesseur.

Jusqu'alors, autant qu'on le peut conjecturer par la maniere, dont nos anciens historiens racontent ces guerres de Frise, Charles n'avoit attaqué les Frisons que du côté des terres, & par les endroits où la Frise touchoit la Germanie ou la Gaule Belgique. Il jugea à propos de les attaquer cette fois-là du côté de la mer, & de porter la guerre jusques dans le cœur du pays. Dès-lors, ce que nous appellons la Frise occidentale ou l'Ouest-Frise entre Groningue & la mer, étoit subdivisée comme aujourd'hui, en deux cantons, appelés l'un Ostrogou, qui est le canton le plus oriental : & l'autre Ouefrogou, qui est le canton le plus occidental. Nos anciens auteurs donnent le nom d'isle à ces deux parties de l'Ouest-Frise, non pas qu'elles soient séparées du continent par la mer, mais parce que les rivières & les marais en font avec la mer qui les borde, comme des presqu'îles.

Charles bat encore les Frisons.

Charles fit descente dans l'une & dans l'autre, & vint se camper sur la rivière de Burdion qui les sépare. Le duc de Frise accepta la bataille, qu'il perdit. Il y fut tué de la main de Charles, & son armée entièrement défaite. Tout le pays fut ravagé, les temples des idoles pillés, brûlés, ou abattus, & toute la Frise réunie à la couronne ; c'est-à-dire, que désormais elle n'eut plus de ducs de la nation Frisonne comme auparavant, ainsi que les Bavaois, les Bretons, les Gascons, les Saxons en avoient tous de la leur.

La Frise eut donc depuis des ducs ou gouverneurs François, comme les autres provinces de France ; & Charles les retiroit ou conservoit dans cette dignité, selon qu'il lui plaisoit.

Charles après cette victoire, vint à la tête d'une armée avec sa promptitude ordinaire dans le royaume de Bourgogne, où les Sarrafins d'intelligence avec quelques mutins du pays, s'étoient saisis de Lyon : car quelque crédit & quelque autorité que les victoires de Charles lui eussent acquis dans l'empire François, il lui étoit impossible de tenir tous les grands dans ses intérêts & dans la soumission. Il n'y avoit plus d'obligation d'obéir, que celle que les bienfaits ou la crainte imposoient. Les gouvernemens, & même les biens des églises dont Charles fit des largesses, lui attachoient ceux qui pouvoient lui nuire le plus, ou le mieux servir. Mais le desir de croître en puissance est un mal que les bienfaits ne guérissent point, & que la crainte ne sauroit arrêter, quand elle n'est pas plus grande que l'esperance.

Il est fait mention dans quelques anciens monumens, d'une conspiration contre Charles, dont étoit Widon abbé de Fontenelle, aujourd'hui saint Vandrille, à qui il fit couper la tête, & de celle d'un nommé Geofroi comte de Paris, qui obligea Charles d'en sortir, & maltraita pendant ce temps-là les moines de saint Denys. Mais il se fit un autre soulèvement qui eut plus de suites.

Mabillon, de re
Diplomat p. 652.
Chronic. Fontanellense.

Il y avoit sur les frontieres de Provence un duc ou gouverneur nommé Moronte, apparemment un de ceux que Charles y avoit mis, comme un homme dont il se croyoit sûr. Moronte se laissa tenter de l'envie de se faire un état de son gouvernement, comme Eude s'en étoit fait un dans l'Aquitaine. Il traita dans ce dessein avec les Sarrafins. Et quoique l'histoire ne dise pas expressément que ce fut lui qui révolta Lyon contre Charles, la suite des affaires ne laisse gueres lieu d'en douter.

Soulevement en
Provence contre
Charles.
Annales Merens
les ad an. 736.

Ce fut donc sur cette nouvelle que Charles termina promptement les affaires de Frise, & il arriva en Bourgogne bien plutôt qu'on ne l'y attendoit. Son arrivée déconcerta ses ennemis. Il fit sommer Lyon, qui tout fortifié qu'il étoit, se soumit à son obéissance. Il entra avec son armée dans la Provence, prit Arles & Marseilles, mit des gouverneurs fideles dans ces places, & dissipa le parti des factieux.

Après tout, ces affaires de Provence l'inquiétoient beaucoup, d'autant qu'il appréhendoit que les Lombards d'Italie

736.

n'entraissent dans le parti des rebelles ; c'est pourquoi il n'omit rien pour gagner leur roi Luitprand , homme ambitieux & guerrier , & par conséquent redoutable & à ménager dans les conjonctures , où l'on se trouvoit alors. Il lui avoit envoyé l'année d'auparavant son fils aîné Pepin , afin qu'il l'adoptât. C'étoit une cérémonie différente de celle de l'adoption par les armes , qui se faisoit entre les princes , & Paul Diacre en marque une particularité à cette occasion. C'est que le pere adoptant coupoit quelque partie de la chevelure de celui qu'il adoptoit , & ces cheveux coupés qu'on lui présentoit , étoient comme le gage de l'adoption & de l'union , qui devoit être dans la suite entre le père & le fils. Cette adoption se faisoit encore d'une autre manière ; savoir , en touchant la barbe de celui qui étoit adopté , quand il en avoit déjà. Il y a beaucoup d'apparence que dès-lors Charles fit alliance avec ce prince , pour en être secouru contre les Sarrafins , en cas qu'ils l'attaquassent.

Il prend Avi-
gnon.
Continuat. Fre-
degar. c. 109.

Cependant Athime général de ces Barbares dans le Languedoc , surprit Avignon par le moyen du duc Moronte & de quelques autres seigneurs Provençaux , & s'empara de tout le territoire qui en dépendoit. Charles ne l'eut pas plutôt appris , qu'il se mit en campagne avec une armée , envoya devant avec une partie de ses troupes , le duc Childebrand son frere , qui est nommé dans l'histoire pour la première fois au sujet de cette guerre. Il investit la place des deux côtés du Rhône , fit attaquer les fauxbourgs , & s'y logea. Charles y étant arrivé avec toutes les machines dont on se servoit alors dans les sièges , commença à battre la ville , & ayant fait breche , y fit donner l'assaut. Il l'emporta malgré la vigoureuse résistance des assiégés , y fit passer au fil de l'épée une grande partie des habitans , & réduisit en cendres presque toute cette malheureuse ville.

737.

Paul. Longob.
c. 54.

Après la prise d'Avignon , ayant été joint par un corps de Lombards que Luitprand lui avoit envoyé , il passa le Rhône , traversa une grande partie du Languedoc en le ravageant , & vint mettre le siège devant Narbonne , où le général Athime s'étoit renfermé avec de bonnes & de nombreuses troupes. Charles prévoyant bien que le siège seroit long , & que les Sarrafins feroient tous leurs efforts pour la sauver , fit de pro-

Continuat. Fre-
degar. c. 109.

Fondes lignes de circonvallation des deux côtés de la riviere d'Aude, sur laquelle cette ville est située, fortifia tout à l'entour ces lignes de bonnes redoutes en forme de tête de bœuf, & les rendit inaccessibles au secours. Il n'a pas plu à nos anciens historiens de nous faire le détail de ce siège, qui fut un des plus mémorables, qu'on eût fait depuis long-temps dans les Gaules : ce qui est certain, c'est que le général Athime se défendit bien, & donna le temps aux Sarrafins d'assembler leur armée en Espagne, & de venir par la mer le secourir. Ils descendirent entre Narbonne & Leucate, à l'embouchure de la riviere de Berre, qui se jette dans la mer par le val de Corbiere, où les rois Visigots avoient eu un palais ou une maison de plaisance.

Charles ayant eu avis de leur arrivée, fit sortir ses troupes de ses lignes, & ne laissa au siège, qu'autant de monde qu'il en falloit pour garder les travaux. Il marcha en bataille vers la riviere de Berre, où il trouva les Sarrafins campés. Ils étoient commandés par un général nommé Amor, qui étant venu exprès pour faire lever le siège de Narbonne, n'hésita point à donner la bataille. Il y fut défait & tué. Les Sarrafins en déroute coururent à leurs vaisseaux pour s'y sauver. Les François qui les poursuivoient l'épée dans les reins, se jetterent avec eux dans quelques-uns des vaisseaux, s'en emparerent, s'en servirent pour arrêter les fuyards, dont un très-grand nombre fut assommé à coups de rames, ou percés à coups de javelot, lorsqu'ils tâchoient de gagner les autres vaisseaux à la nage.

Il met en déroute les Sarrafins proche Narbonne. Ibid.

Nonobstant cette victoire, le gouverneur de Narbonne refusant de se rendre, Charles laissa une partie de ses troupes pour continuer le siège, & alla se saisir de Nîmes, de Beziers, d'Agde & de toutes les places fortes du pays, en ruina une partie & les démantela toutes, afin que les Sarrafins ne pussent plus y demeurer. Quelques historiens ajoûtent à toutes ces victoires, la prise de Narbonne ; mais les anciens nous laissent en suspens sur le succès de ce siège, dont ils ne disent rien. Il paroît au moins certain, que s'il resta quelques places du Languedoc aux Sarrafins, ce ne furent que celles qui étoient les plus voisines des Pyrenées.

Les Saxons profiterent de cet éloignement de Charles, pour

Il défait les Saxons.

738.

se révolter. Il fut aussi-tôt à eux, les défit, leur imposa le tribut dont Dagobert I. les avoit déchargés, & les obligea à lui donner des otages. Mais durant cette expédition, les rebelles de Provence reprirent Avignon. Il fallut que Charles retournât de ce côté-là. La ville se rendit à son arrivée. Il poursuivit le duc Moronte jusques dans les montagnes où il s'étoit réfugié, l'en chassa, & l'obligea de quitter le pays, après quoi il retourna en France comblé de gloire.

739.

740.

Annales Meten-
ses ad an. 741.

L'année sept cent quarante Charles jouit en paix du fruit de tant de travaux & de tant de victoires, sans qu'il se fit aucun mouvement ni au dedans de l'état, ni sur les frontieres, soit dans la Germanie, soit du côté des Pyrenées. Les Saxons, les Frisons, les Allemans, les Bretons, les Gascons, tout étoit dans la soumission, les Sarrafins dans la crainte, le royaume augmenté de tout, ou de presque tout le Languedoc. Ainsi Charles donnoit tranquillement toute son application au reglement de l'état, & à réparer les désordres causés par les guerres civiles, & par la longue durée des étrangères: lorsqu'il lui vint l'année suivante une ambassade de la part du pape Gregoire III. qui lui ouvroit une nouvelle & ample carrière, pour signaler sa valeur.

Commencement
de la puissance
temporelle des pa-
pes.

Ce pontife est le premier des papes qui se soit mêlé bien directement & ouvertement des intérêts des princes. Ses démarches & son exemple en cette matiere eurent de très-grandes suites avec le temps. La plus importante fut le commencement de la puissance temporelle des papes sous Pepin fils de Charles Martel. Voici la premiere occasion que les empereurs de Constantinople y donnerent, & qui engagea le pape Gregoire III. à implorer le secours de Charles.

L'empereur Leon
fait publier un édit
contre les images.

L'empereur Leon l'Isaurien étant devenu non-seulement hérétique, mais encore hérésiarque, auteur de l'hérésie des Iconoclastes ou Brise-images, fit publier un édit par lequel il ordonnoit qu'on eût à ôter par-tout les images des églises, & à les briser comme des idoles. Cet édit fit horreur à tous les chrétiens, causa de grands désordres à Constantinople, & des soulevemens en Italie. L'armée se mutina à Ravenne & dans le pays de Venise, & sans les remontrances du saint pape Gregoire II. les soldats auroient sur le champ proclamé un autre empereur. La nouvelle de cet édit étant venue en France

par quelques-uns de la nation qui étoient à Constantinople , lorsqu'on l'y publia , on renversa & on brisa dans le royaume les images de l'empereur , qui s'y trouverent en quelques endroits , pour venger sur ces statues , les injures qu'il faisoit à celles des saints. Mais Luitprand roi des Lombards se servant de la disposition , où cette nouveauté sacrilège avoit mis les peuples , vint se présenter devant Ravenne avec une armée , & y fut reçu.

Gregoire assembla un concile à Rome , où il condamna cette erreur. Il écrivit à l'empereur une lettre très-forte , pour le prier de rentrer en lui-même , & de suspendre une entreprise si contraire & si funeste à la religion. Il lui disoit , qu'il ne craignoit point les menaces qu'on lui faisoit de le faire enlever , pour l'amener à Constantinople ; qu'il seroit ravi de défendre la foi de l'église au prix de sa vie , comme quelques-uns de ses prédécesseurs l'avoient fait , étant persécutés par des empereurs hérétiques : mais qu'en cas qu'il jugeât à propos de se mettre en sûreté , il trouveroit à trois ou quatre milles de Rome , un asyle hors des terres de l'empire , tout l'occident prêt à défendre l'honneur de saint Pierre , dont on menaçoit avec impiété , de renverser les statues ; & que pour peu qu'il voulût écouter les offres qu'on lui faisoit , il se trouveroit assez de forces en occident , pour venger les injures que l'on faisoit aux saints en orient. Il lui représentoit les suites d'un tel contre-temps ; que les Lombards , dont les terres touchoient presque à Rome , enleveroient cette ville quand ils voudroient , comme ils s'étoient déjà saisis de Ravenne , & que l'empereur se faisant des ennemis de ses peuples & de ses voisins , ce qui restoit à l'empire en Italie alloit se perdre.

Cette lettre fut sans effet , comme il paroît par une seconde , que Gregoire lui écrivit encore peu de temps après sur le même sujet. L'empereur irrité contre le pape , à qui il attribuoit les révoltes qui se faisoient en Italie , envoya ordre à l'exarque , & à quelques autres de ses officiers de se saisir de lui. Ils tenterent plusieurs fois de le faire. L'armée se révolta en faveur du pape , & le roi des Lombards prit hautement son parti , qu'il quitta néanmoins après , mais sans vouloir livrer le pape , comme il l'eût pû.

740.

Epist. Gregor.
II. ad imperato-
rem Leonem.

*Conciles assem-
blés à Rome sur
ce sujet.
Ibid.*

740.

Les choses étant en cet état, le pape mourut. On mit aussitôt après en sa place Gregoire III. du nom, homme d'une fermeté égale à celle de son prédécesseur, qui garda la même méthode, & prit les mêmes mesures que lui. Il écrivit à l'empereur, & assembla un concile à Rome, où il condamna de nouveau l'erreur des Brise-images. L'empereur de son côté confisqua les revenus que le pape avoit en Sicile, & envoya une flotte en Italie pour remettre Rome dans le devoir; mais cette flotte périt presque toute par la tempête: ainsi le pape demeura comme maître de Rome.

Le pape Gregoire III. demande du secours à Charles Martel.

Epist. Greg. III. ad Carolum.

Le pape en fûreté contre l'empereur & contre l'exarque; n'étoit pas sans inquiétude du côté des Lombards. Leur roi Luitprand faisoit la guerre aux ducs de Spolète & de Benevent, tous deux membres de la nation, comme à des révoltés. L'un & l'autre s'étoient réfugiés à Rome, & étoient soutenus par le pape & par les Romains; parce qu'ils avoient paru avoir beaucoup d'attachement pour l'église & pour le saint siège. Luitprand, pour s'en venger, avoit confisqué tout ce qui appartenoit au Pape dans le territoire de Ravenne, faisoit faire des courses aux environs de la ville, & y faisoit ruiner toutes les maisons & toutes les terres qui appartenoint à l'église Romaine. Le pape eut recours à Charles Martel; mais Charles avoit trop de liaisons avec le roi des Lombards, pour rompre si aisément avec lui. Le secours qu'il en avoit reçu contre les Sarrasins & contre les rebelles de Provence, & ce qu'il pouvoit appréhender de ce prince, s'il se joignoit à ses ennemis, étoient des raisons qui empêchoient la négociation du pape de réussir. Ce fut sur ce refus qu'il faisoit de se déclarer pour lui, que Gregoire lui écrivit la lettre suivante.

NOUS sommes agités de beaucoup de tribulations ; mais les larmes coulent jour & nuit de nos yeux , quand nous voyons l'église abandonnée de toutes parts par ceux de ses enfans , dont elle espéroit le plus de défense & de protection. Pouvons-nous voir sans gémir , & sans avoir le cœur serré de douleur le peu qui nous restoit dans le territoire de Ravenne , pour le secours & la nourriture des pauvres , & pour l'entretien du luminaire de l'église , abandonné au pillage , ou réduit en cendres par les rois des Lombards Luitprand & Hildebrand ? Ils en ont usé avec autant de cruauté dans le voisinage de Rome , où ils ont envoyé des armées , qui ont fait & font encore les mêmes exécutions , & détruisent les maisons données à saint Pierre , après en avoir emporté tout ce qu'ils y ont trouvé. Et au milieu de toutes ces afflictions nous n'avons reçu de vous jusqu'à présent , notre très-excellent fils , aucune consolation : mais je vois bien pourquoi vous avez laissé faire impunément tous ces désordres à ces deux princes ; c'est que vous avez plus écouté les faussetés qu'ils vous ont fait dire , que les vérités qu'on vous a dites de notre part ; & Dieu veuille que vous n'en portiez pas le péché. Mais je voudrois que vous puissiez entendre les reproches qu'ils nous font , & les discours insultans qu'ils tiennent , & qui nous couvrent de confusion. Où est , disent-ils , ce Charles dont vous avez imploré la protection ? Où sont ces armées de François ? Qu'ils viennent donc , & qu'ils vous tirent de nos mains. Quelle douleur pour nous , de voir les enfans de l'église si peu zélés pour sa défense ! Mon cher fils , le prince des apôtres , par la puissance que Dieu lui a donnée , est assez fort pour défendre sa maison & son peuple , & pour les venger de leurs ennemis : mais il reconnoît en ces occasions ceux qui sont ses enfans fideles. Ne vous laissez point surprendre aux artifices & aux faux rapports des rois Lombards. Ils se plaignent éternellement des ducs de Spolète & de Benevent. Ils les accusent d'avoir commis de grandes fautes contre eux : mais ce sont tous

740.

menfonges. Car croyez-vous, tout leur crime est de n'avoir pas voulu l'année passée, venir faire des courses sur les terres de Rome, ni comme eux détruire les biens des saints apôtres, & le peuple qui leur appartient; c'est d'avoir déclaré qu'ils ne feroient point la guerre à l'église de Dieu ni à son peuple, qu'ils avoient fait alliance avec lui, & que c'étoit de cette église, qu'ils avoient reçu la foi. Car ces ducs en tout le reste sont prêts de rendre obéissance aux rois des Lombards, selon les loix & la coutume de la nation; mais on prend les prétextes que j'ai dits, pour les détruire & nous aussi. On veut les dégrader, les chasser de leurs duchés, mettre d'autres ducs à leurs places, subjuguier l'église, enlever les biens du prince des apôtres, faire esclave son peuple. C'est pour cela qu'on vous dit tous les jours tant de faussetés: mais afin que vous, notre très-chrétien fils, soyez parfaitement instruit de la vérité, après que ces rois se seront retirés chez eux, envoyez-nous quelque personne fidelle, qui ne se laisse point corrompre par les présents; afin qu'il voye de ses propres yeux nos tribulations, & l'humiliation de l'église de Dieu, la ruine de tout ce qui lui appartient, les larmes des pelerins, & qu'il vous en rende compte. Nous exhortons donc votre bonté, notre très-chrétien fils, en présence du seigneur, & dans la rue de son terrible jugement, pour l'amour de lui & pour le salut de votre ame, de secourir l'église de saint Pierre & son peuple, de repousser au plutôt ces rois, de les faire éloigner de nous, & de leur ordonner de se retirer sur leurs terres. Je vous conjure par le Dieu vivant & véritable, par ces clefs sacrées de la confession de saint Pierre que je vous envoie, de ne pas préférer l'amitié du roi des Lombards, à l'amour que vous devez au prince des apôtres. Faites-nous ressentir très-promptement après Dieu, un peu de consolation en hâtant votre secours. Faites connoître votre foi, & augmentez par là votre réputation dans toutes les nations du monde, afin que nous puissions dire avec le prophete; Que le Seigneur vous écoute au jour de votre tribulation, & que le nom du Dieu de Jacob vous protege. Ancard, un de nos vassaux qui est le porteur de cette lettre, dira de vive voix à votre excellence ce qu'il a vu de ses yeux, & ce que nous lui avons ordonné de vous dire. Je conjure tout de nouveau votre bonté devant Dieu, qui est témoin de ce que je dis, & qui sera notre juge, de vous hâter d'adoucir nos

Esai. 19.

*douleurs, & de nous envoyer au plutôt une réponse qui nous réjouisse, afin qu'avec joye nuit & jour nous priions Dieu pour vous & pour vos sujets devant les tombeaux * des saints apôtres saint Pierre & saint Paul.*

740.

* Confessionibus.

On voit par cette lettre, qu'en même-temps que le pape faisoit tous ses efforts pour attirer Charles Martel dans son parti, les Lombards de leur côté faisoient tout leur possible, pour l'obliger à demeurer neutre dans ces différends. Ils en vinrent à bout; quelque pressante que fût la lettre du pape, Charles ne voulut point se brouiller avec les Lombards: le pape s'en plaignit par une seconde lettre qu'il lui écrivit peu de temps après. Elle étoit plus courte mais également touchante.

Cependant il ne se rebuta point, & il comprit que pour remuer Charles, il falloit lui apporter d'autres motifs; c'est pourquoi, comme il se voyoit sans cesse exposé aux embûches de l'exarque, aussi-bien qu'aux violences des Lombards, il se détermina l'an 741. à envoyer une ambassade dans les formes à Charles Martel, (chose, disent deux de nos anciens historiens, qu'on n'avoit point encore vûe en France.) Les ambassadeurs, outre les clefs du tombeau de saint Pierre, & quelques parties des chaînes de ce saint apôtre, apportèrent plusieurs autres beaux présens, qu'ils présentèrent à Charles au nom du pape & des seigneurs de Rome. Ils lui firent en même-temps une offre la plus capable de flater son ambition. Ce fut, que pourvû qu'il les assurât de sa protection, & d'un prompt & puissant secours, ils le proclameroient consul de Rome, en renonçant hautement à la domination de l'empereur de Constantinople, hérétique public & persécuteur des catholiques.

Il lui envoie une ambassade.

741.

Continuat. Fredegar. cap. 110. Annales Metens. ad an. 741.

Charles écouta avec plaisir ces propositions, renvoya les ambassadeurs avec de magnifiques présens & de grandes espérances, & leur promit d'envoyer incessamment à Rome pour travailler à ce traité. En effet, peu de temps après il fit partir Grimon abbé de Corbie, & Sigebert moine de saint Denys avec des lettres pour le pape, qui contenoient ses réponses & ses intentions. Mais la destinée de la famille de Charles étoit de monter sur le throne de France, avant que d'être illustrée par la couronne de l'empire d'occident. Ce grand

Mort du pape de l'empereur & de Charles Martel.

741.

projet fut rompu par la mort des trois personnes qui y étoient les plus intéressées ; savoir , le pape , l'empereur & Charles Martel , qui moururent tous trois cette année ; le premier , après s'être rendu maître dans Rome , & avoir formé le dessein du démembrement de l'empire d'occident d'avec celui d'orient : dessein qui fut exécuté dans la suite par les mêmes raisons , & de la même manière qu'il l'avoit projeté ; le second , après avoir mis tout l'empire en combustion par son impiété , & par un entêtement qui ne lui convenoit en aucune manière ; le troisième , après s'être rendu l'homme le plus illustre , & sur le point de se voir le plus puissant prince de son temps. L'empereur mourut le premier , le dix-huitième de Juin , Charles le vingt-deuxième d'Octobre , & le pape le vingt-huitième de Novembre.

Charles Martel ne vécut gueres plus de cinquante ans ; & à compter depuis l'an 716. qu'il échappa de sa prison près de deux ans après la mort de son pere , il régna en Austrasie pendant vingt-six ans , & vingt-cinq ans dans tout l'empire François ; c'est-à-dire , depuis la bataille de Vinci auprès de Cambrai , où il défit Chilperic & Rainfroi maire du palais de Neustrie. Il mourut en sa maison de plaisance de Quierfi* sur l'Oise , d'où son corps fut transporté à saint Denys.

* Garisaco.

*Caractere de
Charles Martel.*

En repassant sur la vie de ce héros , on n'en trouvera guere qui lui soient comparables. Mis en prison incontinent après la mort de son pere , défait dans la premiere bataille qu'il donna après avoir recouvré sa liberté , il se soutint contre sa mauvaise fortune , & se mit dans la suite si fort au-dessus , qu'il ne fut jamais battu , & qu'il pouvoit au contraire compter plus de victoires remportées & de batailles gagnées , que d'années d'un fort long gouvernement. Il en étoit redevable à sa conduite & à son activité , à sa prévoyance , à son intrépidité & à son habileté dans le métier de la guerre , où il excella , suppléant souvent par-là dans les occasions les plus importantes , au petit nombre & à l'inégalité de ses forces. Ayant trouvé l'empire François très-diminué par les révoltes des nations qui lui étoient autrefois soumises en-deçà & au-delà du Rhin , du côté des Alpes & des Pyrenées , il les soumit de nouveau , & réduisit à son obéissance presque tout le Languedoc , qui n'avoit jamais été François.

Il accoutuma les François, non-seulement à cette puissance absolue qu'il s'étoit acquise sur eux, mais encore à se passer de roi, & même d'un phantôme de roi, qui leur avoient jusqu'alors servi au moins à se flatter, qu'ils n'étoient soumis qu'aux descendans de Clovis; & il arriva là sans meurtres, sans assassinats, sans exils, du moins l'histoire ne lui reproche rien de semblable (a). Dans une espece de lettre circulaire qu'il écrivit aux ducs, aux comtes, & aux autres commandans ou juges du royaume, en faveur de l'évêque Boniface missionnaire apostolique dans la Germanie, il ne prend que la qualité de maire du palais avec celle de *vir illustris*, d'homme illustre, que nos rois de la première lignée joignoient ordinairement dans les actes publics au nom de roi. Il souffroit que les princes étrangers lui donnassent la qualité de lieutenant du royaume, *Subregulus*. Les historiens l'appellent tantôt du nom de duc des François, tantôt de celui de prince des François, de consul des François, de patrice. Son épitaphe lui donne la qualité de roi; mais il ne prit jamais ce dernier titre. Il paroît constant, que pendant l'interregne, qui dura depuis la mort du roi Thierri jusqu'à la sienne & au-delà, certains actes publics, qui selon la coutume des François se datoient de l'année du regne des rois régnans, ne prenoient point leur date de l'année de son gouvernement. On a une charte de Robert, comte d'Herbay du septième Avril, & une autre de Charles Martel lui-même du dix-sept Septembre, par laquelle il donne Clichy à saint Denys, dont la date est la cinquième année d'après le trépas du roi Thierri. Et c'est par ces sortes de chartes que l'on prouve cet interregne, que le pere Sirmond & le pere Petau ont découvert les premiers dans notre histoire.

Sirmond. tom.
I. Conc. Gall. p.
260.

C'étoit une modestie qui lui coûtoit peu, & que la politique lui faisoit juger nécessaire. Le pape Gregoire III. écrivant à saint Boniface, fait l'honneur à Charles Martel, de dire qu'il a contribué par son autorité & par ses soins à la conversion de plus de cent mille âmes. Un concile tenu après sa mort témoigne, qu'il faisoit payer de grosses amendes à ceux qu'on surprenoit faisant encore quelque acte du paganisme: mais le

(a) Il exila cependant saint Eucher si l'on en croit l'ancienne légende de ce évêque d'Orléans, avec toute sa famille, saint...

741.

même saint Boniface écrivant au successeur de Gregoire, déplore étrangement les désordres de l'église de France d'alors, où les déreglemens & le relâchement de la discipline étoient extrêmes. Il est certain que son regne ne fut favorable ni aux évêques ni aux moines. Dans quelques vies des saints de ce temps-là on voit des révélations, selon lesquelles Charles Martel est condamné, pour avoir donné des biens des églises à des gens de guerre. Ces révélations réfutées par Baronius, font quelque chose de moins solide, que la pensée de plusieurs jurisconsultes, qui regardent cette largesse que Charles fit aux gens de guerre, de plusieurs biens d'église, comme l'origine des dixmes inféodées tenues comme en fief, par les seigneurs ou autres personnes laïques, & dont il fut souvent question dans les conciles des Gaules tenus sous Pepin & sous Charlemagne successeurs de Charles Martel.

Ces biens, qu'on enlevait aux églises, pour les donner aux laïques, furent sans doute la raison pourquoi l'on vit alors des évêques, des abbés, des moines & d'autres ecclésiastiques aller à la guerre. Le motif de conserver les biens des églises & des monastères coloré du zèle de la religion qu'on défendoit contre les Sarrasins & les autres infidèles, autorisa cet usage bizarre, & le libertinage de ceux qui le suivoient. Quelques enfans naturels que Charles laissa, montrent qu'avec les vertus des héros, il eut aussi le vice qui ne leur est que trop ordinaire. La plupart de ces traits, que nous trouvons très-marqués dans les anciens historiens, nous y peignent par-tout Charles Martel comme un grand homme, comme un grand prince, comme un grand guerrier, comme un grand politique : mais nous y en trouvons peu qui nous le représentent comme un prince fort chrétien, excepté la protection qu'il donnoit aux missionnaires qui prêchoient l'évangile aux nations payennes dépendantes de l'empire François.

Cette mort devoit naturellement causer un grand changement dans les affaires de France, & elle l'eût fait sans doute, si pour le malheur de la famille royale, celle de Charles étoit toujours féconde en grands hommes, ne lui eût substitué des successeurs d'un très-grand mérite, & sur-tout un cadet aussi brave, aussi sage, aussi heureux, & encore plus entreprenant que lui. Celui-ci mit la dernière main au grand ouvrage que

ses ancêtres avoient commencé , & que son pere avoit si fort avancé , qui étoit de faire passer dans leur maison la couronne & le nom de roi , après en avoir depuis long-temps envahi la puissance. Ce fils fut Pepin , depuis surnommé le Bref comme son ayeul à cause de sa petite taille ; on l'appella aussi Pepin le jeune , pour le distinguer des deux autres de même nom ses prédécesseurs : mais il n'en vint pas là d'abord & tout d'un coup. Ses grandes actions , & les conjonctures heureuses dont il sût habilement se servir , furent les degrés par lesquels il monta insensiblement sur un throne , où sa naissance ne lui donnoit aucun droit , mais dont ses grandes qualités le firent paroître digne quand il eut eu la hardiesse de s'y asseoir.

Charles Martel frappé de la maladie dont il mourut : qui fut longue , & qu'il jugea mortelle , pensa à partager entre ses enfans , l'état qu'il avoit si glorieusement gouverné , & qui jouissoit alors d'une paix profonde. Il convoqua à Verberie , maison de plaisance proche de Compiègne , une assemblée des seigneurs du royaume , & leur proposa son dessein. Soit respect , soit crainte , soit attachement pour sa personne & pour sa famille , ils consentirent à ce partage. Charles avoit été marié deux fois ; il avoit de sa première femme nommée Crotrude deux fils , Carloman & Pepin ; & de la seconde appelée Sonnechilde niece d'Odilon duc de Bavière , il en avoit un troisième nommé Grippon ou Grifon. Outre cela il avoit trois fils naturels , Remi , Jérôme & Bernard. Ceux-ci n'eurent aucune part dans le partage de l'état. Remi le plus âgé fut évêque de Rouen. Il donna à Carloman l'aîné des légitimes , l'Austrasie & la France Germanique avec toutes les nations qui en dépendoient ; & à Pepin la Neustrie , la Bourgogne & la Provence , pour les gouverner en qualité de ducs ou de maires du palais. Grippon fils de Sonnechilde fut exclus de la succession dans ce partage. Il est difficile d'en deviner la raison. Quelques-uns l'ont fait passer pour bâtard , & traité sa mere de concubine ; mais Eginard le compte au nombre des fils légitimes de Charles , & la qualité de sa mere Sonnechilde , qui étoit de la famille des ducs de Bavière , confirme cette opinion.

*Il partage l'état
entre Carloman
& Pepin ses fils.
Annales Meten-
ses ad an. 741.*

Il y avoit une femme de ce nom qui étoit de la conjuration contre Charles , dont je n'ai dit qu'un mot en passant , parce

741.

que les anciens monumens ne nous en disent pas davantage. Cette femme étoit à la tête de la conjuration avec un comte de Paris , & est même nommée devant lui ; ce qui ne peut gueres convenir qu'à une personne de ce rang , & je crois que c'étoit elle-même. La haine de Sonnechilde contre les enfans du premier lit , que Charles aimoit & confideroit beaucoup pour leur grand mérite , & le desir qu'elle avoit que son fils leur fût préféré , suffisoient pour allumer la passion d'une femme aussi intrigante & aussi entreprenante que celle-là ; & il n'en falloit pas davantage pour l'engager à une conjuration contre son mari. Les choses s'étoient accommodées , elle obtint son pardon ; mais son fils , dont l'élévation avoit été le motif de sa révolte , en porta la peine , & fut exclus de la succession. C'est la plus solide conjecture qu'on puisse faire sur ce sujet ; mais Sonnechilde n'en demeura pas là.

Fredeg. chron.
cap. 110.

Annales Meten-
ses ad an. 741.

Charles incontinent après les partages faits , envoya Pepin en Bourgogne à la tête d'une armée , pour en prendre possession , & soumettre quelques rebelles , à qui la disposition qu'il avoit faite de l'état ne plaisoit pas. Pendant cette expédition de Pepin , où Childebrand son oncle l'accompagna , Sonnechilde agit si efficacement par elle-même & par ses partisans auprès de Charles , qu'il fit un démembrement de quelques villes & de quelques territoires de l'Austrasie , de la Neustrie & de la Bourgogne , qu'il donna à Grippon. Ces pays qu'il lui assigna , étoient au milieu de la France , afin de l'empêcher lui & sa mere Sonnechilde , de s'appuyer des forces des princes étrangers pour brouiller dans l'état : mais cette précaution fut inutile , & ce changement fut dans la suite cause de plusieurs guerres.

Ibid.

Charles n'eut pas plutôt expiré , que les grands du royaume animés par Carloman & Pepin , se déclarerent hautement contre la donation faite à Grippon par les intrigues , disoient-ils d'une femme méchante & inquiete , contre la premiere disposition qui avoit été agréée de tous les membres de l'assemblée de Verberie. Carloman & Pepin se mettent aussi-tôt à leur tête , & marchent vers les places dont Grippon s'étoit emparé. Celui-ci surpris de ce soulèvement imprévu , & n'ayant pas de quoi tenir la campagne , se jeta dans la ville de Laon avec sa mere. Carloman & Pepin vinrent les y assiéger , & presserent

presserent le siège si vivement , qu'ils furent contraints de se rendre à discrétion la vie sauve. Carloman envoya Grippon prisonnier dans un château des Ardennes nommé encore aujourd'hui Neufchâtel , & fit renfermer Sonnechilde dans le monastère de Chelles.

Les Allemands , les Bavares , les Gascons , selon leur coutume de se révolter aux changemens de gouvernement , ne manquerent pas de le faire en cette occasion. Les Gascons commencerent sous la conduite de Hunalde duc d'Aquitaine , malgré le serment qu'il avoit fait à Charles de lui être soumis & fidele aussi bien qu'à ses enfans.

Carloman & Pepin , qui avoient bien prévu tous les mouvemens , avoient d'abord regardé comme le principe de leur conservation , de vivre en bonne intelligence , & d'agir toujours de concert. Ils ne s'en écartèrent en effet jamais. Ils passerent ensemble la Loire à Orléans , défirent les milices du Berri , les poursuivirent jusqu'à Bourges , dont ils brûlerent les Fauxbourgs , ravagerent tout le pays d'alentour ; & comme le duc Hunalde battoit toujours en retraite devant eux , ils prirent d'assaut Loches , alors ville très-forte , où ils accorderent la vie à ceux qui la défendoient ; mais ils les firent esclaves , & rasèrent la place.

Pendant cette expédition même , s'étant arrêtés en un lieu appelé Vieux Poitiers , entre la Vienne & le Clain , assez près de Châtelleraut , ils réglèrent une affaire de la dernière importance. Nonobstant le partage que Charles Martel avoit fait entre eux , ils avoient jusqu'alors gouverné l'état en commun. Il convinrent de ce qui leur appartenoit , déterminèrent les limites de leurs états , pour ne laisser aucunes semences de guerre & de division , & sur la fin de l'été , ayant obligé le duc d'Aquitaine à se soumettre aux anciens hommages qu'il devoit à la France , ils repassèrent la Loire. Carloman sans s'arrêter , marcha avec ses troupes au-delà du Rhin , & les Allemands le voyant arrivé sur le Danube , demanderent aussi quartier , donnerent des otages , & lui jurèrent obéissance , comme ils avoient fait à Charles son pere ,

Après ces expéditions militaires , les deux ducs des Français s'appliquerent pendant l'hyver suivant au reglement du dedans de l'état. Pepin , soit de lui-même par politique , soit

741.

*Soulevement
dans le royaume.
Ibid.*

742.

*Continuat. Fre-
degar. cap. 100.*

*Eginard. in An-
nal.*

*Fin de l'inter-
regne.*

Vers l'an
743.

à l'instance des seigneurs François , qui avoient encore de l'attachement pour la famille royale , mit fin à l'interregne , qui avoit duré depuis la mort de Thierri III. & éleva sur le throne Childeric , qui fut le troisieme du nom , à compter depuis le pere de Clovis , & second du nom depuis l'établissement de la monarchie dans les Gaules. Les uns le font fils de Thierri II. les autres de Chilperic II. les autres de ce Clotaire que Charles Martel fit roi d'Austrasie. Il est certain qu'il étoit de la famille royale : mais c'est tout ce qu'on en peut savoir bien assurément. Cette exaltation fit si peu de changement & de bruit dans l'état , que les historiens contemporains & voisins de ce temps-là l'ont oubliée dans leurs histoires ; & sans quelques anciennes chartes qui concernent les abbayes de l'ordre de saint Benoît , & les préfaces ou inscriptions de quelques conciles des Gaules , qui font mention des années du regne de ce prince , on auroit ignoré qu'il eût jamais été au monde.





HISTOIRE DE FRANCE.

CHILDERIC II.



HILDERIC fut créé roi, non pas de tout l'empire François, mais seulement de cette partie que Pepin gouvernoit, savoir de la Neustrie, de la Bourgogne & de la Provence, & nullement d'Austrasie, qui comme du temps de Pepin pere de Charles Martel, fut une principauté séparée du reste de l'empire François.

Carloman de son côté fit assembler un concile aux Estines palais des rois d'Austrasie, dont on voit encore les ruines auprès de Binche en Hainaut. On connoît par les actes de ce concile, & par les lettres que le pape Zacharie écrivit à cette

743.
*Childeric est
créé roi d'une par-
tie de l'empire
François.*

*Concile des Es-
tines.*

743.

T. 1. Conc. Gal.

occasion à Boniface évêque de Mayence, & par celles de cet évêque au même pape, l'état pitoyable où l'église de France se trouvoit alors, le dérèglement extrême des évêques, du clergé & des monastères, & que la discipline étoit presque entièrement abolie par tout : on y voit le zèle de ce saint prélat, & l'érection qu'il fit de trois évêchés, dont il n'y en a plus qu'un qui subsiste, savoir celui de Wirtzburg. On lut & on confirma dans ce concile les actes d'un autre, qui avoit été tenu l'année d'uparavant, sans qu'on sache le nom du lieu où il fut assemblé. Voici comme Carloman y parle dans la préface. » Au nom de notre-seigneur Jesus-Christ, moi Carloman, duc & prince des François, l'année sept cent quarante-deux depuis l'incarnation du Seigneur, l'onzième des Kalendes de Mai, avec le conseil des serviteurs de Dieu, & celui de ma noblesse, j'ai assemblé les évêques qui sont dans mon état, avec les prêtres, &c. (a) J'ai dû faire faire ici réflexion à cette préface ; premièrement, parce qu'on y voit Carloman parler en souverain & en maître absolu du royaume d'Austrasie ; en second lieu, parce que c'est le premier concile des Gaules où l'on voit l'époque ou la manière de compter les années depuis l'incarnation de Notre-Seigneur ; au lieu que dans les autres conciles précédens, on date de l'année du règne du roi régnant : & enfin, parce que Carloman prend le titre de duc & prince des François, & que c'est le premier monument où cela se voye.

On voit aussi dans le concile des Estines, ce que fit Carloman, pour adoucir le chagrin des gens d'église, dont les biens avoient été envahis par la noblesse du temps de Charles Martel. Il déclara que la guerre d'Aquitaine l'empêchoit de faire encore restituer ces biens aux églises : mais il ordonna que ceux qui les possédoient, reconnussent qu'ils les tenoient des églises ; que pour chaque métairie ils payassent tous les ans un sou d'or à l'église ou au monastère dont elle dépendoit, &

(a) La préface du concile qui fut relue dans celui des Estines, prouve évidemment la souveraineté de Carloman en Austrasie, sur-tout si on la compare avec celle du concile de Soissons assemblé par Pepin l'année d'après. Dans celle-ci la date est prise de l'année du règne de

Childeric roi des François, & Pepin n'y parle point comme souverain de l'état, au lieu que Carloman dans l'autre parle de l'Austrasie comme de son propre état, & dit : avec le conseil de ma noblesse : *optimatum meorum*, j'ai assemblé les grands de mon état.

qu'à la mort du possesseur l'église ou le monastere rentrât en possession de son bien , pourvû que les mêmes nécessités de l'état ne continuassent pas : car en ce cas il se réservoir le pouvoir de faire durer ces possessions bénéficiaires , & même d'en créer de nouvelles. Cependant une autre guerre s'alluma du côté de la Germanie.

La plupart des révoltes de ces nations germaniques contre les rois ou les ducs des François , n'étoient gueres que des effets de leur inquiétude naturelle , & de leur génie impétueux , que la moindre occasion déterminoit à courir aux armes , sans prendre d'autres mesures. Ainsi pour l'ordinaire il n'en coutoit aux princes François que la peine de passer le Rhin avec une armée pour les châtier. En voici une plus concertée , & dont les suites auroient été plus fâcheuses , si la promptitude des deux ducs n'avoit d'abord remédié à ce qu'elle avoit de plus dangereux.

Sonnechilde , aussitôt après la mort de Charles Martel , prévoyant bien que le changement qu'elle avoit fait faire au partage de la succession en faveur de son fils , lui attireroit bientôt la guerre du côté de Pepin & de Carloman , avoit pris des liaisons secretes avec Odilon duc de Baviere , dont elle étoit niece. Ce duc avoit obligation de son duché à Charles Martel , qui l'avoit préféré aux autres seigneurs de la famille Agilolfingienne , dans laquelle , selon un traité fait depuis très-long-temps avec les rois des François , ils étoient obligés de prendre les ducs de Baviere. Celui-ci , à l'exemple de ses prédécesseurs , avoit grande envie de se tirer de la dépendance de la France (a). On connoît par les anciennes loix Bava- roises faites par nos rois mêmes , en quoi consistoit cette dépendance. On y voit que c'étoit le roi de France qui créoit le duc , ou qui agréoit celui que le peuple avoit élu. On y voit que le roi avoit droit de condamner à la mort les sujets du duc , & que le duc devoit soutenir ceux qui étoient chargés de la part du roi de faire de semblables exécutions ; & de plus , que le duc , sous peine de déposition , étoit obligé de se soumettre à certains édits que les rois de France jugeoient à propos de faire publier dans le pays. La soumission leur étoit devenue

Cap. 8. & 9.

(a) In Codice Legum antiquarum tit. ordinavit in provincia illa aut populus sibi
l. cap. 1. Si quis contradiceret quem rex elegerit , &c.

743.

d'autant plus difficile, que ce n'étoit plus aux rois qu'ils étoient soumis, mais aux ducs d'Austrasie, qui avoient usurpé cette souveraineté, sans avoir la qualité de roi.

Sonnechilde, que l'honneur de la famille Agilolfingienne, aussi bien que les intérêts de son fils, faisoit entrer aisément dans les vûes du duc Odilon son oncle, avoit préparé dans la personne de ce duc, un ennemi à Pepin & à Carloman, pour les occuper, tandis qu'elle s'assûreroit de la partie de la succession, dont Charles Martel avoit avantagé son fils. On ne lui en donna pas le loisir : mais après qu'elle eut été renfermée à Chelles, les correspondances qu'elle avoit eues avec le duc de Baviere, ne laisserent pas d'avoir leur effet.

Fredegar. chron.
c. 120.

Hiltrude sœur de Carloman & de Pepin, s'étoit attachée à Sonnechilde ; & à sa persuasion, & peut-être dans l'appréhension qu'elle avoit qu'on ne la fit abbesse ou religieuse, comme c'étoit alors assez souvent le sort des filles de nos rois & de nos ducs des François, elle étoit convenue de se marier au duc de Baviere qui le souhaitoit. Voyant donc Sonnechilde & Grippon arrêtés, elle se cacha, trouva moyen de se faire conduire jusqu'au Rhin, le passa, & se sauva à la cour de Baviere.

Pepin & Carloman la redemanderent en vain. Le duc de Baviere ne la voulut point rendre, & l'épousa. La guerre d'Aquitaine, dont j'ai parlé, suspendit celle que les deux ducs résolurent sur le champ de faire au duc de Baviere : & après avoir dompté le duc d'Aquitaine, que la nécessité obligea de se soumettre, ils tournerent leurs desseins de ce côté-là ; mais la révolte & le châtiment des Allemans en suspendirent encore l'exécution pour quelque temps.

Annales Metenses.

Le duc de Baviere se servit de cet intervalle pour fortifier son parti. Il envoya au duc d'Aquitaine proposer une ligue offensive & défensive, qu'il signa malgré ses nouveaux sermens. De plus le duc de Baviere engagea encore dans une nouvelle révolte, Theobalde duc des Allemans ; aussi bien que Theodoric duc des Saxons : il eut aussi recours aux Esclavons, qui lui fournirent un grand corps de troupes ; de sorte que les ducs François se virent obligés d'employer toutes leurs forces contre un si formidable ennemi.

Le duc s'avança jusques sur le bord de la riviere de Lech

qui sépare la Suabe de la Baviere , pour leur disputer l'entrée de son pays. Les François vinrent se camper de l'autre côté. On se retrancha de part & d'autre , & l'on fut ainsi quinze jours en présence, la riviere entre deux. C'étoit aux François à passer pour aller attaquer les Bavaois, qui ne prétendoient être que sur la défensive, & soutenir leur rébellion dans leur propre pays. L'impossibilité du passage à la vûe d'une grande armée bien retranchée , le retardement & l'indétermination des François rendoient les Bavaois infiniment fiers. Il en venoit tous les jours sur le bord de la riviere , qui défioient les François au combat , faisant des insultes & des railleries que les soldats souffroient avec une extrême impatience , tout prêts à passer la riviere à la nage, si leurs chefs avoient voulu les conduire à l'ennemi.

Cependant les deux ducs ne demeuroident pas aussi oisifs, qu'ils paroissent l'être. Ils envoyoitent secretement tous les jours au dessus & au dessous de leur camp pour sonder la riviere , & tâcher de découvrir des gués éloignés des ponts , qui étoient soigneusement gardés par les ennemis. On en trouva ; mais on ne pouvoit y aller qu'au travers des bois , & par des marécages très-difficiles à passer. Les ducs se résolurent néanmoins à vaincre ces obstacles , & après s'être bien instruits des difficultés des chemins , ils firent partir leur armée à l'entrée de la nuit. Carloman en prit une partie , & Pepin l'autre. L'un marcha en descendant vers le Danube où le Lech se jette , & l'autre en remontant au-dessus du camp. Ils passerent la riviere avec beaucoup de peine , mais sans opposition , les ennemis n'ayant point de troupes dans ces endroits-là , qu'ils croyoient impraticables. Les François s'approcherent fort près des deux côtés du camp des Bavaois , sans que ceux-ci s'en apperçussent , & dès la pointe du jour ils marcherent à l'assaut. Le duc de Baviere surpris , mit ses troupes en bataille , & soutint quelque temps le choc : mais la consternation , effet ordinaire de la surprise , est un mal contre lequel il n'y a guere de remede , quand elle s'est une fois répandue dans une armée. La plupart ne songerent qu'à se sauver , & le duc de Baviere , après avoir perdu presque tous ceux qu'il avoit menés au combat , fut obligé de s'enfuir lui-même avec très-peu de cavaliers , & ne s'arrêta point ,

Odilon duc de Baviere est battu par Carloman & par Pepin.

Continuat. Fredegar, cap. 110.

743.

qu'il n'eût mis entre les François & lui deux ou trois rivières, & gagné celle qui est encore aujourd'hui appelée Inn, sur laquelle est la ville d'Inspruch. Les François ne laisserent pas de perdre aussi du monde à l'assaut du camp, & dans la rude marche qu'ils avoient faite pour y arriver, où plusieurs périrent dans les marais & dans la rivière.

Theobalde duc des Allemans, & Theodoric duc des Saxons se sauverent chacun dans leur pays. On fit grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le prêtre Serge, qui étoit un envoyé du pape auprès du duc de Baviere. Ce prêtre s'étant laissé gagner par le duc, étoit allé trouver les ducs François le jour de devant le combat, & feignant d'avoir un ordre du pape pour faire finir la guerre, il le leur signifia, & leur fit défense de la part du souverain pontife & de saint Pierre de la continuer. Ce fait est encore un de ces points qui doivent être remarqués dans l'histoire : car c'est le premier exemple qu'on y trouve d'une conduite des envoyés des papes à l'égard des princes, qu'on n'avoit point encore vûe jusqu'alors.

Ce prêtre étant donc amené aux deux ducs après le combat, Pepin lui dit ces paroles en riant : » Seigneur Sergius, » nous avons appris par expérience, que vous n'êtes pas l'a- » pâtre saint Pierre, & que vous n'êtes pas véritablement son » légat : car vous nous dites hier que le pape, par l'autorité » de ce saint, & par la sienne, nous défendoit de faire la » guerre au duc de Baviere; & nous vous répondîmes, que » nous ne pouvions croire que saint Pierre ou le pape vous » eussent chargé de cet ordre. Vous voyez bien maintenant, » que si saint Pierre n'avoit pas crû que notre cause fût juste, » il ne nous eût pas aujourd'hui assisté dans la bataille, comme » il a fait. Soyez donc convaincu, que c'est par l'intercession » de saint Pierre le prince des Apôtres, & par le jugement » de Dieu, auquel nous nous sommes rapportés, que la Ba- » viere & les Bavarois sont soumis à l'empire de France ».

*Carloman entre
dans la Saxe.*

Après cette importante victoire les vainqueurs parcoururent toute la Baviere en la ravageant, & y séjournèrent cinquante-deux jours. Ensuite Carloman prit une partie de l'armée, avec laquelle il entra dans la Saxe. Il y assiégea une place appelée Hochsigbourg, où le duc Theodoric, qui s'y étoit

Étoit retiré, se rendit à lui : Carloman lui fit grace , & lui rendit son duché, après avoir exigé de lui un nouveau serment de fidélité. Nos rois & nos ducs François furent toujours fort embarrassés à gouverner ces peuples de Germanie, que la seule crainte retenoit dans la soumission. Ce qui paroît de plus surprenant, c'est que le châtiment des révoltes tomboit toujours sur les peuples , & que pour l'ordinaire on faisoit grace aux chefs, qu'on laissoit en possession de leur duché : apparemment on n'espéroit pas trouver plus de fidélité dans d'autres, qu'on eût mis en leur place , ou bien c'étoit la considération qu'on avoit pour les familles régnantes , dans lesquelles nos premiers rois en recevant ces nations au nombre de leurs sujets , ou de leurs tributaires , s'étoient engagés à conserver toujours le titre & le pouvoir de duc.

Tandis que Carloman subjugoit ainsi les Saxons , Pepin avec l'autre partie de l'armée avoit passé le Rhin , pour aller repousser un autre ennemi, qui désoloit la France entre la Loire & Paris. C'étoit Hunalde duc d'Aquitaine , qui conformément au traité secret qu'il avoit fait avec le duc de Baviere , ne sût pas plutôt Pepin & Carloman engagés dans la Germanie, qu'il passa la Loire , & mit en-deça tout à feu & à sang. On avoit trop compté sur les paroles qu'il avoit données, d'être désormais fidele à la France, de sorte que le pays se trouva fort dégarni quand il y entra. Il vint jusqu'à Chartres , qu'il assiégea & qu'il prit, & il ne l'abandonna qu'après y avoir mis le feu , qui consuma presque toute la ville , avec l'église cathédrale dédiée à la sainte Vietge. Si-tôt qu'il sût que l'armée Françoisse approchoit , il repassa la Loire ; & la fatigue des troupes , & l'hyver qui étoit proche , ne permirent pas à Pepin de le poursuivre. Hunalde fut châtié l'année d'après dès le commencement de la campagne qui se passa , aussi bien que celle des deux années suivantes , tantôt à réprimer les révoltes des Allemans , tantôt celles des Saxons , & des autres nations Germaniques ; les deux ducs agissant toujours de concert , & avec une union qui les rendoit par-tout invincibles.

Ce fut au milieu de toutes ces victoires que Carloman conçut un dessein , dont il s'ouvrit à son frere l'an sept cent quarante-cinq , peu de temps après avoir dompté & pris, une se-

Tome II. Partie I.

P

743.

745.

Eginard in Annal.

745.

conde fois Theodoric duc des Saxons , & ce dessein surprit toute la France. Carloman fut un très-vailant & très-habile capitaine , comme tant de victoires remportées sur les ennemis du royaume le font assez connoître ; mais il avoit en même-temps beaucoup de religion , beaucoup de vertu & de crainte de Dieu. Touché vivement du desir de faire son salut , à quoi il trouvoit de grands obstacles dans la place où il se voyoit élevé , il pensa sérieusement à quitter le monde , & à renoncer à ses états. On n'avoit point en ce temps-là d'autre idée de retraite que celle du monastere , & l'état monastique étoit alors en très-grande vénération. Carloman avoit résolu de l'embrasser. Cette démarche n'étoit pas sans exemple. Un roi des Merciens * en Angleterre , & un roi de Northumberland ** dans la même Isle , avoient peu d'années auparavant pris ce parti. Hunalde duc d'Aquitaine , qui brûla la cathédrale de Chartres , & qui peu de temps après avoit fait assassiner cruellement son frere , venoit par esprit de pénitence , d'embrasser le même genre de vie. Carloman déclara donc son dessein à Pepin , qui n'y fit pas , à ce qu'il paroît , beaucoup d'opposition. Il ne voulut pas cependant qu'il partît pour Rome , où il avoit résolu de se retirer , sans un équipage digne de son rang , & afin qu'on eût le temps de le lui préparer , il l'obligea à différer son départ de quelques mois & même plus d'un an entier , si nous voulons accorder nos anciens auteurs entre eux touchant la chronologie.

Il cede ses états à Pepin , & se retire dans un monastere.

Continuat. Fredeg. c. 110.

Eginard in Annal. ad an. 746.

Annales Metenses.

746. & 747.

Carloman avant que de partir , remit entre les mains de Pepin le gouvernement de son état , & lui recommanda les intérêts de son fils aîné nommé Drogon. Selon de très-anciennes annales il en avoit encore d'autres , dont il n'est point fait mention , non plus que des conditions auxquelles il ceda son état à son frere , ni des avantages qu'il faisoit à ses enfans.

Il partit pour Rome sur la fin de l'an sept cent quarante-six , accompagné de quantité de seigneurs & d'une grande suite de domestiques. Il fit de très-riches présens au pape en son nom , & de la part de Pepin. Peu de temps après il se fit couper les cheveux , & prit l'habit clerical. Il fit bâtir un monastere sur le mont Soracte , à quelques lieues de Rome , appelé aujourd'hui le mont saint Oreste , & le mont saint Syl-

vestre. Après y avoir demeuré quelque temps , il le quitta par le conseil du pape ; & pour éviter les visites de tous les François qui alloient à Rome , il se retira au monastere du mont Cassin , de l'ordre saint Benoît , où il prit l'habit de moine , & se soumit pour le reste de sa vie aux pratiques de l'obéissance religieuse sous la conduite de l'abbé Optat. Il y vécut très-saintement , & y donna de grands exemples de vertu.

Vers l'an
747.

Annales Meten-
ses ad an. 747.

Pepin devenu maître de tout l'empire François , & duc souverain d'Austrasie , se voyoit plus près que jamais du throne où il aspiroit , & il s'appliqua plus qu'il n'avoit fait encore à faire aimer son gouvernement. Grippon son frere cadet étoit demeuré jusqu'alors renfermé à Neufchastel dans les Arden-nes ; il le tira de sa prison , le fit venir à sa cour , le logea dans son palais , où il le traitoit avec beaucoup d'honneur & d'amitié , & lui donna plusieurs comtés & d'autres terres , qui lui faisoient un revenu très-considérable. Il assembla un concile à Duren , où il avoit un palais , & qui est maintenant une ville entre Aix-la-Chapelle & Cologne. Il y fit faire quantité de reglemens en faveur des pauvres , des veuves & des orphelins , pour le rétablissement des églises ou négligées ou ruinées pendant les guerres , établit des tribunaux pour faire rendre justice dans les provinces , aux personnes opprimées & indéfendues : mais il ne fut pas long-temps sans se repentir de la liberté qu'il avoit donnée à son frere Grippon , dont l'esprit remuant & inquiet l'engagea dans de nouvelles guerres.

Ce jeune homme , dont après tout , les prétentions étoient fondées sur les dernieres volontés de son pere Charles Martel , ne s'ennuyoit gueres moins du palais de Pepin , que de sa prison de Neufchastel. La retraite de Carloman lui fit naître l'envie de se faire duc d'Austrasie ; il commença à faire ses intrigues dans cette vûe , & il entra si bien dans l'esprit de plusieurs seigneurs de la nation , qu'il les mit dans ses intérêts. Il gagna quantité de jeunes gens de la cour & de la noblesse , & fit demander aux Saxons une retraite dans leur pays : puis ayant tout d'un coup disparu , lorsqu'on y pensoit le moins , il s'y réfugia , & fut suivi d'un grand nombre de ces jeunes cavaliers qui s'étoient dévoués à lui , & qui lui menèrent des soldats. On apprit peu de temps après , qu'il étoit

Grippon frere de
Pepin se réfugie
en Saxe.
Eginard in An-
nal.

747.

à la tête d'une armée, & qu'il faisoit des courses dans la Thuringe.

Pepin eut bientôt passé le Rhin ; il entra dans la Thuringe , pour la défendre avec une armée de François , tandis que les Esclavons Vinides , qui avoient autrefois fait tant de peine à Dagobert I. & que Pepin avoit engagés à le servir dans cette guerre , entrèrent dans le pays des Saxons avec une armée de cent mille hommes , & se joignirent à lui. Les Saxons appelés Nordsquaves , qui ne s'étoient pas attendus à être attaqués de ce côté-là , mirent les armes bas , demandèrent quartier , & promirent de se faire chrétiens , si on leur pardonnoit. Pepin leur accorda la vie : mais il fit raser tous leurs forts , & fit vivre son armée à discrétion pendant quarante jours dans leur pays , où plusieurs en effet embrassèrent la religion chrétienne. Theodoric duc des Saxons fut pris une troisième fois dans sa forteresse d'Hocfigbourg , & apparemment il lui en coûta la vie , car il n'en est plus fait mention depuis.

Annales Meten-
ses.

Eginard, in An-
nal.

Gripon ne laissa pas de faire bonne contenance avec son armée , se retrancha sur le bord d'une rivière qu'Eginard appelle Missaca , en un lieu nommée Schaningen. Pepin vint à lui pour le combattre : mais sur le point qu'on étoit d'en venir aux mains , on fit des propositions de paix , & les deux armées s'éloignèrent l'une de l'autre , sans en venir à la bataille. Ce pour-parler & cette espèce de trêve n'eut point d'effet. Gripon ne l'avoit proposée que pour se tirer du danger où il étoit , & des mains des Saxons , dont il commençoit à se défier. Il lui venoit tous les jours des troupes de France , envoyées par le parti qu'il y avoit. Ce fut apparemment ce qui empêcha Pepin de pousser plus loin ses victoires en Germanie , & ce qui l'obligea de repasser le Rhin , de peur que ce parti ne se fortifiât pendant son absence.

Mais Gripon ne manqua pas de profiter de cette retraite , & d'une conjoncture favorable qui se présenta de faire une conquête importante , qu'il regardoit comme un établissement , ou du moins comme un moyen plus facile de se soutenir contre la puissance de Pepin.

Il se fait procla-
mer duc de Ba-
vière.

Durant cette campagne , Odilon duc de Bavière mourut , ne laissant qu'un fils fort jeune nommé Tassillon , qu'il avoit

eu de Hiltrude, cette sœur de Pepin, qui après la mort de Charles Martel, s'étoit évadée & réfugiée en Baviere, où elle avoit épousé le duc malgré ses deux freres. Au temps de sa fuite elle étoit dans les intérêts de Grippon, & Grippon dans les siens : mais ces intérêts devinrent contraires. Grippon avec ses François & un secours du duc des Allemans, marcha en Baviere, s'y fit joindre par un seigneur François nommé Suger, qui lui amenoit un nouveau corps de troupes de France, surprit la duchesse & son fils, les prit, & se fit proclamer duc de Baviere. Ce qui lui facilita cette conquête, c'est qu'il étoit fils d'une Bavaroise, savoir de Sonnechilde niece du dernier duc.

747.

Si Pepin avoit pu espérer autant de soumission de son frere, que du jeune duc Tassillon son neveu, peut-être l'auroit-il laissé en possession de ce qu'il avoit pris, en lui pardonnant la maniere dont il s'en étoit saisi : mais la connoissance qu'il avoit de son ambition, & des ligues qu'il avoit faites avec les Saxons & les Allemans, lui firent comprendre qu'il n'en demeureroit jamais là, & que la Baviere sous un tel duc, seroit comme la place d'armes de toutes les nations Germaniques ennemies ou mécontentes de la France, pour l'attaquer en toute occasion. Il se résolut donc de l'en chasser. Grippon s'y attendoit bien, & se prépara à se défendre, mais il tenta en même-temps une autre voie plus douce & plus sûre, pour se maintenir dans son nouvel état.

Il envoya en Italie un de ses confidens ^à Optat, abbé du mont Cassin, & à Carloman qui demeuroit dans ce monastere, & les engagea à prier le pape de se faire médiateur entre lui & Pepin. Le pape le voulut bien. Il est vraisemblable qu'il en écrivit immédiatement à Pepin : mais nous n'avons que la lettre qu'il écrivit aux évêques de France sur ce sujet, pour les exhorter à employer tout leur crédit & toute leur autorité, pour ménager la paix. Optat & Carloman y exhorterent aussi Pepin ; mais ils ne purent rien gagner sur lui.

Tom. I. Concil.
Gall. p. 575.

Pendant l'hyver de l'année sept cents quaranté-sept & le commencement de sept cent quarante-huit, il prit des mesures pour n'avoir rien à craindre au dedans du royaume ; & le printemps ne fut pas plutôt arrivé, qu'avec une promptitude extrême il se rendit en Baviere, y poussa si vivement

*Il est pris par
Pepin, qui lui donne
un appanage.*

747. 748.

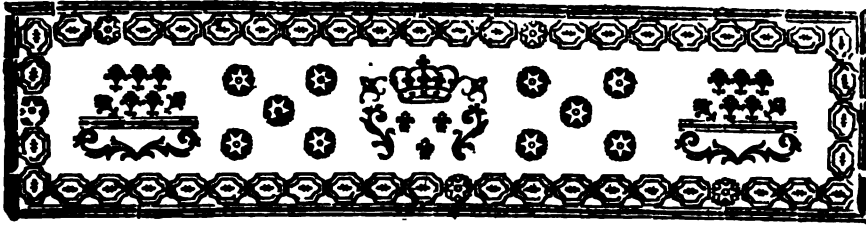
748.

An. 748. An-
nal. Ratisbon. T.
4. Analect.

Annales Meten-
ses.
Eginard. in An-
nal.

Grippon, qu'il le prit avec la plus grande partie des mécontents qui avoient suivi son parti. Après avoir rétabli le jeune duc Tassillon qu'il laissa sous la conduite de sa mere, il rentra en France, où il amena Grippon, & au lieu de le faire punir, comme il le pouvoit, il le traita avec beaucoup de bonté, le conjurant de ne plus mettre sa patience à l'épreuve, de ne plus s'abandonner aux conseils violens de personnes qui ne cherchoient qu'à mettre la division dans leur famille & dans l'état; & non-seulement il le mit en liberté, mais encore il lui donna la ville du Mans pour y demeurer, & une espece d'appanage de douze comtés dans le royaume de Neustrie, sur lesquels il le préposa avec le titre de duc.

Cette condition étoit au moins tolérable pour un homme à qui ses révoltes & ses malheurs devoient en faire attendre une toute différente : mais il demeurait sujet de Pepin, & c'étoit à quoi il ne pouvoit se résoudre. Le chagrin le détermina encore une fois à quitter la France dès la même année, & à se jeter entre les bras du duc d'Aquitaine, qu'il alla trouver en Gascogne. Il en fut reçu avec joie, comme un homme qui pourroit lui être utile avec le temps contre la France. Pepin ne s'embarassa pas fort de cette retraite. Tout étoit soumis au dedans & au dehors du royaume, & ses victoires l'avoient rendu redoutable à tous ses ennemis. La douceur de son gouvernement lui avoient attaché le cœur des peuples, & les grands l'aimoient, & le craignoient. Enfin il crut être en état de faire ce que ni son pere, tout puissant & tout redoutable qu'il étoit, ni aucun de ses ancêtres, excepté Grimoald grand oncle de son pere, qui n'y réussit pas, n'avoient osé tenter, quelque passion qu'ils en eussent ; ce fut de prendre le titre de roi, & de monter sur le throne à la place de l'idole qui l'occupoit. Il en vint à bout par son adresse & par sa politique, avec beaucoup plus de facilité, que la grandeur de l'entreprise ne devoit lui faire espérer. C'est ce que je raconterai dans l'histoire de la seconde race de nos rois, à laquelle Pepin, en s'emparant de la couronne, donna commencement.



OBSERVATIONS

Critiques & Historiques sur l'Histoire de la
premiere Race.

I.

DU premier roi de France.

I I.

Du tombeau de Childeric qui se voit à la bibliotheque du roi.

I I I.

Du sacre des rois de la premiere race.

I V.

De la sainte ampoule de Reims.

V.

De la longue chevelure des rois de la premiere race.

V I.

Du droit de succeder à la couronne dans le temps de la premiere
race.

V I I.

Des médailles des rois de la premiere race.

V I I I.

Des chartes des rois de la premiere race.

I X.

De la religion des François sous la premiere race.

X.

De la langue des François sous la premiere race.

X I.

Des loix saliques.

X I I.

Des Gaulois sujets des rois de la premiere race.

X I I I.

Des tributs que les fujets des rois de la premiere race leur payoient.

X I V.

Du partage des terres entre les Gaulois & les François.

X V.

Des différentes conditions ou états qui étoient en usage parmi les François dans le temps de la premiere race.

X V I.

Des maires du palais.

X V I I.

Des titres de ducs, comtes & marquis.

X V I I I.

Des différens partages de l'empire François dans le temps de la premiere race.

X I X.

De la maniere dont les rois prenoient possession du throne dans le temps de la premiere race.

X X.

Des assemblées ou parlemens qui se tenoient sous les rois de la premiere race.

X X I.

Des fleurs de lis.

X X I I.

Du titre de très-chrétien.

X X I I I.

Des titres de consul & d'auguste donnés à Clovis.



I.

Du premier roi de France.

LE pere Daniel a entrepris de montrer dans le premier article de sa préface historique, que Clovis doit être regardé comme le véritable fondateur de la monarchie Françoisé; c'est, dit-il, le premier qui ait eu dans les Gaules en-deçà du Rhin un établissement fixe, au lieu que ceux qui l'avoient précédé ne s'étoient pas proprement établis dans les Gaules, mais y avoient fait seulement quelques excursions qui n'avoient eû aucune suite, parce que repoussés par les armes des Romains ils s'étoient vûs contraints de repasser le Rhin.

Cette opinion a trouvé grand nombre de contradicteurs, car sans parler de M. l'abbé de Camps qui affectoit de contredire le pere Daniel dans tout ce qu'il pouvoit, sans garder les regles les plus indispensables de la bienséance, & qui pis est, en violant souvent celles de la logique; sans parler, dis-je, de cet adversaire passionné, M. l'abbé Dubos qui rend en toute occasion au pere Daniel toute la justice qu'il mérite, Dom Bernard de Montfaucon, M. le Gendre de saint Aubin, & la plupart de ceux qui ont écrit sur notre histoire depuis le pere Daniel, n'ont pas approuvé son opinion sur le premier fondateur de la monarchie Françoisé.

Avant lui on avoit regardé Pharamond comme le premier roi de cette monarchie; on mettoit Clodion le second, Merouée le troisieme, & Childeric le quatrieme.

Mais il est bon de remarquer que tous n'étoient nullement d'accord sur celui de ces quatre rois qui le premier avoit eu un établissement fixe dans les Gaules.

Les uns vouloient que ce fût Pharamond, & ce sentiment a été encore embrassé par M. le Gendre de saint Aubin; d'autres, comme M. l'abbé Dubos, ne placent cet établissement que sous le regne de Clodion; d'autres, comme le pere Liron, dans ses singularités historiques, en attribuent l'honneur à Merouée; d'autres enfin, comme François Hotman & le cardinal Baronius, fixent l'établissement des François dans les Gaules, au regne de Childeric pere de Clovis.

Mais aucun ne s'est avisé de nier que Clovis n'ait eu un royaume établi dans les Gaules. On dispute, on se divise à l'égard des quatre rois qui ont précédé Clovis; mais à l'égard de ce prince, il n'y a aucune dispute ni aucun partage, & cette seule réflexion suffisoit, ce semble, pour autoriser le pere Daniel à commencer son histoire de France par le regne de Clovis.

S'il l'eût commencée par celui de Pharamond, dont la vie est si obscure qu'on ne connoît presque ce prince que par son nom, ce qui fait que

M. l'abbé Dubos qui a tant fait de recherches sur les commencemens de notre monarchie n'en dit qu'un mot, on eût été en droit de le blâmer d'avoir commencé son histoire par le regne d'un prince dont personne ne peut dire avec la moindre certitude, s'il eut jamais un établissement fixe dans les Gaules.

S'il l'eût commencé par le regne de Clodion, mêmes difficultés de la part du pere Liron, par exemple, qui n'ose décider si Clodion, après avoir tenté plus d'une fois de s'établir dans les Gaules, ne fut pas obligé de repasser le Rhin.

Il n'eût pas été mieux appuyé en la commençant par les regnes de Merouée & de Childeric; au lieu qu'en la commençant par celui de Clovis, il se trouve d'accord avec tous les auteurs dont aucun ne nie & n'a jamais nié que Clovis n'ait eu un établissement fixe dans les Gaules. Il a donc mieux fait de la commencer par une époque avouée, reconnue & non contestée, que de remonter à des temps pleins d'obscurités & d'incertitudes. Il avoit devant lui l'exemple de Gregoire de Tours qui écrivoit il y a douze cents ans. Cet historien étoit sans doute bien plus à portée qu'on ne peut l'être aujourd'hui de connoître les véritables commencemens de la monarchie; cependant nous ne voyons pas qu'il se soit mis en peine d'écrire l'histoire de France, comme d'une monarchie fixe & assurée, avant le regne de Clovis.

On doit donc regarder le regne de nos quatre premiers rois comme une espece de problème historique qui peut bien exercer la curiosité des savans; mais qui ne peut gueres fournir à un historien cette suite de faits liés & circonstanciés, dont on forme le tissu d'une narration intéressante & capable d'attacher l'esprit des lecteurs.

M. le Gendre de saint Aubin assure à la vérité, que les raisons produites par le P. Daniel pour reculer jusqu'à Clovis le commencement de la Monarchie n'ont rien de solide.

Mais il eût fallu les réfuter solidement, ces raisons, pour être en droit de dire qu'elles n'ont rien de solide, & il se trouve au contraire que ce sont celles que produit M. de Saint-Aubin pour établir le royaume de Pharamond dans les Gaules, qui sont toutes réfutées d'avance dans la préface historique du P. Daniel. M. de Saint-Aubin s'autorise de la chronique de Prosper; mais il ne répond pas à la remarque du P. Daniel, que cette chronique dit bien que Pharamond, Clodion, Merouée, & Childeric regnerent en France, in Francia, mais que ce mot ne signifie pas un pays en deça du Rhin, puisqu'il signifioit alors le pays qui est au-delà de ce fleuve, où le P. Daniel ne nie pas que ces rois ne fussent établis.

Il faut encore observer que cette opinion du P. Daniel sur le véritable commencement de notre monarchie ne lui est pas tellement propre: qu'aucun autre ne l'eût encore avancé avant lui, mais si cette remarque lui ôte le mérite de la nouveauté, ne peut-on pas dire aussi qu'elle lui ôte en même temps le défaut de la singularité, & de la hardiesse?

M. le Gendre de Saint-Aubin observe, p. 444. lui-même, que cette opinion avoit été publiée par Rubis dès le commencement du XVII^e. siècle, dans sa *Conférence des prérogatives des monarchies & maisons de France*. Chantereau avoit été du même avis. On voit à la bibliothèque du roi un manuscrit de cet auteur sur la loi salique, où il s'exprime ainsi à l'occasion du baptême de Clovis: *A proprement parler, voilà le commencement de la monarchie Française ou franc-Gauloise : au précédent ce n'étoit de la part des François que courses & brigandages, plutôt que guerre déclarée & justes conquêtes.*

Si l'on considère les regnes de Pharamond, Clodion, Merouée & Childeric comme autant de problèmes historiques, abandonnés aux recherches & à la curiosité des savans, on trouvera de grandes raisons de penser que ces trois derniers rois s'étoient déjà établis dans les Gaules avant le regne de Clovis. Dom Bernard de Montfaucon dans sa préface des *monumens de la monarchie Française*, prétend que la maniere dont Gregoire de Tours raconte les commencemens du regne de Clovis, *ruine absolument l'opinion du P. Daniel*. Il paroît en effet que ce prince, pour faire la guerre à Syagrius, s'associa différens rois de la même nation que lui, & dont quelques-uns même étoient ses parens, & qui se trouvoient déjà établis dans les Gaules.

M. l'abbé Dubos employe l'autorité du pere Sirmond & du pere Petau, pour montrer que Clodion s'empara de Cambray, & que l'échec que reçurent ses troupes auprès du *vieil Hedin* ne doit point être confondu avec la défaite qui lui fit perdre tout le pays qu'il avoit conquis sur les Romains; puisque entre le combat dont parle Gregoire de Tours & cette défaite, il y a au moins un intervalle de dix-huit ans.

« Clodion, dit le pere Petau, fut le premier de nos rois qui passa le Rhin pour s'établir dans les Gaules : mais ayant été attaqué par Aëtius il perdit la partie des Gaules qu'il avoit occupée ». Voilà la défaite qui fit véritablement perdre à Clodion toutes ses conquêtes. Le pere Petau ajoute : « dix-huit ans après, c'est-à-dire, vers 445 Clodion amena une armée de Francs dans le Cambresis & dans l'Artois, il y défit les Romains, & se rendit maître du pays qui est entre ces deux cités & la riviere de Somme. On voit cependant que Clodion fut alors battu dans une rencontre, où il fut poussé par Aëtius ». Il veut dire dans le combat du *vieil Hedin*, où Clodion reçut un échec à la vérité, mais sans qu'aucun historien dise qu'il ait perdu pour cela toutes ses conquêtes; comme ils le disent de la défaite qui avoit précédé celle-ci d'environ dix-huit ans. Le pere Sirmond se trouve d'accord là-dessus avec le pere Petau, & il s'attache à prouver par de solides raisons la distance que l'on doit mettre entre ces deux événemens.

On n'est pas sûr que Clodion fût pere de Merouée; mais il paroît certain que Merouée fut pere de Childeric, & celui-ci pere de Clovis, & c'est sans doute ce qui a fait appeller Merovingienne la premiere race de nos rois, parce que Merouée en est incontestablement le chef.

De savoir présentement lequel de ces rois a eu le premier un établissement fixe dans les Gaules ; si Clodion y trouva déjà un royaume formé & établi , si la gloire de ce premier établissement est due à Clodion , à Merouée , ou à Childeric ; c'est , comme je l'ai dit , un problème historique sur lequel les savans se sont partagés , & qui dès-lors doit être mêlé de beaucoup d'incertitude ; au lieu que l'établissement de Clovis dans les Gaules , est un fait certain & indubitable que personne n'a jamais révoqué en doute ; & pour commencer son histoire par un point fixe & non contesté , le pere Daniel devoit assurément la commencer par le regne de Glovis.

On peut dire même que cette maniere de commencer le catalogue de nos rois est d'un usage beaucoup plus ancien qu'on ne l'imagine.

Dans un manuscrit de la bibliotheque Colbert que M. l'abbé le Bœuf juge être du XIII^e siecle , on voit un catalogue des rois de France qui commence ainsi :

Hæc sunt nomina regum Francorum in portâ beatæ Mariæ Parisiæ scripta :

Noms des rois de France tels qu'ils sont écrits sur le portail de l'église de Notre-Dame de Paris :

Primus rex Clodoveus ,

Premier roi , Clovis :

Secundus Lotharius ,

Second roi, Lothaire ou Clotaire , car on convient que le C se trouve souvent supprimé dans le nom de ce prince , ainsi que dans celui de Clovis , de Chilperic & de beaucoup d'autres semblables. Ce catalogue finit à saint Louis :

Ludovicus qui nunc regnat ,

Louis qui regne présentement & qui est le trente-neuvieme roi :

D'où il s'ensuit que du temps de saint Louis on regardoit Clovis comme le premier roi de France ; & par conséquent comme le premier fondateur de la monarchie,

II.

Du tombeau de Childeric qui se voit à la bibliotheque du roi.

CE tombeau est le plus ancien monument de la nation Française ; puisque son antiquité est d'environ douze siecles , Childeric étant mort dans le V^e siecle vers l'an 480.

On appelle tombeau de Childeric , non pas ce qui renfermoit le corps de ce monarque , il avoit été mis dans une maçonnerie de pierre qui fut détruite , faute de savoir ce que c'étoit , lorsque l'on fouilla par hasard dans le lieu de sa sépulture.

On donna ce nom à tout ce qui étoit contenu dans ce tombeau.

Voici l'histoire de cette découverte. Le 27 Mai de l'an 1653. le curé de la paroisse de saint Brice à Tournay, faisant abattre quelques vieilles maisons qui tomboient en ruine pour en faire bâtir une autre plus ample à la place ; comme l'on creusoit les fondemens, on trouva d'abord à la profondeur de sept piés, une agraffe d'or, & ensuite un sac de cuir presque pourri, où il y avoit plus de cent médailles d'or.

Celui des ouvriers qui s'en aperçut le premier jeta un grand cri qui fit assembler du monde. Le doyen de Tournay & quelques autres ecclésiastiques accoururent pour voir ce que c'étoit.

On trouva encore environ deux cent médailles d'argent, deux têtes de mort, l'une beaucoup plus grosse que l'autre, & quelques os d'un squelette; les os, les dents & la mâchoire d'un cheval, dont un des fers s'étoit encore conservé; mais ce fer s'en alla en pieces dès qu'on le toucha. Ensuite dans le circuit d'environ cinq piés on trouva :

- 1°. Une épée dont la lame quand on la leva, tomba en morceaux.
- 2°. Divers morceaux d'or qui servoient d'ornemens au fourreau de l'épée & au baudrier.
- 3°. Le fer d'une hache & celui d'un javelot rongés par la rouille.
- 4°. Un étui d'or avec un poinçon ou stilet pour écrire.
- 5°. Deux petites verges d'or, quarrées & émaillées de rouge avec leurs clous d'or, qui avoient servi à joindre ensemble deux plaques d'ivoire pour des tablettes.
- 6°. Une petite tête de bœuf d'or émaillée.
- 7°. Plusieurs figures d'abeilles, d'or & d'émail.
- 8°. Diverses autres pieces d'or & d'émail que l'on croit avoir servi à orner les mords, la bride, & le harnois du cheval.
- 9°. Un gros anneau d'or sans chaton & sans cachet.
- 10°. Quatre grosses agraffes d'or qui paroissent avoir servi à attacher le ceinturon, ou le baudrier du prince.
- 11°. Une boule de crystal, grosse à peu près comme une balle de paume.
- 12°. Un anneau d'or à cacheter ou à sceller, sur lequel on voit la figure de Childeric, avec ces mots gravés autour en caractères Romains : **CHILDERICI REGIS.**

Toutes ces richesses ayant été rassemblées furent présentées à l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, qui ordonna à Jacques Chifflet son premier medecin, d'écrire l'histoire de cette découverte, d'où l'on a tiré toutes les particularités qu'on vient de rapporter.

Après la mort de l'archiduc Leopold, ce trésor passa au cabinet de l'empereur Ferdinand III. qui eut pour successeur à l'empire Leopold I.

Vers l'an 1664. l'archevêque de Mayence fit témoigner à l'empereur Léopold I. par le pere Brenik Jésuite, confesseur de Sa M. I. qu'il lui seroit sensiblement obligé, s'il vouloit bien le gratifier de ces beaux restes de l'antiquité, en lui laissant entrevoir que son dessein étoit de les présenter au roi de France. L'empereur y consentit, il retint seulement

quelques-unes des abeilles & fit faire des copies des autres pièces principales.

M. l'archevêque de Mayence envoya ce présent au roi par M. du Fresne (a) qu'il lui remit l'an 1665. Le roi qui pensoit dès-lors à enrichir comme il a fait depuis, de pièces antiques, son cabinet & la bibliothèque royale en fut beaucoup de gré au prélat, & c'est ainsi que le monument dont il s'agit passa à la bibliothèque du roi, où les curieux & principalement les étrangers s'empressent de le voir.

Le sieur Chifflet a fait un gros ouvrage sur ce tombeau de Childeric, où il répand l'érudition à pleines mains, mais qui paroît rempli de beaucoup de choses inutiles.

Voici présentement quelques observations que l'on peut faire sur ce monument.

1°. La coutume de la plupart des peuples de ce temps-là étoit d'enterrer avec leurs princes, leurs armes, leur cheval de bataille, & une infinité de choses encore plus précieuses. On lit dans Jornandès qu'Attila roi des Gots, fut enterré avec ses armes & beaucoup d'autres choses semblables à celles que l'on trouva dans le tombeau de Childeric; & Tacite nous apprend que c'étoit l'usage en Germanie d'où étoit Childeric, d'enterrer le cheval du prince avec lui; il dit même que, quand on brûloit les corps des princes, on brûloit dans le même bucher leurs armes & leur cheval.

2°. Il paroît que cette tête de bœuf que l'on trouva dans le tombeau de Childeric étoit une idole: nous voyons en effet dans le quatrième concile d'Orléans un canon, qui défend aux François de jurer sur la tête de quelque animal que ce soit, farouche ou domestique, selon l'usage des payens.

3°. La boule de crystal n'a peut-être été mise dans le tombeau que comme une chose précieuse en ce temps-là: quelques auteurs ont cru cependant que les rois Francs tenoient une pareille boule à la main dans les jours de cérémonie comme une marque de leur dignité, & qu'ainsi elle faisoit partie des ornemens royaux.

» Il est vrai, dit M. l'abbé Dubos, que cette boule est deux ou trois
» fois plus petite que celle dont les souverains peuvent encore se ser-
» vir aujourd'hui pour un pareil usage, & que les peintres & les sculp-
» teurs mettent aujourd'hui dans la main des empereurs & des rois;
» mais il faut qu'insensiblement on ait augmenté le volume de ces glo-
» bes dont nous parlons. Ce qui est certain, c'est que les globes qui
» sont employés dans les médailles antiques des empereurs Romains,
» comme le symbole de l'état, ne sont pas plus grands à en juger par
» rapport aux figures d'hommes qui sont sur ces mêmes médailles que
» le globe qui s'est trouvé dans le tombeau de Childeric. J'ajouterai

(a) M. Dubos dit que c'étoit Maximilien Henri de Bavière, électeur de Cologne. Le père Mabillon dit que ce fut Jean-Philippe de Schomborn. C'est M. l'abbé Dubos qui s'est mépris.

« même, que nous avons encore plusieurs statues de nos rois de la première race faites sous le regne de la troisième, qui représentent ces princes tenant à la main un globe plus petit sans comparaison, que les globes symboliques auxquels les peintres & les sculpteurs des derniers siècles ont accoutumé nos yeux.

4°. Le sieur Chifflet veut trouver dans les figures d'abeilles l'origine des fleurs de lis; & M. l'abbé Dubos a cru pouvoir adopter cette opinion :

Voici comme il s'exprime.

« Childeric, suivant toutes les apparences, portoit ces petites figures cousues sur son vêtement, parce que la tribu des Francs, sur laquelle il régnoit, avoit pris les abeilles pour son symbole, & qu'elle en parsemoit ses enseignes. Les nations Germaniques, dont les Francs faisoient partie, prenoient chacune pour son symbole, au rapport de Cluvier, quelque animal dont elle portoit la figure sur ses enseignes.

L. 1. c. 49.

« D'abord elles n'auront mis dans ces drapeaux que les bêtes les plus courageuses; mais le nombre des nations & des tribus, venant à se multiplier, il aura fallu que les nouvelles nations & les nouvelles tribus, pour avoir un symbole particulier, qui les distinguât des autres, missent sur leurs enseignes, des animaux de tout genre & de toute espèce.

« Je crois même, poursuit M. l'abbé Dubos, que nos abeilles sont, par la faute des peintres & des sculpteurs, devenues nos fleurs de lis; lorsque dans le XII^e. siècle, la France & les autres états de la chrétienté commencèrent à prendre des armes blasonnées, quelques monumens de la première race qui subsistoient encore dans le XII^e. où XIII^e. siècle, & sur lesquels il y avoit des abeilles mal dessinées, auront même donné lieu à la fable populaire, que les fleurs de lis que nos rois portent dans l'écu de leurs armes fussent originai-
« rement des crapeaux; fable qui a eu long-temps cours dans les Pays-Bas, où l'on cherchoit à rendre les François méprisables par toutes sortes d'endroits.

Le pere Daniel n'approuvoit nullement cette opinion, que le sieur Chifflet avoit déjà avancée sur l'origine des fleurs de lis. L'on verra dans la suite de nos observations, quel étoit le sentiment du pere Daniel sur cette origine.

5°. A l'égard du cachet de Childeric où l'on voit le portrait de ce prince, il faut remarquer que ce portrait étant creusé dans l'or, parce que le prince s'en servoit pour cacheter en relief, on n'en distingue pas bien les traits en les considérant dans le cachet même; mais quand on en tire l'empreinte sur de la cire, on remarque, 1°. que ce portrait n'avoit pas été travaillé par une main fort habile; 2°. que la gravure que le sieur Chifflet en a fait faire n'est pas fort exacte. Le graveur du sieur Chifflet semble avoir donné à Childeric le visage d'un enfant, &

l'on voit dans les empreintes de ce cachet , un visage d'homme à qui l'on peut donner trente-cinq à quarante ans.

6°. La question la plus importante que l'on puisse faire sur ce monument est de savoir , quel est le roi qui se trouve représenté sur ce cachet ; si c'est Childeric pere du grand Clovis , ou quelque autre roi du même nom dont l'histoire ne nous est pas connue.

Tous les savans sont convenus assez unanimement que ce portrait a été celui de Childeric , pere de Clovis , dont la plupart des auteurs rapportent la mort à l'an 480.

La longue chevelure de ce prince qui étoit , comme on le montrera dans la suite , le signe distinctif des rois de la premiere race ; le titre de roi gravé sur son cachet à la suite de son nom , marque évidemment que ce Childeric étoit roi des Francs.

Mais ces preuves ne sont pas encore suffisantes pour montrer que ce roi des Francs fût Childeric , pere de Clovis.

Pour s'en assurer autant qu'il est possible de le faire , au milieu de la confusion & des ténèbres qui enveloppent des temps si reculés , & avec le peu de lumière que l'on peut tirer des anciens monumens qui donnent plus de lieu à la conjecture , que de fondement à la certitude ; on a observé que parmi les médailles que l'on trouva dans le tombeau , il ne s'en trouve pas une seule des empereurs qui ont régné depuis l'an 480 , que l'on regarde comme l'année de la mort de Childeric , pere de Clovis.

Toutes ces médailles représentent quelques uns des empereurs qui ont régné avant Childeric ou en même temps que lui , ce qui semble montrer que ce tombeau est celui d'un roi mort vers l'an 480 & par conséquent de Childeric , pere de Clovis.

On trouve cependant trois auteurs célèbres qui ont prétendu que ce monument n'avoit rien qui pût le faire regarder comme le tombeau de Childeric , pere de Clovis. Ces trois auteurs sont , 1°. le pere Hardouin jésuite , 2°. le sieur Audigier , 3°. M. le Gendre de Saint-Aubin , qui a suivi l'opinion du sieur Audigier dans son livre intitulé : *Antiquités de la nation & de la monarchie Française*.

Le pere Daniel avoit composé deux dissertations à ce sujet contre le pere Hardouin.

Il examine dans la premiere , si le tombeau trouvé à Tournay en 1653 est véritablement le tombeau de Childeric , roi des François & pere de Clovis.

Dans la seconde , il examine les preuves du christianisme de ce prince , que le pere Hardouin avoit prétendu tirer du tombeau même.

A l'égard du premier article , le pere Daniel observe que le pere Hardouin avoit varié sur ce point ; d'abord il parut reconnoître que ce tombeau étoit véritablement celui de Childeric , & il soutint seulement que ce monument établissoit le christianisme de ce prince contre le témoignage uniforme de tous les historiens ; il déclara dans la suite que ce tombeau

tombeau n'est nullement celui de Childeric, par cette note insérée dans la nouvelle édition de ses ouvrages faite en Hollande. *L'auteur a reconnu depuis, que ce monument n'étoit point le tombeau de Childeric, mais seulement un trésor composé de diverses pieces ramassées qu'on avoit enfoncées au temps de guerre dans un cimetiere pour le sauver des mains des voleurs.* (Deprehendit postea autor non fuisset hunc tumulum Childerici, &c.)

Le pere Daniel réfute cette opinion & montre ; 1°. qu'il est indubitable qu'il s'agit ici d'un véritable tombeau & non pas d'un trésor, puisqu'on y a trouvé non-seulement des choses précieuses ramassées en cet endroit, mais encore deux têtes de morts & d'autres restes de squelettes. 2°. Qu'il s'agit du tombeau d'un prince, puisqu'il n'y avoit que les princes que l'on eût coutume d'enterrer avec tout le magnifique attirail qui se trouve dans celui-ci. 3°. Qu'il s'agit du tombeau de Childeric, roi des François, comme le prouve l'inscription du cachet, la longue chevelure du prince, qui étoit alors le signe distinctif des rois Francs, & les médailles trouvées dans ce tombeau qui toutes représentent des empereurs dont le regne a précédé la mort de Childeric, roi des François.

Le pere Hardouin prétendoit que, si le cachet avoit porté l'empreinte d'un roi, on auroit marqué sur la tête une couronne ou un diadème ; d'où il concluoit que le nom de Childeric avec le titre de roi qu'on lit autour du cachet, y avoient été ajoutés après coup : mais le pere Daniel observe, combien il est absurde d'imaginer que l'inscription du cachet soit l'ouvrage d'un imposteur, & qu'elle ne soit pas aussi ancienne que le cachet même ; & quant au défaut de couronne ou de diadème, il fait remarquer au pere Hardouin, que l'on conserve dans le cabinet du roi une médaille d'Attila, où ce fameux roi des Huns est représenté sans diadème, comme Childeric dans son cachet. Quant au christianisme de Childeric, le pere Hardouin se fonde, 1°. sur les médailles des empereurs chrétiens qui se sont trouvés dans le tombeau. Le pere Daniel répond que les marques de christianisme qui se voyent sur les médailles de ces empereurs prouvent bien le christianisme des empereurs, mais non celui de Childeric. Ces médailles étoient des monnoies courantes dans l'empire, & les payens les ramassoient avec autant de soin que les Turcs pourroient recueillir les monnoies de nos princes, quoique ces monnoies portent souvent des marques de leur christianisme. 2°. Le pere Hardouin se fonde sur des croix qui lui paroissent gravées sur quelques-uns des ornemens d'or qui semblent avoir appartenu à Childeric.

Le pere Daniel répond, que ce sont des figures mises sans dessein & qui viennent uniquement du caprice des graveurs, qui ont tracé différentes lignes sur ces ornemens dont quelques-unes ont formé des croix.

3°. Le pere Hardouin se fonde sur ce que le tombeau de Childeric a été trouvé dans un cimetiere : mais il seroit difficile de prouver que ce lieu fût un cimetiere il y a douze cents ans ; & d'ailleurs le sieur Chifflet

Antiquité de la
nation Françoisé,
P. 534.

qui le premier nous a donné l'histoire de cette découverte , lorsqu'elle étoit encore récente , dit que le tombeau fut trouvé non dans le cimetière même , mais auprès du cimetière. Le sieur Audigier a prétendu prouver par les mêmes raisons le christianisme de ce Childeric , dont le tombeau fut trouvé à Tournay. M. le Gendre de Saint-Aubin qui trouve *ces raisons très-fortes* n'avoit pas vû celles dont le pere Daniel s'est servi pour y répondre : le sieur Audigier pour appuyer son sentiment , soutient que la tête de bœuf trouvée dans le tombeau loin d'être une idole , n'étoit autre chose qu'une marque de l'inclination de Childeric pour la chasse des buffles ou bœufs sauvages. Et M. le Gendre de Saint-Aubin ajoute , que la raison la plus forte pour prouver que ce tombeau ne peut être celui de Childeric , pere de Clovis , est ce globe de crystal dont on a parlé ; il suppose que ce globe est une marque de la dignité impériale , qu'il prétend n'avoir été conférée à aucun roi François avant Clovis , qui *la reçut* , dit-il , *sur la fin de son règne* , d'où il conclut que ce tombeau ne peut pas être antérieur au règne de Clovis.

Il avoue que ce Childeric roi chrétien , dont le tombeau fut trouvé à Tournay ne se présente pas facilement à nos recherches , & il croit que c'étoit Childeric , fils de Clotaire & de la reine Ingonde , lequel mourut avant son pere , soit que ce prince ait été « roi de Soissons » comme Audigier le prétend , soit que dans l'inscription gravée sur son cachet il ne se soit qualifié roi , que parce que tous les fils de « roi avoient ce titre ». *Regum enim liberos reges vocare mos erat* : dit M. de Valois , livre 7. ce qu'il prouve en effet par divers exemples.

C'est ainsi que les anciens monumens sont abandonnés à la conjecture , ce qui n'empêche pas que le sentiment du pere Daniel ne soit certainement le plus vrai-semblable & le plus suivi.

III.

Du sacre des rois de la premiere race.

Quelques-uns ont prétendu que les rois de la premiere race étoient sacrés comme le sont ceux d'aujourd'hui : ils se fondent , 1^o sur l'autorité d'Hincmar , qui le dit en termes exprès , lorsque parlant du couronnement de Charles le Chauve , il assure que le grand Clovis fut sacré roi par l'onction du saint chrême , apporté miraculeusement du ciel. Ce qu'il y a de surprenant , c'est que le même auteur , dans la vie de saint Remy , ne fait aucune mention de ce sacre de Clovis ; il dit seulement , que le saint chrême ayant été apporté par une colombe , saint Remy en versa dans les fonts baptismaux , & qu'au sortir des fonts , Clovis reçut l'onction du chrême avec le signe de la croix. Or , selon l'opinion commune , cette onction que Clovis reçut immédiatement après son baptême ne pouvoit être que celle du sacrement de confir-

ration qui se donnoit alors à ceux qui venoient d'être baptisés. On voit en effet dans Gregoire de Tours, que Clovis fut confirmé après son baptême, suivant l'usage de ce temps-là.

2°. Pour appuyer l'opinion du sacre des rois dans la premiere race, on produit encore un testament de saint Remy cité par Fodoard, chanoine de Reims, qui vivoit un siècle après Hincmar, c'est à-dire, 400 ans après Clovis. S. Remy dans ce testament dit, qu'il a baptisé les rois de la famille royale, qu'il leur a donné le sacrement de confirmation, & qu'il les a sacrés (ou ordonnés) rois, *ordinato in regem* par l'onction du saint chrême : on ne peut rien dire de plus positif, & si cette piece avoit quelque authenticité, la question seroit décidée ; mais ce testament de S. Remy est regardé comme un titre faux & supposé, on y voit des termes qui n'étoient point encore en usage du temps de Clovis. D'ailleurs le pere Labbe dans sa nouvelle bibliothèque de manuscrits a donné aussi un testament de saint Remy tout différent de celui qui est rapporté par Flodoard : mais dans le testament que rapporte le pere Labbe, on ne voit rien qui puisse autoriser le sacre de nos rois dans la premiere race.

On attaque donc cette opinion, comme celle de la sainte ampoule de Reims par un argument négatif, fondé sur le silence de tous les historiens contemporains ; mais il faut remarquer que ces historiens contemporains n'entrent presque jamais dans aucun détail sur ce qui se pratiquoit au couronnement des rois de la premiere race, & qu'ils se contentent de marquer les changemens de règne & les noms des nouveaux rois.

Nous savons par un ou deux monumens historiques qui sont parvenus jusqu'à nous, que les rois Visigots d'Espagne se faisoient sacrer : si ces monumens avoient été perdus comme tant d'autres, nous ignorations absolument cette circonstance, dont les autres écrivains de leur temps n'ont point parlé, & l'argument tiré de leur silence n'auroit été propre qu'à nous induire en erreur, si on l'avoit regardé comme une preuve décisive ; il est certain que Pepin chef de la seconde race de nos rois fut sacré par saint Boniface, évêque de Mayence, & depuis encore par le pape Etienne ; ceux qui rapportent ce sacre n'en parlent point comme d'une chose nouvelle & comme d'un usage que l'on commençât alors d'introduire en France ; au contraire, les annales de ce royaume rapportées par M. Duchesne au II^e. Tome de sa collection, donneroient plutôt à entendre, que cette onction des rois de France étoit déjà en usage. *Pepin*, disent les annales, *fut selon la coutume fait roi des François, & sacré par saint Boniface.*

Enfin dans le grand différend qu'il y eut au sujet du sacre de Louis le Gros qui s'étoit fait à Orleans, Yves de Chartres soutenant contre l'archevêque de Reims, qu'il étoit libre à nos rois de se faire sacrer où ils jugeoient à propos, prétendit le prouver par l'exemple de Caribert & de Gontran, petits-fils du grand Clovis, qui s'étoient, dit-il, fait

*Historia Vambæ
regis Toletani.*

Annal. Franç.
ad an. 707. ad an.
808.

C. p. 109.

sacrer par les évêques de leur domaine, & non par celui de Reims, ce qui suppose évidemment qu'Yves de Chartres étoit persuadé que nos rois se faisoient sacrer dès le temps de la première race. On voit encore un acte de Louis le Debonnaire, où ce prince parlant de Clovis s'exprime en ces termes : *Sed ipse rex nobilissimus ad regiam potestatem perungi dei clementiâ dignus inventus fuit.* Ce grand roi fut jugé digne de recevoir par le sacre les marques de la dignité royale.

I V.

De la sainte ampoule de Reims.

Hincmar, archevêque de Reims, qui vivoit environ 300 ans après le baptême de Clovis, est le premier auteur qui ait parlé du miracle de la sainte Ampoule : Voici comment il raconte le fait dans la vie de saint Remy.

» Dès que Clovis & l'évêque saint Remy furent entrés dans le baptistère, la foule qui remplit toutes les avenues empêcha que le clerc qui apportoit le saint chrême ne pût arriver jusqu'aux fonts ; alors le saint pontife ne pouvant faire les onctions, faute de chrême, & voyant que tous les passages étoient fermés, sans que personne pût entrer ni sortir, leva les yeux & les mains vers le ciel en priant avec larmes du fond de son cœur.

» Aussi-tôt on vit paroître une colombe plus blanche que la neige, qui tenoit à son bec une petite phiole pleine d'un saint chrême, dont l'odeur plus exquise que toutes celles dont le baptistère étoit déjà parfumé ; se fit sentir avec un plaisir inexprimable, à tous les assistants. Ce saint prelat ayant pris la phiole, la colombe disparut.

Le pere Daniel n'a point fait mention de cet événement dans son histoire. Voyons d'abord les raisons qu'il a pu avoir de l'omettre : nous rapporterons ensuite les réponses que l'on a opposées à ces raisons, & nous laisserons à juger aux lecteurs du degré de foi que l'on doit donner au miracle de la sainte Ampoule. On observe, 1°. que dans tout ce grand espace de plus de trois cents ans que l'on compte depuis le baptême de Clovis jusqu'au temps d'Hincmar, il ne se trouve aucun auteur sans exception qui ait parlé de ce prodige.

Le silence de Gregoire de Tours est sur-tout étonnant. Cet auteur est celui de tous qui entre dans un plus grand détail sur tous les événements du regne de Clovis, & en particulier sur celui de son baptême : il raconte volontiers les miracles, & son histoire en est remplie ; cependant il ne fait aucune mention de celui dont il s'agit ici.

{ 2°. On a encore une lettre d'Avitus, évêque de Vienne, où il fait un compliment à Clovis sur son baptême & donne carrière à son éloquence pour relever la grandeur de cette auguste cérémonie ; c'étoit une occasion bien naturelle de rappeler le miracle de la sainte Ampoule.

cependant on ne voit pas un mot dans cette lettre qui y ait aucun rapport.

3°. S. Nicete, évêque de Trevès, écrivant à Clodowinde, petite-fille de Clovis, mariée à Alboïn, roi des Lombards, lui parle du baptême de Clovis & l'exhorte à faire auprès de son époux, pour le convertir à la religion chrétienne, ce que Clotilde avoit fait auprès de Clovis. Le miracle de la sainte Ampoule auroit donné un grand poids aux exhortations du saint prelat & un argument bien fort à la princesse, pour persuader son époux; cependant le saint ne lui cite point ce miracle. Mais ces argumens ne sont pas demeurés sans réponse.

On remarque, 1°. qu'ils ne sont que négatifs & fondés uniquement sur le silence des auteurs qui ne sauroit, dit-on, détruire positivement le témoignage formel de celui qui a écrit la vie de saint Remy.

2°. Que le silence de Gregoire de Tours en particulier ne sauroit former une preuve bien forte & bien décisive, suivant la réflexion de M. l'abbé Dubos au quatrième livre de son histoire; car ce savant & judicieux écrivain observe dans le discours préliminaire de son ouvrage, que ce ne seroit pas là le seul fait important du regne de Clovis qui auroit été omis par Gregoire de Tours. Il ne dit pas un mot du concile tenu à Orléans sous le regne de ce prince, dont nous avons les canons & dont l'époque est connue. C'étoit cependant un fait très-important pour l'histoire ecclésiastique, à laquelle cet ancien auteur semble s'attacher plus particulièrement. C'étoit un fait aussi public & aussi connu, que le pouvoit être le miracle de la sainte Ampoule; celui qui a omis l'un, quoiqu'il soit certain & indubitable, aura donc bien pu garder le silence sur l'autre.

3°. La lettre de saint Nicete place le baptême de Clovis dans l'église de saint Martin, quoiqu'il soit constant par le témoignage de Gregoire de Tours, que ce prince fut baptisé dans le baptistère de l'église cathédrale de Reims, qui a toujours été dédiée à la sainte Vierge.

4°. Quant à la vie de saint Remy, écrite par Hincmar plus de trois cents ans après le baptême de Clovis, on ne doit pas la regarder, comme un monument si postérieur au regne de ce prince, puisque Hincmar nous assure qu'il s'est servi pour composer cette vie de plusieurs livres beaucoup plus anciens, & par conséquent beaucoup plus proches du regne de Clovis.

On a répondu à cette quatrième observation, que ces anciens livres dont Hincmar s'étoit servi, contenoient diverses faussetés averées, comme, par exemple, l'opinion qui fait remonter l'origine des François jusqu'à ces anciens Troyens dont il est tant parlé dans les poètes Grecs & Latins, & sur-tout une date du baptême de Clovis évidemment fautive, puisque Hincmar assure que ce prince fut baptisé le jour de pâques, quoiqu'il soit constant par la lettre d'Avitus dont on vient de parler, qu'il le fût le jour de Noël, d'où l'on conclut qu'Hincmar, malgré le

sacrer par les évêques de leur domaine , & non par celui de Reims , ce qui suppose évidemment qu'Yves de Chartres étoit persuadé que nos rois se faisoient sacrer dès le temps de la première race. On voit encore un acte de Louis le Debonnaire , où ce prince parlant de Clovis s'exprime en ces termes : *Sed ipse rex nobilissimus ad regiam potestatem perungi dei clementiâ dignus inventus fuit.* Ce grand roi fut jugé digne de recevoir par le sacre les marques de la dignité royale.

I. V.

De la sainte ampoule de Reims.

Hincmar , archevêque de Reims , qui vivoit environ 300 ans après le baptême de Clovis , est le premier auteur qui ait parlé du miracle de la sainte Ampoule : Voici comment il raconte le fait dans la vie de saint Remy.

» Dès que Clovis & l'évêque saint Remy furent entrés dans le baptistère , la foule qui remplit toutes les avenues empêcha que le clerc qui apportoit le saint chrême ne pût arriver jusqu'aux fonts ; alors le saint pontife ne pouvant faire les onctions , faute de chrême , & voyant que tous les passages étoient fermés , sans que personne pût entrer ni sortir , leva les yeux & les mains vers le ciel en priant avec larmes du fond de son cœur.

» Aussi-tôt on vit paroître une colombe plus blanche que la neige , qui tenoit à son bec une petite phiole pleine d'un saint chrême , dont l'odeur plus exquise que toutes celles dont le baptistère étoit déjà parfumé , se fit sentir avec un plaisir inexprimable , à tous les assistants. Ce saint prelat ayant pris la phiole , la colombe disparut.

Le pere Daniel n'a point fait mention de cet événement dans son histoire. Voyons d'abord les raisons qu'il a pu avoir de l'omettre : nous rapporterons ensuite les réponses que l'on a opposées à ces raisons , & nous laisserons à juger aux lecteurs du degré de foi que l'on doit donner au miracle de la sainte Ampoule. On observe , 1^o. que dans tout ce grand espace de plus de trois cents ans que l'on compte depuis le baptême de Clovis jusqu'au temps d'Hincmar , il ne se trouve aucun auteur sans exception qui ait parlé de ce prodige.

Le silence de Gregoire de Tours est sur-tout étonnant. Cet auteur est celui de tous qui entre dans un plus grand détail sur tous les événements du regne de Clovis , & en particulier sur celui de son baptême : il raconte volontiers les miracles , & son histoire en est remplie ; cependant il ne fait aucune mention de celui dont il s'agit ici.

{ 2^o. On a encore une lettre d'Avitus , évêque de Vienne , où il fait un compliment à Clovis sur son baptême & donne carrière à son éloquence pour relever la grandeur de cette auguste cérémonie ; c'étoit une occasion bien naturelle de rappeler le miracle de la sainte Ampoule.

cependant on ne voit pas un mot dans cette lettre qui y ait aucun rapport.

3°. S. Nicete, évêque de Trevès, écrivant à Clodowinde, petite-fille de Clovis, mariée à Alboïn, roi des Lombards, lui parle du baptême de Clovis & l'exhorte à faire auprès de son époux, pour le convertir à la religion chrétienne, ce que Clotilde avoit fait auprès de Clovis. Le miracle de la sainte Ampoule auroit donné un grand poids aux exhortations du saint prelat & un argument bien fort à la princesse, pour persuader son époux; cependant le saint ne lui cite point ce miracle. Mais ces argumens ne sont pas demeurés sans réponse.

On remarque, 1°. qu'ils ne sont que négatifs & fondés uniquement sur le silence des auteurs qui ne sauroit, dit-on, détruire positivement le témoignage formel de celui qui a écrit la vie de saint Remy.

2°. Que le silence de Gregoire de Tours en particulier ne sauroit former une preuve bien forte & bien décisive, suivant la réflexion de M. l'abbé Dubos au quatrième livre de son histoire; car ce savant & judicieux écrivain observe dans le discours préliminaire de son ouvrage, que ce ne seroit pas là le seul fait important du règne de Clovis qui auroit été omis par Gregoire de Tours. Il ne dit pas un mot du concile tenu à Orléans sous le règne de ce prince, dont nous avons les canons & dont l'époque est connue. C'étoit cependant un fait très-important pour l'histoire ecclésiastique, à laquelle cet ancien auteur semble s'attacher plus particulièrement. C'étoit un fait aussi public & aussi connu, que le pouvoit être le miracle de la sainte Ampoule; celui qui a omis l'un, quoiqu'il soit certain & indubitable, aura donc bien pu garder le silence sur l'autre.

3°. La lettre de saint Nicete place le baptême de Clovis dans l'église de saint Martin, quoiqu'il soit constant par le témoignage de Gregoire de Tours, que ce prince fut baptisé dans le baptistère de l'église cathédrale de Reims, qui a toujours été dédiée à la sainte Vierge.

4°. Quant à la vie de saint Remy, écrite par Hincmar plus de trois cents ans après le baptême de Clovis, on ne doit pas la regarder, comme un monument si postérieur au règne de ce prince, puisque Hincmar nous assure qu'il s'est servi pour composer cette vie de plusieurs livres beaucoup plus anciens, & par conséquent beaucoup plus proches du règne de Clovis.

On a répondu à cette quatrième observation, que ces anciens livres dont Hincmar s'étoit servi, contenoient diverses faussetés avérées; comme, par exemple, l'opinion qui fait remonter l'origine des François jusqu'à ces anciens Troyens dont il est tant parlé dans les poètes Grecs & Latins, & sur-tout une date du baptême de Clovis évidemment fautive, puisque Hincmar assure que ce prince fut baptisé le jour de pâques, quoiqu'il soit constant par la lettre d'Avitus dont on vient de parler, qu'il le fût le jour de Noël, d'où l'on conclut qu'Hincmar, malgré le

secours de ces anciens livres qu'il avoit devant les yeux , étoit cependant fort mal instruit des circonstances du baptême de Clovis.

Mais on a répliqué en faveur d'Hincmar , que l'opinion qui rapporte l'origine des François aux Troyens est un de ces préjugés semblables à ceux que la plupart des nations ont eus , comme les grandes maisons , sur leur antiquité , & qu'un tel préjugé ne sauroit affoiblir l'autorité des historiens qui les ont adoptés , à l'égard des faits plus récents qui se sont passés de leur temps , & sous leurs yeux. La fausse date du baptême de Clovis seroit plus capable de décréditer le témoignage d'Hincmar ; mais on prétend qu'il n'est pas impossible de le concilier sur ce point avec Avitus qui étoit contemporain de Clovis.

Hincmar dit , que Clovis fut baptisé le jour de Pâques , & Avitus place le baptême de ce prince au jour de Noël. Il est vrai , mais autrefois le jour de la Nativité de Notre-Seigneur portoit aussi le nom de *Pâques* , & celui de la Résurrection auquel ce nom est présentement affecté s'appelloit *les grandes Pâques*. Aujourd'hui même on dit encore à Rome *Pâques de Noël & Pâque de la Résurrection* , & il n'y a pas encore un siècle que l'on disoit en France *faire ses Pâques* , pour dire communier à quelque grande fête de l'année , soit que ce fût au jour de la Résurrection , soit que ce fût à celui de la Nativité de Notre-Seigneur ou de la Pentecôte ; c'est la remarque de M. l'abbé Dubos au quatrième livre de son histoire , & il cite à ce sujet le dictionnaire de l'academie Française.

Enfin pour achever de ruiner l'autorité d'Hincmar , on a été jusqu'à dire que c'étoit un écrivain de mauvaise foi , & l'on prétend le prouver par l'autorité du pape Nicolas I. qui lui reproche d'avoir falsifié les lettres de son prédécesseur Benoît III , comme on le peut voir au 3^e tome des conciles des Gaules. Un prelat de ce caractère doit être suspect , sur-tout quand il est le seul à parler d'un fait qui faisoit beaucoup d'honneur à son église.

Mais on répond qu'il ne s'ensuit nullement des reproches que l'on a faits à ce prélat au sujet des lettres de Benoît III. qu'il ait inventé le miracle de la sainte Ampoule , s'il ne l'avoit pas trouvé autorisé par une grande tradition & par le témoignage de quelques auteurs plus anciens que lui , & plus voisins du siècle de Clovis.

Il y a toute apparence que la phiole qui se conserve encore aujourd'hui à Reims & qui est employée au sacre de nos rois y étoit déjà avant lui ; & que l'on y connoissoit le miracle qu'il a rapporté.

Toute la question se réduit à savoir quelle créance l'on doit donner au témoignage d'Hincmar en supposant le silence de Gregoire de Tours , d'Avitus , de tous les autres contemporains & de tous ceux qui ont écrit pendant trois siècles jusqu'au temps de cet évêque.

Il est à remarquer que de tous les écrivains modernes qui ont eu occasion de parler de la sainte Ampoule de Reims , M. l'abbé Dubos est celui qui a fait plus de fonds sur le témoignage d'Hincmar , & qui a le plus respecté l'ancienne tradition.

M. l'abbé de Vertot a donné dans les mémoires de l'académie des belles lettres une dissertation sur la sainte Ampoule de Reims, où il combat fortement l'argument négatif qui se tire du silence des historiens contemporains sur ce prodige.

Il remarque au sujet de Gregoire de Tours, que les centuriateurs de Magdebourg disent, que Gregoire de Tours & Henri d'Hereford ont rapporté le miracle de la sainte Ampoule, venue du ciel & apportée par une colombe ; ce qui donne lieu de croire qu'ils avoient lû ce fait dans quelques manuscrits de cet historien, car ils ne pouvoient pas l'avoir vû dans les imprimés de Gregoire de Tours, où il ne se trouve point.

Cent. 6. chap. 6.

A l'égard de la lettre d'Avitus, évêque de Vienne, M. l'abbé de Vertot prétend qu'elle fut écrite avant le baptême de Clovis, & par conséquent qu'il n'est pas étonnant qu'il ne soit pas parlé dans cette lettre d'un miracle qui n'étoit pas encore arrivé.

Rien ne seroit plus capable d'ébranler la foi de ce prodige, selon M. l'abbé de Vertot, que la multitude de faits merveilleux rapportés dans la vie de saint Remy, écrite par Hincmar.

Mais on sent la différence qu'on doit mettre entre des faits oubliés depuis plusieurs siècles, dont il ne nous reste aucun monument, & un fait dont la tradition s'est toujours soutenue, & dont il reste un monument aussi ancien qui sert encore au sacre de nos rois, auquel il a toujours été employé lorsqu'ils se sont fait sacrer dans l'église de Reims.

V.

De la longue chevelure des rois de la premiere race.

L'Eclaircissement de ce point pourroit paroître assez indifférent en lui-même : mais il devient intéressant, lorsqu'on fait reflexion que sous les rois de la premiere race, cette longue chevelure étoit le signe distinctif des princes de la maison royale, & qu'elle est en même-temps marquée dans les anciens historiens, comme un signe qui distinguoit les François des autres nations, ce qui paroît renfermer une contradiction manifeste ; car si elle servoit à distinguer les François des autres nations, comment pouvoit-elle servir en même-temps à distinguer les princes des autres François ? Il est certain que les rois de la premiere race étoient distingués, du reste de leurs sujets, par leur longue chevelure. Agathias, historien de l'empire, raconte au premier livre de son histoire, que Clodomir (a) roi d'Orleans, & fils de Clovis, ayant été tué, lorsqu'il poursuivoit les Bourguignons, qu'il avoit défaits ; ceux-ci le reconnurent à sa longue chevelure qui lui tomboit sur les épaules, & s'assurerent à cette marque qu'ils avoient tué le prince des François :

Par le P. Daniel.

(a) Gregoire de Tours dit qu'il fut d'être tué.
reconnu par sa longue chevelure avant

médailles, que des têtes sans cheveux ou avec des cheveux fort courts.

2°. D'autres, sans recourir à cette solution, ont crû simplement que les monétaires de ce temps-là étoient trop mal-habiles pour entreprendre de représenter des cheveux séparés sur le haut de la tête, & ensuite flottans; ce qui demandoit des traits plus fins & plus délicats qu'ils n'étoient capables d'en faire.

3°. Nous trouvons dans les manuscrits du pere Daniel une troisième réponse à ceste difficulté. Il prétend que les monnoies des rois de la premiere race devaient avoir cours dans l'empire; on affectoit exprès de n'y point marquer la longue chevelure qui auroit paru trop extraordinaire aux sujets de l'Empire, accoutumés depuis long-temps à ne voir sur les monnoies qui avoient cours, que des têtes sans cheveux, ou avec des cheveux fort courts. On cherchoit donc dans les monnoies à rapprocher la figure de nos rois de celle des empereurs, pour ne pas effaroucher les Romains par un usage qui ne pouvoit manquer de leur paroître barbare, & qui auroit pu décréditer ces monnoies, dont le cours dépend quelquefois en partie de l'imagination des peuples.

Voyons présentement comment les rois & les princes de la maison royale pouvoient être distingués des autres François par leur longue chevelure. Le sieur Chifflet, appuyé du suffrage d'un autre savant nommé Vendelin, dans sa dissertation sur le tombeau de Childeric, prétend que les rois & les princes de la premiere race n'étoient distingués du peuple, que par leur longue chevelure, mais qu'elle ne les distinguoit nullement des seigneurs & des nobles qui la portoient aussi longue que les princes; au lieu qu'il étoit défendu au peuple de conserver les cheveux.

Mais, si cette opinion avoit quelque fondement, qui pourroit expliquer comment les Bourguignons s'assurèrent par la chevelure du roi Clodomir, qu'ils avoient tué le prince des François, en supposant que les seigneurs de son armée auroient eu une chevelure semblable à la sienne? Comment le pêcheur, qui trouva dans la Marne le corps de Clovis, fils de Chilperic, auroit-il reconnu à ses grands cheveux que c'étoit le corps d'un prince, si ce n'avoit pas été une marque distinctive de son auguste naissance? Il faut donc convenir qu'il y avoit une espece de chevelure qui étoit propre à des princes de la maison royale par laquelle on les distinguoit des autres François.

Cependant il est prouvé par une infinité de témoignages, que les François conservoient leurs cheveux.

On lit dans les vies originales de plusieurs saints de ces premiers temps, qu'ils se faisoient couper les cheveux, quand ils entroient dans la cléricature, ou lorsqu'ils embrassoient l'état monastique; il est même dit, que saint Eloy avoit de beaux cheveux lorsqu'il n'étoit encore que laïc, comment les princes de la maison royale pouvoient-ils donc être distingués des autres François par leur chevelure?

On répond que le privilege & la distinction des rois & des princes

vis, se voit distinctement dans la figure de ce prince, gravée sur son cachet, que l'on conserve à la bibliothèque du roi; on en voit une pareille dans quelques sceaux de nos rois de la première race, que le pere Mabillon a fait graver dans son livre *de re diplomatica*. Ces cheveux séparés sur le haut de la tête & flottant sur les épaules, selon la description qu'Agathias nous en a laissée, se remarquent encore dans les statues de quelques-uns de ces rois, qui sont présentement sur la porte de l'église de l'abbaye de saint Germain des Prés; & qui, du consentement de la plupart des connoisseurs, sont un monument érigé du temps de la première race.

Mais, dit-on, il n'est pas vrai-semblable que tous les princes de la maison royale eussent les cheveux assez longs pour flotter sur les épaules; puisque la longueur & l'épaisseur des cheveux, dépend de la qualité du temperament qui ne pouvoit pas être le même dans tous ces princes.

On répond que les auteurs qu'on vient de citer n'ont voulu dire autre chose, sinon que les princes de la maison royale portoient les cheveux aussi longs qu'il leur étoit possible, sans les couper, & que leur chevelure ne s'étendoit sur leurs épaules, que lorsqu'elle étoit assez longue pour aller jusques-là.

Une autre difficulté, plus considérable contre cette opinion, est celle qui se tire des médailles de nos rois de la première race, M. Bouteroue & M. le Blanc en ont fait graver un grand nombre qui portent l'image de ces rois; mais ils y sont toujours représentés avec des cheveux courts à la manière des empereurs Romains, & on n'en trouve aucune sans exception, où l'on apperçoive cette longue chevelure dont parlent tous les historiens & qui se remarque sur le cachet du roi Childeric, sur les sceaux rapportés par le pere Mabillon, & sur les statues du porrail de saint Germain des Prés.

Voilà donc une contradiction manifeste entre les médailles, & les autres monumens; à qui faudra-t-il s'en rapporter? On peut répondre, 1°. que les monétaires de ce temps-là qui étoient fort grossiers, & fort ignorants, comme leurs ouvrages le prouvent, ne firent qu'emprunter les types des anciennes monnoies Romaines, qui avoient eu cours dans les Gaules avant l'établissement de la monarchie Française; & comme on ne voyoit dans ces types que des têtes sans cheveux, il est conséquent que la chevelure propre des rois de France ne se trouve marquée dans aucunes de ces monnoies: c'est le sentiment de M. l'abbé le Bœuf, auteur célèbre par les savantes recherches qu'il a faites sur notre histoire. Il prétend que, dans les monnoies ou médailles de la première race, on n'a pas même cherché à représenter le véritable portrait d'aucun de nos rois; mais que les monétaires se contentoient de prendre le type qui représentoit la figure de quelqu'un des empereurs du bas empire, & qu'ils en changeoient seulement l'inscription, en gardant tout le reste; qu'ainsi il n'est pas étonnant que l'on ne trouve jamais dans ces

médailles, que des têtes sans cheveux ou avec des cheveux fort courts.

2°. D'autres, sans recourir à cette solution, ont crû simplement que les monétaires de ce temps-là étoient trop mal-habiles pour entreprendre de représenter des cheveux séparés sur le haut de la tête, & ensuite flottans; ce qui demandoit des traits plus fins & plus délicats qu'ils n'étoient capables d'en faire.

3°. Nous trouvons dans les manuscrits du pere Daniel une troisième réponse à cette difficulté. Il prétend que les monnoies des rois de la première race devant avoir cours dans l'empire; on affectoit exprès de n'y point marquer la longue chevelure qui auroit paru trop extraordinaire aux sujets de l'Empire, accoutumés depuis long-temps à ne voir sur les monnoies qui avoient cours, que des têtes sans cheveux, ou avec des cheveux fort courts. On cherchoit donc dans les monnoies à rapprocher la figure de nos rois de celle des empereurs, pour ne pas effaroucher les Romains par un usage qui ne pouvoit manquer de leur paroître barbare, & qui auroit pu décréditer ces monnoies, dont le cours dépend quelquefois en partie de l'imagination des peuples.

Voyons présentement comment les rois & les princes de la maison royale pouvoient être distingués des autres François par leur longue chevelure. Le sieur Chiffet, appuyé du suffrage d'un autre savant nommé Vendelin, dans sa dissertation sur le tombeau de Childeric, prétend que les rois & les princes de la première race n'étoient distingués du peuple, que par leur longue chevelure, mais qu'elle ne les distinguoit nullement des seigneurs & des nobles qui la portoient aussi longue que les princes; au lieu qu'il étoit défendu au peuple de conserver les cheveux.

Mais, si cette opinion avoit quelque fondement, qui pourroit expliquer comment les Bourguignons s'assurèrent par la chevelure du roi Clodomir, qu'ils avoient tué le prince des François, en supposant que les seigneurs de son armée auroient eu une chevelure semblable à la sienne? Comment le pêcheur, qui trouva dans la Marne le corps de Clovis, fils de Chilperic, auroit-il reconnu à ses grands cheveux que c'étoit le corps d'un prince, si ce n'avoit pas été une marque distinctive de son auguste naissance? Il faut donc convenir qu'il y avoit une espèce de chevelure qui étoit propre à des princes de la maison royale par laquelle on les distinguoit des autres François.

Cependant il est prouvé par une infinité de témoignages, que les François conservoient leurs cheveux.

On lit dans les vies originales de plusieurs saints de ces premiers temps, qu'ils se faisoient couper les cheveux, quand ils entroient dans la cléricature, ou lorsqu'ils embrassoient l'état monastique; il est même dit, que saint Eloy avoit de beaux cheveux lorsqu'il n'étoit encore que laïc, comment les princes de la maison royale pouvoient-ils donc être distingués des autres François par leur chevelure?

On répond que le privilege & la distinction des rois & des princes

François à cet égard, consistoit à porter leurs cheveux aussi longs qu'ils pouvoient les avoir, & en devant & aux côtés ; mais sur-tout par derrière, en les rejetant & les laissant flotter sur leurs épaules.

Au lieu que leurs sujets étoient obligés d'avoir le derrière de la tête & même le tour de la tête à une certaine hauteur entièrement rasés, & qu'il ne leur étoit permis de conserver que les cheveux du haut de la tête, qu'ils laissoient croître dans toute leur longueur, mais qu'ils relevoient, en les nouant en façon de crête ou d'aigrette qui retomboit sur le devant de la tête.

Il ne reste plus qu'à prouver toutes les parties de cette exposition les unes après les autres.

Que les François fussent ainsi rasés autour de la tête, à une certaine hauteur, c'est ce que dit expressément Agathias dans l'endroit où il parle de la distinction de nos rois d'avec leurs sujets par leur chevelure ; car, après avoir parlé de celle de nos rois, il ajoute : » Pour leurs sujets ils se rasent en rond tout le tour de la tête, & il ne leur est pas » permis de laisser descendre leurs cheveux plus bas : Voilà la première différence sur la chevelure entre les rois de la première race, & leurs sujets.

Différence qui se trouve encore marquée dans Sidoine Apollinaire ; cet auteur nous apprend les deux autres points ; savoir, que les François conservoient les cheveux du haut de la tête, & qu'ils les faisoient retomber en devant sur le front, c'est dans le panegyrique en vers qu'il fit de l'empereur Majorien, où, parlant des avantages que ce prince avoit remporté sur les François, il dit ;

*Hic quoque monstra domas ruiti quibus arce cerebri
Ad frontem coma tracta jacet, nudataque cervix.
Sectarum per damna nitet.*

» Vous avez dompté des monstres dont les cheveux, qui tombent du sommet de leur tête, paroissent abattus sur leur front, tandis que le derrière de leur tête se voit à découvert étant dénué de cheveux.

Il faut encore montrer que ces cheveux du haut de la tête étoient noués sur le front ; c'est ce que le poëte Martial dit expressément, dans ce vers d'une épigramme à Domitien, où il félicite cet empereur du concours des différentes nations qui étoient venues à Rome pour assister aux spectacles qu'il avoit donnés au peuple de cette grande ville ; il nomme les Sicambres, c'est-à-dire, les François parmi ces différens peuples, & il les désigne ainsi.

Crimibus in nodum tortis venere Sicambri.

Les Sicambres y vinrent avec leurs cheveux noués.

Cette manière de porter les cheveux n'étoit pas particulière aux Fran-

çois. Paul Diacre nous apprend, dans son histoire des Lombards, que ces peuples les portoient de la même façon : au reste, cette distinction entre les rois de la première race & les autres François fondée sur la différente manière de porter les cheveux ne subsista plus après l'extinction de cette race.

V L.

Du droit de succéder à la couronne dans le temps de la première race.

Par le P. Daniel. **L** se présente à ce sujet deux questions à éclaircir. 1°. Si les femmes avoient quelque droit de succéder à la couronne. 2°. Si les princes y parvenoiént par un droit héréditaire, & indépendamment de toute élection.

PREMIERE QUESTION.

Si les femmes avoient quelque droit de succéder à la couronne dans le temps de la première race ?

Les femmes furent toujours exclues de la succession à la couronne & l'on ne voit aucune variation sur ce point sous la première race, non plus que sous la seconde & la troisième; on n'y voit pas la moindre tentative, ni la moindre prétention contraire à ce droit. L'uniformité à cet égard fut toujours entière & constante dans le royaume de Paris, & dans ceux de Soissons, d'Orléans, d'Austrasie, de Neustrie, de Bourgogne, & d'Aquitaine; quelque contrariété d'intérêt qu'il se rencontrât entre ces différentes parties de l'empire François, & entre les diverses branches de la maison royale qui y régnoient.

Childebert I. & Caribert rois de Paris, Gontran roi d'Orléans, & quelques autres encore, eurent des filles dont il est parlé dans notre histoire; ces princes moururent sans laisser d'enfants mâles : mais leur couronne passa toujours à leurs frères ou à leurs neveux, & jamais on ne pensa à y appeler leurs filles. Le roi Gontran ayant perdu ses deux fils, désigna Childebert roi d'Austrasie, pour son successeur au royaume de Bourgogne, & se contenta, dans le traité qu'il fit avec lui, rapporté par Grégoire de Tours, de lui faire promettre qu'il laisseroit jouir paisiblement sa fille Clotilde des biens qu'il lui auroit donnés de son vivant, soit que ce fussent des biens en terres ou d'autres effets, & qu'il la prendroit sous sa protection.

Li 4. c. 20.

C'étoit là une espèce de droit commun à toutes les nations de l'Occident & du septentrion; c'étoit l'usage des Visigots en Espagne, des Ostrogots en Italie, des Allemans, des Bavarois, des Saxons, &c. & dont on voyoit autrefois peu d'exceptions dans les autres pays. Ce fut d'abord.

un droit coutumier, mais il devint un droit écrit au plus tard sous Clovis, lorsqu'il publia dans les Gaules le recueil des loix Saliques. L'exclusion des filles, à l'égard du droit de succéder à la couronne, se trouve compris au moins implicitement, dans le soixante-deuxième article de ces loix, où l'on règle l'ordre des successions dans les familles.

Il a pour titre de *Alode*, ce qui signifie héritage où l'on entre de plein droit, & sans aucune formalité, après la mort du dernier possesseur, selon l'explication que le fameux Jérôme Bignon, & M. du Cange ont donnée de ce terme.

On va mettre sous les yeux du lecteur les propres termes de la loi au sujet de ces héritages.

Article 62. de *Alode*.

1. *Si quis homo mortuus fuerit & filios non dimiserit, si pater aut mater superfuerint, ipsi in hereditatem succedant.*

2. *Si pater aut mater non superfuerint & fratres vel sorores reliquerint, ipsi hereditatem obtineant.*

3. *Quod si nec isti fuerint, sorores patris in hereditatem ejus succedant.*

4. *Si vero sorores patris non existerint, sorores matris ejus hereditatem sibi vindicant.*

5. *Si autem nulli horum fuerint, quicumque proximiores fuerint de paterni generatione, ipsi in hereditatem succedant.*

6. *De terra vero salica nulla portio hereditatis mulieri veniat, sed ad virilem sexum tota terra hereditas perveniat.*

1. Si un homme meurt sans fils, & que son pere & sa mere soient encore vivans, c'est à eux que va l'héritage.

2. Si son pere & sa mere sont morts, & qu'il ait des freres ou des sœurs, c'est à eux à hériter.

3. Au défaut de ceux-ci, c'est aux sœurs du pere que la succession doit venir.

4. S'il n'y a point de sœurs du pere, que les sœurs de la mere héritent.

5. Que s'il n'y a ni sœurs du pere, ni sœurs de la mere, la succession regarde les parens les plus proches du côté paternel.

6. Mais pour ce qui est de la terre salique, que les femmes n'y aient aucune part, mais que tout aille aux mâles.

Il est clair par cette loi qu'il y avoit des héritages que l'on appelloit *terres saliques*, & c'étoient sans doute des terres que l'on avoit distribuées aux soldats François après la conquête des Gaules. Car en ces occasions on partageoit les terres entre les conquérans & les naturels du pays qui avoient été subjugués (a).

(a) M. le président de Montesquieu dans son livre intitulé *l'Esprit des loix*, donne une idée toute différente des terres saliques, & il prétend que les filles pouvoient y succéder au défaut des mâles.

Ainsi dans les loix des Visigots il est parlé de *sortes Gothica* & de *sortes Romana*, c'est-à-dire, ce qui avoit été assigné aux soldats Visigots après leur conquête, & ce qui étoit resté aux Romains ou Gaulois, que les Gots & les François continuèrent long-temps d'appeler du nom de Romains, parce qu'ils avoient été auparavant sujets de l'empire romain.

La partie d'une terre qui avoit été assignée à un Visigot s'appelloit donc *sortes Gothica*, l'autre partie qui étoit demeurée à un particulier Gaulois s'appelloit *sortes Romana*.

Il y a donc tout lieu de croire que les François appellerent *terra salica*, cette terre de conquête que les Gots appelloient dans le pais qu'ils avoient conquis *sortes Gothica*.

Savoir présentement d'où vient ce nom de salique ; c'est ce qui n'est pas facile de décider : il paroît naturel de penser qu'il vient du nom de *Saliens* qui étoit affecté à cette tribu de la nation françoise qui avoit Clovis pour roi ; mais si l'on veut remonter jusqu'à l'origine de ce nom de *Saliens*, on ne peut plus former que des conjectures que le P. Daniel trouvoit assés peu fondées.

Au reste tout le royaume de France étant par rapport au roi des Francs, une terre de conquête, devoit être compris sous le nom de *terra salica*, & par conséquent la loi pour la succession de la terre salique, devoit être commune aux rois & aux particuliers.

Elle n'excluoit donc pas moins les filles des rois, du throne, que celles des particuliers des héritages saliques.

Et c'est en ce sens qu'on peut dire que l'exclusion de la succession à la couronne pour les filles déjà établies par une coutume immémoriale, se trouve marquée au moins implicitement dans la loi salique : il n'en étoit pas alors des enfans naturels, comme des femmes, ils étoient admis à la succession comme les enfans légitimes.

Thierri fils naturel de Clovis qui l'avoit eu d'une maîtresse avant son mariage avec Clotilde, comme plusieurs le croient, partagea la succession avec les trois fils de cette reine ; mais comme cet exemple pourroit faire quelque difficulté, parce qu'on a prétendu que Thierri étoit né d'un premier mariage de Clovis fait avant qu'il eût épousé Clotilde ; on a d'autres exemples dans la première race, qui paroissent prouver que les bâtards succédoient à la couronne comme les enfans légitimes.

Théodebalde succéda au royaume d'Austrasie, à son pere qui l'avoit eu de Deutarie, dame Gauloise, dans le tems qu'il étoit marié avec Visigarde fille de Vacon roi des Lombards.

Après la mort de Clotaire I. l'empire François fut une seconde fois partagé entre quatre princes. Chilperic eut pour sa part le royaume de Soissons. Or il n'étoit pas fils légitime de Clotaire, si l'on en croit Grégoire de Tours, qui raconte ce qui suit d'Aregonde mere de Chilperic. « Ingonde, dit cet historien, étoit femme de Clotaire, qui l'aimoit tendrement, elle lui dit un jour : Seigneur, vous m'avez fait l'honneur de me prendre pour votre épouse, j'ai encore une grace à vous deman-

« det , c'est que vous vouliez bien donner à ma sœur Aregonde un
 « mari proportionné à l'honneur que vous m'avez fait ; & dont je
 « puisse sans honte avouer l'alliance ; Clotaire lui promit de faire ce
 « qu'elle desiroit.

« Peu de jours après il alla à une maison de campagne , où étoit
 « Aregonde , & comme il fut épris de sa beauté ; il lui déclara qu'il
 « vouloit l'épouser ; elle y consentit & il l'épousa. Etant de retour à
 « Soissons , il va trouver Ingonde , & lui dit qu'il avoit exécuté la
 « promesse qu'il lui avoit faite , en donnant à sa sœur un mari digne
 « d'elle. Ingonde lui en demanda le nom ; c'est moi-même , répondit-il ,
 « & je crois que cela ne vous déplaira pas. Il fallut bien qu'elle l'agrêât.
 « Or ce fut de cette Aregonde que naquit Chilperic ; ensuite Clotaire
 « ayant repris Ingonde , (si toute fois il la quitta jamais) , il en eut Si-
 « gebert depuis roi d'Austrasie , le cadet des quatre qui lui succéderent ;
 « Chilperic n'étoit donc pas légitime ; & cependant il succéda à Chilpe-
 « ric au royaume de Soissons.

Sigebert III. du nom étoit aussi fils naturel de Dagobert. I. Parmi
 les autres nations appelées communément barbares par les Romains ,
 ce défaut n'étoit point un obstacle qui empêchât un fils de roi d'arriver
 à la couronne. Le grand Théodoric fut roi des Ostrogots en Italie , sans
 être légitime ; chez les Visigots Gésalic , fils naturel d'Alaric , lui succé-
 da après la bataille de Vouillé , où ce prince fut tué par Clovis.

Mais l'usage contraire a insensiblement prévalu & a passé en loi.

Quoique selon l'usage immémorial confirmé , du moins implicite-
 ment par la loi Salique , les femmes ne fussent pas admises à la succe-
 sion à la couronne , elles n'étoient pas toujours exclues de l'administra-
 tion de l'état avec la qualité de régente.

La premiere reine qui ait gouverné avec le titre de régente , n'a pas
 été la reine Brunehaut ; M. Dupuy s'est trompé en disant dans son traité
 de la majorité de nos rois , que cette princesse avoit gouverné le royaume
 d'Austrasie pendant la minorité de Childebert son fils , ce qui est con-
 traire à toute l'histoire.

Car après la mort de Sigebert , pere de Childebert , Brunehaut fut
 arrêtée à Paris , par ordre de Chilperic avec son fils & ses filles. Le fils
 qui n'avoit que cinq ans , ayant été tiré de la prison par l'adresse de
 Gondebaud , seigneur Austrasien ; elle y demeura & fut ensuite releguée
 à Rouen ; pendant ce tems là on établit un conseil composé des princi-
 paux seigneurs d'Austrasie , qui gouverna l'état pendant toute la mi-
 norité , sans que Brunehaut y présidât , ni même qu'elle y fût admise.
 Le conseil des seigneurs est marqué dans tous les endroits de notre his-
 toire où il est parlé des négociations du jeune Childebert avec ses on-
 cles Gontran & Chilperic , & dans toutes ces négociations , on ne fait
 aucune mention de la reine.

Mais il n'y a qu'à lire le quatrieme chapitre du sixieme livre de Gre-
 goire de Tours ; on y verra que durant une guerre civile qui s'alluma

dans l'Austrasie pendant la minorité de Childébert, Brunchaut voulant se mettre entre les deux armées, pour les empêcher de combattre, un des Ducs, nommé Urfion, vint à elle & lui dit: *Retirez-vous, Madame, contentez-vous d'avoir regné pendant la minorité de votre mari. C'est à présent votre fils qui est roi, il est sous notre tutelle & non pas sous la vôtre.* Paroles qui marquent nettement qu'elle n'étoit pas régente du royaume d'Austrasie.

Il est vrai que lorsque Childébert eut atteint l'âge de quinze ou seize ans, cette princesse eut part au gouvernement: mais ce ne fut pas comme régente, ce fut uniquement par le crédit qu'elle avoit acquis sur l'esprit de son fils devenu majeur.

La première reine qui ait gouverné en France avec une autorité assez semblable à celle des régentes qu'on y a vues depuis, a été Frédégonde, qui à la mort de Chilperic I. son mari, n'avoit qu'un fils âgé de trois ou quatre mois qui fut nommé Clotaire II.

Gontran oncle du jeune prince, les prit tous deux sous sa protection; & agit pendant quelque tems comme régent du royaume; mais Frédégonde secoua insensiblement ce joug; on la voit dans l'histoire, tantôt envoyer des ambassadeurs au roi de Bourgogne, tantôt entreprendre de faire périr ce prince, ou le roi d'Austrasie; on l'y voit à la tête des armées proposer ses avis dans les conseils de guerre, y suggérer des stratagèmes, en un mot faire tout ce que fait, & beaucoup plus que n'a coutume de faire une régente dans un royaume où elle gouverne absolument.

La seconde reine qu'on ait vue au temps de la première race, avec l'autorité de régente, a été Brunehaut, reine d'Austrasie, non pas durant la minorité de son fils Childébert, mais durant celle de ses deux petits fils Theodebert II. roi d'Austrasie, & Thierri roi de Bourgogne.

La troisième régente fut la reine Nantilde femme de Dagobert I. & la quatrième fut la reine Batilde, femme de Clovis II. Il ne s'agit pas ici de savoir si ces princesses avoient le nom de régentes, mais si elles en avoient l'autorité.

SECONDE QUESTION.

Si les princes parvenoient à la couronne par un droit héréditaire, & indépendamment de toute élection ?

LE P. Daniel a pleinement satisfait à cette question dans la troisième partie de sa préface historique; où il prouve que la couronne dans la première race, passoit des pères aux enfans par un droit héréditaire. M. de Foncemagne a donné une dissertation sur le même sujet, au VI^e. tome des mémoires de l'académie des inscriptions & belles lettres, où il appuie par de solides raisons le sentiment du P. Daniel.

M. l'Abbé de Vertot s'étoit fait là-dessus, un système particulier: il prétendoit que sous les rois de la première race, la couronne fut toujours

toujours véritablement héréditaire, mais qu'elle fut en même temps élective dans la famille royale, c'est à-dire, que le throne ne pouvoit être occupé que par un prince du sang royal, mais que les grands & le peuple avoient droit de choisir entre ces Princes celui qu'ils jugeoient plus digne de régner pour l'élever sur le throne. M. de Foncemagne a solidement réfuté cette opinion dans une dissertation imprimée au VIII^e. tome des mémoires de l'Academie des Inscriptions & belles-lettres. Il y discute en particulier tous les faits sur lesquels M. de Vertot prétendoit l'appuyer, & il montre que ces faits ne sont point concluans pour établir la these singuliere de M. l'abbé de Vertot.

V I L

Des médailles des rois de la premiere race.

LES antiquaires disputent pour savoir si les médailles romaines étoient de véritables monnoies qui eussent cours dans le commerce : mais cette difficulté ne peut avoir lieu à l'égard des médailles de nos rois de la premiere race. Elles étoient incontestablement des monnoies, car non-seulement les noms des villes où elles ont été fabriquées, s'y trouvent souvent marquées comme dans les médailles romaines du bas empire ; mais dans plusieurs on voit même le nom du Monetaire avec le titre de Monetaire, ERPONE MONETARIO, AUXIMO MONETARIO. Ces médailles sont d'or pour la plupart, & ce sont des sous d'or, des demi sous d'or & des tiers d'or. Par le P. Daniel.

M. de Peiresk, nom fort connu parmi les savans du dernier siecle, fut un des premiers qui commença à recueillir de ces médailles, & M. Gassendi qui a écrit sa vie, dit que cet habile homme rapporta d'un voyage qu'il fit aux pays-bas quarante monnoies d'or de nos rois de la premiere race. Cette riche dépouille passa en grande partie, après la mort de M. de Peiresk dans le cabinet de feu M. le premier président de Harlay. M. Montant avoit aussi ramassé plusieurs de ces pieces de monnoies qui se trouvent aujourd'hui presquetoutes rassemblées dans le cabinet du roi.

Pour savoir présentement le temps où nos rois de la premiere race, commencerent à faire fabriquer ces sortes de médailles ou de monnoies d'or, & à s'y faire représenter avec le diadème & les autres marques de la puissance royale ; il faut rappeler ici un point d'histoire très-avéré, & qui nous donnera une époque fixe & incontestable de la premiere date de ces monnoies.

L'Empereur Justinien ayant résolu de reconquérir l'Italie, dont les Gots s'étoient rendus maîtres, envoya d'abord en Sicile, le fameux Belisaire qui conquit cette Province avec plus de facilité qu'il n'autoit osé l'espérer.

Belisaire après cette conquête, eut ordre d'entrer incessamment dans le continent de l'Italie.

Théodat, prince sans valeur & sans mérite, étoit alors roi des Gots d'Italie, qu'on appelloit Ostrogots. Il avoit fait mourir Amalasunte, mere du roi Athalaric, quoiqu'il eût obligation de sa couronne à cette princesse, & les affaires de cet état se trouvoient alors dans le plus grand désordre.

L'empereur, pour faciliter sa conquête, avoit traité avec les rois de France, & principalement avec Théodebert I. roi d'Austrasie, afin d'engager ces Princes à faire une puissante diversion en attaquant les Gots en Provence. Ils déclarerent en effet la guerre à Théodat & prirent pour prétexte la mort cruelle d'Amalasunte, leur cousine germaine ; car elle étoit fille d'une sœur de Clovis.

Théodat, pour rompre ce coup, offrit aux François de leur céder tout ce qu'il possédoit dans les Gaules, & en particulier la Provence. Le traité fut conclu, & Théodebert s'engagea à envoyer du secours aux Ostrogots d'Italie, non pas ouvertement, mais sous main, à cause de l'alliance que les François avoient faite avec l'empereur. Sur ces entrefaites les Ostrogots déposèrent Théodat, & mirent sur le throne Vitigés, homme d'une naissance obscure, mais grand capitaine : celui-ci fit mourir Théodat, & résolut cependant de tenir le traité que ce prince avoit fait avec les François ; il leur céda donc la Provence, & ceux-ci le secoururent contre Bélisaire, conformément au traité ; la guerre se fit avec des succès divers. Vitigés fut pris dans Ravenne après un long siège, & conduit à Constantinople ; les Ostrogots choisirent pour leur roi le fameux Totila. Celui-ci tâcha de conserver les François dans son parti, & l'empereur ne fit pas de moindres efforts pour se les attacher.

Malgré la cession que les Ostrogots avoient faite de la Provence aux rois François, l'Empereur avoit toujours des prétentions sur ce pays, parce que selon lui, ceux qui l'avoient cédé n'en étoient pas les légitimes maîtres ; mais d'injustes usurpateurs qui l'avoient enlevé à l'empire romain. Il y eut des négociations sur ce point entre les cours de France & de Constantinople. L'historien Procope assure que les François demanderent à l'empereur une cession entière de tous les droits qu'il pouvoit prétendre sur la Provence.

L. 3. de bello gothic. cap. 33.

Voici le passage de Procope qui rend compte de ce fait, & qui marque le temps où les rois de France commencerent à faire frapper de la monnoie d'or à leur coin.

« Les Gots, dit-il, au commencement de cette guerre avoient cédé » aux Germains, (c'est-à-dire, aux François), cette partie des Gaules » qu'ils possédoient (il parle de la Provence) n'étant pas en état de résis- » ter en même temps aux Germains & aux Romains. »

« Non-seulement les Romains ne purent s'opposer à cette cession, » mais même Justinien la confirma, de peur que les barbares, (il veut dire » les François) ne le troublassent dans ses conquêtes sur les Gots d'Ita- » lie, s'ils se déclaroient contre lui. D'ailleurs les François ne croyoient » pas leur établissement assuré dans les Gaules, si l'Empereur ne l'auto- » risoit par ses lettres.

« Depuis ce tems-là (continue l'auteur), les rois François sont maîtres de Marseille. Ils président aux jeux du Cirque, & font battre la monnoie faite d'or gaulois, sur laquelle est empreinte leur image & non celle de l'empereur contre la coutume. »

« Procope ajoute : le roi de Perse fait battre de la monnoie d'argent, comme il lui plaît : mais pour la monnoie d'or, il n'a pas le droit d'en faire frapper qui soit marquée de son image, ni aucun autre roi barbare, quand même il auroit de l'or dans son royaume. »

Le pere Daniel concluoit de ce passage de Procope que la véritable époque des médailles d'or qui nous restent de nos rois de la premiere race, étoit le temps où l'Empereur Justinien céda dans les formes la Provence aux François, sous le regne de Childebert I. & de Clotaire I. fils du grand Clovis, & sous celui de Théodebert I. son petit fils. Au reste il ne faut point entendre cette commission des empereurs, à l'égard de la monnoie d'or accordée aux rois de France, comme une permission donnée par un maître à des inférieurs, mais comme un simple consentement que les monnoies d'or empreintes de l'image de ces princes eussent un cours libre, & fussent reçues dans le commerce par tous les sujets de l'empire. Procope le dit expressément, *c'est parce que cette monnoie d'or, frappée au coin des rois étrangers, n'est point reçue dans le commerce, même parmi les barbares*).

Ainsi M. le Blanc dans son *traité des Monnoies*, a eu tort d'accuser l'historien Procope de mensonge, comme s'il eût voulu dire que les rois de Perse ou de France eussent eu besoin d'une permission des empereurs de Constantinople, pour faire frapper de la monnoie d'or à leur coin dans leurs propres états. Ils n'avoient nullement besoin de son consentement pour la faire frapper & pour y faire marquer leur image avec tous les attributs de leur puissance : mais ils en avoient besoin pour faire recevoir dans tous les pays de l'empire une monnoie d'or marquée de leur image ; parce que dans tous ces pays on étoit accoutumé à ne voir point d'autres figures sur les monnoies que celle des empereurs. Ce qui prouve encore qu'il s'agit uniquement du cours que ces especes devoient avoir dans le commerce, c'est que M. le Blanc a observé lui-même que les sous d'or, les demi sous d'or & les tiers sous d'or qui nous restent des rois de ce temps-là, pesés avec de pareilles monnoies de l'empire, du même temps, sont exactement de même poids.

Il s'ensuit de ce système, 1°. que, parmi toutes les médailles d'or qui nous restent des rois de la premiere race, il ne peut s'en trouver aucune qui ait été frappée du tems de Clovis, puisqu'on ne commença à en faire que sous le regne de ses enfans.

On en voit cependant quelques-unes qui portent le nom de Clovis *Chlodoveus*. Mais il faut dire que ces médailles sont ou de Clovis II. ou de Clovis III. Il y en a une qui paroît évidemment être de Clovis II. puisqu'elle porte le nom de S. Eloi qui fut monetaire sous Dagobert pere de Clovis II. & quelque temps sous Clovis même.

2°. Que parmi ces médailles d'or, qui nous restent de la première race, & où l'on voit le nom de Thierri, en latin *Theodoricus* ou *Teudericus*, il n'y en a aucune qui puisse être attribuée à Thierry I. fils aîné de Clovis, parce que ce prince mourut l'an 534, plusieurs années avant le traité fait avec Justinien dont parle Procope.

3°. Qu'on ne doit pas s'étonner de ce que parmi ces médailles, on n'en trouve aucune de Clodomire, un des quatre fils du grand Clovis; quoiqu'il y en ait de Childebert I. & de Clotaire I. ses freres. La raison est que ce prince fut tué en poursuivant les Bourguignons qu'il avoit battus l'an 524, c'est-à-dire plus de 20 années avant le traité fait avec l'empereur Justinien.

Au reste ces médailles ou monnoies devant avoir couts dans l'empire, les rois de France & les monétaires, par leur ordre, y observoient les manieres des monnoies de l'empire, qu'ils prirent sans doute pour modele.

La figure du roi y étoit gravée en buste avec le diademe, ou la couronne; & quoique la longue chevelure de nos rois fût une distinction de la maison royale, ils ne la mettoient point sur leurs médailles, parce que cela auroit eû un air barbare dans l'idée des Romains & des autres sujets de l'empire. Les légendes & les inscriptions étoient latines, elles étoient simples, comme dans les médailles des empereurs: on n'y mettoit d'ordinaire que le nom du roi, *Chlotarius rex*.

On trouve cependant un grand nombre de tiers sous d'or sur lesquels la tête du prince est empreinte, mais sans nom; & il y a lieu de croire que plusieurs de ces médailles étoient de Chilperic I. petit fils de Clovis. Car quoique ce prince ait régné long-tems & avec gloire, il ne nous reste absolument aucune médaille qui porte son nom, ce qui est d'autant plus surprenant que Grégoire de Tours assure que ce prince avoit amassé de grands trésors, d'où l'on peut conclurre qu'il avoit fait fabriquer une très-grande quantité de monnoies. Il faut donc dire qu'il n'a pas fait mettre son nom sur plusieurs de ces monnoyes, pour quelques raisons qu'on ignore: mais il seroit difficile de distinguer dans toutes ces médailles sans nom celles qui doivent être attribuées à ce prince.

Outre le nom du roi, on lit souvent sur le revers de ces médailles, le nom des villes où elles ont été frappées, & le nom du monétaire. On y marquoit encore quelquefois les victoires de nos rois, soit par la figure d'une victoire ailée, soit par l'inscription, ainsi qu'on le voit dans une médaille de Clotaire I. *victoria gothica*.

Les revers étoient souvent empreints de quelque marque du christianisme, comme d'une croix ou d'un calice à deux anses; ce symbole de calice paroît principalement sur les médailles du roi Caribert, petit fils de Clovis. On y voit aussi l'a & l'w qui font allusion à ces paroles de Jesus-Christ dans l'Apocalypse, *ego sum alpha & omega, principium & finis*; je suis le commencement & la fin de toutes choses.

Nos rois affectoient de ne prendre dans leurs monnoies que le titre

de *rex* sans y ajouter *Francorum*, à l'exemple des empereurs qui ne mettoient dans leurs médailles que le titre d'*imperator*, sans y ajouter *romanorum*. Ils y mettoient aussi quelquefois après leurs noms, les deux lettres D. N. qui signifioient *Dominus noster*, notre maître, parce que les empereurs de ce tems-là & des tems précédens, depuis quelques siècles, en avoient usé ainsi.

Les inscriptions de ces monnoies sont en lettres, partie romaines & partie gothiques ou approchantes du gothique, suivant la maniere d'écrire alors dans les Gaules, qui y avoit autant dégénéré de son ancienne beauté que la langue latine elle-même, laquelle y étoit fort corrompue.

On reconnoît par les médailles des rois de la première race, quels étoient les endroits où ces princes faisoient battre monnaie; & c'étoit, non-seulement des villes qui sont encore aujourd'hui considérables, comme Paris, Rouen, Reims, Metz, Amiens, Angers; mais encore d'autres qui ne sont plus que des bourgs ou des villages, comme Essone *Exona*; Kierfi sur Oise, *Caristaco*. *Duerstede*, *Dorestatum*, qui est un bourg vers Utrecht; Châtou sur la Seine proche d'Argenteuil, car c'est ainsi au moins que quelques savans expliquent *Catonaco*.

On voit encore sur ces monnoies divers autres endroits marqués qui sont aujourd'hui inconnus, soit qu'ils ne subsistent plus, soit qu'ils ayent tellement changé de nom, qu'on ne peut plus les reconnoître.

Titre des divers endroits connus où l'on battoit monnaie sous les rois de la première race.

A.

Ambeanis.
Ambacia.
Aquis.
Arelate.
Arvernice.
Augustidunum.
Aurelianis.
Autiodoro.
Auxia.

Amiens.
Amboise.
Aix-la-Chapelle.
Arles.
Clermont en Auvergne.
Autun.
Orléans.
Auxerre.
Auch.

B.

Bajocas.
Bannaciato.
Bellomonte.
Blesocastro.

Bayeux.
Bagneux, proche Paris.
Beaumont.
Blois.

Bononia:
Bricate.

Boulogne sur mer.
Brioude.

C.

Cabilonnis.
Cameracus.
Carifiaco.
Catalaunis.
Catonaco.
Colonia.

Châlons sur Saône.
Cambrai.
Crecy sur Serre, ou Kierfi sur Oise.
Châlons sur Marne.
Chatou, près d'Argenteuil.
Cologne.

D.

Dorestati.

Sancti Dionisii.

Duerstede, bourg situé dans l'en-
droit où le Rhin & le Leck se
sépatent.
Saint Denys.

E.

Exona.

Essonne.

G

Gavalatano.

Gavols en Gevaudan.

L

Landuno cloato.
Lemovicas.
Lugdunum.

Laon.
Limoges.
Lyon.

M

Massilia.
Mediolano castro.
Metis.

Marseille.
Mehun sur Yevre.
Metz.

N

Nanneis.
Novigento.

Novovico.

Nantes.
Nogent. Il y a divers lieux en Fran-
ce qui portent ce nom.
Neuvy.

P

Palaciolo.
Parisiis.
Pictavi.
Petrocorias.
Petrocastro.

Palaiseau.
Paris.
Poitiers.
Perigueux.
Pierre chafel.

R

Rhedonis.
Remus.
Rotomo.

Rennes.
Reims.
Rouen.

S

Santonis.
Sedunis.
Senoni.
Silvanectis.
Soccionis.

Xaintes,
Sion en Valais.
Sens.
Senlis.
Soissons.

T.

Turnaco.
Thuino.
Tullo.
Tricas.
Trijecto.

Tournay.
Thuin sur la Sambre.
Toul.
Troyes.
Utrecht ou Mastricht.

V

Venetas.
Vesontione.
Virduno.
Vienna.

Vannes.
Besançon.
Verdun.
Vienne en Dauphiné.

On ne doit pas s'étonner de voir sur ces monnoies des noms de ville écrits peu correctement ; elles étoient frappées dans des siècles de barbarie , où le vrai langage des romains & leur maniere d'écrire , avoit beaucoup dégénéré.

Pour se former une idée des médailles de nos anciens rois , il les faut voir dans le traité des monnoies de M. le Blanc , où la plupart de celles qui nous restent sont gravées. On avertit seulement que les portraits de ces princes y sont un peu flattés ; & qu'ils y ont meilleure grace que dans les

médailles même. Suivant le système du P. Daniel, nous n'avons aucune médaille de la première race, que depuis Clovis. Cependant on produit contre ce système, 1^o. une médaille de Pharamond, 2^o. une de Mérouée.

Il est fait mention de celle de Pharamond, dans le traité des monnoies de M. le Blanc, qui ne l'a pas fait graver, parce qu'il ne l'avoit pas vûe, & qu'il ne la connoissoit que sur le rapport d'autrui. Cette médaille ne se trouve plus, & le pere Daniel croyoit que l'on avoit pris une médaille de *Ferrandus*, un des anciens rois d'Espagne, pour une médaille de *Pharamundus*, ces deux noms pouvant avoir quelque ressemblance, sur-tout dans des inscriptions à demi rongées par le temps; & c. qui favorise cette conjecture, c'est qu'ayant fait chercher inutilement la médaille de Pharamond, il avoit vû celle de *Ferrandus* qui est au nom près, la même que M. le Blanc avoit attribué à Pharamond, sur le rapport d'un antiquaire qui lui assura qu'il avoit eu en main cette médaille de Pharamond. On voit au revers de celle de *Ferrandus*, un cheval libre avec le mot *equitas*: c'est précisément le même revers qui se trouvoit dans celle de Pharamond, & la même inscription; & le pere Daniel étoit persuadé que l'antiquaire qui avoit parlé à M. le Blanc, s'étoit trompé au nom, & lui avoit donné une médaille de *Ferrandus* pour une médaille de *Pharamundus*. A l'égard de celle de Merouée, le pere Daniel prétend qu'elle n'est nullement de Merouée, pere de Childeric & ayeul du grand Clovis, de ce Mérouée qui a donné son nom à la première race de nos rois, mais plutôt de Mérouée, fils de Chilperic I. & il l'a fait graver dans son histoire, comme étant de ce prince. Selon lui cette médaille de Mérouée n'a rien de singulier, sinon qu'elle représente avec le diadème, un prince qui ne fut pas roi, mais seulement fils de roi, ce qui n'étoit pas sans exemple dans les médailles romaines, où l'on voit quelquefois les fils d'Empereur représentés avec le diadème, quoiqu'ils ne fussent pas empereurs. On trouve quelquefois, dans l'exergue des médailles de la première race, le mot de *Conob*, qui a donné la torture à tous les savans. Ce mot ne se lit sur aucune médaille, avant le regne d'Constantin, on en a donné diverses interprétations. Celle qui a été la plus suivie consiste à dire que ce mot est composé de lettres initiales qui signifient *Constantinopolis obsignata*, c'est-à-dire, monnoie frappée à Constantinople.

Le pere Daniel regardoit cette interprétation comme très-fausse, & voici comment il en démontre la fausseté.

1^o. On ne voit pas qu'les latins se soient jamais servis du mot d'*obsignare*, pour dire frapper ou marquer une piece de monnoie.

2^o. Le *Conob*, se trouve sur les médailles ou monnoies des empereurs d'Occident qui sans doute, n'avoient pas été fabriquées à Constantinople, on le voit sur celles d'Honorius, de Majorien, &c.

3^o. On lit encore le *Conob* sur les médailles des tyrans qui s'étoient revoltés contre les empereurs, & qui n'ont jamais été en possession de Constantinople,

Constantinople, comme dans une médaille d'Eugene; dans une autre d'Artale, &c.

4°. Enfin on le trouve dans des monnoies de nos rois de la premiere race. Comment donc le *Conob* pouvoit-il signifier *Constantinopoli obfignata*?

Pour répondre à ces difficultés qui paroissent insolubles, les uns ont dit que les monarques d'Occident vouloient marquer par là leur union avec la cour de Constantinople; les autres, comme M. du Cange, ont prétendu que l'on frappoit réellement à Constantinople de la monnoie au coin des monarques d'Occident.

In Glossario

Mais quoi, battoit-on monnoie à Constantinople au coin des tyrans révoltés contre l'empire? 2°. Pourquoi le *Conob* paroît-il sur les médailles de Théodebert & de quelques autres de nos rois de la premiere race?

C'est, dit M. Ducange, une marque du respect que ces rois avoient pour les empereurs; c'est, dit le P. Hardouin, un privilège communiqué à nos rois par les empereurs, & dont les rois Gots d'Italie, ni ceux d'Espagne ne jouissoient pas. On peut répondre d'abord que ceux d'Espagne en jouissoient certainement, puisqu'on voit le *Conob* sur une des médailles de Recarede, un des rois Gots d'Espagne: mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'on trouve des médailles où le *Conob* paroît avec le nom du lieu où la médaille a été frappée. Telle est celle de Childeric III. où au revers avec le *Conob* qui est dans l'exergue, on lit au milieu ces deux lettres *MA* qui, sans contredit, dans les monnoies de ce temps là, signifioient la ville de Marseille, où elles avoient été fabriquées.

Donc si le *conob* eût signifié *constantinopoli obfignata*, on auroit lu dans une même piece de monnoie qu'elle avoit été frappée à Constantinople & à Marseille, ce qui paroîtra sans doute le comble de l'absurdité. Pour trouver une meilleure interprétation de ce mot, il en faut une qui puisse convenir à Constantin & à ses successeurs, aux empereurs d'Occident, & aux empereurs d'Orient, aux tyrans comme aux empereurs, aux rois François & aux rois Gots d'Espagne. C'est ce que le pere Daniel se flattoit d'avoir heureusement rencontré, en supposant que le *conob* signifioit *conflatores officina basilica*, & pareillement *Co. M. O. B. conflatores moneta officina basilica*: les ouvriers de la monnoie royale ou impériale; car le mot *basilica* pouvoit signifier également l'un & l'autre. Cette explication paroît simple & naturelle. Elle peut également convenir à toutes les médailles des empereurs, ou des tyrans, des rois François ou des rois Gots, & le pere Daniel la jugeoit au moins beaucoup plus probable que toutes les autres. Celle de M. Vaillant étoit toute différente; ce savant antiquaire expliquoit le *conob* par ces mots: *conflatum obrizum*; & le *com ob* par ceux-ci, *conflata moneta obriza*; cette explication n'est pas sans difficulté, *obrizum* signifie de l'or ou tel autre métal que l'on voudra très-épuré & très-raffiné, or l'on trouve le *conob* & le *comob* sur des monnoies d'argent, de cuivre & de bronze du

plus bas aloi. C'est aux savans à décider laquelle des deux explications doit avoir la préférence.

VIII.

Des chartes des rois de la premiere race.

CES chartes sont, aussi bien que les monnoies, d'anciens monumens de nos rois, dont on devroit même tirer beaucoup plus de secours pour l'éclaircissement de l'histoire. Elles pourroient servir à fixer la durée de leur regne, par la date des différentes années qui s'y trouvent marquées; les lieux où ils tenoient leur cour qui y sont ordinairement spécifiés; le nom de leurs principaux officiers qui avoient coutume de signer les chartes après eux, & quelquefois même des circonstances particulieres de leurs vies qui sont indiquées dans les chartes & que l'on ne trouve point dans les historiens.

Mais il faudroit pour cela que l'on pût toujours produire des chartes bien certaines & authentiques, car pour peu que l'on puisse douter de la vérité de ces monumens, leur témoignage ne sauroit être d'aucun poids, & les lumieres qu'on en tire ne seroient plus d'aucune utilité pour l'éclaircissement de l'histoire. On a un grand nombre de chartes de nos rois de la troisieme race, principalement depuis saint Louis, dont la vérité est reconnue, & dont on s'est souvent servi avec avantage pour fixer des dates & des époques, pour vérifier des faits & même pour corriger les fautes des historiens.

Il seroit à souhaiter que les chartes des rois de la premiere race eussent la même authenticité & la même certitude.

Mais il y en a un si grand nombre de fausses & de supposées qu'il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, d'en faire le discernement d'avec les véritables.

Plusieurs écrivains célèbres nous ont donné des recueils de ces chartes, qu'ils ont tirés des archives des églises & des monasteres.

Mais aucun n'en a fait une étude plus particuliere que le fameux pere Mabillon. Ce savant religieux publia en 1681. son grand ouvrage *de re Diplomaticâ*, dans lequel il prétendit donner des regles sûres pour discerner les chartes vraies & authentiques de celles qui sont fausses & supposées.

La plupart des savans applaudirent à cet ouvrage; & le pere Papebrock qui avoit écrit sur la même matiere, & qui se voyoit refuté dans le livre du pere Mabillon, ne l'eut pas plutôt lu qu'il écrivit à l'auteur de la diplomatie, pour le remercier de l'avoir redressé & éclairé par des regles beaucoup plus justes que celles qui se trouvoient dans son écrit.

Un aveu si sincere & si honorable au pere Mabillon, sembloit devoir assurer à jamais l'autorité & la certitude des regles établies dans la Diplomatique, mais on vit bientôt paroître un adversaire qui, sans

Être encore fort connu n'en étoit pas au fond moins redoutable ; & qui ne cherchant point à justifier les fautes que le pere Papebrock avoit avouées , s'attacha uniquement à combattre les regles proposées par le pere Mabillon. Cet adversaire étoit le pere Germon jésuite , dont les écrits ne laisserent pas de jetter bien des nuages sur la vérité de ces regles & conséquemment sur l'authenticité des chartes.

On trouva d'abord étonnant qu'un homme qui ne s'étoit fait encore aucun nom dans la république des lettres osât se mesurer pour ainsi dire avec un savant du premier ordre, tel qu'étoit le pere Mabillon. Mais cette république des lettres est assurément l'empire le plus libre qui soit dans le monde ; c'est l'empire de la raison même , chacun est en droit d'y proposer ses difficultés ; & nul homme n'y peut acquérir un ascendant qui lui assure le droit d'être crû sur sa parole. L'écrivain le plus obscur peut reprendre le plus éclairé & le plus celebre , sans prétendre s'égalér à lui. On est toujours sûr de trouver tôt ou tard dans le public un juge integre & inflexible , qui ne donne gain de cause qu'à la raison , & qui juge toujours le fond des contestations sans aucun égard à l'âge , au mérite ou à la réputation des personnes.

On ne manqua pas de dire aussi qu'il n'appartenoit pas à un homme qui n'avoit peut-être pas vu ni manié une seule charte dans sa vie d'attaquer le pere Mabillon qui avoit examiné les archives de plusieurs Monasteres , & employé une grande partie de son tems à lire les anciens monumens pour les comparer entr'eux , & pour se faire des principes sûrs & des regles fixes sur leur authenticité.

Mais on pouvoit répondre que si le pere Mabillon trouvoit bon que l'on regardât comme vraies & authentiques les chartes dont il donne des copies dans sa Diplomatique , quoiqu'on n'eût pas vu les originaux , il devoit être encore plus permis à ceux qui n'avoient pas vu ces originaux , de douter de cette authenticité , que de la croire. D'ailleurs les copies figurées de la Diplomatique représentent , selon lui , très-fidèlement la forme & le contenu des originaux. On pouvoit donc raisonner sur ces copies comme sur les originaux mêmes , & proposer contre elles les mêmes difficultés que l'on auroit pu tirer de la forme & du contenu des originaux.

Il en falloit donc revenir à examiner le poids & la valeur de ces difficultés. Aussi le pere Mabillon ne parut-il faire aucune attention à ces observations personnelles , il se contenta d'ajouter à sa Diplomatique un supplément où il tâcha de répondre aux doutes & aux objections du pere Germon , sans le nommer. Des savans d'Italie vinrent encore au secours du pere Mabillon , savoir , Messieurs Fontanini , Gargi & Lazzarini. Les peres Ruinart & Constant , bénédictins entrèrent aussi dans la dispute , pour soutenir leur illustre confrere. Le pere Germon seul fit face à tous ces adversaires , & publia diverses réponses pour la défense de son premier écrit. C'est de cette dispute dont nous nous proposons de rendre le compte le plus exact & le plus précis qu'il sera

Tels sont les préjugés que l'on propose contre l'authenticité des chartes produites par le pere Mabillon.

Les défenseurs de la Diplomatique ont répondu que l'on ne détrui-
soit pas des titres & des preuves par de simples préjugés, que s'il s'est
trouvé de fausses chartes dans les archives des monasteres, il ne s'enfuit
pas delà qu'il ne puisse aussi y en avoir de vraies & qu'on ne persua-
dera jamais qu'elles soient toutes également fausses & supposées; qu'il
seroit à souhaiter à la vérité que les originaux de ces chartes se fussent
conservés dans des archives publiques, & qu'elles fussent demeurées
à l'abri du mélange qu'on en a fait avec des chartes supposées; mais
que nos peres ayant négligé de prendre cette précaution, il ne reste plus
d'autre parti à prendre que de chercher avec soin tous les moyens que
la prudence & la critique peuvent suggérer pour distinguer les vraies
chartes d'avec les fausses, & que l'on doit savoir gré au pere Mabillon
de s'être donné des peines incroyables pour y réussir; Qu'après tout, son
autorité est capable de balancer pour le moins celle des plus illustres sa-
vans qui se sont défiés de l'authenticité des chartes; que M. de Launoy
en particulier est connu pour être un critique hardi, pour ne pas dire
téméraire, qui cherchoit à répandre du doute & de l'incertitude sur tout.
Que le pere Mabillon n'auroit pas entrepris d'établir des regles pour
discerner les vraies chartes d'avec les fausses, s'il n'avoit été persuadé
qu'il y en avoit en effet un grand nombre de fausses. Mais qu'en même
temps il étoit fondé à croire qu'il y en avoit pareillement un grand nom-
bre de véritables, n'étant pas possible de s'imaginer que les archives de
tant de célèbres abbayes & d'églises illustres ne fussent remplies que
de pieces fausses & supposées; qu'il ne prétendoit pas donner pour fai-
re le discernement qui est le but de son ouvrage, des regles aussi sûres
que celles de la Logique ou des autres arts qui sont fondés sur des prin-
cipes susceptibles de démonstration; qu'il ne proposoit que des regles
historiques dont les fondemens ne peuvent jamais être absolument iné-
branlables. Que s'il y avoit eu plusieurs chartes où l'on avoit décou-
vert des marques évidentes de fausseté, il ne croyoit pas que l'on pût
en trouver aucune dans celles qu'il produisoit comme vraies & au-
thentiques, qu'il falloit donc attaquer les chartes qu'il défendoit, sans
perdre le tems à décrier celles qu'il ne défendoit pas. Aussi le pere Ger-
mon ne s'en tint-il pas à combattre les chartes du pere Mabillon par de
simples préjugés, il employa contre elles des argumens directs qui étoient
de deux sortes. 1°. Des argumens généraux qui attaquoient toutes les
chartes à la fois.

2°. Des argumens particuliers qui les attaquoient en détail par des
difficultés tirées du fond même de la plupart des chartes.

*Argumens généraux contre la vérité des chartes produites par le
pere Mabillon.*

1°. Il est comme impossible que les originaux des chartes Mérovingi-
giennes soient parvenues jusques à nous.

Le pere Doublert, religieux bénédictin, publia en 1625, un recueil des antiquités & recherches de l'abbaye de saint Denys, où il rapporte un grand nombre de chartes qu'il avoit tirées des archives de ce celebre monastere. Mais parmi ces chartes on en voit plusieurs dont la fausseté est avérée, témoin celles où saint Eloi qui ne fut ordonné évêque que la troisieme année du regne de Clovis II. prend neantmoins cette qualité sous le regne de Dagobert; deux entr'autres qui se trouvent signées par Dagobert, l'une neuf ans & l'autre quatorze ans après sa mort; une que le prince Clovis soufcrit à l'age d'un an, &c.

Le pere Labbe en a mis pareillement dans son recueil un grand nombre de fausses. Il produit quatre chartes du grand Clovis dont trois ont des marques évidentes de fausseté. Dans l'une Clovis donne au Moustier Saint Jean des Terres situées dans le royaume de Bourgogne, qui ne lui appartenoient pas encore dans le temps d'où la charte est datée; dans l'autre on voit la signature de saint Oustrille, archevêque de Bourges, qui gouverna cette Eglise cent ans, après la mort de Clovis. Ce Prince soufcrit dans la troisieme, treize ans après sa mort. Il y en a une signée par saint Arnoul, Evêque de Metz, dix ans après sa mort; une autre signée par Clovis II. sept ans avant qu'il fût au monde.

On trouve de semblables marques de supposition & de fausseté dans les *Chartes Beligiques* d'Aubert le Mire, & dans plusieurs de celles qui sont rassemblées dans le *Monasticon-Anglicanum*, à commencer par la charte de saint Patrice qu'on a mise à la tête des autres, comme la plus ancienne & qui est pleine de fables.

M. de Launoy a fait voir jusqu'à seize marques de fausseté dans la charte de Childebert en faveur du monastere de saint Vincent, à présent saint Germain des Prés, & que le pere du Breuil, religieux de cette abbaye a insérée toute entiere dans son édition d'Aimoin, l. 2. ch. 20. On sait d'ailleurs par l'histoire, que les faussaires ont souvent infecté par des chartes supposées, les archives des plus celebres monasteres. Le pere Mabillon en convient lui-même, & le fait rapporter par Geoffroi, évêque de Châlon, & que ce prélat s'offrit d'attester par serment au pape Innocent II. suffiroit pour le prouver.

Guernon ou Geron, moine de saint Médard de Soissons, se voyant prêt de mourir, s'accusa publiquement devant ses freres, d'avoir parcouru un grand nombre de monasteres, & d'y avoir fabriqué de fausses bulles en leur faveur. Il s'accusa en particulier d'en avoir fait à saint Oüen de Rouen & à saint Austlin de Cantorbéry, & d'en avoir reçu pour récompense de riches orniemens qu'il avoit apportés à saint Médard de Soissons. Il est vrai que ce fait a été contesté par le Pere Cousin, un des défenseurs de la Diplomatique: mais on peut voir la réponse qu'on lui fit, imprimée dans les journaux de Trevoux, au mois de Mars 1716.

Tels sont les préjugés que l'on propose contre l'authenticité des chartes produites par le pere Mabillon.

Les défenseurs de la Diplomatique ont répondu que l'on ne détruiroit pas des titres & des preuves par de simples préjugés, que s'il s'est trouvé de fausses chartes dans les archives des monasteres, il ne s'ensuit pas delà qu'il ne puisse aussi y en avoir de vraies & qu'on ne persuadera jamais qu'elles soient toutes également fausses & supposées; qu'il seroit à souhaiter à la vérité que les originaux de ces chartes se fussent conservés dans des archives publiques, & qu'elles fussent demeurées à l'abri du mélange qu'on en a fait avec des chartes supposées; mais que nos peres ayant négligé de prendre cette précaution, il ne reste plus d'autre parti à prendre que de chercher avec soin tous les moyens que la prudence & la critique peuvent suggérer pour distinguer les vraies chartes d'avec les fausses, & que l'on doit savoir gré au pere Mabillon de s'être donné des peines incroyables pour y réussir; Qu'après tout, son autorité est capable de balancer pour le moins celle des plus illustres savans qui se sont défiés de l'authenticité des chartes; que M. de Launoy en particulier est connu pour être un critique hardi, pour ne pas dire téméraire, qui cherchoit à répandre du doute & de l'incertitude sur tout. Que le pere Mabillon n'auroit pas entrepris d'établir des regles pour discerner les vraies chartes d'avec les fausses, s'il n'avoit été persuadé qu'il y en avoit en effet un grand nombre de fausses. Mais qu'en même temps il étoit fondé à croire qu'il y en avoit pareillement un grand nombre de véritables, n'étant pas possible de s'imaginer que les archives de tant de célèbres abbayes & d'églises illustres ne fussent remplies que de pieces fausses & supposées; qu'il ne prétendoit pas donner pour faire le discernement qui est le but de son ouvrage, des regles aussi sûres que celles de la Logique ou des autres arts qui sont fondés sur des principes susceptibles de démonstration; qu'il ne proposoit que des regles historiques dont les fondemens ne peuvent jamais être absolument inébranlables. Que s'il y avoit eu plusieurs chartes où l'on avoit découvert des marques évidentes de fausseté, il ne croyoit pas que l'on pût en trouver aucune dans celles qu'il produisoit comme vraies & authentiques, qu'il falloit donc attaquer les chartes qu'il défendoit, sans perdre le tems à décrier celles qu'il ne défendoit pas. Aussi le pere Germon ne s'en tint-il pas à combattre les chartes du pere Mabillon par de simples préjugés, il employa contre elles des argumens directs qui étoient de deux sortes. 1°. Des argumens généraux qui attaquoient toutes les chartes à la fois.

2°. Des argumens particuliers qui les attaquoient en détail par des difficultés tirées du fond même de la plupart des chartes.

Argumens généraux contre la vérité des chartes produites par le pere Mabillon.

1°. Il est comme impossible que les originaux des chartes Mérovingiennes soient parvenues jusques à nous.

2°. Il est encore plus impossible de décider si celles qu'on nous donne pour originales, ne sont pas du nombre de celles qui ont été fabriquées par des faussaires.

3°. L'écriture singulière, l'orthographe vicieuse & le mauvais style des chartes Mérovingiennes donnent lieu de croire qu'elles sont supposées. Les défenseurs de la Diplomatique ont répondu au premier argument, que nous avons des manuscrits aussi anciens que les chartes Mérovingiennes, & dont la matière est aussi fragile, qui n'ont pas laissé de parvenir jusqu'à nous, malgré les incendies, les pillages & les autres accidens qui en ont fait périr un si grand nombre; que les chartes étoient conservées avec soin comme des titres précieux; qu'à la vérité plusieurs de ces chartes ont été détruites par une infinité d'accidens inévitables que le temps amène; mais que c'est avancer une conjecture fort hasardée, pour ne pas dire un paradoxe incroyable, que de prétendre qu'aucune charte mérovingienne n'a pu arriver jusqu'à nous sans une espèce de miracle, d'autant plus que les chartes même reconnues pour fausses, se sont quelquefois conservées durant plusieurs siècles, puisqu'on en a encore qui sont assurément fort anciennes, pourquoi ne dira-on pas que les vraies ont pu avoir le même sort? Le P. Germon prétend qu'il étoit inutile de conserver les chartes mérovingiennes, parce que dans le temps de la première race une longue & paisible possession étoit regardée comme le meilleur de tous les titres. On pouvoit acheter & recevoir une terre, sans faire aucun écrit: il falloit seulement avoir trois témoins si la chose étoit de peu de conséquence, six, si elle étoit plus considérable; douze, si elle étoit d'un grand prix; & quand l'église avoit possédé une terre paisiblement pendant trente ans, on ne pouvoit plus la lui disputer, les témoins n'étoient plus écoutés contre elle. La possession seule lui servoit de titre, nos plus anciennes loix le portent expressément. Les anciennes chartes & les vieux titres devenant donc absolument inutiles aux églises & aux monastères après une longue possession, il n'est pas croyable que l'on se mit fort en peine de les conserver. Aussi Hincmar nous apprend-il dans la Préface de la vie de saint Remy que *les Clercs de son église avoient fait si peu de cas de leurs vieilles pancartes qu'ils s'en étoient servis pour envelopper l'argent qu'ils retiroient du commerce.*

Il est vrai, répondent les défenseurs de la Diplomatique, qu'il y eut un temps où l'on pouvoit absolument se passer des chartes. Il y a eu des endroits où on les a négligées sans cela nous en aurions sans doute un plus grand nombre: mais cela ne prouve nullement qu'aucune ne nous ait été conservée, puisque le seul hazard a fait parvenir jusqu'à nous une infinité de pièces & de manuscrits dont on pouvoit se passer, & que l'on a fort négligés en divers endroits. Il suffisoit pour cela qu'il y eût quelques lieux où l'on les ait gardées, soit par curiosité, soit par prévoyance, soit enfin par quelque motif que ce puisse être. Le second argument demande un peu plus d'étendue.

Le pere Mabillon convient qu'il nous reste un grand nombre de chartes qui ont été fabriquées par des faussaires : mais ces fausses chartes ont la même forme, la même écriture, la même souscription, le même style, les mêmes sceaux que celles qu'il nous donne pour véritables. Comment donc & sur quoi pourra-t-on les distinguer ? Dira-t-on que les fausses se distinguent, ou par la fausseté de la date, ou par quelque autre défaut que les savans y pourront remarquer, & qui ne se trouveront pas dans les véritables ? mais qui fait si cette charte sans défaut, n'en paroît pas exempte, parce qu'elle aura été fabriquée par un faussaire plus habile, plus attentif & plus intelligent que celui qui a mis la main aux autres ? Il faudroit avoir des pieces indubitables que l'on pût prendre sûrement pour regles de comparaison. Mais où sont-elles ces pieces incontestables ? puisque celles que l'on nous donne pour telles, ressemblent en tout à celles que l'on avoue être fausses & supposées.

Il faut convenir que l'argument est pressant & capable d'embarrasser les défenseurs de la Diplomatique. Ils ont été obligés de répondre que dans un objet de cette nature enveloppé par lui-même dans tant de ténèbres, & qui se perd en quelque sorte dans l'obscurité des siècles, on ne doit pas exiger des preuves aussi claires & aussi précises que s'il s'agissoit des actes qui touchent de plus près à nos temps & à nos mœurs ; qu'il n'est pas possible sans doute de vérifier une charte mérovingienne comme on vérifieroit une déclaration ou des lettres patentes de nos derniers rois, enregistrées dans tous les parlemens du royaume ; que n'étant pas à presumer que toutes les chartes qui nous restent soient fausses, il faut nécessairement admettre comme vraies & authentiques, celles qui paroissent sans reproche, aux critiques les plus exacts, & qu'en faisant un pareil raisonnement, on rendroit suspects presque tous les monumens qui nous restent de l'antiquité, comme les manuscrits, les inscriptions, les médailles, &c. puisqu'enfin on ne pourroit jamais montrer à celui qui en contesterait la vérité, une piece qui pût lui servir de regle de comparaison, parce qu'il se croiroit en droit de rejeter cette piece, en disant qu'elle peut avoir été fabriquée par un faussaire ; ainsi parce qu'il se trouve des manuscrits, des inscriptions & des médailles fausses & supposées, il n'y en auroit plus aucune de véritable. Il faut donc nécessairement se faire quelque sorte de regle & de principe pour les distinguer, & s'en rapporter là-dessus au goût & au jugement de ceux qui ont fait une étude particulière de l'antiquité, & que l'on peut regarder comme le jugement des experts, du nombre desquels étoit sans contredit le pere Mabillon ; autrement l'on donneroit dans un pyrrhonisme presque universel sur tout ce qui regarde les monumens de l'antiquité.

Le pere Mabillon regardoit les archives de saint Denys, comme un trésor précieux d'anciennes chartes, où elles avoient été moins altérées & moins contrefaites que par-tout ailleurs. L'antiquité de l'abbaye & les immenses richesses qu'elle reçut de la libéralité de nos rois au vii

& au su de tout l'univers, donnent lieu de présumer qu'on n'y fut point obligé d'avoir recours à la fausseté & à l'imposture pour s'attribuer des droits qu'on n'avoit pas.

Cependant le pere Germon prétend que le chartrier de saint Denys ne contient pas des pieces plus sures ni des originaux plus authentiques que celui des autres monasteres, & voici comme il le prouve.

Les archives de saint Denys n'ont pas toujours été dans l'état où elles sont aujourd'hui. Il y avoit autrefois des chartes qui n'y sont plus, & on y en trouve présentement un grand nombre qui n'y étoient pas autrefois. On peut en effet distinguer trois temps différens par rapport à ces archives.

Le premier temps est celui où le moine anonyme de saint Denys écrivoit le livre intitulé *Gesta Dagoberti*. Cet auteur avoit sous les yeux le chartrier de son abbaye, tel qu'il étoit de son temps, & il parle souvent des chartes qu'il y a vûes. Or, 1°. il ne dit point expressément qu'il y eût alors dans les archives de saint Denys, aucune charte de Clotaire II. pere de Dagobert, ou des autres rois ses prédécesseurs : mais il l'insinue en disant que Clotaire avoit donné au tombeau de saint Denys, plusieurs belles terres, *numerosa & optima prædia dedisse*, & que ce prince, ainsi que les autres rois, y avoit fait plusieurs donations.

2°. Il cite expressément les chartes de Dagobert ; il en compte jusqu'à douze, & il marque distinctement ce que chacune contenoit. Il nous apprend aussi que l'on gardoit dans les mêmes archives le testament de la reine Nantilde, épouse de Dagobert, par lequel elle donnoit à saint Denis, où elle vouloit être enterrée, la terre de Lagny-en-Brie. Enfin il rapporte quatre ordonnances de Clovis II. que l'on conservoit pareillement dans le chartrier de saint Denys : Mais il ne parle d'aucune charte des rois postérieurs à Clovis II. comme Thierri, Clovis, Childébert III. &c.

Le second temps des archives de saint Denys, est celui où le pere Doublet publia son ouvrage intitulé : *Antiquités & Recherches de saint Denys* en 1625. Cet auteur avoit fouillé dans les archives de saint Denys, mais il n'y trouva aucune des chartes de Dagobert que l'anonyme y avoit vûes plusieurs siècles auparavant : cependant il en rapporte jusqu'à dix-sept de ce prince, dont aucune n'est tout-à-fait semblable aux chartes de Dagobert, dont l'anonyme a exposé le contenu dans son histoire ; la plupart n'y ont aucun rapport ; & s'il s'en trouve deux ou trois qui aient quelque ressemblance, on y remarque toujours des différences notables, quoiqu'il ne dût y en avoir aucune, puisqu'il n'y a qu'un seul & vrai original.

Enfin, le troisieme temps des archives de saint Denis est celui où le pere Mabillon, publia sa *Diplomatique* en 1681. Alors il se trouvoit à saint Denys, trente chartes mérovingiennes en original ; quoique cinquante-six ans auparavant le pere Doublet, n'y en eût découvert que vingt-six des rois Mérovingiens ; mais ce qu'il y a encore de plus surprenant,

c'est que de trente chartes Mérovingiennes que le pere Mabillon trouva dans les archives de saint Denys, il n'y en a que deux des vingt-six que le pere Doublet y avoit vûes, & aucune de celles qui y étoient du temps de l'anonyme. Il est assez difficile de concevoir, dit le pere Germon, comment ces changemens ont pu arriver. Il faut bien dire que l'on a perdu une grande partie des chartes qui étoient anciennement dans les archives de saint Denys, & qu'on en a retrouvé d'autres qu'on avoit autrefois égarées. Mais en adoptant même cette solution, on ne pourra s'empêcher d'avouer que ces chartes n'ont plus la même autorité que si le chartrier fût toujours demeuré dans le même état, & que l'anonyme, le pere Doublet & le pere Mabillon y eussent toujours vû les mêmes pieces; & l'on sera toujours en droit de demander comment tant de chartes perdues depuis le moine anonyme jusqu'à Doublet, & depuis Doublet jusqu'au pere Mabillon, ont pu être suppléées par un plus grand nombre de même date, & de même temps. D'où sont venues dans les archives de saint Denys toutes ces chartes Mérovingiennes qui n'y étoient pas au neuvieme siecle, & que Doublet y a trouvées au dix-septieme? Qui n'y étoient pas du temps de Doublet & que le pere Mabillon y a trouvées cinquante-six ans après?

Le pere Mabillon & ses défenseurs ont répondu, qu'ils ne pouvoient se rendre garans des omissions de l'anonyme, ni de celles de Doublet; qu'il étoit aisé de concevoir que depuis le neuvieme siecle, où l'anonyme écrivoit, les chartes de Dagobert, dont il parle, avoient pu être égarées. A l'égard de celles dont il ne parle pas, qu'elles auroient pu être de son temps dans les archives de saint Denys, sans qu'il eût pris la peine de les lire, ou qu'il eût voulu les citer; que tous les auteurs ne sont pas également attentifs & laborieux; que dans le catalogue de la même bibliotheque qui aura été dressé par deux hommes differens, il se trouvera des livres marqués par l'un, qui auront échappés à l'autre; que Doublet n'avoit peut-être consulté que des *Cartulaires* ou de simples recueils, dans lesquels il avoit pris ce qu'il avoit jugé à propos, sans se donner la peine, comme le pere Mabillon, de fouiller dans les archives même, & de voir quelles étoient les chartes qui s'y trouvoient encore dans son temps.

Pour ce qui regarde l'écriture extraordinaire, l'orthographe vicieuse, le style barbare, hérissé presque par-tout de solécismes, le pere Germon prétendoit en tirer un argument très-fort contre l'authenticité des chartes mérovingiennes produites par le pere Mabillon. Ces chartes ne sont point écrites en caractère romain, qui étoit incontestablement en usage parmi les François, dès le tems de la premiere race, & que les savans avoient commencé d'employer dans les livres, les particuliers dans les lettres qu'ils écrivoient, & que l'on voit pareillement employé dans le cachet de Childeric & dans toutes les monnoies, médailles ou inscriptions qui nous restent de ce temps-là. Comment & pourquoi un genre d'écriture banni des livres, des lettres & de tous

les monumens publics , se feroit-il maintenu dans les seules chartes , puisque cette écriture singuliere & inusitée ne pouvoit servir qu'à empêcher qu'on ne les pût lire aisément?

Le pere Mabillon & les défenseurs de la diplomatique ont répondu qu'il y a des bisarreries dans les usages de chaque siecle , dont il est impossible de rendre raison ; que nous en voyons même dans notre siecle , dont nous aurions peine à trouver le fondement , & à plus forte raison dans des siecles si éloignés du nôtre. Qui pourroit dire pourquoi dans la chancellerie de la cour Romaine , il y a un registre où l'on écrit les bulles des papes , sans y mettre les points & les virgules , & un autre registre où l'on a soin de les transcrire avec les points & les virgules ; pourquoi les bulles que l'on donne aux évêques sont écrites d'un caractère particulier & tout différent de celui que nous employons dans nos livres , nos actes , nos monnoies , nos médailles & nos inscriptions , en sorte qu'il faut quelquefois chercher un homme exprès pour les déchiffrer quand il est question de les transcrire sur les registres des chapitres. Ces bulles dans mille ans d'ici pourront aisément faire renouveler toutes les difficultés que le pere Germon a faites sur l'écriture des chartes mérovingiennes , quoiqu'il soit bien certain qu'elles sont authentiques. De plus , le pere Mabillon prétendoit avoir vu quelques manuscrits dont l'écriture étoit semblable à celle des chartes , & il cite entr'autres , le Grégoire de Tours de feu M. Jolly , & le Gennade de la bibliothèque de Saint Germain-des-prez , mais le pere Germon ayant examiné le Grégoire de Tours , ne convenoit pas de la ressemblance.

Le pere Mabillon & les autres défenseurs de la Diplomatique appuyoient encore leur sentiment sur l'écriture mérovingienne par cet argument.

Si l'écriture dont il s'agit n'avoit pas été en usage sous les rois de la premiere race , à quel propos les faiseurs de titres l'auroient-ils employée dans leurs fausses pièces ?

Il se peut faire , répondoit le pere Germon , que ces faussaires voyant les archives dépourvues de chartes mérovingiennes , aient voulu y suppléer par d'autres , qu'ils fabriquoient ; & que pour donner à ces chartes de nouvelle fabrique , un air d'antiquité , ils se soient fait la bizarre écriture dont nous parlons.

Le pere Germon trouvoit encore de quoi rendre les chartes suspectes dans l'irrégularité de l'orthographe. Il est certain , dit-il , que les habiles gens de la premiere race savoient écrire correctement le latin. On le voit par les manuscrits qui nous restent de ce temps-là ; pourquoi donc les chartes sont-elles écrites d'une maniere qui choque presque partout les regles les plus simples & les plus communes de l'orthographe ? Les officiers de la chancellerie , étoient toujours choisis entre les habiles gens , & du moins devoit-il s'en trouver quelqu'un parmi eux qui eût quelque habileté. Cependant ce même défaut se trouve également dans toutes les chartes , de quelque main qu'elles aient été écrites. N'est-

c'est que de trente chartes Mérovingiennes que le pere Mabillon trouva dans les archives de saint Denys, il n'y en a que deux des vingt-six que le pere Doublet y avoit vûes, & aucune de celles qui y étoient du temps de l'anonyme. Il est assez difficile de concevoir, dit le pere Germon, comment ces changemens ont pu arriver. Il faut bien dire que l'on a perdu une grande partie des chartes qui étoient anciennement dans les archives de saint Denys, & qu'on en a retrouvé d'autres qu'on avoit autrefois égarées. Mais en adoptant même cette solution, on ne pourra s'empêcher d'avouer que ces chartes n'ont plus la même autorité que si le chartrier fût toujours demeuré dans le même état, & que l'anonyme, le pere Doublet & le pere Mabillon y eussent toujours vû les mêmes pieces; & l'on sera toujours en droit de demander comment tant de chartes perdues depuis le moine anonyme jusqu'à Doublet, & depuis Doublet jusqu'au pere Mabillon, ont pû être suppléées par un plus grand nombre de même date, & de même temps. D'où sont venues dans les archives de saint Denys toutes ces chartes Mérovingiennes qui n'y étoient pas au neuvieme siecle, & que Doublet y a trouvées au dix-septieme? Qui n'y étoient pas du temps de Doublet & que le pere Mabillon y a trouvées cinquante-six ans après?

Le pere Mabillon & ses défenseurs ont répondu, qu'ils ne pouvoient se rendre garans des omissions de l'anonyme, ni de celles de Doublet; qu'il étoit aisé de concevoir que depuis le neuvieme siecle, où l'anonyme écrivoit, les chartes de Dagobert, dont il parle, avoient pû être égarées. A l'égard de celles dont il ne parle pas, qu'elles auroient pû être de son temps dans les archives de saint Denys, sans qu'il eût pris la peine de les lire, ou qu'il eût voulu les citer; que tous les auteurs ne sont pas également attentifs & laborieux; que dans le catalogue de la même bibliotheque qui aura été dressé par deux hommes differens, il se trouvera des livres marqués par l'un, qui auront échappés à l'autre; que Doublet n'avoit peut-être consulté que des *Cartulaires* ou de simples recueils, dans lesquels il avoit pris ce qu'il avoit jugé à propos, sans se donner la peine, comme le pere Mabillon, de fouiller dans les archives même, & de voir quelles étoient les chartes qui s'y trouvoient encore dans son temps.

Pour ce qui regarde l'écriture extraordinaire, l'orthographe vicieuse, le style barbare, hérissé presque par-tout de solécismes, le pere Germon prétendoit en tirer un argument très-fort contre l'authenticité des chartes mérovingiennes produites par le pere Mabillon. Ces chartes ne sont point écrites en caractère romain, qui étoit incontestablement en usage parmi les François, dès le tems de la premiere race, & que les sçavans avoient commencé d'employer dans les livres, les particuliers dans les lettres qu'ils écrivoient, & que l'on voit pareillement employé dans le cachet de Childeric & dans toutes les monnoies, médailles ou inscriptions qui nous restent de ce temps-là. Comment & pourquoi un genre d'écriture banni des livres, des lettres & de tous

les monumens publics , se seroit-il maintenu dans les seules chartes , puisque cette écriture singuliere & inusitée ne pouvoit servir qu'à empêcher qu'on ne les pût lire aisément?

Le pere Mabillon & les défenseurs de la diplomatique ont répondu qu'il y a des bisarreries dans les usages de chaque siecle , dont il est impossible de rendre raison ; que nous en voyons même dans notre siecle , dont nous aurions peine à trouver le fondement , & à plus forte raison dans des siecles si éloignés du nôtre. Qui pourroit dire pourquoi dans la chancellerie de la cour Romaine , il y a un registre où l'on écrit les bulles des papes , sans y mettre les points & les virgules , & un autre registre où l'on a soin de les transcrire avec les points & les virgules ; pourquoi les bulles que l'on donne aux évêques sont écrites d'un caractère particulier & tout différent de celui que nous employons dans nos livres , nos actes , nos monnoies , nos médailles & nos inscriptions , en sorte qu'il faut quelquefois chercher un homme exprès pour les déchiffrer quand il est question de les transcrire sur les registres des chapitres. Ces bulles dans mille ans d'ici pourront aisément faire renouveler toutes les difficultés que le pere Germon a faites sur l'écriture des chartes mérovingiennes , quoiqu'il soit bien certain qu'elles sont authentiques. De plus , le pere Mabillon prétendoit avoir vu quelques manuscrits dont l'écriture étoit semblable à celle des chartes , & il cite entr'autres , le Grégoire de Tours de feu M. Jolly , & le Gennade de la bibliothèque de Saint Germain-des-prez , mais le pere Germon ayant examiné le Grégoire de Tours , ne convenoit pas de la ressemblance.

Le pere Mabillon & les autres défenseurs de la Diplomatique appuyoient encore leur sentiment sur l'écriture mérovingienne par cet argument.

Si l'écriture dont il s'agit n'avoit pas été en usage sous les rois de la premiere race , à quel propos les faiseurs de titres l'auroient-ils employée dans leurs fausses pièces ?

Il se peut faire , répondoit le pere Germon , que ces faussaires voyant les archives dépourvues de chartes mérovingiennes , aient voulu y suppléer par d'autres , qu'ils fabriquoient ; & que pour donner à ces chartes de nouvelle fabrique , un air d'antiquité , ils se soient fait la bisarre écriture dont nous parlons.

Le pere Germon trouvoit encore de quoi rendre les chartes suspectes dans l'irrégularité de l'orthographe. Il est certain , dit-il , que les habiles gens de la premiere race savoient écrire correctement le latin. On le voit par les manuscrits qui nous restent de ce temps-là ; pourquoi donc les chartes sont-elles écrites d'une maniere qui choque presque partout les regles les plus simples & les plus communes de l'orthographe ? Les officiers de la chancellerie , étoient toujours choisis entre les habiles gens , & du moins devoit-il s'en trouver quelqu'un parmi eux qui eût quelque habileté. Cependant ce même défaut se trouve également dans toutes les chartes , de quelque main qu'elles aient été écrites. N'est-

c'est que de trente chartes Mérovingiennes que le pere Mabillon trouva dans les archives de saint Denys, il n'y en a que deux des vingt-six que le pere Doublet y avoit vûes, & aucune de celles qui y étoient du temps de l'anonyme. Il est assez difficile de concevoir, dit le pere Germon, comment ces changemens ont pu arriver. Il faut bien dire que l'on a perdu une grande partie des chartes qui étoient anciennement dans les archives de saint Denys, & qu'on en a retrouvé d'autres qu'on avoit autrefois égarées. Mais en adoptant même cette solution, on ne pourra s'empêcher d'avouer que ces chartes n'ont plus la même autorité que si le chartrier fût toujours demeuré dans le même état, & que l'anonyme, le pere Doublet & le pere Mabillon y eussent toujours vû les mêmes pieces; & l'on sera toujours en droit de demander comment tant de chartes perdues depuis le moine anonyme jusqu'à Doublet, & depuis Doublet jusqu'au pere Mabillon, ont pu être suppléées par un plus grand nombre de même date, & de même temps. D'où sont venues dans les archives de saint Denys toutes ces chartes Mérovingiennes qui n'y étoient pas au neuvieme siecle, & que Doublet y a trouvées au dix-septieme? Qui n'y étoient pas du temps de Doublet & que le pere Mabillon y a trouvées cinquante-six ans après?

Le pere Mabillon & ses défenseurs ont répondu, qu'ils ne pouvoient se rendre garans des omissions de l'anonyme, ni de celles de Doublet; qu'il étoit aisé de concevoir que depuis le neuvieme siecle, où l'anonyme écrivoit, les chartes de Dagobert, dont il parle, avoient pu être égarées. A l'égard de celles dont il ne parle pas, qu'elles auroient pu être de son temps dans les archives de saint Denys, sans qu'il eût pris la peine de les lire, ou qu'il eût voulu les citer; que tous les auteurs ne sont pas également attentifs & laborieux; que dans le catalogue de la même bibliotheque qui aura été dressé par deux hommes differens, il se trouvera des livres marqués par l'un, qui auront échappés à l'autre; que Doublet n'avoit peut-être consulté que des *Cartulaires* ou de simples recueils, dans lesquels il avoit pris ce qu'il avoit jugé à propos, sans se donner la peine, comme le pere Mabillon, de fouiller dans les archives même, & de voir quelles étoient les chartes qui s'y trouvoient encore dans son temps.

Pour ce qui regarde l'écriture extraordinaire, l'orthographe vicieuse, le style barbare, hérissé presque par-tout de solécismes, le pere Germon prétendoit en tirer un argument très-fort contre l'authenticité des chartes mérovingiennes produites par le pere Mabillon. Ces chartes ne sont point écrites en caractère romain, qui étoit incontestablement en usage parmi les François, dès le tems de la premiere race, & que les savans avoient commencé d'employer dans les livres, les particuliers dans les lettres qu'ils écrivoient, & que l'on voit pareillement employé dans le cachet de Childeric & dans toutes les monnoies, médailles ou inscriptions qui nous restent de ce temps-là. Comment & pourquoi un genre d'écriture banni des livres, des lettres & de tous

les monumens publics , se seroit-il maintenu dans les seules chartes , puisque cette écriture singuliere & inusitée ne pouvoit servir qu'à empêcher qu'on ne les pût lire aisément ?

Le pere Mabillon & les défenseurs de la diplomatique ont répondu qu'il y a des bisarreries dans les usages de chaque siecle , dont il est impossible de rendre raison ; que nous en voyons même dans notre siecle , dont nous aurions peine à trouver le fondement , & à plus forte raison dans des siecles si éloignés du nôtre. Qui pourroit dire pourquoi dans la chancellerie de la cour Romaine , il y a un registre où l'on écrit les bulles des papes , sans y mettre les points & les virgules , & un autre registre où l'on a soin de les transcrire avec les points & les virgules ; pourquoi les bulles que l'on donne aux évêques sont écrites d'un caractère particulier & tout différent de celui que nous employons dans nos livres , nos actes , nos monnoies , nos médailles & nos inscriptions , en sorte qu'il faut quelquefois chercher un homme exprès pour les déchiffrer quand il est question de les transcrire sur les registres des chapitres. Ces bulles dans mille ans d'ici pourront aisément faire renouveler toutes les difficultés que le pere Germon a faites sur l'écriture des chartes mérovingiennes , quoiqu'il soit bien certain qu'elles sont authentiques. De plus , le pere Mabillon prétendoit avoir vu quelques manuscrits dont l'écriture étoit semblable à celle des chartes , & il cite entr'autres , le Grégoire de Tours de feu M. Jolly , & le Gennade de la bibliothèque de Saint Germain-des-prez , mais le pere Germon ayant examiné le Grégoire de Tours , ne convenoit pas de la ressemblance.

Le pere Mabillon & les autres défenseurs de la Diplomatique appuyoient encore leur sentiment sur l'écriture mérovingienne par cet argument.

Si l'écriture dont il s'agit n'avoit pas été en usage sous les rois de la premiere race , à quel propos les faiseurs de titres l'auroient-ils employée dans leurs fausses pièces ?

Il se peut faire , répondoit le pere Germon , que ces faussaires voyant les archives dépourvues de chartes mérovingiennes , aient voulu y suppléer par d'autres , qu'ils fabriquoient ; & que pour donner à ces chartes de nouvelle fabrique , un air d'antiquité , ils se soient fait la bisarre écriture dont nous parlons.

Le pere Germon trouvoit encore de quoi rendre les chartes suspectes dans l'irrégularité de l'orthographe. Il est certain , dit-il , que les habiles gens de la premiere race savoient écrire correctement le latin. On le voit par les manuscrits qui nous restent de ce temps-là ; pourquoi donc les chartes sont-elles écrites d'une maniere qui choque presque partout les regles les plus simples & les plus communes de l'orthographe ? Les officiers de la chancellerie , étoient toujours choisis entre les habiles gens , & du moins devoit-il s'en trouver quelqu'un parmi eux qui eût quelque habileté. Cependant ce même défaut se trouve également dans toutes les chartes , de quelque main qu'elles aient été écrites. N'est-

c'est que de trente chartes Mérovingiennes que le pere Mabillon trouva dans les archives de saint Denys, il n'y en a que deux des vingt-six que le pere Doublet y avoit vûes, & aucune de celles qui y étoient du temps de l'anonyme. Il est assez difficile de concevoir, dit le pere Germon, comment ces changemens ont pu arriver. Il faut bien dire que l'on a perdu une grande partie des chartes qui étoient anciennement dans les archives de saint Denys, & qu'on en a retrouvé d'autres qu'on avoit autrefois égarées. Mais en adoptant même cette solution, on ne pourra s'empêcher d'avouer que ces chartes n'ont plus la même autorité que si le chartrier fût toujours demeuré dans le même état, & que l'anonyme, le pere Doublet & le pere Mabillon y eussent toujours vû les mêmes pieces; & l'on sera toujours en droit de demander comment tant de chartes perdues depuis le moine anonyme jusqu'à Doublet, & depuis Doublet jusqu'au pere Mabillon, ont pû être suppléées par un plus grand nombre de même date, & de même temps. D'où sont venues dans les archives de saint Denys toutes ces chartes Mérovingiennes qui n'y étoient pas au neuvieme siecle, & que Doublet y a trouvées au dix-septieme? Qui n'y étoient pas du temps de Doublet & que le pere Mabillon y a trouvées cinquante-six ans après?

Le pere Mabillon & ses défenseurs ont répondu, qu'ils ne pouvoient se rendre garans des omissions de l'anonyme, ni de celles de Doublet; qu'il étoit aisé de concevoir que depuis le neuvieme siecle, où l'anonyme écrivoit, les chartes de Dagobert, dont il parle, avoient pû être égarées. A l'égard de celles dont il ne parle pas, qu'elles auroient pû être de son temps dans les archives de saint Denys, sans qu'il eût pris la peine de les lire, ou qu'il eût voulu les citer; que tous les auteurs ne sont pas également attentifs & laborieux; que dans le catalogue de la même bibliotheque qui aura été dressé par deux hommes differens, il se trouvera des livres marqués par l'un, qui auront échappés à l'autre; que Doublet n'avoit peut-être consulté que des *Cartulaires* ou de simples recueils, dans lesquels il avoit pris ce qu'il avoit jugé à propos, sans se donner la peine, comme le pere Mabillon, de fouiller dans les archives même, & de voir quelles étoient les chartres qui s'y trouvoient encore dans son temps.

Pour ce qui regarde l'écriture extraordinaire, l'orthographe vicieuse, le style barbare, hérissé presque par-tout de solécismes, le pere Germon prétendoit en tirer un argument très-fort contre l'authenticité des chartes mérovingiennes produites par le pere Mabillon. Ces chartes ne sont point écrites en caractère romain, qui étoit incontestablement en usage parmi les François, dès le tems de la premiere race, & que les sçavans avoient commencé d'employer dans les livres, les particuliers dans les lettres qu'ils écrivoient, & que l'on voit pareillement employé dans le cachet de Childeric & dans toutes les monnoies, médailles ou inscriptions qui nous restent de ce temps-là. Comment & pourquoi un genre d'écriture banni des livres, des lettres & de tous

les monumens publics , se seroit-il maintenu dans les seules chartes , puisque cette écriture singuliere & inutile ne pouvoit servir qu'à empêcher qu'on ne les pût lire aisément ?

Le pere Mabillon & les défenseurs de la diplomatique ont répondu qu'il y a des bisarreries dans les usages de chaque siecle , dont il est impossible de rendre raison ; que nous en voyons même dans notre siecle , dont nous aurions peine à trouver le fondement , & à plus forte raison dans des siecles si éloignés du nôtre. Qui pourroit dire pourquoi dans la chancellerie de la cour Romaine , il y a un registre où l'on écrit les bulles des papes , sans y mettre les points & les virgules , & un autre registre où l'on a soin de les transcrire avec les points & les virgules ; pourquoi les bulles que l'on donne aux évêques sont écrites d'un caractère particulier & tout différent de celui que nous employons dans nos livres , nos actes , nos monnoies , nos médailles & nos inscriptions , en sorte qu'il faut quelquefois chercher un homme exprès pour les déchiffrer quand il est question de les transcrire sur les registres des chapitres. Ces bulles dans mille ans d'ici pourront aisément faire renouveler toutes les difficultés que le pere Germon a faites sur l'écriture des chartes mérovingiennes , quoiqu'il soit bien certain qu'elles sont authentiques. De plus , le pere Mabillon prétendoit avoir vu quelques manuscrits dont l'écriture étoit semblable à celle des chartes , & il cite entr'autres , le Grégoire de Tours de feu M. Jolly , & le Gennade de la bibliothèque de Saint Germain-des-prez , mais le pere Germon ayant examiné le Grégoire de Tours , ne convenoit pas de la ressemblance.

Le pere Mabillon & les autres défenseurs de la Diplomatique appuyoient encore leur sentiment sur l'écriture mérovingienne par cet argument.

Si l'écriture dont il s'agit n'avoit pas été en usage sous les rois de la premiere race , à quel propos les faiseurs de titres l'auroient-ils employée dans leurs fausses pièces ?

Il se peut faire , répondoit le pere Germon , que ces faussaires voyant les archives dépourvues de chartes mérovingiennes , aient voulu y suppléer par d'autres , qu'ils fabriquoient ; & que pour donner à ces chartes de nouvelle fabrique , un air d'antiquité , ils se soient fait la bisarre écriture dont nous parlons.

Le pere Germon trouvoit encore de quoi rendre les chartes suspectes dans l'irrégularité de l'orthographe. Il est certain , dit-il , que les habiles gens de la premiere race savoient écrire correctement le latin. On le voit par les manuscrits qui nous restent de ce temps-là ; pourquoi donc les chartes sont-elles écrites d'une maniere qui choque presque partout les regles les plus simples & les plus communes de l'orthographe ? Les officiers de la chancellerie , étoient toujours choisis entre les habiles gens , & du moins devoit-il s'en trouver quelqu'un parmi eux qui eût quelque habileté. Cependant ce même défaut se trouve également dans toutes les chartes , de quelque main qu'elles aient été écrites. N'est-

il done pas plus naturel d'attribuer ce défaut à l'ignorance des faussaires qu'à celle des secrétaires que nos rois & nos référendaires employoient pour dresser nos chartes ?

Cette orthographe au moins, quoique vicieuse, ne devoit-elle pas être uniforme ? Cependant on trouve des chartes écrites dans le même temps, sous le même roi, par le même secrétaire dont l'orthographe est toute différente. Le pere Germon le prouve par un grand nombre d'exemples tirés des chartes mêmes rapportées par le pere Mabillon dans la Diplomatique.

A l'égard du style, les solécismes se présentent en foule dans ces chartes. Cependant nous avons plusieurs écrits composés en latin du temps de nos premiers Rois, tels que les deux lettres que saint Remi écrivit à Clovis; celles que Nicetus, Evêque de Treves, écrivit à Clodowinde, reine des Lombards fille du grand Clovis; celles d'Avitus, Evêque de Vienne; les actes de plusieurs conciles; & si l'on ne remarque pas dans tous ces écrits la politesse du siècle d'Auguste, on y apperçoit du moins un style toujours conforme aux regles de la grammaire & quelquefois même élégant & ingénieux. Pour celui des chartes, rien de plus barbare & de plus incongru: pourquoi cette différence, si ce n'est parce que les chartes ont été écrites par des faussaires grossiers & ignorans? car il n'y a nulle apparence que les officiers de la chancellerie qui redigeoient les chartes, eussent fait parler nos rois dans un style barbare & ridicule, dans un temps où ils en voyoient un tout différent dans les actes des conciles & dans les lettres des Evêques. Le pere Mabillon & les défenseurs de la Diplomatique, ont répondu que ce style barbare & incongru étoit un style particulier pour les chartes; que c'étoit le style du peuple qui étant mêlé avec des barbares, s'étoit amusé à défigurer la plupart des mots latins, & à violer les regles de la construction: qu'il y a encore actuellement un style particulier dans les parlemens & dans les tribunaux de la justice, qui est souvent très-différent de celui dont on se sert dans les livres, dans les harangues, dans les lettres & dans les conversations. Le pere Germon répliquoit que par ses réponses le pere Mabillon supposoit toujours ce qui étoit en question, savoir que ces chartes étoient vraies & originales, puisque on n'avoit d'ailleurs aucune preuve qu'un style pareil fût en usage dans la chancellerie de nos premiers rois. Il allégué même l'exemple de Grégoire de Tours, qui assure qu'il a écrit son histoire dans le style le plus grossier, dans le style du peuple, cependant ce style est incomparablement meilleur que celui des chartes: d'où il conclut que personne ne parloit alors comme on fait parler nos rois dans ces chartes.

Tels sont les argumens généraux du pere Germon contre la vérité des chartes que le pere Mabillon a données pour originales dans sa Diplomatique.

Mais le pere Germon ne se contenta pas d'attaquer les chartes par des argumens généraux, il vint au détail, & entreprit de prouver que

plusieurs de ces chartes étoient fausses par des argumens particuliers & tirés du contenu même des chartes. On en citera quelques exemples pour mettre le lecteur plus au fait encore sur l'objet de cette grande dispute.

1°. Dans la charte mutilée de Clovis II. on fait dire à ce prince, en parlant de lui & de la reine Nantilde sa mere, qu'ils ne peuvent pas signer.

Ce fait, dit le pere Germon, est notoirement faux; puisqu'il est sûr que Clovis II. ainsi que la reine, étoit en état de signer dès la premiere année de son regne; il le savoit même avant la mort de son pere. Il le savoit premierement dès la premiere année de son regne; puisque l'auteur de la vie de saint Babolen, premier abbé du monastere de saint Maur les Fossés nous assure que de son temps, on voyoit encore en original dans les archives de ce monastere une charte de Clovis II. datée de la premiere année de son regne, & que cette charte étoit signée de la main même de Clovis II. & de celle de la reine Nantilde sa mere, comme le roi le témoigne à la fin de la charte. Donc Clovis II. savoit signer dès la premiere année de son regne, & la reine sa mere Nantilde le savoit aussi.

Il le savoit même avant la mort de son pere; car l'auteur anonyme des gestes de Dagobert, raconte que ce roi quelques jours avant sa mort, voulant encore donner quelques terres à l'abbaye de saint Denys, & ne pouvant à cause de sa maladie signer l'acte qu'il en avoit fait dresser, pria son fils Clovis II. de le signer pour lui; & le même écrivain ajoute aussi-tôt, que Clovis obéit, & qu'il soucrivit la charte, qui lui fut présentée par Dadon, autrement saint Ouen, alors référendaire. Donc Clovis II. savoit signer même avant la mort de son pere.

Le pere Mabillon & les défenseurs de la Diplomatique, ont répondu que l'autorité de deux historiens qui ne sont pas toujours les plus exacts, ne peut jamais prévaloir contre un titre authentique; que d'ailleurs quand même Clovis II. & sa mere Nantilde auroient été en état de signer la charte dont il s'agit, ils auroient pu dire ou faire dire dans la charte qu'ils ne le pouvoient, qu'ils s'en abstenient, soit parce qu'ils étoient absens; soit pour quelque autre raison qu'on ignore, & qu'ils avoient ordonné au référendaire ou à quelques autres Officiers de la signer pour eux; ainsi que nos rois le font encore tous les jours depuis le regne de Charles IX. qui étant occupé à jouer, dit au secrétaire d'état de Villeroi qui lui apportoit un papier à signer: *Signez, signez pour moi, je vous en donne le pouvoir.* Qui auroit pu empêcher ce ministre de dire au nom de Charles IX: *N'ayant pu signer cette lettre de notre propre main, nous avons ordonné au sieur de Villeroi de la signer en notre nom;* & seroit-on bien venu à regarder cet acte comme faux & supposé; sur ce qu'il est très-certain que le Roi Charles IX. savoit écrire.

Le pere Germon s'inscrit pareillement en faux contre la quatrième

des chartres originales rapportée dans la Diplomatique. Le nom du prince se trouva déchiré dans la piece. Le pere Mabillon l'avoit attribué à Clovis II. or le pere Germon en conclut aussi-tôt que la charte étoit évidemment fausse; car, disoit-il, on parle dans cette charte d'*Erchinoalde*, pete de Leudesius, *comme ayant été autrefois maire du Palais*. Ce seigneur n'étoit donc plus maire du palais, quand la charte a été écrite. On fait cependant par le témoignage des historiens qu'*Erchinoalde* fut maire du palais jusqu'à la mort de Clovis II. La charte est donc évidemment fausse; ou bien il faut dire qu'elle n'est pas de ce prince.

Ce raisonnement tout invincible qu'il est, ne put ébranler Monsieur Fontanini un des défenseurs de la Diplomatique, qui soutint que la charte étoit véritablement de Clovis II. Le pere Mabillon sentit mieux toute la force de l'argument, & il prit le parti de se rétracter plutôt que d'avoir recours à ces subterfuges. » J'avois crû, dit-il, dans la » Diplomatique, que la charte étoit de Clovis II. mais il est clair » que ma conjecture est fausse, parce que cette charte est postérieure » à *Erchinoalde* maire du palais, sous Clovis II. auquel il est certain » qu'*Erchinoalde* a un peu survécu. Après donc y avoir mieux pensé, je ne doute point que la charte ne soit de Clotaire fils de » Clovis.

On voit par ce trait avec quelle candeur & quelle sincérité le pere Mabillon procédoit dans l'examen de ces chartes. Ainsi quand il seroit vrai, comme bien des gens l'ont cru, que les difficultés proposées par le pere Germon anéantissoient entièrement leur autorité, il faudroit toujours convenir que ce sont plutôt les chartes qui auroient trompé le pere Mabillon, que ce ne seroit le pere Mabillon qui auroit cherché à tromper le public par les chartes.

Comme il s'agit dans cette charte d'une contestation à juger sur une terre dont il y avoit une partie qui appartenoit au monastere de saint Denys : le pere Mabillon avoit conjecturé que cette contestation regardoit saint Ouen, archevêque de Rouen & Leudesius maire du palais.

Le pere Germon le releva encore sur cet article, en lui faisant remarquer que Leudesius n'avoit été maire du palais, qu'après la mort de Clotaire fils de Clovis II. Le pere Mabillon couvint encore une fois qu'il s'étoit trompé, & se réduisit à dire que la charte étoit de Clotaire & que la contestation regardoit Leudesius, avant que ce seigneur eût été élevé à la dignité de maire du palais.

Le pere Germon s'appliqua particulièrement à montrer que la plupart des chartes produites par le pere Mabillon sont en contradiction avec les historiens. Dans celle qu'il suppose être de Clotaire, il est parlé d'un seigneur nommé *Waninge*, qui y est appelé Comte du Palais, quoiqu'aucun des historiens du temps ne lui donne cette qualité, & qu'au contraire ils nomment des comtes du palais, tout différens de celui-là.

Dans une autre le regne de Clotaire III. y est prolongé jusqu'à la seizième année, quoique ce prince, selon les historiens, n'ait régné que quatorze ans, & que le pere Mabillon lui-même dans ses annales ne donne pas plus d'étendue à son regne. On voit pareillement dans plusieurs de ces actes, différentes dates qu'il est fort difficile de concilier avec l'histoire.

Le pere Mabillon & les défenseurs de la Diplomatique ont tâché de résoudre en détail la plupart de ces difficultés, & c'est au public à juger s'ils y ont réussi. Notre dessein n'est pas d'exposer ici cette dispute dans toute son étendue; on croit en avoir assez dit pour mettre le lecteur au fait des principales difficultés qui ont été proposées contre la vérité & l'authenticité des chartes mérovingiennes produites comme vraies & originales dans la Diplomatique & qui ont servi de fondement au nouvel art que le pere Mabillon vouloit établir pour apprendre à discerner les faux titres des véritables. On n'a pas cru devoir dissimuler les réponses qui ont été faites à ces difficultés.

Si la matiere ne paroît pas suffisamment éclaircie, par ce que nous en avons dit, on peut consulter les ouvrages du pere Germon, le supplément à la Diplomatique, les traités de M. Fontanini & du pere Constant religieux de la congrégation de saint Maur, à qui le pere Mabillon, après avoir publié son supplément à la Diplomatique, abandonna le soin de le défendre contre le pere Germon qui ne cessoit d'attaquer les réponses des défenseurs des chartes avec autant d'ardeur & de fermeté que les chartes même. Cette dispute n'a donné aucune atteinte à la réputation du pere Mabillon, à qui l'on ne peut refuser la gloire d'avoir répandu sur l'art de la Diplomatique, toute la lumière dont il peut être susceptible au milieu des épaisses ténèbres qui enveloppent l'histoire & les usages de ces siècles de Barbarie.

Deux peres Bénédictins ont encore entrepris la défense dans un nouveau traité de diplomatique, imprimé à Paris en 1710. La question de l'authenticité des chartes contestées, est traitée avec beaucoup d'étendue, & l'on y répond aux différentes objections proposées par les savans, qui ont cherché à en affaiblir l'autorité.

I X.

De la religion des François sous la premiere race.

IL est certain que les François étoient payens quand ils entrèrent dans les Gaules sous la conduite de Clovis, qui l'étoit aussi. Selon Gregoire de Tours, ils reconnoissoient des divinités dans les forêts, dans les eaux & dans les autres éléments, ils adoroient des oiseaux & d'autres bêtes : *sylvarum atque aquarum, avium, bestiarumque & aliorum: quoque elementorum sibi finxere formas.* Par le P. Daniel. L. 2. c. 10.

Corneille Tacite en parlant des mœurs des anciens Germains nous L. 8. de moribus Germaniorum.

Cap. 19.

explique de quelle manière ils adoroient les forêts ; ce n'étoit pas tant les forêts mêmes, que la solitude & le silence qui y inspirent une espèce d'horreur : *Deorum nominibus appellant secretum illud quod sola reverentia vident*. Selon le même Gregoire de Tours, ils comptoient au nombre de leurs dieux, Saturne, Jupiter, Mars & Mercure.

Peu d'années après leur entrée dans les Gaules, Clovis s'étant converti, une grande partie des François suivit son exemple ; plusieurs aussi demeurèrent attachés au culte des faux dieux, & se retirèrent avec Rancaire, roi de Cambrai, dans les états de ce prince. Car il y avoit de ce côté là, sur-tout vers la mer, beaucoup de Gaulois qui n'étoient pas encore chrétiens ; comme on le peut voir dans la vie de saint Eloi, écrite par saint Ouen & plusieurs autres monumens de l'antiquité.

Le second concile de Tours tenu en 567. sous le Roi Caribert. condamne certaines superstitions qui se faisoient selon l'ancienne manière des payens, auprès des rochers, des antres & des fontaines ; ce qui a rapport, à ce que disent Gregoire de Tours, & Corneille Tacite, que les François reconnoissoient des divinités dans les forêts & dans les eaux.

Les conciles des Gaules assemblés dans l'étendue de l'empire des François depuis leur conversion nous font assez connoître qu'elle ne fut pas universelle ; on y voit des canons faits en divers temps contre les superstitions payennes, & qui supposent qu'il y avoit encore des idoles en France auxquelles on sacrifioit.

Le premier concile d'Orléans, tenu sur la fin du regne de Clovis, ne touche point cet article : la raison est que quoique le christianisme, fût alors la religion dominante, néanmoins plusieurs étoient demeurés attachés à leurs erreurs. On ne vouloit pas les contraindre, ni même les flétrir ou les rendre odieux par ces sortes de décrets.

Can. 20.

Le second concile d'Orléans tenu en 533. sous Childeberr I. roi de Paris & fils de Clovis n'attaqua point encore si ouvertement l'usage de ces superstitions ; mais seulement il condamne & excommunie les relaps qui, après s'être convertis, retournent au culte des idoles ou mangeoient des viandes qui leur avoient été immolées. *Catholici qui ad idolorum cultum... revertuntur, vel qui cibis idolorum cultibus immolatis utuntur*. Ce qui suppose manifestement qu'il y avoit encore des idoles & des sacrifices parmi les François.

Concil. Auxel. 4.
Can. 15. 16.

Un autre concile tenu dans la même ville sous le même roi, neuf ans après, renouvelle le même anathème, & nous marque une superstition des François payens qui étoit de faire leurs sermens ayant les mains sur la tête de quelque bête en invoquant leurs Dieux : *Si quis christianus, ut est gentilium consuetudo, ad caput cujusdam fera vel pecudis invocatis insuper nominibus paganorum* (je crois qu'il faut lire *numinibus*) *fortasse juraverit*, &c. Une tête de bœuf d'or qu'on trouva dans le tombeau de Childeric, à Tournai pourroit bien avoir quelque rapport à cette superstition.

Mais

Mais enfin le même roi Childeberr vers l'an 554. fit une constitution dont nous n'avons qu'un fragment, par laquelle il défendit dans l'étendue de son état l'exercice du paganisme, avec ordre à tous ses sujets de briser toutes les idoles, ou de permettre aux prêtres de le faire, par-tout où ils en trouveroient, & défense à qui que ce fût de s'y opposer sous peine de telle punition qu'il jugera à propos d'ordonner contre ceux qui n'obéiroient pas : *Præcipientes ut quicumque admonitus de agro suo, ubicumque fuerint simulachra constructa, vel idola demonibus dedicata ab hominibus, facta non statim abjecerint, vel Sacerdotibus hæc destruentibus prohibuerint, datis fidejussoribus, non aliter discedant, nisi in nostris obtutibus presententur, qualiter in sacrilegis Dei injuria vindicetur.*

Tom. I. Concil.
Gall.

La défense que ce prince fit de rendre aucun culte public aux idoles, n'empêcha pas ceux qui demeurèrent toujours attachés à leurs superstitions d'en pratiquer encore quelques-unes en secret, qu'ils prétendoient n'être point contre l'édit du roi, parce qu'il n'y paroissoit point d'idoles : c'est ce que nous apprenons par le second concile de Tours, tenu sous le roi Cariberr, neveu de Childeberr & son successeur au royaume de Paris. Il est défendu par le vingt-deuxième canon de ce concile de pratiquer auprès des rochers, des arbres, des fontaines, certaines superstitions propres du paganisme, & contraires à la pureté du culte des cérémonies de l'église : *Ad nescio quas petras aut arbores, aut ad fontes designata loca gentilium perpetrare, quæ ad ecclesiæ rationem non pertinent.* Cette défense est encore renouvelée dans les capitulaires de Charlemagne, dont un nous apprend qu'une des cérémonies que ces superstitieux faisoient auprès des rochers, des arbres & des fontaines étoit une espèce d'illumination, *de arboribus, vel petris, vel fontibus, ubi aliqui stulti luminaria, vel alias observationes faciunt.*

L. 5. Capitul. 64.

En 589 il y avoit encore une superstition parmi quelques chrétiens, qui étoit de ne point travailler le jeudi. Le concile de Narbonne qui la condamne & la défend, marque que c'étoit encore un reste de paganisme & que la raison pour laquelle quelques-uns s'abstenoient de travailler, c'étoit parce que le Jeudi étoit consacré à Jupiter : *Ad nos pervenit quosdam de populis catholica fidei execrabili ritu diem quintam feriam quæ & dicitur Jovis multos excolere & operationem non facere, &c.*

Can. 5.

C'étoit certains usages qui s'étoient conservés insensiblement parmi la populace depuis la destruction du paganisme, & que les conciles abolissoient ainsi peu à peu. Par tout cela l'on voit que Clovis eut la gloire d'avoir établi la religion chrétienne parmi les François ; mais que celle d'y avoir détruit l'idolatrie, appartient à son fils Childeberr qui la proscrivit le premier & efficacement par un édit public dans l'étendue de son royaume de Paris.

L'idolatrie ne fut pas si tôt détruite dans le royaume d'Austrasie ou dans ses dépendances, c'est-à-dire parmi les François qui demeuroient au-delà du rhin ; car plus de quarante ans après l'édit de Childeberr, c'est-

L. 7. Epist. 5.

à-dire, l'an 597. saint Grégoire le Grand exhortoit encore la reine Brunehaut régente des royaumes d'Austrasie & de Bourgogne d'abolir dans ses états le culte des idoles, & d'empêcher ses sujets d'offrir des sacrifices à ces fausses divinités, *ut idolis non immolent*; de leur offrir des têtes d'animaux, *de animalium capitibus sacrificia sacrilega non exhibeant*; de ne point rendre de culte à des arbres, *cultores arborum non existant*.

L. 9. Epist. 9.

Ce qui me surprend le plus, c'est que le même pape, dans une autre de ses lettres, donne clairement à entendre qu'il y avoit encore beaucoup de payens dans le pays de Marseille, c'est dans une lettre qu'il écrit à Serene, évêque de cette ville. Vous, lui dit-il, qui demeurez au milieu des Gentils, *qui inter Gentes habitas*. Je crois que ces payens étoient des marchands des nations étrangères qui trafiquoient à Marseille, & dont plusieurs s'y habitoient à cause de la commodité du trafic; car le christianisme étoit depuis long-temps établi en Provence.

Aureste quoiqu'on voye encore du tems de Carloman & de Pepin fils de Charles Martel, quelques conciles, comme celui de Soissons & celui de Lestine, qui exhortent les évêques à empêcher les superstitions payennes dans leurs diocèses, il ne s'ensuit pas que le culte des idoles y fût autorisé ou toléré; il s'agissoit des chrétiens mêmes, qui tout convertis qu'ils étoient, avoient encore de l'attache pour quelques observations superstitieuses.

Tom. I. Conc.
Gall.

Ce qui m'en persuade, c'est que les papes Grégoire II. Grégoire III. & Zacharie envoyant des missionnaires en Germanie, pour convertir les idolâtres, & les recommandant aux rois des François & aux évêques de France ne font mention que des quartiers du haut Rhin, de la Thuringe, de la Bavière, du pays des Allemands, de la Saxe, où il les envoioient prêcher l'évangile, & nullement du bas Rhin où étoient les François de Germanie. De plus Charles Martel & Pepin, qui s'appliquèrent à procurer la conversion des infidèles, ne parlent que des Frisons & des peuples des bords de la mer de ce côté-là, & point de leurs François. Ainsi il me paroît que l'idolâtrie fut abolie parmi les François des Gaules & de la Germanie sous les fils de Clovis, ou au plutôt, sous le règne de ses petits-fils. Depuis le commencement du christianisme des François, jusqu'à l'élévation de Pepin, chef de la seconde race sur le trône, c'est à-dire, pendant l'espace de plus de deux cents cinquante ans, on ne vit point d'hérésie en France, l'Arianisme qu'ils trouverent établi au-delà de la Loire, après la défaite d'Alaric roi des Visigots, y fut bientôt aboli. Il y eut quelques gens qui suivirent le schisme qui se fit à l'occasion de la condamnation des trois chapitres par le pape Pélage, successeur de Vigile: mais ces schismatiques furent en si petit nombre qu'ils ne firent jamais un parti.

Sur la fin de la première race, il s'éleva deux hérésiarques qui eurent quelques sectateurs; le premier se nommoit Adalbert, Gaulois de nation qui, pour se faire une réputation dans le monde, se servoit principalement de la dévotion que les François avoient aux reliques des saints;

cette dévotion étoit grande en France. Une des préfaces de la loi salique témoigne que les princes François, après leur conversion, faisoient volontiers de grandes dépenses en argent, en or, en pierres précieuses pour les châsses où ils renfermoient les corps des saints martyrs. Nous avons des lettres de plusieurs papes, comme de Pélage I. de saint Grégoire le grand & de quelques autres par lesquelles on voit que les rois & les évêques des Gaules demandoient & recevoient volontiers & avec dévotion des reliques de Rome : Les peuples avoient aussi beaucoup de vénération pour ces sacrés restes des serviteurs de Dieu.

Ce fut, dis-je, par cet attrait qu'Adalbert se fit suivre par la populace & même par quelques évêques; il disoit qu'un ange lui avoit apporté de la part de Dieu, certaines reliques qui guérissent de tous maux. Il montrait une lettre qu'il disoit être de Jesus-Christ même, qui avoit été trouvée dans Jérusalem, s'étoit conservé pendant plusieurs siècles, & lui étoit enfin tombée entre les mains.

Comme il s'étoit acquis une grande réputation de sainteté, jusqu'à être appelé le saint & l'apôtre, on vouloit avoir de ses cheveux & des rognures de ses ongles, comme de précieuses reliques. Il en donnoit sans façon, & les faisoit porter jointes à celles de saint Pierre. Il plantoit des croix & bâtissoit des chapelles dans les champs, où le peuple s'assembloit pour faire ses prières. Il fut ordonné évêque par quelques évêques de son parti; il disoit à ceux qui venoient se confesser à lui qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner en paix, qu'il savoit tous leurs péchés & qu'il leur en donnoit l'absolution. Enfin son impudence alla jusqu'à faire consacrer des églises en son nom. Il fut condamné comme hérétique au concile de Soissons de l'an 744. & ensuite dans un concile de Rome.

L'autre hérésiarque qui parut fut un Hibernois nommé Clement, dont l'erreur principale étoit que Jesus-Christ étant descendu aux enfers après sa passion, en avoit délivré tous ceux qui y étoient, même les idolâtres. Il fut aussi condamné dans un concile de Rome, & après avoir bien causé du désordre, il fut mis aussi bien qu'Adalbert dans une prison, dont apparemment ils ne sortirent point de toute leur vie.

Il est encore fait mention dans une lettre du pape Zacharie à saint Boniface archevêque de Mayence, d'un prêtre nommé Samson qui nioit la nécessité du baptême, & qui disoit que l'imposition des mains de l'évêque suffisoit pour faire un homme chrétien & catholique; mais il n'eut point de sectateurs.

Depuis que les François furent chrétiens, nos rois, à la sollicitation des évêques, firent paroître beaucoup de zèle contre les Juifs, pour empêcher que les chrétiens n'en reçussent aucune injure, qu'ils ne les pervertissent, & qu'ils n'eussent aucun exercice public de leur religion. Il s'établit à cet égard peu à peu une espèce de police en France, qui leur étoit fort incommode. Ils ne pouvoient avoir aucune charge de judicature, ni être employés à lever les impôts, ni

Tom. I. Concil.
Gall. p. 570.

Concil. Arver-
nense. Can 9.
Concil. Matif-
conense. Can. 14.

Paris 5. Can. 15.
Aurel. 3. c. 30.

Concil. Matif-
con 1. c. 2.
Aurel. 4. Can.
31.

L. 2. Epist. 45.

aller à la guerre, ni appeler les chrétiens en jugement : s'ils le faisoient, l'évêque avoit droit de les obliger à se faire baptiser. Il leur étoit défendu de paroître en public depuis le jeudi saint, jusqu'au lundi de Pâques : on les obligeoit à rendre de certains devoirs aux prêtres & aux clercs, & ils ne pouvoient pas s'asseoir en présence d'un prêtre, sans qu'on le leur eût ordonné; ils avoient défense de parler en particulier aux religieuses sous quelque prétexte que ce fût. Non-seulement il leur étoit défendu d'attirer les chrétiens au Judaïsme, mais même ils ne pouvoient pas avoir de prosélytes payens, c'est-à-dire, instruire des Payens dans leur religion. S'ils pervertissoient un esclave par l'espérance de la liberté, on leur confisquoit tous leurs autres esclaves; ils n'avoient pas droit de vendre à d'autres leurs esclaves chrétiens, & tout esclave chrétien pouvoit se racheter ou être racheté par quiconque vouloit donner pour lui le prix ordinaire des esclaves. Les chrétiens & surtout les clercs avoient défense de jamais manger avec les Juifs. Les mariages entre les chrétiens & les Juifs étoient défendus : on les contraignoit quelquefois à se faire chrétiens, malgré qu'ils en eussent : mais saint Grégoire le grand écrivit à Virgile, évêque d'Arles & à Théodore évêque de Marseille, pour empêcher ce désordre en leur représentant les conséquences fâcheuses de cette violence. Telle étoit la condition des Juifs en France sous la première race, & les réglemens de police & de religion contre cette nation.

X.

De la langue des François sous la première race.

Par le P. Daniel.

Quand les Visigots, les Bourguignons & les François, s'emparèrent des Gaules, la langue vulgaire étoit la langue latine. C'étoit une des maximes de la politique des Romains de l'étendre aussi loin que leur empire, & de faire en sorte, dit Valère-Maxime, l. 2. c. 2. que la langue naturelle du pays qu'ils subjugoient s'abolît peu à peu. *Ut latina vocis honor vigeret, & quâdam defuetudine nasiva aboleretur.* Ils en vinrent d'autant plus aisément à bout dans les Gaules, qu'elles étoient plus proches d'Italie, que quelques empereurs dans la suite y tinrent leur cour, & que divers tyrans s'y fortifièrent & y soutinrent leur révolte.

Ils fondèrent des écoles en divers endroits, à Besançon, à Lyon, à Autun & en quelques autres villes. La Jurisprudence qui y fut introduite étoit toute en latin; toutes les lettres que les juges, les magistrats, les officiers Gaulois, celles mêmes que quelques rois barbares, quand ils y furent établis avec l'agrément ou par la tolérance des Romains, comme par exemple, les rois des Bourguignons, toutes les lettres, dis-je, qu'ils écrivoient à Rome ou aux empereurs, devoient être latines. Cette orgueilleuse ville, dit saint Augustin, en imposant le joug aux autres

nations, leur imposoit en même temps l'obligation d'apprendre sa langue : *ut imperiosa civitas non solum jugum , verum etiam linguam suam domitis gentibus imperaret.*

De sorte, ajoute Vivez, dans son commentaire sur cet endroit de saint Augustin, qu'ils rendirent latines les Gaules & les Espagnes, malgré qu'elles en eussent, en abolissant entièrement les langues dont ces nations s'étoient autrefois servies, *veteribus illarum gentium linguis abolitis.* Et certes, les lettres que Sidoine Apollinaire, qu'Avitus & quelques autres de ces temps-là, écrivoient à toutes sortes de personnes, & celles qu'ils recevoient de leurs amis des Gaules étant toutes latines supposent que la langue latine étoit la langue de tout le monde. Quand donc les François vinrent s'établir dans les Gaules, tous les originaires du pays parloient communément latin.

L. 19. de civit.
cap. 7.

Mais dès-lors cette langue étoit fort corrompue par les mots Gaulois qu'on y mêloit & par les prononciations & les terminaïsons gauloises qu'on y donnoit ; & cette corruption devint si grande, avec le temps, que ce n'étoit presque plus du latin, & l'on peut dire qu'au moins sur la fin de la première race, le peuple ne parloit plus latin, quoiqu'il l'entendit de même que les Provençaux entendent le françois de Paris, quoique leur langage ne soit qu'un jargon & un françois très-corrompu. Néanmoins comme les peuples de Germanie, en entrant dans les Gaules, avoient donné aux originaires du pays le nom de Romains, parce qu'ils étoient de l'empire Romain ; ils appellerent la langue romaine, la langue qu'on y parloit alors, & on distinguoit fort cette langue romaine de la latine, c'est de quoi on pourroit fournir une infinité de preuves : en voici une manifeste tirée de la vie de saint Adelard qui vivoit du temps de Charlemagne, & qui étoit son parent : il y est dit de lui qu'il parloit fort bien la langue romaine qui étoit la vulgaire, encore mieux la langue Tudesque ou Germanique, mais qu'il parloit la Latine en perfection.

Si vulgari, id est ROMANA lingua uteretur, omnium aliarum putaretur infcius, si verò teutonicâ emicabat perfectius, si LATINA in nulla omnino absolutius.

Cette maniere de parler & d'opposer la langue romaine à la latine ou le roman au latin, dura très-long tems en France. Guillaume de Nangis qui vivoit sous le roi Charles V^e. au quatorzième siècle parlant de son histoire de France qu'il avoit faite en latin & traduite en françois, dit : *Je, frere Guillaume de Nangi, ai translaté de latin en roman, à la requête des bonnes gens, ce que j'avois fait autrefois en latin.*

De sorte que si nous nous exprimions aujourd'hui comme on s'exprimoit encore du tems de Charles V^e. au lieu de dire que nous parlons françois, nous dirions que nous parlons roman ou la langue romaine, c'est-à-dire la latine corrompue : car notre roman ou françois d'aujourd'hui n'est pas si différent du roman ou françois du tems de

Charles V. que celui du tems de Charles V. l'étoit du roman du temps de la premiere race des rois.

Il me paroît donc certain par tout ce que je viens de dire que lorsque les François se saisirent des Gaules; les honnêtes gens, pour peu qu'ils fussent polis, y parloient latin, quoiqu'ils mêlassent dans leur langage quantité de méchans mots, ainsi qu'on le voit dans les ouvrages mêmes d'Apollinaire qui vivoit quelques années auparavant. Le peuple le parloit encore, mais d'une maniere fort imparfaite & déjà fort corrompue; & dans la suite, sous la premiere race, la langue vint à ce point de corruption qui la fit opposer sous le nom de langue romaine ou de roman à la langue latine. J'en produirai bientôt un exemple dans un monument assez ancien pour vous en convaincre.

Cependant nos rois établis dans les Gaules & les gens de leur cour parloient leur langue françoise; leurs soldats & tous les François qui les suivirent en deça du Rhin, en faisoient autant, mais à l'exemple des Ostrogots d'Italie, des Visigots du Languedoc, des Espagnes & des Bourguignons, ils consentirent que la jurisprudence & tout ce qui y auroit rapport fût écrit en latin. La loi salique fut écrite ou traduite en cette langue, tous les actes publics se faisoient en latin, comme on le voit par tous les titres & toutes les chartes que nous avons en assez grand nombre des rois de cette premiere race, & ainsi qu'on le voit encore par leurs monnoies, dont toutes les inscriptions sont latines.

On mêloit quelque fois dans ces monumens publics des mots françois ou germaniques à qui on donnoit des terminaisons latines. La loi salique en est remplie: le premier titre est *de maniere*, qui veut dire de la citation en jugement, & qui répond en latin au mot *in jus vocare*. Le titre 40. est *de usufructu*, c'est-à-dire, de la cession qu'on veut faire de quelque bien, & qu'on expliqueroit en latin par *abdicare à se possessionem & in alium transferre*. Une infinité de mots françois de cette nature se trouvent dans cette loi, qui la rendent très-difficile à entendre. De la loi salique ils passèrent dans les autres édits des rois; & on en voit encore beaucoup dans les capitulaires de Charlemagne & de ses successeurs. Mais de même que plusieurs de ces mots françois ou germaniques, furent reçus dans notre jurisprudence, aussi une infinité passèrent dans le discours ordinaire, & se trouverent insensiblement autorisés par l'usage, ce qui contribua encore à corrompre la langue vulgaire, de manière que cette langue appelée langue romaine ou roman se trouva composée de latin, de Gaulois & de François.

Le françois ou le germanique ou la langue barbare, car c'est ainsi qu'on l'appelloit, ne laissa pas de subsister, & on lui donna depuis encore le nom de Teutonique ou de Teutonique: Egalement dans la vie de Charlemagne on parle comme de la langue de cet empereur. L'un ou l'autre eut une grammaire de la langue de ses maîtres. L'ancien &

grammaticam patrii sermonis ; & qu'il imposa des noms de la même langue à tous les mois , *mensibus etiam juxta patriam linguam nomen imposuit*. Et ces noms qu'on lit dans Eginard ont du rapport à ceux dont les Allemans appellent encore aujourd'hui les mois.

Mais il y eut une différence notable sur l'article de la langue entre les François Occidentaux ou Neustriens , c'est-à-dire , ceux des provinces depuis la Meuse jusqu'à la Loire ; & les François Orientaux ou Austrasiens , c'est-à-dire , ceux qui habitoient l'Austrasie comprise pour la plûpart entre la Meuse & le Rhin. Les premiers sur-tout en approchant de la Seine & de la Loire , parlèrent toujours la langue romaine ou le roman : mais chez les autres le Tudesque ou la langue *barbare* & germanique prévalut.

Le voisinage de la Germanie & la différence des princes (car l'Austrasie fut presque toujours durant la premiere race , un état séparé du reste de la France) contribua beaucoup à cela. La langue Allemande d'aujourd'hui & la Flamande ont beaucoup de rapport à cet ancien Tudesque. Il nous en reste quelques fragmens aussi bien que du roman ou de la langue romaine. Je vais en rapporter un du roman. Il est tiré de Nithard , écrivain recommandable par sa naissance , car il étoit fils d'une fille de Charlemagne.

C'est dans l'histoire qu'il composa des dissensions arrivées entre les fils de Louis le Débonnaire. Il raconte que Louis , prince de Baviere & Charles le Chauve son frere , alors roi d'une partie de la France , en deçà du Rhin , s'aboucherent à Strasbourg pour faire publiquement & solennellement une ligue entr'eux contre leur frere l'empereur Lothaire , que Louis harangua le peuple en tudesque & Charles en roman ; qu'ensuite Charles pour se faire entendre des sujets de Louis , jura la ligue en Tudesque & que Louis , pour être entendu des sujets de Charles la jura en roman , & que les deux peuples consentant à la ligue firent aussi leur serment chacun en leur langue.

Voici le serment de Louis en roman avec l'interprétation latine en façon de glose , telle que l'a faite M. du Cange :

- In præfatione ad
glossar.
- » Pro Dei amore & pro Christiano populo & nostro communi
Pro Deo amor & pro Christiano populo & nostro commun
 » salvamento in antea in quantum Deus sapere
salvamento dist di en avant in quant Deus savoir
 » & posse mihi dederit ; salvabo hunc meum fratrem
& podir me dunat ; si salvareio cist meon fradre
 » carolum & in auxilio & in unaquaque causa ut homo
Karlo & in adjudha & in cadhuna cosa si cum om
 » per jus suum fratrem salvare debet in eo quod ille mihi
per dreit son fradre salvar dist in o quid il mi
 » alter faceret ; & cum Lothario nullum placitum unquam
altre si fazet ; & ab Luher nul plaid nunquam

• *capiam quod mea voluntate huic meo fratri Carolo
prendrai qui meon vol cist meon fratre Karle*
• *in damno sit.*
in damno fit.

On voit aisément par ce fragment le rapport que le roman avoit avec la langue latine. Il y a plusieurs mots de pur latin, *cum*, *numquam*, *in damno fit*, &c. les autres sont corrompus & changés par la terminaison, comme *savir* pour *sapere*, *podir* pour *posse*.

On voit en second lieu que ces princes parloient l'une & l'autre langue. Caribert, petit fils de Clovis, savoit outre cela le latin, comme nous l'apprenons de Fortunat, évêque de Poitiers dans une lettre en vers qu'il écrivit à ce Prince.

*Cum sis progenitus clarâ de gente Sicamber,
Flores in eloquio lingua latina tuo.
Qualis es in propria docto sermone loquela.
Qui nos Romano vincis in eloquio ?*

L. 5. c. 45.

Chilperic I. frere de Caribert savoit aussi cette langue, & fit même quelques pieces en vers latins, qui n'étoient pas fort bons selon le témoignage de Grégoire de Tours. Cela prouve qu'outre la langue naturelle de nos rois qui se parloit communément dans le palais, on leur apprenoit aussi la langue vulgaire pour pouvoir entendre leurs sujets, & la latine pour entendre les ambassadeurs des nations étrangères; & c'est parce que les François ne savoient pas le latin que les ambassadeurs de Clovis étoient ordinairement des Gaulois, comme Aurelien qu'il envoya à Gondebaud, roi de Bourgogne, pour lui demander sa niece en mariage, Paterne qu'il tint auprès d'Alaric après la paix faite proche d'Amboise; comme Rufin que Childeberr envoya à Rome au pape Pelage. Mais depuis on voit tantôt des François & tantôt des Gaulois employés dans les négociations, parce qu'enfin les seigneurs françois pour y avoir part, se donnerent la peine, aussi bien que les Gaulois d'apprendre le latin.

L. 6. c. 14.

Isaac Pontan dans ses origines françoises, a rapporté ce serment de Louis prince de Baviere dont je viens de parler, & de plus quelques autres pieces en langue françoise de ce temps-là, d'autres en langue tudesque tirés des anciens auteurs. Il s'est même donné la peine d'en faire des traductions latines. Il me suffit d'en avertir les personnes curieuses de ces antiquités, sans me croire obligé d'en charger cet ouvrage. J'ajouterai encore seulement quelques autres réflexions touchant les noms propres des François de ce temps-là.

La premiere est que les noms propres des François, je parle principalement de ceux des princes, avoient, comme dans la plupart des langues les plus originales, leur signification & leur étymologie particulière, qui marquoit quelque qualité d'esprit ou de corps. Par exemple,

ple, Chilperic signifioit selon la force de la langue des François, ce que signifie en latin *adjutor fortis*, c'est-à-dire, compagnon courageux. C'est ce que nous apprend Fortunat dans l'éloge qu'il fait de Chilperic I. à l'occasion du Concile de Brenne.

*Chilperice potens, si interpres barbarus adfit,
Adjutor fortis, hoc quoque nomen habes.*

L. 9. c. 11.

Votre nom, dit-il selon la langue barbare, *si interpres barbarus adfit*, j'ai déjà remarqué que c'est ainsi qu'on appelloit même en France, la langue des François pour la distinguer de la Latine ou du Roman, votre nom signifie *adjutor fortis*, ami & compagnon courageux, c'est-là la force de ce mot, *hoc quoque nomen habes*. Lorsque Gontran roi de Bourgogne tint sur les fonts de baptême Clotaire II. son neveu, il dit en lui donnant ce nom : Je souhaite que cet enfant remplisse la signification de son nom, *creseat puer & hujus sit nominis executor*. Fortunat nous explique ce que signifie le mot de *Bert* qui est la terminaison la plus ordinaire des noms de nos rois de la première race. Selon lui, ce mot signifioit la même chose que le mot latin *mitis* ou celui d'*humanus*. C'est dans l'éloge qu'il fit de Caribert, petit-fils de Clovis. Il y exhorte la ville de Paris à se consoler de la mort de Childebert I. par les qualités de Caribert son successeur.

Gregor. Tufon;
L. 10. cap. 28.

*Dilige regnantem celsa Parisius urbe,
Et cole tutorem qui tibi prebet opem.*

*De Childeberto veteres compesce dolores,
Rex placidus rediit qui tua vota fovet
Caribertus adest.*

Il continue & dit que le nom de Caribert représente le nom de son oncle Childebert par la douceur.

Qui Childeberti retinens dulcedine nomen.

C'est donc parce que l'un & l'autre ont la terminaison commune, & que *bert* qui est cette terminaison, signifie la même chose, que bon, debonnaire, doux, humain.

Dans la vie manuscrite de sainte Berthe, qui vivoit sous Clovis II. il est dit en parlant de ses parens : *Nata est eis filia cui nomen imposuerunt Bertam, qua interpretatur fulgida seu splendida* : Il leur naquit une fille qui fut nommée Berthe, c'est-à-dire, lumineuse & éclatante. D'où l'on peut conclurre que ce mot *bert* avoit diverses significations, & signifioit diverses qualités, mais toutes bonnes : je crois qu'il faut s'en tenir à ces auteurs contemporains, & principalement à Fortunat,

sans s'arrêter à une infinité de vaines conjectures , que plusieurs doctes ont faites sur l'étymologie de ces noms.

On ne peut pas douter que toutes ces terminaisons en *bert* & en *ric* ne fussent toutes barbares ou germaniques , & que comme *bert* signifioit débonnaire , bienfaisant ou éclatant , aussi *ric* ne signifîât tantôt riche , *dives* , tantôt *illustre* , tantôt *courageux* , comme le marque le vers de Fortunat que j'ai cité. Tous ceux qui ont traité de cette matière , & les plus habiles auteurs de glossaires conviennent de tous ces points.

Mais ce qu'ils supposent communément que non-seulement la terminaison de ces noms , mais encore tout le nom même étoit barbare , ne me paroît pas évident. Lasius & la plupart des autres qui traitent de l'origine des nations ou de leurs langues , défigurent souvent beaucoup ces noms pour leur trouver une étymologie dans la langue germanique. Par exemple , selon l'auteur que je viens de nommer , Thierry en latin *Theodoricus* , est le même que *Dietrich* ; Theodebert le même que *Dietprecht*. Pour moi , il me paroît qu'une grande partie de ces noms en usage parmi les François , les Gots & les autres nations barbares , ont tant de ressemblance avec les mots grecs , qu'il y a de la probabilité à dire , qu'ils en viennent immédiatement : que , par exemple , *Théodoric* , vient du grec Θεόδωρος , *Theodoros* , & que ces nations y ont seulement changé la terminaison comme nous la changeons en François , en faisant Théodore de *Theodoros*. Les preuves de mes conjectures sont premièrement que ces peuples ont eu beaucoup de commerce avec les Grecs ; qu'ils ont souvent eu des guerres avec eux ; qu'ils ont passé dans des pays où la langue grecque étoit en usage.

Secondement , que *Théodoric* , *Théodebert* , *Théodat* , *Théodebalde* , & autres semblables ne sont pas les seuls noms qui paroissent originaiement grecs , mais qu'il y en a encore plusieurs autres qui portent visiblement ce caractère. Qui doutera qu'Athanaric & Arhanagilde ne viennent d'Ἀθάνατος , *immortalis* , immortel , aussi bien qu'Athanase , & que les premiers ne diffèrent de celui-ci que par leur terminaison barbare , comme Athanase ne diffère d'ἀθανάσιος , *Athanasios* que par sa terminaison françoise ? Qui doutera qu'Hermenfroi , Hermenigilde , ne viennent d'Hermès qui étoit en Grec le nom de Mercure , comme Hermagoras , Hermotime & plusieurs autres noms grecs en viennent ? Quand on voit dans Corneille Tacite que les Hermanduri , peuple de la Germanie , rendoient un culte tout particulier à Mercure , jusqu'à faire un vœu de lui sacrifier tout ce qui viendrait en leur puissance après la victoire , hommes & chevaux , n'est-on pas tenté de croire qu'ils tiroient leur nom de celui de ce Dieu , & que *Hermanduri* étoit formé d'Hermès ? Pourquoi le nom de Thrasimond ne viendrait-il pas de Θάραξ , *Tharsos* , ou de Θράξ , *Thrasos* qui signifient audace , courage , témérité , aussi-bien que celui de Thrascas & de Thrasibule ? Il en seroit de même de Thorismond & de quelques autres , à qui on trouveroit dans le grec des origines très-naturelles.

Cornéille-Tacite dans son histoire de Germanie, ne dit-il pas que de son temps, il y avoit sur le bord du Rhin une bourgade, appelée *Arcipurgium*, qui étoit ainsi appelée du mot grec ἀρχιπύργιον? Que s'il n'étoit pas contre la vraisemblance de trouver dans le Grec l'origine d'un nom de ville ou de bourgade de la Germanie, le fera-t-il davantage d'y trouver avec autant de fondement, l'origine des noms propres d'hommes? Le même auteur dit au même endroit qu'on racontoit encore qu'on avoit trouvé sur les confins de la Germanie & de la Rhétie, qui est aujourd'hui le pays des Grisons, des tombeaux avec des inscriptions grecques.

Lafius lui-même n'a-t-il pas fait un glossaire assez long de noms germaniques qui avoient leur origine dans le Grec, ne sont ce pas-là L. 22. autant de nouvelles preuves de ma conjecture?

Troisièmement, & sans m'arrêter aux fables d'Hunibalde que Lafius a adoptées un peu trop légèrement, pour un homme aussi savant qu'il étoit, parmi lesquelles on trouve au nombre des rois françois, avant la naissance de Jésus-Christ, des Helenus, des Nicanor, des Casfander, tous noms purement Grecs, sans, dis-je, m'arrêter à ces fables, la chronique de Prosper ne donne-t-elle pas pour prédécesseur à Pharamond dans la France germanique, un roi nommé Priam, du temps de l'empereur Gracien? *Priamus quidam regnat in Francia quantum altius colligere potuimus*. Alors, dit cet Auteur, un certain Priam régnoit en France; c'est tout ce que nous pouvons savoir de plus ancien de cette nation.

Ce Priam pourroit bien avoir fait venir l'idée à nos anciens auteurs de faire descendre la nation Françoisse des débris de la ville de Troie. Mais cela ne marque-t-il pas clairement que les noms des héros Grecs n'étoient pas inconnus aux François dans leur France germanique.

Je conclus de toutes ces remarques, qu'il n'est pas certain que les noms de nos rois soient tous des noms germaniques, & qu'il n'est pas hors du vrai-semblable qu'il y en a au moins quelques-uns grecs d'origine. Que Théodebert, Thierri, en latin *Theodoricus*, Théodebalde, &c. pourroient bien l'être aussi-bien que Théodorus, Théodotus, Théophilus; que Charibert pourroit bien l'être aussi bien que *Charidemus* & *Charicles*.

Clovis ou Louis, Clotaire ou Lotaire; si ce furent des noms germaniques, furent aussi des noms gaulois. On n'en peut pas douter après le témoignage de César & de Tite-Live. César au liv. 7. de la guerre des Gaules fait mention d'un jeune homme de grande naissance du pays d'Autun nommé *Litavicus*, c'est le même nom que *Ludovicus*, *Clodovicus*, *Chlotovecus*, *Clodovius*, *Luduinus*, *Luduin*; c'est de cette dernière manière que Cassiodore appelle Clovis. Tite-Live au 38^e livre de son histoire, parle d'un Lutarius, roi des Gaulois, & César encore au liv. 7. de la guerre des Gaules, nomme un Luterius natif du pays de Cahors. Or on voit bien que *Lutarius*, *Luterius*, *Lotharius*, *Chlotarius* sont la même chose. J'ai donc eu, dis-je, raison de douter si ces noms

Epistol. Theodorici ad Luduin.

de nos rois étoient véritablement des noms barbares de la Germanie.

Je fais une seconde réflexion en particulier sur les noms de nos rois de la première race. C'est que ces noms de Clovis, de Clotaire, de Chilperic & les autres étoient des noms affectés à la famille royale. Dans le grand nombre de ducs & de comtes, de seigneurs nommés dans nos histoires, de référendaires ou chanceliers nommés dans les chartes, de monétaires nommés dans les monnoies, on n'en voit point ou presque point qui aient porté quelqu'un de ces noms. Il me paroît vrai-semblable que dès qu'un nom avoit été illustré par la qualité de roi, il n'étoit plus permis à aucun des sujets de le prendre; & s'il l'avoit déjà il y ajoutoit un surnom pour en être distingué. Dans le temps de Gontran, roi de Bourgogne, il y avoit un Duc qui portoit ce nom; mais il y ajouta le nom de Boson, & on le voit toujours dans l'histoire avec ce surnom, *Guntramnus Boson*. Il se trouva en France sous le même regne, un homme de qualité, natif de Saxe, nommé Childeric; on le trouve toujours dans notre histoire avec son surnom de Saxon, *Childericus Saxo*.

Je dis plus; ceux de la famille royale qui n'étoient pas destinés au trône, ainsi qu'il arrivoit quelquefois, soit par l'aversion de leurs pères ou par quelqu'autre malheur, n'étoient point honorés de ces noms illustres. Ainsi voyons-nous qu'après la mort de Childeric II. on mit dans un monastere un fils qu'il avoit au berceau, en lui donnant le nom de Daniel. Mais lorsqu'après certaines révolutions, on le rétablit dans ses droits, & qu'on le fit roi, on lui ôta son nom, & on lui donna celui de Chilperic. De même Clotaire I. n'ayant point voulu reconnoître un de ses fils, en cette qualité, on le nomma Ballomer; mais sa mere qui prétendoit le faire reconnoître, lui donna le nom de Gondebaud, nom royal porté par un roi de Bourgogne. Il le porta toujours à Constantinople, où il se retira; & depuis il le porta en France lorsqu'il entreprit de faire valoir son droit à la couronne.

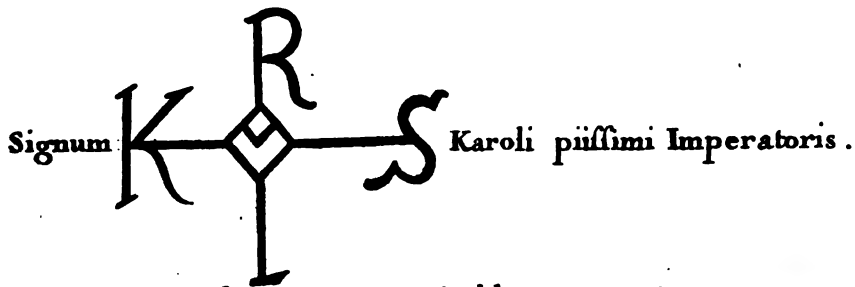
Appendix ad
Fredegar. c. 106.

Ainsi lorsque Sigebert II. roi d'Austrasie, ne croyant pas avoir d'enfants, adopta le fils de Grimoald, maire de son palais, ce fils se trouve dans l'histoire appelé Childebert. Ce fut sans doute dans le temps de l'adoption que ce nom lui fut donné.

Une troisième réflexion est que tous ces noms de nos rois dont la prononciation est rude & barbare ne durèrent pas au-delà de la première race, & que de tous ceux qui furent portés par ces princes, il n'y eut que celui de Louis & de Lotaire, que j'ai dit être autant Gaulois que Germaniques, & beaucoup plus doux que les autres, qui aient passé à la seconde & à la troisième race; savoir, celui de Lotaire à la seconde, & celui de Louis à la troisième.

Ma quatrième réflexion est que sous la première race on ne voit point l'usage de ces surnoms ou sobriquets qui devinrent si communs dans la seconde, comme Charles le simple, Louis le Begue, Charles le Gros: & il est bon de remarquer que le surnom de fainéant qu'on donne depuis long-temps aux derniers rois de la première race, ne leur

SÇEAU
DE CHARLEMAGNE EMPEREUR .



Amalbertus ad vicem Ercanbaldi recognovi .



Data xiii. Kal. Ianuarias anno iv. Christo propitio impery nostri ,
& xxxvii . regni nostri in Francia , atque xxxi. in Italia .

Actum Aquisgrani palatio in Dei nomine feliciter. Amen .

Tiré du Tome II des capitul. de Baluse page 429 .

Inscription du Sceau

CHRISTE PROTEGE KAROLUM IMPERATOREM .

est point donné par les auteurs contemporains , & que le premier à qui on l'ait donné comme un surnom propre a été Louis le Begue , le cinquieme roi de la seconde race , qui fut appelé en Latin par quelques historiens , *Ludovicus nihil facit*, c'est à-dire , Louis fainéant , parce qu'il ne se fit rien de considérable sous son regne , qui fut court : car cette interprétation de ce sobriquet , rapportée par Aimoin , est sans doute meilleure qu'une autre qu'il ajoute lui-même , savoir , qu'il fut peut-être appelé fainéant du péché qu'il commit en enlevant une religieuse du monastere de Chelles pour l'épouser ; & que le péché étant un néant , *nihil* , il fut appelé fainéant pour avoir fait ce péché. Erymologie qui paroît absurde.

L. 2. de m^{ac}.
S. Benedicti. c. 1.

X I.

Des loix saliques.

Comme un des principaux devoirs de l'historien est de faire connoître les mœurs & les coutumes de la nation , dont il écrit l'histoire , & que rien ne peut donner une plus juste idée des mœurs & des coutumes des François de ce temps-là , que les loix saliques j'en mettrai ici les plus remarquables avec quelques autres qui y furent ajoutées par les premiers successeurs de Clovis.

Par le P. Daniel.

On peut mettre au nombre des auteurs du Droit François , sous la premiere race ; Clovis , trois de ses fils , savoir , Thierry I. roi d'Austrasie ; Childébert I. roi de Paris ; Clotaire I. roi de Soissons ; de plus Childébert I. roi d'Austrasie ; Clotaire II. Dagobert I. parce que tous ces princes ont travaillé ou fait travailler à ce Droit , ou ont publié des ordonnances qui en font partie , & que l'on peut regarder comme des additions faites à la loi salique , édition d'Héroid. Cette loi comprend quatre-vingt titres subdivisés en plusieurs articles ou paragraphes fort courts.

On y parle de toutes sortes de crimes & des plus énormes , comme des homicides , des assassinats , des empoisonnemens , des adulteres ; & pour la punition de tous ces crimes , il n'y a jamais qu'une amende pécuniaire , jamais de peine de mort , ni même de peines corporelles , excepté quand ils étoient commis par des esclaves.

Ces amendes étoient exprimées par deniers ou par sous ; ces deniers étoient des deniers d'argent , & ces sous étoient des sous d'or , selon la maniere des Romains , dès le regne du grand Constantin. La conformité qu'il y a pour le poids , entre les sous d'or , les demi-sous d'or , les tiers de sous d'or qui étoient dans le commerce sous la premiere race de nos rois , & les pieces d'or de cette espece du bas empire , ne permettent pas d'en douter. M. le Blanc dans son savant traité des monnoies de France , nous assure que cette conformité a été justifiée par plusieurs pieces d'or qui nous restent , tant du bas empire , que de la premiere race de nos rois.

Pag. 2. Prolegom.

Il est certain de plus par plusieurs articles de la loi salique , que le

sou d'or des François valoit quarante deniers d'argent, selon l'auteur que je viens de nommer; le sou d'or du temps dont je parle, vaudroit aujourd'hui environ huit livres cinq sous de notre monnoie; & sur ce pié, il est aisé de réduire à la maniere de compter d'aujourd'hui, les amendes auxquelles la loi salique condamne les criminels. Ainsi par exemple, au titre des plaies, *de vulneribus*, celui qui en a blessé un autre à la tête jusqu'à effusion du sang, est condamné à une amende de six cents deniers ou quinze sous d'or, cette amende, selon notre monnoie d'aujourd'hui, montoit environ à cent vingt-cinq ou vingt-six livres.

Outre l'amende, le criminel étoit presque toujours condamné aux dépens exprimés dans la loi par le mot *delatura*, ou par celui de *fredum*, qui signifie les frais qu'on faisoit pour déferer le criminel & pour suivre le procès. Par exemple, au titre du larcin des animaux, *de furtis animalium*: *Si quis vitulum lactantem furaverit*; si quelqu'un a volé un veau qui tette encore, il sera condamné à six vingt deniers (d'argent) qui valent trois sous (d'or) qui font près de vingt-cinq livres, *excepto capitale & delatura*, sans compter le capital, c'est-à-dire, la valeur du veau qui a été pris, & les frais du procès.

Mais comme en peu de temps, l'argent devint plus commun, parmi les François, & que pour satisfaire sa passion, on ne se mettoit pas beaucoup en peine de hasarder une somme considérable, nos rois furent obligés de changer en ce point la loi salique. Ainsi par un decret fait en même temps & de concert dans le royaume de Paris, par Childebert I. & dans le royaume de Soissons par Clotaire I. son frere, les voleurs furent punis de mort, & sous Childebert I. roi d'Austrasie, leur neveu, l'homicide fut puni de même. Depuis ce temps-là on voit dans l'histoire diverses sortes de crimes punis de mort.

Il étoit néanmoins permis, si les parens du défunt, le vouloient bien, de racheter sa vie, en leur payant une somme d'argent. Les parens, en la recevant, donnoient par écrit une amnistie à celui qui avoit fait le meurtre. Nous avons dans Marculfe la formule de cette amnistie en cette forme: » Au Seigneur tel . . . moi tel : vous avez tué » mon frere par l'instigation de son ennemi, & pour cela vous méritez la mort; mais les Evêques & les personnes de qualité, dont les » noms sont au bas de cet acte, nous ont engagé à faire la paix avec » vous, à condition d'un tel nombre de sous d'or, que vous ou votre » caution m'avez payés, & que par accord j'ai reçus. C'est suivant cet » accord, que je vous ai écrit cette lettre de sûreté, afin que vous ne » puissiez plus être inquiété sur la mort de mon frere, ni par moi, ni » par mes héritiers, ni par les siens, ni par la justice, ni par quiconque, ni en quelque cas que ce soit. Que si, ou moi ou quelqu'un de » mes héritiers ou qui que ce soit vouloit vous faire de la peine là-dessus, & que je ne prisse pas votre défense, nous serions condamnés à » payer au fisc le double de la somme que vous nous avez donnée, &c.

Comme les François étoient vainqueurs & les Gaulois vaincus & subjugués, l'amende étoit inégale pour le même crime ; celle du François moindre de la moitié que celle du Gaulois. Au tit. 35. où il s'agit de ceux qui mettroient aux fers un François : *Si Romanus Francum ligaverit sine causâ*, si un Gaulois met aux fers un François, sans raison, il sera condamné à trente sous d'or ; & si un François met un Gaulois aux fers, sans raison, le François sera condamné à quinze sous d'or.

Les Juges des différens & des procès, étoient le roi & les comtes, chacun en leur district. Dans la loi salique, les comtes sont appelés *Grafiones* ou *Graviones*, d'où Vendelin dit que vient le mot de Landgrave qui signifie comte ou juge de tout un territoire, où il y avoit d'autres comtes & d'autres juges subalternes, pour chaque ville ou bourg de ce même territoire.

Les comtes ou grafions avoient pour subalternes des juges qu'ils appelloient vicaires & des centeniers, nom qui vient du mot *Centena*, qui signifioit un lieu composé de cent familles ; car les comtés ou territoires étoient communément divisés en vicaireries ou vigueries, d'où vient le nom de viguier encore en usage en certains endroits ; les vigueries en centaineries *in centenias*, & ces centaineries en décanats. Ainsi il y avoit sous les comtes des viguiers, *vicarii* ; des centeniers, *centenarii*, des dixainiers ou doyens, *decani*.

La loi salique parle encore de certains juges à qui elle donne le nom de Raichaimbourgs ou *Rachimburgii*, qui étoient les assesseurs des comtes : *Tunc Grafio assumat secum septem Rachimburgios idoneos*, &c. Il y en avoit encore qui s'appelloient Sagbarons, que le Grafion étoit obligé d'écouter ; il n'y en devoit pas avoir plus de trois dans chaque Malberge ou assemblée de juges, mais quand tous trois étoient de même avis, il étoit obligé de les suivre.

Les jugemens étoient prompts, & quand l'affaire étoit en état, la partie obligeoit le juge à prononcer ; s'il différoit, elle le faisoit sommer jusqu'à trois fois. La premiere sommation coutoit aux juges neuf sous d'or, au profit de la partie, & la seconde quinze. & s'ils manquoient à juger, selon la loi salique, ils étoient condamnés encore à quinze sous d'or. Les procédures étoient différentes, selon les différentes affaires. En général celui qui vouloit intenter procès à un autre, alloit à sa maison, accompagné de quelques témoins, & parlant à lui ou à sa femme ou à quelqu'un de sa famille, il le citoit à comparoître devant les juges, dont l'assemblée s'appelloit *Mallum*. S'il arrivoit que cet homme eût quelque commission à exécuter de la part du roi, ou qu'il fût en ambassade, on ne pouvoit point le citer ; mais hors ces cas, s'il manquoit à comparoître, il étoit condamné par défaut à une amende de quinze sous d'or ; à moins qu'il ne produisît quelque raison indispensable de son absence.

Quand un homme s'étoit obligé envers un autre, par exemple, pour quelque somme d'argent, on le sommoit en présence de témoins de

payer ; s'il le refusoit , il étoit condamné à quinze sous d'or pour ce seul refus. Ensuite le créancier alloit au juge , & le prioit de contraindre son débiteur à le payer : alors le juge l'obligeoit à promettre de payer incessamment. Le créancier , dès le même jour , retournoit à la maison du débiteur avec des témoins , & lui faisoit une nouvelle sommation ; si le débiteur refusoit encore , le créancier le faisoit sur le champ assigner pour comparoître à tel jour , devant le juge , & en vertu de cette assignation , la dette ou l'obligation envers le créancier , croissoit de trois sous d'or ; s'il reculoit encore , il le faisoit assigner jusqu'à trois fois , avec la même augmentation de la dette à chaque fois. S'il ne payoit point encore , le créancier alloit trouver le Comte ou Grafion , lui exposoit toutes les procédures qu'il avoit faites , & lui répondoit sur ses propres biens , que sa dette étoit légitime , & que ce n'étoit point à faux qu'il avoit intenté procès à sa partie. Cela étant fait , le Comte prenoit avec lui sept assesseurs & alloit avec le créancier à la maison du débiteur , & sur le champ faisoit saisir ses meubles , en payoit le créancier , & les frais de la justice. Que si le Comte avoit refusé de marcher , en étant interpellé par le créancier , on le prenoit lui-même à partie ; & s'il ne pouvoit pas apporter une raison valable de son refus , il étoit condamné à une grosse amende. Mais aussi l'orsqu'on obligeoit le Comte à marcher , sans avoir auparavant observé toutes les procédures , ou sans que la dette fût bien prouvée , le créancier étoit lui-même condamné à deux cents sous d'or , qui faisoient plus de seize cens francs de notre monnoie.

Que si , en certains cas , celui qui étoit cité en jugement , refusoit absolument de comparoître ; comme selon la loi salique , il n'y avoit point de prise de corps contre lui , non plus que de peine de mort , voici l'expédient dont on se servoit pour le réduire. On le citoit devant le roi , & si après diverses formalités qu'on gardoit encore & diverses sommations dont on rendoit compte au prince , il s'obstinoit à ne pas se présenter , le roi confisquoit tous ses biens & en disposoit en faveur de qui bon lui sembloit , & faisoit publier par-tout défense de le recevoir en quelque maison que ce fût , & de rien lui donner à manger , pas même du pain , & cela sous peine de quinze sous d'or. Cette défense étoit faite nommément à sa femme , sous la peine de cette amende ; de sorte que , malgré qu'il en eût , il falloit qu'il quittât le pays ou qu'il se soumit.

Par-là on voit qu'en ce temps là on ne mettoit point en prison un homme libre pour ses dettes , ni même pour n'avoir pas déféré en pareil cas au jugement du prince : la punition de cette désobéissance étoit la ruine ou le pillage des biens du coupable ; & cette coutume dura longtemps en France. L'abbé Suger dans la vie de Louis le Gros , le marque lui-même en parlant d'un différend qu'eut Bouchard de Montmorency , avec Adam , abbé de saint Denys , qui alla jusqu'à une guerre ouverte entre ce seigneur & cet abbé. Le Roi Philippe I. ayant évoqué l'affaire

à son tribunal, condamna Montmorenci, il refusa de se soumettre à la Sentence portée par le roi. On ne l'arrêta pas pour cela, dit l'abbé Suger, parce que ce n'est pas la coutume en France : mais on alla par ordre du roi faire le ravage dans ses terres, jusqu'à ce qu'il se fût soumis.

Quand on accusoit un homme de quelque crime, il étoit reçu à faire preuve de son innocence par l'eau chaude ; cette preuve consistoit à plonger sa main dans un vase d'airain plein d'eau bouillante, & à en tirer ou une pierre ou un anneau qu'on avoit jetté au fond ; si la main en sortoit sans être brûlée, l'innocence étoit prouvée, sinon l'accusé demeurait convaincu. Il est surprenant que cette épreuve ait duré jusqu'à l'an mil trois cents.

Avant cela, elle étoit fort commune, car il en est parlé dans les loix des Lombards, dans les loix des Visigots, dans les loix des Frisons & dans les Capitulaires. On avoit droit au reste de se racheter de cette épreuve par une somme d'argent, & souvent on le faisoit. La preuve d'innocence par le duel, si ordinaire parmi les peuples de la Germanie, étoit plus rare parmi les François, du moins il n'en paroît aucune mention dans la loi salique.

Selon cette loi le maître répondoit du vol de ses esclaves ; il étoit obligé de dédommager la personne volée, sauf à lui à avoir recours sur son esclave, qui payoit ou aux dépens de son pécule ou de ses épaules, s'il n'avoit pas d'argent. Un maître répondoit aussi de ses bestiaux ; si son taureau avoit tué une personne, il falloit qu'il payât une somme aux parens du mort, une moitié en argent, & la bête même qui avoit blessé étoit livrée & servoit de paiement pour l'autre moitié. Toute la famille répondoit quand il s'agissoit de meurtre, car si celui qui l'avoit commis n'avoit pas assez d'argent pour payer l'amende taxée par la loi, il devoit premièrement trouver douze hommes qui jurassent pour lui qu'il ne possédoit ni sous la terre ni dessus autre chose que ce qu'il avoit donné ; après cela il se faisoit une cérémonie fort bisarre. On assembloit la famille, l'homicide entroit dans sa maison, & prenoit de la poussière de la terre des quatre coins, il revenoit sur le seuil de la porte, de la main gauche il jettoit cette terre sur le parent le plus proche qu'il eût, & c'étoit à celui-là à payer le reste de la somme : si après que le pere, la mere, le frere avoient donné tout leur bien, la somme n'étoit pas encore complète, on alloit aux autres parens de plus proche en plus proche. Que si l'on ne pouvoit trouver dans la famille de quoi payer entièrement, il falloit que le criminel traitât avec ses partiés pour se sauver la vie ; il perdoit sa liberté & se faisoit leur esclave. La loi salique ne marque pas cette dernière circonstance, mais outre qu'on ne peut pas imaginer d'autre composition que celle-là, qui étoit alors en usage en bien des endroits, c'est que dans la seconde formule de celles qu'on appelle formules d'Anjou, l'on voit que pour cause de vol, quand le voleur n'a-

Apud. Mabil.
Tom. IV. Ana-
lect.

voit pas de quoi satisfaire , il étoit obligé de faire cette sorte de composition. Que si la somme se trouvoit dans la famille , le criminel quittoit sa maison nuds pieds en chemise , & en cet équipage , s'appuyant sur un pieu , il étoit obligé de sauter par dessus la haye , comme n'ayant plus aucun droit au bien qu'il venoit d'abandonner.

Childebert I. roi d'Austrasie , abolit cet article de la loi salique , la vingtième année de son regne , à cause que plusieurs familles se trouvoient tout d'un coup ruinées par la seule mauvaise conduite d'un scélérat qui s'y rencontroit par malheur pour les autres.

C'étoit pour éviter ce malheur qu'il y en avoit quelquefois qui renoncoient publiquement à leur famille , & la loi les autorisoit : mais il falloit que cela se fit publiquement & dans les formes. Celui qui avoit pris cette résolution alloit trouver les Juges , & un jour marqué en leur présence & en présence de toute sa famille , il rompoit au-dessous de sa tête quatre batons d'aulne , les jettoit par terre , & déclaroit en les jettant qu'il renonçoit à sa famille ; il sortoit avec douze témoins qui avoient assisté à sa renonciation. Après cette cérémonie , il n'avoit plus de droit à l'héritage , ni à aucun des avantages de sa maison. Ses parens aussi ne pouvoient plus rien prétendre à son bien , & quand il mouroit ses biens venoient au roi.

La loi salique régloit aussi les héritages & l'ordre des héritiers. Quand un homme mouroit sans enfans , si son pere & sa mere étoient vivans , ils étoient ses héritiers ; à leur défaut , c'étoient les freres & les sœurs du mort ; s'il n'en avoit point , c'étoit la sœur de la mere à qui la succession revenoit ; à son défaut , c'étoit la sœur du pere ; au défaut de celle-ci , c'étoient les plus proches parens du côté paternel. Pour ce qui étoit de la terre salique , les femelles n'en héritoient point , mais seulement les mâles. Quand après un long-temps il y avoit des procès sur la succession entre les descendans sur les terres de franc-aleu ; elles se partageoient en autant de lots qu'il y avoit de têtes que la succession regardoit , & non point par lignées.

La loi salique punissoit comme un grand crime , les injures faites aux corps des morts. Celui qui avoit dépouillé le corps d'un homme tué , étoit condamné à soixante & deux sous d'or d'amende ; celui qui avoit déterré un corps pour le dépouiller , étoit exilé jusqu'à ce qu'il eût fait aux parens du mort , telle satisfaction qu'ils souhaitoient , & qu'ils eussent intercédé pour lui auprès des Juges & obtenu sa grace. Quiconque avant cela l'eût reçu dans sa maison , ou lui eût donné à manger , fût-ce son frere ou sa femme , étoit condamné à quinze sous d'or d'amende. Il y a encore d'autres cas marqués en cette matiere , comme punissables par les mêmes peines.

Je finis par le 23^e titre de la loi , qui marque une grande modestie dans les François de ce temps-là , par rapport aux femmes ; elle y condamne à quinze sols d'or un homme qui autoit serré le doigt ou la main d'une femme libre ; s'il lui a serré le bras , il est condamné à

rente sols d'or ; s'il a eu la hardiesse de la toucher au sein , il étoit condamné à quarante-cinq sous d'or. Ces reglemens n'étoient point particuliers aux François , & ils étoient aussi en usage chez les Lombards.

Voilà , ce me semble , les choses les plus dignes de remarque qui se trouvent dans la loi salique.

Le Moine Marculfe , auteur de ces temps-là , nous a conservé quantité de formules usitées alors dans le style du barreau ou de la chancellerie , qui prouvent manifestement que la jurisprudence des François n'étoit pas alors si informe qu'on pourroit se l'imaginer. Il y a des formules de contrats de vente , d'échange , de donation , de louage , de contrats de mariage ; il y a des formules de procuration , d'obligation , de quittance , d'adoption , de substitution , de lettres d'état , de lettres semblables à celles qu'on appelle aujourd'hui des lettres de *committimus* ; des formules par lesquelles le roi députe des commissaires pour connaître certaines causes sur les lieux , d'autres pour évoquer au roi même de certaines affaires , pour prévenir ou empêcher l'oppression du peuple par les grands dans les provinces.

On y voit la formule d'un testament commun au mari & à la femme , que l'un & l'autre font conjointement , & où ils disposent chacun de leurs biens , tant en faveur l'un de l'autre , que de leurs autres légataires.

On voit encore dans une de ces formules une cérémonie qui est aussi marquée dans la loi salique , & qui fut encore en usage long-temps après Marculfe. On pourroit l'appeller la cérémonie de la *paille* ou de l'*herbe* , car c'étoit en présentant une paille ou un brin d'herbe à un homme qu'on lui faisoit cession ou donation , par exemple , d'une terre , ou qu'on lui mettoit ses intérêts entre les mains , & qu'on lui donnoit procuration pour agir , comme bon lui sembleroit , dans telle ou telle affaire.

Dans la 21^e formule de Marculfe , où le roi donne un avocat ou un curateur à une personne qui ne se sentoit pas capable de conduire ses affaires : » Cette personne , dit le roi , nous a prié que tel homme il lustré se chargeât de poursuivre toutes ses causes tant dans le pays que dans notre palais , & elle les lui a toutes mises entre les mains en lui présentant la paille , *quod in presenti per festucam eas eidem visus est commendasse*.

Dans la loi salique un homme en déclaroit un autre son héritier en lui jettant dans le sein un brin de paille ou d'herbe , *illum in cujus laisam festucam jactavit* , & *illum quem heredem appellavit*. Quelques-uns ont cru que *festuca* ou *fistuca* , signifioit en ces endroits la même chose que *fustis* un bâton , par lequel on mettoit un homme en possession de quelque chose , ce qui a été de tout temps une marque d'investiture : mais ces cessions se faisoient , & ces investitures se donnoient en cent manieres différentes , & tout ce qui se présentoit sous la main

étoit un symbole suffisant & une marque de donation ou de cession. Vendelin écrit que c'est encore une coutume en Brabant de faire le transport d'un fonds par une petite motte de gazon que celui qui se défait de la terre présente devant le juge à celui à qui il la cede. Celui qui entre en possession la reçoit, & on ne manque pas de marquer cette cérémonie dans l'acte de transport.

Enfin parmi ces formules, on en voit une qui autorise le divorce sur la seule antipathie du mari & de la femme, & qui leur permet de se remarier à qui bon leur semblera, ou de se retirer dans un couvent. Ces abus si contraires au christianisme & au précepte de l'évangile étoient sans doute l'effet de l'incontinence des princes de la première race, qui permirent à leurs sujets ce qu'ils vouloient se permettre à eux-mêmes; mais cet étrange abus fut enfin avec le temps aboli en France. Au reste je crois que la plus grande partie de ces formules rapportées par Marculse, & quelques-unes des autres qui y ont été jointes par M. Bignon sous le titre de *formula veteres*, étoient usitées dans les Gaules quand Clovis y établit les François, & que nos rois en adoptèrent la plupart pour l'usage même des François, dans les contrats & les traités que la société civile les obligeoit de faire avec les Gaulois. Ceci est confirmé par Agathias qui dit que les François en beaucoup de choses suivoient la police & les loix Romaines.

Outre ces formules, il y en avoit encore d'autres en usage sous le regne de Childeberrt I. fils de Clovis, qui sont rapportées par le pere N. abillon au quatrième tome de ses *Anales*. Elles sont appelées formules d'Anjou *formula Andegavenses*, parce qu'elles étoient observées dans cette province.

X I I.

Des Gaulois sujets des rois de la première race.

Par le P. Daniel.

QUAND les François conduits par Clovis entrèrent dans les Gaules, les Romains y avoient de grands égards pour les gens du pays. Mais ce qui leur y restoit de leurs anciennes conquêtes étoit exposé de toutes parts aux insultes & aux invasions des barbares. Les François du côté du Rhin, les Visigots du côté de la Loire, les Bourguignons dont le royaume s'étendoit jusqu'en Champagne, étoient autant de dangereux ennemis, tantôt couverts, tantôt déclarés, qui assiégeoient les terres de l'empire. La politique des Romains étoit de ménager beaucoup des sujets qui pouvoient aisément se soustraire à leur obéissance, en favorisant les conquêtes de leurs voisins.

Quand Clovis se fut emparé des Gaules, la condition des Gaulois fut bien différente, il fallut céder aux vainqueurs la plus grande partie de leurs terres, souffrir beaucoup de la licence du soldat barbare & payen, payer de nouveaux tributs, être toujours dans la crainte d'un fâcheux avenir. La persécution qu'Evaric, roi des Visigots, avoit ex-

citée contre les catholiques au-de-là de la Loire, leur faisoit tout appréhender d'un roi payen sur le point de la religion. En un mot en perdant la plus grande partie de leurs biens, ils ne voyoient ni leur vie ni leur foi en sûreté.

La conduite de Clovis dissipa en peu de temps une partie de leur crainte; il approcha de sa personne, & fit son ministre d'état, un sage Gaulois nommé Aurélien, & donna des charges même dans sa maison à plusieurs autres. C'est ce que la loi salique nous marque assez expressément au titre 44^e. où il y a une amende de trois cents sols d'or, marquée en particulier pour le châtement de celui qui auroit tué un Gaulois de la maison du roi : *Si Romanus homo conviva regis occisus fuerit, solidis CCC. componatur.*

N. 6.

Mais pour mieux entendre la forme & l'esprit du gouvernement de Clovis & de ses successeurs, par rapport à cette partie de leurs sujets; il faut les distinguer en trois classes; les nobles, le peuple & les gens d'église. Je crois que d'abord tous furent sujets aux tributs: c'étoit le droit du vainqueur, qui étant payen, n'eut pas sans doute d'assez grands égards pour l'église, pour exempter les ecclésiastiques de ces charges publiques; & pour ce qui est de la noblesse il me paroît qu'il n'en exempta que ceux qu'il mit au nombre de ses officiers.

Je fonde ma conjecture sur le titre de la loi salique que je viens de citer où Clovis ne fait que deux classes des Gaulois, les uns qui étoient de la maison & les autres qui étoient tributaires. Si quelqu'un, dit-il, tue un Gaulois de la maison du roi : *Si Romanus homo conviva regis occisus fuerit*; & dans le nombre suivant : *Si quis Romanum tributarium occiderit*, si quelqu'un tue un gaulois sujet au tribut, qu'il soit condamné à quarante-cinq sols d'or.

Quand Clovis se fut fait chrétien, il exempta de tribut & de toutes charges les terres qu'il donna aux Eglises, & les clercs qui y servoient, comme nous l'apprend le premier concile d'Orléans. *De oblationibus vel agris quos Dominus noster ecclesia suo nomine conferre dignatus est.... istorum agrorum, vel clericorum immunitate concessa, &c.*

Clotaire II. en fit autant & confirma à cet égard les privilèges accordés par ses ancêtres; on le voit dans toutes les chartes des donations royales faites aux églises: l'exemption des terres des autres églises & des autres Clercs n'est pas si évidente. Néanmoins saint Grégoire le Grand, écrivant à Thierri roi de Bourgogne, & à Théodebert son frère, roi d'Austrasie, leur marque comme un désordre, que sous leur règne les terres des églises payassent des tributs. *Audivimus autem quia ecclesiarum pradia tributa nunc prabeant.* Nous apprenons que les terres des églises sont maintenant soumises au tribut; ce mot maintenant semble montrer que sous les précédens regnes, la chose étoit autrement. Ce qui peut être confirmé par le concile de Reims, tenu en 630. sous le règne de Dagobert II. car dans le sixieme canon, il est défendu à ceux qui sont soumis au tribut, de se faire clercs sans la per-

Tom. I. Conc. Gall.

mission du prince ou du juge : or la raison de demander cette permission étoit sans doute que cette qualité de Clerc , les exemptoit du tribut auquel ils étoient auparavant sujets.

Mais il faut encore distinguer deux sortes de Gaulois , les Gaulois de conquête , & les Gaulois qui se soumirent de leur plein gré à Clovis. Les premiers furent ceux qui subirent le joug après la bataille de Soissons ; c'est-à-dire , les habitans de tout le pays depuis l'Escaut jusqu'à la rivière de Loire ; & dans la suite ceux d'entre la Loire & les Pyrénées , jusqu'au Languedoc ; & sous les fils de Clovis , tout le royaume de Bourgogne. Les seconds furent les peuples appelés Arboriques , qui habitoient cette largeur du pays Belgique qui est entre l'Escaut & le Vahal ; ces peuples qui avoient toujours été fideles aux Romains , & qui s'en voyant abandonnés , s'étoient défendus eux-mêmes pendant quelque temps contre les François , se donnerent à ceux-ci quand ils furent qu'ils avoient embrassé le christianisme. Les garnisons Romaines & les Gauloises qui gardoient encore quelques forts & quelques autres places sur le Rhin & sur la Meuse , se rendirent aussi aux conditions que je marque dans mon histoire ; savoir , qu'ils vivoient selon leurs loix & leurs coutumes ; qu'ils s'habilleroient à leur façon , & que quand ils iroient à la guerre , ils auroient leurs étendarts particuliers. Ces soldats & les peuples de ces quartiers-là , s'appelloient du nom de Ripuaires , *Ripuarii* , parce qu'ils étoient employés à la garde des rivières contre les nations Germaniques. Dans les annales de Fulde & dans d'autres semblables monumens , le pays Ripuaire , *Pagus Ripuarius* , se trouve toujours placé vers le bas Rhin & le pays de Liege.

Je dis donc que ces Gaulois étoient d'une condition différente des autres ; que n'ayant point été subjugués , ils demeurèrent en possession de leurs terres , sans les partager avec les François ; que les nobles ne furent point soumis aux tributs dont on chargea les autres , & qu'ils furent traités comme les François.

On inséra divers articles de la loi salique dans celle qui fut faite pour eux , appelée la loi des Ripuaires , *lex Ripuariorum*. Voici quelques articles de cette loi qui m'ont paru les plus dignes de remarque.

Premièrement , quand on les accusoit de certains crimes qui n'étoient pas notoires & tout-à-fait constans , il leur étoit permis de s'en purger par le serment d'un certain nombre de personnes qui juroient pour eux qu'ils étoient innocens. Selon la qualité du crime ou de l'accusé ou du lésé , la loi leur marquoit un nombre plus ou moins grand , de ceux qui devoient jurer pour leur innocence : en certains cas , six suffisoient , & c'étoit le nombre ordinaire ; en d'autres , il en falloit jusqu'à soixante-douze.

Tit. 24. § 1.

2°. Si quelqu'un de quelque autre nation qui demeurât dans le pays Ripuaire , étoit cité en jugement , il ne devoit pas être jugé selon la loi des Ripuaires , mais selon celle de sa nation ; s'il étoit François ,

selon la loi salique ; s'il étoit Allemand , selon la loi des Allemands ; & s'il étoit Bourguignon , selon la loi des Bourguignons , & ainsi des autres. Que s'il ne pouvoit point trouver dans le pays Ripuaire des gens qui voulussent jurer pour sa défense , il pouvoit avoir recours à la preuve du feu ou du sort , *ad ignem seu ad sortem*.

La preuve du feu , consistoit à mettre la main dans un feu allumé : si on l'en retiroit sans brûlure , on étoit déclaré innocent , sinon on étoit convaincu du crime dont on étoit accusé. D'où vient que dans la même loi Ripuaire , selon laquelle , aussi bien que selon la loi salique , le maître répondoit pour son esclave , il est écrit : Si l'esclave met la main dans le feu & qu'il l'en retire brûlée , son maître , selon la loi , sera obligé de satisfaire pour le larcin de son esclave : *Quod si servus in ignem manum miserit , & laesam eulerit , dominus ejus , sicut lex continet , de furto servi culpabilis judicetur*. Je ne sai si ce n'est point de là que vient une maniere de parler François qui est encore en usage : *J'en mettrois ma main au feu* , pour dire , je suis sûr de ce que je dis.

Pour l'épreuve du sort , elle n'est point marquée dans la loi ripuaire. Je crois qu'il y avoit plusieurs manieres différentes de la faire : en voici une que je trouve exprimée dans la loi des Frisons : Si quelqu'un , dit cette loi , a été tué dans une sédition , sans qu'on ait pu distinguer l'homicide , celui qui prend le parti du mort , aura droit d'accuser sept personnes de cet homicide , & chacun d'eux doit se purger par le serment d'onze personnes , & par le sort : *Debet unusquisque eorum sua duodecima manu objecti criminis se purificare Sacramento*. Après cela il faut les mener à l'église & mettre les sorts sur l'autel , ou si on ne peut pas aller à l'église il faut mettre les sorts sur des reliques des Saints : & ces sorts doivent être tels ; on coupe deux petits bâtons d'une baguette , on imprime sur l'un des deux , le signe de la croix & rien sur l'autre , on les enveloppe dans de la laine blanche , & on les met sur l'autel ou sur les reliques. On prie Dieu que si ces sept personnes ont juré la vérité , il le fasse connoître évidemment. Alors un prêtre , ou au défaut d'un prêtre , un enfant en âge d'innocence , prend un des sorts (c'est-à-dire , un des petits bâtons). S'il prend celui qui a été marqué du signe de la croix , on déclare innocens ceux qui ont juré : mais s'il prend l'autre , alors chacun des accusés fait son sort en particulier , en prenant chacun un petit morceau du bois de la baguette , & y met sa marque afin que lui & les autres puissent la reconnoître : on les enveloppe tous , chacun dans un petit peloton de laine blanche ; on les met sur l'autel ou sur les reliques , & puis le prêtre ou l'enfant les prend l'un après l'autre , & demande à chacun avant que de le développer , quelle est sa marque. Celui dont le sort demeure le dernier , est condamné à payer l'amende comme coupable , & les autres sont absous.

Titulo ;

Lex Frison. tit.
14.

En troisieme lieu , selon la loi Ripuaire , les habitans du pays pouvoient en affranchissant leurs esclaves , les faire citoyens Romains , c'est-à-dire , les mettre en possession des droits des Gaulois libres qui

Tit. 61.

avoient ce privilège sous la domination Romaine : *Si quis servum suum libertum fecerit & civem Romanum*. Ils pouvoient aussi en les affranchissant, les laisser dans la condition des tributaires, c'est-à-dire, soumis au tribut; car, sous les Romains, les Gaulois étoient soumis à certaines charges, & les gens de certaines conditions payoient le tribut; & les choses demeurèrent dans le même état chez les Ripuaires, quand ils se donnerent aux François. *Si quis servum suum tributarium fecerit, &c.*

Tit. 65.

En quatrième lieu, les Ripuaires étoient, comme les François, obligés à marcher suivant les ordres du roi, soit pour la guerre, soit pour quelque autre chose que ce fût, qui concernât son service; & il y avoit une amende de soixante sols d'or pour ceux qui s'en exemptoient sans sujet: *Si quis legibus in utilitatem regis, sive in hoste, sive in reliquam utilitatem bannitus fuerit, & minimè adimpleverit, si agrieudo eum non detinuerit; sexaginta solidis mulctetur*. Ils étoient aussi obligés de recevoir & de loger tous ceux qui marchoient pour les affaires du roi, à moins qu'ils n'eussent pour s'en exempter un privilège du roi même: *Si quis autem legatarium regis, vel ad regem, seu in utilitatem regis pergentem hospitio suscipere contempserit, nisi hoc immunitas regis contradixerit, sexaginta solidis culpabilis judicetur*.

Ibid.

Tit. 69.

En cinquième lieu, pour la plupart des autres crimes, il n'y avoit que des amendes: mais pour avoir été infidèle au prince, tous les biens étoient confisqués au profit du prince même, & il y alloit de la vie, à moins qu'on ne la rachetât par une très-grosse somme. De même pour avoir tué un parent proche, ou commis un inceste, on étoit puni d'exil & de la confiscation de tous les biens: enfin par cette loi, tout juge, quelque grand seigneur qu'il fût, étoit coupable de mort & de la somme taxée pour racheter sa vie, s'il étoit convaincu d'avoir reçu quelque argent ou quelque présent dans la suite du procès, fût-il maire du palais, comte ou chancelier: *Hoc autem consensu & consilio seu paterna traditione & consuetudine super omnia jubemus, ut optimates majores domus, domestici, comites, grafiones, cancellarii, vel quibus libergradibus sublimati in provincia Ripuaria in judicio residentes, munera ad judicium pervertendum non recipiant: quod si quis in hoc deprehensus fuerit de vita componat*.

Pour revenir aux autres Gaulois sujets de nos rois, ils avoient sous la première race, un avantage très-considérable: c'est que d'abord presque tous les évêques étoient originaires du pays; cela se voit manifestement par les souscriptions des conciles tenus en ce temps-là, où les noms des évêques, sont la plupart des noms Romains, c'est-à-dire, en usage dans l'empire Romain, & très-peu sont François; au lieu que parmi les ducs, les comtes, les généraux d'armées, on ne voit guères que des noms François & peu de noms Romains. La raison est que les François, au moins les gens de qualité, dans ce commencement de la monarchie, ne s'adonnoient guères à l'étude des lettres, mais presque

tous

tous se tournoient du côté des armes. Plusieurs de ces évêques avoient beaucoup de crédit dans la cour des rois François, & Giles, évêque de Reims, fut durant la minorité de Childebert I. roi d'Austrasie, comme le premier ministre & le chef du conseil de ce jeune prince. Gontran roi de Bourgogne, eut toujours un grand respect pour tous ces évêques ; Caribert & Chilperic ses freres ne l'imiterent pas.

Outre l'ordre des évêques, qui, la plupart étoient des gens de qualité, comme Avitus de Vienne, Grégoire de Tours, & plusieurs autres, il y avoit encore parmi les Gaulois, un rang & un titre dont il est fait très-souvent mention dans nos anciens auteurs. C'est celui de sénateur. Une famille sénatorienne, si j'ose me servir de ce terme, *gens senatoria*, c'est ce qu'on appelloit une grande & une très-noble famille ; ce titre répondoit aux plus illustres que nous ayons aujourd'hui, & il n'y avoit proprement que celui-là ; car ceux de duc, de comte & quelques autres, étoient des noms d'offices & des commissions, & non point des titres attachés aux familles. Grégoire de Tours, en parlant d'Apollinaire, évêque d'Auvergne : C'étoit, dit-il, un homme de très-grande qualité dans le monde, & des plus illustres sénateurs des Gaules : *Vir secundum seculi dignitatem nobilissimus, & de primis Galliarum senatoribus*. Il parle de même de saint Sulpice, Evêque de Bourges : *Vir valde nobilis, & de primis senatoribus Gallorum*.

L. 1. c. 24

Ainsi ces sénateurs, quoiqu'on les dise quelquefois les sénateurs d'une ville en particulier, n'étoient pas appelés de ce nom, à cause de quelque office de judicature qu'ils y exerçassent, mais à cause de leur naissance & du lieu de leur demeure. Le même Grégoire de Tours, en parlant du voyage que saint Martin fit à la ville d'Auvergne, dit que les sénateurs de cette ville, de la plus illustre noblesse Gauloise, vinrent au-devant de lui : *Audientes autem senatores urbis, qui tunc in illo loco nobilitatis Romane stemmate fulgebant*. Il est manifeste qu'il ne s'agit pas là de simples officiers de judicature, tels que pourroient être les juges d'un présidial.

C'étoient donc des personnes dont les ancêtres avoient été honorés par les empereurs de la qualité de sénateurs Romains. Dès le temps d'Auguste, il y en eut beaucoup de la Gaule Narbonnoise, qui furent aggrégés au sénat de Rome ; divers empereurs en usèrent de même dans la suite ; les descendants de ces sénateurs portoient à cause de cela le nom de sénateur. C'est le nom que se donne lui-même Avitus, évêque de Vienne, dans une lettre qu'il écrit au nom des évêques des Gaules aux évêques d'Italie, touchant le différend que ceux-ci avoient avec le pape Symmaque. Je vous en conjure moi-même, dit-il, en qualité de sénateur Romain & en qualité d'évêque chrétien : *Quasi senator ipse Romanus, quasi christianus episcopus obtestor*.

Ce n'est pas qu'on ne donnât aussi ce nom aux magistrats de certaines villes, où il y avoit des sièges de justice ; on en voit plusieurs exemples dans les anciens auteurs, mais ils étoient différens de ceux

dont je parle. Toutes ces familles perdirent beaucoup de leur lustre & de leurs biens, sous la domination des Visigots, des Bourguignons & des François: plusieurs néanmoins qui en étoient, entrèrent avec le temps dans les charges, & se firent considérer à la cour de leurs nouveaux maîtres; je ne doute pas même, comme je l'ai dit ailleurs, qu'ils n'eussent place dans ces assemblées des états du royaume, que faisoient nos rois tous les ans.

Tom. 1. Conc.
Gall.

Les Gaulois, tout subjugués qu'ils avoient été par les François, eurent permission de vivre selon leurs loix, c'est-à-dire, selon les loix Romaines. Clotaire II. dans son ordonnance rapportée par le pere Sirmond nous l'apprend d'une manière à n'en pas douter. *Inter Romanos negocia causarum romanis legibus precipimus terminari*: Parmi les Gaulois, nous ordonnons que les causes soient jugées selon les loix Romaines: néanmoins chacun, tant François que Gaulois, avoit le choix ou de vivre selon la loi de sa nation, ou selon la loi de la province où il demeurait: mais il falloit une fois pour toutes, passer sa déclaration là-dessus devant témoins; cette déclaration étoit enregistrée, & il falloit s'y tenir, ainsi qu'on le voit en quelques endroits des Capitulaires de Charlemagne.

De cette manière dans la même province, on suivoit diverses loix; & comme dans la Bourgogne, il y avoit des Gaulois, des Bourguignons & des François, les loix de ces trois nations y étoient en même tems en usage.

Lex Longobard.
tit. 5. & tit. 7.

Selon les loix des Lombards, les enfans communément suivoient la loi de leur pere, & la femme celle du mari; les esclaves & les affranchis celle de leur maître, & apparemment c'étoit la même chose en France.

Il paroît par plusieurs conciles des Gaules que pour les causes ecclésiastiques, on suivoit les loix Romaines. Les rois François ne changèrent rien à cet égard de ce qu'ils avoient trouvé établi lorsqu'ils entrèrent dans les Gaules.

X I I I.

Des tributs que les sujets des rois de la premiere race leur payoient.

Par le P. Daniel.

IL faut premierement distinguer les tributs que leur payoient les peuples qui n'étoient compris dans la monarchie Françoisé que parce qu'ils en étoient tributaires, tels étoient les Saxons, les Bavares, les Gascons, les Bretons, les Lombards même en Italie pendant quelques années. Ces tributs que les peuples tributaires payoient, n'étoient pas toujours en argent, mais tantôt en argent, tantôt en autres choses. Nous voyons dans notre histoire que les Lombards depuis le regne de Gontran, roi de Bourgogne, payoient tous les ans à la France un

tribut de douze mille sous d'or, & qu'ils le racheterent par une somme de trente-cinq mille sous d'or une fois payée, sous le regne de Clotaire II.

Mais dans les pays où l'argent étoit plus rare, ces tributs se payoient autrement; par exemple, Clotaire I. fils de Clovis, selon le témoignage du continuateur de Frédégaire, avoit obligé les Saxons à lui payer tous les ans pour tribut, cinq cents vaches; & ce tribut leur fut remis par Dagobert I. à condition qu'ils garderoient la frontière de France contre les courses des ennemis. *Quapropter quingentas vaccas inferendiales annis singulis à Clotario seniore censui reddebant, quod à Dagoberto cassatum est.* Ces vaches étoient appelées en latin de ce temps-là, *inferendales* ou *inferendiales* du mot *inferenda*, qui signifioit alors tribut: *Tributum quod inferenda vocatur.* C'est ainsi qu'on s'exprime dans l'addition des Capitulaires de Charlemagne & de Louis le Débonnaire. Les mêmes Saxons sous le roi Pepin, lui payoient leur tribut en chevaux qu'ils devoient lui amener tous les ans, lorsque se faisoit l'assemblée des seigneurs du royaume, & les lui offrir comme un présent que lui faisoit la nation: *Coegit, dit Eginard, ut promitterent se omnem ejus voluntatem facturos, & singulis annis honoris causâ ad generalem conventum equos trecentos pro munere daturus.* C'est qu'en ce pays-là les chevaux & les autres bestiaux se trouvoient en abondance, au lieu que l'argent y étoit peu commun.

Pour ce qui regarde les sujets des rois François en deçà du Rhin, les tributs se payoient souvent de la même manière. Le moine anonyme de saint Denys qui a écrit l'histoire de Dagobert I. dit qu'entr'autres choses qu'il donna à cette fameuse abbaye, il lui transporta un tribut que le pays du Maine lui payoit tous les ans, de cent vaches: *Super hoc vero centum inferendales quæ ei de ducatu Cenomanico annis singulis solvebantur.*

Chap. 29

Grégoire de Tours au livre V. de son histoire, dit que du temps de Chilperic I. chaque arpent de vigne payoit à ce prince un certaine mesure de vin: *Statutum fuerat ut possessor de propria terra unam amphoram vini per Aripennæ redderet.*

On voit dans la même histoire que les tributs se payoient aussi en bleds, en or & en argent: car la reine Frédégonde, ainsi qu'il est rapporté en cet endroit, voyant mourir tous ses enfans, & regardant cette mort, comme une punition de Dieu, exhorte le roi son mari, à soulager les peuples accablés d'impôts; c'étoit, lui disoit-elle, les pleurs des peuples épuisés pour enrichir le trésor du roi qui attiroient ces fléaux sur la famille royale: *Nunquid non exundabant promptuaria vino, nunquid non horrea replebantur frumento, nunquid non erant thesauri referti auro, argento, &c.*

Brûlons, ajoute-t elle, tous ces écrits iniques, & contentons-nous de mettre dans notre épargne ce que le feu roi Clotaire y mettoit. *Nunc sè*

B b ij

egatür ad pontem ire ad fluvium transeundum propter Telonii causam quando ille in alio loco compendiosius illum fluvium transire potest.

Teloneus portaticus étoit le droit d'entrée sur les marchandises & les denrées qu'on payoit aux portes des villes, appelé autrement *Teloneum valvarium*.

Teloneus rotaticus étoit un droit que payoient les charrettes en passant sur les grands chemins, destiné pour les raccommorder & les tenir toujours en bon état : ce droit fut appelé depuis droit de rouage. C'est ainsi qu'en parle M. du Cange dans son glossaire sur le témoignage de plusieurs manuscrits anciens qu'il cite.

Dans une charte de Carloman, frere de Charlemagne qui confirme les privilèges de l'abbaye de saint Denys ; outre ces impôts que je viens de nommer, il est encore parlé de *Teloneus foraticus*, de *Teloneus salutaticus*, de *Teloneus cespitaticus* ; dont le même M. du Cange nous donne l'explication prouvée par les chartes & d'autres pieces semblables.

Teloneus foraticus étoit le même que *foragium* ; c'étoit un droit du roi ou du seigneur sur tout le vin qui se vendoit par les cabaretiers dans les hôtelleries ; une certaine quantité de ce vin, appartenoit au roi ou au seigneur, qu'on rachetoit apparemment par une somme d'argent. Quelques-uns ont cru que ce mot *foragium* venoit à *perforatione dolii*, parce que sur chaque tonneau qu'on perçoit, il étoit dû tant au seigneur.

Teloneus salutaticus venoit du mot *salus* : c'étoit un droit d'étrennes ou de révérence qu'on devoit au roi ou au seigneur, & qui devoit être accompagné de quelque présent : l'origine apparemment de ce droit, étoit les présens que l'on faisoit aux rois dans les assemblées de Mars ou de Mai qui avoient passé en droit. Ce présent étoit assez ordinairement de chevaux. Dans les additions que Charlemagne fit à la loi salique, il y a un article qui ordonne que les chevaux du présent fait au roi, soient marqués du nom de celui qui les donne : *Ut quicumque in dono regio caballos detulerint in unumquemque suum nomen habeant scriptum.*

Capit. 391^o.

Teloneus cespitaticus vient du mot *cespes*, qui signifie un gazon, quelques-uns croyent que c'étoit un droit qu'on levoit pour gazonner les grands chemins.

Il y avoit encore *Teloneus mutaticus*, *pulveraticus*, *messaticus*, *temonaticus*, *ripaticus*, *canaticus*, *laudaticus*, *burganaticus*, & d'autres dont il seroit ennuyeux de faire le détail & dont on peut avoir l'intelligence par les glossaires qui néanmoins devinent quelquefois plutôt qu'ils n'expliquent. Cette énumération nous fait au moins connaître que l'invention non plus que la multiplication des impôts n'est pas une chose si nouvelle. Il paroît par la huitieme formule de Marculse que l'argent qu'on faisoit de ces tributs dans les provinces & dans les villes étoit mis entre les mains des gouverneurs, & de-là transporté tous les ans au trésor royal : *Et quidquid de ipsa actione in*

Opusc. 35.

fisci ditionibus speratur per vos metipfos annis singulis nostris ærariis inferatur. Et l'on voit par un ouvrage d'Hincmar, qu'il y avoit un Officier de la maison du roi à qui on donnoit le nom de *Telonarius*, qui étoit comme le surintendant des finances, ou le garde du trésor du prince, qui recevoit des villes & des provinces l'argent des tributs; & à qui plusieurs autres officiers subalternes rendoient compte de ce qui se levoit par tout le royaume.

Les amendes dont il est parlé dans presque tous les chapitres de la loi salique doivent être mis au nombre des articles qui grossissoient les revenus du prince. Il avoit outre cela son domaine sur lequel étoient bâties toutes ces maisons royales dont il est fait si souvent mention dans notre histoire, où les serfs travailloient & faisoient valloir les terres au profit du roi.

XIV.

Du partage des terres entre les Gaulois & les François.

Par le P. Daniel,

L'Histoire ne nous apprend point quel fut le partage que les François firent entr'eux & les Gaulois des terres conquises, où ils s'établirent: mais il y a lieu de croire qu'ils suivirent à cet égard l'usage des Bourguignons & des Visigots qui s'étoient établis avant eux dans les Gaules.

Or nous voyons par les loix de ces deux peuples, que les terres qu'ils occupèrent furent partagées en trois; que les vainqueurs en prirent deux parts pour eux & laissèrent la troisième aux vaincus.

Voici ce qu'on lit dans la loi des Visigots, L. 10. tit. 8. dont l'inscription est: *de divisione terrarum, factâ inter Gothum & Romanum*, de la division des terres faites entre le Goth & le Gaulois. » Que le » Gaulois ne s'usurpe rien des deux parts du Goth; & que le Goth » ne s'usurpe rien du tiers du Gaulois, mais que le partage qui a été » fait entre les parens & les voisins ne soit point changé par leurs héritiers.

Les Bourguignons en usèrent de même à l'égard des Gaulois dont ils envahirent le pays, comme on le voit au titre 54 de leurs loix. Théodoric, roi des Ostrogots, avoit gardé la même règle en Italie entre les Ostrogots & les originaires du pays; ainsi il y a toute apparence que le même partage fut fait par Clovis entre les Gaulois & les François.

X V.

Des différentes conditions ou états qui étoient en usage parmi les François dans le temps de la premiere race.

Il y avoit alors des François de trois conditions différentes, 1°. les nobles. 2°. des ingenus, *ingenui* ou libres qui n'étoient pas nobles. 3°. des esclaves ou serfs, *servi*. Par le P. Daniel,

Cornéille Tacite fait mention de ces trois conditions qui de tout temps furent en usage, chez les peuples de Germanie, dont les François faisoient partie avant leur établissement dans les Gaules.

Il est souvent parlé dans la loi salique des ingenus ou libres, ainsi que des serfs ou esclaves. Mais elle se sert souvent du mot de *franc* *francus* pour signifier les nobles; de-là vient qu'autrefois *franc homme*, signifioit ce que nous appellons aujourd'hui gentilhomme. La noblesse étoit attachée à certaines familles, & c'étoit, comme aujourd'hui, un avantage de la naissance. Ils prennent leurs rois dans les familles les plus nobles, disoit Tacite, en parlant des ancêtres de nos François, mais c'est la bravoure qui donne le rang & le commandement dans les armées : *Reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt*. Grégoire de Tours, dit expressément que les François, depuis qu'ils s'étoient établis auprès de la Turinge, avoient des rois chevelus, *reges crinitos*; qu'ils prenoient dans la premiere & la plus noble famille qui fût parmi eux, *de prima & nobiliori suorum familia*. L. 2. c. 9.

Il y avoit donc parmi la noblesse des familles plus illustres & plus considérables que les autres; les chefs de ces familles principales s'appelloient *primarii*, *proceres*, *primates*, & en Bourgogne *farones*, d'où est venu le nom de barons qui a été long-temps attribué à tous les grands du royaume. Les ingenus ou libres formoient un état mitoyen entre les nobles & les serfs.

Et l'on voit dans la loi salique, ce terme tantôt opposé à celui de noble & tantôt à celui de serf ou d'esclave.

Les serfs ou esclaves étoient de deux sortes, les uns l'étoient devenus par le sort des armes, ayant été pris en guerre dans le pays ennemi; les autres l'étoient par leur naissance, ou étoient tombés dans cet état, en punition de quelque faute. Par exemple: si un homme noble s'étoit marié publiquement avec un esclave qui ne lui appartenoit pas, il étoit dégradé de noblesse & descendoit lui-même à la condition de serf, ainsi qu'il est porté par la loi salique, au titre 7. nombre 3.

Un serf qui étoit affranchi devenoit libre: mais il ne pouvoit pas devenir noble. Il y eut long-temps en France de ces esclaves qui appartenoient à leurs maîtres, comme les negres leur appartiennent en Amérique; & la servitude ne fut entièrement abolie en France, que

bien avant dans la troisième race, par une ordonnance de Louis Hutin, qui se voit dans les registres de la chambre des comptes, & que Dom Luc d'Acheri a fait imprimer dans son Spicilege.

XVI.

Des maires du palais.

Par le P. Daniel.

LE nom de maire vient du mot latin *major*, car nos anciens historiens appellent en latin le maire du palais *major domus regia*.

Il n'est point fait mention de cette charge sous le règne de Clovis; je ne me souviens pas non plus d'en avoir vu aucuns vestiges dans les anciens écrivains de notre histoire, sous les fils de Clovis. Le savant M. du Cange s'est mépris dans son Glossaire, quand il nomme Gundeland, maire du palais, sous Clotaire I. il ne le fut que plus de trente ou quarante ans après, non pas sous Clotaire I. mais sous Clotaire II. Le même auteur contre son ordinaire, s'est pareillement trompé en faisant Frédégonde maire du palais de Clotaire I. ce seigneur ne posséda cette charge que sous le règne d'un des fils de ce prince, c'est-à-dire, vraisemblablement sous Chilperic. C'est donc sous les petits-fils du grand Clovis que nous voyons paroître dans notre histoire la charge de maire du palais; il est cependant fort vraisemblable qu'elle a commencé peu de tems après l'établissement de la monarchie françoise dans les Gaules; car Clovis, & après lui, ses enfans imiterent en plusieurs choses le gouvernement des Romains, des Bourguignons & des Ostrogots d'Italie; & il est certain que la charge de maire du palais étoit connue chez les Ostrogots d'Italie dès le commencement de notre monarchie. Il en est fait plusieurs fois mention dans le III^e. concile de Rome tenu sous le pape Symmaque; elle avoit aussi beaucoup de rapport avec celle de préfet du prétoire, la plus considérable de toutes les dignités de l'empire Romain.

Cette charge étoit unique, & il n'y avoit jamais qu'un seul maire du palais, comme il n'y a aujourd'hui qu'un seul chancelier. On doit cependant entendre cette proposition de chacun des royaumes qui composoient l'empire françois; lorsqu'il étoit partagé, chaque roi avoit son maire du palais.

Cette charge répondoit par son titre à celle de grand maître de la maison du roi, & par son autorité à celle de premier ministre. Lorsque les royaumes après avoir été partagés, revenoient sous un même maître, il y avoit un maire du palais pour chacun de ces royaumes. Ainsi Clotaire II. étant devenu maître de toute la monarchie eut pour maire du palais de Bourgogne, Garnier, qui avoit beaucoup contribué par son crédit à lui gagner les seigneurs Bourguignons. Radon fut en même temps maire du palais pour le royaume d'Austrasie; & Gundeland le fut pareillement pour la Neustrie.

L'autorité

L'autorité du maire du palais ne fut d'abord ni si grande ni si étendue qu'elle le devint dans la suite : ce ne fut proprement que sous Clovis II. roi de Neustrie, & sous Sigebert II. roi d'Austrasie, que les maires du palais s'emparèrent de toute l'autorité royale. Cette qualité de maire du palais n'étoit pas absolument perpétuelle ; mais il étoit rare que ceux qui en étoient une fois pourvus en fussent ensuite dépouillés ; on en voit cependant quelques exemples que l'on peut regarder comme des exceptions de la règle générale.

Cette charge ne pouvoit être exercée que par un laïque, parce que le commandement des troupes y étoit attaché ; il faut donc ou dire que saint Leger, évêque d'Autun, ne fut pas véritablement maire du palais, comme le dit l'ancien historien de sa vie, ou que pendant le temps qu'il exerça cette charge, le commandement des armées en fut détaché.

Quand on faisoit une maison aux princes de la famille royale, on leur donnoit un maire du palais, ainsi Caribert fils de Clotaire II. n'étant point encore roi, avoit un maire ou gouverneur de son palais, *gubernatorem palatii*, dit Frédegaire au chap. 55.

Les maires du palais, principalement sur la fin de la première race, s'appelloient & se laissoient appeler ducs ou princes des François, *Duces Francorum, Principes Francorum*, on les traitoit d'*excellence*, comme les rois, ils en avoient en un mot toute l'autorité & tous les honneurs, il ne leur en manquoit que le nom & la couronne. Ils s'emparèrent à la fin de l'un & de l'autre ; cependant lorsque Pepin monta sur le throne, il ne supprima pas entièrement cette charge ; il se contenta seulement d'en diminuer le pouvoir. Les annales de Saint Bertin parlent encore d'un maire du palais sous Charles le Chauve.

X V I I.

Des titres de ducs, comtes & marquis.

Ces titres sont fort anciens, mais dans les premiers temps, ils n'étoient pas héréditaires, comme aujourd'hui, ni donnés par la naissance ; ils marquoient des emplois attachés à la personne, & nullement à la famille.

Par le P. Daniel.

Il est clair que le mot de duc vient du mot latin *dux*, qui signifioit chez les Romains, général d'armée, *dux à ducendo exercitum*.

Du tems de la république, le nom d'*imperator*, étoit plus en usage que celui de *dux*, pour signifier la qualité de général : mais depuis que les Césars se furent attribués la souveraine puissance, le mot d'*imperator* leur fut affecté comme le titre distinctif de l'autorité absolue, & celui de *dux* devint plus ordinaire pour signifier les généraux d'armées, & même les gouverneurs des frontieres qui y avoient quelques troupes sous leur commandement. La qualité de duc fut à peu près la même

chez les François , quand ils furent établis dans les Gaules. Ce nom se donne par-tout dans notre histoire à ceux qui commandoient les armées & aux gouverneurs des provinces qui avoient dans leur gouvernement plusieurs villes dont chacune étoit gouvernée par un comte. C'est par cette raison que Wulfrid Strabon qui vivoit du temps de Charles le Chauve , compare les comtes aux évêques , & les ducs aux métropolitains.

On trouve un mot dans les annales. d'Eginard qui a fait croire à plusieurs que chaque duc avoit sous lui douze comtes. Car cet auteur en parlant de Grippon , frere de Pepin , dit que Pepin le préposa sur douze comtes à la maniere des ducs , *more Ducum* : mais cela signifie seulement qu'il lui donna sur douze comtes la même autorité que les ducs avoient sur les comtes qui se trouvoient dans leur gouvernement , car on ne voit ni dans les histoires de la première race , ni dans celles de la seconde que chaque duc eût sous lui douze comtes : on y voit au contraire que les uns en avoient plus , les autres moins.

La qualité de duc qui ne se trouve point dans Grégoire de Tours , sous le regne de Clovis , commence à y paroître sous celui de Clotaire I. fils de Clovis.

Le pape Grégoire II. écrivant à Charles Martel , lui donne la qualité de duc. Grégoire de Tours paroît supposer que la qualité de duc n'étoit point perpétuelle. Il parle d'un certain Ennodius , qui avoit , dit-il , été duc , ce qui marque qu'il ne l'étoit plus , & par conséquent qu'un homme pouvoit être dépouillé de ce titre.

Parmi les formules de Marculfe , on trouve celle dont on se servoit pour instituer un duc ou un comte.

Le roi leur ordonne par cette formule , 1°. De lui être fideles. 2°. De gouverner les peuples selon les loix. 3°. D'empêcher les brigandages & les crimes. 4°. D'avoir soin de faire transporter au trésor royal les revenus du prince.

Comme cette formule est la même précisément pour un duc & pour un comte , on en peut conclurre que le comte avoit dans sa ville & dans le territoire qui en dépendoit , la même autorité & les mêmes fonctions que le duc avoit dans toute l'étendue de son gouvernement. Le titre de comte , en latin *Comes* , dans son origine , signifie proprement celui qui accompagne ; il fut d'abord donné à ceux qui accompagnoient les proconsuls dans les provinces ; à ceux qui suivoient l'empereur , parce qu'ils étoient dans son conseil. On le donna aussi dans la suite à ceux qui commandoient les armées sous le général , & qui étoient chargés de l'accompagner & de l'aider dans ses entreprises. Ce qui revient à peu près à la fonction de lieutenant général , & enfin , il fut aussi donné aux gouverneurs des villes , comme celui de duc à ceux des provinces.

On donnoit aussi aux gouverneurs des provinces , le nom de marquis .

dérivé de *Marca*, qui dans le latin de ce temps-là signifie frontières, & qui par conséquent servit d'abord à désigner le duc ou le gouverneur d'une province frontiere.

Mais le titre de marquis paroît plus rarement dans nos histoires que celui de duc ou de comte.

X V I I I.

Des différens partages de l'empire François dans le temps de la premiere race.

ON voit dans l'histoire le partage qui fut fait entre les enfans de Clovis, & ensuite entre les enfans de Clotaire I. Mais il faut remarquer que les titres de roi d'Orléans, de roi de Soissons que ces princes tiroient du nom de leur capitale, ne furent pas long-temps en usage.

Par le P. Daniel.

Celui de roi d'Orléans fut aboli dans la personne de Gontran, petit-fils de Clovis, qu'on s'accoutuma peu de tems après son couronnement à nommer roi de Bourgogne.

Depuis la mort de Caribert, nul ne porta le titre de roi de Paris, parce que ses trois freres dans le partage de ses états, voulurent avoir chacun leur part à cette ville. Ils convinrent qu'aucun des trois n'y feroit sa demeure, & même ne pourroit y entrer sans le consentement des deux autres. Chilperic un de ces trois princes fut le dernier qui porta le titre de roi de Soissons.

Depuis les petits fils de Clovis, l'empire François ne fut plus jamais partagé en quatre royaumes du temps de la premiere race, mais en deux ou trois; & ces royaumes s'appelloient le royaume d'Austrasie; le royaume de Bourgogne; le royaume de Neustrie.

Childebert, fils de Sigebert, fut roi d'Austrasie par son pere & roi de Bourgogne par son oncle Gontran. L'Austrasie étoit la France Orientale, & la Neustrie étoit la France Occidentale. Nos anciens auteurs appellent celle-ci en latin, *Neustria*, *Neustasia*, *Neptricum*, *Neptria*, *Neuster*; comme ils appellent l'Austrasie, *Austrasia*, *Austria*, *Auster*, *Austris*. Grégoire de Tours qui nomme souvent l'Austrasie, pour signifier la France Orientale, n'a jamais donné le nom de Neustrie à la France Occidentale.

Comme on donnoit le nom d'Austrasie aux pays renfermés entre la Meuse & le Rhin, aussi donnoit-on le nom de Neustrie aux pays renfermés entre la Meuse & la Loire. *Illam regionem qua Septentrionem versus inter Mosam & Rhenum porrigitur Austriam. Illam vero qua à Mosâ usque ad Ligerim protenditur, Neustriam vocitaverunt*, dit un ancien auteur, au recueil de du Chesne.

Cependant plusieurs provinces situées au-delà de la Loire, comme l'Auvergne, le Querci, le Rouergue, sous quelques-uns de nos rois, furent du royaume d'Austrasie.

M. de Valois dans sa notice des Gaules , prouve que le nom de Neustrie fut restreint dans la suite des temps , à signifier le pays d'entre la Seine & la Loire. Enfin cette partie de la Neustrie que Charles le Simple accorda aux Normans , conserva encore quelque temps ce nom , qui fut changé en celui de Normandie.

C'est une question dans notre histoire , de savoir en quel temps les Gascons se saisirent du pays à qui ils ont donné leur nom en deçà des Pyrénées. M. de Marca dans son histoire du Bearn prétend que cet événement doit être rapporté au regne de Chilperic I. petit-fils de Clovis , vers l'an 581. Il se fonde principalement sur un passage de Grégoire de Tours , l. 9. ch. 7. où cet historien dit que les Gascons descendant des montagnes , se jetterent dans les plaines , ruinerent les vignes & toutes les campagnes , mirent le feu par-tout & emmenerent une grande quantité de prisonniers & de butin ; que le Duc qui commandoit dans la province , marcha contre'eux , mais sans beaucoup de succès. M. de Marca ajoute que les Gascons s'emparèrent alors des villes d'Acqs , d'Oleron & de Bayonne.

Mais il est facile de prouver par le témoignage du continuateur de Fredegaire , & par celui de l'auteur des Annales de Metz , que M. de Marca a pris des courbes que les Gascons firent sous le regne de Chilperic I. pour un établissement fixe qu'ils ne firent que long-temps après dans le pays que nous nommons aujourd'hui la Gascogne. Car, 1°. le continuateur de Fredegaire , dans sa chronique qu'il composa par l'ordre de Childebrand , frere de Charles Martel , assure que vers l'an 628. Dagobert donna en partage à son fils Caribert , le pays qui borde les Pyrénées du côté de la France. Dagobert en 628 étoit donc maître du pays que nous appellons aujourd'hui la Gascogne , puisqu'il en disposoit en faveur de son fils. Les Gascons ne s'en étoient donc pas encore emparés sous Chilperic I. en 586. ou du moins ils ne s'y étoient pas établis. On voit en effet dans les annales de Metz que ces peuples ne se saisirent de la Gascogne d'aujourd'hui que sous les rois appelés Fainéans , dans le temps que les maires du palais avoient usurpé l'autorité royale. Il ne paroît pas qu'aucun des fils ou des petits-fils de Clovis après le partage de l'empire , ait pris le titre de roi de Paris , de roi d'Orléans , de Neustrie ou d'Austrasie , ni dans leurs monnoies , ni dans leurs ordonnances , ni dans les lettres qu'ils écrivoient.

On voit plusieurs médailles de ces princes dans le cabinet du roi , où ils prennent simplement le titre de roi , sans y ajouter le nom du pays où ils régnoient.

Dans une ordonnance de Childebert , roi d'Austrasie que M. Pithou a ajoutée à la fin de la loi salique , on voit seulement cette inscription : *Decretio Childeberti regis , Childebertus rex Francorum*. De même dans leurs lettres , on lit seulement : *Domino illustri , &c. Justiniano imperatori , Theodebertus rex* , ou bien , *Mauritio Imperatori Childebertus rex*.

Les lettres des papes & des rois voisins ne leur étoient point adres-

tes sous un autre titre , & c'est un usage si constant dans tous les monumens de ce temps-là , que ceux où l'on voit ces mêmes princes prendre le titre de roi de Paris , d'Austrasie ou de Neultrie , peuvent être dès-lors regardés comme des titres supposés. Tel est en particulier le titre rapporté dans une histoire de l'érection de l'université de Poitiers , & que l'on donne pour le titre original de la fondation de l'église de sainte Radegonde de Poitiers. Cette piece porte une marque visible de supposition & de fausseté ; parce qu'on y lit : *Gontramnus rex Arelianensis. Chilpericus rex Sueffionensis.*

X I X.

De la maniere dont les rois prenoient possession du throne dans le temps de la premiere race.

DE tout tems & chez tous les peuples , cette cérémonie s'est faite publiquement & avec éclat ; c'est dans cette occasion que les grands & le peuple rendent les premiers hommages solennels à leur souverain , & que le souverain fait , pour ainsi dire , la premiere fonction publique de roi.

Par le P. Daniel.

C'étoit en pleine campagne que nos rois de la premiere race prenoient possession de la souveraine puissance. Les Seigneurs & un peuple nombreux étoient sous les armes. On élevoit le roi sur un bouclier , sur lequel on lui faisoit faire trois fois le tour du camp au milieu des cris & des acclamations des soldats & du peuple.

Grégoire de Tours raconte que Sigebert roi de Cologne ayant été tué par Clodoric son fils , Clovis fit lui-même périr Clodoric ; qu'ensuite il sollicita les François du royaume de Cologne , de le reconnaître pour roi ; qu'ils le reconnurent & l'éleverent sur un bouclier , en faisant des acclamations & en frappant des mains. Le même historien rapporte que Sigebert I. roi d'Austrasie tenant son frere Chilperic assiéger dans Tournai , les sujets de Chilperic vinrent trouver Sigebert à Vitri qui est un village situé entre Arras & Douai pour se donner à lui ; qu'ils l'éleverent sur un bouclier , en présence de toute l'armée , & le reconnurent ainsi pour leur roi.

Enfin le même auteur au 7^e. livre de son histoire , chap. 10. parlant de ce Gondebaud qui se disoit fils de Clotaire I. & que quelques seigneurs soutenoient contre le roi Gontran , dit que plusieurs Ducs s'étant assemblés à Brive-la-Gaillarde , reconnurent Gondebaud pour leur roi ; qu'ils l'éleverent sur un bouclier , & que lorsqu'on le portoit à l'entour du camp pour la troisième fois , il étoit tombé & s'étoit fort blessé. Ce qui prouve qu'on ne se contentoit pas d'élever le roi sur un bouclier , mais qu'on le portoit encore jusqu'à trois fois au tour du camp. On lit dans du Tillet qu'au trésor des chartes , il y a une lettre écrite par le gouverneur de Navarre au roi Philippe le Bel.

où est marquée la manière dont les rois de Navarre étoient proclamés. Il est dit dans cette lettre que la cérémonie se faisoit à Pampelune , dans la principale Eglise ; qu'on élevoit le roi sur un écu ou pavois devant le grand autel ; le peuple criant : *Roi, Roi*. C'étoit un reste de l'usage des anciens François , qu'ils avoient tiré de la Germanie , où les rois étoient ainsi proclamés , comme Tacite nous l'apprend au 4^e. livre de son histoire.

X X.

Des assemblées ou parlemens qui se tenoient sous les rois de la première race.

Par le P. Daniel.

LE gouvernement républicain ne fut jamais en usage parmi les François sur-tout depuis qu'ils se furent établis dans les Gaules.

On voit dans notre histoire que Clovis & ses successeurs faisoient la paix ou la guerre , les liguez ou les autres traités , comme ils le jugeoient à propos ; que sur leurs ordres , les troupes des provinces marchaient aux rendez-vous , obéissoient aux généraux nommés par le souverain ; que c'étoit lui seul qui envoyoit des ducs , des comtes dans les villes & dans les provinces pour les gouverner en son nom , & pour y administrer la justice ; qu'il changeoit , déposoit , continuoît ces gouverneurs & ces juges , selon sa volonté ; en un mot on voit partout les marques d'un état purement monarchique.

Quand sous Clovis II. & sous Sigebert III. roi d'Austrasie , les maires du palais se furent emparés du gouvernement , il ne changea point à cet égard. Les maires régnoient sous le nom du prince , mais la manière de gouverner fut toujours la même.

On remarque , à la vérité , que les maires avoient de grands égards pour les principaux seigneurs de l'état , & l'on fait ce qu'il en coûta à Ebroin pour s'être écarté de cette conduite ; mais on ne voit pas que même du temps des maires du palais , le gouvernement monarchique ait été tempéré par le gouvernement aristocratique ou démocratique , c'est-à-dire , que les grands & le peuple soient jamais entrés dans le gouvernement de l'état , autrement que par voie de conseil ou de remontrance.

Les assemblées générales qui se tenoient tous les ans d'abord au commencement de Mars , & ensuite au commencement de Mai , n'étoient pas des parlemens semblables à celui d'Angleterre , que les rois ou les maires du palais fussent obligés de consulter sur les affaires d'état.

On ne voit point par aucun des monumens qui nous restent de ce temps-là que ces sortes d'assemblées dans le temps de la première race , fussent consultées , par exemple , sur la guerre , sur la nécessité de l'entreprendre ou de la finir ; sur les alliances faites ou à faire avec les princes étrangers ; il ne paroît pas que de telles affaires leur fussent communiquées , au moins jusqu'au temps que Pepin pere de Charles Martel s'empara de l'Austrasie.

Quel étoit donc le sujet des délibérations de ces assemblées, & sur quoi étoient-elles consultées ?

On ne peut satisfaire à cette question qu'en examinant les édits portés par nos rois, ensuite de ces assemblées, & qui en étoient en quelque sorte le résultat. Nous en avons quelques-uns de Childeberrt I. roi d'Austrasie que Pithou & Lindenbroc ont ajoutés à la loi salique.

Quelques-uns de ces édits sont datés d'Attigni, maison du roi Childeberrt, située auprès de la rivière d'Aine ; d'autres sont datés de Mastric & d'autres de Cologne.

Or on juge par le contenu de ces pièces que le roi dans ces assemblées, écoutoit les remontrances de ses sujets, pour corriger ou changer quelques points de police, sur lesquels il faisoit de nouveaux réglemens. Ces édits ne renferment aucune disposition sur les principales affaires de l'Etat. Ces assemblées même n'étoient pas toujours des assemblées générales, puisqu'il s'en tenoit plusieurs en même temps dans un même royaume, comme il est facile de le prouver par la date de deux de ces édits.

L'un porte cette date : *Attiniaco Cal. Mart. Anno vigesimo regni nostri.*
A Attigni le premier jour de Mars, l'an vingtième de notre regne.

L'autre porte celle-ci :

Datum pridè Calendas Mart. anno vigesimo regni Domini nostri Colonia.

Donné à Cologne le dernier jour de Février, l'an vingtième de notre roi & seigneur.

Par ces deux dates, il est visible que deux assemblées se tenoient en même temps ; l'une à Cologne, *Colonia* ; & l'autre à Attigny, *Attiniaco*, ou peut-être à Andernac, car selon la remarque de M. Baluze, dans quelques manuscrits, au lieu d'*Attiniaco*, on lit *Antennaco*, que l'on croit être Andernac.

Ces deux dates prouvent encore que les rois n'assistoient pas toujours en personne à ces sortes d'assemblées : car il est évident que Childeberrt ne pouvoit pas être à Cologne le dernier jour de Février à la clôture de l'assemblée, & le premier jour de Mars à Attigny, qui en est à cinquante lieues ; que si c'étoit Andernac dont il est parlé dans l'édit, il auroit été à la vérité plus près de Cologne, mais les souscriptions démontrent qu'il étoit à Attigny ou à Andernac & qu'il n'étoit pas à Cologne. Car au decret d'Attigny ou d'Andernac, c'est le prince même qui parle : *Anno vigesimo regni nostri*, la vingtième année de notre regne, mais au decret de Cologne, ce n'est plus le prince qui parle, c'est l'assemblée elle-même : *anno vigesimo regni Domini nostri*, la vingtième année du regne de notre souverain. Toutes ces assemblées n'étoient donc pas générales, & le roi n'y assistoit pas toujours ; car il faut remarquer que les deux villes dont il est parlé dans ces édits, étoient sous le même roi & du même royaume ; c'est-à-dire, du royaume d'Austrasie.

Il est encore évident par ces édits que ces assemblées n'étoient pas

tellement attachées au premier jour de Mars ou de Mai qu'elles ne pussent se tenir un autre jour , puisque celle de Cologne se tint le dernier jour de février.

Il faut encore observer que Dom Germain , savant Bénédictin , dans un traité des anciens palais de nos rois , que le pere Mabillon a inféré dans son livre , *de re Diplomatica* , attribue le decret dont nous parlons ici , non à Childebert I. roi d'Austrasie , fils de Sigebert , mais à Childebert , fils de Thierri , ce qui paroît insoutenable ; car Childebert , fils de Thierri , régna tout au plus dix-sept ans , & selon d'autres , beaucoup moins , & la date du decret en question , est de la vingtieme année du regne de Childebert : elle ne peut donc convenir qu'à Childebert , fils de Sigebert , qui régna plus de vingt ans. Le même Dom Germain prétend que la maison royale d'Attigny n'a point existé avant Clovis II. dont le regne est postérieur à celui de Childebert I. fils de Sigebert : mais il a tort d'en conclurre que le decret ne doit point être attribué à ce Childebert I. cela prouve seulement que la véritable leçon est celle que portent les manuscrits cités par M. Baluze , & qu'il faut lire , non pas *Attiniaco* , à Attigny , mais *Antennaco* , à Andernac ; par cette leçon , toutes les difficultés sont levées , on n'est plus obligé d'attribuer une date qui suppose vingt années de regne à un prince qui n'a pas régné vingt ans , ni de dater un decret d'une maison royale qui n'existoit pas.

Après les regnes des petits fils de Clovis , même avant le temps des rois nommés fainéans ; on trouve dans nos anciens auteurs deux assemblées , où les seigneurs François furent consultés sur un point qui intéressoit très-directement le gouvernement de l'état.

La premiere fut lorsque Dagobert I. s'associa son fils Sigebert au royaume d'Austrasie ; il le fit , dit le continuateur de Frédegaire , par le conseil & avec le consentement des évêques & des grands du royaume. La seconde fut lorsque le même Dagobert , sur la remontrance & par le conseil des seigneurs de Neustrie , fit pour son second fils Clovis , ce qu'il avoit fait en faveur de Sigebert son fils aîné. Il convoqua , dit le même auteur , les seigneurs & les évêques de Neustrie & d'Austrasie , & les fit tous jurer qu'après sa mort , Clovis auroit pour sa part la Neustrie & la Bourgogne , & que Sigebert se contenteroit de l'Austrasie , où il régnoit déjà.

Mais hors ces cas d'association au royaume ou de parrage , entre les fils du roi vivant , on ne voit pas que les rois de la premiere race consultaient leurs sujets sur les affaires d'état ; les annales de Metz , disent seulement que lorsqu'on étoit en guerre , on y convenoit du temps où l'on devoit entrer en campagne , afin que chacun se tint prêt à marcher.

C'est une question de savoir si les rois des Francs avant leur établissement dans les Gaules jouissoient d'une puissance absolue. Corneille Tacite en décrivant les mœurs de la Germanie , donne lieu de croire que
la

la puissance royale avoit des bornes, lorsque les Francs étoient encore au-delà du Rhin.

Chez ces nations, dit-il, la puissance des rois n'est pas absolue & sans bornes : *Regibus non est infinita aut libera potestas*. Les rois sont maîtres absolus dans toutes les petites affaires, mais pour les grandes toute la nation en délibère : *De minoribus rebus principes consultant, de majoribus omnes*. Dans ces assemblées, l'autorité du roi consiste plutôt dans le talent de persuader que dans le pouvoir de commander : *Autoritate suadendi magis, quam jubendi potestate*. Mais quand une fois Clovis eût établi sa domination dans les Gaules, il paroît que la forme du gouvernement changea : les François se trouverent alors mêlés parmi les Gaulois. Ce prince se défit de tous ces petits rois, qui étoient comme les chefs de chaque canton de la nation François ; il ne resta plus que des seigneurs particuliers ; en un mot, il se rendit maître absolu dans les Gaules, comme le grand Théodoric s'étoit rendu maître absolu de l'Italie. Sa qualité de général victorieux & de conquérant ne pouvoit manquer de lui donner une autorité plus étendue.

Les Gots, les Bourguignons & les François prirent la forme du gouvernement de l'empire Romain dont ils envahissoient les terres.

Au reste il est bon de remarquer que jamais les peuples ne furent plus heureux dans le temps de la premiere race, que lorsqu'il n'y eut qu'un roi dans l'empire François, & que le roi gouverna avec une pleine autorité : c'est ce qui paroît manifestement dans le regne de Clotaire II. & dans celui de Dagobert I. son fils. Mais dès qu'il y eut plusieurs rois, tout l'empire fut déchiré par des guerres civiles, & on ne vit plus que saccagemens & que désordres.

Dès que les rois devinrent méprisables à leurs peuples, & qu'ils eurent perdu cette autorité que les deux monarques dont on vient de parler, avoient su maintenir, la monarchie perdit beaucoup de son éclat, les nations tributaires de la France se révolterent ; il se fit divers démembrements de ce puissant corps ; les incursions des barbares fatiguerent & désolèrent les peuples, qui ne retrouvèrent plus leur tranquillité que sous le regne de Pepin, & encore plus sous celui de Charlemagne.

Pour revenir aux assemblées ou états de l'empire François du temps de la premiere race, voici encore quelques particularités que nos historiens nous en rapportent : elles n'étoient composées que des seigneurs & des évêques. Le continuateur de Frédégaire en parlant des états de Bourgogne, convoqués par la reine Nantilde, mere de Clovis II. pour l'élection d'un maire du palais, dit qu'elle appella les anciens, les évêques, les ducs & les principaux seigneurs du royaume de Bourgogne. Il n'est pas aisé de dire ce que cet auteur entend par les *anciens* qu'il distingue des évêques & des principaux seigneurs. Le pere Daniel croit que par ce mot on peut entendre les plus anciens des simples gentils-hommes, qui, par leur âge avoient droit d'assister à ces assemblées, &

de commander quelque corps de noblesse quand on alloit à la guerre. Il se fonde sur un passage de Gregoire de Tours, qui distingue pareillement les *anciens*, des évêques, dans une assemblée qui fut convoquée par le roi Gontran, pour faire le procès aux Ducs qui avoient laissé périr son armée: ce qui suppose manifestement que ces *anciens*, dont parle Gregoire de Tours, ne pouvoient être que des Gentilshommes. Dans la suite, les abbés furent pareillement admis dans ces assemblées.

Mais comme les rois de France avoient en deçà du Rhin deux sortes de sujets, savoir, des François & des Gaulois originaires du pays; on demande si les Gaulois y avoient séance comme les François. On peut répondre, 1°. que les évêques, quoiqu'ils fussent presque tous Gaulois, y étoient certainement admis. 2°. Qu'il y a même toute apparence que plusieurs seigneurs des Gaulois qui n'avoient pas la qualité d'évêques, entroient dans ces assemblées. On les voit en effet revêtus quelquefois des plus grandes charges de l'état.

Aurelien, Gaulois de nation, étoit employé par Clovis dans les plus importantes affaires. Didier qui étoit aussi Gaulois, est nommé parmi les ducs sous le regne de Chilperic. On voit par le titre 44 de la loi salique que les Gaulois avoient des charges à la cour: *Si Romanus conviva regis; &c.* & l'on sait qu'en cet endroit *Romanus* veut dire un Gaulois.

Ces assemblées s'appelloient en latin *mallum* ou *mallus* du mot germanique *maal*, qui signifie conférence, & qui fut depuis exprimé dans la troisième race, par le mot de *parlement*. Ces assemblées furent aussi souvent appelées, *placitum* ou *placitus*, d'où est venu le mot françois *plais*, qui signifie encore aujourd'hui les assemblées où l'on juge les procès. On s'assembloit en pleine campagne, comme on fait encore en Pologne; l'assemblée se tenoit ordinairement le premier jour de Mars, ce qui la fit nommer *campus Martius*, champ de Mars, & lorsque ce terme fut changé en celui du premier jour de Mai, on la nomma *champ de Mai*.

X X I.

Des fleurs de lis.

IL ne fut gueres question des fleurs de lis dans le temps de la première race: mais comme le sieur Chifflet dans sa dissertation sur le tombeau de Childeric, & après lui M. l'Abbé du Bos, ont fait remonter jusqu'à la première race, l'origine des fleurs de lis, on a cru devoir placer ici l'examen de leur opinion.

Ces deux auteurs prétendent que les fleurs de lis n'étoient autre chose dans leur origine, que des abeilles qui étant mal dessinées par des ouvriers ignorans, furent prises ong-temps pour des crapauds, & ensuite changées en fleurs de lis.

Le pere Mabillon traite ce sentiment de pure imagination dans une dissertation sur les sepultures de nos anciens rois, imprimée au second tome des Mémoires de l'Académie des inscriptions & belles-lettres

» Il est constant, dit-il, que nos rois n'ont point eu d'armoiries
 » avant le XII^e siècle; que Philippe Auguste est le premier qui s'est
 » servi d'une fleur de lis, au contre-scel de ses chartes; que Louis
 » VIII. & saint Louis ont suivi son exemple; que dans la suite on a
 » mis dans l'écu des armes de France, des fleurs de lis sans nombre,
 » & qu'ensuite elles ont été réduites à trois, sous le regne de Char-
 » les VI. Mais il faut remarquer que jusqu'ici le discours du pere Ma-
 » billon ne réfute pas bien directement l'opinion qu'il veut combattre;
 » parce que quand même il seroit constant que nos rois n'eussent point
 » eu d'armoiries avant le XII^e siècle, il ne s'ensuivroit nullement que les
 » abeilles trouvées dans le tombeau de Childeric, n'eussent été l'origi-
 » ne de nos fleurs de lis. Quand les auteurs, ou les défenseurs de cette
 » opinion rapportent à ces abeilles l'origine des fleurs de lis, ils ne pré-
 » tendent pas que Clovis & les rois de la première race, eussent eu des ar-
 » moiries, il disent seulement que ces rois portoient des abeilles sur leurs
 » étendarts; qu'ensuite on s'accoutuma à regarder ces abeilles comme un
 » ornement qui leur étoit propre, ainsi que les aigles étoient affectés aux
 » romains quoiqu'ils n'eussent pas d'armoiries: que par la suite des temps
 » ces abeilles mal destinées, devinrent des crapauds & des fleurs de lis
 » qui furent mises dans les armoiries de nos rois, lorsqu'ils commen-
 » cerent à en avoir.

Il est certain que l'aigle que l'empereur porte aujourd'hui dans ses
 armoiries, doit son origine aux aigles romaines; seroit-ce réfuter
 solidement cette opinion, que de montrer que les Romains n'eurent
 jamais d'armoiries, & que l'on ne commença à en avoir que vers le dou-
 zième siècle?

» Il n'est pas moins constant, ajoute le pere Mabillon, que les fleurs
 » de lis étoient employées à la couronne de nos rois, du temps de la se-
 » conde race, & même dès la première, on en voit une preuve certaine
 » dans l'abbaye de S. Germain-des-Prez, au tombeau de la reine Fré-
 » dégonde, dont la couronne est terminée par un lys champêtre. Ce
 » tombeau est certainement original, n'y ayant point d'apparence qu'on
 » eût pensé à orner de la sorte le tombeau de cette reine, long-temps
 » après sa mort, vû qu'elle a si peu mérité cet honneur pendant sa vie ».

Si le tombeau de Frédégonde qui se voit à l'abbaye de S. Germain-des-
 Prez, est véritablement original & fait dans le temps même de la mort de
 cette reine, il prouveroit incontestablement que l'usage des fleurs de
 lis, est plus ancien qu'on ne s'imagine, & même qu'il peut bien être
 tout-à-fait indépendant des figures d'abeilles, trouvées dans le tombeau
 de Childeric. Mais il n'est pas facile de prouver que ce tombeau de Fré-
 dégonde qui se voit à l'abbaye de saint Germain-des-Prez, soit *vérita-
 blement original*, comme l'assure le pere Mabillon; la raison qu'il en ap-
 porte ne paroît pas fort concluante: on sait assez que ce n'est nulle-
 ment le mérite personnel des rois & des reines qui fait que l'on repré-
 sente leurs figures sur leurs tombeaux. Le seul rang que les têtes cou-

ronnées tiennent dans le monde suffit pour leur faire décerner de semblables honneurs.

Le tombeau de la reine Frédegonde a donc pû être rajusté long-temps après sa mort , ainsi que celui de plusieurs rois & reines que l'on voit encore & qui portent des marques évidentes d'une construction postérieure de plusieurs siècles à la mort de ceux qui y sont représentés. En supposant même que ce tombeau fût original , on a prétendu que l'inscription ne l'est pas , & qu'elle y a été mise long-temps après la construction du tombeau. Or qui peut savoir si ceux qui l'ont mise , ne l'ont pas attribué , ce monument , à la reine Frédegonde , sans être sûrs que ce fût véritablement la figure de cette reine , qui se trouve représentée sur la pierre.

Gassendi nous apprend dans la vie de M. de Peiresk , que ce fameux antiquaire se trouvant à Paris en 1605. alla visiter le tombeau de Clovis à sainte Gènevieve ; celui de Chilperic & quelques autres qui se voyent à l'abbaye de saint Germain-des-Prés , & qu'après les avoir bien examinés , il écrivit à un de ses amis , qu'il étoit en état de montrer qu'aucun de ces tombeaux n'avoient été faits du temps des rois ou des reines dont ils portoient le nom ou l'image. Il alla ensuite à saint Denys. *Je n'ai pu rien trouver là , dit-il , qui me contentât avant le temps de saint Louis , & je vois que tous ces tombeaux que l'on prétend être si anciens , ont été tous faits en même temps , & peu d'années avant saint Louis.*

On ne peut donc pas établir comme une chose certaine & indubitable que nos rois fussent dans l'usage de mettre des fleurs de lis à leur couronne , dès le tems de la première race.

Mais quoi qu'il en soit , il en faudroit toujours revenir à savoir quelle a été la véritable origine de ces fleurs de lis.

Le pere Daniel n'approuvoit point du tout le sentiment du sieur Chifflet qui a été suivi par l'abbé Dubos , & il étoit fort éloigné de penser que les abeilles trouvées dans le tombeau de Childeric , fussent l'origine des fleurs de lis.

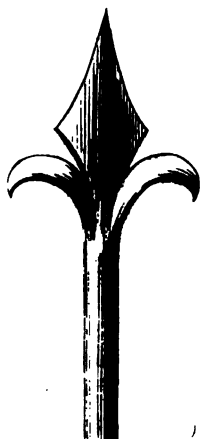
Il avoit là-dessus une opinion toute différente. Il prétendoit que ce que nous appellons aujourd'hui une fleur de lis , a été dans son origine , le fer d'une lance ou d'un javelot dont les François se servoient dans le temps de la première race ; que ce javelot servit d'abord de sceptre à nos rois ; qu'ensuite la figure de l'extrémité du javelot passa jusques sur leur couronne , de-là sur leurs habillemens , sur leurs cottes d'armes , & enfin dans l'écusson de leurs armoiries , quand la mode en fut venue.

Il ajoutoit que ces bouts de lance , s'appellerent fleurs de lis sous la troisième race , parce que nos rois firent alors représenter dans leurs monnoies des lis mêlés avec ces fers de lance.

Le pere Daniel fondeoit son opinion , premièrement , sur un passage d'Agathias qui décrit ainsi les javelots dont les François se servoient dans le temps de la première race.

» Ce sont , dit cet auteur , des javelots qui ne sont ni fort grands , ni
 » fort petits , mais que l'on peut lancer sur l'ennemi , si l'on ne veut
 » pas combattre de près ; on tenir à la main pour le percer, si on le laisse
 » approcher ; ces javelots sont presque tout couverts de fer , en sorte
 » que le bois paroît très-peu , & seulement par le bout d'en bas ; mais à
 » l'extrémité qui est en haut , il y a aux deux côtés de la pointe du ja-
 » velot , deux autres fers recourbés , comme deux crochets qui s'éloi-
 » gnent du javelot à droite & à gauche , & dont la pointe est tournée
 » vers le bas ».

Il semble qu'on ne peut mieux rendre la description d'Agathias que par cette figure qui approche beaucoup de celle de nos fleurs de lis.



Le passage d'Agathias prouve bien que le bout du javelot dont les François se servoient dans le temps de la premiere race , avoit assez de ressemblance avec nos fleurs de lis ; mais la difficulté est de savoir , comment & pourquoi ce bout de javelot a pris le nom de fleur de lis ; voici comment le pere Daniel tâchoit de satisfaire à cette difficulté.

M. le Blanc dans son traité des monnoies , rapporte deux pieces où l'on voit ce fer de lance au milieu de plusieurs lis , & c'est la premiere fois que ce fer paroît sur les monnoyes.

Le pere Daniel étoit persuadé que ces lis qui y étoient joints , lui firent donner le nom de fleur de lis , comme s'il fût sorti de la même tige , que ces lis ; il croyoit même qu'on l'avoit appelé dans les premiers temps *ferrum lillii* , & ensuite par corruption *fleurs de lis*. On pourroit ajouter que l'étendard de l'ancienne république de Florence , portoit une figure assez semblable au fer d'un javelot , d'où l'on voyoit sortir deux tiges de lis.

Mais il sera toujours vrai de dire qu'il n'y a rien dans notre histoire de plus incertain que l'origine des fleurs de lis. Les uns ont dit , comme nous avons vu , que c'étoient des crapauds qui furent depuis changés

en fleurs de lis. Le premier auteur qui ait débuté cette vision , est un Anglois nommé Nicolas Vaton au livre *de militari officio*.

L'origine de cette fable vient de Charles VI. Ce Prince marchoit contre les Flamans qui s'étoient retranchés au-de-là de la riviere de Lis. Artevelle qui les commandoit , dit à ses confidens que les François ne passeroient point cette riviere , à moins qu'ils ne fussent crapauds , & comme les François la passerent , ils furent appelés par les Flamands, *Crapauds du 'is*.

D'autres ont dit que Clovis changea en fleurs de lis, les trois croissans que les François portoient sur leurs étendarts ; mais il n'y a aucune espece de monument qui prouve que Clovis ni les premiers François qui s'établirent dans les Gaules ayent jamais porté ni croissans ni fleurs de lis.

D'autres ont dit que ce fut Louis le jeune , qui employa le premier les fleurs de lis , parce que ce prince se nommoit *Ludovicus Florus* , au rapport d'Oderic Vital qui ne dit pas pourquoi on lui donna ce surnom de *Florus*. Ils ajoutent que le mot de fleur de lis , n'est qu'une abbréviation de celui de *Fleur de Louis*.

D'autres enfin ont cru que nos fleur de lis représentent simplement la fleur qui se nomme en latin , *flos iridis* , & en italien *Fioraliso* , à laquelle en effet, elle ressemblent plus qu'à toute autre. Le pere Hardouin étoit persuadé qu'ils représentoient des espèces de fleurs qui croissent dans la riviere de Lis : mais il leur donnoit une origine trop récente , parce qu'il regardoit comme apocryphes la plupart des anciens monumens , où l'on commence à voir représentée la figure des fleurs de lis.

Rien ne prouve mieux l'incertitude de leur origine , que cette variété d'opinions & de conjectures parmi les savans.

Au reste il n'est pas vrai qu'avant le regne de Charles VI. l'écusson de nos rois fut toujours parsemé de fleurs de lis , sans nombre.

Peut-être fut-il le premier qui fit une ordonnance expresse pour réduire les fleurs de lis que nos rois portoient dans l'écusson de leurs armes au nombre de trois ; mais on a des preuves certaines que Charles V. son pere , ne portoit que trois fleurs de lis dans ses armoiries , & c'est M. Lancelot qui nous les fournit au XIII^e tome des Mémoires de l'Academie des inscriptions & belles-lettres , où il nous apprend que Raoul de Presle qui écrivoit du temps de Charles V. en dédiant à ce prince une traduction des livres de saint Augustin de la Cité de Dieu, lui dit dans l'épître dédicatoire : *Et si portez les armes de trois fleurs de lis , en signe de la benoîte Trinité*. Raoul de Presle ajoute dans la même épître , que ce fut Clovis qui changea les croissans qu'il portoit dans son écu en trois fleurs de lis : mais il parle ainsi sur une fausse tradition qui étoit apparemment en vogue de son temps : car il est certain que les écussons des armoiries , n'étoient point encore en usage au temps de Clovis , & l'on n'a aucune preuve que nos rois missent des fleurs de lis sur leurs boucliers ou sur leurs étendarts.

On montre encore que Charles V. ne portoit que trois fleurs de lis dans ses armes , par le titre de la fondation des Célestins de Mantès , qui fut faite par ce monarque. Il y est dit comme dans l'épître dédicatoire de Raoul de Presle , que ce prince porte trois fleurs de lis dans ses armes en l'honneur de la sainte Trinité.

M. Lancelot prétend même qu'avant le regne de Charles V. on trouve les fleurs de lis réduites à trois du moins dans les sceaux.

XXII.

Du titre de très-chrétien.

LE pere Daniel parle ainsi de ce titre dans l'histoire de Clovis.
 » Le seul Clovis étoit chrétien & catholique , & pour cela même
 » me digne dès-lors de porter le nom de *très-chrétien* , dont lui & ses
 » successeurs se sont fait & se font encore tant d'honneur. Il n'est pas
 » vrai cependant qu'ils l'aient porté dès-lors comme ils le portent au-
 » jourd'hui , c'est-à-dire , comme un titre spécial attaché à leur cou-
 » ronne ; ce fut Louis XI. qui le rendit propre à la personne de nos
 » rois , de concert avec le pape Paul II. »

C'est sur quoi le pere Daniel fut vivement attaqué par M. l'abbé de Camps. On va mettre sous les yeux du lecteur ce qui fut dit de part & d'autre dans cette dispute.

L'abbé de Camps prétendoit que depuis le temps de Clovis , le titre de *très-chrétien* avoit été tellement attaché à la maison royale par une distinction particuliere , qu'on ne l'avoit donné qu'aux rois successeurs de ce grand monarque , & aux princes issus de son sang , par mâles , à l'exclusion de tous les autres princes de la chrétienté ; & pour le prouver , il citoit divers exemples où les papes avoient donné le nom de *très-chrétien* à plusieurs des successeurs de Clovis.

Mais cet abbé ne faisoit pas attention qu'il ne s'agissoit pas de savoir si plusieurs des rois qui avoient succédé à Clovis avoient été appelés *très-chrétiens* , mais si on leur avoit donné ce titre comme un titre spécial attaché à leur couronne , & qui leur étoit dû à l'exclusion de tous les autres princes de la chrétienté. Le pere Daniel convenoit que ce titre avoit été donné à plusieurs des successeurs de Clovis , il le dit lui-même dans le texte qu'on vient de citer de son histoire : mais il nioit qu'avant Louis XI. ce titre fût une prérogative tellement attachée à la couronne qu'on ne le donnât qu'à nos monarques , comme un titre qui les distinguoit des autres souverains de l'Europe , ainsi qu'on le fait aujourd'hui. Les nombreuses citations de M. l'abbé de Camps , n'étoient pas suffisantes pour établir une proposition exclusive & universelle dans toute son étendue : mais comme il avoit beaucoup plus de mémoire que de jugement , il ne cessoit d'écrire & de citer sans raisonner. Le pere Daniel n'avoit pas besoin de l'accabler d'un aussi grand nom-

bre de citations, pour le confondre, puisqu'en produisant seulement quelques exemples où le titre de *très-chrétien* est donné à d'autres monarques avant le quinzième siècle, il démontreroit invinciblement qu'avant ce temps-là il n'étoit pas tellement attaché aux rois de France, qu'on ne se crût en droit de le donner à d'autres. Or, on voit une lettre du pape Vigile à l'empereur Justinien, où ce pape lui donne le nom de *très-chrétien*. On voit une autre lettre du pape Jean VIII. à Alphonse, roi de Leon, dont l'adresse est conçue en ces termes : *Joannes episcopus, servus servorum Dei, Alphonso regi christianissimo* : Jean, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à Alphonse roi très-chrétien. M. l'Abbé de Camps se plaignoit de ce que le pere Daniel n'opposoit que deux exemples à ses nombreuses citations : mais en falloit-il davantage pour montrer que tous les successeurs de Clovis n'avoient pas porté le titre de *très-chrétien*, à l'exclusion des autres monarques, sans parler de tant de lettres des papes & des princes, adressées à nos rois, où ce titre ne se trouve point, quoiqu'on avoue qu'il se trouve dans quelques autres.

Le pere Daniel appuyoit encore son sentiment de l'autorité du pere Mabillon, qui s'exprime ainsi dans son livre de la Diplomatique. » J'observerai seulement que les rois François étoient ordinairement appelés par les papes *excellensissimus*, *très-excellent*, *très-chrétien*. Le pape Zacharie donne ce dernier titre au roi Pepin dans la lettre cinquième du Code Carolin : mais Louis XI. fut le premier à qui cette qualité fut assurée comme une prérogative spéciale, l'an 1459. par Paul II. ce qui est constant par les actes de la légation envoyée à ce même pape dans la cause de l'évêque de Verdun.

Sur quoi il faut remarquer que le sentiment du pere Daniel & celui du pere Mabillon renferment deux objets tout différens ; le premier que le titre de *très-chrétien* ne fut point affecté à nos rois, dès le temps de la première race, en conséquence du baptême de Clovis, & parce qu'il fut durant un temps le seul prince catholique de l'Europe : le second, c'est que ce titre n'a commencé à devenir pour eux une prérogative spéciale & particulière, que sous Louis XI. Le premier article paroît incontestable : mais il s'en faut beaucoup que le second ait la même certitude. Je dis que le premier article paroît incontestable : 1°. parce que le pere Daniel montrait à M. l'abbé de Camps deux lettres du pape où le titre de *très-chrétien* se trouve donné, dans l'une à l'empereur Justinien, & dans l'autre au roi de Léon en Espagne, d'où l'on a droit de conclure que les rois de France ne le portoient pas comme aujourd'hui, à l'exclusion des autres monarques. 2°. Parce qu'il ne nous reste aucun monument de Clovis, par lequel il conste que ce prince ait jamais pris le titre de *très-chrétien*. 3°. Parce que Fulbert, évêque de Chartres, parlant d'Hugues Capet & de Robert son fils, se contente de les appeler *très pieux*. 4°. Parce que Gregoire VII. écrivant au roi de France Philippe I. exhorte simplement ce Prince à

suivre

suivre la vertu & la justice , ainsi qu'il convient à un roi chrétien : sicue christianum regem decet. Or il n'auroit pas manqué de dire, *ainsi qu'il convient à un roi très-chrétien*, si ce titre eût déjà appartenu à la couronne de France. 5°. Parce qu'il ne paroît pas que du temps même de saint Louis, ce titre fût encore affecté à nos rois privativement à tous les autres princes. Mathieu Paris appelle saint Louis, tantôt *pieux* ou *très-pieux* & tantôt *très-chrétien*, il nomme même les rois de France & d'Angleterre, *rois très-chrétiens*, par une dénomination commune. Il est vrai que cet historien écrivant en Angleterre, on pourroit dire qu'il ne cherchoit par-là qu'à flatter ses maîtres : mais si ce titre eût appartenu aux rois de France, comme il leur appartient aujourd'hui ; il n'est pas naturel qu'il eût osé en faire part à ses maîtres, de sa propre autorité. Trouveroit-on aujourd'hui un historien, même protestant, qui osât en user ainsi & dire *Sa majesté très-chrétienne*, pour désigner *Sa majesté Britannique* ? Il est donc très-constant que le pere Daniel & le pere Mabillon ont eu raison de prétendre que le titre de *très-chrétien* n'a point appartenu à nos rois comme un titre spécial & héréditaire depuis le baptême de Clovis.

Mais le pere Mabillon avoit-il d'aussi bonnes raisons pour prétendre que ce titre n'est attaché à la couronne de France, que depuis Louis XI. c'est ce qu'il faut présentement examiner.

Il paroît que ce titre n'est devenu propre de nos rois que par l'usage : or, il est toujours fort difficile de marquer la véritable époque, où un usage a commencé à devenir fixe ; mais il seroit aisé de prouver qu'il étoit déjà fixe avant le regne de Louis XI. & M. l'Abbé de Camps en a donné des preuves qui paroissent décisives.

1°. Le concile de Bâle en 1439. adressant la parole au roi Charles VII. lui donne le titre de *très-chrétien* : *Sacro-sancta generalis synodus Basiliensis, &c. charissimo ecclesie filio Carolo Francorum regi christianissimo, salutem : Le sacré concile général de Bâle, au très-cher fils de l'église Charles, roi de France très-chrétien, salut.* Et ce qui montre que ce titre étoit regardé dès-lors comme affecté aux rois de France, c'est que deux ans après le pape Eugene IV. quatrième prédécesseur de Paul II. écrivant au même prince, reconnoît que le titre de *très-chrétien*, appartient aux rois de France par les grands services qu'ils ont rendus à l'église : *Car nous ne doutons pas, dit ce pape, que ce beau & glorieux titre de très-chrétien que l'on donne aux rois de France à cause des grands services qu'ils ont rendus à l'église, &c. Neque enim ambigimus.. quin egregium & praeclarum nomen quo Francia reges (christianissimi enim appellantur) hactenus suis in ecclesia meritis claruerunt.*

On remarque encore que le concile de Bâle en parlant aux empereurs Sigismond, Albert & Frederic, ne leur donne jamais, comme au roi de France, le titre de *très-chrétien*, mais qu'il se contente de les appeler princes très-religieux, *princeps religiosissime.*

2°. On a une lettre de Pie II. au roi Charles VII. qui est citée par le

pere Mabillon , où ce pape s'exprime ainsi en parlant à ce prince. » Vous » avez toujours été regardé , mon très-cher fils , comme le prince le » plus dévoué à la foi & à la religion , & ce n'est pas sans raison que vous » portez le nom de *très-chrétien* par un droit héréditaire , à cause de ce » que vos ancêtres ont fait pour la défense du nom chrétien.

Nec immerito , ob christianum nomen a primogenitoribus tuis defensum , nomen christianissimi ab illis hereditarium habes. Ce droit héréditaire de porter le nom de *très-chrétien* avoué & reconnu par le pape , prouve invinciblement que dès le temps de Charles VII. ce titre appartenait à la couronne.

3°. Philippe de Coëtquis, archevêque de Tours , qui fut ambassadeur de Charles VII. au concile de Bâle , appelle ce prince le roi très-chrétien. Ce prélat est appelé lui-même ambassadeur du *roi très-chrétien*. Il dit que le roi de France a reçu de Dieu le titre de *très-chrétien* avec sa couronne ; ce qui ne permet pas de douter que ce titre ne fût regardé comme une prérogative spéciale de nos rois avant Louis XI.

On voit en effet dans la déclaration que ce pape fit aux ambassadeurs de Louis XI. par laquelle Paul II. s'engage à donner ce titre à nos rois : on voit , dis-je , qu'ils jouissoient déjà de cette prérogative par un usage incontestable , puisque le pape reconnoît qu'en cela il ne fait que leur rendre justice , & qu'il croiroit *manquer à son devoir s'il y manquoit*.

On doit cependant regarder cette déclaration du pape Paul II. comme une époque remarquable , où le titre de *très-chrétien* fut assuré à nos rois par un acte juridique , qui donna sans doute à l'usage déjà établi un degré d'authenticité qu'il n'avoit pas.

Le pape Alexandre VI voulut quelques années après accorder le même titre à Ferdinand roi d'Espagne dont il étoit né sujet : mais le sacré collège s'y opposa , & le pape fut obligé de donner seulement à ce prince le titre de roi catholique dont les rois d'Espagne jouissent encore aujourd'hui : mais lorsqu'ils ont commencé à le porter , nos rois étoient déjà depuis long-temps en possession du titre de rois *très-chrétiens* ; car on prétend que la possession fixe de nos rois de France à l'égard de cette prérogative , remonte encore plus haut que le regne de Charles VII.

M. Lancelot au 13^e. tome des mémoires de l'Académie des inscriptions & belles-lettres , rapporte un prologue ou épître dédicatoire adressée par Raoul de Presle au roi Charles V. où l'on lit ces paroles.

Et ces choses , mon très-redouté seigneur , dénotent & démontrent par vraie raison que par ce vous devez être le seul principal protecteur , champion & défenseur de l'église , comme ont été vos devanciers , & ce tient le saint Siège de Rome , qui a accoutumé à écrire à vos devanciers & à vous singulièrement à l'intitulation des lettres... au très-chrétien des princes.

D'où il semble que l'on peut conclurre que l'usage de donner à nos rois le nom de très-chrétien , doit être plutôt rapporté au regne de Charles V. qu'à celui de Charles VII. ou de Louis XI.

XXIII.

Des titres de consul & d'auguste donnés à Clovis.

LE pere Daniel raconte que l'empereur Anastase envoya à Clovis par des ambassadeurs les marques & les ornemens de la dignité de patrice & de consul ; que ce prince les ayant reçus, prit dès-lors la qualité d'auguste que quelques-uns de ses successeurs se donnerent depuis. Après quoi il ajoute les observations suivantes.

» Ces titres donnés à Clovis, & en particulier celui de consul, ont fort exercé nos critiques. Il est certain que Clovis ne fut point consul ordinaire, comme ceux dont on mettoit les noms dans les fastes pour marquer les années ; il fut seulement consul honoraire, de quoi l'on voit d'autres exemples dans l'histoire. Il faut en dire à peu près de même de la qualité d'auguste, & ne pas s'imaginer que ce fût une véritable association à l'empire.

» Pour celle de patrice elle avoit déjà été accordée à Odoacre & à Théodoric rois d'Italie, & fut depuis donnée à Charlemagne avant qu'il fût empereur.

Ces remarques du pere Daniel ont donné lieu à des critiques assez fortes de la part de M. l'abbé de Camps, dont le sentiment sur la dignité impériale attachée depuis ce temps-là à la couronne de France, a été en dernier lieu suivi & défendu par M. le Gendre de Saint Aubin. Ces deux auteurs prétendent que Clovis fut véritablement associé à l'empire par l'empereur Anastase, & que dès-lors il fut en droit de prendre la qualité d'empereur & de la transmettre à tous ses successeurs.

Sur quoi il faut remarquer que les anciens auteurs en racontant ce fait, parlent de trois qualités ou titres qui furent données en même-temps à Clovis. 1°. La qualité de consul. 2°. Celle d'Auguste. Gregoire de Tours & l'auteur de la Chronique de Dijon ne parlent que de ces deux premiers titres auxquels Aimoin ajoute encore. 3°. La qualité de *patrice des Romains*.

Il est vrai que le 38^e. chapitre du 2^e. livre de Gregoire de Tours est intitulé : *Du patriciat de Clovis*, soit que ce titre ait été mis par Gregoire de Tours, soit qu'il ait été ajouté par les copistes. Car du reste il est certain que Gregoire ne fait point mention dans son texte de la qualité de *patrice* donnée à Clovis.

Si l'on en croit les anciens historiens, il faut donc supposer que Clovis fut déclaré en même-temps *consul, auguste & patrice*. Mais il n'est pas aisé de déterminer en quoi consistoient ces dignités qui furent alors réunies dans la personne de ce prince. On conçoit sans peine qu'il pouvoit être en même-temps consul & auguste, parce que le titre de consul sembloit alors être attaché à la dignité impériale, que l'on exprimoit par le mot d'auguste : mais la qualité de patrice est beaucoup plus diffi-

cile à définir. Cependant nous voyons que Clovis reçoit ces trois qualités à la fois. C'est ce qui détermine M. de Saint Aubin à rejeter absolument le témoignage d'Aimoin, parce qu'il est le seul qui attribue à Clovis cette qualité de *patrice*, & à dire que le titre du 38^e. chap. du second livre de Gregoire de Tours est purement l'ouvrage des copistes, qui confondoient mal à propos la qualité d'auguste avec celle de *patrice*. Mais il est fort facile de résoudre les difficultés par cette voie, & de dire, quand un texte nous embarrasse, que l'auteur s'est trompé, parce qu'il se trouve opposé à notre sentiment. Le pere Daniel n'a pas voulu être si hardi & si décisif, & il a tout simplement attribué à Clovis la qualité de consul & d'auguste, conformément au texte de Gregoire de Tours & de la chronique de saint Benigne de Dijon, & celle de *patrice* des Romains conformément au texte d'Aimoin, & au titre du 38^e. chapitre de Gregoire de Tours.

En supposant que Clovis ait été déclaré à la fois *consul*, *auguste* & *patrice*, il est difficile de donner une idée juste de ces différentes dignités. On convient avec le pere Daniel qu'il ne s'agit point d'un consulat *ordinaire* & passager; mais d'un consulat *honoraire* & perpétuel, lequel au fond n'étoit qu'un titre d'honneur, qui n'augmentoît pas réellement la puissance & l'autorité de Clovis dans les Gaules. Il semble que l'on peut dire la même chose des qualités d'*auguste* & de *patrice*: cependant on ne peut nier que de savans hommes n'aient regardé le titre d'auguste accordé à Clovis comme une marque véritable de la dignité impériale qui lui fut conférée, jusques-là même que le pere le Cointe distingue les années du regne & de l'empire de Clovis, d'abord l'année 509. la première de son empire & la 28^e. de son regne, & ainsi de suite jusques à l'année 511. où finit le regne de ce prince.

Le pere Daniel a soin d'observer que quelques-uns des successeurs de Clovis prirent la qualité d'augustes, comme on le voit sur leurs médailles: mais il est certain que tous ne la prirent pas, & que ceux même qui la prirent ne le firent pas assez constamment pour faire regarder le titre d'empereur comme un titre fixe & immuablement attaché à leur couronne.

On verra dans les Observations sur l'histoire de la II^e. race que Pepin & Charlemagne prirent d'abord la qualité de *patrice* que Charlemagne porta long-temps avant que de prendre celle d'empereur qu'il eut dans la suite, & qui s'est maintenu quelque temps dans la postérité. Ce prince ne croyoit pas certainement être encore empereur lorsqu'il monta sur le throne & l'on regarde le temps où il en prit le titre comme une époque singulière dans notre histoire, ce qu'on ne feroit pas si tous les rois de France depuis Clovis eussent été regardés comme de véritables empereurs.

Fin des Observations sur l'histoire de la première race.



CHRONOLOGIE DE LA PREMIERE RACE DES ROIS DE FRANCE.

Le Relieur placera cette Chronologie au milieu de la feuille Ee de cette Partie I. immédiatement après la page 220.

Quelque difficulté qu'il y ait à dresser la chronologie de la première race de nos Rois, il est du devoir de l'historien de la débrouiller autant qu'il est possible. C'est ce que je vais tâcher de faire, en rangeant d'abord chaque fait important sous l'année en laquelle je l'ai placé dans mon histoire, & en apportant ensuite des preuves des époques que j'ai marquées.

CHRONOLOGIE DU REGNE DE CLOVIS.



Louis est né l'an de Notre Seigneur 466.
Il est monté sur le throne 481.
Il est entré dans les Gaules 486.
Guerre de Thuringe 491.
Bataille de Tolbiac ; conversion de Clovis au plutôt l'an 495.
Mesintelligence entre Clovis & Alaric ;

Théodoric roi d'Italie les racommode.

Les Arboriques & le reste des garnisons Romaines de la Gaule se soumettent à Clovis.

Tome II. Partie I.

CHRONOLOGIE.

Première guerre de Bourgogne : défaite de Gondebaud & son rétablissement subit.

Ligue de Clovis & de Théodoric contre Gondebaud.

Seconde guerre de Bourgogne.

Guerre de Clovis contre Alaric : défaite & mort d'Alaric

Paris devenu capitale du royaume 507.

Siège d'Arles : défaite de l'armée François 508.

Courfes des Gots sur les terres des François 509.

Paix de Clovis avec Théodoric 509.

Mort de plusieurs petits souverains François 510.

Premier concile d'Orléans 511.

Mort de Clovis 511.

Preuves de cette Chronologie.

Le premier concile d'Orléans fut tenu sous le consulat de Félix. Voyez le pere Sirmond *Tom. I. Concil. Gall.* c'est-à-dire, en l'an 511.

Boucher apporte encore d'autres preuves de cette époque dans son livre intitulé *Annotatio de Chronol. Reg. Franc. Merovingum.*

Clovis mourut cette année-là. *Chronic. Sancti Vincenti Mertenfis.* Mais ce qui le démontre, c'est l'époque du cinquième concile d'Orléans tenu en 549. l'année trente-huitième du règne de Childeberr successeur de Clovis ; car de 549. ôtant les trente-huit ans de Childeberr, il reste 511.

Il vécut quarante-cinq ans. *Gregor. Turon. L. 2. c. 43.*

Il faut donc qu'il soit né vers l'an 466.

Son règne fut de trente années. *Greg. Turon. L. 2. c. 43.*

Il faut donc qu'il ait commencé à régner à quinze ans vers l'an 481.

La cinquième année de son règne il entra dans les Gaules, & défit l'armée des Romains. *Gregor. Turon. L. 2. c. 27.*

Ce fut donc vers l'an 486.

La dixième année de son règne il fit la guerre au roi de Thuringe. *Greg. Turon. 2. L. c. 27.*

Ce fut donc vers l'an 491.

L'an 493. les Allemans joints aux Bourguignons firent des courfes en Italie dans la Ligurie. L'an 494, Théodoric en-

Woya en Bourgogne saint Epiphane évêque de Pavie , pour racheter ceux qui avoient été faits captifs dans cette excursion. Le pere Sirmond , dans ses notes sur Ennodius , détermine ainsi , avec raison , l'époque de cette ambassade. Ce ne fut donc tout au plus que l'année d'après , que les Allemans entrèrent dans les Gaules. Ce ne fut donc pas avant l'an 495. que la bataille de Tolbiac se donna.

La premiere guerre de Bourgogne , où le roi Gondebaud fut trahi par son frere Gondegefile , & assiégué par Clovis dans Avignon , se fit sous le consulat de Patrice & d'Hypatius. *Marii Chronicon* , c'est-à-dire , l'an 500.

Le concile d'Agde se tint , avec la permission d'Alaric roi des Visigots , & maître des pays de de-là la Loire : l'an 22. du regne de ce prince au mois de Septembre , sous le consulat de Messala , *Tom. I. Concil. Gall.* c'est-à-dire , l'an 506.

Donc la bataille de Vouillé , où Alaric fut tué , ne se donna pas avant l'année 507. Paris fut fait capitale du royaume la même année. *Gregor. Turon. L. 2. c. 38.*

Les Visigots , sous la conduite du général Mammon , firent des excursions sur les terres des François l'année du consulat d'Importunus. *Marii Chronicon* , c'est-à-dire l'année 509.

Cette irruption fut apparemment la suite de la bataille d'Arles perdue par les François. Le siège d'Arles se fit donc & fut levé , & la bataille se donna l'an 508. Cassiodore en parle , *L. 8. Epist. 10.*

Pour les autres événemens considérables dont je ne détermine pas l'année , on n'en fait pas précisément l'époque , quoiqu'on sache à peu près l'ordre qu'ils ont entre eux & avec les autres incidens.

Au reste je n'entreprends pas de justifier toujours avec la derniere exactitude , les époques que je marque des faits principaux de notre ancienne histoire. Quelques habiles gens qui ont travaillé sur ce sujet , n'ont fait souvent qu'en augmenter la difficulté. Nul des anciens ni des modernes n'a fait là-dessus aucun système de chronologie contre lequel on ne pût faire beaucoup d'objections , & de ces objections qu'on ne peut résoudre. Au lieu de mettre toujours précisément l'année , je me contenterai quelquefois de mettre ainsi : *Vers l'an...* ce qui en quelques rencontres aura l'étendue de deux ,

trois & quatre années. J'avoue que l'exacte critique demanderoit autre chose s'il étoit possible ; mais souvent il ne l'est pas en aucune histoire , & peu de lecteurs s'en mettent ou s'en doivent mettre fort en peine.

NOTES

SUR LE REGNE DE CLOVIS.

Outre les diverses notes que j'ai mises à la marge de mon histoire de la première race , j'en ajouterai encore ici quelques-unes , en marquant les pages auxquelles elles ont rapport.

Page 6. Quelques-uns ont trouvé étrange que Grégoire de Tours ait donné la qualité de roi des Romains * à ce Syagrius gouverneur des Gaules , que Clovis défît auprès de Soissons. Je ne prétens pas justifier l'exactitude de cette expression ; mais peut-être ne paroîtra-t-elle pas si extraordinaire , si l'on veut faire deux réflexions : La première , que l'Italie étant alors possédée par le roi des Étrusques , le gouverneur des Gaules pour l'empire ne dépendoit plus que de l'empereur de Constantinople , dont il étoit très-éloigné , sans pouvoir avoir de communication libre avec lui ni par terre , ni par la mer Méditerranée , dont les Visigots occupoient tous les bords dans la Gaule : de sorte qu'il gouvernoit comme en souverain & en roi , & sans presque recevoir d'ordres. La seconde réflexion est , que le nom de *Romains* , signifie là , non pas tous les sujets de l'empire , ni les habitans de Rome , mais seulement les Gaulois de la domination Romaine. C'est ainsi qu'on parloit dans les Gaules , où l'on donna encore long-temps le nom de Romains même aux Gaulois subjugués par les Barbares. C'est tout ce qu'a voulu dire Grégoire de Tours. Je crois de plus que cette manière de parler vint originairement des François , qui entrant dans les Gaules , appellerent , suivant leurs idées , du nom de roi , celui qu'ils voyoient commander aux Gaulois : de sorte que dans la suite , parlant de leur victoire , ils disoient que leur roi avoit vaincu le roi des Romains ; & cela se trouva ainsi

* *Rex Romanorum.* L. 2. c. 27.

C H R O N O L O G I E.

marqué dans les mémoires que Grégoire de Tours suivit en écrivant , & qu'il ne fit que transcrire , ne se mettant pas en peine , & n'étant pas même fort capable de les corriger.

Page 36. Nos historiens modernes se sont imaginé que Théodoric s'étoit laissé donner le nom d'Alamannique par ses flatteurs , à cause de la grace qu'il avoit faite aux Allemans en cette occasion de les recevoir en ses états. Ils se méprennent; c'étoit pour les avoir mis en fuite , lorsque vers l'an 493. ils vinrent avec les Bourguignons faire des courses dans la Ligurie : c'est de quoi parle Cassiodore , *l. 12. Epist. 28.* aussi bien que l'évêque Ennodius , qu'on accuse à tort d'avoir donné mal-à-propos ce nom à Théodoric dans le panegyrique qu'il a fait en son honneur.

Pages 39 & 40. J'ai placé la ligue que Théodoric fit contre Clovis en faveur d'Alaric , avec le roi de Bourgogne , le roi de Thuringe , &c. Je l'ai , dis-je , placée plusieurs années avant la guerre où Alaric fut tué ; & j'ai dit qu'elle avoit empêché Clovis de faire alors la guerre à Alaric. C'est contre le sentiment commun de nos modernes , qui ont joint l'une à l'autre , & qui ont crû que les lettres de Théodoric à Alaric , à Clovis , au roi de Bourgogne , & les ambassades qu'il envoya à tous ces princes doivent se rapporter à l'année de devant cette guerre. Mais ils se trompent assurément : car premièrement on ne voit dans la guerre de Clovis contre Alaric , nul vestige de cette ligue. On ne voit dans l'armée d'Alaric ni Thuringiens ni Bourguignons , ni Varnes. On ne voit aucun de ces princes faire diversion sur les terres de Clovis. Mais ce qui est positif & convainquant , c'est qu'au contraire on voit le roi de Bourgogne ligué avec Clovis contre Alaric dans toute cette guerre. Isidore de Seville , dans son histoire des Gots , le dit expressément. *Adversus quem Hludovicus Francorum princeps Gallia regnum affectans BURGUNDIONIBUS SIBI AUXILIANTIBUS BELLUM MOVIT , fusisque Gothorum copiis ipsum postremum regem apud Pictavos superatum interfecit.* On voit encore dans le même auteur le roi de Bourgogne dans la même guerre , prendre & piller Narbonne sous Gesalic successeur d'Alaric. Enfin Procop. *l. 1. de Bello Gothi.* dit nettement , que les François craignant une ligue faite par Théodoric , ne songerent plus alors à attaquer les Gots , & firent la guerre aux Bourguignons. .



CHRONOLOGIE

DES REGNES

DES QUATRE FILS DE CLOVIS.

De Théodebert son petit-fils, & de Théodebalde fils de Théodebert, avec les preuves de cette Chronologie.

Les quatre fils de Clovis commencerent à régner en l'an 511.

Les mêmes preuves qui montrent que Clovis mourut en l'an 511. montrent que ses fils commencerent à regner cette même année-là.

Chronologie du regne de Thierry fils aîné de Clovis, & roi d'Austrasie.

1. Thierry l'aîné des fils de Clovis, naquit vers l'an 485.
2. Il fut roi à l'âge de 26 à 27 ans.
3. Théodoric roi d'Italie lui enleva Rhodéz & quelques autres places en 512.
4. Victoire remportée sur les pirates Danois, vers l'an 520. ou 521.
5. Première guerre de Thuringe, vers l'an 522.
6. Thierry fait la seconde guerre de Thuringe, bataille d'Unstrut, conquête de Thuringe 531.
7. Châtiment des Auvergnacs 532.
8. Ligue de Thierry & de Clotaire contre les Gots, prise de Rhodéz par les François 533.
9. Mort de Thierry au commencement de l'an 534.

Preuves de la Chronologie du regne de Thierry fils aîné de Clovis & roi d'Austrasie.

1. Pour déterminer le temps de la naissance de Thierry roi d'Austrasie, il faut avoir égard à celle de Clovis son pere, & à celle de Théodebert son fils. Clovis naquit en 466. On

ne peut lui donner un fils gueres plûtôt qu'à dix huit ans ; & par conséquent Thierri, qu'il eut avant que d'être marié à sainte Clotilde, ne naquit pas beaucoup avant l'an 485.

D'ailleurs on ne peut gueres le faire naître plus tard, non-seulement parce qu'en 507. il commanda l'armée que Clovis envoya en Aquitaine après la bataille de Vouillé & la mort du roi Alaric : mais encore par une autre raison, c'est que, selon le témoignage de Gregoire de Tours, *L. 7. cap. 3.* lorsqu'il succéda à Clovis, il avoit déjà un fils, savoir Theodebert, qui quelques années après commanda aussi l'armée Françoisse contre les pirates Danois qu'il défit. Il est difficile de pousser cette défaite plus loin que 520. ou 521. On ne peut pas donner à Theodebert, qui commandoit alors l'armée, moins de 18. à 19. ans. Cela supposé, son père Thierri né en 485. l'auroit eu en 501. ou 502. n'ayant lui-même que 16. ou 17. ans. Donc la naissance de Thierri ne peut être que vers l'an 485.

2. Thierri commença à régner à 26. ou 27. ans. En le faisant naître au commencement de 485. & régner à la fin de 511. cela fait environ cet âge.

3. Gregoire de Tours, *L. 3. c. 21.* dit, qu'après la mort de Clovis, Theodoric roi des Gots enleva plusieurs places aux François; Rhodéz en étoit une. La conjoncture de cette mort fut sans doute ce qui le détermina à cette entreprise; ce fut donc fort vrai-semblablement l'année 512.

4. Par Gregoire de Tours, *L. 3. cap. 2. & 3.* on voit que la défaite des Danois n'arriva qu'après que Thierri eut fait saint Quintien évêque d'Auvergne. Il ne lui donna cet évêché, selon le même auteur, que la cinquième année d'après la mort de Clovis. Donc la défaite des Danois n'arriva pas avant l'an 516. Mais il la faut au moins différer jusqu'en 520. à cause de l'âge de Theodebert qui commandoit l'armée, ainsi que j'ai dit.

On ne peut pas aussi reculer cette défaite beaucoup plus loin; parce que la guerre de Bourgogne, où Thierri se joignit à son frere Clodomir, commença en l'an 523. Or entre ces deux guerres nos anciens historiens mettent les guerres civiles de Thuringe avec celle que Thierri y fit, & qui ne peut s'être faite au plus tard que l'an 522. ou tout au plus en 525.

puisqu'en 524. Thierry faisoit la guerre en Bourgogne.

5. Gregoire de Tours, *L. 3. c. 4.* met la premiere guerre de Thuringe immédiatement après l'expédition précédente ; & , comme je le viens de dire , elle ne peut être poussée gueres plus loin que l'an 522.
6. Nous avons une époque très-nette de la seconde guerre de Thuringe. *Greg. Turon. l. 3. c. 9. & 10.* place l'irruption de Thierry dans la Thuringe en la même année que la bataille de Narbonne , où le roi Childebert vainquit Amalaric roi des Visigots. Or Isidore de Seville met la mort d'Amalaric , qui arriva incontinent après sa défaite , à l'an 569. de son ere ; c'est-à-dire , à l'an 531. en retranchant de l'ere Espagnole les 38. ans dont elle surpasse la supputation ordinaire ; donc la conquête de la Thuringe par les armes de Thierry se fit l'an 531.
7. La ville d'Auvergne se donna à Childebert pendant que Thierry étoit en Thuringe l'an 531. *Gregor. Turon. l. 3. c. 9.* Thierry n'alla en Auvergne que dans le même-temps que Childebert & Clotaire entrerent en Bourgogne , *Chap. 11.* Ces deux princes ne firent la guerre en Bourgogne que l'année d'après celle de Languedoc , où Amalaric fut défait , comme on le voit par la narration du même historien. Donc Thierry ne châtia les Auvergnacs que l'an 532.
8. La ligue de Thierry avec Clotaire , & la guerre contre les Gots , suivent dans Gregoire de Tours le châtiment de l'Auvergne , *chap. 21.* Elle ne peut donc pas être plutôt que l'an 533. & cette année fut employée aux conquêtes que fit Theodebert sur les Gots. *Greg. Turon. l. 3. cap. 21. & 22.* Après quoi il alla en quartier d'hyver en Auvergne. Ni cette ligue ni cette guerre ne peuvent pas être différées au-delà de cette année ; parce que Thierry mourut pendant l'hyver de la suivante , ainsi que je vais dire.
9. Thierry meurt en 534. car , selon Gregoire de Tours , *L. 3. c. 23.* il mourut la vingt-troisième année de son regne : donc ayant commencé à regner à la fin de 511. il mourut en 534.

Chronologie du regne de Clodomir, roi d'Orleans, second fils de Clovis.

1. Clodomir naquit vers l'an 494.
2. Il commença à régner à l'âge de 16 à 17. ans.
3. Guerre de Bourgogne, & prise du roi Sigismond. 523.
4. Mort de Clodomir tué à la bataille de Veferonce. 524.

Preuves de la chronologie du regne de Clodomir roi d'Orleans.

1. Clodomir étoit fils de la reine Clotilde. Clovis n'épousa Clotilde qu'après la guerre de Thuringe. *Gregor. Turon. L. 2. cap. 27. 28.* Cette guerre ne se fit que la dixieme année du regne de Clovis, qui tombe vers l'an 491. Après cette guerre il fit demander en mariage la princesse Clotilde. On peut supposer qu'il l'épousa en 493. Elle eut un fils nommé Ingo-mir, qui ne vécut pas. Supposons-le né en 493. Ensuite elle eut Clodomir. La conversion de Clovis se fit vers 495. ou 496. Quand Clodomir vint au monde Clovis étoit encore payen. *Gregor. Turon. L. 2. cap 29.* donc Clodomir est né entre l'an 493. & l'an 495. ou 496. donc l'an 494.
2. Il commença à régner à 16. ou 17. ans : car depuis 494. jusqu'à 511. que Clovis mourut, ce nombre d'années se rencontre.
3. La premiere année de la guerre de Bourgogne, où Clodomir prit Sigismond, étoit celle du consulat de Maxime, Indiction L. *Marius Aventic. in Chronico*, c'est-à-dire, l'année 523.
4. Clodomir fut tué la seconde année de la guerre de Bourgogne en poursuivant sa victoire. Cette année est celle du consulat de Justin & d'Opilion, Indiction II. *Marius Aventic. in Chronico*, c'est-à-dire, l'année 524.

Chronologie du regne de Childebert roi de Paris, troisieme fils de Clovis.

1. Sa naissance.
2. Il commença à régner en l'an 511.
3. Il fit la guerre en Bourgogne conjointement avec son frere Clodomir 523.

4. Il gagna la bataille de Narbonne contre Amalaric 531.
5. Il entreprend la seconde guerre de Bourgogne conjointement avec le roi Clotaire. 532.
6. Il acheve la conquête de ce royaume avec Clotaire & Theodebert 534.
7. Guerre entre Childebert & Clotaire , au plutôt vers l'an 540.
8. Il fait la guerre en Espagne conjointement avec Clotaire , vers l'an 542. ou 543.
9. Autre guerre de Childebert contre Clotaire , l'an 556 ou 557.
10. Childebert meurt 558.

Preuves de la Chronologie du regne de Childebert roi de Paris , troisieme fils de Clovis.

1. Je n'ai rien sur quoi je puisse déterminer l'année de sa naissance.
2. Il commença , comme ses autres freres , à régner l'an 511.
3. La preuve de cet article qui concerne l'époque de la guerre de Bourgogne , a été faite dans la chronologie de Clodomir , nombre 3.
4. Le temps de la bataille de Narbonne est marqué par Isidore de Seville , in *Chronic. Got.* Voyez le nombre 6. de la chronologie de Thierry roi d'Austrasie.
5. Voyez aussi le nombre 7 de la chronologie de Thierry pour l'époque du commencement de la seconde guerre de Bourgogne.
6. Theodebert déjà roi aida ses oncles dans la conquête de la Bourgogne. Il ne fut roi qu'en l'année 534. au commencement de laquelle son pere mourut : donc cette guerre ne s'acheva pas avant l'an 534. Ceci est prouvé dans l'histoire même , pag. 105. & dans la note qui y répond.
7. Depuis la conquête de Bourgogne , qui s'acheva au plutôt en 534. les rois François furent toujours occupés des guerres d'Italie , & des négociations qui se faisoient à cette occasion , ainsi qu'on le voit par la suite de l'histoire. Theodebert sur-tout s'en mêla toujours jusqu'à la fin de l'année 539. que Vitigez roi des Gots se rendit à Belisaire. Donc la guerre civile de Childebert contre Clotaire , où Theode-

bert joignit son armée à celle de Childebert, & vint avec lui jusqu'à l'embouchure de la Seine, ne se fit pas avant l'an 540.

8. La guerre d'Espagne que fit Childebert ligué avec Clotaire, suivit la guerre civile dont je viens de parler, qui se fit vers 540. & finit par la réconciliation sincère des deux rois. *Gregor. Turon. L. 3. cap. 29. Post hac*, dit cet auteur, *Childebertus rex abiit in Hispaniam, quam ingressus cum Clotario, &c.* On ne peut donc la placer gueres plutôt que l'an 542. ou 543.
9. Cette autre guerre de Childebert contre Clotaire, suppose deux autres époques. 1. La mort de Theodebert, qui arriva en 542. 2. Celle de son successeur Theodebalde, qui mourut en 555. Cela est constant par Gregoire de Tours. *L. 3. & 4. cap. 16. 17. &c.* Donc cette guerre ne commença pas avant 556. ou 557.
10. Marius de Lausane place la mort de Childebert en la dix-septième année d'après le consulat de Basile, ainsi que l'on comptoit alors; parce qu'après ce Basile, qui fut consul l'an 541. l'empereur Justinien cessa de créer des consuls. Or cette année dix-septième, Indiction VI. est la même que l'an de Notre-Seigneur 558. Le pere Petau, *Part. 2. Ration. Temp. L. 4. c. 14.* fait mourir Childebert en l'an 560. fondé sur le témoignage d'Aimoin: mais Marius de Lausane, qui vivoit au siècle de Childebert, & dont la manière d'écrire paroît exacte, est d'une autorité préférable à celle d'Aimoin, qui ne vécut que plusieurs siècles après.

Chronologie du regne de Clotaire roi de Soissons, & sur la fin de sa vie roi de toute la Monarchie Françoisse.

Comme la plupart des choses mémorables de la vie de ce prince sont liées avec celles de ses trois freres dont j'ai parlé, il seroit inutile d'en retracer la chronologie. Ainsi on peut voir dans ce que j'ai déjà dit, ce qui regarde la guerre que ce prince fit en Bourgogne étant ligué avec Clodomir & Childebert: celle qu'il fit en Thuringe uni avec Thierri; celle qu'il fit en Bourgogne en compagnie de Childebert & de Theodebert: celle qu'il fit en Espagne de concert avec Childebert: les deux qu'il fit contre ce prince, &c. Il ne me reste donc plus qu'à dire un mot. b ij

1. De la victoire qu'il remporta sur les Gots au Cap de Sette vers l'an 543. ou 544.
2. De l'union du royaume d'Auftrasie au sien en 555.
3. Du temps où il posséda toute la monarchie Françoisse après la mort de tous ses freres, de son neveu Theodebert, & de son petit neveu Theodebalde, rois d'Auftrasie; ce qui se fit en l'an. 558.
4. De la guerre qu'il fut obligé de faire contre son fils Cramne, qui se révolta contre lui. Cette guerre commença au plutôt en 556. & finit en 560.
5. De l'année de sa mort, qui arriva vers l'an. 561.

Preuves de la chronologie du regne de Clotaire roi de Soissons, & ensuite roi de toute la monarchie Françoisse.

1. La victoire sur les Gots au Cap de Sette, fut gagnée l'année d'après l'expédition d'Espagne, qui se fit en 542. ou 543. *Isidor Hisp. in Histor. Gothor.* Donc cette victoire doit être placée en 543. ou 544. Voyez le nombre 8. de la chronologie de la vie de Childebert.
2. Il s'empara du royaume d'Auftrasie après la mort de Theodebalde son petit neveu & fils de Theodebert. Cette mort arriva sept ans après celle de Theodebert qui mourut en 548. c'est-à-dire, en l'an 555. comme je le dirai bien-tôt: donc cette union du royaume d'Auftrasie au royaume de Soissons se fit en l'an. 555.
3. Il posséda toute la monarchie Françoisse après la mort de Childebert: cette mort, comme j'ai montré, arriva en 558. Donc Clotaire fut maître de toute la monarchie dès l'an. 558.
4. La guerre contre son fils rébelle ne se fit qu'après la mort de Theodebalde roi d'Auftrasie, *Gregor. Turon. l. 4. cap. 9. & seq. & Marius Aventic. in Chronic.* Cette mort n'arriva qu'en 555. donc la guerre ne doit être placée qu'en 556. *Marius in Chronic.*
 Cette guerre ne finit qu'après la mort de Childebert: Et Marius de Lausane met expressément la mort du prince rébelle en 560. avec lequel la guerre finit.
5. Clotaire, selon Gregoire de Tours, *L. 4. chap. 21.* mourut un an après la mort de son fils révolté. La mort de son fils,

C H R O N O L O G I E.

xiiij

ſelon Marius de Lauſane, arriva en 560. Donc ce ne fut pas devant l'an 561. que mourut Clotaire. D'ailleurs Gregoire de Tours dit que Clotaire mourut la cinquante-unième année de ſon regne, qui commença en 511. d'où il ſ'enſuit qu'il mourut ou à la fin de 561. ou en 562. car il eſt difficile de diſcerner quand nos anciens auteurs parlent ou d'une année commencée, ou d'une année achevée, ou d'une année qui ne fait que commencer, ou d'une année qui finit. C'eſt pour cela qu'il faut ſe contenter de marquer à peu près, & dire ici vers l'an 561. plutôt que de dire précifement en l'an 561. ou en l'an 562.

Chronologie du regne de Théodebert petit-fils de Clovis, & fils de Thierri roi d'Auſtraſie.

- | | |
|--|------|
| 1. Il naquit au plus tard vers l'an | 502. |
| 2. Il commença à régner en | 534. |
| 3. Il conquit la Bourgogne avec ſes oncles en | 534. |
| 4. Son armée jointe à celle de Vitigez prend Milan en | 538. |
| 5. Il entre en Italie avec cent mille hommes, & y met en déroute les Gots & les Romains en | 539. |
| 6. Il ſe joint avec Childeberr contre Clotaire vers | 540. |
| 7. Il envoie une armée en Italie vers | 547. |
| 8. Il meurt vers | 548. |

Preuves de la Chronologie du regne de Théodebert petit-fils de Clovis, & fils de Thierri roi d'Auſtraſie.

1. La preuve de l'époque de la naiſſance de Théodebert eſt au nombre 1. de la Chronologie de ſon pere Thierri roi d'Auſtraſie.
2. La preuve du commencement de ſon regne eſt la même que celle de la mort de ſon pere. Voyez le nombre 9. de la Chronologie de Thierri.
3. Pour la conquête de Bourgogne. Voyez la Chronologie de Childeberr nombre.6. & le nombre 7. & 8. de la Chronologie de Thierri.
4. Selon Marius de Lauſane la priſe de Milan arriva ſous le conſulat de Jean, indiction.I. cette année eſt la même que 538.
5. Selon Marius de Lauſane ce fut ſous le conſulat d'A-

b üj

- pion , indi&tion H. & par consequent en 539. que Théodebert entra avec cent mille hommes en Italie.
6. Sa jon&tion avec Childebert contre Clotaire vers 540. a été prouvée dans la Chronologie de Childebert nombre 7.
 7. Théodebert envoya une armée en Italie vers 547. Grégoire de Tours , *L. 3. c. 32.* dit que Théodebert envoya le général Bucelin en Italie , qui y fit de grandes conquêtes. Procope , *L. 4. de Bello Goth. cap. 24.* dit que les François s'étoient saisis de quantité de places sur-tout dans le pays de Venise. Ce ne fut point dans l'expédition que Théodebert fit en personne l'an 539. où Procope ne fait mention que de la prise & du saccagement de Genes. Ce fut donc par le général de Théodebert que toutes ces places furent prises. Procope ne parle de ces conquêtes des François que depuis le regne de Totila , qui ne fut roi qu'en 542. Il n'en parle que depuis que Totila eût pris Rome , qui fut l'an 547. c'est sur ces raisons , qui ont quelque probabilité , sans que rien de solide prouve le contraire , que j'ai placé la prise de ces places en cette année-là.
 8. La mort de Théodebert en 548. se prouve 1. par Marius de Laufane , qui la place cette année-là : 2. par Grégoire de Tours , *L. 3. cap. 37.* où il dit que Théodebert mourut la quatorzieme année de son regne : or son regne commença en 534. Il ajoûte que depuis la mort de Clovis jusqu'à celle de Théodebert on comptoit 37. ans : Clovis mourut en 511. donc Théodebert mourut vers 548.

Chronologie du regne de Théodebalde , fils de Théodebert & roi d'Austrasie.

- | | |
|--|------|
| 1. Théodebalde naquit vers l'an | 535. |
| 2. Il régna sept ans. | |
| 3. Son armée fut défaite en Italie vers l'an | 555. |
| 4. Il est mort l'an | 555. |

Preuves de la Chronologie du regne de Théodebalde , fils de Théodebert & roi d'Austrasie.

1. Il naquit vers l'an 535. Grégoire de Tours , Procope , Agathias , en parlent comme d'un enfant l'an 548. à la mort de son pere , c'est-à-dire , qu'il pouvoit avoir douze ou

C H R O N O L O G I E.

xv

treize ans. Il étoit fils de Deuterie , dont Théodebert devint amoureux après la prise de Rhodéz en l'an 533. *Gregor. Turon. L. 3. cap. 22.* Il n'est donc pas né long-temps avant 535. Il étoit marié l'an 555. quand il mourut : il n'avoit donc gueres moins de vingt ans ; il n'est donc pas né long-temps après l'an 535.

2. Il a régné environ sept ans. *Gregor. Turon. L. 4. cap. 9.*
3. Son armée commandée par le général Bucelin , fut défaite en Italie vers l'an 555. Marius de Lausane place cette défaite en la quatorzième année après le consulat de Basile , indiction III. cette année est l'an 555.
4. Ce prince mourut en l'an 555. selon le témoignage du même auteur.

N O T E S

Sur les regnes des premiers successeurs de Clovis.

Page 107. **G**régoire de Tours ne marque point le lieu où Munderic fit sa revolte. Nous n'apprenons que ce fut en Auvergne , que par Aimoin , *L. 2. c. 8.*

Pag. 108. *Victoriacum* étoit dans le territoire de Brioude , comme on le voit dans un ancien cartulaire de Brioude , cité par Henri de Valois dans sa notice des Gaules.

Pag. 112. Grégoire de Tours , *L. 3. c. 6. & 18.* semble dire que Clodoalde fut le cadet des trois fils de Clodomir , en le nommant toujours le troisième. Mais ou il se méprend en ce point ou dans un autre. Il ne donne que sept ans à celui qui fut tué le second par Clotaire : il faudroit donc que Clodoalde n'en eût eu que six ; ce qui ne s'accorde pas avec la chronologie : car cette exécution ne se fit qu'au commencement de l'année 533. ou tout au plutôt à la fin de 532. en suivant même l'ordre des faits racontés par cet auteur. Or cela ne peut pas être , puisque Clodomir leur pere , mourut en 524. Il faudroit même dire sur ce pié , que celui à qui il ne donne que sept ans , non seulement fut le cadet de Clodoalde , mais même que quand son pere mourut , il n'étoit pas encore au monde , & qu'il fut posthume. Mais cet histo-

rien a fait de plus grosses fautes de chronologie que celle-là : & il ne seroit pas surprenant qu'il se fût mépris sur un point de si peu d'importance. (a)

Pag. 113. Rhodéz étoit une des places que Théodoric roi d'Italie avoit enlevées aux François après la mort de Clovis. Cette place en 535. étoit à Théodebert, puisque l'évêque soucrivit cette année-là au concile d'Auvergne. Ce fut donc alors qu'elle fut reprise par Théodebert. Un ancien manuscrit de Rhodéz, qui contient la vie de saint Quintien, & qui est cité par l'auteur du livre intitulé, *Ansberti familia redi-viva*, fait rendre la ville de Rhodéz à Thierri par Amalaric roi des Visigots ; & cela par un traité de paix. Mais l'auteur, de la vie de l'évêque Dalmatius & contemporain, raconte la chose de la manière que je l'ai dite dans mon histoire.

Pag. 149. & 150. Cette expédition de Childebart confirme ce que j'ai dit au commencement de son regne ; que sa domination s'étendoit jusqu'aux Pyrénées ; puisqu'il portoit la guerre en Espagne : car il faisoit cette guerre en chef, & Clotaire ne faisoit que l'y aider.

Pag. 154. C'est tout ce qu'a voulu dire l'historien Procope ; & nullement, qu'il ne fût point permis absolument au roi de Perse ni aux autres princes de faire battre de la monnoie d'or empreinte de leur image, pour avoir cours dans leurs états. Le roi de Perse n'avoit nulle dépendance de l'empereur : & nous avons plusieurs pieces de monnoies d'or des Rois Visigots d'Espagne de ce siècle-là, comme de Lewigilde, de Liuba son pere, de Recarede son fils, marquées de leur image. Les monnoies d'or de Théodebert dont j'ai parlé, en sont encore une preuve, & en effet la raison que Procope apporte de ce qu'il avance, montre quelle est sa pensée. C'est dit-il, que cette sorte de monnoie d'or, qui porte une autre image que celle de l'empereur, n'est point reçue dans le commerce, même par les peuples qui ne sont point sous la domination de l'empereur : paroles qui d'elles-mêmes supposent qu'il y avoit de la monnoie de cette sorte. Il semble que les

(a) M. l'Abbé Lebeuf, dans une Dissertation qui a remporté le prix à l'Académie de Soissons, a entrepris de montrer que le P. Daniel & M. Henri de Valois se sont trompés sur l'époque du

meurtre de ces deux princes, qui se rapporte, selon lui, à l'an 525. ou 526. ou environ un an ou 18 mois, au plus, après la mort de l'empereur.

empereurs révoquerent ce privilège : car saint Grégoire témoigne que de son temps la monnoie de France n'étoit point reçue en Italie. Les Rois des François avoient souvent assez mécontenté les empereurs pour attirer cette révocation.

NOTES CHRONOLOGIQUES.

Sur les regnes des autres Rois de la premiere Race,

Page 213. **L**E regne de Caribert fut au moins de six ans : car le concile de Tours tenu en l'an 567. fut assemblé par ordre de ce prince, comme la préface de ce concile le marque expressément. Donc son regne ayant commencé à la fin de 561. il a régné au moins six ans.

Il y a plus de difficulté à déterminer s'il en a régné plus de 6. ou plus de 7. La plupart de nos historiens modernes lui en donnent 9. après la chronique de Sigebert ; M. de Valois même est de ce sentiment, aussi-bien que le pere Labbe. Il paroît aisé de montrer par quelques reflexions sur notre histoire, que cela n'est pas véritable.

Pour le faire plus nettement je dois établir deux autres points, qui en feront la principale preuve.

Le premier point est que Bordeaux fut du royaume de Caribert. Je le prouve par Grégoire de Tours, qui raconte dans son histoire L. 4. ch. 26. qu'Emerius évêque de Xaintes fut déposé par Leontius évêque de Bourdeaux dans un concile qu'il tint dans la ville même de Xaintes avec ses suffragans. Le sujet de cette déposition fut qu'Emerius n'avoit pas été sacré selon les formes canoniques, la ceremonie s'étant faite par une jussion du feu roi Clotaire ; sans le consentement du Metropolitain. L'avis de cette déposition, & de l'élection d'Heraclius prêtre de l'église de Bourdeaux mis en sa place, ayant été donné à Caribert par Heraclius même, ce prince en fut fort offensé, & dit qu'il s'étonnoit qu'on eût osé déposer sans sa participation un évêque que le roi son pere avoit élevé à cette dignité ; & aussi-tôt il condamna l'évêque de Bourdeaux à mille pieces d'or * d'amende, & ses suffragans à une moindre somme à proportion de leur revenu. Il est ma-

* Mille aureos.

nifeste par-là que Caribert étoit maître de Bordeaux & de toutes les villes dont les évêques étoient suffragans de cette métropolitaine.

Le second point est , que Chilperic fut ensuite maître de Bordeaux , & qu'il l'étoit lorsqu'il se maria à Galsuinde fille d'Athanagilde roi d'Espagne ; car en l'épousant il lui donna comme en apanage la ville de Bordeaux & quelques autres : c'est ce que le même Grégoire de Tours dit expressément au livre 9. de son histoire chap. 20. Voici les conséquences que je tire de ces deux principes pour l'époque de la mort de Caribert , & pour le nombre des années de son regne.

*Lib. 4. cap. 28.
Jean Bicl. in
Chronic.*

Galsuinde fut épousée par Chilperic au plus tard en 567. car Athanagilde pere de cette princesse , étoit encore vivant lorsqu'elle partit d'Espagne. Grégoire de Tours le dit expressément , aussi-bien que Fortunat (L. 6. Carm. 7.) d'ailleurs Athanagilde mourut cette même année 567. comme l'assûre Jean de Biclare auteur Espagnol contemporain. Donc Chilperic étoit maître de Bourdeaux , qu'il donna en dot à Galsuinde en 567. Il n'avoit point conquis Bourdeaux sur Caribert ; cette ville étoit trop éloignée de son royaume de Soissons ; & il n'est fait nulle mention de guerre entre ces deux princes dans l'histoire. Ce fut donc par le partage de la succession de Caribert , qui se fit entre Chilperic & ses deux autres freres après la mort de ce roi. Donc Caribert ne passa pas l'an 567. donc il ne regna que six ans.

Une autre preuve de même nature est , que Fortunat semble dire en l'endroit que j'ai cité , que les noces de Chilperic & de la princesse Espagnole se firent à Rouen , ainsi que l'a remarqué le Jésuite Broverus dans ses commentaires sur l'endroit de Fortunat que j'ai cité , & après lui le pere le Cointe de l'Oratoire dans ses Annales ecclésiastiques de France ; or Rouen étoit aussi du royaume de Caribert , comme la souscription de l'évêque de cette ville au II. concile de Tours tenu par ordre de ce prince , le démontre. Donc dès l'an 567. Chilperic étoit maître de Rouen , & par conséquent Caribert étoit mort.

Dans l'histoire que Fortunat nous fait du voyage de cette princesse , depuis Toledé par les Pyrenées , par Narbonne , par Poitiers , par Tours , jusqu'à Rouen où se fit le mariage ,

on ne voit point qu'elle eût séjourné en aucune de ces villes, ni qu'il lui fût venu aucun ordre de la cour de Chilperic pour retarder sa marche : & cela supposé, il nous est aisé de déterminer à fort peu près le temps de la mort d'Athana-gilde roi d'Espagne, & le temps de celle de Caribert, qui n'est marqué dans aucun de nos historiens.

En donnant trois mois à la princesse pour ce voyage depuis Toledé jusqu'à Rouen ; car elle marchoit lentement, dit Fortunat, *lento continuante gradu*, étant suivie d'un grand équipage, comme le marque Grégoire de Tours, elle dut partir vers la moitié de Septembre. Athanagilde son pere étoit encore vivant, comme je l'ai prouvé ; il mourut cependant la seconde année de l'empereur Justin en 567. cette seconde année de Justin finissoit vers la moitié de Novembre : d'où il s'ensuit que ce prince mourut durant le voyage de sa fille, & par conséquent entre la fin de Septembre & le milieu de Novembre.

Elle arriva à Rouen après la mort de Caribert : ce prince n'étoit point encore mort au commencement de Novembre, parce que le concile de Tours assemblé par son ordre, ne fut terminé que le 16. de ce mois-là, ainsi qu'on le voit dans les souscriptions du concile. Supposé donc que cette princesse fut arrivée à Rouen vers le quinzième de Décembre, trois mois après son départ de Toledé, il faut que Caribert soit mort dans cet espace d'un mois qui est entre le milieu de Novembre & le milieu de Décembre,

Il faut même qu'il soit mort dès le mois de Novembre immédiatement après le concile ou dans le temps du concile : parce qu'il fallut du temps pour faire les partages de sa succession entre ses trois freres, & avant que Chilperic fût paisible possesseur de Bordeaux & de Rouen. Il faut donc dire que ce prince est mort au plus tard à la fin de Novembre de cette année 567.

Pag. 215 & 216. Je dis que lorsque Sigebert alla combattre les Abares pour la première fois, il avoit environ 26. à 27. ans : cela se prouve par Gregoire de Tours & par Paul diacre. Gregoire de Tours, L. 4. chap. 46. dit que ce prince fut assassiné à l'âge de 40. ans, & en la quatorzième année de son regne. Il avoit donc 26. à 27. ans quand il commença

à regner. D'ailleurs Paul diacre au L. 2. de son histoire des Lombards, *chap.* 10. dit que les Abares furent déterminés à attaquer la France Germanique par la nouvelle de la mort de Clotaire I. pere de Sigebert : ce fut donc tout au commencement de son regne, & par conséquent à l'âge de 26. ou 27. ans qu'il soutint cette guerre.

Pag. 238. le pere Petau, le pere Labbe, Bollandus & tous les plus habiles critiques regardent le commencement du regne de Childeberr roi d'Austrasie, comme une époque certaine sur laquelle on peut fixer celle de la mort des rois qui l'ont précédé, & le temps de plusieurs événemens arrivés sous son regne, aussi-bien que le commencement de quelques autres regnes suivans.

La raison de cette certitude est, que Gregoire de Tours marque par les années du regne de Childeberr, dont il fut le sujet, le temps de plusieurs affaires qui se passerent sous ce regne ; & que d'ailleurs on connoît par les observations astronomiques, en quel an de l'ere commune tombe la premiere année du regne de Childeberr. Le pere Petau dans la partie Technique de son *Rationarium Temporum*, fait le détail & la preuve de ces observations astronomiques, par lesquelles il est démontré que la premiere année du regne de Childeberr commença le jour de Noël de l'année 575. de l'ere Chrétienne.

Ayant ce point fixe, & Gregoire de Tours disant que Sigeberr est mort la quatorzieme année de son regne, on détermine le temps auquel ce prince avoit commencé à regner avec ses autres freres, c'est-à-dire, en l'an 562.

De plus comme Clotaire I. pere de ces quatre princes, selon le même Gregoire de Tours, avoit régné 51. ans, il s'ensuit qu'il succéda au grand Clovis en l'an 511. qui est l'époque que j'ai suivie touchant la mort de Clovis.

Cependant, nonobstant cette certitude, il y a encore un embarras dans notre histoire, sur ce que Gregoire de Tours & Fredegair qui l'a abrégée, convenant ensemble sur les années de Childeberr, ne s'accordent pas sur celles des rois qui regnoient en France en même-temps que lui ; lors même qu'ils les ajustent avec la même année de Childeberr, je m'explique dans un exemple.

Gregoire de Tours & Fredegair dit l'un & l'autre , que Chilperic oncle de Childebert fut assassiné la neuvieme année de Childebert , qui est l'an 584. mais Gregoire de Tours dit que cette année-là étoit la 23. du regne de Chilperic & de Gontran ; & Fredegair dit , que c'étoit la 24. & cette difference se trouve en plusieurs autres endroits , la supputation de Fredegair précédant presque toujours d'un an celle de Gregoire de Tours. C'est Bollandus , qui après s'être fait cette difficulté , en a trouvé le premier la solution.

Cette solution consiste en ce que Gregoire de Tours accommodant sans doute sa supputation à l'année Julienne , ne compte point la premiere année des successeurs de Clotaire I. dès le commencement de leur regne. Mais ce qui restoit de l'année Julienne pour achever la deuxieme année de Clotaire , il le met dans la derniere année de ce prince. Ainsi , par exemple , Clotaire étant mort vers la fin de 561. il ne compte rien de cette année dans le regne de ses enfans , mais il la regarde toute entiere dans la derniere année de Clotaire , & n'appellera la premiere année de Chilperic , par exemple que l'année Julienne qui suivit celle de la mort de Clotaire. Au contraire Fredegair commence à compter la premiere année du regne des enfans de Clotaire depuis la mort de ce prince. Ainsi ces supputations ne peuvent pas s'accorder toujours ; & il arrive , par exemple , que quand Gregoire de Tours ne compte encore que la 23. année de Chilperic , Fredegair compte déjà la 24. c'est , ce me semble , la pensée de Bollandus , qui en débrouillant cette obscurité auroit pû s'exprimer lui-même un peu plus clairement qu'il n'a fait.

Pag. 340. A l'occasion de ce que fit Autharis en touchant la main de Theodelinde , je rapporterai le 22. titre de la loi salique , qui est conçu en ces termes : *De eo qui mulieris ingenuæ manum strinxerit*. Dans cet article celui qui aura serré la main d'une femme libre , est condamné à l'amende de quinze sols d'or : *Si quis homo ingenuus fœminæ ingenuæ manum aut digitum strinxerit*, *dc. denariis qui faciunt sol xv. culpabilis judicetur*. Le reste de l'article descend encore en un plus grand détail à cet égard : ce qui montre que si les François ont au-

jour d'hui plus de politesse qu'alors, ils n'ont pas à beaucoup près tant de réserve, ni tant de modestie.

Pag. 407. J'ai placé l'élevation de Dagobert sur le throne d'Austrasie en l'année 622. quoique dans les éditions ordinaires de Fredegairre on la trouve en l'an 38. du regne de Clotaire, qui répond à l'année 621. de l'ere chrétienne. Mais comme le remarque le pere le Cointe dans son histoire ecclésiastique, c'est une faute du manuscrit dont s'est servi M. du Chesne dans son édition ; plusieurs autres manuscrits de Fredegairre mettent ce commencement du regne de Dagobert en l'année que j'ai marquée ; & plusieurs autres raisons le prouvent, que l'on peut voir rapportées par le pere le Cointe dans l'endroit que j'ai cité de ses annales.

Pag. 411. A l'occasion de la mort de Clotaire II. je pourrois faire quelques observations sur la différence qu'il y a entre la chronologie de Fredegairre & d'Aimoin : mais cette difficulté a été épuisée par le pere le Cointe de l'Oratoire dans le second tome de ses annales ecclésiastiques de France sous l'année 628. Il seroit inutile de le répéter ici.

T. II. p. 17. Tant d'habiles gens ont traité la question, savoir, s'il faut compter les années du regne de Dagobert depuis qu'il fut fait roi d'Austrasie du vivant de son pere Clotaire II. ou seulement depuis qu'il lui succéda aux royaumes de Neustrie & de Bourgogne, qu'en vain je la traiterois ici, n'ayant rien de nouveau à ajouter à ce qu'en ont dit les peres Henschenius, le Cointe, Mabillon, M. de Valois, &c. Je mettrai seulement ici la preuve qui me paroît la plus forte & la plus nette qu'on puisse apporter, pour montrer que Fredegairre compte les années de Dagobert depuis qu'il fut fait roi d'Austrasie du vivant de son pere. Elle se tire du quatrieme concile de Toléde, & du 73. chapitre de Fredegairre. Ce concile fut tenu l'année 671. de l'ere Espagnole, qui répond selon la supputation ordinaire, à l'an de Notre-Seigneur 633. Ce concile se tint la troisième année de Sisenande roi d'Espagne, au 9. de Décembre, comme il est expressément marqué au même endroit. Il faut donc que Sisenande eût été fait roi en 630. or, selon Fredegairre, ce fut la neuvieme année de Dagobert, que Sisenande fut fait roi d'Espagne par le se-

tous de Dagobert même : cette neuvieme année n'est pas la neuvieme depuis la mort de Clotaire , qui mourut en 628. Donc Fredegair compte les années du regne de Dagobert depuis son elevation sur le throne d'Austrasie , qui fut en 622.

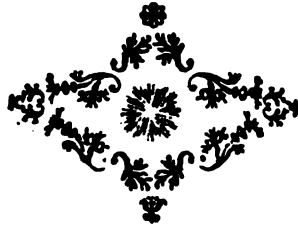
Pag. 24. La chronologie de Fredegair , & ses mémoires finissent en l'an 640. qui est le troisieme de Clovis roi de Neustrie & de Bourgogne , & le huitieme de Sigebert roi d'Austrasie : de sorte que pour fixer la chronologie de notre histoire pendant près de quarante ans , nous n'avons gueres que les actes de quelques saints qui vivoient alors , & quelques anciennes chartres , qui ne nous donnent pas autant de lumieres qu'il en faudroit pour faire une suite exacte de chronologie touchant le regne de plusieurs rois.

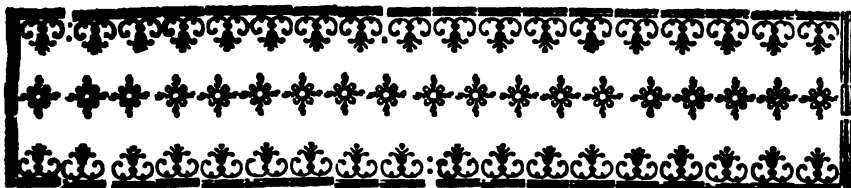
Pag. 29. La mort de Clovis II. n'est point arrivée avant l'an 655. ou 656. car la plupart des plus anciens historiens qui ont marqué les commencemens de son regne , les uns le font regner 17. ans & les autres 18. ans ; & apparemment ces historiens s'accordent en ce que ceux qui lui donnent dix-huit ans de regne , comptent le dix-huitieme qu'il commença , & les autres ne le comptent point. Cela supposé , ayant commencé à régner en 638. il doit être mort en 655. ou 656. Il y a des auteurs anciens , selon lesquels Sigebert roi d'Austrasie est mort devant Clovis II. Il y en a selon lesquels il est mort après. Tout est sur cela fort incertain.

Pag. 43. Le commencement du regne de Dagobert roi d'Austrasie , fils de Sigebert dont je viens de parler , est encore plus incertain que la fin du regne de son pere : il est constant qu'il ne lui succeda pas immédiatement après sa mort. Dagobert avoit été relegué en Ecosse ou en Hybernie : par Grimoald maire du palais , qui voulut faire régner son fils à sa place : ce prince ne fut ramené d'Hybernie que plusieurs années après la mort de son pere , mais il est très-incertain en quelle année il fut ramené par saint Wilfrid. Le pere Bollandus , M. de Valois , le pere Mabillon , & tous nos plus habiles critiques ne s'accordent point du tout sur ce sujet entre eux , ni même toujours avec eux-mêmes : ainsi je ne vois rien de sûr touchant le nombre des années que ce prince a régné , non plus que touchant le nombre de celles que Childobert son prédécesseur en Austrasie a gouverné cet état : &c.

je ne prétens pas qu'on regarde comme certain ce que j'ai pu dire en passant à cet égard dans mon histoire : mais pour ce qui est de la fin du règne de ce Dagobert , on a une époque qui le fixe à fort peu près; c'est le concile de Rome tenu en l'an 679. car lorsque saint Wilfrid revint de ce concile , ce prince venoit d'être assassiné , comme il paroît par ce que disent les écrivains de la vie de ce saint. Il faut donc tenir pour certain , que ce prince mourut l'an 679.

Pag. 61. Tous nos historiens ne donnent que quatre ans de règne à Clovis III. mais le pere Mabillon rapporte une charte datée de la cinquieme année du règne de ce prince ; & supposé la vérité de cette charte , il faut lui en donner plus de quatre.





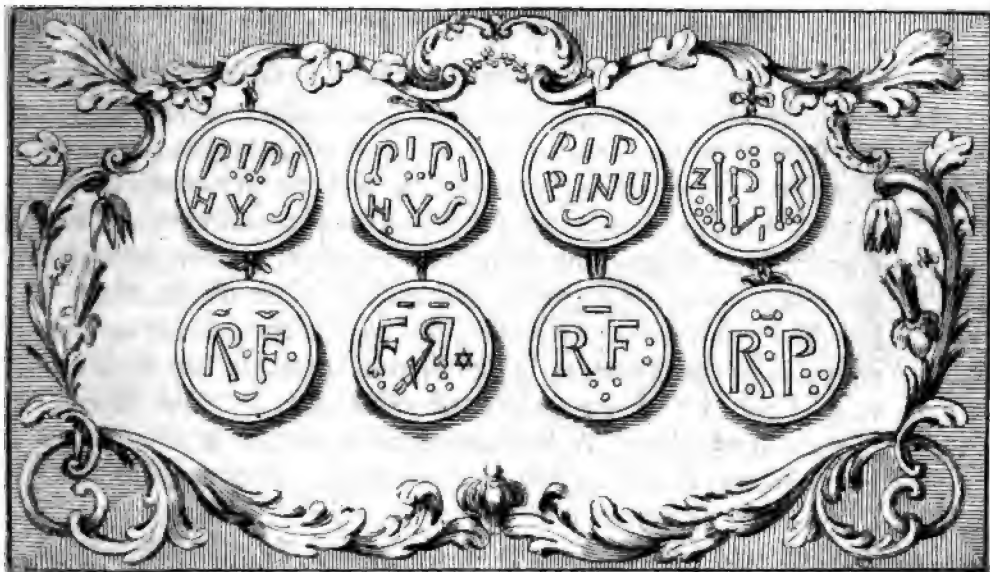
S O M M A I R E

D U R E G N E

D E P E P I N.

PEPIN monte sur le throne , & donne commencement à la seconde race. Mesures qu'il prend pour cela. Il met dans son parti Boniface évêque de Mayence. Il fait approuver son dessein par le pape. Il est proclamé roi , & Childeric conduit dans un monastere. Défaite de Grippon. Astolphe se rend maître de Ravenne. Il fait bloquer Rome. Le pape se retire en France. Mort de Carloman. Pepin est sacré roi une seconde fois par le pape. Il marche vers les Alpes contre les Lombards. Combat du Pas de Suze. Paix entre Pepin & Astolphe. Astolphe la rompt & assiége Rome. Pepin assiége Pavie. Il met le pape en possession de Ravenne. Commencement de la domination temporelle des papes. Mort du roi des Lombards. Didier lui succede. Tassillon duc de Baviere fait hommage à Pepin pour son duché. Mort du pape. Pepin dompte les Saxons. Il oblige Didier de faire justice au pape. Il enleve plusieurs places au duc d'Aquitaine. Révolte du duc de Baviere. Pepin défait à plate-coûture le duc d'Aquitaine. Il consent à une assemblée d'évêques sur la contrariété des images. Il réunit la principauté d'Aquitaine à la couronne de France. Constantin se fait pape par violence. Il est arrêté & mis en prison. Etienne est élu à sa place. Mort de Pepin. Caractere de ce prince.

HISTOIRE



HISTOIRE DE FRANCE.

SECONDE RACE.

P E P I N.



A couronne est le plus brillant objet de l'ambition, & le plus haut rang où elle puisse prétendre. Peu en sont tentés; parce que peu sont à portée d'y atteindre, tant est grande la distance qu'il y a entre le throne & l'état de fujet, quel qu'il puisse être. Comme donc dans l'idée des hommes, c'est-là le plus grand & le plus précieux de tous les biens, la plupart des peuples ont voulu que

747. 748.

747. 748.

Dieu seul en fût le dispensateur , & qu'il le fit tomber , par le bonheur de la naissance , à qui il lui plairoit de le donner. Tout conspire à en exclure ceux à qui ce titre manque , & à en conserver la possession à celui qui le possède par ce droit. La haine , l'envie , la jalousie , les intérêts particuliers s'unissent d'ordinaire , & agissent de concert avec la justice , contre quiconque penseroit à s'en emparer. Le crime qui en vient à bout malgré tous ces obstacles , est regardé toujours avec horreur ; mais par la bifarrerie des mêmes hommes qui le détestent d'abord ; si ce crime est heureux , & qu'il se soutienne , il est adoré , & souvent regardé comme le prodige de la politique , de la prudence , du courage , & comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

Pepin monte sur le throne , & donne commencement à la seconde race.

C'est une pareille entreprise qui réussit à Pepin , & à quoi la flatterie donna les plus belles couleurs pendant la vie de ce prince , & sous le regne de ses descendans. L'injustice en fut effacée par mille belles qualités qui reluisoient dans sa personne ; & enfin l'éloignement des temps , en lui ôtant le nom odieux d'usurpateur , ne nous permet plus de le regarder que comme un des plus grands rois qui ait jamais porté la couronne de France.

Ce fut lui qui exécuta le dessein d'élever sa famille sur le throne : mais , comme on l'a pû remarquer dans la suite de cette histoire , ce ne fut pas lui qui le forma le premier. Grimoald fils de Pepin premier du nom , entreprit de faire couronner son fils roi de la France Austrasienne. Il lui en coûta , aussi-bien qu'à ce fils , la liberté & la vie. Pepin II. petit-fils du premier par sa mere , & neveu de Grimoald , s'empara du royaume d'Austrasie ; mais il n'osa toucher à la couronne , ni prendre le nom de roi , se contentant de celui de duc ou de prince des François. Charles Martel fils de Pepin II. malgré l'estime & le crédit qu'il s'étoit acquis parmi les François par ses grandes victoires , ne put se conserver le rang de son pere , il fut obligé de faire un roi d'Austrasie , & de reprendre au moins le nom de sujet. Vers les dernières années de sa vie , le roi Thierry , dit communément Thierry de Chelles , étant mort , il ne lui donna point de successeur , & gouverna toute la monarchie François , non plus à l'ombre d'une vaine autorité royale , mais comme un souverain & comme le maître , à la
couronne

couronne près. Ses enfans après sa mort partagerent l'empire François comme leur patrimoine. Carloman eut l'Austrasie, avec la qualité de prince des François, & sans y reconnoître de roi. Pepin III. du nom, qui est celui dont je parle maintenant, eut la Bourgogne & la Neustrie : mais il fut encore obligé à y rétablir la royauté, & il mit sur le throne Childeric II. Ensuite étant devenu duc d'Austrasie par la retraite de son frere Carloman, il commença à penser efficacement aux moyens de se faire donner par les François, un nom dont ils accorderoient depuis long-temps à sa famille & à sa personne tous les avantages réels & toutes les prérogatives, & à faire mettre sur sa tête une couronne, dont il portoit seul tout le poids, & soutenoit si dignement la splendeur. Il considéra attentivement les difficultés qu'il avoit à vaincre, & il ne les crut pas insurmontables, comptant beaucoup sur son adresse & sur son courage. Voici comme il s'y prit.

La réputation qu'il s'étoit faite dans la guerre, le grand ordre qu'il avoit mis dans l'état, la douceur de son gouvernement, ses manieres agréables & engageantes lui avoient attiré l'admiration, le respect, l'amour, l'attachement de la nation, & de la plupart des grands. Le zele qu'il avoit fait paroître pour l'établissement & la propagation de la foi, & pour faire rentrer les églises & les monasteres dans leurs biens & dans leurs droits, lui avoient attaché le corps des évêques & des ecclésiastiques, dont son pere Charles Martel avoit encouru la haine, par les impositions à quoi la guerre & les nécessités de l'état l'avoient contraint. Le mépris où les rois étoient depuis si long-temps, s'augmentoient tous les jours, autant que l'estime de la famille des maires du palais qui gouvernoit, & où depuis un siecle on ne voyoit qu'une succession continuelle de grands hommes & de heros également habiles dans le gouvernement & dans la guerre. La comparaison odieuse des derniers descendans de Clovis avec les descendans de Pepin I. que les historiens de son regne & de ses premiers successeurs font à toute occasion dans leurs histoires, se faisoit dès-lors sans crainte & fort publiquement; elle passoit pour une justice qu'on rendoit au mérite & à la vertu, plutôt que pour une flatterie ou pour un moyen de faire sa cour : enfin on disoit tout haut que Pepin méritoit d'être roi; qu'il l'é-

748.

*Mesures qu'il
prend pour cela.*

toit en effet ; mais un autre étoit en possession du titre , & on regardoit toujours comme un crime de l'en dépouiller.

Pepin pour franchir cette barrière , où tous ses prédécesseurs s'étoient arrêtés , & pour faciliter à la nation une démarche où elle n'avoit pû encore être engagée , crut que l'intervention du pape pourroit lui être utile. Il s'agissoit , non pas de s'acquérir un droit à la couronne , que la seule naissance donnoit , mais de s'y faire un chemin sans embarras ; non pas d'emporter par raison le suffrage des peuples , mais de diminuer leur scrupule , de les surprendre , de leur imposer , & de les éblouir.

Depuis la conversion des François à la religion chrétienne , les papes avoient toujours eu quelque commerce avec nos rois , les uns plus , les autres moins , selon que les occurrences leur avoient rendu ce commerce ou nécessaire ou facile , & la subordination des évêques de France au souverain pontife s'étoit toujours conservée à peu près telle qu'elle étoit , lorsque les François entrèrent dans les Gaules. Saint Gregoire le grand ayant été élevé sur la Chaire de saint Pierre , eut soin d'entretenir beaucoup de correspondance avec les rois qui régnoient de son temps en France & avec la reine Brunehaud , tandis qu'elle fut régente du royaume d'Austrasie & du royaume de Bourgogne. Il s'acquit beaucoup de considération dans les cours de ces princes ; l'entreprise de la conversion des Anglois donna lieu à quantité de lettres qu'il écrivit à nos rois , à nos reines , & aux évêques de ce royaume , & le mérite de ce grand pape augmenta de beaucoup le respect & la déférence des François envers le saint siège. Gregoire II. Gregoire III. & Zacharie sous le gouvernement de Charles Martel , & sous le commencement de celui de Pepin , s'y attirèrent aussi une grande vénération , par le zèle qu'ils firent paroître pour la conversion des peuples de la Germanie , & pour la réformation des mœurs dans l'église de France.

Tom. I. Concil.
Gall.

Pepin contracta une étroite amitié avec ce dernier pape. Il seconda avec empressement ses grands desseins pour le bien de l'église , il s'appliqua beaucoup à faire valoir l'autorité de ses decrets en France , il le consultoit sur tous les points importants de discipline ecclésiastique qui regardoient les évêques , les prêtres , les moines , les religieuses. Il falloit lire ses

réponses dans les conciles, & on les y suivoit avec respect & soumission.

748.

Cette docilité des François pour le pape auroit été fort inutile à Pepin qui la leur avoit inspirée, s'il n'avoit en même-temps trouvé le moyen de le faire parler selon son intention. C'est en cela qu'il se servit habilement des conjonctures, qui ne pouvoient pas lui être plus favorables.

Constantin Copronyme empereur, suivant les traces de son pere Leon l'Isaurien, soutenoit, protégeoit, & étendoit de tout son pouvoir l'hérésie des Brise-images, odieux par conséquent aux Romains & à Zacharie, qui à l'exemple de ses prédécesseurs, détestoit publiquement cette hérésie, & la fureur avec laquelle on la répandoit par tout. D'autre part, les Lombards toujours aux portes de Rome, la menaçoient à tous momens d'une désolation prochaine. Le pape ne cessoit point de donner avis à l'empereur de l'extrémité, où les Romains se trouvoient réduits: mais au fond il n'appréhendoit gueres moins son secours, que les courses & l'invasion des Lombards. Gregoire III. dont il avoit pris la place, s'étant trouvé dans le même embarras, n'avoit point imaginé d'autre ressource, que la puissance de l'empire François. Il traitoit avec Charles Martel pour le faire entrer en Italie, lorsque la mort les surprit tous deux. Zacharie avoit les mêmes vûes, & Pepin ne l'ignoroit pas. Ce fut dans cette conjoncture qu'il résolut de s'ouvrir à ce pape sur le dessein, qu'il avoit formé de se faire déclarer roi des François, & sur ce qu'il attendoit de lui, pour en faciliter l'exécution.

Saint Boniface évêque de Mayence, continuoît alors de travailler avec grand zele à la conversion des peuples de la Germanie. Pepin l'avoit toujours secondé dans cette sainte entreprise avec une application, une bonté, & une libéralité qui l'avoient entierement gagné. Ce saint prélat avoit toute la confiance du pape, & l'avoit méritée par son humilité, par sa soumission, par son obéissance aveugle aux ordres du saint siége, & par le grand succès de ses travaux apostoliques. Pepin ne pouvoit faire au pape une proposition de cette nature par un homme qui en dût être mieux écouté.

Epistolæ Bonifacii ad Zachariam.

Toutes les grandes affaires ont toujours deux faces, & de tout temps on a vû, même jusques dans les schismes de l'église

Il met dans son parti Boniface

748.

Evêque de Mayen-
ce.

se, des saints prendre différens partis, selon les diverses manieres dont ils envisageoient les choses. Le danger où Rome étoit de succomber sous la puissance des Lombards, le déchaînement de l'empereur de Constantinople contre la religion catholique, les Sarasins maîtres de l'Espagne, & sur la frontière de France, où Charles Martel les avoit arrêtés, les églises de Germanie exposées de toutes parts aux incursions des nations voisines, qui étoient encore idolâtres, la puissance & la réputation de Pepin, qui seul pouvoit éloigner ou prévenir tant de maux, dont l'église étoit menacée, les suites fâcheuses de son mécontentement, les grands biens que produiroit encore dans la suite, la bonne intelligence entre lui & le saint siège, le peu qu'on ôtoit à un roi, indigne de l'être, & à une famille qui depuis près de cent ans n'en possédoit plus que le nom, tout cela représenté au saint prélat d'une maniere aussi forte & aussi persuasive, que celle dont Pepin favoit se servir quand il le vouloit, l'ébranla & le mit dans son parti. Il crut y voir par toutes ces raisons, le bien de l'église, celui de l'état, & la plus grande gloire de Dieu.

Epist. Bonifacii
ad Zachariam.

Il s'engagea donc à proposer l'affaire au pape, & lui envoya pour ce sujet un prêtre nommé Lulle, qu'il chargea d'une lettre contenant diverses difficultés, qui concernoient son ministère, & où il lui disoit que le porteur de cette lettre avoit des affaires secrètes à lui communiquer de vive voix & à lui seul. Il le prioit de lui répondre sur tout cela comme de la part & avec l'autorité de saint Pierre; afin qu'il pût être sûr de la volonté de Dieu dans la conduite qu'il auroit à tenir. Il y a beaucoup d'apparence que ces affaires secrètes étoient celles dont il s'agit. Le temps où ces lettres furent envoyées, la maniere mystérieuse dont elles étoient écrites, & qui ne pouvoit être que pour des choses de cette nature, & enfin la part que l'évêque eut dans l'exécution, font justement présumer, que c'étoit-là l'article secret.

750.

Epist. 13. Zach-
arie ad Bonifa-
cium.

Le pape lui fit réponse par le même prêtre, il résolut dans sa lettre les difficultés qu'il lui avoit proposées, & lui marqua qu'il a répondu de bouche aux autres choses dont Lulle lui avoit parlé de sa part, & que lui-même l'instruira de ce qui lui a été dit là-dessus.

Il fait approuver

La suite montra que cette réponse étoit conforme aux in-

ventions de Pepin , & que ce fut sur cela qu'on régla toutes les démarches qui se firent depuis. Pepin fit partir pour Rome Burcard évêque de Virsburg , & Fulrade abbé de saint Denys , maître de sa chapelle. Leur commission étoit de proposer au pape en forme de cas de conscience , si eu égard à la situation présente de l'Europe , il étoit à propos que dans l'empire François , qui seul étoit en état de défendre la religion , la qualité de roi fut séparée de la puissance royale ; savoir si cette puissance étant dans la famille de Pepin depuis cent ans , devoit être rejointe au nom de roi , dans un sujet aussi incapable que l'étoit Childeric , ou si le nom de roi devoit être réuni à la puissance royale dans la personne de Pepin , si capable de le bien soutenir , & de le rendre si utile à l'église & à l'état. Le cas fut examiné , & l'avis du pape fut , que vu l'état des choses , celui qui avoit l'autorité en main , pouvoit y joindre le nom de roi.

Les envoyés étant de retour avec la décision du cas , telle qu'on la souhaitoit , Pepin qui s'étoit déjà assuré de la plupart des seigneurs , convoqua une assemblée des états du royaume à Soissons. On y fit valoir les grands services que la famille des Pepins avoit rendus à l'état depuis tant d'années , & sous tant de regnes , le voisinage & la puissance formidable des Sarasins , toujours en disposition & dans la volonté d'envahir la France , comme ils avoient envahi l'Espagne , les révoltes continuelles des peuples tributaires de l'état , les démembrements qui s'en étoient faits au-delà de la Loire , suite funeste , disoit-on , du manque de respect & de soumission pour des princes , qui ne savoient se faire ni respecter ni craindre ; & l'on conclut , que pour remédier à ces désordres , & prévenir les maux dont l'état étoit menacé , l'unique moyen étoit d'unir au mérite & à la puissance déjà si établie par le consentement des peuples , ce qui y manquoit , pour la rendre aussi efficace & aussi respectable , qu'elle le devoit être , de prier le duc des François de laisser forcer sa modestie , vertu qui n'étoit pas moins héréditaire dans sa famille , que le courage , la prudence , le zèle pour le bien de l'état , & en un mot de souffrir qu'on changeât sa qualité de duc en celle de roi. On ajouta aussi-tôt qu'avant que de proposer un tel expédient , on l'avoit examiné , non-seulement selon tous

750.

*son dessein par le pape.*Anast. Eginard.
in Annal. ad an.
750.

750.
 Consilio Domini
 Papæ Zachariæ.
 Vita Caroli M. per
 Monac. Engo-
 litum.

*Il est proclamé
 roi, & Childeric
 conduit dans un
 monastere.*

Iperius in Chro-
 nico Sithiu. Chro-
 nic. Fontanell.
 Chronic. Frede-
 gar. continuat.
 cap. 117.

les principes de la politique la plus conforme aux intérêts de l'empire François, mais encore sur les regles de la conscience ; qu'on avoit consulté le souverain pontife, le pere commun des sujets & des princes, qu'il avoit jugé que l'avantage de l'église se trouvoit joint en cette rencontre avec le bien du royaume de France, & que c'étoit par son avis, qu'on avoit fait l'assemblée des seigneurs & du peuple, pour y faire cette proposition.

Ceux qui avoient le secret & qui étoient du complot, applaudirent hautement & tous ensemble à ce discours ; les autres n'eurent pas le tems de délibérer, & furent emportés par le torrent. Pepin fut sur le champ proclamé roi, & mis sur le throne avec sa femme Bertrade. On répandit dans le royaume, & l'on fit valoir parmi le peuple les specieux motifs de ce changement avec les éloges de Pepin ; & l'on eut soin de publier par-tout la réponse du pape. Childeric le seul intéressé n'avoit personne qui fût à lui, & vrai-semblablement il ne fut rien de tout ce qui se passoit, que lorsqu'on alla lui signifier sa déposition. On lui déclara qu'il falloit se laisser couper les cheveux, & après cette dégradation, on le conduisit au monastere de Sithieu au diocese de Terouane, c'est aujourd'hui l'abbaye de saint Bertin à saint Omer. Il y fut reçu moine par l'abbé Nanthaire, & y mourut trois ou quatre ans après. Il avoit un fils qui fut aussi rasé, & qu'on trouve avoir vécu depuis dans le monastere de Fontenelle, aujourd'hui saint Vandrille en Normandie.

Ainsi finit l'illustre race de Clovis & de Merovée, après plus de deux cents soixante ans de regne dans les Gaules. Outre la leçon si commune de l'inconstance & de la décadence des choses humaines qu'on peut apprendre par tout, on en trouve ici une importante qui regarde en particulier les princes ; c'est que l'oïveté, l'inapplication, la lâcheté, l'amour du plaisir & du repos, ne furent jamais les fruits & les avantages légitimes d'une couronne ; qu'ils en ternissent toujours l'éclat, & que si les vertus opposées ne la soutiennent, elle n'est jamais hors du danger d'être ébranlée & de tomber.

Eginard, in An-
 nal. ad an. 750.

Pepin cependant n'omit rien de tout ce que la politique lui put suggérer, pour autoriser son élection, & pour la faire regarder par les peuples comme un ordre du ciel. Il savoit en

quelle réputation de sainteté étoit l'évêque Boniface l'apôtre de la Germanie, & qui fut depuis martyr ; il voulut qu'il le sacrât lui-même, & recevoir de sa main l'onction sainte, comme David l'avoit reçue de Samuel, lorsqu'il fut choisi de Dieu à la place de Saül. Cette comparaison lui plaisoit, & on s'en servit alors, pour lui faire sa cour. La cérémonie se fit à Soissons, où s'étoit tenue l'assemblée. C'est le premier sacre de roi, qui soit marqué dans notre histoire par des écrivains dignes de foi, & s'il fut en effet le premier, comme on le croit assez communément, ce ne fut pas une des moindres adresses dont Pepin se servit, pour rendre sa personne plus auguste & plus vénérable à toute la nation.

Pepin sur le throne ne fut pas plus oisif, que lorsqu'il pensoit à y monter, & il jugea la guerre & les victoires aussi utiles pour s'y maintenir, qu'il les avoit crû nécessaires pour y arriver.

Pendant que tout étoit en France dans la soumission & dans le respect, son frere Grippon réfugié depuis plus d'un an chez le duc d'Aquitaine, employoit tout ce que sa haine & sa mauvaise fortune lui inspiroient de moyens, d'artifices, d'intrigues pour lui susciter des ennemis. Pepin entreprit de se le faire mettre entre les mains : il envoya un Heraut au duc d'Aquitaine, pour le lui demander. Ce duc se défendit de le livrer. Pepin sur ce refus se mit en chemin, pour passer la Loire. Sa seule approche épouvanta l'ennemi, & Grippon voyant son protecteur consterné, jugea bien qu'il ne feroit pas en sûreté dans ses terres ; il en sortit au plutôt, & après avoir été quelque temps caché ou errant en divers endroits, il rassembla ce qu'il put de troupes, & prit avec elles la route d'Italie, pour s'aller jeter entre les bras d'Astolphe roi des Lombards.

Pepin qui s'étoit bien douté, qu'il prendroit ce parti, & qui savoit que le nouvel ennemi qu'il pensoit à lui susciter, étoit plus puissant que le duc d'Aquitaine, envoya promptement ordre à Théodon comte ou gouverneur de Vienne, & à Frédéric qui commandoit dans la Bourgogne Transjurane, de se mettre en campagne, & d'empêcher, à quelque prix que ce fût, le passage de Grippon. Celui-ci prit sa route par la Savoye, & ce fut-là qu'il trouva les deux comtes avec des

750.

751.

Annales Meren-
ses ad an. 751.

Défaite de Grip-
pon.

Ibid.
Continuat Fre-
degar. c. 118.

troupes , pour lui disputer le passage dans la vallée de Moirienne. Il se mit en devoir de le forcer , le combat fut si sanglant , que les trois chefs des deux côtés , c'est-à-dire , Grippon & les deux comtes , demeurèrent sur la place. Ce fut une importante victoire pour Pepin , qui par la mort de Grippon , terminoit la guerre civile.

Il apprit cette nouvelle à Bonne sur le Rhin , à son retour de Saxe où il venoit de défaire les Saxons , & de leur imposer un nouveau tribut , pour châtimement de leur révolte , après leur avoir fait promettre de plus , qu'ils souffriroient qu'on prêchât l'évangile dans tout leur pays , & qu'ils lui répondroient de la vie de ceux qu'on y enverroit , pour y exercer cette fonction. Il châtia aussi les Bretons , qui avoient fait quelques desordres sur les terres de France. Il prit le château de Vannes , & obligea le comte de Bretagne à se soumettre.

Ces châtimens de peuples revoltés , tantôt à une extrémité du royaume , tantôt à l'autre , étoient depuis long-temps les occupations ordinaires de Pepin & de ses prédécesseurs : ils les prenoient volontiers , & elles étoient nécessaires pour leur réputation. Le succès qui ne manquoit gueres d'être heureux , montre que ces sortes de guerres n'étoient pas difficiles. Il étendit encore vers ce temps-là , les limites de l'empire François : ce fut du côté du Languedoc , où il fut appelé à l'occasion que je vais dire.

Après la destruction de l'empire des Gots en Espagne par les Sarasins , & que Charles-Martel eut rasé plusieurs places du Languedoc , qu'il prit sur ces nouveaux conquérans , un seigneur Got nommé Ansimonde , ramassa quelques restes du débris de sa nation , & s'empara de Nîmes , & Magalone , d'Agde & de Besiers , & ayant relevé les murailles de ces villes , s'en fit un petit état , qu'il conserva malgré le voisinage & la puissance des Sarasins. Il vit bien cependant qu'il faudroit à la fin succomber : c'est pourquoi il fit savoir à Pepin pendant la guerre de Saxe , ou un peu auparavant , qu'il vouloit se soumettre à son empire , & le reconnoître pour son souverain. Pepin reçut avec joie cette offre , qui ajoutoit à l'empire François les quatre villes que j'ai nommées. Cette acquisition lui donna lieu d'agir contre les Sarasins. Il fit faire des courses sur leurs terres , & assiegea Narbonne. L —
for

Force de la place l'obligea, à l'exemple de son pere Charles-Martel, de changer ce siège en blocus, & il ne la réduisit que trois ans après. Pendant ce temps-là, un des ducs Sarrasins appelé Solinoan, qui commandoit dans la Catalogne, se fit aussi son vassal, & se soumit à lui avec les villes de Barcelonne & de Gironne, dont ce duc étoit le maître.

Tandis que la terreur du nom de Pepin se répandoit au-delà des Pyrenées, il portoit ses armes avec encore plus de succès au-delà des Alpes.

Le pape Zacharie n'avoit pas vécu long-temps après le couronnement de Pepin. Il avoit eu pour successeur Etienne II. qui ne fut pape que trois ou quatre jours; & Etienne III. étoit alors sur la chaire de saint Pierre.

Astolphe se rend maître de Ravenne.

Après la retraite de Rachis roi des Lombards, qui se fit moine du Mont Cassin, Astolphe son frere avoit été élevé sur le throne de cette nation. Ce prince plein d'ambition & de courage, voyant que l'empereur Constantin Copronyme, occupé des affaires d'Orient, abandonnoit presque entièrement celles d'Italie, crut que le temps étoit venu d'en achever la conquête. Il vint avec une grande armée assieger, dans Ravenne, l'exarque Eutychius, qui après une assez vigoureuse défense fut obligé de se rendre, faute de secours; & en lui finit cette espece de gouvernement, qu'on appelloit l'exarcats, environ 185. ans après qu'il eut été établi. Il se retira en Grece, n'ayant point de quoi défendre les villes de la Pentapole, qui dépendoient de l'exarcats, & qui se rendirent aussi aux Lombards.

752.

Astolphe n'avoit plus gueres que Rome à subjuguier, pour se rendre bientôt maître absolu de l'Italie. Comme l'autorité des exarques s'étoit toujours étendue sur cette ville, il prétendit qu'étant maître de Ravenne, Rome devoit aussi être de sa dépendance, & le reconnoître pour son roi; & comme on refusa de lui en faire hommage, il fit faire des courses dans tout le territoire, ravager le pays, enlever les habitans, exiger des contributions, & au siège près, qu'il ne fit pas, c'étoit une guerre ouverte.

Anastasius Bibliothecarius.

Le pape Etienne fit tout ce qu'il put, pour le fléchir & l'engager à avoir quelque égard pour la chaire de saint Pierre. Il lui envoya le diacre Paul son frere avec des presens, afin

752.

de ménager avec lui quelque accommodement. Il réussit ; & on signa une paix ou une treve de quarante ans : mais au bout de quatre mois les Lombards la rompirent , & voulurent obliger les Romains à leur payer un tribut d'un sou d'or par tête , & de plus que Rome avec tout son territoire , reconnût le roi des Lombards comme son souverain.

Le pape envoya de nouveau vers ce prince les abbés des monasteres de saint Vincent & de saint Benoît , pour le faire ressouvenir de ses promesses & de son serment. Il les reçut mal , les traita avec beaucoup de mépris , & leur ordonna de se retirer chacun à leur monastere , avec défense de rentrer dans Rome.

Sur ces entrefaites arriva à Rome un envoyé de l'empereur , nommé Jean , portant ordre au pape d'agir de concert avec lui , & de faire en sorte qu'Astolphe envoyât quelqu'un de sa part à Constantinople , avec qui l'on pût traiter. L'officier de l'empereur & le frere du pape allerent trouver Astolphe , qui consentit enfin d'envoyer une personne à Constantinople , pour entendre les propositions de l'empereur.

Le pape joignit aussi un de ses gens à l'envoyé d'Astolphe , pour faire comprendre à Constantin que le roi des Lombards ne pensoit qu'à l'amuser ; que s'il vouloit sauver Rome & le peu qui lui restoit en Italie , il falloit au plutôt y faire passer une bonne armée , & que sans cela tout étoit perdu.

Cette négociation n'empêchoit point les Lombards de continuer leurs ravages ; & le pape de son côté , destitué de tout secours , s'adressoit à Dieu avec son peuple , faisoit des prières publiques la cendre sur la tête , les piés nuds , implorant le secours du Sauveur , dont il portoit en procession par la ville , une image miraculeuse , & au haut de la croix qui marchoit devant la procession , il avoit attaché le traité de paix que le roi des Lombards avoit signé , & depuis tant de fois violé. Mais le pape en recourant à Dieu , crut qu'il étoit de la prudence , de ne pas négliger les moyens humains.

Il connoissoit la cour de Constantinople , & n'en attendoit ni accommodement ni secours ; & c'est ce qui le détermina enfin à recourir au roi de France , à l'exemple de ses prédécesseurs.

Il écrivit donc à Pepin , & comme il prévoyoit bien que

les Lombards ne laisseroient jamais passer qui que ce fût, s'ils savoiēt qu'il allât de sa part en France, il donna ses lettres à un homme qui étoit venu par dévotion faire un pèlerinage à Rome, & que les Lombards qui ne s'en défioient point, n'arrêterent pas.

753.

Dans ces lettres, le pape après avoir fait l'exposition de l'état déplorable où se trouvoit Rome, prioit le roi de lui envoyer quelqu'un de sa part, qui l'invitât à passer en France, & qui sous son autorité que les Lombards craignoient, pût l'y conduire sans danger.

Pepin n'eut pas plutôt lû les lettres du pape, qu'il fit partir un évêque nommé Rodigange, pour l'assurer de sa protection, & fit suivre l'évêque peu de jours après par un seigneur de sa cour nommé Antaire, avec ordre de faire effort, que le pape fût conduit hors d'Italie en toute sûreté.

Cependant Astolphe fit bloquer Rome, & assiéger les plus forts châteaux d'alentour, & c'étoit dans cette extrémité, où les envoyés de France trouverent le pape à Rome, quand ils y arriverent. Presque en même-temps revinrent aussi de Constantinople, cet officier de l'empereur dont j'ai parlé, l'envoyé du pape, & celui du roi des Lombards, sans avoir rien conclu. L'officier de l'empereur apportoit seulement ordre au Pape, d'aller trouver lui-même le roi des Lombards, pour lui demander de sa part la restitution de Ravenne & des autres villes de l'exarcate, dont il s'étoit emparé. Le pape prévoyoit bien que ces demandes seroient fort inutiles : mais il voulut obéir. Il envoya donc prier Astolphe de lui accorder des passeports & sûreté pour sa personne, & pour ceux qu'il meneroit avec lui à cette entrevue.

Il fait bloquer Rome.

Astolphe lui ayant promis la sûreté qu'il demandoit, il partit de Rome pour se rendre à Pavie, où ce prince devoit lui donner audience. L'envoyé de l'empereur Constantin & les deux envoyés de France, se joignirent à lui, & le duc Antaire ayant pris les devans, prévint son arrivée à Pavie, pour faire entendre au roi des Lombards la part que son maître prendroit au traitement qu'on feroit au pape.

Quand Astolphe sut que le pape étoit proche, il lui envoya dire que dans l'audience qu'il lui donneroit, il prit bien garde à ne pas lui dire un seul mot touchant la restitution de Raven-

ne & de toutes les autres places de l'exarcat. Le pape ne répondit rien autre chose à l'envoyé, sinon qu'il ne craignoit rien, & que rien ne l'empêcheroit de s'acquitter de sa commission. En effet, après avoir offert quelques présens qu'il avoit apportés, non seulement il lui exposa ce qu'il avoit ordre de lui dire de la part de l'empereur : mais encore il le conjura les larmes aux yeux, de remettre les choses dans l'état où elles étoient avant ses nouvelles entreprises, & de rendre à l'église de Rome tout ce qu'il lui avoit enlevé.

Astolphe résolu à tout refuser sur cet article, ne se laissa toucher ni par les larmes, ni par les présens du pape. L'envoyé de l'empereur qui lui présenta des lettres de la part de son maître, ne fut pas plus favorablement écouté. Sur quoi les envoyés de France dirent à Astolphe, qu'ils avoient ordre de leur maître de le prier, de ne pas s'opposer au dessein que le pape avoit pris de se retirer en France, ne pouvant plus demeurer avec sûreté ni avec bienséance à Rome.

Cette proposition embarrassa le roi des Lombards, & lui donna de l'inquiétude : il tira le pape à quartier, & lui demanda s'il avoit pris en effet cette résolution. Le pape lui répondit nettement qu'oui. Astolphe fit ce qu'il put pour l'en détourner, & les jours suivans il lui envoya secrètement plusieurs de ses confidens, pour tâcher de lui ôter cette pensée, l'assurant qu'il n'avoit rien à craindre de lui, & qu'il le traiteroit toujours avec le respect & les égards dûs au chef de l'église : mais rien ne fut capable de faire changer le pape. Enfin Astolphe dissimulant son chagrin, lui demanda encore une autre fois en présence de l'évêque envoyé de Pepin, s'il étoit entièrement déterminé à se retirer en France. Le pape lui ayant répondu qu'il étoit toujours dans cette pensée, & qu'il l'exécutoit, pourvu qu'on ne lui en ôtât pas la liberté : *Je vous la donne toute entiere*, répondit le roi des Lombards.

C'étoit bien contre son sentiment qu'il parloit ainsi. On faisoit avec quelle colere il s'étoit exprimé plusieurs fois là-dessus, & ce qu'il avoit à appréhender de ce voyage ; mais arrêter le pape contre la foi publique, & refuser aux envoyés de France la permission qu'ils lui demandoient, de l'amener avec eux, comme il le souhaitoit, ç'eût été quelque chose de trop violent.

Le pape partit donc de Pavie le quatrième de Novembre avec les deux envoyés, quelques évêques, & d'autres personnes de son clergé. Il fut qu'on devoit lui susciter de nouveaux obstacles pendant le chemin : c'est pourquoi il fit grande diligence jusqu'aux passages des Alpes, qui séparaient les terres de France d'avec celles des Lombards. Il arriva sans aucune fâcheuse rencontre au monastere de saint Maurice sur le Rhône, au-dessus du Lac de Geneve ; il s'y reposa quelques jours, durant lesquels l'abbé Fulrade & le duc Rotalde arriverent de la cour, pour le complimenter de la part de Pepin, l'assurer qu'il seroit reçu en France d'une manière digne d'un souverain pontife, & qu'on feroit en sorte, qu'il ne la regardât pas comme un lieu d'exil.

Pepin qui étoit à Thionville, ayant su que le pape étoit parti du monastere de saint Maurice, lui envoya le prince Charles son fils, & s'avança jusqu'à Pont-yon, maison royale, dont le nom subsiste encore aujourd'hui dans un bourg du Pertois. Il alla une lieue au-devant de lui, accompagné de la reine, de ses fils, & d'un grand nombre de seigneurs. Il descendit de cheval pour saluer le pape, & sans lui vouloir permettre de descendre lui-même, il l'accompagna marchant à pié pendant quelque temps. Cette réception se fit le sixième de Janvier jour des Rois de l'année 754. De-là ils vinrent ensemble à Paris ; ensuite le pape alla à l'abbaye de saint Denys, où le roi lui avoit fait préparer son logement.

Il y demeura pendant l'hiver, & y tomba dans une grande maladie, dont la guérison subite fut attribuée au saint Martyr patron de cette abbaye & de la France. Quelque temps après il vint trouver le roi à Chiersi, maison royale sur la rivière d'Oise, à six ou sept lieues de Noyon, pour lui proposer de faire la guerre au roi des Lombards, en se déclarant le défenseur & le protecteur de l'église Romaine, contre les usurpations de ce prince. Le roi lui dit qu'il acceptoit avec joie ces qualités, qu'il s'en faisoit honneur, & qu'il tâcheroit de les soutenir avec dignité.

Cependant Astolphe prévoyant bien que le voyage du pape aboutiroit là, pensa sérieusement à détourner ce coup qu'il appréhendoit, & n'omit rien pour l'éviter. Il crut qu'il ne pouvoit rien opposer de plus efficace aux instances du pape,

753.

754.

*Le pape se retire en France.**Continuar. Fredegar. c. 119. Anastasius.*

753.

que les prières du frere de Pepin même. Ce frere étoit Carloman, autrefois duc d'Austrasie, & qui après avoir gouverné plusieurs années la France avec lui, dans une union & une concorde admirable, avoit renoncé au monde, comme je l'ai raconté, & s'étoit fait moine du Mont-Cassin. Astolphe le fit venir avec son abbé, leur représenta les suites funestes de la guerre que le pape avoit dessein d'attirer en Italie, leur fit entendre qu'il avoit de quoi se bien défendre, & que s'il demeurait vainqueur, comme il l'espéroit, il se souviendrait de ceux qui l'auroient servi, ou qui auroient été indifférens pour ses intérêts; qu'il vouloit les en charger en cette occasion, & faire épreuve de leur zele; qu'il falloit que Carloman partît incessamment pour la cour de France, afin d'y maintenir le roi dans la bonne intelligence qui étoit depuis long-temps entre les François & les Lombards, & d'y rompre les mesures que le pape prenoit pour lui faire déclarer la guerre. L'abbé ne put pas se dispenser d'obéir au roi, ni Carloman à son abbé. Il se mit en chemin, & arriva à Chierli auprès du roi son frere, dans le temps que le pape y étoit.

Eginard. in Anal.

Mort de Carloman.

Ses remontrances furent inutiles; soit qu'il les fit mollement, comme il y a bien de l'apparence; soit que Pepin trouvât trop son avantage & sa gloire dans cette guerre. Carloman quelque temps après reprit la route d'Italie, & mourut en chemin, étant encore sur les terres de France. (a)

Anastasius.

Pepin néanmoins avant que d'en venir aux armes, crut devoir employer la voie de la négociation. Il envoya jusqu'à trois diverses fois au roi des Lombards, pour lui faire des propositions d'accommodement: mais comme on y mettoit pour condition essentielle, la restitution de Ravenne & des autres places de l'exarcat, avec la liberté & l'indépendance de Rome, ces propositions ne furent point acceptées.

Le roi des Lombards se rendoit d'autant plus difficile, qu'il étoit bien informé de la répugnance que les plus considérables du conseil de Pepin, & des seigneurs François, avoient pour ces expéditions d'Italie, qui depuis l'établissement de la monarchie, avoient été pour la plupart fort funestes aux armées Françaises, souvent peu glorieuses, &

(a) Il mourut à Vienne dans un monastere où Anastase dit qu'il se retira

par ordre du pape & du roi.

presque toujours fort inutiles. Plusieurs seigneurs allerent jusqu'à dire à Pepin, que quelque attachement qu'ils eussent pour sa personne, ils ne le suivroient pas dans cette entreprise. Il usa de toute son adresse pour les ramener, & il en vint à bout : ainsi de part & d'autre on se prépara à la guerre.

Tandis qu'on en faisoit les préparatifs en France, Pepin combloit le pape d'honneurs, & le peuple lui rendoit par-tout des respects, & avoit pour lui la vénération que méritoit sa qualité de vicaire de Jesus-Christ. Ce prince qui mettoit tout à profit, crut pouvoir tirer quelque avantage de cette impression, que la présence du souverain pontife faisoit sur l'esprit des François. Il avoit été sacré roi par saint Boniface évêque de Mayence : il voulut l'être de nouveau par les mains du pape, qui y consentit volontiers. La cérémonie se fit dans l'église de l'abbaye de saint Denys : la reine Bertrade & les deux princes Charles & Carloman fils de Pepin, reçurent aussi l'onction royale de la main du pape. Il conféra aussi en son nom & au nom de la république Romaine à Pepin & à ses deux fils le titre de patrice des Romains, & lui & ses successeurs le leur donnoient toujours depuis dans l'inscription des lettres qu'ils lui écrivoient. Pepin s'en faisoit lui-même honneur dans les monumens publics, comme on le voit dans une piece de monnoie de ce prince où l'R. & le P. du revers ne peuvent signifier que *Romanorum patricius*.

754.

Eginard. in vita Carol. M.

Pepin est sacré roi une seconde fois par le pape.
Eginard. Anastasius.



Ce pontife en donnant sa bénédiction aux seigneurs François, les conjura au nom de saint Pierre, dont le seigneur lui avoit confié l'autorité, de maintenir la couronne dans la famille de Pepin, que Dieu par une providence toute particu-

PIPINUS. Le P. entre les deux I sert aux deux premières syllabes, l'N est à la gauche, l'I à la droite, l'V est en partie

formé du bas du P. Revers. *Romanorum Patricius*.

754.

Anastasius.

*Il marche vers
les Alpes contre
les Lombards.*

*Combat du Pas
de Suze.*

Anastasius. Con-
tinuat. Fredegar.
Epist. Stephani
Papæ ad Pepi-
num.

liere, avoit choisi & exalté pour la défense de l'église & du saint siège apostolique. Pepin de son côté promit solennellement au pape, & les deux princes ses fils le promirent aussi, d'être les défenseurs du saint siège, & de regarder comme leurs ennemis, tous ceux qui le feroient du pape & de ses légitimes successeurs.

Au sortir de cette cérémonie, le roi tint à Paris une assemblée des principaux seigneurs de l'état, où il leur déclara de nouveau la résolution qu'il avoit prise de faire la guerre au roi des Lombards, pour la défense de l'église & la restitution de l'exarcate de Ravenne. Tous y applaudirent, & quelque temps après, on marcha en corps d'armée par Lyon & par Vienne vers les Alpes, & on fut en état de les passer au commencement de Septembre.

Le pape avec le consentement du roi, écrivit durant cette marche au roi des Lombards, pour l'engager à prendre des sentimens de paix, le conjurant d'écouter la justice, & d'empêcher, tandis qu'il étoit encore en son pouvoir, l'effusion de tant de sang qu'on alloit répandre. Le roi fit porter les lettres du pape par un envoyé, qui avoit ordre de faire les mêmes remontrances de sa part. Astolphe reçut & les lettres & les remontrances avec une fierté, qui fit connoître à l'envoyé, qu'il n'y avoit plus rien à ménager.

Sur l'avis que Pepin en eut, & sur ce qu'il apprit en même temps qu'Astolphe venoit au-devant de lui, afin de lui disputer le passage des Alpes, il détacha un corps de troupes choisies, pour aller se saisir du Pas de Suze, ou pour empêcher au moins qu'Astolphe ne le passât. Ces troupes marchèrent assez promptement pour pouvoir empêcher le passage d'Astolphe, & pour s'emparer du défilé du côté de France : mais il s'en étoit déjà rendu maître du côté qui regarde l'Italie. Le roi continuoit cependant sa marche par le val de Morienne avec de grandes difficultés. Il se donna un grand combat au pas de Suze, rapporté diversément par les anciens historiens. Les uns disent qu'Astolphe fit attaquer le détachement de l'armée Françoisé, qui gardoit le passage, avant que le reste de l'armée eût joint ce détachement ; d'autres que ce furent les François qui attaquèrent les Lombards. Mais tous conviennent que les troupes Françoises y firent des prodiges de

de valeur ; qu'un assez grand nombre de soldats ayant grimpé sur des rochers escarpés , en se poussant les uns les autres , vinrent prendre les ennemis par derriere ; que l'armée des Lombards fut défaite par les troupes de France , moins nombreuses que les leurs , & qu'Astolphe fut contraint de se jeter dans Pavie , où Pepin alla aussitôt l'assiéger.

754.

Après quelques jours de siège , le pape pria le roi de faire encore une tentative pour la paix , & le roi le voulut bien. Il fit faire à Astolphe les mêmes propositions qu'on lui avoit déjà faites tant de fois , s'offrit de lever le siège , & de sortir d'Italie , pourvu qu'il voulût quitter Ravenne , & les autres places de l'exarcate , & ne plus inquiéter le pape dans Rome.

*Paix entre Pepin & Astolphe.
Epist. Stephani ad Pipinum.*

Astolphe s'estimant heureux d'échapper à ce prix , signa tout ce qu'on voulut , promit avec serment , & les seigneurs Lombards aussi , de rendre au plutôt Ravenne , donna pour sûreté de sa parole quarante otages , & consentit que le pape se mit dès-lors en possession de la ville de Narni.

Pepin fit plus ; car comme c'étoit à lui , & non pas à l'empereur , que cette cession se faisoit , & que l'exarcate devoit par là sa conquête , dont il prétendoit avoir droit de disposer , il en fit une donation dans les formes & par écrit au pape & à l'église Romaine : après quoi il fit conduire le pape à Rome par l'abbé Fulrade avec un assez bon nombre de troupes , sous le commandement de Jérôme , fils naturel de Charles-Martel , & ensuite il repassa en France avec son armée.

756.
Annal. Fuld. ad an. 756.

Anastasius;

Astolphe tiré du mauvais pas où il s'étoit trouvé engagé , jugea qu'on avoit mis sa liberté à trop haut prix. Il commença à user de délais , & à différer sous divers prétextes , la restitution de Ravenne & des autres places : il fit sous main des préparatifs , pour se mettre en état de résister aux François , dont il prévoyoit bien le retour , & fit tout de nouveau des courses dans le territoire de Rome. Le pape fit partir l'abbé Fulrade , pour en donner avis à Pepin , & pour le prier de ne se point laisser gagner par les prières & par les artifices de ce prince violateur de ses sermens , de se souvenir que c'étoit à saint Pierre qu'il avoit fait la donation de l'exarcate , & qu'il étoit de son honneur & de sa piété de la soutenir , & d'en procurer l'exécution.

Epist. Stephani ad Pipinum.

756.

Epist. Stephani
ad Pipinum.

Mais le pape fut encore plus consterné, lorsque le premier jour de Janvier, il vit Rome investie par l'armée d'Astolphe, qui s'étant partagée en differens corps, s'empara de tous les postes des environs, & de tous les chemins qui conduisoient à la ville. La premiere chose que fit ce prince, fut de sommer les Romains de lui livrer le pape, de lui ouvrir leurs portes, avec promesse de ne leur faire aucun mauvais traitement, les menaçant, s'ils se mettoient en devoir de se défendre, de renverser leurs murailles, & de les faire tous passer sans quartier au fil de l'épée.

Astolphe la rompt
& assiege Rome.

Sur le refus qu'on fit de se rendre, il abandonna à ses soldats tous les environs de Rome, où ils firent des ravages, & exercerent des cruautés sans exemple. Enfin, il commença le siège & les attaques avec toutes sortes de machines.

Les Romains animés par les exhortations du pape, & par l'exemple des soldats François que Pepin lui avoit laissés, se défendirent avec vigueur. On se servit de toutes sortes de moyens, pour faire sortir quelqu'un de la ville, afin d'aller donner avis au roi de France de l'état des choses : mais les passages étoient si bien gardés, & la ville si serrée, que rien ne passoit. Le cinquante-cinquieme jour du siège, le pape eut avis, qu'un vaisseau en un endroit de la côte étoit prêt de faire voile pour la France, & comme le côté de la Mer n'étoit pas si bien gardé par les Lombards, un évêque nommé George, l'abbé Garnier, & le comte Homaric, furent assez heureux, pour s'échaper par-là, & passerent en France avec une lettre du pape.

Cette lettre étoit écrite au nom de tous les Romains, adressée non seulement au roi, mais encore à ses deux fils Charles & Carloman, à qui il donne aussi la qualité de rois & de patrices Romains, aux évêques, aux abbés, aux prêtres, aux moines, aux ducs, aux comtes & à toute l'armée François, pour les conjurer de ne pas abandonner l'église Romaine dans une si fâcheuse conjoncture, & de contribuer de tout leur pouvoir, à la délivrer des mains de ceux qui la vouloient exterminer. Le pape joignit une lettre à celle-ci, où il fait parler saint Pierre, comme s'il écrivoit lui-même au roi & à tous les François. Rien n'étoit plus pressant, plus pathétique & plus glorieux à la nation.

Pepin n'avoit pas attendu ces lettres du pape, pour se préparer à le secourir : car dès qu'il fut que le roi des Lombards différoit l'exécution du traité de Pavie, il avoit pris la résolution & les moyens de l'y contraindre ; de sorte que quand les lettres arriverent , il étoit prêt à se mettre en marche. Il se rendit donc promptement en Provence, & se disposa à passer une seconde fois les Alpes.

756.

Anastasio

Mais sur ces entrefaites , arriverent en Italie des envoyés de l'empereur de Constantinople , qui sur la nouvelle qu'on y avoit eue de la guerre que Pepin avoit déclarée aux Lombards & des grands avantages qu'il avoit remportés, venoient le féliciter, le remercier de la part qu'il prenoit aux intérêts de l'empire, & le prier de continuer la guerre.

Ils furent surpris de trouver Rome assiégée par Astolphe ; & lui demanderent permission d'y entrer, pour parler au pape. Il la leur accorda volontiers, voyant bien que les intérêts du pape n'étoient plus ceux de l'empire, & espérant que l'arrivée de ces envoyés lui causeroit de l'embarras. Le pape leur apprit l'état des choses, la nécessité où il avoit été d'avoir recours à la France, se trouvant entièrement abandonné de l'empereur, & que l'armée des François étoit encore sur le point de passer les Alpes, pour venir faire lever le siège de Rome.

Ils eurent peine à croire ce dernier article : ils se persuaderent ou que le pape se flatoit, ou qu'il affectoit de paroître sûr de ce secours, pour les intimider & les empêcher de faire trop valoir l'autorité de l'empereur, qu'on ne reconnoissoit plus dans Rome. Ils lui déclarerent l'ordre qu'ils avoient de passer en France. Il leur dit qu'ils arriveroient trop tard, & qu'avant qu'ils y débarquassent, le roi seroit en Italie. Ils ne laisserent pas de partir avec un nouvel envoyé du pape. En arrivant à Marseille, ils apprirent, comme on le leur avoit prédit, que le roi avoit déjà passé les Monts. Cela les chagrina ; & sachant que l'envoyé du pape avoit dessein d'aller joindre le roi au plutôt, ils firent tout ce qu'ils pûrent pour l'en empêcher. N'ayant pû en venir à bout ils firent prendre les devans à l'un d'eux nommé Grégoire, qui arriva auprès du roi, comme il étoit déjà assez près de Pavie.

Il lui fit ses complimens & des remerciemens au nom de

H h ij

756.

l'empereur , & enfin le pria , qu'en cas qu'il pût obliger le roi des Lombards à céder Ravenne & les autres places de l'exarcate , il voulût bien permettre qu'elles retournassent sous l'obéissance de l'empereur leur ancien & légitime maître. L'ambassadeur accompagna sa requête de plusieurs présents fort magnifiques.

Le roi répondit , qu'il étoit bien fâché d'avoir un engagement indispensable contraire à ce qu'il souhaitoit de lui ; que l'empereur ne lui avoit jamais proposé de faire la guerre au roi des Lombards ; que ce n'étoit ni l'ambition , ni l'intérêt , ni aucun autre motif humain , qui la lui avoient fait entreprendre ; qu'il n'avoit en vue que le bien & l'honneur de l'église Romaine ; que cette guerre étoit la guerre de saint Pierre ; qu'il ne la faisoit que pour la gloire de ce saint , qui en auroit tout l'honneur , & les papes ses successeurs tout le profit ; qu'il s'y étoit engagé par serment ; que rien ne le feroit changer , & que ce n'étoit point à l'empereur qu'il enlevoit Ravenne , mais au roi des Lombards.

*Pépin assiège
Pavie.*

L'envoyé de l'empereur se retira avec cette désagréable réponse , & le roi , qu'Astolphe avoit crû devoir tourner du côté de Rome , alla une seconde fois mettre le siège devant Pavie. Cette diversion eut tout l'effet que Pépin en avoit attendu. Astolphe qui trouva beaucoup plus de difficulté à forcer Rome qu'il ne s'étoit imaginé , apprit en même-temps que Pavie étoit aux abois , & prévint qu'après la prise de cette place , il seroit en danger de perdre tous les états ; c'est pourquoi il envoya demander la paix à Pépin. Ce prince répondit qu'il seroit toujours prêt à la faire , pourvu qu'on exécutât le traité de Pavie , & qu'on y ajoutât encore la ville de Comachio , pour la peine qu'on lui avoit donnée de passer une seconde fois les Alpes , une grosse somme d'argent pour les frais de son armement , & le tribut annuel de douze mille sous d'or , que les Lombards payoient autrefois à la France , & qu'ils avoient racheté du temps de Clotaire II. Astolphe tout fier & tout hautain qu'il étoit , voyant le mal sans ressource , accorda tout , & en passa par où l'on voulut. Il confirma le traité de l'année précédente , avec l'addition de Comachio & les autres conditions. La donation de toutes ces places à l'église Romaine , au pape & à tous ses successeurs ,

*Annales Meren-
ses & Fuldens. ad
an. 756.*

fut faite & mise de nouveau par écrit. Et nous avons, dit Anastase, bibliothécaire de l'église Romaine, de qui j'ai tiré toute cette relation, nous avons, dans nos archives, cette domination bien conservée jusqu'à maintenant. Il vivoit environ cent ans après le temps dont je parle. L'affaire étant conclue, le roi alla faire ses dévotions à Rome. Il y demeura peu, pour ne pas augmenter la jalousie des Grecs, & prit la route de France.

756.

Monachus S.
Gall. l. 2. c. 23.

Mais de peur qu'Astolphe ne retombât dans ses infidélités ordinaires, il voulut avant que de sortir d'Italie, qu'on en vînt à l'exécution du traité. Il envoya l'abbé Fulrade, accompagné des officiers Lombards, pour prendre possession de Ravenne & des autres places cedées. Cet abbé prit des otages de toutes ces villes, se fit suivre par les plus considérables habitans jusqu'à Rome, & mit les clés de toutes ces places sur le tombeau de saint Pierre, comme pour l'en mettre en possession, aussi-bien que tous ses successeurs. C'est là proprement le commencement de la domination temporelle des papes, qui ajouta un grand relief à leur pontificat.

Il met le pape en possession de Ravenne. Commencement de la domination temporelle des papes.
Anastasius.

Jusqu'au temps du grand Constantin, l'appanage le plus ordinaire des successeurs de saint Pierre étoient les persécutions; & souvent le martyre; l'oppression & l'humiliation où le paganisme régnant les tenoit, ne les empêchoit pas d'être reconnus par les catholiques de toutes les nations de la terre, pour vicaires de Jesus-Christ, pour chefs visibles de l'église universelle, avec cette prééminence à l'égard de tous les évêques du monde, qu'on ne peut leur contester, sans devenir schismatique & hérétique. Constantin étant monté sur le trône, honora dans leur personne, Jesus-Christ qu'il reconnoissoit publiquement pour l'auteur de ses victoires; & dès-lors furent ajoutés à leur dignité & à leur autorité spirituelle, tant d'éclat & tant de biens temporels, qu'Ammien Marcellin auteur payen, qui vivoit sous le regne des enfans de Constantin écrit en parlant de la papauté, que cette place étoit dès-lors devenue un objet digne de la plus noble ambition. Il y eut néanmoins de la vicissitude à cet égard sous les regnes suivans, selon que les empereurs étoient plus ou moins zelés pour l'honneur de l'église, selon qu'ils étoient catholiques ou hérétiques, selon qu'ils se déclaroient contre les hérétiques, ou qu'ils

Ammianus l. 27.

756.

les soutenoient. Les Eutychiens & les Monothelites attirèrent bien des mauvais traitemens aux papes; les Erules, les Ostrogots, les Lombards, partie ariens, partie payens, qui s'emparèrent, les uns après les autres, de l'Italie, les firent beaucoup souffrir, & au lieu de cette magnificence, dont parle l'auteur que je viens de citer, on vit du temps de Theodoric roi des Ostrogots, le saint pape Jean premier, obligé de faire le voyage de Constantinople sur un cheval d'emprunt.

Depuis l'établissement de l'exarcat de Ravenne, les gouverneurs d'Italie pour l'empereur, ayant établi leur siège dans cette ville, l'autorité des papes fut plus grande dans Rome: mais cette capitale du monde étoit toujours sous la domination des empereurs, & dépendante de l'exarcat, & l'empereur ou l'exarque y envoyoient des ducs pour la gouverner. L'hérésie des Brises-images, qui rendit l'empereur Leon l'Isaurien, infiniment odieux aux Romains, fut une occasion aux papes, de se soustraire presque entièrement à son obéissance. Enfin la persécution des rois Lombards leur attira la protection de Pepin, à qui, comme nous venons de le voir, ils sont redevables de cette domination temporelle, qui s'est encore depuis beaucoup étendue.

*Mort du roi des
Lombards.*

Astolphe néanmoins, quelques-temps après le départ de Pepin, songea de nouveau aux moyens de se relever du traité de Pavie, & de la perte qu'il avoit faite en le signant. Ravenne & plusieurs autres places cedées étoient entre les mains du pape; mais elles n'y étoient pas toutes. Faenza & Ferrare étoient du nombre de celles qui n'avoient pas encore été livrées, & Astolphe faisoit tous les jours naître de nouveaux incidents, pour en retarder la restitution. Selon toutes les apparences, il en fût venu à une nouvelle guerre, mais sa mort arrivée par un accident subit, ne le lui permit pas. Il tomba de cheval à la chasse, & mourut peu de jours après de cette chute, sans laisser d'enfans pour lui succéder.

*Annales Meten-
ses, an. 756. Egi-
nard.*

Cette mort mit la division parmi les Lombards. Un de ses généraux nommé Didier, qui se trouva fort à propos pour lui, à la tête d'un corps d'armée dans la Toscane, fut un des prétendants au throne. La plupart des grands seigneurs du pays se déclarèrent contre lui, & résolurent entre eux de lui opposer Rachis frere du feu roi. Ce Rachis avoit déjà régné

avant Astolphe : mais ayant été touché d'un entretien qu'il eut avec le pape Zacharie , sur l'état de sa conscience , & sur les grandes vérités du salut , il avoit renoncé au throne , l'avoit cédé à son frere Astolphe , & s'étoit fait moine au Mont-Cassin. Jamais aucun siecle ne produisit plus de ces sortes d'exemples , & Rachis avoit eu pour modeles de cette retraite , Carloman frere de Pepin , & Hunalde duc d'Aquitaine. Quelques seigneurs Lombards vinrent le trouver de la part des autres , pour le prier de reprendre le gouvernement de la nation , qui se trouvoit sans chef , lui remontrèrent qu'elle étoit sur le point de se voir ruiner par les guerres civiles , que Didier avoit une armée à lui ; mais qu'eux ne pouvant se résoudre à le reconnoître , en alloient lever une de leur côté , & que le roi des François n'attendoit que cette division , pour les subjuguier , & pour se rendre maître de l'Italie , où il n'étoit déjà que trop puissant.

Rachis ou touché de ces motifs , ou ennuyé du couvent , se laissa tenter par cette proposition , & l'écouta. Aussi-tôt par son ordre les seigneurs Lombards commencerent à faire de grandes levées de troupes pour le mettre à leur tête , & aller combattre Didier. Anastasius.

Ce général sur cette nouvelle , prit le parti qu'il devoit prendre pour réussir ; il écrivit au pape , pour le supplier de se déclarer en sa faveur , & de lui procurer la protection du roi de France , lui promettant que si-tôt qu'il seroit sur le throne des Lombards , la premiere chose qu'il feroit , seroit d'exécuter entierement & de bonne foi le traité de Pavie , & que de plus il lui donneroit la ville de Bologne avec tout son territoire. Epist. Stephan.
ad Pipinum.

Dès-lors le pape commença à s'appercevoir qu'il étoit prince & qu'il alloit faire désormais en Italie , une toute autre figure que ses prédécesseurs. Il n'avoit garde de rien promettre sans l'avis de l'abbé Fulrade , qui étoit demeuré auprès de lui de la part de Pepin. L'abbé n'hésita pas sur la proposition de Didier. Il voulut lui-même se charger de cette négociation , & partit avec Paul frere du pape , & une autre personne de son conseil , pour se rendre en Toscane auprès de Didier. On fut bientôt d'accord sur les conditions du traité , qui furent de remettre au plutôt entre les mains du pape toutes

756.

*Didier lui suc-
cede.*

les places cedées par le traité de Pavie, & d'y ajoûter Bolôgne & ses dépendances; & on commença par prendre possession de Faenza & de tout le duché de Ferrare.

En même-temps le pape envoya à Rachis un prêtre de son église nommé Etienne, pour lui représenter le sacrilège qu'il alloit faire, en quittant l'état qu'il avoit embrassé, & lui ordonner de sa part de rentrer dans son monastere. Il traita ensuite avec les seigneurs Lombards, leur fit concevoir que le pape & la France se déclarant pour Didier, leurs efforts seroient vains, & n'aboutiroient qu'à leur ruine. Il agit si efficacement, que chacun se retira chez soi, & Rachis dans son monastere: les troupes furent congédiées, & Didier reconnu pour roi de toute la nation.

*Epist. Stephan.
ad Pipinum.*

Les villes de Spolete & de Benevent, qui avoient toujours été du royaume des Lombards, prirent cette occasion de s'en détacher, & sans que Didier s'y opposât, elles se mirent sous la protection de la France & de l'église Romaine, & élurent chacune leur duc. C'est ce que nous apprend la lettre, que le pape écrivit à Pepin sur la conclusion de cette grande affaire, où après mille louanges & des actions de grâces, des protestations de reconnoissance exprimées dans les termes les plus touchans, il le prie d'approuver tout ce qui avoit été fait, & d'accorder son amitié au nouveau roi des Lombards.

Ibid.

Tandis que tout cela se passoit en Italie, les envoyés de l'empereur étoient à la cour de France, & continuoient de faire tous leurs efforts auprès du roi, pour l'engager à avoir quelque égard aux intérêts de leur maître, qu'on dépouilloit de son domaine, sous prétexte qu'on l'enlevoit aux Lombards qui l'avoient envahi. Le pape de son côté sollicitoit le roi de demander aux envoyés de l'empereur la main-levée de quelques terres de l'église Romaine, qu'on lui avoit confisquées dans la Sicile; que ce prince fit cesser la persécution qu'il faisoit aux catholiques, & qu'il se soumît aux décisions de l'église touchant le culte des images. La suite & le tour que les affaires commencerent à prendre, montrent bien que le pape étoit plus écouté que l'empereur.

Pepin du milieu de la France donnoit ainsi le branle aux affaires d'Italie, & se servoit avantageusement de l'admiration que les peuples avoient de son courage & de sa sagesse, pour
affermir

affermir de plus en plus sa puissance, & assurer la couronne à sa postérité.

756.

Il tint au printemps à Compiègne une de ces diètes ou assemblées générales des François, qu'on avoit appelées autrefois le champ de Mars, & qui s'appellerent depuis le champ de Mai, parce qu'il en changea le mois, & les fit tenir au premier de Mai, au lieu qu'auparavant on les tenoit ordinairement au premier de Mars. On voit néanmoins par la suite de l'histoire qu'on ne s'astreignoit pas si exactement au jour & au mois.

La principale chose qui se fit dans celle dont je parle, fut l'hommage que Tassillon duc de Bavière & neveu de Pepin, lui rendit pour son duché, en présence des principaux seigneurs Bavarois, & le serment de fidélité qu'eux & le duc lui firent, & qu'ils renouvelèrent par ses ordres après l'assemblée, sur les corps de saint Denys, de saint Germain & de saint Martin. Il voulut qu'ils fissent cet hommage & ce serment, non-seulement à lui, mais encore à ses deux fils Charles & Carloman, comme à ses successeurs, qui avoient déjà reçu l'onction de la main du pape Etienne.

Tassillon duc de Bavière fait hommage à Pepin pour son duché.

Ce fut durant cette assemblée, qu'il arriva de nouveaux ambassadeurs de Constantinople, qui entre autres présens qu'ils firent à Pepin de la part de l'empereur, lui présentèrent un orgue, instrument inconnu jusqu'alors en France.

757.
Annales Metenses, ad an. 757.

C'étoient toujours les affaires d'Italie, qui obligeoient alors l'empereur à avoir des ambassadeurs à la cour de France. Pepin en avoit aussi à la cour de Constantinople: mais il répondoit plus aux honnêtetés de l'empereur par des civilités réciproques, qu'au desir que ce prince avoit, de rentrer en possession de Ravenne & des villes de la Pentapole cedées au pape Etienne.

La mort de ce pape qui arriva le 26 d'Avril de cette même année, ne changea rien dans les affaires: son frere Paul, diacre de l'église Romaine, fut mis en sa place. Ce fut le premier pape de ce nom. Il fit part aussi-tôt de son exaltation au roi, l'assurant de sa fidélité & de son attachement, & lui demandant sa protection & la continuation de ses bontés envers l'église de Rome: le roi les lui promit, & il ne fut pas longtemps, sans en avoir besoin.

Mort du pape. Epist. 1. Pauli Papæ ad Pipinum in Codice Carolino.

758.

*Pepin dompte les Saxons.**Eginard. ad an. 758.*

Le repos du pape dépendoit de celui de la France : il pouvoit s'assurer que l'empereur & le roi des Lombards ne manqueraient aucune occasion de l'inquiéter, quand ils la trouveroient. Il se fit en l'an 758. une révolte générale des Saxons. Pepin fut obligé de conduire contre eux une grande armée, de donner plusieurs combats dans le pays, & d'y forcer des places. Il les dompta enfin, & leur imposa en punition de leur révolte, un nouveau tribut de trois cens chevaux, qu'ils seroient obligés de lui amener tous les ans, quand il tiendrait l'assemblée générale ou le champ de Mai. Le roi des Esclavons à cette occasion se soumit aussi à lui, le reconnut pour souverain, & se fit son tributaire.

Les Lombards n'eurent pas plutôt appris que Pepin avoit de ce côté-là beaucoup d'occupation, qu'ils s'en prévalurent. Didier qui avoit tout promis au feu pape, pour être roi, eût crû cesser de l'être, si pour tenir sa parole, il eût cédé toutes les places qu'on lui demandoit. Loin de cela il commençoit à faire des hostilités, & à ravager la Pentapole. Il surprit Spolète & le duc d'Albin qu'il mit dans les fers, comme un déserter qui s'étoit détaché du royaume des Lombards, pour se donner au pape, & il y créa un autre duc nommé Argis. Il surprit aussi Benevent, dont le duc s'échappa, & se sauva à Otrante. Didier ensuite de ces entreprises, toujours inquiet de ce qu'il devoit appréhender du côté de la France, pensa à se faire un appui. L'empereur de Constantinople, dont les dépouilles faisoient le sujet de la querelle, regardoit & le pape, & le roi des Lombards, & le roi de France comme ses ennemis ; mais qui s'embarrassoient peu de son inimitié. Le point capital pour lui, eût été de détacher le roi de France des intérêts du pape, il tâchoit en vain de le faire depuis plusieurs années, & il avoit perdu toute espérance d'y réussir. Comme il étoit dans cette embarras, le roi des Lombards lui fit une proposition, qui devoit beaucoup lui plaire ; ce fut de faire une ligue entre eux, & d'unir leurs forces pour reprendre Ravenne & Otrante, à condition que la première de ces deux places demeureroit aux Lombards, & que néanmoins l'empereur se pourroit venger sur tous ceux de la ville, dont il seroit le plus mécontent ; pareillement qu'Otrante seroit pour les Grecs, qui pouvoient aisément l'attaquer avec l'ar-

*Epist. Pauli ad
Pipinum in Cod.
Carolino.*

mée de mer qu'ils avoient en Sicile, tandis que les Lombards en feroient le siège par terre; & qu'en cas qu'elle fût prise, le duc de Benevent qui s'y étoit réfugié, seroit livré aux Lombards pour en faire justice. George un des envoyés de l'empereur à la cour de France, & qui étoit alors à Naples, vint trouver le roi des Lombards à Pavie. Il s'aboucha avec lui sur ce sujet, & ils écrivirent tous deux à l'empereur pour le faire consentir à ce traité.

758.

Aussi-tôt après, le roi des Lombards s'approcha de Rome, & pour mieux amuser le pape, il eut une conférence avec lui, où il lui protesta qu'il ne souhaitoit rien plus que la paix. Le pape le somma d'exécuter ses promesses, & en particulier de lui remettre au plutôt Imola, Bologne, Osme & Ancone: mais il éluda cette demande sous divers prétextes. Il se plaignit de ce qu'après avoir déjà rendu plusieurs places, on lui retenoit toujours ses otages en France, & dit que si le pape vouloit les lui faire rendre, il le trouveroit toujours disposé à entretenir une parfaite concorde.

Ibid.

Tout cela se faisoit en Italie, sans que Pepin pût en avoir des nouvelles; parce que les Lombards gardoient tellement tous les chemins, qu'on étoit infailliblement arrêté au passage des Alpes, pour peu que l'on fût soupçonné d'aller en France de la part du pape.

Didier avoit ses envoyés à la cour de France, qui assùroient le roi de la sincérité de ses intentions, le priant de lui donner le temps de ménager l'esprit de la nation, à qui ces démembrements déplaisoient fort; qu'il avoit déjà exécuté le traité en grande partie; qu'il feroit le reste peu à peu; que le pape se choquoit de tout; qu'il exagéroit les moindres désordres, & faisoit passer les violences de quelques particuliers sans aveu, pour des déclarations de guerre.

*Epist. 2. Pauli
ad Pipinum in
Cod. Carolin.*

Les envoyés de Constantinople de leur côté usoient de mille artifices pour décrier dans l'esprit du roi, la conduite du pape, & sa maniere d'agir envers l'empereur: mais le roi étoit toujours sur ses gardes à cet égard, & ne voulut rien résoudre, sans avoir entendu les deux parties. Le pape qui se doutoit de toutes ces menées, écrivit au roi, pour le prier de ne se point laisser prévenir par le roi des Lombards, & de se souvenir toujours, qu'il étoit le protecteur de l'église. Il lui

*In Codice Caro-
lin.*

Ibid.

758.

marquoit en détail les ravages qu'ils avoient faits dans la campagne de Rome & à Senigaglia , les violences dont Didier avoit usé envers les ducs de Spolète & de Benevent , & ce qu'on avoit sù du projet d'un traité de ligue entre ce prince & l'empereur : mais comme il se doutoit que ses lettres étoient la plupart interceptées , il s'avisa d'un expédient , pour faire tenir sûrement celle dont je parle. Le roi des Lombards l'avoit sollicité plusieurs fois , de lui faire rendre ses ôtages par le roi de France , quoiqu'il ne pût pas l'exiger avant l'entière exécution du traité de Pavie : quelque peu raisonnable que parût cette proposition , le pape fit semblant de l'écouter.

Ibid.

Il lui promit donc ses bons offices à la cour de France , supposé qu'on lui donnât un sauf-conduit , pour y faire passer ses envoyés. Le roi des Lombards s'y accorda , & lut les lettres que le pape écrivoit à Pepin , pour le prier de renvoyer les ôtages en Italie : mais le pape en donna de secretes à ses envoyés , par lesquelles il le prioit du contraire , lui exposoit toutes les infractions faites au traité de Pavie par Didier , ses intrigues à la cour de Constantinople , le peu de sûreté qu'il y avoit à traiter avec lui , & les autres choses que je viens de dire. Enfin il le conjuroit de prendre des moyens efficaces de réduire ce prince , qui ne gardoit aucune de ses promesses , & violoit tous ses sermens.

Epist. 16. & 17.
in Codice Carolin.

Les envoyés arriverent heureusement en France. Ils firent au roi de magnifiques présens de la part du pape , dont les lettres , & ce que les envoyés y ajoûterent d'éclaircissemens , l'instruisirent parfaitement de l'état des affaires d'Italie.

Il oblige Didier
de faire justice au
pape.

Pepin répondit au pape en l'assurant de sa protection , & après divers voyages de ses envoyés & de ceux du pape , que le roi des Lombards n'osa empêcher , il fit enfin partir Remi évêque de Rouen , qui étoit son frere , & fils naturel de Charles-Martel , & le duc Antaire , qui déclarerent de sa part au roi des Lombards , que s'il ne faisoit justice au pape , il le verroit bientôt en Italie avec une armée. Le roi des Lombards étonné de ces menaces , & ne pouvant compter sur le secours de l'empereur , dissimula son chagrin , & prit le parti de s'accommoder avec le saint siège. Il lui restitua ce qu'il avoit usurpé de nouveau du patrimoine de saint Pierre , le dédommagea , au moins en partie , des ravages qu'il avoit faits

760.

sur les terres de l'église, lui remit entre les mains encore quelques terres cedées par le traité de Pavie, & promit de livrer tout le reste avant la fin du mois d'Avril de cette année 760.

760.
Codex Carolin.
Epist. 21.

Cependant l'empereur approuva fort le traité de ligue que le roi des Lombards avoit proposé, & l'assura qu'avant peu de temps, il verroit arriver, de Grece en Italie, trois cents navires, sans y comprendre la flote de Sicile, pour mettre le pape à la raison, & qu'il enverroient sur cette flote six patriciens qui iroient en France en qualité d'ambassadeurs, afin d'y négocier avec le roi pour l'accommodement des affaires d'Italie. Il n'en fallut pas davantage au roi des Lombards pour recommencer ses hostilités, & refuser de nouveau l'entier accomplissement du traité de Pavie. Cette flotte ne parut point néanmoins, & Didier étoit en danger de voir fondre sur lui toutes les forces de France, sans une diversion, peut-être menagée par lui-même ou par l'empereur, laquelle donna de la peine à Pepin pendant quelques années; mais les suites en furent aussi heureuses pour la France, que glorieuses pour ce prince.

Epist. 24. in Codice Carolin.

Vaifar duc d'Aquitaine, fils de Hunalde, qui s'étoit fait moine, avoit envahi des biens de quelques églises qui étoient sous la protection de la France. Pepin lui envoya des ambassadeurs, pour en procurer la restitution, & sur le refus que ce duc lui fit de les rendre, il passa la Loire avec une armée, s'avança jusqu'à Doué en Anjou. La présence de l'armée eut plus d'effet, que les raisons des ambassadeurs. Vaifar se soumit, donna des otages pour sûreté de sa parole, & Pepin satisfait se retira.

Eginard. in Annal. ad an. 760.

L'année d'après, lorsqu'on s'y attendoit le moins, le duc d'Aquitaine ayant assemblé secretement quelques troupes, mit à leur tête Humbert comte de Bourges, & Blandin comte d'Auvergne, qui par son ordre firent une irruption dans la Bourgogne, ravagerent le pays depuis Autun jusqu'à Châlon sur Saône, brûlerent les faubourgs de cette dernière place, & enleverent un grand butin.

761.
Continuat. Fredegar. cap. 124.

Pepin tenoit actuellement l'assemblée ordinaire ou le champ de Mai à Duren au pays de Juliers, lorsqu'il reçut cette nouvelle. Il envoya, sans tarder, ordre de toutes parts

Il enleve plusieurs places au duc d'Aquitaine.

761.

aux troupes de se tenir prêtes à marcher , il en fit la revûe à Troies , & de-là les conduisit à Nevers , où il passa la rivière de Loire. Il mit d'abord le siège devant le Château de Bourbon , le prit & le brûla ; il enleva ensuite Chantelle & Clermont en Auvergne. Il tailla en pieces un corps d'armée de Gascons , nom dont les historiens de ce temps-là se servent quelquefois , pour signifier tous les peuples d'Aquitaine ou de de-là la Loire. Il prit le comte d'Auvergne qui commandoit ce corps , & après avoir désolé tout le plat-pays jusqu'à Limoge , rasé tous les châteaux d'Auvergne qui pouvoient résister , il repassa la Loire , & mit ses troupes en quartier d'hyver.

762.

Continuat Fredegar. c. 126.
Eginard. ad an.
762.

Soit que Vaifar demeurât obstiné à refuser la satisfaction qu'on demandoit de lui , soit que Pepin exigeât des conditions trop dures , la guerre continua entre les deux états. Pepin dès que la saison le lui permit , passa la Loire pour la troisième fois , & commença la campagne par le siège de Bourges. La place étoit très-forte & bien défendue par le comte Humbert , & par une nombreuse garnison : mais après une longue résistance , où grand nombre de soldats furent tués de part & d'autre , le béliet ayant fait breche à la muraille , il fallut se rendre : la garnison capitula , & eut permission de se retirer dans les places voisines : le comte ou gouverneur , soit qu'on ne l'eût pas voulu comprendre dans la capitulation , ou qu'il trouvât son avantage à changer de maître , fit serment de fidélité au roi avec quelques autres Gascons , & fut envoyé en France. Pepin fit réparer promptement les murailles de Bourges , y mit garnison & des comtes pour la commander , & s'en alla de-là mettre le siège devant Touars sur les confins du Poitou. Nonobstant la force de la place , elle fut attaquée avec tant de vigueur qu'elle fut emportée en très-peu de jours , & ensuite brûlée & rasée.

Tandis que Pepin étoit occupé à ces sièges , le duc d'Aquitaine qui ne se trouvoit pas assez fort pour le venir attaquer , ne demouroit pas cependant oisif. Il fit divers détachemens pour faire des courses sur les terres de France , & il envoya du côté de Narbonne , le comte Maucion son parent. Pepin qui n'avoit pas la paix avec les Sarasins , mais aussi qui ne leur faisoit pas une guerre fort vive , leur avoit

enlevé cete place quelques années auparavant par un blocus de trois ans. Il y entretenoit une grosse garnison , aussi-bien que dans quelques postes des environs. L'ordre & le dessein du comte Maucion étoient d'enlever ce qu'il pourroit de ces garnisons , & de ravager le pays. Il arriva dans le voisinage , sans qu'on en eût avis. Deux comtes qui commandoient dans ce pays-là , retournant ensemble dans leur quartier , donnerent dans une embuscade qu'il leur dressa , & furent chargés par les Gascons avec beaucoup de furie. Quoique surpris , ils ne se perdirent point , ils soutinrent l'attaque , repoussèrent les ennemis , en tuerent & en prirent beaucoup , & le comte Maucion lui-même y fut tué.

Le comte d'Auvergne avec un plus grand corps , s'étoit jetté dans le Lyonnais pour le piller ; le comte Adalard (a) qui commandoit dans Cavaillon pour Pepin , s'étant fait joindre par un autre comte , alla audevant de lui , le défit & le tua. Le comte de Poitiers n'eut pas un plus heureux sort ; s'étant avancé jusqu'auprès de Tours , pour en piller les environs , l'abbé du monastere de saint Martin envoya contre lui les troupes qu'il étoit obligé d'entretenir en temps de guerre , composées de ses vassaux : elles le battirent , & il y fut aussi tué.

Tous ces désavantages mirent les affaires du duc d'Aquitaine en très-mauvais état , jusques-là qu'un de ses oncles nommé Remistain , désesperant du salut de l'Aquitaine , vint trouver Pepin , le pria de le recevoir sous sa protection & au nombre de ses serviteurs. Il en fut bien reçu , caressé , honoré. Ce prince lui fit present d'armes & de chevaux , & l'assura qu'il ne se repentiroit pas de s'être donné à lui.

Le duc d'Aquitaine étoit perdu , & encore une campagne semblable aux deux précédentes , lui auroit enlevé le reste de ses états. Pepin se le promettoit bien , & ayant assemblé de bonne heure son armée à Nevers l'année 763. il passa la

762.

 Continuat Pre-
degar. c. 117.

(a) Il falloit dire qui commandoit dans Châlons-sur-Saône pour Pepin. L'annaliste de Metz nomme Adalard *Comes Cabillonensis*, qui est le vrai nom de Châlons-sur-Saône. Le continuateur de Fredegaire le nomme *Comes Cavalonensis*, mot corrompu, qui ne peut si-

gnifier ni Cavaillon ni Châlons-sur-Saône : la premiere de ces deux villes se nomme en latin *Cabellio* ou *Caballio*, & la seconde *Cabillonum*. Voyez les notes sur l'hist. de Languedoc. T. 1. p. 700.

763.

*Révolte du duc
de Bavière.
Eginard. ad an.
763.*

Loire , & commença par faire des courses du côté de Cahors ; où il mit tout à feu & à sang : mais ou le bonheur du duc , ou peut-être ses intrigues , suscitèrent à Pepin un nouvel ennemi , auquel il ne s'attendoit pas.

Le jeune Tassillon duc de Bavière , étoit neveu de Pepin & fils de sa sœur. Depuis l'hommage qu'il lui avoit fait en pleine assemblée des seigneurs François à Compiègne , il étoit demeuré à la cour de France , & avoit suivi son oncle dans la plûpart de ses expéditions. Il étoit encore de celle-ci : mais ayant feint une maladie , il quitta le camp assez brusquement , & ne fut pas plutôt arrivé en Bavière , qu'il leva le masque , & déclara qu'il ne paroîtroit jamais devant son oncle , pour lui faire hommage de ses états. Pepin sur cette nouvelle repassa la Loire , & après avoir ravagé en revenant le Limousin , il mit son armée en quartier. Tassillon selon l'histoire de Bavière , épousa vers ce temps-là Luitberge , fille du roi des Lombards : cette alliance ne pouvoit pas manquer d'être suspecte à Pepin , & lui faisoit au moins conjecturer une ligue secrète entre ce roi , le duc d'Aquitaine , & le duc de Bavière.

Comme il avoit autant de prudence que de valeur , il voulut voir où ces nouveaux mouvemens aboutiroient. Il crut sa présence nécessaire dans l'état. Il n'en sortit point , & n'en fit point sortir ses troupes ; il se contenta de mettre ordre à la conservation des places qu'il avoit prises sur le duc d'Aquitaine , il les fortifia & les mit hors d'insulte. Il vint tenir l'assemblée de Mai à Wormes sur les bords du Rhin , pour veiller sur les démarches du duc de Bavière , & tint ainsi en échec ces deux ducs pendant toute la campagne , sans qu'ils osassent rien entreprendre.

764.

Il en usa de même pour les mêmes raisons l'année suivante , sans pourtant conclurre ni paix ni treve avec le duc d'Aquitaine ; mais l'année d'après la guerre recommença de ce côté-là.

765.

766.

Depuis qu'Eude premier duc d'Aquitaine & grand pere de celui dont nous parlons , eut enlevé à la couronne de France la plûpart des pays de de-là la Loire , pour lesquels cependant il avoit consenti de faire hommage aux rois François , il y eut souvent des démêlés entre ces duc & nos rois ; c'étoit

e'étoit tantôt à cause des courses faites sur les terres de France, & tantôt à cause du refus de l'hommage dû à la couronne. Les François ne manquoient gueres dans ces occasions de passer la Loire, pour aller châtier ces insultes & ces révoltes. Mais toutes les expéditions que l'on faisoit de ce côté-là, aussi-bien que contre les nations de la Germanie, consistoient à faire le dégât, à piller, à emmener des Esclaves, à brûler quelques villes de peu de défense, sans faire presque jamais de sièges, & sans garder aucune des places conquises. Les maires du palais pensoient plutôt à conserver ce qu'ils avoient déjà, & à maintenir le peuple dans la soumission, qu'à faire de nouvelles conquêtes, ou à réunir à la couronne ce qui en avoit été détaché. Pepin tint une autre conduite, & se proposa dans cette guerre de réunir l'Aquitaine au royaume de France, dont elle avoit fait sous nos premiers rois, une des plus belles parties. Ainsi non content de ravager le pays selon la coutume de ses prédécesseurs, il mit le siège devant Bourges, comme je l'ai raconté, & après l'avoir prise aussi-bien que Clermont & quelques autres places, il les garda.

Le duc d'Aquitaine, que cette nouvelle maniere de lui faire la guerre inquiétoit, & qui voyoit que les François par le moyen de ces postes importans, demeuroient dans le pays, & portoient même pendant l'hyver, la désolation jusqu'aux extrémités de son état, eut recours à un remede un peu violent : car pour empêcher que les François ne s'établissent de plus en plus dans le pays, il en fit démanteler les villes les plus considérables, résolut de se défendre seulement dans des places & dans des châteaux situés sur des montagnes & sur des rochers de difficile accès. Il fit donc abattre les murailles d'Argenton en Berri, de Poitiers, de Limoges, de Xaintes, de Perigueux, d'Angoulême & de plusieurs autres villes.

Continuat. Fredegar. cap. 129.

Pepin le laissa faire; mais aussi-tôt après il marcha pour se saisir de ces places, & passa presque toute cette campagne de l'année 766. à en relever les murailles & les tours. Ce fut une grande conquête, qui ne lui coûta que de l'argent. Le duc d'Aquitaine en fut au désespoir, & (a) fit pour réparer

Pepin défait à plate-couture le duc d'Aquitaine.
Continuat Fredegar. cap. 130.

(a) L'auteur des notes sur l'histoire de Languedoc prouve que Pepin avoit déjà livré bataille au duc d'Aquitaine dès l'an 763. lorsqu'il entra dans le Limousin,

766.

cette perte, ce qu'il n'avoit encore osé faire depuis le commencement de la guerre. Il vint avec une nombreuse armée, composée principalement de Gascons, présenter la bataille à Pepin, qui l'accepta & le défit à plate-couture. Le duc pensa être pris, & ç'eût été la fin de la guerre; mais il échappa à la faveur de la nuit.

Après cette grande défaite, le duc d'Aquitaine, dont la fierté n'avoit pu jusqu'alors être domptée par le mauvais succès, envoya enfin demander la paix au roi, le priant de lui rendre Bourges & les autres villes prises, lui promettant de lui être désormais fidele, de rendre l'hommage, & de payer tous les tributs auxquels lui & ses prédécesseurs s'étoient soumis. Le roi ayant mis l'affaire en délibération dans son conseil, ces propositions furent rejetées; & le duc de Bavière intimidé par la rigueur dont on usoit envers le duc d'Aquitaine, fit sa paix par l'entremise du pape.

Cependant l'empereur ne cessoit point de faire solliciter le roi par ses ambassadeurs, d'abandonner la protection du pape, & de ne point s'opposer au recouvrement, qu'il prétendoit faire de Ravenne & des autres places qui lui avoient été enlevées par les Lombards, & ensuite cedées au saint siége.

In Codice Carolin.
Epist. 2.

Epist. 14. in Codice Carolin.

Dès l'année 765. les troupes & la flotte que ce prince avoit en Sicile & dans les parties de l'Italie voisines de cette Isle, qui lui obéissoient encore, avoient fait quelques mouvemens qui avoient fort inquiété le pape. Il avoit écrit au roi, que le dessein de l'empereur étoit d'assiéger Ravenne; & comme il savoit que Pepin avoit besoin de ses troupes contre le duc d'Aquitaine, & pour se faire craindre du duc de Bavière, il l'avoit prié, non pas d'envoyer une armée en Italie, mais d'ordonner aux villes de Spolete & de Benevent de lui donner du secours en cas de besoin, & d'engager le roi

après avoir tenu l'assemblée de Nevers. Ce qui a trompé les modernes sur la vraie époque de cette bataille, c'est qu'elle est rapportée dans un chapitre de la continuation de Fredegair, qui se trouve transposé dans toutes les éditions, sans en excepter celle de Dom Ruinart: ce chapitre qui est le 130. doit être placé

immédiatement après le 126. & par-là les faits se trouvent rétablis dans leur ordre naturel. Cette découverte, qui est due à la sagacité des auteurs de la nouvelle histoire de Languedoc, paroît appuyée sur des preuves très-solides. T. 1. p. 699.

des Lombards à se déclarer contre l'empereur ; dont ce roi avoit sujet d'être mécontent ; parce qu'il ne lui avoit pas tenu parole touchant le traité de Ligue dont j'ai parlé.

766.

Pepin agit selon les intentions du pape , & l'empereur ne put pas , ou n'osa pas assiéger Ravenne. Ses ambassadeurs cependant ne se rebutoient point du refus que le roi faisoit de se détacher des intérêts du Pape. Ils lui proposèrent le mariage du prince Léon fils de l'empereur avec la princesse Gisele sa fille : mais rien ne fut capable de l'ébranler ; il demeura ferme sur ses deux réponses : La première, qu'il n'avoit point pris l'exarcat de Ravenne sur l'empereur ; mais qu'il l'avoit enlevé aux Lombards , que c'étoit sa conquête , & qu'il lui avoit été libre d'en faire un don au pape. La seconde, que l'empereur s'étant déclaré si hautement contre l'église ; & pour l'hérésie des Brise-images , c'étoit concourir à perdre la religion , que de prendre en main ses intérêts , & de s'allier avec lui. Sur ce second point-là , les ambassadeurs soutinrent , que leur maître , aussi-bien que son prédécesseur , n'étoient point hérétiques , ni fauteurs d'hérétiques ; qu'ils avoient été animés d'un vrai zèle pour la religion , & pour l'honneur de Dieu ; que l'usage des images étoit un abus , qui s'étoit introduit dans l'église ; qu'ils avoient entrepris d'abolir cet abus , & que depuis deux ans 338. évêques assemblés à Constantinople l'avoient condamné ; qu'on faisoit au roi de fausses relations de ce qui se passoit en Orient ; que le pape étoit ravi d'avoir ce prétexte de secouer le joug de son légitime Souverain ; que s'il vouloit bien qu'on traitât en sa présence de ce point de religion , il pourroit s'instruire de la vérité par lui-même , & qu'ils le prioient de leur accorder cette grace.

In Codice Carolino , epist. 45.

Le roi crut ne devoir pas leur refuser ce dernier point-là ; & soit par curiosité de s'instruire sur un point de controverse , qui faisoit tant de bruit dans le monde depuis plusieurs années ; soit pour ne pas sembler vouloir tout refuser à l'empereur , il consentit à une assemblée d'évêques sur cet article. Elle se tint à Gentilli à une lieue de Paris , où il y avoit une maison royale. Les envoyés de l'empereur , & ceux du pape s'y trouverent. On y traita la question du culte des images , & si on devoit les souffrir soit peintes , soit en sculpture dans

767.

Il consent à une assemblée d'évêques sur l'article des images.

Eginard. ad an.

767.

Ado in Chronic.

767.

les églises. Les Grecs y proposèrent encore un autre point ; qui regardoit la procession du saint Esprit, savoir s'il procéde du Fils & du Pere, ou du Pere seul ; & blâmerent fort l'église d'Occident, d'avoir ajouté à l'article du symbole, qui contient ce mystere, le mot *Filioque* ; en déterminant par ce terme, qu'il procédoit du Pere & du Fils. Le détail de ce qui se passa dans ce concile n'est point venu jusqu'à nous : mais il est hors de doute, que les Grecs n'y trouverent pas les François disposés à suivre leurs erreurs.

Eginard. ad an.
767.

Ce concile se tint avant Noel ; & après la fête, Pepin malgré la rigueur de la saison, partit pour l'Aquitaine, assiegea & prit Toulouse, se rendit maître de tout le pays d'Albi & du Gevaudan. De-là il vint passer la fête de Pâque à Vienne, y fit reposer son armée pendant une partie de l'été ; & après avoir fait à Bourges une assemblée de seigneurs, il se remit en campagne au mois d'Août, & s'approcha de la Garonne, emporta tous les forts où les ennemis s'étoient retranchés ; & rabattant vers le Berri, il prit Turenne, Scoraille château situé sur une montagne proche de Mauriac en Auvergne, & un autre appelé par Eginard *Petrocia*, qui est peut-être le château de Peirace, aussi dans la haute Auvergne.

Continuat. Fredegar.

Durant cette campagne Remistain, cet oncle du duc d'Aquitaine qui s'étoit venu rendre au roi, quitta son parti, & se jeta de nouveau dans celui du duc. Il ne fut pas plutôt revenu auprès de lui, qu'il commença, pour expier la lâcheté de sa premiere desertion, à se déclarer l'ennemi irréconciliable des François. Il vint faire des courses dans le Berri & dans le Limousin, en ravageant tout sans faire quartier à personne. Le roi fit quantité de petits détachemens sous divers comtes, qu'il fit avancer dans le pays ennemi, pour se venger des ravages de Remistain, & avec ordre de ne rien omettre, pour tâcher de le prendre. Son malheur en effet voulut qu'il fût pris. On l'emmena au roi, qui après lui avoir reproché sa double perfidie, l'ingratitude dont il avoit usé à son égard, les cruautés qu'il avoit commises dans le Berri & dans le Limousin, le fit pendre.

Il réunit la principauté d'Aqui-

Le roi s'étant mis, quelque temps après, lui-même en campagne, s'avança jusqu'à la Garonne, où les Gascons sur

le point d'être forcés , & sans espérance de secours , lui envoyèrent des députés , pour le prier d'épargner le pays , & pour se soumettre à sa domination : il les reçût , prit deux des otages , leur fit faire serment de fidélité , & jurer qu'ils ne reconnoîtroient jamais d'autre souverain que lui & ses enfans Charles & Carloman. La plûpart des autres villes du Domaine de Vaifar en firent autant. Ce malheureux prince se voyant ainsi abandonné , se sauva avec peu de gens vers la Saintonge , & (a) fut tué dans sa fuite par ses soldats mêmes. Ainsi perit ce prince mutin & inquiet , ennemi juré des François , & avec lui finit la principauté d'Aquitaine , qui fut réunie par Pepin à la couronne de France , quarante à cinquante ans après qu'elle en eut été démembrée par Eude ayeul de ce dernier duc.

768.
taine à la couronne de France.

Des ambassadeurs que Pepin avoit envoyés en Asie deux ou trois ans auparavant au calife des Sarasins , revinrent un peu avant la fin de cette guerre. Le calife en les renvoyant fit partir avec eux les siens , pour aller de sa part trouver Pepin. Notre histoire ne nous dit point le sujet ni le motif de cette ambassade , & il me paroît impossible de le deviner. Je reviens aux affaires d'Italie, où la mort du pape Paul I. arrivée sur ces entrefaites , causa beaucoup de brouilleries , principalement dans Rome.

Continuat.Fredegar.

La puissance temporelle , le domaine de l'exarcate , de plusieurs autres territoires , & de quantité de villes considérables attachées depuis peu à la dignité pontificale , étoient un nouveau motif d'ambition capable de piquer ceux-mêmes pour qui la puissance spirituelle , & des honneurs sans domination , n'auroient pas eu seuls beaucoup d'attraits. Le pape étant à l'extrémité , Toton duc de Nepi petite ville du patrimoine de saint Pierre , vint à Rome avec trois de ses freres , accompagné d'un grand nombre d'amis ; il y fit entrer quantité de gens armés , partie habitans de Nepi , partie de quelques autres villes de Toscane , où il avoit grand credit , & de plus une troupe de paysans , qui s'y rendit de divers côtés ; tout cela faisoit une espece d'armée toute prête à se déclarer pour lui quand il en feroit temps. Ce qui rendit cette

Anastasius.

a) On prétend que ces soldats furent gagnés par Pepin pour faire mourir ce prince.

768.

Epistola Adriani
Papæ.Constantin anti-
pape.

faction encore plus puissante , fut qu'elle étoit appuyée , & même suscitée par le roi des Lombards. Ce prince vouloit avoir un pape qui lui fût obligé de son exaltation , & conséquemment plus attaché à lui que ses prédécesseurs, qui avoient toujours été dans une dépendance entière de la France.

Le pape n'eut pas plutôt expiré , que toute cette troupe de gens armés , qui s'étoient postés tout à l'entour de la maison du duc Toton , proclamèrent pape Constantin un de ses trois frères , encore laïque. De-là ils le conduisirent au Palais de Latran , & obligèrent George évêque de Palestrine , malgré qu'il en eût , à lui donner les petits ordres de cléricature ; le lendemain il fut fait sou'diacre , & diacre par le même évêque , qu'on y contraignit par une semblable violence ; on engagea le même jour le peuple à lui faire serment de fidélité , & le dimanche d'après , les évêques de Porto & d'Albano , conjointement avec l'évêque de Palestrine , le sacrèrent.

Epist. 98. in Co-
dice Carolino.

Jamais antipape ne fut plus visiblement intrus que celui-là. Il vit bien , que tout soutenu qu'il étoit du roi des Lombards , son throne seroit toujours chancelant , s'il ne trouvoit moyen d'obtenir l'agrément du roi de France , & de le mettre dans ses intérêts. C'est pour cette raison , qu'après avoir bien flaté deux envoyés de France , qui se trouverent à Rome à son exaltation , il les fit partir aussi-tôt , & les chargea d'une lettre de même style , que celles de ses prédécesseurs , où louant la providence de Dieu , d'avoir élevé sur le throne de France , un prince d'un si grand mérite , pour en faire un défenseur de son église , il le prioit de continuer à la défendre ; de ne lui pas refuser à lui en particulier la protection , qu'il avoit toujours accordée à ses prédécesseurs , & la même bonté dont il les avoit honorés. Il lui disoit , qu'après Dieu il étoit le seul dans qui il mettoit toute sa confiance , que rien ne seroit jamais capable de le détacher des intérêts de la France , & de l'amitié qu'il avoit pour sa personne ; qu'au reste il avoit été fait pape contre son espérance , & contre son inclination ; que le peuple de Rome , & des villes voisines , l'avoient élevé à cette haute dignité , malgré la résistance qu'il y avoit faite. Il finissoit , en souhaitant au roi & à la reine , & aux princes leurs fils , toutes sortes de bénédictions , & pour ce monde , & pour l'autre.

- Peu de temps après il envoya en France deux autres personnes, qui apportèrent encore une lettre au roi, où après les mêmes protestations d'attachement, & les mêmes prières qu'il lui faisoit de lui accorder sa protection, il le conjuroit de ne pas écouter certains faux rapports, qu'il savoit qu'on lui avoit faits de sa personne & de son élection; l'assurant, qu'il verroit par expérience, que jamais aucun de ses prédécesseurs n'avoit été plus à lui. Ensuite il lui faisoit sa cour, en lui rendant compte de l'état de l'église d'Orient, & de ce qui s'y passoit touchant la défense du culte des images; & par un billet inséré dans la lettre, il le prioit de lui renvoyer au plutôt un évêque & un prêtre, que son prédécesseur lui avoit députés. Le prétexte de la demande, qu'il faisoit du retour de ces envoyés, étoit le desir de leurs parens & les besoins de l'église d'un des deux qui étoit évêque: mais sa vûe étoit, de savoir les sentimens de la cour de France sur son élection, de faire connoître par là à Rome le crédit qu'il avoit auprès du roi, & le commerce qu'il entretenoit avec lui. On ne peut pas voir une lettre écrite d'une manière plus sainte, & plus remplie de sentimens de religion; tant l'hypocrisie a quelquefois de ressemblance avec la véritable piété.

Lorsque Pepin reçut ces lettres, il étoit encore occupé de la guerre d'Aquitaine; & voulant voir plus clair dans toute cette affaire, il ne déclara ni ses sentimens, ni ses intentions: mais peu de temps après les choses changerent bien à Rome. Le plus considérable * homme du clergé, nommé Christophle, qui avoit été du conseil du feu pape, n'avoit jamais voulu souscrire à l'élection de Constantin. Il conspira contre lui avec son fils nommé Serge, alors trésorier de l'église Romaine. Ils allèrent le trouver, & le prièrent de leur permettre de se retirer de Rome, lui disant, qu'ils avoient résolu de se donner à Dieu, & d'embrasser l'état monastique. Constantin ravi d'être délivré d'un de ses plus grands ennemis, consentit très-volontiers à leur départ, après le serment qu'ils lui firent, qu'ils n'avoient point d'autre dessein, que de se faire moines. Mais au lieu d'aller au monastere, où ils avoient eu permission de se retirer, ils marcherent droit à Spolète, où ils conjurerent le duc Théodose de leur donner moyen de gagner sûrement & promptement le Pô, pour aller trouver

768.

Epist. 99. in Codice Carolino.

* Primatius & Consiliarius.

Ahasiarius.

768.

le roi des Lombards , & lui communiquer des affaires importantes pour le bien de l'église de Rome.

Le duc leur accorda ce qu'ils demandoient , & les fit accompagner jusqu'à Pavie , où ils s'ouvrirent à Didier sur le dessein qu'ils avoient de délivrer Rome du tyran qui s'en étoit emparé , & de faire élire canoniquement un pape. Ce prince qui avoit contribué à l'invasion de Constantin , dans l'espérance de l'avoir à sa dévotion ; mais qui avoit su , que depuis son exaltation , il avoit écrit au roi de France , pour se mettre sous sa protection , à l'exemple de ses prédécesseurs , ne fut pas trop fâché de voir qu'on pensoit à le déthrôner. Il leur répondit , qu'ils fissent ce qui leur plairoit , qu'il ne s'opposeroit point à leur dessein , & qu'il ne prenoit nul intérêt à la conservation de Constantin.

Il est arrêté & mis en prison.

Il n'en souhaitoient pas davantage. Ils retournerent à Rome avec plusieurs Lombards , prirent avec eux en passant dans le duché de Spolète , & à Rieti de nouveaux conjurés , donnerent avis de leur approche à ceux qu'ils avoient déjà dans Rome , & y arriverent le soir du vingt-huitieme jour d'Août. Ils demeurèrent dehors jusqu'au lendemain , qu'ils se partagerent , pour se rendre maîtres de diverses portes de la ville. Serge , un des deux chefs de la conjuration , s'approcha de la porte de saint Pancrace , dont quelques-uns de ses parens & des conjurés avoient la garde. Au signal qu'il fit on la lui ouvrit , & il s'en empara. Le duc Toton , frere du prétendu pape , qui étoit fort alerte , ayant eu quelque soupçon de ce qui se passoit , accourut à cette porte avec un autre de ses freres nommé Passif , & quelques-uns de ses amis , ou qu'il croyoit tels. Si-tôt qu'il y parut , il fut attaqué par un Lombard nommé Ricipert , contre lequel il se défendit si bien , qu'il le tua. La mort du Lombard étonna les autres conjurés : mais deux de ceux qui étoient venus avec Toton , comme pour l'escorter , & qui étoient de la conspiration , le percerent par derrière de deux coups de lance , & le firent tomber mort sur la place ; on se saisit de l'autre frere de Constantin , & enfin de Constantin même , qui fut mis en prison , où il paya bien cher la courte gloire d'une année de papauté.

*Etienne est élu à sa place.
Anastasius.*

Sur le champ quelques Romains , ayant à leur tête un prêtre nommé Vaudepert , coururent au monastere de saint Vi-
te ;

te ; y prirent le moine Philippe , qu'ils proclamèrent pape , & le conduisirent au palais de Latran. Christophe & Serge , les deux chefs de la conspiration , furent fort surpris de cette nouvelle élection , & protestèrent que ni eux , ni les soldats qu'ils avoient amenés , ne sortiroient point de Rome , que Philippe ne fût rentré dans son monastere , pour laisser la liberté entiere de faire une élection dans les formes. Ils étoient les plus forts , & Philippe fut obligé de céder. Le lendemain Christophe & Serge firent une assemblée du clergé , des principaux citoyens Romains , & des plus considérables Officiers de la milice , & aussi-tôt on procéda à l'élection libre d'un pape. L'élection tomba sur un prêtre de l'église de sainte Cecile nommé Etienne , homme savant , & d'une vertu reconnue ; tous les partis se réunirent , & consentirent à ce choix. Il étoit le quatrième de ce nom , plusieurs néanmoins l'appellent Etienne III. parce qu'ils ne comptent pas Etienne II. qui ne fut pape que quatre jours.

768.

Le prêtre Vaudepert , en faisant pape le moine Philippe , avoit agi selon les ordres du roi des Lombards , il étoit Lombard lui-même , & devoit , avec le secours de Theodose duc de Spolete , livrer Rome à ce prince. Son dessein fut découvert , on l'arrêta , & on lui creva les yeux , de quoi il mourut.

Anastasius.

Le pape Etienne au contraire , suivant ses véritables intérêts , & l'exemple de ses prédécesseurs , ne fut pas plutôt élu , qu'il écrivit à Pepin ; & lui députa Serge ce trésorier de l'église Romaine , à qui il étoit redevable de son pontificat. Il avoit ordre non-seulement de demander au roi la protection qu'il avoit toujours accordée aux papes , mais encore de le prier d'envoyer à Rome les plus habiles des évêques de France dans la science des canons , afin d'y tenir un concile , où l'on condannât l'attentat impie de l'antipape Constantin , & où l'on réglât , pour la suite , les conditions essentiellement requises à l'élection canonique des papes ; la puissance temporelle , qu'on avoit ajoutée à la spirituelle , ne devant rien changer à cet égard. Mais en arrivant en France ils apprirent la mort de Pepin.

Ce prince ayant glorieusement terminé la guerre d'Aquitaine , qui dura près de neuf ans , revint à Xaintes , où il fut pris de la fièvre , & après y avoir été quelques jours malade ,

Mort de Pepin.

768.

Eginard. in vita
Caroli Magni.

il se fit transporter à Tours au tombeau de saint Martin , & de-là à saint Denys , où il mourut d'une hydropisie , âgé de cinquante-quatre ans , le vingt-troisième jour de Septembre de l'an 768. la dix-septième année de son regne , & la vingt-septième de son gouvernement. Il fut enterré à saint Denys , où l'on lit sur son tombeau , pour toute épitaphe , *Pepin pere de Charlemagne*. Celui qui fit cette inscription vers le temps de saint Louis , auroit pu ajouter , fils de Charles Martel , digne fils de l'un , & digne pere de l'autre , [fidele imitateur de son pere , & grand exemple pour son fils. Un marbre , qu'on dit être à Ravenne , contenoit un plus grand éloge. On y voit encore ces mots : *Pipinus pius primus amplificandæ ecclesiæ viam aperuit & exarchatum Ravennæ cum amplissimis* c'est-à-dire , Pepin est celui qui a donné les premiers accroissemens à la puissance de l'église , en lui donnant l'exarchat de Ravenne , & d'autres domaines très-étendus. Le reste est effacé. L'abbé Suger dit , qu'il voulut être enterré à la porte de l'église , dans la situation que les pénitens avoient coutume d'y avoir dans le temps de leur pénitence , le visage contre terre ; & qu'il l'ordonna ainsi , pour expier en quelque façon les entreprises que Charles Martel son pere avoit faites contre les privilèges des églises.

Caractere de ce
prince.

Le courage , la prudence , le bonheur , toutes les grandes qualités de l'esprit & du cœur , n'avoient concouru dans aucun des prédecesseurs de Pepin sur le throne de France , comme dans sa personne , pour en faire un prince accompli. Le talent de se faire estimer , respecter , aimer & craindre , qui suppose toutes les vertus civiles & militaires , fut dans lui au souverain degré. Il ne lui manqua , que de naître prince de la maison royale ; il y suppléa par son adresse & par son ambition.

De toutes les voies qui peuvent conduire au throne un homme que la naissance n'y a pas élevé , il choisit les moins odieuses. Il fit si bien par sa conduite , que le peuple se persuada enfin , qu'il n'y étoit monté que par l'ordre de Dieu , & par une disposition particuliere de sa providence pour le bien de l'église catholique , du christianisme & de l'état. Ses victoires & ses conquêtes sur les Sarasins , ses expéditions entreprises pour la défense de l'église , les soins qu'il apportoit à

étendre la foi parmi les nations de la Germanie, confirmerent les peuples dans cette idée. Les liaisons étroites, qu'il entretenoit toujours avec les papes, la protection continuelle qu'il leur donna, & dont il se fit un point d'honneur, & un point de politique; les lettres que ces papes écrivoient aux évêques, aux seigneurs François, aux assemblées de la nation, & à lui-même, qui faisoient toujours mention des desseins de Dieu sur sa personne, pour l'honneur de l'église, & pour l'affermissement de la vraie foi; tout cela le rendit si respectable à ses sujets, & leur fit tellement oublier qu'il avoit usurpé le throne, qu'il n'est pas fait mention, dans tout son regne, de la moindre faction contre son autorité. Cette autorité fut toujours absolue, & d'autant plus, qu'il affecta de la faire paroître moins indépendante, par les assemblées fréquentes de la nation, auxquelles il communiquoit tous ses grands desseins, & les plus importantes affaires de l'état; chose dangereuse s'il n'y eût pas été sûr de son pouvoir: mais il n'y fut jamais contredit, & sa volonté y étoit toujours la regle des suffrages. L'opinion qu'on avoit conçue de sa prudence produisit cet effet: on en avoit une si haute idée, qu'elle avoit passé comme en proverbe; & quand on vouloit louer quelqu'un par cet endroit: *il est, disoit-t-on, prudent comme Pepin.* La grande part que les seigneurs François eurent alors dans le gouvernement de l'état, fut ou l'effet de sa politique, pour se les tenir plus attachés, ou peut-être une condition sous laquelle il fut élevé sur le throne; car c'étoit-là la maniere de l'ancien gouvernement de tous les peuples de la Germanie. Clovis l'avoit changée, après avoir fait périr tous ces petits rois François, dont il est parlé dans l'histoire de son regne. Il avoit rendu son empire entierement monarchique, & le gouvernement de ses premiers successeurs paroît avoir été tel au moins jusqu'au regne de Clotaire II. sous lequel on voit, qu'il se faisoit de plus fréquentes assemblées des grands de l'état, mais elles le furent beaucoup plus sous Pepin, sous Charlemagne, & sous tous les rois de la seconde race.

La petite & grosse taille de Pepin, qui lui fit donner les surnoms de Bref & de Gros, ne diminuoit rien du respect que son grand mérite lui attiroit. Il avoit dans cette courte grosseur un certain air & une certaine fierté, qu'il faisoit,

LL ij

768.

In Codice Carolino.

768.

Lib. 2. cap. 23.

quand il vouloit suppléer à la majesté du port ; & il avoit de plus tant de force, qu'il n'y avoit point de bras dans tout son état comparable au sien, ce qui n'étoit pas en ce temps-là une des moindres qualités requises pour faire un heros. Le moine de saint Gal rapporte un exemple de cette force extraordinaire de Pepin, dans l'histoire de Charlemagne. Il dit, que Pepin ayant appris que quelques-uns des plus considérables de son armée, avoient raillé en secret de sa figure, les invita au divertissement du combat d'un taureau avec un lion à Ferrieres ; que le lion ayant saisi le taureau par le cou, l'avoit terrassé, & qu'acharné sur lui il commençoit à l'étrangler ; qu'alors le roi dit à toute sa cour : « Qui de vous autres aura assez de courage pour aller faire lâcher prise à ce lion, ou pour le tuer ». Chacun se tut, & personne ne se voulut charger d'une si dangereuse commission : alors le roi tirant son sabre ; *ce sera donc moi*, dit-il, & en même-temps il descend dans l'arene, va droit au lion, & lui coupe la tête du premier coup ; puis revenant froidement prendre sa place, il dit en passant devant ceux à qui il vouloit se faire entendre : *David étoit petit, & terrassa Goliath ; Alexandre étoit petit, mais il avoit plus de force & de cœur que plusieurs de ses Capitaines plus grands & mieux faits que lui. Ceux qui se sentoient coupables l'entendirent fort bien, & se tinrent pour bien avertis d'être une autre fois plus discrets.*

Epist. 42. in Codice Carolino
Chronic, Belven-
se,

L'histoire lui reproche peu de défauts. On y voit seulement qu'il eut quelques enfans naturels ; qu'il fut tenté de répudier la reine Bertrade, pour mettre à sa place une autre personne qu'il aimoit. Mais le pape Etienne III. lui ayant fait là-dessus des remontrances paternelles, il fit céder sa passion à la crainte du scandale. Enfin, Pepin ayant passé en mérite tous ses prédecesseurs, n'eut dans toute la lignée royale, dont il fut le chef, aucun prince qui l'égalât, sinon son fils Charlemagne, dont le glorieux regne va faire la matiere de la suite de cette histoire. Nous avons une médaille de Pepin, frappée un peu avant sa mort, & immédiatement après la conquête de l'Aquitaine pour en conserver la mémoire.

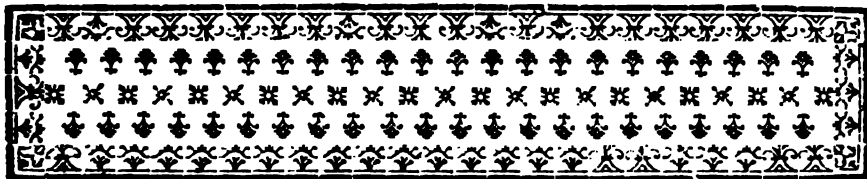


P I P I N V S R E X. R e v e r s. A Q V I T A N I O R V M.

Je fai que Monsieur le Blanc dans son traité historique des monnoies de France l'attribue à Pepin fils de Louis le Debonnaire. Mais je montrerai ailleurs qu'elle ne peut être que de Pepin pere de Charlemagne. Voyez les observations sur les médailles des rois de la seconde race.

Fin de la premiere Partie.

SOMMAIR



S O M M A I R E

D U R E G N E

DE CHARLEMAGNE.

*P*EPIN partage ses états entre Charlemagne & Carloman ses fils. Charlemagne met en fuite Hunalde duc d'Aquitaine. Il répudie sa femme pour épouser la fille du roi des Lombards. Mort de Carloman Charlemagne se met en possession de son royaume. Etat de la Saxe du temps de Charlemagne. Il déclare la guerre aux Saxons. Il prend Eresbourg, & détruit le temple d'Irminful. Il pardonne aux Saxons. Affaires d'Italie. Il répudie sa seconde femme, & épouse Hildegarde. Didier fait des courses dans l'Exarcate de Ravenne. Charlemagne fait marcher ses troupes vers l'Italie. Il fait faire des remontrances à Didier qui sont sans effet. Les Lombards prennent la fuite par une terreur panique. Charlemagne assiège Didier dans Pavie. Il va passer la fête de Pâque à Rome. Il confirme la donation faite au Pape de l'Exarcate de Ravenne. Fin du regne des princes Lombards en Italie. Révolte des Saxons. Charlemagne accepte leurs soumissions. Il dissipe la conjuration des Lombards en faveur d'Adalgise, fils de Didier. Il entre en Saxe avec une Armée. Il passe en Espagne, & y pousse ses conquêtes jusqu'à la rivière d'Ebre. Les Gascons battent son arrière-garde dans la vallée de Roncevaux. Il crée des comtes dans l'Aquitaine. Les Saxons se soulèvent de nouveau. Ils sont défaites entièrement. Charlemagne leur pardonne & leur laisse des ecclésiastiques pour les instruire dans la religion Chrétienne. Il fait un nouveau

Tome II. Partie II.

A

voyage en Italie. Il fait proclamer Pepin roi de Lombardie , & Louis roi d'Aquitaine. Irene , imperatrice , lui envoie une ambassade. Le duc de Baviere vient lui prêter serment de fidelité. Deux de ses généraux sont battus. Il fait couper la tête à quatre mille cinq cens de ces rebelles. Révolte générale des Saxons. Charlemagne les défait en trois batailles. Il gagne Vitikinde & Alboin , qui se font Chrétiens. Il fait un nouveau voyage au-delà des Alpes. Le duc Tassillon vient se jeter à ses pieds : le roi se laisse fléchir. Le duc de Baviere continue ses pratiques. Il est dépouillé de ses états , & enfermé dans un monastere. Les généraux François défont les Huns en trois batailles. L'empereur & le duc de Benevent prennent des mesures pour chasser les François d'Italie. Charlemagne accorde à Grimoald l'investiture du duché de Benevent. les François remportent une grande victoire sur les Grecs en Italie. Charlemagne établit des écoles & une académie. Il étend sa domination jusqu'à la mer Baltique. Il bat les Abares , & fait de grands ravages dans leur pays. Pépin son fils conspire contre lui. Le roi le relegue dans un monastere. Il fait travailler à la jonction de l'Océan avec le Pont-Euxin. Il assemble un concile à Francfort. Histoire de ce concile. Les évêques de Toledé & d'Urgel y sont condamnés. On y traite des images & du culte qui leur est dû. Differens sentimens sur ce sujet. Décision du concile. Réflexions sur les décrets des conciles de Nicée & de Francfort touchant les images. Raisons de la conduite de Charlemagne à l'égard du concile de Nicée. Le pape écrit pour la défense de ce concile , & réfute les Livres carolins. Tassillon cede son duché de Baviere à Charlemagne. Charlemagne châtie les Saxons , & en fait transporter une partie hors de leur pays. Conseils qu'il donne au jeune roi d'Aquitaine son fils sur le gouvernement de son état. Mort du pape Adrien I. Leon III. est élu pour son successeur. Charlemagne extermine les Abares. Il envoie une armée au-delà des Pyrenées contre les Sarrafins. Il châtie les Saxons. Il donne audience aux ambassadeurs de l'Impératrice Irene. Elle fait crever les yeux à l'empereur Constantin son fils , & se rend maîtresse de l'empire. Felix évêque d'Urgel est anathématisé & ensuite déposé. Leon III. succede à Adrien I. Conspiration contre ce pape. Le roi de Perse envoie des présens à Charlemagne , & lui fait donation des lieux saints. Charlemagne va à Rome.

Le pape se justifie des crimes dont on l'accusoit. Elévation de Charlemagne à l'empire d'occident. Il reçoit des ambassadeurs du roi de Perse. Le roi d'Aquitaine son fils prend Lerida & Barcelone. Fêtes & réjouissances à la cour de Charlemagne. Il envoie des ambassadeurs au roi de Perse. Il accepte la proposition qu'Irene lui fait de l'épouser. Le patrice Nicéphore est reconnu pour empereur d'orient. Il fait transporter Irene dans l'isle de Lesbos où elle meurt. Charlemagne donne audience aux ambassadeurs de l'empereur Nicephore. La paix est conclue entre les deux empires. Charlemagne fait conduire dix mille familles des Saxons du Nord sur les terres de France. Il vient à Reims recevoir le pape. Il assemble les principaux seigneurs de France, & fait son testament. Articles les plus remarquables de ce testament. Les seigneurs y souscrivent. Louis roi d'Aquitaine remporte divers avantages sur les Sarrafins. Aaron roi de Perse envoie une nouvelle ambassade & des présens à Charlemagne. Les François défont les Maures sur les côtes d'Italie. Ils les défont encore en Espagne. Godefroi roi de Danemarc fait une irruption dans le pays des Abodrites. Charlemagne rétablit sur le throne Eadulfe roi de Northumberland. Il fait bâtir une forteresse pour empêcher les coursés des Danois. Dispute en France touchant la procession du Saint-Esprit. L'empereur assemble un concile à Aix-la-Chapelle sur ce sujet. Il envoie à Rome pour avoir l'avis du pape. La guerre se rallume en plusieurs endroits. Les François reprennent la frontiere d'Espagne qui leur avoit été enlevée. La paix est conclue entre les deux empires. Les François & les Frisons sont battus par les Normands. Mort de Pepin roi d'Italie, & de Charles, fils de Charlemagne. Bernard fils de Pepin est reconnu roi d'Italie. Charlemagne associe Louis d'Aquitaine à l'Empire. Il fait tenir plusieurs conciles. La guerre se rallume entre les François & les Sarrafins d'Espagne. Mort de Charlemagne. Son caractère. Ses défauts. Accidens extraordinaires qui précéderent sa mort. Épitaphe de Charlemagne.



HISTOIRE



HISTOIRE DE FRANCE.

CHARLEMAGNE.



LE royaume des François parvenu au plus haut point de puissance où il ait jamais été ; une grande partie de l'Espagne & presque toute l'Italie conquise ; les Sarrafins domptés ; les bornes de la domination Françoisé , & celles du christianisme poussées bien au-delà du Danube & de la Theisse ; la Dacie , la Dalmatie , l'Istrie soumises ; les nations barbares jusqu'à la Vistule , rendues tributaires ; l'empire d'occident , avec toutes ses prérogatives , transféré dans la maison de France ; un état de cette étendue gouverné avec application & autorité , & policé par les plus belles loix , tant civiles qu'ecclesiastiques ; enfin , une suite continuelle de victoires & de conquêtes pendant l'espace de

Eginard. in vita
Caroli Magni.

768.

Pepin partage ses états entre Charlemagne & Carloman ses fils.

quarante-six ans , c'est-là la carrière que m'ouvre le glorieux regne de Charlemagne.

Pepin se sentant frappé de la maladie mortelle qu'il prit en Xaintonge en achevant la conquête de l'Aquitaine , songea à partager son empire entre ses deux enfans. Il en avoit eu sept légitimes , trois filles & quatre fils : des trois filles deux moururent toutes jeunes , la troisième nommée Gisele entra en religion. De ses quatre fils le cadet nommé Giles se fit pareillement religieux au monastere de S. Sylvestre , où son oncle Carloman s'étoit d'abord retiré en renonçant à son état ; les trois autres furent Charles , Carloman & Pepin , ce dernier mourut à l'âge de trois ans ; Charles & Carloman furent les héritiers de l'état du roi leur pere , & ce fut entre eux deux qu'il le partagea.

Continuat. Fredegar.

Walfridus Strabo apud Vales. in Notit. Gall.

Ce partage est rapporté fort négligemment & fort obscurément par nos anciens historiens. Selon un d'eux , Charles l'aîné eut le royaume d'Austrasie , & Carloman le cadet eut celui de Bourgogne , la Provence , la Gothie ou Languedoc , l'Alsace & l'Allemagne ; soit qu'on entende par ce nom le pays des Allemans au-delà du Rhin , entre ce fleuve , le Mein & le Danube ; soit qu'on entende une partie du royaume de Bourgogne , au-delà du Mont-Jura vers Zurich , entre la riviere d'Aar & le Rhin , à qui l'on donnoit aussi alors le nom d'Allemagne. L'Aquitaine qui venoit d'être conquise , fut partagée en deux , & ces deux Princes en eurent chacun une partie. Dans ce partage on ne parle point du royaume de Neustrie , qui s'étendoit depuis la Meuse jusqu'à la riviere de Loire , & qui étoit une des plus belles & des meilleures parties de l'empire François.

Eginard. in vita Caroli Magni.

Quoi qu'il en soit , ce partage ne subsista point , soit que l'un des deux princes , soit que tous les deux ne s'en accommodassent pas , & la chose fut réglée autrement dans une assemblée des seigneurs du royaume. Il y fut résolu qu'on s'en tiendrait à celui qui avoit été fait autrefois entre leur pere Pepin & Carloman leur oncle ; que Charles auroit pour sa part ce qui étoit échu à Pepin , sçavoir la Neustrie & la Bourgogne , & que Carloman auroit ce qu'avoit eu son oncle de même nom que lui , c'est-à-dire , le royaume d'Austrasie entre la Meuse & le Rhin , & outre cela la France germa-

rique au-delà du Rhin. L'Aquitaine fut aussi dans le lot de Charles. Quoique cet accommodement se fût fait d'une manière si solennelle & si authentique, il y eut encore du changement, de quelque façon ou par quelque voie qu'il se fit. Charles se mit ou fut mis en possession d'une partie de l'Austrasie dès la même année. A cette occasion les deux freres se brouillerent, & se réconcilierent peu de temps après.

768.

Id. in Annal.
Adrian. I. Epist.
47. in Cod. Carolin.

Ce partage qui affoiblissoit la puissance de l'empire François, le changement de gouvernement, la mesintelligence des deux rois, réveillèrent les ennemis de ce grand état. Ils faisoient volontiers la comparaison d'un prince expérimenté, tel qu'avoit été Pepin, & devenu infiniment habile dans l'art de regner par une longue & florissante domination, d'un grand capitaine, qui avoit vieilli dans la conduite des armées, & que sa seule réputation avoit mis en possession de toujours vaincre; en un mot, d'un roi consommé dans la politique & dans le métier de la guerre, avec deux jeunes Princes à qui tous ces avantages manquoient.

Didier en Italie se trouva moins disposé que jamais à l'entière exécution du traité de Pavie: le duc de Baviere, toujours fier & inquiet, commença à intriguer secrettement avec ce Prince, dont il étoit gendre: enfin un nouvel ennemi auquel on ne devoit pas penser, parut tout à coup en Aquitaine à dessein de la reconquérir; & Charles âgé alors de vingt-deux ans, fut obligé de s'essayer d'abord contre lui.

Cet ennemi étoit Hunalde, pere du dernier duc: Il avoit cédé vingt-trois ou vingt-quatre ans auparavant son duché à son fils, pour se faire moine. Le voyant mort, & son état en proie aux François, il se laissa emporter à l'esperance de remonter sur le thrône. C'est le second * Prince devenu moine, que nous avons vû dans l'espace de quelques années succomber à cette tentation; tant il est vrai que quelque difficile que soit la démarche de quitter un thrône, elle est peut-être encore plus aisée à faire qu'à soutenir. Hunalde ayant donc quitté son monastere, & s'étant mis à la tête de quelques troupes, souleva le Pays, & excita des révoltes en plusieurs endroits.

Charles à qui on ne donnoit pas encore le nom de Char-

Charlemagne

* L'autre est Rachis, roi des Lombards après la mort d'Astolphe son frere.

768.

*met en fuite Hunalde duc d'Aquitaine.**Annales Loise-liani.**Eginard. in Annal. ad an. 769.**In vita Caroli Magni.*

769.

lemagne, c'est-à-dire de Charles le Grand, mais à qui je le donnerai désormais, parce qu'on y est accoutumé, j'y mit en devoir d'étouffer ces soulevemens dans leur naissance & invita son frere Carloman à joindre ses troupes aux siennes. Il y consentit, mais en ayant été détourné par quelque esprits brouillons de son conseil, il refusa de le faire; & aussitôt après une entrevue qu'il eut avec son frere, sans avoir pu convenir de rien, il s'en retourna dans ses états avec son armée. Charlemagne avoit donné rendez-vous à sa sienne à Angoulême, & elle s'y trouva assez peu nombreuse, ce qui ne l'empêcha pas de marcher contre Hunalde, qu'il mit en fuite, & qui ne lui échappa que par la connoissance parfaite qu'il avoit du pays. Il fut néanmoins obligé de se sauver en Gascogne, & de s'abandonner à la discretion du duc des Gascons, nommé Lupus, qui dans le desordre des affaires d'Aquitaine sous le feu duc, s'étoit érigé en souverain des villes & des territoires d'entre la Garonne & les Pyrenées.

Le roi ayant su qu'il avoit reçu Hunalde, le lui envoya demander, avec menaces d'entrer en Gascogne, s'il refusoit de le lui livrer: le duc obéit, & soumit lui-même son duché à la domination de Charlemagne. Hunalde fut mené prisonnier en France, & Charlemagne imitant la méthode du roi son pere, fit bâtir sur la Dordogne le fort ou château de Fronsac, & y mit une bonne garnison pour assurer ses conquêtes, & tenir tous ces peuples dans la soumission.

Cette expédition si heureuse, si prompte, & qui ne laissoit plus d'ennemi à craindre de ce côté-là à Charlemagne, fit comprendre au roi des Lombards & au duc de Baviere, que le fils ne leur seroit gueres moins redoutable que le pere l'avoit été. C'est ce qui détermina le duc à se tenir en repos dans ses états, & le roi des Lombards à faire tous ses efforts pour s'attacher ce jeune roi, en attendant l'occasion de le détacher, s'il pouvoit, des intérêts des papes.

Le roi des Lombards, outre sa fille Lutberge, qu'il avoit mariée au duc de Baviere, avoit encore un fils & une autre fille. Il proposa de marier son fils avec la princesse Giselle sœur de Charlemagne, & de marier sa fille avec ce prince ou avec son frere Carloman. Il ne paroît pas qu'il y eût de

difficulté

difficulté pour le mariage de Giselle avec le prince Lombard ; il ne se fit point néanmoins , c'étoit-là la destinée de cette princesse , qui avoit été déjà demandée en vain par l'empereur Constantin pour son fils ; elle ne fut enfin ni impératrice , ni reine , mais religieuse.

Pour ce qui est du mariage de la fille du roi des Lombards avec Charlemagne , ou avec son frere , il y avoit un grand obstacle ; c'est que ces princes étoient tous deux mariés. Cela n'empêcha pas pourtant , que l'on n'écoutât cette proposition. La reine Bertrade mere des deux rois , la reçut avec joie. Elle voyoit avec beaucoup d'inquiétude ses deux fils aigris l'un contre l'autre , & étoit persuadée que la reconciliation , qui s'étoit faite depuis peu , n'étoit pas sincere , au moins du côté de Carloman. Elle savoit que le roi des Lombards , & le duc de Baviere allumoient le feu sous main , & animoient sans cesse ce jeune prince , mécontent de son partage , à se dédommager par la voie des armes ; que tous deux avoient toujours pour but d'exciter une guerre civile en France , le duc de Baviere pour secouer le joug François , comme lui & ses prédécesseurs avoient souvent tâché de faire ; & l'autre , pour venir plus facilement à bout du Pape , & reprendre sur lui tout ce qu'il avoit été obligé de céder en vertu du traité de Pavie.

La reine Bertrade crut donc , que ce mariage , que le roi des Lombards souhaitoit passionnément , seroit un moyen de rompre les liaisons qu'il avoit avec le duc de Baviere contre la France , que par l'alliance de sa fille avec Charlemagne , il se détacheroit aussi des intérêts de Carloman ; & que celui-ci n'ayant plus cet appui , seroit obligé de se tenir en repos , & se trouveroit hors d'état de troubler la tranquillité de la France.

Cette négociation ne put être si secrète , que le pape n'en fût informé. C'étoit Etienne III. Il en prévint les conséquences , & crut que la suite du mariage , dont il s'agissoit , seroit l'union étroite du roi des Lombards avec la France ; qu'une des conditions du traité seroit au moins quelques tempéramens , & quelques explications des articles de celui de Pavie en faveur des Lombards , & qu'au lieu de l'entiere exécution que les papes pressoient en vain depuis long-temps , il avoit

769.

à craindre de le voir casser ou modifier aux dépens des avantages extrêmes que l'église de Rome en avoit tirés jusqu'alors, & qu'elle en esperoit encore.

Epist. 45. in
Codice Carolino.

Ces réflexions importantes, qui n'étoient pas sans un grand fondement, déterminèrent le pape à envoyer incessamment deux légats en France aux deux rois, & de leur écrire une lettre dont le contenu étoit, qu'il avoit appris avec bien de la douleur, qu'on n'eût pas rejeté, sans délibérer, les propositions faites par le roi des Lombards touchant le mariage de sa fille avec un des deux rois, & celui de son fils avec la princesse Giselle; qu'il ne comprenoit pas comment étant tous deux déjà mariés, on pouvoit écouter une telle proposition; que les François n'étoient plus payens, & que le divorce, pour s'engager dans un autre mariage, étoit un crime énorme parmi les chrétiens; que le feu roi Pepin ayant eu quelque dessein de répudier la reine leur mere, le pape Euienne II. lui avoit fait concevoir la grandeur de ce péché, & l'en avoit détourné; que ces alliances avec les ennemis de l'église étoient évidemment contre la volonté de Dieu; que le roi leur pere, par ce motif, n'avoit jamais voulu consentir au mariage de la princesse Giselle avec le fils de l'empereur, & qu'il seroit fort surprenant, qu'après l'avoir refusée au premier prince du monde, on l'accordât à un Lombard; que la famille où l'on vouloit la faire entrer, étoit une famille maudite de Dieu; que cette malédiction étoit visible par la lepre dont quelques-uns de cette maison étoient frappés. Enfin il leur représentoit les intérêts de l'église, & les menaçoit de la colere du prince des apôtres, dont ils ne pourroient éviter l'indignation & l'anathème, & ensuite la damnation éternelle, qui y est attachée.

770.

Ni ces raisons, dont quelques-unes étoient sans doute d'un très-grand poids, ni les instances des envoyés du pape n'empêcherent point la reine mere d'entreprendre le voyage d'Italie, pour négocier ce mariage, & pour dissiper toutes les animosités, les semences de guerre, & les dispositions qu'elle y voyoit dans l'esprit de son cadet, dans la cour de Baviere, & dans celle des Lombards; & elle étoit absolument résolue d'user de cet expédient, si elle le jugeoit nécessaire à l'établissement de la paix.

Elle partit dans le tems que Charlemagne tenoit l'assemblée générale ou le champ de mai à Vormes. Elle s'aboucha d'abord avec son fils Carloman en un lieu nommé *Salossa* ou *Polossa*, où elle tâcha de le disposer à une paix stable & sincere entre son frere & lui. De-là elle alla à la cour de Baviere pour inspirer au duc de semblables sentimens, & enfin elle passa en Italie. Elle fut reçue à Rome avec des honneurs extraordinaires, comme la veuve de Pepin, & la mere des deux rois François; & ce fut-là qu'elle déclara au pape le dessein qu'elle avoit de conclurre le mariage de la fille du roi des Lombards avec son fils Charlemagne.

Pour adoucir le chagrin du pape, elle agit si efficacement auprès de Didier, qu'il restitua au saint siége plusieurs places, dont il s'étoit emparé. Ce ne fut qu'à cette condition, qui fut exécutée avant son départ, que le contrat de mariage fut signé; & après que le roi des Lombards l'eut assurée de laisser l'église romaine en repos. Elle partit avec la fille de ce prince, que Charlemagne épousa si-tôt qu'elle fut arrivée en France; Ainsi, étant devenu par ce mariage gendre du roi des Lombards, & beau-frere du duc de Baviere, qui avoit épousé une autre fille du même roi, tous les esprits parurent réunis, & la paix bien assurée.

Pour faire ce mariage il fallut que Charlemagne répudiât sa femme Himiltrude, qui étoit fille d'un seigneur François, & il le fit. C'étoit un grand désordre, que ces sortes de divorces, dont on ne voit que trop d'exemples en ce siècle-là. Il s'étoit tenu quelques années auparavant un concile à Verberies, maison royale auprès de Compiègne, où il se fit par les évêques assemblés, des décisions de cas de conscience en cette matiere fort surprenantes, qui donnent de grandes atteintes à l'indissolubilité du mariage, & qui sont d'une morale fort relâchée sur un point si important.

Malgré les soins de la reine mere des deux rois, l'esprit jaloux, inquiet & brouillon de Carloman, animé sans cesse par des gens de même génie, n'auroit pas laissé long-temps la France en paix, s'il eût vécu; mais il mourut un an après le mariage de Charlemagne.

Carloman né en 751. n'avoit gueres alors que vingt ans; il laissa deux fils en bas âge, & la reine surprise de la mort

770.

Eginard in Annal. ad an. 770.

Monach. Engolism. in vita Car. M.

Annal. Franc. & Vita Caroli Magni.

Il répudie sa femme pour épouser la fille du roi des Lombards.

Annal. Franc. Peravian & alii.

Conc. Verberies. Tomo 4.
Concil. Gal.

Mort de Carloman.

Eginard. in vita Car. M.

771.

Charlemagne se met en possession de son royaume.

771.

Eginard. in Annal. ad an. 771.

imprévûe de son mari ; & dans l'appréhension que Charlemagne ne se fâisît de sa personne & de celle de ses enfans , pour les faire raser , & les confiner dans un monastere , s'enfuit avec eux & avec tout ce qu'elle put emporter , chez le roi des Lombards. Quelques-uns des principaux seigneurs de son état , & les auteurs de la méfintelligence , qui avoit recommencé entre les deux freres , s'y réfugierent aussi , craignant le ressentiment de Charles. Ce prince apprit cette nouvelle à Valenciennes , où il avoit tenu une diete ; & soit sincerement , soit par politique , il fit paroître beaucoup de chagrin & d'indignation de cette fuite de la reine , *n'ayant pas* , disoit-il , *merité d'être craint de la sorte*. Il s'avança néanmoins sur les frontieres de l'état de son frere , où plusieurs évêques & plusieurs seigneurs étant venus se donner à lui , & lui offrir un royaume abandonné , il l'accepta & s'en mit en possession , sans trouver aucune résistance.

Ce prince n'ayant plus de guerre civile à craindre , & voyant tout tranquille & parfaitement soumis au-dedans de son état voulut assurer le repos de ses frontieres. Il n'avoit rien à appréhender du côté des Alpes. Le roi des Lombards n'avoit ni le pouvoir ni la volonté d'attaquer la France ; & ce prince eût souhaité d'être assuré que Charlemagne étoit dans la même disposition à son égard. Les Pyrenées , depuis la conquête de l'Aquitaine & de la Gascogne , étoient comme autrefois les barrières de la France de ce côté-là ; la foiblesse & les divisions des Sarrafins d'Espagne ne leur permettoient pas de former de nouveaux projets contre l'empire François. La seule France Germanique au-de-là du Rhin , avoit des voisins incommodes , cent fois châtiés , mais jamais bien domptés , presque toujours battus & jamais parfaitement soumis ; c'est des Saxons dont je parle.

772.

Eginard. in vita Car. M.

Charlemagne , dans son parlement ou assemblée générale qu'il tint à Vormes , résolut de leur faire la guerre , & il s'y proposa deux fins ; la première , de les affoiblir tellement , qu'ils fussent entierement hors d'état de remuer ; & la seconde , qui étoit le meilleur moyen qu'il pût prendre pour les rendre dociles , fut d'y détruire l'idolatrie , & d'y établir le christianisme. Il n'en vint à bout qu'après trente-trois ans de guerre presque sans interruption ; mais d'une guerre , dit l'auteur de

la vie de ce prince, la plus rude & la plus fatigante que la France eût jamais eue. La longueur & le succès de cette guerre, & la fréquente mention que je serai obligé d'en faire, m'engagent à donner ici une idée de la situation du pays, de la religion & du gouvernement de ces peuples, avec un peu plus de détail, que je n'ai fait dans l'histoire des regnes précédens, où par la difette des mémoires je n'ai gueres touché qu'en passant ce qui les concernoit.

On donnoit en ce temps-là le nom de Saxe à presque toute cette largeur de l'Allemagne d'aujourd'hui, qui est entre l'Océan Germanique du côté de l'occident, & la Bohême du côté de l'orient : elle alloit jusqu'à la mer du côté du nord, & du côté du midi jusqu'à la France Germanique, qui s'étendoit le long du bas Rhin, & depuis l'Issel jusqu'au delà de Mayence. La Saxe étoit distinguée en trois parties.

*Etat de la Saxe
du temps de Char-
lemagne.*

Sa partie la plus occidentale & la plus proche de l'Océan Germanique, s'appelloit Vestphalie, ancien nom qui est encore commun aujourd'hui à un assez grand pays de l'Allemagne de ce côté-là. Celle qui lui étoit opposée du côté de l'orient, en tirant vers la Bohême, s'appelloit Ostphalie, & les Saxons qui l'habitoient s'appelloient Ostphaliens ou Osterlingues. Ils étoient voisins des Esclavons, qui s'étoient emparés de la Bohême. Les autres Saxons, qui étoient dans un milieu entre les Vestphales & les Ostphales, s'appelloient Angriens, & confinoient du côté du midi à la France Germanique, & du côté du nord à la mer septentrionale. C'est-à-dire, que cette troisième partie de la Saxe comprenoit les pays qu'on appelle aujourd'hui le duché de Brunswik, celui de Lunebourg, Brandebourg, Meklebourg, & une partie de la Pomeranie.

Poëta Saxo. lib. 1.

Les Saxons étoient payens, & entr'autres idoles ils en adoroient une qu'ils nommoient Irminful, nom sous lequel, selon quelques-uns, ils adoroient le dieu Mars, selon d'autres Mercure, & selon d'autres Junon ; il y en a qui ont cru que cette idole représentoit Arminius ce fameux défenseur de la liberté Germanique contre les Romains, qui fit périr leurs légions commandées par Varus du temps d'Auguste, que cette nouvelle pensa faire mourir de chagrin ; quelques-uns ont pensé, que cet Irminful étoit une de ces idoles appelées

Poëta Saxonius.

772.

Monumenta
Paderbor. Krantz-
zius.

Poëta Saxo de
Gestis Caroli M.
Vita Sanct. Fa-
soni Episc. Mel-
denfis,

Eginard,

Pantheon en termes d'antiquaires & de médaillistes , c'est-à-dire , un dieu dont la figure & les symboles qu'on lui donnoit représentoient tous les dieux ou plusieurs dieux. Il avoit en effet de fort différens symboles : il étoit élevé sur une colonne , armé de toutes pieces , tenant à sa main droite un espee d'étendard où étoit peinte une rose : de la gauche il tenoit une balance ; on voyoit la figure d'un ours sur sa poitrine ; & celle d'un lion sur son bouclier. C'étoit , si nous en croyons les auteurs qui ont traité des antiquités de la Saxe , le dieu tuteur de toute la nation.

Tout ce grand pays qu'occupoient les Saxons , étoit partagé en une infinité de petits cantons , qui avoient chacun leur duc indépendant de tous les autres. Quand ils s'unissoient néanmoins pour faire la guerre à la France , pour secouer le joug , & ne pas payer le tribut qu'elle leur avoit imposé , ils éliisoient un général , qui les commandoit tous , & qui , selon quelques-uns de nos anciens historiens , portoit alors le nom de roi : mais après la guerre son autorité ne subsistoit plus.

Vû l'inquiétude & la férocité de ces peuples , il étoit difficile que les rois François les pussent contenir long-temps dans la soumission. Ils étoient frontieres de la France Germanique , selon toute son étendue , depuis l'Isse jusqu'au Mein. Dans presque toute cette largeur de pays , il n'y avoit point de grandes rivières qui séparassent les deux états ; ainsi , quand il prenoit envie à quelque duc Saxon de venir faire des courses sur les terres de France , rien ne l'en empêchoit , & cela arrivoit souvent. Dans les endroits où il y avoit des forêts & des montagnes , les Saxons avoient continuellement des partis de voleurs , & des embuscades pour surprendre les François qui s'écartoient , & pour les emmener en captivité. Ces courses , ces embuscades , le refus de payer le tribut , c'est ce qu'on appelle souvent dans nos anciennes histoires les révoltes des Saxons , & la cause des ravages qu'on alloit faire dans leur pays en maniere de représailles. Ils s'unissoient alors pour se défendre ; & comme tout ce qui étoit compris sous le nom de Saxon composoit un peuple très-nombreux , c'est ce qui rendoit ces guerres plus difficiles ; & le grand nombre de ducs , parmi lesquels il y en avoit toujours de mutins , étoit ce qui les rendoit fréquentes.

Charlemagne pensa donc plus sérieusement qu'aucun de ses prédécesseurs aux moyens de mettre ses sujets de-delà le Rhin à couvert des insultes de ces barbares. De nouvelles courses, qu'ils avoient faites sur les terres des François, furent le sujet de la guerre qu'il leur déclara. Il rassembla son armée à Vormes, y passa le Rhin, & entra dans la Saxe, où il porta par tout la terreur & le ravage.

Les Saxons, dès le tems de Pepin, avoient bâti des forts à de certains passages tant des rivières que des bois & des défilés, pour arrêter plus aisément la première furie des François, & pour avoir le tems, dans les irruptions subites de mettre à couvert leurs femmes, leurs enfans & leurs biens. Pepin dans la dernière guerre qu'il leur fit, perdit beaucoup de monde à l'attaque de ces forts, & pour forcer ces passages. Il abattit tout ces retranchemens & rasa tous les forts. Mais les Saxons les avoient relevés depuis.

Le plus fameux & un des mieux fortifiés se nommoit Eresbourg vers Paderborne; c'étoit dans ce fort qu'étoit adorée l'idole Irminful: on y voyoit un temple bâti en son honneur, où il y avoit beaucoup de richesses. Charlemagne l'assiégea, le prit, enleva tout l'or & l'argent du temple, & employa trois jours à le raser de fond en comble.

Une circonstance de cette expédition marquée par tous les anciens historiens, doit nous convaincre que cette place n'étoit située ni sur le Vefer, comme quelques-uns l'ont écrit, ni sur quelque autre grosse rivière, à moins que ce ne fût très-proche de sa source. C'est que le tems fut alors si sec & si chaud, que toutes les sources & toutes les petites rivières ayant tari, l'armée de Charlemagne souffrit beaucoup par la disette d'eau durant ce siège, particulièrement pendant les deux premiers jours de la démolition du temple & de l'idole. Mais ce qui encouragea le soldat, & lui fit aisément oublier ses fatigues passées, fut une espèce de miracle qui se fit en cette rencontre. Tout d'un coup, lorsqu'on s'y attendoit le moins, sur le midi du second jour, les soldats étant à se reposer pendant la chaleur, il sortit d'une montagne voisine du camp, par une ouverture qui s'y fit, un torrent d'eau si gros, & qui se répandit si abondamment dans la campagne & dans les vallées, qu'il y eut de quoi rafraîchir toute l'armée

772.

Il fait la guerre aux Saxons.

Il prend Eresbourg, & détruit le temple d'Irminful.

*Monachus Engolism.
In vita Carol. M.
Annal. Franc.
ad an. 772.*

772.

& abreuver les chevaux. Quoique cette naissance subite d'un torrent ne soit pas sans exemple, & que les historiens de Germanie parlent de celui qu'on appelloit le torrent de Bulterbon vers ces quartiers-là, qui sortoit ainsi de la terre tout à coup, & tarissoit presque aussi-tôt, néanmoins eu égard à la conjoncture, la chose fut regardée comme miraculeuse.

Il pardonne aux Saxons.

Eginard in Anal. ad an. 772.

D'Eresbourg après la destruction du temple de l'idole, le roi s'avança avec son armée jusqu'au Vefer, où les Saxons vinrent implorer sa miséricorde ; il leur pardonna, & prit douze otages pour sûreté de leur parole. Ils s'estimerent trop heureux de sauver le reste du pays à ces conditions, qu'ils n'observerent que jusqu'à ce qu'ils virent Charlemagne éloigné d'eux par les affaires d'Italie, qui devinrent plus importantes que celles de Saxe : je vais en reprendre la suite d'un peu plus haut.

Affaires d'Italie.

Anastasius in Stephano,

Peu de tems après que le pape Etienne IV. eut été élu l'an 768. il avoit écrit en France, pour demander la protection des deux rois, & pour les prier ainsi que je l'ai dit, qu'on envoyât à Rome les évêques les plus habiles du royaume, afin d'assister au concile qu'il vouloit convoquer, pour faire casser les actes de l'anti-pape Constantin, pour prendre des précautions contre ces invasions violentes du saint siège, & pour confirmer la doctrine catholique touchant le culte des images. Douze évêques de France avoient été députés à Rome pour ce sujet, le concile s'étoit assemblé, & on y avoit agi sur tous ces points, conformément aux intentions du pape.

Après le concile, les évêques étoient revenus en France, ayant laissé Rome assez tranquille, sans néanmoins que le pape eût encore pu amener le roi des Lombards à l'entier accomplissement du traité de Pavie, fait depuis plus de quatorze ans. Ce roi reculoit toujours dans l'espérance de trouver avec le tems, quelque moyen de brouiller la France avec le pape, qui auroit été après cela à sa discrétion. C'étoit-là uniquement à quoi il visoit. C'étoit dans cette vûe qu'il avoit traité cette année-là même du mariage de sa fille avec Charlemagne. Mais il usa encore d'une autre ruse.

Le pape avoit toujours pour ministres ces deux hommes Christophe & Serge, à qui il étoit redevable de son exaltation. Il n'agissoit que par leurs conseils, & il s'en trouvoit bien : mais
ils

ils lui faisoient surtout comprendre, de quelle importance il lui étoit d'être toujours appuyé de l'autorité du roi de France, avec qui eux-mêmes avoient soin d'entretenir toujours une grande correspondance. Le roi des Lombards vit bien que tandis qu'ils gouverneroient ainsi le pape, il ne viendrait jamais à bout de son dessein. Il résolut de les faire périr à quelquel prix que ce fût.

Le pape avoit alors pour camerier * un nommé Paul Afinete, fort jaloux du crédit & du grand pouvoir de ces deux favoris. Cefut avec lui que Didier concerta la maniere de les perdre. Il fit dire au pape qu'il avoit dessein de venir par dévotion visiter l'église de saint Pierre, qui étoit alors hors de la ville. Christophe & Serge qui soupçonnerent que ce pèlerinage couvroit quelqu'autre dessein, conseillèrent au pape de prendre ses précautions. Ils firent venir des milices de Toscane, de la Campagne, du duché de Perouse, les firent entrer dans Rome, dont ils armerent aussi une partie des habitans. Ils firent même murer promptement quelques-unes des portes de Rome, & en firent faire de plus petites & plus aisées à garder.

Leur prévoyance étoit à propos. Le roi des Lombards vint faire ses dévotions à saint Pierre, mais accompagné d'une armée entiere, résolu d'entrer dans Rome, s'il l'eût trouvée moins bien gardée. Comme il vit ses mesures rompues, il envoya saluer le pape de sa part, & le prier de venir le voir dans l'église de saint Pierre. Le pape le voulut bien, quoique Christophe & Serge l'en dissuadassent. L'entrevue se passa dans des plaintes mutuelles : Didier se plaignant de la défiance du pape, & le pape de ce qu'il n'exécutoit point le traité de Pavie. Mais tandis qu'ils s'entretenoient ainsi, on vint dire au pape qu'il y avoit dans la ville un commencement de sédition contre ses deux ministres; c'étoit le camerier, qui sous main avoit soulevé contre eux une partie du peuple, sous prétexte qu'ils empêchoient la paix & la bonne intelligence entre le pape & le roi des Lombards, & qu'ils étoient cause par-là des ravages que ce prince faisoit à l'entour de Rome. Le pape quitta sur le champ la conférence, & rentra dans Rome, où Christophe & Serge ayant fait prendre les armes aux troupes qu'ils y avoient, arrêterent les mutins; mais ils firent plus.

Tome II. Partie II.

C

772.

Anastasius.

* Cubicularius.

Ibid.

772.

Epist. 46. in
Codice Carolino.

Chagrins de ce que le pape contre leur conseil étoit sorti de Rome pour aller trouver le roi des Lombards, ils voulurent lui faire peur à lui-même, & entrèrent avec des gens armés dans le palais de Latran, où ils lui firent & des reproches & des menaces sur la conduite qu'il tenoit, de concert avec Dodon, envoyé de Carloman, qui vivoit encore, & avec quelques autres François, à qui ce commerce du pape avec le roi des Lombards, déplaisoit fort.

Cette maniere d'agir irrita beaucoup le pape, qui dès le lendemain alla voir le roi des Lombards, & eut dans l'église de saint Pierre une nouvelle conférence avec lui touchant leurs mutuelles prétentions, & les moyens de s'accommoder : mais elle se passa tout autrement que celle du jour précédent. Si-tôt que le pape fut entré dans l'église de saint Pierre avec tous ceux qui l'accompagnoient, Didier en fit fermer les portes, & déclara qu'aucun des gens du pape n'en sortiroit, qu'on ne lui eût livré ses deux ennemis Christophe & Serge, disant que c'étoient deux boute-feux qui ne faisoient que remplir de soupçons l'esprit du pape, & entretenir leur méintelligence ; qu'elle ne finiroit jamais, tandis qu'il les auroit auprès de lui, & qu'il vouloit au moins que sur le champ ils fortifient de Rome.

Le pape irrité de l'insulte que Christophe & Serge lui avoient faite le jour précédent, ne se récria pas fort contre cette violence, & envoya de concert avec le roi des Lombards, Jourdan évêque de Porto, & André évêque de Palestrine, à la porte de la ville la plus proche de saint Pierre, où il savoit que Christophe & Serge l'attendoient. Ils leur dirent le danger où étoit le pape, & celui où ils étoient eux-mêmes, s'ils ne prenoient un des deux partis qu'ils venoient leur proposer de sa part ; l'un de se retirer incessamment dans quelque monastere pour n'en plus sortir ; l'autre de venir à l'église de saint Pierre trouver le pape & le roi des Lombards, pour se justifier des choses dont on les accusoit.

Christophe & Serge, que la retraite dans un monastere n'accommodoit pas, & qui d'ailleurs n'osoient se fier au roi des Lombards, répondirent que s'ils avoient à être mis en pieces, ils aimoient mieux que ce fût par les mains de leurs concitoyens, que par celles des Lombards ; & aussi-tôt ils

entrèrent dans Rome , afin de délibérer de ce qu'ils avoient à faire pour leur sûreté avec leurs amis : mais ils en trouverent peu de reste, si-tôt que la nouvelle se fut répandue dans la ville, que le pape les abandonnoit au roi des Lombards. Un seigneur Romain entre autres nommé Gratiofus , parent de Serge , ayant la nuit suivante rassemblé la plupart de ceux qu'il avoit amenés à Rome, en fit rompre une des portes; alla trouver le pape , & lui dit en l'abordant, que c'étoit de lui seul qu'il vouloit recevoir ses ordres.

Serge ne sachant que devenir , se fit dès la même nuit descendre des murailles dans le fossé, Christophe en fit autant , ils vouloient aller se jeter aux piés du pape , mais ils furent arrêtés par les gardes Lombards , qui les conduisirent à leur roi. Il les renvoya au pape, qui leur fit entendre que pour sauver leur vie il falloit se résoudre à se faire moines. Ils le promirent , & on s'assura d'eux. Le roi des Lombards fort content du peu qu'il avoit fait, mais dont il esperoit des suites plus importantes , prit dès le lendemain congé du pape , avec mille sermens qu'il lui fit de le satisfaire au plutôt sur ses prétentions. Cependant le camerier Paul de concert avec ce prince & avec plusieurs Lombards qui étoient à Rome , enleva dès ce même jour Christophe & Serge de l'église de saint Pierre , & leur fit crever les yeux. Christophe en mourut trois jours après, & Serge fut enfermé dans un Monastere , d'où il ne fut tiré quelque tems après, que pour être cruellement mis à mort.

Etienne après avoir ainsi abandonné ses deux ministres & ses deux bienfaiteurs à la rage de leurs ennemis, continua de presser le roi des Lombards de lui tenir parole , & de lui restituer enfin le reste des places qu'il lui retenoit, comme il le lui avoit promis par de nouveaux sermens dans l'église de saint Pierre. Mais ce fut alors que ce pape trop crédule , reconnut la maligne politique du roi Lombard. Didier répondit que le pape lui étoit fort obligé de l'avoir délivré de deux tyrans qui le gouvernoient en maîtres , que ce bon office méritoit bien d'être reconnu , & qu'il ne lui parlât plus de la restitution des places ; qu'il falloit que désormais il songeât seulement à ménager ses bonnes grâces ; que bon gré malgré il auroit bientôt recours à lui ; que le traitement qu'on avoit fait à

772.

Anastasius in
Hadriano.

Ibid.

772.

Christophe & à Serge qui étoient sous la protection des rois François, & qui agissoient par leurs ordres, avoit irrité ces princes; que Carloman sur-tout en étoit fort en colere, & qu'on le verroit bientôt en Italie avec une armée pour s'en venger; que le pape pour éviter sa perte, n'avoit point d'autre parti à prendre que de s'allier avec les Lombards; qu'il lui offroit sa protection, & qu'il lui conseilloit fort de ne la point refuser.

Epist. 46. in
Codice Carolino.

Etienne dans un furieux embarras écrivit à Charlemagne & à la reine mere Bertrade, pour suspendre l'effet des lettres que Dodon envoyé de France à Rome ne manqua pas d'écrire contre lui, sur les cruels traitemens auxquels il avoit abandonné Christophe & Serge, tous deux si attachés à la France, & sur le commerce qu'il entretenoit avec le roi des Lombards, nonobstant les remontrances qu'on lui avoit faites, pour l'empêcher de s'aboucher avec ce prince. Le pape dans sa lettre assùroit le roi & la reine que cet envoyé par une conduite indigne de son caractère, avoit cabalé contre lui avec ses ennemis, jusqu'à vouloir attenter à sa vie; qu'il étoit venu avec eux les armes à la main jusques dans son palais; qu'ils lui avoient refusé l'entrée de la ville de Rome; que ce qui étoit arrivé à Christophe & à Serge étoit un effet de la fureur du peuple, qu'il n'avoit pû empêcher; qu'il espéroit qu'on lui feroit justice de la mauvaise conduite de l'envoyé, qui avoit agi en cette occasion contre les intentions du roi son maître: qu'au reste le roi des Lombards en usoit parfaitement bien avec l'église de Rome, & qu'on avoit tout sujet d'être content de lui.

771. & 772.

On ne fait point comment cette apologie du pape fut reçue de Charlemagne: mais la mort de Carloman & celle du pape même, qui arriva trois mois après celle de Carloman, changerent beaucoup la face des affaires.

*Il répudie sa
seconde femme &
épouse Hildegar-
de.*

Charlemagne maître de tout l'empire François par la mort de Carloman, n'ayant plus de guerre civile à craindre, comença à regarder comme fort inutile l'alliance du roi des Lombards. Le scrupule sur son divorce, ou son antipathie pour sa nouvelle épouse augmentèrent de sorte, que sans beaucoup délibérer, & contre l'avis de la reine mere, dont ce mariage avoit été l'ouvrage, il la répudia, & la renvoya en Lombardie

un an après l'avoir épousée : apparemment la première femme de ce prince étoit morte cette année-là ; car peu de tems après son second divorce , il épousa Hildegarde qui étoit d'une très-noble famille de la nation des Sueves.

771. & 772.

Eginard in vita Caroli M.

Didier indigné du traitement qu'on avoit fait à sa fille , songea à s'en venger. Il avoit à sa cour la reine femme de Carloman , avec ses enfans & les seigneurs qui l'avoient suivie dans sa fuite , & se faisant grand honneur d'être le refuge d'une reine persécutée , & des princes ses fils dépouillés de leurs états , il résolut de prendre en main leurs intérêts , de tâcher de leur faire un parti en France , & d'y occuper Charlemagne , qui peut-être sans cela se laisseroit tenter de la conquête d'Italie.

Pour en venir plus aisément à bout , & donner plus de relief à son entreprise , il crut qu'un des meilleurs moyens étoit de faire entrer le nouveau pape dans cette cause , & que le plus grand engagement qu'il pût lui faire prendre , étoit de l'obliger à sacrer les deux fils de Carloman comme rois du royaume du feu roi leur pere.

Rien n'étoit mieux pensé , & cela n'eût pas peut-être été fort difficile à exécuter sous le pontificat d'Etienne , que ce prince adroit étoit venu à bout de brouiller avec les François , & de le rendre par-là même très-dépendant de ses volontés : mais le successeur d'Etienne eut d'autres vûes. Ce successeur fut Adrien I. homme d'une prudence & d'une fermeté égale à sa vertu ; qui reprenant les maximes de ses autres prédécesseurs , ne fut pas plutôt élu , qu'il pensa tout de bon à agir de concert avec la France , & à secouer le joug du roi Lombard.

772.

Il commença par obliger Paul Afinete , auteur des dernières brouilleries , à sortir de Rome. Il rappella tous ceux que ce chef du parti Lombard contre celui des François avoit fait exiler , & tira des prisons quelques autres qu'il y avoit mis. Il reçut toutefois avec beaucoup d'honnêteté les envoyés du roi des Lombards , & sur la proposition qu'ils lui firent de renouveler l'alliance avec leur maître , il répondit qu'en qualité de pere commun il vouloit bien vivre avec tout le monde , & qu'il étoit résolu d'entretenir la paix & l'union entre les François , les Lombards , & les Romains , pourvu qu'elle fût sincere de la part du roi des Lombards : mais comment me fier ,

Anastasius in Hadriano.

772.

ajouta-t-il, à un prince qui a violé tant de sermens faits à mon prédécesseur ? Les envoyés le prièrent de la part de leur maître d'oublier tout le passé, & l'assurèrent qu'il seroit content pour l'avenir.

Le pape qui ne pouvoit pas se dispenser de répondre à ces honnêtetés par quelques démarches semblables, congédia les envoyés, en leur promettant qu'il contribueroit de son côté de tout son pouvoir à entretenir une bonne intelligence entre les deux états, & fit partir avec eux deux personnes de sa maison, pour aller faire ses complimens au roi des Lombards, & pour traiter avec lui, leur ordonnant de demander avant que d'entrer plus avant en négociation, la restitution de Faenza, de Comachio & du duché de Ferrare, dont les Lombards s'étoient saisis sous le pontificat précédent.

Didier fait des courses dans l'Exarcat de Ravenne.

Didier leur fit les plus belles promesses du monde à son ordinaire : mais il ne se passa pas deux mois que les Lombards commencèrent à faire des courses dans tout l'Exarcat de Ravenne ; à se saisir de plusieurs châteaux, & à couper les vivres à la capitale, qu'il réduisit à l'extrémité.

Le pape touché de la misère du peuple de Ravenne, & à la prière de l'archevêque, écrivit au roi des Lombards, pour le prier de se souvenir des promesses qu'il lui avoit faites de vivre en paix avec l'église de Rome, & le conjurer de faire cesser des hostilités aussi injustes qu'indignes d'un roi chrétien. Didier répondit aux envoyés, qu'il vouloit que le pape le vint trouver lui-même, & leur ordonna de lui dire, qu'il n'auroit son amitié ni la paix avec lui qu'à une condition ; savoir, qu'il donnât en sa présence l'onction royale aux deux fils du roi Carloman, qui étoient à sa cour, dépouillés de leurs états contre toute justice. Paul Afinette, qui s'étoit retiré auprès de ce prince, brûloit d'envie de se venger du pape. Il s'offrit d'aller secrètement à Rome pour y ranimer sa faction, & de si bien faire, qu'il lui ameneroit le pape piés & poings liés. Didier accepta son offre ; mais le pape ayant été averti de son départ & de son dessein, envoya secrètement ordre à l'archevêque de Ravenne de l'arrêter ou à Rimini ou à Ravenne, par où il savoit qu'il devoit passer. L'archevêque ainsi averti le surprit, & le mit en prison, où il le fit mourir quelque tems après contre les ordres exprès du pape, mais pour le bien & le repos de l'Italie.

Cette mort irrita furieusement le roi des Lombards, qui pour s'en venger entra avec une armée dans l'Umbrie, où elle vécut à discrétion, & fit mille désordres; ses troupes coururent jusqu'aux portes de Rome, & y exercèrent de grandes cruautés. Il envoya encore demander une entrevue au pape, qui lui promit de faire ce qu'il souhaiteroit, & de l'aller trouver s'il vouloit jusqu'à Pavie, ou bien de se rendre, s'il le jugeoit à propos, à Ravenne ou à Perouse, ou de l'attendre à Rome pour savoir ce qu'il desiroit de lui; mais qu'avant cela il falloit qu'il exécutât lui-même ses anciennes promesses tant de fois renouvelées, & qu'il rendit les villes & les territoires qui appartenoient à l'église de Rome; que si ensuite il manquoit de l'aller trouver, alors le roi des Lombards seroit en droit & auroit toute la facilité possible de reprendre toutes ces places, & de les garder toujours, sans que l'on pût désormais les lui redemander.

Le pape faisoit toutes ces propositions plutôt pour tirer les choses en longueur, que par aucune espérance d'obtenir ce qu'il demandoit; car il appréhendoit que Didier ne vînt assiéger Rome, avant qu'il pût recevoir du secours de Charlemagne. Il écrivit à ce prince, pour l'informer de l'oppression où étoit l'église Romaine, par l'injustice du roi des Lombards, qui avoit envahi la plupart des places que le saint siège tenoit de la libéralité du roi Pepin; & pour le prier de se souvenir de la promesse qu'il avoit faite à celui de ses prédécesseurs qui l'avoit sacré roi, du vivant même de Pepin, de ne jamais abandonner la protection des papes, & la défense de l'église.

Les Lombards étant maîtres de toutes les avenues de Rome & de tous les passages des Alpes, le pape fit aller par mer son envoyé, qui ayant débarqué à Marseille, vint trouver Charlemagne à Thionville, où il avoit passé le quartier d'hyver, après avoir dompté les Saxons.

L'envoyé lui exposa l'état des affaires d'Italie, les efforts qu'avoit fait le roi des Lombards, pour engager le pape à donner l'onction royale aux fils de Carloman, & les desseins qu'il fondeoit sur cette onction. Il lui apprit de plus que le vieux duc d'Aquitaine échappé de sa prison, s'étoit rendu à la cour de Pavie; qu'il promettoit au roi Lombard une diversion du côté d'Aquitaine, s'il vouloit déclarer la guerre à la France

772.

Il entre dans l'Umbrie.

Eginard. ad an.

773.

772.

*Charlemagne
fait marcher ses
troupes vers l'I-
talie.*

Ibid.

en faveur des fils de Carloman, & qu'en un mot, le pape ne souffroit tant de persécutions de la part du roi des Lombards, que parce qu'il paroissoit à ce prince entierement dévoué aux intérêts de la France.

Le roi chargea l'envoyé d'exhorter de sa part le pape à ne pas perdre courage, l'assura d'un prompt secours, & qu'il ne se repentiroit pas d'avoir été fidele à la France. En effet, considerant les grands avantages qui lui pouvoient revenir de la guerre contre les Lombards, la bonté de la cause, & l'état présent de ses propres affaires, qui lui permettoient de former de plus grands desseins sur l'Italie que ceux que son pere y avoit exécutés, il ne balança pas. Il envoya promptement ordre de tous côtés à ses troupes de marcher, leur marqua pour rendez-vous général la ville de Geneve. Il tint là plusieurs conseils de guerre; il partagea son armée en deux corps, il donna le commandement de l'un au duc Bernard, frere du feu roi Pepin, & fils naturel de Charles Martel, qui prit sa marche vers l'Italie par le Mont-Jou, autrement appelé le Grand saint Bernard, & lui avec l'autre marcha au Mont-Cenis.

Tandis que les envoyés d'Adrien sollicitoient en France le secours dont il avoit si grand besoin, le roi des Lombards désespérant de l'engager à venir se mettre entre ses mains, ou de l'obliger à sacrer les fils de Carloman, résolut de le surprendre. Il fit marcher très-secretement des troupes vers Rome par différens endroits, & partant brusquement de Pavie avec le prince Adalgise son fils, les princes fils de Carloman & la reine Gerberge leur mere, il se trouva à la tête d'une armée assez près de Rome, avant que le pape en eût eu avis: mais il n'en fut pas plutôt averti, qu'il fit entrer dans la place des milices de la Campagne, de la Toscane, & du duché de Perouse, & encouragea si bien le peuple, qu'il le mit en résolution de se bien défendre en attendant le secours de France: il fit de plus ôter de l'église de saint Pierre, qui étoit hors de la ville, tout ce qu'il y avoit de capable de tenter l'avarice du soldat Lombard, & en fit barricader les portes par dedans avec de fortes barrieres de fer, afin qu'on ne pût y entrer sans les rompre, & se rendre par-là coupable d'un sacrilège très-énorme & très-scandaleux. Le roi des Lombards envoya un de ses Officiers au pape, pour lui donner avis de son arrivée,

&

& lui faire la proposition d'une entrevûe , & celle de sacrer les deux fils de Carloman.

772.

Le pape répondit que si le roi n'avoit pas envie avant toutes choses , de restituer au Saint siège toutes les villes qu'il lui avoit enlevées , & celles qu'il lui retenoit , c'étoit en vain qu'il se donneroit la peine de venir jusqu'à Rome , & que c'étoit-là un préliminaire dont il ne se départiroit jamais.

Le roi des Lombards ne laissa pas de s'avancer toujours avec son armée : ce que le pape ayant su , il écrivit sur le champ une formule d'anathème , par laquelle il conjuroit ce prince par tout ce qu'il y a de plus saint , de ne pas entrer sur les terres de l'église , le menaçant , & tous ceux qui le suivoient , de la colere de Dieu , s'il le faisoit , ou s'il y commettoit le moindre désordre. Cette dénonciation lui fut portée de la part du pape par les évêques d'Albano , de Palestrine & de Tivoli. Elle l'étonna tellement , qu'il ne passa pas Viterbe , & retourna sur ses pas.

Alors arriverent à Rome trois envoyés de France , un évêque nommé George , l'abbé Wlfrade , & un seigneur François nommé Albin. Charlemagne avant que de passer les monts , les avoit fait partir pour être instruit plus à fond des différends du pape avec le roi des Lombards : car ce prince ayant su les préparatifs de guerre qu'on faisoit en France sur les instances du pape , avoit aussi envoyé des ambassadeurs au roi , pour l'assurer que ce n'étoit point lui qui troubloit la paix , mais le pape , dont l'ambition étoit insatiable. On n'eut pas de peine à convaincre les trois envoyés , que le roi des Lombards , loin d'avoir exécuté l'ancien traité de Pavie , le violoit tous les jours , & qu'au lieu d'avoir mis l'église romaine en possession de toutes les places qu'il étoit obligé de lui remettre par ce traité , il s'étoit emparé de quelques autres que son prédécesseur avoit restituées.

Ces envoyés après avoir été témoins oculaires de l'état des choses , reprirent le chemin de France : mais ils passèrent , comme ils avoient ordre , par la cour de Lombardie , où ils prièrent le roi de la part de Charlemagne de rendre au pape les places qu'il lui retenoit. Il ne put s'y résoudre , & répondit fierement , que si on lui faisoit la guerre , il sauroit bien la soutenir.

Il fait faire des remontrances à Didier qui sont sans effet.

772.

Charlemagne ayant appris la réponse du roi des Lombards , lui envoya de nouveaux ambassadeurs , qui lui représenterent encore une fois la justice des demandes du pape , l'obligation que les rois de France avoient de maintenir le traité de Pavie , & de soutenir les donations faites par Pepin à l'église de Rome , les suites funestes de la guerre qui alloit s'allumer en Italie , l'intérêt que les Lombards avoient de ne pas rompre avec la France ; & que pour montrer que le roi leur maître n'entrepre-
noit cette guerre qu'avec peine , lui-même s'offroit à dédom-
mager les Lombards à ses propres dépens , des frais qu'ils avoient faits pour leurs nouveaux préparatifs , pourvû qu'ils voulussent exécuter de bonne foi le traité de Pavie dans tous les articles , & restituer au pape toutes les places dont il y étoit fait mention.

Toutes ces remontrances furent sans effet. Rien n'est plus dur à un prince que la contrainte en de pareilles conjonctures , & on aime mieux quelquefois exposer tout , que de rien abandonner par cette voie. Ainsi Charlemagne poursuivit son chemin avec son armée , & arriva aux défilés des Alpes , gardés par les Lombards à l'entrée des plaines du Piémont : il les y trouva fortement retranchés , & bien résolus à se défendre.

La difficulté de l'attaque & la répugnance que les seigneurs François faisoient paroître à leur ordinaire pour ces guerres d'Italie , firent que Charlemagne tenta encore la voie d'accommodement. Il fit faire de nouveau les mêmes propositions de dédommagement , que Didier rejeta comme auparavant ; enfin il lui fit dire , que s'il avoit de la peine à faire si promptement la restitution qu'on lui demandoit , on lui accorderoit du temps , pourvû qu'il donnât trois ôtages , qui fussent fils de trois des plus considérables seigneurs de sa cour , afin qu'on pût compter sur sa parole plus sûrement qu'on n'avoit fait jusqu'alors : Qu'avec cette assurance l'armée Française se retireroit sans faire aucune hostilité.

Le roi des Lombards jugeant par ces démarches , que le roi de France sentoît la difficulté de son entreprise , tint ferme , & ne voulut rien écouter. Il raisonnoit bien ; car les généraux François , après avoir bien reconnu & examiné la manière dont les Lombards étoient postés dans les défilés des montagnes ,

jugéient presque tous que c'étoit témérité d'entreprendre de les y forcer, & plusieurs opinèrent à décamper le jour suivant : mais pendant la nuit il se répandit, on ne sait par quelle raison, une terreur panique dans le camp des Lombards, qui eut d'étranges suites. Les soldats commencèrent à fuir, abandonnant leurs tentes & leurs bagages, & obligèrent leurs officiers malgré qu'ils en eussent à les suivre. Le roi & le prince Adalgise son fils, dans l'impossibilité de remédier à ce désordre imprévu, allèrent promptement se jeter, le premier dans Pavie, & le second dans Verone, avec les enfans de Carloman, la reine leur mere, & un seigneur François nommé Ancaire, le plus considérable de ceux qui avoient abandonné la France pour suivre ces petits princes.

772.

Les Lombards prennent la fuite par une terreur panique.

Le lendemain matin les François voyant le chemin ouvert, comme par une espece de miracle, entrèrent dans la plaine, le roi détacha après les Lombards quantité de partis, qui en tuèrent beaucoup, & s'en alla sans s'arrêter ailleurs, assiéger Didier dans Pavie. La place étoit très-forte ; car c'étoit comme le boulevard des Lombards : & les meilleures troupes & un grand nombre d'officiers s'y étoient renfermés avec leur roi, & Hunalde duc d'Aquitaine. Il y avoit de gros magasins de vivres & une grande abondance de toutes les choses nécessaires pour une vigoureuse défense : la présence d'un roi guerrier, qui combattoit pour sa couronne, pour sa liberté & pour celle de toute la nation, animoit & les soldats & les habitans à soutenir les dernières extrémités ; l'hyver qui n'étoit pas éloigné, l'impatience naturelle des François, l'air d'Italie qui leur étoit fort contraire, étoient autant de motifs d'espérance pour le roi des Lombards, & autant de très-grandes difficultés pour Charlemagne, il poursuivit néanmoins l'entreprise. Sa constance & celle de ses François dans un siège de six mois, & le plus long que la nation eût jamais fait, sont de toutes les belles choses qui se passerent en ce siège, presque les seules dont nos anciens historiens ayent conservé le souvenir.

Charlemagne assiége Didier dans Pavie.

Anastasius.

La rigueur de l'hyver ne rebuta point les troupes, on continua le siège pendant le mois de Novembre, de Décembre, de Janvier, de Février, de Mars. Mais ce n'étoit pas-là l'unique occupation de Charlemagne ; il parcourut en conquérant, pendant ce tems-là, les pays d'en deçà du Pô, c'est-à-

772.

dire , le Milanès , le Bressan , le Mantouan , dont la plupart des villes se soumirent à son obéissance. Il se présenta devant Verone , & somma le prince Adalgise de lui remettre entre les mains la reine Gerberge & ses enfans fils de Carloman , supposé que cette princesse le voulût bien : & elle y consentit , espérant trouver désormais plus de ressource dans la clémence de son beau-frere , que dans la puissance des Lombards , qu'elle voyoit sur le penchant de leur ruine. Car outre les conquêtes d'en-deçà du Pô , qui faisoient une grande partie du royaume des Lombards , plusieurs villes du côté de Rome voyant le désordre des affaires de Didier , avoient député au pape pour se donner à l'église Romaine. Rieti , Spolete , & les autres villes de ce duché & de la Marche d'Ancone , étoient de ce nombre ; & pour montrer que c'étoit sincèrement & pour toujours , les habitans de ces villes quitterent les modes des Lombards , & se firent faire les cheveux à la façon des Romains. Le pape nomma un duc de Spolete , & donna ce titre & ce gouvernement à Hildebrand homme de qualité , qui avoit été un des premiers à se venir rendre. Ainsi le pape rentra sans résistance dans la plupart du domaine que le Saint siège avoit reçu de Pepin.

774.

*Il va passer la
fête de Pâques à
Rome.*

Charlemagne retourna de Verone au siège de Pavie , avec les fils de Carloman , & la reine leur mere. La fête de Pâques étant proche , il voulut l'aller passer à Rome. Il partit du camp avec grand nombre d'évêques & d'abbés , qui l'avoient suivi en Italie , prit avec lui plusieurs officiers & d'autres personnes de qualité de son armée , & s'avança avec quelques troupes , vers Rome par la Toscane.

Le pape , à qui il n'avoit pas fait savoir son dessein , en ayant été averti , envoya au devant de lui à trente milles de Rome , les juges ou chefs de la ville , portant des étendarts , marques de leur dignité , pour le complimenter & lui faire cortège pendant le reste du voyage. Il trouva à un mille de Rome toute la milice de la ville sous les armes , & une troupe d'enfans choisis portant à la main des rameaux d'oliviers , chantant les louanges du roi des François , qui n'étoient interrompues que par les fréquentes acclamations du peuple , sorti en foule pour assister à cette espece de triomphe. A quelque distance de-là parurent les croix , qu'on avoit coutume de porter de-

vant les exarques , quand il y en avoit encore en Italie , & devant les patriees Romains , qualité que les rois François avoient depuis plusieurs années. D'aussi loin que Charlemagne apperçut les croix , il mit pied à terre avec toute sa suite , & marcha à pied jusqu'à l'église de saint Pierre , où le pape avec tout son clergé l'attendoit.

774.

Etant arrivé aux degrés de l'église il se mit à genoux , ce qu'il fit à chacun des degrés , & les baïsa tous les uns après les autres. Le pape en habits pontificaux le reçut à l'entrée de l'église ; ils s'embrassèrent tendrement l'un l'autre , & le roi prenant de la main gauche la main droite du pape , ils entreurent ensemble dans l'église , tout le clergé & tout le peuple chantant à haute voix ces paroles de l'évangile : *Beni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* Ce jour-là étoit le Samedi saint de l'année 774.

Le pape conduisit le roi à la confession de saint Pierre , c'est-à-dire , au tombeau de ce saint apôtre , où ils se prosternerent , pour remercier le prince des apôtres , des grands avantages qu'ils avoient remportés sur leurs ennemis par son intercession.

Ensuite Charlemagne voulut entrer dans Rome , pour y satisfaire sa dévotion dans les principales églises ; & après qu'ils se furent jurés l'un à l'autre , sur le corps de saint Pierre , une amitié sincere , & qu'ils eurent fait faire le même serment aux seigneurs François & aux seigneurs Romains , ils entrèrent ensemble dans la ville ; ils allèrent d'abord à la basilique du Sauveur , & puis au palais de Latran , où le pape fit la cérémonie du baptême des catéchumenes. Le jour de Pâques , & les deux fêtes suivantes se passerent en de pareilles dévotions dans diverses églises. Le Mercredi ils eurent ensemble une conférence dans l'église de saint Pierre , où le pape conjura le roi de se souvenir de la promesse que le feu roi Pepin & lui-même avoient faite au pape Etienne lorsqu'il alla en France , de mettre l'église Romaine en possession des villes & des territoires de ce qu'on appelloit la province d'Italie , & d'en assurer le domaine à lui & à tous ses successeurs dans la chaire de saint Pierre à perpétuité.

Le roi s'étant fait lire le traité qui en avoit été fait autrefois à Chiersi , le confirma & en fit faire une nouvelle copie par son chapelain , où pour prévenir tous les différends , il fit

Il confirme la donation faite au pape de l'Exarcat de Ravenne.

774.

In Codice Carolino.

ajouter les limites de ce nouvel état , auquel Anastase le Bibliothécaire donne une grande étendue , y comprenant l'Isle de Corse , les Provinces de Venise & d'Istrie , Parme , Mantoue , Regio , & quelques autres places , dont les autres historiens ne conviennent pas. Je crois qu'il faut s'en tenir aux lettres du pape Adrien même , & de ses prédécesseurs , qui ne font mention que de l'Exarcate de Ravenne , de la Pentapole , de la Sabine , de Terracine , des duchés de Spolète & de Benevent , de la Marche d'Ancone , du duché de Ferrare , de Bologne , & de quelques autres patrimoines dans l'isle de Corse , dans la Toscane , dans le territoire de Naples , & dans l'Istrie.

Non-seulement le roi signa cette donation , mais encore il y fit souscrire les évêques , les abbés , & tous les seigneurs de sa suite. Elle fut d'abord mise sur l'autel de saint Pierre , & ensuite dans son tombeau , sur lequel le pape & le roi renouvelèrent leurs sermens. On en fit plusieurs exemplaires , dont celui qui avoit été écrit par le chapelain Ithier servant alors de secrétaire au roi , fut mis par le roi même , après qu'il l'eut baisé avec beaucoup de respect , sur le corps du prince des apôtres ; & ce même secrétaire , par ordre du roi , prit avec lui quelques-unes des autres copies écrites de la main de celui qui avoit la charge des archives de l'église de saint Pierre.

Le roi , peu de jours après partit de Rome avec les acclamations & les bénédictions de tout le peuple , & reprit le chemin de Pavie , dont le siège fut poussé avec plus de vigueur qu'il n'avoit été pendant l'hyver.

Quelque vigoureuse que fût l'attaque des François , ce n'étoit pas ce que le roi des Lombards avoit le plus à craindre. C'étoit les maladies , qui désoloient la ville , & la dépeuploient étrangement ; les habitans & les soldats y mouroient tous les jours en très-grand nombre : on crioit tout haut qu'il falloit se rendre , & le duc d'Aquitaine , qui s'y opposoit , de peur de tomber entre les mains des François , fut tué à coup de pierres dans une sédition.

*Fin du regne
des princes Lombards
en Italie.*

Le roi des Lombards fut forcé par la garnison & par les bourgeois à capituler. Il ne put obtenir de capitulation que pour sa vie. Il se rendit , & cette reddition fut comme le signal à toutes les autres villes , qui tenoient encore pour lui , de subir la loi du vainqueur. Le prince Adalgise , désespérant de

défendre Verone, l'abandonna, & se sauva par mer à Constantinople, où l'empereur Constantin le reçut bien, & lui donna la qualité de Patrice, dont il jouit jusqu'à la fin de sa vie. Ainsi finit le regne des princes Lombards en Italie, deux cents six ans après que le fameux conquérant Alboin y eut donné commencement.

Charlemagne, après sa victoire, mit le pape en possession de ce que Pepin & lui avoient donné à l'église Romaine, & nomma des gouverneurs dans les villes principales de ses nouvelles conquêtes : elles étoient d'une grande étendue du côté du Po. Ce que nous appellons aujourd'hui le Piémont, le Montferrat, la riviere de Genes, le Parmesan, le Modenois, la Toscane, le Milanès, le Bressan, le pays de Verone, le Frioul, & enfin, ce qu'il abandonnoit au pape, le tout faisant près des deux tiers de l'Italie, furent le fruit de son voyage de delà les monts : le reste au-delà de Rome entre les deux mers appartenoit encore à l'empereur de Constantinople, aussi bien que la Sicile.

Le roi mit dans la Toscane & à Pavie des gouverneurs François, & des garnisons Françaises ; il laissa en plusieurs endroits des ducs ou gouverneurs Lombards ; parce qu'ils s'étoient rendus volontairement, & à condition que leurs gouvernemens leur seroient conservés. Ainsi le duc Rotgaude fut confirmé dans le gouvernement de Frioul ; le duc Aragise, quoiqu'il eût épousé une fille de Didier, demeura duc de Benevent : mais le roi prit ses enfans en otage. Le gouvernement d'Yvrée, dans le Piémont, fut aussi confié à un Lombard. Hildebrand resta duc de Spolète. Ce sont-là les principales particularités marquées dans l'histoire, de la disposition que Charlemagne fit de son nouvel état.

Il est certain que le roi déthroné fut amené en France, sans qu'aucun auteur contemporain nous dise ce qu'il devint ; quelques-uns ont écrit qu'il fut relegué à Liege, & qu'il mourut depuis dans le monastere de Corbie.

Depuis ce tems-là Charlemagne joignit au titre de roi des François, celui de roi des Lombards. Les papes le lui donnoient dans les lettres qu'ils lui écrivoient. il le prenoit dans les actes publics, & on le voit sur quelques-unes de ses monnoies.

774.

Eginard. in Annal. ad an. 774.

Anselmus Leodienſis, Sigebertus.

In Codice Carolino.

774.



Ce qui joint à la maniere dont il en usa envers les seigneurs Lombards qu'il laissa dans leurs gouvernemens, me fait faire une réflexion, que quoique la prise de Pavie finisse le regne des princes Lombards, le royaume des Lombards ne finit pas pour cela ; & que les principaux de cette nation voyant que leur roi étoit pris, sans espérance de ressource, ne firent point autre chose que de reconnoître Charlemagne à sa place, pour en être gouvernés selon leurs loix. En effet, nous avons encore le code de leurs loix particulieres, selon lesquelles Charlemagne & ses successeurs les gouvernerent, & où l'on voit plusieurs des capitulaires de ce prince inserés en divers endroits.

Révolte des Saxons.

Charlemagne, après avoir réglé les affaires d'Italie, & y avoir établi la domination Françoisse d'une maniere stable, en partit au mois d'Août, & repassa promptement en France. Ce qui lui fit hâter son retour fut la révolte des Saxons, menagée peut-être par le roi des Lombards pour faire une diversion, ou renouvelée par la seule inquiétude, & la ferocité naturelle de cette nation. Ils ne furent pas plutôt Charlemagne en Italie occupé au siège de Pavie, qu'ils s'assemblerent en grand nombre, & vinrent faire le dégât dans tout le pays de Hesse, ruinerent Buriabourg sur l'Eder, prirent & pillerent Deventer sur la riviere d'Issel, reprirent le fort d'Eresbourg & le rasèrent. Ils vinrent pour forcer Fritslar où saint Boniface martyr, & l'apôtre de la Germanie sous le regne de Pepin, avoit bâti une église. Une terreur panique, qu'on attribua à la protection du saint, les saisit & leur fit abandonner cette entreprise.

*Annal. Francor.
Alfridus in vita
S. Ludgeri.*

*Eginard. ad an.
775.*

Charlemagne marcha avec tant de diligence, qu'il arriva à Ingelheim sur le Rhin avant que les Saxons en eussent eu aucun avis, & fit entrer dans le pays par trois endroits, ses

*Inscription de la Médaille : Dominus REX Francorum & Longobardorum.
Noster KARLUS IMPeratoR AUGultus Revers : CHRISTIANA RELIGIO.*

troupes

troupes qui les surprirent , en taillèrent en pieces grand nombre , & revinrent chargées de butin.

774.

L'assemblée de Mai s'étant tenue à Duren au pays de Juliers , où se fit aussi la revûe de l'armée , on y reprit le dessein que la campagne d'Italie avoit interrompu , de pousser les Saxons à toute outrance. Charles passa le Rhin , attaqua & prit le château de Sigebourg , qui fut bien défendu par les Saxons. La situation d'Eresbourg , qu'ils avoient rasé pendant la dernière campagne , lui paroissant avantageuse pour les contenir , il le fit relever , & y mit une forte garnison : de-là il s'approcha du Vesper , & le passa malgré la résistance des Saxons , qu'il défit avec grand carnage : mais ils eurent leur revanche par la négligence ou par la trop grande confiance des François.

Charlemagne , en s'avancant dans la Saxe au-delà du Vesper , avoit laissé sur le bord de cette riviere une partie de son armée pour en garder le passage , & empêcher qu'on ne le coupât au retour. Les Saxons n'osèrent pas attaquer ce camp à force ouverte & en plein jour : mais un soir comme un assez grand corps de François revenoit du fourrage , une troupe de Saxons déterminés se mêla avec eux , & ils se contrefirent si bien que pas un ne fut reconnu ; ils entrèrent dans le camp des François , & s'y dispersèrent de tous côtés. A l'heure de la nuit , dont ils étoient convenus , comme la garde se faisoit fort négligemment , & que presque tout le monde étoit endormi , ils commencerent à entrer dans les tentes , & à passer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouvoit. Ils tuèrent un très-grand nombre d'hommes avant que d'être découverts : mais enfin la résistance qui se fit en divers endroits , ayant répandu l'alarme par tout le camp , les Saxons penserent à se retirer : ils se rassemblèrent à l'endroit qu'ils avoient marqué pour faire retraite , & s'étant reconnus les uns les autres à certaines marques , ils sortirent du camp sans grande perte. Mais le roi , qui n'étoit pas campé loin de là , étant accouru sur la nouvelle qu'on lui porta de ce désordre , suivit avec sa cavalerie ces aventuriers , & les ayant joints en tua beaucoup. Les Saxons , après avoir vû ravager leur pays , & y répandre bien du sang , vinrent à leur ordinaire demander pardon. Il en vint des trois quartiers de la Saxe , c'est-à-dire , des Saxons orientaux appelés

774.

*Charlemagne
accepte leurs sou-
missions.*

Ostphaliens, & des Saxons occidentaux appelés Vestphaliens, & de ceux du milieu du pays appelés Angriens.

Le roi voyoit bien, par la connoissance qu'il avoit du passé, que ces soumissions forcées des Saxons, n'étoient que pour l'éloigner de leur pays, & qu'ils ne les faisoient que pour se préparer à une nouvelle guerre, si-tôt qu'il en seroit sorti. Il étoit bien résolu de ne pas se laisser tromper davantage, & d'exécuter la résolution prise dans les deux dernières assemblées de Mai, où l'on avoit traité de cette guerre; c'étoit de ne plus leur faire de quartier, ou de les obliger à recevoir la religion chrétienne. Mais les nouvelles, qu'il recevoit d'Italie, où il prévoyoit que sa présence seroit bientôt nécessaire, le déterminèrent à accepter encore leurs soumissions, & à recevoir les ôtages qu'ils lui offrirent, pour l'assurance de leur parole & de leur obéissance.

En effet, quelque bon ordre que Charlemagne eût mis en Italie, il étoit difficile que d'abord tout y fût parfaitement tranquille. Une nouvelle domination n'est jamais sans quelques mouvemens: la révolution étoit encore trop récente, le conquérant trop éloigné, & ses ennemis trop à portée de lui susciter des affaires, pour en manquer aucune occasion. Adalgise, fils du roi déthroné, s'étoit retiré à Constantinople dans l'espérance d'engager l'empereur à prendre sa protection contre une puissance, qui devenoit tous les jours plus formidable à l'empire. Il rencontra dans cette cour une très-grande disposition à seconder ses desseins, mais en même-tems de grandes difficultés à trouver des moyens bien sûrs de les faire réussir. On lui promit tout néanmoins, une flotte & une armée; pourvû qu'il pût se faire un parti parmi les anciens sujets de son pere, & engager quelques seigneurs puissans à le soutenir.

Il jeta pour cela les yeux sur Rotgaude duc de Frioul; il savoit, qu'il étoit bien intentionné pour sa famille, & qu'il ne s'étoit donné à la France que par la seule impuissance de lui résister. Il lui fit proposer ses vûes, & celles de l'empereur de Constantinople, par quelqu'un des gouverneurs des villes que les Grecs avoient encore en Italie. Ce duc lui promit son service, & celui de ses amis. Il tint sa parole, & forma en peu de temps son parti. Le pape, soit sans dessein, soit sur quelques

avis qu'il reçut touchant ces intrigues, dépêcha un de ses officiers à Hildebrand duc de Spolete. Le motif ou le prétexte de ce voyage étoit quelque différend que ce duc avoit avec le pape. Cet officier en arrivant à Spolete y trouva des envoyés du duc de Frioul, du duc de Benevent, du duc ou gouverneur de Cluse, qui est apparemment aujourd'hui la petite ville de Chiufi sur les confins de Toscane proche de la source du Tibre, ou Chiufa dans le Frioul sur les frontieres d'Allemagne.

Sur le soupçon qu'il eut que ce rendez-vous n'étoit pas sans quelque mystere, il s'appliqua secrettement à le découvrir. Il apprit que tous ces ducs avoient commerce avec Adalgise & avec l'empereur de Constantinople; qu'au mois de Mars prochain une flotte devoit aborder en Italie, & qu'une armée de Grecs joints aux troupes des ducs, devoit venir surprendre Rome, enlever le pape, & mettre Adalgise sur le throne de son pere. C'est au moins ce qu'écrivit le pape Adrien à Charlemagne.

Il y avoit encore outre cela d'autres brouilleries en Italie. Quoique le pape fût en possession de toutes les villes & de tous les territoires, que Pepin & Charlemagne avoient donnés à l'église Romaine, néanmoins il n'avoit ni soldats, ni citadelles pour contenir les peuples, presque nulle autorité sur les grands du pays, & moins encore sur les ducs ou gouverneurs. Une puissance ecclésiastique inspiroit peu de crainte à des guerriers, & la soumission leur paroissoit rude sous cette nouvelle espece de gouvernement auquel ils n'étoient pas encore faits.

Hildebrand duc de Spolete, quoiqu'honoré de ce gouvernement par Charlemagne à la recommandation du pape, n'étoit pas plus soumis que les autres: mais il y avoit un archevêque à Ravenne, qui lui donnoit plus d'exercice encore que tous ces ducs. Il prétendoit que puisque le domaine temporel du territoire de Rome, avoit été adjugé au pape, de même le domaine temporel de l'Exarcate de Ravenne lui appartenoit à lui en qualité d'archevêque, & qu'il entroit par ce titre dans tous les droits dont avoient joui les exarques. L'archevêque avoit sur cela présenté quelques requêtes à Charlemagne; & sur la réponse que ce prince lui avoit faite, & qu'il crut favorable à

774.

Epist. Adriani
ad Carolum 51.
in Codice Caro-
lin.

ses prétentions, il empêchoit quantité de villes, qui avoient été sous le gouvernement des exarques, de reconnoître le pape pour leur seigneur, maltraitoit les officiers que le saint-siège y envoyoit, les faisoit enlever & mettre en prison, sans vouloir déferer sur cela aux ordres du pape, ni aux remontrances qu'il lui faisoit.

Sur tous ces avis reçûs de la part du pape, mais principalement sur la nouvelle de la conjuration des ducs Lombards, Charlemagne résolut de repasser en Italie. Mais pour avoir des nouvelles plus certaines de ce qui s'y passoit, il envoya un évêque nommé Possesseur, & un abbé nommé Rabigaud, avec ordre de s'abboucher avec les ducs de Spolète & de Benevent, avant que d'aller à Rome : soit que ce fût pour s'assurer si ces deux ducs étoient véritablement de la conjuration, soit pour les détacher des autres, supposé qu'ils en fussent.

Epist. 58. in
Codice Carolin.

Cette conduite donna du chagrin & de l'inquiétude au pape, dont le roi sembloit se défier, & ne pas assez croire ses avis, ou ne pas vouloir prendre assez hautement ses intérêts contre ces ducs. Il en écrivit aux envoyés, & au roi même. Les envoyés ne laissèrent pas d'exécuter leurs ordres. Les ducs sachant que le roi étoit informé de tout, & qu'il étoit en chemin pour l'Italie, se gardèrent bien de se déclarer pour Adalgise, & l'on voulut bien les en croire sur la protestation qu'ils firent de leur fidélité & de leur innocence.

Il n'en fut pas ainsi du duc de Frioul, qui avoit fait des démarches trop éclatantes pour pouvoir désormais s'en dédire. Il avoit des troupes sur pied, il avoit fait déjà révolter des villes; & soit au défaut d'Adalgise, dont la mort de l'empereur de Constantinople, arrivée sur ces entrefaites, avoit rompu toutes les mesures, soit emporté par sa propre ambition, ce n'étoit plus pour ce prince, mais pour lui-même qu'il faisoit la guerre, résolu de se faire roi des Lombards.

*Il dissipe la con-
juration des Lom-
bards en faveur
d'Adalgise fils de
Didier.*

Eginard in An-
nal. ad an. 776.

Charlemagne ayant reçu ces nouvelles, partit sur le champ, & ne menant avec lui que l'élite de ses troupes, il entra en Italie avant que le duc de Frioul en fût averti. La diligence & la présence de ce prince dissipèrent en peu de jours ce foible parti. Le duc de Frioul fut pris, & eut la tête tranchée, Trévisé, où Stabilinien, beau-pere du duc commandoit, fut livré.

au roi par un prêtre Italien, qui eut pour sa récompense l'évêché de Verdun; & les autres villes révoltées se rendirent. Le roi mit dans toutes ces places des gouverneurs François; & après avoir passé la fête de Pâque à Trévise, & réglé les différends du pape & de l'archevêque de Ravenne, apparemment en faveur de l'église Romaine, il retourna sur les frontières de Germanie avec la même promptitude, qu'il avoit passé les Alpes: car les Saxons ne l'avoient pas plutôt su éloigné de leurs frontières, qu'ils avoient recommencé la guerre.

Il apprit en entrant en Italie qu'ils avoient repris le fort d'Erfbourg. Ils avoient aussi attaqué celui de Sigibourg, mais la garnison ayant fait une grande sortie sur eux, lorsqu'ils n'étoient pas sur leurs gardes, en tua un grand nombre, & obligea les autres à lever le siège; les François les chargèrent en queue, & les poursuivirent jusqu'aux sources de la rivière de Lipe.

Ce fut en cet endroit que Charlemagne, qui n'avoit pas employé plus de quatre mois dans son expédition d'Italie, & dans son retour à Vormes, vint les surprendre. Ils eurent peine à croire que ce fût lui. Quand on les en eut assurés, la consternation se mit dans le camp, ils demandèrent miséricorde & le baptême: ce n'étoit qu'une feinte, & qu'une hypocrisie toute pure; mais elle étoit conforme aux souhaits de Charlemagne, qui pensoit depuis long-temps à adoucir la férocité de cette nation par le christianisme. Il en fit donc baptiser plusieurs, prit de nouveaux otages, fit relever le fort d'Erfbourg, en bâtit encore un autre sur la Lipe, mit dedans de fortes garnisons, & alla passer l'hiver à Heristal au pays de Liège.

Dans une de ces expéditions contre les Saxons, il s'étoit emparé de la ville de Paderborne en Westphalie. Il destina cette ville pour y tenir au printemps l'assemblée des seigneurs François, & pour y prendre des mesures plus efficaces que par le passé contre les révoltes continuelles des Saxons.

Avant que de tenir l'assemblée il entra avec une grande armée bien avant dans la Saxe, & contraignit les plus considérables des Saxons de venir à Paderborne, pour s'y obliger par un serment plus authentique que tous ceux qu'ils avoient jamais faits, à lui être fideles, & à ne plus retourner à leurs brigandages.

E iij.

774.
Annales Metenses.
Chronicon Vir-
dunense.

Eginard. loc. cit.

Il entre en Saxe
avec une armée.
Eginard, ad an.
777.

774.

Ils y vinrent tous excepté Vitikinde , un des plus fameux capitaines des Saxons Westphaliens : c'étoit un homme infiniment zélé pour la liberté de son pays , & son courage & sa prudence lui avoient acquis beaucoup d'autorité. Il étoit ennemi juré des François , & n'avoit jamais voulu entrer en commerce avec eux. Ce capitaine se sentant coupable de la plupart des infractions des traités de paix, & de quantité d'excès & de violences commises sur les terres de France , appréhenda de se mettre en la puissance du roi. Il aimait mieux se retirer chez le roi de Danemarck. Les autres capitaines firent dans l'assemblée le serment au nom de toute la nation , & on leur y fit ajouter cette clause , que s'ils se révoltoient jamais en violant le traité dont ils juroient l'observation , ils consentoient qu'on les réduisît à l'esclavage , & qu'on les chassât hors de leur patrie. Plusieurs pour mieux tromper les François reçurent le baptême & firent hautement profession du christianisme : mais ce ne fut pas là la chose la plus mémorable qui se passa dans cette assemblée , & peut-être que Charlemagne la tint exprès à Paderborne , pour faire voir aux Saxons jusqu'où s'étendoit la réputation de son nom & de sa valeur , & qu'après avoir porté la terreur de ses armes bien au-delà des Alpes , les nations d'au-delà des Pyrénées se trouvoient heureuses de pouvoir obtenir sa protection.

Ibid.

Ce fut donc là que le vint trouver un émir des Sarrafins d'Espagne nommé Ibinalarabi , pour se donner à lui avec toutes les villes de son gouvernement , dont il avoit déjà perdu une partie depuis sa révolte contre Abderame , qui s'étant soustrait à l'obéissance du calife , s'étoit fait un état en Espagne.

L'Espagne étoit depuis long-temps dans un étrange désordre , non-seulement par cette inondation des Sarrafins qui y avoient établi leur domination ; mais encore par les guerres que les Sarrafins même avoient souvent entre eux , sans compter celles qu'ils avoient continuellement avec quelques chrétiens retirés dans les montagnes & dans quelques forts où ils se maintinrent toujours : & c'est de-là que sortirent avec le temps les restaurateurs du christianisme dans l'Espagne , & les fondateurs chrétiens & catholiques des royaumes de Leon , d'Arragon , & des autres qui composent aujourd'hui la monarchie d'Espagne.

L'empire des Sarasins en Asie, en Afrique & dans les Espagnes, uni sous un même chef pendant quelques années, ne fut pas long-temps sans être démembré, & il s'en forma trois monarchies indépendantes les unes des autres dans les trois différentes parties du monde.

Celle d'Espagne fut formée par l'émir Abderame ou Abdamene vers l'an 736. & il établit le siège de son empire à Cordoue, où il eut des successeurs pendant plusieurs siècles. Quelques émirs particuliers mécontents de son gouvernement, se couerent le joug de temps en temps, & se rendirent indépendans, ou se mirent sous la protection de France: tel fut l'émir Solinoan, qui se soumit à Pepin avec les villes de Girone & de Barcelone dont il étoit maître, & tel fut cet autre émir Ibinalarabi, dont je parle, qui vint à Paderborne demander la protection de Charlemagne, pour être remis en possession de Sarragosse & de quelques autres places dont Abderame l'avoit chassé.

La proposition faisoit trop d'honneur à Charlemagne, pour n'être pas écoutée. Il rentra en France pour se préparer à cette expédition. Il passa en Aquitaine avant Pâques, & assembla son armée à Casseneuil, maison royale dans l'Agenois: il la partagea en deux pour la faire entrer en Espagne par deux endroits différens; un des deux corps composé des troupes levées en Austrasie, en Baviere, en Bourgogne, en Lombardie, en Provence, en Languedoc, marcha du côté de Narbonne, pour entrer par le Roussillon, l'histoire ne nous dit point le nom de celui qui le commandoit. L'autre conduit par le roi même, entra par la Gascogne du côté de la Navarre. Toute l'Espagne trembla à cette nouvelle: Pampelune fut d'abord assiégée, & elle se rendit par capitulation. De-là les François passerent l'Ebre, & marcherent à Sarragosse, la plus grande & la plus forte ville de ce quartier-là d'Espagne. Les deux armées se joignirent devant cette ville; elles en formerent le siège, que les Sarasins ne soutinrent pas long-tems: ils capitulerent, & le roi y rétablit l'émir Ibinalarabi.

Un autre émir mit aussi Huefca, Jacca & quelques autres places de son gouvernement sous la protection de Charlemagne. Barcelone & Gironne renouvelerent leurs hommages & le serment de fidélité qu'elles avoient fait il y avoit plusieurs

774.

Constantinus
Imperat. Libro de
administrando
Imperio. cap. 25.

Il passe en Espagne, & y pousse ses conquêtes jusqu'à la riviere d'Ebre.

778.

Monach. Engolism.
Annales Metenses ad an. 778.

Chronic. Moyssiac.

778.

années au feu roi Pepin. Nul ennemi ne paroïssoit en campagne, & jamais l'Espagne ne fut plus à la veille de se voir délivrée de la tyrannie des Sarrafins. Mais soit que Charlemagne appréhendât que les chaleurs de l'été excessives dans ces pays-là, ne ruinaient son armée par les maladies : soit qu'il ne trouvât pas assez de sûreté dans les émirs qui s'étoient déjà soumis à lui, ou qu'il s'aperçût même que les princes chrétiens ne le voyoient pas volontiers si près de leurs petits états & de leurs rochers fortifiés, il ne passa pas outre, & content d'avoir subjugué cette grande étendue de pays, qui est entre les Pyrenées & la riviere d'Ebre, il revint sur ses pas & rentra en France.

Pour s'assurer de la fidélité & de l'obéissance de l'émir Ibinalarabi & des autres, il les obligea à lui donner des ôtages : de plus, il fit à son retour raser les murailles de Pampelune qui lui avoit beaucoup coûté à prendre, & dont il voyoit les habitans fort portés à la révolte ; & enfin il établit des comtes sur toutes ces frontieres pour les défendre, & veiller sur les démarches des Sarrafins. Il ramena toute son armée par l'endroit des Pyrenées par où il en avoit lui-même conduit une grande partie en allant, savoir par le chemin qui va de la Navarre dans la Gascogne.

*Les Gascons
battent son arriere-
garde dans la
vallée de Ronce-
vaux.*

Eginard. in Anal. ad an. 778.

Ce chemin étoit difficile, à cause des bois & des cols ou défilés ; mais il ne le crut pas plus dangereux au retour qu'à son passage en Espagne. Il se trompa néanmoins. Les Gascons montagnards sujets alors & tributaires de la France, mais que Charles avoit châtiés pour leurs brigandages, se mirent en embuscade dans le haut d'un bois, au travers duquel il falloit passer entre deux hautes montagnes, & laisserent défilier l'armée sans branler : les bagages étoient à l'arriere-garde & à l'extrémité peu escortés : si-tôt qu'ils les virent paroître, ils donnerent dessus, défirent le peu de troupes qui les couvroit, & commencerent à piller. Le roi étoit à l'avant-garde déjà bien loin, & ne fut averti du désordre qu'après la retraite des Gascons, qui eurent bientôt après le pillage, regagné leurs hauteurs, où il étoit impossible de les suivre. Plusieurs officiers généraux qui étoient accourus pour obliger les soldats à faire ferme, ne purent les rassurer, ni les engager à combattre dans des lieux aussi défavantageux que ceux-là, où ils étoient
attaqués

attaqués de toutes parts, sans pouvoir se défendre. Presque tous ces généraux y périrent, & entre autres le fameux Roland, si renommé dans les contes de l'archevêque Turpin, quoique dans les histoires véritables il ne soit parlé de lui qu'à cette seule occasion, où on lui donne la qualité de gouverneur de la Marche ou frontiere de Bretagne.

778.

Eginard. in vita
Car. M.

Les mêmes romans nous disent que le lieu de cette défaite de l'arrière-garde de Charlemagne fut la vallée de Roncevaux : & il me paroît par une relation manuscrite des antiquités de ce quartier-là * qui vient de me tomber entre les mains, que cette circonstance n'est pas sans fondement.

Il y a selon cette relation qui paroît être d'un homme exact & entendu, il y a, dis-je, à trois cents pas de l'église de l'Abbaye de Roncevaux une chapelle bâtie en quarré-long. Elle a en longueur en dehors soixante piés, quarante-cinq de large, & un peu plus en hauteur depuis le rez-de-chaussée. Au milieu de cette chapelle est une ouverture large de deux piés & demi, & longue de trois, qui sert à descendre dans une cave, profonde d'environ trente piés, bien voûtée, dont la capacité est égale à celle de la chapelle. L'auteur de la relation dit qu'avec un flambeau il vit au fond quelques ossemens.

Eginard. in vita
Car. M.

Autour de la chapelle en dehors il y a un cloître ceinturé, bâti sous une espèce d'apentis. Ce cloître n'a du jour que par de petits trous, pratiqués dans les arcades, par où l'on voit au-dehors trente tombeaux fort grands & fort simples. Ils sont élevés de la hauteur de quatre piés, & ne sont faits que de grandes pierres sans aucune inscription.

Le mur extérieur de la chapelle à la hauteur des tombeaux est peint à fresque, & la peinture représente la journée de Roncevaux. On y voit quelques inscriptions, & entre autres celles-ci, *Thierri d'Ardenne*, *Riol du Mas*, *Gui de Bourgogne*, *Olivier*, *Roland*. Parmi les preuves que l'on pourroit rapporter, pour montrer que cette peinture n'est pas du temps de Charlemagne, ces inscriptions qui y sont mêlées le démontrent ; car en ce temps-là les seigneurs François ne se surnommoient pas encore de leurs terres ni de leurs comtés ou duchés, qui n'étoient point héréditaires, & étoient tout au plus & très-rarement à vie. Mais pour ce qui est de la chapelle, de

* Elle est écrite à M. le Président de Lamoignon, & datée du 15 de Décembre 1707.

778.

la cave & des tombeaux, la tradition du pays paroît fort vraisemblable ; savoir, que la cave est l'endroit où Charlemagne fit enterrer les corps de ses soldats tués en ce combat ; que ces tombeaux sont une espece de mausolée, où il fit mettre les corps des plus considérables seigneurs, & qu'il bâtit & fonda la chapelle, afin qu'on y priât Dieu pour le repos des ames de tous ces morts. Ces sortes de traditions sont quelquefois fausses, mais elles sont souvent véritables. Celle-ci peut être confirmée par un usage immémorial, qui est qu'on n'enterre dans le cloître d'autour de la chapelle, que les François qui meurent dans l'hôpital de cette abbaye, & que les gens du pays ne permettent jamais qu'on y enterre aucun de leurs parens : de plus on ne voit point par l'histoire de Navarre qu'aucun roi du pays ait fait construire ce monument qui est très-ancien. D'ailleurs cet ouvrage est digne de la piété de Charlemagne, & on lui en attribue un tout semblable en France. Il y a à la chambre des comptes de Paris un enregistrement fait le 3. d'Octobre 1578. de la confirmation des privilèges du bourg de la paroisse de Benais en Poitou, accordés, dit-on, par Charlemagne, *qui y fit construire une église paroissiale, & y fonda un service annuel, pour le repos des ames des rois de France, qu'autres princes & seigneurs du royaume, que gens de guerre morts en la bataille & victoire remportées sur la riviere de Charente proche dudit Benais, sur les marches de Guyenne, où il défit ses ennemis, & perdit beaucoup de ses gens de guerre, qu'il fit enterrer en ladite paroisse en beaux tombeaux de pierre blanche qui sont encore audit lieu.*

Memorial FFF.
fol. 484.

*Il crée des com-
tes dans l'Aqui-
taine.*

Eginard. in vita
Carol. M.
Vita Ludovici Pii.

Quoi qu'il en soit de toutes ces antiquités, sur quoi il n'est pas de la prudence de prononcer trop hardiment, la dérouté des Pyrenées, ainsi que notre historien le remarque, donna plus de chagrin à Charlemagne, que les victoires d'Espagne ne lui avoient donné de joie. Il pensa cependant à affermir ses conquêtes, & pour soutenir de plus près les comtes qu'il avoit laissés avec des troupes au-delà des Pyrenées, il en créa de nouveaux en-deçà dans toute l'Aquitaine.

Depuis la dernière guerre qui lui avoit assuré la possession de ce grand pays, il y avoit fait peu de changement, plusieurs villes étoient demeurées sans gouverneurs, quelques autres en avoient, mais c'étoient des gens du pays, auxquels il ne se fioit

pas beaucoup. Il en nomma d'autres, tous François, dont un auteur de la vie de Louis le Débonnaire fils de Charlemagne nous a laissé la liste. Humbert fut fait comte de Bourges, Abbon de Poitiers, Vibalde de Perigueux, Ithier d'Auvergne, Bulle du Velay, Gorfon de Toulouse, Seguin de Bordeaux, Aimon d'Albi, & Rotgaire ou Roger de Limoges. Quelques-uns de ces noms aussi-bien que celui de Roland, n'ont pas manqué d'avoir leur place dans nos vieux romans.

778.

Charlemagne s'appliqua, en passant par l'Aquitaine, à gagner les évêques du pays par ses honnêtetés, par ses caresses, & par ses libéralités, il mit des abbés François dans certaines abbayes, dont la juridiction temporelle étoit grande, & que leur fondation obligeoit à fournir en temps de guerre des soldats au souverain. Il confisqua certaines terres qui n'avoient plus de maître, ou dont les seigneurs étoient morts les armes à la main contre lui, ou étoient en fuite pour quelque autre crime, & les donna en bénéfice, ainsi qu'on parloit alors, à des Fidèles, appelés autrement Vassaux ou Vasseurs ou Vavasseurs; c'étoient ordinairement des officiers d'armées qui tenoient ces sortes de terres à foi & hommage, avec obligation d'aller à la guerre quand ils étoient commandés, & d'y mener leurs propres Vassaux, c'est-à-dire, ceux qui habitoient ces terres, ou qui les faisoient valoir, & leur en faisoient à eux-mêmes hommage. Dans la distribution de toutes ces récompenses il choisit des gens sages, prudents, braves, en un mot capables de gagner & de contenir les peuples du pays, qui étoient ou Gaulois d'origine, ou Gots, ou Gascons, ou même François, mais qui avec le tems avoient oublié qu'ils l'étoient.

Cette conduite & cette politique auroient été très-utiles à Charlemagne dans la Saxe, & il s'en feroit servi sans doute, si la qualité du pays l'avoit comporté: mais il falloit pour cela qu'il y eût des villes en nombre pour y mettre des comtes, & il y en avoit alors peu dans la Saxe. Il eût fallu que les terres eussent été défrichées & cultivées; & tout étoit plein de forêts, de marécages, & la plupart des terres étoient en friche, les Saxons n'en cultivant gueres plus qu'il ne leur en falloit pour la nourriture de leurs familles; de sorte qu'il n'y avoit point d'autre moyen de les tenir dans la soumission que la crainte du ravage de leur pays, que la première espérance du butin à

Les Saxons se soulevèrent de nouveau.

778.

faire sur les terres des François leur faisoit oublier aussi-tôt ; ainsi qu'il arriva encore cette même année-là , avant que Charlemagne eût eu le loisir de prendre un peu de repos, après une si fatigante expédition.

*Epist. S. Liutigeri
ad Nifridum.*

*Ils sont défaits
entièrement.*

*Annales Fran-
corum.*

Ce fut à Auxerre qu'il apprit ce nouveau soulèvement. Vitikinde qui s'étoit retiré en Danemarck , pour ne pas assister à l'assemblée de Paderborne , & ne pas jurer fidélité à Charlemagne , étoit revenu dans le pays , & ne cessoit d'exciter ses compatriotes à une nouvelle révolte. L'éloignement du roi étoit pour eux le motif ordinaire de s'y résoudre , en oubliant tous leurs sermens. Ils firent donc un corps d'armée , & vinrent en pillant & en ravageant jusqu'au Rhin. Ils n'osèrent pas le passer : mais depuis Duitz , qui est vis-à-vis de Cologne jusqu'à Coblents , il firent tout passer au fil de l'épée ou par le feu , sans distinction d'âge ni de sexe. Ils pillèrent aussi la ville de Verde , & la désolèrent entièrement. L'amour du butin animoit le soldat ; mais Vitikinde leur inspiroit celui de la vengeance, qui les portoit aux plus horribles cruautés.

Les troupes du roi étoient étrangement fatiguées : c'est pourquoi nonobstant l'avis qu'il avoit reçu de ces ravages , il en mit la plupart en quartier , il en fit seulement marcher une petite partie en Germanie , pour les y faire joindre par les milices Françaises d'Austrasie , & par celles des Allemands , à qui il envoya ordre de se mettre promptement en campagne. Après qu'elles se furent rassemblées , elles marchèrent à grandes journées vers l'ennemi pour le couper avant qu'il se fût retiré : mais les Saxons n'eurent pas plutôt appris qu'on alloit à eux , qu'ils firent retraite. Les François & les Allemands les suivirent néanmoins toujours , & si vivement qu'ils les joignirent dans la Hesse , en un lieu nommé Lihesi sur le bord de la rivière d'Eider. On les attaqua lorsqu'ils commençoient à passer cette rivière , ils tournèrent tête avec beaucoup de résolution , le combat devint furieux : mais les Saxons obligés enfin de plier , furent tellement défaits , que très-peu échappèrent. Presque tous furent tués sans quartier , en punition des excès qu'ils avoient commis sur le Rhin. C'est ainsi que l'année 778. qui avoit commencé par les victoires d'Espagne , finit par celle de Germanie.

La guerre de Saxe quand elle étoit seule , ne fut jamais

regardée par Charlemagne comme une affaire fort importante. En attendant que la saison permît d'aller châtier les mutins, il tint au mois de Mars en son palais d'Heristal une de ces assemblées d'évêques, d'abbés & de seigneurs, où il se faisoit des reglemens qu'on appelloit du nom de capitulaires. Il s'en fit dans celle-ci d'assez importants pour la police tant ecclésiastique que séculière.

778.

Tom. II. Concil.
Gall.

Un des plus remarquables fut celui qui se fit touchant les franchises des églises. On voit dans notre histoire que c'étoient des droits si sacrés, que nos rois les moins religieux les observèrent toujours avec scrupule : mais l'abus qu'on en faisoit étoit venu jusqu'à un tel point, que Charlemagne crut qu'il falloit les modérer. Les évêques en étoient extrêmement jaloux, & il falloit l'autorité d'un roi aussi absolu que lui, pour pouvoir y donner impunément quelque atteinte.

779.

Ce prince voyant donc que cette immunité donnoit lieu à une infinité d'horribles crimes; que dans l'assurance qu'on avoit de l'impunité en se sauvant dans une église après un meurtre commis, il s'en faisoit tous les jours, il ordonna dans cette assemblée que tout homicide & tout coupable d'un crime qui méritoit la mort selon les loix, seroit exclus du privilège de l'immunité ecclésiastique. Mais afin qu'on ne manquât pas au respect dû au lieu saint, en faisant violence au criminel pour l'en retirer, quand il s'y seroit sauvé, on se contenta de défendre de lui porter à manger. Une telle défense avoit passé jusqu'alors pour un violement de la franchise : mais on ne laissa pas de la faire, & ce fut depuis un moyen d'obliger le coupable à se remettre entre les mains de la justice, pour y subir l'examen de son crime.

Can. 8.

Charlemagne si-tôt que la saison le lui permit, rassembla son armée à Duren, aujourd'hui ville du duché de Juliers. Il passa le Rhin, s'avança jusqu'à la rivière de Lippe, défit quelques troupes de Saxons, s'approcha du Vefèr, où les députés de la nation vinrent de nouveau lui demander pardon. Il le leur accorda, mais entre autres conditions, il exigea qu'au temps de la campagne prochaine, il se tiendrait une diète de toute la nation sur la rivière d'Onacre, où il se trouveroit en personne, afin de convenir avec les principaux chefs, des moyens efficaces d'empêcher toutes ces révoltes. Cette diète

Charlemagne leur pardonne, & leur laisse des ecclésiastiques pour les instruire.

780.

Chronic. Moissac.

se tint en effet l'année d'après, où quantité de Saxons se firent baptiser. Il marcha avec son armée jusqu'à la rivière d'Elbe, pour y tenir aussi une assemblée de la nation esclavone, & régler plusieurs choses qui la concernoient, & il laissa en Saxe & en Esclavonie des évêques, des prêtres & des abbés, qui convertirent & baptisèrent plusieurs payens.

Un nouveau voyage d'Italie que ce prince avoit résolu de faire cette même année-là, étoit ce qui l'obligeoit à ménager ainsi les Saxons, & à tâcher encore par la voie de la douceur, de les maintenir au moins quelque temps en paix aussi-bien que les autres peuples de la Germanie ses tributaires. C'étoit sur les pressantes instances du pape qu'il entreprenoit ce voyage, & sur les avis qu'il lui avoit donnés des nouvelles brouilleries d'Italie.

Epistola Adriani 64. in Codice Carolino.

Le gouverneur de Naples pour les Grecs arrêtoit depuis long-temps les revenus de quelques patrimoines de saint Pierre, qui étoient dans son gouvernement, & le pape par représailles s'étoit saisi de la ville de Terracine. Le gouverneur de Naples aux dernières fêtes de Pâques lui avoit envoyé un de ses officiers pour traiter d'un accommodement. On étoit convenu que le pape rendroit Terracine, & que pour assurance des revenus du territoire de Naples, on lui donneroit en ôtages quatre enfans des plus considérables citoyens de cette ville-là, mais que pour cet article on demanderoit l'agrément du gouverneur de Sicile, qu'on s'engageoit à obtenir. Dans cet intervalle les Grecs avoient surpris Terracine, & on ne parloit plus ni de donner des ôtages au pape, ni de lui payer ses revenus: mais ce qu'il y avoit de plus important, étoit que selon les lettres du pape, Aragise duc de Benevent entretenoit toujours intelligence avec les Grecs & avec le prince Adalgise pour le rétablir sur le throne des Lombards.

Le pape de peur de surprise prioit le roi de lui envoyer pour le mois d'Août un de ses généraux, avec ordre de faire une armée des milices de Toscane, du duché de Spolète & de celui de Benevent, afin de reprendre Terracine, & s'il le jugeoit à propos, d'attaquer Naples même & Gayerre.

Il fait un nouveau voyage en Italie.

Charlemagne crut que sa seule présence avec quelques troupes, suffiroit pour dissiper tous les mauvais desseins des ennemis & des mécontents, s'il y en avoit, & pour faire rendre

justice au pape. Il lui écrivit qu'il viendrait en Italie avant la fin de l'année. Il partit en effet à son retour de Germanie avec la reine Hildegarde, déjà mere de trois princes, dont les noms étoient Charles, qui étoit l'aîné, Carloman & Louis. Les deux cadets furent du voyage. Le roi avec toute sa cour arriva en Italie sur la fin de l'automne. Il passa l'hyver à Pavie, & alla célébrer la fête de Pâques à Rome. Ce fut durant cette fête que le petit prince Carloman, dont on avoit différé exprès le baptême, fut baptisé par le pape, qui changea son nom sur les fonts en celui de Pepin, quoique le fils aîné de Charlemagne de sa premiere femme portât déjà ce nom.

Cen'étoit pas sans dessein que Charlemagne avoit mené ces jeunes princes en Italie, tout petits qu'ils étoient : car Louis n'avoit gueres que trois ans, la reine Hildegarde l'ayant mis au monde à Chasseneuil en Aquitaine pendant l'expédition d'Espagne. Le dessein étoit de leur faire donner à tous deux l'onction royale par le pape. Il la leur donna, & en même-tems Charlemagne fit proclamer Pepin roi de Lombardie, & Louis roi d'Aquitaine.

*Il fait proclamer
Pepin roi de Lombardie, & Louis
roi d'Aquitaine.*

Par-là premierement il assûroit à chacun de ses cadets une partie de sa succession, dont les aînés, auxquels les royaumes de Neustrie, d'Austrasie & de Bourgogne devoient écheoir, auroient pû les frustrer entierement, en cas que lui-même mourût avant qu'ils fussent en âge de défendre leurs droits. Secondement, il donnoit à chacun de ces deux peuples nouvellement conquis un roi particulier, ce qu'ils souhaitoient fort, portant impatiemment de se voir réduits en provinces annexées pour toujours à la couronne de France. Il fixoit par ce moyen l'inquiétude des Lombards, qui avoient eu toujours jusqu'alors le cœur & les yeux tournés du côté de leur prince Adalgise. Il s'attachoit l'affection des peuples d'Aquitaine par l'honneur qu'il leur faisoit d'ériger en royaume leur pays, qui ne portoit auparavant que le titre de duché, toujours tributaire de la couronne de France. Enfin ces deux états étoient naturellement séparés du reste de la France, l'un par les Alpes, & l'autre par la riviere de Loire, & ces deux barrieres si naturelles, sembloient ne laisser aucun lieu à ces différends, que l'ambition des princes fait naître si aisément sur le sujet des limites, & qui ne se termine gueres que par la désolation des frontieres, & la ruine des peuples.

780.

Eginard.

780.

Epist. 60. in
Codice Carolino.

L'espérance que conçut Charlemagne de mettre fin par cette politique aux intrigues des ducs Lombards, lui fit dissimuler les sujets de mécontentement qu'il pouvoit avoir d'eux, & en particulier du duc de Spolète, & de celui de Benevent, dont le pape se plaignoit le plus. Il mit le pape en possession du territoire de Sabine, & pour ce qui est des différends du pape avec le gouverneur de Naples, ils furent réglés à l'amiable.

Quoique ce dernier article ne soit pas distinctement marqué dans l'histoire, on n'en peut pas douter, en y lisant les démarches que la cour de Constantinople fit alors pour entretenir la paix avec Charlemagne.

Il s'étoit fait depuis peu de tems un grand changement dans cette cour : Constantin Copronyme mort en l'an 776. avoit eu pour successeur Leon IV. son fils, entêté comme lui de l'hérésie des Brise-images. Leon étoit aussi mort après quatre ans de regne, & avoit laissé l'empire à son fils Constantin, qui n'avoit que dix ans, sous la tutelle de l'impératrice Irene.

Cette princesse qui fut la plus habile femme de son temps, se soutint au milieu des conjurations qui se firent contre elle & contre son fils, envoya en exil plusieurs des conjurés, obligea ses beaux-freres, qui prétendoient au throne, à se faire prêtres, fit la paix avec les Arabes, qui s'étoient jettés sur les terres de l'empire, obligea Helpide gouverneur de Sicile, qui s'étoit révolté, à quitter cette Isle & à s'enfuir en Afrique : mais une de ses plus grandes inquiétudes étoit que Charlemagne se trouvoit alors en Italie, & que le pape le pressoit de déclarer la guerre aux Grecs, & d'assiéger Naples. S'il l'eût fait, il les eût chassés inmanquablement d'Italie, tant l'impératrice avoit alors d'affaires sur les bras, & contre les rebelles & contre les ennemis de l'empire du côté de l'Orient.

Irene impératrice lui envoie une ambassade.

Theophanes in Chronographia.

Irene pour empêcher que Charlemagne ne se laissât tenter par la facilité d'une si belle conquête, lui envoya une célèbre ambassade, dont le chef étoit Constantin, son grand Trésorier. Il lui proposa le mariage de l'empereur Constantin avec la princesse Rotrude ; c'étoit la fille aînée de Charlemagne, & l'on proposoit ce mariage comme devant être le lien d'une éternelle paix entre les deux plus puissans princes de l'Europe.

Charles

Charles écouta avec plaisir cette proposition , & le contrat de mariage fut signé de part & d'autre. Comme l'empereur n'avoit que dix ans , & que la princesse en avoit encore moins , elle demeura en France : mais on mit auprès d'elle de la part de l'empereur un eunuque du palais impérial , nommé Elifée , pour lui apprendre la langue grecque , & pour l'instruire de toutes les manieres de la cour de Constantinople.

780.

Cette alliance assûroit le roi , que cette cour ne se mêleroit plus de soutenir les prétentions d'Adalgise sur le royaume des Lombards , & lui répondoit de la tranquillité de l'Italie. Mais comme il souhaitoit extrêmement de jouir enfin dans un parfait repos de cette grande puissance , où sa prudence autant que son courage l'avoit élevé ; il voulut encore finir par la médiation du pape , une autre affaire , dont il eût pu venir aisément à bout par la voie des armes.

Il y avoit plus de vingt ans que le feu roi Pepin avoit obligé Tassillon duc de Baviere , à lui faire hommage de ses états dans l'assemblée générale de Compiègne de l'an 757. Ce duc l'avoit fait non-seulement à Pepin , mais encore à ses enfans Charles & Carloman , & leur avoit prêté serment de fidélité. Cinq ans après , ainsi que je l'ai raconté , durant la guerre d'Aquitaine , où il accompagnoit Pepin , il avoit quitté le camp sous prétexte d'une maladie , & étant rentré dans ses états , il avoit juré que jamais on ne l'y verroit faire une telle démarche , & que de sa vie il ne paroîtroit en qualité de vassal en présence du roi de France. Depuis ce tems-là il avoit toujours eu des liaisons avec les ennemis de ce royaume , & sur-tout avec Didier roi des Lombards son beau-pere.

Charlemagne depuis la mort de Pepin s'étant toujours trouvé occupé des guerres d'Aquitaine , de Saxe & d'Italie , avoit prudemment dissimulé son ressentiment : mais voyant alors tout parfaitement soumis à sa puissance , il pensa à obliger ce prince de rentrer dans son devoir. Il pria le pape avant que de partir de Rome , d'envoyer au duc des ambassadeurs sur ce sujet , & de l'avertir qu'il verroit dans peu toutes les forces de France fondre dans la Baviere , s'il ne venoit en personne rendre hommage à son souverain , & lui renouveler son serment de fidélité. Le pape fit incessamment partir deux évêques pour la Baviere , auxquels le roi joignit

Eginard in An-
nal. ad an. 781.

780.

Ebrard son grand échançon, pour faire entendre au duc ses intentions.

De Rome Charlemagne retourna en France par la Lombardie, où il laissa son fils Pepin avec d'habiles ministres pour la gouverner. Pour ce qui est du jeune roi d'Aquitaine, il repassa les Alpes avec le roi son pere. Dès qu'il fut arrivé à Orléans, on lui fit faire un habillement de guerre & des armes proportionnées à son âge & à sa taille, on le fit monter à cheval & conduire dans cet équipage en Aquitaine; il y fut salué roi par les peuples, & reçut les hommages des grands. Son pere lui donna pour ministre & pour gouverneur un seigneur nommé Arnolde, lui fit une maison convenable à son rang, & voulut qu'il demeurât dans ce nouveau royaume quatre ans de suite sans en sortir, afin d'y apprendre la langue & les manieres du pays, & que les peuples prissent insensiblement pour lui de l'inclination & de l'attachement.

Le duc de Baviere vient lui prêter serment de fidélité.

Charlemagne ne fut pas long-temps après son arrivée en France sans recevoir des nouvelles de Baviere. Les ambassadeurs parlerent si fortement au duc, qu'il se résolut à venir trouver le roi, pourvû qu'on lui donnât toutes les sûretés qu'il demandoit pour sa personne, & on les lui donna; il vint aussi-tôt à Vormes, où il fit son serment entre les mains du roi, & donna douze ôtages, qu'on exigea pour plus grande assurance de sa fidélité.

Cette affaire étant terminée, Charlemagne pensa à celle de Saxe. Dans la résolution où il étoit toujours, de prendre tous les moyens possibles pour rendre les Saxons dociles, il croyoit qu'un des meilleurs seroit de se faire voir de temps en temps à eux, de paroître tous les ans dans leur pays, à la tête d'une armée, & d'assembler souvent leurs ducs, pour traiter avec eux des affaires de la nation, comme il faisoit en France dans les assemblées qu'il y tenoit des seigneurs François.

Ibid.

782.

Si-tôt qu'il y eut assez de fourrage dans la campagne, il passa le Rhin à Cologne, & s'avança avec son armée jusqu'aux sources de la riviere de Lipe. Il campa-là plusieurs jours, & y tint l'assemblée des Saxons. Les princes du nord lui envoyèrent des ambassadeurs pour le complimenter. Il y en vint de la part de Sigefroi roi des Danois, appelés autrement des

lors du nom de Normands , & de la part des rois des Huns ou Abares. Ils lui demanderent la paix & son amitié , & il les leur promit , à condition qu'ils ne feroient aucun tort à ses sujets.

782.

Mais il ne fut pas plutôt rentré en France , qu'il apprit que les Sorabes, peuple qui faisoit partie des Esclavons , & qui avoit sa demeure entre les rivières d'Elbe & de Sala , avoient fait des courses dans la Turinge & dans le pays des Saxons , voisins du leur. Sa maxime étoit de ne rien souffrir de tous ces barbares , & de les punir sur le champ de leurs désobéissances & de leurs brigandages. Il fit donc partir sans tarder trois de ses généraux ; savoir , Adalgise son chambellan , Geilon son connétable , qualité qui n'étoit pas alors si considérable qu'elle a été dans les derniers temps , & Vorade comte du palais. Ils eurent ordre de prendre toutes les milices d'Austrasie , de passer le Rhin avec elles , de se faire joindre par celles de Saxe , & d'entrer dans l'Esclavonie , pour y châtier sévèrement les Esclavons : mais ils furent bien surpris , lorsqu'approchant de la Saxe par où ils devoient passer , ils apprirent que les Saxons eux-mêmes étoient en armes , prêts à faire irruption sur les terres de France.

Virikinde à l'arrivée de Charlemagne dans la Saxe s'étoit retiré chez les Normands ou Danois , comme il avoit fait six ans auparavant pendant l'assemblée de Paderborne. Et il n'eut pas plutôt appris le départ de ce prince , qu'il revint dans le pays , où par l'autorité qu'il y avoit , & par la disposition qu'il trouvoit toujours dans les esprits à la rebellion , il n'eut pas beaucoup de peine à les y engager de nouveau. Comme il savoit qu'un des moyens dont Charlemagne se servoit le plus utilement pour affermir sa domination dans la Saxe , étoit d'y établir la religion chrétienne , il fit concevoir à ses compatriotes , que par cette religion , on leur imposoit un joug insupportable , qu'on prétendoit anéantir celle de leurs ancêtres , abolir toutes leurs coutumes , & qu'il falloit s'opposer à cet établissement.

La populace animée par ces discours séditieux , court aux armes , va droit à quelques églises bâties par les chrétiens , fait main basse sur quelques-uns des missionnaires qu'ils trouverent en leur chemin , & saint Villehaud qui gouvernoit alors

Anſcharius in
vitâ S. Villehadi.

782.

l'église naissante de Breme, fut obligé de s'enfuir, & de gagner le bord de la mer, où il trouva un vaisseau qui le porta en Frize.

Les trois généraux françois ayant appris l'état des choses, ne penserent plus à aller aux Esclavons ; mais ils jugerent qu'il falloit commencer par dissiper ce commencement de révolte des Saxons, & marcherent droit où ils savoient qu'ils assembloient leurs troupes.

Charlemagne ayant eu avis de ces mouvemens depuis le départ de ces généraux, avoit envoyé de nouveaux ordres au comte Teuderic, qui étoit un seigneur François allié de la famille royale, de prendre dans le pays Ripuaire le long des rives du Rhin en deçà, tout ce qu'il pourroit assembler de troupes, & d'entrer incessamment dans la Saxe. Ce comte avec le corps qu'il conduisoit, rencontra l'armée des trois généraux, & ils tinrent tous ensemble conseil de guerre sur ce qu'il y avoit de meilleur à faire dans les conjonctures présentes.

Avant que de passer plus loin, ils envoyerent des partis à la campagne & des espions, pour reconnoître les forces des Saxons & la situation de leur camp, & conclurent à l'attaquer pour peu qu'il y eût espérance de le forcer. Sur les avis qu'ils eurent des ennemis, ils décamperent & s'avancerent jusqu'à une montagne nommée Sontal proche du Vefer.

Les Saxons étoient campés au pié de cette montagne, du côté du nord ; Teuderic demeura en deçà du Vefer, les autres généraux le passerent, & se camperent sur l'autre bord à dessein de faire le tour de la montagne pour aller surprendre les Saxons. Ils étoient convenus de ne point tenter l'attaque sans en donner avis à Teuderic, qui devoit sur cet avis passer aussi la riviere, & aller par l'autre côté de la montagne donner en même-tems sur le camp ennemi. Mais la jalousie fit en cette occasion ce qu'elle a fait en tant d'autres pareilles. Teuderic étoit un capitaine de grande réputation, & avoit outre cela l'honneur d'être allié du prince : les trois généraux crurent que s'il étoit de l'action, ils travailleroient moins pour leur gloire propre que pour la sienne, & qu'on lui attribuerait tout l'honneur de la victoire.

Deux de ses généraux sont battus par les Saxons.

Sur cela ils résolurent entre eux de donner sans l'avertir & sans l'attendre, ils leverent le camp avec précipitation, &

s'avancèrent vers les Saxons avec assez peu d'ordre , comme pour aller attaquer des gens , qui dans les campagnes passées n'avoient pas tenu devant eux , & qui lâcheroient le pié si-tôt qu'ils paroîtroient : mais ils furent bien surpris de trouver les Saxons rangés en bataille devant leur camp , ayant Vitikinde à leur tête , qui les attendoient & faisoient bonne contenance. Ils ne laisserent pas de les attaquer , les Saxons soutinrent vigoureusement le premier choc , durant lequel s'étant étendus promptement à droit & à gauche , ils prirent les François en flanc , & les rompirent de tous côtés. Il en demeura sur la place un très-grand nombre. Il y périt quantité d'officiers , & entre autres deux des généraux ; savoir , le connétable & le chambellan , quatre comtes , & vingt autres personnes de marque , auxquels plusieurs braves gens s'étoient attachés , & qui périrent aussi tous en vendant leur vie bien cher , n'ayant point voulu de quartier : le peu qui se sauva gagna le camp de Teuderic en-deçà du Vefer. Ce général s'y tint bien retranché , & fit savoir au plutôt cette défaite au roi.

Ce prince peu accoutumé à recevoir de ces sortes de nouvelles , en fut fort chagrin : mais sans perdre de tems il marcha à la tête d'un nouveau corps , & entra dans la Saxe , où le seul bruit de son approche avoit déjà dissipé toute cette armée victorieuse.

Il envoya ordre aux plus considérables des Saxons de le venir trouver. Ils y vinrent en tremblant , & demanderent pardon , jettant toute la faute sur Vitikinde , qu'ils chargerent tous d'avoir excité la sédition. Le roi demanda qu'on le lui mît entre les mains : ils répondirent qu'il ne leur étoit pas possible de le faire , & qu'incontinent après la défaite de l'armée François , il s'étoit retiré en Danemark. *Il s'est sauvé*, répondit le roi ; *mais ceux qui ont participé à son crime sont encore ici , & j'en ferai un exemple , que j'ai trop différé de faire.* Alors il donna le signal à ses troupes pour investir cette multitude de Saxons , les fit désarmer , en fit compter quatre mille cinq cens de ceux qui avoient assisté au combat de Sontal , & les ayant fait conduire auprès de Verden sur la rivière d'Alre , qui se décharge dans le Vefer ; il leur fit à tous couper la tête.

Après ce châtiment terrible fait en pleine campagne , où

782.
Poëta Saxo.

Eginard. ad an.
782.

Il fait couper la tête à quatre mille cinq cens de ces rebelles.

Eginard.
Ibid.

782.

le nombre des corps morts représentoit plutôt une sanglante défaite, que l'exécution de l'arrêt d'un prince prononcé contre des coupables, Charles s'en alla passer l'hyver à Thionville, où il perdit la reine Hildegarde, princesse également chérie & du roi & de toute la nation.

Révolte générale des Saxons.

Le premier effet que produisit ce carnage épouvantable, fut une consternation générale qui se répandit dans tout le pays, mais qui se changea bientôt en rage & en désespoir. Vitikinde avec un autre duc nommé Albion courut pendant l'hyver tous les cantons de la Saxe, animant les peuples par le récit de ce massacre, à se venger de l'exterminateur de cette nation, quoi qu'il en dût coûter. Il fut écouté, & Charlemagne apprit bientôt la nouvelle du soulèvement général de toute la Saxe depuis la frontière de la France Germanique, où touchoient les Saxons Westphaliens jusqu'aux extrémités du nord.

Charlemagne les défait dans trois batailles.

783. & 784.

785.

Cet effort ne leur réussit pas mieux que les autres pendant deux ans que dura cette révolte générale. Charlemagne les défait dans trois sanglantes batailles, & porta le ravage jusqu'à la rivière d'Elbe : & afin de ne leur pas laisser le tems de respirer, il se résolut de passer l'hyver de l'année 785. dans le fort d'Eresbourg. Il y fit venir ses deux fils aînés, & la reine Fastrade fille d'un comte François, qu'il avoit épousée quelques mois après la mort de la reine Hildegarde. Il fit aux Saxons une guerre continuelle pendant une saison où ils avoient coutume de se remettre des pertes souffertes durant l'été, & de se ranimer les uns les autres par l'espérance de quelque succès plus heureux. Ce ne fut durant tout cet hyver que courses des François dans la Saxe, qu'incendies, que ravages.

Le roi courut alors un grand danger, par une conjuration qui se fit contre sa personne, dont les auteurs étoient quelques seigneurs de Turinge : la chose ayant été découverte, les uns furent envoyés en exil, les autres furent condamnés à avoir les yeux crevés, & elle n'eut point d'autres suites.

Cependant le roi ennuyé de cette guerre qui lui coutoit bien du sang, bien des fatigues, & bien de la dépense, eût bien voulu la voir finir. Il crut que tant de pertes & tant de maux pourroient avoir rendu ce peuple un peu plus traitable,

& que leurs chefs qui les leur avoient attirés en feroient eux-mêmes ou touchés ou rebutés. Il fut que Vitikinde & Albion étoient dans la Saxe Septentrionale, au-delà de l'Elbe. Il choisit parmi les Saxons qu'il avoit fait prisonniers quelques-uns des plus modérés, & les leur envoya pour leur représenter les malheurs que leur obstination dans la révolte avoit causés à leur patrie; qu'il ne vouloit pas les exterminer; que la rigueur dont il avoit usé depuis trois ans, n'étoit que pour les contraindre à se soumettre & à rentrer dans leur devoir; que s'ils vouloient eux-mêmes le venir trouver sur sa parole royale, il leur donneroit des marques de sa bonté, & leur feroit des conditions avantageuses pour eux & pour leur nation.

Ils se sentoient si coupables, qu'ils eurent peine à se persuader que le roi les ayant une fois en sa puissance, pût se résoudre à leur pardonner. Ils consentirent néanmoins à se rendre auprès de lui, pourvû qu'il voulût donner quelques ôtages pour leur sûreté. Les Saxons étant revenus apporter cette réponse, Charles les renvoya pour leur dire qu'il vouloit bien avoir pour eux cette condescendance; que pour marquer qu'il aimoit encore les Saxons, nonobstant tant de perfidies réitérées, il alloit faire cesser tous les actes d'hostilité, & se retirer lui-même de la Saxe, & qu'il leur enverroit incessamment des ôtages. En effet, il reprit le chemin de la France, & envoya au-delà de l'Elbe une personne de sa cour nommé Amalvin, pour y conduire les ôtages, & en amener Vitikinde & Albion.

Amalvin leur ayant livré les ôtages, & renouvelé de la part du roi les assurances qu'ils avoient demandées, revint avec ces deux chefs en France, & les conduisit à Attigni sur la rivière d'Aisne, où le roi étoit avec toute la cour. Il les y reçut avec une bonté qui les charma, & non-seulement il les gagna, mais encore il en fit une conquête à la religion. Car ayant consenti à se faire instruire, ils furent baptisés quelque temps après, & étant retournés dans le pays, ils y vécurent en chrétiens, dans la fidélité qu'ils avoient promise, & maintinrent au moins pendant quelques années les peuples dans la soumission.

Lorsque Charlemagne étoit encore en Germanie, il donna

Il gagne Vitikinde & Albion, qui se font chrétiens.

Annal. Poëtæ Saxonici. L. 2. ad. an. 785.

Eginard in vita Ludovici Pii.

785.

un spectacle à sa cour & à son armée, qui leur fut assez agréable. Il y avoit quatre ans que le jeune Louis étoit dans ses états d'Aquitaine sans en être encore sorti. Le roi voulut le voir, & s'assurer par lui-même, si ses gouverneurs & ses maîtres en l'élevant dans les manieres du pays, avoient soin de lui inspirer en même-tems une certaine politesse dont ce prince se piquoit fort, & qui en effet distinguoit sa cour de celles de tous ses prédécesseurs.

Vita Ludovici
Pii.

* *Marchiones.*

Il donna ordre au duc Arnolde, qui étoit chargé de tout le gouvernement du royaume d'Aquitaine, de lui amener le petit prince, après avoir mis en sûreté toutes les frontieres, & avoir établi partout des marquis *, c'est le terme qui étoit alors en usage, pour signifier les commandans des milices, qui devoient veiller à la garde des marches, c'est-à-dire, des frontieres, & c'est de ce nom de marche, que quelques cantons de la France portent encore, qu'est venu celui de marquis aujourd'hui si commun.

Le jeune roi qui avoit alors sept ans, vint trouver le roi son pere à Paderborne, & y fit son entrée à cheval, vêtu à la maniere des Gascons, portant un petit manteau rond; les manches de la chemise fort amples, des bottines où les éperons n'étoient pas liés avec des courroies, mais enfoncés dans le haut du talon de la bottine, & un javelot à la main. Il étoit accompagné dans cette cavalcade de quantité de jeunes gens de qualité du pays, de même âge, habillés comme lui, & tous aussi à cheval. Le roi prit plaisir à voir l'air guerrier de ce jeune prince, & après l'avoir tenu quelque temps auprès de lui, il le renvoya en Aquitaine à la fin de l'automne.

786.
Regino.

Tout étoit soumis & en repos, excepté que les Bretons s'aviserent de faire quelque difficulté de payer le tribut qu'ils devoient à la France. Ils furent domptés & punis. Leurs princes furent obligés de venir en personne faire leurs soumissions au roi, & ils lui rendirent leurs hommages à Vormes dans un concile.

Il fait un nouveau voyage au-delà des Alpes.

La tranquillité de toutes ces nations différentes, qui faisoit tant d'honneur au souverain, lui permit de faire un nouveau voyage au-delà des Alpes. C'étoit le quatrième depuis le commencement de son regne, qui n'avoit été jusqu'alors qu'une fuite de voyages & d'expéditions, qu'il ne fit gueres inutilement,

inutilement. Dans celui-ci il réprima l'insolence du duc de Benevent, qui étoit toujours ce même Aragise Lombard, qu'il avoit confirmé dans ce duché après la prise du roi Didier. C'étoit un homme inquiet & remuant, qui se brouilloit tantôt avec le pape, tantôt avec les gouverneurs Grecs, & dont l'humeur entreprenante auroit été à craindre sous un autre regne. Néanmoins Charlemagne qui vouloit se faire aimer en Italie, lui pardonna, & se contenta de prendre quelques ôtages, du nombre desquels furent les deux fils de ce duc, dont il lui rendit toutefois l'aîné. Les ambassadeurs de l'empereur vinrent le complimenter, & l'assurèrent de sa confiance dans la résolution d'épouser la princesse Rotrulde, quand ils feroient tous deux en âge.

786.

Comme il étoit encore à Rome, arriverent les envoyés du duc de Baviere, pour prier le pape de s'entremettre auprès du roi en faveur de leur maître, qui depuis l'hommage qu'il avoit rendu à Vormes six ans auparavant, s'étoit rendu suspect, à cause de quelques liaisons qu'il entretenoit avec certaines nations frontieres de l'empire François au-delà du Rhin. Le pape parla de cette affaire à Charlemagne, qui lui témoigna qu'il étoit disposé à rendre ses bonnes grâces au duc, pourvu que de son côté il ne fit rien qui l'en rendît indigne. Et en même-tems se tournant vers les ambassadeurs, il leur demanda quelles assurances ils prétendoient lui donner de la conduite de leur maître pour l'avenir, & quelle satisfaction ils avoient à lui faire pour le passé. Ils répondirent qu'ils n'étoient chargés de rien à cet égard, mais qu'ils avoient seulement ordre de rapporter à leur maître la réponse qu'on leur feroit, touchant l'entremise du pape qu'ils avoient proposée. Le pape choqué de ces paroles, qui lui faisoient entrevoir la mauvaise foi du duc, se mit en colere, menaça de l'excommunier & tous ceux de son conseil, s'ils violoient jamais la fidélité qu'ils devoient au roi, & les renvoya sans autre réponse.

787.

Le roi à son retour de Rome passa par Pavie, y assembla les seigneurs Lombards, & en obligea quelques-uns, dont il se défioit, de le suivre en France.

Comme il vit bien qu'il falloit au moins faire peur au duc de Baviere, pour le réduire à son devoir : il ordonna à son

Tome II. Partie II.

H

Annal. Franc.

787.

filz Pepin roi de Lombardie , de tenir des troupes prêtes pour le printemps , & il envoya ordre à celles d'Auftrasie & de Saxe de se préparer à marcher aussi-tôt que la saison le permettroit. Ensuite étant retourné en France , il tint une diete à Vormes. Il y exposa les sujets de plainte qu'il avoit du duc de Baviere , les soupçons qu'on lui donnoit de sa fidélité , & il y fut résolu de l'aller forcer par les armes à rendre hommage , & à renouveler son serment de fidélité.

Le duc Taffillon vient se jeter à ses piés : le roi se laisse fléchir.
Eginard.

Sur la fin de Mai , le jeune roi des Lombards ne manqua pas de faire filer des troupes vers la Baviere par la vallée de Trente ; une armée de François Aufrasiens & de Saxons s'assembla sur le bord du Danube ; & le roi marcha en personne avec une autre armée jusqu'à la riviere de Lech , qui séparoit le pays des Allemans d'avec celui des Bavarois , & se campa aux faubourgs de la ville d'Ausbourg. Le duc Taffillon vit bien qu'il étoit perdu , & à la veille d'être dépouillé de son duché , comme le duc d'Aquitaine l'avoit été du sien , & Didier de son royaume ; il eut recours à la clémence du roi , vint se jeter à ses piés , sans demander aucune sûreté , & le pria de lui pardonner tout le passé. Le roi se laissa fléchir , il l'obligea seulement à lui donner son fils aîné en ôtage , & quelques autres personnes qu'il lui marqua , & après lui avoir fait rendre hommage , & reçu de nouveau son serment de fidélité , il le renvoya dans ses états : mais toutes ces soumissions forcées ne faisoient qu'aigrir de plus en plus l'esprit d'un prince fier & indomptable , qui regardoit la dépendance comme le plus grand & le plus honteux de tous les maux.

Le duc de Baviere continue ses pratiques.
Eginard.

Il ne fut pas plutôt retourné en Baviere , qu'il continua ses pratiques avec les ennemis de la France. Il traita secretement avec Aragise duc de Benevent & avec l'impératrice Irene , pour faire soulever l'Italie , il engagea les Huns à venir faire une irruption dans la Germanie , tandis que lui entroit de son côté avec une armée sur les terres de France. La duchesse Luitberge sa femme , fille de Didier , & belle-sœur du duc de Benevent avoit toujours espérance de voir son frere Adalgise remonter sur le throne de son pere , par le secours de l'empereur : elle n'omettoit rien pour acheminer les affaires à ce but , & c'étoit elle qui animoit le plus son mari aux dangereuses démarches qu'il faisoit contre la France.

Le roi fut informé de toutes ces menées , & reçut plusieurs avis là-dessus par les Bavaois mêmes, que l'inquiétude de leur duc exposoit à une guerre funeste , & à tous les maux qu'elle entraîne avec elle. Lassé donc de toutes ces infidélités, il résolut d'y mettre fin. Il fit semblant d'ignorer les intrigues dont je viens de parler , & convoqua une assemblée à Ingelheim, où le duc de Baviere & tous les autres vassaux de l'empire François furent appelés. Le duc y vint sans se défier de rien. Mais il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'on l'arrêta, en lui déclarant que c'étoit pour lui faire son procès.

787.

Ayant comparu devant l'assemblée des seigneurs qui devoient être ses juges, il fut bien surpris de voir que ses accusateurs étoient ses propres sujets, qui le chargerent de plusieurs crimes de leze-majesté, & en particulier d'avoir traité avec les Huns, pour les engager à faire la guerre à la France. On lui produisit des preuves si fortes & si évidentes sur cet article & sur quelques autres, qu'il ne put s'en défendre ; & sur ces preuves, il fut condamné par l'assemblée comme coupable de felonie à avoir la tête tranchée.

788.

Le roi néanmoins ne pouvant se résoudre à verser le sang de son cousin germain par la main d'un bourreau, commua la peine, & lui fit dire qu'il lui donnoit la permission & à ses deux fils de se retirer dans un monastere pour le reste de leur vie. Il accepta cette offre, en demandant en grace qu'on ne le fit pas paroître dans l'assemblée, ni en présence du peuple avec les cheveux coupés, & qu'on attendît à le raser jusqu'à ce qu'il fût dans le monastere. On lui accorda sa demande : il fut d'abord relegué au monastere de S. Goar sur le bord du Rhin, au diocèse de Treves, tout proche de la petite ville de Rhinsfeld ; ensuite il passa à celui de Lauresheim : son fils aîné Theudon fut mis dans celui de S. Maximin à Treves, & Theudebert le cadet dans un autre que l'histoire ne nomme point. La duchesse Luitberge eut apparemment un sort pareil ; elle avoit deux filles, une des deux prit le voile à Chelles, dont Gisele sœur de Charlemagne étoit abbesse, & l'autre à Notre-Dame de Soissons. Plusieurs seigneurs Bavaois, qui avoient été plus avant dans la confiance & dans les desseins du duc, furent exilés en divers lieux. Telle fut la fin de Tassillon duc de Baviere, semblable

*Il est dépouillé
de ses états, &
enfermé dans un
monastere.
Regino.*

788.

Eginard. in vita
Caroli Magni.

*Les généraux
François défont
les Huns en trois
batailles.*

Eginard. in An-
nal. ad an. 788.

à celle de Didier roi des Lombards. L'un & l'autre , pour n'avoir pas assez sù se ménager avec un prince dont il étoit dangereux de devenir ennemi , passèrent du throne dans un lieu de pénitence , qui les déroba à la vûe & presque à la connoissance & au souvenir des hommes. Alors la Baviere cessa d'être un état séparé du royaume de Charlemagne , elle n'eut plus désormais de duc souverain , & fut gouvernée comme les autres provinces de France , par les comtes que le roi y envoyoit.

Cependant la punition du duc de Baviere n'empêcha pas l'effet de ses intrigues d'éclater par deux grandes guerres , que Charlemagne se vit tout à coup sur les bras. Les Huns ou Abares , ainsi qu'ils en étoient convenus avec ce duc , entrèrent en même-tems avec deux nombreuses armées sur les terres de France : l'une fit irruption du côté d'Italie dans le duché de Frioul , & l'autre dans la Baviere. Ces deux armées furent défaites à platte-coûture par les généraux François. Une troisième plus nombreuse vint fondre de nouveau en Baviere , où elle eut le même sort , les Bavares s'étant piqués en cette occasion , de donner des preuves de leur courage & de leur fidélité au roi ; un très-grand nombre d'Abares demeura sur la place dans le combat , & plusieurs en fuyant se noyèrent dans le Danube. Cette défaite finit les affaires de ce côté-là : mais celles que les Grecs suscitèrent à Charlemagne en Italie n'occupèrent pas moins son attention.

L'impératrice Irene , nonobstant l'alliance qu'elle avoit contractée avec ce prince , & le gage mutuel qu'ils s'en étoient donné l'un à l'autre par les fiançailles de la princesse Rotrude avec le jeune empereur Constantin , avoit beaucoup plus d'envie de rentrer en possession des provinces d'Italie enlevées à l'empire , que de marier son fils avec la princesse Françoisé. La ligue du duc de Baviere avec les Huns contre la France , & les assurances que lui donnoit en même-temps Aragise duc de Benevent d'un soulèvement général des Lombards en Italie , lui firent concevoir une grande espérance de venir à bout de son dessein. Le mariage de la princesse & de l'empereur fut rompu. Si nous en croyons un auteur Grec contemporain , ce fut Irene qui le rompit : si nous en croyons le secrétaire de Charlemagne , ce fut ce prince lui-

Theophanes.
Eginard. ad an.
788.

même. Ils avoient l'un & l'autre assez de raisons ou de prétextes de le rompre.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le roi n'étoit pas encore hors d'Italie, à son retour du dernier voyage qu'il y fit, que le duc de Benevent, malgré tous ses sermens, recommença ses négociations avec les Grecs : c'est ce que le pape écrivit depuis au roi, après que ce prince fut retourné en France, & ce qu'il avoit appris, lorsqu'il fit faire serment de fidélité aux habitans de Capoue sur le tombeau de saint Pierre, au nom de ce saint apôtre, en son nom, & au nom du roi de France. Ce fut en vertu de ce serment, qu'un prêtre nommé Gregoire, qui le fit avec les autres, se crut obligé en conscience de découvrir au pape ce qu'il savoit sur cette affaire. Il dit que le duc de Benevent aussitôt après que le roi fut parti de Capoue, où il lui avoit accordé son pardon, avoit envoyé secrètement à l'empereur, pour lui demander un secours de troupes qui devoit être conduit par le prince Adalgise fils de Didier, l'assurant que si-tôt que l'armée paroîtroit en Italie, il se déclareroit en sa faveur, & que pour montrer qu'il ne vouloit désormais plus rien ménager avec la France, mais se dévouer entièrement à l'empereur, il prendroit dès-lors l'habit des Grecs, & se feroit faire les cheveux à leur maniere. Qu'il ne demandoit pour cela outre le secours, que deux conditions ; la première, qu'on le fit patrice, & la seconde, qu'on lui donnât la qualité & le pouvoir de duc de Naples. Le prêtre ajoûtoit, que l'empereur sur cette proposition avoit fait partir promptement deux de ses gardes pour la Sicile, portant avec eux la robe brochée d'or & l'épée, pour conférer à Aragise la dignité de patrice ; que la proposition qu'Aragise avoit faite de s'habiller à la Greque, & de se faire faire les cheveux à la maniere des Grecs, avoit été si agréable à l'empereur, qu'il avoit joint à ses autres présens des ciseaux & un peigne, afin qu'Aragise s'en servît à lui donner cette marque de dévouement à son service, & de soumission à l'empire ; qu'on lui demandoit pour assurance de sa fidélité son fils Romualde, & qu'après cela Adalgise ne tarderoit pas à venir en Italie avec une armée, & d'aborder ou du côté de Ravenne, ou du côté de Trévise. Telles étoient les mesures que l'empereur & le duc

788.

L'empereur & le duc de Benevent prennent des mesures pour chasser les François d'Italie.

Epist. 88. in Codice Carolino.

788.

de Benevent prenoient ensemble pour chasser les François d'Italie : mais elles furent rompues par le seul bonheur de Charlemagne, sans qu'il s'en mêlât. Le duc de Benevent & son fils moururent tous deux dans l'espace d'un mois avant l'arrivée des envoyés de l'empereur, qui furent obligés de s'en retourner sans rien faire pour les intérêts de leur maître.

David Beneventanus.

Ce duc de Benevent, si nous en croyons les historiens de sa nation, étoit un homme d'un grand mérite, bien fait, éloquent, adroit, populaire, toujours extrêmement attaché à ses anciens maîtres, que Charlemagne, en le comblant de biens & de faveurs ne put jamais gagner, & qui lui préparoit de grosses affaires en Italie, s'il eût vécu.

Cependant la mort du duc ne mit pas fin à toutes ces intrigues. Adelberge sa femme, fille de Didier, & sœur du prince Adalgise, entretenoit les peuples dans l'aversion que son mari leur avoit inspirée contre la France, & traitoit toujours avec les Grecs : elle s'étoit retirée à Salerne, où Théodose gouverneur de Sicile, vint s'aboucher avec elle & avec quelques Seigneurs du duché de Benevent ; on prétendit même qu'il s'étoit fait là une conjuration contre les envoyés de France, qui avoient suivi Adelberge à Salerne, pour veiller sur toutes ses démarches : quelques seigneurs Beneventins devoient les engager à une partie de divertissement hors de Salerne, & ne les y laisser retourner que la nuit ; des soldats de Naples, d'Amalfi & de Surrento devoient se mettre en embuscade proche de la ville, & sous prétexte de donner sur les Beneventins, avec lesquels ils étoient souvent en querelle, ils devoient se défaire des envoyés & de tous leurs gens : mais ce dessein ne réussit point, les envoyés avertis de la trahison, s'étant échappés de Salerne.

Epist. 88. in
Codice Carolino.

Les Beneventins & Adelberge se plaignirent fort de cette fuite & de cette défiance des envoyés. Elle avoit une raison particulière de ne pas rompre si-tôt avec Charlemagne, & même intérêt de lui persuader, si elle le pouvoit, qu'elle n'étoit point entrée dans tous les desseins de son mari.

Cette raison étoit, que son fils Grimoald étoit en ôtage en France, & qu'elle vouloit obtenir pour lui l'investiture de ce duché, fort persuadée qu'elle l'engageroit sans peine, quand il en seroit en possession, à suivre les vûes de son pere.

Ce jeune Seigneur s'étoit rendu fort aimable à Charlemagne , & il fut si bien le gagner , que nonobstant toutes les remontrances du pape , malgré les fâcheux préjugés de la conduite de son pere & de sa mere , & les préparatifs que faisoient les Grecs en Italie , il lui accorda , ce semble , contre toutes les raisons de politique , l'investiture qu'il demandoit , & le laissa aller à Benevent , sur la seule promesse qu'il lui fit de lui être fidele , de s'opposer de toutes ses forces aux entreprises des Grecs , & que pour marque de sa dépendance de la France , & de son attachement , il feroit mettre sur ses monnoies le nom du roi , aussi-bien que dans les actes publics , & de plus , que les Lombards ses sujets se raseroient à la Françoisé. Nous avons une médaille de ce Grimoald duc de Benevent qui fait la preuve de l'article de ce traité touchant le nom de Charlemagne sur les monnoies du duc de Benevent. On y voit la figure de ce duc représenté avec le bonnet & l'habit Ducal , & au revers le nom de Charlemagne DOMS CARLUS , c'est-à-dire, DOMINUS CAROLUS.

788.

Charlemagne accorde à Grimoald l'investiture du duché de Benevent.

Erchempert in Chronico.



C'étoit la plus souhaitable nouvelle que pût recevoir Adelberge & tous ses confédérés. Le gouverneur de Sicile vint à Gaïete , pour être plus près des endroits où l'armée Greque devoit agir , il fit fortifier cette place & Terracine. Les Beneventins commencerent à solliciter les habitans de la Campagne de Rome à se révolter contre le Saint siège. Grimoald même qui avoit sù combien le pape étoit opposé aux bonnes intentions que le roi avoit pour lui , commença par le chagriner en diverses rencontres , comme de concert avec les Grecs & les Beneventins ; mais quand se vint à la décision , il montra bien qu'il avoit de l'honneur & de la générosité , & que Charlemagne avoit eu raison de compter sur lui.

Epist. 73. in Codice Carolino.

Adalgise , que l'histoire Greque appelle en cette occasion Theodote , nom Grec qu'il avoit pris , pour faire mieux

788.

sa cour à l'empereur, étoit arrivé en Italie avec une armée, commandée par un général nommé Jean, & au lieu de venir vers Ravenne ou vers le Trévisan, selon le premier projet, ils avoient pris leur marche par la Calabre, ayant derrière eux toute cette extrémité de l'Italie, qui appartenoit encore aux Grecs. Sur cet avis Vinigise général François, qui avoit suivi le nouveau duc de Benevent en Italie avec des troupes de France, s'avança vers Benevent, où ayant été joint par le duc & par Hildebrand duc de Spolete, ils marcherent à la rencontre de l'armée Greque. Le général Jean & Adalgise étoient toujours persuadés que le duc de Benevent, aussi bien que celui de Spolete, continuoient d'être dans leurs intérêts; mais que craignant les troupes Françaises, ils n'avoient osé se déclarer, & ils espérèrent au moins que dans le combat, pour peu que les Grecs eussent d'avantage, ils seroient aisément déterminés à abandonner le général François, ainsi ils n'hésiterent pas à donner bataille.

Les François remportent une grande victoire sur les Grecs en Italie.

Eginard. in Annal. ad an. 788.

Elle commença avec beaucoup d'ardeur de part & d'autre; mais Vinigise & les deux ducs chargerent les Grecs si vivement de toutes parts, que la victoire ne balança gueres. L'armée Greque fut entièrement défaite sans beaucoup de perte du côté des François: il demeura un très-grand nombre de Grecs sur le champ de bataille, & l'on fit beaucoup de prisonniers, du nombre desquels fut le général, que les ducs firent mourir cruellement après la bataille, comme pour donner aux François, qui les laisserent faire, une preuve plus certaine de leur fidélité. Adalgise se retira à Constantinople, & ne parut plus depuis en Italie.

Ce fut là une des plus heureuses années du regne de Charlemagne: quatre batailles gagnées par ses généraux; scavoir, trois contre les Abares, & celle-ci contre les Grecs, sa puissance affermie mieux que jamais en Italie, son empire augmenté de tout le duché de Baviere, & la terreur de son nom répandue au-de-là des extrémités de la Germanie, furent les événemens qui la signalerent. Ce prince pendant que tout cela se passoit en Italie, étoit en Baviere, où il donnoit par tout ses ordres, afin de s'assurer cette nouvelle conquête.

Il en partit vers le commencement de l'hiver pour aller à Aix-la-Chapelle, où selon sa coutume, il fit quantité de beaux reglemens

reglemens pour établir ou maintenir le bon ordre dans son état. Car en suivant l'histoire de ce grand prince , on voit qu'il partageoit ses soins & son application entre deux sortes d'affaires, selon les divers tems de l'année : l'été & l'automne étoient occupés à ses expéditions militaires ou à quelques voyages sur les frontieres ; l'hyver & le printemps étoient destinés aux assemblées de ses vassaux , où l'on traitoit de la guerre & du gouvernement civil de l'état, ou bien à des assemblées ecclésiastiques, où l'on régloit ce qui concernoit la police de l'église, par les avis des évêques & des abbés ; si toutefois l'on doit toujours distinguer ces deux sortes d'assemblées, dont les membres étoient souvent les mêmes : car la plupart des évêques & des abbés étoient vassaux de la couronne, à cause des biens que les rois avoient donnés à leurs églises ou à leurs monasteres : par cette raison-là même plusieurs étoient obligés de fournir des troupes au roi ; & ainsi ils assistoient aux conférences, où il s'agissoit de la guerre, de la marche des troupes, du lieu où elles devoient se rendre pour la revue avant que de se mettre en campagne. De même les seigneurs étoient assez souvent présens aux assemblées, où l'on regloit la police ecclésiastique , quand ces affaires se traitoient en même-tems & en même lieu que les autres, comme il paroît par la préface * des reglemens qui furent faits dans celle-ci dont je vais parler.

788.

* Considerans...
unâ cum Sacerdo-
tibus & Consilia-
riis nostris.

Ce fut donc une assemblée de cette espece que Charlemagne tint à Aix-la-Chapelle le 23. de Mars de l'année 789. sur la fin du quartier d'hyver , où il fit régler un très-grand nombre de points de discipline par les canons & les decrets des anciens conciles.

789.

Depuis le dernier voyage qu'il avoit fait à Rome, le pape lui avoit fait présent d'un code ou d'une collection des canons des églises d'Orient & des églises d'Afrique à l'usage de l'église d'Occident ; & c'est de ce code qu'étoient tirés les canons qui servirent de regle dans les matieres dont on traita en cette assemblée d'Aix-la-Chapelle.

Tom. II. Concil.
Gall.

Il y descendit dans de certains détails qui pourroient paroître des minuties dans le temps où nous sommes ; mais qui lui semblerent avec raison , très-importans, eu égard à la barbarie & à l'ignorance qui avoient été en France jusqu'alors ; & il y

789.

Ibid.
In Capitul.
Aquilgran.

Monach. Engo-
lism. in vita Car.
M.

*Charlemagne
établit des écoles,
& une académie.*

Cap. 72.

recommanda aux évêques deux choses entre autres qu'il eut toujours fort à cœur, même au milieu de ses plus grandes affaires. La première dont il avoit parlé au pape à Rome, & qui marquoit sa piété & son zèle, regardoit le culte divin & le chant de l'église, qui en fait la plus considérable partie. Le feu roi Pepin pour mettre sur cet article, de l'uniformité dans les églises de France, & en signe de l'union & de la concorde qu'il vouloit que ces églises eussent avec l'église de Rome, avoit ordonné qu'on établît dans tous les monastères & dans toutes les églises le chant Gregorien, c'est-à-dire, le chant Romain réformé selon la méthode du pape saint Gregoire le grand. Le clergé avoit eu peine à obéir à cet ordre, & on ne l'observoit pas dans quantité d'églises; on y étoit jaloux des anciennes coutumes, & on s'y piquoit de chanter aussi-bien qu'à Rome. Dans le voyage dont je viens de parler, Charlemagne avoit été témoin de cette jalousie: car pendant les fêtes de Pâques les chantres de sa chapelle ayant assisté au service de l'église de Rome, se moquerent des chantres romains, & ceux-ci ayant entendu chanter ceux du roi, en raillèrent à leur tour. Charlemagne prit cette occasion pour les engager à un défi, & s'étant fait le juge du combat, il prononça en faveur des Romains. Il obtint du pape des antiphonaires notés à la manière Gregorienne, & deux maîtres de chant: il en établit un à Mets, & l'autre à Soissons, pour y tenir des écoles, où l'on apprît à chanter, & où l'on corrigeât tous les livres d'église.

L'autre chose concernoit l'éducation de la jeunesse de son état. La science y avoit été rare jusqu'alors, & tout roi & tout conquérant qu'il étoit, toujours beaucoup plus occupé de la guerre que de l'étude, ce qu'il avoit appris pendant sa jeunesse le faisoit regarder comme un des plus savans hommes de son royaume. Le goût qu'il avoit pris pour les belles lettres, toutes informes qu'elles étoient en ce temps-là, lui fit souhaiter de les voir fleurir en France. Ce fut aussi à Rome, qu'il prit des maîtres de grammaire & des maîtres d'arithmétique, qu'il amena avec lui, & qu'il plaça en diverses villes; & ce fut pour l'exécution de ce dessein qu'il fut ordonné dans un des capitulaires de cette assemblée d'Aix-la-chapelle, que dans tous les monastères, & dans toutes les maisons épiscopales, on

établirait des écoles où les enfans devoient apprendre la grammaire , l'arithmétique & le chant de l'église. Il écrivit aussi des lettres circulaires aux évêques & aux abbés , pour les exhorter à animer leurs ecclésiastiques & leurs moines à l'étude de l'écriture sainte.

789.

Tom. II. Conc.
Gall. ad an. 788.

Il avoit fait venir d'Angleterre le fameux Alcuin , & il le retint auprès de lui , par les bienfaits dont il le combla , & par les marques d'amitié dont il l'honora. Il établit par son conseil une espece d'académie, dont il voulut être lui-même , & qui étoit composée des plus beaux esprits , & des plus savans de la cour. Dans ces conférences académiques chacun rendoit compte des anciens auteurs qu'il avoit lus , & même ceux qui en étoient prirent chacun un nom de quelque auteur ancien , qui étoit le plus à son goût , ou de quelque homme fameux dans l'antiquité. Alcuin , dont les lettres nous apprennent ces particularités , prit celui de Flaccus , qui étoit le surnom d'Horace ; un jeune seigneur , nommé Angilbert , prit celui d'Homere ; Adelard , abbé de Corbie , s'appella Augustin ; Riculfe , évêque de Mayence , se nomma Dametas ; le roi lui-même prit le nom de David : tant Charlemagne étoit persuadé , qu'il est d'un grand prince d'étendre ses vûes & ses soins à tout , de ne rien négliger de ce qui peut contribuer au bien de ses sujets , & à la gloire de son regne ; & tant il est vrai , que l'amour des sciences , quelque peu de rapport qu'il semble avoir avec les idées militaires des héros , a pourtant presque toujours été une des passions des rois les plus illustres & les plus belliqueux.

Charlemagne fit faire des copies des decrets qui avoient été faits dans cette assemblée d'Aix-la-chapelle , auxquels il donne en latin le nom d'*Edictum Legationis* , c'est-à-dire , édit envoyé , ou qui doit être envoyé. Il les adressa aux évêques , aux gouverneurs & aux juges des villes & des provinces ; les personnes qui les portèrent étoient du nombre de ceux qu'on appelloit envoyés du prince * , c'étoit comme des commissaires députés pour faire exécuter ses ordres de concert avec les évêques , les comtes , & les autres magistrats , chacun en ce qui les regardoit , & qui à leur retour lui rendoient compte de l'état des provinces , de la maniere dont la justice y étoit administrée , & de tous les abus qui

* *Missi Dominici.*

789.

pouvoient s'être glissés dans le gouvernement de l'état & de l'église. Telles étoient, pendant l'hiver, comme j'ai dit, les occupations de ce prince, dont l'application continuelle au gouvernement de son empire, étoit ce qui le lui maintenoit dans une paix & dans une soumission parfaite. Le printemps ne lui eut pas plutôt permis de se mettre en campagne, qu'une nouvelle expédition porta sa réputation bien plus loin qu'elle n'avoit encore été.

Entre l'Elbe & l'Eider, sur les bords de la mer Baltique, étoient les Vilfes ou Velefates, peuple très-nombreux, qui faisoient partie de la nation des anciens Esclavons. Du côté de l'Occident ils étoient voisins d'autres peuples nommés Abodrites, qui habitoient le pays appelé aujourd'hui Meckelbourg. Ces Abodrites étoient alors ou alliés ou sujets tributaires de la France; ils recevoient mille insultes des Vilfes, qui faisoient de grands ravages dans leur pays. Ils s'en plainquirent à Charlemagne, qui leur promit de mettre ces fâcheux voisins à la raison.

Il étend sa domination jusqu'à la mer Baltique.

Eginard. adan.
789.

En effet, ayant assemblé une très-nombreuse armée, il passa le Rhin à Cologne, marcha par la Saxe, où il se fit joindre par un grand corps de Saxons, fit jetter deux Ponts sur l'Elbe, qu'il fortifia aux deux bouts par de bons retranchemens; il y laissa des troupes, pour assurer son retour, car il se défioit toujours des Saxons, dont la plupart ne le suivirent qu'à regret dans cette guerre; de-là il commença par faire faire des courses dans le pays des Vilfes, où les gros partis qu'il envoya, mirent de tous côtés tout à feu & à sang, & battirent les troupes qui voulurent s'opposer à eux. Ce seul prélude de la guerre les étonna, & leur fit comprendre quel étoit l'ennemi qu'ils alloient avoir sur les bras. La consternation se répandit partout; le roi n'eut pas plutôt paru dans le pays, à la tête de son armée bien moins nombreuse que la leur, que leur duc & les principaux chefs lui demandèrent la paix, lui firent hommage de toutes leurs terres; & tous les ducs ou petits rois Esclavons en firent autant. Il prit des otages des Vilfes & leur pardonna, content d'avoir en se montrant seulement, étendu sa domination jusqu'à la mer Baltique. Il repassa l'Elbe avec les otages, donna en passant divers ordres dans la Saxe, & retourna en France.

L'année suivante fut sans guerre , mais non pas sans *se-*
mence de guerre. A mesure que Charlemagne avançoit ses
 conquêtes , il donnoit de nouvelles frontieres à son état , &
 trouvoit de nouveaux voisins , qui par jalousie de sa puissance ,
 & par l'inquiétude qu'elle leur caufoit , devenoient ses enne-
 mis. La conquête de la Baviere l'approchoit d'une nation
 puissante & nombreuse , & jusqu'alors également redoutable
 à l'empire du côté de l'Orient , & à la Germanie du côté de
 l'Occident. C'étoit la nation des Huns , autrement appelés
 Abares , dont j'ai déjà parlé plusieurs fois dans cette histoire.
 Un de leurs rois avoit pris autrefois Sigebert I. roi d'Austrasie ,
 & nos rois avoient tâché jusqu'alors d'entretenir la paix avec
 eux.

Dès le temps de l'empereur Justinien , à qui ils avoient
 rendu de grands services , mais qui les craignoit , ils s'éta-
 blirent des deux côtés du Danube , dans les pays que nous
 appellons aujourd'hui l'Autriche & la Hongrie , qui faisoient
 partie de cette grande province connue dans les anciennes
 histoires sous le nom de Pannonie. La riviere d'Ens , qui se
 jette dans le Danube , quelques lieues au-dessous de la ville
 de Lints , séparoit leur pays de la Baviere. Quand les Fran-
 çois eurent uni ce duché à leur empire , il y eut des contes-
 tations entre eux & les Abares touchant les limites. Ils en-
 voyerent sur ce sujet des ambassadeurs à Charlemagne , qui
 leur donna audience à Vormes. Il en envoya aussi lui-même
 à leur roi ou à leur kam * , (c'est le nom que tous les souverains
 de cette nation portoient) afin de voir sur les lieux de quoi il
 s'agissoit , & de régler les limites des deux états à l'amiable.

On ne put convenir , chacun tenant ferme sur ses préten-
 tions , sans vouloir se relâcher : ainsi des deux côtés on se
 prépara à la guerre.

En ce tems-là la nation des Abares étoit divisée en neuf
 cantons : ces cantons s'appelloient du nom de cercles * , parce
 que , quelque grande étendue qu'ils eussent , le plus grand
 de tous ayant de tour vingt lieues de Germanie , ils étoient
 séparés les uns des autres par une espece de levée & de pa-
 lissades , qui les entouroient , & servoient comme d'un rem-
 part aux bourgs & aux villes contenues dans cette enceinte.
 Il n'est pas hors de vraisemblance , que dans la division de

790.

Eginard. an. 790.

* Caganus.

* Circuli.

790.

l'empire en cercles , toute récente qu'elle est , on a pris ce terme de cercle de cet endroit de l'ancienne histoire Germanique. Entre ces cercles il y avoit des communications par des chemins pratiqués dans de petits bois taillis fort bas , & plantés exprès. Les villes étoient entourées de bonnes murailles , & n'avoient que de très-petites portes ; & il y avoit si peu de distance entre ces villes , entre les bourgs & les villages , qu'un homme en criant pouvoit se faire entendre de l'un à l'autre ; de même les levées , qui renfermoient chacun des cercles , étoient si peu éloignées , que d'un cercle à l'autre on se donnoit le signal avec la trompette , & ils étoient convenus de certains signaux , qui marquoient ou l'arrivée de l'ennemi , ou le nombre de ses troupes , ou le cercle qui étoit attaqué , ou quelques autres choses semblables , ce qui empêchoit toutes les surprises. Il y avoit plus de deux cents ans que cette république subsistoit , augmentant tous les jours ses richesses , qui étoient immenses , par les courses qu'elle faisoit , tantôt du côté d'Occident , & tantôt du côté de l'empire. C'est-là l'ennemi que Charlemagne se prépara à attaquer en personne en l'année 791.

791.

Eginard. ad an.
791.

Vita Ludovici Pii.

Il leva pour cela dans tous ses états la plus grande armée qu'il eût encore mise sur pié , & fit un amas prodigieux de vivres , de munitions & de toutes les choses nécessaires pour une telle entreprise. Toutes les troupes se rendirent à Ratisbone au temps marqué. Louis roi d'Aquitaine , âgé d'environ quatorze ans , y conduisit les siennes ; & ce fut en cette occasion , que le roi son pere lui ceignit l'épée en cérémonie , ce qu'on appella depuis faire chevalier , maniere dont il est assez vraisemblable que Charlemagne fut l'instituteur en France.

Eginard.

Il partagea son armée en trois. Il en fit marcher une partie composée de Saxons & de Frisons , le long du rivage Septentrional du Danube , sous les ordres de deux de ses généraux , dont l'un étoit le comte Teuderic dont j'ai déjà parlé à l'occasion de la guerre de Saxe , & l'autre étoit le grand Chambellan nommé Meginfroi. Le roi à la tête d'une autre partie de l'armée , côtoya aussi le Danube sur l'autre bord. La troisième partie , composée des seuls Bavares , monta sur un nombre infini de bateaux faits exprès pour cette expédition ,

& descendit ainsi la rivière, conduisant les munitions & les vivres.

791.

On marcha dans cet ordre jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Ens, où j'ai dit qu'étoient les limites de la Bavière & du pays des Abares, environ à quarante lieues au-dessous de Ratisbonne. Le roi fit reposer là son armée pendant quelques jours. Et comme il étoit persuadé, que le succès de ces sortes d'expéditions dépend plus de Dieu, que de la force des armées, & de la prudence humaine, il voulut avant que d'entrer dans le pays ennemi, attirer sur ses troupes les bénédictions du ciel par de bonnes œuvres qui fussent communes à tous.

Il fit faire pendant trois jours ; savoir, le cinquième, le sixième, & le septième de Septembre, des Processions dans le camp, où le clergé marchoit pieds nus en chantant les Litanies. Il ordonna, par le conseil des évêques, qui étoient à sa suite, une abstinence de chair & de vin pendant tout ce temps-là : ceux à qui leur peu de santé ou leur âge, ne permettoient pas cette abstinence, étoient obligés d'y suppléer par leurs aumônes ; & on commanda à tous les Prêtres de dire la messe, & au reste du clergé de réciter chacun cinquante Pseaumes pour l'heureux succès de cette guerre. Il envoya de là ordre à la reine, qui étoit demeurée à Ratisbonne, d'y faire aussi faire des prières publiques pour la prospérité de ses armes. Ensuite il passa la rivière d'Ens avec son armée, pour entrer dans le pays des Abares. Avant ce passage & ce campement il s'étoit déjà passé une action importante au-delà du Danube. Les troupes que Pepin roi d'Italie avoit eu ordre d'envoyer à cette armée, en faisoient l'avant-garde, & se trouverent le vingt-troisième d'Août campées tout proche d'un de ces grands retranchemens qui entouroient chacun des neuf cantons des Abares. Elles avoient à leur tête le duc d'Istrie province voisine du Frioul, qui avoit été de tout temps du domaine de l'empire, & qui ne pouvoit s'être donnée que depuis fort peu de temps au roi d'Italie, sans qu'on en sache ni la raison, ni la manière ; les autres commandans de cette avant-garde étoient un évêque, un comte & un autre duc qu'on ne nomme point.

Il bat les Abares & fait de grands ravages dans leur pays.

Litteræ Caroli ad Fastradam, de Victoria Avarica, Tom. II. Concil. Gall.

Ibid.

Ils trouverent ce retranchement bordé d'un grand nombre

791.

de Soldats , qui faisoient bonne contenance. Il fut attaqué avec un courage , dont le roi fait l'éloge dans la lettre qu'il en écrivit à la reine , & emporté d'assaut ; on fit main-basse sans quartier sur tout ce qui se rencontra d'ennemis , & le carnage en fut si grand , que depuis long-temps les Abares n'avoient fait une si grande perte à la guerre : on donna la vie seulement à cent cinquante , pour en faire ce que le roi jugeroit à propos. On pillà une grande partie du canton , & après avoir campé au dedans du retranchement la nuit suivante & une partie du jour d'après , les troupes en sortirent riches du grand butin qu'elles y avoient fait.

Cette défaite jetta une telle consternation & une si grande confusion par tout , que les habitans , au lieu de se défendre dans leurs villes & dans leurs fortifications , dont le pays étoit plein , ne songerent qu'à se sauver , & à mettre en sûreté tout ce qu'ils purent emporter de leurs richesses dans les bois & dans les montagnes les plus reculées. Ainsi le roi avançant avec son armée , ne trouva point d'ennemis , mais tout le pays abandonné. Il entra sans résistance dans Vienne & dans toutes les autres places , qu'il fit piller ; il en fit renverser les murailles & tous les retranchemens. Il trouva un peu au-dessous de Vienne , sur la montagne de Cumelberg , proche de la petite ville de Haimbourg , un fort de très-difficile accès , où il y avoit garnison ; ce fort fut emporté & rasé. L'autre armée emporta de la même manière une forteresse sur la rivière de Kam , qui a sa source vers les confins de Bohême , & se va rendre dans le Danube au-dessus de Vienne ; on la réduisit en cendres. Enfin le roi marcha jusqu'à l'embouchure du Raab dans le Danube , où l'armée se reposa quelques jours , après lesquels les ennemis ne paroissant point , il reprit la route de Bavière , & suivit le chemin par lequel il étoit venu.

Eginard in Annal. ad an. 791.

L'armée du comte Teuderic , & du grand chambellan retourna aussi par la Bohême. Cette expédition se fit avec tant d'ordre , l'abondance fut toujours si grande dans le camp , le transport des vivres & les marches de l'armée furent toujours si bien compensées , que les soldats ne souffrirent jamais moins. Il en mourut très-peu ; il n'y eut qu'un accident fâcheux dans l'armée du roi , c'est qu'il se mit une espèce de peste parmi les chevaux , dont il périt un si grand nombre , qu'à

qu'à peine en étoit-il resté la dixième partie, lorsque ce prince arriva à Ratibonne, où il vint passer l'hiver.

791.

La joie de tant de succès si heureux & si glorieux, fut tempérée par des sujets de chagrin, que les princes ne peuvent pas plus éviter que les autres hommes, & qu'ils ressentent souvent plus vivement, parce qu'ils y sont moins accoutumés. Charlemagne avoit des enfans de trois mariages; savoir, Pepin, fils de la reine Himiltrude, trois d'Hildegarde, favoir, Charles, Carloman, appelé depuis Pepin, & Louis. Il n'eut que des filles de Fastrade alors actuellement regnante.

Pepin, le second fils d'Hildegarde, avoit été fait roi d'Italie, Louis roi d'Aquitaine; Charles l'aîné de ces trois princes, avoit été fait depuis un an duc du Maine, sans doute avec assurance de succéder, après la mort de son père, au royaume de Neustrie, où ce duché étoit situé. Le seul Pepin fils d'Himiltrude, étoit sans aucun commandement, & sans emploi, soit, comme il est assez vraisemblable, que le roi le destinât à lui succéder au royaume d'Austrasie, où de son vivant il ne vouloit point avoir de Lieutenant comme dans les autres parties de son empire, parce qu'ordinairement il y faisoit sa demeure, soit qu'il eût dessein de l'exclure de sa succession, & que l'aversion qu'il avoit eue pour la reine Himiltrude, qu'il répudia, lui rendît ce fils moins aimable; d'ailleurs il étoit fort contrefait n'ayant de beau que la seule chevelure.

Annales Metensis.

Ce jeune prince ennuyé de la condition privée où on le laissoit, tandis que l'on élevoit ses cadets sur le throne, conçut contre son père un dessein pareil à celui d'Absalon, & résolut de le faire périr. Le prétexte dont il devoit colorer sa révolte, étoit les mauvais traitemens, qu'il prétendoit que la reine lui faisoit, ou lui attiroit: elle gouvernoit absolument, disoit-il, le roi son père, & l'animoit sans cesse contre lui.

Pepin son fils aîné conspire contre lui. Eginard. in Annal. ad an. 792.

Un prince, qui se déclare mécontent, trouve toujours d'autres mécontents, & des esprits brouillons, que la seule idée du changement de l'état réveille & lui attache. Pepin n'en trouva que trop qui flatterent son chagrin, releverent ses espérances, & lui vouerent avec un zèle empressé leurs services. Il se rendit à Ratibonne avec les conjurés, qu'il assembloit la nuit pour concerter ensemble leur méchant

Annales Francorum.

791.

dessein. Une nuit ils se trouverent dans une église , pour y prendre leurs dernières mesures. La providence de Dieu voulut , qu'un prêtre de cette église , qui s'y étoit endormi dans un coin où il demeura caché pendant la conférence , entendît tout le secret ; & il ne fut apperçû par quelqu'un d'entre eux que sur le point qu'ils se retiroient. Le premier avis fut qu'il falloit s'en défaire , & ce crime ne devoit pas faire beaucoup de peine à des gens qui en méditoient un beaucoup plus horrible. Néanmoins je ne sai par quelle raison ils l'épargnerent , & se contenterent de lui faire faire serment sur l'autel , de leur garder le secret. Il fit le serment : mais il ne fut pas plutôt échappé de leurs mains , qu'il courut au Palais du roi , & demanda à lui parler , disant qu'il avoit une affaire de la dernière importance à lui communiquer. Le roi étoit couché. Ce prêtre étoit un homme d'assez petite mine & mal habillé. On le rebuta d'abord. Il fit instance , assurant que la chose ne souffroit point de retardement. Le bruit que causa cette contestation , assez près de la chambre du roi , le réveilla. Ayant su ce qui causoit ce bruit , il ordonna qu'on fit entrer le prêtre , qui lui raconta les choses dont il venoit d'être témoin. Il lui promit une grande récompense , & le fit en effet peu de temps après abbé de saint Denys ; ce prêtre s'appelloit Ardulfe , & étoit Lombard de nation.

Eginard.

Le roi le relegue dans un monastere.

Chronic. Moissac.

Vita Ludovici Pii.

Le roi envoya sur le champ arrêter Pepin & tous ses complices , qui furent confrontés avec le prêtre , & ensuite dans une assemblée de seigneurs , condamnés à la mort. Le roi donna la vie à Pepin , & se contenta de le releguer dans le monastere de Prüm en Ardennes , aimant mieux le voir vivre en pénitent , que de mourir en parricide.

792.

Le roi d'Italie & le roi d'Aquitaine , qui s'étoient joints ensemble , pour châtier une révolte des Beneventins , vinrent après avoir dompté ce peuple mutin , trouver le roi à Ratisbonne , sur la nouvelle qu'ils avoient eue de la conjuration de Pepin. Ils trouverent tout tranquille par le châtiment des criminels. Le roi d'Italie retourna peu de temps après dans ses états , où sa présence étoit nécessaire , à cause du voisinage des Grecs , toujours attentifs aux occasions de rentrer dans leur ancien domaine. Louis demeura à Ratisbonne auprès du roi jusqu'au printemps de l'année suivante , dans l'espérance

de l'accompagner dans une seconde expédition ; que l'on méditoit contre les Abares , mais qui fut empêchée par deux fâcheuses nouvelles qu'on reçut sur le point qu'on étoit de se mettre en campagne, & qui causerent un nouveau chagrin à Charlemagne.

792.

Après la retraite des François , les Abares étoient rentrés dans leurs villes & dans leurs bourgs désolés ; & au lieu d'envoyer des ambassadeurs à Charlemagne , pour demander la paix , comme on avoit eu lieu de l'espérer , les chefs de cette fiere nation s'étoient occupés pendant tout l'hyver à relever leurs fortifications , résolus de soutenir la guerre plus courageusement qu'ils n'avoient fait , si on venoit les attaquer de nouveau. La révolte du duché de Benevent , dont je viens de parler , où les troupes d'Italie & d'Aquitaine furent employées , avoit suspendu le dessein que Charlemagne avoit fait de pousser cette guerre , où il avoit besoin de toutes ses forces , ce qui donna tout le loisir aux Abares de se remettre.

Pendant ce tems-là ce prince faisoit aussi ses préparatifs , & tout se dispoisoit pour la marche des armées , qui devoit tenir la même route que dans la premiere campagne. Le comte Teuderic devoit encore commander une armée composée de Saxons & de Frisons. Il étoit allé en Frise , pour y assembler les troupes du pays , & les conduisoit en Saxe pour les y joindre aux troupes Saxones , lorsque sans avoir eu la moindre connoissance , ni le moindre soupçon de la trahison des Saxons , il en fut attaqué à Rustringen proche du Vesper , & entièrement défait. Soit que les Abares eussent engagé les Saxons à cette trahison , soit que d'eux-mêmes ils l'eussent concertée , la révolte fut générale dans toute la Saxe.

793.

Charles reçut quelque tems après un autre avis aussi désagréable , c'est que les Sarrafins d'Espagne avoient surpris Barcelone , forcé les passages des Pyrenées , & donné si brusquement sur les troupes qui les gardoient , sous le commandement de plusieurs comtes , qu'ils les avoient taillées en pieces ; ils avoient ensuite fait des courses dans le Languedoc , & brûlé les fauxbourgs de Narbonne. Ce furent ces deux nouvelles , & ces deux diversions , qui obligerent le roi à différer encore l'expédition contre les Abares ; & même , comme tous les cantons de la Saxe , sans en excepter un seul ,

Eginard in Annal.
Annales Bertiniani.

Chronic. Moissiac.

793.

avoient pris les armes , & que d'ailleurs il vouloit voir si les mouvemens des Sarrafins auroient des suites , il ne crut pas devoir s'engager si-tôt dans la Saxe ; seulement il assembla son armée , recueillit les débris de celle du comte Teuderic , se mit en état de repousser l'ennemi de ce côté-là , s'il osoit tenter de faire quelques nouveaux ravages , envoya ses ordres pour la garde des passages des Pyrenées , & cependant il ne laissa pas oisives les troupes qu'il avoit avec lui.

Il fait travailler à la jonction de l'Océan avec le Pont-Euxin.
Ibid.

Il avoit depuis quelque tems formé un assez grand projet , qui étoit de faire un canal de communication entre le Rhin & le Danube , & de joindre par ce moyen l'Océan au Pont-Euxin , pour la commodité des peuples , & pour le commerce & le transport des denrées. Le dessein qu'il avoit de pousser ses conquêtes en descendant le Danube , & en particulier de subjuguier les Abares , étoit un des principaux motifs qui l'engageoient à cette importante entreprise. Le canal devoit être tiré depuis la riviere de Rednitz , dont la source est vers Veissembourg , jusqu'à la riviere d'Altmul ; la premiere de ces rivieres se jette dans le Mein vers Bamberg , & le Mein dans le Rhin à Mayence ; la riviere d'Altmul se jette dans le Danube entre Ingolstat & Ratibonne. Depuis Veissembourg , où se devoit commencer le canal , jusqu'à la riviere d'Altmul , il n'y a pas deux lieues ; on prétendoit donner à ce canal trois cents piés de large.

On fonda le terrain dans toute la longueur de cet espace ; on n'y trouva que peu de roc , mais c'étoit presque partout une terre si molle & si marécageuse , qu'il étoit difficile de lui donner de la consistance. De sorte que le temps étant alors fort pluvieux , tous les travaux qu'on faisoit pendant le jour s'affaïssoient & s'ébouloient pendant la nuit. On n'avoit pas alors plusieurs inventions , que nous avons aujourd'hui pour faire écouler les eaux , & soutenir les terres ; ainsi ayant poussé le travail la longueur de deux mille pas , on le quitta par le désespoir d'y réussir.

794.
Il assemble un concile à Francfort.
Rodericus Tolanus.

Cependant l'inquiétude que la désolation du Languedoc avoit donnée à Charlemagne , cessa par la nouvelle qu'il reçut de la grande victoire qu'Alfonse surnommé le Chaste , roi de Leon & des Asturies , avoit remportée sur les Sarrafins , qui l'étoient venu attaquer dans ses montagnes. Il étoit resté sur

la place soixante & dix mille de ces infideles , ce qui obligea Iffem, Caliphe ou roi de Cordoue , de rappeler les troupes qu'il avoit envoyées en Languedoc, où l'on reprit cœur , & où l'on se mit en état de ne se plus laisser surprendre. Ainsi Charlemagne ne sortit point de la Germanie, & y passa l'hiver en se disposant à la guerre de Saxe: mais avant cette expédition il tint au commencement de l'été de cette année 794. ce concile si fameux dans nos histoires, appelé le concile de Francfort, du lieu où il fut assemblé , & qui alors n'étoit qu'une maison royale. Je vais en raconter le sujet & les principales choses qui s'y passerent..

794.

Eginard. ad an.
794.

L'hérésie de Nestorius , qui mettoit deux personnes distinctes en JESUS-CHRIST, avoit été foudroyée à Ephese il y avoit plus de 360. ans. L'église de France l'avoit aussi anathématisée sous le regne de Childeberr I. dans quelques conciles. Cette hérésie étoit demeurée presque dans le seul orient, & n'avoit point passé jusques dans ces parties les plus éloignées de l'occident. L'an 792. l'évêque d'Urgel en Cerdagne nommé Felix, soit par ignorance, soit plutôt par un de ces vains raffinemens théologiques, dont les inventeurs s'entêtent, s'avisa de la renouveler sous de nouveaux termes; mais qui l'exprimoient presque aussi clairement, que ceux de Nestorius même.

Histoire de ce concile.

Ce qui lui en donna occasion, fut une lettre que lui écrivit Elipande évêque de Toledé, pour lui faire cette question, savoir, si Notre-Seigneur JESUS-CHRIST en tant qu'homme étoit proprement fils de Dieu, & si ce n'étoit pas assez que de le dire fils adoptif de Dieu. Il répondit, que JESUS-CHRIST en tant qu'homme n'étoit que fils adoptif de Dieu. C'étoit-là supposer qu'il y avoit deux fils de Dieu en JESUS-CHRIST, un propre fils de Dieu, & un fils adoptif, & par conséquent deux personnes: au lieu que la foi nous apprend, qu'il n'y a qu'une personne en JESUS-CHRIST, savoir, la personne du Verbe fils de Dieu par nature, & Dieu & homme tout ensemble; qu'il y a deux natures en lui, mais un seul fils comme une seule personne.

Eginard, in Annal.

Felix ne se contenta pas d'avoir fait cette réponse hérétique: mais il la soutint, & tâcha de l'établir encore dans d'autres lettres. Le roi en ayant été averti, appréhenda

avec raison les suites d'une nouveauté si dangereuse.

794.

Alcuinus in Præ-
fat. ad Lib. adver-
sus Elipandum.

Elipande étoit un vieillard de quatre-vingts ans, évêque du premier siège d'Espagne, & en réputation de sainteté. Felix avoit une pareille estime dans le monde ; & de l'aveu même de ses adversaires, c'étoit un Prélat très-régulier, & d'une vertu distinguée ; par cela même tous deux étoient capables de donner grande vogue à l'erreur.

Alcuinus Lib. 1.
adversus Elipan-
dum.

Felix étoit sous la domination de France : Charlemagne le fit venir à Ratisbonne, le fit convaincre par les évêques, qu'il y avoit assemblés, l'obligea de rétracter, & de-là l'envoya à Rome au pape, qui étoit encore Adrien I. il y confessa & détesta de nouveau son hérésie. Comme sa rétractation parut sincère, il fut renvoyé à son évêché : mais dans toute l'histoire ecclésiastique, combien compte-t-on peu d'hérésiarques qui ayent renoncé de bonne foi à leurs erreurs ?

Jonas Aurelian.
Lib. adversus
Claudium Tau-
rin.

L'évêque de Toledé commença à répandre son hérésie dans les Asturies & dans la Galice, & Felix de son côté, nonobstant sa rétractation, en infecta plusieurs personnes en Languedoc. Charlemagne crut, que pour empêcher les progrès de cette erreur, l'autorité d'un concile national étoit nécessaire. Il le convoqua à Francfort, où se trouverent les évêques des Gaules, d'Italie & de Germanie en très-grand nombre. Il y fit venir même quelques ecclésiastiques habiles d'Angleterre : les évêques Theophilacte & Etienne y présiderent comme légats du pape, & le roi voulut y assister en personne.

Epist. Car. Ma-
gni ad Episcop.

Les évêques de
Toledé & d'Ur-
gel y sont con-
damnés.

L'hérésie de Felix, qui n'y vint pas, fut la première affaire qu'on y traita. Le roi avoit reçu quelque temps auparavant un écrit de l'évêque de Toledé, où il tâchoit d'établir, par l'autorité des peres, & par des raisons théologiques son nouveau paradoxe touchant l'adoption de JESUS-CHRIST ; & cet évêque étoit si convaincu de la vérité de son opinion, qu'il espéroit d'emporter les suffrages de tout le concile, pourvu que les évêques eussent la liberté d'y dire leurs sentimens. C'est pourquoi il avoit prié le roi de deux choses ; la première, qu'on lût son écrit dans le concile avant que de délibérer sur le parti qu'on avoit à prendre ; & la seconde, que le roi voulût bien être présent à cette lecture, & aux délibérations des évêques, afin d'empêcher que rien ne se fît par brigue & par passion.

Can. 1.

Ibid.

Ces deux demandes lui furent accordées : le roi fut présent

au concile , & on y fit la lecture de l'écrit , qui fut condamné tout d'une voix , avec l'hérésie qu'il contenoit. Le roi voulut bien rendre compte lui-même à cet évêque , de la maniere dont tout s'étoit passé dans le concile , & du consentement unanime des évêques des diverses nations dans l'anathème prononcé contre sa doctrine , & il l'exhorta à se réunir avec les autres évêques Espagnols à l'église Romaine , aux églises des Gaules , de la Germanie & de l'Italie.

Pour le convaincre de ce consentement universel , il lui envoya les actes du concile , une lettre synodale de tous les évêques assemblés , qu'il joignit à la sienne , un écrit séparé composé par Paulin évêque d'Aquilée , & signé de tous les évêques d'Italie , qui avoient assisté au concile , & une lettre du pape aux évêques d'Espagne sur le même sujet. Le concile ne procéda point à la déposition des deux prélats , espérant les ramener à leur devoir par la seule crainte de l'excommunication dont on les menaça en cas qu'ils s'obstinassent à soutenir leurs erreurs. Mais l'autorité du roi , non plus que les menaces du concile , ne purent ébranler l'évêque de Toledé , ni celui d'Urgel , & plusieurs années se passèrent encore depuis ce concile , avant que ces contestations finissent.

La seconde chose importante dont on traita dans le concile de Francfort , avoit déjà fait depuis long-temps beaucoup plus de bruit encore dans le monde. Il s'agissoit des images des saints , & des decrets faits en faveur du culte qu'on leur doit , par un concile tenu sept ans auparavant à Nicée en Bithynie , que l'église a mis au nombre des Oecuméniques : mais il s'en fallut bien que le concile de Francfort le regardât comme tel.

Le culte des images étoit un de ces articles de la religion , qu'on n'avoit pas parfaitement approfondi avant la naissance de l'erreur , qui le combattoit alors. Il est certain que dans le commencement de l'église l'usage des images n'étoit pas fréquent comme aujourd'hui. Elle fut composée d'abord des Juifs & des Gentils nouvellement convertis. Les Juifs se fussent scandalisés d'une chose que leur loi sembloit condamner , & les Gentils auroient pu aisément confondre les idées qu'ils auroient dû avoir des images , avec celles qu'ils avoient eues jusqu'alors de leurs idoles. Il est encore certain néanmoins , qu'on voit l'usage des images sur les vases sacrés dès les pre-

794.

Can. 1.

Tom. II. Concil.
Gall.

*On y traite des
images & du culte
qui leur est dû.*

794.

Sess. 25. Cap. 2.

miers temps de l'église; que le culte en est visiblement supposé légitime par des peres du troisieme siecle, & que cette supposition, avec les circonstances que les théologiens y font remarquer aux hérétiques, établit solidement la tradition du dogme de la maniere dont le concile de Trente en a renouvelé la décision.

Mais jusqu'au huitieme siecle, vers le commencement duquel éclata la fureur des Brise-images, l'église n'avoit point encore prononcé sur ce sujet. Il y avoit dans les églises & dans les maisons des images du Sauveur, de la sainte Vierge, des Martyrs & de quelques autres Saints, des histoires de l'écriture, ou de quelques Martyres dépeintes. On avoit du respect pour ces sortes de monumens, sans qu'on eût encore bien déterminé les bornes de la vénération qu'on devoit ou qu'on pouvoit leur rendre.

L'hérésie qui s'emporta jusqu'à briser ces saints ornemens des églises, donna lieu, comme c'est l'ordinaire, à éclaircir les fondemens & les principes de l'usage qu'elle attaquoit. Les papes Gregoire II. Gregoire III. & Etienne III. tinrent des conciles à Rome sur cette matiere, où l'on décida non-seulement qu'on ne devoit point abolir l'usage des images; mais encore qu'on devoit leur rendre une culte proportionné aux saints qu'elles représentoient, & qu'on honoroit dans ces images.

Différens sentimens sur ce sujet.

Toutes ces décisions, quelque authentiques qu'elles fussent, n'étoient point encore regardées dans les Gaules par plusieurs évêques, comme des jugemens en dernier ressort. Les ambassadeurs de Constantin Copronyme, qui furent si long-tems en France sous le regne de Pepin, y mirent cette controverse en vogue; on l'agita dans le concile de Gentilli; dont on n'a pas les actes. Les sentimens sous Charlemagne se trouverent partagés. Tous convenoient qu'il ne falloit point abolir l'usage des images, que c'étoit un crime de les briser: mais plusieurs étoient d'avis, qu'elles ne devoient servir qu'à exciter en nous le souvenir, ou du mystere de notre rédemption, ou des exemples des saints, pour nous engager à les imiter: & qu'il ne falloit point leur rendre de culte, ni les baiser par dévotion, ni user à leur égard d'autres semblables marques de respect & de piété. Ce qui rendoit ce sentiment plausible,

plausible, étoit l'abus que l'on pouvoit appréhender du sentiment opposé. Le peuple de France étoit alors fort grossier & fort ignorant; ceux de la Germanie se convertissoient tous les jours, en abandonnant le culte des idoles; on étoit à cet égard dans le même cas qu'au commencement de l'église; il y avoit sujet de craindre que ces nouveaux convertis ne s'imaginassent trouver dans la religion chrétienne, un culte approchant de celui dont on leur avoit donné horreur, en prêchant contre les superstitions du paganisme, ou qu'ils ne se portassent à rendre aux images les mêmes honneurs, qu'ils rendoient auparavant aux idoles. Ce parti, qui tenoit le milieu entre l'adoration & l'abolition des images, paroît avoir été celui de la plus grande partie des savans de France & de la Cour. Ils s'autorisent fort d'une lettre de saint Gregoire le grand à Serene évêque de Marseille, qui même avant l'éclat que fit l'empereur Leon l'Isaurien en Orient, s'étoit emporté jusqu'à renverser les images de son église; parce que le peuple se laissoit aller en ce point à des excès qu'il ne pouvoit souffrir. Saint Gregoire blâma fort son emportement. (a) « Je vous loue, lui disoit-il, de ce que vous avez défendu d'adorer les images; mais je vous reprends de les avoir brisées. Il ne faut, ajoûtoit-il plus bas, adorer que la seule sainte & toute-puissante Trinité. » Ce terme d'*adorer*, qui a toujours été équivoque en cette matiere, devoit selon ces théologiens dont je parle, être entendu dans l'écriture & dans saint Gregoire, de toute sorte de culte, & par conséquent selon eux on ne devoit en rendre aucun aux images.

C'est avec ce préjugé qu'après la condamnation de l'hérésie d'Elipande de Toledé & de Felix d'Urgel, on traita dans le concile de la créance des Grecs touchant les images. On y rapporta la décision qu'on prétendoit qu'ils avoient faite sur ce sujet à Nicée; mais on l'y rapporta d'une maniere également fausse & odieuse; on y faisoit dire par les Grecs, anathème à quiconque (b) *ne rendroit pas aux images des Saints le culte & l'adoration qu'on rend à la divine Trinité.* Rien n'é-

794.

Agobardus.

L. 9. Epist. 9.

Décision du concile.

Can. 2.

(a) Quia eas adorare vetuisses, omnino laudavimus; fregisse verò reprehendimus.

(b) Ut qui imaginibus Sanctorum ita

ut Deificæ Trinitati servitium aut adorationem non impenderent, anathema judicaretur.

724.

toit plus différent de la véritable décision du concile, qui déclare dans sa formule de foi, que selon la tradition de l'église, on ne doit point refuser aux images le salut, ni une adoration honoraire, ainsi qu'ils l'appellent; mais qu'on ne leur rend pas un culte de latrie qui appartient à Dieu seul (a). C'est sur ce faux exposé que les évêques de Francfort firent leur second canon en ces termes.

« On a traité de nouveau au concile des Grecs tenu à Constantinople (b) touchant l'adoration des images, où l'on disoit anathème à ceux qui ne rendoient pas aux images le culte & l'adoration comme à la divine Trinité. Nos très-saints peres (du concile de Francfort) ont rejeté d'un commun consentement ce culte & cette adoration. »

Cette conduite & ce decret du concile de Francfort a fait la matiere de bien des dissertations, & exercé la critique de bien des savans; ce n'est pas ici le lieu d'examiner ce qu'il y a de faux ou de solide dans leurs opinions, je me contenterai de ranger seulement ici en historien les réflexions & les conjectures que j'ai faites sur ce sujet, en lisant les mémoires de ce temps-là.

*Réflexions sur
les decrets des
conciles de Nicée
& de Francfort
touchant les ima-
ges.*

L'impératrice Irene, & l'empereur Constantin son fils; ayant fait assembler un grand concile à Nicée contre l'hérésie des Brise-images, y avoient fait annuler tous les actes du conciliabule de Constantinople, tenu sous Constantin Copronyme, & conformément aux définitions du concile de Nicée, il avoit été ordonné qu'on rétablirait les images dans toutes les églises de l'empire où on les avoit abattues. Les évêques que la crainte ou la faveur de la cour avoit engagés dans l'hérésie, y demanderent pardon de leur lâcheté. On y détermina que non-seulement il n'étoit pas permis de détruire les images des saints dans les lieux où la dévotion des fideles les avoit élevées; mais encore que c'étoit selon les principes du ehristianisme & la tradition de l'église qu'on les honoroit; que ce culte ne s'adressoit pas précisément aux images, mais à la personne des saints qu'on honoroit dans ces images, comme les amis de Dieu; & qu'enfin ce culte étoit bien différent de

(a) Honorariam adorationem, Actione 7. Non tamen ad veram latriam, quæ solam naturam decet impartien-

dam.

(b) Il avoit commencé à Constantinople; mais il fut transféré aussi-tôt à Nicée.

celui qu'on rend à Dieu même. Les légats du pape présiderent & souscrivirent à ce concile, qui fut confirmé par le saint siège.

740.

L'année que l'impératrice Irene tint ce concile, elle étoit en parfaite intelligence avec Charlemagne, & l'empereur Constantin ayant été vers ce même temps-là accordé avec la princesse Rotrude, fille de Charlemagne, les François ne trouverent alors rien à redire aux decrets qu'on y avoit faits. Les affaires ayant changé de face, le mariage ayant été rompu, l'impératrice s'étant brouillée avec Charlemagne, on jugea à propos trois ans après en France, de faire la révision des decrets de ce concile, & d'examiner tout ce qui s'y étoit passé; cet examen fut fait quatre ans avant le concile de Francfort.

Il se fit alors en France un ouvrage théologique, qui étoit une ample réfutation de la doctrine du concile de Nicée; c'étoit un volume assez gros, qui contenoit quatre livres, & ce qui est de plus surprenant, c'est que Charlemagne adopta cet ouvrage, il s'en déclara l'auteur, & il y parle en première personne, comme s'il l'avoit en effet composé lui-même, & c'est pour cela qu'on appelle encore aujourd'hui ces quatre livres *les livres carolins*.

L. I. p. 92.

Dans cet ouvrage le concile de Nicée tenu contre les Bisse-images, est représenté comme un objet d'exécration, sur ce qu'il décide qu'on doit adorer les images. L'impératrice Irene & l'empereur Constantin y sont aussi nommément attaqués & maltraités. C'est par-tout dans ce livre une chicane continuelle, une vaine parade d'érudition, une affectation de tourner en ridicule toutes les preuves du dogme touchant l'honneur dû aux images; & on y déclare que c'est en vain que les Grecs donnent à ce concile le titre d'œcuménique; puisqu'il ne s'est pas fait par l'autorité de toutes les églises.

Il est hors de doute que ce livre fut composé sur des actes falsifiés du concile de Nicée, envoyés en France exprès par des hérétiques Iconoclastes, qui pour rendre les catholiques odieux, leur attribuoient par-tout des sentimens outrés sur le culte des images: ils prévoyoiént bien l'effet que ces actes produiroient en France, où le roi étoit mécontent de l'impératrice, & où ils favoiént qu'une grande partie des théologiens n'étoient point pour l'adoration des images, & ils ne se tromperent pas.

794.

Il est encore certain que ces actes sur lesquels ce livre fut fait, étoient différens de ceux que le pape Adrien I. envoya au roi , pour être approuvés au concile de Francfort ; car l'endroit odieux où l'on supposoit que le concile de Nicée avoit défini qu'il falloit honorer les images comme la sainte Trinité , & le suffrage de Constantin évêque de Constance en Chypre , où il paroît dire quelque chose d'approchant , ne sont point dans les actes latins envoyés par le pape Adrien : tout le contraire s'y trouve , & le pape qui avoit les actes originaux , n'auroit eu garde de laisser inserer dans la traduction latine qu'il envoyoit en France , de pareils blasphèmes.

Ce livre ou ces livres carolins ayant été composés trois ans après le concile de Nicée , ne furent pas apparemment rendus fort publics ; car on ne voit pas qu'ils eussent fait beaucoup de bruit en France jusqu'au concile de Francfort. Mais quand il fut question de faire recevoir le concile de Nicée par celui de Francfort , & que les actes envoyés par le pape furent présentés , alors on s'opposa à cette approbation. Premièrement , parce qu'on donnoit à ce concile le nom d'œcuménique , & qu'en France on prétendoit qu'il ne l'étoit pas , comme on le voit par les livres carolins mêmes. Secondement , parce qu'il decidoit en faveur de l'adoration des images , ce qui étoit contre le sentiment des plus habiles évêques & théologiens de France. Et en troisième lieu , par un intérêt de nation , & pour faire sa cour au prince , qui étoit mal avec l'impératrice.

• Cela fut cause qu'on contesta la vérité des actes envoyés de Rome , & qu'on y opposa l'autorité de ceux qu'on avoit reçus de Constantinople , sur lesquels avoient été faits les livres carolins ; & cela se fit ainsi , non seulement par les raisons que je viens de dire , mais encore parce que ces actes de Constantinople étoient le fondement de cet ouvrage , qui paroissoit sous le nom du roi , lequel s'en déclaroit auteur , & qu'on n'avoit garde de condamner ; c'est pourquoi le concile prononçant sur ces actes envoyés de Constantinople , se déclara dans son second canon contre le concile de Nicée , en lui attribuant des erreurs qui étoient fort éloignées de ses décisions. C'est-là ce qui me paroît de plus vrai-semblable sur ce sujet & de mieux fondé.

Que si nous voulons entrer dans les vûes politiques , que Charlemagne devoit assez naturellement avoir , nous trouverons encore de grandes raisons de la conduite de ce prince & de ses évêques à l'égard du concile de Nicée , & de l'empereur & de l'impératrice.

L'hérésie des Brise-images , dont les empereurs de Constantinople avoient été les auteurs & les fauteurs , étoit ce qui avoit mis en si mauvais état les affaires des Grecs en Italie , & donné lieu à Pepin & à Charlemagne d'y étendre leur domination. Constantin à qui Irene avoit fait prendre tout le contrepied de ses prédécesseurs , s'y faisoit regarder non-seulement comme un prince catholique , mais encore comme le protecteur déclaré & le défenseur de la vraie religion. Il n'étoit pas de l'intérêt de la France que l'empereur eût en Italie une réputation si belle & si saine ; car les Lombards surtout , & en particulier les Beneventins , supportoient avec peine le joug de la domination François , & avoient beaucoup de penchant à se donner à l'empire , pour peu qu'ils en eussent une occasion favorable.

La guerre s'étoit faite par les François jusqu'alors en Italie avec succès contre les Grecs. Charlemagne avoit poussé ses conquêtes jusques dans la Pannonie , & jusqu'à la mer Baltique ; plusieurs empereurs d'occident avoient porté cet illustre titre avec une moindre puissance & une domination moins étendue que la sienne : si l'empereur de Constantinople avoit continué dans l'hérésie comme ses prédécesseurs , Charlemagne auroit pû prendre dès-lors impunément , & même avec applaudissement ce grand titre , & la conversion de l'empereur fut pour lui un contre-temps incommode. On le voit de concert avec ses évêques s'appliquer à rendre par-tout la religion de ce prince suspecte. Il étoit de son intérêt de tenir ses intentions très-secretes : mais les choses semblent parler assez d'elles-mêmes , & ce qui suivit le concile de Francfort tendoit encore à ce but.

Car peu de temps après le concile , le roi envoya les livres carolins , ou du moins de fort longs extraits de ces livres au pape , & sa confession de foi sur l'article des images , afin qu'il les approuvât. Il les lui fit porter par Engilbert un de ses secretaires , homme de beaucoup d'esprit , élevé à la cour , où

794.

Raisons de la conduite de Charlemagne à l'égard du concile de Nicée.

Epist. Adriani ad Carol. M.

794.

Le pape écrit pour la défense de ce concile, & réfute les livres carolins.

il s'étoit fort distingué par son savoir, & étoit devenu un de ses favoris. Il avoit ordre, comme on le voit par la réponse du pape, de le solliciter de déclarer l'empereur hérétique.

La pape se trouva dans un grand embarras : il avoit approuvé le concile de Nicée, que les livres carolins contredisoient en tout. Il ne laissa pas de donner une favorable audience à l'abbé Engilbert : mais au lieu d'approuver ces livres, ou ce capitulaire, ainsi qu'il les appelle, il fit un grand écrit pour la défense du concile de Nicée, où il les réfutoit.

Il envoya cet écrit à Charlemagne. Il l'assûroit dans la préface, qu'en entreprenant la défense du concile de Nicée, il n'avoit point en vue de soutenir les intérêts d'aucune personne (il vouloit dire ceux de l'empereur & de l'imperatrice) mais seulement de défendre l'ancienne tradition & l'ancien usage de la sainte église catholique, apostolique & Romaine, & que ce qu'il enseignoit dans cet écrit étoit la pure doctrine de tous ses prédécesseurs dans la chaire de saint Pierre. Il répondit ensuite dans tout l'écrit à la plupart des choses que les livres Carolins reprochoient au concile de Nicée, sans en oublier même quelques-unes qui touchoient la conduite de l'empereur & de l'imperatrice, & en particulier ce qu'on avoit trouvé fort à redire, qu'elle eût assisté elle-même au concile. Le pape la défendoit sur ce point-là par l'exemple d'Helene mere de Constantin, qu'il disoit avoir assisté à Rome avec son fils à une conférence de religion entre les Juifs & les Chrétiens, & par l'exemple de l'imperatrice Pulcherie, qui assista au concile de Calcedoine avec l'empereur Marcien.

Le pape s'appliquoit sur-tout à faire connoître au roi quel avoit été le véritable sentiment de saint Gregoire pape sur le culte des images ; il répondit au passage qu'on avoit cité de la lettre de ce saint, qui sembloit favoriser l'opinion du concile de Francfort, & montrait par d'autres lettres de ce même pape, qu'il avoit véritablement admis le culte des images, en reprouvant seulement les abus qui pouvoient s'y être glissés. Enfin sur les plaintes que l'ambassadeur de France lui avoit faites d'avoir reçu le concile de Nicée sur les images, il disoit qu'il n'avoit pu s'empêcher de l'approuver, non seulement parce qu'on y avoit établi une doctrine Orthodoxe ; mais encore parce que s'il eût fait difficulté de le recevoir, il eût eu

la douleur de voir tout l'Orient retomber dans l'hérésie ; que son attachement aux intérêts de la France n'auroit pas été pour lui au tribunal de la justice divine une excuse suffisante, d'avoir été cause d'un si grand mal, & de la perte de tant d'ames ; que cependant quoiqu'il eût reçu le concile, il n'avoit point encore fait sur ce sujet aucune réponse aux lettres qu'il avoit reçues de Constantinople depuis sept ans que le concile avoit été tenu ; que tout content qu'il étoit de l'empereur sur l'article des images, il avoit sujet d'en être fort peu satisfait sur un autre point ; c'étoit que nonobstant ses instances & ses prières réitérées, ce prince ne lui avoit point fait restituer plusieurs patrimoines de saint Pierre, situés dans les terres de l'Empire ; qu'en cas que le roi ne le trouvât pas mauvais, sa pensée seroit d'écrire à l'empereur, pour le congratuler de ce qu'il avoit fait contre l'hérésie des Brise-images, & en même-temps pour lui parler fortement de la restitution des patrimoines, de telle manière que s'il refusoit d'y satisfaire, il le déclareroit hérétique (a).

Cet article de la réponse du pape suppose manifestement, ainsi que je l'ai déjà dit, que l'ambassadeur avoit ordre de le solliciter d'excommunier l'empereur, en le déclarant hérétique, & confirme ce que j'ai avancé des intentions de Charlemagne dans toute cette affaire. Le pape finissoit en disant à ce prince, qu'il se tenoit sûr de son attachement à la vraie religion, & que cette assurance faisoit qu'il n'appréhendoit rien des mauvais conseils que pourroient lui donner des personnes mal intentionnées.

Au reste, Charlemagne en envoyant les livres Carolins au pape, ne voulut pas paroître rien décider sur l'adoration des images. Cela se voit par la profession de foi qu'il y joignit, où il faisoit assez connoître qu'il suspendoit son jugement sur cet article. La voici :

« Que le souverain pontife notre père & toute l'église Romaine, sachent que suivant la doctrine contenue dans la lettre du pape saint Gregoire à Serene évêque de Marseille, nous permettons l'usage des images tant dans les églises qu'ailleurs, pour l'amour de Dieu & des saints : pour ce qui

(a) J'ai traduit fidèlement ces dernières paroles de la lettre du pape : mais je crois ce texte corrompu, & quiconque lira ce qui suit, en jugera comme moi.

794.

» est de les adorer, nous n'y contrainsons personne de ceux
 » qui refusent de le faire; mais aussi nous ne permettons pas
 » de les briser ou de les abattre. Et nous disons hautement que
 » le sentiment de saint Gregoire dans sa lettre est conforme
 » au sentiment de l'église universelle ».

Ce fut donc là le milieu que prirent les évêques de Francfort, pour marquer qu'ils avoient en horreur l'hérésie des Brise-images, & pour s'éloigner de l'erreur prétendue du concile de Nicée, qui enseignoit, comme ils vouloient se le persuader, qu'il falloit adorer les images des saints de même que la sainte Trinité. Ils ne voulurent pas comprendre l'explication nette que le concile de Nicée donnoit de la différence du culte qu'on rendoit aux saints, comme à des amis de Dieu, qui étoit un simple culte religieux, d'avec celui qu'on rend à Dieu, comme au maître & au créateur souverain de toutes choses, qui est le culte qu'on appelle latrie. Ils ne voulurent pas, dis-je, comprendre ni voir cette explication dans le concile de Nicée, eux qui étoient obligés d'en employer une toute semblable dans leur propre théologie; car il est à remarquer que les évêques de Francfort qui rejettoient le culte des images, admettoient celui de la croix & des reliques des saints, qui ne pouvoit être fondé que sur le rapport que la croix peut avoir avec Jesus-Christ, & les reliques des saints à l'ame des saints-mêmes, avec laquelle elles ont été autrefois unies.

La droiture du pape l'empêcha de s'engager à rien faire contre l'empereur, de ce que la France vouloit lui faire faire, & sa fermeté suspendit pour quelque temps les vastes desseins de Charlemagne: mais elle ne fit pas changer d'avis aux évêques François sur le chapitre des images. Il se contenta aussi de publier sa refutation des livres carolins, pour prevenir le mal qu'ils pourroient faire; mais il ne pressa point le roi de recevoir le concile de Nicée, ni de faire révoquer ce qui s'étoit fait à Francfort contre ce concile, attendant avec prudence une conjoncture plus favorable, qui ne se présenta pas néanmoins avant sa mort.

*Taffillon cede
 son duché de Ba-
 vière à Charle-
 magne.*

Outre la condamnation des erreurs des évêques d'Espagne, & la dispute sur les images, il se passa encore dans ce concile une chose assez remarquable. On y fit paroître en ha-
 bit

bit de moine Tassillon, autrefois duc de Baviere, & on l'y obligea à demander pardon de ses révoltes & de ses infidélités envers Pépin & envers Charlemagne. Il le fit ; mais apparemment cette satisfaction & cette pénitence publique n'étoit pas le principal motif pour lequel on l'avoit fait sortir de son monastere. On exigea de lui une autre chose plus importante ; qui fut une renonciation dans les formes à tous les droits que lui & ses enfans pouvoient avoir sur la Baviere. Il fut contraint de la faire , & de déclarer qu'il cédoit absolument tout son duché sans réserve, & qu'il recommandoit seulement ses enfans à la bonté du roi. On fit trois exemplaires de cette cession, on en laissa un à Tassillon, on en mit un autre dans les archives du palais , & le troisieme dans la chapelle du palais. Le roi assura une pension à ce prince dépouillé, qui se retira avec ses fils, au monastere de Jumiege sur la Seine , à quelques lieues de Rouen , où ils passerent le reste de leur vie.

Tom. II. Concil.
Gall.

Ce fut vers le temps de ce concile que mourut la reine Fastrade, princesse fiere , hautaine, cruelle, redoutée & haïe des François, qui s'étoit attiré l'averfion des seigneurs du royaume, jusqu'à mettre le roi même en danger. Car cette averfion fut la cause de la conjuration de Ratibonne & de celle de Turinge ; & ce fut , ainsi que nous l'apprend le secretaire-même de Charlemagne, l'esperance & le desir de se venger des injures reçues de cette reine, qui attirerent plusieurs seigneurs dans le parti de Pépin, pour l'exécution du détestable dessein qu'il avoit conçu contre la vie du roi son pere.

Eginard. ad an.
794.

Tout ce que je viens de raconter se passa au commencement de l'été & n'empêcha pas Charlemagne d'assembler ses troupes, pour aller châtier les Saxons, de la trahison qu'ils avoient faite au comte Teuderic & à l'armée François l'année d'au paravant. Il partagea son armée en deux corps, & il entra dans la Saxe avec celui qu'il commandoit en personne par la Turinge du côté du Midi : le prince Charles son fils aîné ayant passé le Rhin à Cologne avec les troupes des Gaules, s'avança dans le pays ennemi du côté de l'Occident. Les Saxons avoient assemblé leurs troupes dans la campagne de Sontfels au diocese de Paderborne , & paroissoient résolus à éprouver le sort d'une bataille : mais la présence d'un prince tant de fois leur vainqueur, & qu'ils voyoient par-tout invincible, leur fit

*Charlemagne
châtie les Saxons,
& en fait trans-
porter une partie
hors de leur pays,
Eginard.*

794.
Chronic. Moissiac.

Annal. Fuldenfer.

tomber les armes des mains, & ils lui envoyèrent demander pardon. Il reçut leurs députés à Eresbourg, & leur répondit, qu'il leur pardonneroit à deux conditions. La première, qu'ils recevroient de nouveau les prêtres Chrétiens qu'ils avoient chassés de leur pays. La seconde, que dans leur armée rangée en bataille, il en choisiroit le tiers, & ceux qu'il fauroit être les plus séditeux, pour les transporter hors d'un pays où ils ne pouvoient se tenir en repos. Cette condition, toute rude qu'elle étoit, fut acceptée aussi-bien que la première, & ensuite exécutée.

Eginard. in vita
Car. M.

Ce n'est pas la dernière fois que nous verrons Charlemagne châtier les Saxons de cette manière. On ne dit point quel fut l'emploi de ces troupes ainsi transplantées : selon toutes les apparences, il les envoya à l'autre extrémité de son état, & & s'en servit à un usage assez semblable à celui auquel nous avons vu une partie des milices de ce royaume destinées dans nos dernières guerres. Car un des auteurs de la vie de Charlemagne écrit, que ce prince attentif à tout, aussi-bien que celui qui nous gouverne aujourd'hui, vouloit que pendant les expéditions ou les voyages qu'il faisoit au-delà des Alpes, ou au-delà du Rhin & du Danube, toutes ses frontières fussent parfaitement hors d'insulte. Dès-lors les Danois ou Normans avec des flottes qu'ils équipaient dans leur pays, étoient sans cesse à rôder sur les côtes de Germanie & de France; c'est pourquoi il fit faire quantité de vaisseaux, où des soldats bien armés faisoient toujours la garde aux embouchures de toutes les rivières, par où on pouvoit entrer dans le pays François, & il entretenoit des milices sur toutes les côtes, dans les endroits où l'on pouvoit faire descente. Les Sarrafins d'Afrique & d'Espagne n'étoient pas moins redoutables aux côtes de la Méditerranée : il fit faire la même garde de ce côté-là : & depuis les Pyrénées sur toutes les côtes du Languedoc ; de Provence, de Genes, & jusqu'à Rome, il y avoit des vaisseaux & des troupes à la garde de cette grande étendue de pays. Cette garde se faisoit si exactement, que depuis qu'il eut pris cette méthode, les Normans & les Sarrafins ne réussirent qu'une seule fois chacun dans toutes les descentes qu'ils tenterent. Les Sarrafins en prenant par trahison la ville qu'on appelle aujourd'hui Civita-Vechia, qu'ils pillèrent, & les

Normans dans une irruption qu'ils firent dans quelques îles de la Frise, d'où ils enlevèrent beaucoup de butin.

794.

Il me paroît donc fort vrai-semblable que Charlemagne, pour dépayser les Saxons dont je parle, & leur ôter l'envie & l'espérance de retourner dans leur pays, les envoya sur les côtes de la Méditerranée, n'ayant garde d'ailleurs de les retenir dans son armée de Germanie, qui ne lui servoit gueres que contre leurs compatriotes.

Charlemagne avoit auprès de lui dans cette expédition le jeune roi d'Aquitaine, âgé de seize à dix-sept ans, qu'il aimoit tendrement. Il étoit venu en Baviere sur le bruit de la conspiration de Pepin, & ne l'avoit point quitté depuis ce temps-là.

Conseils qu'il donne au roi d'Aquitaine sur le gouvernement de son état.

Après avoir passé l'hyver à Aix-la-Chapelle, comme il étoit sur le point de retourner en Aquitaine, le roi son pere lui donna quelques avis sur le gouvernement de son état. » Vous » n'êtes plus enfant, lui dit-il, il est temps de commencer à » prendre de l'autorité sur vos sujets, sur vos ministres, & » sur les seigneurs de votre royaume. Vous êtes venu ici avec » l'équipage d'un particulier, & non pas avec celui d'un roi. » J'ai même sù que quand vous avez voulu me faire quelque » présent, vous avez été obligé d'emprunter des gens de » votre suite de quoi le faire. C'est-là le vrai moyen de vous » rendre, non pas aimable, mais méprisable à vos sujets, » la chose du monde le plus à craindre & la plus à éviter pour » un souverain. »

795.

Vita Ludovici Pii

Ce jeune prince, dans qui l'on voyoit dès-lors ce caractère de bonté & de douceur un peu trop grande, qui lui acquit le nom de Louis le Débonnaire, avoua franchement au roi ce qu'il savoit déjà bien, que ses ministres & les seigneurs d'Aquitaine n'avoient pas pour lui toute la considération qu'ils devoient; que chacun pensoit à ses intérêts & peu à ceux du prince & à ceux du public; que ses coffres étoient vuides, & que pendant son enfance on lui avoit fait dissiper une grande partie de son domaine, en lui faisant faire de trop grandes libéralités, sous prétexte de gagner l'affection des principaux de la nation. Le roi lui dit qu'il falloit au plutôt remédier à ce désordre, & fit partir avec lui deux personnes habiles, l'un nommé Vilbert, qui fut depuis archevêque de Rouen, & un comte nommé Richard, qui étoit intendant de toutes les

795.

maisons royales de France , & leur donna ordre de réunir au domaine tout ce qui en en avoit été détaché ; & l'ordre fut exécuté.

Nous apprenons à cette occasion une chose digne de remarque , touchant le revenu de ces princes , l'entretien de leur maison , & des maisons royales dont il est si souvent fait mention dans notre histoire. Les rois y demeuroient presque toujours , & ne séjournent presque jamais dans les villes : ainsi avons nous vû Pepin demeurer à Heristal ou à Jopil au pays de Liege , ou à Chiersi sur la riviere d'Oise ; ainsi voyons-nous Charlemagne passer le quartier d'hyver à Aix-la-Chapelle , à Francfort , & en d'autres lieux qui n'étoient pas encore des villes comme aujourd'hui , mais seulement des maisons de plaisance. Ces maisons avoient de grandes terres qui en dépendoient , & qui fournissoient aux princes non-seulement les plaisirs de la chasse , mais encore pendant tout le temps qu'ils y demeuroient , les vivres , le fourage , & tout ce qui étoit nécessaire pour l'entretien de tous ceux qui étoient à leur suite. Voici comme les choses furent réglées en Aquitaine à cet égard.

Vilbert & le comte Richard ayant retiré toutes les terres qui dépendoient des quatre maisons royales appartenantes à Louis roi d'Aquitaine , ce prince s'imposa une loi dont il avertit les intendans ou gouverneurs de ses palais , qui fut que désormais il passeroit le quartier d'hyver dans chacune de ces maisons successivement , une année dans l'une , l'année suivante dans une autre , en sorte que chacune ne seroit chargée que de quatre ans en quatre ans de l'entretien de la maison du roi , & que durant trois ans les revenus bien administrés & mis en réserve , fourniroient aisément pendant l'année aux autres dépenses que le roi auroit à faire. Ce quartier d'hyver duroit ordinairement depuis la fin de la campagne ou des voyages de ces princes en divers endroits du royaume ; jusqu'après Pâques , & jusqu'au commencement d'une nouvelle campagne , ou d'un nouveau voyage. Durant ces voyages les habitans des lieux par où ils passaient , étoient obligés de les défrayer ; cela s'appelloit droit de gîte , & il y a encore dans les registres de la chambre des comptes de Paris , plusieurs titres qui font mention de ce droit royal. Quantité d'amendes qu'on

imposoit dans les jugemens des procès au profit du roi, & plusieurs impôts, dont j'ai fait mention ailleurs, faisoient le reste de ses revenus.

795.

Le roi d'Aquitaine après cet ordre mis dans son état, se trouva si riche, qu'il résolut de délivrer à ses propres dépens, ses sujets d'une charge qui leur étoit fort rude. Le menu peuple des villes & de la campagne étoit obligé de fournir aux soldats le fourrage & les vivres. Les gens de guerre exigeoient ce droit avec beaucoup de violence, & souvent avec cruauté, les soldats en venoient quelquefois aux mains avec le peuple à cette occasion, & il y avoit souvent du sang répandu : le roi d'Aquitaine fit un édit par lequel il déchargeoit le peuple de cette obligation, & en chargeoit son épargne. Cette conduite lui gagna le cœur de tous ses sujets, Charlemagne en eut une extrême joie, & pour faire encore valoir davantage la conduite de son fils, il établit la même chose en France, déclarant qu'il le faisoit ainsi, animé par l'exemple de ce jeune prince.

Vita Ludovici Pii.

Quoique les Saxons, depuis l'exil de leurs compatriotes, fussent demeurés dans la soumission, Charlemagne ne laissa pas de paroître dans la Saxe avec une armée, où elle ne lui fut pas inutile : il s'avança jusqu'aux bords de l'Elbe, pour y donner audience aux envoyés des Esclavons & au roi des Abodrites. Ce prince appelé Wiltzan, qui avoit toujours été fort attaché à la France, & pour cela même haï des Saxons, venant à l'armée du roi tomba dans une embuscade qu'ils lui tendirent au passage de l'Elbe, & y fut tué. Il leur en coûta le ravage de tout le canton, que Charlemagne abandonna à ses soldats, en punition de ce crime.

Eginard.

Après cette expédition, s'étant retiré à Aix-la-Chapelle, pour y passer l'hyver, il apprit au commencement de l'année 796. la mort du pape Adrien I. arrivée à Rome sur la fin du mois de Décembre. Il avoit pour ce pontife non-seulement les sentimens de respect que doit avoir un prince Chrétien pour le vicaire de Jesus-Christ, & le pere commun de tous les fideles ; mais encore toute l'amitié d'un ami le plus tendre : il pleura cette mort comme celle d'un frere ou d'un fils qu'il auroit le plus ardemment aimé, ce sont les termes de notre historien : & il fit faire par-tout des prieres & de grandes aumô-

Mort du pape
Adrien I.

796.

Eginard. in vita
Caroli Magni.

796.
Tom. II. Conc.
Gall.

nes pour la repos de son ame. Il envoya même à cette intention des présens considérables à diverses églises de la grande-Bretagne, ainsi que nous l'apprenons par l'extrait d'une de ses lettres à Offanes, alors roi de Marciens dans cette isle : il voulut soulager sa douleur, & en laisser des marques à la postérité, par une épitaphe qu'il composa lui-même en vers exametres & pentametres, qui se voit encore aujourd'hui à Rome auprès de la porte de l'église du Vatican. On y lit entre autres vers, ceux-ci beaucoup plus tendres qu'élegans.

Post patrem lacrymans Carolus hæc carmina scripsi

Tu mihi dulcis amor ; te modo plango pater.

Nomina jungo simul titulis clarissime nostra

Adrianus , Carolus , rex ego tuque pater.

Cela veut dire, « J'ai composé moi-même ces vers en vous pleurant, mon cher pere & mon cher ami, je veux que les noms de Charles & d'Adrien soient ici éternellement joints ensemble, aussi-bien que nos titres, je suis Roi, mais vous êtes pere ».

Leon III. est élu
pour son succe-
seur

Eginard. ad an.
796.

Tom. II. Conc.
Gall.

Le jour même qu'Adrien expira, on élut à Rome pour son successeur Leon III. du nom. La réputation de sa vertu le fit choisir tout d'une voix, & ce consentement universel sembloit être un présage d'un pontificat beaucoup plus heureux qu'il ne fut en effet. Aussi-tôt après son exaltation il écrivit à Charlemagne, pour lui en faire part, lui envoya les clefs de la confession de saint Pierre, l'étendart de la ville de Rome, avec d'autres présens, & le pria de députer quelqu'un des seigneurs de sa cour, pour recevoir le serment de fidélité du peuple Romain (a).

Le roi ne manqua pas de répondre à cette lettre, & voici en quels termes il commençoit la sienne. « La lecture de vos lettres, dit ce prince, nous a rempli de joie, en nous apprenant que vous avez été élu avec le consentement unanime de tout le monde, & en nous assurant de votre obéissance & de votre fidélité (b). Il l'exhorte de plus à convenir avec son envoyé des moyens d'étendre & d'élever l'église Romai-

(a) Qui populum Romanum ad suam fidem adque subjectionem per sacramenta firmavit.

(b) Valde, fateor, gavisus sumus seu

in electionis unanimitate, seu in humilatis vestrae obedientia & in promissionis ad nos fidelitate.

ne , d'établir l'honneur & la gloire du saint Siege , & d'affermir l'autorité que la qualité de patrice des Romains donnoit au Roi de France : il l'avertit de s'attacher à l'observation des canons , de bien édifier l'église par ses bons exemples , & il l'assure que de son côté il est résolu d'exécuter les traités qu'il a faits avec son prédécesseur ; d'entretenir avec lui une grande union , & de protéger toujours l'église Romaine.

Le titre de patrice des Romains , dont il est parlé dans cette lettre , avoit été porté par les exarques de Ravenne , qui commandoient en Italie pour l'empereur , & qui avoient toute autorité dans Rome dont ils nommoient le duc ou le gouverneur. Après que le gouvernement des Exarques fut aboli , & que Pépin au temps du pape Etienne III. eut obligé les rois des Lombards à céder tout l'Exarcate à l'église Romaine , la qualité de patrice des Romains fut confirmée à ce prince & à ses enfans : car le pape Etienne la leur avoit déjà donnée , quand il les sacra à saint Denys. Charlemagne la prit toujours dans ses titres , & les papes ne manquerent jamais de la lui donner dans les lettres qu'ils lui écrivoient. Il paroît évident qu'elle ne donnoit pas à ces princes une moindre autorité qu'aux Exarques , & que c'étoit un titre en vertu duquel les Romains étoient soumis aux rois de France , & leur faisoient serment de fidélité , aussi-bien que les ducs de Spolète , de Benevent , de Frioul & les autres. Les peuples soumis au saint Siège par nos rois faisoient le serment en même-temps à saint Pierre , au pape & au roi. « Nous avons fait faire le serment » à ceux de Capoue , dit le pape Adrien , dans une lettre qu'il » écrivoit à Charlemagne , & ils l'ont fait au saint apôtre , à » nous & à votre royale puissance ». L'Exarcate & quelques autres duchés ou territoires avoient été donnés au saint Siège , & le pape légitimement élu en étoit en possession : il en percevoit les revenus , en recevoit les tributs & les hommages , y envoyoit des juges pour rendre la justice. Mais le roi de France s'y étoit réservé le droit d'hommage , celui de faire marcher les ducs à la guerre quand il jugeoit à propos de les commander. Les sujets de l'exarcate étoient en même-temps les hommes & les fideles du pape & du roi. La qualité de patrice des Romains donnoit au roi autorité dans Rome , quand il y étoit , & même celle d'y envoyer des commissai-

796.

Apud du Chesne;
Tom. III. p. 802.

Fideles nostri &
vestri , duces nos-
tri & vestri , ho-
mines nostri &
vestri.

Diverses lettres

796.
du pape Adrien à
Charlemagne.

res ou intendans , pour y rendre la justice : il n'y a rien en tout ce que j'avance ici , que la suite de l'histoire & les lettres des papes ne démontrent. *Voyez les observations.*

* Auricularium.
Manualem. Epist.
83.

Celle de Charlemagne , de laquelle je parle , fut portée par Engilbert , favori de ce prince & un de ses secrétaires d'état *. Il porta aussi au pape de la part du roi plusieurs présens qui avoient été destinés pour son prédécesseur. Les instructions de cet envoyé , que nous avons parmi les lettres d'Alcuin , sont remarquables par la piété que Charlemagne y fit paroître , & par l'autorité qu'il y prend dans les avis qu'il ordonne à cet envoyé de donner au pape de sa part , elles étoient conçues en ces termes :

« Avertissez le pape de l'obligation qu'il a de vivre avec
» grande édification , sur-tout d'être grand observateur des
» canons , & de faire paroître beaucoup de piété dans le Gouvernement de l'église : faites-le souvent ressouvenir que
» l'honneur où il a été élevé durera peu d'années ; mais que
» la récompense qu'il se méritera , en remplissant bien les de-
» voirs de son ministère , durera toujours. Parlez-lui souvent
» d'empêcher la simonie , & de détruire entièrement ce mal
» qui devient très-commun dans l'église. Dites-lui tout ce que
» nous avons dit souvent dans les entretiens que j'ai eus avec
» vous sur ce sujet , en déplorant ce malheur. Parlez-lui tou-
» chant le dessein que j'avois concerté avec son prédécesseur ,
» de bâtir un monastere auprès de l'église de saint Paul , &
» qu'il me fasse là-dessus une réponse positive. Dieu vous con-
» duise..... que votre voyage soit heureux..... revenez avec
» joie , mon cher Homere ». C'est le nom que j'ai dit que por-
toit Engilbert en qualité d'académicien , ou de membre de l'académie instituée par Charlemagne.

Eginard. ad an.
796.

Les présens qu'Engilbert porta au pape pour l'église de saint Pierre , étoient quelques pieces rares & précieuses , du butin que les François avoient fait dans la Pannonie , après une victoire qu'ils venoient de remporter sur les Abares. Car Charlemagne avoit toujours suivi le dessein qu'il avoit formé , de subjuguier ces peuples , & de les convertir à la religion Chrétienne. La premiere expédition qu'il avoit faite dans leur pays , y avoit causé de la division. Un des plus considérables de la nation nommé Theudon , soit de lui-même , soit gagné par

par les promesses de Charlemagne , lui avoit envoyé l'année précédente quelques personnes de sa part , pour traiter avec lui , & ils le trouverent en Saxe , à la tête de son armée , campé sur la riviere d'Elbe : il lui avoit fait faire offre de ses services , & promis de se faire Chrétien. On apprit de ces envoyés l'état des choses ; & on profita fort des lumieres qu'ils donnerent. Les continuelles révoltes des Saxons demandoient la présence de Charles , toujours occupé à les châtier , & l'empêcherent d'aller en personne en Pannonie : mais il donna ordre à Henri duc de Frioul d'y marcher avec une armée. L'expédition fut très-heureuse. Henri força la ville capitale appelée Ringa , en fit enlever toutes les richesses qui étoient grandes , il envoya ce qu'il y avoit trouvé de plus précieux au roi , qui en fit part au pape & grande largesse aux principaux seigneurs de sa cour.

796.

L'armée du duc de Frioul fut suivie peu de temps après d'une autre , composée des troupes d'Italie & de celles de Baviere , & commandées par Pepin roi d'Italie , qui trouvant déjà la consternation répandue dans le pays , & la guerre civile allumée , fortifia la faction de ceux qui vouloient se soumettre à la domination François. Le Cham ou prince des Abares fut tué , ceux qui suivoient son parti furent défaits , & poussés par Pepin jusqu'au-delà de la Theisse , & ce prince rasa entierement la capitale que le duc de Frioul avoit déjà pillée.

Annal. Fuldenfes,

On peut regarder cette victoire comme la fin de la guerre des Abares. Ils subirent alors le joug de la France , & ne firent plus dans la suite que quelques foibles révoltes , qui furent aisément arrêtées : on peut même dire que ce fut la destruction de cette nation , jusqu'alors si nombreuse , si puissante & si riche ; mais on en fit cette année-là un si horrible carnage , qu'elle fut presque toute exterminée ; jamais soldats François ne firent un si prodigieux butin , & ne furent si riches , qu'ils le furent après le pillage du pays des Abares , qui depuis deux ou trois siècles avoient amassé par leurs brigandages sur toutes sortes de nations , des richesses immenses.

Charlemagne ex-
termine les Aba-
res.

Eginard. ad an.
796.

Après de si heureux succès Charlemagne se rendit à Aix-la-Chapelle avec la reine Lutgarde , qu'il avoit épousée depuis peu en cinquiemes noces. Son fils Pepin vint l'y trouver avec

Eginard.
Annal. Fuldenfes;

796.

plusieurs de ses ducs & de ses comtes , qui s'étoient signalés dans la conquête de la Pannonie. Ce fut comme une espece de triomphe, le jeune prince & toute sa troupe portant sur leurs habits quelques marques de leur victoire. Il présenta au roi ce prince Abare dont j'ai parlé , nommé Theudon, qui s'étoit déclaré pour les François, & qui venoit faire hommage à Charlemagne, pour sa personne & pour le canton dont il étoit le chef. Charlemagne lui donna beaucoup de témoignages d'affection & d'estime , & peu de temps après il fut baptisé avec tous ceux de sa suite.

Eginard. ad an.
797.

On reçut sur ces entrefaites des nouvelles d'Espagne , qui augmentèrent la joie de la cour. Il y avoit toujours sur cette frontiere-là au-delà des Pyrenées une espece de petite guerre continuelle entre les François & les Sarrafins ; je l'appelle petite , parce qu'il ne s'y passoit point de grandes actions, mais il y avoit seulement de légers combats, & quelques surprises de places , qui changeoient souvent de maîtres. Barcelone entre autres étoit tantôt aux François , & tantôt aux Sarrafins. Alphonse le chaste , roi des Asturies & de Galice , devenu redoutable aux Sarrafins , occupoit leurs principales forces. Les guerres civiles , qui les divisoient entre eux depuis long-temps , & sur-tout depuis deux ans qu'Islem roi de Cordoue étoit mort , empêchoient qu'ils ne chassassent les François du pays d'en-deçà de la riviere d'Ebre : ce qu'ils auroient pu faire aisément sans cela , vû le peu de troupes que le roi d'Aquitaine entretenoit au-delà des Pyrenées.

*Il envoie une
armée au-delà des
Pyrenées contre
les Sarrafins.*

Eginard ad an.
797.

On apprit donc à la cour , que les troubles d'Espagne augmentoient tous les jours ; qu'un émir Sarrafin nommé Zara , qui s'étoit rendu maître de Barcelone , & de tout ce territoire , étoit résolu de se soumettre avec cette ville à la domination François , & qu'il devoit dans peu de temps venir en personne trouver Charlemagne , pour lui faire hommage , & se déclarer son vassal. L'émir arriva en effet à Aix-la-Chapelle au commencement de l'été ; il fut bien reçu de Charlemagne , qui sur les avis qu'il lui donna du désordre des Sarrafins , ordonna au roi d'Aquitaine de passer les Pyrenées avec une armée du côté de l'Arragon , & de mettre le siège devant Huefca. Les historiens ne disent point le succès de ce siège , qui peut-être même ne se fit pas. Car notre histoire , toujours

fort confuse sur les affaires d'Espagne, nous laisse entrevoir que le duc Sarrafin, qui commandoit dans les montagnes d'Aquitaine, c'est-à-dire, dans les montagnes des pays dépendans d'Aquitaine, demanda la paix, & se soumit, & ce duc étoit apparemment le gouverneur de Huefca. Néanmoins Louis, avant que de repasser les Pyrenées, fit relever les murailles d'Auxone, de Cardone, & de quelques autres places, dont il donna le commandement à un comte nommé Burel, avec des troupes suffisantes pour se maintenir dans ces places.

796.

Vita Ludovici Pii,

Charlemagne après un voyage qu'il fit dans la Saxe, où il se faisoit toujours de nouveaux mouvemens, trouva à son retour à Aix-la-Chapelle, Abdalla onncle de Alhaca nouveau roi de Cordoue, contre lequel il lui demanda sa protection & son secours. Le dernier calife Isém, qui étoit son frere, l'avoit privé de la partie qu'il prétendoit lui être dûe ; & depuis la mort d'Isém, Abdalla s'étoit fait un parti pour soutenir ses droits, & venoit prier Charlemagne de l'appuyer.

Ce prince lui donna de bonnes espérances, & le mena avec lui en Saxe, où il retourna pour y faire prendre des quartiers d'hyver à ses troupes ; le roi d'Aquitaine après son expédition d'Espagne vint l'y trouver, & partit peu de tems après avec Abdalla, pour le conduire en Espagne, & y soutenir le parti de ce prince Sarrafin.

Charlemagne eût sans doute beaucoup plus profité des guerres civiles des Sarrafin tant pour la religion, que pour l'étendue de son empire, s'il n'en eût été empêché par l'obstination & la fierté des Saxons, que ni les ravages, ni les défaites ne pouvoient dompter, & tout cela ne servoit qu'à augmenter la haine implacable qu'ils avoient conçue de la domination Françoisse. Sa seule présence les maintenoit dans le devoir. Il résolut de passer l'hyver de cette année-là dans le pays ; il vint camper sur le Vesper, il y fortifia son camp, y fit bâtir des maisons, & en fit comme une ville, à laquelle il donna le nom d'Heristal, qui étoit celui d'une maison royale, qu'il avoit en Austrasie dans le pays de Liege. Il en fit sa place d'armes, & distribua ses troupes en divers quartiers entre le Vesper & l'Elbe. Il reçut en ce lieu diverses ambassades. Les princes Huns ou Abares devenus ses tributaires, y vinrent de

796.

Annal. Fuldenfes.

*Il châtie les Saxons.
Eginard. ad an.
798.*

la Pannonie lui rendre leurs hommages. Alphonse le chaste roi des Asturies , avec qui il eut toujours beaucoup de liaison , y envoya aussi des ambassadeurs , pour lui faire part des grands avantages qu'il avoit remportés sur les Sarrafins , & pour lui faire des présens. C'est ainsi que Charlemagne , comme l'arbitre général des affaires de l'Europe , étoit recherché de presque tous les princes , tant chrétiens qu'infideles , respecté & redouté par-tout.

Les seuls Saxons , qui avoient expérimenté tant de fois les effets tantôt de sa clémence , & tantôt de sa colere , ne pouvoient prendre à son égard les sentimens des autres nations. Ceux d'entre l'Elbe & le Vesper n'avoient osé branler pendant l'hyver , étant de tous côtés investis des troupes Françoises , quis'étoient logées dans tous les forts , & saisies de tous les passages : mais les Saxons septentrionaux au-delà de l'Elbe , n'ayant pas ce frein , s'abandonnerent de nouveau à leur fureur. Charlemagne sur la fin de l'hyver leur avoit envoyé quelques-uns de ses officiers pour porter certains ordres dans le pays , rendre justice à ceux qui la demandoient , punir les coupables , recevoir les hommages au nom du prince. A peine eurent-ils commencé à faire quelques fonctions de leurs charges , que la sédition s'éleva contre eux comme contre des vio- lateurs de la liberté Saxone , & la plupart furent massacrés.

Durant cette émeute un seigneur François nommé Godescalc , que le roi avoit envoyé en ambassade à Sigefroi roi de Danemarc , retournoit à la cour : il fut attaqué par ces séditioneux comme il étoit sur le point de passer l'Elbe , & fut tué avec tous ceux de sa suite. Le roi ayant appris ces nouvelles , assembla au plutôt ses troupes , & mit à feu & à sang tout le pays d'entre le Vesper & l'Elbe , persuadé que les Saxons d'au-delà de l'Elbe , n'avoient agi que de concert avec ceux d'en-deçà.

Il donne audience aux ambassadeurs de l'impératrice Irene.

Eginard.

Ce châtimement ne fit qu'irriter les Saxons septentrionaux , à qui l'on donne aussi en cet endroit-là le nom de Normans , aussi-bien qu'aux Danois ; & ne pouvant s'en venger sur les François , ils se jetterent dans le pays de Meklebourg toujours fidele & soumis à la France , & y firent de grands ravages. Le duc Trasicon , qui y commandoit pour Charlemagne depuis la mort du roi Viltzen tué en trahison par les Saxons , assembla

Il plûtôt les milices du pays , & vint attaquer les ennemis ; il les tailla en pieces , & quatre mille demeurèrent sur la place. Cette perte au-delà de l'Elbe , les ravages que le roi avoit fait faire entre cette riviere & le Vefer , les troupes qu'il logea en divers postes , pour tenir tout le pays en bride , mirent les Saxons hors d'état de remuer si-tôt , & le roi retourna à Aix-la-Chapelle , où il donna audience aux ambassadeurs de l'impératrice Irene , qui étoient venus pour le prevenir , & justifier cette princesse sur un point , sur lequel assurément il étoit difficile de bien faire son apologie.

Irene avoit gouverné l'empire pendant la jeunesse de son fils Constantin , avec une prudence & une conduite qui lui avoient attiré l'admiration de tout l'univers , & elle avoit eu la gloire de rétablir en peu de temps la vraie religion , qui gémissoit depuis soixante années sous la domination tyrannique des empereurs Brise-images. La passion la plus naturelle à un génie aussi grand & aussi élevé que le sien , est celle de gouverner , & elle n'en fut que trop possédée. Constantin son fils , déjà parvenu à l'âge de vingt ans , ne faisoit rien que par ses ordres. Le patrice Staurace , sous l'autorité de l'impératrice , ordonnoit de tout , dispofoit de toutes les charges , faisoit toutes les graces , & s'attiroit par-là une cour beaucoup plus grosse , que n'étoit celle de l'empereur.

Theophanes in
Chronico.

Ce jeune prince ressentoit vivement cette indignité , & avoit peine à la dissimuler ; mais c'étoit un mal dont il étoit dangereux pour lui de se plaindre , & il étoit encore plus difficile d'y apporter remede. Il s'ouvrit néanmoins à trois ou quatre seigneurs de sa cour , dont il se croyoit sûr par la haine qu'ils avoient contre Staurace. Ils lui promirent de le servir de tout le crédit qu'ils avoient dans Constantinople & dans l'armée , & convinrent que quand ils auroient leur parti formé , l'empereur déclareroit en plein sénat , qu'il vouloit désormais gouverner par lui-même , & qu'étant en âge de le faire , l'empire n'avoit plus besoin des soins de la régente. Immédiatement après cette déclaration l'empereur devoit ôter à l'impératrice toute autorité , ne lui donner aucune communication des affaires , & sans attendre long-temps , la releguer en Sicile pour l'empêcher de brouiller.

Le patrice Staurace qui avoit des espions par-tout , & qui

796.

Ibid.

veilloit sur toutes les démarches de l'empereur , & de tous ceux qui l'approchoient , eut bientôt pénétré le mystère , & déconcerté tout ce dessein. L'impératrice fit arrêter tous ces seigneurs , en envoya quelques-uns en exil , mit les autres en prison , gagna l'armée en sa faveur par ses libéralités , jusqu'à faire jurer les officiers & les soldats , que tant qu'elle vivroit , ils lui conserveroient toute l'autorité qu'elle avoit eue jusqu'alors , qu'ils ne reconnoîtroient point d'autre maître qu'elle , & même que son nom dans les édits & dans les autres actes publics seroit désormais placé devant celui de l'empereur.

Ce serment fut fait au printemps par l'armée en l'absence des troupes d'Arménie , qui ayant rejoint les autres au mois de Septembre , furent invitées à le faire aussi. La jeune impératrice , épouse de Constantin , étoit Arménienne. Soit par cette seule raison , soit par quelque autre motif encore , l'armée d'Arménie refusa de faire le serment , disant qu'il étoit contre toute sorte d'équité , & contre l'honneur de l'empire , que le nom d'une femme fût mis dans les édits avant celui de l'empereur , & qu'une telle nouveauté n'étoit ni de l'utilité , ni de la gloire de l'empire. Irene envoya pour gagner ces troupes , un officier de ses gardes nommé Alexis , qui gagné lui-même secrètement pour le parti de l'empereur , se mit à leur tête , après avoir fait arrêter le duc Nicephore qui les commandoit.

Cet incident étonna la cour , & fit bruit dans l'armée ; on commença à y faire diverses réflexions ; quelques-uns louerent la fermeté & la générosité des troupes Arméniennes ; plusieurs officiers , qui étoient affectionnés à l'empereur , mais qui n'avoient pas osé se déclarer , se servirent de cette conjoncture pour faire remarquer aux soldats combien étoit peu régulière la démarche où on les avoit engagés : on eut honte d'avoir fait un serment si injuste & si contraire à celui qu'on avoit fait solennellement à l'empereur , lorsque Leon son pere l'avoit associé à l'empire à la prière des peuples & des armées. Enfin , quelque effort que pussent faire les partisans de l'impératrice , toute l'armée se joignit aux Arméniens , & on cria par-tout le camp , vive l'empereur.

Les soldats de la garde de ce prince , suivirent l'exemple

des autres ; il vint se mettre à la tête de l'armée , lui marqua , & sur-tout aux Arméniens , sa reconnoissance. Il entra au mois de Décembre comme en triomphe à Constantinople , dégrada le patrice Staurace , & l'envoya en exil en Arménie , écarta tous les confidens & tous les eunuques de l'impératrice , & la fit renfermer elle-même dans un palais , où il lui promit , qu'elle seroit en sûreté , & qu'on l'y traiteroit toujours en impératrice & en mere de l'empereur.

Ce prince voulant montrer aux peuples & aux soldats , qu'il étoit digne du throne où ils l'avoient rétabli , fit diverses entreprises militaires , mais qui lui réussirent mal. Ce mauvais succès donna lieu à quelques personnes de son conseil , qui étoient dans les intérêts d'Irene , de parler à l'empereur de l'utilité qu'il pourroit tirer des conseils de sa mere , s'il se reconcilioit avec elle ; & ils firent si bien , qu'avec le temps ils l'engagerent à la tirer de sa prison , à lui redonner part aux affaires , & enfin à la faire proclamer tout de nouveau impératrice. C'étoit reprendre insensiblement le joug qu'il avoit eu tant de peine à secouer.

En effet , Irene ne fut pas long-temps à la cour sans se rendre maîtresse absolue de l'esprit de son fils , à qui elle persuada peu de temps après de rappeler le patrice Staurace. L'une & l'autre s'appliquerent à lui ôter tous ses amis , ou à lui faire persécuter ceux qui l'avoient le plus fidelement servi. Ils lui persuaderent , que cet Alexis , à qui il étoit redevable de sa liberté , pensoit à se faire lui-même empereur , & il lui fit crever les yeux. Les troupes Arméniennes qu'Alexis commandoit , & qui l'aimoient , en furent extrêmement irritées , & se révolterent. Il envoya une armée pour les châtier. On donna quelques combats , & enfin les Arméniens trahis par plusieurs de leurs officiers , furent presque tous pris , & traités avec beaucoup de rigueur & d'ignominie.

Irene n'en demeura pas - là. Comme la jeune impératrice nommée Marie étoit Arménienne , & que c'étoit en sa considération , que les Arméniens avoient pris le parti de l'empereur , elle fut enveloppée dans la disgrâce de sa nation. Constantin , avant que d'épouser cette princesse , avoit fait tous ses efforts pour obtenir de sa mere d'épouser la fille de Charlemagne , avec laquelle il avoit d'abord été accordé. Et quand

796.

se vint à conclurre le mariage avec l'Arménienne, il fallut faire violence à ce jeune prince, pour l'y faire consentir. Le service qu'elle lui avoit rendu en faisant déclarer les Arméniens pour lui quand tous les autres l'abandonnoient, le lui avoient entièrement gagné. Mais il ne fut pas difficile à Irene de réveiller ses premières aversions; elle vint à bout de la lui faire répudier, & confiner dans un monastere. Il épousa quelques mois après une jeune fille de qualité nommée Theodote, sans qu'Irene s'y opposât.

Ce mariage illégitime causa un grand scandale; un abbé nommé Platon, qui étoit en grande réputation de vertu, se sépara publiquement de la communion de Taraise, patriarche de Constantinople, parce qu'il ne s'étoit pas opposé au divorce de l'empereur, & lui avoit laissé épouser Theodote. Ses moines suivirent son exemple. L'empereur fit mettre l'abbé en prison, & relegua tous les moines à Thessalonique avec les neveux de l'abbé.

Irene, qui avoit engagé son fils à faire toutes ces démarches criminelles, pour le rendre odieux à tout le monde, fut la première à le blâmer de la rigueur dont il usoit envers l'abbé Platon & envers ses moines, & affectoit en toute occasion de prendre leur parti, & de louer leur vertu.

Il se fit alors à la Cour une partie de divertissement, & l'empereur avec sa mere passa le détroit, pour aller prendre les bains de Pruse en Bithynie. L'empereur reçut-là la nouvelle, que l'imperatrice Theodote étoit accouchée d'un fils. Il en eut tant de joie, qu'il repassa aussi-tôt le détroit avec très-peu de suite, & laissa l'impératrice à Pruse avec presque toute la cour.

Intrigues d'Irene pour faire déposer son fils.

Elle prit ce temps pour avancer ses intrigues, & sût si bien gagner tous les généraux, & les principaux officiers des armées, qu'ils lui promirent non-seulement de lui restituer le premier rang, qu'ils lui avoient autrefois donné dans l'empire, mais encore de déposer l'empereur, pour la faire régner toute seule: on convint du temps, de la maniere, & de toutes les mesures qu'il falloit prendre pour exécuter un dessein aussi inoui que celui-là, & dont on n'avoit jamais vu d'exemple.

797.

On ne se pressa point cependant, & le mois de Mars de l'année 727. l'empereur partit à la tête d'une armée de vingt mille hommes,

hommes ; pour aller faire la guerre aux Arabes , qui avoient fait des courses sur les terres de l'empire. Le patrice Staurace étoit de cette expédition avec plusieurs autres généraux tous dévoués à Irene.

797.

Les troupes de l'empereur étoient très-belles , & il y paroissoit une ardeur qui déplut à Staurace , parce qu'elle lui sembloit répondre de la victoire. Il tint conseil avec les conjurés , & leur représenta que si le combat se donnoit , infailliblement les Arabes seroient battus ; que cette victoire acquérant de la gloire & de la réputation à l'empereur , il n'en faudroit pas davantage pour ruiner leur dessein : tous conclurent à empêcher que le combat ne se donnât ; & Staurace ayant corrompu les espions , qui devoient aller reconnoître le camp des Arabes campés à quelques lieues de l'armée , ils rapportèrent suivant ses ordres , que les Arabes épouvantés de l'approche de l'empereur , s'étoient retirés , & qu'il ne paroissoit plus d'ennemis en campagne. L'empereur eut un chagrin extrême de cette nouvelle , & d'avoir perdu une occasion d'où il espéroit tirer beaucoup de gloire , & de quoi s'attirer l'estime de ses sujets , de laquelle il savoit bien qu'il avoit besoin pour affermir son autorité.

Theophanes.

Etant de retour à Constantinople , il promit au peuple de lui donner le spectacle d'un combat à cheval dans le Cirque au dix-septième de Juin. L'Impératrice & les conjurés prirent ce jour-là même pour exécuter leur dessein. Comme l'empereur revenoit du Cirque , plusieurs de ses officiers d'armée avec leurs soldats , vinrent au devant de lui , & il s'aperçut que ces soldats s'étendoient à droit & à gauche , comme s'ils avoient voulu l'investir. Ce soupçon , qui n'étoit que trop bien fondé , lui fit prendre son parti sur le champ , il piqua son cheval vers le port , où il fut suivi par plusieurs de ceux qui l'avoient accompagné au Cirque , se jeta dans un bateau , & passa le détroit , pour aller se réfugier à l'armée d'orient , dont il connoissoit la fidélité.

Irene au désespoir de voir ainsi son coup manqué , assembla aussi-tôt ses confidens , leur fit connoître le danger où elle étoit aussi-bien qu'eux ; que si une fois l'empereur pouvoit joindre l'armée d'orient , il en seroit infailliblement reçu ; qu'on ne pouvoit pas compter sur une grande partie de celle

797.

d'Occident, que le peuple paroissoit ému, & vouloir prendre les armes pour lui; que pour elle son dessein étoit de lui envoyer au plutôt quelques évêques pour l'adoucir, & pour lui faire dire, que pourvû qu'il voulût lui promettre la vie, elle étoit résolue à quitter la Cour, & à mener désormais une vie privée, sans plus rien prétendre au gouvernement de l'empire.

Ceux qu'elle avoit assemblés ne purent imaginer de meilleur expédient, pour la tirer d'un si mauvais pas : mais avant que d'y avoir recours, elle en tenta un autre, qui lui réussit. Plusieurs de ceux qui avoient passé le détroit avec l'empereur, étoient de la conjuration; elle leur écrivit, qu'ils n'ignoroient pas les moyens qu'elle avoit de les perdre tous, qu'elle étoit résolue de périr avec eux; mais que peut-être si elle le vouloit, ils périroient sans qu'elle fût enveloppée dans le malheur, & qu'il falloit qu'ils concertassent ensemble tous les moyens possibles pour se saisir de l'empereur, & le ramener à Constantinople.

Elle lui fait crever les yeux, & se rend maîtresse de l'empire.

Eginard in Annal. ad an. 798.
Annal. Fuldenfes.
Zonaras.

Ils s'assemblerent sur cette lettre, & résolurent de tout hasarder. Ils vinrent à bout de leur dessein, ils tinrent tout prêt un vaisseau sur le bord de la mer, surprirent l'empereur comme il faisoit ses prières sans se défier d'eux, les croyant tous dans son parti, l'emmenerent à Constantinople, & là ils lui creverent les yeux, de quoi il mourut peu de temps après.

Irene, après cette cruelle exécution, fut proclamée impératrice; & ce qui ne s'étoit point encore vû, l'empire tomba en quenouille dans sa personne; car elle régna alors & plusieurs années depuis en son propre nom, non plus comme régente, mais comme maîtresse absolue de l'empire.

Ce fut donc pour prévenir Charlemagne en sa faveur sur une entreprise aussi extraordinaire que celle-là, qu'Irene lui envoya des ambassadeurs, qui pour diminuer l'horreur d'un si grand crime, noircirent par mille calomnies la vie & la conduite du jeune empereur. Ils prièrent le roi d'entretenir la paix avec l'impératrice : mais il y a bien de l'apparence, que pour empêcher Charlemagne de se prévaloir des troubles de l'empire, & de penser à conquérir le reste de l'Italie à la faveur de ces désordres, elle lui fit faire dès-lors ouverture du dessein qu'elle avoit, ou qu'elle fit au moins semblant d'avoir

depuis , c'étoit de l'épouser , afin de le faire empereur. Ce qui est certain , c'est que les ambassadeurs furent bien reçus , & que sur la priere qu'ils firent au roi de la part de l'impératrice , de leur rendre le frere du patriarche de Constantinople , qui avoit été pris dans les guerres d'Italie , il le leur rendit.

798.

L'affaire de Felix , évêque d'Urgel , fut encore une de celles qui l'occupèrent dans son quartier d'hyver à Aix-la-Chapelle. Il comprenoit trop le danger qu'il y avoit à laisser prendre pié à l'hérésie dans un état , pour ne pas suivre cette affaire. L'évêque convaincu d'erreur dans l'assemblée de Ratibonne , obligé de se rétracter à Rome devant le pape , condamné encore depuis à Francfort par presque tous les évêques de l'empire François , mais toujours gouverné par l'évêque de Toledé , ne pouvoit revenir de ses égaremens. Le roi avoit commandé au docte Alcuin de lui écrire , & d'écrire aussi à l'évêque de Toledé , pour tâcher de les ramener à la doctrine de l'église : mais ce fut en vain. Felix avoit répondu à la lettre d'Alcuin par un livre où il s'abîmoit de plus en plus dans l'erreur par de nouveaux blasphèmes , auquel Alcuin fut obligé de répliquer par un grand ouvrage.

Alcuin Lib. 1.
contra Felicem
Urgelit.

La lettre qu'il écrivit à l'évêque de Toledé fut suivie d'une réponse telle qu'on la devoit attendre d'un homme qui passoit pour saint , qui croyoit l'être , & qui se voyoit à la tête d'un parti condamné , qu'il avoit résolu de soutenir. Sa réputation l'autorisoit à tout dire , son orgueil & l'intérêt de sa faction l'obligeoient à ne rien oublier de ce qui pouvoit rendre ses adversaires odieux ; les injures les plus atroces , la récrimination d'hérésie , le nom de nouvel Arius , d'ennemi de saint Augustin , de saint Ambroise , & de tous les saints peres , celui de faux prophete , d'ennemi de Dieu , de persécuteur des gens de bien , d'homme qui marche par la voie large , qui empoisonne l'esprit du prince , qui scandalise la cour par son faste , & cent autres reproches de cette nature faisoient une grande partie de sa réponse à Alcuin , spécieuse du reste par les autorités des peres dont il abusoit. Il finissoit sa lettre , en exhortant aigrement Alcuin , par le motif de sa conscience , à tâcher d'adoucir lui-même l'indignation du prince contre Felix , afin de ne le pas rendre coupable du sang de ce saint évê-

Epist. Elipandus
ad Alcuin.

798.

*Felix évêque
d'Urgel est ana-
thématisé. & en-
suite déposé.*

*Tom. II. Conc.
Gall.*

*Confess. fidei
Felicis. Urgelit.*

que, qui alors, comme cette même lettre nous l'apprend, avoit été obligé de quitter son église, & de demeurer caché.

Le roi voyant cette obstination, & les progrès que faisoit l'hérésie du côté des Pyrenées, pria le pape Leon d'assembler à Rome un nouveau concile, pour y confirmer la condamnation que son prédécesseur & les évêques de France avoient faite de ces dogmes pernicieux, & d'y condamner nommément la réponse de Felix à la lettre qu'Alcuin lui avoit écrite. Le pape le fit, & à la tête de cinquante-sept évêques déclara Felix anathématisé, s'il ne renonçoit pas sincèrement à son impiété.

Quand on eut reçu en France les actes de cette condamnation, le roi donna ordre à Leidrade évêque de Lyon, à Neufride évêque de Narbonne, & à quelques autres évêques & abbés de de-là la Loire, d'aller tenir un concile à Urgel, d'y citer Felix, de lui lire la sentence prononcée nouvellement contre lui à Rome, & de le déposer s'il continuoit dans son erreur.

Les évêques étant arrivés à Urgel, firent venir Felix du lieu où il étoit caché, lui déclarerent les ordres du roi, & la condamnation du pape, & l'exhorterent à se reconnoître. Il demanda d'être conduit au roi, leur promettant de lui donner toute sorte de satisfaction. Il fut donc amené à Aix-la-Chapelle. Il pria le roi de lui permettre d'exposer encore une fois ses difficultés en sa présence, & devant quelques évêques, protestant qu'il ne demandoit qu'à connoître la vérité, qu'il l'embrasseroit si on la lui montrait, & qu'il le feroit d'une manière à faire connoître à tout le monde, que la violence n'avoit eu nulle part à sa conversion.

*Confessio fidei
Felicis Urgelit.
apud Alcuin.*

Le roi lui accorda ce qu'il demandoit ; on disputa en sa présence, & Felix se rendit ; & pour montrer que c'étoit sincèrement, il publia sa confession de foi, où il exposa les motifs de sa rétractation, protesta qu'elle étoit sincère, & qu'ayant fait les autres seulement en apparence, il prenoit Dieu à témoin, que celle-ci partoît d'un cœur véritablement converti. Il l'adressa aux prêtres & aux autres ecclésiastiques de son clergé, que son exemple, ses écrits & son autorité avoient pervertis, en les exhortant à l'imiter dans la satisfaction qu'il faisoit à l'église. Le roi envoya de nouveau l'évêque de Lyon,

& celui de Narbonne à Urgel, afin qu'ils tirassent tout le fruit possible de la rétractation de l'évêque, pour la destruction de l'hérésie. La suite montra, que Felix continuoit d'être ou un fourbe, ou un inconstant; il retourna quelque temps après à ses erreurs, il fut déposé de son évêché, & mourut à Lyon exilé, endurci, désobéissant à l'église & à son roi. Ainsi finissent ordinairement ces prétendus saints hérésiarques.

L'évêque de Tolède ne survécut pas long-temps, quelques-uns le font mourir converti. Leur hérésie, par les soins de Charlemagne, fut bientôt éteinte, & la paix rétablie dans les églises de France & d'Espagne. Mais de grands troubles agiterent celle de Rome, quelques mois après que le pape Leon eut tenu le concile contre Felix, & causerent à Charlemagne beaucoup de douleur.

Deux Neveux du pape dernier mort occupoient les premières places du clergé de Rome, l'un s'appelloit Pascal, & l'autre Campule: mais il avoient perdu beaucoup du pouvoir & du credit, qu'ils avoient sous le regne de leur oncle. La promptitude avec laquelle se fit l'élection du pape Leon, le même jour de la mort d'Adrien I. avec le consentement universel de tous les ordres de Rome, est une marque que ces deux hommes non-seulement ne s'étoient pas opposés à son élévation; mais qu'ils y avoient contribué de toute leur autorité & de tous leurs amis. Ils trouverent dans la suite, qu'un aussi grand service que celui-là n'étoit pas récompensé par autant de confiance & de considération, qu'ils en avoient espéré. Ils résolurent de se défaire du pape, & d'en avoir un autre.

Ils choisirent, pour exécuter leur dessein, un jour célèbre; ce fut le vingt-cinquième d'Avril, fête de saint Marc, auquel on avoit coutume d'aller en procession en chantant les litanies des saints. Le pape étant sorti de saint Jean de Latran à cheval, pour se rendre à saint Laurent, où l'on devoit s'assembler pour la procession, Pascal vint le saluer dans le chemin. Le pape fut surpris de le voir sans son habit d'église. Pascal lui en fit excuse, sur ce qu'il se trouvoit incommodé, & le pria de ne pas trouver mauvais, qu'il n'assistât pas à la procession. Campule parut un moment après, & vint aussi saluer le pape, qu'il entretint pendant le chemin avec Pascal,

O iiij

798.

Alcuin in Præfat.
Agobardus Lib.
contra Felicem.
Ado in Chronico.

Leon III. succède à Adrien I.

Anastasius,
Eginard.
Ado.

798.

*Conjuration
contre ce pape.*

l'un & l'autre paroissant faire leur cour avec plus d'empressement que jamais.

Quand ils furent proche du monastere de saint Etienne , que le pape avoit fondé depuis peu , une troupe de gens armés sortit des maisons voisines avec de grands cris , & vint fondre sur le peuple , qui étoit à l'entour du pape ; la peur ayant bientôt dissipé toute cette multitude , le pape demeuré seul fut saisi par ces assassins , renversé de son cheval , foulé aux piés , chargé de coups , & traîné dans l'église du monastere.

*Eginard ad an.
799.*

Anastase le bibliothéquaire dit , qu'on acheva là devant l'autel de lui crever les yeux , & de lui arracher la langue , ce qu'ils n'avoient pas eu le loisir de faire entierement dans la rue , appréhendant que le peuple ne vint au secours du pape. Il est certain qu'il eut dans la suite l'usage des yeux & de la langue : l'auteur , que je viens de citer , prétend que l'un & l'autre lui furent rendus par miracle. Theophane auteur contemporain dit , qu'il fit compassion à ses propres ennemis , & qu'ils n'exécuterent qu'à demi leur méchant dessein.

Quoi qu'il en soit , Albin son camerlingue , de concert avec l'abbé Virade envoyé de France , gagna l'abbé du monastere de saint Erasme , où on avoit mis le pape en prison ; on l'en tira par-dessus les murailles , & on le porta hors de la ville dans l'église de saint Pierre. Vinigise duc de Spolète , qui avoit été averti de ce désordre , vint promptement , & emmena le pape avec lui dans sa ville. De-là le pape fit savoir à Charlemagne toute la suite de cet attentat , & le pria de lui procurer le moyen de passer en France avec sûreté. Ce prince envoya des ordres très-prompts , de sorte que le pape fut bientôt dans le royaume.

Quand le roi apprit ces nouvelles , il étoit sur le point de partir pour aller en Saxe. Le pape vint le trouver à Paderborne où il étoit campé. Il lui fit un exposé de l'état des affaires de Rome , & de toutes les circonstances du crime commis contre sa personne. On prit des mesures pour son retour & pour sa sûreté ; dès-lors le voyage que le roi fit à Rome l'année d'après , fut résolu , & peut-être aussi les choses importantes qui s'y passerent. Le Pape retourna à Rome accompagné de plusieurs évêques François , & de quelques comtes , que le roi lui donna pour l'escorter , & pour lui servir de con-

feil. Il y fut reçu avec autant d'honneur, qu'il y avoit été traité quelques mois auparavant avec opprobre. Les assassins du pape furent arrêtés, & examinés par les évêques & par les comtes de Charlemagne, qui les lui envoyèrent en France.

799.

Le roi étoit toujours campé à Paderborne, d'où il avoit envoyé Charles son fils jusqu'à l'Elbe, avec une partie de son armée, pour régler des différends qui concernoient les Vilfes & les Abodrites habitans du Meklebourg. Avant que de retourner en France, il reçut l'envoyé du gouverneur de Sicile, qui vint traiter de quelques affaires de la part de l'impératrice. Il reçut encore au même lieu la nouvelle de la parfaite soumission des Abares, & que la guerre étoit terminée par la prudence de Henri duc de Frioul, & de Gerolte gouverneur de Bavière, & par la vigueur avec laquelle ils avoient poussé le reste des ennemis pendant la campagne.

Etant de retour à Aix-la-Chapelle, il apprit encore les heureux succès de quelques entreprises dont il avoit chargé ses généraux. Gui gouverneur de la Marche Bretonne, sur le refus que firent les Bretons des hommages dûs au roi, entra dans le comté de Bretagne avec tous les comtes de son gouvernement, la parcourut toute entière, fit mettre par-tout les armes bas au Bretons, & prit celles des plus considérables de leurs commandans, les fit inscrire de leurs noms, & les envoya à Aix-la-Chapelle comme pour en élever un trophée à la gloire de Charlemagne.

Eginard. in Anal. ad an. 799.

Les habitans des isles de Majorque & de Minorque lui avoient envoyé demander du secours contre les Maures ou Sarrafins, qui couroient la Méditerranée, & faisoient de fréquentes descentes dans ces isles. Ce secours y avoit heureusement débarqué, & avoit ensuite chargé & défait les Sarrafins : on lui apporta encore la nouvelle de cette victoire, & quantité d'étendarts pris sur ces infideles.

Dans le même-temps arriverent des envoyés d'Azan émir ou gouverneur d'Huesca en Espagne, qui lui apportèrent de sa part les clés de cette ville, non-seulement pour lui en faire hommage, mais encore avec protestation de la lui remettre entre les mains, si-tôt qu'il le pourroit faire avec sûreté.

Enfin la réputation de Charlemagne portée au-delà des mers dans les pays les plus éloignés, fit que les chrétiens de

Le roi de Perse envoie des présens

799.

à Charlemagne,
& lui fait dona-
tion des lieux
saints.

El-Macin histo-
ria Saracen. Lib.
6. c. 6.

Eginard. in vita
Car. M.

la Palestine eurent recours à sa protection. Le patriarche de Jérusalem lui envoya plusieurs présens de dévotion par un moine du pays. Ce religieux fut congédié quelque temps après, & comblé des honnêtetés & des présens du prince. Un prêtre nommé Zacharie l'accompagna aux saints lieux de la part du roi, afin de s'informer de ce qui s'y pourroit faire en faveur de la religion. Il trouva en arrivant qu'on n'y pouvoit faire rien de plus que ce qui s'y étoit déjà fait. Le roi de Perse étoit alors maître de Jérusalem. Ce roi s'appelloit Aaron Rasiid ou Raschid, qui étoit en quelque façon en orient ce que Charlemagne étoit en occident, conquérant & grand capitaine comme lui, ayant gagné huit batailles rangées en personne, toujours occupé de voyages & d'expéditions militaires comme lui, grand politique & gouvernant ses peuples avec autorité comme lui, aimant les lettres & les savans comme lui, zélé pour sa religion, comme Charlemagne l'étoit pour la sienne. Il avoit conçu une si haute idée de ce prince, qu'il le distinguoit entre tous les souverains de l'univers, & c'étoit presque le seul pour qui il daignât avoir de la considération. Non-seulement il entretenoit commerce de lettres avec lui, non-seulement il lui faisoit de magnifiques présens; mais encore, (ce qui paroîtra fort extraordinaire) ayant su l'intérêt qu'il prenoit aux saints lieux, il les lui céda, & lui en fit une donation. Les ordres avoient déjà été envoyés à Jérusalem sur cela, lorsque le prêtre Zacharie y arriva; & ce fut en vertu de cette donation, que ce prêtre revenant de Jérusalem l'année suivante, lui en apporta les clés, avec un étendart, pour marquer la possession qu'on en avoit prise en son nom. Cet étendart & ces clés est ce qui a donné occasion à la fable du voyage de Charlemagne à la terre-sainte, à la conquête de Jérusalem sur les Sarrafins, & à quelques autres contes de cette nature, dont on a pris plaisir d'orner la vie d'un prince duquel on croyoit ne pouvoir rien penser ni rien dire de trop grand.

Charlemagne va
à Rome.

Ce fut à Rome qu'il reçut ces présens du roi de Perse : les brouilleries de cette ville & l'humeur inquiète de Grimoald duc de Benevent, qui ayant changé de conduite, & oublié les bienfaits de Charlemagne, n'avoit gueres moins d'averfion que son pere pour la domination Françoisë, furent des rai-
sons

sons suffisantes pour lui faire entreprendre le voyage d'Italie , supposé même qu'il n'en eût pas eu de secrettes encore plus importantes.

799,

Avant que de partir de France , il voulut donner lui-même les ordres pour la sûreté des lieux les plus exposés aux insultes des ennemis. La Saxe étoit tranquille , & il prévoyoit qu'il n'en auroit rien à craindre , au moins cette année-là. Les divisions des Sarrazins ne leur permettoient pas de faire d'entreprises considérables du côté des Pyrénées. La défaite de leurs Pirates dans l'isle de Majorque , les avoit mis hors d'état de faire des descentes en Languedoc ou en Provence , & les Normands qui couroient tout l'Océan avec des flotes nombreuses le long des côtes de Germanie & de France , étoient les seuls à craindre.

Le roi partit d'Aix-la-Chapelle au mois de Mars l'an 800. pour se rendre sur ces côtes. Il y fit venir une flote , qui eut ordre de ne point s'en éloigner pendant son absence , & mit de fortes garnisons dans tous les lieux où l'ennemi pourroit aborder. Ensuite il vint passer la Seine à Rouen , & de-là il alla faire ses dévotions à saint Martin de Tours , où les comtes ou ducs de Bretagne vinrent le saluer & lui faire des présens. La maladie & la mort de la reine Lutgarde sa cinquieme femme , l'y retinrent quelques jours. Il revint par Orleans & par Paris à Aix-la-Chapelle , & au mois d'Août il tint l'assemblée générale des états à Mayence. Il y déclara la résolution qu'il avoit prise de faire le voyage de Rome , & peu de jours après il se mit en marche.

800,

L'histoire nous le fait voir tout d'un coup avec son armée à Ravenne , sans nous marquer la route qu'il tint pour aller en Italie. Après avoir demeuré quelques jours en cette ville-là , il marcha en côtoyant la mer jusqu'à Ancone : de-là il détacha son fils Pepin roi d'Italie avec la plus grande partie de l'armée , pour entrer dans le duché de Benevent , où tout se soumit sans résistance , soit que le duc Grimoald se fût retiré sur les terres des Grecs , soit qu'il eût eu lui-même recours à la clemence du roi.

Eginard. in Ann.
nal. ad an. 800,

Charlemagne après avoir fait ce détachement , s'avança avec le reste de son armée vers Rome. Le pape vint au-devant de lui jusqu'à Noviento , autrefois ville épiscopale dans

800.
Eginard.

la Sabine , ils y mangerent ensemble , & après le repas & quelque entretien sur diverses affaires , le pape retourna à Rome , où le roi arriva le lendemain vingt - quatrieme de Novembre. Le pape l'attendoit hors de la ville avec plusieurs évêques & tout son clergé sur les degrés de la basilique de saint Pierre. Charlemagne descendit-là de cheval , & monta dans la basilique avec les acclamations de tout le peuple , le clergé chantant les louanges de Dieu en actions de graces de son heureuse arrivée.

Anastasius.

Il passa sept jours à se faire instruire de l'état de Rome & de la situation des affaires d'Italie , & à examiner les informations qu'on avoit faites sur l'attentat commis contre la personne du pape. Au bout de ce temps-là il fit assembler dans l'église de saint Pierre les évêques , les abbés , les principaux de la noblesse tant Françoisse que Romaine. Le pape & le roi s'étant assis à côté l'un de l'autre , ils firent aussi asseoir les prélats & les abbés & tous les seigneurs , le reste du clergé étant debout derriere.

Eginard.
Anastasius.

Le roi parla , & dit que le principal sujet pour lequel il étoit venu en Italie , étoit celui pourquoi il avoit assemblé devant l'autel de saint Pierre ce qu'il y avoit de plus illustre à Rome dans l'état ecclésiastique & dans l'état séculier ; que l'attentat commis contre la personne du vicaire de Jesus-Christ l'avoit rempli d'horreur ; que les auteurs de cet assassinat n'avoient pû se défendre qu'en chargeant le pape des plus horribles crimes ; que le pape pour l'honneur de l'église , la réputation de la chaire de saint Pierre , & l'édification de tous les chrétiens , vouloit bien qu'on fit un examen juridique de tout ce qu'on lui reprochoit , & que s'il y avoit quelqu'un dans l'assemblée qui voulût se porter pour accusateur , & prouver quelqu'une des charges , on l'écouteroit.

Il ne se trouva personne qui osât ou qui voulût l'entreprendre , & tous les archevêques , évêques & abbés dirent tous d'une voix , qu'il ne leur appartenoit pas de juger le pape.

Cette conduite respectueuse envers le pape nous a empêché de savoir le détail des choses dont ses ennemis l'avoient accusé. Il prit la parole , & dit qu'il se justifieroit au plutôt de la maniere dont ses prédécesseurs l'avoient fait en pareilles

occasions : sur cela l'assemblée se leva & se sépara.

Le lendemain non-seulement les évêques, les abbés, les seigneurs, le clergé, mais encore une grande foule de peuple ayant rempli l'église de saint Pierre, le pape monta à la tribune *, & tenant le livre des évangiles entre ses mains, protesta publiquement, en faisant serment sur le saint évangile, qu'il n'étoit en aucune manière coupable des crimes dont on l'accusoit. La formule de ce serment s'est conservée à Rome. En voici les termes.

« Tout le monde fait, mes très-chers freres, que plusieurs
 « méchans hommes se sont déclarés mes ennemis, & ont
 « entrepris de noircir ma réputation, en me chargeant des
 « plus horribles crimes. C'est pour s'instruire de la vérité ou
 « de la fausseté de ces accusations, que le très-clément &
 « très-sérénissime roi Charles est venu en cette ville avec ses
 « évêques & les seigneurs de son état. C'est pourquoi moi
 « Leon, pontife de la sainte église Romaine, sans avoir été
 « jugé ni contraint par personne, mais de mon plein gré, je
 « déclare en votre présence devant Dieu, qui connoît ma
 « conscience, devant ses anges, devant saint Pierre le prince
 « des apôtres, que je n'ai point commis ni fait commettre les
 « crimes dont on m'accuse. J'en prens à témoin Dieu qui
 « nous doit juger, & qui nous voit ici assemblés; & ce que
 « je fais ici, je le fais sans y être obligé par aucune loi, &
 « déclarant que je ne prétens point que ma conduite en cette
 « occasion passe en coutume dans la sainte église, ni imposer
 « par mon exemple à mes successeurs ou à mes freres les
 « évêques une obligation d'en faire jamais autant. Je n'en
 « use ainsi que pour vous ôter tous les injustes soupçons que
 « vous pourriez avoir conçus faussement de moi. »

Cette protestation fut suivie des acclamations du peuple, & aussi-tôt après tout le clergé entonna les litanies en action de grace du rétablissement de la paix & de la tranquillité rendue à l'église & à la ville de Rome.

Campule & Pascal auteurs de l'assassinat du pape, furent traités plus doucement qu'ils ne méritoient. Le pape pria Charlemagne de leur accorder la vie. Il le fit, d'autant plus volontiers, qu'ils étoient neveux du pape Adrien, qu'il avoit

800.

Le pape se justifie des crimes dont on l'accusoit.

* Ambonem ascendit.

Baronius ad an. 800.

Eginard, in Annal.

800.

tendrement aimé , & il se contenta de les envoyer en exil avec leurs complices.

Mais ce qui se passa à Rome un mois après que cette affaire eut été vidée , fut bien d'un autre éclat , par le grand intérêt que devoit y prendre l'empire d'orient & la France , les deux plus grands états du monde chrétien. Ce fut l'élévation de Charlemagne à l'empire, appelée communément la translation de l'empire à la famille de Charlemagne , expression qui n'est pas tout-à-fait juste ; puisqu'en donnant à Charlemagne la qualité d'empereur , on ne prétendit pas l'ôter , & on ne l'ôta pas en effet aux princes qui monterent depuis sur le throne de Constantinople : ce ne fut qu'une communication de cette dignité telle qu'elle s'étoit faite autrefois si souvent , lorsque le monde se partageoit entre deux empereurs , dont l'un étoit empereur d'orient , & l'autre empereur d'occident , & Charlemagne en effet ne prétendit jamais à d'autre titre qu'à celui d'empereur d'occident. Voici comme la chose se fit selon nos anciens historiens , qui n'en font qu'une relation fort courte & fort simple.

*Élévation de
Charlemagne à
l'empire d'occi-
dent.*

Eginard an.
801.

Charlemagne étant allé le jour de Noël à la basilique de saint pierre , pour y assister à la messe , comme il étoit à genoux devant l'autel , le pape s'approcha de lui , & lui mit une couronne sur la tête. Aussi-tôt le peuple commença à crier : *Vive Charles Auguste , couronné de la main de Dieu , vie & victoire au grand & pacifique empereur des Romains.* Pendant ces acclamations , ce prince s'étant assis dans une espece de throne qu'on lui avoit préparé , le pape vint lui rendre les respects , & lui faire les révérences que les souverains pontifes avoient coutume de faire aux empereurs , quand ils les saluoient à Rome en cette qualité. Et il lui déclara en le saluant , que désormais au lieu du titre de patrice des Romains qu'il avoit porté jusqu'alors , on lui donneroit celui d'empereur & d'auguste. Il lui présenta l'habit impérial dont il se revêtit , & avec lequel il retourna de l'église à son palais avec l'applaudissement de tout le peuple de Rome. Eginard secretaire de Charlemagne , nous dit une circonstance de cette affaire , qui me paroîtroit difficile à croire , sans le témoignage d'un écrivain de cette autorité. Il suppose

*Theophanes in
chronic,*

que ce prince ne savoit rien du tout du dessein du pape touchant son couronnement, & il ajoute que quand il se vit salué du nom d'empereur & d'auguste, il en fut si chagrin, qu'il protesta que s'il avoit prévu la chose, il ne seroit pas venu à l'église, nonobstant la célébrité d'un jour aussi saint que celui de Noël.

800.

Si cette protestation fut sincère ; elle fut l'effet & la marque d'une grande modestie : mais Charlemagne aimoit beaucoup la gloire, & étoit fort politique ; & si ces titres lui furent donnés malgré lui, il parut dans la suite les retenir fort volontiers. Il eut très-peu d'égard au ressentiment qu'en firent paroître les empereurs Grecs, qui s'en plainquirent souvent, comme d'une usurpation insoutenable, & qu'il apaisa en quelque façon par les ambassades fréquentes qu'il leur envoya sur ce sujet, avec des lettres pleines d'honnêtetés, mais où il prenoit & où il leur donnoit toujours la qualité de frère, traitant avec eux d'égal à égal. Les réflexions que j'ai faites à l'occasion du concile de Francfort, & des suites de ce concile sur certaines circonstances de la conduite de Charlemagne, peuvent encore contribuer à augmenter le doute qui vient assez naturellement sur la sincérité de cette modération.

Ibid.

Quoi qu'il en soit, les conjonctures furent fort heureuses pour autoriser & pour justifier cette élection. La principale étoit, qu'il n'y avoit plus d'empereur dans l'empire, & que le gouvernement en étoit entre les mains d'une femme, qui l'avoit tyranniquement usurpé, choses inouïes jusqu'alors. Cette seule raison suffisoit aux Romains & à l'occident, pour rentrer dans le droit qu'ils avoient eu autrefois, aussi-bien que l'orient, de se choisir un empereur. Charlemagne en avoit toute la puissance & en Italie, & dans les Gaules, & au-delà du Rhin. Le seul titre lui en fut donné avec la couronne. C'est ainsi que la chose se passa, & ce fut en cela que consista la fameuse translation de l'empire aux rois François. Ils en conserverent la possession cent ans, & c'est par eux que cet honneur & cet avantage dont l'occident jouit encore aujourd'hui, lui fut rendue trois cents cinquante ans après la déposition de Romule surnommé Augustule, le dernier empereur d'occident. Ce grand espace avoit été rempli par

800.

les regnes des Erules , des Ostrogots , des Lombards , des François en Italie jusqu'à cette année , que Charlemagne reçut cet auguste titre d'empereur d'occident , qu'il soitint avec tant de gloire.

* Elle est rapportée par Altemannus in parietinis Lateran.

Ce fut un peu avant le couronnement de Charlemagne ; en qualité d'empereur , que fut fait une mosaïque * , qui s'est conservée , où saint Pierre est représenté assis dans un throne en habits pontificaux , & ayant trois clés sur ses genoux. A droite est le pape Leon à genoux , à qui saint Pierre donne le pallium , & à gauche est Charlemagne , à qui saint Pierre présente l'étendart de Rome. Au-dessus de la tête du pape & à côté de lui sont écrits ces mots : *SCISSIMUS D N. LEO P. P.* c'est-à-dire , *SANCTISSIMUS Dominus Noster LEO Papa*. Sur la tête de Charlemagne & à côté de lui on lit ces mots : *Domino Nostro CARULO REGI*.





Depuis l'élévation de Charlemagne à l'empire, on battit des monnoies (a) à Rome en son nom & au nom de ses successeurs; leur nom étoit d'un côté, & de l'autre le nom du pape ou la figure de saint Pierre.

(a) Ces monnoies sont rapportées par M. le Blanc dans sa dissertation sur quelques monnoies de Charlemagne; &c.

800.

Ces monnoies prouvent l'autorité des empereurs François dans Rome , aussi-bien que la puissance temporelle des papes dans la ville de Rome & dans son territoire. L'une & l'autre est aussi prouvée par la mosaïque , où le titre de *Domini Noster* est donné au pape & à Charlemagne. Les auteurs d'au-delà les monts & ceux d'en-deçà ne conviennent pas sur la subordination & sur le tempérament de ces deux puissances. L'histoire n'admet point de ces sortes de dissertations (a). Elle se contente de raconter les faits , & les lecteurs pourront régler leur jugement sur cette matiere par ceux que j'ai rapportés dans l'histoire de ce regne , & par d'autres que je rapporterai dans celle des regnes suivans.

CHARLEMAGNE EMPEREUR.

Anastasius.

Eginard.

801.

Leges Longobard.

*Il reçoit des
ambassadeurs du
roi de Perse.*

CHARLEMAGNE passa tout l'hyver a Rome ; il y signala sa magnificence & sa pieté par les riches présens qu'il fit a l'église de saint Pierre & aux autres églises , de vases , de couronnes , de calices d'or , & de plusieurs autres choses semblables à l'usage des autels. Il fit des reglemens , & donna des ordres pour le bon gouvernement de la ville de Rome & de l'Italie , pour la sûreté du pape , & pour lui faire rendre le respect & l'obéissance qui lui étoient dûs , fit vider quantité d'affaires particulieres , tant séculieres qu'ecclésiastiques , & commença dès-lors à marquer dans les actes publics l'année de son empire & de son consulat , selon l'ancien usage des empereurs. Il envoya des troupes dans le duché de Benevent , pour châtier encore quelque reste de mutins. Ensuite il partit de Rome avec son fils Pepin le vingt-cinquieme d'Avril , & vint à Pavie , où il fit quelques additions aux loix des Lombards , cette nation continuant toujours d'être gouvernée par ses loix particulieres.

Ce fut-là qu'il apprit que des ambassadeurs du roi de Perse étoient arrivés au port de Pise ; il envoya au-devant d'eux quelques personnes de sa cour , leur donna audience dans son camp entre Verceil & Yvrée. Ils lui apprirent la mort de deux de ses ambassadeurs qu'il avoit envoyés en Perse trois ou quatre ans auparavant , & lui dirent qu'ils ramenoient avec

a) Voyez les observations sur l'histoire de la seconde race,

eux le troisieme, qui étoit un Juif nommé Isaac, avec divers présens dont leur maître l'avoit chargé, afin de les lui présenter de sa part. Entre autres raretés il y avoit un éléphant, que le roi de Perse le prioit de recevoir comme une chose qu'il savoit bien être très-rare dans l'occident ; cet ambassadeur dont le vaisseau avoit été écarté par la tempête, n'arriva qu'au mois d'Octobre à Porto-Veneré, d'où l'on transporta l'éléphant en France avec beaucoup de précautions ; c'étoit apparemment la premiere fois qu'on y en avoit vû depuis que les François régnoient dans les Gaules.

Les ambassadeurs de Perse étoient venus par l'Afrique ; un des plus puissans émirs nommé Abraham, qui s'étoit rendu maître d'une grande partie des pays maritimes vis-à-vis de l'Italie, voulut à l'exemple ou par l'ordre du roi de Perse, dont il étoit ou tributaire ou allié, joindre un ambassadeur à ceux de ce prince, pour aller de sa part faire aussi des présens à Charlemagne. Ces ambassadeurs suivirent l'empereur en France, & y demeurèrent plusieurs mois.

Charlemagne ne fut pas plutôt hors d'Italie, que la ville de Rieti dans le voisinage des terres des Grecs, se révolta. Pepin y alla avec des troupes, & la prit avec tous les Forts d'alentour qui la couvroient : le gouverneur fut mis aux fers, & on la réduisit en cendres pour contenir les autres par cet exemple.

Les armes des François ne furent pas moins heureuses pendant ce même été au-delà des Pyrenées. Zata cet émir, qui étoit venu quatre ans auparavant faire hommage à Charlemagne pour la ville & le territoire de Barcelone, n'étoit pas demeuré long-temps fidele. Lui, le gouverneur d'Huesca, & quelques autres qui s'étoient rendus maîtres de leurs places, ne pensoient qu'à se les conserver, & n'avoient recours qu'à la protection des François, & ne leur faisoient hommage que de peur qu'ils ne les en dépouillassent,

Le roi d'Aquitaine en 799. étoit entré en Espagne avec une armée, dans le dessein d'assiéger Lerida sur les Sarrasins. Il avoit pris sa route par Barcelone ; l'émir avoit été au-devant de lui, pour lui rendre ses respects, comme un vassal à son prince ; mais Louis ayant témoigné qu'il vouloit entrer dans Barcelone, il s'excusa de le recevoir, & sur les instances

*Le roi d'Aquitaine son fils prend Lerida & Barcelone.
Vita Ludovici Pii*

801.

qu'on lui en fit, il le refusa absolument, & y rentra lui-même aussi-tôt pour la défendre, si on entreprenoit de la forcer. Louis ne se crut pas en état de le faire, ainsi il passa auprès avec son armée sans y entrer, & alla faire le siège de Lerida qu'il prit. Il en rasa les murailles, abandonna à ses soldats toutes les petites places des environs, s'en retourna par le pays que nous appellons aujourd'hui la Navarre, fit à l'entour d'Huesca le même ravage qu'il avoit fait auprès de Lerida, fit couper & brûler les blés qui étoient encore sur la terre, & il en usa ainsi, parce qu'Asan n'avoit pas voulu non plus lui remettre sa place. Mais pour ce qui est de Barcelone, n'ayant pas assez de forces pour l'assiéger dans les formes, il en forma le blocus, qu'il continua durant deux ans, c'est-à-dire, jusqu'à l'année 801. où nous sommes. Ce blocus fatiguoit extrêmement la ville, & avoit réduit les habitans & la garnison à de grandes extrémités. Un homme de la Cour, auquel l'émir de Barcelone avoit de la confiance, & qu'il regardoit comme son ami, lui conseilla de venir trouver le roi d'Aquitaine à Narbonne, lui faisant espérer de faire sa paix. L'émir le crut, & partit déguisé sans avoir pris de sauf-conduit: mais soit qu'il eût été trahi par son ami prétendu, soit que le roi eût eu avis d'ailleurs qu'il étoit à Narbonne, il fut arrêté & conduit à l'empereur à Aix-la-Chapelle. Il parut en sa présence avec le gouverneur de Rieti, tous deux coupables d'infidélité, & l'un & l'autre furent envoyés en exil.

Vita Ludovici Pii.

Eginard.

Vita Ludovici Pii.

Le roi d'Aquitaine ne douta pas que l'émir n'étant plus à la tête de sa garnison, très-affoiblie par les maladies & par la disette, Barcelone ne se rendît bientôt, & il marcha de ce côté-là avec de nouvelles troupes, dont il envoya une partie commandée par Rosting comte de Girone, joindre celles qui étoient déjà au siège. On le poussa avec plus de vigueur que jamais, & en peu de jours la famine fut telle, que les habitans étoient obligés à manger le cuir & les autres choses les moins capables de rassasier la faim, & les plus propres à avancer la mort; il y en avoit qui aimant mieux mourir promptement que de souffrir ces misères & les douleurs d'une mort languissante, se tuoient eux-mêmes en se précipitant du haut des murailles. La garnison avoit mis à la place de Zata un de ses parens nommé Hamar, homme de cœur & d'autorité, qui

soutenoit le courage des soldats par l'attente d'un prompt secours que le roi de Cordoue leur avoit fait espérer.

801.

Ce prince avoit rétabli la paix dans ses états par la victoire qu'il avoit remportée sur ses deux oncles , qui prétendoient à une partie de son royaume. Il avoit fait dire aux assiégés qu'il étoit en marche pour les secourir , & ce secours avoit obligé le roi d'Aquitaine à partager en trois l'armée qu'il avoit menée au-delà des Pyrénées , pour couvrir celle qui faisoit le siège. Il en posta une partie au voisinage de Barcelone , pour s'opposer au secours , & il demeura avec le reste dans le Roussillon , pour être à portée ou de fortifier les troupes du siège , ou le camp qui le couvroit. Il fut que le Calife s'étoit avancé jusqu'à Sarragosse avec son armée , toujours à dessein de faire lever le siège de Barcelone. Mais ce roi Sarrafin ayant appris la disposition des armées Françoises , & qu'il lui falloit gagner une bataille avant que d'arriver aux lignes des assiégeans , quitta l'entreprise , & tournant tout d'un coup vers les Asturies , y fit de grands ravages sur les terres du roi Alphonse , d'où il fut repoussé avec beaucoup de perte.

L'avis de la retraite du calife ayant été portée à l'armée des François destinée pour s'opposer au secours , elle quitta son camp , & alla joindre les troupes qui assiégeoient la place : on fit savoir aux assiégés qu'il n'y avoit plus pour eux aucune ressource. Ils ne laisserent pas de s'obstiner à se défendre toujours ; l'hyver étoit proche , & ils espéroient que la rigueur de la saison feroit lever le siège , ou le feroit changer au moins en blocus : mais le roi d'Aquitaine avoit résolu d'emporter la place à quelque prix que ce fût. On bâtit par son ordre autour de la ville un grand nombre de casernes , & c'est ce qui fit concevoir aux alliés qu'on étoit résolu de continuer le siège pendant l'hyver.

On fut dans le camp par des transfuges , que cette résolution avoit fait perdre cœur aux habitans. On en donna avis au roi , & on lui conseilla de se rendre avec le reste de ses troupes devant la place. Il y vint , & on recommença les attaques avec plus de vigueur que jamais ; de sorte qu'après six semaines depuis son arrivée , la garnison demanda à capituler : le commandant par la capitulation fut livré au roi à discrétion , & tous les soldats eurent la liberté de se retirer où ils voudroient.

801.

La garnison sortit dans un état pitoyable, c'étoit des squelettes tout décharnés. Le roi fit entrer quelques troupes dans la ville; mais il ne voulut point y entrer lui-même, qu'il n'eût ordonné la manière dont il rendroit grâces à Dieu pour une conquête si importante. Le lendemain il rangea son armée en bataille devant la ville, & tout ce qu'il avoit de prêtres & de clercs dans son camp fut mis à la tête. On défila dans cet ordre vers la ville en chantant des hymnes & des psaumes, & on marcha ainsi en procession jusqu'à l'église de Sainte-Croix; où le roi rendit à Dieu les actions de grâces que méritoient de si heureux succès.

La résistance des assiégés & le secours que le calife préparoit, avoit donné de grandes inquiétudes à l'empereur, & il avoit ordonné à son fils aîné le prince Charles, d'assembler au plutôt ce qu'il pourroit de troupes pour aller se joindre au roi d'Aquitaine. Charles étoit à Lyon avec son armée, prêt à se mettre en marche, lorsqu'il reçut nouvelle de la part de son frère, que la ville s'étoit rendue. Le roi d'Aquitaine donna le gouvernement de Barcelone au comte Bera, & lui laissa une grosse garnison, composée des troupes du Languedoc, & après avoir mis ordre à tout, il vint trouver l'empereur à Aix-la-Chapelle, qui l'y reçut avec une joie extrême.

Fêtes & réjouissances à la cour de Charlemagne.

Monachus Sanguis Gall. de rebus Caroli M.

Depuis l'arrivée des ambassadeurs de Perse à Aix-la-Chapelle, ce n'étoit que fêtes & que spectacles de toutes façons à la cour, l'empereur voulant qu'ils remportassent en leur pays une grande idée de la magnificence & de la politesse Francoise. Les jours de Dimanches les processions passaient sous les fenêtres du palais, tout le clergé y assistoit, & les évêques, les prêtres, les diacres y étoient revêtus des plus beaux & des plus riches ornemens: les autres jours on faisoit dans la place la revue des troupes, qu'on avoit eu soin d'habiller magnifiquement; de sorte que les ambassadeurs disoient que jusqu'alors ils n'avoient vu que des hommes de terre; mais que ceux qu'ils voyoient dans ces occasions leur paroissent des hommes d'or (a). Les tables pendant tout ce temps furent toujours servies avec profusion; ce qu'il y avoit de plus illustres seigneurs dans toutes les parties de l'empire d'occident, étoient alors à la cour richement vêtus, chacun à la manière

(a) Prius terreos tantum homines vidimus, nunc autem aureos.

de sa nation , & l'empereur prenoit plaisir dans tous les repas de faire voir cette belle variété aux ambassadeurs.

801.

Ce prince leur donna un autre divertissement qui leur fut moins agréable , parce qu'il étoit dangereux , & qu'il pensa lui être funeste à lui-même. Il les mena à la chasse des busles ou bœufs sauvages , dont les forêts de Germanie étoient pleines , & où il y en avoit d'une prodigieuse grandeur. Les premiers qui furent lancés , en passant auprès des ambassadeurs , les épouvantèrent si fort , qu'ils commencèrent à fuir. L'empereur pour les rassurer , piqua son cheval qui étoit fort vite , vers un de ces furieux animaux , & ayant tiré son sabre , lui en déchargea un grand coup sur la tête : le busle rendu furieux par ce coup , se tourna vers lui , & vint tête baissée pour crever son cheval. L'empereur ne put l'éviter si promptement , qu'il ne lui emportât une partie de sa botte en lui effleurant la jambe , & le peril auroit été plus grand , sans qu'un seigneur nommé Isambard , alors disgracié , mais qui se trouva en cet endroit-là par hasard , ayant sur le champ lancé son javelot contre la bête , lui donna droit dans le cœur , & l'abattit sur la place.

Charlemagne ne fit pas semblant d'avoir remarqué celui qui avoit fait ce coup ; & comme chacun s'empressoit à voir si la plaie de sa jambe n'étoit point dangereuse , & à lui tirer sa botte déchirée : *Non* , dit-il , *je veux paroître en cet équipage devant la reine Hermengarde* , c'étoit la reine d'Aquitaine sa bru , qu'il aimoit tendrement. Etant de retour il fait venir cette princesse , lui montre la tête & les cornes de cet effroyable busle , & en même-temps le coup qu'il en avoit reçu à la jambe , elle en fut effrayée , & s'écria en pleurant & en le blâmant des'exposer à de si grands périls. *Hé bien* , lui dit-il , *que mérite celui qui m'a tiré d'un tel danger ? Ce qu'il mérite* , repartit-elle , *il mérite tout ce que vous pouvez lui donner* ; elle demanda qui c'étoit , on lui dit que c'étoit Isambard , aussitôt elle se jeta aux piés de l'empereur , le priant de le remettre dans ses bonnes grâces ; & ce prince prit plaisir à lui accorder ce qu'il étoit assez porté à faire de lui-même. Tous ses biens qui avoient été confisqués lui furent rendus. L'empereur le combla de nouveaux bienfaits , & la princesse elle-même lui fit sur le champ des présens.

801.

Les ambassadeurs Persans dans leur route depuis l'Italie jusqu'à Aix-la-Chapelle, n'ayant pas toujours été à la suite de l'empereur, n'avoient pas été par-tout également bien reçus, & en quelques endroits même avoient été méprisés. Ils avoient toujours cet affront sur le cœur, & cherchoient l'occasion favorable d'en faire leurs plaintes. Un jour que ce prince leur parloit avec beaucoup de familiarité, & les pressoit de lui dire franchement ce qu'ils pensoient de sa puissance, & s'ils avoient assez remarqué l'attachement que ses sujets avoient pour sa personne :

« Seigneur, lui dit l'un d'eux, votre puissance est assurément très-grande : mais l'autorité que vous avez sur vos sujets est moindre que la renommée ne la fait dans les pays éloignés de la France. » L'empereur choqué de cette réponse, mais faisant semblant de ne l'être pas, lui demanda en riant quelle raison il avoit de penser & de parler de la sorte.

« Seigneur, continua-t-il, les conquêtes que vous avez faites en Italie & en Pannonie, vous ont rendu infiniment redoutable aux Grecs : la Macedoine & l'Achaïe tremblent, & croient que vous êtes sur le point de les aller subjuguier. Les habitans des isles de la mer Méditerranée, où nous avons pris terre pour ravitailler nos vaisseaux, ne parlent de vous qu'avec admiration, & ayant su que nous allions en ambassade à votre cour, ç'a été par-tout un empressement à nous honorer, & à nous fournir avec abondance toute les choses dont nous avions besoin. De sorte que nous avons crû que ceux qui commandent dans ces isles avoient tous été élevés à votre Cour, & comblés de vos bienfaits. Mais si-tôt que nous avons eu pris terre en France, nous avons vu en bien des endroits une conduite toute contraire à notre égard. Nous avons remarqué que notre caractère & l'honneur que nous avons d'être députés vers vous, touchoient peu beaucoup de vos premiers officiers. Nous avons été surpris ensuite de les voir si respectueux en votre présence, si empressés à vous faire leur cour & à vous servir ; mais nous avons conclu de-là qu'il y avoit dans leur conduite beaucoup d'affectation, & dans leur cœur très-peu de véritable zèle, & de sincère attachement pour votre personne. » Alors il marqua à l'empereur certains

faits particuliers & certaines occasions où l'on en avoit mal usé à leur égard, & lui nomma des comtes, des abbés, des évêques qui étoient actuellement à la Cour, desquels ils avoient le plus sujet de se plaindre.

801.

L'empereur dit aux ambassadeurs qu'ils lui faisoient plaisir de lui parler ainsi avec franchise, & qu'ils seroient contens de lui. En effet, s'étant assuré de la vérité de ces plaintes, il disgracia ceux dont on se plaignoit le plus, cassa ces gouverneurs, & condamna quelques-uns de ces évêques à une très-grosse amende.

Cette plainte obligea l'empereur à donner des ordres très-forts pour la réception de ces ambassadeurs dans toutes les villes où ils passeroient à leur retour. En les congédiant il leur fit quantité de beaux présens pour le roi de Perse: il leur donna entre autres de fort beaux chevaux, des mulets d'Espagne, des étoffes de toutes couleurs faites en Frise, qui étoit alors l'endroit de l'Europe où l'on les travailloit le mieux, & des chiens d'une grandeur extraordinaire, dressés pour la chasse des bêtes les plus féroces. Il les fit accompagner par ses ambassadeurs, qu'il envoya au roi de Perse, qui charmé de ce qu'on lui rapporta des grandes qualités de ce prince, dit aux envoyés François, qu'il cédoit à leur maître toute son autorité dans la Terre-Sainte; que si elle n'étoit pas si éloignée de la France, il le prieroit d'en venir prendre possession lui-même: mais que désormais il ne vouloit plus la gouverner que comme Viceroi au nom de l'empereur des François. Telle étoit par toute la terre la réputation de Charlemagne, le plus renommé, ou pour mieux dire, le seul renommé des princes chrétiens, & le seul qui méritât alors de l'être.

Il envoie des ambassadeurs au roi de Perse.

Ibid.

Charlemagne devenu empereur d'occident, pensa à conquérir le reste de l'Italie, laquelle avoit toujours été dans le partage de ceux qui avoient autrefois porté cet auguste titre. Il ne manquoit pas d'ailleurs de sujets de déclarer la guerre à Irene, parce que Grimoald duc de Benevent recommençoit à toute occasion ses révoltes, & ne s'y soustenoit que par le secours des Grecs. Le roi d'Italie prit cette année sur lui quelques places, & entre autres Nocera; mais le duc la reprit peu de temps après. Le moyen le plus infallible de

802.

Theophanes in
Chronogra.

rendre l'Italie paisible, & d'en exclure pour toujours les Grecs, étoit de se rendre maître de la Sicile : c'étoit-là qu'étoient leurs magasins, & leurs flottes, & depuis la perte de l'exarcat de Ravenne, c'étoit de cette île que le commandant général donnoit les ordres pour le reste de la domination de l'empire Grec en Italie ; ce fut donc de ce côté-là que Charlemagne résolut de porter ses armes.

L'imperatrice Irene en eut avis, & pensa sérieusement à conjurer cette tempête ; elle étoit d'autant plus dangereuse pour elle, qu'une guerre de cette importance demandoit un empereur, & qu'on disoit assez haut à Constantinople, que d'opposer une femme à Charlemagne, c'étoit rendre l'empire ridicule.

Cette femme qui n'avoit pû souffrir son fils pour collègue ; étoit bien éloignée de souhaiter d'avoir Charlemagne pour mari : mais dans des conjonctures aussi délicates que celles où elle se trouvoit, c'étoit beaucoup que d'éloigner le péril, & de pouvoir fonder sur le temps & sur les délais quelque espérance de ressource. Le parti donc qu'elle prit, fut de proposer à Charlemagne de l'épouser.

Elle envoya en France pour ce sujet Leon son capitaine des gardes, qui en fit la proposition.

Il accepte la proposition qu'Irene lui fait de l'épouser.

Theophanes.

Charles la trouva très-avantageuse ; c'étoit sans combattre ; unir dans sa personne les deux empires, & s'assurer, du consentement de tout le monde, une dignité que tout l'orient lui contestoit. Il renvoya l'ambassadeur avec une réponse conforme aux intentions de l'impératrice, & fit partir avec lui pour Constantinople Jessé évêque d'Amiens, & un comte nommé Helingaude. Ils avoient ordre de ménager cette affaire, de tâcher de bien pénétrer les véritables intentions d'Irene, & de s'instruire parfaitement de la situation de cette cour. Le pape à qui l'empereur fit part de cette négociation, y entra volontiers, & joignit aux ambassadeurs de France un apocrisiaire, que nous appellons aujourd'hui un nonce, pour travailler à faire réussir cette affaire.

Il y avoit déjà plus de quatre ans qu'Irene gouvernoit l'empire, aimée du peuple qu'elle chargeoit peu, & à qui elle faisoit de temps en temps des remises d'impôts, qui la lui rendoient infiniment agréable : les grands étoient soumis, mais
attentifs

attentifs cependant à toutes les occasions qui pourroient se présenter de quelque changement, plusieurs d'entre eux prétendant à une place qu'ils croyoient leur convenir beaucoup mieux qu'à une femme.

802.

Elle avoit deux ministres d'état qui faisoient tout sous son autorité ; l'un étoit le patrice Staurace, dont j'ai déjà parlé auparavant, & l'autre étoit un eunuque nommé Aëtius, qui avoit aussi été honoré de la qualité de patrice. Un peu avant que les ambassadeurs de France arrivassent à Constantinople, ces deux ministres s'étoient brouillés ensemble. Aëtius avoit mis l'impératrice dans son parti, en lui persuadant que Staurace pensoit à se faire empereur, & ces différends auroient éclaté par une guerre civile, si l'impératrice n'eût arrêté par son autorité une grande partie des troupes, qui étoient sur le point d'aller joindre Staurace.

Ce patrice peu de jours après mourut d'un vomissement de sang. Il s'étoit fait en sa faveur une sédition dans la Cappadoce ; mais sa mort en empêcha les suites, & permit à Aëtius d'en punir les auteurs.

Cet eunuque qui ne pouvoit pas prétendre à l'empire, avoit un autre dessein caché ; c'étoit d'y élever Leon son frere, à qui il avoit fait dans cette vûe tomber le gouvernement de la Thrace & de la Macédoine avec le commandement des troupes de ces deux provinces. Il avoit lui-même à sa dévotion une grande partie de celles d'Asie, & se tenoit sûr de réussir dans son dessein, soit qu'il voulût attendre la mort de l'impératrice avant que de l'exécuter, soit qu'il se résolût à la prévenir.

L'arrivée des ambassadeurs François, & le sujet de leur ambassade renversoit tous ses desseins. Il étoit alors l'unique ministre : l'impératrice ne lui avoit rien communiqué de ce qu'elle avoit fait proposer à Charlemagne, & les ambassadeurs parlerent comme si ce prince eût fait lui-même le premier la proposition du mariage. Toute l'application d'Aëtius fut de rompre ce coup. Il fit tous ses efforts pour persuader à l'impératrice qu'elle ne pouvoit rien faire qui fût plus désagréable à tout l'empire d'orient, que de lui donner un maître étranger ; qu'elle alloit voir toute l'Asie se révolter à cette nouvelle ; qu'elle se rendroit odieuse à tous les grands de

Ibid.

l'état , dont plusieurs espéroient monter après sa mort à une place qu'ils lui laissoient volontiers occuper pendant sa vie ; & qu'enfin de maîtresse de l'empire elle alloit se voir l'esclave d'un François , accoutumé à commander tout seul , & qui ne lui donneroît nulle part dans le gouvernement.

C'étoit-là l'endroit sensible de cette princesse , & il étoit aisé de la tenir dans l'indétermination sur un point , sur lequel elle étoit bien résolue de ne se déterminer qu'à la dernière extrémité : on commença donc à trainer les négociations en longueur , ce qui n'étoit pas difficile , vu l'importance de l'affaire & les grandes précautions qu'il falloit prendre pour l'exécution.

Cependant plusieurs seigneurs de la cour , à qui ce mariage déplaçoit fort , par l'exclusion qu'il leur donnoit , & qui d'ailleurs n'ignoroient pas les desseins du ministre en faveur de son frere Leon , s'assemblerent secretement , & résolurent de prévenir & les desseins de l'Impératrice , & ceux du ministre , qu'ils haïssoient à mort pour ses hauteurs & pour sa fierté. Ils s'accorderent entre eux de faire empereur le patrice Nicephore , qui accepta avec joie le présent qu'ils lui faisoient de l'empire. La chose fut conclue , & les mesures prises pour l'exécution , qui se fit le trentieme d'Octobre sur les dix heures du soir.

Ils gagnèrent les soldats qui étoient de garde à l'entrée de ce qu'on appelloit le grand palais ; c'étoit un grand édifice bâti par Constantin , où néanmoins l'impératrice ne demouroit pas , mais où il y avoit toujours une espece de garnison : ils firent entendre aux soldats , que l'impératrice pressée & intimidée par l'eunuque Aëtius , ne pouvoit plus se défendre de nommer un empereur ; qu'elle étoit sur le point de se voir contrainte de nommer Leon frere de cet eunuque , qui par ses intrigues l'avoit mise dans cette nécessité ; qu'en choisissant Leon , c'étoit faire empereur Aëtius lui-même , dont l'insolence croîtroit encore plus que le pouvoir ; que pour prevenir ce malheur , qu'elle appréhendoit plus que personne , elle avoit jetté les yeux sur le patrice Nicephore , homme agréable au peuple , & propre à le gouverner avec douceur. Elle-même , ajoûterent-ils , nous a chargés en secret de l'exécution de cette importante affaire. Il faut pour cela , que vous

nous mettiez en possession du grand palais , & que vous y entriez avec nous pour y saluer Nicephore en qualité de notre empereur.

802.

L'autorité de ceux qui parloient , la haine qu'on avoit pour Aëtius , l'amitié & l'estime que le public avoit pour Nicephore , le plaisir de contribuer au changement de gouvernement , ne permirent pas aux officiers & aux soldats de balancer. Ils entrèrent avec ces seigneurs dans le palais , où ils reconnurent Nicephore pour empereur ; aussi-tôt on envoya dans tous les endroits de la ville des gens qui répandirent la nouvelle de l'élection. De sorte qu'avant minuit toute la ville le savoit , sans que l'impératrice Irene , qui demouroit au palais appelé le palais d'Eleuthere , en eût eu le moindre avis. Car pour empêcher qu'on y en portât aucun de ce qui se passoit , les conjurés avoient mis des corps-de-garde à toutes les avenues , qui arrêtoient ou écartoient tous ceux qui paroïssent de ce côté-là.

Le patrice Nicephore est reconnu pour empereur d'orient.

Dès le point du jour le palais de l'impératrice fut investi de soldats , & Nicephore fut conduit à sainte Sophie , où il fut couronné. Plusieurs autres personnes des plus considérables de l'empire , qui n'avoient point été du complot , voyant l'impératrice assiégée , & les troupes de la ville déclarées contre elle , vinrent grossir la nouvelle cour , & s'empresrent à rendre leurs respects à Nicephore.

Personne cependant ne put ou n'osa sortir du palais , où l'impératrice enfermée & sans secours , ne savoit quel parti prendre. On la laissa ainsi tout le jour dans l'incertitude de son sort.

Le lendemain Nicephore , accompagné de plusieurs patrices , se fit ouvrir le palais ; & après avoir fait poster des gardes à toutes les portes & dans les appartemens , il alla à celui de l'impératrice , il la salua avec beaucoup de respect , lui dit qu'on l'avoit forcé d'accepter l'empire , ainsi que ceux qui l'accompagnoient en étoient témoins ; qu'elle le voyoit sans avoir encore pris l'habit & les marques d'empereur ; qu'il ne vouloit les prendre qu'avec son consentement ; qu'il la prioit de les lui donner , & de le mettre en possession du trésor de l'empire.

Irene lui répondit , sans paroître consternée , que c'étoit

Il fait transporter

802. .
*ser Irene dans
 l'isle de Lesbos ,
 où elle meurt.*

Dieu qui l'avoit élevée au rang qu'elle avoit tenu jusqu'alors ; pour l'utilité de l'empire & le soulagement des peuples ; que c'étoit sa providence qui l'en faisoit descendre ; qu'elle l'adoroit dans sa chute comme dans son élévation , & qu'elle n'attendoit qu'une grace , qu'elle espéroit qu'on ne lui refuseroit pas , qui étoit qu'on lui permît de vivre en personne particulière dans le palais où elle étoit , & qu'elle avoit fait bâtir elle-même. » Pour obtenir de vous cette grace , ajouta-t-elle , » je vous reconnois dès maintenant sans peine pour empereur , & je vais vous mettre entre les mains le trésor de » l'empire , que vous me demandez. » Nicephore lui fit aussitôt serment de lui accorder ce qu'elle souhaitoit ; mais sitôt qu'il se vit maître absolu de Constantinople , comme il connoissoit parfaitement l'esprit adroit & artificieux de cette femme , & le nombre des partisans qu'elle avoit dans la ville & à la cour , il la fit transporter dans l'isle de Lesbos , appelée aujourd'hui l'isle de Metelin , où elle fut toujours gardée très-étroitement , & où elle mourut l'année suivante : ce fut une princesse d'un génie tout-à-fait au-dessus de son sexe , d'une ambition égale à son esprit , très-louable d'avoir rétabli la véritable religion dans la ville impériale , juste objet d'exécration , pour avoir fait périr son fils , afin de régner ; digne du throne par son mérite , plus digne encore par son crime du malheureux sort qui l'en renversa. Tout cela se passoit à la vûe des ambassadeurs de France , qui dans la surprise où les mettoit une si subite révolution , demeuroient renfermés dans leurs maisons. Nicephore les fit venir au palais , où il tâcha de leur justifier sa conduite , en leur représentant , qu'il avoit été élu par les plus grands de l'empire , qui avoient honte d'avoir souffert pendant plus de quatre ans une femme sur le throne impérial , qu'elle avoit tyranniquement usurpé en faisant périr son propre fils ; que le mariage , qu'elle avoit proposé à Charles , étoit un de ces artifices qu'elle avoit toujours prêts au besoin ; qu'elle n'avoit jamais eu dessein de l'accomplir ; que dans l'inquiétude où la mettoient les plaintes publiques , de ce que l'empire demeurait si long-temps sans empereur , elle avoit résolu , en cas qu'elle fût obligée d'en choisir un , de faire tomber son choix sur Leon frere de l'eunuque Aëtius : que pour prevenir une élection , qui alloit au

renversement de l'empire, les patrices avoient pris leur parti, & que lui n'avoit pas crû devoir s'opposer à l'honneur qu'ils lui faisoient.

802.

Il les assûra, qu'il étoit bien résolu d'entretenir toujours une amitié très-sincère avec leur maître, qu'il les prioit d'y contribuer, en lui rendant compte de ses sentimens, & qu'il alloit nommer des ambassadeurs, pour aller avec eux à la cour de France.

Tandis qu'on renversoit du throne une imperatrice à Constantinople, on en faisoit autant dans la Grande-Bretagne à une reine, qui vint se réfugier en France. La Grande-Bretagne étoit encore alors partagée en plusieurs petits états, qui avoient chacun leur roi. Le royaume des Mer-ciens étoit & le plus puissant & le plus étendu; il étoit borné par l'Océan du côté de l'orient, & s'étendoit fort avant dans les terres, touchant d'un côté au pays de Galles, & de l'autre à l'Ecosse. Il avoit été gouverné, pendant ces dernières années, par un roi nommé Offa, qui s'étoit rendu redoutable à tous ses voisins, mais qui avoit toujours fort ménagé Charlemagne; & à quelques petits différends près, qui n'eurent point d'autres suites; que l'interruption du commerce pendant peu de temps, ils vécurent en bonne intelligence. Ce roi des Mer-ciens avoit une fille nommée Edburge, qu'il maria à Beor-tricht roi des Saxons occidentaux dans la Grande-Bretagne. C'étoit une princesse fiere, hautaine, sanguinaire, qui abusoit de la tendresse du roi son mari, pour faire périr tous ceux qu'elle haïssoit; il lui en coûta la vie à lui-même, quoique contre l'intention de sa femme, ayant bû par mégarde d'une liqueur empoisonnée, qu'elle avoit destinée à un jeune homme de la cour qui lui déplaisoit.

La reine Edburge se retire en France.

Vita Ælfridi Regis Anglo-Saxonum.

Après la mort de son mari, s'étant rendue insupportable à ses sujets, elle fut contrainte de quitter le pays, & se sauva en France avec de grands thrésors qu'elle avoit eu soin d'amasser. Elle fit en arrivant de grands présens à Charlemagne, & donna à entendre dans la suite, qu'elle acheteroit volontiers au prix de toutes ses richesses, l'honneur d'être reine de France. Charlemagne, qui étoit alors veuf, soit qu'il regardât ce mariage comme avantageux ou à lui ou à son fils aîné Charles, soit qu'il voulût seulement se divertir, demanda un

jour dans la conversation à cette princesse , lequel des deux elle aimeroit mieux , ou de lui ou de son fils ; elle sans délibérer , & sans dissimuler son inclination , répondit que si on lui laissoit le choix libre , elle aimeroit mieux le prince Charles , parce qu'il étoit jeune. Charlemagne lui répondit : « Si vous m'aviez choisi , je vous aurois donné mon fils ; mais parce que vous me l'avez préféré , vous n'aurez ni lui ni moi. »

Voyant qu'il n'y avoit plus rien à prétendre pour elle à la cour , elle pria Charlemagne de lui assigner quelque retraite où elle pût passer sa vie en repos : il la fit abbesse d'un monastère , dont l'histoire ne dit point le nom. Elle ne garda pas long-temps son abbaye ; car s'étant laissée honteusement débaucher par un homme de sa nation , elle fut obligée de quitter la France , & se retira à Pavie , où elle mourut quelque temps après dans la misère & dans la pauvreté.

Celui en faveur de qui les sujets de cette reine s'étoient déclarés contre elle , étoit un prince nommé Egbert , qui avoit toujours prétendu avoir des droits très-bien fondés sur le royaume. Quand il fut exclus par Beortricht , il s'étoit retiré en France , où il s'étoit extrêmement distingué à la cour & dans les armées. Il se servit fort à propos de l'aversion que les Saxons Anglois avoient contre leur reine , pour se faire proclamer roi. Il montra bien par la suite , qu'il avoit été élevé dans une bonne école ; non-seulement il gagna le cœur de ses sujets par la douceur de son gouvernement , mais encore il imita Charlemagne dans la qualité de conquérant. Il se rendit maître de presque tous les royaumes de la Grande-Bretagne , & les réunit en un seul sous sa puissance ; & ce fut alors que ce royaume commença à s'appeller le royaume d'Angleterre.

Charlemagne donne audience aux ambassadeurs de l'empereur Nicéphore.

Eginard. ad an. 803.

Sur ces entrefaites arriverent les ambassadeurs que Charlemagne avoit envoyés à Constantinople. Ils le trouverent en Alsace dans son palais de Seltz : ils lui apprirent les changemens qui s'étoient faits dans l'empire d'orient , ce qu'ils avoient pû pénétrer de la disposition de cette cour , & que les ambassadeurs du nouvel empereur , qui étoient venus avec eux , étoient chargés de faire des propositions de paix entre les deux empires.

Pour donner à ces ambassadeurs de Constantinople une idée

de la magnificence François, & leur montrer que celui qui portoit depuis peu en France la qualité d'empereur, savoit y soutenir la majesté de l'empire, on les introduisit à l'audience du prince d'une maniere qui les surprit. Avant que de les faire arriver à l'endroit où ils devoient saluer l'empereur, on les fit passer par quatre salles magnifiquement parées, dans lesquelles étoient partagés tous les officiers de la maison du prince, ayant à leur tête l'officier de la couronne dont ils dépendoient.

Dans la premiere salle ils trouverent celui qui porte le nom de connétable *, avec tous les officiers de l'écurie, & tous ceux qui avoient quelque rapport à sa dignité, richement vêtus, dans une contenance respectueuse, & debout tout à l'entour de ce seigneur, qui étoit assis dans une espece de throne. Les ambassadeurs, ainsi qu'on le prétendoit, ne manquerent pas de le prendre pour l'empereur, & voulurent se prosterner devant lui; mais ceux qui les conduisoient les arrêterent, & leur dirent que ce n'étoit qu'un des officiers de la couronne.

Ils passerent dans une seconde salle, où ils trouverent le comte du palais, entouré d'un cortége encore plus lesté, & ils le prirent de nouveau pour l'empereur. Dans la troisieme ils trouverent celui qu'on appelloit le maître de la table du roi *. Dans la quatrieme le grand chambellan, l'un & l'autre chacun avec leur cour, plus brillante encore que celles des salles où ils avoient déjà passé, ce qui augmentoit toujours leur embarras, & donnoit lieu à de nouvelles méprises, qu'on leur laissoit faire à demi, pour avoir le plaisir de leur dire, que ce n'étoit que les sujets du prince, & qu'ils verroient tout autre chose quand ils auroient l'honneur de le saluer.

Ils arriverent enfin à l'appartement où l'empereur les attendoit. Deux seigneurs vinrent les prendre dans l'anti-chambre, & les introduisirent. Ils trouverent l'empereur non point sur un throne, mais debout auprès d'une fenêtre, s'entretenant familièrement avec ses courtisans, la main appuyée sur l'épaule de l'évêque Hetton, qui avoit été quelque tems auparavant en ambassade à Constantinople, où il avoit été traité avec assez de mépris, & que l'empereur affecta par cette raison de distinguer en présence des ambassadeurs. Ce prince

802.

Monachus Sangallensis de rebus Bellicis Caroli Magni.

* Comes Stabuli.

* Magistrum mensæ regiz.
C'est celui qu'on appella depuis le maître d'hôtel.

étoit tout brillant d'or & de pierreries. Il avoit à ses côtés les trois princes ses fils, aussi très-superbement vêtus, un très-grand nombre de ducs & d'autres seigneurs, qui n'avoient rien oublié pour paroître avec distinction dans une telle cérémonie, & quantité d'évêques. Les princesses ses filles, parées en personnes de leur rang, faisoient avec leur suite, une autre cour dans la même salle.

La paix est conclue entre les deux empereurs.

Les ambassadeurs, en approchant de l'empereur, se prosternerent à ses piés tout tremblans. Il les releva avec beaucoup de douceur; & ayant aperçû dans leur contenance & dans leur compliment, que la présence de l'évêque Hetton & la bonté qu'il faisoit paroître pour lui, leur donnoit quelque crainte, il les rassûra, en leur disant qu'il oublioit la manière dont on avoit traité ce prélat à Constantinople, & que lui-même l'oublieroit aussi. Ils eurent ensuite plusieurs audiences particulieres de l'empereur, où la paix entre les deux empires fut conclue. Et comme la révolte de Grimoald duc de Benevent, cessa en ce temps-là, il est fort vrai-semblable qu'une des conditions de la paix fut, que les Grecs ne le soutiendroient plus, & que privé de ce secours il demeura parfaitement soumis pendant plusieurs années.

Les autres points dont on traita avec les ambassadeurs, n'étoient pas moins importans. Il s'agissoit d'examiner si l'empereur Grec reconnoîtroit Charlemagne pour son collègue & en qualité d'empereur d'occident: secondement, si Charlemagne lui-même, qui avoit été proclamé empereur par les Romains pendant que le throne impérial étoit vacant, devoit reconnoître Nicephore, vû qu'il avoit été élu sans son consentement; enfin il étoit question de convenir des limites des deux empires.

Eginard. in vita Car. M.

Il est certain que le premier & le second article firent beaucoup de peine, & causèrent bien des inquiétudes aux empereurs Nicephore, Michel Rangabé, & Leon l'Arménien, qui régnerent en orient du temps de Charlemagne. Non-seulement ces princes portoient fort impatiemment que Charlemagne eût pris la qualité d'empereur: mais encore ils appréhendoient, qu'il ne voulût la posséder seul, & pousser ses conquêtes jusques dans l'orient; & alors cette maxime ou ce proverbe y devint très-commun; qu'il étoit fort avantageux d'avoir

*D'avoir les François pour amis , & fâcheux de les avoir pour voi-
sins* *. Il est encore certain , que Charlemagne reconnut Ni-
cephore & ses successeurs pour empereurs ; & la paix que
Nicephore & ses deux successeurs demanderent à Charle-
magne avec tant d'instance , ne laisse aucun lieu de douter ,
qu'ils n'eussent reconnu de leur côté Charlemagne pour leur
colleague.

Pour ce qui est du reglement des limites des deux empires ,
nous apprenons par le secrétaire de Charlemagne , que son
état en Italie ne s'étendoit point au-delà du duché de Bene-
vent , & que le reste de la partie orientale de l'Italie , qui est
entre les deux mers , demeura à l'empire d'orient ; & de plus ,
soit dans cette paix , soit dans un autre traité postérieur , les
deux empereurs convinrent , que l'Istrie , la Croatie , & la
Dalmatie seroient de l'empire d'occident , excepté les villes
maritimes , que Charlemagne céda à l'empereur grec.

Les choses étant ainsi réglées , & la tranquillité affermie
dans l'Italie par cette paix , Charlemagne tourna ses soins du
côté de la Germanie & de la Pannonie. Le pays des Abares
ayant été presque entierement désolé par la guerre , & la plus
grande partie de la nation exterminée , il y envoya pour le
repeupler des colonies tirées de la Baviere & des provinces
voisines , & chargea Arnon évêque de Saltzbouurg d'y prêcher
la foi , d'instruire ce qui restoit d'idolâtres , d'y bâtir des égli-
ses , & il y établit des comtes ou gouverneurs en divers en-
droits , & pour se délivrer enfin des inquiétudes que les Sa-
xons lui avoient causées pendant tant d'années , & qu'ils lui
causent encore tous les jours , il alla au-delà de l'Elbe avec
une grande armée , & obligea dix mille familles des Saxons du
nord à quitter leur pays. Tous furent conduits sur les terres
de France , où il les dispersa , & leur donna des champs à
cultiver. Il fit venir du pays des Abodrites * , qui lui avoient
toujours été fort fideles , des colonies , & en peupla toute cette
grande contrée dont il avoit fait sortir les Saxons. Ceux de la
nation Saxon , qui demurerent dans le pays , n'obtinrent
cette grace , qu'à une condition bien dure , qui fut , que les
ensans à la mort de leurs parens n'auroient point droit à la
succession , & que l'empereur en disposeroit selon sa volonté.
Il donna en effet plusieurs de ces héritages aux Abodrites ,

802.

* Τὸν Φραγκὸν φι-
λον Ἰχνη , καὶ τοὺς
ἐκ Ἰχνης.

Ibid.

Eginard. in vita.
Carol. M.

Charlemagne
fait conduire dix
mille familles des
Saxons du nord ,
sur les terres de
France.

Historia de Con-
versione Boie-
run.

Eginard. ad an.
804.

* Pays de Mek-
lebourg.

Vita Ludovici Pil.

qu'il avoit transplantés en Saxe, & ne les accorda désormais qu'aux enfans Saxons dont les parens l'avoient contenté. Cela tenoit toute la nation dans une grande dépendance. Cette politique, dont il avoit déjà usé en Frise quelques années auparavant, lui avoit extrêmement bien réussi, & c'est ce qui le déterminâ à s'en servir aussi en Saxe.

C'est de ces colonies Saxones, aussi-bien que de quelques autres, qui s'étoient établies dans les Gaules sous la première race, qu'on prétend que certains bourgs, villages & territoires en divers endroits de France tirent leur nom, parce qu'ils ont quelque rapport à celui de Saxe.

Si nous en croyons l'historien Meier, il y avoit du temps de Philippe de Valois une tradition en Flandre, que Charlemagne y avoit placé quantité de ces Saxons, & qu'ils avoient transmis à leurs descendans cet esprit de révolte dont ils furent toujours animés; & c'étoit alors un proverbe en France, que *par ce partage des Saxons, Charlemagne d'un diable en avoit fait deux, dont l'un étoit demeuré en Saxe, & l'autre avoit passé en Flandre.*

Anastase le bibliothécaire dit, qu'une autre partie de ces Saxons fut envoyée à Rome, & qu'on leur donna un terrain pour habiter hors la ville vers l'église de saint Pierre, qui fut appelé le bourg des Saxons, & cet endroit est encore appelé aujourd'hui Saxia.

Ce remède fut violent, mais il fut efficace. Depuis ce temps-là il n'y eut plus de révolte en Saxe, & la religion chrétienne s'y établit bientôt sans résistance.

Ce fut pendant cette expédition, que Charlemagne donna un roi aux Esclavons, qu'il reçut les hommages de toutes les nations d'au-delà & d'alentour de l'Elbe, & qu'il traita avec Godefroi roi des Danois. Ce prince, ou pour soutenir les Saxons qu'il avoit presque toujours protégés, ou pour empêcher Charlemagne d'approcher si près du Danemarck, s'étoit avancé sur la frontière de ses états avec une nombreuse cavalerie, côtoyée d'une flotte aussi fort nombreuse. Il ne se fit néanmoins aucune hostilité. Il avoit promis à Charlemagne de le venir trouver en personne, mais il changea d'avis. Il y eut seulement quelques pour-parlers par des envoyés, dont on ne nous a pas appris le sujet, ni le succès. Ensuite Charle-

*Il vient à Reims
recevoir le pape.*

magne repassa le Rhin, & vint à Reims recevoir le pape, qui lui avoit demandé permission de venir en France, pour avoir la satisfaction de l'y voir; au moins ne trouve-t-on point d'autre motif de ce voyage.

802.

Cependant les colonies qu'on avoit envoyées en Pannonie pour repeupler le pays des Abares, ne l'avoient pas assez fortifié pour les mettre en état de résister aux insultes de leurs ennemis. Un prince Esclavon nommé Lechus, étoit alors maître de la Bohême, & n'avoit point encore subi le joug de la France, comme avoit fait la plus grande partie de la nation. Il étoit sans cesse sur les terres des Abares, & se vengeoit par les ravages continuels qu'il y faisoit, des pertes que cette nation abattue avoit autrefois causées à la sienne. Le cham des Abares qui s'étoit fait chrétien, & qui demeurait toujours fidele à la France, envoya prier Charlemagne de lui donner la ville de Sabarie, aujourd'hui Sarwar dans la Hongrie sur le Raab, & celle de Carnuntum qui n'est plus, pour y être plus en sûreté contre les insultes des esclavons de Bohême. Non-seulement on lui accorda ce qu'il demandoit, mais encore on lui promit que dans peu de temps on réduiroit ses ennemis en tel état, qu'ils ne pourroient plus lui nuire. Il ne vit pas l'exécution de cette promesse, parce qu'il mourut peu de tems après. Mais la même année celui qui lui succéda avec l'agrément de Charlemagne, ayant demandé le même secours, le prince Charles fut envoyé en Bohême avec une armée, & défit les Esclavons dans un combat, où leur prince fut tué. Le pillage & la soumission de la Bohême, & la tranquillité de la Pannonie, furent les fruits de la victoire.

Eginard. ad an.
805.

Charlemagne étoit dans sa soixante & quatrième année, mais d'une santé égale à sa prospérité. Toutefois songeant qu'il étoit homme, & que la mort pouvoit le surprendre, il voulut par un testament public, & ratifié par ses sujets mêmes, prévenir, autant qu'il lui seroit possible, tous les malheurs que sa mort pourroit sans cela causer dans sa famille, & dans toute l'Europe.

806.

C'est à quoi il pensa sérieusement en l'année 806. & ce fut le principal sujet pour lequel il convoqua cette année-là les plus considérables seigneurs de France à Thionville. En attendant qu'ils y fussent tous arrivés, il donna audience à des

*Il assemble les
principaux sei-
gneurs de France,
& fait son testa-
ment.*

806.

Eginard. in An-
nal. ad an. 806.

envoyés de Dalmatie , du nombre desquels étoit le duc ou gouverneur de la ville de Zara. Deux autres ducs, à qui l'ancien historien donne le nom de ducs de Venise , y vinrent avec eux. Le sujet qui amenoit les Venitiens , étoit les divisions & les brouilleries, qui étoient entre ceux qui gouvernoient alors le pays, ou qui prétendoient au gouvernement. Rien n'est moins débrouillé dans l'histoire que ce qui regarde l'état & le gouvernement des Venitiens d'alors. La plupart des écrivains de l'histoire de cette république soutiennent que dès le temps de Charlemagne , & même plusieurs siècles auparavant , elle étoit libre & indépendante de tout souverain. Il est difficile d'en trouver des preuves bien nettes dans les monumens de l'antiquité. Les termes dont use notre histoire dans l'occasion dont je parle, ne sont pas favorables à ces prétentions ; car, sans nous marquer rien en détail , elle nous dit seulement, que Charlemagne donna ses ordres sur tout ce qui regardoit les ducs & les peuples de Venise & de Dalmatie*. Cette expression paroît marquer l'autorité d'un maître qui règle les différends de ses sujets, tels qu'étoient sûrement ceux de Dalmatie, & sur ce pié ceux des pays de Venise l'auroient été aussi.

* Facta est ibi
ordinatio ab im-
peratore de duci-
bus & populis tam
Venetiæ quam
Dalmatiæ.

Eginard. in An-
nal.

Mais voici ce qui me paroît de plus vrai-semblable sur ce sujet, parce que la suite de l'histoire semble le supposer. Sous le nom de pays de Venise étoit compris un canton de la terre-ferme sur le bord septentrional du golfe & les isles qui bordent ce continent. Par le traité fait entre les deux empires pour le reglement des limites, nous voyons que la terre-ferme de Dalmatie fut cédée à l'empire d'occident, & les villes maritimes à celui d'orient. Il en faut juger de même du pays de Venise, dont la terre-ferme demeura aussi à l'empire d'occident, & les isles furent de l'empire d'orient. L'éloignement des Grecs donnoit lieu à ces insulaires de vivre dans une espèce d'indépendance, & de se gouverner à leur fantaisie ; d'où vinrent les changemens de gouvernement, & les guerres civiles, qui se firent alors dans ces isles, les plus puissans & les plus hardis suivant chacun leur intérêt, les uns penchant du côté du roi d'Italie, & les autres du côté de l'empereur Grec.

Zara, ville maritime de Dalmatie pensa à se réunir aux villes de la terre-ferme sous l'empire d'occident ; quelques-unes des isles de Venise prirent le même dessein, & ce fut pour ce sujet-là que leurs envoyés vinrent ensemble trouver

Charlemagne. Comme l'empereur d'orient envoya quelque temps après une flotte pour reprendre les villes de Dalmatie, il paroît manifestement, qu'elles s'étoient révoltées : mais apparemment Charlemagne, pour ne point rompre la paix entre les deux empires, n'avoit point reçu les offres qu'elles lui firent de se mettre sous sa protection ; les isles de Venise sur ce refus ne firent point de nouvel éclat, & demeurèrent comme auparavant sujettes en apparence à l'empire d'orient, mais indépendantes en effet. Je ferai remarquer dans les occasions que j'aurai de toucher sur ce sujet, la vérité du sentiment que je propose ici.

Les seigneurs de France s'étant rendus à Thionville en grand nombre, l'assemblée se tint. L'empereur y parut avec le sceptre, & les autres marques de sa dignité, sur un throne élevé, d'où il leur parla sur le sujet pour lequel il les avoit assemblés. Il leur dit, qu'il s'agissoit d'un point très-important pour l'état, & d'y établir une tranquillité durable ; qu'il avoit trois fils, tous trois dignes de régner, par les preuves qu'ils avoient données jusqu'alors de leur prudence & de leur valeur. Qu'il connoissoit l'affection qu'ils avoient pour les peuples, & celle que les peuples avoient pour eux : mais que nonobstant ces heureuses dispositions, le partage d'un empire aussi étendu que le sien, qui comprenoit tant de nations différentes, s'il se faisoit après sa mort, seroit une occasion trop prochaine de guerres civiles, l'unique mal à appréhender désormais pour la monarchie Françoisé. Que les vûes de la prudence humaine étoient trop courtes, pour prévenir généralement tous les malheurs qui avoient coûtume d'arriver aux changemens de regne ; mais qu'il étoit de son devoir, & de la tendresse qu'il avoit pour son peuple, & pour sa famille, d'aller au-devant de tous ceux qu'il pouvoit prévoir ; que le moyen qu'il avoit crû le plus efficace, étoit de faire de bonne heure son testament, & un partage de ses états entre ses trois fils, & de le faire ratifier par les seigneurs du royaume, afin que quand il plairoit à Dieu de disposer de lui, toutes choses se trouvassent réglées ; & que ceux qui auroient approuvé & signé cet acte aux yeux de tout le royaume, fussent engagés à en procurer & à en maintenir l'exécution. Il produisit en même temps ce testament, & le fit lire à haute voix ; voici ce

* devoit de plus remarquable.

806.

Adelmus in chronico.

806.

Articles les plus remarquables de ce testament.

Charta divisionis Imperii Francorum apud Goldasti. T. I. p. 145.

Il commence par ces paroles : » Au nom du Pere , & du
 » Fils , & du Saint-Esprit. Charles empereur , césar très-in-
 » vincible , roi des François , pieux , heureux , triomphant ,
 » toujours auguste , à tous les fideles de la sainte église de
 » Dieu , & à tout le peuple catholique présent & à venir ,
 » à toutes les nations qui sont soumises à son empire. »

Ensuite il dit : » Que Dieu lui ayant donné trois fils , & lui
 » étant mortel , il vouloit prévenir tous les troubles qui pour-
 » roient arriver après sa mort , à l'occasion du partage de
 » son état , & que c'étoit pour cela qu'il le vouloit faire
 » lui-même. Voilà , ajoute-t'il , comme je l'ai fait , & comme
 » je souhaite qu'il s'exécute. Je donne à Louis mon cher fils ,
 » toute l'Aquitaine & la Gascogne. J'excepte de l'Aquitaine
 » Tours avec son territoire. A cela près , tout ce qui est de-
 » puis la riviere de Loire du côté de l'occident , & tout le
 » pays qui s'étend jusqu'aux Pyrenées & au-delà en l'Es-
 » pagne ; pareillement tout ce qui se trouve en tirant une
 » ligne depuis Nevers jusqu'au Rhin , en renfermant l'Al-
 » sace , le territoire d'Avalon , de Châlons-sur-Saone , de
 » Mascon , le Lyonnois , la Savoye , la Morienne , la Ta-
 » rantaise , le Mont-Cenis , le Val de Suze , & depuis là
 » tout le long des Alpes jusqu'à la mer , & tout le long de la
 » mer jusqu'en Espagne par la Provence & le Languedoc ,
 » tout cela fera de sa domination. »

Le partage de Pepin dans ce testament comprenoit tout ce
 que Charlemagne possédoit en Italie ; de plus , la plus grande
 partie de la Baviere , la partie du pays des Allemans , qui
 étoit sur la rive méridionale du Danube , & tout ce qui est
 depuis le Danube jusqu'au Rhin , & depuis le Rhin jusqu'aux
 Alpes vers l'orient & le midi , & outre cela le duché de Coire
 au pays des Grisons , & le Turgau.

Le partage de Charles fut tout le reste , c'est-à-dire , la
 France en-deçà de la Loire , avec la Touraine , le royaume
 de Bourgogne , excepté ce qui en avoit été mis dans le par-
 tage de Louis , le pays des Allemans , excepté ce qui étoit
 marqué dans le partage de Pepin , la Neustrie , l'Austrasie ,
 la Thuringe , & une partie de la Baviere appelée Nortgaw ,
 où se trouvent Ingolstadt & quelques autres places , la Saxe &
 la Frise , qui s'étendoit alors au moins jusqu'à l'embouchure
 de l'Escaut.

Ces partages étoient tellement ménagés, comme il est marqué dans le testament, que Charles & Louis pouvoient entrer en Italie, en cas que Pepin y eût besoin de leur secours, Charles par le Val d'Aost, qui étoit de son partage, & Louis par le Val de Suse. Pareillement on y réservoir à Pepin des passages dans les Alpes Noriques, pour entrer en Germanie par le Tirole & la Carinthie.

» En cas que mon fils Charles vint à mourir devant ses deux
» freres, ajoute Charlemagne, Louis & Pepin partageront
» entre eux sa succession ; enforte que dans ce partage ils
» suivent celui qui fut fait entre mon frere Carloman & moi,
» & que Louis ait ce qui me fut lors assigné, & Pepin ce qui
» échut à Carloman. »

Il régla à proportion la maniere dont se devoit faire le partage entre Pepin & Charles, si Louis mouroit avant eux, & entre Louis & Charles, s'ils survivoient à Pepin.

Que si quelqu'un, ou quelques-uns des trois laissoit un fils ; il veut que les oncles de cet enfant le laissent en possession de la succession de son pere, supposé que le peuple du pays le choisisse pour roi.

Charlemagne ajouta encore quelques reglemens pour maintenir la paix entre ses fils après sa mort. » Qu'aucun d'eux ne
» recevra le vassal ou sujet de son frere, qui voudroit se retirer dans son royaume, pour quelque crime, ou sous
» quelque autre prétexte. Que les sujets ou vassaux d'un des
» trois royaumes n'acquerront point de bénéfices * dans les
» deux autres royaumes : Tout homme libre cependant, après
» la mort de son roi, pourra passer, s'il le juge à propos, dans
» un des deux autres états, & choisir un des deux autres
» princes qui survivront pour son souverain.

* Ces bénéfices n'étoient pas des fiefs, mais quelque chose d'approchant.

» Que nul des trois freres ne pourra rien acquérir de qui
» que ce soit des biens immeubles du royaume de ses freres.

» Que les femmes d'un royaume qui se feront mariées dans
» un des deux autres, demeureront dans le royaume dont sera
» leur mari : ce qui ne les empêchera point d'avoir la disposition libre de leurs biens dans le royaume où elles auront
» pris naissance.

» Que les étages qui étoient actuellement gardés dans l'empire François, en divers lieux, pour s'assurer de la fidélité

806.

» des vassaux, ou des peuples tributaires de la couronne, ne
 » pourront être renvoyés par le roi du lieu où ils sont, sans
 » l'agrément du roi dont ils sont nés sujets; & que sur cet ar-
 » ticle des ôtages, quand il s'agira d'en recevoir, les trois
 » princes agiront toujours de concert; & qu'il sera des exilés
 » pour les crimes, comme des ôtages.

» Que s'il arrivoit quelques contestations entre les trois
 » princes pour les limites de leurs royaumes, & qu'elles ne
 » pussent être décidées par des témoignages ou par un juge-
 » ment juridique, on n'en viendrait ni à la bataille, ni même
 » à la preuve du duel; mais qu'on s'en rapporteroit au juge-
 » ment de la croix, *judicio crucis*, pour connoître la volonté
 » de Dieu & la vérité de la chose.

Vide Glossar. du
 Cange, verbo
 crux.

Ce jugement de la croix consistoit en ce que les deux par-
 ties choisissent chacun un homme, qu'on conduisoit devant
 la croix de l'autel pendant la messe, ou pendant l'office de
 l'église: ces deux hommes tenoient les bras étendus & immo-
 biles tant qu'ils le pouvoient. Celui qui lassé de cette posture
 laissoit le premier tomber ses bras, étoit sensé condamné par
 le jugement de Dieu; & perdoit sa cause. Toute bisarre &
 incertaine que fût cette sorte de preuve, on en voit plusieurs
 exemples dans l'histoire.

Dans la suite du testament, Charlemagne recommanda à
 ses fils le soin & la défense de l'église, la protection de leurs
 frères; d'avoir de la bonté pour les enfans les uns des autres;
 & il finit par ces paroles: » toutes ces dispositions que nous
 » faisons de nos états n'empêchent point que tant qu'il plaira
 » à Dieu nous conserver la vie, nous n'ayons toujours une
 » pleine puissance sur les royaumes & sur l'empire qu'il nous
 » a donnés, comme nous l'avons eue jusqu'à présent, afin
 » que nos fils bien-aimés & notre peuple chéri de Dieu, nous
 » rendent l'obéissance que les enfans doivent à leur père, &
 » les sujets à leur roi & à leur empereur. »

Les seigneurs y
 souscrivent.

Après cette lecture, tout le monde applaudit & donna des
 louanges à la sagesse du prince, & à la tendresse qu'il faisoit
 paroître pour ses peuples. Charlemagne présenta cet acte
 signé de sa main à tous les seigneurs, qui y souscrivirent, &
 confirmèrent leur signature par serment. On fit encore quel-
 ques nouveaux reglemens qu'on crut utiles pour établir la
 concorde

concorde entre les trois princes , & aussi-tôt après l'assemblée , l'empereur fit partir Eginard , pour porter au pape le testament & les autres actes , étant bien aise qu'il les signât aussi ; & il le fit avec beaucoup de joie.

806.

Dans cette disposition testamentaire , Charlemagne ne destine à aucun des trois la qualité d'empereur , sa raison fut sans doute qu'elle regardoit Pepin plutôt que les autres , parce qu'il étoit roi d'Italie , & que d'ailleurs Charles étant l'aîné , auroit eu raison de se choquer de cette préférence : ainsi il différa à prendre son parti dans un autre temps , & selon les conjonctures ; mais la mort de ces deux princes , qui arriva avant la sienne , lui causa beaucoup plus de douleur , que cette concurrence ne lui eût donné d'embarras.

Il n'y est point fait non plus mention de la Pannonie , de l'Esclavonie , des Abodrites , & de quelques autres peuples subjugués par Charlemagne ; parce que ces peuples étoient seulement tributaires & obligés à certains hommages envers la France : ils avoient leurs princes & leurs ducs du pays , quoique toujours dépendamment de la cour & de son agrément. Ainsi celui ou ceux des trois princes qui avoient de ce côté-là les frontieres de leur état , avoient naturellement droit de recevoir les tributs & les hommages de ces peuples.

Enfin , l'on voit que le duché de Spolète n'étoit point alors du domaine du pape , quoiqu'il semble qu'il eût été compris dans les donations faites au saint siège par Pepin & par Charlemagne , & il est vrai-semblable qu'il avoit été retiré du domaine du saint siège par quelque échange.

Après que toutes les affaires furent terminées , & que l'assemblée se fut séparée , le roi d'Italie & le roi d'Aquitaine prirent congé de l'empereur , pour retourner dans leurs états , où leur présence étoit nécessaire.

Les Sarrafins avoient fait descente dans l'isle de Corse , & y faisoient de grands ravages , Pepin fit équiper promptement une flotte pour les en aller chasser : mais ils ne l'attendirent pas , & se rembarquerent avant qu'il eût pu les joindre. Il n'y eut que Hadumar comte ou gouverneur de Gènes , qui s'étant engagé témérairement avec son vaisseau dans la flotte des Sarrafins , en fut investi & y fut tué.

Eginard ad an
806.

Il se fit encore cette année-là une expédition fort heureuse :

Tome II. Partie II.

T.

806.

Louis roi d'Aquitaine remporte divers avantages sur les Sarrazins.
Vita Ludovici Pii.

dans la Bohême : le prince Charles y défit dans une bataille les Esclavons, qui s'étoient révoltés, & le duc de ces rebelles y périt.

Enfin le roi d'Aquitaine de son côté se signala au-delà des Pyrénées contre les Sarrazins, qui avoient pris les armes pour faire des courses sur les terres de France.

Il vint à Barcelone avec son armée, & s'avança jusqu'à Tarragone, où il dissipa tout ce qu'il rencontra d'ennemis : il prit & brûla tous les forts & toutes les petites places des environs de Tortose, & s'avança jusqu'à cette ville-là avec une partie de son armée, en ravageant toute la campagne. Il fit un détachement sous la conduite du comte Bera, gouverneur de Barcelone, & de trois autres comtes, & leur ordonna de marcher le plus secrètement qu'ils pourroient en remontant la rivière d'Ebre ; ils marcherent pendant six journées, & plus la nuit que le jour, se couvrant pendant le jour de forêts, derrière lesquelles ils campoient pour dérober leur marche aux habitans du pays. Le septième jour, ils arriverent à l'endroit où la rivière de Cinça se jette dans la Segre, ils passerent ces deux rivières à la nage, & parurent tout à coup dans un pays où on ne les attendoit point du tout. La surprise & la consternation des habitans laissa aux François la liberté de tout piller, & ils s'emparèrent de Villa-Rubia, place forte des Sarrazins, les fuyards répandirent l'alarme de tous côtés, on courut aux armes, & avant que les François eussent eu le temps de se retirer, il s'assembla un corps assez nombreux de Maures & de Sarrazins pour les couper au retour.

Les François les trouverent à un défilé qu'ils appelloient le * Val d'Iban ou d'Isban. S'ils se fussent engagés dans cette vallée, qui étoit le chemin le plus court pour s'en retourner, ils étoient perdus : elle étoit très-profonde & entourée de hauts rochers, dont les ennemis s'étoient saisis, & d'où en faisant rouler seulement des pierres, ils les auroient assommés. Les généraux ayant été avertis par leurs coureurs du dessein des Sarrazins, & de la disposition de leurs troupes, changerent de route, & faisant le tour de la montagne, gagnèrent la plaine.

Les Sarrazins trompés, ne quitterent pas pour cela le dessein de les attaquer, & attribuerent le changement de leur

marche moins à la prudence des chefs , qu'à la crainte & au desir d'éviter le combat. Ils descendirent les montagnes , & s'étant mis en bataille , commencerent à les suivre pour donner sur leur arriere-garde.

806,

Les généraux François firent alte , & ordonnerent à tous les soldats de se décharger de leur butin , qu'ils mirent en un lieu de difficile accès , où l'on posta quelques troupes pour le garder. Aussi-tôt on tourna tête à l'ennemi , & on le chargea avec tant de résolution , qu'on le mit en déroute : on fit un grand nombre de prisonniers , qu'on fit passer au fil de l'épée , pour s'épargner l'embarras de les garder dans la retraite ; elle se fit heureusement jusqu'au camp du roi , où les troupes victorieuses arriverent vingt jours après qu'elles en étoient parties , chargées de butin & comblées de gloire.

Louis n'en demeura pas-là ; après avoir ruiné tous les environs de Tortose , il prit le chemin de la Navarre (a) , ayant toujours l'Ebre à sa gauche , & arriva devant Pampelune , qui se rendit : cette ville avoit été long-temps entre les mains des Sarrafins. C'est par-là qu'il finit cette glorieuse campagne. Tout réussissoit à ces trois jeunes princes , auxquels Charlemagne sembloit avoir partagé sa fortune aussi-bien que ses états.

Eginard, in Annal.

L'empereur s'étant à son ordinaire retiré à Aix-la-Chapelle , pour y passer l'hyver , y reçut une nouvelle ambassade d'Aaron roi de Perse. Les ambassadeurs étoient arrivés à Trevise sur la fin de l'automne , les vaisseaux qui les portoient s'étoient trouvés vers les côtes de Dalmatie au milieu de la flotte , dont j'ai déjà parlé , que commandoit Nicetas pour l'empereur d'Orient : ce général sachant qu'ils alloient à la cour de Charlemagne , les laissa passer sans leur faire aucune peine ; ce qui marque que nonobstant la révolte des villes maritimes de Dalmatie , il n'y avoit point de guerre entre les deux empereurs ; & que si Charlemagne , ainsi que je l'ai remarqué , n'avoit pas empêché ces places de secouer le joug de l'empereur d'Orient , il n'avoit pas accepté l'offre qu'elles lui avoient faite de se donner à la France.

Aaron roi de Perse envoie une nouvelle ambassade & des présents à Charlemagne.

(a) Je crois que c'est la première fois que l'on voit dans notre ancienne histoire le nom de *Navarri* , pour mar-

quer les peuples qui habitent le pays ; que l'on a appelé depuis Navarre. C'est dans les annales d'Eginard sous l'an 806.

807.

Eginard. Monachus Sangallensis.

Ces ambassadeurs arriverent à Aix-la-Chapelle pendant l'hyver, ils remercièrent l'empereur de la part de leur maître, des presens qu'il lui avoit envoyés quatre ans auparavant, & lui en firent de nouveaux, dont le détail que nos anciens écrivains ont fait dans leur histoire, ne me paroît pas indigne d'avoir sa place dans celle-ci. Sans parler des riches vestes, des étoffes précieuses, des parfums, des baumes, des bois aromatiques, & des autres choses de cette nature, il y avoit deux pieces très-remarquables.

Eginard in Annal.
Poëta Saxo. lib. 4.

La première étoit une tente d'une hauteur & d'une étendue prodigieuse, où se trouvoient toutes les pieces d'un appartement complet, & qui avoit en dedans par sa grandeur & par sa disposition, plus l'air d'une maison que d'une tente. Elle étoit d'une très-belle toile de lin, & les cordes qui la tenoient tendue étoient de diverses couleurs.

* Arte mechanica compositum.

L'autre piece peu estimable aujourd'hui, mais très-rare & très-précieuse alors, étoit un horloge à ressort * & à roues fort juste, qui marquoit & qui sonnoit les heures. Il sonnoit par le moyen de plusieurs petites boules d'airain, dont un certain nombre, & autant qu'il en falloit, tomboit au bout de chaque heure sur un tambour d'airain placé au fond de l'horloge. Pour servir de montre, il y avoit à l'extérieur de l'horloge douze petites portes, dont une s'ouvroit à chaque heure qui sonnoit; de sorte qu'une porte s'ouvroit à une heure, & demeurait ouverte; à deux heures il s'en ouvroit une seconde; à trois heures une troisième, & ainsi du reste jusqu'à la douzième. Quand douze heures étoient sonnées, il sortoit par ces douze portes autant de petits cavaliers, qui en sortant fermoient chacun la leur, & ensuite une nouvelle révolution commençoit: divers autres petits jeux ou artifices semblables paroissoient fort admirables à nos François, qui n'avoient encore rien vu de pareil en ce genre.

On voulut toutefois faire connoître aux Persans que les mathématiques n'étoient pas une science inconnue en France, & on fit à Aix-la-Chapelle durant qu'ils y étoient, des observations d'éclipses & du cours des planetes. Il y eut trois éclipses de lune & une de soleil dans l'espace d'un an: il arriva que Jupiter fut aussi caché par la lune, & Mercure fut observé pendant huit jours entre le soleil & la terre, paroissant dans le

Corps du soleil comme une tache noire. Ce dernier article ne sera pas conforme aux observations de nos astronomes d'aujourd'hui non plus qu'à la vérité. Il est impossible que Mercure demeure à beaucoup près si long-temps entre le disque du soleil & nous, & il faut qu'en ce point là Eginard n'ait pas rapporté fidelement les observations des astronomes de la cour.

Ces éclipses fréquentes & ces autres phénomènes qui paroissent fort extraordinaires à tous ceux qui n'étoient pas versés dans ces matières, ayant été publiées, furent regardées par le peuple comme des pronostiques de quelque accident funeste, & ensuite l'imagination de quelques-uns leur fit voir dans le ciel deux armées qui se battoient l'une contre l'autre.

S'il étoit arrivé cette année là quelque malheur à la France, on n'auroit pas manqué de dire, que tous ces prétendus prodiges en étoient les présages: mais tout lui réussit heureusement comme les années précédentes. Les Maures ayant voulu faire une descente dans l'isle de Sardaigne, y furent repoussés avec perte de trois mille hommes, & étant venus ensuite pour en tenter une autre dans l'isle de Corse, le connétable Burchard envoyé par Charlemagne avec une flotte, pour la défense de ces isles, leur livra la bataille, où ils furent défaits & mis en fuite, ayant eu treize de leurs vaisseaux pris ou coulés à fond. Le Patrice Nicetas qui étoit venu dans le golfe avec une flotte de l'empereur d'orient, demeura dans un port des Venitiens sans rien faire, & ayant appris la victoire du connétable, il fit une treve jusqu'au mois d'Août suivant avec le roi d'Italie, qui apparemment appuyoit dans les isles de Venise un parti contraire à celui de l'empereur, & ce commandant s'en retourna à Constantinople. Les ambassadeurs de Perse qui avoient appréhendé que ces différends ne retardassent ou n'embarrassassent leur retour, & qui en attendoient en effet la décision, s'embarquerent aussi pour reprendre le chemin de leur pays.

Ce ne fut pas seulement sur les côtes d'Italie que les François combattirent les Maures. Ils firent encore une autre expédition en Espagne, que les autres généraux conduisirent avec bien de la prudence, & où les troupes firent paroître beaucoup de valeur. Le roi d'Aquitaine avoit résolu d'y marcher en personne; mais il en fut empêché par les avis qu'il

*Les François
désont les Maures
sur les côtes d'I-
talie.*

*Eginard in An-
nal.*

Vita Ludovici Pii

reçut de l'empereur son pere , qui l'avertit qu'une flotte de Normans avoit passé dans la Manche & faisoit voile vers les côtes d'Aquitaine pour y faire quelque descente. Il envoya promptement ses ordres sur toutes les côtes , afin qu'on se tint sur ses gardes , principalement aux embouchures des rivières. Il fit encore bâtir de nouveaux vaisseaux pour garder l'embouchure de la Garonne & de quelques autres fleuves , & fit cependant entrer son armée en Espagne , sous la conduite d'Ingobert que l'empereur avoit envoyé pour la commander.

L'armée étant arrivée à Barcelone, on y tint conseil de guerre, sur les moyens de passer l'Ebre, le long duquel les ennemis s'étoient campés pour couvrir Tortose & le reste du pays. On trouva que c'étoit une entreprise impossible de passer cette rivière en présence d'une armée aussi nombreuse que celle des Maures, & qu'à moins de quelque stratagème on ne pourroit ni les surprendre ni les forcer.

Il fut résolu que le général marcheroit avec la plus grande partie de l'armée vers l'embouchure de l'Ebre, afin d'attirer de ce côté-là toutes les forces & toute l'attention des ennemis, qu'on feroit partir la nuit le reste, pour aller tenter le passage de la rivière plus haut, en un endroit éloigné de trois journées de marche. On donna le commandement de ce corps au comte Ademar & au comte Bera gouverneur de Barcelone. Ils marcherent sans chariots & sans tentes pour ne point embarrasser leur marche. On avoit fait faire secrètement à Barcelone un assez grand nombre de bateaux qui se démontoient & se séparaient en quatre pièces, chaque pièce pouvoit être portée par un mulet, & ces bateaux étoient destinés à passer l'infanterie. Ces troupes, comme dans la précédente expedition, ne marchèrent que la nuit, & pendant le jour elles se cachaient dans les bois, dont les bords de l'Ebre étoient presque tout couverts, & il y avoit défense, sous peine de la vie, de faire du feu, de peur que la fumée ne donnât lieu à quelque alarme. Ils arriverent heureusement au lieu destiné, & passerent la rivière dans leurs bateaux, sans que personne s'y opposât, & l'on fit passer les chevaux à la nage. Jusques-là les ennemis ne s'étoient aperçus de rien, & ces troupes commençoient à marcher pour venir surprendre le camp des Maures du côté qu'il

n'étoit nullement retranché ni gardé, quand un hasard les découvrit.

807.

Comme le général des Sarrafins gouverneur de Tortose, nommé Abaidon, étoit campé sur le bord de l'Ebre vers son embouchure, des soldats Maures se baignoient souvent dans ce fleuve : un d'entr'eux vit en se baignant vers le milieu de la riviere, une assez grande quantité de fiente de cheval, que la riviere emportoit à la mer : « Que veut dire cela, dit-il à ses camarades ? Ce n'est point là de la fiente d'ânes sauvages ni d'autres bêtes fauves, il faut qu'il y ait de la cavalerie au haut de la riviere, » & puis ayant examiné de plus près la chose, il trouva dans cette fiente des grains d'avoine, qui lui ôtèrent tout doute là-dessus. Il alla trouver son général, à qui il donna cet avis. Il en profita, & fit sur le champ monter deux de ses gens sur deux chevaux très-vîtes, pour aller à la découverte.

Ils ne furent pas fort loin sans rencontrer les troupes Françoises, qui s'avançoient à grands pas vers le camp. Ils retournerent à toutes jambes en donner avis au général, qui voulut mettre son armée en bataille, pour faire tête aux François : mais cette nouvelle répandit une telle frayeur dans tout le camp, que les soldats, sans écouter ni les menaces ni les ordres des officiers, commencerent à fuir, abandonnant les bagages & les munitions ; de sorte que le général fut contraint de se retirer lui-même. Les François en arrivant au camp, furent fort surpris de n'y point rencontrer d'ennemis, profiterent de tout ce qu'ils y trouverent, & passerent la nuit dans les tentes des Sarrafins.

Ils les défont encore en Espagne.

Cependant l'émir Abaidon rallia la plus grande partie de ses soldats revenus de leur terreur, & s'avança dès le lendemain vers le camp pour y surprendre les François, qu'il croyoit trouver occupés au pillage : mais il se trompa, il les trouva en bataille, résolus de l'attendre, & postés avantageusement pour suppléer à leur petit nombre. Il les attaqua avec vigueur : mais il fut repoussé & mis en déroute avec un très-grand carnage. Ce succès fit espérer au général Ingobert d'emporter Tortose, & il en forma le siege : mais après y avoir consumé inutilement plusieurs jours, il le leva.

Vita Ludovici Pii.

Louis l'assiégea en personne l'année suivante ; la prit par capitulation après quarante jours de siege, & en envoya les clés

808.

à l'empereur son pere , alors occupé d'une nouvelle guerre du côté du nord.

Les conquérans en poussant leurs conquêtes , & en subjuguant leurs ennemis , s'en font toujours de nouveaux. Charlemagne avoit enfin parfaitement soumis les Saxons , & s'étoit rendu maître paisible dans leur pays , tant en deçà qu'au-delà de l'Elbe. En avançant vers le nord à droite , dans le pays aujourd'hui appelé Meklebourg , étoient les Abodrites , peuples jusqu'alors fideles à la France. Plus à gauche dans cette langue de terre , qui s'avance entre la mer Baltique & l'ocean Germanique , étoient les Normans ou Danois. Nos anciens historiens donnent ces deux noms aux peuples du Danemarc , quoiqu'à parler proprement , les Normans dont le nom signifie homme du nord , fussent habitans de la Norvege. Mais soit que les Danois fussent une colonie de ces Normans ou Norvégiens ; soit qu'ils fissent ensemble leurs courses sur les terres de France , on désigne dans l'histoire les uns & les autres par le nom de Normans , & je suivrai aussi cet usage dans la mienne.

Godefroi roi de Danemarc , fait une irruption dans le pays des Abodrites.

Ces Danois étoient gouvernés par un roi nommé Godefroi ; dont j'ai parlé , prince puissant par le nombre d'hommes dont son pays étoit peuplé , & par la multitude de ses vaisseaux , qui tenoient toujours en alarmes toutes les côtes de Germanie , de France , d'Angleterre & d'Ecosse. D'ailleurs homme vaillant & bien résolu à ne pas laisser prendre pié aux François dans ses états. Il eut même la hardiesse de leur déclarer la guerre , & ce fut en se jettant dans le pays des Abodrites , d'où il chassa le duc Thrasicon , que Charlemagne y avoit établi peu d'années auparavant. Il fit pendre un autre duc nommé Godalaibe , qui avoit voulu s'opposer à son passage , & contraignit une grande partie du pays à le reconnoître pour roi , & à lui payer tribut. Cette conquête lui coûta beaucoup de monde & des plus considérables de son armée , entr'autres un de ses neveux , qui fut tué à l'attaque d'une petite place qu'on ne nomme point.

L'empereur sur les nouvelles de cette irruption , & appréhendant que ce roi ne voulût passer l'Elbe , fit partir aussi-tôt le prince Charles avec une armée : ce Prince étant arrivé sur l'Elbe , y fit bâtir un pont , & l'ayant fait passer à ses troupes , entra dans les pays qui s'étoient soumis à l'ennemi , & y porta par-tout la désolation.

Godefroi

Godefroi ayant appris la marche du prince Charles, retourna sur ses pas. Il fit raser un port appelé Reric, qu'il avoit sur l'océan Germanique, pour n'être pas obligé de le défendre contre l'armée François, & en transporta tous les marchands & tous les magasins à Sliestorff, aujourd'hui Sleswic dans le Jutland. Mais pour plus grande sûreté, & pour fermer entièrement l'entrée de ses états aux François, il fit élever une haute muraille, qu'il fortifia de bonnes tours sur la rive septentrionale de l'Eider en deçà de Sleswic, & qui occupoit tout l'espace de cette langue de terre, qui est entre la mer Baltique & l'océan Germanique : & afin que cette muraille pût être plus aisément gardée, il n'y fit faire qu'une seule porte pour le passage des charriots, & pour tout ce qu'il voudroit faire sortir de son royaume ou y laisser entrer. Il fit tracer tous ces travaux en sa présence, partagea ses troupes pour y travailler & pour couvrir les travailleurs, en cas que les François voulussent les inquiéter, & l'ouvrage fut fait en peu de temps. Charles ne voyant plus d'ennemis en campagne, s'en retourna après avoir fait construire deux forts sur l'Elbe, pour arrêter les courses des Normans & des Vilfes qui s'étoient joints à eux dans cette guerre.

808.

Eginard. in Annal.

Ce fut durant cette expédition qu'Eadulfe roi de Nortumberland dans la grande Bretagne, détrôné & chassé de son royaume par ses sujets, vint se jeter entre les bras de Charlemagne, qui le reçut à Nimegue, & lui conseilla de faire le voyage de Rome, pour engager le pape à ménager conjointement avec lui son retour, & la chose lui réussit. Le pape qui étoit toujours Leon III. joignit son autorité à celle de l'empereur, & les envoyés de l'un & de l'autre agirent si efficacement, que dès la même année Eadulfe fut rétabli.

Charlemagne rétablit sur le trône Eadulfe roi de Northumberland. Eginard in Annal.

Cependant les brouilleries & les divisions des Venitiens duroient toujours, & la treve que le général Nicetas avoit faite avec le roi d'Italie étant expirée, on recommençoit les actes d'hostilité de part & d'autre. La flotte Greque étoit revenue dans les isles des Venitiens, sous la conduite d'un nouveau général nommé Paul, qui en fit un détachement pour venir attaquer Comachio, ville située dans une baie vers l'embouchure du Pô, à quelques lieues de Ravenne. Les Grecs ne furent pas plutôt descendus pour en former le siège, que la garnison

809.

Eginard, ad an. 809.

qui étoit nombreuse ayant fait une grande sortie , les mit en déroute , & les obligea à regagner promptement leurs vaisseaux , & à se retirer dans les isles de Venise.

Ce désavantage fit résoudre le général Paul à faire des propositions de paix au roi d'Italie , l'assurant qu'il avoit ordre de son maître de les faire. Pepin voulut bien les écouter : mais deux des plus considérables Venitiens Wilhaire & Beot , à qui l'histoire donne la qualité de ducs , qui ne vouloient pas que la paix se fît entre les deux empires , firent tout leur possible pour la traverser : si bien que Paul s'étant persuadé qu'ils en vouloient à sa vie , sortit promptement des isles sans rien conclure. Ces deux ducs étoient les chefs du parti François , & ceux-là mêmes qui étoient venus trois ans auparavant trouver Charlemagne avec les envoyés de Dalmatie , pour se mettre sous sa protection , en secouant le joug de l'empereur d'orient. Les Grecs se dédommagerent de la déroute de Comachio , en pillant la ville de Populoni , c'étoit celle qu'on appelle aujourd'hui Piombino , d'autres Porto Ferrato , d'autres Porto Baratto. Les Maures d'Espagne profitant de ces divisions des princes chrétiens , firent une descente dans l'isle de Corse , y surprirent la ville d'Aleria le samedi saint , & en enleverent tous les habitans pour les faire esclaves , excepté l'évêque & quelques vieillards dont ils ne voulurent pas se charger. C'est là tout ce qui se passa cette année-là en Italie par rapport aux François.

Vita Ludovici Pii.

Les affaires d'Espagne ne leur furent pas plus heureuses , & ils s'étoient laissés surprendre dans Tortose durant l'hyver. Le roi d'Aquitaine voulut la reprendre dans cette campagne , il l'assiégea ; mais désespérant de la pouvoir emporter , il leva le siège , & revint en Aquitaine sans avoir rien fait de mémorable. Le siège de la ville d'Huesca , tant de fois prise , & tant de fois perdue , ne réussit pas mieux , le comte Heribert en leva aussi le siège , & déchargea son chagrin sur tout le pays d'alentour , qu'il ravagea entierement avant que de repasser les Pyrénées.

Du côté du nord , le roi de Danemarck tout fortifié & tout retranché qu'il étoit dans son royaume , entouré de la mer & de la forte muraille qu'il avoit élevée entre les deux mers , pensa néanmoins à appaiser Charlemagne. Il savoit que la maxime

constante de ce prince à l'égard des peuples de Germanie, avoit toujours été de ne laisser jamais impunies les moindres insultes qu'il auroit reçues, soit de ses vassaux, soit de ses voisins. Il ne doutoit pas que si-tôt que les affaires d'Italie & d'Espagne permettroient aux François d'en retirer une partie de leurs troupes, il ne les eût sur les bras, & n'en fût attaqué par mer & par terre. Il fit donc dire à Charlemagne par quelques marchands François, qui trafiquoient avec les Danois, qu'il avoit appris qu'on étoit fâché contre lui à la cour de France, de ce qu'il étoit entré avec une armée dans le pays des Abodrites; que ce qu'il avoit fait n'étoit que des reprefailles, & qu'ils l'avoient insulté les premiers; qu'il étoit bien aise de convaincre l'empereur que ce n'étoit pas lui qui avoit rompu la paix, & qu'il le prioit de consentir à une conférence sur la frontiere des deux états. Ils y envoyèrent en effet chacun de leurs députés, qui s'assemblerent à Badonfliet, au-delà de l'Elbe, mais ce fut en vain: tout se termina à faire des plaintes de part & d'autre, & le roi de Danemarck ayant refusé de faire aucune satisfaction, on se retira chacun chez soi sans rien conclure.

809.

Eginard. in Ann.
nal. ad an. 809.

Aussi-tôt les hostilités recommencerent: Thrafricon duc des Abodrites, suivant les ordres de Charlemagne, s'étant fait joindre par un grand nombre de Saxons, entra dans le pays des Vilfes & des Esclavons, appelés Smeldinges, qui s'étoient joints l'année d'auparavant au roi de Danemarck, & porta par-tout le ravage. Il prit & ruina la principale ville des Smeldinges, & reconquit tout le pays qui s'étoit soumis par force à ce prince. Thrafricon fut tué quelque temps après en trahison à Reric par les Danois.

Le roi Normand aussi fier que prudent, inquiétoit Charlemagne; ce prince étoit averti des vastes desseins qu'il méditoit; qu'il ne prétendoit pas moins que de venir conquérir la Saxe & la Frise, & se rendre ensuite maître de toute la Germanie, & qu'il avoit eu la hardiesse de dire qu'on le verroit en peu de temps à la tête de ses Normans devant Aix-la-Chapelle, défier au combat le fameux roi des François.

Charlemagne qui n'avoit point encore eu d'ennemi aussi hardi que celui-là, le jugea assez redoutable pour prendre contre lui des précautions extraordinaires. Il le prévint, & ayant fait marcher au-delà de l'Elbe une grande armée, sous

*Il fait bâtir une
forteresse pour
empêcher les cour-
ses des Danois.*

Eginard. in vita
Car. M.

809.

la conduite du comte Egbert , comme s'il eût voulu la faire entrer en Danemarck , il ordonna à ce général de se saisir de certains passages , pour empêcher les Danois de s'avancer vers l'Elbe , & d'employer son armée pendant toute la campagne à bâtir une forteresse sur la riviere de Sturie , en un lieu nommé Effesfelt. L'ordre fut exécuté , & la forteresse fut en état de défense au mois de Mars suivant. Cette précaution ôta l'envie au roi des Normans de passer l'Elbe pour entrer dans la Saxe , & il porta ailleurs ses entreprises , comme je le dirai bientôt.

Dispute en France touchant la procession du Saint-Esprit.

Ces soins militaires dont les affaires de Germanie , d'Espagne & d'Italie , occupoient Charlemagne , ne l'empêchoient point de veiller au repos de l'église , & de prevenir les différends qui pouvoient le troubler. Il s'éleva alors en France une dispute sur un point qui fit encore plus de bruit quelques siècles après ; c'étoit touchant ce qu'on appelle en théologie la procession du Saint Esprit , savoir s'il procede du pere & du Fils , ou seulement du Pere.

Les peres des quatre premiers siècles avoient parlé communément d'une maniere qui supposoit ce dogme. Theodoret au contraire, l'église ne s'étant pas encore expliquée nettement sur ce sujet , osa le traiter de dogme impie , suivant l'opinion de son maître Theodore de Mopsueste , si fameux par ses erreurs , & dont le symbole qui contient celle-là , fut condamné au concile d'Ephese , mais pour d'autres raisons. Le premier concile de Constantinople tenu contre les Ariens & les Macedoniens , avoit ajouté au symbole de Nicée , que le Saint-Esprit procedoit du pere , *qui ex Patre procedit* , mais sans décider s'il procedoit aussi du Fils. Au cinquieme & au sixieme siècle , les églises d'Espagne sachant par quelques lettres des papes quel étoit le sentiment de l'église Romaine sur cet article , ajoutèrent au symbole de Nicée & de Constantinople ce mot *Filioque* , *qui ex patre Filioque procedit* , qui exprime distinctement cette vérité , que le Saint-Esprit procede du Pere & du Fils.

La formule de foi que Gregoire de Tours a mise à la tête de son histoire , où ce dogme est en termes exprès , montre que c'étoit dès-lors la doctrine des églises des Gaules. En l'année 767. sous le règne de Pepin on traita de cette matiere

dans le concile de Gentili, dont les actes sont perdus. Enfin sous Charlemagne on n'étoit gueres partagé là-dessus, jusqu'à ce qu'un moine de Jerusalem nommé Jean, qui étoit du sentiment contraire, eut proposé ses doutes, & attiré dans son parti plusieurs théologiens. Soit que ce moine fût venu en France, soit que le commerce que les François avoient alors à Jerusalem à la faveur du roi de Perse, eût fait de-là passer cette théologie dans le royaume, on commença à remuer cette question, savoir si c'étoit une chose très-constante que le Saint-Esprit procedât du Pere & du Fils.

Charlemagne la crut assez importante pour mériter d'être examinée par un concile: il le convoqua à Aix-la-Chapelle, & ordonna qu'on y proposât ce qui se pouvoit dire de part & d'autre. La question se réduisoit à deux points. Le premier, si en effet il étoit de la foi que le Saint-Esprit procedât du Pere & du Fils, ou seulement du Pere. Le second, si supposé que ce fût-là la créance catholique, les églises de France & d'Espagne avoient eu droit de l'inferer au symbole de Constantinople, en y ajoutant cette parole *Filioque*, & s'il étoit à propos pour l'uniformité, de faire chanter ce symbole dans toutes les églises de l'empire François avec cette addition. Chacun dit ses raisons dans le concile, & l'empereur qui y assista, trouva la chose si difficile à décider, tant pour la créance que pour l'usage, qu'il ne voulut pas qu'on prononçât avant que d'avoir pris l'avis du pape.

Il envoya donc à Rome pour faire vuider cette question, Bernard évêque de Vormes, Jessé évêque d'Amiens, & Adelar abbé de Corbie. Le pape Leon III. eut avec eux diverses conférences sur ce sujet, où ces prélats qui étoient du sentiment reçu communément en France, lui proposerent d'abord les passages de l'écriture & des peres, qui prouvoient que le Saint-Esprit procede du pere & du Fils, & les difficultés que l'on pouvoit faire contre ce sentiment.

Le pape leur répondit, qu'il étoit si persuadé que le sentiment des églises de France étoit le véritable; & qu'il étoit de la foi que le Saint-Esprit procedoit du Pere & du Fils, qu'il sépareroit de sa communion quiconque entreprendroit de soutenir le contraire.

Après cette réponse ils lui firent cette autre question;

V ij

809.

L'empereur assemble un concile à Aix-la-Chapelle sur ce sujet. Ado. Regino.

Il envoya à Rome pour avoir l'avis du pape.

Tom. II. Conc. Gall.

» Puisque vous êtes persuadé que c'est-là un article de foi , ne
 » sommes-nous pas obligés d'en instruire les peuples ? Sans
 » doute , répliqua le pape.

» Puisqu'ainsi est , reprirent les prélats , que pensez-vous
 » d'un autre point qui regarde l'usage & la pratique des églises
 » de France ? Dans plusieurs de nos églises on chante le
 » symbole de Constantinople avec l'addition du mot *Filioque* ,
 » qui exprime nettement ce dogme. Il y en a quelques-autres
 » où cette addition n'a pas encore été faite. Trouverez-vous
 » qu'il y ait quelque inconvénient à faire chanter par-tout ce
 » symbole avec cette addition ? »

» Ce n'est pas mon avis , répartit le pape. Il ne faut rien
 » innover : le second concile général n'a point mis ce mot
 » dans sa formule : d'ailleurs le concile de Chalcédoine & les
 » autres ont fait des défenses expresses de rien ajouter aux
 » formules de foi. Il faut s'en tenir à ce qu'ils ont prescrit ,
 » & il est à propos qu'on efface cette addition dans les missels
 » des églises où elle a été faite. »

Sur cette réponse ils représenterent au pape que ce retranchement pourroit causer du scandale , & que s'il le faisoit , les peuples bien loin de regarder cet article comme un article de foi , tel qu'il étoit , cela leur donneroit lieu de se persuader que la créance de l'église y étoit contraire : puisqu'on le retranchoit du symbole , c'est-à-dire , de la regle de leur créance ,

Le pape leur dit que l'inconvénient qu'ils lui proposoient méritoit qu'on y fit attention , & après avoir raisonné sur cela quelque temps avec eux , il trouva un tempérament qui fut , non pas de faire effacer avec éclat cette addition dans les églises où elle étoit en usage , mais de cesser d'abord de s'en servir dans la chapelle du roi , lorsqu'on y chanteroit le symbole , & de dire qu'on en usoit ainsi pour se conformer à l'église de Rome , où cette addition n'étoit point en usage ; & qu'ensuite insensiblement les autres églises se conformeroient à l'usage de la chapelle royale , & ôteroient de leur symbole une parole , qui toute véritable qu'elle étoit , y avoit été ajoutée sans autorité.

Anastasio in
 Leone.

Le pape fit plus : car pour montrer le respect qu'il avoit pour les conciles généraux , & en particulier sur ce point-là , il fit faire deux tables d'argent , & par son ordre on grava le

Symbole en Grec sur l'une, & en Latin sur l'autre, sans l'addition *Filioque*, & on les plaça dans l'église de saint Pierre auprès du tombeau de ce saint.

809.

L'histoire ne marque point si, suivant l'avis du pape, on retrancha l'addition dans la chapelle royale : mais les églises de France, aussi-bien que celles de Germanie & d'Espagne, demeurèrent dans leur pratique. Le schisme de l'église Grecque, dont le patriarche Photius fut l'auteur quelque temps après, donna lieu de disputer de nouveau, & sur le dogme, & sur l'usage de l'addition. L'église Romaine dans l'onzième siècle se conforma elle-même sur ce point-là aux autres églises. Enfin le dogme fut décidé authentiquement dans le concile de Florence, & l'usage de l'addition justifié & autorisé.

Le concile d'Aix-la-Chapelle fut tenu sur la fin de l'année 809. La suivante vit la guerre s'allumer plus vivement que jamais dans toutes les frontières de l'empire François, en Espagne, en Italie, en Germanie, par mer & par terre.

La guerre se rallume en plusieurs endroits.

Aureole, comte & gouverneur pour la France de la frontière d'Espagne, appelée communément la marche Espagnole, mourut sur la fin de l'année. Amaroz qui commandoit pour le roi de Cordoue dans Saragosse & dans Huesca, prit cette occasion pour s'emparer de toute cette frontière, mieux gardée jusqu'alors par la vigilance d'Aureole, que par les troupes qui y étoient en petit nombre. Amaroz après s'être saisi de la plupart des places de défense, y mit garnison. Ce n'étoit pas pour augmenter la domination du calife qu'il avoit fait cette entreprise, c'étoit au contraire pour secouer le joug de ce prince, & se faire un petit état composé des villes de Saragosse, d'Huesca & des autres places & territoires qui en dépendoient, & de ce qu'il venoit d'enlever à la France. Mais comme il lui eût été impossible de se soutenir contre deux ennemis aussi puissans que les deux princes qu'il avoit si insollement offensés en même-temps par ce procédé, il envoya sur le champ un de ses confidens à Charlemagne, pour le prier de ne lui point faire mauvais gré de ce qu'il avoit fait ; qu'il ne s'étoit saisi du gouvernement d'Aureole, que pour y unir celui de Saragosse, d'Huesca & des autres places dont il étoit maître, & soumettre toutes ces villes à la domination de France, de laquelle il vouloit désormais être vassal, & dé-

Eginard, in Annal. ad an. 810.

810.

Vita Ludovici Pii.

pendre entierement ; il supplioit l'empereur d'approuver sa conduite, & d'agréer les hommages & l'obéissance qu'il prétendoit lui rendre avec toute la fidélité possible.

Peu de temps après le roi d'Aquitaine fut averti que les Gascons faisoient des cabales dans leurs montagnes, & qu'une grande partie étoit résolue de secouer le joug des François.

Les nouvelles d'Italie n'étoient pas moins fâcheuses. Le parti des Grecs avoit prévalu dans le pays de Venise, & on s'y étoit déclaré en faveur de l'empereur d'orient contre le roi d'Italie. Pepin résolu de s'en venger, assembla le plus de troupes qu'il lui fut possible, & fit venir la meilleure partie de celles qu'il avoit dans la Sardaigne & dans l'isle de Corse : ce qui ayant été sù en Espagne, les Sarrafins ne manquerent pas de se mettre en mer avec leur flotte, & de venir faire une descente en Sardaigne, d'où après quelque pillage, ils s'en allerent à l'isle de Corse, qu'ils subjuguèrent presque toute entière.

Enfin, Charlemagne étant encore à Aix-la-Chapelle, où il faisoit ses préparatifs pour la guerre qu'il vouloit faire au roi des Normans, apprit qu'il en avoit été prevenu, & que l'armée de ce prince étoit déjà dans la Frise. Je vais raconter par ordre la suite de tous ces divers mouvemens. Je commence par ceux d'Espagne.

Les François reprennent la frontiere d'Espagne qui leur avoit été enlevée.

Eginard. in Anal.

Charlemagne après avoir écouté l'envoyé de l'émir Amaro; le lui renvoya avec un homme de sa part, chargé de lui proposer les conditions auxquelles on vouloit bien dissimuler l'insolence de son entreprise, & le recevoir en qualité de vassal de la couronne de France. L'émir ne trouva pas ces conditions aussi avantageuses qu'il l'auroit souhaité, & pria Charlemagne d'agréer qu'il traitât de cette affaire avec les comtes préposés à la garde de la frontiere de France, qui connoissoient par eux-mêmes l'état du pays & des affaires : Charlemagne y consentit. On ne put rien conclure après bien des conférences, cet homme cherchant à n'avoir qu'une dépendance apparente de la France, & qu'autant qu'il lui seroit nécessaire pour obtenir du secours, & se rendre redoutable au calife : mais ce prince ayant lui-même envoyé des ambassadeurs à Charlemagne, & fait la paix avec lui, pressa vigoureusement le rebelle, & l'obligea à se renfermer dans Huefca, tandis que les François se remirent en possession de ce qui

qui leur avoit été enlevé. On ne dit pas ce que devint Amaro.

810.

Vita Ludovici Pii.

Sur les mêmes frontieres d'Espagne, le roi d'Aquitaine s'avança jusqu'à Dax, & envoya ordre aux chefs des Gascons montagnards de l'y venir trouver. Comme ils virent bien en recevant cet ordre, que leurs menées avoient été découvertes, ils refuserent d'obéir, prévoyant qu'on ne les appelloit que pour les punir, ainsi le roi fut obligé d'entrer dans les montagnes, où il fit ravager tout le pays. Ces montagnards espéroient bien se venger sur l'armée, quand elle repasseroit les monts, & avoient disposé par-tout des embuscades. Mais le roi donna ses ordres pour marcher avec toute la précaution possible.

La premiere troupe de Gascons qui parut fut dissipée, & on ne put en prendre qu'un seul, qui fut pendu sur le champ : on fit en même-temps savoir aux autres qu'on traiteroit de même sans aucun quartier, tous ceux qu'on prendroit : on se saisit aussi de plusieurs de leurs femmes & de leurs enfans pour servir d'otages pendant la marche ; de sorte que l'on repassa sans aucune perte. Mais la guerre d'Italie fut beaucoup plus vive.

Pepin attaqua les Venitiens par terre & par mer, les battit par-tout, & obligea leurs ducs à demander quartier, & à se soumettre à sa domination. Ensuite il envoya sa flotte sur les côtes de Dalmatie ; mais Paul gouverneur de l'isle de Cephallonie pour l'empereur d'orient, ayant paru avec la sienne beaucoup plus forte, celle de Pepin se retira sans rien entreprendre davantage. Cette guerre finit cette même année par un traité de paix conclu à Aix-la-Chapelle, où l'empereur Nicephore avoit envoyé des ambassadeurs à Charlemagne. Par ce traité Venise fut rendue à l'empereur d'orient.

*La paix est conclue entre les deux empires.
Eginard.*

De toutes ces guerres que Charlemagne fut obligé de soutenir en même-temps cette année, la plus pressante, la plus dangereuse, & qui l'inquiétoit le plus, étoit celle que lui faisoit dans la Germanie Godefroi roi des Normans. Ce Prince s'étoit de nouveau ligué avec les Vilfes, qui faisoient, comme j'ai dit, partie de la nation Esclavonne, & qui habitoient au-delà de l'Elbe. Le fort que Charlemagne avoit fait bâtir l'année précédente sur le bord de l'Elbe, l'avoit empêché de tenter

810.

le passage de cette rivière, & d'exécuter le dessein qu'il avoit eu de faire irruption dans le milieu de la Saxe. Les Vilses eurent cependant ordre de tenir de ce côté-là les François en échec, & lui se campa avec une armée sur les frontieres de son état, comme pour marcher vers l'embouchure de l'Elbe : mais la largeur de la rivière, & les François campés sur l'autre bord, lui en rendoient le passage impossible. Ce n'étoit pas là aussi où ce roi vouloit faire tomber le fort de la guerre.

Eginard. in Anal. ad an. 810.

Les François & les Frisons sont battus par les Normans.

Il avoit une infinité de vaisseaux en mer qui couroient impunément sur les vaisseaux de presque toutes les autres nations. Il leur commanda de se rassembler tous au temps qu'il leur marqua, dans les ports de Normandie, c'est ainsi que notre ancien historien appelle le Danemarc.

Il les remplit de troupes avec beaucoup de promptitude, & les fit partir subitement au nombre de deux cents. Cette armée fit voile vers la Frise, s'empara des isles qui la bordent, & profitant de la consternation où cette attaque imprévüe jetta les peuples, elle passa dans le continent. Les Frisons & les François ayant fait un corps d'armée à la hâte, allerent au-devant des Normans : mais ils furent défaits, plusieurs places se rendirent, & se soumirent au tribut qu'on les obligea de payer sur le champ pour la premiere fois. Les Vilses de leur côté attaquèrent le fort de Hobucchi sur l'Elbe, que quelques-uns croyent être Hambourg, & l'emporterent : il étoit défendu par les Saxons orientaux, sous le commandement du comte Odon.

De si fâcheuses nouvelles obligerent l'empereur d'envoyer des ordres pressans, pour faire avancer ses vaisseaux & ses troupes de terre. Il alla attendre celles-ci en un lieu nommé Lippenheim, au-delà du Rhin. Si-tôt qu'elles y furent assemblées, il s'avança vers l'ennemi, & se posta aux conflans de la rivière d'Alre & du Vesper, attendant l'arrivée du roi des Normans, qui s'étoit vanté de faire tout son possible pour en venir aux mains avec Charlemagne en personne : mais l'empereur fut bien surpris d'apprendre que l'armée ennemie s'étoit embarquée, & que la flotte avoit fait voile vers le Danemarc. La cause de cette prompte retraite fut que le roi de Danemarc avoit été assassiné par un de ses gardes. Cette mort finit la guerre, car Hemminge fils de ce Prince lui ayant suc-

cedé, voulut avant toutes choses faire la paix avec l'empereur, & la fit sans rien prétendre sur les nouvelles conquêtes que son pere venoit de faire.

810.

Charlemagne fut ravi de cette paix : car de tous les ennemis de l'empire François, il regarda toujours les Normans comme les plus dangereux. Un ancien auteur de sa vie raconte à ce sujet, que comme ce prince étoit un jour dans une ville maritime du Languedoc, on vit paroître pendant son dîner quelques vaisseaux qui envoyoit leurs chaloupes à terre en divers endroits, comme pour reconnoître le pays. Chacun disoit sa pensée sur ces vaisseaux : les uns les prenoient pour des vaisseaux marchands d'Afrique, les autres pour des marchands Anglois, les autres pour des Juifs. L'empereur seul connut à la structure des vaisseaux & à l'adresse de la manœuvre, que c'étoit des pirates Normans, & dit que ces navires étoient plus remplis d'ennemis que de marchandises : on en fut assuré par quelques barques qu'on fit sortir du port pour les voir de plus près.

Monachus Sangallensis.
L. 2. c. 22.

Les Normans voyant tant de mouvemens sur le rivage, & quantité de troupes qui se répandoient de tous côtés, jugerent que l'empereur étoit là, & au lieu de faire descente, prirent le large (a). Ce prince étant toujours à la fenêtre pour les considérer, laissa couler quelques larmes, dont ses courtisans furent surpris, sans qu'ils osassent lui en demander la cause. Il la leur découvrit lui-même : » Si ces gens-là, leur dit-il en » soupirant, osent menacer les côtes de France de mon vivant, que feront-ils après ma mort ? « Sa prédiction ne fut que trop véritable, & nous la verrons accomplir d'une manière bien funeste à la France.

Mais il eut des sujets présens de larmes en cette même année 810. dont je raconte l'histoire, qui lui en firent verser en bien plus grande abondance. Il perdit dans l'espace d'un mois deux de ses enfans ; savoir, la princesse Rotrude, c'est celle qui avoit été autrefois destinée pour épouse à l'empereur Constantin. Il la pleuroit encore lorsqu'on vint lui apporter la nouvelle de celle de son fils Pepin roi d'Italie, qui mourut à

Mort de la princesse Rotrude, & de Pepin roi d'Italie.

Eginard, in Annal. ad an. 810. & in vita Caroli M. Theganus cap. 5.

(a) Le moine de saint Gal remarque à cette occasion, que les Normans donnoient à Charlemagne le nom de Char-les Martel. C'étoit à cause de la vigueur avec laquelle il domptoit ses ennemis, & de la force de son bras.

810.

l'âge de trente-trois ans. Ces morts l'affligèrent d'une manière qui auroit diminué l'idée qu'on avoit de sa fermeté & de la force de son esprit, si la bonté de son cœur n'avoit un peu servi à l'excuser. Pepin étoit un prince dont l'histoire ne nous marque aucun défaut, & nous fait remarquer le grand respect & l'extrême attachement qu'il avoit pour l'empereur son pere, avec beaucoup de courage & d'habileté dans la guerre.

Il laissa six enfans, un fils & cinq filles. Charlemagne fit ce jeune prince nommé Bernard, roi d'Italie : les cinq filles furent amenées en France, où il les fit élever à sa cour avec beaucoup de soin.

Charlemagne après avoir conclu la paix avec Arface ambassadeur de l'empereur Nicephore, fit partir peu de temps après ses ambassadeurs pour en aller faire signer & ratifier le traité à Constantinople. Ces ambassadeurs furent Hatton, évêque de Basle, Hugue comte de Tours, Aion Lombard, comte de Frioul : il fit aussi aller avec eux un seigneur Sicilien nommé Leon, qui dix ans auparavant étoit tombé dans la disgrâce de l'imperatrice Irene, & s'étoit retiré à Rome auprès de Charlemagne : ce prince à l'occasion de la paix demandoit sa grace & son retour à l'empereur Nicephore : il lui envoya aussi Wilhaire, duc de Venise, pour en faire ce qu'il jugeroit à propos. Cet homme avoit d'abord pris le parti des François dans cette république contre l'empereur d'orient, & depuis il avoit trahi les François, & fait mille intrigues pour entretenir la discorde entre les deux empires : Pepin l'avoit fait prisonnier dans son expedition des isles de Venise, & l'avoit relegué en France.

811.

Les ambassadeurs arriverent à Constantinople, & y apprirent peu de temps après leur arrivée, la déplorable fin de l'empereur Nicephore. Ce prince avoit déclaré la guerre aux Bulgares, habitans d'un pays qui est aujourd'hui sous la domination du Turc, & dont Sophie est la capitale. Il pouffoit cette guerre avec beaucoup d'animosité, & le roi des Bulgares nommé Crume se voyant accablé, lui demandoit la paix avec toute la soumission possible, prêt à subir routes sortes de conditions, pourvu qu'on ne le dépouillât pas entierement, & qu'on lui laissât les thrésors qu'il avoit dans son palais.

Nicephore naturellement dur & avare ne vouloit rien écou-

ter. Le désespoir fit résoudre ce roi à périr au moins d'une manière glorieuse. Il ramassa une assez petite troupe de ses soldats, & vint la nuit donner sur le camp de Nicephore, qui n'ayant plus d'ennemi en campagne, n'étoit nullement sur ses gardes.

811.

Au premier bruit de cette attaque imprévue le désordre se mit dans l'armée. Le roi Bulgare marche droit à la tente de l'empereur, l'y surprend & l'y tue. Staurace fils de Nicephore fut fort blessé, & ce fut une déroute entière, qui rétablit les affaires des Bulgares.

Staurace fut salué empereur; mais aussi-tôt après dépossédé par Michel surnommé Rangabé son beau-frère, & mis dans un monastère. Michel ratifia le traité de paix fait entre Nicephore & la France, & envoya quelque temps après des ambassadeurs à Charlemagne pour le confirmer.

Zonare,

La paix qui avoit aussi été faite sur la fin de la campagne avec Hemminge nouveau roi des Normans, n'avoit été conclue qu'en général pour la cessation des hostilités, en faisant seulement de part & d'autre serment sur les armes, ancienne coutume des peuples de la Germanie qui s'observoit encore: mais la rigueur de l'hiver qui fut extrême cette année là, avoit empêché les conférences pour le détail des conditions. Le printemps ne fut pas plutôt venu, qu'on s'assembla sur la rivière d'Eider, qui sépare le Holstein d'avec le Jutland. Douze seigneurs François d'un côté & autant de seigneurs Normans de l'autre, conférèrent ensemble, & tout se termina à la satisfaction des deux partis.

Eginard. in Annal.

Charlemagne tenoit en même-temps l'assemblée générale à Aix-la-Chapelle, d'où il envoya trois armées en trois différents endroits de son état, une au-delà de l'Elbe, où elle châtia les Heilinons, qui étoient apparemment un canton des Esclavons, & rétablit le fort que les Vilses avoient forcé & rasé l'année d'auparavant; une autre armée fut envoyée en Pannonie, avec ordre à celui qui la commandoit, de terminer des différends qui étoient sur le point d'allumer la guerre entre les Huns ou Abares & les Esclavons leurs voisins. La troisième armée fut envoyée en Bretagne pour soumettre les Bretons, qui avoient depuis peu fait quelques révoltes: tous ces ordres furent exécutés avec exactitude & avec succès.

811.

*Mort de Char-
les fils aîné de
Charlemagne.*

Durant ce temps-là l'empereur alla sur les côtes, que nous appellons aujourd'hui les côtes de Picardie & les côtes de Flandre, voir à Boulogne & à Gand quantité de vaisseaux qu'il avoit fait bâtir depuis l'année précédente, à dessein d'augmenter les Flotes qu'il prétendoit opposer aux Normans. Il fit rétablir à Boulogne une ancienne tour qu'on croit être celle qu'on appelle aujourd'hui la tour d'ordre, pour servir de phare aux vaisseaux qui entreroient la nuit dans le port, & ordonna que le fanal y fût toujours allumé. De-là étant revenu à Aix-la-Chapelle, il eut encore la douleur d'apprendre la mort de son fils aîné le prince Charles. L'histoire ne nous dit rien ni du lieu ni de la manière de cette mort, non plus que du caractère de ce prince. Nous l'avons vû à la tête des armées gagner des batailles, & toujours fort soumis aux ordres de l'empereur son pere. C'est tout ce que nous en savons. Ainsi de trois princes fils de reines (car il en avoit quelques-autres) tous trois en état de regner, il ne restoit plus à Charlemagne de ses fils, qu'il destinoit au throne, que le seul Louis, roi d'Aquitaine, prince dont la conduite sage & soumise lui donnoit beaucoup de consolation, mais en même-temps par la crainte de le perdre comme les autres, il lui étoit un grand sujet d'inquiétude.

Eginard, in An-
nal. ad an. 812.

Quelques mois après la mort du prince Charles, arriverent les ambassadeurs de l'empereur Michel, pour confirmer le traité de paix. Ils firent à Charlemagne leur compliment en grec, selon la coutume, où ils affectèrent de lui donner plusieurs fois le titre, qui dans leur langue répondoit à celui d'empereur; ce que les prédécesseurs de Michel évitoient de faire autant qu'ils pouvoient *. Ils lui demanderent une de ses filles ou une de ses petites-filles en mariage pour le prince Theophylacte, fils de Michel, qu'il avoit associé à l'empire : mais cette proposition fut sans effet, & l'on ne sait point la raison de ce refus. Charlemagne leur mit en main le traité de paix avec une lettre pour l'empereur leur maître. Ils prirent leur route par Rome, où ils reçurent aussi de la main du pape une autre copie du même traité; de sorte que la qualité d'empe-

(a) Les empereurs d'orient donnoient volontiers à nos empereurs François le titre de ΠΑΙΣ, Rex; mais ce ne fut que par contrainte qu'ils leur donnoient celui de ΒΑΣΙΛΕΥΣ.

reur d'occident fut possédée désormais par Charlemagne d'une manière incontestable.

Après le départ des ambassadeurs, Charlemagne tint son parlement à Aix-la-Chapelle, où il fit reconnoître le jeune prince Bernard, fils de Pepin, pour roi d'Italie, & le fit partir avec le comte Vallon ou Vala, proche parent de ce jeune prince. C'étoit sur l'avis qu'une flotte de Sarrafins d'Afrique joints à ceux d'Espagne, qui par-là violoient le traité de paix fait deux ans auparavant avec la France; étoit prête à se mettre en mer, pour venir faire descente en Sardaigne & dans l'isle de Corse. Les troupes Sarrafines qui descendirent en Sardaigne furent entièrement défaites. Cette déroutte ôta l'envie aux autres de descendre dans l'isle de Corse, où ils virent bien qu'on les attendoit, & fut suivie d'un autre traité de paix avec ces infideles.

Grimoald, duc de Benevent, avoit aussi pris l'occasion de la mort de Pepin pour se révolter de nouveau: il fut obligé par la promptitude avec laquelle le comte Vallon marcha contre lui, à se soumettre, & n'obtint la paix qu'à condition d'un tribut de vingt-cinq mille sous d'or, qui faisoient près de deux cents mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui.

Enfin, cette même année là les Vilses au-delà de l'Elbe furent encore domptés, & les deux rois de Danemarc qui avoient succédé à Hemminge leur parent mort après une année de règne, envoyèrent aussi demander à l'empereur la confirmation du traité de paix fait avec leur prédécesseur: de sorte que de tous côtés tout fut tranquille dans l'empire François.

Le grand âge de Charlemagne, ses incommodités qui devenoient de jour en jour plus fréquentes, l'exemple de plusieurs empereurs, la tendresse qu'il avoit pour son fils, lui firent prendre la résolution de l'associer à l'empire, & de joindre au titre de roi qu'il lui avoit déjà donné depuis long-temps, celui d'empereur d'occident. Une violente attaque de goutte dont il fut pris étant à la chasse dans la forêt d'Ardenne, lui fit hâter l'exécution de ce dessein.

Louis continuoit de se faire adorer dans l'Aquitaine par la douceur de son gouvernement. Il joignit à cette bonté qui lui étoit naturelle, & à la valeur dont il avoit donné plusieurs preuves dans les guerres d'Espagne & de Germanie, une très-

812.

*Bernard fils de
Pepin est reconnu
roi d'Italie.*

*Eginard. in An-
nal. ad an. 813.*

Vita Ludovici Pii.

grande pitié & un très-grand zèle, qui lui firent principalement entreprendre la réforme du clergé d'Aquitaine, jusqu'alors très-déreglé, & il en vint à bout. Il fit bâtir quantité de monastères, & même pensa à imiter l'exemple de son oncle Carloman, qui avoit renoncé au monde pour se sanctifier plus sûrement dans la retraite. L'empereur son père loua ce dessein : mais il s'y opposa efficacement, lui faisant comprendre qu'il valoit beaucoup mieux se sanctifier dans l'état où la providence l'avoit mis, que de le quitter. Louis avoit destiné trois jours la semaine à donner audience à ses sujets, & à faire juger tous les procès en sa présence, ce qui se faisoit avec tant d'équité, qu'à peine entendoit-on la moindre plainte dans tout l'état contre le Prince. Archambaud un des secrétaires d'état de l'empire ayant été envoyé en Aquitaine par l'empereur pour quelques affaires, fut surpris de l'ordre qu'il vit dans tout ce royaume. Le récit qu'il en fit à Charlemagne le charma si fort, qu'il en pleura de joie, & dit à ses courtisans :
 » Rendons grâces à Dieu, & nous réjouissons de ce que ce
 » jeune homme est encore plus sage & plus habile que nous.

*Charlemagne
associe Louis roi
d'Aquitaine à
l'empire.*

*Theganus de
gestis Ludovici
Pii.
Chronic. Moissiac.*

Louis fut donc appelé à Aix-la-Chapelle, où Charlemagne avoit fait l'assemblée générale des évêques, des abbés, des ducs, des comtes & des autres seigneurs & principaux officiers de son état. Il leur déclara le dessein qu'il avoit d'associer son fils à l'empire, & leur demanda à chacun en particulier s'ils ne l'approuvoient pas ? Tous universellement y applaudirent, & s'écrièrent qu'il venoit d'une inspiration de Dieu.

Cette assemblée se tint au mois de Septembre, & l'on prit un dimanche pour la cérémonie du couronnement. Elle se fit avec autant de magnificence que de pitié. Tous les évêques, les abbés, les ducs & les comtes marchèrent en rang vers la belle église ou chapelle que Charlemagne avoit fait bâtir plusieurs années auparavant, & d'où est venu le nom d'Aix-la-Chapelle, que cette ville porte encore aujourd'hui. L'empereur suivoit revêtu de ses ornemens royaux, la couronne d'or sur la tête, & s'appuyant sur son fils. Etant arrivés à l'église, ils s'approchèrent l'un & l'autre du grand autel richement paré, sur lequel l'empereur fit mettre une autre couronne d'or. Après avoir tous deux prié Dieu assez long-
 temps

temps à genoux, l'empereur se leva, & ayant fait faire silence, il parla de la sorte à Louis.

» Le rang où Dieu vous eleve aujourd'hui, mon fils, vous
 » oblige plus que jamais à respecter sa puissance, à l'aimer, à
 » le craindre, & à vous rendre un observateur fidele de ses
 » commandemens. En devenant empereur, vous devenez le
 » protecteur des églises, & c'est à vous de faire en sorte qu'el-
 » les soient bien gouvernées : vous devez les défendre contre
 » la violence des méchans & des impies ; vous avez des sœurs,
 » vous avez des freres en bas âge, vous avez des neveux, &
 » d'autres parens, vous êtes dans l'obligation de les traiter
 » comme tels, de les aimer, & de leur faire toutes les graces
 » qu'ils peuvent attendre de leur prince, qui est leur maître,
 » mais en même-temps leur frere, leur oncle, leur parent.
 » Honorez les évêques comme vos peres, aimez vos peuples
 » comme vos enfans. Pour les méchans & les indociles, ne
 » craignez point d'employer l'autorité & la force pour les
 » contraindre malgré qu'ils en ayent, à rentrer dans la voie de
 » leur salut. Que les monasteres & les pauvres trouvent dans
 » votre bonté leur refuge & leur consolation. Choisissez des
 » juges & des gouverneurs craignans Dieu, & incapables de
 » se laisser corrompre par les présents. Ceux que vous aurez
 » honorés de quelque dignité, ne les en dépouillez jamais
 » sans un grand sujet, & vous-même rendez-vous irrépre-
 » hensible devant Dieu & devant les hommes.

L'empereur finit son discours en demandant à son fils s'il étoit résolu de gouverner ses états, suivant les regles qu'il venoit de lui prescrire. Le prince répondit qu'il se feroit toujours un plaisir de lui obéir, & qu'il espéroit que Dieu lui feroit la grace de ne pas s'écarter de la conduite qu'il venoit de lui marquer.

Alors l'empereur lui ordonna de prendre lui-même la couronne d'or qu'on avoit mise sur l'autel, faisant entendre par là qu'il la tenoit de Dieu seul, & de se la mettre lui-même sur la tête, ce qu'il fit. Ensuite, on célébra les divins mysteres avec une solennité & un appareil digne de la grandeur de cette cérémonie, & après la messe on retourna au palais dans le même ordre qu'on en étoit venu. Quelques jours après, les deux empereurs se separerent en s'embrassant tendrement &

813.

Il fait tenir plusieurs conciles.

avec larmes, comme s'ils eussent pressenti que c'étoit pour la dernière fois. Louis retourna en Aquitaine, où les peuples le reçurent d'une manière conforme à sa nouvelle dignité, qui augmenta de beaucoup leur respect & l'autorité du prince.

Charlemagne dans la suite s'appliqua plus que jamais à faire fleurir la piété & la discipline ecclésiastique dans le royaume. Il fit tenir cette même année-là pendant l'été plusieurs conciles à Arles, à Reims, à Mayence, à Tours & à Châlons-sur-Saône, dans lesquels par son ordre il fut recommandé, que dans toutes les églises on priât Dieu pour lui & pour le nouvel empereur. Il renouvela la paix avec les deux rois des Normans, à qui leurs guerres civiles ne permettoient pas de la rompre, quand ils l'auroient voulu faire. Mais les Sarrafins d'Espagne perdoient trop à l'entretenir avec la France pour la bien observer si long-temps.

La guerre se rallume entre les François & les Sarrafins d'Espagne.

Les pirates de cette nation regardoient la minorité du jeune roi d'Italie, comme un temps propre à renouveler le pillage des Isles de la Méditerranée, qui leur avoient rarement réussi sous le roi Pepin. Ils firent une irruption dans l'isle de Corse lorsqu'on y pensoit le moins, & enlevèrent un très-grand butin, & quantité de captifs. Le comte Hermangar gouverneur du Lampourdan étoit alors en mer avec une flotte qu'il commandoit : il fut averti de cette perfidie, & se mit en embuscade dans un port de l'isle de Majorque pour les attaquer à leur retour : il le fit avec succès, & leur prit huit vaisseaux, où il trouva près de cinq cents chrétiens qu'ils emmenaient en esclavage. Par ces hostilités la guerre fut de nouveau rallumée entre les deux nations, & quelque temps après les Mahométans eurent leur revanche, ayant surpris Civita-vechia, qu'ils pillèrent. Ensuite ils vinrent à Nice en Provence, qu'ils surprirent pareillement, & qu'ils désolèrent, & puis ils retournerent sur les côtes d'Italie, & firent descente en Sardaigne. Comme les habitans avertis de se tenir sur leurs gardes par le malheur de ces deux villes, étoient alertes, ils laissèrent faire la descente aux Sarrafins : mais ils ne les virent pas plutôt à terre, qu'étant venus donner sur eux tout-à-coup, ils les désfirent & les taillèrent en pièces.

Sur ces entrefaites il arriva un nouveau changement dans l'Empire d'orient. L'empereur Michel, prince simple &

peu ferme , déconcerté par les mauvais succès qu'il avoit eus contre les Bulgares , & devenu par-là méprisable à ses sujets , fut dépossédé par un de ses généraux nommé Leon , natif d'Armenie , & appelé communément dans l'histoire Leon l'Armenien , qui non content de le voir retiré dans un monastere , le relegua ensuite dans une isle du Peloponese. Les ambassadeurs que Charlemagne avoit envoyés à Constantinople n'arriverent qu'après la déposition de Michel , & traiterent avec Leon , qui en les congédiant , les fit accompagner par les siens , qu'il envoya à Charlemagne : mais ces ambassadeurs en arrivant , trouverent que l'empire d'occident avoit aussi changé de maître.

813.

Charlemagne sur la fin de Janvier de l'année 814. en sortant du bain , fut pris de la fièvre , & ensuite d'une pleurésie qui l'emporta en huit jours. Comme il voyoit son mal croître , & ses forces s'affoiblir de moment en moment , il se fit apporter le saint Viatique & l'Extrême - Onction par l'évêque Hildebole , maître de sa chapelle , & redoubla en cette extrémité la ferveur & la piété qu'il avoit fait paroître durant toute sa maladie. Il tomba le vingt-septieme de Janvier dans une espece d'agonie , qui dura le reste de ce jour-là & la nuit suivante. Le vingt-huitieme se sentant entierement défaillir , il fit avec peine le signe de la croix sur son front & puis sur son cœur , ferma les yeux , prononça encore ces paroles du Psalmiste : *Seigneur , je recommande mon esprit entre vos mains* , & dans ce moment il expira en la soixante-onzieme année de son âge , la quarante-septieme de son regne , la quarante-troisieme depuis la conquête de l'Italie , & la quatorzieme depuis qu'il avoit été couronné empereur.

814.

Mort de Charlemagne.

Eginard. ad an. 790.

Eginard in Annal. ad an. 814.

Theganus. cap. 7. Monachus Engolism. Cap. 24.

Eginard. in Annal.

Non-seulement nous avons des annales du regne de Charlemagne écrites par Eginard son secrétaire , témoin oculaire de la plupart des choses qu'il raconte : mais encore nous avons de la même main les traits les plus distinctifs de son caractère dans un ouvrage particulier composé après la mort de ce prince , dont je vais donner ici le précis , en y ajoutant ce que quelques autres écrivains peu éloignés de son temps , nous en ont aussi marqué.

Eginard. in vita Caroli M.

Tout ce qui peut contribuer à former un grand homme se rencontra dans ce prince : un grand esprit , un grand cœur ,

Son caractère.

une grande ame , avec un extérieur & toutes les qualités requises pour faire valoir tout le mérite d'un si beau & si riche fonds. L'étendue de son empire entouré de tous côtés ou d'ennemis, ou de jaloux de sa puissance ; composé d'une infinité de nations différentes, la plupart difficiles à contenir dans le devoir, ne l'embarrassa jamais , quoiqu'il eût souvent plusieurs guerres en même-temps sur les bras , en Italie, en Espagne, en Germanie, sur la mer. Ses soins & sa vigilance s'étendoient à tout & par-tout, & ne manquoient gueres de le rendre victorieux : réglant au milieu de toutes ces guerres son état & l'église, y faisant fleurir la piété & les lettres, comme s'il avoit joui de la plus profonde paix : descendant dans le détail de tout, voyant tout par lui-même, toujours en voyage ou en expédition militaire, tandis que son âge & sa santé lui permirent ; également admirable à la tête d'une armée, d'un conseil, d'un concile, & même d'une académie de savans.

Il fortifia toutes ses frontieres & toutes ses côtes, bâtit pour cela des villes jusqu'au-delà de l'Elbe ; mit en mer de nombreuses flotes, rendit la France inaccessible aux peuples du Nord, qui infectoient l'Océan, de maniere que les ennemis ne purent que très-rarement l'entamer, soit par mer, soit par terre.

Constant & ferme dans ses entreprises, il savoit les soutenir jusqu'à ce qu'il en fût venu à bout : c'est ce qu'on vit dès le commencement de son regne, lorsqu'abandonné par son frere Carloman dans la guerre d'Aquitaine, il ne la quitta point qu'il ne se fût rendu maître paisible de tout cet état. Il poussa pendant trente-trois ans celle des Saxons, jusqu'à ce qu'il les eût abattus à ne s'en plus relever ; traversé à diverses reprises dans la conquête de la Pannonie ou du pays des Abares, il la reprit toujours, & les subjugua enfin entierement, & se rendit par-là tributaires toutes les nations depuis le Rhin jusqu'à la Vistule.

Il prenoit ses mesures si justes, qu'il ne manqua presque jamais aucune entreprise, soit qu'il la conduisît en personne, soit qu'il la fit exécuter par ses généraux, dont il connoissoit parfaitement les talens & la capacité. C'est ce qui lui fit cette grande réputation par toute la terre, & jusques dans les pays de l'Asie les plus reculés, redouté de tous ses voisins, recher-

ché des rois de Perse & de ceux d'Afrique, admiré & chéri de ses sujets, & sur-tout obéi constamment par les trois princes ses fils ; obéissance qui suppose dans le pere pour le moins autant de prudence & d'autres grandes qualités , qu'elle en marque de bonnes dans les enfans.

Sa bonté , sa patience , sa modération , son humeur bienfaisante & généreuse , ses manieres aimables contribuoient beaucoup à lui attacher ceux que sa qualité de roi , de vainqueur ou de pere lui avoit soumis. Il souffrit patiemment , pendant plus de deux ans que son frere Carloman régna avec lui , la bisarrierie de ce prince envieux de ses succès , & toujours prêt à prendre des liaisons qu'il favoit lui être désagréables & contraires à ses intérêts. Sur le point d'accabler Argise duc de Benevent , qu'il avoit contraint d'abandonner son état à sa discrétion , & de lui envoyer ses deux fils en ôtage , & qu'il vouloit obliger à lui venir demander lui-même sa grace , ce duc refusant obstinément par fierté de se soumettre à ce dernier article , il cessa de l'exiger , lui renvoya son fils aîné , & après sa mort donna l'investiture du duché à son cadet. Deux conjurations s'étant faites en Germanie contre sa personne , il se contenta de punir les conjurés de l'exil , il n'y en eut que trois à qui il en couta la vie , & qui furent tués s'étant mis en défense , lorsqu'il les envoya arrêter. Il pleura la mort du pape Adrien I. comme il auroit fait celle de son frere , & c'est une des louanges que lui donne l'auteur de sa vie à cette occasion , qu'il n'y eut jamais de meilleur & de plus constant ami que lui.

Eginard. in vita
Carol. M.

Il charmoit ses courtisans par son humeur honnête & aisée , & son peuple par ses manieres populaires. Il admettoit à son lever non-seulement les gens de sa cour , mais encore , s'il y avoit quelque différend ou quelque procès que le comte du palais fût embarrassé à décider entre les officiers du palais , il les faisoit venir en ce temps-là , les écoutoit durant qu'on l'habilloit , & terminoit l'affaire.

L'application qu'il avoit au gouvernement ne paroissoit pas seulement dans les conseils fréquens qu'il tenoit , dans les assemblées des seigneurs , & dans les conciles qu'il convoquoit : mais dans l'emploi ordinaire de son temps ; presque tout le jour se passoit à donner des ordres , à écouter les

814.

courriers qui lui venoient de divers endroits , & à conférer avec ses ministres. On a des détails qu'il faisoit mettre par écrit sur les choses qu'il devoit proposer dans les assemblées touchant les devoirs des évêques , des abbés , des comtes ; on y voit les motifs qu'il devoit leur apporter , pour les engager à faire chacun leur devoir , à ne point empiéter sur la juridiction les uns des autres , & à ne se point chicaner dans les fonctions de leurs emplois.

J'ai remarqué en parlant de ses guerres de Germanie , qu'il avoit pour maxime de ne jamais laisser impunie aucune insulte de ses voisins de ce côté-là , ni aucune révolte de ses tributaires , persuadé que la seule crainte contenoit dans le devoir ces peuples encore féroces. Il étoit plus indulgent pour ceux d'Italie , peut-être à cause du voisinage des Grecs , toujours attentifs à profiter du mécontentement de ceux qui auroient voulu se réunir à l'empire d'orient.

Monach. Engolism. Lib. 1.

Il avoit encore une maxime en matière de récompense ; c'étoit de les répandre sur le plus de personnes qu'il pouvoit : il ne donnoit jamais plusieurs comtés à un seul comte , excepté à ceux des frontières , jugeant qu'il falloit que ceux-ci eussent plus d'autorité & de puissance , & plus de facilité à assembler un plus grand nombre de troupes contre les ennemis dans l'occasion. Mais il ne donnoit jamais , ou que très-rarement , d'abbayes aux évêques , ni d'autres bénéfices de fondation royale. Sa raison étoit , qu'en partageant ainsi ses grâces , il se faisoit plus de serviteurs , & s'attachoit plus de personnes , que s'il eût mis beaucoup de charges & d'honneurs sur une seule tête.

La manière dont il se comportoit dans son domestique , pouvoit servir de modèle à tous ses sujets. Il eut pour la reine Bertrade sa mère tout le respect , toute la tendresse , & toute la complaisance possible. Il ne la chagrina jamais , excepté à une seule occasion : ce fut lorsqu'il répudia la fille de Didier , roi des Lombards , dont elle avoit négocié le mariage elle-même , qu'elle regardoit comme son ouvrage.

Eginard. in vita Caroli Magni.

Il apportoit beaucoup d'application à l'éducation de ses enfans. Il leur choisit toujours de très-habiles précepteurs , pour leur apprendre les belles lettres. Dès qu'il les voyoit assez forts pour soutenir la fatigue du cheval , de la chasse , de

la guerre, il les occupoit de ces exercices, & les y endurcissoit. Il s'appliqua sur-tout à former Louis le cadet de tous, comme par une espece de pressentiment qu'il devoit être un jour son successeur. Après qu'il l'eût fait roi d'Aquitaine à l'âge de trois ans, il le faisoit venir de temps en temps à sa cour, pour s'assurer par lui-même des progrès qu'il faisoit, & de l'application de ses gouverneurs, & pour empêcher qu'en prenant ce qu'il y avoit de bon dans les manieres du pays où il régnoit, il n'en prît aussi les défauts.

Pour les princesses ses filles, il avoit grand soin de les avertir d'éviter une certaine oisiveté, qui rend aux personnes de ce rang, la vie ou ennuyeuse ou trop molle & trop voluptueuse, & il vouloit que hors des temps destinés à leurs divertissemens, elles travaillassent & s'occupassent d'ouvrages propres de leur sexe; un peu plus de fermeté à leur faire pratiquer les sages avis qu'il leur donnoit, les leur auroit rendus plus utiles. Les grands progrès que la religion fit à la faveur de ses armes, jusques dans la Suede, si nous en croyons l'auteur de l'histoire ecclesiastique de ce pays, la protection qu'il donna à l'église Romaine, les grandes donations qu'il lui fit, son zele pour l'observation des canons, pour la discipline ecclesiastique, pour le reglement & la célébration du service divin, sa pieté dont il donnoit un très-grand exemple, par la maniere dont il assistoit aux divins mysteres, par les lectures qu'il faisoit faire à sa table, par la vénération qu'il avoit pour les saints livres, & pour ceux des saints peres, des jeûnes réglés & d'autres mortifications très-grandes qu'il pratiquoit, le soin qu'il avoit de faire rendre justice aux pauvres, aux veuves, aux orphelins, qui paroît dans tous ses capitulaires, les églises & les monasteres qu'il bâtit & qu'il fonda, le zele qu'il eut pour les lieux saints de la Palestine, pour l'extinction des heresies, une infinité d'autres bonnes œuvres, qui ne peuvent partir que d'un grand fonds de pieté, tout cela lui a mérité le nom de Saint, comme ses grands exploits lui ont fait donner celui de grand; & quoique l'église romaine n'ait jamais souscrit à sa canonisation faite par un antipape du temps de l'empereur Frederic Barberousse, on l'honore cependant comme saint en quelques églises particulieres d'Allemagne, des Pays-Bas, de France & d'Espagne. Une chose incompatible avec la sainteté, peut

814.

* Gontran.

lui faire contester ce glorieux titre, c'est son incontinence, et cas qu'elle fût aussi-bien averée que plusieurs le prétendent. On attaque la réputation de ce prince sur ce point-là par des argumens plus specieux, ce me semble, que solides. Ce que j'ai dit ailleurs en parlant d'un autre de nos rois *, sur le nom de concubine, qui signifioit alors une femme mariée, mais sans certaines formalités, & qui n'avoit pas certaines prérogatives, à cause de l'inégalité de la condition & le défaut de dot, suffit pour disculper ce grand roi : & après avoir bien pesé tout ce qui se dit sur ce sujet pour & contre, la vérité paroît être du côté de ceux qui le défendent.

Il avoit une passion extrême pour les belles lettres, & n'omit rien pour faire fleurir toutes sortes de sciences dans son état. Il fit venir de savans hommes de divers endroits, & entr'autres le fameux Alcuin, qu'il obtint d'Offa, roi des Merciens en Angleterre. Il en fit son favori, le combla de bienfaits, concerta avec lui les moyens de bannir l'ignorance & la barbarie de son royaume & de sa cour, & de rendre ses sujets aussi savans & aussi polis, qu'on l'étoit à Rome & à Constantinople. Sous son regne la science fut le moyen le plus sûr pour arriver aux dignités ecclésiastiques, & un titre pour mériter la faveur du prince. Il parloit bien & fort aisément latin, & savoit le grec ; de sorte qu'il n'avoit que faire d'interprete pour entendre les ambassadeurs des empereurs de Constantinople. La grammaire, la rhétorique, la logique, la théologie n'étoient pas pour lui des sciences inconnues. Il dévora les difficultés de l'arithmétique, se fit instruire de ce qui se disoit alors de plus curieux en matière d'astronomie, & assistoit avec plaisir aux observations que faisoient les astronomes par son ordre. Il fit faire de nouvelles éditions des loix des Lombards, des Bavares, & des autres nations soumises à son empire ; & une des quatre évangélistes sur les meilleurs manuscrits grecs, latins & syriaques ; il avoit une très-belle & très-nombreuse bibliothèque, se plaisoit fort à lire les ouvrages de saint Augustin, & en particulier les livres de la cité de Dieu, & s'en faisoit faire la lecture quelquefois pendant qu'il étoit à table, aussi-bien que de diverses histoires des grands princes & des grands hommes de l'antiquité. Nonobstant toute sa doctrine, on a dit de lui qu'il ne savoit pas écrire, & ce-

* Heganus cap. 7.

La sur un endroit d'Eginard son historiographe : mais je crois que l'on a mal pris la pensée de cet auteur, & qu'il n'a point voulu dire autre chose, sinon que ce prince sur la fin de sa vie, voulut apprendre à imiter les beaux caractères des curieux manuscrits qu'il avoit dans sa bibliothèque, & que s'y étant pris trop tard, il ne put y réussir.

Il parloit sur le champ de toutes sortes de sujets avec beaucoup de facilité & de grace ; car il étoit naturellement disert & éloquent, & fort agréable dans la conversation, il l'aimoit sur-tout avec les personnes savantes ; c'étoit un de ses divertissemens ; les autres étoient la chasse & la course des chevaux, exercice où il excelloit aussi-bien que dans l'art de nager, en quoi aucun homme de son temps ne l'égalait.

Ces exercices avec une grande sobriété lui tenoient lieu de tous les remèdes, ayant une horreur extrême de tous les régimes de médecine, qui alloit presque jusqu'à ne pouvoir souffrir la présence d'un médecin. Sa grande santé fit qu'il s'en passa aisément jusqu'aux dernières années de sa vie. Il étoit d'un tempérament fort & robuste, d'une taille héroïque, plus grand que le commun des hommes ; mais d'une grosseur proportionnée : excepté qu'il avoit le cou un peu court : à cela près, tout étoit grand & majestueux dans sa personne : il avoit un air mâle & agréable, une démarche ferme, un visage ouvert, une belle tête, des yeux grands, vifs & gracieux, mais dont les seuls regards, quand il vouloit, contenoient dans le respect & dans la crainte ceux qui l'approchoient ; il avoit une voix claire, mais foible, & d'un son peu proportionné à la grandeur de sa taille.

Il eut ses défauts comme les autres hommes, mais en petit nombre, & on peut dire qu'ils avoient pour principe ses bonnes qualités mêmes, & sur-tout la bonté de son cœur. La trop grande complaisance qu'il eut pour la reine Fastrade, femme impérieuse & cruelle, fit qu'il dissimula certaines violences auxquelles elle s'emporta quelquefois, & qui irritèrent les esprits de plusieurs seigneurs, jusqu'à les faire penser à la révolte, & à conjurer même contre lui.

La tendresse qu'il eut pour ses filles l'empêcha de les marier, afin, disoit-il, de les avoir toujours auprès de lui ; ce qui causa quelques désordres dans sa famille, & de-là, dit

814.

Chroniq. Lan-
reshamense.

Eginard, tout heureux qu'étoit d'ailleurs ce prince, lui venoient de grands sujets de chagrin. Il fut, ajoute-t-il, les dissimuler, comme s'il eût été persuadé qu'on n'en parlât point dans le monde, & comme s'il n'y eût pas eu le moindre soupçon défavantageux à l'honneur de sa famille & de ses filles. C'est tout ce que dit sur ce sujet cet auteur, qui, selon quelques histoires, eut lui-même beaucoup de part à ces intrigues peu honorables à la maison royale.

Supposé la fausseté du reproche de l'incontinence de ce prince, ce sont-là les foibles les plus considérables dont on l'accuse dans l'histoire, & qui ne sont pas capables de le dégrader & de le rendre indigne du rang que nous lui donnons parmi les plus grands hommes de l'antiquité : je ne sai même s'il y en a jamais eu qui ayent eu tant de vertus avec si peu de défauts.

Accidens ex-
traordinaires qui
précéderent sa
mort, suivant l'i-
dée populaire..
Nithardus.

Comme c'étoit presque l'unique grand homme ou l'unique grand prince qui fût alors dans le monde, toutes les nations concoururent à lui rendre propre le nom de grand. L'idée populaire fut que sa mort avoit été marquée clairement par quantité d'accidens extraordinaires qui la précéderent : de fréquentes éclipses de lune & de soleil, & d'autres phénomènes qui parurent dans ce temps-là, étoient, disoit-on, des signes trop visibles de sa prochaine défaillance. Un grand portique qu'il avoit bâti avec beaucoup de dépense, pour faire la communication entre l'église & son palais d'Aix-la-Chapelle, s'écroula tout à coup le jour de l'Ascension d'un bout à l'autre, comme si on l'eût sappé par les fondemens; le pont de Mayence qu'il avoit été dix ans à faire bâtir, & qui passoit pour un prodige en cette matiere, fut brûlé en trois heures, sans qu'il en restât rien que ce qui étoit dans le fond de l'eau. Comme il marchoit à la tête de son armée contre Godefroi, roi des Normans, un peu avant le lever du soleil, le ciel étant fort serein, on vit comme une flamme tomber d'enhaut, qui passa de sa droite à sa gauche, & au même moment son cheval tomba mort sur la tête, & le jetta fort loin & fort rudement, de sorte que l'agrape de son saie, & la boucle de son baudrier se rompirent, & le javelot qu'il tenoit à sa main lui ayant échappé, fut porté par cette secousse à plus de vingt piés de lui. On s'imagina souvent sentir une espece de tremblement

Dans le palais d'Aix-la-Chapelle, le tonnerre tomba sur l'église, & abattit une grosse boule d'or, qu'il avoit fait placer au sommet. Il y avoit dans la même église une inscription où étoient marqués le temps de la fondation de l'église & le nom du fondateur, *Carolus princeps*, elle étoit au-dessous d'une corniche qui régnoit à l'entour de l'église, & séparoit les deux rangs d'arcades; on remarqua peu de mois avant la mort du prince, que les lettres qui composoient le mot *princeps*, étoient tellement effacées, qu'elles ne paroissent plus du tout. Il n'ignoroit pas les réflexions qu'on faisoit sur toutes ces choses parmi le peuple & à la cour: mais il affecta toujours de n'en paroître ni ému ni inquiet, parlant de tous ces accidens comme de plusieurs autres qui n'avoient nul rapport à lui.

Son grand âge, & les infirmités auxquelles il étoit sujet depuis quatre ans, l'avertissoient d'une manière plus persuasive de sa mort peu éloignée, & firent qu'il s'y prépara plus sérieusement que jamais, par le renouvellement de sa dévotion. Il fit un testament particulier de ses meubles, dont il fit le partage entre les enfans qu'il avoit eus des reines, & ceux qu'il avoit eus de ses autres femmes. Il en fit aussi part aux principales églises métropolitaines de son état, qui étoient désignées dans son testament; savoir, celles de Rome, de Ravenne, de Milan, de Forlì, de Grado, de Cologne, de Mayence, de Saltzbourg, de Treves, de Sens, de Besançon, de Lyon, de Rouen, de Reims, d'Arles, de Vienne, de Tarantaise, d'Ambrun, de Bourdeaux, de Tours & de Bourges.

Il n'avoit rien déterminé dans son testament touchant sa sépulture, & on délibéra du lieu où l'on l'enterreroit: Mais l'on convint que son corps ne pouvoit reposer plus honorablement, que dans la belle église d'Aix-la-Chapelle, qu'il avoit fait bâtir à l'honneur de Jésus-Christ, sous le nom de la sainte Vierge.

Son corps embaumé & revêtu de ses habits impériaux, fut assis sur un throne d'or, l'épée au côté, la couronne en tête, avec une relique de la croix, tenant entre ses mains & sur ses genoux le livre des Evangiles; devant le corps étoit son sceptre & son bouclier d'or, que le pape Leon avoit benis. On l'avoit revêtu, immédiatement sur la chair, du cilice qu'il portoit souvent pendant sa vie, & par-dessus ses habits impériaux,

814.

on lui avoit mis une grande bourse de pelerin, qu'il porta tous jours dans tous les voyages qu'il fit à Rome.

Après que le corps eut été exposé quelques heures de cette maniere, on l'enterra le même jour, & on éleva sur son tombeau une espece d'arc de triomphe, que l'on dora depuis le haut jusqu'en bas, on y mit cette épitaphe en latin.

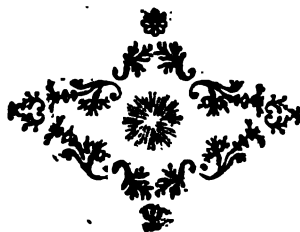
*Epitaphe de
Charlemagne.*

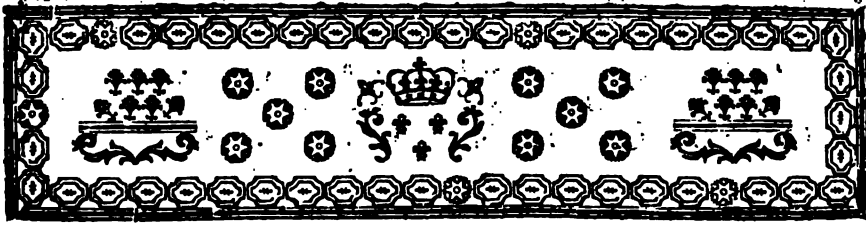
SUB HOC CONDITORIO SITUM EST CORPUS KAROLI MAGNI ATQUE ORTHODOXI IMPERATORIS, QUI REGNUM FRANCORUM NOBILITER AMPLIAVIT ET PER ANNOS XLVII. FELICITER REXIT. DECESSIT SEPTUAGENARIUS (a) ANNO AB INCARNATIONE DOMINI DCCCXIV. INDICTIONE VII. V. CALEND. FEBRUARIAS.

Ci gît le corps de Charles, le grand & le catholique empereur, qui étendit avec beaucoup de gloire les bornes du royaume de France, & le gouverna heureusement pendant quarante-sept ans. Il est mort septuagenaire l'an de Notre-Seigneur huit cents quatorze, indiction septieme, le vingt-huitieme de Janvier.

(a) Il est surprenant que du vivant de Charlemagne on ne fût pas parfaitement instruit de l'âge de ce prince. Il est dit dans son épitaphe qu'il mourut septuagenaire, sans que l'on marque précisément s'il étoit dans sa soixante & dixieme année, où s'il l'avoit achevée. C'est Eginard qui rapporte cette épitaphe, & qui

dit néanmoins quelques lignes auparavant, que ce prince mourut dans sa soixante & douzieme année; c'est dans la vie de Charlemagne qu'il parle de la sorte, & au contraire dans ses annales il dit seulement qu'il avoit environ soixante & onze ans.





S O M M A I R E

D U R E G N E

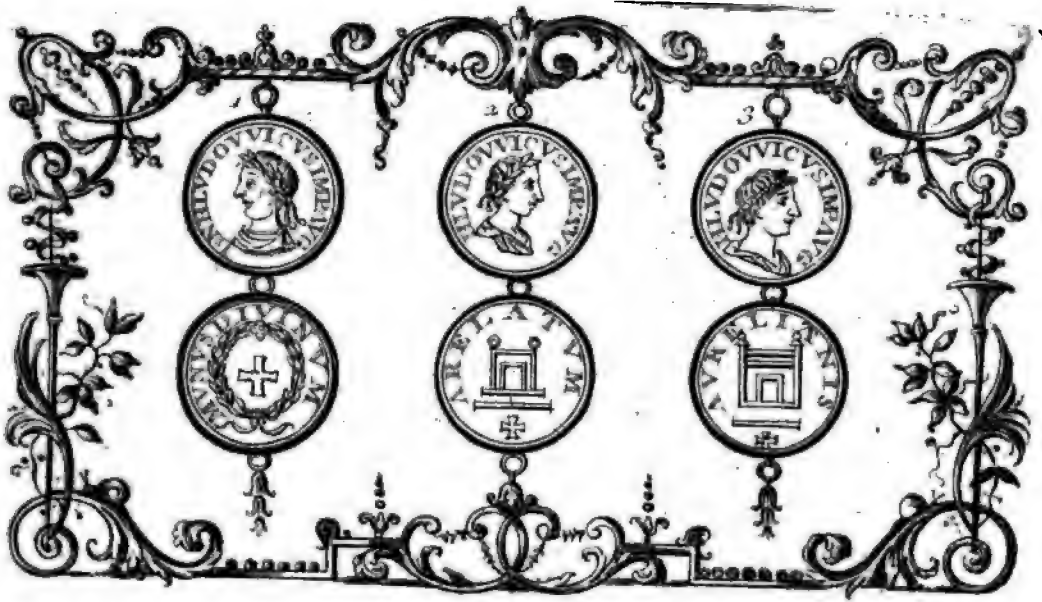
D E L O U I S L E D E B O N N A I R E .

LOUIS est reconnu pour empereur & pour roi de France. Il fait exécuter le testament de son pere , & regle ses affaires domestiques. Etendue de son empire. Il donne audience à divers envoyés. Il pourvoit ensuite aux affaires de l'état. Il envoie des troupes en Danemarc. Mort du pape Leon. Etienne est mis en sa place. Sacre & couronnement de l'empereur. Il travaille à la réforme de la discipline ecclésiastique. Il reçoit des ambassadeurs de divers princes. Il associe Lothaire son fils aîné à l'empire. Révolte de Bernard roi d'Italie. Son armée l'abandonne. Il vient demander pardon à l'empereur , qui lui fait crever les yeux & à ses complices. Révolte de Sclaomir duc des Abodrites. Les Bretons sont battus , & Nomenoi est fait comte de Bretagne. Mort de l'impératrice Hermengarde. Défaite de Lupus duc des Gascons. L'empereur épouse en secondes noces Judith fille du duc Guelfe. Révolte de Liuduit duc de la basse Pannonie. Il fait de grands ravages en divers endroits. Il défait les troupes de l'empereur. L'empereur envoie trois armées contre lui , qui sont obligées de s'en retourner. Courses des Normans sur les côtes de France. L'empereur envoie inutilement trois nouvelles armées dans la Pannonie. Il fait épouser à son fils Lothaire Irmingarde. Il condamne sa propre conduite , & en fait une confession publique. Diverses expéditions de ses généraux. Il tient deux diètes à Francfort. Mort de Liuduit. Lothaire est couronné à Rome en
§- iij .

qualité d'empereur. Mort du pape Paschal. Eugene II. lui succede. L'impératrice Judith accouche d'un fils qui fut nommé Charles. Les Bretons sont châtiés. La dispute touchant le culte des images se renouvelle en France & à Rome. L'empereur convoque à Paris une assemblée d'évêques sur ce sujet. Il envoie deux évêques à Rome pour traiter de cette controverse avec le pape. Leurs propositions sont rejetées. La dispute s'échauffe en France. Nouvelle révolte des Bretons. Soulèvement en Catalogne. L'empereur fait marcher des troupes vers les Pyrénées. Guerre entre les princes Normans. Les Sarrazins d'Afrique se rendent maîtres de la Sicile. Troubles dans la famille de l'empereur. Plaintes contre le gouvernement. L'empereur envoie des commissaires pour s'informer des désordres de l'état. Il tient une assemblée générale à Aix-la-Chapelle. Il prend en bonne part les avis de Vala abbé de Corbie. Il assemble quatre conciles pour travailler à la réforme de l'état. Il donne une partie de son empire à Charles fils de l'impératrice Judith. L'abbé de Corbie se déclare pour le parti des mécontents. Nouvelle révolte des Bretons. Pepin prend les armes contre l'empereur son pere. L'impératrice est enlevée par les troupes de Pepin, & renfermée dans un monastere. Lothaire joint Pepin avec des troupes. L'empereur abandonné des siennes se livre aux rebelles. Louis & Pepin ses fils se réconcilient avec lui. Il fait tenir une diete à Nimegue. Lothaire va trouver son pere, & lui demande pardon. Les chefs de la rebellion sont relegués, & la paix est rétablie. L'impératrice retourne à la cour. Lothaire est déclaré déchu de la qualité d'empereur. L'empereur accorde une amnistie générale. Nouveaux troubles à la cour. L'empereur convoque une diete à Thionville. Pepin s'enfuit en Aquitaine. Lothaire & le roi de Baviere s'engagent dans son parti. L'empereur marche à la tête d'une nombreuse armée : les séditieux se soumettent. Il pardonne une seconde fois au roi de Baviere. Il pardonne aussi au roi d'Aquitaine. Ses trois fils font une nouvelle ligue contre lui. Il deshérîte Pepin, & donne le royaume d'Aquitaine au prince Charles. Lothaire & le roi de Baviere prennent la défense de Pepin. Le pape est gagné par Lothaire, & vient en France. L'empereur écrit une lettre circulaire aux évêques. Les troupes de l'empereur & celles des trois princes s'assemblent. Les évêques du parti de l'empereur écrivent fortement au pape. Réponse du pape à leur

DE LOUIS LE DEBONNAIRE. 183

lettre. Entrevue de l'empereur avec le pape. L'armée de l'empereur l'abandonne, & se rend à Lothaire. L'empereur se rend aussi aux princes ses fils. Il est déposé, & Lothaire est mis à sa place. On augmente les domaines de Pepin & de Louis. Lothaire fait mettre son pere en prison dans le monastere de saint Medard. Il tient une diete à Compiègne qui confirme son élection. L'empereur est accusé devant une assemblée d'évêques. Chefs d'accusation. Il est condamné & mis en pénitence. Les évêques lui font une grande exhortation sur les crimes dont on l'accusoit. Il est obligé de se reconnoître coupable, & demande qu'on lui accorde la grace de la pénitence publique. On lui fait quitter l'épée & prendre l'habit de pénitent. Agobard fait un manifeste contre ce prince. Les peuples sont indignés de ces mauvais traitemens. Assemblées secretes pour le rétablissement de l'empereur. Louis de Baviere demande qu'on lui donne plus de liberté. Toute la Germanie prend les armes pour l'empereur. Le roi de Baviere marche avec son armée contre Lothaire. Pepin arrive avec des troupes sur le bord de la Seine. Lothaire se retire en Bourgogne, & abandonne l'empereur, qui est remis sur le throne. L'empereur se reconcilie avec Pepin & Louis. Il donne une amnistie générale. L'impératrice est mise en liberté, & ramenée à Aix-la-Chapelle. L'empereur fait marcher une armée en Bretagne, qui est mise en déroute. Lothaire se rend maître de quelques places. Il se joint aux comtes Lambert & Matfride. L'empereur lui ordonne de se rendre auprès de lui. Lothaire obéit & obtient son pardon. La paix est publiée entre les deux armées. L'empereur convoque une assemblée à Thionville, où tout ce qui s'étoit fait à Compiègne est déclaré nul. L'impératrice tâche de mettre Lothaire dans son parti. Elle fait donner au prince Charles le royaume de Neustrie. Mort de Pepin. L'empereur fait un nouveau partage entre Lothaire & Charles. Le roi de Baviere prend les armes : il est contraint de demander pardon à son pere. Nouvelle révolte du roi de Baviere. L'empereur déclare Lothaire son successeur à l'empire. Mort de l'empereur & son caractère.



HISTOIRE DE FRANCE.

LOUIS LE DEBONNAIRE EMPEREUR.



OR S Q U E Charlemagne mourut, Louis étoit en Aquitaine, & tenoit actuellement l'assemblée générale de son état à Doué, sur les confins du Poitou & de l'Anjou. Les principaux seigneurs qui se trouverent alors à Aix-la-Chapelle, dépêchèrent, dès que ce prince eut expiré, un d'entr'eux nommé Rampon, pour porter cette nouvelle à Louis, & pour l'assurer de leur fidélité & de

814.
Eginard, in An-
nal. ad an. 814.
Vita Ludovici Pil.

1. Médaille. Dominus noster LUDOVICUS Imperator Augustus, Revers. MUNUS DIVINUM.

Augustus. Revers. ARELATUM, c'est-à-dire, frappée à Arles.

2. Médaille. LUDOVICUS Imperator

3. Médaille comme la précédente Revers. AURELIANIS, frappée à Orléans.

Tome II. Partie II.

A a

814.

leur attachement à son service. Ce seigneur fit grande diligence, & arriva à Orléans, d'où il partit sans s'ouvrir à Theodulfe, évêque de cette ville sur le sujet de son voyage. Ce prélat homme habile & courtisan, avoit su la maladie de Charlemagne; il devina ce qu'on affectoit de lui cacher, & envoya secrètement un courier, qui prévint l'arrivée de Rampon, & par lequel il avertissoit Louis qu'il avoit des choses importantes à lui communiquer, dont il devoit être instruit avant que d'arriver à Aix-la-Chapelle, & le prioit de lui envoyer ses ordres, & de lui mander s'il jugeoit à propos qu'il l'attendît à Orléans à son passage, ou s'il agréoit qu'il allât au devant de lui sur la route. Louis qui savoit que Theodulfe avoit été fort considéré de Charlemagne, & qu'il avoit eu grande part dans sa confiance, lui manda qu'il lui feroit plaisir de le venir trouver en chemin.

Ibid.

Ce prince ayant terminé fort promptement les affaires pour lesquelles il avoit convoqué l'assemblée, la congedia, & partit cinq jours après l'arrivée de Rampon. Il rencontra l'évêque d'Orléans, avec qui il eut quelques conférences secrètes, qui roulerent sur la disposition présente de la cour, & principalement sur la défiance qu'il devoit avoir de Valon ou Vala, proche parent de Bernard, roi d'Italie. L'évêque lui fit faire réflexion que ce seigneur avoit toujours eu un grand crédit sur l'esprit de Charlemagne; que c'étoit lui qui l'avoit engagé à donner cette belle partie de l'empire François à Bernard; qu'étant & parent & ministre de ce jeune prince, & mis par Charlemagne auprès de lui, quand il l'envoya prendre possession de cet état, il ne pouvoit manquer d'être entièrement dévoué à ses intérêts, & que si le roi d'Italie osoit avoir quelques prétentions au-delà de ce qui lui avoit été donné du vivant de Charlemagne, ce ne feroit que par le conseil de Vala qu'il entreprendroit de les soutenir, & que par son adresse qu'il pourroit y réussir.

Louis est reconnu de nouveau pour empereur, & pour roi de France.

Ibid.

C'étoient en effet les soupçons qu'on avoit de ce seigneur assez communément à la cour, & il y étoit regardé comme l'unique personne capable de causer de l'embarras à l'empereur. On y étoit dans l'impatience de voir comment il se comporteroit à l'arrivée du prince, & plusieurs attendoient à régler leurs démarches sur les siennes; mais il fut le premier à

aller au-devant de Louis, à l'assurer de sa fidélité, de sa soumission, de son dévouement à son service, & il lui promit de contribuer de tout le pouvoir qu'il avoit sur l'esprit du jeune roi Bernard, à entretenir la bonne intelligence dans la famille royale. Ses promesses & ses sentimens étoient apparemment plus sinceres, que les caresses & les démonstrations de confiance avec lesquelles Louis le reçut; au moins cette confiance dura-t-elle peu. Presque tous les autres seigneurs imiterent à l'envi l'exemple de Vala, & Louis fut reconnu tout de nouveau à Aix-la-Chapelle, & par un consentement unanime, pour empereur & pour roi de toute la nation Francoise.

Ce prince avoit déjà fait paroître dans toute sa conduite beaucoup de bonnes qualités, qui le rendoient digne du rang où sa naissance l'élevoit; beaucoup de valeur, de la prudence, de la moderation, de la bonté, de la pitié. Il avoit avec cela un visage & un extérieur agréable, sa taille, quoique médiocre, étoit proportionnée, & il étoit d'une force de corps extraordinaire, & d'une adresse merveilleuse au maniement des armes.

Theganus cap. 19;

La premiere chose qu'il fit, fut de se faire apporter le testament de l'empereur son pere. Il fit exécuter toutes les dispositions qui y étoient faites en faveur des églises, des pauvres, des officiers de la maison du prince, des princesses, & des fils que le feu roi avoit eus de ses dernieres femmes qui n'étoient pas reines, & cela fut accompli avec toute l'exactitude possible. Il suppléa même avec liberalité à certains articles en faveur de quelques-unes de ses sœurs, dont il trouvoit les partages trop foibles. Mais il leur fit entendre en même-temps qu'il étoit résolu de ne pas souffrir le scandale que quelques-unes d'elles avoient donné jusqu'alors.

Il fait exécuter le testament de son pere, & regle ses affaires domestiques.
Vita Ludovici Pii.

Il avoit été averti, soit par l'évêque d'Orleans, soit par celui qui lui apporta la nouvelle de la mort de l'empereur son pere, que ces princesses le connoissant d'humeur à les gêner auroient peine à demeurer à sa cour, & qu'elles prenoient des mesures pour se faire enlever au plutôt par leurs amans; à l'exemple de leur grande tante Chiltrude sœur de Pepin, de laquelle j'ai parlé en faisant l'histoire de ce temps-là, qui ne s'accoutumant ni du celibat, ni de la qualité d'abbesse, où

814.

elle prévoyoit qu'on la destinoit , s'échappa aussi-tôt après la mort de son pere , gagna le Rhin , où des gens d'Odilon , duc de Baviere l'attendoient , & d'où elle fut menée à ce prince , qui en étoit amoureux , & qui l'épousa.

L'empereur pour prevenir l'exécution de ce scandaleux projet , avoit ordonné à Vala , au comte Garnier , au comte Lambert , & à quelques autres , d'arriver devant lui à Aix-la-Chapelle , & d'y arrêter ceux qui trempoient dans ce complot. Quelques-uns d'eux qui avoient été avertis de cet ordre , & qui connoissoient la bonté de l'empereur , étoient déjà en chemin pour venir se jeter à ses piés , & demander leur grâce , qu'il leur accorda en effet : d'autres furent arrêtés : mais un des plus considérables nommé Hedoin , qui savoit que l'empereur ne l'aimoit pas , s'étant mis en défense , tua Garnier , blessa le comte Lambert , & fut lui-même tué.

Eginard in vita
Carol. M.

Ces princesses du vivant de leur pere demeuroient toutes dans le palais , & l'avoient rempli de filles & de femmes qu'elles avoient à leur service ou à leur cour. L'empereur leur ordonna à toutes , & à ses sœurs mêmes d'en sortir , & assigna à chacune de ces princesses leur demeure dans des monastères , en leur donnant de bons avis pour leur conduite. De huit filles que Charlemagne avoit eues de divers lits , il en restoit encore sept , sans parler des cinq sœurs de Bernard , roi d'Italie , ses petites-filles , encore toutes jeunes , qu'il élevoit aussi dans son palais à Aix-la-Chapelle.

Nithardus. L. 1.

Il y avoit outre cela trois garçons que Charlemagne avoit eus de ses deux dernieres femmes. Ils eurent , comme les filles , part au testament , mais sans nul droit & nulle prétention à la couronne. Ils s'appelloient Drogon , Hugue & Thierri. Ils étoient encore en bas âge ; Louis les retint dans son palais , les fit élever selon leur qualité , & les faisoit toujours manger à sa table. Ces soins & ces reglemens domestiques occuperent les premiers jours de son nouveau regne , & ne l'empêcherent pas de commencer aussi à s'instruire à fond de tout ce qui concernoit ce grand & vaste état dont il étoit devenu le maître.

Eginard. in vita
Car. M.
*Etendue de son
empire.*

Charlemagne l'avoit reçu déjà très-étendu de Pepin son pere. Il comprenoit dès-lors tout le pays d'entre le Rhin , la Loire & l'ocean , le pays d'entre le Rhône & les Alpes , l'A-

quitaine, & jusqu'aux Pyrénées; & dans la Germanie, ce qui est entre le Rhin & le Danube, & de plus tout cet espace qui est entre le Rhin, le Danube, la rivière de Sala & la Saxe; car la Saxe étoit dès-lors tributaire de la France, mais à cela près, elle en étoit encore indépendante du vivant de Pepin.

Charlemagne avoit ajouté à son empire, premierement, au-delà des Pyrénées toute cette largeur de l'Espagne jusqu'à l'Ebre, qui comprend aujourd'hui la Navarre, l'Arragon & la Catalogne. Secondement, toute l'Italie depuis la ville d'Aost jusqu'au duché de Benevent. Car quoique Pepin eût fait des conquêtes en Italie, les Grecs & les Lombards les lui disputèrent toujours: mais Charlemagne conquiert le royaume des Lombards, & obligea les Grecs à convenir des limites, & à lui céder dans les formes, & par un traité, presque tout le continent d'Italie avec plusieurs îles. Troisièmement, au-delà du Rhin il avoit augmenté son empire de toute la Saxe, qui faisoit une grande partie de la Germanie, & beaucoup plus étendue que ce qu'on appelloit la France Germanique. En quatrième lieu, la haute & la basse Pannonie, la Dacie sur le bord septentrional du Danube, l'Istrie, la Croatie, la Dalmatie, hormis les villes maritimes, qu'il avoit cedées aux Grecs. Enfin il s'étoit rendu tributaires presque toutes les nations qui habitoient les pays situés entre le Rhin, le Danube, l'océan & la Vistule, c'est-à-dire, jusqu'au pays que nous appellons aujourd'hui le royaume de Pologne.

C'étoit un grand empire dont Louis entroit en possession par la mort de son pere, excepté l'Italie, qui appartenoit à Bernard, fils de son frere le feu roi Pepin; & c'étoit aussi à tenir dans la soumission un si vaste pays, à l'exemple de son prédecesseur, qu'il lui falloit employer toute son application.

Eginard, in Anal.

Il commença par donner audience à divers envoyés, dont les principaux étoient ceux de l'empereur Leon l'Armenien, avec qui il renouvella les anciens traités, & à qui aussi-tôt après il envoya lui-même des ambassadeurs. Ils avoient intérêt l'un & l'autre à se ménager mutuellement: Louis, afin de se confirmer dans la possession du titre d'empereur d'occident, que les empereurs Grecs avoient eu beaucoup de peine à accorder à Charlemagne; & Leon qui avoit enlevé l'em-

Il donne audience à divers envoyés.

814.

*Il pourroit en-
suite aux affaires
de l'état.*

* Missi Dominici.

Thegan. cap. 10.

Ex Archivis Ec-
clesiæ Narbonen-
sis apud Pi-
shoeum.

Theganus cap. 10.
Vita Ludovici Pii.

pire à Michel Rangabé, souhaitant fort d'être reconnu pour empereur légitime d'orient par celui d'occident.

Ensuite Louis convoqua une assemblée générale des seigneurs à Aix-la-Chapelle, pour s'instruire de l'état des Provinces, & fit partir après l'assemblée pour divers endroits du royaume plusieurs personnes de sa cour, avec la qualité d'envoyés du prince *, pour rendre la justice, réformer les désordres qui pouvoient s'être introduits, & prévenir ceux que le changement de gouvernement pouvoit causer. Il confirma tous les privilèges des églises & toutes les donations que ses prédécesseurs leur avoient faites, & les signa de sa main. Beaucoup de familles Espagnoles qui s'étoient retirées en Languedoc du vivant de Charlemagne, pour éviter la tyrannie des Sarrazins, y avoient été opprimées & réduites à l'esclavage; Louis fit en leur faveur un rescrit, par lequel il les délivroit de servitude, & les établissoit dans les mêmes droits & dans les mêmes privilèges que les anciens habitans du royaume. Il fit venir d'Italie son neveu le roi Bernard, qui lui fit hommage de son royaume & serment de fidélité. Il confirma le traité fait par Charlemagne avec le duc de Benevent, pour l'hommage que ce duc devoit rendre, & pour le tribut qu'il devoit payer, & qui fut réduit à sept mille sous d'or, au lieu de vingt-cinq mille qu'il payoit auparavant.

Louis avoit alors trente-six ans, & avoit eu trois fils du vivant de Charlemagne; savoir, Lothaire, Pepin & Louis qui étoit encore tout jeune. Il envoya Lothaire en Bavière, & Pepin en Aquitaine, avec des ministres de confiance, pour gouverner ces deux états.

Sur ces entrefaites arriva à la cour Heriolte, un des prétendants au royaume de Danemarck, qui ayant été défait dans une bataille par les fils du feu roi Godefroi, venoit demander du secours à l'empereur pour rétablir son parti.

On avoit trop d'intérêt en France à entretenir les guerres civiles des Normans, lesquelles continuoient depuis quelques années, pour ne pas soutenir la faction la plus foible, & qui étoit prête de succomber. L'empereur reçut Heriolte avec beaucoup de bonté, lui conseilla d'aller en Saxe, & d'attendre là le temps propre à rentrer dans le Danemarck, l'assurant du secours qu'il lui demandoit. En effet, il envoya au

*Il envoie des
troupes en Dane-
marck.*

plûtôt ordre aux Saxons & aux Abodrites de se tenir prêts à marcher pour cette expédition au premier commandement.

814.

Afin d'engager les Saxons à faire leur devoir en cette occasion, il leur accorda aussi-bien qu'aux Frisons, une grace qu'ils lui avoient fait demander avec beaucoup d'instance à son avènement à l'empire; ce fut de les remettre en possession du droit d'hériter de leurs parens, duquel Charlemagne les avoit privés en punition de leurs fréquentes révoltes. Cette concession fut approuvée de plusieurs, & blâmée de beaucoup d'autres: les uns louoient en cela la bonté de l'empereur, les autres l'accusoient d'imprudence, de s'ôter un moyen si sûr de tenir dans le devoir ces nations inquietes, & l'unique qui avoit réussi à Charlemagne pour cet effet. Le succès justifia le prince; car dans la suite ces peuples gagnés par cette condescendance, lui furent toujours très-attachés & très-fidèles.

Vita Ludovici Pii.

Tout étoit tranquille dans l'état, excepté du côté d'Espagne où l'on étoit toujours en guerre avec les Sarrazins. Leur roi Abulas envoya des ambassadeurs à l'empereur pour traiter de la paix: elle se fit, mais elle dura peu.

Cependant les troupes des Saxons & des Abodrites s'étoient assemblées pendant l'hiver. Heriolte n'attendoit que l'occasion de passer l'Elbe à la faveur des glaces. Il tâcha de le faire à deux diverses reprises: mais le dégel étant survenu toutes les deux fois, il fallut remettre l'expédition à un autre tems, & on la fit au mois de mai.

815.

Les troupes Saxones & Abodrites conduites par le duc Baudri, à qui l'empereur en confia le commandement, passerent l'Elbe, & ensuite l'Eider. Elles entrèrent en Danemarck par la partie meridionale de Jutland, & après sept jours de marche, elles se camperent sur le bord de la mer, où elles demeurèrent trois jours.

Les rois Normans s'étoient avancés vers eux avec une grande armée & une flotte de deux cents voiles, & s'étoient postés dans une Isle éloignée d'une lieue du continent, où ils pouvoient aisément passer avec leur flotte, résolus de ne point hasarder le combat, mais de couper l'ennemi, s'il s'engageoit plus avant dans l'isthme du Danemarck.

Le general François pénétra leur dessein, & voyant qu'il

815.

n'y avoit pas moyen de les attirer à une bataille, se contenta de piller & brûler toute la frontière: il en amena quarante & un ôtage, & vint avec Heriolte & une partie des troupes trouver l'empereur à Paderborne, où il tenoit une assemblée générale. Ce fut là que Louis reçut les ambassades & les hommages des Esclavons & des autres nations tributaires de la France, dont les envoyés venoient aussi pour voir ce qu'il y avoit à craindre ou à attendre du nouveau gouvernement.

Eginard, in An-
nal. ad an. 815.

Vita Ludovici Pii.

L'empereur avant que de partir d'Aix-la-Chapelle pour Paderborne, avoit reçu des nouvelles d'Italie, qui le chagrinoient. La faction des parens du feu pape Adrien, qui avoient outragé si étrangement le pape Leon au commencement de son pontificat, avoit été punie par Charlemagne, & ce châti- ment avoit procuré au pape un pontificat heureux & paisible. Mais cette haine réprimée & non pas éteinte, éclata incontine- nt après la mort de ce prince. Il se fit une conspiration entre les plus considérables de Rome contre la vie du pape, qui en ayant été averti, les fit arrêter, & le crime ayant été averé, il les fit tous mourir.

816.

Mort du pape
Leon, Etienne est
mis en sa place.

Cette conduite sévère du pape déplut à l'empereur, qui étant retourné à Francfort après l'assemblée de Paderborne, où son neveu le roi d'Italie l'avoit suivi, fit partir ce prince pour Rome, afin de s'instruire sur les lieux de toute cette affaire. Le roi d'Italie après avoir fait faire toutes les informations, les envoya en France; l'empereur les ayant lûes, & ayant entendu les envoyés de Leon, qui vinrent le trouver de sa part, parut satisfait de la conduite du pape, & la chose en demeura là. Quelques mois après le pape étant tombé dans la maladie dont il mourut, il se fit de nouvelles fédérations à Rome, où le roi d'Italie envoya Vinigise duc de Spolète, qui en empêcha les suites. Etienne, diacre de l'église Romaine, après la mort de Leon, fut mis en sa place (a).

La première chose qu'il fit après son exaltation, fut de faire prêter le serment de fidélité aux Romains au nom de l'empereur, & de lui envoyer des ambassadeurs, pour lui rendre compte de son élection. Il le pria de trouver bon qu'il fit un

(a) Etienne étoit le cinquième pape de ce nom, mais on le compte communément le IV. parce qu'un de ses prédé-
cesseurs de ce nom ne vécut que peu de jours, & je suivrai désormais cet usage.

voyage en France, pour conférer avec lui sur les affaires de Rome, & qu'il eut la satisfaction de le sacrer lui-même. L'empereur lui répondit qu'il le verroit avec plaisir.

816.

Si-tôt qu'il fût que le pape avoit passé les Alpes, il envoya des seigneurs de sa cour pour le recevoir, & lui-même s'avança au-devant de lui jusqu'à Reims, où il lui fit toutes sortes d'honneurs : car étant sorti hors de la ville, il descendit de cheval dès qu'il l'aperçut, le pape ayant aussi mis pied à terre, l'empereur s'avança & se prosterna trois fois devant lui ; ensuite ils s'embrassèrent & se baisèrent avec de tendres témoignages d'amitié. Le Dimanche suivant le pape sacra l'empereur, & le couronna avec l'impératrice Hermengarde. Ils eurent de fréquentes conférences touchant les affaires de l'église & le gouvernement de Rome, & quelques jours après, le pape reprit le chemin d'Italie, accompagné de quelques seigneurs de la cour, qui suivant l'ordre qu'ils en avoient de l'empereur, le firent recevoir par-tout avec de grands honneurs, & défrayer dans tout le voyage.

Sacre & couronnement de l'empereur.

Excepté quelques mouvemens des Gascons & des Esclavons-Sorabes, qui furent bientôt apaisés par les châtimens qu'on en fit, la paix & la tranquillité continuoient dans l'empire François, & l'empereur prit ce temps-là pour travailler à la réforme de la discipline ecclésiastique dans toute la France, comme il avoit fait en Aquitaine. Soit que ce fût la piété des princes qui leur inspirât ce dessein, soit que l'état ecclésiastique, qui devenoit de jour en jour plus nombreux, commençât à être regardé comme une des plus considérables parties de l'état, soit que le désordre s'y mît aisément, & que l'autorité royale fût nécessaire pour le remettre dans l'ordre, il est certain que depuis le regne de Pepin, c'étoit un des points auxquels les rois donnoient le plus d'application, & que dans les assemblées des seigneurs & des évêques, on en traitoit presque tousjours.

Il travaille à la réforme de la discipline ecclésiastique.

En celle-ci l'empereur fit lire un livre composé par Amalraire, diacre de l'église de Metz, suivant les ordres qu'il en avoit eus de ce prince. Ce n'étoit pour la plupart que des passages des Peres, touchant la dignité & les devoirs des évêques & des prêtres, avec les regles des chanoines, lesquelles supposent que ceux-ci vivoient en communauté comme les

Tom. II. Conc.
Gall.

816.

Vita Ludovici Pii.

religieux d'aujourd'hui. On y lut aussi les regles des religieuses, & il paroît par-là que ces regles étoient les mêmes dans tous les monasteres. Il en étoit de même des regles des religieux, tous les monasteres d'hommes ayant été soumis à la regle de saint Benoît. On y fit encore plusieurs statuts touchant la conservation des biens des églises, & sur diverses autres matieres ecclésiastiques. L'empereur y fit aussi recommander la modestie aux évêques & aux autres ecclésiastiques, il leur y fit interdire l'usage des étoffes précieuses, & sur-tout des ceintures d'or, des coûteaux enrichis de pierreries qu'ils portoient à ces ceintures, & la mode profane de porter des éperons, qui étoit alors celle des gens de la cour. Il fit publier ces statuts par-tout, & assûra l'assemblée qu'au mois de Septembre il envoyeroit dans toutes les provinces des officiers de sa part, pour voir si on les exécutoit, & lui rendre compte si les chanoines, les religieux, les religieuses, les évêques & les autres ecclésiastiques se conformoient exactement à ces regles.

*Il reçoit des
ambassadeurs de
divers princes.
Eginard. adan.
816.*

Tandis qu'il tenoit cette assemblée à Aix-la-Chapelle, il arriva des ambassadeurs de divers princes, qui venoient tous lui demander son amitié. Ceux d'Abulas roi des Sarasins, furent retenus long-temps sans réponse, & dans l'incertitude de celle qu'on leur feroit, à cause de quelques infractions du dernier traité de paix, qui leur faisoit appréhender qu'on ne leur déclarât la guerre: mais enfin on reçut leurs excuses, & ils furent congédiés avec menace que s'ils n'observoient plus exactement les traités, on les y contraindrait par les armes.

817.

Il en vint encore de la part de l'empereur d'orient, pour confirmer les anciens traités, & pour faire régler quelques différends touchant les limites du côté de la Dalmatie. Mais comme ce second article ne pouvoit se traiter que sur les lieux, l'empereur députa un commissaire pour cette affaire, qu'il fit partir avec un des ambassadeurs Grecs. Ils se transporterent en Dalmatie, & après quelques conférences avec le gouverneur François de ce pays-là & les envoyés des Esclavons Vinides, qui avoient aussi part à ce différend, à cause du voisinage, tout fut terminé à l'amiable.

Les ambassadeurs des rois Normans ne réussirent pas si bien dans leur négociation. Ils les avoient envoyés pour engager

l'empereur à abandonner la protection d'Heriolte leur parent & leur compétiteur : on écouta leurs propositions , mais on y trouva peu de sûreté & de sincérité , ainsi on les renvoya sans réponse : on résolut de continuer à soutenir le parti d'Heriolte , & d'entretenir parmi eux tant qu'on pourroit , cette guerre civile , qui affoiblissoit un dangereux ennemi , & déli-
vroit les côtes de France de ses insultes.

L'empereur cependant méditoit un important dessein sur l'exemple de Charlemagne son pere ; c'étoit d'associer un de ses enfans à l'empire , & de donner aux deux autres chacun un royaume. Les circonstances n'étoient pas les mêmes. Charlemagne avoit une autorité beaucoup plus établie que Louis , & de quoi la conserver toute entiere sur ceux-mêmes auxquels il communiquoit sa qualité de souverain. Louis étoit autant aimé que lui de ses sujets & de ses enfans , mais il en étoit moins redouté. De plus Charlemagne n'associa son fils à l'empire qu'après la mort des deux autres , & c'étoit la crainte de causer de la jalousie entre eux , qui lui avoit fait différer cette association. Au contraire , Louis outre ses trois fils vivans , dont deux ressentiroient infailliblement la préférence de celui qui seroit associé , avoit encore son neveu Bernard roi d'Italie , qui représentoit Pepin son pere , fils aîné de Charlemagne , & qui en qualité de maître de l'Italie , siége naturel , pour ainsi dire , de l'empire d'occident , sembloit avoir un droit particulier de prétendre à ce titre. Cette diversité de circonstances mettoit beaucoup de différence entre la conduite de Charlemagne & celle de Louis : aussi les suites en furent-elles très-différentes.

Louis , sans avoir égard à ces raisons , communiqua son dessein à l'assemblée générale qu'il tint à Aix-la-Chapelle en l'année 817. & sans dire dans la premiere séance sur lequel de ses trois fils il feroit tomber son choix , il ordonna un jeûne de trois jours , pour obtenir les lumieres du ciel dans une affaire si importante.

Après ces trois jours , il déclara que c'étoit Lothaire son fils aîné , qu'il associoit à l'empire , qu'il créoit roi d'Aquitaine Pepin son second fils , & Louis son troisieme fils roi de Baviere. Ce choix fut approuvé , & l'acte en fut envoyé au pape par l'empereur. La cérémonie du couronnement des trois

817.

Il associe Lothaire son fils aîné à l'empire.

Epist. Agobardi ad Ludovicum. Chronic. Moissiac. Eginard. in Annal. ad an. 817. Vita Ludovici Pii. Charta divisionis Imperii. Tom. I. Capit. Baluzii, pag. 173. Chronic. Moissiac.

princes se fit avec beaucoup de solennité , & les deux rois partirent aussi-tôt pour aller se faire reconnoître chacun dans leur royaume.

Cette nouvelle ne fut pas plutôt portée au roi d'Italie , qu'il en fit paroître son chagrin , & déclama publiquement contre ce choix comme contre une injure qu'on lui faisoit , donnant à entendre que la succession à l'empire le regardoit plus qu'aucun autre en qualité de roi d'Italie. Ce fut pour lui un nouveau motif de se révolter , & le prétexte plausible qu'il prit de faire éclater la résolution où il étoit , de secouer le joug , de se soustraire à la dépendance qu'il avoit de la France , & de refuser l'hommage auquel on l'avoit soumis.

En effet , cette résolution de se révolter n'étoit pas si brusque qu'elle le parut. Bernard avoit déjà un parti en France , formé publiquement par plusieurs courtisans de la vieille cour , qui avoient déchu sous le nouveau regne , du crédit qu'ils avoient sous le précédent. Ceux qui avoient le plus de part dans les bonnes grâces de Charlemagne sur la fin de sa vie , étoient Engilbert abbé de saint Riquier , Vala dont j'ai parlé un peu auparavant , proche parent de Bernard par la mère de ce prince , Adelard abbé de Corbie , Rainier comte du palais , Reginard grand chambellan , & Theodulphe évêque d'Orléans. Engilbert étoit mort peu de temps après son maître. Adelard avoit été disgracié , & obligé de quitter son abbaye pour aller demeurer en l'isle de Nermoutier en Poitou. Vala eut ordre dans le même temps de se retirer de la cour , & se fit moine de Corbie , soit par dévotion , soit par l'espérance de revenir un jour par cette voie à la cour : car alors la qualité de moine , quand elle étoit jointe à beaucoup de mérite , étoit un moyen presque sûr pour y avoir entrée , & y acquérir de la considération : l'évêque d'Orléans de quelque adresse dont il eût usé , & quelques mesures qu'il eût prises pour s'emparer de l'esprit du nouvel empereur dans les entretiens importans qu'il eut avec lui , lorsque ce prince vint d'Aquitaine à Aix-la-Chapelle , n'avoit pas réussi , & étoit peu considéré. Les autres que j'ai nommés ne l'étoient pas plus que lui.

Tous ces gens-là , excepté Vala & Adelard , qui ne se méloient plus de rien , étoient d'intelligence avec le roi d'Italie ,

& avoient attiré à leur faction beaucoup d'autres personnes de qualité, & même du clergé, à qui la réforme que l'empereur avoit faite l'année d'auparavant dans les capitulaires de l'assemblée d'Aix-la-Chapelle déplaisoit fort. On y avoit inséré un article qui regardoit nommément les évêques de Lombardie, accusés d'exiger de l'argent pour les ordinations, & on les y avoit menacés de la déposition sur ce sujet. Anselme archevêque de Milan avoit ressenti vivement cet affront, & cela n'avoit servi qu'à le faire entrer plus volontiers dans les intrigues du roi d'Italie; Wlfode évêque de Cremone y paroïsoit aussi des plus zelés.

817.

Vita Ludovici Pii.

C'étoit en comptant sur l'adresse & sur le chagrin de tous ces mécontents, que Bernard leva le masque. Il anima toutes les villes d'Italie, tant celles qui relevoient immédiatement de lui, que les autres, à se soulever contre l'empereur, & vint avec des troupes se saisir de tous les passages des Alpes.

Révolte de Bernard roi d'Italie.

Ratalde évêque de Verone, & Suppon comte de Bresse, soit qu'ils eussent en apparence suivi le torrent, ou qu'ils eussent ouvertement refusé d'entrer dans les desseins de Bernard, furent ceux qui donnerent les premiers avis à l'empereur de cette conjuration. Ce prince voulant éteindre l'incendie dans sa naissance, assembla une armée composée des troupes qu'il avoit en Germanie, & de celles qu'il leva en-deçà du Rhin, & marcha promptement vers les Alpes. La nouvelle de son arrivée à Châlons sur Saône commença à faire trembler les ennemis, & partie par la terreur, partie par les promesses que l'empereur fit faire secrètement aux officiers des troupes de Bernard, la désertion se mit de telle sorte dans l'armée de ce prince, qu'en peu de jours il se trouva presque seul.

Son armée l'abandonne.

Dans le désespoir où cette désertion le jetta, il crut ne pouvoir trouver de ressource plus sûre, que la bonté de celui qu'il avoit offensé. Il passa les Alpes, accompagné des principaux de son armée, & vint avec eux demander pardon à l'empereur, en mettant ses armes à ses piés.

Il vient demander pardon à l'empereur.

L'empereur les reçut avec un air & un visage sévère, & reprocha à Bernard sa perfidie & son ingratitude, le faisant souvenir que c'étoit à lui qu'il étoit redevable de son royaume d'Italie, & qu'après la mort de Pepin, lui-même lui avoit ménagé ce partage, & déterminé l'empereur son pere à le faire

Vita Ludovici Pii.

817.

couronner. Il ajouta qu'avant que de parler de grace pour un crime qui méritoit la plus cruelle mort, il vouloit en savoir tous les complices. Bernard ne se laissa pas presser sur cet article, & sur le champ les nomma tous, savoir, Theodulphe évêque d'orléans, & les autres mécontents dont j'ai parlé.

Après cet aveu, l'empereur leur dit qu'il ne vouloit pas être seul juge de cette affaire, & qu'il en renvoyoit l'examen à l'assemblée générale de la nation, qui devoit bientôt se tenir à Aix-la-Chapelle. Il donna ordre cependant d'arrêter tous ceux qui venoient d'être accusés, & les fit conduire avec Bernard à Aix-la-Chapelle. On leur y fit leur procès quelques mois après; & tous par le consentement unanime des seigneurs, furent condamnés à la mort.

Qui lui fait crever les yeux & à ses complices.

L'empereur modéra la rigueur de cette sentence, quelques remontrances que lui fissent les seigneurs. Il ordonna que la peine de mort fût commuée en un supplice qui étoit devenu assez ordinaire en France, depuis plusieurs années, & dont l'usage étoit venu de l'empire d'orient, où il étoit fort commun : c'étoit de crever les yeux aux criminels. Il ordonna que Bernard & tous ses complices laïques subissent ce supplice : pour les évêques après les avoir fait déposer, selon les formes canoniques par un concile, il envoya les uns en exil, & relegua les autres en divers monasteres, pour y vivre en pénitence; Bernard mourut trois jours après (a), ou de chagrin, ou du mal qu'on lui avoit fait en lui crevant les yeux : on dit qu'on voit encore à Milan, où il fut enterré, son épitaphe en ces termes : *Bernard, fils de Pepin, de sainte mémoire, prince admirable par son honnêteté, & illustre par ses autres vertus, repose dans ce tombeau; il régna quatre ans & cinq mois, il mourut le dix-septième d'Avril.* Ainsi fut dissipée cette révolte (b), & par-là le royaume d'Italie fut réuni à la couronne de France.

(a) La mort de Bernard doit être placée à l'an 818. ainsi que le pere Pagil l'a démontré.

(b) Pasquier prétend que Louis le Debonnaire ne traita Bernard avec tant de rigueur, que pour avoir un prétexte de s'emparer de l'Italie, & pour se délivrer d'un neveu qui pouvoit lui susciter de fâcheuses affaires : car Bernard étant fils

de Pepin, frere aîné de Louis le Debonnaire, pouvoit prétendre à des droits plus étendus sur la succession de Charlemagne que ceux de Louis. Suivant ce système, Bernard ne fut immolé qu'à l'ambition de son oncle. Louis fit enfermer dans un monastere trois fils naturels de Charlemagne, Drogon, Hugues & Thierry; action qui lui fut reprochée

LOUIS LE DÉBONNAIRE EMPEREUR. 199

Pour prevenir de semblables factions, l'empereur fit couper les cheveux à ses trois jeunes freres Dregon, Thierri & Hugues, les mit chacun dans un monastere, & leur fit prendre l'état de cléricature.

Presque au même temps que l'empereur reçut la nouvelle de la révolte du roi d'Italie, il apprit celle que Sclaomir duc des Abodrites au-delà de l'Elbe, jusqu'alors toujours très-attachés & très-fideles à la France, venoit de former, pour en secouer le joug. Elle fut encore causée par un changement fait dans le gouvernement du pays par ordre de la cour, depuis la mort de Charlemagne: tant il est vrai que les innovations sont toujours dangereuses au commencement des nouveaux regnes.

Sclaomir avoit été fait par Charlemagne duc des Abodrites, après la mort de ce duc Thrasicon, que le roi des Normans avoit fait assassiner, pour se venger de l'attachement qu'il faisoit paroître en toute occasion pour la France & pour Charlemagne. Thrasicon avoit laissé un fils nommé Ceudrague, qui fit ressouvenir l'empereur des services de son pere, & de la maniere dont les Normans l'avoient immolé à leur haine contre la France, le suppliant par ces considérations de lui donner quelque part dans le gouvernement de sa nation.

L'empereur lui accorda sa demande, & ordonna à Sclaomir de partager avec lui sa qualité de duc & le commandement qui lui étoit attaché. Cet ordre irrita tellement ce duc, qu'il jura que de sa vie il ne passeroit la riviere d'Elbe, pour aller au palais d'Aix-la-Chapelle faire sa cour ou rendre ses hommages. Il apprit alors que l'empereur avoit refusé la paix que les rois Normans lui avoient demandée: il traita secretement avec eux, & en vertu de ce traité, peu de temps après, l'armée des Normans vint fondre dans le pays, leur flotte monta par l'embouchure de l'Elbe, jusqu'au fort d'Essesfeld,

dans la suite, ainsi que la mort de Bernard. Il est vrai que ces crimes furent proprement commis par les ministres de ce prince, qui le gouvernoient absolument, & qui lui faisoient accroire tout ce qu'ils vouloient. Voyez les recherches

de Pasquier, l. 5. ch. 2. Mais l'opinion de cet écrivain moderne est contraire au témoignage des auteurs contemporains, qui tous attribuent le malheur de Bernard à sa révolte.

817.

*Révolte de
Sclaomir duc des
Abodrites.*

Eginard, in Annal. ad an. 817.

817.

Eginard. in An-
nal. ad an. 817.

bâti par l'ordre de Charlemagne , & l'assiégea conjointement avec l'armée de terre.

Les comtes chargés de la défense des frontières & des bords de l'Elbe , sur l'avis des mouvemens des Normans & des Abodrites , se mirent en état de leur résister , & jetterent promptement des troupes dans Essesfeld. Elles le défendirent si bien , que les ennemis furent obligés de lever le siège , & de se retirer après avoir fait seulement quelques ravages dans les environs.

*Les Bretons
sont battus , &
Nomenoi est fait
comte de Bre-
tagne.*

818.

Les Bretons ou sollicités par les Normans & par la faction du roi d'Italie , ou d'eux-mêmes par leur inquiétude naturelle , crurent ces conjonctures favorables pour tâcher aussi de se mettre en liberté. Morman à la tête des Bretons avoit commencé sa révolte par prendre le nom de roi , titre que les comtes ou princes des Bretons avoient toujours eu grande passion de porter. L'empereur marcha en personne avec une nombreuse armée , & tint une assemblée générale à Vannes , dont il s'empara , ou qui plus vrai-semblablement avoit déjà été réunie à l'empire François par Charlemagne , après une révolte que les Bretons firent de son temps. De-là il entra dans le pays , & y prit ou força toutes les places capables de résistance. Les Bretons battus par-tout , déchargèrent leur colere sur leur nouveau roi , le tuerent eux-mêmes , & obtinrent par-là le pardon qu'ils demandèrent à l'empereur.

MS. Monasterii
Rothomensis.

Un seigneur du pays nommé Nomenoi ou Nomenon , n'avoit jamais voulu consentir à la révolte , & étoit toujours demeuré fidele avec un nombre considérable de Bretons , qui s'étoient attachés à lui. L'empereur en reconnaissance de sa fidélité , le fit comte , ou comme il est appelé dans l'histoire , juge de la province de Bretagne , ou bien comme on l'appelle encore ailleurs * , prieur de la nation Bretonne. C'étoit un homme d'un grand mérite , également habile dans le métier de la guerre , & dans le maniement des affaires. Les successeurs de Louis ne s'en apperçurent que trop , ainsi que nous le verrons dans la suite de cette histoire.

* In concilio
Turonensi.

*Mort de l'impé-
ratrice Hermen-
garde.*

L'empereur après avoir pacifié les troubles de Bretagne , réglé toutes les affaires , & choisi autant d'ôtages qu'il voulut en prendre , revint par Angers , où il avoit laissé malade l'im-
pératrice

Pératrice Hermengarde qui y mourut deux jours après son arrivée. Delà il continua sa marche par Rouen , par Amiens jusqu'à Heristal , où il trouva des ambassadeurs de diverses nations qui attendoient son arrivée. Les envoyés de Sigon nouveau duc de Benevent , lui firent de magnifiques présens de la part de leur maître , & le justifirent si bien de l'assassinat de Grimoald son prédécesseur dont il étoit soupçonné , que son élection faite par les Beneventins fut confirmée , & son hommage reçu.

818.

Eginard.in Ann.
nal.

Les ambassadeurs des Guduscien & des Timotiens , peuples voisins des Bulgares , & depuis long-temps leurs alliés ou leurs tributaires , furent admis à l'audience de l'empereur : ils le prièrent d'agréer qu'ils renonçassent à la protection des Bulgares pour se mettre sous la sienne , & de les unir au gouvernement de Dalmatie. L'empereur leur marqua que le choix qu'ils faisoient de sa protection , lui étoit très-agréable. Il reçut leur hommage , & consentit à l'union qu'ils lui demandoient.

Enfin , il écouta & reçut mal ceux de Liuduit duc de la basse Pannonie , qui lui vinrent faire des plaintes de la conduite de Cadolac comte de Frioul , un des commandans de cette marche. Ce duc ne cherchoit que des prétextes de rompre avec la France , & de se révolter , comme il le fit bientôt après. L'empereur , après avoir congédié tous ces divers envoyés , alla passer l'hyver à Aix-la-Chapelle.

Les Bretons n'étoient pas les seuls qui eussent pensé à se prévaloir pour leur liberté , des troubles de l'Italie & de de-là l'Elbe. Les Gascons n'avoient pas manqué une si belle occasion , ayant à leur tête Lupus leur duc. L'empereur fit marcher contre eux Pepin son fils roi d'Aquitaine & les comtes d'Auvergne & de Toulouse avec les milices de ces deux territoires. Lupus eut la hardiesse de recevoir la bataille que ces généraux lui présentèrent. Il y fut défait & pris , & conduit à Aix-la-Chapelle , où l'empereur lui fit grace de la vie , & se contenta de l'envoyer en exil. Il punit de la même peine Sclaomir ce duc des Abodrites qui s'étoit ligué avec les Normans , & qui fut aussi pris dans un combat par les commandans de la marche Saxone.

Défaite de Lupus
duc des Gascons.

Ibid,

Ainsi Louis victorieux de tous côtés , ou par lui-même ou

818.

*L'empereur épou-
se Judith, fille du
duc Guelfe.
Vita Ludovici Rii;
Theganus & alii.*

par ses généraux, s'occupa pendant l'hiver comme faisoit Charlemagne, à tenir des assemblées pour maintenir l'ordre dans l'empire, & les reglemens de discipline qu'il avoit envoyés les années précédentes aux églises & aux monasteres.

Comme il avoit perdu l'impératrice Hermengarde, on le pressoit de se remarier, d'autant plus qu'on voyoit en lui assez de piété pour appréhender qu'il ne pensât de nouveau à quitter sa couronne, afin de vivre plus chrétiennement dans la retraite. Les seigneurs qui avoient des filles à marier, n'oublièrent rien pour faire pencher les inclinations du prince du côté de leur famille. Le duc Guelfe emporta l'honneur de la préférence pour sa fille Judith. L'empereur dans ce mariage eut autant d'égard à la noblesse de l'épouse qu'il choissoit, qu'à sa beauté : elle étoit du côté de son pere de la plus noble maison du royaume de Baviere, & du côté de sa mere du plus illustre sang de toute la Saxe ; mais avec tous ses avantages sa destinée fut d'être en France dans la suite, ou la cause ou l'occasion de bien des malheurs.

Jusqu'alors tous les soulevemens qui s'étoient faits, soit au-delà des Alpes, soit du côté des Pyrenées, soit en-deçà du Rhin, soit au-delà de l'Elbe, n'avoient servi qu'à affermir la puissance du prince par une prompte défaite, & qu'à le rendre redoutable : mais il s'éleva cette même année un nouveau rebelle digne par sa bravoure, par son habileté dans la guerre, par son adresse, par ses intrigues d'être regardé par les François comme un ennemi dangereux, qui fut par sa résistance & en les attaquant avec succès, interrompre cette suite de victoires à laquelle ils étoient accoutumés, jusques-là qu'il fut plus souvent victorieux que vaincu.

Ce fut ce Liuduit dont les envoyés étoient venus l'année précédente trouver l'empereur à Aix-la-Chapelle. Il étoit duc de la basse Pannonie, c'est-à-dire, des pays où sont aujourd'hui les villes de Bude, de Gran, d'Albe royale : il descendoit de ces Huns ou Abares autrefois si puissans, & si redoutables à tous les peuples des environs du Danube : Charlemagne les avoit subjugués & tellement exterminés, qu'on ne les regardoit presque plus comme un peuple particulier. Depuis qu'ils se furent entièrement soumis, on leur donnoit pour les gouverner des chefs de leur nation avec la qualité de

duc, mais toujours tributaires de la France & obligés à l'hommage (a).

Liuduit avoit cette qualité dans la basse Pannonie, & crut qu'elle lui donneroit assez de pouvoir & assez d'autorité pour se révolter impunément contre l'empereur. Il commença par se brouiller avec Cadolac, gouverneur de Frioul, qui partageoit, ce semble, avec le gouverneur de Dalmatie, une espèce de commandement ou d'intendance qu'ils avoient sur toutes les nations de ces quartiers-là, le long de la Drave, de la Save, & du Danube. Ce fut sur les différends qu'il avoit avec lui qu'il envoya à Aix-la-Chapelle faire ses plaintes, qui n'ayant pas eu grand effet comme il s'y étoit bien attendu, lui servirent de prétexte pour se révolter & tâcher de se rendre indépendant de la France : il engagea dans son parti les Esclavons d'entre la Save, la Drave & la Carinthie.

Si-tôt que l'empereur en eut été averti, il envoya ordre aux troupes d'Italie de marcher de ce côté-là pour le soumettre. Le gouverneur de Frioul les y conduisit. Liuduit se retrancha à l'entrée du pays, & l'y attendit, & prit si bien ses mesures, qu'il l'empêcha de forcer aucun passage, & l'obligea à s'en retourner sans avoir rien fait que de légères excursions, où les troupes impériales reçurent quelques dommages.

Ce premier succès enfla le cœur de Liuduit. Il fit partir de nouveaux envoyés pour la cour de l'empereur, à qui il proposa d'adoucir les conditions auxquelles sa nation & les Esclavons avoient été jusqu'alors soumis à la France, & pourvu qu'on voulût avoir cet égard pour les deux nations, il promettoit à l'empereur de faire en sorte qu'elles continuassent de lui être fideles. L'empereur rejetta ces propositions, & cependant lui en fit d'autres selon lesquelles il se relâchoit sur certains points, supposé qu'il mît les armes bas.

Liuduit ne s'en accommoda pas, & comme il prévint bien que ce refus lui alloit attirer sur les bras de grandes forces, il pensa à intéresser dans son parti les nations voisines, & envoya par-tout en-deçà, & au-delà du Danube des gens pour en-

819.

Révolte de Liuduit duc de la basse Pannonie.

Eginard. in Anal. ad an. 819.
Vita Ludovici Pii.
Theganus.

Theganus.

(a) Thegan appelle ce Liuduit duc des Esclavons, parce que les Esclavons avoient été long-temps mêlés parmi les Abares : car certainement la basse Pannonie étoit le pays des Abares.

gager les peuples de ces quartiers-là à un soulèvement général.

Il leur fit représenter qu'ayant été libres jusqu'au temps de Charlemagne, on les avoit injustement asservis; qu'il leur étoit honteux d'avoir été tant d'années sans penser efficacement à recouvrer leur liberté; qu'ils étoient depuis trop long-temps exposés au caprice & à la cruauté des gouverneurs de Frioul & de la Dalmatie; que les plaintes qu'il avoit portées à la Cour contre le gouverneur de Frioul n'avoient pas été écoutées; qu'il venoit de demander à l'empereur quelque adoucissement de l'esclavage où gémissoit sa nation anéantie par les carnages qu'en avoient faits les François, sans pouvoir rien obtenir; qu'au reste ce regne n'étoit pas si terrible que le précédent, & qu'il y avoit bien de la différence entre Louis & Charlemagne; qu'avant que de rien proposer de ses desseins, il avoit voulu tenter le péril lui-même, & que si lui seul à la tête des Abares & des Esclavons avoit cette année repoussé les François, que ne devoit-il point espérer quand il seroit secondé des troupes de tant de braves nations confédérées pour l'intérêt de leur gloire & de leur liberté?

Ces remontrances ébranlèrent plusieurs nations: mais elles ne leur firent prendre aucune résolution: il n'y eut que les Timotiens, ceux-là mêmes qui l'année d'auparavant avoient envoyé leurs ambassadeurs à Aix-la-Chapelle pour se soumettre à l'empire François en renonçant à l'alliance des Bulgares; il n'y eut, dis-je, que ceux-là qui se laisserent débaucher par Liuduit, & qui se joignirent à lui.

Eginard, in Annal., ad an. 819.

Il fait de grands ravages en divers endroits.

Cadolac, gouverneur de Frioul, étant mort au retour de son expédition de Pannonie qui ne lui avoit pas réussi, l'empereur mit à sa place le duc Baudri, capitaine d'expérience, qui commandoit quatre ans auparavant l'armée envoyée en Danemarck pour soutenir le parti d'Heriolte contre les rois Normans. Ce général n'eut pas plutôt pris possession de son gouvernement, qu'il apprit que Liuduit s'étoit avancé jusques dans la Carinthie qui en faisoit une partie, & y mettoit tout à feu & à sang. Baudri sur ces avis ramassa tout ce qu'il put de troupes, & vint dans la Carinthie avec une armée peu nombreuse, pour arrêter les ravages de l'ennemi. Il le jo-

gnit dans sa retraite sur le bord de la Drave, & donnant sur son arriere-garde, il lui tua beaucoup de monde : malgré cet échec Liuduit ne laissa pas de passer la Save pour continuer ses ravages.

819.

D'un autre côté le duc Borna, gouverneur de Dalmatie, s'étoit mis en campagne avec une grande armée, pour tâcher de l'enfermer entre lui & celle de Frioul. Ce duc avoit dans ses troupes un grand corps de Guduscien : c'étoit cette autre nation dont les envoyés étoient venus avec ceux des Timotiens pour se soumettre à l'empire de France, & que Liuduit n'avoit pu d'abord engager à prendre les armes contre les François.

Le général François le rencontra sur la riviere de Culp qui se jette dans la Save. Liuduit ne balança pas à recevoir la bataille. Et il avoit raison de le faire ayant une secrete intelligence avec les Guduscien, qui dès le commencement du combat lâcherent le pié, le reste des troupes fut bientôt entraîné par un si méchant exemple. Dragomose beau-pere de Liuduit, qui désapprouvant la révolte de son gendre s'étoit retiré en Dalmatie, & combattoit dans l'armée François, y fut tué, & le général pressé de tous côtés ne pouvoit gueres éviter le même malheur. Mais sa bravoure & son expérience suppléerent en cette occasion à tout le reste : il fit un gros escadron de ses gardes, avec lequel il se retira en présence de toute l'armée ennemie se battant toujours en retraite, sans que jamais Liuduit, qui lui fit donner plusieurs assauts, eût jamais pu l'enfoncer ni le rompre. Liuduit ne manqua pas de profiter de cette défaite, & il mena sans tarder son armée victorieuse en Dalmatie, où il mit tout au pillage. Borna n'étant pas en état de lui résister en pleine campagne, fit promptement retirer tout ce qu'il put dans les villes fortes, y jeta des garnisons capables de résister, & lui avec un petit camp volant de troupes choisies, se mit à côtoyer l'armée ennemie, & à la harceler, tombant nuit & jour sur Liuduit, & l'attaquant tantôt en queue, tantôt en flanc, tantôt lui enlevant des quartiers, tantôt lui coupant les vivres, & il le fatigua de telle sorte, qu'il l'obligea à sortir bientôt de la Province, après lui avoir tué plus de trois mille hommes enlevé plus de trois cents chevaux, & une partie du butin qu'il avoit fait.

Il défait les troupes de l'empereur.

Ibid.

819.

L'empereur que la défaite de Borna avoit fort inquiété, reçut ces dernières nouvelles avec beaucoup de joye, aussi-bien que celles qui lui vinrent des Pyrenées où Pepin son fils, roi d'Aquitaine, dompta tellement les Gascons qui s'étoient de nouveau révoltés, que jamais la Gascogne ne parut ni plus tranquille ni plus soumise.

Les succès ne furent pas moins heureux du côté du Nord. Heriolte que l'empereur soutenoit toujours contre les quatre rois Normans tous fils du roi Godefroi, entra par mer en Danemarck avec le secours des Abodrites. La conjoncture étoit avantageuse. La dissension s'étoit mise entre les freres, & Heriolte s'étant offert à soutenir un des partis contre l'autre, son offre fut acceptée: les deux princes chefs de la faction contraire furent obligés de quitter le Danemarck. Et Heriolte s'accommoda avec les deux autres, avec lesquels il partagea le royaume.

*L'empereur en-
voye trois armées
contre lui.*

*Eginard. in An-
nal. ad an. 810.*

La révolte de Liuduit & les moyens de le soumettre firent la principale matiere des délibérations de l'assemblée générale que l'empereur tint à Aix-la-Chapelle pendant le quartier d'hyver. Le duc de Dalmatie s'y rendit par ordre de l'empereur, afin que dans les conseils de guerre il pût plus aisément communiquer les connoissances qu'il avoit prises sur les lieux des forces de l'ennemi, des endroits par où l'on pourroit l'attaquer avec plus d'avantage, & des moyens de faire subsister les troupes. Il fut résolu qu'on entreroit dans le pays avec trois armées par trois endroits différens, & on les fit marcher dès qu'il y eut du fourrage à la campagne.

Deux de ces armées sortirent d'Italie, l'une par les Alpes Noriques, laissant à droite le comté de Tirol & l'évêché de Saltzbourg, & à gauche la Carinthie; l'autre marcha par la Carinthie, & la troisième assemblée au-delà du Rhin prit sa route par la Baviere & par la haute Pannonie, c'est-à-dire, par Vienne en descendant vers l'embouchure de la Drave. Il y avoit peu de François d'en deçà du Rhin, dans ces armées, composées pour la plupart de troupes Saxones, Allemandes, Bavaraises, & de la France Germanique. Liuduit averti de la tempête qui alloit fondre sur lui, fit avancer des troupes vers la Carinthie pour arrêter l'armée qui venoit par cette province: il en posta d'autres, quoiqu'en assez petit nombre, aux

Ibid.

détroits des montagnes entre Saltzbourg & la Carinthie, par où devoit passer l'autre armée, & pour lui il se retrancha dans la basse Pannonie au centre de son pays, dans une place située sur le haut d'une montagne, où il avoit retiré ce qu'il avoit de précieux, & mis des vivres en abondance, pour y attendre de pié ferme la troisième armée qui venoit le long du Danube, & se défendre contre toutes les trois, en cas que les deux premières forçassent les passages.

819.

Celle qui marcha entre Saltzbourg & la Carinthie, alla fort lentement, étant continuellement arrêtée aux passages des montagnes, qu'il lui falloit forcer, & harcelée par une infinité de petits partis qui l'incommodoient. Celle qui alloit le long du Danube mit aussi beaucoup de temps dans sa marche, à cause du long chemin qu'elle avoit pris, & des difficultés qu'elle trouva au passage de la Drave vers son embouchure. L'armée qui avoit pris au travers de la Carinthie trouva plus d'ennemis que les deux autres, & il lui fallut donner trois combats de suite où elle fut toujours victorieuse : mais comme elle avoit moins de chemin à faire, elle arriva la première nonobstant ces obstacles dans le pays de Liuduit.

Les généraux François ne doutoient point que quand il les verroit joints tous ensemble au milieu de ses terres, il ne leur envoyât demander quartier : mais il n'en fit rien, & ne daigna pas même entrer avec eux en négociation. Les généraux délibérèrent s'ils l'iroient attaquer dans ses retranchemens : mais ils les trouverent si inaccessibles, qu'ils ne crurent pas devoir l'entreprendre. Ainsi ils se contentèrent de ravager le pays, où ils mirent le feu par-tout. Seulement au retour les généraux des deux armées d'Italie fommerent les habitans de la Carniole de se rendre, aussi-bien que ceux d'une partie de la Carinthie, qui s'étoient déclarés pour Liuduit, & ce fut pour eux une nécessité de le faire. Pour la troisième armée, elle s'en retourna en très-mauvais état, les méchantes eaux, tandis qu'elle campoit sur la Drave, y ayant causé la dyssenterie, qui fit mourir un grand nombre de soldats.

*Qui sont obligées
de s'en retourner.*

Après la retraite des armées Liuduit s'appliqua pendant tout le temps qu'on le laissa en repos, à fortifier ses places, & à se mettre en état de soutenir les efforts qu'il s'attendoit bien qu'on feroit contre lui la campagne prochaine ; & comme il n'avoit

819.

Eginard. in Anal.

point dans le pays de gens assez entendus dans ces sortes de travaux , il avoit depuis quelque temps trouvé moyen d'en avoir d'ailleurs.

Il entretenoit pour cela correspondance avec Fortunat , évêque de Grade , ville du Golfe de Venise , & aujourd'hui du domaine de cette république , qu'il savoit être mal affectionnée à la France , & qui faisoit passer secrètement des Ingénieurs en Pannonie , pour exécuter & conduire ces travaux. L'empereur ne fut averti de cette intelligence que l'année d'après cette dernière campagne , par un prêtre de Grade. L'évêque fut appelé à la cour. Mais comme il se douta du sujet pour lequel on l'appelloit , il passa à Zara en Dalmatie , où il s'ouvrit au gouverneur sur la cause de sa retraite. Le gouverneur qui savoit que cet évêque avoit toujours eu beaucoup d'envie que la ville de Grade retournât sous la domination des empereurs d'Orient , lui donna un vaisseau qui le conduisit à Constantinople où il fut en sûreté.

*Courses des
Normans sur les
côtes de France.*

820.

Eginard.

Valesius , Notitia Gall.

L'adresse de Liuduit qui avoit des correspondances jusqu'en Italie , ne laissa pas lieu de douter qu'il ne ménageât toutes les diversions qu'il croyoit propres à diminuer les forces qu'on pouvoit envoyer contre lui. Ainsi les excursions maritimes des Normans sur les côtes de France qui recommencerent cette année-là , furent sans doute un effet de ses intrigues auprès des rois de Danemarck.

Une flotte de treize navires Normans courut toutes les côtes de France. Ils parurent d'abord sur celle de Flandre , d'où ils furent repoussés par les vaisseaux & par les garnisons qu'on y tenoit pour les garder : ces pirates firent seulement une descente en un endroit qui se trouva mal gardé ; ils en enlevèrent quelques bestiaux , & mirent le feu à quelques chaumières , n'ayant pas eu le loisir de faire plus de mal. Delà ils allerent tenter une descente à l'embouchure de la Seine , d'où ils furent aussi repoussés. Ils furent plus heureux en Aquitaine , où ils pillèrent le bourg appelé *Bundium* par Eginard , & par d'autres Buin , & ailleurs Burn. C'est sans doute celui qui s'appelle aujourd'hui dans le Medoc au-delà de la Garonne , saint Paul de Born. Ils firent en cet endroit & dans tout le pays voisin beaucoup de désordre , & en emporterent un grand butin. Les Sarrafins violant à leur ordinaire le traité de paix qu'ils

qu'ils venoient de signer à Aix-la-Chapelle, causerent aussi quelques dommages aux François dans les mers de Sardaigne, dont on se vengea sur eux par les ravages qu'on fit en Espagne.

820.

On se prépara de nouveau pendant l'hyver, à attaquer Liuduit avec trois armées comme on avoit fait la campagne précédente. Avant cette expédition l'empereur tint une assemblée à Nimegue, où il fit relire l'acte d'association de son fils Lothaire à l'empire, & de la cession qu'il avoit faite aux deux autres, du royaume de Baviere & de celui d'Aquitaine, le fit souscrire par les seigneurs, & confirmer par leur serment.

821.

Il y reçut les envoyés du pape Pascal qui avoit succédé trois ans auparavant au pape Etienne IV. & confirma la donation des villes & des territoires que ses prédécesseurs avoient faite à l'église Romaine, & y en ajouta encore quelques autres. Il y tint un dernier conseil de guerre avec les généraux qui devoient commander les trois armées de Pannonie, & qui les y conduisirent au mois de Mai. Liuduit garda la même méthode que l'année précédente, s'enferma dans ses retranchemens, mit toutes ses troupes dans les places de défense, & abandonna le plat pays aux François, qui après l'avoir pillé, s'en retournerent sans avoir pu faire autre chose, ni obliger ce rébelle à faire aucunes propositions.

L'empereur envoya inutilement trois nouvelles armées dans la Pannonie.

Tom. II. Concil. Gall.

Ils arriverent au mois d'Octobre à Thionville, où l'empereur fit épouser à Lothaire son fils aîné Irmingarde, fille du comte Hugues. Les seigneurs & les évêques qui avoient été complices de la conjuration de Bernard, roi d'Italie, prirent la conjoncture de cette fête pour demander leur grace à l'empereur, & se servirent pour cela de l'abbé Adelard, qui depuis peu étoit revenu à la cour par l'adresse de ses amis de la maniere que je vais dire, & y étoit plus puissant que jamais.

Il fait épouser à son fils Lothaire Irmingarde.

Cet abbé étoit un homme de grand mérite, & de la famille royale; son pere étant cousin issu de germain de l'empereur. Ceux qui s'étoient emparés de l'esprit du nouveau maître, ainsi que je l'ai déjà raconté, l'y avoient détruit: mais avec le temps le parti de ses ennemis cessa de prévaloir si fort, & ceux qui avoient intérêt à son rétablissement ne perdirent aucune occasion de faire ressouvenir l'empereur de ses anciens services. Un jour entr'autres deux prélats dont l'histoire ne dit ni le nom,

Radbert. in vita Adelhardi.

821.

ni le Diocèse, étant de retour de la solitude de Nermoutiers où ils l'étoient allé voir, parlerent avec tant d'éloge de sa vertu à l'empereur, & de la joie qu'il faisoit paroître de se trouver hors de l'embarras du monde, qu'ils le touchèrent, & lui firent naître des remords d'avoir persécuté un homme de ce mérite & de cette piété : enfin après sept ans d'exil il lui permit de retourner à Corbie, presque aussi-tôt après il le rapprocha de sa personne, & lui donna plus d'autorité & plus de part que jamais dans les affaires de l'état.

Ce fut donc de lui que se servirent les seigneurs & les évêques exilés à cause de la conspiration du roi d'Italie, pour demander leur grace à l'occasion des noces du jeune empereur Lothaire avec Irmingarde, & ils l'obtinrent. Non-seulement l'empereur leur permit de revenir de leur exil, mais encore il leur rendit tous leurs biens qu'il avoit confisqués. La chose alla plus loin, & ce prince à la persuasion de son nouveau ministre, donna un exemple de piété & d'humilité chrétienne qui édifia infiniment l'église, mais que la politique & la prudence sans doute lui défendoient.

Il condamne sa propre conduite, & en fait une confession publique.

Eginard. in Annal. ad an. 821.

Vita Ludovici Pii. Theganus.

Quoique la révolte de Bernard, roi d'Italie, & sa conjuration contre la vie même du prince fût un crime notoire, Louis cependant n'avoit pas voulu en juger lui-même : le criminel avoit été condamné à la mort par l'assemblée générale des seigneurs, & l'empereur avoit commué la peine de mort & adouci l'Arrêt. Cependant quatre ans après dans une assemblée tenue dans le palais d'Attigni sur la rivière d'Aîne, ce prince dont la facilité & la tendresse de conscience étoient extrêmes, se laissa persuader qu'il avoit commis en cela un grand péché. (a) Il accusa & condamna lui-même sa propre conduite, & en fit une confession publique comme d'un crime infiniment scandaleux, & qui méritoit une telle réparation.

Ce qu'il y eut encore de singulier, fut que dans cette confession publique, entrèrent les fautes qu'il avoit commises contre le ministre nouvellement rétabli, aussi-bien que la disgrâce de Vala.

Cette conduite pouvoit avoir de fort mauvais effets, & elle

. (a) Suivant le système de Pasquier, le Debonnaire avoit raison de se reprocher. dont on a parlé ci-dessus, la mort de Bernard étoit en effet un crime que Louis

n'en eut que de trop funestes dans la suite. C'étoit rendre le gouvernement méprisable, que d'en faire ainsi connoître publiquement les défauts, c'étoit trop l'exposer à la censure des sujets, & donner matiere & des prétextes plausibles aux révoltes. Enfin, c'étoit rendre en quelque façon le peuple juge de son souverain. La pénitence imposée par saint Ambroise à Theodose, avec laquelle on compara celle de Louis, étoit pour un péché beaucoup plus grief, tout y étoit édifiant, mais il n'y avoit rien de dangereux.

821.

Louis fit dans la même assemblée d'Attigni un autre aveu qui n'avoit rien que de louable, c'étoit que contre les intentions & les dernières volontés du feu empereur son pere, il avoit fait couper les cheveux à ses trois freres cadets, & les avoit relegués dans des monasteres, chose qui de plus étoit contre les canons, par lesquels il étoit défendu d'obliger personne à se renfermer dans le cloître, à moins qu'il n'eût fait quelque crime qui méritât cette pénitence. Il leur envoya demander pardon, & leur laissa le choix libre, ou bien de demeurer dans l'état où l'on les avoit engagés, ou de revenir à la cour. Ces trois princes firent alors par choix & par vertu ce qu'ils avoient d'abord fait par force, & préférèrent la retraite aux espérances dont le monde pouvoit les flater.

822.

Eginard. ad an.
822.

Radbert. in vita
Adelhardi.

Tandis que l'empereur s'occupoit à Attigni de ses œuvres de pieté, ses généraux pouissoient Liuduit plus vivement & avec plus de succès qu'on n'avoit fait dans les campagnes précédentes. A leur entrée dans la Pannonie, il leur abandonna Sisség ville à quelque distance de la Save, qui subsiste encore aujourd'hui, & autrefois si fameuse dans l'histoire de l'empire, sous le nom de Siscia. Ils le suivirent & le serrèrent de si près, qu'il fut obligé de sortir de son pays, pour se sauver chez les Sorabes.

Diverses expéditions de ses généraux.

Il y a dans notre histoire deux peuples de ce nom, les uns habitoient entre la riviere d'Elbe & celle de Sala, les autres étoient dans une partie de la Dalmatie, que l'on croit être aujourd'hui le pays appelé la Servie. Ce fut chez ces derniers que Liuduit se réfugia. Il fut reçu par un de leurs ducs dans la ville: mais par la plus noire perfidie, il tua en trahison celui-là même qui l'avoit reçu, se rendit maître de la place, & envoya de-là aux généraux François leur dire, que si on vou-

Eginard. in An-
nal.

§22.

loit lui promettre sûreté, & lui faire des conditions raisonnables, il étoit prêt d'aller se jeter aux piés de l'empereur pour lui demander pardon de ses revoltes. On étoit à la fin de la campagne, & les troupes se trouvoient fatiguées par les marches continuelles qu'on leur avoit fait faire dans la poursuite de Liuduit : les généraux savoient que l'empereur étoit ennuyé de la longueur de cette guerre, de sorte qu'ils lui promirent de rendre compte à l'empereur de ses propositions, & ramenerent l'armée en Italie.

Ibid.

Il se fit en ce même-temps-là quelques autres expéditions en divers endroits. Les Saxons par ordre de l'empereur passerent l'Elbe, & chasserent les Esclavons de quelques postes dont ils s'étoient emparés sur les terres de France.

Mariana.

Du côté des Pyrenées les comtes de la Marche Espagnole envoyerent des troupes au-delà de la Segre, y firent le dégât & mirent le feu par-tout. Selon l'histoire d'Espagne, Abderame nouveau roi de Cordoue, après la mort de son prédécesseur, avoit surpris Barcelone sur les François, & cette irruption dont je parle se fit par représailles.

On châtia aussi les Bretons qui s'étoient révoltés : après quoi l'empereur envoya son fils aîné Lothaire en Italie, dont il lui avoit destiné le gouvernement depuis la mort de Bernard. Il lui donna pour conseil le moine Vala & Geronge capitaine des gardes de la porte, de sorte que les deux freres Vala & l'abbé Adelard étoient les maîtres dans les deux cours. Il fit aussi partir Pepin pour son royaume d'Aquitaine, après lui avoir fait épouser la fille de Thibert comte de Matric ou Madrie : ce pays dans les capitulaires de Charlemagne est placé entre Rouen & Evreux, & s'étendoit, ce semble, jusques vers Vernon & la Seine, entre les petites rivières d'Eure, d'Aure & d'Itton.

*Il tient deux
dietes à Franc-
fort.*

Vers la fin de l'automne, l'empereur assembla à Francfort les plus grands seigneurs de France qui s'y étoient rendus par son ordre, & y conféra avec eux sur l'état de la Germanie & sur les moyens d'y maintenir la paix. Il y donna audience aux envoyés des princes Normans, & à ceux des Abares, & reçut les hommages des Abodrites, des Bohémiens, des Sorabes, des Vilses & de presque toutes les autres nations soumises à l'empire François.

LOUIS LE DEBONNAIRE EMPEREUR. 213

Cette diete qui se tint pendant l'hyver fut suivie d'une autre au mois de Mai , mais qui fut seulement composée des seigneurs de la France orientale , c'est-à-dire , des peuples voisins du Rhin , de ceux de la Saxe , de la Baviere , de la Bourgogne Transjurane , & de l'Allemagne , nom qu'on ne donnoit encore alors qu'au pays situé entre le Rhin , le Moëin , le Necre & le Danube.

Dans cette assemblée où se traitèrent diverses affaires qui concernoient toutes ces nations , se vuida aussi un de ces différends dont l'ancienne Rome & les premiers empereurs se faisoient grand honneur d'être les juges , par le droit que ces jugemens leur donnoient de se qualifier maîtres des rois.

Les Vilses dont j'ai parlé plusieurs fois , étoient un peuple qui faisoit partie de la nombreuse nation des Esclavons , & qui occupoit les bords de la mer Baltique entre l'Elbe & la Vistule , presque en égale distance de ces deux rivières. Quoique tributaires de l'empire François , ils étoient gouvernés par des rois de leur nation & d'une famille où le throne étoit héréditaire. Le roi du pays ayant été tué dans un combat contre les Abodrites , son fils aîné fut élevé sur le throne : mais ne s'étant pas rendu agréable à sa nation , elle le déthrona & mit à sa place son cadet. La guerre civile étoit prête de s'allumer dans le pays : mais enfin les deux princes s'en rapportèrent au jugement de l'empereur , & mirent leur fortune & leur couronne entre ses mains. La qualité d'aîné & la possession faisoient le droit de l'un , & la faveur de la nation faisoit celui de l'autre. Chacun plaida sa cause : mais l'empereur prononça en faveur du cadet , pour contenter le peuple qui le demandoit tout d'une voix. Il tâcha de consoler l'aîné par les caresses & les honneurs qu'il lui fit , & les renvoya tous deux chargés de présens en leur pays , après leur avoir fait prêter serment de fidélité comme à ses vassaux.

Peu de temps après la séparation de la diete , l'empereur reçut une nouvelle qui ne dut pas lui être désagréable , ce fut celle de la mort de Liuduit. Cet esprit inquiet ne se trouvant plus en sûreté chez les Sorabes , ni en état de garder la ville dont il s'étoit emparé par l'assassinat du gouverneur , vint se jeter entre les bras d'un seigneur de Dalmatie , pour faire par son moyen sa paix avec l'empereur : mais celui qu'il avoit

823.

Eginard, in Annal. ad an. 823.

Eginard, in Annal.

Mort de Liuduit.

823.

choisi pour son protecteur, ou se défiant de lui, ou se ressouvenant des injures qu'il en avoit reçues, par les ravages & le pillage de la Dalmatie durant la guerre, le fit assassiner lorsqu'il y pensoit le moins, & vengea par un crime & par une trahison, les crimes & les trahisons de ce perfide. Cette mort finit la guerre de ce côté-là, & délivra l'empereur d'un ennemi aussi incommode que dangereux.

Lothaire est couronné à Rome en qualité d'empereur.

Cependant le jeune empereur Lothaire, suivant les ordres que Louis lui en avoit donnés, travailloit à rétablir la justice & l'observation des loix dans les villes d'Italie, & à punir les violences de certains particuliers, commises dans le temps de la révolte de Bernard. Le pape Pascal n'eut pas plutôt appris l'arrivée de ce jeune prince en Italie, qu'il lui écrivit pour le prier de lui donner la satisfaction de le couronner dans Rome en qualité d'empereur. Lothaire y alla, y fut reçu avec beaucoup d'honneur, & la cérémonie du couronnement se fit le jour de Pâques.

Eginard ad an. 823.

C'étoit à qui feroit mieux sa cour au jeune empereur. Il y avoit toujours deux partis à Rome, celui du pape & celui de quelques seigneurs Romains opposés au pape. Ce second parti étoit pour l'ordinaire composé de ceux dont les familles avoient prétendu mettre la papauté dans leur maison, & qui n'y avoient pas réussi. L'un & l'autre se faisoient un mérite d'être attachés à l'empereur & aux intérêts de la France, & s'efforçoient de rendre leurs adversaires suspects sur ce sujet. Deux des plus considérables de la ville, Theodore & Leon, faisoient beaucoup de peine au pape, & lui suscitoient tous les jours des embarras dans le gouvernement de Rome. Ils furent arrêtés, & après qu'on leur eut crevé les yeux, dans l'enceinte même du palais du pape, à saint Jean de Latran, ils eurent la tête tranchée.

Les partisans de ces deux seigneurs ne manquèrent pas d'instruire la cour de France de cette affaire, & de persuader à l'empereur que le principal motif de la haine du pape contre eux, & la cause de leur mort n'avoit point été autre, que l'attachement qu'ils avoient toujours fait paroître pour le jeune empereur. Louis fut fort choqué de cette conduite du pape : il donna ordre à Adelunge abbé de saint Vast d'Arras, & à Humfroi comte ou gouverneur de Coire, de par-

Eginard. in Anal. ad an. 823.

LOUIS LE DEBONNAIRE EMPEREUR. 215

tir au plûtôt pour aller s'informer de la vérité du fait sur les lieux.

Le pape avoit bien prévu qu'on lui rendroit ce mauvais office , & avoit fait partir promptement Jean évêque de la * Forêt-Blanche , évêché uni depuis à celui de Porto , & Benoît archidiacre de l'église de Rome , qui arriverent avant le départ de l'abbé de saint Vast & du comte Humfroi. Ils prièrent l'empereur de ne point se laisser prévenir sur cette affaire , & l'assurèrent que le pape n'y avoit eu aucune part. L'abbé de saint Vast ne laissa pas de partir avec son collègue , & eut ordre de faire les informations.

Ces deux commissaires trouverent les témoignages de ceux qu'ils interrogerent si différens & si opposés , qu'ils ne savoient qu'en penser : de sorte que le pape s'étant offert avec trente-quatre évêques , à faire serment qu'il étoit innocent des choses dont ses adversaires le chargeoient , & d'ailleurs soutenant avec fermeté que les deux hommes dont il s'agissoit , étoient coupables de lèse-majesté , on reçut son serment & celui des trente-quatre évêques. Cette manière de s'en rapporter au serment du pape , avoit été déjà mise en usage du temps de Charlemagne , au sujet des crimes dont les ennemis du pape Leon III. avoient tâché de le noircir auprès de ce prince.

Les envoyés de France après ces procédures , partirent pour en venir rendre compte à Louis. Le pape les fit accompagner de l'évêque de la Forêt-Blanche , & de trois autres envoyés , pour appuyer sa défense auprès de l'empereur. Ce prince après avoir tout écouté , ne voyoit pas trop clair dans le procès ; mais il ne voulut pas l'approfondir davantage : il crut qu'il falloit croire le pape sur son serment , & lui fit dire par l'évêque de la Forêt - Blanche , qu'il étoit satisfait là-dessus.

Pascal mourut l'année d'après , & eut pour successeur Eugene II. qui ne fut pas plûtôt élu , que Lothaire alla à Rome , où ce prince lui parla fortement sur les désordres qui s'étoient passés sous le dernier pontificat , sur le peu d'égard qu'on y avoit pour les François , sur ce que sans consulter l'empereur , on avoit fait mourir des personnes très-dévouées à son service ; que c'étoit assez que d'y faire paroître du zele & de l'affection envers la France , pour être insulté & persécuté ; que le peu

823.

* *Sylvæ candidæ.*

Theganus cap. 30.

*Mort du pape
Pascal. Eugene
II. lui succede.*

824.

Vita Ludovici Pii.

824.

d'application des papes au gouvernement , & l'insatiable avarice des juges , étoient cause d'une infinité d'injustices & de violences qui se commettoient impunément , & lui dit qu'il étoit résolu d'y apporter remède. Il fit en effet rendre justice , & restituer les biens à diverses personnes qui avoient été dépouillées & opprimées injustement. Il rétablit l'ancienne coutume , qui étoit que les empereurs envoyoient de temps en temps à Rome des especes d'intendans , pour voir si on rendoit bien la justice , pour écouter les plaintes des peuples , & vuidier eux-mêmes certains procès importans , quand le prince l'ordonnoit ainsi.

Ibid.
Eginard.

Ce fut à Compiègne où l'empereur tenoit son parlement au mois de Novembre , qu'il termina l'affaire du pape Pascal. Ce fut-là aussi où Heriolte un des rois Normans qu'il avoit toujours protégé , vint le trouver pour lui demander de nouveau justice , & sa protection contre ses collègues , qui le menaçoient de le déthrôner. Il falloit que l'empereur se fût acquis une grande autorité sur ces princes , puisque sur les plaintes d'Heriolte , il envoya en Danemarck deux de ses comtes pour s'informer de ces différends , & fit en même-temps partir avec eux Ebbon archevêque de Reims , pour voir s'il n'y auroit point quelque disposition parmi ces peuples à recevoir la religion chrétienne. Il les trouva plus dociles qu'il n'avoit espéré. Les rois Normans ne s'opposèrent point à son zèle. Il instruisit & convertit plusieurs payens qu'il baptisa. Heriolte lui-même se convertit quelque temps après , & si le secours de la France l'avoit pu soutenir contre les efforts de ses ennemis , une grande partie de ce royaume auroit dès-lors embrassé la religion chrétienne.

Vita Ludovici Pii.

Deux autres événemens donnerent l'un du chagrin , & l'autre de la joie à l'empereur. Le premier fut la défaite de deux comtes François qui s'étant avancés jusqu'à Pampelune , pour faire le dégât sur les terres des Sarasins , furent attaqués à leur retour par des Gascons montagnards , qui les envelopperent dans les détroits des Pyrénées , & prirent ou taillèrent en pièces toutes leurs troupes. Les Gascons avoient été sollicités de prendre les armes contre les François par le roi de Cordoue , auquel ils envoyèrent l'un de ces comtes nommé Ebbe ; & ils relâcherent l'autre nommé Asnar , parce qu'il étoit Gascon.

L'autre

LOUIS LE DEBONNAIRE EMPEREUR. 217

L'autre nouvelle qui réjouit fort l'empereur, fut la naissance d'un fils dont l'impératrice Judith accoucha au mois de Juin. On donna au petit prince le nom de Charles. Un tremblement de terre, & quelques autres accidens extraordinaires qui arriverent cette année-là, inquiéterent fort l'empereur : la défaite d'Espagne fut regardée comme l'accomplissement de ces présages : mais supposé que le ciel eût voulu prédire par-là quelque chose de funeste à la France, c'étoit la naissance du prince que ces mauvais augures regardoient, tant elle eut de fâcheuses suites, par la désunion qu'elle mit dans la maison royale. Mais les choses n'éclaterent que quelques années après.

L'empereur voyant tout tranquille au-delà du Rhin, en-deçà & au-delà du Danube par la mort de Liuduit, & n'ayant rien à craindre du côté du Nord, à cause des brouilleries qui continuoient en Danemarc, ennuyé d'ailleurs des révoltes continuelles des Bretons, résolut de les châtier d'une manière qui leur ôtât l'envie de se soulever désormais. La famine qui affligea la France cette année-là, l'empêcha d'entreprendre si-tôt qu'il l'auroit souhaité, l'expédition qu'il méditoit de ce côté-là, & l'obligea de la différer jusqu'au commencement de l'Automne. Il marcha en ce temps-là avec une nombreuse armée, & vint camper sous les murailles de Rennes.

Il partagea là ses troupes en trois, en donna une partie à Pepin, roi d'Aquitaine, une autre à Louis, roi de Bavière, & se mit à la tête de la troisième ; ils entrèrent ainsi dans le pays par trois endroits. Viomarque qui étoit le chef des révoltés n'osa paroître devant de si grandes forces, tout plia & se rendit à discrétion, & le pays fut abandonné au soldat. L'armée y séjourna quarante jours, & le ravagea. L'empereur en retournant prit des otages, ordonna aux seigneurs du pays, de venir le trouver à Aix-la-Chapelle l'année d'après au temps qu'il leur marqua, & prit la route de Rouen où l'impératrice l'attendoit, & où il arriva vers le milieu du mois de Novembre. Il y trouva aussi les ambassadeurs d'Orient, qui s'y étoient rendus, & dont l'arrivée & les ordres qu'ils avoient pour la cour de France y ranimerent aussi - bien qu'à Rome, les anciennes disputes touchant le culte des images.

Tome II. Partie II.

Ee

824.

*L'impératrice
Judith accouche
d'un fils qui fut
nommé Charles.*

*Eginard. in An-
nal. ad an. 824.*

*Les Bretons sont
châtiés.*

824.

La dispute touchant le culte des images se renouvela en France & à Rome.

L'empereur Leon l'Armenien , successeur de Michel dit Rangabé , avoit régné sept ans , & avoit repris la protection de l'hérésie des Brise-images avec une fureur extrême. Il fut assassiné l'an huit cents vingt , le jour de Noël dans l'église au milieu de l'office , par les amis de Michel dit le Begue , qui lui succéda.

Celui-ci étoit actuellement dans un cachot , pour avoir conspiré contre la vie de Leon , attendant à toute heure l'exécution de la Sentence qui l'avoit condamné à être brûlé tout vif : on rompit à coups de haches les portes de son cachot , dont Leon avoit lui-même ferré la clef , & il fut bien surpris de se voir élevé sur le throne , au moment qu'il croyoit qu'on venoit le querir pour le mener au supplice. Moins brave & moins habile que son prédécesseur , il ne l'imita que dans son impiété & dans son hérésie. Après avoir persécuté pendant trois ou quatre ans les Catholiques , il sembla vouloir faire quelques démarches pour se réunir à la communion de Rome & de l'empire d'Occident. La perte de l'isle de Crete , appelée aujourd'hui Candie , que les Sarasins lui enleverent , le rendit odieux & méprisable à ses sujets , & lui fit appréhender que le zele qu'il favoit que l'empereur d'Occident avoit pour la religion , ne se tournât enfin contre lui , & qu'il ne lui en coûtât au moins ce qu'il possédoit encore en Italie.

Eginard. in Anal. ad an. 824.

Il envoya donc des ambassadeurs à ce prince , pour le prier de continuer à observer les traités de paix faits sous le regne de Charlemagne entre les deux empires , & de contribuer , s'il y avoit moyen , à réunir toutes les églises dans un même sentiment sur l'article des images : les ambassadeurs lui présentèrent une lettre au nom de Michel & de Théophile son fils , qu'il avoit associé à l'empire.

Epist. Imp. ad Ludovic. apud Baron. ad an. 824.

Dans cette lettre les empereurs s'excusoient ; premièrement , de ce qu'ils ne lui avoient pas donné plutôt avis de leur élévation à l'empire , sur ce qu'ils avoient été occupés longtemps à éteindre une guerre civile , excitée par un rébelle imposteur , qui avoit séduit les peuples , en disant qu'il étoit l'empereur Constantin , fils de l'impératrice Irene. Secondement , ils demandoient à Louis son amitié. Troisièmement , ils lui rendoient compte de leur foi , en exagérant beaucoup les abus vrais ou prétendus auxquels le peuple s'abandonnoit à Conf-

Constantinople à l'égard des images. En quatrième lieu, ils le prioient de faire en sorte que leurs ambassadeurs passassent sûrement à Rome, où ils portoient des présens au pape pour l'église de saint Pierre, & une lettre pour l'engager à travailler à la réunion des églises sur les points contestés. Enfin, ils demandoient à l'empereur, qu'il donnât ses ordres, pour que l'on chassât de Rome certains esprits brouillons, qui décrioient l'église Greque, & fomentoient la discorde.

824.

Quand ces ambassadeurs arriverent à Aix-la-Chapelle; l'empereur ne faisoit que de partir pour son expédition de Bretagne, & en lui faisant savoir leur arrivée, ils l'avoient prié de la part de leurs maîtres, d'ordonner que quelques évêques & quelques théologiens de France, s'assemblassent pour examiner la pratique & la doctrine des Grecs sur le fait des images, afin de commencer à disposer les choses à la réunion.

La conduite que tint Louis à cet égard, est une grande marque de sa religion & de son zèle sincère pour la paix de l'église. Car premièrement, avant que d'ordonner les conférences des évêques que lui demandoient les ambassadeurs, il voulut consulter le pape, & savoir de lui s'il jugeoit à propos, & s'il étoit du bien de la religion que l'on tint ces conférences: & en second lieu, il dissimula une chose qui devoit naturellement lui déplaire beaucoup. Quoique les empereurs Grecs dans l'inscription même & dans la suite de la lettre le traitassent de frère, qualité que les empereurs ne donnoient point ou ne donnoient guères qu'à leurs collègues à l'empire, toutefois l'inscription étoit conçue d'une manière choquante en ces termes: » Michel & Theophile . . . empereurs » des Romains, à leur cher & honoré frère Louis, glorieux » roi des François & des Lombards, & qui se dit leur empereur (a) ». Cette formule étoit contre les traités faits entre Charlemagne & les prédécesseurs de Michel, qui l'avoient reconnu pour légitime empereur; & ces traités avoient été confirmés à l'égard de la personne de Louis par Leon l'Arménien, auquel Michel venoit de succéder. Mais l'espérance de

Epist. Synod.
Parisienſis ad Lu-
dovic. & Lothar.

(a) *Michael & Theophilus.... Imperatores Romanorum dilecto & honorabili fratri Ludovico glorioso Regi Franco-*

rum & Longobardorum, & vocato eorum Imperatori.

824.

L'empereur convoque à Paris une assemblée d'évêques sur ce sujet.

la réunion des deux églises le fit passer sur un point si offensant.

Freculfe, évêque de Lisieux, qui avoit été envoyé à Rome, en étant de retour avec l'agrément du pape pour les conférences, l'empereur envoya de Bretagne ordre à plusieurs évêques de s'assembler à Paris, pour conférer ensemble sur le dogme des images.

Les empereurs Grecs dans le dessein qu'ils avoient de donner du crédit à leur erreur, ne pouvoient s'y prendre plus adroitement qu'ils faisoient, en consultant sur ce sujet les évêques de France. Ils savoient ce qui s'étoit passé au concile de Francfort trente-deux ans auparavant, où à la vérité on avoit condamné ceux qui brisoient les images; mais on y avoit aussi condamné ceux qui les adoroient. Ils avoient vû les livres Carolins publiés sous le nom de Charlemagne, & envoyés au pape Adrien I. où l'on parloit conformément aux décisions du concile de Francfort. Ils se doutoient bien que la plupart des évêques de France seroient encore dans les mêmes sentimens. Ils affectèrent dans leur lettre de paroître se rapprocher de ce milieu qu'avoient tenu les François, de conserver les images dans les églises, mais sans leur rendre aucun culte. Ils protestoient qu'ils adoroient la croix, comme les évêques de France soutenoient qu'il le falloit faire, qu'ils avoient fait abattre les images dans les églises, qui étoient placées à une certaine hauteur, pour ôter par là l'occasion du culte superstitieux; mais qu'ils avoient laissé celles qui étoient dans les lieux hauts, dans la pensée que les images étoient bonnes pour tenir lieu de livres au peuple, & lui servir d'une instruction qui lui frappoit les sens, en lui représentant les bonnes actions des saints.

*Epistola Imp.
ad Ludovic.*

Les Grecs ne furent pas trompés dans leur attente, les évêques de la conférence de Paris se trouverent encore dans les mêmes idées. Ils firent une collection de quantité de passages des peres, par lesquels ils prétendoient prouver qu'il ne falloit point adorer les images des saints, & en l'envoyant à l'empereur, selon l'ordre qu'il leur en avoit donné, ils lui écrivirent une lettre, où ils parloient avec beaucoup de mépris de celle que le pape Adrien I. avoit écrite quelques années aupara-

vant à l'impératrice Irene & à l'empereur Constantin, sur le zèle avec lequel ils avoient rétabli les images & le culte qui leur est dû. Ils ne traitoient pas mieux le second concile de Nicée, & l'ouvrage que le même pape avoit fait pour le défendre contre les livres Carolins. Ils envoyèrent même à l'empereur le projet de la lettre qu'il devoit écrire au pape, & le projet de celle qu'ils prétendoient que le pape devoit écrire aux empereurs d'Orient, dont la substance étoit qu'il ne falloit ni abattre les images, ni leur rendre de culte. L'empereur & le pape ne suivirent point ces beaux projets, & apparemment l'empereur n'envoya pas à Rome le modele de la lettre qu'on prétendoit que le pape écrivît aux empereurs Grecs, tant elle étoit indigne d'un pape, & injurieuse à ses prédécesseurs & au concile de Nicée.

Il est surprenant de voir combien depuis quelque temps, les évêques de France s'étoient éloignés du respect que l'Eglise Gallicane avoit toujours eu pour le saint siège. Ce qui paroît encore de plus étrange, c'est qu'ils en usassent ainsi après l'exemple du prince, qui avoit porté ses égards pour le pape jusqu'à ne vouloir point consentir à cette conférence, qu'il ne l'eût trouvé bon.

Comme ces évêques avoient pris pour modele l'auteur des livres Carolins, ils raisonnoient aussi peu conséquemment que lui dans l'écrit qu'ils envoyèrent à l'empereur, soutenant qu'on devoit adorer la croix, quoiqu'une partie des raisons & des autorités sur lesquelles ils se fondonoient contre le culte des images, eût pû servir à combattre aussi l'adoration de la croix même.

Cependant l'empereur se laissa presque autant prévenir par les évêques de la conférence de Paris, que Charlemagne par ceux de Francfort, comme il paroît par les instructions de Jérémie évêque de Sens, & de Jonas évêque d'Orleans, qu'il envoya à Rome pour traiter de cette affaire avec le pape Eugene. Il leur ordonna d'agir dans cette négociation avec toute la sagesse & toute l'adresse possible; de relire ensemble les actes de la conférence de Paris, & d'en faire des extraits bien choisis, & qui fussent essentiels au sujet dont il s'agissoit, & tels que ni le pape ni son conseil ne pussent pas raisonnablement les rejeter; d'avoir de la patience, & d'affecter une

Il envoie deux évêques à Rome pour traiter de cette controverse avec le pape.

Ludovici Pii
Commonitorium
Jeremix & Jonz
Episcoporum.
Tom. II, Conc.
Gall.

grande modération dans les entretiens qu'ils auroient avec le pape sur cette matière, de ne point lui résister ouvertement; mais de tâcher par leur complaisance & par leur condescendance de l'amener au point où ils croyoient qu'il falloit s'en tenir, & à ce milieu qui évitoit les deux extrémités sur l'article des images; que s'ils ne pouvoient rien gagner, au moins qu'ils n'empirassent pas les affaires. » Que si, ajoutoit-il, vous pouvez venir à bout de l'entêtement de Rome, & convenir de quelque chose avec le pape, & qu'il consente à envoyer des agens à Constantinople, demandez-lui s'il veut bien que je les y fasse accompagner par mes ambassadeurs. S'il y consent, faites-le moi savoir sur le champ, & marquez-moi dans vos lettres précisément le temps que vous arriverez auprès de moi, afin que vous y trouviez Halitgaire & Amalaire (le premier étoit évêque de Cambrai, & l'autre archevêque de Treves, qu'il destinoit à l'ambassade de Constantinople). Enfin, faites-moi savoir quand & en quel endroit, le pape souhaitera que mes ambassadeurs s'embarquent avec ses envoyés «.

L'empereur envoyoit par les deux évêques une lettre au pape Eugene, dont le style étoit assez conforme à leurs instructions, & où il lui écrivoit avec autant de ménagement, qu'il leur avoit recommandé d'en garder en traitant avec lui. Il lui disoit que les ambassadeurs des empereurs d'Orient, arrivés depuis quelque temps à sa cour, lui avoient déclaré qu'ils avoient ordre d'aller à Rome, pour y traiter des affaires de l'église de Constantinople; que dans le dessein qu'il avoit de contribuer à la réunion des églises, il avoit pensé à assembler quelques évêques de France, pour trouver des moyens d'accommodement sur l'article des images entre l'église Greque & l'église Romaine; qu'il n'avoit pas voulu faire cette assemblée sans qu'il le trouvât bon; qu'il lui en envoyoit les actes, afin qu'il les examinât; que les deux évêques qui en étoient porteurs, étoient des personnes très-habiles, & fort capables de traiter avec lui de cette controverse; qu'ils avoient ordre de le prier d'envoyer quelque agent de la part du saint siège à Constantinople sur un sujet si important; qu'au reste, il ne lui envoyoit pas ces deux évêques, ni les actes de la conférence de Paris, comme pour lui prescrire la doctrine

qu'il devoit tenir , & que pour l'offre qu'ils lui feroient de joindre les ambassadeurs de France avec ses agens , dans leur voyage de Constantinople , ce n'étoit pas qu'on se défiât de la prudence de ceux qu'il choisira pour cette fonction ; mais que tout cela n'étoit que pour lui marquer combien on étoit disposé en France à concourir avec lui dans une affaire aussi considérable que celle - là , & qu'il le prioit instamment de faire cesser , s'il y avoit moyen , cette division de l'église sur les images , & de trouver un expédient pour cela , dont ni les Orientaux ni les Occidentaux n'eussent aucun sujet de se plaindre.

Les deux évêques ne trouverent pas le pape disposé à prendre ce milieu qu'on lui proposoit , & que le pape Adrien avoit si fort rejeté. Ils retournerent en France sans avoir rien fait. Les ambassadeurs Grecs ne laisserent pas de faire le voyage de Rome , qui leur fut aussi inutile. En partant de Compiègne , ils présenterent à l'empereur des livres de saint Denys Aréopagite , autre sujet de dispute , mais moins important que la controverse sur les images. Ils porterent à Constantinople le système des évêques François , qui ne plut ni aux Brise-images , ni aux Catholiques , & la persécution y recommença plus vivement que jamais. Le pape à l'égard de la France garda la conduite d'Adrien I. il dissimula sans entreprendre de condamner la conférence de Paris , ni les écrits qui y avoient été faits , tout injurieux qu'ils étoient au saint siège & à l'église. Il ne parla point non plus d'y faire recevoir le deuxième concile de Nicée , tout oecuménique qu'il étoit. C'étoit un grand embarras pour le pape de voir l'hérésie dominante en Orient , la foi sur le même point fort altérée en France , & les évêques les plus considérables à la tête d'un parti , sur lequel ils avoient fortement prevenu l'empereur par les beaux prétextes de la paix , de la réunion des églises , & d'éviter les extrémités. C'étoit la conduite la plus sage qu'Eugene pouvoit tenir dans des conjonctures si délicates.

Cependant on commença à s'échauffer en France sur ces matieres. Claude évêque de Turin , non-seulement se déclara contre le culte des images , mais il devint Brise - images , & entreprit de les faire abattre dans les églises de son diocèse. Jonas évêque d'Orléans , un des deux qui avoient été envoyés au pape par l'empereur , écrivit contre Claude , mais en de-

Leurs propositions sont rejetées.

Eginard, in Annal.

La dispute s'échauffe en France.

Walfridus Strabo lib. de reb. ecclesiast. cap. 8.

Jonas Aurelian.

Hincmarus Re-

824.
*menſis contra
 Hincmarum Lau-
 dunenſem. cap.
 20.*

meurant d'accord qu'il ne falloit pas adorer les images. Cependant nonobſtant un ſi puiffant parti la vérité prévalut, & avec le temps l'on recommença à penſer en France ſur ce ſujet, comme on y avoit penſé au commencement du regne de Charlemagne, lorſque les douze évêques au nom du clergé des Gaules, décidèrent avec Etienne III. en faveur du culte des images, & on fut d'accord ſur ce point à Rome & en France quelques années après ſous le pontificat du pape Adrien II.

Eginard. ad an.
 824.

Preſque au même-temps que les ambaffadeurs des empereurs d'Orient arriverent en France, Louis reçut avis qu'il lui venoit des ambaffadeurs de la part du roi des Bulgares nommé Omorgat. Cette nouvelle le ſurprit, n'y ayant jamais eu aucun commerce entre les François & cette nation. Les lettres contenoient des complimens & des propoſitions générales & confuſes, où l'on ne voyoit pas clair. C'eſt pourquoi l'empereur en congédiant les ambaffadeurs donna ordre à Miquelin ſeigneur Bavarois, de partir avec eux pour ſ'inſtruire plus en détail des intentions de leur prince. Ils ſe remirent en chemin après Noël pour revenir en France : mais on leur envoya ordre de demeurer en Baviere, où on leur donna audience. Tout ce qu'ils y firent, fut de ſe plaindre des Abodrites, comme les Abodrites ſe plaignoient d'eux ſur l'article des limites des deux nations. Ces Abodrites qui étoient auſſi ſujets de la France, s'appelloient Prédeneceſtins, & étoient différens de ceux qui demeuroient entre l'Elbe & la mer Baltique. Il y eut les années ſuivantes diverſes ambaffades de part & d'autre, & enſuite des hoſtilités, dont nos anciens hiftoriens marquent peu de choſe, ſelon leur coûtume, de ne toucher qu'en paſſant la plûpart des affaires qui regardent ces peuples éloignés du centre de l'empire François.

825.
 Eginard. ad an.
 825.

Vers ce même temps-là les ſeigneurs Bretons encore conſternés du ravage que les armées Françoises avoient fait dans leur pays l'année précédente, ne manquèrent pas de ſe trouver au printemps à Aix-la-Chapelle, ſelon l'ordre que l'empereur leur en avoit donné. Ils y étoient preſque tous. Il n'y eut pas juſqu'à Viomarque le chef de la révolte, qui vint ſe jeter aux piés de l'empereur. & implorer ſa miſéricorde. Ce prince toujours porté à la clémence le reçut avec bonté, & le

le traita , non pas comme un coupable , mais comme un homme qu'il vouloit gagner & s'attacher , le combla d'honnêtetés & de présens : & après être convenu avec lui & avec les autres seigneurs sur les prétentions qu'on avoit de part & d'autre , & sur les moyens de tenir les peuples en paix & dans la soumission , il leur donna permission de s'en retourner chez eux.

825.

Viomarque en partant lui fit mille protestations d'attachement & de fidélité : mais à peine fut-il arrivé en Bretagne , qu'oubliant ses promesses & ses sermens , il engagea de nouveau les Bretons à se révolter , il recommença ses courses sur les terres de France , pillant & brûlant tout sur la frontière , jusqu'à ce que le comte Lambert , un de ceux qui commandoient les troupes dans la marche de Bretagne , le surprit un jour : il fut investi dans sa propre maison par un gros parti des gens de ce comte , & tué après s'être défendu en désespéré. Sa mort rétablit le calme dans la province : mais il ne dura qu'autant de temps que la tranquillité de la France put tenir les Bretons en crainte : une autre révolte qui arriva peu de temps après du côté des Pyrénées , donna beaucoup plus d'inquiétude & de peine à l'empereur.

*Nouvelle révolte
des Bretons.*

Abderame II. du nom régnoit à Cordoue , & sous son regne les Sarasins & les François étoient comme auparavant , souvent en guerre , & toujours en défiance les uns des autres. Il faisoit de temps en temps sonder les comtes François , qui commandoient sur la frontière ou marche d'Espagne , pour voir si quelque mécontentement reçu de la cour , ne les engageroit point à changer de parti , & à se mettre sous sa protection , comme nous avons vu , du temps de Pepin & du temps de Charlemagne , quelques Sarasins se mettre sous celle de France. C'est ainsi qu'il avoit cinq ou six ans auparavant débauché le comte Bera gouverneur de Barcelone , bon capitaine , & qui avoit fait de belles actions pour le service de l'état : du moins ce comte fut-il accusé en pleine assemblée à Aix-la-Chapelle , d'avoir eu intelligence avec les Sarasins , & obligé de prouver son innocence dans un combat particulier à cheval contre son accusateur , où ayant eu du dessous & étant par conséquent demeuré convaincu , selon l'idée de ce temps-là , il fut envoyé en exil à Rouen.

Vita Ludovici Pii.

Cette affaire avoit donné lieu à une nouvelle rupture entre

*Soulevement en
Catalogne.*

825.

les Sarasins & les François, & selon l'histoire d'Espagne, Tarragone, Lerida, Tortose, que Louis avoit conquises sous le regne de Charlemagne, avoient été reprises par les Sarasins, & ce furent ces désavantages qui réveillèrent la faction de Bera, que l'exil de ce comte avoit irritée, & non pas entierement dissipée. Aizon, seigneur Got, (c'est-à-dire Catalan, parce qu'en Catalogne on suivoit encore alors les loix des Gots) s'enfuit du palais d'Aix-la-Chapelle, soit qu'il y eût quelque charge, soit qu'il y fût prisonnier comme complice de la conspiration de Bera, ainsi que le peuvent faire conjecturer les liaisons qu'il eut avec un des fils de ce comte, & marchant à grandes journées arriva en Catalogne, où il se mit à la tête d'un parti, qui n'attendoit que son arrivée pour se déclarer. Il entra dans Aufone, c'est aujourd'hui Vic, peu éloignée du Ter, où les habitans le reçurent, supposant, comme il le leur fit entendre, qu'il venoit de la part de l'empereur & pour son service.

Ibid.

826.

Il se rendit maître de cette ville, & s'en étant assuré, il marcha à Rose, qu'il surprit & ruina après l'avoir pillée; diverses petites places fortes où il avoit des partisans, se déclarèrent pour lui. Il s'y fortifia, il envoya son frere à Abderame, pour lui demander du secours, & ce roi lui fournit toutes les troupes & tout l'argent qu'il lui demanda.

Vita Ludovici Pii.

L'empereur étoit à Seltz, maison royale au-de-là du Rhin; où il tenoit l'assemblée des Seigneurs de Germanie, lorsqu'on vint lui apprendre la fuite d'Aizon, & quelque temps après, le soulèvement de Catalogne. Tout ceci arriva sur la fin de l'année 826.

Eginard. ad an.
826.

Ces nouvelles chagrinerent fort l'empereur, qui après avoir pris l'avis de son conseil, résolut de travailler à ramener les rebelles par la douceur, & de tenter la voie de la négociation avant celle des armes, au moins pour les amuser, en attendant qu'il pût faire avancer une armée de ce côté-là, où il avoit très-peu de troupes.

827.

Il fit partir en diligence Helisacar abbé de saint Riquier & les comtes Hildebrand & Donat, qui trouverent à leur arrivée les choses en fort mauvais état; Aizon avec les troupes qu'Abderame lui avoit envoyées, ayant dissipé toutes celles des comtes de la frontiere, & enlevé plusieurs places.

Villemonde fils du comte Bera vint joindre Aizon, avec une grosse troupe de ses amis & de tous ceux qui avoient porté impatiemment la disgrâce de son pere. Ensuite secondé par les Sarasins, il mit tout à feu & à sang dans la Cerdagne & aux environs.

827.

Toutefois la presence de l'abbé Helifacar & des comtes envoyés de la cour, rassura un peu les esprits, & les ordres qu'ils donnerent en divers endroits avec beaucoup de prudence, arrêterent les progrès des rebelles. Bernard comte de Barcelone, qui avoit été reprise quelque temps auparavant sur les Sarasins, maintint les peuples de son gouvernement dans la soumission, rompit toutes les mesures d'Aizon, & rendit ses premiers efforts inutiles : mais ce rebelle qui ne voulut écouter aucune proposition de la part des envoyés de l'empereur, fut bientôt en état d'obliger le gouverneur de Barcelone à se renfermer dans sa place.

Abderame avoit assemblé auprès de Sarragosse une grosse armée, dont il avoit donné le commandement à Abumarvan un de ses parens. Sans ce secours Aizon n'auroit pas pû soutenir sa révolte ; car l'empereur faisoit de son côté marcher de nombreuses troupes vers les Pyrenées. A la tête de ses troupes étoit Pepin roi d'Aquitaine, qui avoit sous lui plusieurs généraux, sur lesquels il ne fut pas prendre assez d'autorité, & les différends qui survinrent entre eux, retarderent la marche de l'armée de plusieurs jours.

L'empereur fait marcher des troupes vers les Pyrenées.

Eginard. in Annal.

Cependant Aizon sur l'avis de cette marche, hâta celle des Sarasins, qui arriverent les premiers dans les comtés de Barcelone & de Girone, où ne trouvant personne qui pût leur résister, ils désolèrent tout le pays, & après s'être enrichis d'un butin infini, & avoir brûlé tout ce qu'ils n'avoient pû emporter, s'en retournerent à Sarragosse.

L'armée Françoisse arriva après leur retraite, & ne trouvant plus ni ennemi, ni de quoi vivre dans un pays entierement désolé, elle fut obligée de rentrer en France sans avoir rien fait.

L'empereur fort en colere de ce mauvais succès, envoya de nouveaux commandans sur la frontiere d'Espagne, & dans une assemblée qu'il tint au mois de Fevrier suivant à Aix-la-

828.

828.

Chapelle, il fit faire le procès à ceux qui avoient commandé la dernière campagne, & leur ôta leur emploi.

Il traita de la même manière Baudri duc de Frioul, qui s'étoit laissé surprendre par les Bulgares : car ceux-ci avoient rompu avec la France au sujet des limites des Abodrites, dont j'ai parlé, ils avoient saccagé toute la haute Pannonie, & ayant remonté la Drave avec un grand nombre de vaisseaux armés, ils chassèrent tous les ducs François du pays des Esclavons.

Les affaires qui occupoient le plus ces assemblées que l'empereur convoquoit souvent, étoient celles qui regardoient les peuples de la Germanie & du Nord, & ceux des environs du Danube, dont tous les différends, principalement ceux de leurs princes, venoient au tribunal de l'empereur. Il continuoit de soutenir le parti d'Heriolte roi d'une partie du Danemarck, contre ceux qui avoient partagé ce royaume avec lui. Ce roi s'étant converti à la religion chrétienne avec sa femme & un grand nombre de ses sujets, s'attacha par-là l'empereur plus fortement que jamais, & ce prince pour lui marquer combien sa conversion lui avoit été agréable, lui donna la souveraineté d'un pays appelé le comté de Riuftri dans la Frise, qui pouvoit lui servir d'une retraite sûre & honnête en cas que la ligue de ses ennemis l'obligeât à abandonner la partie du Danemarck qui lui avoit été cédée.

*Guerre entre les
princes Normans.*

Il naissoit tous les jours de nouvelles querelles entre ces princes, que l'empereur accommodoit : mais enfin, Heriolte homme d'un esprit inquiet, ayant inconsidérément rompu la paix, & fait quelques dégâts sur les terres des autres princes Normans, ils unirent toutes leurs forces, s'avancerent avec une grande promptitude jusques sur la rivière d'Eider, la passerent, surprirent les troupes d'Heriolte jointes aux François, les taillèrent en pieces, & se rendirent maîtres de leur camp.

Ibid.

Après cette action, ils envoyerent à l'empereur, pour lui rendre compte des raisons qu'ils avoient eues d'en user de la sorte, protestant que ce n'étoit que pour se défendre contre leur ennemi : qu'Heriolte avoit commencé les hostilités; qu'au reste ils prioient l'empereur de leur pardonner cet effet de leur ressentiment, & qu'ils étoient toujours prêts à observer les trai-

tés signés par son ordre avec Heriolte. L'empereur qui avoit assez d'autres affaires du côté d'Espagne & du côté du Danube, reçut volontiers les excuses des princes Normans.

Dans le temps que cela se passoit du côté du Nord, le jeune empereur Lothaire & son frere Pepin étoient à la tête de l'armée destinée pour entrer en Espagne. Elle s'étoit assemblée à Lyon, où ces deux princes se trouverent. Ils avoient ordre de se tenir sur la défensive, & de couvrir seulement les pays de l'obéissance de France au-delà des Pyrenées : les désavantages de l'année précédente, & les frontieres menacées de tous côtés le demandoient ainsi. C'est pourquoi Lothaire qui avoit le principal commandement, ne voulut point donner à ses troupes la fatigue de passer les montagnes avant que de s'être assuré des desseins des ennemis. Par les avis qu'il reçût, il apprit qu'ils ne faisoient aucun mouvement, soit par crainte de l'armée, qu'ils savoient être proche, soit par quelque autre raison. Ainsi toute la campagne se passa à se precautionner les uns contre les autres sans rien entreprendre.

Tandis que les Sarasins d'Espagne donnoient ainsi de l'inquiétude à l'empereur d'Occident, ceux d'Afrique remportoient de bien plus grands avantages sur celui d'Orient. La cause de ce mal fut la folle passion d'un officier des troupes de Sicile, pour une religieuse qu'il enleva de son monastere. Les freres de cette religieuse en porterent leurs plaintes à l'empereur de Constantinople, qui envoya ordre au gouverneur de Sicile d'arrêter l'officier & de le châtier pour un crime, dont cet empereur lui-même lui avoit donné l'exemple, ayant aussi tiré d'un monastere peu de temps auparavant, une religieuse qu'il épousa.

Joannes Europalata.

Cet officier s'appelloit Euphemius, qui ayant été averti de l'ordre de l'empereur, gagna à son parti plusieurs autres officiers des troupes, & par leur moyen les troupes mêmes ; de sorte que le gouverneur étant venu pour le faire arrêter, & s'étant mis en devoir de le forcer, il fut repoussé. Euphemius après cette révolte, fit comprendre à ceux qu'il y avoit engagés, la nécessité de la soutenir : & dans l'impuissance où ils étoient de le faire sans un secours étranger, il fut résolu qu'Euphemius passeroit en Afrique, pour implorer la protection des Sarasins.

828.

Il fit à l'Emir d'Afrique l'offre de lui livrer la Sicile, à condition qu'il l'aideroit à se faire proclamer empereur. La condition fut acceptée; on lui donna une flotte avec des troupes nombreuses: il aborda en Sicile, où il fut reçu par les révoltés, & salué empereur. En très-peu de temps presque toutes les villes de l'isle le reconnurent; Syracuse fit quelque difficulté de le recevoir, & il fallut entrer en négociation avec les habitans. Il s'avança seul pour cela assez près des murailles. Deux habitans sortirent de la ville, comme pour traiter avec lui, & en l'abordant ils lui donnerent la qualité d'empereur; mais s'étant approché d'eux pour les embrasser, un des deux le saisit, & l'autre en même-temps lui abattit la tête d'un coup de sabre.

*Les Sarasins
d'Afrique se ren-
dent maîtres de la
Sicile.*

Sa mort ne sauva pas la Sicile. Les Sarasins qui étoient les plus forts se rendirent maîtres de toutes les villes: & ils y établirent si bien leur domination, qu'on ne put les en chasser. Ils poussèrent même dans la suite leurs conquêtes jusques dans le continent d'Italie, qui fut exposé pendant un grand nombre d'années aux incursions & aux cruautés de ces infideles.

*Eginard, ad an.
828.*

Si-tôt qu'on eut su à Naples les pernicioeux desseins d'Euphemius, les Napolitains prévoyant ce qui arriva, députerent promptement à Louis, pour lui représenter le danger & les maux où l'Italie alloit être exposée, s'il n'y envoyoit un prompt secours, qu'on ne pouvoit espérer de l'empereur d'Orient. Mais l'état de ses affaires ne lui permit pas de faire les efforts nécessaires pour détourner cet extrême malheur, & la promptitude des Sarasins rompit toutes les mesures qu'on auroit pu prendre. Tout ce que ce prince put faire, fut d'équiper promptement une flotte, dont il donna le commandement au comte Boniface, gouverneur de l'isle de Corse, qui prit avec lui quelques comtes dans la Toscane avec les troupes de toutes ces côtes: il fit avec cette flotte le tour de son isle & de l'isle de Sardaigne, pour découvrir les vaisseaux que les Sarasins pouvoient avoir en mer, & s'assurer, qu'il n'avoit rien à craindre pour ces deux isles. Il ne trouva aucun vaisseau ennemi, & faisant voile tout-à-coup vers l'Afrique, pour faire diversion, il mit toutes ses troupes à terre entre Utique & Carthage.

Durant la descente, l'alarme s'étant répandue par-tout, les

Sarasins s'assemblerent en grand nombre, & vinrent attaquer les François, qui les reçurent avec beaucoup de bravoure, les repoussèrent, & demeurèrent maîtres du champ de bataille. Mais ils ne pouvoient presque faire un pas dans le pays, qu'ils ne trouvassent des armées à combattre. Ils en défirent jusqu'à cinq, & tuerent un très-grand nombre de Sarasins. La perte fut peu considérable du côté des troupes Françaises. Quelques aventuriers qui s'étoient imprudemment engagés dans le pays, y furent assommés, le reste remonta sur les vaisseaux, & repassa en Europe. Cette expédition remplit l'Afrique de la crainte des armes des François : mais elle ne fut pas capable de faire abandonner aux Sarasins l'entreprise de Sicile.

*Troubles dans la
famille de l'empereur.*

L'empereur fut même obligé de laisser les affaires d'Espagne dans l'état où elles se trouverent alors. Aizon demeura sous la protection d'Abderame en possession d'Aufone, de Rose, de Manrese, de Cardone, de Solfone, & de tous les autres territoires voisins, dont il s'étoit emparé. Des troubles domestiques dont les semences avoient été jettées depuis longtemps, commencerent à éclater, & causerent à l'empereur trop d'embarras pour lui laisser le temps & les moyens de réparer ces pertes, & de secourir plus efficacement l'Italie. Je vais reprendre la chose d'un peu plus haut, pour faire mieux comprendre la suite de toutes ces funestes intrigues, qu'on peut regarder comme les premières sources de la décadence de l'empire François.

L'empereur après la mort de l'impératrice Hermengarde, se trouva dans un grand embarras, qu'il s'étoit causé lui-même, par le partage qu'il s'étoit trop pressé de faire de ses états entre ses trois fils. Il voyoit qu'en se remariant il faudroit démembrer de ces partages, de quoi faire ceux qu'il voudroit donner aux enfans qui naîtroient du second lit, chose fâcheuse pour ceux du premier. Cependant sollicité par les seigneurs François, dont plusieurs prétendoient à l'honneur d'être beau-pere de l'empereur, il se remaria à Judith fille du duc Guelse, ainsi que je l'ai déjà dit.

J'ai dit encore qu'il lui nâquit un fils de ce second mariage ; ce fils fut nommé Charles, & il est appelé communément dans nos historiens Charles-le-Chauve : ce fut l'an 823. le

troisième de Juin. Cette naissance qui lui causa beaucoup de joie, le jeta en même-temps dans l'inquiétude. Car le premier soin de l'impératrice fut de penser à la fortune & à la sûreté de son fils, & de faire concevoir à l'empereur l'état où cet enfant & elle se trouveroient réduits, si par malheur il arrivoit qu'il vint à leur manquer, avant qu'il eût pourvu à son établissement.

Le plus intéressé des premiers fils de l'empereur dans cette affaire, étoit Lothaire : les deux autres avoient leurs partages déterminés. Pepin avoit été fait roi d'Aquitaine, & Louis roi de Bavière : ces deux royaumes peu considérables en comparaison du reste de l'empire François, avoient leurs limites marquées, & l'empereur ne pensoit pas à en rien détacher de considérable. Lothaire avoit été associé à l'empire ; désigné successeur de tout le reste des états de son pere, & même de sa souveraineté sur ses autres freres, & c'étoit dans son partage que devoit se prendre celui du jeune Charles.

[illegible]

15

par lesquels on pût attacher un prince à la protection de celui dont il se faisoit le parrain.

Cette adroite princesse fut si bien flater Lothaire, qu'après avoir obtenu son consentement pour le démembrement d'une partie de l'empire François en faveur de son fils, elle l'engagea de concert avec l'empereur, à faire le serment attaché à la qualité de tuteur, par lequel il jura de prendre la défense de Charles envers & contre tous, & de lui assurer la possession de ce que l'empereur voudroit lui assigner pour sa part dans sa succession.

Mais ce prince ne fut pas long-temps sans se repentir de cet engagement, qui pouvoit lui être d'autant plus préjudiciable, qu'il étoit plus général; car il n'y avoit rien de spécifié, & il dépendoit de l'empereur de donner à Charles une part aussi grande qu'il le jugeroit à propos.

Lothaire dissimula toutefois son repentir: mais les princes sont étudiés de trop près & par trop de gens, pour ne pas se laisser pénétrer: on devina aisément ses sentimens, par la conformité qu'ils devoient avoir naturellement avec ses intérêts, & dès-lors certains esprits brouillons concurent & une grande espérance de voir du changement dans l'état, & le dessein d'y contribuer de tout leur pouvoir.

Trois ou quatre ans néanmoins se passerent sans que rien parût. Les malheureux succès d'Espagne, & l'invasion de la Pannonie par les Bulgares firent deux méchans effets: le premier, de donner lieu aux plaintes contre le gouvernement présent, & aux comparaisons odieuses qu'on en faisoit avec celui de Charlemagne: le second, d'irriter ceux qu'on en rendit responsables, & qui furent à cette occasion privés de leurs emplois. De ce nombre étoient le comte Matfride grand capitaine, & qui jusqu'alors avoit tenu le premier rang parmi les ministres de l'empereur, & le comte Hugues, dont Lothaire avoit épousé la fille, & qui pour se venger de cet affront, n'omirent rien pour animer ce prince contre l'empereur son pere, & pour l'engager à rétracter la parole qu'il lui avoit donnée, de trouver bon tout ce qu'il feroit en faveur du prince Charles, & à faire casser ce traité dans une assemblée des seigneurs du royaume.

Dès-lors les mécontents commencèrent à agir tous de con-

*Lothaire consente
au démembrement
d'une partie de
l'empire François.
Ibid.*

*Plaintes contre
le gouvernement.*

*Vita Ludovici Pii.
Agobardi Epist.
ad Matfridum.
Nichardus. L. 1.*

828.

cert , à solliciter la noblesse & les gens d'église de demander à l'empereur la réforme de l'état , & à cabaler de tous côtés en faveur de Lothaire , pour maintenir le partage de l'empire , de la maniere qu'il avoit été fait & agréé dans l'assemblée de l'an 817.

Comme l'empereur étoit un prince fort pieux , & d'une conscience très-tendre , on l'attaqua par cet endroit , & on entreprit de le faire convenir lui-même , que sa conduite n'étoit pas bonne. On parloit par-tout de prodiges , par lesquels le ciel menaçoit l'état , & on en racontoit de si ridicules , qu'on voyoit bien qu'ils étoient uniquement inventés pour échauffer l'imagination des peuples. Tantôt c'étoit une possédée , qui dans les exorcismes avoit dit , que tous les maux de l'empire étoient le châtiment des crimes qu'on négligeoit de punir : que la mortalité & la famine qui l'affligeoient depuis quelque-temps , étoient causées par le démon , à qui Dieu l'avoit abandonné pour le châtier ; tantôt c'étoit un aveugle guéri miraculeusement , qui avoit eu révélation , qu'afin d'éviter les derniers malheurs dont l'empereur étoit menacé , il falloit qu'il changeât beaucoup de choses dans le gouvernement.

L'empereur envoie des commissaires pour s'informer des désordres de l'état.

* Missi Dominici.

Il tient une assemblée générale à Aix-la-Chapelle.

Vita Valæ Abbat. Sæculo 4. Benedictin. L. 2.

L'empereur étoit autant frappé de ces prodiges , qu'il étoit touché des maladies populaires qui désoloient alors la France , & c'est ce qui le détermina à envoyer en divers endroits de l'empire ces especes de commissaires , dont j'ai déjà parlé à quelqu'autre occasion , qui avoient la qualité d'*envoyés du prince* * , avec ordre de s'informer exactement des plus grands désordres qui régnoient dans l'état.

Adelard , abbé de Corbie , un des principaux ministres de l'empereur , étoit mort deux ou trois ans auparavant. Vala son frere qui avoit été si puissant sous Charlemagne , depuis disgracié au commencement du regne de Louis , & qui s'étoit retiré dans le monastere de Corbie , en étoit alors abbé ; & avoit grand crédit à la cour : son esprit , sa prudence & son expérience dans le maniement des affaires , & la réputation de sa vertu lui attiroient cette considération. Il fut un de ceux qui furent envoyés pour reconnoître les désordres de l'empire , & à son retour il en rendit compte à l'empereur dans une assemblée générale des évêques & des seigneurs à Aix-la-Chapelle.

Il y exagéra fort les déreglemens qui régnoient dans toutes les parties de l'état, il parla avec beaucoup de liberté des devoirs du prince, & de ceux des prélats qui se mêloient trop des affaires temporelles, il déplora le malheur des provinces, dont les gouverneurs & les juges ne mettoient nulles bornes à leur avarice & à leurs violences; & puis adressant la parole à l'empereur même: » C'est vous, seigneur, lui dit-il, que tous ces défordres doivent toucher plus que personne, vous devez en répondre à Dieu, & si vous n'y remédiez pas, » vous attendre à en être puni plus sévèrement qu'aucun autre «.

Ensuite descendant dans le détail, il insista principalement sur le choix des évêques, où l'on violoit à toute occasion la forme canonique, & sur les usurpations des biens des églises dont les laïques s'emparoiént impunément. Il recommençoit de temps en temps ses apostrophes à l'empereur, & osa prendre à témoin tous ceux de l'assemblée, que ce prince étoit le plus coupable de tous en cette matiere. Cette hardiesse d'un homme qui avoit la réputation de saint, & dont les invectives en cette rencontre étoient très-capables de rendre le gouvernement odieux, plut beaucoup à plusieurs séditieux dont l'assemblée étoit remplie.

J'ai raconté que l'empereur peu d'années auparavant, à la persuasion de quelques évêques & de quelques abbés, avoit poussé sa dévotion jusqu'à faire une espece de pénitence publique d'avoir puni des rebelles, qui avoient conspiré contre sa vie, & contre son état; & ce fut à cette occasion que Vala déjà moine de Corbie, & dont la disgrâce avoit aussi été un des sujets de la pénitence publique, fut rappelé à la cour, & envoyé en Italie avec Lothaire, pour être le chef de son conseil dans le reglement de cet état. Il avoit depuis ce temps-là pris un grand ascendant sur l'esprit de l'empereur, & ce prince se crut obligé dans la conjoncture dont je parle, de prendre en bonne part ses avis tout libres & tout publics qu'ils étoient.

Il prend en bonne part les avis de Vala abbé de Corbie.

L'humilité chrétienne est une vertu très-rare dans les princes: mais il est encore plus mal-aisé à ceux en qui elle se rencontre, de l'allier avec cette fermeté & avec cet air de majesté qui leur sont nécessaires, pour contenir les sujets dans le

828.

devoir, & pour maintenir la tranquillité d'un état. Louis le Debonnaire ne trouva pas ce secret : sa modestie, sa bonté, sa douceur, le rendirent d'abord très-aimable à ses sujets : mais faute de soutenir ces vertus par une vigueur égale, rien ne contribua plus dans la suite à le rendre méprisable, & c'est ce qui causa tous les malheurs de l'empire François.

Il défera donc entièrement aux avis, ou plutôt aux réprimandes de l'abbé Vala, & agissant toujours par les principes d'une piété & d'une humilité mal réglée, il soumit de lui-même sa conduite passée à de nouveaux censeurs, comme s'il eût pris à tâche de ruiner absolument son autorité.

Il assemble quatre conciles pour travailler à la réforme de l'état.

Non content des rapports de ses envoyés, touchant les défordres qu'ils avoient remarqués dans les provinces, & dont l'abbé Vala lui avoit fait une si ample exposition, il ordonna qu'on assemblât incessamment quatre conciles, un à Mayence, un autre à Paris, un troisième à Lyon, & le quatrième à Toulouse, afin que les évêques assemblés dans ces conciles, convinssent non-seulement des choses qu'il falloit réformer dans l'ordre du clergé & dans les autres ordres de l'état, mais même dans sa propre personne & dans celle des princes ses enfans. C'est le précis de la lettre circulaire qu'il envoya dans toutes les provinces, pour faire connoître à tout le monde ses intentions sur ce sujet.

Tom. II. Conc.
Gall.

Les conciles se tinrent selon ses ordres : nous n'avons les actes que de celui de Paris, où il y a de très-beaux réglemens pour la conduite des évêques & des ecclésiastiques, plusieurs choses sur la conduite des rois, mais des choses générales ; ces prélats, pour ménager l'empereur, ou pour avoir lieu de s'assembler encore quelque autre fois, ayant différé, ainsi qu'ils le disent, de descendre plus en détail dans ce qui concernoit le reglement de l'état.

Vita Ludovici Pii.

Cependant l'impératrice fit comprendre à l'empereur par la manière dont on avoit parlé dans l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, qu'il y avoit de la cabale, & qu'on tramoit contre lui quelque mauvais dessein. Elle avoit su que le comte Matfride & le comte Hugues beau-pere de Lothaire, continuoient de faire tous leurs efforts pour brouiller ce prince avec l'empereur son pere : qu'il les écoutoit, & que quoiqu'il ne parût encore rien faire contre le respect & la soumission, il traitoit en

Nichardus. Lib. 1.

secret avec les principaux seigneurs, pour empêcher qu'on ne souffrît un nouveau partage en faveur du prince Charles.

Sur ces connoissances, l'empereur résolut; premierement, d'éloigner Lothaire, & l'obligea de partir pour l'Italie, sous prétexte que sa présence y étoit nécessaire, afin de la rassurer contre les entreprises des Sarasins; & en second lieu, commençant à se défier de l'abbé Vala & de ses autres ministres, il fit venir auprès de lui Bernard, duc de Languedoc & gouverneur de Barcelone, pour se servir de ses conseils. Bernard étoit beau-frere de Vala, celui-ci ayant autrefois épousé sa sœur avant que de se faire moine de Corbie. Mais il étoit aussi fil-leul de l'empereur & son parent. Bernard étoit un homme de résolution, grand capitaine, habile & de bon conseil, mais méchant homme si nous en croyons l'auteur de la vie de l'abbé Vala: cet écrivain étoit l'ami & le confrere de l'abbé, & son style toujours véhément lorsqu'il parle de ce comte, pourroit faire appréhender qu'il n'y eût un peu de prévention ou d'animosité, contre un homme chef du parti opposé à celui de l'abbé.

Si-tôt que le comte fut arrivé à la cour, sa seule présence étonna & déconcerta la faction qui étoit sur le point d'éclater; de sorte que les partisans de Lothaire résolurent de différer à un autre temps la proposition qu'ils vouloient faire à l'empereur de confirmer le partage fait entre ses trois fils du premier lit sans innover rien sur cet article: c'étoit-là le point essentiel dont il s'agissoit, & l'endroit par lequel les factieux attachoient Lothaire à leur parti.

Le sentiment de Bernard étoit que l'empereur prononçât au plutôt là-dessus, suivant son second projet, & l'impératrice sollicitoit cette déclaration avec un empressement extrême. L'empereur, pressé par l'un & par l'autre, fit à Vormes un édit par lequel il donnoit au prince Charles, fils de l'impératrice Judith, premierement, le pays des Allemans; c'est-à-dire, ce qui est entre le Rhin, le Mœin, le Necre & le Danube; en second lieu, la Rhetie, c'est ce que nous appellons aujourd'hui le pays des Grisons, & enfin une partie du royaume de Bourgogne; savoir, la Bourgogne appelée transjurane au-delà du Mont-Jura qui est aujourd'hui le pays de Geneve & des Suisses.

828.

Vita Ludovici
Pii. ad an. 829.

Paschasius Rad-
bertus in vita Va-
la.

*Il donne une
partie de son em-
pire à Charles fils
de l'impératrice
Judith.*
Thegan. cap. 35.

828.

Quand cela se fit Lothaire étoit déjà revenu d'Italie, où il demeura le moins qu'il put, & se trouva à la cour avec son frère Louis, roi de Bavière, lorsque l'édit fut publié; ils en furent très-mortifiés. Plusieurs seigneurs & prélats en murmurèrent hautement. Il en coûta à quelques-uns leurs emplois, & d'être éloignés de la cour, & les partisans de l'impératrice furent mis en leur place.

Vita Valz Abba-
tis.

Le nombre des mécontents s'augmenta par-là notablement, & c'étoit par tout un déchaînement extrême contre le nouveau ministre. Les exilés & d'autres qui se retirèrent de leur plein gré dans leurs terres, ne parloient que de sa tyrannie & de ses violences, de la division qu'il mettoit dans la famille royale entre l'empereur & les princes, de la persécution qu'il suscitoit contre les évêques, & contre les plus honnêtes gens de la cour, pour leur substituer des scélérats & des hommes dévoués à son ambition, & l'on disoit qu'il n'y avoit plus d'empereur sur le throne, mais un esclave du ministre & de l'impératrice.

Ibid.
Theganus cap. 38.

On porta les choses plus loin : on répandit le bruit par tout l'empire, que cette grande intelligence qui paroissoit entre l'impératrice & le comte Bernard, avoit encore un autre principe que leur ambition, & l'on publioit hardiment qu'il y avoit entr'eux un honteux commerce. Les historiens du parti opposé à Bernard, ont parlé fort affirmativement sur ce point : mais les autres ne l'en accusent point.

* Camerarius.

Hincmar. de
ordine Palatii.
cap. 22.

Ce qui donna lieu à ce soupçon ou à cette calomnie fut non seulement l'attachement de Bernard aux intérêts de l'impératrice, mais encore l'exercice d'une charge que l'empereur lui donna lorsqu'il l'appella à la cour. Il le fit son camerier * ou chambellan, dont les fonctions étoient bien différentes de celles du chambellan d'aujourd'hui. C'étoit alors l'impératrice qui avoit non-seulement l'intendance de la garde-robe, mais encore de la partie des finances destinée à la paye des armées, soit pour la solde des soldats, soit pour les vivres, elle avoit sous elle le chambellan pour exécuter ses ordres. De plus, une des fonctions du chambellan étoit d'introduire les ambassadeurs, de recevoir les présens qu'ils faisoient au prince, ou de leur en présenter de sa part, & c'étoit un usage assez ordinaire que le chambellan réglât de concert avec l'impératrice, la qualité & le nombre des présens qu'on devoit faire aux am-

bassadeurs des princes étrangers. De sorte que le comte Bernard étant obligé par ces raisons de voir souvent l'impératrice, la malignité de ses ennemis trouva dans cette fréquentation de quoi appuyer la calomnie ; mais soit que cette accusation fût fausse, soit qu'elle fût fondée, elle fut reçue par une infinité de gens qui avoient intérêt à la croire.

829.

Bernard cependant alloit son chemin sans s'embarrasser beaucoup de ces clameurs populaires qui passent, & qui cèdent à l'autorité du gouvernement, pourvu qu'on sache d'ailleurs la soutenir, & c'étoit à quoi il donnoit toute son application. En effet, quelque nombreux que fût le parti des mécontents, personne n'osoit s'en déclarer le chef. Les trois princes ou par respect pour l'empereur leur pere, ou par crainte qu'il ne les deshéritât, ou par la défiance qu'ils avoient les uns des autres, ne vouloient point faire de démarche qui les engageât, & laissoient aller les choses pour voir à loisir quel tour elles prendroient.

L'abbé Vala étoit alors malade dans son monastere de Corbie, toujours estimé & considéré de l'empereur, mais sans avoir autant de part au gouvernement qu'il en avoit auparavant. Sa sagesse & sa vertu devoient faire beaucoup d'honneur, & donner grand crédit au parti des mécontents en cas qu'il s'y rangeât, & c'étoit de quoi on le sollicitoit éternellement. Les plus grands seigneurs du palais l'alloient trouver, & étoient sans cesse à lui représenter la situation fâcheuse de l'état, les progrès des Sarasins en Italie & du côté des Pyrénées, les insultes des Bulgares du côté du Danube, les désordres des églises, les dissensions de la famille royale, le scandale que causoient les mauvais bruits qui couroient sur la conduite de l'impératrice, & combien il étoit de la gloire de Dieu, de l'honneur de l'empereur, du bien de l'église & des peuples, de faire tous les efforts possibles pour remédier à tant de maux ; que l'empereur avoit eu sur cela les meilleures intentions du monde ; qu'il avoit commencé à les mettre en exécution, mais que depuis qu'il se gouvernoit par les seuls conseils du comte Bernard, il paroissoit comme enforcé, & sans mouvement sur les malheurs de l'empire, & sur les désordres qui y étoient extrêmes. « Il n'y a qu'à vous ajouterent-ils, qui puissiez arrêter le cours de ces maux. Vous êtes

Vita Valz.

829.

» beau-frere du comte , l'empereur vous honore & respecte
 » votre vertu ; rien ne peut vous dispenser d'employer tout
 » votre crédit en une occasion si importante : il faut aller au
 » plutôt à la cour , & dire librement vos sentimens à l'empereur & à son ministre sur l'état misérable où vous savez que
 » les choses sont aujourd'hui «.

Ibid.

L'abbé de Corbie flatté ou touché de ce discours , alla à la cour , & il parla à l'empereur & au comte Bernard. Mais ses avis furent mal reçus , & il s'en retourna à son monastere sans avoir rien fait. C'étoit à quoi s'étoient bien attendus ceux qui vouloient par là l'obliger à se déclarer pour leur parti. Il refusa cependant de le faire encore , jusqu'à ce que plusieurs seigneurs qu'il avoit toujours cru gens d'honneur & de probité , vinrent l'assurer que non-seulement le comte Bernard renversoit toute la cour & tout l'empire , mais qu'il avoit conjuré contre la vie de l'empereur & de ses trois fils , pour les faire tous périr & mettre sur le throne le seul fils de l'impératrice.

L'abbé de Corbie se déclare pour le parti des mécontents.

C'est - là encore un des crimes imposés à Bernard par les seuls partisans de l'abbé Vala , que le silence des autres historiens , & la conduite que l'empereur tint depuis envers ce comte , réfutent assez. L'abbé le crut , & l'horreur de cet attentat jointe au zele du bien public , & à la compassion qu'il avoit de tant de personnes de qualité qui passoient pour être injustement persécutées , ne lui permit pas de délibérer plus longtemps , ni de différer à se déclarer contre le ministere , en faveur , disoit-on , du prince même , dont on se faisoit honneur de soutenir les véritables intérêts , en prenant les armes contre lui : ce n'est-là ni le premier ni le dernier exemple de ce zele bizarre.

Theganus an. 36.

Dès que l'abbé de Corbie se fut déclaré , Hilduin abbé de saint Denys , Bernard évêque de Vienne , Agobard évêque de Lyon , Jessé évêque d'Amiens , tous gens en réputation de probité , de sagesse & de doctrine , embrasserent aussi ce parti , & furent suivis de plusieurs autres dont le mérite donnoit beaucoup de crédit à la faction.

Ces évêques & ces abbés s'assemblerent , & protesterent ; qu'ils tiendroient pour rebelles à Dieu & à l'église , quiconque ne les seconderoit pas dans le dessein qu'ils avoient de rétablir l'ordre dans l'état , de procurer la sûreté des peuples , & de
 pourvoir

pourvoir à celle de l'empereur & de toute la famille royale. On fit courir le bruit, que la cour avoit fait les plus grandes offres à l'abbé de Corbie, pour l'engager à s'unir avec le comte Bernard : mais qu'ayant horreur de ses crimes & des désordres qu'il causoit dans l'état, il n'avoit jamais voulu y entendre, qu'il sacrifioit sa vie & tous ses intérêts au bien des peuples & de l'église, & qu'il étoit résolu de tout hasarder pour satisfaire en cette occasion, à ce qu'il devoit à sa conscience & à sa patrie. Tout cela fut reçu avec applaudissement, & jamais l'abbé Vala ne fut un plus grand saint, que quand il leva l'étendart de la rébellion contre son souverain.

829.

Les trois fils de l'empereur ne paroissoient point dans tout ce complot, & quoiqu'il fût certain que l'origine de tous ces troubles étoit le chagrin qu'ils avoient de voir entrer le prince Charles en partage avec eux; que l'empereur ne s'étoit si fort attaché au comte Bernard, que parce que tous les autres ministres lui étoient devenus suspects; que la plupart de ceux qui avoient été exilés de la cour n'avoient été châtiés de la sorte, que parce qu'on savoit les liaisons & les intrigues qu'ils avoient avec les trois princes; cependant comme c'est l'ordinaire, on exposoit & on exagéroit aux peuples la rigueur de ces mauvais traitemens, & les désordres publics dont on leur cachoit les véritables causes.

Le parti étant ainsi formé & les peuples mis en mouvement, par l'autorité de ces évêques & de ces abbés, on fit dire aux princes, qu'il étoit temps de se venir mettre à leur tête. Une nouvelle révolte des Bretons leur donna lieu de le faire.

*Nouvelle révolte
des Bretons.*

La nouvelle de ce soulèvement étant venue à l'empereur, le comte Bernard fut d'avis qu'il marchât lui-même en Bretagne, & qu'il ordonnât à Pepin de l'y venir joindre avec ses troupes du royaume d'Aquitaine. C'étoit un piège qu'on tenoit à ce jeune prince, que Bernard avoit dessein de faire arrêter dans le chemin.

Vita Vala

L'empereur convoqua une diète à Aix-la-Chapelle sur le sujet de l'expédition de Bretagne, & la chose ayant été résolue, il commanda aux troupes de marcher le Mercredi des Cendres : mais il commença dès-lors à connoître le péril où il étoit, & le progrès qu'avoient déjà fait les intrigues secrètes des factieux. Une grande partie des troupes refusa d'obéir, s'excusant

*Annales Berni-
niani.*

830.

sur la difficulté des chemins qui étoient encore trop mauvais. L'empereur qui ne se trouva pas en état de réduire ces mutins par la force, & qui ne se voyoit pas là en sûreté, partit avec le reste des troupes, quoiqu'il eût actuellement la goutte, & prit fort inquiet sa route par les côtes de la mer, ayant avec lui Louis son fils roi de Baviere.

*Pepin prend les
armes contre
l'empereur son pe-
re.*

Lothaire que son pere avoit une seconde fois envoyé en Italie pour l'éloigner des factieux de la cour, rentra en France; & Pepin, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, venoit avec les troupes d'Aquitaine, non pas pour faire la guerre en Bretagne, mais pour la déclarer à son pere. Etant arrivé à Orléans, il en chassa le comte Odon, que l'empereur en avoit fait gouverneur, & mit à sa place le comte Matfride, un des principaux chefs des mécontents, & continua sa marche avec son armée.

Vita Valz.

En même-temps le roi de Baviere qui s'aperçut qu'on le gardoit presque à vue à la cour, s'échappa, & vint à Corbie trouver l'abbé Vala & quelques-uns des évêques de la faction: il lui confirma tout ce qui lui avoit été dit touchant le mauvais commerce de l'impératrice & du comte, la conspiration tramée contre la famille royale, le dessein formé pour le renversement de l'état: il lui ajoûta que la cour de l'empereur étoit un lieu d'abomination par les crimes de toutes les especes qui s'y commettoient, qu'on n'y voyoit que magie, que sortilèges, que maléfices, qu'on y renouvelloit jusqu'aux superstitions du paganisme, qu'on y consultoit le vol des oiseaux & les entrailles des bêtes pour y découvrir l'avenir, que l'ascendant de l'impératrice étoit tel sur l'esprit de l'empereur, qu'il ne voyoit que par ses yeux, ne recevoit personne que de sa part, qu'il se défioit de tous ceux dont elle ne lui répondoit pas, & que cela alloit à un point, qu'on ne doutoit pas qu'elle n'eût usé à son égard de quelque enchantement, sans quoi il étoit impossible qu'elle se fût rendue ainsi absolument maîtresse de son esprit. On fit aussi-tôt part au peuple de tous ces détails qui firent tout leur effet.

Cependant les troupes mutinées d'Aix-la-Chapelle en partirent conduites par leurs chefs, & vinrent à Paris joindre Pepin. Les abbés de son parti arriverent aussi avec les leurs; car ils avoient alors pour la plupart des vassaux & des troupes qui

dépendoient d'eux , & Pepin marcha avec toutes ces troupes vers les côtes de la mer au-devant de celles de l'empereur son pere. De telles nouvelles apportées à ce prince , & la désertion de quelques seigneurs qui s'enfuirent de son armée , lui firent comprendre le peril où il étoit.

830.

Il délibéra avec l'impératrice & avec le comte sur le parti qu'il y avoit à prendre en de si fâcheuses conjonctures. Il étoit difficile de bien choisir. Mais enfin comme il savoit que la haine qu'on avoit pour l'impératrice & pour le comte étoit le principal motif de la révolte , il espéra qu'en les éloignant l'un & l'autre il pourroit adoucir les esprits. Il craignoit d'ailleurs que s'ils tomboient entre les mains de leurs ennemis , il ne leur en coûtât la vie par les plus cruels supplices. Ces deux raisons le déterminèrent à les faire partir. Il envoya Bernard à son gouvernement de Barcelone , & l'impératrice à Laon dans le monastere de sainte Marie , & vint avec ses troupes camper auprès de Compiègne.

Vita Ludovici Pi.

Pepin ayant appris la marche de l'empereur s'avança du même côté , & vint se poster à Verberie à trois lieues de Compiègne. De-là il détacha quelques troupes sous la conduite des comtes Varin & Lambert qui allerent se présenter devant Laon , dont les portes leur ayant été ouvertes , ils enlevèrent l'impératrice & l'amenerent au camp de Pepin.

L'impératrice est enlevée par les troupes de Pepin.

Quand elle y fut arrivée , Pepin après lui avoir reproché les désordres qu'elle avoit causés dans la famille royale , sa conduite scandaleuse , les mauvais desseins qu'elle avoit conçus contre lui & contre ses freres , lui déclara qu'elle n'avoit qu'un seul moyen d'éviter la mort , savoir que dans une entrevûe qu'il lui promettoit d'avoir avec l'empereur son mari , elle ménagât deux choses ; la premiere , qu'elle obtînt de lui son consentement pour prendre le voile de religieuse ; la seconde , qu'elle lui persuadât de mettre bas les armes , de se faire couper les cheveux & de se retirer dans un monastere pour le reste de ses jours. Elle lui promit tout ce qu'il voulut.

Ibid.

En effet , il la fit passer au camp de l'empereur , & l'y fit accompagner d'une escorte qui devoit la ramener aussi-tôt après cette entrevûe. Elle pria l'empereur que pour éviter la mort dont on la menaçoit , il lui fût permis de prendre le voile , & il y consentit : mais sur l'autre point il répondit , qu'en quelque

830.

danger qu'il se trouvât par la trahison de ses sujets, & de ses enfans, il étoit trop important pour n'en pas délibérer plus à loisir, & qu'il vouloit sur cela avoir l'avis des seigneurs & des évêques.

*Et renfermée
dans un monastère.*

L'impératrice retourna au camp de Pepin avec cette réponse, & aussi-tôt après il la fit partir pour Poitiers où on la voila dans le monastère de sainte Radegonde. Il consentit à l'assemblée que l'empereur avoit proposée, & elle se tint dans le palais de Compiègne.

Vita Valz.

L'empereur entra dans la salle avec un air consterné, & ne voulant point s'asseoir sur son throne. Il y parla d'une manière aussi touchante que peu digne de son rang. Il avoua les fautes qu'il avoit commises dans le gouvernement de l'empire, la trop grande complaisance qu'il avoit eue pour sa femme, & ratifia la permission qu'il lui avoit donnée de prendre le voile : il loua le zèle de ceux qui l'obligeoient à corriger sa conduite, & promit que si on lui laissoit sa couronne, il gouverneroit désormais suivant les conseils de ses bons & fideles sujets. Ce discours toucha tellement l'assemblée, que la plupart se leverent, vinrent à lui & le forcerent de s'asseoir dans le throne qu'on lui avoit préparé.

*Lothaire joint
Pepin avec des
troupes.*

Ce n'étoit pas-là la conclusion que Pepin attendoit, non plus que l'abbé de Corbie, au moins comme plusieurs le crurent & le publierent contre ce qu'en racontotent depuis ses apologistes. On ne passa pas néanmoins plus avant, & Pepin resta dans son camp jusqu'à l'arrivée de Lothaire, qui vint le joindre avec d'autres troupes.

*L'empereur
abandonné des
siens, se livre aux
rebelles.
Ibid.*

Celui-ci étoit l'aîné, c'étoit à son occasion que la conspiration s'étoit formée, & c'étoit lui que les rebelles prétendoient mettre sur le throne de son pere. Son arrivée ne fut pas plutôt sûe dans le camp de l'empereur, que les intelligences qu'il y avoit, commencerent à éclater nonobstant tout ce qui venoit de se faire. Les soldats & les officiers désertoient par troupes, & en peu de temps l'empereur abandonné de toute son armée, ne voyant aucune sûreté à fuir, se livra avec son fils Charles à la discrétion des rebelles.

Ibid.

Lothaire néanmoins le traita avec respect, & sans parler de le déposer, il approuva tout ce qui avoit été fait par Pepin. Il témoigna à l'abbé de Corbie, à l'abbé de saint Denys & aux

évêques de son parti combien il étoit satisfait de leur conduite & de leur zèle pour le bien de l'état. Il fit arrêter Herbert frère du comte Bernard, & lui fit crever les yeux, malgré les prières que lui fit l'empereur pour obtenir sa grace. Il fit dégrader Odon gouverneur d'Orléans & cousin-germain du même comte, en lui faisant ôter ses armes avec ignominie, & l'envoya en exil. Il confina aussi dans un monastère Conrad & Rodolphe frère de l'impératrice.

830.

Le reste de l'été se passa assez tranquillement, Lothaire ordonnant de tout, & ne laissant à son père que le vain nom d'empereur qu'il ne vouloit pas lui ôter; mais qu'il auroit bien voulu lui voir quitter. Il gagna même pour cela quelques moines que l'empereur voyoit volontiers, afin qu'ils lui inspirassent du dégoût pour l'embarras des affaires, & tâchassent de lui faire revenir l'envie de se retirer dans un cloître, laquelle il avoit eue autrefois, n'étant encore que roi d'Aquitaine du vivant de Charlemagne, mais ils n'en vinrent pas à bout.

Nithardus L. xi

Les choses ne pouvoient pas demeurer long-temps dans cette situation : l'automne approchoit, & les seigneurs qui étoient la plupart dans les intérêts de Lothaire, demandèrent qu'on tint au plutôt une assemblée de la nation, pour mettre fin à la guerre civile par la nouvelle forme de gouvernement qu'on y établiroit. Et c'étoit dans une telle assemblée où l'empereur avoit tout à craindre pour sa couronne & pour sa liberté.

Cependant comme c'est l'ordinaire, le premier feu de la révolte étant passé, plusieurs firent de sérieuses réflexions sur la manière indigne dont on en usoit avec le prince, & quand les chefs voulurent faire leur brigue pour conclure sa déposition dans la diète prochaine, il s'en trouva plusieurs opposés à ce dessein.

Les moines dont j'ai parlé, que Lothaire croyoit avoir gagnés, ne le servirent pas bien; car voyant que l'empereur n'avoit point du tout d'envie de renoncer à l'empire, ils lui firent offre de leurs services auprès de leurs amis, pourvu qu'il leur promît de mettre ordre à certains points particuliers qu'ils lui marquerent. Il leur engagea sa parole sur tout ce qu'ils sou-

Nithardus L. xi

830.

*Louis & Pepin
ses fils se reconci-
lièrent avec lui.*

haïrent de lui. Après quoi d'espions qu'ils étoient ; ils devinrent ses conseillers & ses confidens.

Le point capital étoit de désunir les trois princes. Gombaud, un de ces moines, homme adroit & ambitieux, se chargea de cette commission, & alla trouver de la part de l'empereur, le roi de Bavière & le roi d'Aquitaine. Outre les raisons de conscience & de bienfaisance qu'il ne manqua pas de faire valoir, il leur demanda s'ils faisoient assez d'attention au changement qui s'alloit faire ; qu'au lieu d'un pere doux, facile, plein de bonté pour eux, ils alloient avoir leur frere aîné pour maître, qui n'avoit que ses propres intérêts en vûe, & qui oublieroit bientôt l'obligation qu'il leur auroit de son élévation ; que leur puissance diminueroit au lieu de croître ; que le prince Charles seroit exclus de la succession, mais que ce ne seroit pas à leur profit ; & qu'enfin l'empereur s'engageoit à augmenter leurs partages en cas qu'ils se comportassent en cette occasion, comme des fils devoient faire à l'égard d'un pere qui les avoit toujours tendrement aimés.

Ibid.

Ces réflexions que ces deux princes avoient apparemment déjà faites eux-mêmes, soutenues par l'espérance de leur avantage particulier, firent sur leur esprit toute l'impression que l'empereur pouvoit souhaiter : ils se rendirent aux remontrances de Gombaud ; ils vinrent trouver l'empereur avec lequel ils se reconcilièrent, & lui promirent de ne jamais se départir de leur devoir.

Leur réconciliation consterna Lothaire & le reste des factieux, néanmoins ils espérèrent toujours que dans la diète leur parti prévaudroit. Il étoit question avant toutes choses de déterminer le lieu où elle se tiendrait. Cette circonstance étoit de la dernière importance pour l'empereur. De tout temps les François d'en-deçà du Rhin, & ceux de la Germanie avoient entre eux une espece de jalousie, qui les mettoit aisément dans des intérêts opposés. Depuis le grand Clovis ils avoient été souvent gouvernés par différens princes, eux-mêmes jaloux les uns des autres : de-là étoient venues les guerres, & ensuite l'antipathie des peuples.

*Il fait tenir une
diète à Nimegue.
Vita Ludovici Pii,*

Le parti des mécontents étoit principalement composé des seigneurs François des Gaules, & il ne falloit pas d'autre raison

pour engager les François de la Germanie à être favorables à l'empereur. Il s'agissoit donc de déterminer si la diete se tiendrait en France ou dans quelque ville de la Germanie. Lothaire vouloit que ce fût en France, & l'empereur que ce fût en Germanie, sans pourtant faire paroître son inclination : mais il agissoit secretement pour faire tourner les suffrages de ce côté-là, & il en vint à bout. Après diverses contestations il fut résolu que la diete se tiendrait à Nimegue.

830.

L'empereur depuis la réunion de ses deux fils, agissoit & parloit plus en maître qu'auparavant. Il donna ordre au comte Lambert gouverneur de Nantes & un des plus séditeux, d'aller au plutôt à son gouvernement pour arrêter les courses des Bretons qui continuoient leur révolte, & lui joignit l'abbé Helisacar pour rendre justice dans toute la Marche ou frontiere Bretonne. De plus pour diminuer les forces & l'autorité de ses ennemis, il ordonna sous prétexte de la tranquillité publique, que tous ceux qui viendroient à la diete de Nimegue, n'y amenassent que les gens nécessaires pour les servir, & point d'autres : & sous-main il fit avertir les seigneurs de Germanie d'y venir en très-grand nombre : ils n'y manquerent pas, & s'y trouverent presque tous bien résolus de le défendre.

Ibid.

L'empereur se voyant si bien soutenu, n'appréhenda plus rien, & avant l'ouverture de la diete, ayant su que Hilduin abbé de saint Denys étoit arrivé à Nimegue, accompagné contre son ordre de quantité de gens armés, il le fit venir & lui demanda en colere, s'il venoit pour assister à la diete, ou pour faire la guerre. L'abbé ne sachant que répondre, l'empereur lui commanda de sortir incessamment du palais & de la ville, de renvoyer tout son monde, d'aller attendre ses ordres à Paderborne avec ses seuls domestiques, & de n'en pas sortir de tout l'hyver. Il fit venir aussi l'abbé Vala, lui commanda de s'en retourner à Corbie, d'y vivre en religieux, d'y gouverner ses moines selon sa regle, sans se mêler désormais des affaires d'état : il fallut obéir & se retirer.

Ibid.

Ces coups d'autorité firent connoître aux factieux, qu'ils ne feroient pas les plus forts ; & désespérés de se voir ainsi dupés, ils s'assemblerent dès la nuit suivante, & allerent trouver Lothaire dans sa tente pour lui représenter le péril où ils étoient eux & lui : tous lui conseillerent de deux choses l'une, ou de

830.

prendre promptement les armes , & d'aller brusquement sur le champ enlever l'empereur qui ne seroit peut-être pas sur ses gardes , ou bien de se retirer , en se mettant à leur tête.

Toute la nuit se passa en délibérations sans pouvoir rien conclurre , parce que ces deux expédiens paroissoient extrêmement violens & dangereux. L'empereur ayant été averti de ce qui se passoit & de l'incertitude où ils étoient , envoya dès la pointe du jour prier Lothaire de le venir trouver , lui promettant toute sorte de sûreté & de le contenter. Cette proposition augmenta son embarras. Tous le dissuaderent de se mettre ainsi à la discrétion de l'empereur , qu'il ne devoit pas dans la conjoncture présente regarder comme son pere , mais comme son ennemi ; néanmoins après y avoir bien pensé & envisagé les suites de son refus dans un temps & dans un lieu où il n'étoit pas le plus fort , prévoyant de plus que ses freres profiteroient immanquablement de son opiniâtreté dans sa révolte , & contribueroient à le perdre , il se résolut , quoi qu'on lui pût dire , d'aller trouver l'empereur sur sa parole.

Lothaire va trouver son pere , & lui demande pardon.

Il en fut reçu avec bonté , l'empereur l'embrassa , & après l'avoir assuré qu'il n'avoit rien perdu de la tendresse qu'il avoit toujours eue pour lui , il lui reprocha doucement sa conduite passée , la trop grande confiance qu'il avoit en de mauvais amis qui n'avoient rien moins en vûe que ses véritables intérêts ; que la désunion de la maison royale étoit sa ruine aussi-bien que celle de l'état ; qu'il l'avoit associé à l'empire , & admis au gouvernement ; qu'il n'avoit au-dessus de lui que la qualité de pere ; que la révolte où les méchans conseils l'avoient engagé le rendoit odieux à toute la terre , & qu'il falloit qu'une prompte & sincere réconciliation réparât au plutôt sa faute & la mauvaise réputation qu'il s'étoit faite. Enfin l'empereur parla en cette occasion d'une maniere si tendre & si touchante , qu'il ralluma les sentimens de la nature dans le cœur de Lothaire , qui se jeta à ses piés , & lui demanda pardon tout baigné de ses larmes , & lui promit de ne se départir jamais de l'obéissance & du respect qu'il lui devoit.

Durant cette entrevûe du pere & du fils qui tenoit tout le monde en suspens , chacun songea à se précautionner , & les deux partis se mirent sous les armes. Les rebelles paroissoient les plus animés , & répandoient le bruit qu'on retenoit Lothaire prisonnier.

prisonnier. Ils disoient hautement qu'ils étoient très-résolus de se le faire rendre de gré ou de force ; qu'au lieu d'une assemblée où l'on avoit promis de faire trouver la fin des troubles, on n'avoit eu dessein que de tendre un piège aux personnes bien intentionnées ; qu'on avoit déjà chassé les plus gens de bien , afin d'avoir la liberté d'exercer toutes sortes de violences ; qu'il n'y avoit plus rien à ménager , puisque l'empereur ne gardoit plus ni fidélité ni aucunes mesures , & qu'il falloit se défendre , puisqu'on en vouloit à leur vie & à leur liberté.

De ces plaintes on en vint aux reproches mutuels des deux côtés : & l'on n'eût pas tardé à en venir aussi aux mains, si l'empereur n'eût paru subitement , & Lothaire avec lui , tous deux d'un air qui faisoit paroître leur union & leur intelligence. La présence des souverains arrêta la fougue du soldat , & l'empereur ayant déclaré hautement que Lothaire & ses deux freres étoient pleinement satisfaits , personne n'osa plus branler.

L'empereur n'en demeura pas-là néanmoins ; car peu de jours après il fit arrêter les chefs de la rebellion , & les fit comparoître dans l'assemblée pour y être jugés , & il y présida avec ses trois fils. On produisit les loix selon lesquelles ils furent déclarés coupables de lèse-majesté & condamnés à la mort. Toutefois l'empereur , soit à la priere de ses fils , soit de lui-même , pour leur épargner le chagrin de voir périr ceux qui les avoient servis , adoucit la sentence. Il les relegua pour la plupart tant laïques qu'ecclésiastiques en divers monasteres. Il fit déposer dans un concile Jessé évêque d'Amiens un des plus emportés des factieux , & la tranquillité parut rétablie.

Après la diete de Nimegue l'empereur retourna à Aix-la-Chapelle , où il retint ses trois fils auprès de lui , & pensa à tirer l'impératrice du monastere de Poitiers ; mais comme elle avoit pris le voile , qui ne se prenoit qu'en se consacrant à Dieu par un engagement perpétuel , il crut qu'il ne devoit pas la faire revenir sans consulter le pape & les évêques. Le pape qui étoit alors Gregoire IV. & les évêques jugerent que l'impératrice n'ayant été engagée à la profession religieuse que par une violence manifeste , cet engagement étoit nul. Ainsi elle retourna à la cour.

Tom. II. Partie II. .

Ii

830.

Ibid.

Les chefs de la rebellion sont relegués , & la paix est rétablie.
Thegan. cap. 37.

L'impératrice retourne à la cour.

Theganus, Ibid.

831.

Vita Ludovici Pii.

L'empereur l'y reçut avec beaucoup de joie : mais il crut qu'il étoit de l'honneur de cette princesse, & du sien propre, qu'elle fût juridiquement disculpée des crimes atroces dont on l'avoit chargée avec un si grand scandale. Elle comparut devant des commissaires le jour de la Purification, & personne n'ayant osé se porter pour accusateur, elle fut reçue à faire serment sur son innocence, & ensuite déclarée tout-à-fait exempte des crimes dont on l'accusoit.

Vita Valæ.

Elle ne fut pas long-temps à la cour sans que ses ennemis s'en apperçussent. Vala étoit disgracié, mais il étoit demeuré à Corbie avec sa qualité d'abbé, l'empereur ayant toujours du respect pour sa vertu. L'impératrice fit comprendre à l'empereur qu'il n'étoit ni de la justice ni de la politique, de laisser sans punition un homme, dont la seule réputation avoit été capable d'autoriser & d'animer la révolte de tout l'empire contre son souverain, & qui avoit donné le mouvement à tout. Il fut relegué dans un château sur un rocher escarpé au bord du lac de Geneve, avec défense à ceux qui le gardoient de le laisser parler à qui que ce fût.

Lothaire est déclaré déchu de la qualité d'empereur.

D'autres personnes de la cour furent encore exilées. Mais ce qui fit le plus d'éclat, c'est que Lothaire qui avoit été depuis tant d'années associé à l'empire, fut déclaré déchu de cette association, tous les sujets de l'empire dispensés du serment qu'ils lui avoient fait en qualité d'empereur, & son nom qu'on mettoit dans tous les actes publics avec celui de son pere, n'y fut plus mis désormais. On lui laissa seulement la qualité de roi d'Italie, à condition qu'il n'y feroit rien d'important, qu'avec le consentement de l'empereur son pere.

Nithardus. Lib. 1.

Cette dégradation du prince déplut à beaucoup de gens, & Agobard évêque de Lyon en écrivit à l'empereur pour lui en faire scrupule : mais l'impératrice & ses ministres eurent soin de le rassûrer là-dessus.

Pour ce qui est de Pepin roi d'Aquitaine & de Louis roi de Baviere, l'empereur leur tint la promesse, qu'il leur avoit faite lorsqu'ils passèrent dans son parti : il augmenta leurs royaumes de quelques villes & de quelques territoires. Cette libéralité étoit une nouvelle punition pour Lothaire, dont on diminueoit d'autant le partage en augmentant celui de ses freres. Tout cela étant fait, l'empereur leur permit à tous trois d'aller chacun dans leurs royaumes.

Ces punitions étoient autant de violences que se faisoit l'empereur , & il étoit incapable de soutenir long-temps une conduite un peu sévère. Quelques évêques lui firent apparemment scrupule de la punition de tant d'exilés , parmi lesquels on comptoit plusieurs personnes qui passoient pour gens de bien , & on lui fit entendre que la douceur & la bonté étoient les moyens les plus efficaces de se les attacher. Il accorda donc quelques mois après , malgré l'impératrice , une amnistie générale & permission à tous ceux qui avoient été relegués dans les monasteres d'en sortir , s'ils le vouloient , & leur rendit à tous leurs biens qui avoient été confisqués.

Il ne voulut pas que Vala fût excepté de ce pardon général : mais il souhaita qu'il reconnût sa faute avant qu'on finît sa peine ; & pour l'obliger à faire cet aveu , il se servit de Pascale Radbert , homme d'esprit & de mérite , qui fut lui-même quelque-temps après abbé de Corbie. Il étoit ami intime de Vala , & c'est lui qui a écrit sa vie en dialogue , où les intrigues de la révolte que je viens de raconter sont rapportées. Les principaux acteurs y sont marqués sous des noms feints. L'empereur y porte celui de Justinien , l'impératrice celui de Justine , Lothaire celui d'Honorius , Louis de Baviere celui de Gratien , Pepin , roi d'Aquitaine , celui de Melanius , le comte Bernard celui de Nafon & d'Amifar , Vala celui d'Arsefene : mais la clé de ces mysteres a été aisée à trouver par les autres monumens de l'histoire de ce temps-là.

L'empereur envoya donc le moine Pascale du côté de Geneve , sous prétexte de régler les affaires de quelques églises , & lui permit de voir Vala. Dans l'entretien Pascale lui dit qu'il savoit les sentimens de l'empereur à son égard , & qu'il conservoit toujours de l'estime & de l'amitié pour lui ; qu'il souhaitoit de le rappeler de son exil ; qu'il attendoit qu'on l'en priât ; qu'il y avoit des gens à la cour , qui lui rendroient volontiers ce bon office : mais que l'empereur exigeoit de lui deux choses ; la première , qu'il avouât sa faute , & qu'il lui en témoignât du repentir. La seconde , qu'il souscrivît au partage fait en faveur du prince Charles.

Vala étoit un de ces esprits entiers & indomptables , & un de ces prétendus saints qui s'entêtent sans retour , prêts à tout souffrir , plutôt que d'avouer qu'ils ont failli. Vous devriez

831.

*L'empereur son
pere accorde une
amnistie générale.
Vita Ludovici Pu.*

Vita Valæ.

831.

« mieux me connoître, dit-il à Pascale, & si vous me con-
 « noissiez mieux, vous me donneriez d'autres conseils. Je n'ai
 « point fait de faute, & je n'en puis avouer aucune sans me
 « calomnier moi-même. Encouragez-moi à souffrir pour la
 « justice, & ne me parlez pas d'autre chose : ces paroles pro-
 noncées d'un ton dévot & ferme ne laisserent plus rien à dire à
 Pascale.

Ibid.

Il en rendit compte à l'empereur, qui conçut par-là ce qu'il
 avoit à craindre d'un homme de ce caractère. La prison de
 Vala n'étoit pas éloignée d'Italie. Il appréhenda que Lothai-
 re ne trouvât moyen d'avoir commerce avec lui, & peut-être
 de l'enlever; c'est pourquoi il le fit transporter à l'abbaye de
 Nermoutier : une pareille raison fit changer encore le lieu de
 son exil, sur les soupçons qu'on eut que Pepin vouloit avoir
 quelque liaison avec lui, & il fut envoyé dans un monastere
 de Germanie. On eut depuis les mêmes défiances de Louis
 de Baviere que des deux autres, ce qui fit enfin renvoyer Va-
 la à son abbaye de Corbie, mais sans lui laisser les fonctions &
 la dignité d'abbé. On crut qu'il étoit-là moins à craindre, par-
 ce qu'on pourroit aisément l'observer de près.

L'empereur qui avoit tant de bonté pour ses ennemis, n'eut
 garde d'oublier son favori le comte Bernard qu'il avoit relegué
 par force à son gouvernement de Barcelone, & il le fit revenir
 à la cour.

*Nouveaux trou-
bles à la cour.*

Ce retour y remit le trouble : le moine Gombaud y étoit
 devenu fort considérable & fort agréable à l'empereur par le
 grand service qu'il lui avoit rendu, en lui réconciliant le roi
 de Baviere & le roi d'Aquitaine, après quoi Lothaire avoit été
 obligé de se soumettre. Gombaud crut que la premiere place
 dans le conseil de l'empereur lui étoit dûe, pour un service de
 cette importance. Bernard à son retour trouva ce concurrent
 déjà très-bien établi, & en état de lui disputer le poste qu'il
 vouloit reprendre.

D'ailleurs le roi de Baviere & le roi d'Aquitaine formoient
 un troisieme parti : ils ne vouloient ni de Gombaud ni de Ber-
 nard, prétendant que si quelqu'un devoit gouverner sous l'em-
 pereur, cela les regardoit plutôt que des étrangers, qu'ils
 avoient & l'âge & l'expérience, & les talens nécessaires pour
 aider l'empereur à soutenir le poids du gouvernement.

Gombaud l'emporta, & soit que l'impératrice regardât Bernard comme un homme déjà trop odieux aux peuples, soit qu'elle appréhendât de donner de nouveau occasion aux mauvais bruits, qui lui avoient fait à elle-même tant de tort par tout l'empire, elle l'abandonna.

831.

Bernard outré de cette préférence, ne pensa qu'à s'en venger & à en faire repentir l'empereur. Il prit des liaisons secrètes avec le roi d'Aquitaine, résolu de l'engager à une nouvelle révolte, qui étoit d'autant plus dangereuse, que Bernard étoit duc, ou gouverneur de Languedoc, & comte ou gouverneur de Barcelone, & que ces deux gouvernemens étoient sur les confins du royaume d'Aquitaine; ainsi il étoit aisé à Pepin & à lui de se soutenir mutuellement de toutes leurs forces.

L'empereur vers ce temps-là convoqua une diète à Thionville, où des ambassadeurs de Danemarck & ceux des Sarasins d'Afrique vinrent demander la paix, qu'on leur accorda volontiers. Bernard y demanda aussi qu'on lui fît justice sur les crimes horribles dont on avoit noirci sa réputation, & s'offrit à soutenir son innocence dans un duel, contre quiconque voudroit l'accuser: le défi fut publié, & personne ne se présenta pour l'accepter. Ainsi, selon la coutume de la nation, il fut cru & absous sur son serment. Ce fut dans cette diète que l'empereur commença à s'appercevoir qu'on recommençoit à lui débaucher le roi d'Aquitaine.

*L'empereur convoque une diète à Thionville.
Vita Ludovici Pii.*

L'empereur lui avoit donné ordre de s'y trouver, & sur quelques difficultés qu'il fit, il lui avoit envoyé couriers sur couriers pour lui réitérer cet ordre. Il n'y obéit pas, & n'arriva à Thionville qu'après la fin de la diète. L'empereur à son arrivée lui témoigna son mécontentement, & le prince lui répondit d'une manière qui le choqua. Sa fierté croissoit tous les jours, & il sembloit par ses manières peu respectueuses vouloir s'attirer un ordre de sortir de la cour. L'empereur ayant pénétré ses intentions, loin de lui donner cet ordre, l'obligea contre son gré à le suivre à Aix-la-Chapelle, où il devoit passer l'hyver. Pepin l'y suivit, mais dans l'appréhension d'être arrêté, s'il y demeurait plus long-temps, il s'évada secrètement la nuit de devant la fête des Innocens, & s'enfuit avec quelques-uns de ses gens en Aquitaine.

*Pepin s'enfuit en Aquitaine.
Ibid.
Annales Bertiniani.*

Ibid.

L'empereur étoit bien résolu d'aller l'y soumettre, si-tôt que

831.

*Lothaire & le
roi de Baviere
s'engagent dans
son parti.*

la saison lui permettroit de se mettre en campagne ; c'est pour-
quoi il convoqua une diete à Orléans pour le commencement
du printemps, afin d'être plus à portée de mettre ordre aux af-
faires d'Aquitaine, en cas que ce prince osât y soutenir sa ré-
volte. Il envoya ordre en Italie à Lothaire, & à Louis en Ba-
viere, de se rendre à Aix-la-Chapelle vers la fin de l'hyver,
afin de venir avec lui à l'assemblée d'Orléans. Mais Pepin pen-
dant l'hyver agit auprès de Lothaire, pour l'engager dans son
parti. Ce n'étoit pas une chose fort difficile ; Lothaire outré
de l'affront qu'on lui avoit fait de lui ôter le titre d'empereur,
n'attendoit que l'occasion de s'en venger. Non-seulement il
promit au roi d'Aquitaine de se déclarer pour lui : mais enco-
re de faire en sorte que le roi de Baviere entrât dans leur li-
gue, & il y réussit.

Theganus cap. 38.

Cette ligue se négocia fort secretement, & l'empereur fut
bien surpris, lorsqu'au printemps, comme il dispoisoit tout pour
l'expédition d'Aquitaine, il lui vint avis que toute la Baviere
étoit en armes ; que Louis à la tête d'une armée de ses sujets,
prêt à être joint par un grand corps d'Esclavons, étoit sur le
point d'entrer dans le pays des Allemans, pour l'enlever au
prince Charles, & que les peuples étoient fort disposés à le
recevoir ; qu'après l'avoir conquis, son dessein étoit de passer
le Rhin & de s'emparer de toutes les places qui voudroient le
recevoir ou qu'il pourroit forcer ; qu'il avoit avec lui la plu-
part des anciens mécontents que l'empereur avoit rétablis dans
leurs biens, & entr'autres le comte Matfride, qui s'étoit fait
fort de faire révolter toute la Saxe & toute la France Ger-
manique.

*Annales Bertin-
niani,*

832.

Cette nouvelle étonna beaucoup l'empereur : il quitta sur
le champ le dessein d'assembler la diete à Orléans, pour la
tenir à Mayence, où il envoya ordre à toutes les provinces de
France, de faire marcher promptement leurs milices ; il en-
voya les mêmes ordres en Saxe, & dans toute la France Ger-
manique. Le jour de l'ouverture de cette diete, & auquel tou-
tes les troupes devoient camper sous Mayence, étoit le dix-
huitieme d'Avril.

*L'empereur mar-
che à la tête d'une
nombreuse armée :*

Tous s'y rendirent avec une promptitude & un zele qui fit
beaucoup de plaisir à l'empereur. La diete ne dura qu'un jour,
& l'empereur incontinent après ayant passé le Rhin & le Mein

LOUIS LE DEBONNAIRE EMPEREUR. 255

à la tête d'une nombreuse armée, composée de troupes Françaises & Saxones, vint camper au milieu du pays des Allemands en un lieu nommé Tiburi ; c'est, je croi, aujourd'hui Rotembourg sur le Tauber. Sa présence dissipa ou étonna tous les séditieux, & tout parut dans la soumission.

831.
*les séditieux se
soumettent.*

Le roi de Baviere étoit alors campé à Langhardeim proche de Vormes, attendant toujours, comme on l'en avoit flaté, que les François de de-là le Rhin & les Saxons vinssent se rendre à lui, en quittant l'armée de l'empereur : mais il les attendit en vain. Les uns & les autres demeurèrent fideles, ainsi n'osant paroître devant l'armée de l'empereur avec la sienne, qui étoit beaucoup plus foible, il reprit le chemin de la Baviere. La consternation où il parut, lui fit perdre beaucoup de soldats, qui désertèrent durant la marche, pour s'aller rendre à l'empereur.

Sur la nouvelle de la retraite du roi de Baviere, l'empereur se mit aussi en marche pour le suivre, mais lentement, plutôt pour l'intimider que pour le joindre & le combattre. Par tout où il passa, il vit avec douleur les effroyables ravages que l'armée de Baviere avoit faits. Il arriva à Ausbourg, d'où il envoya ordre à son fils de le venir trouver.

832.

Louis sentant sa foiblesse, & connoissant la bonté de l'empereur, crut que le meilleur parti qu'il pût prendre étoit d'obéir. Il vint à Ausbourg, où il se jeta aux piés de son pere, qui lui pardonna une seconde fois, & se contenta de tirer serment de lui, que jamais il ne retomberoit dans une telle faute, & refuseroit tout secours à quiconque entreprendroit de troubler le repos de l'état. Après ce serment, il lui fut permis de retourner dans ses états.

*Il pardonne une
seconde fois au roi
de Baviere.
Ibid.*

Dès que l'empereur eut repris le chemin de Mayence, Lothaire qui avoit toujours différé de se déclarer ouvertement, vint au-devant de lui à Francfort, & fit tout son possible pour lui persuader qu'il n'avoit eu nulle part à la révolte de son cadet, & l'empereur le crut plus par inclination que par raison.

Theganus cap. 40.

Il n'y avoit plus que l'Aquitaine à pacifier, & Pepin à soumettre. L'empereur reprit son premier dessein, de tenir une diete à Orléans. Il l'y tint le premier jour de Septembre, & de-là il alla à Joac, maison royale dans le Limousin, d'où il

Vita Ludovici
Pii ad an. 832.

832.

envoya commander à Pepin de le venir trouver : la nécessité l'obligea comme les autres à avoir recours à la soumission. Le comte Bernard dont l'empereur soupçonnoit, non sans raison, qu'il suivoit les conseils, eut aussi commandement de venir. On leur fit là à tous deux leur procès. Pepin fut convaincu sans peine d'une révolte qui avoit été publique. On n'eut pas des preuves si évidentes contre Bernard, & sur la demande qu'il fit de prouver encore son innocence par le duel, personne n'osa entreprendre de le convaincre par cette voie. Mais l'empereur sans s'embarrasser de ces formalités, lui ôta ses charges & ses gouvernemens.

*Il pardonne aussi
au roi d'Aquitaine.*

Pour ce qui est de Pepin, il trouva encore un asyle dans la clémence d'un pere, toujours prêt à pardonner à ses enfans. Néanmoins après une sévère réprimande, il lui ordonna d'aller à Treves, qu'il lui donnoit pour prison, avec ordre d'y demeurer jusqu'à ce qu'il lui permît de retourner dans ses états d'Aquitaine.

Ibid.

Pepin lui dit qu'il recevoit avec respect ce châtiment, & que son obéissance dans l'exécution de cet ordre, seroit une preuve de la résolution où il étoit de tenir à l'avenir une conduite toute différente de celle qu'il avoit tenue : mais il n'y avoit rien de sincère dans cette soumission forcée. Pepin partit pour Treves avec une escorte que son pere lui donna pour l'y conduire : mais comme on le gardoit d'autant plus négligemment, qu'il paroissoit aller de lui-même où l'on l'envoyoit, il fut enlevé une nuit dans le chemin par quelques-uns de ses gens, à qui il avoit fait savoir ses intentions. Il erra pendant quelques jours, sans s'arrêter en aucun lieu, & avec très-peu de suite, & cependant il envoya ordre en divers endroits d'Aquitaine à ceux de la noblesse qui lui étoient les plus dévoués, de prendre les armes, & d'assembler des troupes pour empêcher que l'empereur ne pût hyverner dans le pays.

L'empereur reprenoit déjà le chemin d'Aix-la-Chapelle ; quand on lui vint apporter la nouvelle de cette fuite : elle l'obligea de s'arrêter pour s'assurer de la route que Pepin avoit prise : l'ayant sùe, il l'envoya prier de le venir trouver, lui promettant toute sorte de sûreté, & qu'il écouterait volontiers les nouveaux sujets de chagrin qui lui avoient fait prendre de si mauvaises résolutions : mais il refusa toujours de se rendre à la cour.

L'hyver

L'hyver étoit proche , & Pepin espéroit pendant ce temps-
là ranimer sa faction , & prendre de nouvelles mesures avec
ses freres, qu'il savoit être très-disposés à recommencer la guerre : toute son appréhension étoit que l'empereur ne donnât des
quartiers à son armée dans l'Aquitaine : mais il n'eut pas long-
temps cette inquiétude : les peuples sur les ordres qu'il leur en
avoit envoyés , avoient pris les armes , & donnoient de la
crainte à l'empereur même , dont ils harceloient l'armée à toute
heure & en tous lieux , & les pluies de l'automne l'avoient
extrêmement harassée. La gelée qui avoit suivi avoit gâté les
piés de la plûpart des chevaux , qu'on ne pouvoit faire ferrer
dans un pays devenu tout d'un coup ennemi , lorsqu'on y pensoit
le moins : de sorte que presque toute la cavalerie étoit à pié , &
on étoit obligé d'abandonner les équipages faute de chevaux. Enfin,
l'empereur repassa la Loire avec assez de peine & de péril , & arriva
au Mans un peu avant Noël , d'où il reprit la route d'Aix-la-Chapelle.
Il n'y fut pas long-temps sans apprendre la nouvelle ligue de ses trois
fils contre lui. Elle eut encore de plus grandes & de plus fâcheuses
suites que la première , & elle en auroit peut-être eu moins , sans la
résolution qu'il prit de punir sévèrement la révolte de Pepin.

Cette bonté excessive & tous ces ménagemens que l'empereur
avoit pour ses enfans ne lui étoient pas inspirés par l'impératrice,
qui auroit souhaité tirer de ces fréquentes révoltes quelque
avantage en faveur du prince Charles son fils. Elle trouva l'esprit
de l'empereur plus disposé qu'il n'avoit été jusqu'alors à l'écouter
après son retour ou sa fuite d'Aquitaine & la ruine de son armée :
elle lui parla si fortement sur cet affront & sur cette nouvelle insulte,
qu'il résolut de ne la pas laisser impunie. Il deshéri-
ta Pepin , & donna le royaume d'Aquitaine au prince Charles
âgé alors d'environ neuf ans. Quelques-uns des principaux
seigneurs de ce royaume qui n'avoient pas voulu entrer dans la
révolte de Pepin , firent au jeune prince serment de fidélité , & le
reconnurent pour leur roi.

Un coup de cet éclat ne pouvoit manquer de produire un
grand effet , en rendant l'empereur redoutable à ses enfans ,
ou ses enfans irréconciliables avec lui ; en pacifiant l'empire ,
ou en y allumant de tous côtés la guerre civile. La disposition
des esprits se trouva telle , que ce nouveau changement fut

832.

Ses trois fils
font une nouvelle
ligue contre lui.

Il deshéri-
te Pe-
pin , & donne le
royaume d'Aqui-
taine au prince
Charles.

Nithardus Lib. 1.

833.

Lothaire & le
roi de Baviere
prennent la dé-
fense de Pepin.

presque généralement désapprouvé. Lothaire & le roi de Bavière prirent hautement la défense de Pepin, & l'on courut aux armes de tous côtés.

Vita Ludovici Pii.

Lothaire étoit alors en Italie, où il commença par lever une armée pour aller à son secours : mais il fortifia son parti encore d'une autre maniere. Ce prince aussi adroit & politique qu'il étoit vif & ambitieux, crut que s'il pouvoit engager le pape dans ses interêts, il ôteroit à sa révolte tout ce qu'elle avoit de plus odieux, & qu'ayant le souverain pontife pour appui, il pourroit avec beaucoup moins de scandale avoir son propre pere pour ennemi. Le pape étoit alors Gregoire IV. Lothaire l'alla trouver, & lui fit une peinture affreuse du gouvernement & de l'état où se trouvoit la France. Il rappella & confirma tous les bruits qui avoient couru de la conduite scandaleuse de l'impératrice, des brouilleries que son ambition causoit dans la famille impériale, les persécutions qu'elle avoit suscitées à tous les gens de bien, & qu'elle avoit renouvelées depuis son rappel à la cour. Mais il insista principalement sur l'abus qu'elle faisoit de l'autorité de l'empereur, & de l'ascendant qu'elle avoit pris sur son esprit, pour lui faire casser les actes les plus authentiquement passés & confirmés par les sermens les plus solennels : il représenta que lui-même avoit été la premiere victime de l'impératrice ; que toute la noblesse de France étoit indignée de voir qu'après avoir été associé à l'empire avec le consentement de toute la nation, & couronné à Rome par le pape Paschal, il avoit été honteusement dégradé ; que malgré l'opposition qu'on avoit faite à un nouveau partage de l'empire François, dont on prévoyoit les fâcheuses suites, ce nouveau partage s'étoit fait. Qu'en vain l'évêque de Lyon * qui étoit un saint, en avoit sur cela appelé à la conscience de l'empereur, en le faisant res-souvenir de ses sermens ; que ses remontrances avoient été inutiles, & que tout récemment Pepin son frere venoit d'être dépouillé de son royaume, dont on avoit aussi-tôt donné l'investiture au fils de l'impératrice. Qu'une conduite si dure & si injuste obligeoit ses freres & lui à prendre les armes, pour ne pas se laisser entierement opprimer ; que si sa Sainteté étoit touchée de leur malheur, & trouvoit leurs plaintes justes, ils la prioient de vouloir bien interposer son autorité pour les re-

* Agobard.

mettre dans les bonnes grâces de l'empereur leur père, & faire cesser ces étranges persécutions; que sa présence seule pourroit produire cet effet, & qu'ils le prioient de se transporter pour cela en France.

Le pape ravi d'avoir une si belle occasion de faire valoir l'autorité du saint siège, ne la manqua pas, & dit à Lothaire qu'il étoit prêt à l'accompagner en France. Ils partirent ensemble d'Italie. Lothaire fut obligé de forcer les passages des Alpes, que l'empereur faisoit garder, avec ordre non-seulement de ne laisser passer aucunes troupes, mais même aucun particulier, sans lui en donner avis.

L'empereur de son côté se mit en état de dompter les rebelles, ou du moins de se défendre. Il vint passer les fêtes de Pâques & de la Pentecôte à Vormes, & y assembla son armée, parce qu'il avoit su que le rendez-vous des princes devoit être dans ces quartiers du Rhin. Il souhaitoit toujours de faire la paix; mais il étoit résolu d'agir avec vigueur, si on refusoit de se soumettre.

Une des choses qui l'inquiétoit le plus, étoit la présence du pape dans l'armée de Lothaire: cela seul autoiisoit beaucoup ce parti dans l'esprit des peuples. Lothaire faisoit courir le bruit que le pape étoit entièrement dans ses intérêts, qu'il reconnoissoit la justice de la cause & des armes des princes, & qu'il étoit venu exprès d'Italie pour excommunier l'empereur & les évêques de son parti, en cas qu'il ne voulût pas en passer par ce qu'il ordonneroit, conformément aux prétentions des trois princes.

Sur ces bruits, l'empereur, si-tôt qu'il eut su que le pape étoit entré en France, avoit écrit une lettre circulaire aux évêques, pour les faire souvenir de la fidélité qu'ils devoient & à sa personne & à l'état: & il donna ordre à quelques-uns, & entr'autres à Agobard évêque de Lyon, d'écrire contre la conduite que tenoit le pape. Ce prélat étoit un des plus illustres de l'église de France & des plus renommés pour son esprit, pour sa doctrine, & pour sa vertu: mais très-prevenu contre l'impératrice & contre les ministres de l'empereur en faveur de Lothaire.

Comme on se défioit beaucoup de lui, l'empereur dans la lettre dont je viens de parler, lui commandoit de se rendre à

833.

*Le pape est gagné par Lothaire, & vient en France.
Vita Valz.*

*L'empereur écrit une lettre circulaire aux évêques.
Agobardus de comparat. utriusque regiminis.
Ibid.*

833.

la cour, sous prétexte qu'on vouloit prendre son avis touchant la maniere dont on devoit en user à l'égard du pape dans les conjonctures présentes. Il n'obéit pas ; & il répondit seulement à l'empereur , en l'exhortant d'avoir toujours un grand respect pour le pape , & de ne se point brouiller avec lui. Il ajoutoit , que si le pape venoit à la tête d'une armée pour combattre contre la France , il falloit se mettre en état de se défendre & de le repousser : mais que puisqu'il venoit seulement pour procurer la paix & la tranquillité de l'état , il ne falloit pas lui résister , mais lui obéir : qu'il savoit certainement que son dessein en venant en France , étoit uniquement de contribuer de son autorité au rétablissement & à l'observation d'un acte solennel , passé & signé dans une assemblée générale des états de l'empire dont l'empereur lui-même étoit l'auteur , & qu'il avoit de son propre mouvement fait mettre entre les mains du pape ; qu'un acte de cette nature devoit subsister , & que l'empereur ne pouvoit le casser en conscience. Cet acte dont il parloit , étoit celui par lequel Lothaire avoit été associé à l'empire , & les royaumes d'Aquitaine & de Baviere avoient été donnés à Pepin & à Louis.

Cette lettre fit comprendre à l'empereur plus que toute autre chose , combien le pape étoit dans les intérêts de Lothaire , ce qu'il avoit à appréhender de cette union ; qu'il ne devoit pas compter sur la fidélité de tous les évêques de France , & que les bruits qui couroient de l'excommunication n'étoient pas sans fondement .

Ibid.

Ce n'étoit pas peut-être là tout-à-fait l'intention du pape , mais sa conduite donnoit lieu de tout soupçonner. Il étoit venu en France sans le consentement de l'empereur contre la coutume de ses prédécesseurs. Il étoit dans l'armée de ses ennemis , & ne lui donnoit aucun avis , ni aucun éclaircissement sur le dessein qui l'avoit fait venir , & cependant il écrivoit partout aux évêques pour les exhorter à ordonner des jeûnes & des prières dans leurs églises , afin d'obtenir du Ciel les lumières nécessaires pour travailler au grand ouvrage de la paix. Ces lettres faisoient encore de fâcheux effets dans l'esprit des peuples , en leur faisant concevoir que c'étoit l'empereur qui étoit la cause de toutes les dissensions.

Les troupes de . . . Cependant les trois princes vinrent avec leurs troupes en

Alsace , & se camperent à Rotfelt entre Bâle & Colmar , & l'empereur vint se poster entre Strasbourg & leur camp. Les princes appellerent auprès d'eux les plus considérables & les plus accrédités de ceux qui avoient été disgraciés au sujet des dernieres brouilleries , entr'autres le comte Matfride & Eliscar abbé de saint Riquier. Ils engagerent le pape à y faire venir aussi Vala , assurant que c'étoit un saint qui lui diroit la vérité , & qui l'instrueroit à fond des désordres du gouvernement. C'est ainsi que la politique profite de tout , & que très-souvent elle fait servir au crime la vertu même.

Le pape envoya ordre à Vala de le venir trouver , & Lothaire ordonna aux officiers de l'escorte qui accompagna les envoyés à Corbie , de l'enlever de force , s'il refusoit de les suivre. Vala eut peine à se résoudre à ce voyage : mais le commandement du pape , les prieres des religieux de Corbie , qui appréhendoient qu'on ne pillât le monastere , & les menaces des soldats l'obligerent à partir. Il fut accompagné par son confident Paschase , & après bien des dangers qu'ils coururent (l'impératrice ayant fait tout son possible pour les faire enlever sur la route) ils arriverent au camp de Rotfelt , où Vala fut reçu avec grand applaudissement , tandis que bien des gens en France disoient , que s'il étoit aussi saint qu'on le publioit , il devoit demeurer dans sa solitude , & laisser-là les affaires d'état , qui n'étoient point conformes à sa profession , & dont il ne s'étoit jusqu'alors que trop mêlé.

Les évêques du parti de l'empereur , pour s'opposer à toutes ces intrigues , s'assemblerent , & écrivirent une lettre au pape où ils ne se mirent nullement en peine de le ménager (a). Ils lui disoient , qu'ayant appris son arrivée en France , ils auroient été le saluer , si l'empereur le leur avoit voulu permettre , & qu'il avoit eu raison de le leur défendre , si ce qu'on disoit étoit vrai , qu'il étoit venu exprès d'Italie pour l'excommunier ; qu'ils le prioient d'y penser plus d'une fois avant que de faire cette démarche , & que s'il entreprenoit d'excommunier l'empereur , il pourroit bien lui-même s'en retourner à Rome excommunié ; qu'en deshonorant ainsi la dignité impériale , c'étoit en même-temps exposer & trop commettre

833.

*L'empereur & ces
les des trois prin-
ces s'assemblent.
Vita Valæ.*

*Paschasius in
vita Valæ.*

*Les évêques du
parti de l'empereur
écrivent fortement
au pape.*

(a) On n'a pas la lettre des évêques , particularités sont marquées.
mais on a la réponse du pape , où ces

833.
In Epist. Greg.
IV. papæ ad episcopos Francorum.

Vita Valæ.
Ibid.

l'autorité pontificale ; qu'il trouveroit plus de résistance qu'il ne pensoit dans les églises de France & de Germanie, & qu'en un tel cas les évêques ne permettroient pas qu'on y reconnût son autorité ; qu'il devoit se souvenir du serment de fidélité qu'il avoit fait à l'empereur après son exaltation ; que les choses pourroient tourner d'une manière, qu'on en viendrait peut-être jusqu'à le déposer du pontificat, pour être venu en France avec les ennemis de l'empereur, & sans sa permission, & que si on commençoit par ordre du prince à faire le procès des évêques François qui suivoient le parti des rebelles, la sentence qu'on prononceroit contre eux seroit sans retour.

Cette lettre étonna & inquiéta le pape : il l'avoit reçue le jour de devant l'arrivée de Vala & de Paschase, qui lui firent parfaitement bien leur cour à cette occasion. Ils firent promptement une compilation de quelques passages des peres & des papes prédécesseurs de Gregoire, par lesquels ils s'efforcèrent de prouver que le pape ayant en main le pouvoir de Dieu & de saint Pierre, il avoit droit de s'en servir non-seulement pour envoyer prêcher par-tout l'évangile, mais encore pour soutenir en tous lieux la vérité, & qu'il lui appartenait de juger de toutes sortes de différends, sans pouvoir être jugé de personne.

Réponse du pape
à leur lettre.
Epist. Gregorii
IV. papæ apud
Agobard,

Le pape fut fort content de cet écrit, & il fit une réponse aux évêques d'un style qui ne fut jamais ni celui de saint Leon, ni celui de saint Gregoire. Il commençoit par leur reprocher qu'ils lui donnoient dans leur lettre la qualité de frere & celle de pape en même-temps ; que ces titres étoient opposés, & qu'il falloit s'en tenir au dernier, qui signifie pere, & qui est plus respectueux que le premier. Il les y traitoit de flatteurs, de trompeurs, de parjures. Il leur disoit qu'ils devoient avoir eu plus d'égard à ses ordres qu'à ceux de l'empereur, que l'autorité pontificale est préférable à l'impériale ; que de mériter une excommunication deshonorait plus un empereur que l'excommunication-même, & qu'il étoit contre leur devoir de flater ce prince dans ses égaremens, au lieu de l'en reprendre. Que le serment qu'il avoit fait à l'empereur, si toutefois il lui en a fait, l'obligeoit à lui parler librement sur tout ce qu'il faisoit contre l'unité & la paix de l'église & de son état, & qu'eux-mêmes violaient leur serment, en tenant une conduite

contraire ; que ce qu'ils disoient pour excuser ce prince sur les changemens qu'il avoit faits dans le premier partage de son état , à l'occasion de certaines conjonctures arrivées depuis , étoit faussement & témérairement avancé, puisque l'expérience avoit montré que ces changemens avoient été la source d'une infinité de maux , & qu'enfin la menace qu'ils lui faisoient de soustraire à son autorité les églises des Gaules & de Germanie étoit une chose au-dessus de leur pouvoir, aussi-bien que cette sentence sans retour , dont ils vouloient faire peur aux évêques qui étoient auprès de lui.

833.

L'empereur ayant lu cette lettre , vit bien que tout le ménage des princes , qui engageoient le pape à de si étranges démarches , & qui remplissoient leur camp d'évêques , de moines & d'abbés mécontents , ne tendoit qu'à autoriser de plus en plus leur parti , & à décréditer le sien. Il résolut de décider l'affaire par une bataille , & partit de son camp à la tête de son armée dans ce dessein. Les princes ayant eu avis de sa marche , se préparèrent à le recevoir dans leurs retranchemens , & y mirent leurs troupes en bataille : mais soit que par un subit remord de conscience , l'affreuse pensée d'en venir aux mains avec leur pere , les frappât plus vivement au moment de l'exécution , soit plutôt par des vûes politiques qui leur réussirent , ils allèrent au pape , & lui dirent qu'ils consentoient qu'il allât trouver l'empereur , & qu'il vît avec lui si l'on pourroit parvenir à quelque accommodement.

Ibid.

Le pape partit sur le champ , & fit donner avis à l'empereur de sa venue. Ce prince le reçut à la tête de son armée , mais fort froidement , & lui parla même avec assez de hauteur , lui reprochant qu'il abusoit de l'autorité que son caractère lui donnoit , pour soutenir des fils rebelles contre leur propre pere ; qu'il étoit venu en France sans lui demander son consentement , ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit osé faire , & que la lettre qu'il avoit écrite , montrait trop clairement combien il étoit partial.

Entrevue de l'empereur avec le pape.

Le pape tâcha de l'adoucir , en lui protestant qu'en tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors , ses intentions étoient très-droites , & que l'unique motif de son voyage en France , avoit été de rétablir la paix dans la famille impériale.

L'empereur se contraignant , pour ne pas perdre un moyen

833.

qui se présentoit de faire la paix, le fit conduire à son quartier, & eut avec lui plusieurs conférences sur les moyens de parvenir à un accommodement durable entre lui & ses enfans, tandis que Bernard archevêque de Vienne, qu'il avoit envoyé aux princes depuis l'arrivée du pape, traitoit aussi de sa part avec eux.

Après avoir retenu le pape pendant quelques jours, il le renvoya sur la promesse qu'il lui fit de négocier de bonne foi avec les princes, & de revenir au plutôt lui en rendre compte.

L'armée de l'empereur l'abandonne, & se rend à Lothaire.

Il y a lieu de croire que le procédé du pape en cette occasion fut sincère : mais celui des princes étoit évidemment plein d'artifice & de tromperie. Ils se servirent de la proximité des deux camps, du temps & de la liberté que leur donnoit la négociation d'avoir quelque commerce dans l'armée de l'empereur, pour lui débaucher toutes ses troupes, & ils employèrent secrètement les présens, les promesses, les menaces pour les engager à changer de parti. Ils en vinrent à bout, de telle sorte que la désertion fut encore plus prompte & plus générale, qu'elle n'avoit été trois ans auparavant à Compiègne ; expérience funeste qui devoit avoir appris à l'empereur à se précautionner dans cette seconde rencontre, toute semblable à la première.

Ibid.

Vita Valz.

La nuit d'après le départ du pape, qui prit congé de l'empereur le jour de saint Pierre, presque toute l'armée vint se rendre à Lothaire, & l'empereur se trouva presque seul dans son camp avec l'impératrice & le prince Charles. Drogon son frère évêque de Metz, quelques autres évêques, quelques abbés, & peu de seigneurs demeurèrent fideles : une partie de ceux-là même se retirèrent ailleurs par ordre ou avec la permission de l'empereur, qui ne voulut pas les exposer à la fureur des princes dont il savoit qu'ils étoient mortellement haïs. Dès le même jour une grande partie de ces déserteurs vinrent investir l'empereur dans son camp, le menaçant de l'enlever, s'il s'obstinoit à ne se pas rendre aux princes.

Vita Ludovici Pii, ad an. 833.

L'empereur dans cette extrémité, envoya demander à ses fils, s'ils avoient résolu de le laisser mettre en pièces par cette populace qui l'assiégeoit dans sa tente. Ils lui firent réponse, qu'il ne lui arriveroit aucun mal ; qu'ils le prioient de venir avec l'escorte qu'ils lui envoyoient, & qu'eux-mêmes alloient monter à cheval pour aller au-devant de lui. II

LOUIS LE DEBONNAIRE EMPEREUR. 265

Il partit de son camp sur cette assurance, & à quelque distance de-là il les rencontra : dès qu'ils l'eurent apperçu, ils descendirent de cheval, & vinrent le saluer avec beaucoup de respect. Il les reçut avec assez de fermeté. « Dans l'état où mon malheur m'a mis, leur dit-il, je suis fort tranquille sur ce qui me regarde : mais puis-je espérer l'exécution des paroles que vous m'avez tant de fois données en faveur de l'impératrice & du prince Charles votre frere ? les voilà entre vos mains, souvenez-vous au moins de ce que vous devez à leur rang & à leur sang ». Ils lui répondirent que ni l'impératrice, ni le prince Charles ne devoient rien craindre, & qu'ils étoient résolus d'observer les traités qu'ils avoient signés. Sur cela l'empereur se força jusqu'à les embrasser tous trois, & marcha ensuite avec eux jusqu'à leur camp.

833.
L'empereur se rend aux princes ses fils.

Il n'y fut pas plutôt arrivé, que les effets lui apprirent qu'on ne lui donnoit que de vaines paroles. On comença par séparer de lui l'impératrice, que l'on conduisit dans la tente du roi de Baviere, où l'on mit des gardes, & lui avec le prince Charles fut mené à la tente de Lothaire, où l'on les laissa avec peu de personnes, dont Lothaire étoit bien sûr, & moins pour lui tenir compagnie que pour le garder.

Ibid.

Aussi-tôt après il se fit une assemblée tumultuaire des principaux de l'armée, où Vala fut appelé : on y décida tout d'une voix, que l'empereur ayant mérité par son mauvais gouvernement d'être déposé, le throne étoit vacant, & qu'il falloit incessamment le remplir. Tous sur le champ déférèrent l'empire à Lothaire, & sur ce qu'il affecta de faire quelque difficulté de l'accepter, on lui déclara que s'il le refusoit, on en choisiroit un autre, sur quoi il se rendit, & fut proclamé empereur.

*Il est déposé & Lothaire est mis à sa place.
Vita Valz.*

Ainsi se firent en un moment deux affaires aussi importantes que l'étoient la déposition d'un empereur, & l'élection de son successeur, sans prendre aucunes mesures pour le gouvernement futur. Les infidélités & les trahisons qui se commirent dans toute la suite de cette affaire, toutes les tromperies dont on usa pour engager l'empereur dans les pièges qu'on lui tendoit, firent donner au lieu où les deux armées campèrent, le nom de champ de mensonge *.

** Campus mentitus.*

Lothaire n'étoit pas le seul qui dût jouir des fruits de son

833.

*L'empereur est
accusé devant une
assemblée d'évé-
ques.*

*Thegan. cap. 44.
Acta exaucho-
rationis Ludovici
Pii.*

Cet expédient fut agréé, & les évêques s'assemblerent avec les abbés & les seigneurs. Ils eurent à leur tête dans cette assemblée, un homme à qui un des historiens contemporains donne deux qualités bien indignes du caractère épiscopal dont il avoit été honoré; savoir, celle d'impudique & de brutal jusqu'à la cruauté. C'étoit Ebbon évêque de Reims, homme que l'empereur avoit tiré de la lie du peuple, & comblé d'honneurs. Ce fut sans doute en qualité de Métropolitain, qu'il présida à cette assemblée qui se tenoit dans un lieu dépendant de sa métropole. Après avoir parlé en général sur le pouvoir de lier & de délier donné aux évêques par Jesus-Christ, de l'obligation qu'ils avoient de prévenir & de corriger les désordres, & d'exercer leur ministère sans respect humain & sans craindre les puissances de la terre, ce prélat descendit dans le détail des maux que le gouvernement de l'empereur avoit causés dans l'empire; il en fit une très-odieuse peinture, justifia la conduite de l'armée dans la déposition de ce prince & dans l'élection de son fils, & dit qu'il étoit du devoir de tous les évêques présens à l'assemblée, d'avoir soin du salut de l'empereur déposé, & de faire en sorte que la punition qu'il s'étoit attirée par sa mauvaise conduite, ne lui fût pas inutile pour l'expiation de ses péchés: sur cela il conclut qu'il falloit le mettre en pénitence, & l'engager à subir toutes les rigueurs de cet état, selon la forme prescrite par les canons. En même-temps il présenta ou se fit présenter un mémoire, contenant huit chefs principaux d'accusation contre ce prince, & qui fut lu tout haut.

*Chefs d'accusa-
tion.*

*Acta exaucho-
rationis Ludovici
Pii.*

Le premier étoit, que contre la promesse solennelle qu'il avoit faite au défunt empereur Charlemagne son pere, il avoit fait violence à ses freres en les releguant dans des monastères, & qu'il avoit permis, pouvant l'empêcher, qu'on fît mourir son neveu Bernard roi d'Italie.

Le second, qu'il avoit annullé l'acte du partage de son état; fait authentiquement entre les trois princes ses fils, avec le consentement de l'assemblée générale du royaume, signé & confirmé par serment de tous ceux qui y avoient assisté, & qu'il avoit depuis fait faire un serment contraire à ses sujets; qu'il avoit été par-là l'auteur d'une infinité de parjures, dont toute l'horreur se trouvoit réunie dans celui qu'il avoit commis lui-même.

Le troisieme, qu'il avoit sans nécessité & par le conseil de gens impies, fait marcher une armée en carême jusqu'aux frontieres de l'état, & tenu une diete le jour même du Jeudi-Saint; ce qui avoit scandalisé & fait murmurer tous les gens de bien, & détourné les évêques de leurs ministeres dans un temps aussi saint que celui-là.

Le quatrieme, que quelques-uns de ses plus fideles sujets lui ayant représenté avec respect les désordres de l'état, & les embuches que leurs ennemis leur tendoient, en le priant d'apporter remede à tous ces maux, il les avoit maltraités, en avoit exilé quelques-uns, & condamné d'autres à la mort; qu'il avoit condamné à l'exil & à la mort des évêques & des moines, sans les avoir fait juger selon les canons, & que par tout cela il étoit coupable d'homicide & d'infraction des loix divines & humaines.

Le cinquieme l'accusoit de parjures commis par son ordre dans plusieurs jugemens injustes, & sur-tout de ceux qui s'étoient faits en faveur de l'impératrice, pour la faire absoudre des crimes dont tout le royaume l'avoit chargée.

Le sixieme étoit sur diverses expéditions militaires, faites inutilement & mal-à-propos, qui n'avoient point eu d'autre effet, que l'incommodité & l'oppression des peuples, des homicides, des adulteres, des sacrilèges, des incendies, & toutes sortes d'autres crimes, que le soldat mal discipliné & mal conduit a coûtume de commettre.

Le septieme, qu'il avoit engagé les peuples par serment à combattre contre les princes ses fils comme contre des ennemis de l'état, au lieu de tâcher de les ramener par la douceur & par d'autres voies moins violentes.

Enfin le huitieme, qu'il avoit tout nouvellement engagé ses sujets dans une guerre civile, qui avoit bouleversé tout l'état, au lieu de ménager la paix par divers moyens, qu'il auroit dû prendre pour prevenir ces nouveaux malheurs.

Ce furent-là les crimes dont on accusa l'empereur, & dont on prétendit l'avoir convaincu sans l'entendre, & sur lesquels on conclut à la pluralité des voix, (car quelques-uns, mais peu s'y opposerent,) qu'il falloit le mettre en pénitence pour le reste de sa vie, & tout cela se fit en présence de Lothaire, qui l'approuva.

*Il est condamné
& mis en pénitence.
Vita Ludovici Pii.*

833.

Agobardus in
Gartula.

On députa aussi-tôt à l'empereur quelques évêques, pour lui notifier sa condamnation, & pour l'exhorter à reconnoître avec humilité ses péchés, & à profiter de ce malheur temporel pour sa sanctification. Il parut le recevoir dans cet esprit, & incontinent après on le transporta de Compiègne au monastere de saint Medard de Soissons, lieu destiné à faire subir publiquement à ce bon prince, la honte & la confusion de la plus humiliante cérémonie qu'on puisse s'imaginer.

Peu de jours après tous les évêques se transporterent à Soissons, & se rendirent à l'abbaye de saint Medard. L'empereur ayant paru en leur présence, on lui fit une grande exhortation sur les péchés qu'il avoit commis, sur le scandale qu'il avoit donné à tout son empire, & sur l'obligation qu'il avoit de le réparer par une vie pénitente.

Acta exauco-
rationis Ludovici
Pii.

Ce prince qui avoit toujours eu un grand fonds de piété & de crainte de Dieu, à qui l'exagération continuelle qu'on lui faisoit de ses péchés, donnoit de véritables remords, & que l'impuissance où il étoit de sortir de cet état d'abaissement, rendoit plus capable d'en profiter, reçut avec beaucoup d'humilité cette correction, & dit qu'il étoit prêt à suivre les conseils salutaires qu'on lui donnoit. Il ajouta, que voulant tout de bon faire à Dieu un sacrifice qui lui fût agréable, il falloit qu'il n'y eût rien dans son cœur qui lui pût déplaire, qu'il vouloit voir & embrasser son fils Lothaire, & se réconcilier parfaitement avec lui.

On n'osa lui refuser ce qu'il demandoit, & on le lui accorda d'autant plus volontiers, que c'étoit-là comme une marque d'une cession volontaire qu'il faisoit de l'empire. Lothaire parut, & s'ôtint le moins mal qu'il lui fut possible, une entrevue & des embrassemens de cette nature. Mais il eut besoin de toute sa dureté pour être témoin de tout ce qui se passa aussi-tôt après.

*Il est obligé de
se reconnoître
coupable, & de-
mande qu'on lui
accorde la grace
de la pénitence.*

Le clergé s'étant assemblé dans l'église de saint Medard, en présence d'un peuple nombreux, Lothaire environné de quantité de seigneurs, ayant pris sa place sur une espede de throne, l'empereur fut amené devant l'autel, sur lequel on avoit mis les reliques de saint Medard & de saint Sebastien, & là s'étant prosterné sur un grand cilice, qu'on avoit étendu exprès à terre, il fut obligé de s'accuser publiquement d'avoir

mal usé du gouvernement que Dieu lui avoit mis en main , d'avoir scandalisé l'église , & engagé son peuple par sa négligence dans de grands malheurs ; que pour l'expiation de tous ces péchés , il demandoit qu'on lui accordât la grace de la pénitence canonique , afin de mériter de recevoir un jour l'absolution par le ministère des évêques , qui avoient la puissance de lier & de délier les pécheurs.

833.

Après cette humble prière , les évêques lui donnerent divers avis sur les sentimens qu'il devoit prendre dans l'exécution de sa pénitence , & l'avertirent sur-tout d'agir sincèrement avec Dieu , & plus sincèrement qu'il n'avoit agi dans l'autre pénitence publique , qu'il avoit faite peu d'années auparavant , & qui n'avoit servi qu'à irriter davantage la colere divine contre lui.

Il répondit que c'étoit son cœur qui parloit encore plus que sa bouche , & qu'il se reconnoissoit coupable de tous les péchés qui étoient compris dans le papier qu'eux-mêmes avoient écrit : il le tenoit à sa main , & il le leur présenta. C'étoit ce mémoire dont j'ai déjà parlé , qui contenoit les huit chefs d'accusation dont on l'avoit chargé dans l'assemblée de Compiègne.

Ce prince en entrant dans l'église avoit l'épée au côté & ses habits ordinaires. Les évêques lui déclarerent que s'étant soumis à la pénitence canonique , il falloit quitter l'épée , & prendre l'habit de pénitent. Il ôta lui-même son baudrier , & le jeta avec son épée au pié de l'autel. Alors l'évêque de Reims lui mit sur les épaules une espece de sac ou de cilice , & en cet équipage on le conduisit en cérémonie dans une petite cellule du monastere , pour y vivre en pénitence le reste de ses jours.

On lui fait quitter l'épée , & prendre l'habit de pénitent.

C'est ainsi que ces évêques se jouerent de la majesté impériale , sous prétexte du zèle spécieux de l'observation des canons & du salut de cet infortuné prince , le moins digne d'être traité de la sorte par des personnes de ce caractère. Car jamais prince n'honora plus que lui la dignité & la personne des évêques , ne prit plus volontiers & plus souvent leurs conseils , ne déféra plus à leur autorité. Mais en y déferant beaucoup , il n'eut pas assez soin de la sienne. C'est un défaut qui régna toujours dans sa conduite , & qui fut la source de tous ses malheurs.

833.

Vita Ludovici Pii.
Acta exau-
rationis Ludovici
Pii.

Le peuple spectateur de cet étrange catastrophe en fut touché, & sortit de l'église dans un silence morne & triste, qui ne dut pas être agréable à Lothaire : mais il s'en mit peu en peine, se tenant assuré des seigneurs & des évêques. Pour obliger ces prélats à ne s'en pas dédire, il exigea de chacun d'eux en particulier, qu'ils lui fissent une relation du détail de cette cérémonie, & qu'ils la lui présentassent signée de leur main. Nous avons encore celle d'Agobard évêque de Lyon, qu'on ne peut lire sans indignation.

Agobard fait un
manifeste contre
ce prince.

Cet évêque & Vala furent les deux instrumens dont la politique de Lothaire se servit le plus pour imposer aux peuples, & après que l'empereur eut été mis en l'état où nous venons de le voir réduit, Lothaire voulut que ce prélat fît un manifeste qui fût répandu par-tout l'empire sous ce titre scandaleux : *Apologie des fils de Louis le Débonnaire empereur, contre leur pere*. L'impératrice y étoit déchirée d'une manière cruelle, l'empereur très-maltraité, la revolte des princes justifiée par les crimes imputés à l'impératrice & aux ministres de l'empereur, & par cette seule raison que ce prince avoit voulu faire entrer en partage le prince Charles avec ses autres fils. Rien n'étoit plus foible que cette piece, aussi s'en fallut-il beaucoup qu'elle n'eût tout l'effet qu'on en avoit espéré.

Les peuples sont
indignés de ces
mauvais traite-
mens.

Dans ces sortes de révolutions extraordinaires, les premiers succès ne se soutiennent pas toujours. L'impétuosité des peuples se rallentit bientôt, tous ceux qui contribuent le plus à ces changemens, ont des espérances qui les font agir, peu obtiennent ce qu'ils espèrent, parce qu'il y a trop de concurrens dans les mêmes prétentions ; par-là les intérêts changent, & delà vient l'indifférence, & ensuite l'aversion pour un parti qui n'a plus d'attrait, & qu'on n'envisage plus que par ce qu'il a de criminel & de honteux. A peine la nouvelle du traitement qu'on avoit fait à l'empereur fut répandue dans l'empire François, qu'on s'aperçut du repentir & de l'indignation qu'elle causoit dans les esprits des peuples, & qu'il parut de tous côtés des gens portés à profiter de cette disposition en faveur de ce prince. On avoit grand soin de lui cacher ces choses, & on affectoit de lui dire des nouvelles qui lui devoient faire penser tout le contraire.

On affecte de

On lui faisoit dire que les seigneurs François, pour couper
pié

pié à tous les troubles, avoient obligé l'impératrice à se faire religieuse dans le monastere de Tortone, où elle avoit été releguée, & qu'incontinent après elle y étoit morte; que par l'ordre des mêmes seigneurs on avoit coupé les cheveux au prince Charles, & qu'on l'avoit obligé à se faire moine. L'empereur gardé à vûe dans le monastere de saint Medard de Soissons, ne voyoit que les religieux, & seulement en passant, lorsqu'on lui permettoit d'aller à l'église toujours bien accompagné de ses gardes; & quand il passoit auprès d'eux, il leur recommandoit de prier Dieu pour le repos de l'ame de l'impératrice, sans pouvoir jamais parler à aucun en particulier.

Quelques-uns de ces religieux touchés de compassion de l'état où ils voyoient un prince, qui avoit toujours eu pour eux & pour leur maison beaucoup de bonté, résolurent entre eux de le tirer de l'inquiétude & du chagrin où le plongeient les fausses nouvelles qu'on lui avoit dites de l'impératrice & du prince Charles, & de lui donner l'espérance de quelque heureux changement.

De ce nombre fut un moine nommé Hardouin; c'étoit celui qui lui disoit tous les jours la messe dans une chapelle particuliere, mais en présence de ses gardes. Comme un jour l'empereur lui présentoit, selon la coutume de ce temps-là, l'hostie dont il devoit communier, pour l'offrir & la consacrer avec celle du sacrifice, car on lui permettoit de communier malgré son état de pénitence, ce religieux lui serra la main, & lui dit tout bas, comme s'il eût récité quelque priere : *Ramassez après la messe ce que vous trouverez à côté de l'autel.*

L'empereur après la messe demeura au pié de l'autel où il avoit communie, & y pria Dieu long-temps. Le moine Hardouin s'étant retiré, & ses gardes étant sortis pour causer à la porte de la Chapelle, l'empereur ramassa le billet, & le lut quand il fut retiré dans sa cellule. On l'y assuroit que l'impératrice n'étoit point religieuse, qu'elle étoit vivante; que plusieurs seigneurs se repentoient d'avoir contribué à la déposition de leur souverain, & qu'en divers endroits on sollicitoit les provinces à se révolter contre Lothaire. Ces nouvelles lui causèrent une grande joie, qu'il eut soin de dissimuler.

Lothaire toujours en défiance, étant obligé de quitter Soissons, fit partir son pere avec lui, & le mena à Aix-la-Cha-

833.
lui dire des nouvelles désagréables.
Conquestio Ludovici Imperat.

Ibid.

Vita Ludovici Pii.

833.

Nichardus. L. 1.

*Assemblées se-
crètes pour le ré-
tablissement de
l'empereur.*
Nichardus. Lib. 1.

Vita Ludovici Pii.

pelle, où il vouloit passer l'hyver. Il l'y tint toujours aussi serré qu'il avoit fait à Soissons. Ce nouvel empereur au commencement d'un regne comme le sien, auroit eu besoin de ministres moins intéressés que ceux qu'il choisit, plus unis entre eux, & moins jaloux l'un de l'autre. Ceux qui gouvernoient tout sous son autorité, étoient le comte Matfride & le comte Lambert, tous deux gens de tête & de main, & qui avoient conduit jusqu'alors merveilleusement ses affaires : mais parvenus au point où ils vouloient les amener, toute leur application se tourna à se détruire l'un l'autre. C'étoit assez que l'un ouvrit un avis dans le conseil, pour que l'autre prît le parti contraire. Celui qui l'emportoit étoit traversé par l'autre dans l'exécution. Ces différends causoient tantôt une indétermination du prince, préjudiciable aux affaires, qui dans les conjonctures où il se trouvoit, demandoient de promptes résolutions, tantôt des ordres contraires aux commandans des provinces, qui les embarrassoient, & faisoient sentir au peuple les défauts du nouveau gouvernement.

Le roi d'Aquitaine & le roi de Baviere trouverent que Lothaire agissoit trop en maître, parce qu'il n'avoit pas pour eux toutes les complaisances & tous les égards qu'ils avoient esperés. L'ambition mal satisfaite permit aux remords de conscience de renaître, aussi-bien qu'aux sentimens de la nature ; & ils commencerent à avoir honte de la conduite qu'ils avoient tenue envers un pere, qui les avoit toujours tendrement aimés. Ceux qui avoient été entraînés malgré eux dans cette conspiration, voyant les peuples revenir d'eux-mêmes, ne cessoient point de les animer secretement à mériter par un prompt retour, le pardon de leur faute ; ce ne furent pendant tout l'hyver en France, en Bourgogne, en Aquitaine, en Germanie, qu'assemblées secretes, que murmures contre le nouvel empereur & contre les chefs de la révolte. En France le comte Egbarde & Guillaume grand écuyer (a), en Bourgogne les comtes Bernard & Varin se déclaroient presque ouvertement, sollicitoient les villes, faisoient faire en particulier serment de rétablir l'empereur à ceux qu'ils sa-

(a) Il y a dans le texte Latin *Connestabuli*, qui signifie *Connétable* : mais en ce temps-là cette charge, comme le mot

même le marque, signifioit ce que nous appellons aujourd'hui le grand-écuyer.

LOUIS LE DEBONNAIRE EMPEREUR. 275

voient être les plus accrédités. Drogon évêque de Metz , & frere de l'empereur , avec plusieurs autres de son parti qui s'étoient retirés en Baviere , agit si bien auprès du roi de Baviere , qu'il le fit résoudre à prendre les armes pour tirer l'empereur de sa prison , & il envoya en Aquitaine l'abbé Hugues , pour engager Pepin à s'unir au roi de Baviere.

Il fut néanmoins résolu qu'on commenceroit par les voies de douceur , & par prier Lothaire de faire cesser les mauvais traitemens qu'on faisoit à l'empereur ; car on ne les lui épargnoit point , pour l'obliger à embrasser la profession religieuse , à quoi il ne voulut jamais consentir.

Louis de Baviere se transporta à Francfort , & envoya de-là l'abbé Gozbalde & Morard comte de son palais à Lothaire , pour le prier qu'on donnât un peu plus de liberté à l'empereur , & qu'on moderât la rigueur de sa prison & de sa pénitence. Cette ambassade du roi de Baviere fut mal reçue , & une autre fois on refusa à un seigneur qu'il envoya pour saluer l'empereur de sa part , la permission de le voir : mais Lothaire dit qu'il se rendroit dans quelques jours à Mayence , où il pourroit avoir une entrevue avec le roi de Baviere , s'il le souhaitoit. Ils se virent , mais inutilement & sans rien conclure.

Le roi de Baviere ne se rebuta point. Cette conduite lui faisoit honneur dans le monde , & rendoit Lothaire odieux. Il fit partir encore le lendemain des Rois pour Aix-la-Chapelle , l'abbé Grimold & le duc Gebhard , qui prièrent de nouveau Lothaire de leur permettre de voir l'empereur , parce que leur maître étoit bien aise d'être instruit de l'état de sa santé , & lui représenterent qu'on étoit fort scandalisé dans tout l'empire , d'apprendre qu'on eût déjà refusé tant de fois une demande de cette nature.

Lothaire que ces ambassades réitérées embarrassoient , qu'il savoit que le roi de Baviere assembloit une armée , & qu'il n'attendoit plus qu'un nouveau refus pour lui déclarer la guerre , dit aux envoyés qu'il n'avoit refusé jusqu'à présent ce qu'on lui demandoit , que parce qu'il savoit les intrigues que leur maître formoit contre lui , & ce qu'il prétendoit par cette inquiétude affectée sur l'état où étoit son pere ; qu'il trouveroit bien moyen de dissiper tous les mauvais desseins de ses enne-

M m ij

833.

Annales Bertiniani.

Louis de Baviere demande qu'on lui donne plus de liberté.

Theganus cap. 45.

834.

Ibid.

834.

Ibid.
Cap. 47.*Toute la Germanie prend les armes pour l'empereur.**Annales Berri-
n'ani.**Le roi de Baviere marche avec son armée contre Lothaire.*

mis ; qu'il leur accordoit ce qu'ils lui demandoient ; mais qu'ils ne verroient l'empereur qu'en présence de personnes qui pussent lui rendre un compte fidele de ce qui se seroit passé dans cette entrevue. Les ambassadeurs répondirent qu'ils n'avoient point d'autre ordre , que de s'assurer de l'état de la santé de l'empereur , & qu'ils n'étoient point chargés de lui rien dire davantage.

Lothaire les fit conduire à l'appartement de l'empereur , & leur donna pour les y accompagner l'évêque Otgar & un seigneur nommé Richard , gens dont il étoit sûr. Les ambassadeurs si-tôt qu'ils parurent en présence de l'empereur , se jetterent à ses piés , & lui firent leurs complimens de la part du roi de Baviere, sans lui rien dire autre chose : mais leur seule contenance lui fit assez comprendre ce que les paroles ne lui exprimoient pas : il se contenta aussi de leur répondre , qu'il étoit obligé au roi de Baviere de la tendresse qu'il lui témoignoit , & que pour lui il aimoit toujours ses enfans. Après ces complimens qui furent fort courts de part & d'autre , les ambassadeurs se retirerent , & prirent congé de Lothaire qui eut avis en même-temps que toute la Germanie étoit en armes ; que les Saxons & les Allemans venoient joindre les Bavares , & que les Austrasiens-mêmes d'en-deçà du Rhin étoient d'intelligence avec le roi de Baviere. C'est pourquoi il partit promptement d'Aix-la-Chapelle avec son pere. Il se fit amener aussi le prince Charles de l'abbaye de Prum en Ardenne , & vint en France où la noblesse & le peuple avoit toujours été plus attachés à lui, & contraires à l'empereur. Il arriva à Compiègne & convoqua une diete de tous les seigneurs François , à qui il donna ordre de se rendre à Paris , où il avoit résolu de la tenir.

Le roi de Baviere dont le dessein avoit été de surprendre Lothaire à Aix-la-Chapelle , ayant su qu'il en étoit parti , se hâta d'aller après lui , & envoya donner avis de tout ce qui se passoit à Pepin, que l'abbé Hugues avoit aussi gagné pour l'empereur. Il passa le Rhin & marcha vers Compiègne avec une partie de son armée , & donna ordre au reste de le suivre.

Lothaire averti quitta son camp de Compiègne pour venir à Paris. Il rencontra sur sa route le comte Egbar, qui avec

Le comte Guillaume grand-écuyer s'étoit déclaré pour le roi, & étoit à la tête d'un petit corps d'armée. Le comte se mit en devoir d'attaquer Lothaire; qui se prépara aussi à le recevoir: mais ce prince qui dans cette subite révolution se voyoit tant d'ennemis sur les bras, dit à l'empereur son pere qu'il n'étoit point nécessaire de répandre du sang; qu'il n'avoit accepté l'empire que parce qu'on l'y avoit forcé, qu'il falloit traiter à l'amiable, & qu'il étoit prêt d'en passer par tout ce qui se résoudroit dans une assemblée générale des seigneurs de l'empire.

L'empereur trop heureux de voir les choses revenues à ce point-là, envoya au comte Egbard, pour le prier de suspendre pour quelque temps l'ardeur de son zele, dont il espéroit être bientôt en état de lui tenir compte; que les choses paroissent disposées, à un accommodement, que l'amour qu'il avoit pour ses sujets lui feroit toujours préférer à tout autre parti, & qu'il lui feroit plaisir de s'éloigner de quelques lieues, pour éviter que les deux armées n'en vinssent aux mains. Le comte obéit: mais en même-temps Lothaire apprit l'arrivée du roi d'Aquitaine avec de grosses troupes sur le bord de la Seine.

Pepin arrive avec des troupes sur le bord de la Seine.

Il l'avoit bien prévu: c'est pourquoi il avoit fait rompre tous les ponts & enfoncer tous les bateaux, mais de plus la saison augmentoit la difficulté du passage; on n'étoit qu'au mois de Février, & la Seine aussi-bien que plusieurs des autres rivières qui se jettent dans ce grand fleuve, étoient extrêmement débordées. Ce fut la même raison qui empêcha que les comtes Bernard & Varin qui venoient du côté de Bourgogne avec de grandes forces, ne joignissent le comte Egbard & le grand-écuyer: le débordement de la Marne & la rigueur du froid les obligea de s'arrêter à Bonneuil, & de faire cantonner leurs troupes dans les villages d'alentour: mais ils envoyèrent à Lothaire l'abbé Rebalde & le comte Gotzelin pour lui demander la liberté de l'empereur, en lui offrant leurs bons offices auprès de lui pour sa réconciliation, & lui déclarerent en même-temps qu'ils regarderoient comme leur ennemi, quiconque le feroit de l'empereur.

Ibid. ad an. 834.

Lothaire leur répondit, qu'il étoit surpris de ce qu'ils le vouloient rendre responsable de la prison de son pere, qu'eux-

834.
Vita Ludovici Pii.

mêmes avoient trahi & abandonné des premiers ; que sa déposition ne devoit point lui être imputée , puisque tout s'étoit fait dans la diete de Compiègne , avec le consentement des rois ses freres , & par un jugement canonique des évêques assemblés en grand nombre ; qu'il ne s'opposoit point cependant à un nouvel accommodement ; qu'on lui envoyât les comtes Varin & Eudes , & les abbés Hugues & Fouques pour en faire avec lui le projet , & qu'il ne tiendrait pas à lui que la guerre civile ne finît.

Lothaire se retire en Bourgogne , & abandonne l'empereur.
Ibid.

Cette réponse lui servit à cacher le dessein qu'il avoit de se retirer au royaume de Bourgogne , pour n'être point enveloppé de tant d'ennemis qui s'approchoient de toutes parts ; & pour empêcher qu'on ne le suivît , il abandonna l'empereur & le prince Charles. Il les envoya tous deux à l'abbaye de saint Denys , & prenant sa route entre la Marne & la riviere d'Aisne , il gagna le royaume de Bourgogne , & vint camper avec son armée à Vienne. Il avoit dans ces quartiers-là grand nombre de partisans , & en particulier , l'évêque de Lyon qui l'avoit jusqu'alors si bien servi , & il n'étoit pas loin de son royaume d'Italie , de sorte qu'il résolut de demeurer là quelque temps , pour voir quel tour les choses prendroient.

Qui est remis sur le throne.

Si-tôt qu'on fut la retraite de Lothaire , & que l'empereur étoit en liberté à saint Denys , on y accourut de tous côtés en foule , peuple , seigneurs , évêques , chacun s'empressant à lui marquer sa joie & son desir de le revoir sur le throne. Ses anciens serviteurs & ceux qui avoient le plus contribué à sa liberté le presserent de reprendre sans tarder le sceptre , & toutes les marques de sa dignité. Il ne jugea pas à propos de le faire , & quoique l'assemblée des évêques qui l'avoient mis en pénitence , fût visiblement un conciliabule de factieux , il souhaita d'être absous , & tiré de cet état par une autre assemblée d'évêques. Elle se tint dans l'église de saint Denys. On y condamna le conciliabule de Compiègne , on y annulla tout ce qui s'y étoit résolu , les évêques lui présentèrent son épée & sa couronne qu'il reçut de leurs mains , & il fut remis sur le throne avec des acclamations de tout le peuple , telles qu'on n'en avoit jamais vû de pareilles. Le ciel sembla avouer & autoriser ce rétablissement par la sérénité subite qui y parut. Depuis très-long-temps il n'y avoit eu que des pluies , des vents , des

Ibid.

Ibid.

tempêtes, & ce jour-là fut extrêmement beau & calme, & le commencement d'un printemps très-agréable.

L'empereur, après cette cérémonie ayant assemblé son conseil, plusieurs furent d'avis qu'avec son armée qui grossissoit tous les jours, il poursuivît Lothaire dans sa retraite, dont il dissiperoit aisément les troupes consternées : mais il ne le voulut point, espérant toujours qu'il reviendrait de lui-même, & que le désordre de ses affaires l'obligeroit à rentrer dans son devoir. Il alla à sa maison royale de Chierfi-sur-l'Oise, où Pepin, Louis de Bavière & les comtes qui étoient au-delà de la Marne, vinrent le joindre avec leurs armées. Après les réjouissances que méritoit une si heureuse réconciliation des enfans avec le père, & des sujets avec leur prince, l'empereur renvoya Pepin dans son royaume d'Aquitaine dont il l'investit de nouveau ; car j'ai dit qu'il l'en avoit dépouillé pour le punir de sa révolte, & qu'il l'avoit donné au prince Charles. Le roi de Bavière le suivit à Aix-la-Chapelle, où ils passèrent ensemble les fêtes de Pâques.

L'empereur fit publier dans toutes les provinces une amnistie générale : mais on arrêta l'évêque de Reims qui avoit présidé à l'assemblée de Compiègne, où le prince avoit été traité si indignement, & on le mit en prison. Il envoya aussi solliciter Lothaire de mettre bas les armes, & de se rendre auprès de lui en l'assurant de son pardon : mais ce prince ou n'osant se fier à cette promesse, ou espérant encore relever son parti, ne voulut rien écouter.

La nouvelle du rétablissement de l'empereur étant portée en Italie, ceux qui gardoient l'impératrice à Tortone se firent un mérite auprès d'elle, & auprès de l'empereur de se déclarer ses défenseurs, & la ramenèrent eux-mêmes à Aix-la-Chapelle. L'empereur avant que de la recevoir dans le palais, voulut encore qu'elle prouvât son innocence par un serment public. Elle le fit accompagnée de tous ses parens, qui jurèrent aussi en sa faveur en présence de tout le peuple, sans que personne osât se présenter pour l'accuser d'aucun crime. Cette procédure avoit été en usage de tout temps en France quand les accusateurs se désistoient, ou que personne ne se présentait pour soutenir l'accusation dans un duel, & on la voit marquée dans les anciennes loix de quelques-uns des peuples soumis alors à la France.

834.

L'empereur se réconcilie avec Pepin & Louis.

Ibid.

Il donne une amnistie générale.

Theganus cap. 48. 49.

L'impératrice est mise en liberté & ramenée à Aix-la-Chapelle.

834.

Tout réussissoit selon les desirs de l'empereur. Il n'y avoit plus que Lothaire à soumettre, ce qui ne paroissoit pas difficile à faire. On ne tenoit plus pour lui en France qu'en deux endroits ; savoir dans le royaume de Bourgogne, où il étoit maître de Vienne & de quelqu'autres places, qu'il retenoit dans ses intérêts par sa présence & par la crainte de ses troupes, & sur les frontieres de Bretagne desquelles le comte Lambert qui avoit pris son parti, avoit le gouvernement, & où le comte Matfride attaché à ce prince dès le commencement des premiers troubles de France, s'étoit aussi réfugié.

*L'empereur fait
marcher une ar-
mée en Bretagne,
qui est mise en dé-
route.*

Vita Ludovici Pii.

L'empereur toujours pere persistoit à ne point vouloir envoyer d'armée contre son fils, & il espéra que s'il abattoit entièrement son parti du côté de la Bretagne, il l'obligeroit à lui demander la paix. Dans cette vûe il fit marcher vers cette province une grosse armée sous la conduite du comte Odon gouverneur d'Orléans. Matfride & Lambert avoient été jusqu'alors très-mal ensemble, & nous avons vû que leur mésintelligence avoit été en partie cause de la ruine du parti de Lothaire : mais quand ils se virent sur le point d'être accablés par l'ennemi qui venoit tomber sur eux, ils oublièrent leurs querelles particulieres pour se réunir & agir de concert. C'étoient deux des plus habiles capitaines qui fussent alors en France. Ils avoient très-peu de troupes en comparaison de ceux qui venoient les attaquer, & ceux-ci par cette raison étoient moins sur leurs gardes.

Odon persuadé que les ennemis n'oseroient paroître devant lui, marchoit avec très-peu de précaution : Matfride & Lambert profiterent de cette négligence, & ayant couvert adroitement leur marche, vinrent fondre sur lui au moment qu'il les croyoit bien éloignés. La vigueur avec laquelle ils l'attaquerent, suppléa au petit nombre de leurs troupes, & la surprise ôta au comte Odon l'avantage que lui donnoit le grand nombre des siennes ; à peine firent-elles quelque résistance. Odon avec son frere le comte Guillaume, & presque tous les officiers généraux ayant été abandonnés, furent tués, & toute l'armée mise en déroute & dissipée.

Matfride & Lambert donnerent aussi-tôt avis de leur victoire à Lothaire : mais ils l'avertirent en même-temps que s'il ne venoit à leur secours, ou s'il ne faisoit pas une grande diversion,

sion,

sion, ils ne pourroient tenir contre les forces qui les attaquoient. Le premier étoit impossible, à cause que tout le pays d'entre la Bretagne & le Rhône étoit déclaré pour l'empereur : ainsi Lothaire leur promit de faire au plutôt la diversion qu'ils lui demandoient, & d'attirer sur lui les troupes de l'empereur.

834.

En effet, il assembla promptement ses troupes pour faire quelque entreprise d'éclat. Le comte Varin un de ceux qui avoit le plus contribué au rétablissement de l'empereur, commandoit dans le pays du Rhône & de la Saone. Il pénétra le dessein de Lothaire qui étoit de venir assiéger Châlons-sur-Saone ; il se jeta dedans avec les comtes Gotzelin & Sanila, & un seigneur du pays nommé Maladelme, & fit quelques retranchemens autour de la place.

Ibid.

Lothaire vint l'y assiéger peu de temps après. Varin fit pendant cinq jours de vigoureuses sorties, & si nombreuses, que ce furent autant de combats : mais obligé par les pertes qu'il souffroit dans ces attaques à se renfermer dans la ville, il fallut enfin se rendre à discrétion. Lothaire entra dans la ville, où le feu s'étant pris par malheur, elle fut toute réduite en cendres, excepté l'église de saint George qui échappa aux flammes dont elle fut entourée de toutes parts : ce qui fut regardé comme un miracle de la protection de ce saint. Les comtes Varin, Gotzelin, Sanila & Maladelme vinrent au pouvoir du vainqueur qui fit couper la tête aux trois derniers. Varin racheta sa vie par une lâcheté qui flétrit la gloire qu'il avoit acquise dans la défense de la place & dans beaucoup d'autres occasions. Il passa pour éviter la mort dans le parti de Lothaire, & lui fit serment de fidélité. Ce prince fit lui-même en cette occasion une action bien indigne de lui.

Lothaire se rend maître de quelques places.

Ibid.

Il trouva à Châlons dans un monastere, Gerberge sœur du duc Bernard. Il vengea sur elle les injures qu'il prétendoit avoir reçues de cet ancien ministre de son pere, & oubliant qu'elle avoit été femme de l'abbé Vala à qui il avoit de si grandes obligations, (a) il la fit noyer dans la Saone après l'avoir fait condamner à ce supplice comme une magicienne.

(a) L'auteur de l'histoire de Languedoc doute que Gerberge ait jamais été femme de Vala. Il n'est gueres probable, dit-il, que Lothaire eût voulu traiter avec tant d'inhumaineté l'épouse

de son confident. Mais pour en juger il faudroit savoir si ce prince, & si Vala lui-même n'avoient pas quelque raison particulière de se plaindre de la conduite de cette femme. *Hist. de Languedoc. T. 1. p. 179.*

834.

*Il se joint aux
comtes Lambert
& Matfride.*

Sur la nouvelle des mouvemens de Lothaire, l'empereur s'étoit avancé jusqu'à Langres avec le roi de Baviere. Il y apprit la prise de Châlons, & qu'Autun avoit aussi ouvert ses portes aux ennemis. Il demeura-là encore quelques jours pour voir de quel côté Lothaire porteroit ses armes. Il fut qu'il prenoit la route d'Orléans. L'empereur tourna de ce côté-là : mais Lothaire le prévint & fut reçu dans la place. Lothaire marcha de-là vers le Maine à dessein de se joindre au comte Lambert & Matfride, qui de leur côté ayant fait grande diligence, arriverent avant que l'empereur pût se mettre entre deux.

Lothaire fortifié des troupes de ces deux comtes s'arrêta, & vint se camper fort près de l'armée de l'empereur. On demeura ainsi campé quelques jours, pendant lesquels il y eut plusieurs négociations que Lothaire entretenoit volontiers, dans l'espérance de débaucher durant ce temps-là les François de l'armée de l'empereur, comme il avoit fait au camp de Rotfeld en Alsace : mais il n'y réussit pas, de sorte que la nuit d'après le quatrième jour du campement, il s'éloigna sans bruit pour s'approcher de la Loire.

*L'empereur lui
ordonne de se
rendre auprès de
lui.
Theganus cap. 54.*

L'armée impériale le suivit toujours en le côtoyant jusqu'auprès de Blois, où le roi d'Aquitaine ayant joint l'empereur avec un nouveau corps d'armée, Lothaire se trouva fort embarrassé étant beaucoup inférieur en troupes. L'empereur qui différoit toujours d'en venir aux extrémités, crut cette conjoncture favorable pour vaincre l'obstination de son fils. Il lui envoya Buradade évêque de Paderborne, le duc Gebhard, & Berenger son parent, homme qui avoit mérité par sa conduite le surnom de sage ; il leur donna ordre non pas de prier Lothaire de penser à la paix, mais de lui commander de sa part de se rendre auprès de lui, en l'assurant que c'étoit la dernière démarche de pere qu'il feroit à son égard.

L'évêque qui porta la parole ; s'acquitta parfaitement bien de sa commission, & prenant le ton de prophete, il joignit à l'ordre de l'empereur l'autorité de Dieu & des saints, par laquelle il lui commanda de se séparer au plutôt de ses mauvais conseillers, qui l'entretenoient toujours dans la haine d'un pere, dont il étoit encore tendrement aimé, le menaçant de la colere du ciel, & des derniers malheurs, s'il continuoit dans sa révolte..

LOUIS LE DEBONNAIRE EMPEREUR. 283

Ce début surprit Lothaire & l'ébranla : ensuite il donna audience aux deux ducs qui parlèrent plus de sang froid , & lui firent comprendre le péril où il s'exposoit , s'il laissoit passer cette dernière occasion de rentrer en grace.

Les ayant écoutés, il les pria de se retirer pour un moment. Il délibéra avec ses confidens, entre lesquels étoit Vala, qui voyant désormais que la partie n'étoit pas tenable, lui conseillèrent d'obéir, pourvu qu'il y eût sûreté pour lui & pour ceux qui avoient suivi son parti.

Il fit rentrer les ambassadeurs, & les pria de lui donner conseil eux-mêmes dans une conjoncture si délicate. Ils lui dirent qu'il n'y avoit pas à balancer ; qu'il falloit qu'il vînt se jeter aux piés de l'empereur avec les plus considérables de son armée, lui demander grace pour lui & pour eux, & qu'ils l'assuroient d'une composition honnête, dont lui & ses amis auroient sujet d'être contents.

Lothaire répondit aux ambassadeurs qu'il suivroit le conseil qu'ils lui donnoient, & les pria de disposer l'esprit de l'empereur à lui accorder le pardon qu'il alloit lui demander. Il les suivit presque aussi-tôt, & entra dans le camp de l'empereur à la tête d'une grande suite d'officiers, ayant à sa droite le comte Matfride le plus criminel de tous, & le comte Hugues son beau-pere. Ils trouverent l'empereur dans sa tente qui étoit ouverte & placée sur une hauteur, afin que toute l'armée rangée par escadrons & par bataillons des deux côtés de la tente fût témoin de ce qui alloit se passer.

Lothaire se prosterna aux piés de l'empereur avec toute sa troupe, & lui demanda pardon de tout le passé pour lui & pour tous ceux qui avoient eu le malheur de le suivre.

L'empereur le reçut d'un air grave, mais qui laissoit moins entrevoir de colere que de joie, de voir son fils rentrer dans le devoir après un si long égarement. Il se contenta de lui faire une assez courte réprimande sur sa conduite passée, & lui demanda si lui & tous ses gens étoient prêts de lui faire un nouveau serment de fidélité, & résolus à le garder. Il répondit qu'oui. Il le lui fit faire sur le champ & à tous les plus considérables de sa suite.

» Je vous pardonne, reprit l'empereur, je rends à tous ceux qui vous accompagnent leurs terres & leurs biens que j'

834.

Ibid.
Vita Valz.

*Lothaire obéit,
& obtient son pardon.*

834.
Thegan. cap. 54.

» vois justement confisqués. Je vous rends à vous l'Italie, &
» je vous permets d'y aller; mais à cette condition que si vous
» osez repasser en France sans mes ordres, il n'y aura jamais
» de pardon pour vous *.

Lothaire & tous les autres surpris d'une si excessive bonté, se jetterent de nouveau à ses piés, & renouvelerent leurs protestations de fidélité, en lui donnant des marques de la plus vive reconnoissance.

La paix est publiée entre les deux armées.

La paix ayant été publiée entre les deux armées, Lothaire demeura quelques jours auprès de son pere, & alla ensuite en Italie, dont l'empereur dès-lors fit saisir & garder exactement les passages, avec défense de laisser passer qui que ce fût en France, sans qu'on fût ce qu'il y venoit faire. Matfride mourut quelques jours après, & ne fut gueres regretté de l'empereur, qui connoissant sa vaillance & son habileté dans la guerre & dans la conduite des affaires, l'avoit toujours regardé comme son plus dangereux ennemi. Pepin retourna en même-temps en Aquitaine, & Louis ayant accompagné l'empereur jusqu'à Orléans, reprit la route de Baviere. Ainsi la paix fut rétablie, c'est-à-dire, que la guerre civile finit. Car pour les désordres qui accompagnent ces sortes de guerres, ils ne cessent pas d'abord par la paix.

Vita Ludovici Pii.

On ne voyoit par-tout que brigandages: il se commettoit dans les provinces mille violences par la noblesse & le clergé, & les monasteres étoient tombés dans un effroyable relâchement. L'empereur tint à Attigni une diete sur les moyens de remédier à tous ces désordres, & il envoya pour cela des intendans ou commissaires dans toutes les provinces: mais étant allé un peu avant Noël à Thionville, il y convoqua une autre assemblée pour un sujet qui le regardoit personnellement.

L'empereur convoque une assemblée à Thionville où tout ce qui s'étoit fait à Compiègne est déclaré nul.

835.

Il y fit ses plaintes & y demanda justice contre les évêques qui l'avoient déposé à Compiègne, & traité d'une manière si indigne de son rang. La plupart s'étoient sauvés en Italie: le seul Ebbon évêque de Reims avoit été arrêté, & comparut devant l'assemblée de Thionville. Il refusa d'abord de répondre sur ce que sa cause ne devoit point être séparée de celle de tant d'autres, qui étoient tous complices du crime qu'on lui imputoit: mais enfin après quelques délais, le parti qu'il prit par le conseil de ses amis fut de s'avouer coupable.

LOUIS LE DEBONNAIRE EMPEREUR. 285

& de se déposer lui-même, en se déclarant, pour les crimes qu'il avoit commis, indigne du sacerdoce & du siège qu'il occupoit. Il présenta sa démission par écrit à l'empereur & aux évêques, & on lui donna l'abbé Fouques pour successeur. Après cela on cita l'archevêque * de Lyon (a), qui n'ayant pas comparu après toutes les formalités qu'on garda, & les trois citations canoniques, fut aussi déposé. On en usa de même à l'égard de plusieurs autres, & on déclara nul tout ce qui s'étoit fait à Compiègne. Cela se passa à Thionville la semaine de la sexagesime.

Le Dimanche suivant la séance de l'assemblée se tint à Metz, où tout ce qui s'étoit fait à Thionville fut confirmé de nouveau. Drogon évêque de Metz avant que de célébrer la messe, monta en chaire, & lut en présence de tout le peuple, l'acte du rétablissement de l'empereur. Après cette lecture, sept archevêques tenant les mains sur la tête de ce prince, lurent les oraisons destinées pour la réconciliation des pénitens, & prenant la couronne impériale qu'on avoit mise sur l'autel, la lui mirent sur la tête, tout le peuple témoignant sa joie par de fréquentes acclamations.

On obligea ensuite l'évêque de Reims déposé (b) de monter à la tribune, & d'y lire à haute voix l'acte qui avoit été fait à Thionville pour casser celui de la déposition de l'empereur. Ce fut la dernière confusion publique que l'on fit à ce prélat, dont l'ingratitude, l'audace & les crimes méritoient bien d'autres châtimens.

Il est assez surprenant que les nations ennemies de la France n'eussent pas beaucoup profité des troubles qui l'agitoient : les Sarasins du côté des Pyrénées, & les Grecs du côté de l'Italie ne firent aucunes entreprises. Les Normans débarquèrent seulement deux fois en Frise où ils firent de grands ravages : mais ces descentes n'eurent point d'autres suites.

Quoique l'impératrice se fût remise en possession de tout son ancien crédit, elle n'étoit pas sans inquiétude pour l'avenir. La fanté de l'empereur commençoit à s'affaiblir, les fatigues des

835.

Ibid.

* Agobard.

Annales Bertiniani.

Hincmar adversus Gotschal, Cap. 36.

Annales Bertiniani.

(a) Vers ces temps-là on voit dans les conciles des Gaules, qu'on donnoit, tantôt la qualité d'évêque, tantôt celle d'archevêque à ceux qui ont eu depuis ce dernier titre.

(b) Il n'étoit pas encore déposé ; ceci se passoit le 28 Février 835. & il ne fut déposé que le 4 Mars de la même année, ainsi qu'il est marqué dans l'acte de sa déposition. *Spicil.* 77.

835.

guerres, la dureté & le chagrin de sa prison l'avoient beaucoup altérée, & cette princesse voyoit bien que s'il venoit à manquer, elle retomberoit dans de plus grands dangers & dans les derniers malheurs; qu'en ce cas les trois princes, quelque jaloux qu'ils fussent les uns des autres, s'uniroient pour la perdre; & qu'il ne leur seroit pas difficile de l'accabler avec le prince Charles, encore trop jeune pour se défendre par lui-même.

*L'impératrice
tâche de mettre
Lothaire dans son
parti.*

Ces réflexions n'étoient que trop solides & trop véritables: mais la difficulté étoit de trouver un appui sur lequel elle pût compter. Elle ne le pouvoit trouver que dans quelqu'un des trois princes, dont les intérêts ne s'accordoient gueres avec les siens: elle ne désespéra pas néanmoins de réussir du côté de Lothaire. Il étoit comme exilé en Italie, déchû du droit qu'il avoit eu à l'empire; ses deux freres en l'abandonnant s'étoient bien remis dans l'esprit de l'empereur, & il avoit tout sujet de craindre, qu'il ne se les associât l'un & l'autre, ou l'un ou l'autre. Lui assurer au moins une partie de ce qu'il avoit perdu, c'étoit lui rendre un service infiniment important, & qu'il n'eût jamais dû espérer de la part de l'impératrice. C'est par-là que cette prudente princesse songea à le mettre dans son parti.

Vita Ludovici Pii.

Son dessein fut fort approuvé de ses confidens quand elle leur en fit la proposition. Mais elle ne voulut faire aucune avance sans la participation de l'empereur, qu'elle savoit avoir toujours pour elle & pour le prince Charles une tendresse extrême.

L'empereur entra fort dans ses vûes, & envoya des personnes affidées en Italie pour négocier cette réconciliation, & cette espece d'alliance entre Lothaire, l'impératrice & le prince Charles. Lothaire écouta volontiers des propositions qui lui rouvroient le chemin de la cour & du throne impérial, & s'étant contenté de marquer aux envoyés de l'empereur la disposition où il étoit de faire tout ce qu'il souhaiteroit, il fit partir aussi-tôt après ses agens pour conclurre le traité de sa part, & assurer l'empereur de son obéissance, en attendant qu'il reçût lui-même l'ordre de venir à la cour.

Ibid.

Vita Valæ.

Du nombre de ces agens fut Vala, qui après la guerre civile s'étoit retiré en Italie au monastere de Bobio entre Genes & Plaifance, dont Lothaire l'avoit fait abbé. Cet homme ne devoit

LOUIS LE DEBONNAIRE EMPEREUR. 287

être gueres agréable à l'impératrice : mais à la cour plus qu'ailleurs encore , l'intérêt est le grand principe des réconciliations. On avoit besoin de Lothaire , dont l'abbé possédoit l'esprit : il fut reçu avec tous les honneurs & toutes les caresses possibles , & l'empereur voulut être lui-même le médiateur de la paix entre l'impératrice & l'abbé.

L'impératrice l'assura qu'elle oublieroit tout le passé , pourvu qu'il attachât fortement le prince à ses intérêts : il le lui promit , & aussitôt l'empereur envoya ordre à Lothaire de se rendre auprès de lui : mais une grande & longue maladie arrêta ce prince en Italie. Vala mourut aussi en son monastere dans cet intervalle , ce qui suspendit assez long-temps la conclusion de cet important traité.

La conduite même de Lothaire après sa maladie fit perdre l'espérance de le conclurre. Il faisoit plusieurs choses en Italie contraires à ce qu'il avoit promis à l'empereur , & entr'autres il en usoit fort mal avec le pape : il exerçoit de grandes violences sur les terres de l'église , & ne pouvoit se résoudre à rendre les biens à ceux qui avoient contribué à tirer l'impératrice du monastere de Tortone : de sorte que l'empereur lui fit dire que s'il continuoit à en user si mal , il auroit sujet de s'en repentir. Il prit même la résolution de passer en Italie , & envoya ordre à Lothaire de faire tenir tout prêt dans les lieux de son passage , & de faire préparer les fourrages & les vivres nécessaires pour l'entretien des troupes qu'il devoit mener avec lui : mais soit que le projet de ce voyage ne fût que pour intimider Lothaire , & pour le retenir dans le devoir , soit qu'une nouvelle invasion des Normans dans la Frise , qui eut peu de suite , aussi-bien que quelques mouvemens qui se firent en Bretagne , y eussent mis obstacle , ce voyage ne se fit point ; & cependant Lothaire n'osa venir en France , après avoir causé ces nouveaux mécontentemens à l'empereur , ou bien la permission qu'on lui avoit donnée d'y revenir , fut révoquée.

Plus d'un an se passa sans qu'on parlât d'aucun nouveau changement pour le partage de la succession entre les princes : mais l'impératrice suivoit toujours ses desseins. Enfin l'an huit cents trente-sept , elle fit résoudre l'empereur en présence de ses ministres & de son conseil secret , à donner au prince Charles , outre le pays des Allemans qu'il avoit déjà ,

835.

Vita Ludovici
Pii ad an. 835.

Ibid.

*Elle fait donner
au prince Char-
les le royaume de
Neustrie.*

836. & 837.

837.

me de Neustrie , c'est-à-dire , tout le pays renfermé entre la Seine, la Loire & l'Océan, & avec cela les territoires de Toul, de Bar, d'Auxerre, de Sens & quel'qu'autres.

Ibid.

Cette disposition ne put être tenue si secrète , que les trois princes intéressés n'en fussent avertis. Sur l'avis qu'ils en eurent, (a) ils se donnerent un rendez-vous , où ils délibérèrent s'ils recommenceroient la guerre. Mais les passages des Alpes étoient toujours si bien gardés, qu'il étoit impossible que Lothaire pût entrer en France : les états de Pepin & de Louis étoient si éloignés l'un de l'autre, & leurs peuples aussi-bien que le reste des François si las des guerres civiles, qu'ils ne crurent pas qu'il fût en leur pouvoir de les y engager de nouveau. Ainsi ils prirent la résolution de dissimuler, jusqu'à ce que quelque occasion favorable se présentât.

Cependant toute l'application de l'empereur, de l'impératrice & de leurs ministres fut à gagner la noblesse du royaume de Neustrie; & l'empereur après s'en être assuré, convoqua au mois de Septembre, une diète générale à Chiersi-sur-l'Oise, où il déclara qu'il avoit résolu de faire roi de Neustrie le prince Charles, comme Lothaire l'étoit d'Italie, Pepin d'Aquitaine, & Louis de Baviere, & pria tous les seigneurs de souscrire à cette déclaration.

Les plus considérables des députés dont on s'étoit assuré, y applaudirent & entraînerent tous les autres. L'empereur fit aussi-tôt paroître le jeune prince âgé alors de quatorze ans, & en présence de toute l'assemblée lui mit l'épée au côté & la couronne sur la tête. Tous les seigneurs qui étoient présens lui firent serment de fidélité. (b) Louis de Baviere étoit à cette diète, & ne put pas se défendre de souscrire à ce qui venoit de se faire, comme l'empereur l'exigea de lui, aussi-bien que

(a) L'auteur des notes sur l'histoire de Languedoc prétend que Pepin ne se trouva point à ce rendez-vous, & il se fonde sur ce que Nithard & les annales de Fulde & de saint Bertin en parlant de cette conférence, disent seulement qu'elle se tint entre Lothaire & Louis de Baviere. D'ailleurs il paroît que Pepin étoit fort éloigné des opposer à l'augmentation du partage de Charles le Chauve son frere, à laquelle il consentoit d'abord par

ses députés à l'assemblée d'Aix-la-Chapelle qui précéda le rendez-vous des deux princes, & ensuite à celle de Chiersi, qui se tint après leur conférence.

Voyez les notes sur l'hist. de Languedoc T. 1. p. 749.

(b) L'auteur des notes sur l'histoire de Languedoc soutient au contraire que Pepin assista en personne à cette diète, & que Louis de Baviere ne s'y trouva pas. T. 1. p. 749.

des députés du roi d'Aquitaine. L'empereur donna avis de tout à Pepin & à Lothaire, qui prirent le parti de la dissimulation, de même que Louis de Bavière : mais ils étoient bien résolus à ne s'en pas tenir là.

837.

La mort du roi d'Aquitaine qui arriva quelques mois après, fut un nouvel incident qui donna lieu à l'impératrice de reprendre la négociation commencée deux ans auparavant avec Lothaire. Elle n'avoit jamais entièrement quitté cette pensée, parce que les raisons qui la lui avoient fait prendre étoient toujours les mêmes, & qu'elle concevoit parfaitement combien il lui étoit important d'empêcher que ce prince ne se liguât avec ses frères contre son fils après la mort de l'empereur.

Mort de Pepin.

838.

Si-tôt qu'on eut appris la mort de Pepin, on délibéra dans le conseil sur trois choses : la première, si l'Aquitaine demeureroit aux enfans de Pepin, qui laissoit deux fils, l'aîné de même nom que lui, & le cadet nommé Charles ; la seconde, supposé qu'il fût de l'intérêt de l'empire d'exclure les enfans de Pepin de la succession de ce royaume, si l'empereur le donneroît à quelqu'un des trois princes ses fils ; & la troisième, en cas qu'il le voulût donner à quelqu'un des trois, auquel il le donneroit.

On ne balançoit guères sur le premier article. Les deux petits princes pupilles n'avoient nul appui dans le conseil, & les ennemis de leur père, & l'impératrice sur-tout ne manquèrent pas de rappeler tous les sujets de mécontentement qu'il avoit donné à l'empereur, sa dernière entrevue avec ses deux frères pour renouveler la guerre civile, & enfin les inconvéniens de ces partages, sources ordinaires d'une infinité de guerres, & qui affoiblissoient trop la puissance de l'empire François.

Les deux autres points étoient plus embarrassans. Les peuples d'Aquitaine depuis long-temps étoient en possession d'avoir un roi particulier, & c'étoit un secret dont Charlemagne s'étoit avisé pour contenir ces peuples naturellement mutins, & un moyen de les accoutumer de plus en plus à la domination François : mais aussi la jalousie des prétendans, & le mauvais effet que produiroit la préférence, faisoit balancer l'empereur.

L'impératrice, ou plutôt quelqu'un de ceux qui lui étoient

837.

le plus dévoués , ouvrit un avis qui ne pouvoit être plus conforme aux vastes desseins de cette princesse. Ce fut que Louis roi de Baviere ayant déjà son partage au-delà du Rhin extrêmement éloigné de l'Aquitaine , il ne falloit pas penser à lui ; qu'il falloit faire un nouveau partage de tout le reste de l'empire François entre Lothaire & le prince Charles , qu'on appelloit dès-lors roi de Neustrie ; que ce partage se faisant à l'amiable entre ces deux princes du vivant de l'empereur , & rétablissant Lothaire dans une grande partie des droits dont il avoit été dépouillé à cause de ses révoltes , le réconcilieroit avec l'impératrice & avec le roi de Neustrie ; qu'on lui feroit entendre que c'étoit à elle à qui il en auroit l'obligation ; qu'on l'engageroit par serment à ne se jamais départir de l'alliance de l'impératrice & de son fils , & de ne jamais appuyer les mauvais desseins de Louis de Baviere , supposé qu'il en conçût jamais de tels ; & que par ce moyen l'empire demeureroit tranquille , Louis roi de Baviere tout seul étant trop foible pour le troubler.

Vita Ludovici Pii.

Cet avis fut suivi , & on envoya ordre à Lothaire de se rendre à Vormes où il trouveroit la cour , afin d'y conclurre sans tarder une affaire qui lui étoit si avantageuse. Il s'y rendit , & fut reçu de l'empereur d'une maniere qui dut l'assurer qu'il avoit oublié tout le passé. On lui exposa plus en détail le projet dont les envoyés lui avoient parlé en Italie. L'empereur lui dit que son dessein étoit de le faire le tuteur & le protecteur de prince Charles , & qu'afin qu'il fût content , il lui donnoit l'option , ou de faire lui-même les deux lots , ou de choisir celui qui lui agréeroit le plus , quand ils auroient été faits par des gens entendus , & capables de les éгалer autant qu'il seroit possible.

Richardus. Lib.
11.

L'empereur fait
un nouveau partage
entre Lothaire
& Charles.

Lothaire après avoir témoigné sa reconnoissance pour les bontés de son pere , dit qu'il s'en tiendrait à tout ce qu'il résoudroit. Mais l'empereur l'obligea à se déterminer & à faire les lots. On lui donna trois jours pour cela , au bout desquels se trouvant fort embarrassé , parce qu'il n'avoit pas assez de connoissance de la qualité , de l'étendue & de la situation des provinces , il pria l'empereur de vouloir bien prendre la peine de faire lui-même le partage. Il y consentit , & fit de la Meuse la borne des deux états , & l'on tira depuis sa source une li-

gne jusqu'au Rhône par le comté de Bourgogne d'aujourd'hui. L'état de Charles fut renfermé entre la Meuse, le pays des Suisses, le Rhône & l'Océan, & outre cela il eut ce que la France possédoit encore au-delà des Pyrénées. Lothaire eut le reste, excepté le royaume de Baviere. J'ai déjà dit ailleurs que pour ce qui étoit des peuples tributaires du côté de l'Elbe & du Danube, ils n'entroient point dans ces partages : mais que vrai-semblablement ils payoient leurs tributs, & rendoient les hommages à celui des princes François dont ils bor-noient le pays, si ce n'est peut-être que depuis que la qualité d'empereur d'Occident fut cédée aux François, ces peuples reconnoissoient pour souverain celui des princes qui portoit cette qualité.

La conclusion de ce traité qui répandit la joie dans la cour de l'empereur, causa un chagrin mortel au roi de Baviere: il ne le dissimula pas plus long-temps, & se mit en campagne pour s'emparer de toute la France Germanique au-delà du Rhin. Mais l'Empereur sans tarder vint à Mayence avec une partie de ses troupes, ayant donné ordre aux autres de le suivre. Sa seule présence empêcha les peuples de se déclarer pour le roi de Baviere, qui fut contraint de venir lui demander pardon, mais toujours bien résolu de ne tenir les promesses qu'il lui fit de demeurer en repos, que jusqu'à ce qu'il pût les violer impunément.

A peine l'empereur étoit de retour de Mayence, qu'Ebroin évêque de Poitiers arriva à la cour, & l'informa des divisions qui commençoient à naître en Aquitaine. Que lui & la plupart des seigneurs étoient parfaitement disposés à suivre ses volontés : mais qu'il étoit absolument nécessaire que lui-même y vînt pour gagner ou intimider par sa présence quelques mutins, qui animoient les peuples à se soulever en faveur du jeune Pepin fils du feu roi.

L'empereur le remercia du zele qu'il faisoit paroître pour son service, lui promit d'aller en Aquitaine, & convoqua une diete à Châlons-sur-Saone, où il ordonna aux seigneurs d'Aquitaine de se trouver. Il s'y rendit avec une armée, après avoir envoyé faire à Louis une nouvelle défense de sortir de la Baviere durant tout ce voyage. Il y fut accompagné de l'impératrice & du prince Charles. I

838.

Le roi de Baviere prend les armes ; il est contraint de demander pardon à son pere.
Vita Ludovici Pii.

839.

Ibid.

Annales Bertiniani.

837.

sons qu'il avoit eues de donner le royaume d'Aquitaine à ce prince, & promit d'avoir soin de l'éducation & de l'établissement des enfans du feu roi. Il fit faire par tous les membres de la diete le serment de fidélité à Charles, & força en divers endroits quelques Châteaux, où les partisans de Pepin s'étoient retranchés. Il en fit punir quelques-uns, sans pourtant pouvoir obtenir des autres, qu'on lui remît le jeune Pepin entre les mains; & vers le mois de Décembre son armée s'étant fort fatiguée à dissiper dans les montagnes les révoltés qui s'y attroupoient de tous côtés, il vint à Poitiers passer les fêtes de Noël.

840.

Nouvelle révolte du roi de Bavière.

Vita Ludovici Pii.

Annales Bertiniani. ad an. 840.

** In Alemannia.*

Il continuoit de donner ses ordres pour pacifier l'Aquitaine, lorsque vers la fête de la Purification de la Vierge on lui vint apporter la nouvelle que le roi de Bavière s'étoit révolté de nouveau, & qu'à la tête d'un corps de Saxons & d'un autre de Thuringiens qu'il avoit joints à ses Bavarois, il étoit entré dans le pays des Allemans *. Il partit sur le champ, laissant une partie de son armée à l'impératrice & au prince Charles, & marcha avec l'autre vers la Germanie. Après avoir célébré la fête de Pâques à Aix-la-Chapelle, il passa le Rhin, entra en Thuringe, & dissipa par-tout les ennemis, de sorte que Louis fut contraint de s'enfuir en Bavière.

Vita Ludovici Pii.

La mauvaise santé de l'empereur & la crainte de vaincre son fils, qu'il ne vouloit pas pousser à bout, l'empêcherent de le poursuivre. Les fatigues du voyage d'Aquitaine l'avoient extrêmement incommodé, & quand il partit sur la nouvelle des troubles de Bavière, il avoit un gros rhume, que la rigueur de la saison augmenta pendant sa marche. Il appréhenda d'être surpris dans ce renouvellement de brouilleries, & de laisser en mourant ses enfans en guerre l'un contre l'autre; il convoqua une diete à Wormes, où il manda Lothaire dans le dessein d'y prendre toutes les mesures nécessaires, pour établir par-tout une paix durable: mais Dieu ne permit pas qu'il eût cette satisfaction.

Quelques jours avant le temps destiné à la diete de Wormes, il se trouva beaucoup plus mal qu'il n'avoit encore été. Il se fit transporter dans une île proche de Mayence vis-à-vis d'Ingelheim, dans la pensée que l'air de ce lieu lui feroit bon: mais son mal s'augmenta de telle sorte qu'on désespéra de sa vie.

Son plus grand regret étoit de mourir étant actuellement en guerre avec un de ses enfans. Il eut auprès de lui pendant toute sa maladie l'évêque de Treves, celui de Mayence, & Drogon évêque de Metz son frere, qui étoit aussi son confesseur.

840.

Pendant plus de six semaines que sa maladie l'arrêta, il se confessa & communia tous les jours, avec des sentimens conformes à la piété qu'il avoit toujours fait paroître. Quelques jours avant sa mort il se fit apporter quantité de meubles précieux dont il fit faire l'inventaire. Il en destina une partie aux pauvres, une autre à diverses églises, & le reste à ses deux fils Charles & Lothaire. Il mit à part pour Lothaire une couronne, une épée & un sceptre d'or enrichi de pierres précieuses, & ordonna à un de ses officiers de mettre ces trois pieces entre les mains du prince. C'étoit le déclarer empereur, que de lui adresser ces marques de l'empire: mais il donna ordre à celui qu'il chargeoit de les lui porter, de lui dire qu'il lui faisoit ces présens, à condition qu'il garderoit sa parole au prince Charles & à l'impératrice, & qu'il ne leur feroit aucune peine sur la partie de la succession qu'il leur avoit cédée en confirmant cette cession par serment.

L'empereur déclare Lothaire son successeur à l'empire.

L'évêque de Metz & les autres prélats voyant qu'en cette occasion il ne faisoit aucune mention de son troisieme fils le roi de Baviere, appréhenderent qu'il n'eût dans le cœur de l'aigreur & de la haine contre lui, à cause de ses dernieres révoltes, & le prièrent de faire connoître ses sentimens sur ce sujet, en lui disant que Dieu vouloit que l'on pardonnât tout, & à tous.

Le prince leur répondit qu'il ne pouvoit pas s'empêcher de sentir quelque amertume en pensant à la conduite de son fils: mais qu'il lui pardonnoit de tout son cœur, & qu'il l'embrasseroit avec tendresse s'il étoit présent. » C'est pourtant à vous autres, ajouta-t'il, lorsque vous le verrez, de l'avertir que nonobstant le pardon que je lui accorde, il doit penser à demander pardon à Dieu, se souvenir qu'il est en partie cause de ma mort, & que selon l'expression de l'écriture, il a conduit ma vieillesse avec douleur dans la tombe.

Ce fut dans ces sentimens de piété chrétienne, que l'empereur expira le 20 de Juin de l'an huit cent quarante dans sa soixante & deuxieme année, & la vingt-septieme de son empire.

Mort de l'empereur, & son enterrement.

840.

Wita Ludovici Pij.

Theganus cap. 20.

Ibid.

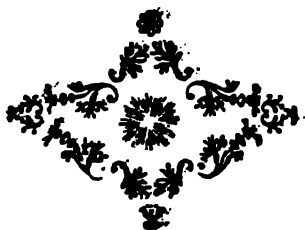
Il fut enterré à Metz auprès de la reine Hildegarde sa mere dans l'église de saint Arnoul. Ce prince étoit né avec le plus beau naturel & les plus belles inclinations, libéral, bienfaisant, ennemi de la violence, porté à rendre ses sujets heureux, & capable de le faire s'il l'avoit moins souhaité. Par la passion qu'il eut de s'en faire aimer, il ne s'en fit pas assez craindre; & sa trop grande douceur fut l'occasion d'une infinité de désordres & de révoltes qui désolèrent tout son état. A force de pardonner il rendit le crime audacieux. A force de se trop communiquer, & de trop déférer aux évêques & aux abbés, dont sa cour étoit toujours pleine, il leur devint méprisable, & se trouva ensuite exposé aux indignités qu'ils lui firent souffrir à la persuasion des factieux. On lui reproche d'avoir élevé à la prélature quantité de gens de basse naissance que cette élévation rendit insolens, & qui lui firent porter à lui-même la peine de son mauvais choix.

Il eut beaucoup de piété, mais avec autant de petitesse d'esprit, passionné pour le chant de l'église & pour la lecture des saints livres, jusqu'à négliger le soin des affaires qu'il abandonnoit trop à ses ministres, & à l'impératrice Judith qui le gouvernoit absolument. Charlemagne lui avoit fait apprendre les belles lettres; il entendoit la langue Greque, ce qui lui étoit nécessaire à cause des ambassades assez fréquentes qu'on recevoit alors de Constantinople à la cour de France. Il parloit Latin avec autant de facilité que sa langue naturelle: mais il s'étoit fait comme un point de conscience d'oublier tous les vers profanes qu'il avoit appris pendant sa jeunesse: il ne pouvoit souffrir qu'on lui récitât aucune piece de cette nature, tout son plaisir étoit d'étudier l'écriture sainte, & de s'en faire expliquer les difficultés & les divers sens. Il fut chaste, sobre, modeste, sans faste, sérieux jusques dans les spectacles & les divertissemens publics. En un mot ce fut un très-bon prince, un trop bon pere, un très-mauvais politique, un très-vertueux, & très-médiocre empereur. Quelques-uns ont cru que le surnom de Débonnaire qu'on lui donna étoit plutôt un surnom de mépris qu'un éloge: mais on le voit dans une de ses monnoies, *Ludovicus Pius*,



ce qui prouve invinciblement que c'étoit un titre honorable; outre que plusieurs empereurs Romains se faisoient un honneur de le prendre dans les monumens publics.

Inscription de la médaille. LUDOVICVS HILDEBRANDVS. *C'est-à dire, Strasbourg.* ARGENTINA CIVITAS. *Revers.*





S O M M A I R E

D U R E G N E

D E C H A R L E S L E C H A U V E .

CAUSES de la décadence de la monarchie Françoisse. Lothaire s'en veut rendre le seul maître. Sa conduite à l'égard de ses deux freres. Il vient en France avec une armée. Il ne trouve point de résistance & marche droit à Paris. Progrès de Lothaire. Il fait des propositions fort dures à Charles qui les accepte. Charles travaille à fortifier son parti. Il passe la Seine près de Rouen, & prend la route de Paris. Cette nouvelle attire Lothaire de ce côté-là. Charles se rend à la conférence d'Attigni. Il accepte le secours du roi de Baviere. Il reçoit les troupes d'Aquitaine. Son armée & celle de Louis de Baviere se joignent. Les deux rois envoient faire des propositions de paix à Lothaire, qui sont sans effet. Bataille de Fontenai. Ces deux princes remportent une victoire complete. Ils font publier une amnistie. Les Normans entrent en France, & y font d'horribles ravages. Ils pillent Rouen & tous les pays des environs. Lothaire tâche de se rétablir par ses artifices. Il donne liberté de conscience aux Saxons pour les gagner. Charles lui fait de nouvelles propositions de paix. Lothaire s'avance jusqu'à saint Denys. La ville de Laon se révolte, Charles la reprend aussi-tôt. Diverses entreprises de Lothaire qui ne réussissent point. Le roi de Baviere & le roi Charles renouvellent leur alliance. Ils font un serment solennel de ne se jamais abandonner l'un l'autre. L'armée des deux rois passe la Moselle; celle de Lothaire s'enfuit. Les évêques de France déclarent Lothaire déchu des états qu'il

en-deçà des Alpes. Les deux rois partagent ces états entre eux. Lothaire fait des propositions de paix. On convient d'une treve. Les députés des trois princes s'assemblent à Coblents : la treve y est prolongée. Charles épouse Hermentrude niece du duc Adelard. Nomenoi duc de Bretagne se déclare contre Charles. Les trois princes font un nouveau partage. Mort de l'impératrice Judith. Charles fait couper la tête à Bernard duc de Languedoc. Son armée est défaite par le jeune Pepin. Lothaire envoie une armée en Italie. Louis son fils est sacré roi de Lombardie par le pape Serge II. Différends entre ce prince & le pape. Ordonnance de l'empereur touchant l'ordination des papes. Les seigneurs Romains lui font serment de fidélité. Le pape refuse le rétablissement d'Ebbon archevêque de Reims. Les ducs de Benevent tributaires de la France. Désordres dans ce duché, terminés par Louis. Conférences entre les trois princes proche de Thionville. Les Normans font descente en Angleterre, en France, en Espagne. Ils forcent Hambourg, & entrent dans la Frise. Ils s'avancent jusqu'à Paris, & mettent tout au pillage. Leur général se retire pour une somme d'argent. Il est puni miraculeusement. Charles & le jeune Pepin s'accrochent. Charles attaque Nomenoi duc de Bretagne. Il se laisse surprendre, & est battu. Nomenoi demande la paix, & se soumet. Les Sarasins pillent saint Pierre de Rome, & battent les troupes de l'empereur. Différends entre les évêques & la noblesse. Charles convoque une assemblée sur ce sujet. Les seigneurs s'opposent à la réception des statuts faits par les évêques dans divers conciles. Entrevue de Lothaire & de Charles. Ces deux princes ont une nouvelle entrevue à Mersen, & y font divers reglemens. Article remarquable touchant la succession à la couronne. Les Normans descendent en Aquitaine, & assiegent Bordeaux. Charles accorde la paix aux Sarasins d'Espagne. Il fait lever le siège de Bordeaux, qui est attaqué une seconde fois & pris. Les seigneurs d'Aquitaine se donnent au roi de France. Ravages en divers endroits de l'empire François. Le moine Gotescalc tâche d'introduire une hérésie dans l'église Gallicane. En quoi consistoit cette hérésie. Il est condamné comme hérétique au concile de Mayence & à celui de Chiersi. Les disputes s'échauffent entre les savans sur ce sujet. Le duc de Bretagne fait de nouveau la

guerre à la France. Il se rend maître de Nantes, de Rennes, de l'Anjou & du Maine. Il fait déposer plusieurs évêques. Il prend le titre de roi. Il refuse de recevoir une lettre du pape. Il se moque des menaces des évêques de France. Révolte & prise de la ville de Toulouse. Charles frere de Pepin embrasse l'état ecclésiastique. L'armée de Louis de Germanie est battue par les Esclavons. Le pape fait fortifier Rome. Les Sarasins veulent forcer cette ville. Leur flotte est détruite. Ils ravagent la Provence. Mort du duc de Bretagne, son fils Herispée lui succede. Herispée bat les François & fait une paix avantageuse. Les Normans pillent Gand & Rouen, & sont défaits à leur retour. Pepin est pris & livré au roi. Louis roi de Lombardie assiège la ville de Barri. Il est obligé de lever le siège. Les seigneurs d'Aquitaine déposent leur souverain, & demandent au roi de Germanie le prince Louis. Ce prince est reçu avec applaudissement. Il quitte la partie, & retourne en Germanie. L'empereur Lothaire fait un voyage en deçà des Alpes. Il tombe malade & meurt dans l'abbaye de Prum. Son caractère. Ses trois fils partagent entre eux ses états, & en prennent paisiblement possession. Les Normans pillent Bordeaux, & sont défaits entièrement. Mort du pape Leon IV. Benoît est élu pour son successeur. On tâche de l'exclure du pontificat, & de mettre Anastase en sa place. Les envoyés de l'empereur veulent faire reconnoître Anastase pour pape. Ils n'en peuvent venir à bout, & consentent à la consécration de Benoît. L'empereur Louis ne veut point s'en tenir au testament de son pere. Les Aquitains se révoltent de nouveau. Leur exemple est suivi par les seigneurs d'en-deçà de la Loire. Charles tient une assemblée à Chierfi sur l'Oise. Articles dressés dans cette assemblée. Il tient une autre assemblée à Verberie. Il marie sa fille Judith à Edilulfe roi des Anglois occidentaux. Les Sarasins s'emparent de Benevent, & détruisent Naples. Pepin s'unit avec les Normans, & fait de grands ravages en divers endroits. Les Normans font des courses de tous côtés. Charles assiège Oissel. Il abandonne cette entreprise. Quelques mécontents ont dessein de déthroner Charles le Chauve. Ils portent leurs plaintes au roi de Germanie, & lui offrent la couronne. Réponse de ce prince. Avis de ses ministres. Le roi de Germanie entre en France. Charles est déposé par une

véques. Il vient avec son armée au-devant du roi de Germanie. Ses troupes désertent. Le roi de Germanie récompense les chefs des factieux. Il convoque une assemblée de tous les évêques de France à Reims. Plusieurs évêques refusent d'obéir à ses ordres. Il détache le roi de Lorraine du parti du roi de France. Il renvoie une partie de son armée. Il est obligé de s'enfuir, & Charles reprend ce qui lui avoit été enlevé. Le roi de Lorraine se ligue de nouveau avec Charles. Etranges entreprises des évêques de France. Charles assemble un concile à Metz. Instructions que ce concile donne à ses députés vers le roi de Germanie. Réponse de ce prince. Entrevue du roi de Germanie, du roi de France & du roi de Lorraine. Concile de Savonieres. Les évêques s'y obligent à demeurer unis pour corriger les rois, les grands seigneurs & le peuple. Charles demande au concile la déposition de l'archevêque de Sens. Cet archevêque obtient son pardon. Affaire importante qui regardoit la Bretagne, traitée dans le concile. Salomon duc de Bretagne prend le nom de roi. Il se fait chrétien dès qu'il est sur le throne. Mémoire que les évêques de France envoient à ceux de Bretagne. Ce mémoire & la lettre qu'ils écrivent aux rebelles excommuniés, sont sans effet. Les Normans attaquent la France par divers endroits. Les Normans de la Somme offrent à Charles de chasser les Normans de la Seine. Le roi de Lorraine cede l'Alsace à l'empereur. Lothaire fait accuser d'inceste sa femme Theutberge. On a recours à la preuve de l'eau bouillante. La reine est déclarée innocente. Elle est accusée une seconde fois, & s'accuse elle-même pour sauver sa vie. Elle se retire en France. Les évêques favorisent le procédé injuste de Lothaire. Ils écrivent au pape sur cette affaire. Bataille entre les François & les Bretons. Maniere de se battre de la cavalerie Bretonne. Le combat recommence le lendemain. Les François abandonnent tout leur bagage. Le roi gagne le comte Robert. Il reprend l'isle d'Oïffel par le secours des Normans de la Somme. Il forme des desseins sur les états du roi de Provence son neveu. Conspiration contre le roi de Provence. Mesures que Charles prend pour s'opposer aux entreprises des Normans. Il les oblige par capitulation de sortir du royaume. Ils vont offrir leur service au duc de Bretagne, & sont battus par le comte Robert surnommé le Fort. Le roi fait fortifier la Seine au-dessus

de Rouen. Sa fille Judith veuve du roi des Saxons occidentaux, revient en France. Elle est enlevée par Baudouin comte de Flandre. Le prince Louis se retire à la cour du duc de Bretagne. Il entre en Anjou avec une armée de Bretons, qui est mise en déroute. Carloman fils du roi de Germanie se révolte contre son pere, & obtient son pardon. Le roi de Lorraine assemble un concile à Aix-la-Chapelle, qui lui permet de contracter un nouveau mariage. Il se marie avec Valdrade. On assemble un autre concile à Metz touchant cette affaire. Baudouin est rétabli dans son comté de Flandre. Le pape nomme deux légats pour présider de sa part au concile de Metz. Les légats se laissent corrompre par Lothaire. Le concile confirme les jugemens des conciles d'Aix-la-Chapelle. Le pape en assemble un à Rome, qui casse le jugement de celui de Metz, & dépose les archevêques de Cologne & de Treves. L'empereur vient à Rome avec des troupes. Le pape se réfugie dans l'église de saint Pierre. Mort de Charles roi de Provence. Le duc de Bretagne reconnoît Charles le Chauve comme son souverain. Charles le Chauve met à la raison le roi d'Aquitaine son fils. Les Normans pénètrent jusqu'à Clermont en Auvergnis. Mort du roi d'Aquitaine. Affaires de Rome. Le pape écrit aux archevêques de Reims & de Bourges sur la déposition des archevêques de Treves & de Cologne. L'archevêque de Treves consent à sa déposition. Celui de Cologne écrit fortement contre le pape. Il fait porter son écrit sur le tombeau de saint Pierre. Il lie commerce avec Photius patriarche de Constantinople. Les évêques qui avoient assisté au concile de Metz, donnent satisfaction au pape. Le roi de Lorraine lui écrit. Il ratifie la déposition de Charles le Chauve. Le roi de Lorraine est sollicité de reprendre Theutberge, & d'abandonner Valdrade. Le légat du pape menace ce prince de l'excommunier. Lothaire promet au légat tout ce qu'il veut. Traité de paix entre Charles & Lothaire. Reconciliation de Lothaire & de Theutberge. Le légat fulmine deux excommunications. Valdrade part pour Rome avec le légat. Lothaire la fait revenir dans ses états. Elle est excommuniée par le pape. Lothaire déclare une seconde fois, qu'elle est sa légitime épouse. La reine se sauve de la cour, & demande au pape une retraite à Rome. Réponse du pape à la lettre de la reine. Le pape écrit sur cette affaire aux évêques & au roi de France. Il

menace Lothaire de l'excommunier. Lothaire prend la résolution d'aller à Rome, pour traiter avec le pape. Le pape n'a grée ce voyage qu'à trois conditions. Mort du pape Nicolas I. Adrien II. lui succède. Descentes & courses des Normans. Ils montent jusqu'à Melun, & mettent en fuite les troupes Françoises. Traité honteux que le roi fait avec eux. Une autre troupe de Normans pille la ville du Mans. Ils sont battus par le comte Robert. Ce comte & deux autres généraux sont tués. Couronnement & sacre de la reine Irmintrude. Il fait aussi couronner Louis son fils roi d'Aquitaine. Il cède le comté de Contentin au duc de Bretagne. Lettre de Lothaire au pape Adrien. Réponse du pape. Attachement du pape pour l'empereur Louis. Theutberge va à Rome. Le pape écrit au roi son mari en sa faveur. Il leve l'excommunication de Valdrade, & lui donne l'absolution. Entrevue des rois de France & de Germanie. Inquiétude de Lothaire; il va voir le roi de Germanie. Traité entre ces deux princes. Lothaire part pour Rome. Le pape ne veut point écouter la proposition du divorce de Lothaire, ni lui donner la communion qu'à une condition. Ce qu'il lui dit en la lui donnant, & à ceux qui l'accompagnoient. Lothaire fuit le pape à Rome. Le pape veut faire examiner de nouveau l'affaire du divorce. Mort de Lothaire, & de la reine Theutberge. La succession de ce prince est un nouveau sujet de discorde. Les Lorrains sont partagés entre le roi de France & le roi de Germanie. Le roi de France va en Lorraine. Il est reconnu pour légitime héritier de la couronne par une assemblée qui se tient à Metz. Le roi de Germanie déclare la guerre au roi de France. Le pape prend les intérêts de l'empereur Louis. Conférence entre les députés du roi Charles & du roi de Germanie. Le roi de Germanie envoie un plan de partage à Charles. Les deux rois conviennent du partage. Hincmar répond aux lettres du pape par ordre du roi. Contenu de sa lettre. Arrivée des légats du pape en France. L'empereur se rend maître de la ville de Barri sur les Sarasins. Carloman fils de Charles le Chauve se met à la tête de bandits & de scélérats. Le pape écrit au roi en sa faveur d'une manière très-choquante. Il change de style à l'égard du roi, & abandonne la protection du prince Carloman. Révolte de deux fils du roi de Germanie. Charles pardonne à Carloman qui continue ses brigandages. On répand la nouvelle

de la mort de l'empereur. Occasion de cette nouvelle. Basile empereur de Constantinople déthrona le patriarche Photius & rétablit saint Ignace. Il envoya une flotte à Louis empereur d'occident. Il lui fait demander sa fille en mariage, qui lui est refusée. Hostilités entre les deux empereurs. Plaintes de Basile contre Louis. Réponse de Louis à ses plaintes. Louis en fait à son tour. L'impératrice Ingelberge tâche de surprendre Adalgise duc de Benevent. Ce prince fait soulever plusieurs villes qui se donnent aux Grecs. L'empereur marche avec son armée à Benevent. Les villes rebelles se soumettent. Il licentie ses troupes. Adalgise l'investit dans un château, & y veut mettre le feu. L'empereur accepte les conditions qu'Adalgise lui propose, & il a la liberté de se retirer. L'impératrice Ingelberge fait proposer une entrevue au roi de Germanie & à Charles le Chauve. Elle persuade au roi de Germanie de céder à l'empereur la partie du royaume de Lorraine dont il étoit le maître. Il se forme une intrigue pour la perdre à la cour. Elle renverse les desseins de ses ennemis, & se rend plus puissante que jamais. Mort du pape Adrien II. Jean VIII. est mis en sa place. L'empereur envoya une armée contre le duc de Benevent. Adalgise a recours à Basile. L'accommodement de l'empereur & d'Adalgise se fait par la médiation du pape. Charles le Chauve prend la résolution d'exterminer les Normans qui étoient dans ses états. Le duc de Bretagne agit de concert avec le roi pour les chasser de l'Anjou. Ces princes usent de stratagème, & mettent le siège devant Angers. Les Normans remettent la ville à Charles le Chauve. Mort de Salomon duc de Bretagne, & de l'empereur Louis. Intrigues du roi de Germanie & du roi de France pour la succession de Louis. Charles marche en Italie avec son armée. Le roi de Germanie fait aussi partir une armée. Carloman son fils qui la commandoit, est trompé par Charles. Charles est couronné à Rome empereur par le pape. Le roi de Germanie entre en France à la tête d'une nombreuse armée. Il est obligé de repasser le Rhin. L'empereur convoqua un concile à Pontion. Le roi de Germanie y envoya ses ambassadeurs. Lettres du pape aux seigneurs de Germanie. L'empereur a dessein d'abaisser la puissance des évêques. Mort du roi de Germanie. Son caractère. Partage de ses états entre ses trois fils. L'empereur veut avoir part à la succession, & marche à Cologne.

DE CHARLES LE CHAUVÉ. 303

Louis de Germanie lui envoie des ambassadeurs. Il passe le Rhin avec son armée. L'empereur tâche de l'amuser & de le surprendre. Il l'attaque au bourg de Megen. L'armée Françoisise est mise en déroute, & l'empereur obligé de prendre la fuite. Il convoque une diète à Saumouci. Conjonctures fâcheuses où il se trouve. On fait marcher des troupes contre les Normans. L'empereur passe en Italie avec l'impératrice. Le pape s'avance au-devant de lui. Le roi de Baviere y entre avec une nombreuse armée. Conspiration contre l'empereur. Carloman reprend la route de Baviere. L'empereur est empoisonné par un medecin Juif. Son caractère. Il est enterré à Nantua. Louis son fils est déclaré son successeur.



1. The first part of the book is a history of the French language from its origins to the present day. It covers the evolution of the language from Latin and the influence of other languages on it. It also discusses the role of the French Academy in the development of the language.

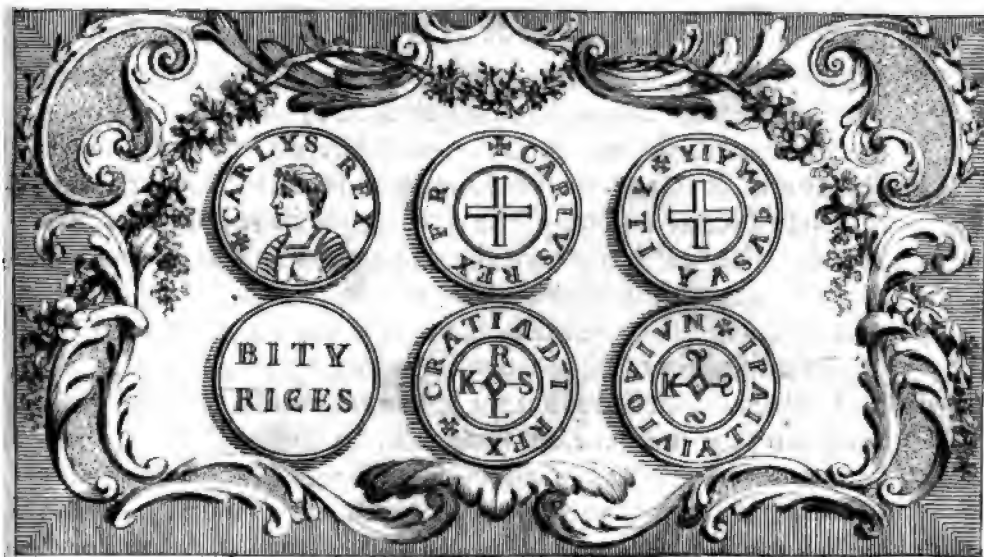
2. The second part of the book is a history of French literature from the Middle Ages to the present day. It covers the works of major French writers and the development of different literary genres. It also discusses the influence of French literature on other cultures.

3. The third part of the book is a history of French art from the Middle Ages to the present day. It covers the works of major French artists and the development of different art movements. It also discusses the influence of French art on other cultures.

4. The fourth part of the book is a history of French science and technology from the Middle Ages to the present day. It covers the works of major French scientists and the development of different scientific fields. It also discusses the influence of French science and technology on other cultures.



HISTOIRE



HISTOIRE DE FRANCE.

. CHARLES LE CHAUVÉ.



A domination Françoisé étoit encore alors presque aussi étendue que du temps de Charlemagne, excepté du côté du Danube, où quelques nations secouèrent le joug sous l'empire de Louis le Débonnaire durant les dissensions de la famille impériale, sans qu'il paroisse qu'elles eussent été depuis remises sous son obéissance. Mais

cette domination toute étendue qu'elle étoit, se trouva trop partagée pour conserver tout son lustre, & pour se maintenir dans cette grande puissance, qui la rendoit redoutable à tous les

Europe. La France qui étoit depuis si long-

840.

*Causes de la
décadence de la
monarchie Françoisé.*

840.

temps en possession de porter la guerre jusqu'à la mer Baltique, & jusques dans la Pannonie, de faire la loi à tous ces peuples éloignés, de décider de leurs différends, de leur donner des rois & des ducs, va se trouver exposée aux insultes des nations du Nord, en être pillée & saccagée de toutes parts; effets funestes non-seulement des partages de ce grand état entre plusieurs princes, mais encore plus des dissensions continues de ces princes entr'eux, qui les occuperent autant qu'elles les affoiblirent.

*Lothaire. s'en
veut rendre le
seul maître.*

Nichardus L. 2.

Lothaire dont l'inquiétude & l'ambition faisoient depuis si long-temps le malheur des François, ne vit pas plutôt son pere mort qu'il conçut le dessein de se rendre le seul monarque de tout l'empire François. Il prétendit faire revivre le droit qu'il y avoit eu autrefois, lorsqu'il fut associé par son pere à l'empire. Et en effet, s'il étoit demeuré dans ce droit, & qu'il eût succédé à l'empire selon cette premiere disposition, le royaume d'Aquitaine qui avoit été donné à Pepin son frere, & celui de Baviere qui avoit été donné à Louis son autre frere, auroient relevé de lui en qualité de roi de France, au moins si nous en jugeons par ce qui arriva après la mort de Charlemagne: car Bernard petit-fils de ce prince se trouvant alors roi d'Italie, comme Pepin son pere l'avoit été, fit serment de fidélité & hommage de son royaume à Louis le Debonnaire, & en fut privé quelque temps après pour crime de félonie. L'Italie, la Baviere, l'Aquitaine avoient été unies au royaume de France par Charlemagne, & quand il érigea ces états en royaumes, il en fit comme des Fiefs mouvans de la couronne de France. Ses enfans auxquels il en donna l'investiture, le reconnoissoient comme leur souverain*. Ce fut aux mêmes conditions que Louis le Debonnaire en investit aussi ses trois fils. De sorte que si Lothaire avoit été roi de France selon le premier projet de son pere, il auroit eu les mêmes droits à l'égard de ses freres, que Louis avoit eus & avoit exercés à l'égard de Bernard roi d'Italie. Mais les choses avoient entierement changé d'état & de nature. Lothaire n'étoit point roi de France; c'étoit Charles qui seul avoit ce titre, parce qu'il possédoit ce qui s'appelloit proprement le royaume de France; savoir, tous les pays entre la Meuse, le Rhône, la Loire & l'Océan. Lothaire en qualité de roi d'I-

*Testament. Ca-
poli M.*

** Regum. Vas-
sali etiam filii eo-
rum.*

Vita Vala-

talie auroit plutôt relevé de la France, que la France de lui. Mais Louis le Debonnaire en lui donnant la couronne & la qualité d'empereur, l'avoit soustrait à cette dépendance; & il est hors de doute qu'il rendit aussi le royaume de Baviere indépendant de la France, pour ôter le plus qu'il pourroit tout sujet de dissention & de querelle.

840.

La prétention de Lothaire étoit donc de faire revivre la première disposition que l'empereur son pere avoit faite en sa faveur, en l'associant d'abord à l'empire, l'an huit cents dix-sept dans l'assemblée générale d'Aix-la-Chapelle. Il envoya secrètement diverses personnes par-tout l'empire François; mais principalement en France à plusieurs seigneurs, pour leur déclarer ses intentions, leur promettant d'augmenter leurs privilèges, & de leur faire de grands avantages s'ils vouloient le reconnoître pour leur souverain, & leur donna en même-temps ordre sous peine de la vie, de le venir joindre aussi-tôt qu'il auroit passé les Alpes.

Nithardus. L. 2.

Tandis qu'il tâchoit ainsi sous main de débaucher les sujets de ses frères, il tenoit en public une conduite toute différente, sur-tout à l'égard de Charles. Il envoya des ambassadeurs à ce prince qui étoit alors en Aquitaine, où il s'appliquoit à dissiper le reste des partisans du jeune Pepin. Il l'assuroit par ces ambassadeurs du desir qu'il avoit de vivre avec lui en parfaite intelligence, selon les intentions de l'empereur leur pere, comme un parrain devoit faire avec son filleul, & un frère avec son frère: mais il le prioit en même-temps de ne point pousser à bout leur commun neveu Pepin, & de cesser de le poursuivre, jusqu'à ce qu'on eût examiné les prétentions que ce jeune prince pouvoit avoir sur l'Aquitaine, & il demandoit pour cela une entrevue à Charles.

La protection qu'il donnoit à Pepin, tendoit à fortifier le parti de ce prince en Aquitaine, & à y augmenter les troubles & l'embarras de Charles: son dessein étoit de commencer par attaquer le roi de Baviere, dont il espéroit venir aisément à bout n'ayant affaire qu'à lui seul. Il ne se pressoit pas néanmoins de sortir d'Italie, & marchoit seulement vers les Alpes, voulant s'assurer de la disposition où ses émissaires auroient trouvé ou mis les esprits des François. Ayant su que ses intrigues réussissoient, il passa ces montagnes & vint par les Suiss.

Qq ij

840.

ses en Alsace, où un grand nombre de François se joignirent à lui. Il vint camper auprès de Wormes, dont Louis s'étoit emparé depuis qu'il avoit été informé de ses desseins. Ce prince avoit résolu de l'y attendre, mais ayant eu avis que les Saxons gagnés par Lothaire, se disposoient à faire des courses dans la Baviere, il étoit retourné sur ses pas pour les repousser.

Sa conduite à l'égard de ses deux freres.

La garnison de Wormes étant trop foible pour résister à l'armée de Lothaire, lui abandonna la place. Aussi-tôt il passe le Rhin résolu d'avancer le plus promptement qu'il pourroit, pour surprendre le roi de Baviere. Mais ce prince, après avoir repoussé les Saxons, retournoit déjà sur ses pas, & ils se rencontrèrent auprès de Francfort.

Ibid.

Peu s'en fallut qu'à la premiere rencontre on n'en vînt aux mains : mais auparavant on voulut s'éclaircir de part & d'autre des prétentions & des desseins que chacun avoit. Les deux princes se virent, & firent tous deux semblant d'être fort portés à entretenir la paix. Les deux armées s'éloignerent ; l'une demeura à Francfort, & l'autre se retira vers Mayence. Enfin, après diverses conférences, on convint qu'on se rendroit au même lieu l'onzieme de Novembre, pour terminer les différends par une négociation ou par une bataille rangée.

Lothaire étoit venu là moins pour combattre, que pour voir quel effet sa présence produiroit, & si les intelligences qu'il avoit dans l'armée de son frere seroient assez puissantes pour la faire passer de son côté. C'étoit-là la conduite ordinaire de ce prince artificieux ; elle lui avoit réussi contre son pere, mais elle fut sans effet en cette occasion. Son dessein, en convenant, comme il fit, d'une treve avec le roi de Baviere jusqu'au mois de Novembre, étoit encore de tomber dans cet intervalle sur Charles, & de le surprendre.

Il vient en France avec une armée.
Ibid.

Charles tenoit en ce temps-là les états d'Aquitaine à Bourges, où le jeune Pepin avoit promis de se trouver pour traiter de quelque acommodement avec lui : mais il n'y vint pas, espérant que la guerre qui étoit prête de s'allumer entre les trois freres, lui feroit inmanquablement naître des conjonctures favorables pour se mettre en possession de l'Aquitaine. Charles le comprit bien aussi, & l'appréhenda, quand on vint lui donner avis que Lothaire venoit en France à la tête d'une armée.

Pour tâcher de conjurer, ou du moins de suspendre cette tempête, il lui députa sur le champ Nithard & Adelgaire. Nithard étoit fils d'Angelbert, & de Berthe fille de Charlemagne, & par conséquent cousin-germain par sa mere de Charles, de Lothaire & de Louis. Il est aussi l'auteur des anciens mémoires que nous avons sur les différends & les dissensions de ces trois princes, & le guide le plus sûr que nous puissions suivre dans cette partie de notre histoire.

840.

Ces deux envoyés prièrent Lothaire avec beaucoup de soumission de la part de leur maître, de se souvenir des promesses & des sermens, par lesquels on avoit assuré le traité fait en présence de l'empereur leur pere pour le partage de l'état. Ils lui dirent que Charles n'auroit jamais nulle prétention sur ce qui avoit été cédé à ses freres par ce traité : mais qu'il le prioit aussi de le laisser jouir en paix de ce qui lui appartenoit : qu'il le conjuroit de prendre à son égard des sentimens de frere : que lui de son côté auroit toujours pour sa personne le respect qu'un cadet doit avoir pour son aîné, & un filleul pour son parrain, & qu'il lui seroit toujours non-seulement fidele, mais soumis en tout.

Ibid.

Lothaire reçut les envoyés avec honnêteté ; il affecta de leur marquer beaucoup de tendresse pour Charles, & leur promit de lui envoyer des ambassadeurs, pour convenir avec lui des moyens d'établir & d'entretenir entr'eux une solide paix.

Il avançoit pourtant toujours, & faisoit connoître trop clairement ses intentions par les violences qu'il exerçoit sur les frontieres, contre ceux des seigneurs François qui avoient refusé de se venir rendre à lui, leur enlevant leurs biens, & les privant de sa propre autorité, & comme s'il avoit été leur roi, des titres d'honneur qu'ils avoient reçus du défunt empereur en récompense de leurs services.

Cependant les peuples d'entre la Meuse & la Seine, qui voyoient une armée prête à fondre dans leur pays, envoyoit incessamment au roi pour le prier de venir au plutôt se mettre à leur tête, l'assurant de leur fidélité, & que pourvû qu'il se hâtât, il auroit bien-tôt une armée capable de résister à son ennemi.

Il vit bien qu'il n'y avoit point de temps à perdre ; il laissa l'impératrice sa mere à Bourges avec les troupes qu'il y avoit

840.
Ibid.

sur pié, & vint promptement suivi de peu de monde à Chierf sur la rivière d'Oise, où il reçut les seigneurs qui lui venoient de tous côtés faire offre de leur service, accompagnés de leurs vassaux, dont il composa une armée.

Comme le jeune Pepin agissoit de concert avec Lothaire, si-tôt qu'il fût le roi parti de Bourges, il assembla ce qu'il avoit de troupes & s'étant mis à leur tête, marcha de ce côté-là pour enlever l'impératrice.

Le roi sur cette nouvelle se trouva fort embarrassé, sa présence n'étant gueres moins nécessaire en Neustrie qu'en Aquitaine : mais il se fioit moins aux troupes qu'il avoit laissées à l'impératrice, qu'à celles qu'il avoit assemblées en Neustrie ; ainsi il résolut de retourner à Bourges. Avant son départ il envoya de nouveaux ambassadeurs à Lothaire, pour le prier de ne pas passer plus avant, & de s'en tenir aux anciens traités & à ses sermens. Il tint conseil de guerre avec les seigneurs de Neustrie auxquels il donna ordre de livrer bataille à Lothaire, s'il passoit la Meuse ; après quoi il se rendit sans tarder en Aquitaine.

Il ne trouve point de résistance, & marche droit à Paris.

Si-tôt qu'il y fut arrivé, il marcha droit à Pepin, qui n'ayant que de méchantes troupes, composées de vagabonds & de gens ramassés, ne tint pas devant lui : mais sur ces entrefaites, Lothaire passa la Meuse, & plusieurs seigneurs du pays d'Ardenes, gagnés par un nommé Odulfe, qui étoit partisan de ce prince, se déclarerent pour lui. A mesure qu'il avançoit, ses troupes grossissoient par la jonction de plusieurs seigneurs de Neustrie ; de sorte que les généraux de Charles n'osèrent hasarder la bataille, soit à cause que leurs troupes étoient beaucoup inférieures à celles de Lothaire, soit à cause qu'ils craignoient une trahison, & qu'il ne se fit quelque désertion durant le combat. C'est pourquoi Lothaire, sans trouver de résistance, marcha droit à Paris, où Hilduin abbé de saint Denys, qui avoit toujours été à lui, même contre les intérêts du défunt empereur, se déclara aussi pour son parti. Autant en fit Gerard comte ou gouverneur de Paris, & Pepin fils de Bernard autrefois roi d'Italie.

Progrès de Lothaire.

Ebbon évêque de Reims avoit aussi levé l'étendart pour lui dans la Champagne ; car si-tôt que ce prélat déposé l'eut su de retour en France, il sortit du lieu où il se tenoit caché, & vint

le trouver, pour le faire souvenir qu'il s'étoit sacrifié autrefois pour ses intérêts, & le prier de le rétablir dans son siège. Lothaire ne balança pas à lui donner cette marque de sa reconnaissance. Il le fit absoudre par vingt évêques dans le palais d'Ingelheim auprès de Wormes, & conduire à Reims, où ce prélat fut remis en possession de l'évêché par un édit impérial, daté du 23. de Juin, & de la première année de Lothaire régnant en France. Ce sont les termes de la souscription. Lothaire se fut bon gré d'avoir dans son parti cet esprit hardi & entreprenant, & comptoit d'autant plus sur lui, qu'il le regardoit comme l'ennemi mortel & irréconciliable de Charles & de l'impératrice auteurs de sa disgrâce. Ainsi entre la Meuse & la Seine tout plioit sous Lothaire, sans qu'il tirât l'épée.

Flodoard L. 2.
Cap. 20. Hist.
Rhem.

Profitant de ces succès, il ne fit point de difficulté de passer la Seine : mais il ne le fit qu'après avoir à son ordinaire, fait sonder les esprits, & avoir tâché secrètement d'attirer à lui plusieurs des plus considérables de la noblesse. Il y réussit aussi bien qu'entre la Meuse & la Seine : grand nombre de seigneurs se déclarèrent en sa faveur, & deux entr'autres, l'un nommé Theodart, & l'autre Eric, très-puissans dans le pays, prirent son parti, & vinrent le joindre avec de grosses troupes, après quoi il continua sa marche vers la Loire.

Nichardus, Lib. 22.

Charles consterné de ces fâcheuses nouvelles, apprit encore en même-temps, que les Bretons, ou d'eux-mêmes, ou vraisemblablement suscités par Lothaire & par Pepin, avoient pris les armes pour entrer sur les terres de France. Dans cet embarras il assembla tous les seigneurs qui le suivoient & les principaux officiers de son armée, pour prendre leur avis. Ils le dirent d'une manière qui dut lui être bien agréable; qu'il falloit aller à l'ennemi; qu'ils suppléeroient par leur courage à leur petit nombre, & qu'ils vouloient tous mourir les armes à la main, pour le venger des traîtres qui l'avoient abandonné.

Le roi après leur avoir marqué combien il étoit sensible à des sentimens si généreux, & les avoir assurés de la résolution où il étoit, de périr avec eux lui-même, marcha à leur tête au-devant de Lothaire, & vint se camper sous Orléans, à six lieues du camp ennemi. Là Lothaire lui envoya des ambassadeurs sous prétexte de traiter de paix, mais en effet à dessein de lui débaucher le reste de son armée. Il n'en put venir à bout.

840.

car les bonnes qualités que les gens de guerre remarquoient tous les jours dans ce jeune prince, les lui avoient fortement attachés.

Il fait des propositions fort dures à Charles qui les accepte.

*Ibid.
ad an. 841.*

Charles toutefois après y avoir bien pensé, crut que dans le désordre de ses affaires, une paix quelque défavantageuse qu'elle pût être, étoit préférable à une guerre qui l'alloit accabler. De sorte qu'il ne rejetta point les dures propositions de Lothaire, & les fit agréer aux seigneurs de son armée. Elles se réduisoient à celles-ci. Que Charles demeureroit en possession de l'Aquitaine & du Languedoc; que Lothaire lui céderoit la Provence, & qu'il auroit de plus dix comtés entre la Loire & la Seine, que tout le reste seroit cédé à Lothaire; qu'on tiendrait au mois de May suivant une assemblée à Attigni, où les deux princes se trouveroient, afin de régler toutes choses à l'avantage de l'état, & pour établir une paix constante; qu'enfin durant ce temps-là Lothaire laisseroit régner son frere sans l'inquiéter, & sans solliciter ses sujets à la révolte contre lui, & qu'il ne feroit point non plus la guerre au roi de Baviere. Ces conditions furent faites par les deux rois & par les principaux de leur parti; & ceux du parti de Charles déclarerent que si l'on violoit ce Traité en un seul article, ils se tiendroient dès-là entierement quittes de leurs sermens.

Ils n'en furent pas long-temps embarrassés; car avant que de sortir de la maison où se tint la conférence, Lothaire fit ce qu'il put pour gagner quelques-uns de ceux qui y avoient assisté au nom de Charles. Il envoya dès le lendemain des gens dans les provinces qu'il cédoit à son frere, pour les détourner de se soumettre à lui, & continua ses hostilités & ses intrigues contre le roi de Baviere.

Charles travaille à fortifier son parti.

*Ibid.
ad an. 841.*

L'application de Charles pendant cette espece de trêve, fut à s'assurer de la fidélité des seigneurs de son état. Plusieurs vinrent de la partie du royaume de Bourgogne qui lui appartenoit, lui faire avec empressement offre de leurs services; & il les reçut à Orléans. Il y avoit déjà long-temps qu'il travailloit à enlever au jeune Pepin, un seigneur dont l'habileté soutenoit presque seule le parti de ce prince. C'étoit Bernard duc de Septimanie ou Languedoc, homme qui depuis long-temps avoit été de toutes les intrigues de la cour dans le temps des révolutions de l'état, élevé par sa naissance & par son mérite

aux

aux plus considérables emplois de l'empire, à la tête de tout pendant un temps sous le feu empereur, ensuite renversé par ses ennemis, négligé par l'impératrice, qui lui avoit des obligations extrêmes, engagé par ce mépris dans le parti des enfans contre le pere, dépouillé de ses gouvernemens, & puis rétabli. Etant encore alors gouverneur de Languedoc, il étoit à portée de détruire ou de fomenter le parti du jeune Pepin en Aquitaine, & il résolut de l'appuyer tant par haine contre l'impératrice, que pour être chef de son parti.

841.

Il avoit promis à Charles de se rendre à Nevers, pour prendre des mesures avec lui : mais il manqua au rendez-vous. L'excuse qu'il en apporta, fut que Pepin & lui s'étoient fait serment l'un à l'autre de ne traiter avec le roi que conjointement : il ajouta dans sa lettre, qu'il lui promettoit de se rendre dans peu à Bourges, & que de deux choses l'une, ou bien qu'il engageroit Pepin à venir avec lui, ou bien qu'il retireroit la parole qu'il lui avoit donnée. Le roi se rendit à Bourges au jour marqué : Bernard y vint, mais sans y amener Pepin, ni sans avoir rompu avec lui, comme il l'avoit promis : de quoi Charles étant fort choqué, & voyant ce qu'il avoit à craindre de cet esprit artificieux, il résolut de le faire arrêter à Bourges. Bernard en fut averti, quoique tard, & s'évada dans le moment qu'on l'investissoit pour le prendre avec tous ses gens, dont plusieurs furent tués. Toutefois peu de temps après il revint de lui-même ; le roi le reçut bien, & lui fit même des graces, & pour lui marquer sa confiance, il le chargea de traiter de sa part avec Pepin.

Ibid.

Du Berri le roi alla au Mans, où le comte Lambert, gouverneur de la frontiere de Bretagne, vint lui promettre de ne jamais abandonner ses interêts. De-là il envoya à Nomenoi duc de Bretagne (il me semble que c'est-là la premiere fois que l'on donne dans notre histoire le titre de duc au prince des Bretons). Charles vouloit savoir la disposition de ce prince. Le duc lui promit d'être tout à lui, & de lui rendre pour la Bretagne tous les hommages qui lui étoient dûs en qualité de roi de France.

Le roi s'assûra ainsi, autant qu'il le put alors, de la fidélité de ceux dont le crédit & l'autorité pouvoient lui être ou plus utiles, ou plus à craindre. Il pensa aux mesures qu'il avoit à

841.

prendre pour la conférence d'Attigni, dont le temps approchoit. Il résolut avec son conseil, quoi qu'il pût arriver, de s'y rendre, afin de mettre Lothaire entièrement dans son tort. Mais en même-temps il jugea à propos pour sa sûreté de ne pas s'engager au-delà de la Seine, sans avoir une bonne armée.

Il avoit encore un autre dessein. Ses intérêts étoient devenus communs avec ceux du roi de Baviere, par l'ambition démesurée de Lothaire, qui faisoit ouvertement tous ses efforts pour les dépouiller & les perdre tous deux. Lothaire qui s'étoit rendu maître des pays d'entre la Seine & la Meuse, empêchoit ces deux princes d'avoir aucun commerce l'un avec l'autre : mais Charles passant la Seine avec une armée, sous prétexte de la conférence d'Attigni, ne désespéroit pas de se pouvoir joindre au roi de Baviere, qui devoit de son côté s'avancer pour faciliter cette jonction.

Il assemble ses troupes.

Charles dans cette vue assemble ses troupes, & prit les devans vers la Seine avec un assez grand corps. Il laissa l'impératrice pour recevoir les autres troupes d'Aquitaine, & celles qui lui venoient de Bourgogne, afin qu'elle les lui envoyât sitôt qu'elles se feroient jointes.

C'étoit bien l'intention de Lothaire de tenir la conférence d'Attigni, & d'y engager Charles : mais il vouloit y être le plus fort, & ne prétendoit pas que ce prince passât la Seine avec de si grandes forces. Il avoit posté beaucoup de troupes le long de cette riviere, avec ordre d'en permettre le passage à Charles & aux seigneurs de sa suite, mais non pas à son armée.

Quand Charles arriva sur le bord de la Seine, plusieurs lieues au-dessus de Paris, il en trouva le rivage opposé tout couvert de troupes, & de plus les eaux extrêmement enflées. On avoit par-tout brisé ou coulé à fond tous les bateaux, & Gerard gouverneur de Paris avoit fait rompre tous les ponts. Cela s'étoit fait avec beaucoup de promptitude, dès qu'on eut su l'approche de Charles.

Ce prince attentif à tous les moyens de faire réussir son entreprise, quelque difficile qu'elle parût, profita d'un avis que lui donnerent des marchands ; ce fut de marcher vers Rouen, où il y avoit moins de troupes ; parce que la riviere étant là fort large, on n'avoit pas cru qu'il entreprit de la passer si bas.

Ils l'avoient assuré que quantité de vaisseaux marchands étoient sur le point d'entrer dans la Seine, & que dès qu'ils y seroient entrés, ils monteroient jusqu'à Rouen à la faveur de la marée; que s'il se trouvoit alors vis-à-vis de Rouen, il lui seroit facile de se saisir de ces vaisseaux pour faire passer ses troupes.

841.

Ce conseil fut suivi. Charles marcha à grandes journées vers Rouen, & y trouva en effet les vaisseaux marchands qui ne faisoient que d'arriver, & qui étoient à l'ancre dans le milieu & aux bords de la rivière. Il se saisit de vingt-huit de ces vaisseaux & les remplit de soldats : mais avant que de tenter le passage, il envoya à l'autre bord publier une amnistie pour tous ceux qui voudroient favoriser sa descente, avec de grandes menaces à quiconque oseroit s'y opposer.

Cette publication fit peu d'effet, & les milices du pays parurent sur le bord rangées en bataille, pour disputer la descente. Charles ne laissa pas de faire avancer ses vaisseaux. Il fit élever sur la proue des premiers une grande croix, pour faire ressouvenir ces milices rebelles du serment de fidélité qu'ils lui avoient fait peu de temps auparavant, en tenant les mains sur la croix, & lui-même se fit voir à la tête de cette flotte. Ce spectacle fit impression sur les esprits, & la fermeté & l'allégresse que les troupes de Charles faisoient paroître, étonnerent les milices. Si-tôt qu'elles virent les chaloupes pleines de soldats approcher du rivage, elles lâcherent le pié, & les laisserent descendre sans aucune résistance.

*Il passe la Seine
près de Rouen, &
prend la route de
Paris.*

Charles sans les poursuivre, mit son infanterie à terre, & se hâta de faire passer sa cavalerie. Il prit aussi-tôt après la route de Paris : il rendit grâces à Dieu de ces heureux commencemens dans les églises de saint Denys & de saint Germain ; ayant appris en cet endroit-là, que les comtes Arnoul & Gerard avoient joint leurs troupes, pour tâcher de couper le comte Warin, qui lui en amenoit de Bourgogne, il marcha toute la nuit, & arriva au point du jour au lieu où la petite rivière de Loing se jette dans la Seine vers Melun, & il y joignit le comte Warin. Ils allèrent ensemble à Sens, qui leur ouvrit ses portes. De-là il partit la nuit, pour aller surprendre le camp du comte Gerard, qui étoit campé dans la forêt d'Otte. Il avoit tellement disposé la marche de ses troupes, qu'il ne pouvoit pas lui échapper, pour peu qu'il différât à se retirer : mais

Nithardus L. 23

841.

Gerard ayant été averti par ses espions, se sauva promptement & en désordre. Charles fit tout ce voyage pendant le carême, & voyant ses troupes fort fatiguées, il les fit reposer autour de Troyes, où il passa les fêtes de Pâques.

Ibid.

Il lui arriva là une chose qui produisit un heureux effet sur l'esprit du peuple, à qui le hasard paroît aisément un prodige. C'étoit la coutume que les rois dans ces grandes fêtes parussent à l'église avec leurs ornemens royaux, la couronne sur la tête, le sceptre à la main, & revêtus du manteau royal. Charles n'avoit pris avec lui que peu de bagage, pour marcher avec moins d'embaras, & n'avoit que ses habits de campagne. Le Samedi-Saint, comme il sortoit du bain, on lui apprit l'arrivée de ceux qui lui apportoit sa couronne & ses autres habits de cérémonie, & qui malgré les dangers des chemins remplis de voleurs & d'ennemis, étoient heureusement arrivés si à propos & si juste pour la Fête. L'armée regarda cela comme un bon augure, qui marquoit que l'intention du Ciel étoit que ce prince portât la couronne, & régnât dans la Neustrie malgré tous les efforts de ses ennemis.

*Cette nouvelle
attire Lothaire de
ce côté-là.
Ibid.*

Tandis que Charles passoit la Seine, & s'avançoit dans la Neustrie, Lothaire qui avoit trop compté sur l'impossibilité du passage, étoit occupé en Germanie contre le roi de Baviere. Il avoit passé le Rhin avec une armée nombreuse, précédé, selon sa coutume, de ses émissaires secrets dont il se servoit si utilement pour épouvanter, ou pour attirer les peuples. La terreur répandue par leur moyen, & les promesses dont ils corrompirent quelques officiers de l'armée de Louis, eurent leur effet. Une partie des troupes de Louis déserta pour passer du côté de Lothaire, & le reste effrayé l'abandonna pour s'enfuir en Baviere, où il fut obligé de se retirer lui-même. Mais il ne fut pas poursuivi par Lothaire, que la nouvelle du passage de la Seine par l'armée de Charles, attira de ce côté-là.

Lothaire laissa sur le Rhin des troupes sous la conduite d'Adelbert, comte de Metz & duc d'Austrasie, auquel il se fioit beaucoup, comme à un homme des plus prudens de ce temps-là, & qui outre cela avoit pour quelques querelles particulières, une haine irréconciliable contre Louis. Il lui recommanda sur-tout d'empêcher que ce prince ne passât le Rhin pour se venir joindre à Charles, & aussi-tôt il prit sa route vers Aix-la-Chapelle.

Il envoya delà des ambassadeurs à Charles , pour se plaindre de ce qu'il étoit entré en ennemi dans la Neustrie , après la lui avoir cédée l'année d'auparavant par un traité solennel , & pour le prier de ne pas avancer davantage , à moins qu'il ne fut résolu à rompre entièrement avec lui.

841.

Charles reçut avec beaucoup d'honnêteté les ambassadeurs de Lothaire , & après avoir entendu leurs plaintes , il leur fit les siennes sur la conduite de leur maître , qui avoit voilé le traité en tous ses articles , en continuant de lui débaucher ses sujets , en exerçant toutes sortes de violences contre ceux qu'il n'avoit pû détourner de leur devoir , & en faisant la guerre au roi de Bavière. Il leur dit cependant que malgré toutes ces infractions , il n'avoit rien plus à cœur que la paix ; qu'il alloit à Attigni , ainsi qu'on en étoit convenu , pour y contribuer de tout son pouvoir , bien résolu néanmoins avec le secours & par le conseil de ses bons sujets , de bien défendre ses droits , même par la voie des armes , si on entreprenoit d'y donner quelque atteinte. Il se rendit en effet à Attigni deux jours avant celui dont on étoit convenu.

*Charles se rend
à la conférence
d'Attigni.*

Ibid.

Lothaire ne se pressa pas d'y venir. Charles y recevoit tous les jours des envoyés de sa part qui venoient faire de nouvelles plaintes , & demander certains préliminaires qu'il prévoyoit bien qu'on ne lui accorderoit pas , tâchant de gagner du temps pour grossir son armée , & se mettre en état de résister à celle de son ennemi.

Sur ces entrefaites arriverent des envoyés du roi de Bavière , qui venoient offrir à Charles du secours contre Lothaire. Il les renvoya , en les priant de dire à leur maître , qu'il ne pouvoit lui faire d'offre qui pût lui être plus agréable & plus utile dans la conjoncture présente , & que le plutôt que ce secours pourroit le joindre , ce seroit le mieux pour leurs intérêts communs.

*Il accepte le
secours du roi de
Bavière.*

Après que Charles eut attendu en vain plusieurs jours Lothaire à Attigni , il tint conseil , pour se résoudre sur le parti qu'il devoit prendre. L'impératrice lui amenoit d'Aquitaine de nouvelles troupes , & elle avoit pour arriver jusqu'à lui , un grand pays à passer , où elle pouvoit être attaquée par les partisans de Lothaire. Plusieurs étoient d'avis que Charles partît d'Attigni pour aller au-devant d'elle , & assurer sa marche.

841.

D'autres étoient d'un avis contraire, & disoient que si on voyoit rebrousser chemin au roi, Lothaire profiteroit de cette démarche, & ne manqueroit pas de répandre par-tout le bruit, qu'il fuyoit; que dans l'ébranlement & dans l'incertitude où paroissent les peuples, cette opinion feroit un très-méchant effet; qu'il valoit mieux marcher droit à Lothaire, pour lui présenter la bataille, ou du moins l'attendre encore quelque-temps à Attigni.

Il reçoit les troupes d'Aquitaine.
Ibid.

Le premier avis prévalut, & l'on s'avança jusqu'à (a) Châlons-sur-Saône, où le roi reçut sa mere avec les troupes d'Aquitaine. On vint là lui apprendre une heureuse nouvelle. C'étoit que le roi de Baviere avoit défait à plate couture Adelbert duc d'Austrasie, qui lui avoit voulu disputer le passage du Rhin: que ce prince avoit passé cette riviere, & qu'il s'avançoit à grandes journées pour le venir joindre. La chose s'étant répandue dans le camp, y causa une joie & une ardeur extrême, & il fut résolu sur le champ d'aller au-devant du roi de Baviere.

Autant que cette nouvelle fit de plaisir à Charles, autant donna-t-elle d'inquiétude à Lothaire, qui la cacha aussi long-temps qu'il le put, & ne manqua pas, comme on l'avoit prévu, de faire publier par-tout que Charles avoit pris la fuite; il le suivit sur la route de Châlons, résolu, disoit-il, de ne le pas laisser échapper, & de le défaire dans sa retraite. Ce faux bruit grossit son parti, & arrêta grand nombre de ceux qui pensoient à le quitter.

Une marche que fit Charles du côté que Lothaire venoit à lui, ne laissa pas long-temps les peuples de Neustrie dans l'erreur. Son dessein étoit de le combattre, s'il osoit l'attendre, ou de passer outre vers l'Alsace, pour aller au-devant du roi de Baviere, si Lothaire ne vouloit pas accepter le combat. Les deux armées se trouverent fort proche l'une de l'autre sur le chemin de Châlons vers l'Alsace. Les deux camps étoient de très-difficile accès, à cause des marécages dont ils étoient entourés. Mais Charles offrit à Lothaire de sortir du sien, & de décider leurs différends par une bataille rangée,

(a) M. l'abbé le Bœuf a publié une dissertation sur la bataille de Fontenai, dans laquelle il prouve que ce fut à

Châlons sur Marne, & non pas à Châlons sur Saône.

Lothaire ne refusa pas absolument l'offre qu'on lui faisoit : mais il persuada aux siens de laisser passer deux jours pour faire reposer la cavalerie fatiguée par de longues marches, tâchant toujours d'amuser son ennemi par diverses propositions, & par des conférences qui n'aboutissoient à rien. Dans cet intervalle le roi de Baviere arriva, & la jonction des deux armées se fit à la vûe de Lothaire, sans qu'il pût l'empêcher. Charles & le roi de Baviere conférèrent ensemble dès le même jour, & puis encore le lendemain, sur ce qu'ils avoient à faire, pour se soutenir contre les ambitieux desseins de leur frere, & lui députerent ensuite quelques évêques & quelques seigneurs, pour le prier de leur part : premierement, de s'en tenir au partage que l'empereur leur pere avoit fait de ses états entr'eux, que lui-même avoit agréé, & qu'il avoit confirmé par tant de sermens solennels : secondement, de leur accorder la paix ; & enfin de taxer lui-même les sommes qu'il souhaiteroit qu'on lui payât, pour le dédommager des frais qu'il avoit faits pour cette guerre, & dont on vouloit bien lui tenir compte : mais Lothaire reçut mal ces envoyés, & rejetta leurs propositions.

Cependant la jonction des deux princes, devenus par-là plus forts que lui, l'obligeoit à éviter le combat, jusqu'à ce qu'il eût reçu le secours que le jeune Pepin lui amenoit d'Aquitaine, & qui n'étoit pas loin. Pour s'en approcher il décampa & marcha vers Auxerre. Les deux rois le suivirent, quoique leurs troupes fussent très-fatiguées, & que leur cavalerie fût en très-mauvais état : mais ils étoient résolus de finir l'affaire, quoi qu'il leur en coûtât. La promptitude avec laquelle ils marcherent, surprit Lothaire, qui ne se trouvant pas campé dans un poste assez avantageux, appréhenda d'y être attaqué, & s'éloigna de trois lieues du camp ennemi & de la ville d'Auxerre, mettant entre lui & ses freres un bois & un marais.

Dans cette situation des deux camps, il étoit impossible d'en venir à une bataille, sans que ceux qui entreprendroient de passer le bois & le marais ne s'exposassent à un danger visible de se faire battre en les passant. C'est pourquoi dès le point du jour suivant, les deux rois envoyèrent à Lothaire, pour lui dire que s'il ne vouloit point faire la paix aux conditions proposées, & s'il s'obstinoit à vouloir, comme il le leur avoit té-

841.

Sen armée & celle de Louis de Baviere se joignent.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

831.

moigné, que le sort des armes décidât de leur droit, il falloit terminer au plutôt leur différend par le combat; qu'ils ne pouvoient prudemment & dans les regles de la guerre, aller à lui: mais qu'ils lui offroient de le laisser venir à eux, & passer le bois & le marais sans l'attaquer, afin qu'il pût choisir tel champ de bataille qu'il jugeroit à propos; que s'il ne le vouloit pas, il leur permit à eux-mêmes de passer, qu'ils ne lui demandoient pour assurance que son serment, & qu'il s'écartât de quelque distance.

Il ne répondit autre chose aux envoyés, sinon qu'il les feroit suivre incontinent par les siens, qui porteroient sa résolution aux deux rois: mais au lieu de répondre, il décampa, & alla se poster en un lieu nommé Fontenai Bourg de l'Auxerrois, ayant toujours en vûe de se faciliter la jonction des troupes du jeune Pepin.

Nichardus L. 2.
ad an. 842.

Les deux rois n'eurent pas plutôt fû ce mouvement, qu'eux-mêmes marcherent, & vinrent se camper en un lieu que notre ancienne histoire appelle en Latin *Tauriacus*, (a) tout proche de Fontenai. Les deux camps étoient si près l'un de l'autre, que le lendemain jour qui fut pris pour le combat, les uns & les autres convinrent de s'éloigner un peu pour pouvoir ranger plus commodément leurs armées.

Les deux rois
envoyent faire des
propositions de
paix à Lothaire,
qui sont sans effet.

Tout étoit prêt pour la bataille, lorsque Charles & Louis envoyerent encore faire des propositions de paix à Lothaire. D'abord on lui fit celle qui lui avoit déjà été faite, de se contenter qu'on le dédommageât des frais de la guerre: mais il la rejetta. On lui en fit une seconde, qui fut que Charles lui céderoit quelques places & quelques territoires vers la forêt Charbonniere, qui faisoit une partie de la forêt d'Ardenne du côté de la Neustrie, & que Louis de Baviere lui abandonneroit quelques villes & quelques pays au-delà du Rhin. Il refusa encore cette condition. Enfin, on lui proposa de faire un nouveau partage, & qu'on laisseroit à son choix, de prendre la part qui lui agréeroit le plus.

Sur cette proposition Lothaire répondit qu'elle méritoit qu'on l'examinât, & demanda quelques jours pour y penser. Son dessein étoit toujours de gagner du temps, pour donner le loisir au jeune Pepin d'arriver avec ses troupes. Les deux

(a) C'est le bourg de Tiers, situé à sept lieues d'Auxerre.

rois toutefois qui souhaitoient la paix avec passion, lui accorderent un délai de trois jours, & la treve fut jurée.

841.

Pepin dans cet intervalle arriva au camp de Lothaire, qui ayant par-là tout ce qu'il prétendoit, rendit réponse aux deux rois, mais seulement en termes généraux; savoir que portant la qualité d'empereur, il devoit avoir comme ses prédécesseurs, de quoi la soutenir, & une puissance proportionnée à ce grand titre. Les deux princes demanderent aux envoyés, s'ils n'avoient rien de plus précis à leur dire de la part de leur maître, & s'il acceptoit ou rejettoit la proposition du nouveau partage. Ils répondirent qu'ils n'avoient rien à ajouter à ce qu'ils venoient de dire. Les deux rois les renvoyèrent, & leur ordonnerent de dire à Lothaire, que s'il n'acceptoit dans le lendemain quelqu'une des propositions d'accommodement qu'on lui avoit faites, ils s'en rapporteroient au jugement de Dieu, qui leur feroit justice, comme ils l'espéroient, & que l'empereur lui rendroit compte du sang qui se répandroit dans une bataille, qu'ils avoient tâché d'empêcher par toutes sortes de moyens.

Ibid.

Le lendemain dès la pointe du jour, les deux rois avec environ la troisieme partie de leur armée, se faisirent d'une éminence voisine du camp de Lothaire, où ils se mirent en bataille: le reste des troupes les suivit & furent rangées à droite & à gauche, faisant un très-grand front vis-à-vis du camp de Lothaire, & en cette situation ils attendirent pendant une heure sa dernière réponse. Mais au lieu de répondre, il rangea aussi ses troupes en bataille, & s'étant mis à la tête du corps opposé à celui du roi de Baviere posté en un lieu nommé Brittas, il s'avança avec beaucoup de résolution pour le charger. Le roi de Baviere lui épargna la moitié du chemin, & les troupes se choquerent en cet endroit d'une maniere furieuse.

*Bataille de Fontenai.**Ibid.*

Charles avoit son poste en un lieu nommé Fagit, aujourd'hui Fay, où pour ne pas perdre l'avantage du terrain, il attendit de pied ferme l'ennemi, qui vint pour l'enfoncer. Le jeune Pepin son concurrent pour le royaume d'Aquitaine, étoit à la tête de cette troupe. Charles la reçut avec tant de fermeté, qu'il la mit en désordre, & la repoussa avec un grand carnage.

La troisieme partie de l'armée des deux rois étoit commandée

Tome II. Partie II.

Sf

841.

dée par le général Adelard, qui soutint aussi très-vigoureu-
ment le choc en un lieu nommé Solennat.

Lib. 2.

(a) On combattoit par-tout avec une extrême opiniâtreté, & par-tout le succès étoit douteux. Il n'y avoit que Charles qui conservoit son premier avantage, poussant toujours les ennemis : mais il n'étoit pas encore assez supérieur, pour envoyer de ses troupes au secours du roi de Baviere ou d'Adelard. Celui-ci se trouvoit très-pressé & sur le point d'être mis en déroute, si Nithard, auteur de l'histoire de cette guerre, qui avoit du commandement dans cette armée, n'eût soutenu à propos quelques escadrons déjà ébranlés, & rétabli le combat, en arrêtant l'ennemi. Mais c'étoit au poste de Britas où combattoient Lothaire & le roi de Baviere que se faisoient de part & d'autre les plus grands efforts.

Chronic. Ade-
mari.

Après plusieurs heures d'un sanglant combat, soutenu sans reculer des deux côtés avec une bravoure & une opiniâtreté surprenante, enfin Lothaire faisant un nouvel effort, renversa quelques escadrons du roi de Baviere, & les ayant dissipés, continuoît d'enfoncer tout ce qu'il avoit devant lui; de sorte que Louis pendant quelques momens se crut entièrement perdu. Mais le duc Warin qui commandoit les milices de Provence & de Toulouse, leur ayant fait faire un mouvement fort à propos, qui lui donna lieu de prendre en flanc Lothaire, il le chargea si rudement, qu'il l'arrêta & le rompit. Les troupes de Baviere reprirent cœur, & Charles ayant entièrement défait le jeune Pepin, vint pour envelopper les troupes de Lothaire, qui commencerent à fuir de toutes parts.

Ces deux prin-
ces remportent
une victoire com-
plete.

Chronique de
la bibliothèque de
M. de Mesmes.
Vide Sirmond
in Notis ad Capi-
tula Caroli Calvi.

Les troupes opposées à celles du duc Adelard, dès qu'elles virent de loin la déroute de leur parti, jetterent leurs armes pour demander quartier, ou pour s'enfuir avec plus de vitesse. Ainsi le champ de bataille & la victoire complete demurerent aux deux rois. Le comte Warin, qui dans nos histoires est appelé tantôt comte, tantôt duc, tantôt marquis, selon les divers emplois qu'il eut sous ce regne & sous le précédent, eut la plus grande part à la victoire.

Dans la premiere ardeur de la poursuite il se fit un grand

(a) Cette bataille, suivant la chronologie du pere Pagi & du pere le Cointe, adoptée par les auteurs de l'histoire de Languedoc T. 1. p. 530. se donna le Sa-
medi 25 Juin de l'an 841. & non pas en 842. comme le pere Daniel l'avoit marqué.

carnage des ennemis : mais les deux rois par un mouvement de générosité chrétienne & de tendresse pour leur patrie , sentimens rares dans les guerres civiles , firent sonner la retraite , & commanderent aux soldats de faire quartier par-tout à ceux qui le demanderoient. Lothaire gagna en fuyant Aix-là-Chapelle , où il arriva , suivi de fort peu de ses gens.

841.

Cette bataille se donna le vingt-cinquième de Juin de l'an 841. & fut infiniment sanglante pour les vaincus & pour les vainqueurs : mais je ne trouve point dans les auteurs contemporains ce que d'autres plus récents ont écrit , qu'il y avoit péri cent mille hommes. Selon les anciennes coutumes de Champagne , le ventre , c'est-à-dire , la mere , ennoblit les enfans , quoique le pere soit roturier , & l'on prétend que cette coutume a tiré son origine de cette bataille , où il périt tant de noblesse de cette province , qu'il n'en restoit presque plus pour perpétuer les familles nobles , & que ce fut pour y suppléer & remplir le corps de la noblesse , que ce privilege fut accordé aux femmes nobles. Cette tradition & ce privilege , duquel tous les Jurisconsultes ne conviennent pas , servent au moins à confirmer qu'il se fit en cette occasion un horrible carnage. George évêque de Ravenne , que le pape Gregoire IV. avoit envoyé en France , pour tâcher de faire la paix entre tous ces princes , s'étant trouvé dans le camp de Lothaire , y fut pris , ou plutôt il fut délivré d'une espece de captivité où Lothaire l'avoit retenu , sans vouloir lui permettre d'aller trouver les deux rois : ces princes le traiterent avec beaucoup d'honnêteté , mais sans accepter sa médiation , qui n'étoit plus de saison après une telle victoire.

Nichardus L. 2.
ad an. 842.

Les deux princes , persuadés qu'ils étoient , que c'étoit de Dieu seul qu'ils la tenoient , continuerent d'en user d'une manière très-chrétienne. Ils ordonnerent qu'on enterrât avec les cérémonies de l'église tous les corps , soit de leurs soldats , soit des ennemis ; que l'on pansât avec beaucoup de soin les blessés de l'un & de l'autre parti , & firent publier une amnistie pour tous ceux de leurs sujets qui voudroient rentrer dans leur devoir. Ils assemblerent même les évêques , & se soumirent à leur jugement , pour savoir par leur bouche , comme par l'oracle de Dieu , si ni eux , ni leur conseil , ni leurs soldats n'étoient point coupables devant la divine majesté , du sang ré-

*Ils font publier
une amnistie , &
assemblent les évê-
ques.
Ibid.*

841.

pandu dans cette bataille. Les évêques répondirent que la justice de leur cause, & tous les efforts qu'ils avoient faits pour n'en pas venir à cette extrémité, les disculpoient parfaitement; qu'il falloit seulement que chacun sondât son cœur, pour voir si la colere, la haine, la vaine gloire n'étoient point entrées dans le motif de leur guerre & des actions qu'ils avoient faites dans la bataille, & qu'en ce cas il falloit avoir recours à la confession secrete de leurs péchés, pour en avoir l'absolution. Enfin, on intima un jeûne de trois jours pour le repos des ames de ceux qui étoient morts dans le combat.

Les Normans entrent en France, & y font d'horribles ravages.

On devoit bien s'attendre que les ennemis de la France se prévaudroient de tous ces désordres. Nomenoi duc de Bretagne, un des plus habiles princes qui aient gouverné cette principauté, prenoit dès-lors des mesures pour secouer le joug de la France, & se mettoit en état de se faire craindre ou rechercher des deux partis. Mais les Normans, quoique beaucoup plus éloignés que les Bretons, étoient bien plus à appréhender pour la France. Ils y avoient déjà fait les années passées diverses courses: mais ils commencerent dès celle-ci, ces horribles ravages, par lesquels ils la désolèrent si souvent depuis.

Ils pillent Rouen & tous les pays des environs. Annales Bertiniani.

Ils entrèrent par l'embouchure de la Seine, & poussés par la marée, ils osèrent monter jusqu'à Rouen, surprirent cette ville, la pillèrent aussi-bien que tous les monasteres & tout le pays des environs, & après avoir chargé leur flotte d'un butin infini, s'en retournerent sans être attaqués ou poursuivis.

Nithardus. L. 3.

Les trois souverains François étoient trop éloignés de ce pays-là pour le secourir. L'empereur Lothaire après la bataille de Fontenai, s'étoit retiré à Aix-la-Chapelle. Le roi de Baviere avoit repassé le Rhin, & Charles étoit allé en Aquitaine, pour y dissiper les restes du parti du jeune Pepin. Il auroit peut-être mieux fait de s'assurer des peuples de Neustrie, qui n'auroient pas balancé à se donner à lui, s'ils l'avoient vû à la tête d'une armée victorieuse: mais ce qui le détermina à aller en Aquitaine, fut le duc Bernard, qui continuoît toujours à garder une espece de neutralité entre les deux partis, pour se donner à celui qui auroit le dessus.

Ce duc s'étoit avancé avec les troupes de son duché de

Languedoc jusqu'à trois lieues de Fontenai, sans avoir voulu se joindre ni au jeune Pepin, ni à Charles. Il les laissa se battre ; & si-tôt qu'il eut appris la défaite de Pepin & de Lothaire, il envoya son fils Guillaume à Charles, pour le complimenter sur sa victoire. Après ce compliment, Guillaume le pria de vouloir bien lui assurer la possession de certaines terres que son pere possédoit en bourgogne : & tenoit *en bénéfice* de ce prince ; promettant qu'à cette condition tous deux se donneroient à lui, & que son pere feroit en sorte que Pepin renoncât à ses prétentions sur l'Aquitaine.

Charles accepta sans hésiter cette offre, accorda à Guillaume tout ce qu'il lui demanda, & sur l'assurance que Bernard lui donna de travailler efficacement à l'entière soumission de l'Aquitaine, il marcha vers la Loire avec l'impératrice sa mere, & donna ordre au duc Adelfard de parcourir la Neustrie, & d'y ménager les esprits des seigneurs & des peuples en sa faveur.

Cependant ses troupes, sans sa permission, soit par impuissance de subsister, soit pour se remettre des fatigues d'une campagne qui avoit été très-rude, se séparèrent pour la plupart ; de sorte qu'il passa la Loire avec fort peu de monde. Pepin qui par l'avis de Bernard devoit venir trouver le roi pour traiter avec lui, ayant su qu'il étoit entré en Aquitaine avec si peu de forces, éluda sous divers prétextes, les propositions qu'on lui fit de sa part, & refusa la conférence ; & ainsi le voyage d'Aquitaine aboutit seulement à détacher quelques seigneurs du parti de Pepin, mais non pas à le ruiner entièrement.

D'autre part, Lothaire par ses artifices ordinaires tint en suspens les esprits des peuples de Neustrie, d'ailleurs assez portés pour Charles. Il fit répandre comme une nouvelle constante, que Charles avoit été tué à la bataille de Fontenai, & le roi de Baviere d'angereusement blessé : & lorsqu'Adelfard se fut avancé jusqu'à Chiersi sur l'Oise avec quelques troupes, il y trouva les esprits si prévenus de ces faux bruits, qu'on ne vouloit pas seulement l'écouter. Plusieurs lui écrivoient ou lui disoient, que s'ils étoient assurés que Charles fût vivant, ils se déclareroient sans tarder pour lui : mais que dans l'incertitude où ils étoient là-dessus, ce seroit une grande

Lothaire tâche de se rétablir par ses artifices.

Ibid.

842.

pour amuser Lothaire, que pour autre dessein, que ce prince en usoit ainsi ; & la suite de sa vie nous fera voir qu'il ne fut ni gueres moins habile, ni gueres moins artificieux, que son frere aîné.

Nithardus Lib. 3.

Comme Lothaire ne faisoit que des réponses générales à ces propositions, Charles se retira à Paris avec ses troupes. Il y avoit convoqué une diete de tous les seigneurs ses vassaux, & le roi de Baviere devoit aussi s'y rendre, supposé que Lothaire cessât de l'inquiéter du côté du Rhin.

Lothaire s'avance jusqu'à saint Denys.

Lothaire suivit Charles, & résolut de porter à son tour la guerre au-delà de la Seine, avec son armée composée de François Austrasiens, de Saxons, d'Allemands & de Thuringiens, qui faisoient par-tout des désordres effroyables. Il s'avança jusqu'à S. Denys où il se saisit d'environ vingt bateaux, avec lesquels il faisoit mine de vouloir forcer le passage de la riviere.

Ibid.

Charles prit tous les moyens possibles pour empêcher ce passage. Il laissa une forte garnison dans Paris. Il en mit aussi une nombreuse à Melun, posta des troupes à tous les gués de la Seine qui étoit alors fort basse ; il alla avec son armée camper à S. Clou, pour être à portée de secourir toutes les troupes qu'il avoit laissées à la garde des gués, & il convint avec les commandans de tous ces postes, de certains signaux qui devoient venir jusqu'à lui, de corps de garde en corps de garde, toutes les fois que les ennemis voudroient tenter le passage. Ses inquiétudes furent beaucoup diminuées par les pluies qui survinrent avec une telle abondance, que la Seine s'enfla tout d'un coup, & ne se trouva presque plus guéable en aucun endroit.

Lothaire voyant par-là tous ses projets évanouis, envoya faire à son tour des propositions de paix, qui étoient qu'outre les pays d'au-delà de la Seine, il cederait à Charles ceux d'en-deçà du côté de la mer, & qu'il lui abandonnerait le jeune Pepin, à condition qu'il renoncât à l'alliance qu'il avoit faite avec le roi de Baviere.

Charles lui répondit qu'il ne pouvoit avec honneur renoncer à l'alliance, qu'il avoit jurée avec le roi de Baviere ; que tous les pays depuis la Meuse jusqu'à la Loire lui appartenoient suivant le partage fait par l'empereur leur pere,

&

velle armée, étoit devenu redoutable à ses vainqueurs. Pour retenir les Saxons dans ses intérêts, il leur fit une proposition bien indigne d'un prince chrétien : mais tout cede à l'ambition dans un cœur qu'elle possède. Les Saxons avoient dès le temps de Charlemagne embrassé la religion chrétienne, plus par crainte, que par une sincère conversion, & plusieurs d'entr'eux conservoient toujours beaucoup de penchant pour l'idolatrie ; Lothaire fit publier une déclaration, par laquelle il accordoit à tous ceux du pays une pleine liberté de conscience, & permission de suivre telle religion qu'ils voudroient. Cette offre fut acceptée avec joie ; la plupart retournerent aux superstitions du Paganisme, & prirent les armes pour Lothaire. De plus Louis le Debonnaire avoit donné à Heriolte roi d'une partie des Normans, un duché dans la Frise. Lothaire le gagna, & le fit déclarer pour lui, en ajoutant encore quelque territoire à son duché, & grossit par-là son armée de quelques troupes de Normans. Avec ces forces il marcha du côté du Rhin, pour entrer sur les terres du roi de Baviere.

Ce prince donna avis à Charles du danger où il étoit, & le prioit de faire quelque diversion, pour empêcher que Lothaire ne vînt l'accabler. Charles qui reçut à Reims ces nouvelles, assembla ce qu'il put de troupes, & leur donna rendez-vous à S. Quentin. Avec cette armée qui n'étoit pas fort nombreuse, il marcha du côté de Mastric, & entra sur les terres de Lothaire.

La diversion réussit. L'empereur quitta le dessein d'attaquer le roi de Baviere, & revint sur ses pas, dans l'espérance de surprendre Charles : mais ce prince ayant fait ce qu'il prétendoit, & jugeant que la saison avancée ne permettoit pas à Lothaire de retourner contre le roi de Baviere, se retira. Néanmoins comme il eut appris que Lothaire étoit arrivé à Thionville, il lui envoya le duc Adelard, le comte Gilbert, & l'abbé Hugues, pour lui faire de nouveau des propositions de paix. Mais pour ôter au roi de Baviere les soupçons qu'il pourroit prendre de cette démarche, il lui dépêcha un seigneur nommé Rabanon, pour l'assurer de son attachement, & qu'il ne conclurroit jamais rien à son préjudice. C'étoit en effet plutôt

842.

*de conscience aux
Saxons, pour les
gagner.*

Annales Bertini.

*Charles lui fait
de nouveau des
propositions de
paix*

842.

qui s'étoit réconcilié avec Charles, rejetta cette proposition avec hauteur.

Toutes ces entreprises de Lothaire qui ne réussissoient point, chagrinerent Pepin. Il s'en retourna fort mécontent en Aquitaine, & Lothaire avec son armée toute ruinée, alla à Aix-la-Chapelle, pour y passer le reste de l'hyver.

Ce qui l'obligea encore à hâter son retour, fut l'avis qu'il eut, que le roi de Baviere se préparoit à passer bientôt le Rhin, pour venir en France se joindre à Charles.

Lothaire en s'éloignant d'Aix-la-Chapelle, pour venir du côté de Paris, avoit laissé un corps d'armée à Otgar évêque de Mayence, à dessein de l'opposer au roi de Baviere, en cas qu'il voulût faire quelque entreprise. Ce prélat ayant appris qu'il s'approchoit du Rhin pour le passer, mit cette armée en campagne à la fin de Décembre, & l'ayant fait cantonner le long des bords de ce fleuve, en rendoit le passage impossible ou très-hasardeux. Charles fit dire au roi de Baviere qu'il ne se rebutât point, & qu'il l'assûroit de lui faciliter le passage. En effet il partit de Paris au commencement de Janvier avec une partie de ses troupes, & marcha à grandes journées vers Toul, & de là dans l'Alsace, & alla camper à Saverne.

843.

L'archevêque de Mayence n'étant pas assez fort pour résister à tous les deux, & craignant d'être enveloppé, rompit son armée, & donna par sa retraite, la liberté du passage au roi de Baviere.

Le roi de Baviere & le roi Charles renouvellent leur alliance.

C'étoit-là une de ces guerres, où l'adresse & la conduite des généraux avoit autant de part, que la bravoure des Soldats, & où chacun étoit appliqué à profiter de toutes les fausses démarches de son ennemi. Le quatorzieme de Février de l'an huit cents quarante-trois, les deux rois se virent à Strasbourg, où ils renouvelèrent leur alliance. Il étoit de leur intérêt, que non seulement leurs ennemis, mais encore les peuples de leur parti fussent persuadés qu'elle étoit sincere : peu de gens le croyoient à cause de tout ce qui s'étoit passé du vivant de l'empereur leur pere, & de la haine extrême que l'impératrice mere de Charles avoit toujours fait paroître pour Louis de Baviere, & de celle

Nithardus. Lib. 3.

que ce prince avoit eue de tout temps pour l'impératrice. C'est pourquoi ces deux princes affectèrent de se donner l'un à l'autre les marques les plus publiques & les plus convaincantes de la plus parfaite union & de la plus tendre amitié. Ils se faisoient continuellement des présens ; ils mangeoient presque toujours ensemble ; ils logeoient dans la même maison ; ils avoient dans les conseils l'un pour l'autre toute la déférence possible. Il ne s'y faisoit jamais de propositions ambiguës , captieuses , intéressées. On voyoit dans toute leur conduite , de la droiture , de la franchise , & un desir sincere du bien commun. Ils se trouvoient ensemble aux revûes & à tous les exercices qu'on faisoit faire aux Soldats. Ils se mettoient quelquesfois chacun à la tête de leurs troupes , leur faisoient faire eux-mêmes l'exercice , & les faisoient marcher les uns contre les autres comme dans un combat.

Ces deux princes , quoique d'une taille médiocre , étoient au reste beaux & bien faits , & très-adroits à l'exercice des armes. Ces manieres populaires & cordiales leur gagnoient le cœur de toutes les nations qui composoient leurs armées , où il y avoit outre les François , quantité de Saxons , de Gascons & de Bretons. Mais ils ne se contenterent pas de cela.

Nichardus. Lib. 3.

Ils voulurent faire un serment solennel en présence des deux armées , de ne jamais s'abandonner l'un l'autre. Ils les mirent toutes deux en bataille dans une vaste campagne à la vûe de la ville de Strasbourg , & les haranguerent chacun en leur langue. Charles en Roman , c'est-à-dire en un Latin fort corrompu qui étoit la langue la plus en usage dans la Neustrie ; & Louis en langue Tudésque ou Germanique que l'on parloit au-delà du Rhin. Nichard qui y étoit present , rapporte la harangue de Louis , qui comme l'aîné parla le premier en ces termes.

Ils font un serment solennel, de ne se jamais abandonner l'un l'autre.

« C'est une chose qui vous est connue à tous , que l'ambition de l'empereur Lothaire , aussi-bien que la fureur avec laquelle il nous a persecutés , le roi Charles mon frere & moi depuis la mort de l'empereur notre pere. Il a mis tout en œuvre , pour nous faire périr tous deux. Ni le motif du sang , ni celui de la religion , ni celui de la

Ibid.

843.

justice n'ont pû l'engager à nous accorder la paix que nous
 lui demandions. Nous avons été contraints de nous en
 rapporter au jugement de Dieu , qui a prononcé en notre
 faveur dans la bataille de Fontenai que nous avons ga-
 gnée. Vous êtes témoins de la maniere dont nous usâmes
 de la victoire. Nous ne voulûmes pas poursuivre un en-
 nemi aussi animé qu'il l'est à notre perte , parce que nous
 nous souvînmes qu'il étoit notre frere. Nous arrê tâmes
 l'ardeur de nos soldats pour empêcher le carnage. Nous
 l'avons encore depuis conjuré , tout vainqueurs que nous
 étions , de nous faire justice : mais plus acharné que ja-
 mais à notre ruine , il n'a point cessé de nous faire une
 cruelle guerre , & de remplir tout l'empire François d'in-
 cendies , de meurtres & de brigandages. C'est pour faire
 finir tous ces désordres que le roi mon frere & moi nous
 nous sommes rendus ici ; & parce que nous savons que
 plusieurs de vous ne peuvent se persuader que lui & moi
 agissions de bonne foi l'un avec l'autre , & que nous puis-
 sions demeurer long-temps unis , nous vous avons assem-
 blés pour entendre nos sermens , où nous allons prendre
 Dieu à témoin , que ce n'est ni l'ambition , ni aucune pré-
 tention injuste , mais le seul desir de la paix & du bien
 public qui nous fait agir ; c'est dont nous espérons con-
 vaincre tout l'empire François avec le secours que nous
 donnera votre zele , votre fidelité & votre courage. Et
 pour vous persuader de la sincerité du serment que je vais
 faire , je déclare que si je le viole jamais au préjudice du roi
 Charles mon frere , dès-là je vous permets de vous souf-
 traire à l'obéissance que vous me devez , & que je vous
 tiens quittes du serment de fidelité que vous m'avez fait. »

Ce fut-là le discours que fit Louis roi de Baviere à toute
 son armée , & qui fut entendu des plus considérables offi-
 ciers & seigneurs qui s'étoient rassemblés auprès de lui. Après
 qu'il eut achevé de parler , Charles harangua ses troupes
 à peu près de la même maniere , & ensuite ils s'avancerent
 tous deux entre les deux armées , & Louis commença à
 prononcer le serment non pas en Tudesque , mais en Ro-
 man , afin que ceux de l'armée de Charles l'entendissent ; il
 le fit en ces termes.

(a) Pour l'amour de Dieu , & pour le bien du peuple chrétien , & pour notre commune sûreté , je jure d'employer désormais toutes mes forces , autant que Dieu m'en donnera le pouvoir , à défendre le roi Charles mon frere en tout & par-tout , comme un frere doit défendre son frere , & comme je voudrois qu'il le fit lui-même pour moi ; & je jure de plus de ne faire jamais avec Lothaire aucun traité , que je crussie en conscience pouvoir être préjudiciable au roi Charles mon frere.

Charles fit aussi-tôt le même serment , & le fit en Tudesque , afin que ceux de l'armée de Louis l'entendissent. On fit ensuite faire un nouveau serment aux deux armées , par lequel elles s'obligeoient à rendre obéissance aux deux princes , & à leur être fideles contre Lothaire , & à abandonner celui des deux qui romproit l'union. Cette cérémonie finit par de grandes acclamations , & avec une satisfaction mutuelle des princes & des armées.

Les deux rois après avoir encore passé quelques jours à Strasbourg , allèrent ensemble à Mayence , où Carloman fils de Louis arriva avec de nouvelles levées de Bavarois & d'Allemands. Un seigneur nommé Bardou , qu'ils avoient envoyé en Saxe pour attirer ces peuples dans leur parti , vint aussi les assurer que les Saxons étoient pour la plupart bien intentionnés pour eux , & que les ordres que Lothaire y avoit envoyés pour lever des troupes , n'avoient eu aucun effet.

Quoique les deux rois vissent de tous côtés tout si bien disposé en leur faveur , ils voulurent toutefois encore essayer d'amener Lothaire à un accommodement. Il lui envoyerent pour cela des ambassadeurs : mais il les renvoya sans les écouter. Ce qui ayant été rapporté aux deux princes , & publié dans l'armée , ce fut une indignation universelle , & les soldats dementerent avec empressement , qu'on les fît marcher contre ce prince obstiné , qui étoit la cause de tous les malheurs de la France.

Les princes pour ne pas laisser ralentir l'ardeur du soldat ,

843.

Apud Goldast.
L. I. P. 190.
Nithardus. Lib. 3.
Annales Bertiniani.

(a) Voyez les observations sur l'histoire de la première race , où les propres termes de ce serment sont rapportés dans le X. De la langue des François sous la première race , où les propres termes de ce serment sont rapportés dans le langage du temps.

843.

réfolurent d'aller 'au plutôt attaquer Lothaire , qui étoit à Sinfik fur le Rhin entre Bonne & Andernac , & partirent de Mayence le dix-feptieme de Mars. Ils fe séparèrent en trois corps. Le roi de Baviere prit fon chemin le long du Rhin par Bingen , & fit defcendre fon infanterie jufqu'à Coblents dans des bateaux ; Carloman fils du roi de Baviere , & Charles prirent plus à gauche , & fe rendirent auffi le lendemain à Coblents.

*L'armée des
deux rois paffa la
Moselle ; celle de
Lothaire s'enfuit.*

Otgar évêque de Mayence avec d'autres généraux de Lothaire , s'étoit campé le long de la Moselle pour en défendre le paffage : mais dès que les troupes des princes parurent dans des bateaux rangés en ordre pour le forcer , l'épouvante fe mit dans fon armée , & elle abandonna le rivage fans faire aucune réfiftance. Ainfi tout paffa en peu de temps.

Annales Bertini,

L'avis de cette déroute ne fut pas plutôt porté à Lothaire , qu'il quitta Sinfik & fe retira à Aix-la-Chapelle. Mais n'ofant y attendre les ennemis , il en enleva tous les thréfors , & même ce qu'il y avoit de plus précieux dans l'églife de fainte Marie. Il mit en pièces pour l'emporter une grande table d'argent faite du temps de Charlemagne , où étoient représentés en bas relief , le globe terreftre & le globe célefte , avec toutes les dimensions & divifions géographiques & astronomiques , ouvrage très-précieux , & infiniment eftimable pour ce temps-là. Il fit de grandes largelfes à ceux qui l'accompagnoient & aux troupes qui l'avoient fuivi. Ce qui n'empêcha pas que dans la fuite la plupart ne défertaffent. Il alla à Châlons fur Marne , & de-là à Troyes , où trouvant le pays en partie déclaré contre lui , & le refte peu difpofé à prendre fa querelle , il fuit jufqu'à Lyon , pour avoir en cas de néceffité une retraite fûre dans fon royaume d'Italie.

Quand les deux rois eurent paffé la Moselle , ils marcherent droit à Aix-la-Chapelle , qui étoit depuis Charlemagne comme le fiége de l'empire. Ils furent fort furpris de trouver cette place abandonnée , qu'il ne paroiffoit aucun ennemi en campagne , & que tout fe foumettoit à eux fans réfiftance.

Ayant appris la fuite de Lothaire , ils prirent la réfolution de le pouffer à bout , & de le faire déclarer authentiquement déchu de tous les droits qu'il pourroit avoir , ou qu'il

droit avoir sur tout le pays d'en-deçà des Alpes, & d'au-delà du Rhin.

843.

L'autorité des évêques ne fut jamais plus grande en France que durant les guerres civiles qui avoient divisé la famille de Louis le Debonnaire, soit du vivant de cet empereur, soit après sa mort.

Les princes flatoient volontiers l'ambition de ces prélats, pourvû qu'elle servît à satisfaire la leur propre, & les faisoient sans peine dispensateurs des couronnes, pourvû qu'ils les leur missent sur la tête.

Ils assemblèrent donc à Aix-la-Chapelle plusieurs évêques, & les prièrent de décider & de déclarer aux peuples de la part de Dieu, que la conduite de Lothaire, soit à l'égard de ses freres, soit à l'égard de tant de provinces de France, qu'il avoit ruinées par la guerre, méritoit qu'on le privât de la part que le défunt empereur lui avoit donnée dans ce royaume par son testament.

Nithardus. Lib. 4.

Les évêques délibérèrent sur un point si important, & après avoir rappelé la mémoire des guerres que Lothaire avoit faites à son propre pere, de tant de sermens violés à l'égard de ses freres; après avoir exagéré son ambition, les homicides, les adulteres, les incendies, & généralement tous les désordres dont elle avoit été la cause, son mauvais gouvernement, sa conduite injuste & violente, ils conclurent que c'étoit par un juste jugement de Dieu qu'il avoit été défait à la bataille de Fontenai, & qu'il venoit tout récemment d'abandonner ses états par une honteuse fuite; que c'étoit la main de Dieu qui l'avoit chassé de son throne, pour y placer ses freres plus dignes & plus capables de régner que lui: mais ils déclarèrent en même-temps aux deux princes, qu'ils ne leur permettroient point de s'en mettre en possession, avant qu'ils eussent répondu en présence de tout le peuple à une demande qu'ils avoient à leur faire, qui regardoit le bien public.

Les évêques de France déclarent Lothaire déchû des états qu'il possédoit en deçà des Alpes.

Cette demande qu'ils leur firent publiquement, fut, s'ils étoient résolus de ne point imiter Lothaire dans leur maniere de gouverner l'état: mais de se régler dans leur gouvernement selon la loi & les ordres de Dieu. A cette question générale, les deux princes firent une réponse générale, que leur intention étoit de gouverner la maniere qu'ils croiroient la

843.

Ibid.

plus conforme aux loix & aux volontés de Dieu. Sur quoi le président de l'assemblée leur dit au nom de tous ces prélats.
 » Recevez le royaume par l'autorité de Dieu, & gouvernez-
 » le selon sa divine volonté: nous vous en avertissons, nous
 » vous y exhortons, nous vous le commandons «.

Après ces paroles auxquelles le peuple applaudit, les deux rois choisirent chacun douze personnes, pour faire le partage de tout l'état en deux; & l'historien Nithard dit qu'il fut lui-même un de ceux que Charles choisit.

*Les deux rois
partagent ses
états entre eux.*

Le partage se fit fort paisiblement; ceux qui le firent ayant égard à ce qui pouvoit être le plus convenable & le plus à la bienséance des deux rois. Louis avoit déjà la Bavière par l'ancien partage, & une partie du reste de la Germanie: on y ajouta la Frise, qui outre le pays qui porte ce nom, comprenoit encore alors la Hollande & la Zélande. Il eut toute la Germanie, & tout ce qui est entre la Meuse & le Rhin. Charles eut tout le reste jusqu'aux Alpes & à l'Océan, outre l'Aquitaine & tout ce qui étoit de l'empire François en deçà & au-delà des Pyrénées, dont il avoit déjà pris possession (a).

Les deux rois partageoient ici un état dont ils n'étoient pas entièrement les maîtres; car Lothaire avoit un gros parti dans les quartiers du Rhône, & Louis savoit qu'une grande partie des Saxons s'étoit depuis peu déclarée pour Lothaire. Ils se séparèrent tous deux pour aller mettre ordre chacun dans son état. Louis s'en alla à Cologne, & Charles passa la Meuse pour venir en Neustrie, & par le bon ordre qu'il y mit, il ôta toute espérance à Lothaire d'y pouvoir relever son parti; de sorte que ce prince tout fier qu'il étoit, fut obligé de faire les premières avances pour une paix, qu'il avoit toujours si opiniâtrément refusée. Il leur fit témoigner que s'ils vouloient entendre à quelque accommodement, il s'y rendroit plus facile qu'il ne leur avoit paru jusqu'alors. Ils lui répondirent qu'ils ne souhaitoient rien tant que la paix & leur réunion avec lui, pourvu qu'ils eussent des assurances de la sincérité de sa conduite.

*Lothaire leur
fait des propositions de paix.*

Il leur envoya trois seigneurs de sa cour, Joseph, Eberard

(a) En cet endroit du partage il y a une lacune dans le texte de Nithard qui a été remplie par un auteur moderne, de la manière que je l'ai dit; mais on voit par la suite de l'histoire, que cet auteur moderne a judicieusement suppléé à ce qui manque dans le texte de l'ancien.

& Egbert, qui les trouverent à Milli en Gâtinois, où Louis étoit revenu joindre Charles, & leur parlerent de sa part avec beaucoup de modestie, & d'un air bien différent de celui que ses ambassadeurs avoient toujours affecté de prendre. Ils proposerent une alternative aux deux rois ; qui étoit ou d'exécuter la proposition qu'ils avoient faite eux-mêmes à Lothaire quelque-temps auparavant, d'ajouter quelques places & quelques territoires du côté du Rhin & de la Meuse, au partage qui lui étoit échu par le testament de son pere, afin qu'il pût soutenir avec plus de dignité son titre d'empereur ; ou bien que s'ils avoient changé de pensée là-dessus, on fit un nouveau partage, & que sans y faire entrer l'Italie, la Baviere, l'Aquitaine, qu'ils ne s'étoient jamais contestées les uns aux autres, on divisât le reste de l'empire François en trois parties égales, pour prendre chacun la leur d'un commun consentement, & couper pié à tous les sujets de querelle.

Ces princes étoient si ennuyés de la guerre, qu'après avoir pris l'avis de la plupart des mêmes évêques qui avoient quelque temps auparavant ordonné la déposition de Lothaire, ils résolurent de le satisfaire, & après avoir conféré quatre jours avec les ambassadeurs, ils convinrent de lui céder tout le pays d'entre le Rhin & la Meuse jusqu'à sa source, & depuis la source de la Meuse jusqu'à la Saone & au conflans de cette riviere & du Rhône ; & depuis le Rhône jusqu'à la mer méditerranée avec tous les évêchés, les abbayes, les comtés & tout le domaine des pays qui se trouvent dans cet espace en deçà des Alpes. En même-temps ils lui firent dire que c'étoit par le seul desir de la paix & de la tranquillité de la France, qu'ils lui faisoient des offres si avantageuses, & nullement par la crainte de sa puissance, & qu'ils étoient si éloignés de le craindre, que s'il ne s'accommodoit pas de ce qu'ils lui offroient, ils étoient prêts, s'il le vouloit, de remettre encore la décision de leurs différends au sort d'une bataille.

Conrard frere de l'impératrice Judith, Abbon & Adelard porterent ces propositions à Lothaire de la part des deux rois. Leur grande facilité à faire ces offres le rendit plus difficile à les accepter. Il se plaignit de ce qu'il n'y avoit pas de proportion entre ce que ses freres lui offroient, & ce qu'ils gardoient pour eux, & qu'il n'y trouveroit pas de quoi dédommager les

843.

seigneurs de Neustrie & de Germanie qui avoient suivi son parti, & s'étoient donnés à lui. Les ambassadeurs pour tâcher de le contenter, ajoutèrent, quoique sans ordre, qu'ils feroient consentir leurs maîtres à lui céder encore le pays d'en-deçà de la Meuse jusqu'à la forêt Charbonniere. Il rejetta encore cette proposition, & persista à demander qu'on fît un nouveau partage, à l'exception de l'Italie, de l'Aquitaine, & de la Baviere.

*On convient
d'une trêve.*

Il falloit que les deux rois eussent un extrême desir de la paix, pour ne se pas rebuter de l'aheurtement de Lothaire, & que lui-même en fût bien persuadé pour tenir une telle conduite. Ils consentirent néanmoins encore à cette proposition. Au mois de Juin ils se rendirent tous trois auprès de Mâcon, pour traiter ensemble en personne. Ils laisserent leurs armées sur les deux rivages, & passerent avec un nombre de gens dont ils convinrent dans l'isle d'Ancile. Il se fit là une réconciliation qui parut être sincere. Ils se promirent les uns aux autres avec serment de ne plus faire aucun acte d'hostilité, & d'envoyer chacun leurs ministres, pour faire les partages au premier jour d'Octobre. Metz fut la place dont on convint pour tenir la conférence.

Louis durant cette trêve passa en Saxe où les deux partis, dont l'un tenoit pour Lothaire & l'autre pour Louis de Baviere, se faisoient une cruelle guerre. Il y avoit chez les Saxons trois ordres différends, qui faisoient comme les trois membres de l'état ; savoir, les nobles appellés en Saxon Edhilings, les serfs ou esclaves appellés Lazzes, les ingénus ou libres qui composoient un ordre mitoyen entre les nobles & les Lazzes, & qui portoient le nom de Frilings. Les nobles s'étoient déjà partagés en deux factions, l'une avoit pris le parti de Lothaire, & l'autre celui de Louis ; & Lothaire pour s'attacher les Frilings & les Lazzes, avoit fait cette criminelle ordonnance dont j'ai parlé, par laquelle il permettoit à tous ceux qui le voudroient, de retourner aux anciennes superstitions du paganisme. C'est ce qui les lui avoit rendus favorables pour la plupart, & ce qui causa apparemment la division des nobles, dont les uns furent contens, & les autres choqués de cette ordonnance. Quoi qu'il en soit, les Lazzes à l'occasion de ces changemens & de ces troubles, firent une conspiration pres-

Nithardus. L. 4.

que générale contre leurs maîtres qui ne s'accordoient pas bien entr'eux, & ils prévalurent tellement, qu'ils les obligèrent pour la plupart à quitter le pays.

843.

Les Normans que Lothaire avoit appelés à son secours, venoient aussi de faire des courses dans la Germanie, & y avoient pillé quelques places; & Louis appréhenda que ces peuples & les Esclavons toujours prêts à profiter des dissensions des François, ne se joignissent à eux. Tous ces mouvemens & ces dispositions de la Germanie à la révolte, demandoient la présence de Louis. Il en fit sentir les effets aux Saxons révoltés qui s'étoient donné un nouveau nom de faction, en s'appellant Stellinges.

Son arrivée subite avec de bonnes troupes dissipa celles de ces esclaves rebelles. Il fit couper la tête à cent quarante, & en fit pendre quatorze des plus coupables. Il fit couper le nez, ou les oreilles, ou les mains à plusieurs autres, selon qu'ils avoient eu part à la rébellion. Il en exila quelques-uns, & fit revenir ceux qui avoient soutenu son parti. Ces exécutions rétablirent parfaitement son autorité dans tout le pays, & l'y firent craindre.

Annales Bertiniani.

Ce que Louis faisoit en Saxe, Charles tâchoit de le faire en Aquitaine, & y poussoit à toute outrance les partisans du jeune Pepin. Quelques-uns furent pris, le reste fut dissipé, & Pepin se cacha. Pour Lothaire, il retourna à Aix-la-Chapelle, & fit sentir son indignation à plusieurs seigneurs de la forêt d'Ardenne, qui avoient suivi le parti de ses frères.

Louis & Charles se trouverent à Wormes sur la fin de Septembre, & Lothaire vint à Thionville, pour y demeurer pendant les conférences de Metz. Par-là Lothaire contrevenoit à un des articles préliminaires qui étoit, que lui & ses deux frères se tiendroient également éloignés du lieu des conférences, afin que tout y fût réglé avec pleine liberté par les députés de la nation Française. Les deux rois lui envoyèrent représenter les suites fâcheuses de cette infraction; & après plusieurs difficultés qu'ils se firent les uns aux autres, il fut résolu qu'on ne s'assembleroit point à Metz, mais à Coblentz. Les députés des trois princes s'y trouverent au nombre de cent dix, & commencerent leur conférence le dix-neuvième d'Octobre. Pour éviter les occasions de querelles entre les divers partis, on con-

Les députés des trois princes s'assemblent à Coblentz: la trêve y est prolongée.

843.

vint que les députés de Charles & de Louis demeureroient au-delà du Rhin, & ceux de Lothaire en-deçà, d'où ils venoient tous les jours à Coblents, & s'assembloient dans l'église de saint Castor.

Les moyens de faire les partages à peu près égaux, faisoient tout le sujet & toute la difficulté des conférences. Il ne se trouvoit personne qui eût une connoissance assez exacte de la qualité des provinces, des limites, des territoires, des revenus que produisoient les divers états, du nombre des habitans, & de plusieurs autres particularités, dont il faut être instruit en pareilles occasions, pour l'avantage du prince dont on doit ménager les intérêts. Après plusieurs projets que l'on fit sur ce sujet, Lothaire pressant fort la conclusion, parce que c'étoit à lui à choisir tel lot qu'il voudroit, il fut résolu du consentement de tous les trois partis, de remettre le partage à la saint Jean de l'année suivante, & de prolonger la treve; & la prolongation en fut signée à Thionville, où tous les députés se rendirent.

*Charles épouse
Hermentrude nie-
ce du duc Ade-
lard.
Nithardus. Lib. 4.*

Il paroît que durant cet intervalle Charles demeura maître de la Neustrie, Lothaire de l'Austrasie, Louis de toute la Germanie. Car Louis aussi-tôt après que la continuation de la treve fut signée, entra avec son armée en Saxe, où les esclaves s'étoient de nouveau révoltés contre leurs maîtres, punit ces rebelles, & en fit un carnage horrible. Pour Charles, il étoit demeuré à Chiersi sur l'Oise, & prit ce temps-là pour épouser Hermentrude niece du duc Adelard.

Ce mariage se fit autant par politique que par inclination. Adelard avoit été très-puissant sous l'empire de Louis le Débonnaire, & s'étoit rendu extrêmement agréable aux seigneurs François; mais aux dépens de son maître par le grand nombre de privilèges dont il les avoit fait gratifier; privilèges qui augmentoient autant la puissance & l'indépendance des seigneurs particuliers, qu'elle diminueoit l'autorité du prince. Le crédit qu'Adelard s'étoit acquis par cette condescendance duroit encore, & étoit d'un grand poids pour le parti en faveur duquel il se déclareroit. Ce fut la raison qui engagea Charles à épouser la niece de ce seigneur. Le mariage se fit au mois de Décembre à saint Quentin. Il y passa la fête de Noël, & de-là il alla à Valenciennes, où il partagea à plu-

Ibid.

fleurs de ses capitaines les postes importants d'entre la Seine & la Meuse ; & alla passer le reste de l'hiver en Aquitaine, pour y étouffer toutes les semences des révoltes que le jeune Pepin tâchoit toujours d'y fomenter : mais dans l'état chancelant où étoit alors l'empire François , il s'en faisoit tout-à-coup de nouvelles lorsqu'on s'y attendoit le moins , & il s'en fit alors une fâcheuse.

840.

Le comte Lambert autrefois gouverneur de la Marche ou frontiere de Bretagne , avoit toujours suivi hautement le parti de Lothaire. Quelque tems avant la bataille de Fontenai il fut obligé de se soumettre à Charles , le duc de Bretagne n'ayant pas voulu se déclarer contre ce prince. Charles reçut Lambert avec beaucoup de bonté , lorsqu'il vint le saluer au Mans : mais son gouvernement lui fut ôté , & il fut donné au duc Renaud natif d'Aquitaine.

Registrum Monasterii Sancti Sergii Andegavorum.

Lambert chagrin de se voir ainsi dépouillé , & persuadé qu'il feroit plaisir à Lothaire , entreprit de faire déclarer le duc de Bretagne contre Charles. Ce duc étoit Nomenoi que l'empereur Louis le Débonnaire avoit choisi pour gouverner les Bretons à la place de Morvan qui avoit pris en se révoltant la qualité de roi.

Lambert vint à bout de ce qu'il avoit entrepris. Nomenoi se souleva , & étant aussi-tôt après tombé malade , il mit son fils Herispée à la tête d'une armée , qu'il envoya ravager le territoire de Rennes. Renaud vint au secours , & rencontra les Bretons à Messac proche de la riviere de Villaine au-dessus de Rennes. Il les attaqua & les défit ; Lambert avec d'autres troupes suivoit de près le fils du duc de Bretagne , & arriva dans le temps de la déroute. Il trouva les François en désordre , & débandés après les ennemis qu'ils poursuivoient , & il les chargea si vivement ; & si à propos que , tout vainqueurs qu'ils étoient , ils furent obligés de fuir à leur tour. Beaucoup demeurèrent sur la place , & entr'autres le duc Renaud. Le fruit de cette victoire fut la prise de Nantes , dont Lambert fut fait gouverneur par le duc de Bretagne.

Nomenoi duc de Bretagne se déclare contre Charles.

Ibid.

A peine fut-il en possession de ce gouvernement , qu'il se brouilla avec le duc , qui le lui ôta. Mais il ne fut pas long-temps sans s'en venger (a). Il fut tué par une flotte de Normans

Les trois princes font un nouveau partage.

(a) En cet endroit l'ancien auteur

le duc de Normandie appelle le pays V y iij

843.

Regino in Chron.
 Annales Bertiniani.

étoit sur les côtes d'Aquitaine. Il les alla trouver, & leur offrit de leur faire surprendre & piller Nantes. Ils le suivirent, & un vent d'Occident fort propre pour entrer dans la Loire s'étant élevé, ils arriverent inopinément à Nantes qu'ils prirent par escalade, & où ils mirent tout à feu & à sang. Ils firent des détachemens qui ravagerent l'Anjou & la Touraine. Ils emmenerent avec eux une infinité de prisonniers & un butin inestimable. De-là ils allerent faire descente en Guienne où ils firent de pareils désordres; & s'étant emparés d'une île que l'histoire ne nomme point, ils firent ce qu'ils n'avoient encore osé faire sur les côtes de France. Ils s'y arrêterent & y construisirent des barraques pour y passer l'hiver, tristes & funestes effets d'une guerre civile, qui contribuerent pourtant à avancer la paix; car les trois princes s'étant sur ces entrefaites rendus à Verdun où se devoit faire le nouveau partage, il se fit tranquillement, & de cette sorte. Louis eut tous les pays dépendans de l'empire François au-delà du Rhin, & de plus les villes & territoires de Spire, de Wormes & de Mayence, & par cette raison nous ne l'appellerons plus désormais roi de Baviere, mais avec les anciens auteurs, roi de Germanie. Lothaire, outre l'Italie & sa qualité d'empereur eut tout le pays d'entre le Rhin & l'Escaut, le Hainaut, le Cambresis, & quelques autres comtés d'en-deçà de la Meuse, & depuis la source de cette rivière jusqu'au conflans de la Saône & du Rhône, & depuis le conflans tout le Rhône jusqu'à la mer avec les comtés d'en-deçà, & d'au-delà. Charles eut tout le reste de la France, & porta le nom de roi de France. Les princes se retirerent fort satisfaits, & se firent réciproquement de grands sermens de contribuer de tout leur possible à entretenir une bonne paix.

Mort de l'impératrice Judith.

L'impératrice Judith n'eut pas la satisfaction de voir cette réconciliation; elle étoit morte à Tours le 19 d'Avril de cette même année.

Ce fut une princesse d'un grand esprit & d'une grande habileté. L'autorité qu'elle se donna dans le gouvernement lui

Nantois, nouvelle Bretagne; marque que ce pays là ne fut compris sous le nom de Bretagne, que depuis que Normenoi s'en fut emparé. Je croirois vo-

lon tiers la même chose de Rennes, qui depuis le commencement de la monarchie passa toujours pour une ville de France.

attira du vivant de l'empereur son mari, bien des ennemis & de grandes persécutions dont elle triompha toujours. Ses envieux la chargerent de bien des crimes. L'empereur Louis le Débonnaire l'en crut, ou parut toujours l'en croire très-innocente. La cour est un pays où la calomnie ose tout, & où la politique dissimule tout; c'est ce qui y rend tant de mystères impénétrables.

843.

Le comte Bernard dont la faveur & la familiarité firent le plus de tort à la réputation de cette princesse, ne lui survécut pas long-temps. Soit que par sa mort il eût perdu l'appui qui le soutenoit encore, soit qu'il eût laissé trop découvrir les mauvais desseins que la conduite ambiguë qu'il avoit tenue jusqu'alors, faisoit déjà soupçonner, il fut arrêté comme criminel d'état l'année d'après. Il étoit encore alors un des gouverneurs de la Marche ou frontière Espagnole, & duc de Languedoc. Le comte Aizon dont j'ai parlé, qui à la faveur des Sarasins d'Espagne s'étoit fait un état indépendant de la France au-delà des Pyrénées, qu'il avoit laissé en mourant à son frere Sanche comme un héritage de famille, fut un exemple, qui le tenta & le fit penser à se faire une souveraineté de ses gouvernemens. Mais le roi le surprit en Aquitaine, & par le jugement d'une assemblée des seigneurs François, il eut la tête tranchée.

Charles fait couper la tête à Bernard duc de Languedoc.

Annales Bertiniani.

Cette mort loin de finir les troubles de l'Aquitaine, les augmenta beaucoup : car Guillaume fils de Bernard s'étant emparé de Toulouse fit révolter en faveur du jeune Pepin tout le pays voisin des Pyrénées, & se croyant tout permis, pour venger la mort de son pere, il traita avec Abderrame roi de Cordoue pour en être secouru. Ce prince suivant sa politique & celle de ses prédécesseurs, lui envoya des troupes, qui en servant Guillaume, désolèrent tout le Languedoc.

*Epist. Eulogii
Cod. dub. ad Vilhel-
mum.*

Le roi alla mettre le siège devant Toulouse (a), & voulant au plutôt venir à bout de cette entreprise, il envoya ordre à la plus grande partie des troupes de son état, de le venir joindre à ce siège. Le jeune Pepin alla au-devant de ce renfort, le rencontra dans l'Angoumois, & l'attaqua.

*Son armée est
défaite par le jeune
Pepin.*

(a) Cette expédition de Toulouse est
marquée dans les capitulaires de Charles.

le Chauve, P. 38. Edit. Sirmondi.

843.

si brusquement , qu'après très-peu de résistance , il le mit en déroute presque sans rien perdre. Les chefs abandonnés de leurs soldats , périrent presque tous dans le premier choc. Le nombre des prisonniers fut très-grand. Pepin en relâcha plusieurs , après les avoir fait jurer qu'ils ne porteroient jamais les armes contre lui , & il garda les autres.

844.

Annales Bertiniani, an 844.

L'abbé Hugues , fils de Charlemagne , & oncle du roi , fut tué aussi-bien que l'abbé Rikbole , fils d'une fille de Charlemagne , & cousin germain du roi. Loup , ce fameux abbé de Ferrières , Ebroin évêque de Poitiers , Ragenaire évêque d'Amiens furent pris ; on voit par-là que durant ces guerres civiles , c'étoit plus la mode que jamais , que les abbés & les évêques allassent à la guerre. Plusieurs comtes & quantité de noblesse eurent le même sort que ces abbés & ces évêques. Ainsi le roi fut obligé de lever le siège de Toulouse.

Annales Bertiniani.

Le comte Lambert qui s'étoit raccommodé avec le duc de Bretagne , ne donnoit pas de moindres inquietudes à ce prince. Ce comte avoit surpris les marquis du Maine , c'est-à-dire , les comtes ou les généraux qui commandoient dans la Marche ou frontière du Maine du côté de la Bretagne , & les avoit taillés en pieces après avoir forcé le pont de la rivière de Mayenne. Le duc de Bretagne revint encore quelque temps après dans ce même pays , il y mit tout à feu & à sang ; & s'y feroit établi sans doute , si les avis qu'il reçut que les Normans menaçoient ses côtes , ne l'eussent obligé à retourner chez lui.

Annales Fuldenf.

* Aujourd'hui le Meklebourg.

Le roi de Germanie agissoit au-delà du Rhin & de l'Elbe , avec plus de bonheur que Charles. Il dompta les Abodrites * qui s'étoient fait un roi en se révoltant. Ce roi fut tué dans un combat , & les rebelles contraints de recevoir les ducs que Louis leur donna pour les gouverner. Il ramena partie par force , partie par adresse , la plupart de ces nations Germaniques qui avoient secoué le joug , & les soumit de nouveau à l'empire François.

Pour l'empereur Lothaire que ses vastes desseins , & l'espérance d'envahir les royaumes de ses freres avoient toujours retenu en France , il commença à penser aux affaires d'Italie qu'il avoit assez négligées jusqu'alors.

Le

Le pape Grégoire IV. étoit mort sur la fin de l'année 843. & avoit eu pour successeur Serge II. qui fut élu le dixième de Février de l'année suivante. Si-tôt que Lothaire eut appris cette élection , il fit partir pour l'Italie le prince Louis son fils aîné avec une armée. Les motifs de ce voyage furent de faire couronner ce jeune prince roi de Lombardie par le nouveau pape , d'exiger l'hommage & le serment de fidélité des Romains , ainsi qu'il se pratiquoit d'ordinaire à la création des nouveaux papes ; de maintenir à Rome les autres droits de l'empereur , & de faire payer le tribut qui lui étoit dû par le duché de Benevent , où il étoit arrivé de grands changemens depuis la mort de Louis le Débonnaire.

L'armée de Louis fit beaucoup de desordres dans sa route, principalement dans le territoire de Boulogne. Si-tôt que le pape le fut arrivé à un mille de Rome , il en fit sortir toute la bourgeoisie sous les armes , pour aller au-devant de lui , l'envoya complimenter de sa part , & fit avancer une partie du clergé avec la croix & les étendarts de Rome. C'étoit la maniere dont on avoit coutume de recevoir alors les empereurs. Le pape l'attendit hors de la ville sur les degrés de l'Eglise de saint Pierre. Ils s'embrassèrent l'un l'autre , & entrèrent ensemble dans le vestibule de l'Eglise , le prince tenant la main droite du pape. Dans ce moment on ferma les portes de l'Eglise par ordre du pape , qui se tournant vers Louis , lui parla d'un air tout différent de celui dont ses prédécesseurs avoient jusqu'alors accoutumé de parler aux rois & aux empereurs François. « Si vous venez » ici en bon prince , lui dit-il , pour le bien des peuples , les » portes de cette Eglise vous seront ouvertes ; que si vous avez » quelques méchans desseins,elles vous seront fermées à vous » & à toute votre suite. » Ces paroles du pape à l'empereur étoient l'effet de sa défiance , de son chagrin pour les ravages que faisoit l'armée François , & de son génie naturellement hautain.

Louis répondit qu'il n'avoit aucune mauvaise intention. Et sur cette assurance le pape fit ouvrir les portes de l'Eglise. Ils y entrèrent tous deux suivis d'un grand nombre d'évêques , d'abbés & de peuple avec de grandes acclamations. On chanta quelques prières , & après que le pape

844.

*Louis son fils
aîné est sacré roi
de Lombardie par
le pape Serge II.*

eut donné sa bénédiction à toute l'assemblée, Louis se retira à son camp.

Le pape toujours dans la défiance, avoit donné ordre que les portes de Rome demeurassent fermées, & plusieurs seigneurs lui ayant fait témoigner qu'ils auroient souhaité d'y entrer & d'y loger, il le leur refusa. Louis lui dit que le principal sujet de son voyage, étoit d'être sacré par ses mains roi de Lombardie, & lui exposa là-dessus les intentions de l'empereur son pere: le pape lui témoigna qu'il le feroit avec joie, & le dimanche suivant qui étoit le second d'après la Pentecôte, la cérémonie se fit avec beaucoup de pompe.

Quelques démonstrations d'amitié & de respect qu'on affectât de se donner de part & d'autre, on y entrevoyoit de la défiance & du mécontentement. Cette fermeté avec laquelle le pape parloit & agissoit, déplaisoit à Louis, qui de son côté laissoit vivre ses troupes aux environs de Rome avec aussi peu de discipline, qu'elles avoient fait dans le Boulonnois.

Ibid.

Les François étoient choqués du refus qu'on leur avoit fait de les admettre dans la ville. Drogon archevêque de Metz (a), grand oncle de Louis qui l'avoit suivi avec plusieurs évêques & abbés de France par l'ordre de l'empereur, étoit sans cesse en contestation avec le pape, & il naissoit à toute occasion de nouveaux sujets de querelle.

Depuis la mort de Charlemagne, les papes n'avoient pas toujours pour ses Successeurs la même déférence qu'ils avoient eue pour lui. Et Gregoire IV. étant venu en France sans la permission de Louis le Débonnaire, en avoit usé avec beaucoup de hauteur envers cet empereur, & envers les évêques du royaume, qui de leur côté en usèrent de même à l'égard de ce pape.

Autorité des empereurs François dans Rome.

Lothaire néanmoins n'étant que roi de Lombardie du vivant de son pere, avoit assez fait valoir en plusieurs rencontres l'autorité impériale à Rome; & dès qu'il se fut ac-

(a) Quoique Metz n'ait jamais été qu'évêché, on donne cependant dans notre histoire le titre d'archevêque à Drogon à cause de la grande autorité que les papes, en considération de sa naissance & de son mérite, lui avoient donnée dans l'église de France. Il fut néanmoins peu d'usage de cette autorité parce que les évêques de France s'y opposèrent. *Hist. mar. E. 11. c. 11.*

commodé avec ses freres , il pensa à l'y maintenir ; ce fut , comme j'ai dit , un des motifs qui le déterminèrent à y envoyer son fils avec une armée. Une des plus grandes marques de cette autorité que ces princes prenoient à Rome , étoit d'écouter les accusations que l'on faisoit contre les papes , & de juger de leurs défenses. Ainsi fit Charlemagne pour les crimes qu'on imposoit au pape Leon III. Ainsi avoit fait Louis le Débonnaire qui envoya des commissaires à Rome , pour connoître de ceux dont on accusoit le pape Paschal. L'archevêque de Metz crut qu'il ne pouvoit rien faire de plus agréable à l'empereur & à son fils , que d'obliger ainsi le pape à leur rendre raison de sa conduite. Un très-grand nombre de prélats d'Italie s'étoient rendus au camp du prince pour lui faire leur cour ; & l'archevêque les anima secrètement à faire leurs plaintes contre le pape , les assurant qu'on les écouterait.

844.

Eginard. in An-
nal.

L'archevêque de Ravenne dont les prédécesseurs avoient eu divers differends avec les papes , & l'archevêque de Milan étoient à la tête de tous ces prélats. Ils eurent pour celui de Metz la complaisance qu'il demandoit d'eux. Ils présentèrent des requêtes contre le pape , & proposerent divers griefs. Le pape répondit à tous avec une fermeté , une presence d'esprit , & une prudence qui confondit tous ses adversaires. Les annales de saint Bertin disent que dans l'assemblée du peuple & des seigneurs Romains , l'empereur fit déclarer que son intention étoit , que désormais le pape venant à mourir , on suspendît l'ordination de son successeur , jusqu'à ce qu'on lui eût donné avis de la vacance du siège , & qu'il eût envoyé des gens de sa part pour y être presens. Les desordres qui arrivoient , & les brigues qui se faisoient par les seigneurs Romains dans les élections , pouvoient être un motif raisonnable pour ce prince , de souhaiter que la chose se fît ainsi , & selon les mêmes annales cette ordonnance passa , même avant le couronnement du prince Louis.

*Ordonnance de
l'empereur tou-
chant l'ordination
des papes.*

Anastasia

L'archevêque de Metz fit encore une autre proposition au pape ; qui fut que tous les seigneurs Romains fissent serment de fidélité entre les mains du nouveau roi de Lombardie. Le pape répondit qu'il ne le permettroit pas ; que ni lui , ni la noblesse Romaine n'y consentiroient jamais , & que

*Les Seigneurs
Romains lui font
serment de fidéli-
té.*

Anastasia

844.

ce serment n'étoit dû qu'au seul empereur auquel on ne refusoit pas de le faire. On n'insista pas davantage sur cet article. Les seigneurs Romains en présence du pape, du roi de Lombardie & de tous les évêques & abbés, firent le serment dans l'église saint Pierre, & on le reçut au seul nom de l'empereur.

Le pape refuse le rétablissement de l'archevêque de Reims.

Anastasius.

Le pape refusa avec une égale fermeté le rétablissement d'Ebbon archevêque de Reims, que l'archevêque de Metz lui demandoit de la part de l'empereur. J'ai raconté comment Ebbon, déposé pour avoir été à la tête des factieux qui avoient déthroné l'empereur Louis le Débonnaire, s'étoit fait rétablir après la mort de cet empereur par Lothaire dans une assemblée d'évêques tenue à Ingelheim sur le Rhin; mais quand le parti de Charles eut prévalu dans la Neustrie, il s'enfuit de Reims, & après avoir été long-temps caché, il alla à Rome avec le prince Louis, espérant obtenir son rétablissement par l'autorité du saint Siege, à la recommandation de l'empereur. Mais le pape opposant les canons à la sollicitation qu'on lui faisoit, déclara qu'il ne rétablirait point un évêque déposé par un concile, & convaincu de plusieurs grands crimes. Il ne voulut pas même lui accorder de communier avec les clercs, & il lui permit seulement de communier avec les laïques. Cet archevêque déposé fit encore dans la suite diverses tentatives, qui ne lui réussirent pas mieux. Nonobstant ces refus, l'archevêque de Metz se sépara assez content d'avec le pape, qui le fit avant son départ son vicaire dans toutes les Eglises des Gaules & de la Germanie.

Annales Bertiniani. ad an. 844.

Les ducs de Benevent tributaires de la France.

La dernière affaire que Louis avoit à terminer en Italie, regardoit le duc de Benevent. Ces ducs étoient tributaires de la France depuis long-temps, & étoient fort puissans. Ils possédoient outre Benevent plusieurs autres villes, & entre autres Salerne & Barri, & avoient eu de tout temps beaucoup de répugnance à se soumettre au tribut. Grimoald que Charlemagne avoit investi de ce duché, ayant été tué par le comte de Campso l'an 818. les Beneventins mirent en sa place un seigneur nommé Sigon, sans attendre l'agrément de l'empereur Louis le Débonnaire alors régnant; néanmoins ce duc fit si bien, qu'à force de présents & de soumissions, il obtint sa confirmation de l'empereur,

Sigon qui vécut peu , avoit eu Sicard pour successeur. Celui-ci ayant été tué dans une sédition , laissa ce duché en proie à l'ambition de divers seigneurs qui prétendoient se faire élire ducs. Adalgise & Siconulfe frere de Sicard, étoient, les deux plus puissans des prétendans , & c'étoit durant les guerres civiles des trois princes François, que ces desordres arriverent. La seule autorité d'un empereur qui n'eût pas été occupé ailleurs , auroit fini ces differends : mais Lothaire avoit alors trop d'affaires en France , pour porter efficacement ses soins jusqu'aux extrémités de l'Italie. Les Sarasins d'Afrique qui s'étoient rendus maîtres de la Sicile n'attendoient qu'une occasion de passer en Italie , & ce differend la fit naître. Adalgise pour fortifier son parti , les appella , & Siconulfe se voyant sur le point d'être accablé , eut recours aux Sarasins d'Espagne , qui en passant firent descente en Provence , où ils ravagerent tous les environs de la ville d'Arles.

Les Sarasins d'Afrique se rendirent maîtres de Barri, ville considérable sur le bord du golfe de Venise, & Siconulfe fit entrer ceux d'Espagne dans Benevent , & dans la plûpart des autres places de ce duché. Le parti de Siconulfe prit le dessus, & il trouva moyen de faire sortir les Sarasins Espagnols de Benevent , tandis que les Afriquains se conservoient toujours la possession de Barri. C'étoit-là l'état de ce duché, lorsque Louis vint avec son armée en Italie.

Siconulfe ayant su les grandes forces qu'il avoit avec lui , vint le trouver auprès de Rome avec son armée , fit hommage, reconnut l'empereur pour son souverain, & s'obligea de lui payer un tribut de cent mille sous d'or. La plûpart de ceux du pays qui tenoient encore contre Siconulfe, le voyant réuni avec la France , revinrent à lui, & prirent dès-lors la résolution de chasser les Sarasins de tout leur duché : mais la chose étoit difficile , & l'Italie se vit long-temps depuis exposée aux cruautés de ces infideles , qui demeurèrent en possession de Barri. Louis après avoir mis ainsi ordre à tout , prit congé du pape , & vint tenir sa cour à Pavie , à l'exemple des anciens rois des Lombards.

Cependant les trois princes revenus de ces animosités , qui leur faisoient compter pour rien tous les désordres & le bou-

844.
*Désordres dans
ce duché.*

*Terminés par
Louis.
Anastasius.
Annales Bertiniani.*

Conférences entre les trois prin-

844.
ces proche de
Thionville.

leverement entier de l'état, aussi-bien que les insultes continuelles des Bretons, des Normans, & des autres nations de la Germanie & du Nord, prirent sérieusement & de concert la résolution d'y mettre ordre. Après plusieurs ambassades qu'ils s'envoyèrent les uns aux autres, & une assemblée de seigneurs & de prélats que Charles tint à Couleines (a) au pays du Maine, ils se trouverent au mois d'Octobre à Juds (b) proche de Thionville, & y ayant renouvelé leurs anciennes protestations d'amitié, s'étant promis mutuellement de ne point se livrer à certains esprits brouillons & ennemis de la paix, qui avoient fomenté trop long-temps leurs mesintelligences, de rétablir les affaires de l'église dans leur première splendeur, de ne point donner les biens ecclésiastiques à des séculiers, ils envoyèrent au jeune Pepin, au duc de Bretagne, & au comte Lambert, ordre de se mettre à leur devoir, & de reconnoître Charles comme roi de France & leur souverain, & les menacerent que s'ils ne le faisoient au plutôt, ils iroient tous trois avec leurs troupes unies, les punir de tout le passé. La suite montra que ces menaces ne les étonnerent pas beaucoup. Mais durant que les conférences se tenoient, les Normans firent de nouvelles descentes dans l'empire François, qui chagrinerent fort ces princes.

Les Normans
font descente en
Angleterre, en
France, en Espa-
gne.
Annales Bertin-
iani.

Jamais cette nation ne s'étoit rendue plus redoutable que cette année-là. L'Angleterre, la France & l'Espagne éprouverent sa fureur. Ils descendirent d'abord en Angleterre, où dans un combat qui dura trois jours, ils défirent les Anglois-Saxons; ils remportèrent un très-grand butin de cette isle, & y firent un horrible massacre des habitans. Ce fut après cette expédition qu'ils revinrent en France. Ils entrèrent dans la Garonne, monterent jusqu'à Toulouse, & en désolèrent tous les environs. Ils furent moins heureux en Espagne, ils en furent repoussés en divers endroits, & battus dans les descentes qu'ils tenterent, & à leur retour une tempête dont ils furent accueillis, les fit presque tous périr avec leur butin : cela n'empêcha pas cette nation infiniment nombreuse, de mettre encore en mer l'année suivante des flottes plus grosses & plus fournies d'hommes, qu'elle n'avoit encore fait.

848.

(a) Colonia. Vide primam notam Sirmondi ad Capitula Caroli Calvi.

(b) Judicium. Capitula Caroli Calvi. Vide notam Sirmondi.

Leur roi Heric attaqua en personne le roi de Germanie, & ayant remonté l'Elbe avec six cents voiles, força Hambourg, qu'il pillâ, & ne fut repoussé qu'après avoir fait bien du dégât. Ils entrèrent dans la Frise, où ils furent d'abord battus : mais ils eurent leur revanche, & gagnèrent deux batailles sur les troupes Germaniques, dont ils firent un grand carnage.

Ils firent encore diverses tentatives sur les côtes de Flandre & en Aquitaine : mais la plus considérable expédition fut celle d'un des généraux de cette nation nommé Regnier, qui étant entré dans la Seine avec six-vingt vaisseaux, répandit la terreur par toute la France. Il monta jusqu'à Rouen, dont les habitans faute de cœur ou de forces, n'osèrent s'opposer à son passage, & lui ouvrirent leurs portes. Il profita de la consternation où il vit tout le pays, & s'avança jusqu'à Paris, qu'il trouva abandonné. Il entra la veille de Pâques dans cette ville & la mit au pillage, aussi-bien que tout le pays d'alentour.

Le roi étoit cependant retranché avec quelques troupes à saint Denys, où il résolut d'aller présenter la bataille aux Normans : mais il en fut détourné par ceux de son conseil, qui lui firent comprendre les conséquences de sa défaite, si elle arrivoit, & que tout le royaume seroit perdu.

Le général des Normans n'osant pas s'engager plus avant, & appréhendant même d'être coupé à son retour, envoya proposer au roi un traité de paix. Il demandoit qu'on le laissât se retirer avec tout son monde, tous ses vaisseaux, & tout son butin sans le poursuivre ; qu'on lui donnât pour lui & pour ses soldats une somme d'argent, & à ces conditions il promettoit de ne plus entrer en France en ennemi & contre la volonté du roi. La proposition de donner de l'argent parut honteuse au roi, & il eut peine à s'y résoudre : mais la grandeur du péril & la désolation du royaume lui furent représentés si fortement, qu'il y consentit.

Le général Normand vint le saluer avec ses principaux Officiers. On leur fit délivrer sept mille livres pesant d'argent, & ils jurèrent par leurs Dieux & sur leurs armes, qu'ils ne reviendroient jamais dans le royaume, que quand ils y seroient appelés pour le défendre contre ses ennemis.

Regnier étant retourné en Danemarck, fit enlever devant le roi Heric tout l'or & l'argent qu'il avoit au

845.

Ils forcent Hambourg, & entrent dans la Frise.

Annales Bertiniani.

Annales Merens.

Ils s'avancent jusqu'à Paris, & mettent tout au pillage.

Annales Bertiniani. ad an. 845.

Aimoinus in Libro Miracul. S. Germani.

Leur général se retire pour une somme d'argent.

Ibid.

845.

lui raconta le pillage de Paris, & comme il avoit obligé le roi de France à lui payer tribut. Il lui présenta les sept mille livres d'argent, & la partie d'une poutre du monastere de saint Germain des Prés, qu'il avoit fait scier exprès pour l'emporter, comme un monument de sa victoire. Il lui fit l'éloge de la richesse & de la fertilité du pays où il étoit entré, & lui dit en même-temps que ce pays étoit habité par les hommes du monde les plus lâches; que le seul nom des Normans les avoit mis en fuite & leur avoit fait abandonner leurs plus belles villes. Il ajoûtoit en raillant, qu'il avoit trouvé plus de résistance dans les morts que dans les vivans; que tous avoient fui, & qu'un seul vieillard mort avoit fait sentir la pesanteur de son bras à quelques-uns de ses gens qui avoient pillé sa maison. Il parloit de saint Germain & de l'église de ce saint, où quelques-uns de ceux qui y étoient entrés pour la piller, furent punis de mort subite.

Il est puni miraculeusement.

Au moment que Regnier faisoit cette raillerie, il tomba par terre, & commença à crier tout tremblant qu'il voyoit saint Germain qui l'assommoit à coups de bâton. Dans l'instant son corps s'enfla d'une maniere surprenante, & peu de jours après il expira parmi les plus horribles douleurs. Je ne voudrois pas cautionner universellement la vérité de je ne sai combien de prodiges de cette nature racontés par nos anciens auteurs: mais Aimoin, moine de saint Germain, plus ancien que l'auteur de même nom dont nous avons une histoire de France, proteste qu'il avoit appris celui-là d'un seigneur nommé Kobbon, ambassadeur du roi de Germanie auprès du roi des Normans; que ce seigneur étoit présent lorsque la chose arriva, & que le général Normand lui avoit promis à lui-même, que s'il rechappoit de la maladie dont il étoit frappé, il se feroit chrétien.

Charles & le jeune Pepin s'accusent.

Jamais la France n'avoit été réduite à un si pitoyable état. Les Bretons paroissoient plus fiers & plus intraitables que jamais. La famine désoloit tout le royaume. Guillaume fils du duc Bernard, qui étoit maître de Toulouse, soutenoit toujours le parti du jeune Pepin, & couroit avec les Sarasins qu'il avoit fait venir à son secours, sur les terres de l'obéissance du roi. Il avoit fait une ligue offensive avec le comte Sanche, successeur d'Aïson ce rébelle qui dès le temps de Louis le De-

bonnaire ;

Epist, Eulogii ad Viliensindum. Annales Bertiniani.

bonnaire, s'étoit faisi d'une partie de la Catalogne, & le roi ne pouvoit pas être secouru par ses freres. Louis roi de Germanie avoit besoin de toutes ses troupes contre les Normans. La Provence s'étoit révoltée contre l'empereur Lothaire, & le duc Fulcrade qui l'avoit fait soulever, vouloit s'en faire souverain. Dans cette extrémité, Charles résolut de s'accommoder avec le jeune Pepin. Ils s'aboucherent à l'abbaye de Fleuri sur la riviere de Loire. Pepin ennuyé d'un fort aussi incertain que le sien l'avoit été jusqu'alors, ne se rendit pas difficile. Charles lui céda l'Aquitaine, à la réserve des villes & des territoires de Poitiers, de Xaintes & d'Angoulême, à charge d'hommage pour le reste, & il le fit jurer qu'il lui seroit désormais fidele, comme un neveu devoit l'être à son oncle, & qu'il lui fourniroit des troupes, & viendrait à son secours toutes les fois qu'il seroit mandé. Après ce traité les seigneurs qui s'étoient déclarés pour l'un ou pour l'autre parti, revinrent chacun dans leurs terres; ceux qui étoient de Touraine, de Poitiers, de Xaintes & d'Angoulême entrèrent au service du roi, & les autres se soumirent à Pepin.

Charles délivré d'inquiétude du côté d'Aquitaine, ne différa pas à porter ses armes en Bretagne contre le duc Nomenoi, qui profitant des troubles de France, faisoit des courses dans le Maine, & avoit fort méprisé les menaces qu'on lui avoit faites de la part des princes François. Ce duc néanmoins n'étoit pas non plus tout-à-fait le maître chez lui. Plusieurs seigneurs de la nation Bretonne s'opposoient au dessein qu'il avoit formé de se rendre entierement indépendant de la France: & ce fut ce parti qui obligea le roi à hâter cette expédition, par l'assurance que ces seigneurs Bretons lui donnerent, qu'ils n'attendoient que son arrivée pour se joindre à lui, & l'aider à faire rentrer le duc dans son devoir.

Sur cet avis, le roi partit de l'abbaye de Fleuri avec assez peu de troupes: le duc de Bretagne en ayant été averti, vint au-devant de lui, & le surprit dans le temps qu'il passoit des marécages sur les confins de la Bretagne & du Maine, avec beaucoup de difficulté & d'embarras en un lieu nommé Balon. Cette attaque imprévue dans une telle circonstance, étonna les soldats, & leur fit perdre cœur. Le roi pensa y périr, & le bruit se répandit en France qu'il y avoit été tué. Il se retira

Tome II. Partie II.

Y y

845.

Ibid.

Charles attaque Nomenoi duc de Bretagne.

Annales Bertiniani. Lupus Ferrar. Epist. 32. 120 33.

Il se laisse surprendre, & est battu.

dans le Maine , pour y rassembler une nouvelle armée.

845.

Annales Bertiniani.

L'empereur fut plus heureux dans la Provence, qu'il remit presque toute entière sous son obéissance par la déroute des rebelles, & la Bohême embrassant de son plein gré le christianisme, donna au roi de Germanie la plus grande assurance de sa fidélité qu'il eût pu souhaiter. Le roi des Bulgares qui avoit pris une pareille résolution, lui envoya demander son amitié, & fit alliance avec lui.

Nomenoi demande la paix, & se soumet.

846.

Les Sarasins pillent saint Pierre de Rome, & battent les troupes de l'empereur.

Annales Bertiniani.

Différends entre les évêques & la Noblesse.

Ce furent là les principaux événemens de l'année 845. L'année d'après, le duc de Bretagne voyant entrer Charles avec une grosse armée dans son pays, demanda la paix & se soumit. Les Normans firent encore des ravages vers Bourdeaux & vers Xaintes & dans la Frise. Leurs descentes étoient si subites, leurs courses si promptes, & leurs victoires si rapides, qu'on les voyoit presque en même-temps en divers endroits, & qu'on les appréhendoit par-tout où l'on ne les voyoit pas.

Les pirates Sarasins à l'exemple des Normans, harceloient aussi continuellement l'empire François. Ils entrèrent dans le Tybre, & vinrent piller l'église de saint Pierre aux portes de Rome. Ils battirent quelques troupes de l'empereur, qui voulurent s'opposer à eux, & quelque-temps après le jeune roi de Lombardie étant venu les attaquer, fut entièrement défait, & eut beaucoup de peine à gagner Rome, où il se sauva.

Tous ces mauvais succès affoiblissoient extrêmement l'autorité que les princes François devoient avoir sur leurs sujets, pour bien gouverner leur royaume. Charles étoit le moins absolu des trois. Les deux plus considérables corps de son état, celui des évêques, & celui de la Noblesse lui faisoient beaucoup de peine. Dès qu'il y avoit un moment de tranquillité, les évêques s'assembloient aussi-tôt en concile, & le résultat étoit toujours de demander au roi la restitution des biens ecclésiastiques envahis par la noblesse, ou qui lui avoient été abandonnés par le prince même durant les guerres. La noblesse ne s'accommodoit point de ce zèle des évêques, & eût souhaité qu'on eût commencé la réforme de l'état & de l'église Gallicane par d'autres points. Les uns & les autres murmuroient hautement quand on ne les écoutoit pas. Les évêques qui depuis Louis le Debonnaire, s'étoient mis en possession de déposer leurs souverains & de les rétablir comme ils

le jugeoient à propos, sous prétexte de la prééminence de la puissance spirituelle au-dessus de la temporelle, étoient devenus par-là redoutables; & d'autre part, sans la noblesse qui faisoit toute la force des armées, le roi eût été le jouet de ses ennemis, & la victime de l'ambition de ses frères.

841.

Dans cette opposition il considéra que les évêques sans la noblesse lui seroient fort inutiles, & qu'ayant la noblesse pour lui, il n'avoit pas beaucoup à craindre des évêques: c'est pour-quoi déférant aux instances des seigneurs, il convoqua une assemblée générale à Espernai sur la Marne pour le mois de Juin. Il s'y trouva grand nombre d'évêques & de seigneurs. Les évêques ne manquèrent pas de présenter à l'assemblée les canons ou statuts qu'ils avoient faits dans divers conciles; & principalement dans celui de Meaux l'année précédente, où s'étoient trouvés Venilon archevêque de Sens avec ses suffragans, Hincmar, qui de moine de saint Denys avoit été fait archevêque de Reims, & plusieurs autres prélats.

Charles convoque une assemblée sur ce sujet.
Annales Bertiniani.
Tom. III. Conc. Gall.

Les seigneurs s'opposèrent à la réception de ces statuts, & sur-tout à ceux qui ordonnoient la restitution des biens dépendans des églises, que plusieurs d'entr'eux tenoient en bénéfice des églises mêmes, à charge de quelque redevance, & qui leur avoient été donnés par le roi sous cette condition. Leur raison étoit que toutes leurs terres ayant été ruinées par les guerres civiles, & le roi étant lui-même dans l'impuissance de leur fournir d'autres moyens de subsister & de faire le service, ils ne pouvoient pas se défaire de ces biens sans l'abandonner; qu'ils exposoient tous les jours leur vie pour le bien de l'état & de l'église, & que l'un & l'autre sans eux seroient à la merci, non-seulement des ennemis de la France, mais des idolâtres mêmes, qui après avoir déjà fait tant de descentes & de ravages, trouveroient enfin moyen de s'en emparer, & d'y établir le paganisme sur les ruines de la religion Chrétienne.

Les seigneurs s'opposent à la réception des Statuts faits par les évêques dans divers conciles.

Ils dirent qu'ils ne prétendoient pas ôter aux évêques le pouvoir de faire des réglemens dans leurs synodes pour la réforme des mœurs: mais qu'il n'étoit pas à propos que sous ce prétexte, ils se rendissent les seuls arbitres de l'état; que les seigneurs en étant le corps le plus illustre, & le plus utile, ils avoient droit d'examiner les statuts des évêques qui regardoient la police & le gouvernement, & qu'ils n'étoient pas

846.

obligés de se soumettre aveuglément à toutes leurs décisions.

Ils firent ensuite une demande au roi : savoir, qu'il leur fût permis d'examiner certains points sur lesquels le concile de Meaux avoit prononcé, & qu'afin qu'ils le pussent faire avec plus de liberté, il ordonnât aux évêques de sortir du lieu de l'assemblée. Cette demande offensa extrêmement les évêques, & elle étoit en effet extraordinaire, & contre l'usage des assemblées : mais le roi, soit pour s'attacher la noblesse, soit pour abbaïsser les évêques qui portoient trop loin leur autorité, & en avoient abusé plusieurs fois, accorda aux seigneurs ce qu'ils demandoient, & les évêques furent obligés de se retirer.

Ibid.

Alors les seigneurs délibérèrent entr'eux sur les statuts du concile de Meaux. Ils en choisirent dix-neuf, qui n'avoient rien de fort incommode pour eux, & leur donnerent l'autorité qu'avoient les autres statuts qu'on lit encore aujourd'hui dans ce qu'on appelle les capitulaires de Charlemagne, de Louis le Debonnaire & de Charles le Chauve.

Entrevûe de Lothaire & de Charles.

Annales Fuldenf.

Quelque-temps après cette assemblée, l'union des princes François qui leur étoit plus nécessaire que jamais, pensa être rompue pour deux sujets, dont l'un fut une chose fort offensante pour l'empereur Lothaire, & l'autre étoit aussi un point d'honneur, sur lequel il étoit fort vif. Un seigneur vassal de Charles, nommé Gilbert, eut la hardiesse d'enlever une des filles de l'empereur. J'ai déjà remarqué que ces princesses étoient assez ordinairement obligées de vivre dans le célibat, pourvûes de quelque abbayes dont on les partageoit, ce qui les engageoit quelquefois, pour se mettre en liberté, à prendre des voies indignes de leur rang. C'est ce que fit celle-ci, à l'exemple de quelques autres dont j'ai parlé dans les regnes précédens. Ce seigneur se retira en Aquitaine sur les terres de Pepin, où il épousa la princesse. L'empereur crut que cette insulte ne lui avoit pas été faite sans le consentement du roi son frere, & en fut fort irrité. Mais Charles dans une entrevûe qu'il eut avec lui en présence du roi de Germanie, lui ayant protesté qu'il n'y avoit eu nulle part, il parut satisfait.

L'autre point étoit le rétablissement d'Ebbon dans l'archevêché de Reims. Les tentatives de ce prélat déposé avoient été jusqu'alors inutiles. Reims étoit dans le royaume de Char-

les, qui étoit auffi irrité contre Ebbon, que Lothaire, dont ce prélat avoit toujours fui le parti, lui étoit affectionné.

847.

Lothaire avoit obtenu du pape Serge que l'affaire d'Ebbon fût de nouveau examinée, & que l'examen se fît dans un concile qui se tiendrait à Treves. Cette circonstance étoit avantageuse pour Ebbon, parce que Treves étoit du domaine de l'empereur. Mais par malheur pour lui, le pape mourut cette année-là même. Je ne fais par quelle raison Ebbon n'osa comparoître en ce concile : mais les évêques assemblés à Paris, lui firent défense de faire aucune fonction épiscopale dans le diocèse de Reims ; & Hincmar sur la recommandation de Charles, obtint de Leon IV. successeur de Serge, d'être confirmé dans la possession de l'archevêché de Reims, avec le pallium & toutes les autres prérogatives qu'il pouvoit souhaiter.

Ces choses réveilloient les anciennes animosités de Lothaire contre Charles : mais ces princes avoient connu par trop d'expériences l'intérêt qu'ils avoient à ne se plus ruiner les uns les autres, afin de pouvoir résister à leurs communs ennemis. Ainsi le roi de Germanie les engagea tous deux à une nouvelle entrevûe, où il se trouva à Mersen sur la Meuse auprès de Mastric. Ils y furent accompagnés de quantité de seigneurs des trois royaumes, devant lesquels ils promirent de ne jamais se séparer les uns des autres, convaincus qu'ils étoient, que leur union étoit absolument nécessaire pour la conservation de l'empire François.

Ces deux princes ont une nouvelle entrevûe à Mersen.

Ils firent-là de concert divers réglemens (a), dont le plus remarquable est le neuvieme, par lequel ils reglerent qu'après leur mort leurs enfans seroient leurs successeurs dans leurs états ; qu'ils auroient chacun le partage que leur pere leur auroit assigné, & que leurs oncles n'y auroient aucune prétention ; à condition néanmoins que les fils du roi mort auroient pour eux le respect & les égards, que la qualité de neveu les obligeoit d'avoir.

Et y font divers réglemens.

Cet article exactement observé, devoit empêcher dans la suite bien des guerres. On faisoit passer comme en loi, un point sur lequel plusieurs faits depuis l'établissement de la mo-

Article remarquable touchant la succession à la couronne.

(a) Convenus ad Marfnam, Capit. Caroli Magni, & Lotharii Imperatoris. Vide Auct. Mithras. gula Caroli Calvi. Vide Auct. Mithras.

847.

narchie, donnoient lieu de douter. La question étoit, si quand il y avoit plusieurs rois de la maison de France, un d'eux venant à mourir, celui ou ceux qui restoit actuellement régnans, n'avoient pas droit sur le throne vacant au préjudice des enfans du roi mort, au moins quand ces enfans étoient en bas âge. Jusqu'alors il n'y avoit rien eu de réglé là-dessus, & c'étoit toujours le plus fort qui l'avoit emporté. L'exemple de Charlemagne rendoit litigieux ce droit des enfans ; car après la mort de son frere Carloman, il s'étoit saisi de son royaume, & en avoit frustré les enfans de ce roi : & même dans le partage qu'il fit de son état entre ses trois fils, il sembloit avoir remis la décision de ce différend à la discrétion & au jugement des peuples par cette clause : *Que si quelqu'un de mes trois enfans laisse en mourant un fils, & que le peuple le choisisse pour succéder à son pere, je veux que ses oncles y donnent leur consentement, & qu'ils le laissent régner dans l'état de son pere.*

Charta divisionis Imperii Carol. M.

Les enfans de Lothaire se trouverent les premiers dans ce cas quelques années après, & jouirent sans opposition du bénéfice de la loi.

Les Normans descendent en Aquitaine, & assiegent Bourdeaux.

Annales Bertiniani. ad an. 847.

Les trois princes avant que de se séparer, envoyèrent des ambassadeurs au duc de Bretagne & au roi des Normans, pour les exhorter à entretenir la paix avec la France, & leur déclarer qu'ils les auroient tous trois pour ennemis, à la premiere hostilité qu'ils feroient sur leurs terres. Le duc de Bretagne qui fut battu trois fois cette année par les Normans, se fit un mérite auprès des princes François de vivre en paix avec Charles. Mais les Normans firent comme auparavant : ils descendirent en Aquitaine, ravagerent toute la côte, & assiègerent Bourdeaux, tandis que d'autres de la même nation se jetterent sur le domaine de l'empereur du côté du Rhin, & s'emparèrent de l'île de Betau.

Charles accorde la paix aux Sarrasins d'Espagne.

Ibid.

Les princes François nonobstant leurs menaces ne purent s'unir contre ces ennemis communs, qui les attaquant de tous côtés, les tenoient chacun chez eux toujours en haleine & en inquiétude. Le roi de Germanie avoit outre cela une grosse guerre avec les Esclavons, desquels il avoit reçu l'année d'avant un grand échec : mais il eut sa revanche en celle-ci, en défaisant leur armée, & reprenant ce qu'ils avoient pris sur lui. A peine Lothaire pouvoit-il envoyer en Italie assez de

troupes, pour empêcher les courtes des Sarasins, qui vinrent encore jusqu'à Benevent, & jusqu'aux portes de Rome, porter la désolation. Ceux d'Espagne cependant ayant perdu une grande bataille contre Ramire roi de Leon, demanderent la paix à Charles, qui reçut à Reims une ambassade de la part de leur roi Abderame, & leur accorda volontiers ce qu'ils lui demandoient.

Cette paix facilita à Charles l'expédition d'Aquitaine, où les Normans continuoient avec obstination d'assiéger Bourdeaux. Il surprit neuf de leurs vaisseaux dans la Dordogne, & s'en rendit maître, il fit passer au fil de l'épée tous ceux qui étoient dedans, & obligea les autres à lever le siège : mais à peine fut-il parti d'Aquitaine, qu'ils attaquèrent de nouveau cette place, la prirent par la trahison des Juifs, & la brûlèrent après l'avoir pillée.

Bourdeaux n'étoit pas alors au roi, mais à Pepin, en faveur de qui ce prince avoit marché en Aquitaine. Les seigneurs du pays attribuerent cette perte ou au peu d'application, ou à la lâcheté de Pepin, & suivant leur inconstance ordinaire, ils résolurent par un consentement presque général de se donner au roi de France. Ils le vinrent trouver à Orléans, où ils le saluerent comme leur roi; le prièrent de vouloir bien qu'on l'oignît, & qu'on le sacrât en qualité de roi d'Aquitaine. Il y consentit sans peine, il fut remis de cette maniere en possession de presque tout ce royaume, & Pepin fut obligé de nouveau de se cacher, & d'errer, comme il avoit fait pendant plusieurs années. Quelque-temps après, Gilbert qui s'étoit retiré dans ce pays-là après avoir enlevé la fille de l'empereur, obtint de lui son pardon, & par la médiation de Charles & du roi de Germanie, son mariage fut agréé par ce prince.

Guillaume fils du comte Bernard suivit toujours le parti de Pepin, & s'empara par adresse de Barcelone & d'Empuries, villes considérables de Catalogne sur le bord de la mer, qui subsistoit encore, & qui fut depuis ruinée par les Normans, & de nouveau long-temps après, par l'armée de Philippe III. roi de France. On n'entendoit alors parler de tous côtés que de ces expéditions subites. Des pirates de Grece vinrent piller Marseille, les Sarasins en firent autant à Benevent. Les Esclavons firent irruption sur les Terres du roi de Germanie,

847.

Il fait lever le siège de Bourdeaux, qui est attaqué une seconde fois & pris.

Chronic. Fontanell.

Les seigneurs d'Aquitaine se donnent au roi de France.

848.

Ravages en divers endroits de l'empire François.

847.

Annales Fuldenf.

& en furent repouffés : on eût dit que toutes les Nations conjurées contre l'empire François pensoient à le piller & à le démembrer, comme les barbares, quatre cents ans auparavant, avoient fait de l'empire Romain. Lothaire nonobstant tout cela toujours inquiet, faisoit sous main tout ce qu'il pouvoit, pour engager le roi de Germanie à se liguier avec lui contre Charles, & pour rompre, malgré tant de traités & de réconciliations, cette union, qui seule soutenoit encore la France sur le penchant de sa ruine. Mais le roi de Germanie ne voulut jamais l'écouter là-dessus, & l'obligea à renouveler encore l'alliance qu'il avoit tant de fois jurée avec Charles.

849.

Le moine Gotescalc tâche d'introduire une hérésie dans l'église Gallicane.

Parmi tant de maux dont la France étoit accablée, on avoit été jusqu'alors en paix sur les matieres de religion ; car la dispute touchant le culte des images avoit été assoupie, & malgré les désordres & la confusion qui régnoient dans l'église Gallicane, l'hérésie n'y avoit point eu d'accès : Un moine entêté entreprit d'y en introduire une très-dangereuse, qui auroit été une nouvelle source de division & de troubles, si la vigilance du roi & le zele des prélats ne l'eussent étouffée dans sa naissance, & n'en avoient mis l'auteur hors d'état de faire tout le mal dont il étoit capable.

Annales Bertiniani.
Walfrid. Strabo.

Ce moine s'appelloit Gotescalc, & il étoit du monastere d'Orbai au diocese de Soissons. Il se piquoit d'esprit, & n'en manquoit pas, il faisoit des vers, & avoit grand commerce avec les savans de ce temps-là, un desquels lui donne le nom de Fulgence, en récompense des louanges qu'il en avoit reçues lui-même. Il le flatoit par-là, en faisant entendre qu'il étoit un zélé disciple de saint Augustin, qualité dont ce religieux se faisoit grand honneur ; c'étoit d'ailleurs un homme hautain, inquiet, à charge à son abbé & à ses freres, par son esprit inconstant & volage, & qui donnoit en matiere de religion dans toutes les nouveautés.

Hincmar. Epist.
17. ad Nicol.

Ces nouveautés avoient quelque rapport à celles que Luther & Calvin entreprirent de prêcher dans le seizieme siecle. Gotescalc n'en étoit pas le premier auteur ; car comme le remarque Hincmar archevêque de Reims, en rendant compte au pape Nicolas I. de la conduite qu'il avoit tenue à l'égard de ce moine, c'étoit en partie la même hérésie que celle des prédestinians,

destinatiens, née en Afrique du temps de saint Augustin; quelques savans glissoient alors de pareilles erreurs dans leurs écrits & dans leurs entretiens, avant que Gotescalc eût levé le masque, & pris de-là occasion de faire parler de lui dans le monde.

848.

Son hérésie consistoit en général & principalement à dire, que Dieu nous prédestinoit au mal comme au bien, & qu'en vertu de cette prédestination au mal, il y avoit des hommes qui ne pouvoient empêcher leur damnation; parce qu'ils ne pouvoient amender leur vie, ni se corriger de leurs erreurs & de leurs péchés; que Dieu n'avoit pas la volonté de sauver tous les hommes; que Jesus-Christ n'étoit pas mort pour tous, & que nul de ceux qui avoient été rachetés du sang de Jesus-Christ ne pouvoit périr. On lui imputoit encore d'autres erreurs sur le mystère de la Trinité.

En quoi consistoit cette hérésie.
Epist. Synod.
Conc. Mogunt.
Hincmar. Epist.
ad. Nicol. I.

Il lui prit envie de faire le voyage d'Italie. Il s'arrêta en passant chez le comte Eberard duc de Frioul, & beau-frère des trois princes François, dont il avoit épousé la sœur nommée Gisele. Ce seigneur faisoit profession de vertu, & d'exercer sur-tout l'hospitalité envers les moines. Gotescalc commença à dogmatiser dans la maison du comte, & dans tout le pays. Notinge évêque de Verone, en donna avis à Raban archevêque de Mayence, ami particulier du comte Eberard; l'archevêque en écrivit fortement à ce seigneur, & l'avertit du scandale qu'il causoit, en laissant prêcher chez lui des erreurs, & en protégeant celui qui les prêchoit. Le comte dont les intentions étoient fort droites, n'eut pas plutôt été instruit par l'archevêque du caractère de ce prédicateur & de sa mauvaise doctrine, qu'il le chassa. Il fut obligé de sortir d'Italie, & s'en alla de-là sans Mission prêcher en Pannonie, en Dalmatie, & dans les quartiers de Germanie voisins des Alpes.

Amolo Lugdun.
ad Gotescalc.

Annales Bertiniani.

L'archevêque de Mayence ayant su que cet homme non-seulement répandoit par-tout ses erreurs, mais encore écrivoit de tous côtés aux personnes les plus distinguées de ce temps-là par leur doctrine, pour s'en faire des protecteurs & des partisans, crut qu'il falloit aller au-devant du mal. Il le cita à un concile qu'il assembla à Mayence, où il fut convaincu d'hérésie, & condamné comme hérétique en présence du roi de Germanie. Ce prince & l'archevêque jugerent qu'il fal-

Il est condamné comme hérétique au concile de Mayence.

848.

Epist. Rabani
ad Hincmar.*Celui de Chierfi
le condamne à être
fustigé, & à une
prison perpétuel-
le.*

849.

Annales Bertin-
iani, ad an. 849.*Les disputes s'é-
chauffent entre
les savans sur ce
sujet.*Annales Bertin-
iani, ad an. 849.

Ulertus.

loit le renvoyer à son métropolitain, qu'on instruisit par une lettre de tout ce qui s'étoit passé, & de la sentence prononcée dans le concile, afin qu'il vît ce qu'il y avoit de mieux à faire pour la sûreté de la religion, & pour la conversion de cet hérétique.

Ce métropolitain étoit Hincmar archevêque de Reims, qui l'ayant fait comparoître à Chierfi, dans le concile qu'il y assembla en présence du roi Charles, le convainquit de nouveau d'hérésie. Il y fut condamné à être fustigé, & à une prison perpétuelle, & à jeter lui-même ses écrits au feu ; c'est ainsi qu'on empêcha l'hérésie de se répandre.

Néanmoins comme Gotescalc dans sa prison trouva moyen d'écrire des lettres à diverses personnes, qu'il rendit sensibles à son malheur, & que plusieurs évêques du domaine de Lothaire n'avoient pas une affection plus sincère pour les évêques du royaume de Charles & de celui de Louis de Germanie, que leur maître en avoit pour ces princes mêmes, les disputes s'échauffèrent entre les savans sur ce sujet. On écrivit en faveur de Gotescalc contre les archevêques de Mayence & de Reims. Il se tint dans le royaume de Lothaire quelques assemblées d'évêques, qui attaquèrent les décisions du concile de Chierfi, & quoiqu'au fond tous convinssent de l'essentiel des dogmes, on s'appliquoit de part & d'autre à donner aux expressions de ses adversaires, le plus mauvais sens dont elles étoient susceptibles. Ces anciennes querelles & l'affectation de ces évêques à se contredire ainsi les uns les autres, ont donné lieu de notre temps à une question, sur laquelle il n'y avoit jamais eu deux sentimens dans l'église Catholique, depuis que ces disputes furent finies ; savoir si Gotescalc avoit été hérétique, ou si ce n'étoit pas la doctrine de saint Augustin, pour laquelle il avoit souffert persécution. Un savant protestant a entrepris de justifier Gotescalc. D'autres docteurs, à qui il n'est pas fort honorable d'avoir en tant de rencontres, des protestans pour guides ou pour approbateurs en matière de doctrine, ont pris avec grande ardeur ce parti. Ce n'est pas à un historien à entrer en ces sortes de controverses. J'ai rapporté simplement les faits comme je les ai trouvés dans les anciens auteurs. Je ferai seulement une réflexion propre de mon histoire. C'est que dans toute la suite de l'affaire, je

sein que le duc formoit contre eux, qu'ils avoient écrit à Rome au pape Leon IV. pour le consulter sur deux points. Le premier, de quelle peine il falloit user envers les évêques accusés de simonie ; & le second, par qui ils devoient être jugés, & combien il falloit de témoins pour les condamner. Leur dessein étoit d'avoir une réponse du pape, & de la présenter au duc, afin qu'on gardât à leur égard les procédures prescrites par les canons, pour la condamnation des évêques. Mais la lettre du pape n'arriva qu'après leur déposition.

.849.

Le duc avoit pareillement écrit au pape, & le pape lui récrivit aussi : mais se doutant ou ayant été averti qu'il y avoit dans la lettre du pape quelque chose qui ne lui plairoit pas, ou plutôt choqué de ce que ce pape avoit adressé sa lettre non pas à lui immédiatement, mais aux évêques de France, pour la lui envoyer, il refusa de la recevoir.

Il refuse de recevoir une lettre du pape.

Les évêques de France assemblés à Tours lui écrivirent, pour lui représenter l'injustice de sa conduite, les violences qu'il avoit exercées contre les églises, & son infidélité envers le roi, en recevant dans ses états le comte Lambert rébellé & ennemi de l'état. Ils lui déclaroient que si Lambert ne rentroit au plutôt dans son devoir, ils l'alloient excommunier, & tous ceux de la nation Bretonne qui voudroient le soutenir. Ils offrirent au duc leur médiation pour faire sa paix avec le roi, lui promettant de faire assurer à ses enfans la possession du duché de Bretagne : mais le duc se moqua de toutes ces menaces & de toutes ces promesses.

Il se moque des menaces des évêques de France. Concil. Turon. 4.

Les mouvemens d'Aquitaine ne permettoient pas de mettre les Bretons à la raison, & les entreprises des Bretons empêchoient qu'on ne vînt entièrement à bout des rebelles d'Aquitaine. La ville de Toulouse se révolta de nouveau, ce qui obligea le roi d'y conduire lui-même une armée qui la soumit. Le duc Guillaume fils du comte Bernard, toujours partisan de Pepin, avoit ainsi que je l'ai déjà dit, surpris Barcelone. Mais ayant été peu de temps après battu par les François, & s'étant sauvé dans cette ville là, il s'y fit une sédition excitée par quelques habitans attachés au parti de France, & il y fut tué.

Révolte & prise de la ville de Toulouse.

Chronic. Fontanell.

Ce fut une grande perte pour Pepin. Il en fit encore une autre dans le même-temps, par la prise de son frere Char-

849.

les , qui étant en chemin pour l'aller joindre , fut enlevé & conduit au roi. Ce jeune prince , dont l'histoire jusqu'alors n'avoit rien dit , accepta pour sauver sa vie , la condition qu'on lui proposa , de se faire d'église. On lui fit faire dans une assemblée que le roi tint à Chartres , une renonciation entière à toutes les prétentions sur l'Aquitaine ; il déclara que c'étoit de son propre mouvement qu'il embrassoit l'état ecclésiastique. Sur cette déclaration , on lui coupa les cheveux , les évêques sur le champ le bénirent , & on lui donna les ordres.

Annales Bertiniani, ad an, 849.

Ces heureux succès d'Aquitaine , où il ne paroissoit presque plus d'ennemis , n'empêchèrent pas les Normans de prendre & de piller Perigueux , d'où ils retournerent rejoindre leurs vaisseaux , sans que personne dans un si long espace de chemin , osât entreprendre de les couper.

L'armée de Louis de Germanie est battue par les Esclavons,

Louis de Germanie reçut aussi un grand échec des Esclavons , contre lesquels il avoit envoyé une armée , qui fut défaite à plate-côte : mais ce qui se passa dans le domaine de l'empereur Lothaire , quoiqu'en son absence , merite d'être raconté avec plus de détail.

Ibid,

Les Sarasins toujours maîtres de la Sicile & de la ville de Barri , dans le continent d'Italie , y faisoient leurs ravages ordinaires , & tenoient toutes les côtes dans de perpétuelles alarmes. Ils pillèrent cette année-là la ville de Lune en Toscane , & toute la côte , jusqu'en Provence. Mais ils avoient de plus grands desseins.

Le pape fait fortifier Rome. Anastasius,

Le pape Leon IV. avoit quelque temps auparavant fait relever les murailles de Rome , où il y avoit plusieurs brèches , & l'avoit mise en état de n'être pas insultée. Il avoit fortifié les portes , & ajouté quinze tours dans tout le circuit de la ville. Il en avoit fait élever deux très-fortes sur les deux bords du Tybre du côté de la mer , & avoit fermé en cet endroit-là l'entrée de la ville avec des chaînes ; de sorte que le moindre vaisseau ne pouvoit passer sans permission. Ces sages précautions ne lui furent pas inutiles ; car le véritable dessein des Sarasins , qui avoient pillé les côtes de la Ligurie , étoit de venir forcer Rome avec leur flotte.

Les Sarasins veulent forcer cette ville.

Le pape s'en douta , & en donna avis à l'empereur , qui apprehendoit trop une semblable descente en P.

donner aux Romains un grand secours ; mais il letr en vint un qu'ils n'attendoient pas. Les villes de Naples, d'Amalphi & de Gayete , pour n'être pas surprises , avoient équipé chacune une flote , sur le bruit de l'approche de celle des Sarafins , & ayant eu depuis des avis certains que les Sarafins en vouloient à Rome , ces trois flotes se joignirent , & vinrent à l'embouchure du Tybre , s'offrir aux Romains pour les défendre.

Leur arrivée surprit le pape , & lui donna même de la défiance , ces villes depuis long-temps n'étant pas fort amies des Romains : mais elles regardoient moins en cela l'intérêt de ceux-ci , que le leur propre , prévoyant le danger où elles seroient , si Rome succomboit.

Dès qu'ils eurent donné avis de leur arrivée , le pape inquiet & flottant entre la joie & la crainte , envoya saluer les généraux , & les pria de lui députer quelqu'un de leur part , pour l'assurer plus particulièrement des bonnes intentions qu'ils paroissoient avoir , & pour prendre des mesures sur la maniere de résister aux Sarafins , en cas qu'ils en voulussent à Rome.

Cesaire fils du generalissime de la flote , vint trouver le pape , & l'assura que l'unique dessein qui les amenoit , étoit de défendre Rome contre les Sarafins , qu'on savoit devoir incessamment arriver à l'embouchure du Tybre , & que tout ce qu'il y avoit de soldats sur la flote étoient résolus à donner leur vie pour la défense de l'église des saints apôtres.

Le pape sur cette assurance , partit lui-même de Rome , & vint à Ostie , accompagné d'un assez grand nombre de troupes. Il y fut reçu avec toutes les marques de respect qu'il eût pu souhaiter. Les généraux lui baisèrent les piés , & lui réitererent les protestations qu'on lui avoit déjà faites de leur part , de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de l'église Romaine.

Il leur en témoigna une extrême reconnoissance , loua leur zele , & les exhorta à se préparer au combat par la confession de leurs péchés & par la communion. Ils lui obéirent. Le pape célébra la messe à Ostie , & il communia de sa main presque toute l'armée.

Le jour d'après cette ceremonie , le pape étant retourné

849.

Fragmenta Epist.
apud Gratian.

Anastasio.

Leur flote est
détruite.

849.

à Rome, la flotte chrétienne se retira dans le port d'Ostie; & la Sarasine qui n'avoit point de lieu de refuge, demeura exposée à une des plus violentes tempêtes, qu'on eût vûe depuis long-temps sur cette mer.

Cet événement fut regardé comme un coup du ciel, qui voulut perdre ces ennemis du christianisme, sans qu'il en coûtât presque rien aux chrétiens. La plus grande partie de la flotte des Sarasins fut brisée contre la côte, quelques vaisseaux échouèrent aux isles voisines, où l'on fit main basse sur tous ceux qui s'y sauverent. Un grand nombre d'autres furent pris & amenés à Rome, où l'on en fit pendre une partie : on mit le reste à la chaîne, & on s'en servit pour un travail que le pape méditoit depuis long-temps, qui étoit de faire une enceinte à l'église de saint Pierre, & de la joindre à la ville par des murailles de communication. C'étoit un dessein que Leon III. avoit commencé d'exécuter plus de quarante ans auparavant, ayant déjà fait jetter des fondemens en divers endroits. Le pape en faisant part à l'empereur de la défaite des Sarasins, lui communiqua son projet. Non seulement il l'agréa : mais il exhorta fort le pape à l'exécuter, & malgré le mauvais état des affaires de France, lui & les rois ses freres y contribuerent de leur épargne. Cet ouvrage fut achevé en quatre ans. Ce grand espace fut bientôt rempli de maisons, & c'est cette partie de la ville de Rome, qu'on appelle encore aujourd'hui du nom de son fondateur, la ville Leonine.

*Ils ravagent la
Provence.*

850.

Annales Bertiniani.

Mort du duc de Bretagne, son fils Herispée lui succede.

Chroniq Fontanell.

L'année d'après la déroute dont je viens de parler, les Sarasins se vengerent sur la Provence, où ils mirent tout à feu & à sang, & pillerent la ville d'Arles; & Lothaire fut aussi obligé d'abandonner aux Normans l'isle de Betau, n'ayant pû les en chasser.

Les Bretons & le comte Lambert, qui pendant l'hyver avoient fait la paix ou une treve avec la France, & avoient rendu Nantes & Rennes, recommencerent la guerre au printemps, & reprirent ces deux places. Enfin la mort du duc de Bretagne délivra la France d'un des plus dangereux & des plus opiniâtres ennemis qu'elle eût eus jusqu'alors. Il laissa la principauté de Bretagne augmentée des villes de Rennes & de Nantes à son fils Herispée, qui n'eut pas moins de cou-

rage

rage & d'ambition que lui. La mort du comte Lambert tué quelque temps après par un de ses ennemis, vengea aussi le roi des révoltes & des perfidies de ce comte, qui avoit été d'abord le premier ministre de l'empereur Louis le Debonnaire, & celui sur lequel ce prince se reposoit de la plus grande partie des soins du gouvernement; mais qui ayant vu sa place occupée par le comte Bernard, s'employa pendant tout le reste de sa vie à brouiller continuellement dans l'état, & fut par-là un de ceux qui contribuerent le plus à la ruine de l'empire François.

La mort du duc de Bretagne fit espérer au roi, qu'il trouveroit désormais plus de facilité à soumettre la nation, & à la contenir dans le devoir. C'est pourquoi après avoir renouvelé à Mersen auprès de Mastric, le traité d'alliance avec l'empereur & le roi de Germanie, il conduisit une armée en Bretagne contre Herispée. Ce duc reçut les François avec une résolution à laquelle on ne s'attendoit pas. La bataille se donna, & fut très-sanglante. Les François furent défaits avec grand carnage, beaucoup de seigneurs, de ducs, de comtes, furent faits prisonniers, & le roi contraint de prendre la fuite, se retira en Anjou. On parla de paix. Le duc vint trouver le roi à Angers, où elle fut conclue à des conditions fort glorieuses au duc. On lui céda Rennes, Nantes & Retz, villes dont il étoit déjà en possession. Le roi consentit qu'il portât le diadème & les autres marques de la dignité royale, à condition cependant de l'hommage, que ses prédécesseurs avoient toujours rendu à la France. Ce prince & son successeur ont été les deux seuls que la France ait reconnus authentiquement pour rois, de l'aveu même de l'historien de Bretagne si zélé pour assurer ce titre à ceux qui ont gouverné ce pays sous la première race de nos rois. On ne trouve plus dans l'histoire après ces deux princes, que des princes & des ducs de Bretagne, & vingt-six ans après cette paix, Charles le Chauve devenu empereur, fit à Chiersi un decret en ces termes: » Pour ce qui est du titre de royaume accordé aux Bretons par nécessité, & confirmé par serment, que nos fideles ne le reconnoissent plus; parce qu'il n'y a plus de descendants de ceux à qui il fut accordé.

Le prince de Bretagne fut redevable d'un traité si avanta-

Tome II. Partie II.

A a a

851.

Herispée bat les François, & fait une paix avantageuse.

Secundus conventus ad Mersnam.

In Capitul. Caroli Calvi.

Chronic. Fontenell.

Annales Bertiniani. Regino.

D'Argentré.

Capitula Caroli Calvi apud Carisiacum.

Les Normans

851.

pillent Gand & Rouen, & sont défaits à leur retour.

Annales Bertiniani.

Chronic. Fontanell.

Pepin est pris & livré au roi.

852.

Vide Notas Sirmon. ad Cap. Caroli Calvi. p. 16.

Annales Bertiniani.

Mabillon in Diplomati. p. 436. & 440.

Louis roi de Lombardie assiège la ville de Barri. Ibid.

geux, non-seulement à sa valeur, mais encore aux diversions ordinaires que les Normans faisoient dans le royaume. Ils pillèrent Gand, ils entrèrent dans la Seine, & vinrent de nouveau saccager Rouen, d'où ils eurent la hardiesse d'aller par terre jusqu'à Beauvais: mais au retour ils furent surpris par les François & entièrement défaits. Ceux qui se sauverent, se cachèrent dans les bois, regagnerent ensuite la Seine, & remonterent sur leurs vaisseaux pour retourner en leur pays.

L'année suivante également funeste à l'empire François, par les descentes & les pillages réitérés de ces pirates, & du côté de la Seine, & du côté de l'Escaut, fut au moins heureuse en un point pour le roi; ce fut par la prise de Pepin, qui depuis tant d'années entretenoit toujours la révolte dans l'Aquitaine. Il fut pris par Sanche comte de Gascogne, & livré au roi. Ce prince lui fit couper les cheveux, & le renferma dans le monastere de saint Medard de Soissons: mais la joie qu'il eut de cette prise fut bien tempérée par la perte de Barcelonne, qui fut livrée aux Sarasins par la trahison des Juifs, & où tous les Chrétiens furent passés au fil de l'épée. Il ne tint qu'à Louis roi de Lombardie, que Lothaire son pere avoit associé à l'empire deux ou trois ans auparavant en l'an 849. d'avoir sa revanche sur les Sarasins: mais une conjoncture manquée lui fit perdre le fruit de ses travaux, & lui enleva une conquête, qui lui auroit acquis une gloire infinie dans toute l'Europe. Voici comme la chose se passa.

Les Sarasins s'étoient rendus maîtres de Benevent, & l'étoient toujours de la ville de Barri: Louis qui avoit une armée assez considérable en Italie, eut ordre de l'empereur son pere d'assiéger cette place. Il le fit, poussa le siège avec toute la vigueur possible, & se prépara à y donner l'assaut par une très-grande breche, que les machines avoient faites à la muraille.

Il avoit tout disposé pour l'attaque, qui se devoit faire sur le soir. On étoit sur le point de donner, lorsque quelqu'un lui représenta que cette ville là étoit le magasin des Sarasins, & le lieu où ils avoient retiré la plus grande partie du butin qu'ils avoient fait depuis quelques années dans l'Italie; que la place étant emportée d'assaut, on ne seroit pas maître du soldat qui la brûleroit & pilleroit tout pendant la nuit; qu'on avoit besoin d'argent pour le payement des troupes; qu'il falloit sauver la

meilleure partie de celui qui étoit dans la ville ; que les Sarasins se voyant prêts d'être emportés , se résoudroient à capituler , & qu'il falloit au moins différer l'assaut jusqu'au lendemain matin. Ce jeune prince se rendit à ces remontrances , & fit retirer les troupes.

852.

Les Sarasins agréablement surpris de cette retraite , ne perdirent pas le temps , & firent de si prodigieux travaux pendant la nuit , embarrassèrent la breche de telle maniere avec des palissades & des poutres mises en travers , & firent de si forts retranchemens , que le lendemain l'assaut parut impossible , & la résistance qu'ils firent depuis fut si opiniâtre , qu'il fallut se résoudre à lever le siège.

Il est obligé de lever le siège.

Cependant les ravages continuoient toujours dans le royaume de France. Nantes , la Touraine , Angers , Blois , tous ces beaux pays de la riviere de Loire étoient en proie aux Normans , & les souverains François au lieu d'exécuter tant de traités faits entr'eux pour se secourir les uns les autres , se brouillèrent de nouveau. Les mécontents d'Aquitaine dont le parti n'avoit pu encore être entierement abattu , profiterent de l'éloignement de Charles occupé dans la Neustrie à apaiser les dissensions des évêques , & à tenir des conciles ; & ce parti qui avoit à sa tête les parens d'un seigneur nommé Gausbert que le roi avoit fait mourir , prévalut tellement , qu'il se fit une révolte presque générale. Les seigneurs du pays dans une assemblée qu'ils tinrent , résolurent de déposer leur souverain ; & ils députerent des principaux de leurs corps vers le roi de Germanie , afin de lui demander le prince Louis son fils , pour le faire leur roi.

Les seigneurs d'Aquitaine déposent leur souverain , & demandent au roi de Germanie le prince Louis.

853. & 854.

Ils prévirent bien que le roi de Germanie , quand-même il auroit envie de leur accorder leur demande , ne manqueroit pas de leur faire de la difficulté sur leur inconstance , & de vouloir prendre des précautions pour la sûreté de son fils. C'est pourquoi ils joignirent à leurs députés , des otages qui devoient demeurer en Germanie , jusqu'à ce que le prince fût paisible possesseur de la couronne d'Aquitaine. Ils ajoutèrent , que s'il leur refusoit son fils , il les obligeroit à se donner ou aux Normans , ou aux Sarasins.

Annales Fuldens.

Ils prirent parfaitement bien leur temps. Le roi de France & celui de Germanie s'étoient brouillés depuis peu sur quel-

Ce prince est reçu avec applaudissement.

854.

Annales Bertiniani.

ques contraventions faites aux anciens traités. De sorte que les députés trouverent le roi de Germanie très-facile à leur accorder ce qu'ils lui demandoient. Le jeune prince partit avec eux, & arriva en Aquitaine, où il fut reçu avec l'applaudissement de presque toute la nation, qui ne fut pas longtemps sans s'en repentir ; car le roi ayant passé la Loire avec une armée vers le commencement du carême, mit tout à feu & à sang dans une grande partie du pays. Alors le roi de France & le roi de Germanie firent tous leurs efforts pour engager l'empereur leur frere chacun dans son parti, ou du moins pour qu'il demeurât neutre. Il les tint pendant toute cette année dans de continuelles inquiétudes, soit par politique, soit par son inconstance naturelle, paroissant tantôt pencher d'un côté, & tantôt d'un autre.

Pepin s'enfuit du monastere de saint Medard, & revient en Aquitaine.

Un nouvel incident augmenta les troubles d'Aquitaine. Pepin qui s'étoit fait malgré lui moine de saint Medard à Soissons, ayant eu nouvelle de la révolution, trouva moyen de s'enfuir du monastere, & parut tout-à-coup en Aquitaine, où la plus grande partie de la nation se déclara pour lui.

Louis soutenu de la puissance de son pere, étoit plus à craindre pour le roi que Pepin. C'est pourquoi sans s'embarasser de celui-ci, qui n'avoit point d'autre ressource ni d'autre appui que le caprice d'un peuple inconstant, il s'attacha uniquement à ruiner le parti du jeune prince, & marcha droit à lui pour le combattre.

Louis quitte la partie, & retourne en Germanie.

Pepin qui connoissoit la haine que les Aquitains avoient pour Charles, à cause des derniers ravages dont il les avoit punis, crut aussi que Louis étoit son plus dangereux concurrent, & s'attacha pareillement à le perdre ; de sorte que ce jeune prince attaqué de tous côtes, & n'étant presque soutenu que de ceux qui prenoient intérêt à la famille de Gausbert, fut contraint de quitter la partie, & de retourner en Germanie, suivant l'ordre qu'il en reçut de son pere. Ce prince voyoit que les affaires tournoient mal, & d'ailleurs sollicité sans cesse par Charles & par l'empereur, de ne point recommencer la guerre civile en France, il fut bien-aise de se faire honneur de sa modération.

Il étoit lui-même obligé d'avoir toujours les armes à la main contre les nations d'au-delà de l'Elbe & des quartiers du Da-

hube, de la Save, & de la Drave, tantôt victorieux, & tantôt battu.

La situation des affaires d'Italie ne donnoit pas moins d'inquiétude à l'empereur, que celle d'Aquitaine & de Germanie en causoit à ses deux freres. La levée du siège de Barri, qui redonnoit aux Sarasins la liberté de faire leurs courses ordinaires, & d'emmener une infinité de personnes en esclavage, avoit beaucoup chagriné les Romains. Ils faisoient hautement des plaintes du gouvernement, & de ce qu'on abandonnoit leurs biens & tout leur pays au pillage. Ce mécontentement étoit d'autant plus dangereux, que Michel III. empereur d'Orient en témoignoit aussi beaucoup de son côté; le sujet étoit que depuis long-temps sa fille étoit fiancée avec le jeune empereur Louis, & que ce prince sembloit néanmoins ne plus penser à ce mariage par les délais continuels qu'il affectoit. Il y avoit tout lieu d'appréhender que l'empereur d'Orient ayant un prétexte si plausible de rompre avec la France, ne se servît de la disposition où étoient les Romains, pour les attirer à son parti, & les réunir à l'empire d'Orient.

Ce soupçon fut confirmé par un seigneur Romain nommé Daniel, qui avoit du commandement dans l'armée d'Italie, & qui étant venu trouver le jeune empereur, accusa un autre Officier de même rang que lui, nommé Gratien, d'avoir des liaisons avec les Grecs, & de former à Rome un parti en leur faveur contre la France.

Ce prince sur cette accusation partit brusquement de Pavie, & arriva à Rome sans en avoir donné aucun avis au pape ni au Sénat. On tint sur cela une assemblée des seigneurs Romains, & des seigneurs François, où Daniel soutint son accusation: mais Gratien s'en défendit si bien & avec tant de fermeté, & tous les seigneurs Romains rendirent de si bons témoignages de sa fidélité, que l'accusateur fut convaincu de calomnie.

L'empereur qui l'aimoit, ne put néanmoins refuser justice à l'accusé; il le lui livra pour en tirer telle vengeance qu'il jugeroit à propos, en lui marquant toutefois qu'il lui feroit plaisir de lui pardonner. Gratien, partie par générosité, partie pour faire sa cour au prince, accorda la grace qu'il lui demandoit. Ainsi les choses en demurerent-là. Les Romains

854.

Les Romains se plaignent du gouvernement.
Annales Bertiniani.

Anastasius.

L'empereur Lothaire fait un voyage en-deçà des Alpes.

854.

continuerent dans la fidélité qu'ils avoient eue jusqu'alors pour l'empereur Lothaire, & la rupture du mariage proposé n'eut aucune suite pour l'Italie ; de sorte que ne craignant plus rien de la part des Grecs, il fit un voyage dans ses états en deçà des Alpes.

*Il tombe malade,
& meurt dans
l'abbaye de Prum.
Son caract.*

Au milieu de tous ces mouvemens, de tous ces troubles ; de tous ces malheurs de l'empire François, dont nous avons vu que l'ambition de Lothaire avoit été la première & la principale cause, ce prince arriva au moment fatal, où il devoit en rendre un rigoureux compte au maître souverain des rois & des empereurs. Il fut frappé d'une maladie mortelle, & la terreur des jugemens de Dieu le faisoit. Il se fit transporter à l'abbaye de Prum dans les Ardennes, y renonça à l'empire & à tous ses états, se fit couper les cheveux, & prit l'habit de moine, plutôt apparemment pour mourir en cet état, que pour y vivre en pénitent ; car la maladie étoit sans remède, & il expira six jours après, le 29. Septembre de l'année 855. la quinzième de son regne, & la soixantième de son âge : prince ambitieux, inquiet, brouillon, artificieux, fourbe ; toujours prêt à violer ses promesses & ses sermens les plus solennels, persécuteur de son propre pere, pendant long-temps ennemi déclaré, & depuis toujours ennemi couvert de ses freres, toujours appliqué à troubler leurs états, sans avoir été assez habile pour régler & pacifier les siens. Il avoit commencé à ébranler l'empire François par ses révoltes du vivant de son pere. Il en vit & en avança fort la décadence, dès qu'il fut sur le throne impérial. Il ne manqua, ni de courage, ni de fermeté, ni de constance dans ses entreprises : mais elles étoient presque toujours funestes à sa patrie, & furent certainement la source de tous les malheurs dont elle fut accablée depuis, & de tous les troubles dont elle continua d'être agitée jusqu'à l'extinction de la race de Charlemagne.

*Ses trois fils
partagent entre
eux ses états.*

L'empire François étoit déjà très-affoibli par le partage qu'en avoient fait entr'eux les trois fils de Louis le Débonnaire. Il le fut encore plus par la nouvelle division qui se fit entre les enfans de l'empereur Lothaire, de cette partie qu'il avoit possédée. Il laissoit aussi trois fils légitimes, Louis, Lothaire & Charles : Louis roi d'Italie & empereur, avoit déjà sa part. Lothaire eut pour partage le royaume d'Austrasie, c'est-à-di-

855.
Annales Bertiniani. Epitap. Lotharii, an. 855.

re, le pays compris entre le Rhin & la Meuse, excepté Mayence, Spire, Wormes & quelques autres villes sur le bord du Rhin, cédées auparavant à Louis de Germanie, qui avoit voulu les avoir à cause des vignobles, pour fournir ses états de vin. Il eut de plus tout ce que possédoit son pere entre la Meuse & l'Escaut, les comtés des environs de la Meuse, le Hainaut, le Cambresis & tout le pays en descendant vers la Bourgogne le long de la Meuse jusqu'au conflans du Rhône & de la Saône, & jusqu'aux montagnes qui séparent les Suisses de ce qu'on appelle aujourd'hui la Franche-Comté. On voit par la suite de l'histoire, qu'il eut aussi dans son partage Geneve, Laufane, & Sion en Valais. Cette étendue de pays fut appelée le royaume de Lothaire, en Latin *Lotharingia*, & depuis en François Lorraine: ainsi ce nom qui se donne à présent à un état moins étendu, tire son origine du nom de ce prince.

Charles le cadet de tous eut Lyon, la Provence, ce qu'on appelle le Dauphiné, & une grande partie de la Bourgogne Transjurane, c'est-à-dire, ce qui étoit de l'ancien royaume de Bourgogne au-delà du Mont-Jura. Nos anciens historiens donnent à ce partage le nom de Provence, ou royaume de Provence; parce que le pays qui porte ce nom en étoit la plus considérable partie.

Le roi de France & le roi de Germanie, oncles de ces princes, ne s'opposèrent point à ce partage, & en laissèrent prendre paisiblement possession à leurs neveux; observant fidèlement le neuvieme article de l'assemblée de Mersen sur la Meuse, où ils étoient convenus avec le défunt empereur, que quand quelqu'un d'eux mourroit, ses enfans hériteroient de son état, sans que leurs oncles y pussent rien prétendre.

Si-tôt que Lothaire eut été salué roi par les seigneurs du pays, il alla à Francfort, accompagné d'une partie de ces mêmes seigneurs, rendre visite à son oncle le roi de Germanie. C'étoit celui dont il devoit le plus craindre la puissance, & le plus ménager l'autorité; quoique ce prince se trouvât lui-même alors fort embarrassé à réprimer les révoltes continuelles des Esclavons.

Celles d'Aquitaine devenoient moins fréquentes, soit par la crainte des Normans qui pillèrent encore Bourdeaux cette année-là, soit par le changement que produisit dans les es-

855.

Tom. II. Miscell.
Baluzii p. 149.
Annales Bertiniani.

Et en prennent
paisiblement pos-
session.

Annales Ful-
denfes.

Les Normans pillent Bourdeaux, & sont défaits entièrement.

855.
Annales Bertiniani, ad an. 855.

prits le dessein que prit le roi de France, de déclarer roi d'Aquitaine son fils de même nom que lui. La cérémonie s'en fit à Limoges avec un applaudissement général. Cette joie fut bientôt troublée par la nouvelle qu'on reçut de l'arrivée des Normans dans la Loire, & de la descente qu'ils avoient faite du côté du Poitou. Les Aquitains néanmoins ne perdirent point courage, & sous les auspices du nouveau roi, s'étant assemblés en corps d'armée, ils allèrent rencontrer les Normans sur le chemin de Poitiers, ils les chargerent avec tant de valeur qu'ils les défirent entierement; & à peine s'en échappa-t-il trois cens, qui avec beaucoup de danger regagnerent leurs vaisseaux.

Le couronnement du jeune Charles faisoit un sixieme roi dans l'empire François. Cette multitude de souverains, dont trois portoient le nom de Charles, & deux celui de Louis, peut faire autant de confusion dans l'histoire, qu'elle pouvoit alors causer de brouilleries dans l'état : cela m'oblige pour éviter cette confusion, à les distinguer le plus qu'il me sera possible. C'est pourquoi désormais je désignerai Charles roi de France, qui régnoit en Neustrie & à Paris, par son surnom de Charles le Chauve, surnom qu'il porte dans l'histoire depuis long-temps, quoique je sois très-persuadé qu'on ne le lui donnoit pas publiquement de son vivant. J'ajouterai au nom de Charles roi d'Aquitaine, & de Charles roi de Provence en les nommant, le nom de leur royaume. J'appellerai aussi Lothaire roi de Lorraine. Pour les deux Louis, le roi d'Italie sera assez distingué de Louis de Germanie par sa qualité d'empereur.

*Mort du pape
Leon IV. Benoît
est élu pour son
successeur.*

Un peu avant que cet empereur succedât au throne impérial, le pape Leon IV. étoit mort. Si-tôt qu'il eut expiré, le peuple, le Sénat, les seigneurs Romains s'étant assemblés, avoient élu pour son successeur un saint prêtre de l'église Romaine nommé Benoît. C'étoit une ancienne coutume d'envoyer à l'empereur le decret de l'élection signé de la main de ceux qui avoient droit de suffrage, & l'on suspendoit la cérémonie du couronnement ou du sacre du pape, jusqu'à ce que l'empereur eût jugé que l'élection s'étoit faite dans les formes. On dressa & l'on signa ce decret, & l'on choisit Nicolas évêque d'Anagnie, & Mercure chef de la milice Romaine, pour

Anastasius.

le

le porter à l'empereur Lothaire , & à Louis roi d'Italie son fils , qui apparemment étoit en ce temps-là en France. L'historien lui donne le nom d'Auguste aussi - bien qu'à son pere , parce qu'il avoit été dès-lors associé à l'empire.

855.
Anastasius.

• Arsene évêque de Gubio dans le duché d'Urbain , ennemi de Benoît , vint trouver les députés de Rome lorsqu'ils étoient en chemin , & il leur tourna si bien l'esprit , qu'il les engagea à faire en sorte , que l'empereur n'agréât point l'élection du prêtre élu , & qu'on en mît en sa place un autre nommé Anastase qui avoit été déposé par le défunt pape , parce qu'il ne résidoit pas en son église.

*On tâche de
l'exclure du Pon-
tificat , & de
mettre Anastase
en sa place.
Ibid.*

Les ambassadeurs n'arriverent qu'après la mort de l'empereur Lothaire , ou du moins pendant sa dernière maladie : car ce fut Louis , à qui le decret de l'élection du pape fut présenté par les députés Romains , & à qui ils firent comprendre , qu'il étoit de son intérêt & de son autorité de donner de sa main un pape aux Romains , en excluant Benoît du pontificat. Il convint avec eux de la manière dont on s'y prendroit pour faire réussir ce dessein , & les fit suivre d'assez près par ses envoyés , qui devoient assister à la consécration du pape. L'évêque d'Anagnin & Mercure arriverent à Rome , & présenterent à Benoît les lettres de l'empereur qui ne disoient rien autre chose , sinon qu'il avoit fait partir ses envoyés , & qu'ils ne seroient pas long-temps sans arriver à Rome.

Tandis qu'ils approchoient , ces deux hommes faisoient secrètement leurs brigues , & grossissoient le parti d'Anastase. Ils parloient éternellement de la venue des envoyés de France , & disoient qu'il falloit que pour faire honneur au nouvel empereur , le peuple allât en foule au-devant d'eux : cela étoit nécessaire pour l'exécution de leur dessein. Peu de temps après on eut nouvelle que les envoyés étoient arrivés à Orta , qui est environ à quarante mille de Rome. L'évêque d'Anagnin & Mercure s'y rendirent , & gagnèrent en chemin plusieurs seigneurs en faveur d'Anastase. L'évêque de Porto & celui de Todi qui s'étoient évadés de Rome secrètement , se jetterent aussi dans ce parti.

La conspiration ne put être si secrète , que Benoît n'en fût averti. C'est ce qui l'obligea à envoyer au-devant des commissaires de l'empereur , deux évêques dont il étoit sûr , pour

855.

leur raconter la maniere canonique & paisible dont il avoit été élu, & l'injustice des prétentions de ses ennemis : mais on arrêta ces deux évêques à leur arrivée, & on leur donna des gardes. Nonobstant cette extrême violence, quelques seigneurs Romains voulurent bien encore se charger d'aller trouver les envoyés de l'empereur de la part du pape : on les arrêta aussi, & on s'avançoit toujours vers Rome.

Quand les envoyés furent assez près de la ville, ils firent avertir le peuple & le clergé, qu'ils approchoient, afin qu'on leur rendit les honneurs dûs à leur caractère. Le peuple & le clergé sortirent & vinrent les recevoir.

Anastase s'empare de l'église de saint Pierre, & fait mettre Benoît en prison.

Comme il n'y avoit presque plus personne dans Rome, Anastase escorté de ses partisans s'empara sans opposition de l'Eglise de saint Pierre, & en prit possession. De là il alla au Palais de Latran. Il y trouva Benoît assis dans le throne pontifical, revêtu des habits de souverain pontife, qui attendoit avec beaucoup de fermeté à quoi se termineroient toutes ces violences. Anastase le fit tirer de dessus son throne, on le dépouilla des habits pontificaux, & on le mit en prison.

A cette nouvelle tout Rome fut dans la consternation : en vain les partisans d'Anastase tâchoient d'attirer à leur partiles plus accredités parmi le peuple, afin de le diviser, & d'avoir au moins quelque lieu de dire qu'Anastase avoit été élu par le peuple Romain. Ils ne réussissoient pas mieux dans le clergé, dont la plupart tant évêques que prêtres & diacres, se prosternoient aux pieds des autels, pour implorer la justice de Dieu contre les ennemis de son Eglise. Cela déconcerta les envoyés de l'empereur, qui firent le lendemain une nouvelle tentative.

Les envoyés de l'empereur veulent faire reconnoître Anastase pour pape.

Le peuple & la plupart du clergé étant assemblés dans l'Eglise de sainte Æmiliene, ils y vinrent avec toute leur suite & quantité de gens armés, entrèrent dans le chœur, & dirent tout haut au clergé, qu'il falloit reconnoître Anastase pour pape, ou qu'on les feroit tous passer au fil de l'épée. Ils répondirent qu'ils périroient plutôt que de se séparer de leur pasteur légitime pour reconnoître un excommunié. Les envoyés eurent beau les presser & les menacer, ils ne purent rien obtenir, & se retirèrent fort en colere, mais sans faire aucune violence.

Ils entrèrent dans une maison près de l'église , d'où ils envoyèrent querir l'évêque d'Ostie & l'évêque d'Albano , pour sacrer Anastase. Ils refuserent d'y aller , mais on les y mena par force. On n'oublia ni promesses , ni menaces , ni prières pour les engager à faire ce que l'on souhaitoit d'eux. Ils tinrent ferme , & parlerent eux-mêmes si fortement aux envoyés qu'ils les adoucirent beaucoup.

Le jour d'après les envoyés étant entrés dans l'église de saint Sauveur , le peuple commença à crier tout d'une voix qu'on leur rendit leur pasteur , & qu'ils n'auroient jamais d'autre pape que Benoît. Ce tumulte étonna les envoyés : ils appelèrent quelques-uns des évêques qui étoient presens , & leur proposerent de tenir avec eux une conférence sur ce sujet. Ils y consentirent , & cette résolution ayant été rapportée au peuple , l'appaîsa.

Les offres que les ambassadeurs firent dans cette conférence furent aussi inutiles que les précédentes. Ils virent bien l'impossibilité qu'il y avoit , à trouver de quoi faire en faveur d'Anastase une faction assez nombreuse pour mériter le nom de parti. Ils comprirent qu'ils n'avoient point d'autres moyens pour soutenir cet Intrus , qu'une violence ouverte & infiniment odieuse , qui ne pouvoit manquer d'avoir de très-fâcheuses suites , dont ils devoient craindre que l'empereur ne les rendît responsables ; ainsi ils revinrent peu à peu ; & après avoir fait examiner toutes les procédures de l'élection de Benoît , ils avouèrent qu'il n'y avoit rien de défectueux : neantmoins pour sauver en quelque façon leur honneur , ils demanderent un délai de trois jours , pendant lesquels on ordonneroit un jeûne pour obtenir les lumières du ciel. Le jeûne fut ordonné , & après les trois jours ils consentirent à la consécration de Benoît , & abandonnerent Anastase.

La cérémonie se fit avec beaucoup de tranquillité & de pompe en présence des ambassadeurs. Le pape pardonna à ceux qui s'étoient déclarés contre lui : ils lui baîsèrent les piés , & il leur donna sa bénédiction. Le seul évêque de Porto fut privé de l'honneur qui lui appartenoit par la prérogative de son Siège , de sacrer le pape , étant contre la bienséance , qu'un homme qui venoit d'être l'auteur d'un schisme si visi-

855.

Ils n'en peuvent venir à bout , & consentent à la consécration de Benoît.

Anastasius.

855.

*L'empereur ne
veut point s'en te-
nir au testament
de son pere.
Annales Bertini-
niani.*

blement injuste, fit une telle fonction. Les ambassadeurs avant la cérémonie du sacre avoient eu un entretien secret avec le pape, dont eux & lui parurent fort contens : ainsi tout fut pacifié.

Cette affaire quelque importante qu'elle parût à l'empereur, pour augmenter son autorité à Rome, en se rendant maître de l'élection des papes, n'étoit pourtant pas celle qu'il avoit le plus à cœur. Il regardoit comme une injustice, que l'empereur son pere ne lui eût donné aucune part dans le partage qu'il avoit fait un peu avant sa mort, de ses états des Gaules. Il prétendoit qu'en l'excluant de cette partie de sa succession, il ne lui avoit rien donné, disant que son ayeul Louis le Débonnaire lui avoit de son vivant substitué l'Italie, & qu'ainsi ce n'étoit point à son pere qu'il en étoit redevable. Il faisoit valoir à son exemple, sa dignité d'empereur, & se plaignoit qu'avec cette qualité laquelle donnoit autrefois à celui qui la portoit, autorité sur tout l'Occident, il voyoit son empire borné par les Alpes, & resserré dans un fort petit espace de pays, & ce fut par ces raisons qu'il sollicita ses oncles Charles le Chauve & Louis de Germanie, de ne point trouver mauvais, qu'il ne s'en tint point au testament de son pere, & qu'il obligât ses freres par les armes, à lui faire part des états qu'ils avoient en France. Mais il ne trouva pas ses oncles disposés à l'écouter. La France n'étoit déjà que trop misérable, sans en augmenter les malheurs par de nouvelles guerres.

*Les Aquitains
se révoltent de
nouveau.*

*Annales Bertini-
niani. ad an. 856.*

Ce fut principalement le roi de Germanie dont l'autorité arrêta la fougue de ce jeune empereur, Charles ayant trop d'affaires chez lui pour se mêler de celles des autres. Les Aquitains, le plus inconstant peuple du monde, ne s'accoutumèrent pas long-temps de leur jeune roi Charles, ou plutôt de ceux qui gouvernoient sous son nom : ils se révoltèrent de nouveau & se donnerent encore une fois à Pepin, & puis quelques mois après s'en étant lassés, ils envoyèrent au roi de Germanie pour lui offrir la couronne d'Aquitaine. Comme il se trouva occupé des guerres qu'il avoit sans cesse avec les Esclavons & les autres peuples des quartiers du Danube & dans la Dalmatie, & qu'il ne leur faisoit que des promesses générales, sans leur envoyer des troupes, ils revin-

rent à Charles le Chauve , & remirent une seconde fois sur le throne d'Aquitaine son fils le petit prince Charles. Mais les révoltes recommencerent aussi-tôt , & ce qu'il y eut de plus fâcheux & de plus dangereux , fut que l'inquiétude des peuples d'au-delà de la Loire se communiqua à ceux d'en-deçà de la Neustrie.

855.

Charles le Chauve qui dans le commencement de son regne avoit été obligé de ramper , pour ainsi dire , devant la noblesse de Neustrie, afin de l'engager dans son parti contre l'empereur Lothaire , & qui lui avoit toute l'obligation de n'avoir pas succombé , n'avoit pû reprendre cette autorité , dont un prince a besoin pour gouverner ses sujets , & les maintenir dans l'ordre & dans la soumission , d'où depend la tranquillité d'un état. Les seigneurs le reconnoissoient pour roi , mais à condition d'une espece d'indépendance dans laquelle ils se maintenoient & se croyoient tout permis. Ils appelloient tyrannie, les exemples de séverité & de justice qu'il faisoit quelquefois pour réprimer leurs violences. C'étoit un prince injuste & un ingrat , quand il leur refusoit leurs demandes les plus déraisonnables : rejeter leurs plaintes les plus mal fondées , c'étoit n'avoir nul égard , nulle bonté , & nulle condescendance pour des sujets , qui avoient tant de fois exposé leur vie , & donné leur sang pour lui. Ils s'éloignoient de la cour & de l'armée sous prétexte de n'y être pas en sûreté contre l'indignation du roi , & contre les artifices qu'il employoit pour les perdre. On ne voyoit par-tout que mécontents ; ce n'étoit dans toutes les provinces que murmures contre le gouvernement. Enfin les seigneurs d'en-deçà de la Loire , suivant l'exemple & les impressions de ceux d'Aquitaine , prirent la résolution de le déthrôner , & de se donner au roi de Germanie.

Leur exemple est suivi par les seigneurs d'en-deçà de la Loire.

La chose auroit éclaté sans aucune ressource pour Charles le Chauve , si le roi de Germanie n'avoit été battu par les Esclavons qui lui tuerent beaucoup de monde. Car ce prince avoit toute l'inclination possible à seconder la révolte des sujets de son frere , & convainquit par-là toute la terre , que c'étoit par le seul motif de son propre intérêt , qu'il étoit demeuré si long-temps uni avec lui contre l'empereur Lothaire.

Le roi de Germanie est battu par les Esclavons. Annales Bertiniani.

Charles profita du temps que lui donna la diversion des Esclavons , pour conjurer cette terrible tempête. Il tint au

Charles tient une assemblée à Chierji sur l'Oise.

855.

mois de Juillet à Chiersi sur l'Oise une assemblée d'évêques & d'abbés & de quelques-uns de ses vassaux laïques, où l'on traita de la réforme de l'état, & des moyens d'empêcher les suites de cette révolte presque universelle. On écrivit ensuite au nom de toute l'assemblée, une lettre circulaire aux plus considérables seigneurs tant d'Aquitaine que de Neustrie. Le contenu de cette lettre est rapporté parmi les capitulaires de Charles le Chauve. Je vais en transcrire ici les principaux points, parce qu'ils nous apprennent les choses dont on traita dans cette assemblée, & en même-temps la situation fâcheuse des affaires de ce prince, aussi-bien que la foiblesse de son gouvernement. Les voici.

856.

*Articles dressés
dans cette assemblée.*

*Missi ad Francos
& Aquitanos de
Carisiaco.*

Que le roi ayant appris de Rodolphe son oncle (frere de la feue impératrice Judith,) que la nation Françoisse souhaitoit une conférence, où des députés de la part du roi écoutassent les plaintes qu'on avoit à faire, & où eux-mêmes proposassent ce qu'il y avoit à corriger dans le gouvernement: il vouloit bien qu'on tint cette conférence, & qu'il y envoyeroit des députés.

Que si quelqu'un de ses sujets se plaignoit justement d'avoir reçu quelque injure de quelque maniere que ce pût être, & que pour cela il se fût retiré de la cour & du service, il pourroit venir faire ses plaintes à l'assemblée avec toute liberté, & que le roi consentiroit que l'injure fût réparée selon qu'on en feroit convenu.

Que si quelqu'un de ses sujets avoit manqué à son devoir, & reconnoissoit sa faute de bonne foi, il étoit disposé à lui pardonner, & qu'il ne doutât point que cette amnistie qu'il lui donneroit, ne fût sincere.

Que si quelqu'un apportoit pour excuse de sa révolte, qu'il s'étoit ruiné dans le service sans avoir reçu aucune récompense, & que la nécessité l'avoit obligé de prendre parti ailleurs, il déclaroit que si les députés trouvoient que la plainte fût juste, & qu'il y eût de la faute du roi, il étoit tout prêt à lui donner la satisfaction raisonnable qu'il souhaiteroit, & qu'on n'avoit à craindre sur cela aucun ressentiment de son côté: mais que les députés auroient droit de faire aussi leurs plaintes de la part du roi, sur ce qui avoit été commis contre ses intérêts; contre l'obéissance & le respect qui lui étoient

dûs , afin que dans la suite on ne tombât plus en de semblables fautes.

856.

Que si après des propositions si raisonnables , quelqu'un persistoit encore dans sa révolte & dans sa mauvaise conduite , l'intention du roi étoit qu'on déclarât ce perturbateur du repos public , ennemi de l'état , & qu'on le chassât du royaume : comme aussi il consentoit qu'on l'avertît lui-même des fautes qu'il feroit dans le gouvernement , soit contre les loix , soit contre la justice due aux particuliers de son état ; & que si en étant averti , il ne s'en corrigeoit pas , il ne trouveroit pas mauvais que les évêques & les abbés s'unissent entre eux , & avec le reste de ses sujets laïques , pour soutenir les intérêts des particuliers lésés , & pour l'observation des loix de l'état.

Que le roi pour confirmer tous ces articles , & recevoir en grace ceux qui l'avoient offensé , avoit résolu de tenir une assemblée générale à Verberie au mois de Juillet. Que si quelqu'un ne se fiant pas à la parole du roi , avoit de la peine à y venir , les évêques & tout le clergé s'engageroient à lui procurer toute sorte de sûreté , & qu'en un mot quelque assurance qu'on demandât , pourvu qu'elle ne fût point contre la raison , on la lui donneroit ; qu'enfin si quelqu'un ne s'accommodoit pas du service , & qu'il eût résolu de passer sous une autre domination , il pourroit se déclarer avec toute liberté , & que le roi lui donneroit la permission de se retirer , à condition qu'en se retirant , il ne causeroit aucun tort aux sujets de l'état.

C'étoit-là à peu près les choses contenues dans les articles dressés à Chiersi par les évêques , par les abbés & par quelques autres qui se trouverent à cette assemblée. Le prince par cet avilissement de son autorité , se procura une tranquillité de quelques mois. L'assemblée de Verberie se tint , où les sujets & le souverain firent semblant de se réconcilier , & les seigneurs d'Aquitaine renouvelèrent leurs protestations de fidélité.

Il tient une autre assemblée à Verberie.

Durant ce petit intervalle , ou du moins cette même année , Charles maria sa fille Judith à Edilulfe roi des Anglois occidentaux. La cérémonie du mariage se fit à Reims par l'archevêque Hincmar , au retour du voyage que ce prince Anglois venoit de faire à Rome. La princesse fut couronnée reine con-

Il marie sa fille Judith à Edilulfe roi des Anglois occidentaux. Annales Bertiniani.

856.

*Les Sarasins
s'emparent de Be-
nevent, & détrui-
sent Naples.*

tre la coutume des Anglois, chez qui l'usage n'étoit pas de faire porter le diadème aux épouses de leurs rois; & ce fut sans doute une condition que Charles exigea, pour l'honneur tant de sa fille, que de la France même.

Il projetta aussi le mariage de Louis son fils avec la fille d'Herispée roi de Bretagne, & dans cette vûe il donna à Louis le duché du Maine. Il espéroit par ce mariage s'ôter de dessus les bras des ennemis aussi incommodes que l'étoient les Bretons; ce projet toutefois ne fut point exécuté. Tout sembloit tendre à la paix; mais il y avoit par-tout des semences de guerres. Les trois nouveaux rois François fils du défunt empereur, s'assemblerent à Orbe ville de la Bourgogne Trans-Jurane, comme pour terminer tous leurs différends sur la succession de l'empereur leur pere: mais Louis roi d'Italie avoit des prétentions si contraires aux intérêts de ses freres, que dans la chaleur des conférences peu s'en fallut qu'on n'en vînt aux mains. Il avoit toutefois comploté avec Lothaire roi de Lorraine, pour contraindre Charles leur cadet qui étoit fort infirme, à renoncer à ses états, & à se faire d'église en leur cedant la Provence, le Lyonnois & les autres pays qu'il avoit eus en partage par le testament de son pere. Mais les principaux de la noblesse de ces provinces ayant été avertis de ce dessein, le tirèrent des mains du roi de Lorraine, qui s'étoit déjà saisi de lui. De cette sorte les conférences furent rompues, & chacun se retira fort mécontent. Durant ce temps-là l'empereur tout occupé du desir d'envahir le bien de ses freres, laissoit les Sarasins s'emparer impunément de Benevent, & courir de là dans toute cette contrée d'Italie, où ayant surpris Naples, ils la ravagerent & la renverserent de fond en comble.

Ibid.

*Pepin s'unit avec
les Normans &
fait de grands ra-
vages en divers
endroits.*

857.

*Annales Bertin-
niani.*

L'année suivante fut encore plus fatale à la France par la résolution que prit Pepin, dès qu'il se vit abandonné des peuples d'Aquitaine: ce fut de s'unir avec les Normans & de seconder ces pirates dans le dessein qu'ils avoient non-seulement de piller la France, mais encore de s'y établir. Il traita avec eux, & fortifiant leurs troupes des siennes, il les accompagna en plusieurs des expéditions qu'ils firent dans ce royaume. Il les conduisit à Poitiers qu'il prit & pillâ, & fit de grands ravages en divers endroits d'Aquitaine, tandis que d

pes de cette nation vinrent par la Seine jusqu'à Paris, en ruinèrent tous les environs, brûlerent l'église de sainte Geneviève, & n'épargnerent saint Germain des Prés & saint Denys, que pour une grosse somme d'argent que ces abbayes leur payerent : ils prirent encore Chartres, & pillerent l'isle de Betau.

855.

Cette isle appartenoit au roi de Lorraine, & étoit tenue à foi & hommage par un seigneur Normand nommé Roric, à qui le défunt empereur avoit été contraint de la céder; il offrit au roi de Lorraine d'équiper une flotte à ses dépens, & d'aller faire descente en Danemarck, par représailles pour le pillage de l'isle de Betau, & ce prince y consentit sans peine. Roric exécuta ce qu'il avoit projeté, & obligea le roi de Danemarck qui s'appelloit aussi Roric, de lui céder les terres dont il s'empara entre la mer & la rivière d'Eider : mais cette diversion ne fit pas revenir de France les autres Normans, qui s'y étoient fortifiés sur la Seine dans l'isle d'Oïssel, vis-à-vis du Bourg d'Oïssel, à quelques lieues au-dessus de Rouen.

Annales Fuldenf.

Annales Bertiniani.

Ils y avoient passé l'hyver, & en avoient fait comme une place d'armes, & un lieu de retraite, d'où ils couroient impunément de tous côtés. Ils s'y étoient fortifiés, y avoient mis des munitions en abondance, & se trouvoient en état de s'y défendre, si on venoit les attaquer. Bernon chef de ces pirates vint à Verberie trouver le roi, & lui offrit de lui faire hommage du canton dont il s'étoit saisi. Charles reçut cet hommage ne pouvant alors faire rien de mieux : mais soit que Bernon eût recommencé ses courses, soit que Charles eût compris de quelle importance il lui étoit de ne pas souffrir qu'un tel ennemi s'établît au cœur de la France, il résolut de l'en chasser. Ainsi malgré les soupçons qu'il avoit des mauvais dessein du roi de Germanie, qui entretenoit toujours des intelligences en Aquitaine & dans les pays d'en-deçà de la Loire, depuis que les peuples s'étoient offerts de se donner à lui, il fit ses préparatifs pour assiéger Oïssel.

Les Normans font des courses de tous côtés.

Dans la défiance que ces deux freres avoient l'un de l'autre, ils avoient attiré dans leur parti chacun un de leurs neveux, qui étoient entre eux dans des dispositions fort semblables. Charles le Chauvé s'étoit ligué avec Lothaire roi de Lorraine, & le roi de Germanie avec l'empereur.

Annales Bertiniani.

858.
*Charles assiège
Oissel.*

Le roi de Lorraine promet du secours à Charles pour le siège d'Oissel, que ce prince commença au mois de Juillet. Son fils Charles roi d'Aquitaine vint l'y joindre avec quelques troupes, & même avec Pepin, qui ou lassé des Normans, ou s'en voyant méprisé, s'étoit retiré d'avec eux, & avoit demandé la paix au roi d'Aquitaine, à condition qu'on lui cédât quelques comtés, & le revenu de quelques monasteres du pays. Charles le Chauve, content de cette proposition, dans un temps où il tâchoit par toutes sortes de moyens de diminuer le nombre de ses ennemis, consentit à ce traité, & le ratifia.

*Il abandonne
cette entreprise.*

Lothaire arriva au siège avec des troupes, quelque-temps après que Charles le Chauve l'eut formé avec les siennes, la place fut fortement attaquée, & encore plus vigoureusement défendue; de sorte qu'au vingt-huitieme de Septembre après deux mois de siège, le succès étoit encore fort incertain: mais il fallut abandonner cette entreprise sur une nouvelle qui déconcerta étrangement Charles le Chauve.

*Quelques mécon-
tens ont dessein de
détrôner Charles
le Chauve.*

Les mécontents le voyant occupé à cette expédition avec toutes ses troupes, prirent ce temps-là pour l'exécution du dessein que quelques-uns d'eux méditoient depuis cinq ans, & qu'ils avoient tâché en vain d'exécuter deux ans auparavant, c'étoit de rendre le roi de Germanie maître de la France; & de détrôner Charles le Chauve.

*Ibid.
Annales Fuldens.*

Le roi de Germanie avoit alors trois armées sur pié qu'il avoit levées pour aller châtier les Esclavons; les Sorabes & les Abodrites sur les frontieres de ses états aux quartiers du Nord & du Danube. Une de ses armées étoit commandée par Carloman son fils aîné, l'autre par Louis son cadet, & la troisieme par un de ses généraux nommé Triculfe. Elles commençoient déjà à se mettre en marche vers les lieux où elles étoient destinées, lorsque l'abbé Adelard & le comte Othon arriverent de la part des factieux de France.

*Ils portent leurs
plaintes au roi de
Germanie, & lui
offrent la couron-
ne.*

Ils furent admis à l'audience du prince, ils lui firent le récit du misérable état où la France se trouvoit, pillée de tous côtés par les payens, qui renversoient par-tout les églises, emmenaient les François en esclavage, saccageoient les villes, brûloient ce qu'ils ne pouvoient pas emporter: & puis tombant sur la conduite de leur souverain, ils dirent que ce

n'étoit pas là encore le comble du malheur des François, qu'ils avoient un roi, qui au lieu de les défendre contre les pirates, sembloit être de concert avec eux pour ruiner ses sujets; qu'on leur enlevoit par les ordres de ce prince le peu que les ennemis leur avoient laissé; que toute son application étoit à trouver des secrets & des prétextes de les dépouiller de tous leurs biens; que c'étoit un prince à qui l'on n'avoit plus nulle confiance; qu'on ne pouvoit compter ni sur ses paroles ni sur ses sermens, & que loin de pouvoir posséder son bien en repos sous un tel regne, personne n'étoit en sûreté de sa vie, à cause des soupçons & des ombrages qu'il prenoit aussi aisément, qu'il les quittoit difficilement. » Nous venons, ajoutèrent-ils, au nom de la plus grande & de la plus saine partie de la nation nous jeter entre vos bras, dans l'espérance de trouver en votre personne un roi, qui par son courage & par sa sagesse nous protégera contre les payens, & nous tirera de l'extrémité de la misère où nous sommes réduits «.

Le roi de Germanie paroissant fort touché de ce discours des députés, leur répondit que la proposition qu'ils lui faisoient le jettoit dans un grand embarras; qu'étant François il ne pouvoit pas n'être point touché des extrêmes malheurs de sa nation: mais que le roi de France étoit son frere, & qu'il ne pourroit sans violer les droits du sang, prendre les armes contre lui; que la chose auroit un méchant air dans le monde; qu'on interpréteroit mal ses intentions, & qu'on ne manqueroit pas d'attribuer à son ambition & au désir d'étendre sa domination, toutes les démarches qu'il feroit en faveur d'un peuple opprimé; que dans une affaire de cette importance, où il voyoit de part & d'autre de grands inconvéniens qui le tenoient en balance, il ne vouloit point décider lui-même: mais qu'il suivroit sur cela les avis de son conseil.

Les députés furent fort contents de cette réponse, ayant déjà apparemment pris leurs mesures du côté des ministres, & ne doutant pas que ceux qui seroient consultés connoissant bien le penchant secret du prince, ne donnassent de ce côté-là, & ne l'obligeassent à faire ce qu'on savoit bien qu'il souhaitoit de tout son cœur depuis fort long-temps.

En effet, tous conclurent à prendre les intérêts d'un royaume entier pour le tirer de l'oppression, pour y sauver la reli-

858.

Réponse de ce prince.

Avis de ses ministres.

858.

gion, pour l'empêcher de tomber sous le joug des payens; que le roi en cette occasion ne faisoit point autre chose que de secourir des malheureux, & des peuples abandonnés qui avoient recours à sa puissance, & recevoir des gens qui de leur plein gré & sans en être sollicités se donnoient à lui.

Le roi de Germanie entre en France.

Ce fut ainsi qu'on leva le scrupule du prince. On contre-manda aussi-tôt les trois armées, & on les fit passer le Rhin à Wormes. Le roi de Germanie à leur tête entra en France, & marcha jusqu'à Pontyon maison royale dans le Pertois proche de Vitri-le-brûlé. Presque tout ce qu'il y avoit de seigneurs en France, excepté ceux qui étoient au siège d'Oïffel, vinrent-là le joindre, & lui faire serment de fidélité.

Les Bretons chassent le duc du Maine de son état. Annales Bertiniani.

Ces rebelles pour fortifier leur parti, engagèrent les Bretons à déclarer la guerre au prince Louis, que son pere Charles le Chauve avoit fait duc du Maine, ainsi que je l'ai dit. Ils chassèrent ce jeune prince de son état, & l'obligèrent à se sauver au-delà de la Seine, où il vint se rendre auprès du roi son pere, & firent dire au roi de Germanie que dès qu'il le sauroient entré plus avant en France, ils viendroient s'unir à lui pour lui faciliter la conquête du reste de l'état. Le roi de Germanie devinoit aisément le motif qui leur inspiroit ce zele pour sa gloire, & qu'il en coûteroit au moins à la France le duché du Maine qu'ils avoient envahi: mais ce démembrement n'étoit rien pour lui, en comparaison de la conquête de tout le royaume qui lui paroissoit assurée.

Libellus proclamationis adversus Venilonem, Tom. I. Conc. Gall.

Il s'avança jusqu'à Sens dont l'archevêque nommé Venilon étoit dans son parti. Ce prélat avoit suivi le roi au siège d'Oïffel avec quelques troupes qu'il étoit obligé de lui fournir. Si-tôt qu'il fut que le roi de Germanie étoit prêt à passer le Rhin, il contrefit le malade, & sous ce prétexte revint à Sens avec une partie de ceux qui l'avoient suivi au siège, & donna l'exemple de la désertion qui augmenta de jour en jour dans le camp du roi.

Charles est déposé par une assemblée d'évêques.

Le roi de Germanie campé auprès de Sens envoya prier l'archevêque de lui venir parler. Le devoir de ce prélat, ainsi qu'on le lui reprocha depuis quand on lui fit son procès, auroit été de refuser cette entrevue avant que d'avoir eu de son souverain la permission de l'accepter: mais dès-lors il n'en étoit plus à ce scrupule. Il alla trouver le roi de Germanie,

& convint avec lui de faire au plutôt une assemblée d'évêques pour déposer Charles le Chauve, absoudre ses sujets du serment de fidélité, & déclarer la couronne de France dévolue au roi de Germanie. Charles qui avoit prévu ce coup, avoit assemblé lui-même les évêques qui lui étoient fideles, & les avoit engagés à excommunier tous ceux qui avoient passé du côté de Louis de Germanie. Il en avoit donné avis à l'archevêque de Sens, & lui avoit envoyé les lettres du concile avec la sentence d'excommunication contre les déserteurs. Venilon se moqua de cette excommunication, & présida dans Attigni qui n'étoit point de son diocèse, à l'assemblée de ces excommuniés où se fit la déposition de Charles, & où l'on prit aussi des mesures pour séparer de lui le roi de Lorraine son neveu.

Le prix de la perfidie de Venilon fut l'abbaye de sainte Colombe de Sens, & l'évêché de Bayeux pour un de ses parens dommé l'ortolde homme hardi & intrigant, & tout propre à exciter & à entretenir la révolte dans cet évêché.

Après l'assemblée d'Attigni le roi de Germanie s'avança jusques dans l'Orléannois, y reçut de nouvelles troupes des révoltés d'Aquitaine & de ceux de Bretagne; & puis il revint en Champagne. Cependant le roi sur cet avis fâcheux de l'invasion de son frere, avoit levé le siège d'Oissel, & étoit parti des bords de la Seine, étant à peine guéri d'une maladie dont il avoit été attaqué pendant ce siège, & vint avec son armée au-devant du roi de Germanie. Il remonta la Seine & puis la Marne, arriva à Châlons, & vint camper à Brienne, où quelques troupes de Bourgogne conduites par des seigneurs du pays; vinrent le joindre.

Les armées furent trois jours en présence, pendant lesquels se firent plusieurs négociations, mais toutes sans effet. Le roi de Germanie étoit le plus fort, & Charles ne pouvoit se résoudre à abandonner son bien: mais la trahison termina l'affaire.

Les troupes de Charles furent débauchées par les émissaires de Louis. La désertion fut telle, que Charles épouvanté se sauva avec peu de monde en Bourgogne. Après son départ les plus attachés à sa personne se laisserent emporter au torrent, & presque tous rendirent hommage au roi de Germanie.

858.
Ibid.

Ibid.

Concil. apud Saponarias.

Il vient avec son armée au-devant du roi de Germanie.

Ibid.

Annales Bertiniani.

Ses troupes désertent.

858.

Le roi de Germanie récompense les chefs des factieux.

Si ce prince eût su profiter de cet avantage , & de l'ardeur de ses troupes pour suivre le roi fugitif , comme plusieurs le lui conseilloyent , il eût vrai-semblablement fini la guerre , & eût obligé Charles ou de sortir du royaume , ou de se rendre à discrétion : mais il jugea qu'il lui étoit plus expédient de s'assurer la possession de ce qu'il avoit déjà conquis. Il vint à Troyes où il fit de grandes largesses aux chefs des factieux , & partagea entre eux les gouvernemens , les abbayes & les autres dignités du royaume.

Il convoque une assemblée de tous les évêques de France à Reims.

Epist. Episcopor. Tom. III. Conc. Gall.

Il retourna ensuite à Attigni , d'où il envoya ordre à tous les évêques de France de se trouver à Reims au vingt-cinquième de Novembre , pour y délibérer avec lui touchant le bon gouvernement de l'état , & le rétablissement de la discipline.

Les évêques de la province de Rouen & ceux de la province de Reims , s'assemblerent entre eux à Chiersi sur la rivière d'Oise , pour convenir de la réponse qu'ils pourroient faire. Ils lui députerent Venilon archevêque de Rouen , & Erchanrade évêque de Châlons sur Marne , qu'ils chargerent de lui exposer plus en détail les raisons marquées dans la lettre que le concile lui écrivoit , pour lesquelles ils ne pouvoient obéir à ses ordres.

Plusieurs évêques refusent d'obéir à ses ordres. Ibid.

Ces raisons étoient qu'il y avoit trop peu de temps jusqu'au jour marqué , pour que tous les évêques pussent se trouver à Reims ; qu'il étoit impossible dans un terme si court de convoquer & de tenir les assemblées particulières des provinces , qui devoient , selon les canons , précéder la générale ; que Reims étant très-éloignée de la plupart des autres villes épiscopales du royaume , cette ville étoit fort peu commode pour un concile national , & qu'il seroit impossible à plusieurs évêques de s'y rendre ; qu'un temps de troubles & de confusion comme celui où l'on étoit alors , n'étoit point propre à assembler un tel concile ; que le peu d'état que le roi de Germanie avoit fait jusques-là des avertissemens & des remontrances des évêques , ne leur laissoit nul lieu d'espérer qu'il voulût avoir égard à leurs avis. Ils le prioient de consulter avant toutes choses sa propre conscience , qui lui diroit l'essentiel de ce que les évêques pourroient lui représenter , d'examiner si son entreprise & l'irruption qu'il venoit de faire dans les états de son frere , étoient justes , & de faire cet examen , en se consi-

derant lui-même au moment fatal de la mort, où Dieu lui fera rendre compte de toute sa conduite, afin de juger sainement de ceux qui l'avoient engagé à cette guerre, & des remontrances de ceux qui le conjuroient de la finir, de faire réflexion sur les désordres & sur les impiétés effroyables que ses troupes Germaniques commettoient par-tout ; & s'il n'étoit pas plus d'un prince chrétien de tourner ses armes contre les payens en faveur de son frere, qui en étoit accablé, que de l'attaquer lui-même dans le temps qu'il étoit occupé à les combattre.

C'étoient-là les choses principales contenues dans la lettre de l'assemblée de Chiersi. Cette députation ne produisit aucun effet. L'archevêque de Sens réussit mieux dans celle dont le roi de Germanie l'avoit chargé, ce fut d'aller trouver le roi de Lorraine, pour le détacher du parti du roi de France ; il en vint à bout, & l'amena à Attigni, où il se reconcilia au moins en apparence avec son oncle, & retourna de-là dans ses états, abandonnant son autre oncle à sa mauvaise fortune : mais ce prince ne s'abandonna pas tout-à-fait à lui-même, & fut profiter d'une fausse démarche que son ennemi fit peu de temps après.

Le roi de Germanie étant allé passer les fêtes de Noel à saint Quentin, les seigneurs François lui représenterent la difficulté qu'il y avoit à faire subsister en France toutes les troupes qu'il avoit amenées de Germanie ; que les désordres qu'elles faisoient par-tout, ne serviroient qu'à lui attirer l'aversion des peuples, & que ces troupes lui étoient désormais inutiles, vu qu'il pouvoit compter sur l'affection de celles de tout le pays qui s'étoit donné à lui, & dont toute la noblesse étoit prête de verser son sang pour l'y maintenir.

Ce prince trop crédule, donna dans ce piège que lui tenoit une partie de ceux qui lui parloient avec tant de zele pour son service. De ce nombre étoient deux seigneurs, Conrad & Felfe fils du comte Conrad, & neveux de la feue impératrice Judith, & par-là cousins germains de Charles. Ils avoient quitté son parti de concert avec lui, & s'étoient rendus auprès du roi de Germanie. Ils furent si bien se contrefaire & entrer dans son esprit, qu'ils devinrent ses plus intimes confidens ; jusques-là qu'il les envoya vers Charles, afin que sous

858.

Il détache le roi de Lorraine du parti du roi de France.

Annales Bertiniani.

Annales Fuldens.

Il renvoie une partie de son armée.

859.

Ibid.

859.

prétexte de lui proposer quelques moyens d'accommodement, il tâchassent de reconnoître l'état des affaires de ce prince, & de prendre de nouvelles liaisons avec les mécontents de son parti, s'il y en avoit qui ne se fussent pas encore déclarés.

Ils arriverent à la cour de Charles, l'avertirent du départ des troupes de Germanie, du repentir de plusieurs de ceux qui avoient pris les armes contre lui, & l'assurèrent que s'il faisoit diligence, & qu'avec les troupes qui lui restoit, il fit paroître de la résolution, en venant attaquer le roi de Germanie qui nes'y attendoit point du tout, il se feroit sans doute une révolution.

Il est obligé de s'enfuir, & Charles reprend tout ce qui lui avoit été enlevé.

Charles le Chauve suivit ce conseil, & ayant marché à grandes journées avec toutes ses troupes, malgré la rigueur de la saison; il parut tout à coup à la vue de celles du roi de Germanie. Par bonheur pour Charles, il venoit d'arriver nouvelle au camp ennemi, que les Sorabes, qui faisoient une partie des Esclavons, avoient tué leur duc, & alloient faire une dangereuse révolte, si le roi de Germanie ne paroïssoit promptement sur la frontière pour les dissiper. La présence de Charles, l'irrésolution de Louis, incertain s'il retourneroit en Germanie, ou s'il demeureroit pour soutenir ses conquêtes de France, le penchant qu'un grand nombre de François avoient à retourner sous leur ancien roi, dont ils n'avoient quitté le parti au camp de Brienne, que quand il les eut abandonnés lui-même, la crainte qu'eurent les autres de la retraite du roi de Germanie, qui les laisseroit sans chef exposés au juste ressentiment de leur légitime souverain; tout cela causa beaucoup de confusion dans le camp du roi de Germanie, qui en pénétra aisément la cause, & se repentit, mais trop tard, d'avoir renvoyé ses troupes Germaniques. En un mot, n'osant se fier à son armée, dont une partie commençoit à déserter, il fut obligé à son tour de s'enfuir promptement dans ses états. Il ne fut pas plutôt parti, que Charles trouva tout facile, il ne rencontra plus aucune résistance, & reconquit en moins de rien sans coup-férir, tout le pays qui lui avoit été enlevé; l'inconstance du peuple François faisant depuis long-temps alternativement le bonheur & le malheur de ce prince.

Annales Fuldens.

Le roi de Lor-

Lorsque le roi de Lorraine eut appris le rétablissement de Charles

Charles dans ses états, il vint le trouver à Arches, maison royale proche de la Meuse, & se ligua de nouveau avec lui contre le roi de Germanie, dont il redoutoit toujours l'ambition, & qui étoit le seul en état de lui nuire. Ce retour de Lothaire fit plaisir à Charles, & lui étoit de très-grande importance contre leur commun ennemi; mais il pensa à d'autres moyens qu'il crut encore plus efficaces, pour empêcher une nouvelle entreprise sur ses états.

J'ai déjà remarqué que les évêques de France s'étoient mis en possession de décider des droits des princes, & de donner & d'ôter les couronnes. Ces étranges entreprises étoient l'effet de la foiblesse du gouvernement, & du pitoyable état où les guerres civiles & les ravages des Normans avoient réduit le royaume. On voit ces prélats en diverses lettres synodales s'attribuer cette autorité, comme attachée à leur caractère & à leur qualité de lieutenans de Dieu sur la terre, & Charles le Chauve dans la conjoncture où il se trouvoit alors, poussa sa complaisance pour ces prélats, jusqu'à dire dans un acte qu'il publia contre l'archevêque de Sens, que cet archevêque n'avoit pas pû le déposer, « au moins, disoit-il, » avant que j'eusse comparu devant les évêques qui m'avoient » sacré roi, & avec lesquels il m'avoit sacré lui-même; il » falloit auparavant, que j'eusse subi le jugement de ces pré- » lats, qui sont appelés les trônes de Dieu, dans lesquels » Dieu est assis, & par lesquels il prononce ses arrêts, ayant » toujours été prêt de me soumettre à leurs corrections pa- » ternelles & aux châtimens qu'ils voudroient m'imposer, » comme je m'y sou mets encore actuellement. »

Il crut donc qu'une des plus sûres précautions qu'il pût prendre contre les desseins ambitieux de son frere, étoit de faire agir ces évêques, & de les engager à déclarer au roi de Germanie, qu'il avoit encouru l'excommunication par l'irruption injuste qu'il avoit faite dans le royaume de son frere, & qu'il demeureroit excommunié, tandis qu'il persévéreroit dans ses mauvaises intentions.

Il convint avec le roi de Lorraine d'assembler à Metz un concile, qui se tint vers la fin de Mai sur ce sujet. Ce concile députa vers le roi de Germanie Hincmar archevêque de Reims, Venilon archevêque de Rouen, & Gonthier arche-

859.
raine se ligue de
nouveau avec
Charles.

Etranges entre-
prises des évêques
de France.

Libellus pro-
clamationis ad-
versus Venilonem.

Charles assem-
ble un concile à
Metz.
Tom. III. Conc.
Gall.

859.

*Instructions que
ce concile donne
à ses députés vers
le roi de Germa-
nie.*

vêque de Cologne , avec quelques autres évêques , dont les instructions étoient telles.

Premierement , dès votre premiere audience vous exhorterez le roi de Germanie à reconnoître les péchés qu'il a commis , & les maux qu'il a causés en entrant en France avec son armée , & vous lui conseillerez d'en demander pardon à Dieu.

Secondement , vous l'exhorterez à la confession de ses péchés.

En troisieme lieu , à réparer les dommages qu'il a causés.

En quatrieme lieu , s'il s'engage à cette satisfaction , vous lui ferez promettre d'avoir une entrevûe avec le roi son frere , & avec le roi de Lorraine son neveu.

Cinquiement , de ne plus écouter les avis des mauvais conseillers & des esprits brouillons , qui lui ont fait entreprendre une si funeste guerre.

Sixiement , d'obliger les vassaux du roi Charles , qui se sont réfugiés en Germanie , à venir se présenter devant leur légitime souverain , à condition que si leurs plaintes sont justes , on les satisfera , & que si elles ne le sont pas , le roi de Germanie priant le roi Charles de leur pardonner , il leur pardonnera : que si le roi de Germanie continue de vouloir soutenir ces rebelles , vous lui déclarerez qu'il est lui-même excommunié , parce qu'il communique avec des gens qui sont excommuniés.

Septiement , s'il écoute ces propositions , il faut qu'il vous promette de contribuer de tout son pouvoir à la tranquillité de l'église , tant dans son état que dans la France , de remettre les ecclésiastiques en possession de leurs privilèges & de leur autorité , & de faire rendre une exacte justice aux peuples , après leur avoir donné la paix ; & si ensuite il vous demande l'absolution , en ce cas donnez-la lui par l'autorité de la puissance apostolique , selon les formes canoniques , & accordez-lui le pardon de tous les maux qu'il a commis , ou qui ont été commis à son occasion dans nos dioceses. Reconciliez-le avec l'église , & levez l'excommunication qu'il a encourue pour avoir communiqué avec des excommuniés.

Huitiement enfin , s'il refuse de vous écouter , gardez-vous bien de l'absoudre ; ce seroit vous lier vous-mêmes , &

vous rendre participans de ses péchés, & vous seriez dévoués par le concile qui vous envoie.

Il parut fort extraordinaire que des évêques envoyassent déclarer à un prince souverain, qu'il étoit tombé en excommunication, & pour lui offrir l'absolution, n'ayant sur lui ni Jurisdiction temporelle, ni spirituelle. Aussi cette députation n'eut-elle pas grand effet à cet égard. Les députés furent reçus à Wormes par le roi de Germanie, & ils lui présentèrent une lettre de la part du concile, où étoient contenues la plupart des choses dont je viens de parler. Il la lut, & il ne leur dit rien autre chose, sinon qu'il les prioit d'oublier le passé, & d'être ses amis comme auparavant.

Hincmar archevêque de Reims répliqua, qu'il ne leur demandoit que ce qu'ils venoient lui offrir d'eux-mêmes, & que pour lui en particulier, dont l'archevêché avoit été un des plus pillés, il ne conservoit dans son cœur aucun ressentiment: mais qu'il lui conseilloit de satisfaire à Dieu en réparant les dommages causés aux églises par son armée. Gonthier archevêque de Cologne lui parla aussi sur ce même sujet.

Le roi leur fit de son côté quelques reproches dont ils se défendirent: mais touchant ce qui s'étoit résolu dans leur concile de Metz, il leur dit qu'il étoit fort surpris de la manière dont ils en avoient usé: qu'ils avoient traité de choses qui le regardoient personnellement sans l'en avoir averti; qu'ils avoient décidé sur ses propres affaires à leur fantaisie, & qu'après lui avoir fait son procès, ils venoient lui apporter leurs décisions; qu'il n'avoit rien fait que par le conseil de ses évêques; qu'il les assembleroit à son tour; qu'il verroit avec eux ce qu'il auroit à faire dans la suite, & qu'il n'avoit rien autre chose à leur répondre.

Les évêques de France de peur de l'aigrir, n'osèrent le presser davantage sur les satisfactions qu'ils demandoient. Ils lui proposèrent seulement une entrevue entre leur maître & lui, pour tâcher de conclure une paix durable. Il y consentit, & quelque-temps après il se trouva avec le roi de France & le roi de Lorraine dans une île du Rhin, entre Andernac & Coblents. Ils n'y purent convenir de rien, le roi de Germanie voulant avant toutes choses, qu'on lui promît que ceux des François qui avoient pris son parti, seroient rétablis dans leurs

849.
Réponse de ce prince.

Entrevue du roi de Germanie, du roi de France & du roi de Lorraine. Annales FuldenC.

859.

biens & dans les charges & dignités qu'ils possédoient auparavant, & Charles tenant toujours ferme, sans vouloir se relâcher sur ce point-là : on convint néanmoins de part & d'autre de tenir une autre conférence en automne auprès de Bâle : mais elle ne se tint point, parce que le roi de Lorraine ayant eu quelque raison de n'y pas venir, Charles qui étoit déjà en chemin pour s'y rendre, ne voulut pas y aller sans lui.

Cependant le roi de Germanie pour convaincre le monde qu'il ne tenoit pas à lui que la paix ne se fît, & pour se justifier sur l'irruption qu'il avoit faite dans le royaume de son frere, envoya Thioton abbé de Fuldes à l'empereur & au pape Nicolas I. qui avoit succédé l'année précédente à Benoît III. plus par l'autorité de l'empereur que par la faveur du clergé. L'envoyé fit si bien, que l'empereur & le pape parurent contents, & le pape le témoigna au roi de Germanie par une lettre qu'il lui écrivit.

Ibid.
Annales Bertiniani.

Concile de Savonieres.

Cap. 1.

Can. 3.

Annales Bertiniani.

Les évêques s'y obligent à demeurer unis pour corriger les rois, les grands seigneurs, & le peuple.

Tandis que les députés du concile de Metz étoient occupés à leurs négociations de Wormes, il se tint un autre concile à Savonieres dans le territoire de Toul, où se trouverent le roi de France, le roi de Lorraine, & Charles roi de Provence. On y traita encore des moyens de rétablir la paix entre le roi de France & le roi de Germanie. Le traité d'alliance entre le roi de France & le roi de Lorraine y fut renouvelé, & le roi de Provence y entra. Cette triple alliance étoit pour obliger le roi de Germanie à se tenir en repos. Ce fut apparemment pour empêcher que l'empereur Louis ne se liguât avec lui, que le roi de Lorraine son frere lui céda la même année quelques places au-delà du Mont-Jura ; savoir, Genève, Laufane, Sion en Valais, & quelques autres territoires.

Les évêques ne s'oublierent pas non plus dans ce concile. Ils firent un decret, par lequel ils s'obligerent à demeurer très-unis entr'eux pour corriger les rois, les grands seigneurs du royaume François, & le peuple dont ils étoient chargés : ce sont les termes du decret. Ils ordonnerent pour cela, que désormais on tiendroit de fréquens conciles pour le rétablissement de l'ordre & de la discipline ecclésiastique, & obtinrent des trois rois qui étoient présens, leur consentement pour la validité de ce decret.

Charles deman-

Ce fut dans ce concile, que Charles le Chauve présenta aux

évêques un mémoire contenant l'accusation de Venilon archevêque de Sens, qui s'étoit jetté dans le parti du roi de Germanie. Il y fit l'histoire & le détail de la désertion de ce prélat, pour obtenir des évêques qu'ils le déposassent selon les formes canoniques, afin qu'il pût être ensuite puni en criminel de leze-majesté.

Sur cette espece de requête présentée au concile par le roi, les évêques écrivirent à Venilon, & le sommerent de comparoître dans trente jours devant les commissaires établis par le concile pour lui faire son procès; ces commissaires étoient Remi archevêque de Lyon, Venilon archevêque de Rouen, Herard archevêque de Tours, & Rodolfe archevêque de Bourges. L'affaire néanmoins n'eut point de suite, & l'archevêque de Sens, soit par le crédit des autres évêques, qui ne souscrivoient pas volontiers à la condamnation d'un de leurs confreres, soit à la priere des autres princes François, obtint son pardon, & fut reçu en grace peu de temps après.

Une autre affaire importante fut traitée dans ce concile. Elle regardoit la Bretagne, où il étoit arrivé beaucoup de changement. Durant le règne d'Herispée, un seigneur nommé Salomon son parent, s'étoit soulevé contre lui, & avoit demandé à Charles le Chauve d'être confirmé dans la possession d'une partie de la Bretagne dont il s'étoit emparé. On avoit trop d'intérêt en France à voir des brouilleries en Bretagne, pour lui refuser ce qu'il demandoit : le roi le lui avoit accordé, & quelque-temps après, Herispée avoit été tué par ce concurrent, qui s'empara de la souveraineté de Bretagne.

Si-tôt qu'il s'étoit vû maître du pays, il avoit fait comme ses prédécesseurs. Il s'étoit servi des embarras où se trouvoit Charles le Chauve, pour secouer le joug de la France, & avoit pris le nom de roi. Ce fut lui qui envoya des troupes au roi de Germanie, pour attaquer la France, & en l'année 859. où nous sommes, Pepin ayant perdu tout son crédit en Aquitaine, se réfugia chez lui.

Comme le prédécesseur de Salomon n'avoit obtenu des rois de France que par un traité forcé, qu'on lui laissât porter le nom de roi, & que Salomon n'étoit pas son fils, on ne crut pas devoir continuer de lui donner ce titre, & le concile dont je parle, ne le traite ni de roi, ni de duc, ni de comte : mais

859.

*de au concile la
déposition de l'ar-
chevêque de Sens.*

*Cet archevêque
obtient son par-
don.*

Ibid.

*Affaire impor-
tante qui regar-
doit la Bretagne,
traitée dans le
concile
Ibid.*

*Salomon duc de
Bretagne prend le
nom de roi.*

859.

* Qui Britan-
norum tenet regio-
nem.

on le nomme simplement sans aucun titre, avec une périphrase affectée: *Celui qui gouverne la Bretagne ou qui commande en Bretagne* *. Le concile de Soissons, tenu quelques années après, lui donne la qualité de duc.

De plus, on avoit laissé durant le regne d'Herispée l'affaire des évêques de Bretagne, sans la pousser que foiblement. Nomenoi son pere, ainsi que je l'ai raconté, avoit chassé les évêques du pays qui s'opposoient à ses violences, en avoit mis d'autres en leur place, avoit érigé l'évêché de Dol en métropole, & par-là avoit soustrait à l'archevêché de Tours les évêques de Bretagne, qui en étoient suffragans, afin de rompre tout commerce entre ses sujets & la France, & faire en sorte qu'ils n'en eussent aucune dépendance, tant pour le temporel que pour le spirituel.

*Il se fait chrétien
dès qu'il est sur le
throne.*

Tom. III. Conc.
Gall. p. 570.

Salomon étoit encore payen, quand il s'empara de la souveraineté de Bretagne, ainsi qu'on le voit par une lettre que le pape lui écrivit en l'an 865. Il se fit chrétien si-tôt qu'il fut sur le throne, & ce fut sans doute cette raison qui fit que ce pape ne lui écrivit pas d'abord sur le sujet des évêques de Bretagne: mais les évêques de France ne se crurent pas obligés à tant de ménagemens; ils écrivirent aux évêques de Bretagne, qui avoient succédé à quelques-uns de ceux que le duc Nomenoi avoit fait élire: ils les avertirent de reconnoître l'archevêque de Tours pour métropolitain, & de ne point communiquer avec les autres évêques qui avoient été excommuniés par les papes Leon IV. & Benoît III. à cause de leur usurpation, ni avec plusieurs révoltés François que l'archevêque de Tours avoit aussi excommuniés pour leur révolte, & ils menaçoient ces évêques de les excommunier eux-mêmes, s'ils continuoient à ne pas reconnoître leur ancien & légitime métropolitain.

*Mémoire que
les évêques de
France envoient
à ceux de Bre-
tagne.*

Ils leur envoyèrent même un mémoire des choses qu'ils leur ordonnoient par l'autorité du concile, de représenter fortement à Salomon. Le premier article étoit la réunion des évêques de Bretagne avec l'archevêque de Tours, comme avec leur métropolitain. Le second, qu'il falloit qu'il cessât de s'approprier les biens des églises & ceux des particuliers. Le troisième, qu'il reconnût le roi de France comme son seigneur, & se souvint que la nation Bretonne avoit été de tout temps in-

butaire de la France ; & enfin , qu'il ne communiquât point avec ceux qui avoient été excommuniés , sous peine d'encourir devant Dieu la peine des excommuniés mêmes.

859.

Ils écrivirent aussi aux rebelles excommuniés , pour les exhorter à rentrer dans leur devoir , & à se remettre bien avec Dieu & avec le roi , par une salutaire pénitence. Mais tout cela fut sans effet ; l'affaire des évêques ne fut terminée que plusieurs années après , & les rebelles , non plus que Salomon , ne s'embarrassèrent gueres des exhortations du concile. Une bonne armée que Charles eût conduite en Bretagne auroit été plus efficace , pour remédier à tant de désordres : mais il en avoit encore plus besoin ailleurs.

Ce mémoire & la lettre qu'ils écrivent aux rebelles excommuniés , sont sans effet.

Les Normans continuoient d'attaquer de tous côtés l'empire François. Après avoir été repoussés de la Saxe par les troupes du roi de Germanie , & fait de grands ravages du côté de l'Escaut , ceux qui s'étoient établis à Oissel sur la Seine , firent une irruption dans le pays d'entre cette riviere & la Loire , où ils trouverent plus de résistance qu'ils n'avoient compté. Une de leurs flottes passa dans la Méditerranée , entra dans le Rhône , & après avoir ravagé bien du pays , ils se saisirent de l'isle de Camargues à l'embouchure de cette riviere , & s'y fortifierent. D'autres firent descente dans l'isle de Betau ; & enfin ceux de la Seine firent encore un détachement , qui vint piller saint Valeri , Amiens & tout le pays des environs ; & quelque-temps après , ayant surpris Noyon pendant la nuit , ils en enleverent l'évêque Immon avec plusieurs personnes considérables du pays , & quelques ecclésiastiques , & comme ces captifs les embarrassoient dans leur retraite , où ils appréhendoient d'être chargés , ils les massacrerent. Ils en avoient fait autant à l'évêque de Beauvais deux mois auparavant , & l'année précédente à celui de Bayeux.

Les Normans attaquent la France par divers endroits.

Annales Bertiniani.

Parmi tous ces ravages & toutes ces insultes , Charles toujours fort embarrassé , écouta une proposition que lui firent une troupe de Normans , qui s'étoient fortifiés sur la Somme. Ils s'offrirent à lui d'aller chasser les Normans de la Seine , & de le remettre en possession d'Oissel , pourvu qu'il voulût leur donner d'avance trois mille livres pesant d'argent , en recevant les ôtages qu'ils lui donneroient pour sûreté de leur parole. Charles pour trouver cette

Les Normans de la Somme offrent à Charles de chasser les Normans de la Seine.

Il s'adressa aux églises,

859.

*Annales Bertiniani.**Ils pillent la ville de Pise & plusieurs autres places.**Le roi de Lorraine cede l'Alsace à l'empereur.*

860.

*Capitula Car. Calvi.**Annales Bertiniani, & Hincmar. de Divortio Lothar. & Theutberg.**Lothaire fait accuser d'inceste*

aux marchands, & jusqu'aux plus pauvres, afin qu'ils y contribuassent : mais n'ayant pû les y obliger, ou n'ayant pû faire la somme entière, le traité ne fut point exécuté. Les Normans retirèrent leurs ôtages, & allèrent chercher fortune ailleurs. Ils firent descente en Angleterre, où ils furent battus. Ceux qui s'étoient établis à Camargues réussirent mieux. Ils monterent le Rhône, & ravagerent tout jusques à Valence.

Après cette expédition, s'étant remis en mer, ils firent voile en Italie, surprirent & pillèrent la ville de Pise, & quelques autres places, tandis que l'empereur Louis étoit occupé à appaiser la révolte des Beneventins, qu'il châtia avec beaucoup de rigueur.

L'unique moyen de délivrer l'empire François de tous ces malheurs, auroit été la concorde des princes. Ils le voyoient bien eux-mêmes, & faisoient de temps en temps des projets de paix & d'accommodement. Cette année-là le roi de Germanie, le roi de France & le roi de Lorraine eurent une entrevûe, & se réunirent : mais ce ne fut que pour quelques mois. Le roi de Lorraine rentra en soupçon contre Charles le Chauve, se ligua avec l'empereur, & lui céda l'Alsace. La suite de l'histoire nous fait conjecturer une raison de la rupture de Lothaire avec son oncle Charles, & de la cession qu'il fit de l'Alsace à l'empereur. C'étoit une malheureuse passion à laquelle il sacrifioit tout ; la chose fit un très-grand éclat, & les suites en furent très-funestes pour ce prince : voici de quoi il s'agissoit.

Lothaire avoit épousé Theutberge, sœur d'un seigneur appelé Hubert, duc d'une grande partie de la Bourgogne Transjurane. Les débauches excessives où Lothaire s'abandonna, lui inspirèrent de l'aversion pour cette princesse, & dès l'an 857. il l'éloigna. Tout le royaume en fut scandalisé, & les parens de la reine, qui étoient puissans, engagerent les plus considérables des seigneurs à représenter au roi l'injustice & la dureté de cette conduite ; de sorte que pour ne les pas irriter dans un temps où les François n'avoient pas pour leurs rois une fort grande soumission, il la rappella à la cour ; mais sans vouloir la voir, & même il lui donna des gardes.

Résolu qu'il étoit de la répudier, pour mettre à sa place une de ses maîtresses, nommée Valdrade, qu'il avoit toujours aimée,

aimée, même avant son mariage, & du vivant de l'empereur son pere : il songea aux moyens dont il pourroit se servir pour faire déclarer juridiquement son mariage nul. Il lui suscita des accusateurs, qui l'accuserent d'avoir commis avant son mariage un inceste avec son frere le duc Hebert. On la fit comparoître dans une assemblée de quelques seigneurs qu'on lui avoit donnés pour juges, où elle nia cet horrible fait avec beaucoup de fermeté. Comme on ne pouvoit la convaincre par aucuns témoins, on consulta quelques évêques sur la maniere dont les juges pourroient se comporter dans une affaire où le crime paroïssoit fort douteux.

Les évêques furent d'avis qu'on eût recours à la preuve de l'eau bouillante, qui consistoit en ce que l'accusé, pour prouver son innocence, enfonçoit sa main dans un bassin plein d'eau bouillante pour en tirer un anneau qu'on y avoit mis ; s'il retiroit sa main avec l'anneau sans qu'elle fût brulée, il étoit déclaré innocent ; si la main se trouvoit brûlée, il demeurait convaincu.

C'est-là une de ces choses qui paroissent inconcevables dans l'histoire ; il y a tant de faits & si marqués de cette nature en differens historiens, & en des historiens contemporains, qu'on ne peut nier que cette sorte de preuve & d'autres semblables, ne fussent en usage, & qu'on n'en vît l'effet, tantôt d'une façon, & tantôt d'une autre. D'ailleurs il paroît de la témérité à attendre de Dieu un miracle de cette nature, pour la justification d'un innocent, ou pour la conviction d'un coupable, & en même-temps il semble qu'il étoit fort difficile d'imposer aux juges par de certaines fourbes contre lesquelles ils devoient être en garde, & sur-tout dans une occasion pareille à celle dont il s'agit ici, où l'on vouloit perdre absolument cette reine. Toutefois la chose lui réussit.

Son rang & sa qualité la dispenserent de faire elle-même la preuve. Elle choisit un homme pour la faire en son nom, qui ou par zele pour la vie & pour l'honneur de cette princesse, ou pour de l'argent, consentit à mettre sa main dans l'eau bouillante. Il le fit, & la retira sans aucun mal.

Le roi à la vûe de ce prodige, n'eut plus rien à dire : elle fut déclarée innocente, reçue à la table du roi, & rétablie dans toutes ses prérogatives de reine & d'épouse. Mais que

860.

sa femme Theutberge.

Hincmar, de Divortio Lothar. & Theutberg.

On a recours à la preuve de l'eau bouillante.

Ibid.

La reine est déclarée innocente.

860.

sert l'innocence la mieux prouvée contre des passions aussi violentes , que l'amour & la haine unies ensemble pour la perdre , & soutenues d'une autorité suprême ? Lothaire fit un voyage en Italie , où il eut une entrevûe avec l'empereur son frere , & à son retour il déclara qu'il avoit de nouvelles preuves contre la reine.

Ibid.

On fit entendre à cette princesse qu'il y alloit de sa vie , si elle ne contribuoit elle-même de tout son pouvoir au divorce que le roi souhaitoit ; que ce divorce ne pouvoit se faire dans les formes , qu'ensuite de l'aveu qu'elle feroit du crime dont on l'accusoit , & qu'il falloit qu'elle le confessât.

*Elle est accusée
une seconde fois.*

L'archevêque Hincmar en parlant de cette affaire , nous laisse en doute , si l'inceste qu'on lui reprocha alors , étoit celui-là même dont elle s'étoit déjà défendue , ou si on l'accusa cette seconde fois d'avoir commis le même crime depuis son mariage. Quoi qu'il en soit de cette circonstance , Lothaire après l'avoir intimidée , & obligée à promettre de faire cet aveu , fit venir quelques prélats à Aix-la-Chapelle au mois de Janvier ; sçavoir Gonthier archevêque de Cologne , Teutgaud archevêque de Treves , deux autres évêques & deux abbés. Il leur parla en particulier , leur exposa l'embarras où il étoit , & leur demanda s'il pouvoit en conscience regarder comme son épouse une personne capable d'un aussi grand crime , que celui dont la reine étoit accusée , & pour lequel elle commençoit déjà d'être diffamée par tout : qu'il l'avoit volontiers reçue après la preuve de l'eau bouillante , mais que cette voie de prouver son innocence étoit devenue suspecte par des circonstances particulieres , qui y faisoient soupçonner de la fourbe ; qu'au reste elle s'étoit accusée elle-même , à lui-même , en lui disant en général qu'elle étoit indigne d'être son épouse , & qu'elle le supplioit instamment de lui permettre de se retirer dans un monastere , pour y prendre le voile. » C'est pour avoir vos avis sur une affaire si délicate , » ajoute le roi , que je vous ai assemblés ici : mais avant que » de me répondre , il faut que vous voyiez la reine. »

*Ibid.**Ibid.**Ibid.*

Ils étoient encore avec le roi , lorsqu'elle leur envoya un de ses officiers , pour les prier de sa part d'entrer dans son appartement. Elle se jeta à leurs piés , & les supplia les larmes aux yeux de recevoir sa confession d'un grand crime qu'elle avoit commis. Ces prélats lui dirent , qu'avant qu'elle

fit cette confession , elle prît bien garde à ne rien dire contre sa conscience , & que ni la crainte , ni aucun autre motif ne lui fissent rien avancer contre la vérité.

860.

« Non , dit-elle , je prens Dieu à témoin que j'ai commis le crime dont on m'accuse , & j'en appelle au témoignage de mon confesseur que voilà , » (c'étoit l'archevêque de Cologne) l'archevêque lui dit , qu'il étoit bon qu'elle exposât elle-même la chose , afin que ses confreres pussent en juger avec lui plus sûrement.

Et s'accuse elle-même pour sauver sa vie.

Après qu'elle l'eut fait , les deux prélats lui demandèrent , si elle n'avoit point quelque plainte à faire , ou quelques moyens de défenses à apporter ? si cette confession étoit sincère , & si elle ne cachoit point quelque artifice ? elle protesta de nouveau qu'elle agissoit sans aucun déguisement. Les prélats se retirèrent , lui promettant de consulter entre eux sur ce qui seroit le plus utile pour le bien de son ame , & dirent au roi que la reine étant convaincue d'adultère , il ne pouvoit pas en conscience la retenir comme son épouse.

Le mois suivant on tint à Aix-la-Chapelle une grande diète , pendant laquelle les évêques qui y assistoient , s'étant assemblés en concile , on y fit le rapport de la confession de la reine , sur ce rapport , elle fut encore déclarée coupable & convaincue du crime qu'elle avoit confessé , & l'on conclut qu'il falloit la mettre en penitence publique ; mais cette conclusion fut sans effet ; car la reine s'échappa de la Cour , & se sauva en France auprès de son frere , qui s'y étoit aussi retiré , & de là elle écrivit ou fit écrire au pape , qui s'attira la connoissance de cette affaire : & ce fut apparemment cette retraite que Charles le Chauve donna à Theutberge dans son royaume , qui le brouilla avec le roi de Lorraine.

Elle se retire en France.

*Annales Bertiniani.
Epist. Episcop.
ad Nicol. Papam.*

Il est surprenant que tant d'évêques , qui ne prêchoient alors à toute occasion que le rétablissement de la discipline dans l'église de France , se fussent ainsi faits les ministres de l'injuste & honteuse passion d'un prince , qui ne vouloit perdre la reine sa femme , que pour satisfaire une inclination criminelle. Un de nos anciens annalistes nous découvre sur cette affaire l'infame intrigue de Gonthier archevêque de Cologne , confesseur de la reine & grand-maître de la chapelle du roi de Lorraine. Il dit que Lothaire l'engagea , & par

Les évêques favorisent le procédé injuste de Lothaire.

Annales Metens.

860.

lui-même & par ses confidens à la perte de cette princesse ; en lui faisant espérer de prendre pour épouse & de mettre sur le throne à la place de la reine , la niece de ce prélat , s'il pouvoit faire en sorte par son crédit , qu'un concile déclarât son mariage nul ; que Gonthier ayant été gagné par cet appas , aida lui-même le roi à corrompre l'archevêque de Treves , qui étoit un homme simple & ignorant , en lui citant divers passages de l'ancien & du nouveau testament , & des canons de conciles , qui selon qu'il lui fit entendre , autorisoient ou permettoient cette espece de divorce.

De Divortio Lothar. & Theurberg.

Cependant Hincmar archevêque de Reims , ayant reçu les premieres procedures faites par ces evêques au mois de Janvier à Aix-la-Chapelle , les trouva si irrégulieres , & les crut si contraires à la vérité , qu'il ne pouvoit se persuader qu'elles eussent été faites de la sorte. La suite de l'affaire fit bien voir que la reine étoit innocente , & que tout ce qu'elle faisoit & disoit n'étoit que pour sauver sa vie , & pour attendre l'occasion de s'échaper des mains de ceux qui étoient résolus à la perdre.

Ils écrivent au pape sur cette affaire.
Tom. III. Conc. Gall.

Les evêques surpris de sa fuite , & ayant su que le pape avoit été informé de tout , lui écrivirent , pour le prier de ne se point laisser prévenir par les personnes que leurs ennemis & ceux du roi leur maître avoient envoyés à Rome , pour décrier auprès de sa sainteté leur conduite aussi-bien que celle du prince : qu'ils n'avoient agi que sur la confession que la reine même leur avoit faite de son péché , & qu'au reste jusqu'à-présent ils n'avoient fait autre chose que de la mettre en pénitence ; que depuis elle s'étoit sauvée en France , & qu'il apprendroit tout le détail de ce qui s'étoit passé , par Theudgaud archevêque de Treves , & Atton évêque de Verdun , qui alloient le trouver de la part du roi & de la part du concile tenu à Aix-la-Chapelle. Ces deux prélats ne réussirent pas dans leur ambassade , ainsi que je le dirai , en racontant les suites de cette affaire , qui dura plusieurs années.

Bataille entre les François & les Bretons.

Annales Metenf.

Charles le Chauve apprenoit avec plaisir l'embarras de Lothaire , & les evêques de France ne contribuèrent pas peu à l'augmenter ; mais celui de Charles n'étoit pas moindre. Il avoit toujours les Normans au milieu de son état , & les Bretons sur les frontieres , qui le tenoient dans de continuel-

les alarmes. Il se donna cette même année entre ceux-ci & les François une grande bataille, dont voici l'occasion & quelque détail.

860.

Un seigneur François nommé Lambert, étoit duc & gouverneur du pays d'entre la Seine & la Loire. Il eut un démêlé avec un autre seigneur très-puissant de ce pays-là nommé Vivien, & il le tua en trahison. Un autre nommé Gobert, ami ou parent de Vivien, vengea sa mort, & tua le duc Lambert, & fit main-basse sur plusieurs de ceux du même parti. Le roi fit arrêter Gobert, & lui fit couper la tête. Cette espece de guerre civile entre les seigneurs avoit mis tout le pays en desordre, & les querelles des particuliers leur faisoient oublier les soins qu'ils devoient à l'état pour la garde des frontieres.

Salomon duc de Bretagne ne manqua pas cette occasion, il passa la Loire, & vint faire le dégât jusqu'à Poitiers, mettant tout à feu & à sang, & s'en retourna avec ses troupes chargées d'un très-grand butin.

Le roi indigné de cette insulte, entra peu de temps après en Bretagne avec une assez grande armée. Le duc de Bretagne vint au devant des François à la tête de la sienne, & accepta la bataille qu'on lui presenta.

Charles avoit dans son armée beaucoup de cavalerie Saxonne, que son frere Louis de Germanie, quoiqu'ils ne fussent pas fort bien ensemble, lui avoit vendue pour quelque temps. Il mit cette cavalerie sur une ligne devant le reste de son armée, pour soutenir les premiers efforts de la cavalerie Bretonne, que les derniers souverains de Bretagne avoient exercée à se battre d'une maniere, qui avoit quelque chose de semblable à celle des anciens Parthes. Les cavaliers étoient armés de javelots; ils venoient par petits pelotons caracoler autour de l'ennemi, & sans en venir aux mains, lançoient leurs javelots d'assez loin, puis ils se retiroient au gros de l'armée avec beaucoup de vitesse. S'ils étoient poursuivis, ils lançoient même en fuyant, leurs javelots, & avec tant d'adresse, qu'ils ne manquoient gueres leur coup.

*Maniere de se
battre de la cava-
lerie Bretonne.
Ibid.*

A la premiere charge que les Bretons firent avec leurs javelots, les Saxons plierent; ils furent poursuivis jusqu'à l'in-

860.

sert l'innocence la mieux prouvée contre des passions aussi violentes , que l'amour & la haine unies ensemble pour la perdre , & soutenues d'une autorité suprême ? Lothaire fit un voyage en Italie , où il eut une entrevue avec l'empereur son frere , & à son retour il déclara qu'il avoit de nouvelles preuves contre la reine.

Ibid.

On fit entendre à cette princesse qu'il y alloit de sa vie , si elle ne contribuoit elle-même de tout son pouvoir au divorce que le roi souhaitoit ; que ce divorce ne pouvoit se faire dans les formes , qu'ensuite de l'aveu qu'elle feroit du crime dont on l'accusoit , & qu'il falloit qu'elle le confessât.

*Elle est accusée
une seconde fois.*

L'archevêque Hincmar en parlant de cette affaire , nous laisse en doute , si l'inceste qu'on lui reprocha alors , étoit celui-là même dont elle s'étoit déjà défendue , ou si on l'accusa cette seconde fois d'avoir commis le même crime depuis son mariage. Quoi qu'il en soit de cette circonstance , Lothaire après l'avoir intimidée , & obligée à promettre de faire cet aveu , fit venir quelques prélats à Aix-la-Chapelle au mois de Janvier ; savoir Gonthier archevêque de Cologne , Teutgaud archevêque de Treves , deux autres évêques & deux abbés. Il leur parla en particulier , leur exposa l'embarras où il étoit , & leur demanda s'il pouvoit en conscience regarder comme son épouse une personne capable d'un aussi grand crime , que celui dont la reine étoit accusée , & pour lequel elle commençoit déjà d'être diffamée par tout : qu'il l'avoit volontiers reçue après la preuve de l'eau bouillante , mais que cette voie de prouver son innocence étoit devenue suspecte par des circonstances particulieres , qui y faisoient soupçonner de la fourbe ; qu'au reste elle s'étoit accusée elle-même , à lui-même , en lui disant en général qu'elle étoit indigne d'être son épouse , & qu'elle le supplioit instamment de lui permettre de se retirer dans un monastere , pour y prendre le voile. » C'est pour avoir vos avis sur une affaire si délicate , » ajoute le roi , que je vous ai rassemblés ici : mais avant que » de me répondre , il faut que vous voyiez la reine. »

*Ibid.**Ibid.*

Ils étoient encore avec le roi , lorsqu'elle leur envoya un de ses officiers , pour les prier de sa part d'entrer dans son appartement. Elle se jeta à leurs pieds , & les supplia les larmes aux yeux de recevoir l'aveu qu'elle avoit commis. Ce

fit cette confession, elle prît bien garde à ne rien dire contre sa conscience, & que ni la crainte, ni aucun autre motif ne lui fissent rien avancer contre la vérité.

860.

« Non, dit-elle, je prens Dieu à témoin que j'ai commis le crime dont on m'accuse, & j'en appelle au témoignage de mon confesseur que voilà, » (c'étoit l'archevêque de Cologne) l'archevêque lui dit, qu'il étoit bon qu'elle exposât elle-même la chose, afin que ses confreres pussent en juger avec lui plus sûrement.

Et s'accuse elle-même pour sauver sa vie.

Après qu'elle l'eut fait, les deux prélats lui demandèrent, si elle n'avoit point quelque plainte à faire, ou quelques moyens de défenses à apporter ? si cette confession étoit sincère, & si elle ne cachoit point quelque artifice ? elle protesta de nouveau qu'elle agissoit sans aucun déguisement. Les prélats se retirèrent, lui promettant de consulter entre eux sur ce qui seroit le plus utile pour le bien de son ame, & dirent au roi que la reine étant convaincue d'adultère, il ne pouvoit pas en conscience la retenir comme son épouse.

Le mois suivant on tint à Aix-la-Chapelle une grande diète, pendant laquelle les évêques qui y assistoient, s'étant assemblés en concile, on y fit le rapport de la confession de la reine, sur ce rapport, elle fut encore déclarée coupable & convaincue du crime qu'elle avoit confessé, & l'on conclut qu'il falloit la mettre en penitence publique ; mais cette conclusion fut sans effet ; car la reine s'échappa de la Cour, & se sauva en France auprès de son frere, qui s'y étoit aussi retiré, & de là elle écrivit ou fit écrire au pape, qui s'attira la connoissance de cette affaire : & ce fut apparemment cette retraite que Charles le Chauve donna à Theutberge dans son royaume, qui le brouilla avec le roi de Lorraine.

Elle se retire en France.

Annales Bertiniani. Epist. Episcop. ad Nicol. Papam.

Il est surprenant que tant d'évêques, qui ne prêchoient alors à toute occasion que le rétablissement de la discipline dans l'église de France, se fussent ainsi faits les ministres de l'injuste & honteuse passion d'un prince, qui ne vouloit perdre la reine sa femme, que pour satisfaire une inclination criminelle. Un de nos anciens annalistes nous découvre sur cette affaire l'infame intrigue de Gonthier archevêque de Cologne, confesseur de la reine & grand-maitre de la chapelle du roi de Lorraine. Il dit que Lothaire l'engagea, & par

Les évêques favorisent le procédé injuste de Lothaire.

Annales Meicn.

proposer le dessein de l'année précédente , de chasser les Normans d'Oïssel.

Au lieu de trois mille livres pesant d'argent qu'ils avoient demandé alors pour cette expédition , ils en voulurent avoir cinq mille , & demanderent outre cela qu'on leur fournit les vivres & le fourrage. Le roi s'y accorda , & trouva , quoi qu'avec assez de peine , de quoi faire cette dépense.

Il reprend l'isle d'Oïssel par le secours des Normans de la Somme.

Ibid.

Veëland entra donc dans la Seine avec deux cents voiles , & vint assiéger ses compatriotes dans l'isle d'Oïssel. Peu de temps après il fut encore joint par une autre troupe de Normans , qui arriverent sur soixante vaisseaux. Les attaques & la défense furent également vigoureuses ; le siège fut très-long : mais enfin les vivres manquant aux assiégés , ils furent obligés de se rendre , après avoir souffert long-temps la faim & les plus extrêmes miseres. Ils capitulerent , & racheterent leur vie par six mille livres pesant d'or & d'argent , à condition que les Normans vainqueurs les recevroient , parmi eux , ou pour retourner en leur pays , ou pour aller ensemble chercher fortune ailleurs : ainsi Oïssel fut remis entre les mains du roi.

Toute cette grande flotte descendit la Seine pour se mettre en mer ; mais la saison étoit déjà si avancée , & la mer si grosse , qu'ils ne voulurent pas s'y engager ; de sorte qu'ils remonterent la Seine : le roi fut contraint de leur accorder des quartiers d'hyver sur le bord de cette riviere , & Veëland prit le sien avec ses gens aux environs de Melun.

Il forme des desseins sur les états du roi de Provence son neveu.

Le danger où Charles voyoit son royaume par cette armée de Normans réunis & maîtres de la plus grande partie des bords de la Seine , où ils avoient étendu leurs quartiers , ne fut pas capable d'arrêter son ambition , & de l'empêcher de former des desseins sur le royaume du jeune Charles son neveu roi de Provence.

Annales Bertiniani.

Ce prince étoit d'une très-foible complexion , & prévoyoit bien qu'il n'avoit pas long-temps à vivre , étant toujours malade. Il avoit fait dès l'an 857. un traité avec son frere le roi de Lorraine , par lequel ce roi lui cédoit les évêchés & les territoires de Bellai & de Tarentaise , & lui de son côté , en cas qu'il vînt à mourir avant que d'être marié , & d'avoir eu des enfans , le déclaroit heritier de ses états.

Un tel traité ne pouvoit être que très-désagréable à Charles le Chauve & aux autres princes de la maison royale, qui avoient tous des prétentions sur cette succession. Quelques esprits brouillons du royaume de Provence, n'ignorant pas cette disposition des princes à l'égard de leur roi, écrivirent à Charles le Chauve, sous prétexte de le prier de venir les secourir contre les Normans, qui s'étoient saisis de l'isle de Camargue, & couroient toute la Provence; mais en effet, comme ils le lui firent entendre, c'étoit pour se donner à lui, & faire déclarer la Provence en sa faveur contre son roi légitime, sitôt que l'armée François paroîtroit.

Charles n'hésita pas, & ayant rassemblé quelques troupes, il nomma son fils Louis pour lieutenant général dans son royaume, & sous lui le duc Adelard, oncle de la reine Irmintrude, & partit avec cette princesse pour la Provence. Il s'avança jusqu'à Mâcon : mais ou bien les affaires avoient changé de situation, ou les conjurés furent prevenus. Il ne se fit aucun mouvement, & Charles fut obligé de retourner sur ses pas, avec la confusion d'avoir contre ses sermens fait paroître à tout l'empire François ses mauvais desseins sur les états de son neveu.

A son arrivée à Pontion maison royale sur les frontieres de Champagne, il trouva des envoyés de son frere le roi de Germanie, & de son neveu le roi de Lorraine, qui étoient venus pour se plaindre de sa conduite de la part de leurs maîtres. Il la justifia du mieux qu'il lui fut possible; & la chose n'eut point de suite.

Cependant les Normans qui avoient pris leurs quartiers sur les rivages de la Seine au-dessus de Paris, & avoient promis au roi d'y vivre paisiblement sans exercer aucune violence, formoient nonobstant toutes ces belles promesses, des desseins sur les pays des environs de la Seine, de la Marne, & de l'Oise. Le roi le sut, & prit des mesures pour s'opposer à leurs entreprises. Il convoqua pour ce sujet à Senlis une assemblée des comtes & des seigneurs de tous ces cantons, afin de leur donner ordre de se mettre sous les armes, & d'assembler leurs vassaux. Il se rendit à Senlis; mais comme les Normans avoient rompu tous les ponts de la Seine & de la Marne, & que depuis peu prévoyant le dessein du

861.
*Conspiration
contre le roi de
Provence.*

*Mesures que
Charles prend
pour s'opposer aux
entreprises des
Normans.*

Annales Bertiniani.

862.

roi, ils s'étoient saisis de tous les bateaux qui étoient sur ces deux rivières, il fut impossible aux seigneurs François qui étoient au-delà, de se rendre à l'assemblée de Senlis.

Dans le temps que le roi déliberoit en cette ville-là, avec les autres, sur les mesures qu'il y avoit à prendre pour leur conservation, il eut avis que ceux des Normans qui avoient leurs logemens dans l'abbaye de saint Maur des Fossés & aux environs, avoient composé un corps de leurs meilleurs hommes, pour surprendre la ville de Meaux, & qu'ils s'étoient embarqués dans quantité de petits bateaux sur la rivière de Marne pour cet effet.

Sur cet avis il partit sur le champ de Senlis avec ce qu'il avoit de troupes, & vint se saisir d'un pont à demi rompu, entre Meaux & saint Maur, le fit raccommoder avec beaucoup de diligence, borda de soldats les deux côtés de la Marne, & s'empara de plusieurs postes, d'où il pouvoit aisément charger les Normans, soit qu'ils prissent le parti d'avancer, ou celui de se retirer.

Il les oblige par capitulation de sortir du royaume.

Les Normans ayant appris la marche du roi, laissèrent leur entreprise de Meaux, & pensèrent à leur retraite : mais ils furent coupés & enveloppés de toutes parts. Il fallut capituler : les conditions furent qu'ils rendroient sur le champ tous les prisonniers qu'ils avoient faits en entrant dans la Marne, & qu'au plutôt eux & les autres Normans de la Seine s'embarqueroient sur cette rivière, pour gagner la mer & sortir du royaume, ou que si quelques-uns d'entr'eux se trouvoient bien en France, ils s'enrôleroient dans les troupes du roi, pour y obéir & y servir comme les autres soldats François. Ce fut une nécessité pour les Normans d'accepter ces conditions, & ils donnerent dix ôtages, que le roi choisit tels qu'il voulut.

Ils vont offrir leur service au duc de Bretagne.

Vingt jours après, Veëland le plus confiderable des généraux Normans, & celui qui avoit pris Oissel, vint trouver le roi, lui fit serment avec ses gens de ne jamais porter les armes contre lui, & ensuite il alla faire embarquer toutes ses troupes, qui descendirent jusqu'à Jumiege, bien au-dessous de Rouen, où ils s'arrêtèrent pour y radoubler leurs vaisseaux. Ils en partirent à la fin de Mars ; & quand ils furent à l'embouchure de la Seine, la flotte se partagea ; car j'ai déjà

remarqué qu'ils avoient divers chefs indépendans les uns des autres. Chacun prit sa route comme il voulut : mais la plus grande partie alla offrir son service à Salomon duc de Bretagne , & une autre troupe du même pays , qui avoit été pirater sur les côtes d'Espagne , vint aussi au retour se donner à lui.

862.

Néanmoins le comte Robert , qui commandoit entre la Seine & la Loire , ayant su le dessein des Normans , & que le duc de Bretagne avec ce secours l'accableroit infailliblement , envoya promptement vers ceux qu'on appelloit Normans de la Seine , & les pria de ne point s'engager avec le duc. Ensuite leur ayant promis de leur faire payer au plutôt six mille livres pesant d'argent , il fit ligue avec cette partie de la nation contre le duc de Bretagne ; & même le général Veeland , qui pendant qu'il avoit été en France , s'étoit fait instruire de la religion chrétienne , prit la résolution de l'embrasser. Il vint avec sa femme & ses fils trouver le roi , qui le reçut parfaitement bien , & lui permit de demeurer en France , où il fut baptisé avec toute sa famille , & tous ceux qui l'avoient suivi.

Le duc de Bretagne ne fut pas long-temps sans se servir des Normans qu'il avoit pris à sa solde. Il remplit de troupes douze de leurs vaisseaux qu'il fit entrer dans la rivière de Loire , pour faire des courses sur les terres de France : mais le comte Robert les surprit , se rendit maître de toute cette flotte , & fit passer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva.

Et sont battus par le comte Robert.

Le roi trop heureux d'avoir mis si aisément cette partie des Normans hors de France , convoqua une diète à Pisté qui étoit une maison royale près de cet endroit , où la petite rivière d'Andele d'un côté , & la rivière d'Eure de l'autre , se jettent dans la Seine à trois lieues au-dessus de Rouen. Il fit comprendre à la diète l'importance qu'il y avoit d'empêcher que cette terrible nation ne rentrât en France , au moins aussi avant qu'elle avoit fait : & il fut résolu d'un commun avis de fortifier & de fermer la Seine en cet endroit.

Le roi fait fortifier la Seine au-dessus de Rouen.

Annales Bertiniani.

Si le roi avoit pu prendre de semblables précautions dans toutes ses principales rivières , & avoir des vaisseaux bien fournis de soldats à toutes leurs embouchures , & des corps de garde aux endroits où les descentes se pouvoient faire avec le

862.

plus de facilité, pour avertir la milice du pays de prendre les armes aux approches des Pirates, il se seroit mis à couvert de leurs insultes. C'étoit le moyen dont Charlemagne avoit usé autrefois. Depuis l'Océan Germanique jusqu'à l'Ebre au-delà des Pyrenées; & depuis Barcelone jusqu'au-delà de Rome, tout étoit par-là en sûreté. Charles le Chauve n'avoit pas un grand terrain à garder; la Somme, la Seine, la Loire & la Garonne, étoient les endroits ordinaires par où les Normans entroient dans ses états. C'étoit par assurer l'embouchure de ces rivières qu'il falloit commencer; mais ou faute d'application, ou faute d'argent, ou faute d'autorité, rien de tout cela ne se faisoit; l'esprit d'indépendance s'étoit répandu par-tout: il passa de ses sujets jusques dans sa propre famille, & le chagrin que lui causerent cette même année trois de ses enfans, ne lui laissa gueres goûter le plaisir de sa victoire sur les Normans.

*Sa fille Judith
veuve du roi des
Saxons occiden-
taux, revient en
France.*

*Annales Bertin-
niani.*

J'ai dit que sa fille Judith avoit épousé Edilulfe roi des Saxons occidentaux en Angleterre. Ce roi mourut dès l'année 858. laissant plusieurs fils d'un autre mariage, dont l'aîné appelé Adalbolde ou Ethelbolde, après la mort de son pere, épousa cette princesse qui étoit sa belle-mere. Ce mariage scandaleux dura deux ans, au bout desquels Ethelbolde mourut, & la princesse revint en France avec beaucoup d'argent qu'elle avoit amassé de la vente de quantité de terres que les deux rois ses époux lui avoient données.

Le roi son pere lui assigna Senlis pour sa demeure, & re-commanda à l'évêque d'avoir soin de sa conscience & de sa conduite.

*Elle est enle-
vée par Baudouin
comte de Flan-
dre.*

Ibid.

Elle étoit jeune, car à peine étoit-elle en âge nubile quand elle passa en Angleterre où elle ne fut que six ou sept ans. Elle vivoit à Senlis en reine, & les seigneurs y venoient de temps en temps faire leur cour. Baudouin comte de Flandre en devint amoureux, & s'aperçut qu'elle répondoit à ses inclinations. Il s'en ouvrit à Louis frere de la princesse, lequel lui promit de le servir. Apparemment le roi n'écouta pas volontiers la proposition: & cela détermina le prince & le comte à l'enlèvement de la princesse qui y consentit sans peine. Elle se déguisa, sortit de son palais & fut emmenée dans les états du roi de Lorraine par les gens du comte,

Le roi extrêmement choqué de cette audace leur fit faire leur procès , & assembla aussi-tôt un concile d'évêques, qui excommunierent & Baudouin & Judith. Il punit le prince Louis , en lui ôtant l'abbaye de saint Martin de Tours , qu'il lui avoit donnée comme en apanage , & la donna au comte Hubert, frere de la reine Theutberge , quoiqu'il fût marié. Car le désordre étoit extrême dans l'église de France, en cette matiere comme en plusieurs autres.

862.

Ibid.

Le prince Louis irrité de ce châtement, ne manqua pas de trouver des gens qui l'aigrissent encore. Geofroi & Godefroi qui s'étoient refugiés chez le duc de Bretagne depuis le rétablissement du comte Robert, profiterent de son chagrin, & lui firent offrir de la part du duc de Bretagne toutes les forces de ce duché , pour se dédommager avantageusement du bien qu'on lui avoit ôté. Il les écouta, & se retira à la cour du duc de Bretagne.

Le prince Louis se retire à la cour du duc de Bretagne.

Il n'y fut pas plutôt arrivé , qu'il se mit à la tête d'une armée de Bretons & entra en Anjou , où il fit de grands ravages.

Il entre en Anjou avec une armée de Bretons, qui est mise en déroute.

Mais il fut attaqué à son retour par le comte Robert , qui lui tailla son armée en pieces. Plus de deux cents seigneurs Bretons des plus considérables y demurerent sur la place : & tout le butin fut repris.

Le prince peu de temps après rentra en Anjou avec de nouvelles troupes : il y fut encore mis en déroute , & peu s'en fallut qu'il ne fût pris lui-même.

Si-tôt qu'il fut retourné en Bretagne , soit pour chagriner le roi son pere , soit pour contenter sa passion, il épousa contre la défense qui lui en fut faite , Ansgarde, fille d'un comte nommé Hardouin, & sœur d'un autre appelé Odon qui étoit son favori. Ce mariage causa depuis bien de l'embarras pour la succession à la couronne après la mort de ce prince.

Ibid.

Ce ne furent pas les seuls chagrins de cette nature que le roi eut cette année-là. Charles son autre fils qu'il avoit fait roi d'Aquitaine , & qui n'avoit pas encore quinze ans accomplis , épousa aussi sans le consulter la veuve du comte Humbert. Le roi lui envoya ordre de le venir trouver à Meun sur la Loire pour lui rendre compte de sa conduite. Il ne voulut y venir qu'après que le roi l'eut assuré par serment qu'on ne l'y arrêteroit pas : avec cette assurance il s'y rendit , il ré-

Charles roi d'Aquitaine épouse la veuve du comte Humbert.

Ibid.

862.

pondit avec une fierté extrême aux reproches que le roi lui fit sur son mariage , & ils se séparèrent l'un de l'autre également mécontents.

Ibid.

ad an. 862.

On ne peut être roi avec moins d'agrément que l'étoit alors Charles le Chauve , qui ne trouvoit de soumission ni dans ses sujets , ni dans ses enfans. Toutefois Louis rentra dans son devoir : quelque temps après il quitta les Bretons , demanda pardon au roi son pere & aux évêques dans un concile , & s'obligea par de nouveaux sermens à une conduite plus soumise. Le roi lui donna le comté de Meaux avec l'abbaye de saint Crespin , & lui permit aussi-bien qu'à Ansgarde de venir auprès de lui.

Louis roi de Germanie , quoique plus absolu que Charles dans ses états , n'avoit pas moins de chagrin & d'inquiétude de son fils aîné Carloman jeune prince courageux , mais qui aimoit le commandement & l'indépendance.

Annales Fuldenf.

Le roi son pere l'avoit mis à la tête de ses armées dans la Carinthie & dans toute la frontiere de la Pannonie soumise à l'empire François. Ce prince sur la fin de l'année 861. cassa de sa propre autorité tous les ducs & tous les comtes de ces quartiers-là , & en mit par-tout d'autres à leurs places , qui étoient tous à lui.

*Carloman fils du
roi de Germanie
se révolte contre
son pere.*

Annales Bertiniani.

Le roi son pere en fut fort irrité , se persuadant aisément que son fils avoit quelque mauvais dessein , & qu'il pensoit à se rendre maître de cette frontiere. Il ne se trompoit pas. Ce jeune prince n'avoit fait un coup si hardi , qu'après s'être assuré du secours du prince des esclavons Vinides nommé Restice , qui depuis plusieurs années donnoit par ses courses continuelles sur les terres des François , beaucoup de peine au roi de Germanie. Ces Vinides habitoient les environs de la Save. Avec ce secours Carloman s'empara de toute la frontiere jusqu'à la riviere d'Inn , c'est - à - dire , de tout le pays qui est entre cette riviere , le Danube & la Drave , ou bien de ce qui est entre le Danube & la riviere d'Inn ; car l'ancien auteur ne s'explique pas nettement là-dessus.

Le roi soupçonnant que le beau-pere de Carloman nommé Arnuste , entroit dans les desseins de son gendre , & étoit son espion à la Cour , le chassa avec toute sa famille. Il vint se réfugier en France , où il fut parfaitement bien reçu de Char-

les, qui lui donna des charges considérables aussi-bien qu'à Adelard, que le roi de Lorraine obligea aussi en même-temps de quitter sa Cour à la persuasion du roi de Germanie ; parce qu'il étoit parent d'Arnuste. Charles affecta de faire Adelard un de ses premiers ministres, ayant en vûe par cette conduite de chagriner son frere le roi de Germanie & son neveu le roi de Lorraine, dont la trop grande union lui déplaisoit autant qu'il la craignoit.

862.

Les soupçons du roi de Germanie tomberent aussi apparemment sur plusieurs seigneurs du royaume de France, qui pendant la guerre des deux rois avoient suivi son parti, & depuis ce temps-là étoient demeurés à son service. Soit qu'ils fussent dans l'intelligence de Carloman, ou qu'ils n'y fussent pas, ils prirent cette occasion de demander leur grace à Charles, qui par le même desir de faire des choses désagréables au roi de Germanie, les reçut, les rétablit dans leurs biens, & leur donna des emplois.

Le roi de Germanie, vers le commencement de l'an 862. vint à Ratisbone, & envoya ordre à son fils de l'y venir trouver, en lui promettant toute sorte de sûreté. Carloman y vint & se défendit le mieux qu'il lui fut possible. On ne fit pas de grands efforts pour le convaincre des fautes dont on l'accusoit ; on voulut bien même laisser croire au peuple, que les soupçons que l'on avoit pris de sa fidélité, étoient mal fondés. Le roi le laissa en possession du pays, dont il s'étoit saisi, à condition qu'il gouvernât sous son autorité, & qu'il ne fît point de nouvelles entreprises. La réconciliation s'étant faite au moins en apparence, Carloman retourna avec ses gens dans son gouvernement, & le roi alla au-delà de l'Elbe à la tête de son armée châtier le duc des Abodrites qui s'étoit révolté, & qu'il obligea de lui donner son fils pour gage de sa fidélité.

Avec qui il se réconcilie.

Annales Fustenses & Bertiniani.

Après cette expedition il reçut divers avis, que son fils malgré toutes ses promesses, entretenoit un commerce secret avec le duc des Esclavons Vinides le plus dangereux & le plus opiniâtre ennemi du nom François dans ces quartiers-là, & il le manda sous quelque autre prétexte. Carloman croyant ses intrigues fort secretes obéit ; mais comme il approchoit de la Cour, il fut averti d'une parole que le roi

Ibid.

862.

Il se retire en Carinthie.

avoit dite en colere fort imprudemment en presence de beaucoup de monde , par laquelle il faisoit connoître qu'il étoit instruit de tout , & la résolution où il étoit de l'arrêter , & de ne lui donner désormais aucune part dans le gouvernement.

Il n'en fallut pas davantage pour le faire retourner sur ses pas , & il se retira en Carinthie ou pour s'y défendre , ou pour temporiser jusqu'à ce que la colere du roi fût adoucie.

Le roi cependant vouloit être obéi ; mais d'autre part , il cherchoit à éviter la violence & l'effusion du sang. Il fit semblant de différer à un autre temps le châtiment que meritoit la désobéissance du prince. Il fit courir le bruit qu'il avoit fait une ligue offensive avec le roi des Bulgares contre le duc des Esclavons , de qui les François avoient reçu un échec considérable l'année d'auparavant , & que ce roi étoit déjà en marche avec son armée , pour entrer de son côté sur les terres du duc , afin que les François pussent l'attaquer avec plus d'avantage du côté de leurs frontieres.

Où le roi marche avec ses troupes.

Il entra donc en campagne avec ses troupes ; mais quittant le chemin de la frontiere d'Esclavonie , il rabattit tout à coup dans la Carinthie , où il ne surprit pas cependant le prince , qui avoit eu quelque soupçon du stratagème , & il l'y trouva à la tête d'une armée , qui auroit été capable de résister à la sienne , s'il n'avoit pas pris d'autres précautions.

Carloman avoit sous lui un général nommé Gondachaire , que le roi avoit gagné en lui promettant le gouvernement de la Carinthie , s'il vouloit abandonner le prince. L'offre étoit capable de tenter , & il est aisé de succomber à la tentation en ces occasions , où trahir son parti , est la même chose que de rentrer dans son devoir , en se soumettant à son souverain légitime.

Gondachaire conduit celles de Carloman au camp du roi , & se joint à lui.

Ce général avoit ordre du jeune prince de garder le passage d'une riviere qu'il eût été très-dangereux au roi de passer en presence d'une armée composée des meilleures troupes du pays. Si-tôt que le roi parut sur l'autre bord , le général se saisit de tous les gués , non pas pour en disputer le passage , mais pour passer lui-même la riviere avec toutes ses troupes qu'il conduisit au camp du roi , & se joignit à lui.

Annales Bertiniani.

Aussi-tôt après cette désertion , le roi envoya sommer son fils de se rendre , lui promettant de lui pardonner , & l'assurant
par

par ferment qu'il le recevroit avec bonté. Les envoyés du roi lui firent entendre qu'on s'étoit saisi de tous les passages, par lesquels il auroit pû se réfugier chez le duc des Esclavons, & que même ce duc avoit été prevenu par le roi de Germanie, & lui avoit promis de ne point donner de retraite dans son état, à un fils rébelle qui avoit pris les armes contre son pere.

La surprise & l'assurance du pardon ne le laisserent pas balancer long-temps. Il obéit, & vint se jeter aux piés du roi qui le reçut bien : mais depuis il ne lui permit plus de s'éloigner de sa personne, & fit veiller sur sa conduite par des personnes affidées qu'il tenoit auprès de lui.

Carloman se jette aux piés du roi, & obtient son pardon.

Après avoir fini une si importante affaire, il envoya les troupes Saxonnes qui faisoient une partie de son armée, contre les Normans, qui depuis qu'ils s'étoient accommodés avec le roi de France, se dédommageoient sur le royaume de Germanie, & sur celui de Lorraine. Ils avoient fait l'année d'avant des descentes en différens endroits de la Germanie; & celle-ci, ils étoient montés par le Rhin jusqu'à Nuis, au-dessous de Cologne. Mais si-tôt que les troupes de Lorraine d'un côté, & celles de Germanie de l'autre parurent, ces pirates firent retraite avec beaucoup de précipitation.

Annales Bertiniani;

863.

Le soin qui occupoit le plus alors le roi de Lorraine, n'étoit pas d'empêcher les descentes des Normans sur ses terres. Les obstacles que le pape & les évêques de France apportoit à son divorce avec la reine Theutberge, faisoient le sujet de ses plus grandes inquiétudes. Les archevêques de Treves & de Cologne & l'évêque de Verdun, étoient revenus de Rome, sans avoir pu tirer d'autre réponse du pape, sinon qu'il falloit examiner cette affaire. Hincmar archevêque de Reims, soutenoit qu'un cas de conscience de cette importance n'avoit pû être décidé dans un concile particulier, & qu'il auroit fallu en traiter dans un concile général de toutes les églises de l'empire François. Adon archevêque de Vienne, qui étoit du royaume de Provence, avoit aussi écrit au pape touchant ce divorce scandaleux : il en avoit reçu une réponse qui l'autorisoit à s'y opposer : & Lothaire lui-même s'étoit offert au pape de subir le jugement d'un concile national.

De Divortio Lotharii & Theutberg.

Tom. III. Conc. Gall.

Toutefois il n'en demeura pas-là, & après avoir déjà engagé ses évêques à déclarer qu'il ne pouvoit pas en conscience re-

Le roi de Lorraine assemble un concile à Aix-la-

863.

*Chapelle qui lui
permet de con-
trafter un nou-
veau mariage.*

garder désormais la reine comme son épouse, il espéra pouvoir les amener jusqu'à décider qu'il étoit en liberté d'en épouser une autre. Il les assembla pour ce sujet à Aix-la-Chapelle le 29 d'Avril, savoir Gonthier archevêque de Cologne, l'archevêque de Treves, l'évêque de Metz, celui de Verdun, ceux de Tongres, d'Utrecht, & de Strasbourg. Il ne fut pas trompé dans son espérance : ces évêques prétendirent avoir trouvé des canons & des passages des peres, pour condescendre à la foiblesse du prince, qui à l'âge où il étoit, seroit, disoient-ils, exposé au danger de la débauche, si on l'obligeoit à demeurer sans femme ; on déclara que dans le cas du désordre de la femme, le mari avoit non-seulement droit de se séparer de corps avec elle, mais même de se marier avec une autre, & ainsi le concile accorda au roi la permission de contrafter un nouveau mariage.

862.

*Il se marie avec
Valdrade.
Epist. 38. Nicol.
Pap.*

Sur cela Lothaire dépêcha à Rome deux comtes, pour porter au pape la décision du concile, & le prier de la confirmer promettant de s'en rapporter à son jugement. Le pape répondit qu'il enverroient des légats en France sur ce sujet ; que l'affaire étoit assez importante pour être examinée avec soin, & qu'il prioit le roi de ne rien précipiter. Mais Lothaire qui prévint bien qu'il seroit traversé dans ses desseins par le pape, puisque ses ambassadeurs n'avoient pu obtenir qu'il confirmât la sentence du concile d'Aix-la-Chapelle, passa outre, & se maria publiquement avec Valdrade. Il lui donna le titre de reine, & lui fit une maison magnifique.

*Annales Bertini-
niani.*

Ce mariage scandaleux fut blâmé & détesté dans tout l'empire François, & le bruit qu'on en fit par-tout inquiéta Lothaire. Il étoit toujours bien uni avec son oncle le roi de Germanie, à qui il avoit cédé l'Alsace : mais il appréhendoit que Charles n'animât le pape & les évêques contre lui, & il pria le roi de Germanie de faire en sorte qu'ils pussent se voir tous trois ensemble.

Le roi de Germanie en fit la proposition à Charles ; & le pria de s'aboucher avec lui. Charles lui répondit qu'il vouloit lui dire ses pensées à lui-même sur les affaires présentes, avant que de voir Lothaire. Il assembla plusieurs évêques de son royaume, avec lesquels il délibéra sur ce sujet. Ensuite il fit mettre par écrit les raisons qu'il avoit de n'avoir aucune communication avec Lothaire, & les fit voir au roi de Germanie,

& aux évêques de cet état. Les deux principales étoient celles-ci ; la première , que Lothaire avoit reçu dans son royaume le comte Baudouin & la princesse Judith tous deux excommuniés ; & la seconde étoit son mariage scandaleux ; que cependant , pourvu qu'il promît de se soumettre à un jugement légitime sur ces deux articles , il se résoudroit à le voir. Cette condition fut acceptée , & la conférence fut tenue à Savonnières auprès de Toul ; mais Charles ayant affecté de parler , & de faire parler publiquement dans ses états contre le mariage de Lothaire , les esprits s'aigrirent de nouveau , & plus que jamais.

Durant ce temps-là le pape pensoit sérieusement à faire juger cette affaire , qui lui avoit été dévolue par le consentement de Lothaire. Il vouloit que le jugement se fit dans un concile où ses légats & des évêques des différentes parties de l'empire François assisteroient , & qu'on y fit venir la reine Theutberge , après qu'on auroit obtenu un sauf-conduit de Lothaire pour la sûreté de cette princesse.

La ville de Metz fut celle que l'on choisit pour tenir ce concile. Le pape écrivit à Charles le Chauve , afin qu'il nommât au moins deux évêques de son royaume pour y assister , & en même-temps il le pria par une autre lettre , de pardonner au comte Baudouin l'enlèvement de la princesse Judith , & d'agréer leur mariage. Ce comte étoit allé à Rome , afin d'engager le pape à employer sa médiation , pour faire sa paix avec le roi. Une des raisons qui firent que le pape prit cette affaire plus à cœur , fut qu'il appréhenda que ce comte par désespoir n'appellât les Normans dans son gouvernement , & ne se joignît à eux pour faire la guerre à la France. C'est un des motifs que le pape apportoit au roi , pour l'engager à accorder le pardon qu'il lui demandoit. Il écrivit aussi à la reine Irmintrude , afin qu'elle joignît ses prières aux siennes , & il chargea Hincmar de présenter la princesse Judith au roi , supposé qu'il voulût bien lui pardonner sa faute.

La chose réussit comme le pape l'avoit souhaité. Le mariage & les nœces se firent à Auxerre , avec les cérémonies ordinaires , & dans toutes les formes ; & le roi en considération du pape , rétablit Baudouin dans son comté de Flandre. Ce Baudouin , appelé communément Bras de fer , soit à cause de sa force extraordinaire , soit à cause qu'il étoit presque toujours

862.

Capit. Caroli
Calvi. Tit. 30.

Epist. 22. Nicol.
Pap.
Tom. III. Conc.
Gall.

*On assemble un
autre concile à
Metz touchant
cette affaire.*

863.

Epist. 20. Nicol.
Pap.

Flodoard. L. 3.
c. 12.

*Baudouin est ré-
tabli dans son
comté de Flan-
dre.*

863.

armé, peut être regardé comme le premier des anciens comtes souverains de Flandre, si long-temps feudataires, & de temps en temps ennemis redoutables de la France. Il paroît certain que Baudouin second comte de Flandre son fils en étoit souverain. Il épousa une fille d'un roi d'Angleterre, qui ne la lui auroit pas donnée, s'il n'avoit été qu'un simple gouverneur, comme l'étoient les comtes sous la première race : & son fils Arnould I. lui succéda, aussi-bien que ses autres descendans, pendant une longue suite d'années.

*Le pape nomme
deux légats pour
présider de sa
part au concile de
Metz.*

*Tom. III. Conc.
Gall.*

Pour revenir au concile de Metz, le pape écrivit une lettre circulaire à tous les évêques des Gaules & de Germanie, où il les exhortoit à se trouver en grand nombre à ce concile, les assurant que si le roi de Lorraine ne se soumettoit à leur jugement, il l'excommunieroit. Il nomma deux légats ; Rodoalde évêque de Porto, & Jean évêque de Cervia, pour présider de sa part au concile. Le premier de ces deux évêques étoit nouvellement revenu de Constantinople, où il avoit été envoyé pour une affaire importante, & qui donna lieu au grand schisme de l'église Greque. Ce légat lassé des mauvais traitemens qu'il recevoit de l'empereur d'Orient, & dans la crainte de quelque chose de pis, avoit trahi son ministère. A son retour il avoit su tellement déguiser les choses de concert avec son collègue Zacharie évêque d'Anagnie, que le pape suspendit au moins le jugement qu'il devoit porter de leur conduite, & confia ensuite à Rodoalde la légation de France touchant le mariage du roi de Lorraine.

Rodoalde & Jean évêque de Cervia que le pape lui avoit donné pour adjoint, étoient porteurs des lettres dont je viens de parler, & devoient en présenter une autre au concile, par laquelle le pape exhortoit les évêques à agir dans ce jugement selon leur conscience, & sans aucun respect humain : il leur ordonnoit qu'après qu'ils auroient porté leur sentence, ils lui envoyassent les actes du concile, afin de les confirmer, s'il trouvoit que tout se fût fait selon les loix de l'équité, ou d'en faire faire la révision dans un autre concile, s'il y avoit quelque chose qui fût contre l'ordre & la justice.

*Leur instruction
sur l'article du
divorce.*

Ibid.

L'instruction des légats sur l'article du divorce, nous apprend que Lohaire employoit auprès du pape d'autres moyens de défense, que ceux dont il avoit usé jusqu'alors en France.

Car dans les conciles d'Aix-la-Chapelle, il avoit fort appuyé sur le crime d'inceste & d'adultère commis par la reine ; & à Rome il avoit fait entendre que dès le temps de Lothaire empereur son pere , il avoit été marié avec Valdrade , & qu'ayant ensuite malgré lui épousé Theutberge sœur du comte Hubert, ce second mariage étoit nul.

Les légats avoient ordre de faire d'abord examiner ce point-là , & de ne point passer outre qu'il ne fût éclairci , de se faire produire le traité de mariage , les témoins & tout ce qui étoit nécessaire pour s'assurer , si Valdrade avoit été en effet mariée à Lothaire par le feu empereur.

Que si ce mariage étoit un fait faux , ils devoient procéder à l'examen des accusations intentées à la reine. Il les avertiffoit que cette princesse avoit eu recours jusqu'à trois fois au saint siège , pour les violences qu'on lui faisoit , & pour celles dont on la menaçoit , qu'avant qu'elle eût fait la confession du crime dont elle s'étoit accusée elle-même en présence de quelques évêques du royaume de Lorraine , elle avoit envoyé à Rome sa protestation , par laquelle elle déclaroit qu'on la contraignoit à s'imposer elle-même des crimes qu'elle n'avoit point commis , & que tout ce qu'elle confesserait , elle le déclaroit faux & extorqué par violence ; qu'ainsi il falloit bien examiner tout ce qui s'étoit fait à cet égard ; & que si la reine se trouvoit innocente , on devoit obliger le roi à la reprendre , & à lui rendre le rang qu'elle possédoit auparavant , & qui lui étoit dû. C'est-là ce qui étoit contenu dans les instructions des légats pour le concile de Metz.

On n'ignoroit pas à la cour de France , que Valdrade avoit eu un mauvais commerce avec Lothaire sous le regne du défunt empereur : mais ce prétendu mariage étoit une pure fable , dont on n'avoit jamais parlé dans le royaume , & Lothaire voyoit bien que ce point-là & l'autre qui regardoit les crimes de la reine , s'ils étoient examinés dans les formes , seroient insoutenables. Il n'avoit plus d'autres voies pour sortir d'intrigue , que de corrompre les légats du pape ; car pour ses évêques , il avoit déjà éprouvé ce qu'ils étoient capables de faire en sa faveur ; de sorte que tout consistoit à gagner les légats. C'est à quoi Lothaire s'appliqua , & il en vint à bout à force d'argent & de présens. Rodoalde étoit d'autant plus

864.

*Les légats se
laissent corrompre
par Lothaire.*

Regino.

863.

accessible par cet endroit , qu'il prévoyoit que si-tôt que le pape seroit instruit de la prévarication de Constantinople , il le condamneroit à un exil où il n'auroit pas de quoi subsister.

Annales Bertiniani.
Epist. 53. Nicol.
Pap.

Avant que les légats arrivassent à la cour de Charles le Chauve qui les reçut à Soissons, Lothaire avoit obtenu d'eux, qu'ils ne donneroient point à ce prince la lettre, par laquelle le pape le prioit de députer au concile de Metz deux évêques de son royaume; & ils lui donnerent seulement celle, où le pape lui demandoit la grace du comte Baudouin. Il leur fit aussi supprimer la lettre circulaire adressée aux évêques de France, aux évêques de Germanie, & aux évêques du royaume de Provence, par laquelle le pape les exhortoit à assister en grand nombre au concile de Metz. De sorte que les seuls évêques du royaume de Lorraine avec les légats, composoient le concile; & on ne parla point d'y faire comparoitre la reine.

Les légats ne suivirent point non plus leurs instructions touchant l'examen du mariage prétendu de Lothaire avec Valdrade : mais ils se firent seulement représenter les actes des conciles d'Aix-la-Chapelle avec la confession de la reine, & après avoir encore entendu quelques témoins subornés contre cette princesse, tout fut confirmé. Un seul évêque, dont le nom n'est point marqué, dit avec liberté son sentiment, qui étoit qu'il ne falloit rien conclurre définitivement sans avoir l'avis du pape, & l'écrivit à son rang parmi les autres souscriptions des évêques : mais les archevêques de Cologne & de Treves effacèrent avec un canif tout ce que l'évêque avoit écrit, excepté son nom, & écrivirent à la place ce qu'ils voulurent.

L'embarras étoit de tromper jusqu'au bout le pape qui avoit ordonné aux légats de lui envoyer les actes, & toutes les procédures qui se feroient au concile de Metz. Après avoir longtemps délibéré entr'eux & avec Lothaire sur ce point le plus délicat de tous, ils résolurent que l'archevêque de Cologne & l'archevêque de Treves iroient une seconde fois à Rome comme députés du concile, afin d'y rendre compte de tout ce qui s'étoit fait à Metz, & de donner à cette affaire le meilleur tour qu'il seroit possible.

Le pape en assem-

L'archevêque de Cologne & celui de Treves ne furent pas

plûtôt arrivés , qu'ils eurent audience du pape. Il avoit été averti par Charles le Chauve & par les évêques de France , de la conduite qui avoit été tenue au concile de Metz. Il en assembla un à Rome , où les deux députés furent convaincus par les pièces mêmes qu'ils produisirent , d'avoir opprimé l'innocence d'une princesse malheureuse , dont leur caractère les obligeoit à prendre la protection. Le concile cassa le jugement de celui de Metz , déclara cette assemblée d'évêques un conciliabule , & un brigandage , déposa les deux archevêques , & menaça les autres évêques qui avoient été du même complot , de les déposer aussi , s'ils entreprenoient de soutenir leurs députés , s'ils ne demandoient pardon , & ne faisoient satisfaction à l'église du scandale qu'ils lui avoient donné.

Les archevêques de Cologne & de Treves se voyant traités d'une si terrible manière , sortirent de Rome , & allèrent à Benevent trouver l'empereur , à qui ils exagérèrent l'indignité de l'entreprise du pape , qui offensoit , disoient-ils , non-seulement la personne du roi de Lorraine son frere , mais encore toute la famille royale : que c'étoit faire injure à toute l'église , & violer les canons les plus autorisés : que jamais on n'avoit vû déposer un métropolitain sans la volonté du prince , ou sans le consentement des autres métropolitains ; & ils l'animerent tellement , qu'il vint à Rome avec des troupes , dans la résolution d'obliger le pape à rétablir les deux prélats déposés , & de l'enlever lui-même de Rome pour le mettre en prison.

Le pape ayant été averti de la résolution de l'empereur , se contenta d'ordonner au peuple des jeûnes & des processions , pour implorer le secours du Ciel. Ces processions se firent pendant plusieurs jours , & l'empereur entrant dans Rome trouva le peuple dans cet exercice de dévotion.

Ce prince crut que c'étoit-là un artifice du pape , pour émouvoir le peuple à une sédition , & donna ordre à ses soldats , de mettre l'épée à la main , & de dissiper cette populace. Ce commandement fut exécuté , bien des gens furent blessés , les croix & les bannières rompues , déchirées , foulées aux piés. Le pape ayant appris au palais de Latran ce qui se passoit , en sortit secrètement , se mit sur le Tybre , & vint se réfugier dans l'église de saint Pierre , où il demeura enfermé deux jours sans boire & sans manger.

863.

*ble un à Rome ,
qui casse le juge-
ment de celui de
Metz , & dépose
les archevêques
de Cologne & de
Treves.*

Concil. Roman

*L'empereur vient
à Rome avec des
troupes.*

Annales Metens.

Annales Bertiniani.

864.

*Le pape se ré-
fugie dans l'égli-
se de S. Pierre.*

864.

Dans cet intervalle, l'empereur fut attaqué de la fièvre, & on lui vint apprendre la mort subite d'un de ceux qui dans le tumulte dont je viens de parler, avoient brisé une croix que sainte Helene mere du grand Constantin avoit autrefois donnée à l'église de Rome, & où elle avoit fait enchasser de la vraie croix. Cet accident l'effraya. Il envoya l'impératrice au pape, pour lui dire qu'il pouvoit sortir en sûreté de l'église de saint Pierre, & pour le prier de le venir trouver. L'effet de cette entrevûe fut que l'empereur donna ordre aux deux prélats de s'en retourner en France, & de sortir au plutôt d'Italie.

*Mort de Charles
roi de Provence.*

Durant toutes ces brouilleries Charles roi de Provence, mourut dans un accès d'épilepsie, mal auquel il étoit fort sujet, & ne laissa point d'enfans. Lothaire par un traité dont j'ai parlé, qu'il avoit fait avec lui, devoit être son héritier. Mais l'empereur ne prétendoit pas s'en tenir à ce traité. Il vint en Provence, où il mit dans ses intérêts plusieurs seigneurs du pays. Lothaire s'y rendit aussi, & s'y fit pareillement un gros parti : mais dans la conjoncture où il se trouvoit, il ne vouloit pas augmenter le nombre de ses ennemis, & il avoit besoin de l'empereur auprès du pape ou contre le pape ; de sorte qu'on n'en vint point aux armes. On convint que chacun se retireroit chez soi sans prendre possession de cet état, & qu'on traiteroit dans quelque-temps de cette affaire à l'amiable. En effet, il se fit un partage peu de temps après. L'empereur eut au moins une partie de la Bourgogne Transjurane la plus proche de l'Italie, & une grande partie de la Provence. Le reste demeura à Lothaire.

*Le duc de Bre-
tagne reconnoît
Charles le Chau-
ve comme son sou-
verain.
Annales Bertin-
niani.*

Charles le Chauve occupé de quelques révoltes qui se firent du côté de Toulouse, & se trouvant alors dans le Maine, pour l'hommage qu'il prétendoit se faire rendre par Salomon duc de Bretagne, ne parut point pour disputer à ses neveux le royaume de Provence, sur lequel il avoit fait en vain une tentative quelques années auparavant. Il eut ce qu'il prétendoit du duc de Bretagne, qui vint le reconnoître comme son souverain, & lui faire serment de fidélité. Les seigneurs Bretons qui l'accompagnoient le firent aussi, & payerent le tribut ordinaire. Charles fut si content de l'obéissance & de la soumission du duc, qu'il lui donna en bénéfice, ainsi que l'on parloit

parloit alors , l'abbaye de saint Aubin d'Angers , & une partie du pays appelé le pays d'entre les deux eaux : c'étoit assez vrai - semblablement le pays d'entre la Mayenne & la Sarthe , où sont aujourd'hui Sablé & Château - Gontier , & de plus à la priere du duc , il reçut en grace plusieurs seigneurs François qui s'étoient révoltés , & jettés dans les troupes de Bretagne.

855.

Les Normans étant chassés du royaume de France , & les Bretons soumis , Charles le Chauve commença à pouvoir espérer un regne plus tranquille , qu'il n'avoit eu jusqu'alors , & fut en état d'aller en Aquitaine mettre à la raison son fils Charles roi de cet état , qui s'étoit marié malgré lui , & avoit soutenu cette mauvaise action avec une fierté extraordinaire , dans l'entrevue de Meun sur la Loire. Le roi s'avança jusqu'à Nevers , d'où il lui envoya ordre de le venir trouver. Il obéit & se soumit à toutes les volontés de son pere , qui reçut ses hommages , & les sermens de fidélité des seigneurs d'Aquitaine.

Charles le Chauve met à la raison le roi d'Aquitaine son fils.

Le roi avant que de retourner dans son royaume , donna ses ordres pour assembler une armée contre les Normans qui prétendoient n'avoir fait la paix qu'avec lui , & non pas avec son fils le roi d'Aquitaine. Ils étoient venus tout récemment piller le Poitou , & avoient brûlé l'église de saint Hilaire. Ils pénétrèrent cette année jusqu'à Clermont en Auvergne , ayant à leur tête Pepin , qui s'étoit remis avec eux , & qui pour leur être plus agréable , s'habilloit à leur mode , & même comme la maniere de parler de l'historien le laisse conjecturer (a) , s'étoit fait payen comme eux. Mais nonobstant l'armée Française , ils firent leur retraite au travers d'une très-grande étendue de pays jusqu'à leurs vaisseaux , avant qu'on les eût pu joindre. Pepin quelque temps après ayant en vain assiégé Toulouse avec ces infidelles , fut pris dans une embuscade , & mis en une étroite prison au château de Senlis.

Les Normans pénètrent jusqu'à Clermont en Auvergne.

Le roi au sortir d'Aquitaine vint avec son fils Charles à Compiègne , où il arriva à ce jeune prince un accident très-funeste. Comme il arrivoit de la chasse le soir fort tard , il vou-

Annales Bertiniani.

Mort du roi d'Aquitaine.

(a) Il avoit abandonné l'état monastique : mais Hincmar qui nous a laissé le détail de tous les chefs d'accusations formés contre ce prince , ne dit point qu'il se fût fait payen. *Hist. de Languedoc. T. 1. p. 569.*

864.

Annales Bertiniani.

Regino.

lut faire peur à un jeune seigneur , & vint à lui au sortir de la forêt avec quelques autres jeunes gens de sa troupe en criant, *tue, tue*. Ce jeune seigneur nommé Albuïn croyant que c'étoit , ou des voleurs , ou de ses ennemis , se mit en défense , & s'attachant au roi d'Aquitaine , que les ténèbres ne lui permettoient pas de reconnoître , lui déchargea sur la tête un grand coup de sabre dont il l'abattit , & le blessa de plusieurs autres coups , avant qu'il se fût fait connoître. Le prince ne guérit jamais bien de cette blessure , & en mourut deux ans après.

Affaires de Rome.

La tranquillité des états François plus grande qu'elle n'avoit été depuis long-temps faisoit regarder les affaires de Rome , & la déposition des deux archevêques dont j'ai parlé , comme très-importantes.

Le pape Nicolas I. étoit un des plus habiles hommes qui eussent jusqu'à ce temps-là gouverné l'église, & qui desira de pousser le plus loin l'autorité pontificale. Mais on étoit alors en France aussi zélé qu'on l'eût jamais été , pour les libertés de l'église Gallicane , pour l'observation des canons , & pour l'autorité des évêques & des métropolitains. Hincmar archevêque de Reims , homme savant , entreprenant & hautain , avoit déjà eu des affaires avec les papes , & en avoit encore une actuellement à l'occasion de Rhotade évêque de Soissons , un de ses suffragans qu'il avoit fait déposer dans un concile , & qui en avoit appelé à Rome.

Du caractère dont il étoit , il n'eût pas porté patiemment la déposition de l'archevêque de Cologne & de l'archevêque de Treves , faites par le pape de sa pleine autorité , sans consulter les évêques des Gaules & de Germanie , non plus que la satisfaction que l'on exigeoit de tous les autres prélats qui avoient assisté au concile de Metz , sous peine pour ceux qui n'auroient pas recours à la miséricorde du saint Siège , d'être déposés comme les deux archevêques : mais Hincmar avoit des raisons qui l'empêchoient de s'intéresser dans leur cause. Le roi son maître désapprouvoit hautement la conduite & le mariage scandaleux du roi de Lorraine ; le concile de Metz étoit en exécration par-tout ; on avoit agi dans toute la suite de l'affaire du divorce contre les sentimens de ce prélat. Il n'étoit pas déjà fort bien avec le pape , & il appréhendoit de

perdre son procès contre l'évêque Rothade, comme il le perdit en effet quelque temps après.

Le pape qui connoissoit la disposition de la cour de France à cet égard, ne laissa pas d'écrire sur cette affaire à l'archevêque de Reims, & à Rodolfe archevêque de Bourges. Il rendoit compte à celui-ci dans sa lettre, de la conduite qu'il avoit tenue envers les deux prélats déposés, l'avertissoit aussi bien que Hincmar, de ne pas communiquer avec eux, de ne pas entrer dans leurs sentimens & dans leurs intérêts, & il finissoit en les menaçant de les excommunier eux-mêmes, s'ils prenoient un autre parti.

Il écrivit aussi à l'archevêque d'Arles pour l'exhorter à demeurer attaché aux décrets du saint Siège; & pour l'y engager, il le faisoit dans la même lettre, son vicaire par-tout le royaume de Provence.

Cette conduite réussit au pape. Nul de ces prélats n'osa s'opposer à la déposition des deux archevêques. Il reçut peu de temps après des lettres d'Avence évêque de Metz, & de Francon évêque de Tongres, qui avoient assisté au concile de Metz, par lesquelles ils lui demandoient grace pour la faute qu'ils avoient commise, & même l'évêque de Metz, quoique sujet de Lothaire, employa le crédit de Charles le Chauve auprès du pape, à qui ce prince écrivit une lettre très-prefante en sa faveur. L'archevêque de Treves même ne s'opposa point à la sentence du pape. Il consentit quelque temps après à sa déposition, & déclara qu'il ne feroit aucunes fonctions épiscopales. Le seul archevêque de Cologne éclata d'une manière terrible.

Après s'être éloigné de Rome suivant l'ordre de l'empereur, il y retourna, & composa un écrit qu'il envoya aux évêques du royaume de Lothaire, pour les exhorter à ne se point étonner de tout ce qu'avoit fait *Nicolas, qui se dit pape, & qui se veut faire le maître & l'empereur de tout le monde; qu'on sût bien à qui il a voulu plaire par une conduite aussi folle & aussi emportée, que celle qu'il a tenue dans cette affaire, (ce sont les termes outrageux de la lettre de l'archevêque, qui marquoit par-là que le pape avoit prétendu faire plaisir à Charles le Chauve, en maltraitant le roi de Lorraine, & les prélats qui étoient pour lui.)* Il les exhortoit à prendre cou-

864.

Le pape écrit aux archevêques de Reims & de Bourges sur la déposition des archevêques de Treves & de Cologne.
Tom. VIII. Concil. app. Ep. 13.

L'archevêque de Treves consent à sa déposition.
Tom. III. Conc. Gall.

Celui de Cologne écrit fortement contre le pape.

rage ; à demeurer toujours fermes , & bien unis entre eux ; à voir souvent le roi , & à le fortifier de leurs conseils ; à ne rien omettre pour maintenir le roi de Germanie dans leurs intérêts , & à prendre garde que ce prince ne se laissât point prévenir par les artifices & par les clameurs de leurs adversaires.

C'étoit-là le contenu de la lettre qui faisoit comme la préface de l'écrit , dans lequel il adressoit la parole au pape même , lui reprochoit la maniere irrégulière & violente dont il soutenoit qu'il avoit agi dans cette affaire , où il avoit , disoit-il , violé les plus saints canons , en le condamnant lui & ses confreres , sans les avoir entendus , sans avoir eu aucunes preuves contre eux , sans avoir consulté les métropolitains & les évêques de France. Il concluoit en déclarant qu'il se séparoit de la communion du pape ; mais non de celle de l'église , & en soutenant que Valdrade étoit la femme légitime du roi de Lorraine.

Il envoya une copie de cet écrit aux évêques du royaume de Lorraine , & en mit une autre entre les mains de son frere nommé Hilduin , qu'il chargea de la donner lui-même au pape , & en cas qu'il ne voulût pas la recevoir , de la mettre sur le tombeau de saint Pierre.

Il fait porter son écrit sur le tombeau de saint Pierre.

Hilduin s'acquitta de sa commission. Il alla avec une troupe de gens armés à l'église de saint Pierre lorsque le pape y étoit : & les gens du pape ayant voulu l'empêcher d'entrer , il les fit charger par ses soldats qui en tuerent un , & maltraiterent fort les autres , & après les avoir ainsi forcés , il passa au travers de l'église l'épée à la main , & porta l'écrit sur le tombeau de saint Pierre.

Epist. 52. Nicol. Bas.

Après cette action , l'archevêque sortit de Rome , cabala avec quelques évêques d'Italie contre le pape , & revint à Cologne , où sans s'embarrasser ni de son excommunication ni de sa déposition , il célébra la messe pontificalement le jour du Jeudi saint , fit la consécration du saint chrême , & tout ce qui appartient au ministère archiepiscopal. Il fit bien plus encore.

Il favoit les brouilleries qui étoient depuis quelques années dans l'église de Constantinople , causées par Photius , cet homme si fameux par son esprit , par sa science , par ses fourbes , &c.

par le schisme déplorable de l'église Greque, duquel il fut l'auteur.

864.

Les choses étoient plus aigries que jamais entre Rome & Constantinople, lorsque le pape déposa l'archevêque de Cologne, & ce prélat crut ne pouvoir mieux se venger, qu'en liant commerce avec le faux patriarche de Constantinople, & en faisant avec lui comme une espece de ligue offensive contre le pape. C'est pourquoi il lui envoya l'écrit dont j'ai parlé, en lui demandant sa communion & celle des autres évêques de l'église Greque révoltés contre le pape.

Il lie commerce avec Photius patriarche de Constantinople.

Photius lut cet écrit avec grand plaisir, & l'envoya partout, pour faire entendre que ce n'étoit pas sans raison, qu'on s'étoit séparé en Orient de la communion d'un pape, dont la tyrannie, disoit-il, étoit insupportable même en Occident. Mais ce méchant libelle causa plus de scandale & de mal dans l'église de Constantinople, & dans les autres qui avoient suivi le schisme de Photius, qu'il n'en fit en France.

Ex Codice Vallicellano apud Baronium.

Tous les évêques qui avoient assisté au concile de Metz, écrivirent à l'envi au pape pour condamner ou pour excuser leur conduite. Le pape reçut aisément leurs excuses, à condition qu'ils renonceroient à la communion de l'archevêque de Cologne, & qu'ils ne ménageroient le roi de Lorraine en aucune maniere dans son désordre. Il y a dans la lettre du pape à l'évêque de Metz certaines expressions sur ce sujet, qui dans le temps où nous sommes ne seroient bien reçues dans aucune cour de l'Europe. Quoi qu'il en soit, les évêques donnerent au pape toute la satisfaction qu'il souhaitoit, & engagerent le roi de Lorraine à lui écrire.

Les évêques qui avoient assisté au concile de Metz donnent satisfaction au pape.

*Annales Bertiniani.
Tom. III. Conc. Gall.*

Ce prince dans sa lettre se plaignoit au pape de ce qu'on avoit été si vite dans une affaire de cette importance, & de ce qu'on s'étoit trop aisément laissé prévenir contre lui par des gens intéressés à brouiller son état, & trop disposés à l'envahir, s'ils en trouvoient l'occasion. Il lui disoit qu'il avoit été fort surpris, lorsqu'étant occupé à défendre son royaume contre des barbares & des payens, on lui avoit fait savoir la déposition de l'archevêque de Treves & de celui de Cologne; qu'il avoit voulu néanmoins dans cette occasion faire paroître son respect pour tout ce que faisoit le pape; que c'étoit contre ses intentions que l'archevêque de Cologne avoit dit la messe.

Le roi de Lorraine lui écrit.

864.

Annales Bertiniani.

Il ratifie la déposition de l'archevêque de Cologne.

Theutberge se réfugie dans le royaume de Charles le Chauve.

& ne s'étoit pas abstenu des fonctions archiépiscopales ; que pour lui il n'avoit voulu avoir aucune communication avec ce prélat depuis ce temps-là, & qu'il l'avoit traité par-tout en excommunié ; qu'il avoit au contraire fort approuvé la modération & l'humilité de l'archevêque de Treves, qui avoit déferé à la sentence que le pape avoit portée contre lui ; qu'en envoyant ces deux prélats à Rome, il ne leur avoit point commandé d'agir, ni de parler d'une manière qui pût leur attirer une excommunication : qu'au reste il étoit prêt de se soumettre au jugement du pape, touchant son divorce & son mariage ; & d'aller lui-même à Rome pour ce sujet, en cas que les affaires de son royaume lui permissent des'en absenter. Rotolde évêque de Strasbourg fut porteur de cette lettre.

Le roi, pour adoucir le pape, fit encore une autre démarche ; ce fut d'abandonner entièrement l'archevêque de Cologne, & de ratifier la sentence de sa déposition, jusques-là qu'il lui nomma un successeur, savoir Hugues cousin germain de Charles le Chauve, & neveu de l'impératrice Judith.

Dès que l'archevêque eut su cette nomination de Hugues en sa place, il vint à Cologne, enleva tout ce qu'il trouva d'or & d'argent dans le trésor de l'église, & s'en alla à Rome pour faire au pape un sincère aveu de sa faute, & lui découvrir les fourbes & les injustices qu'on avoit faites dans toute la suite de l'affaire du divorce de Lothaire avec la reine Theutberge, & du mariage de ce prince avec Valdrade. L'archevêque de Treves y alla aussi, l'un & l'autre dans l'espérance que l'empereur feroit leur paix auprès du pape, qui se laisseroit peut-être fléchir par une confession si humiliante pour eux.

Durant que cette grande affaire se traitoit à Rome, Theutberge qui y avoit plus d'intérêt qu'aucun autre, étoit en Valais sur les terres de l'empereur avec le comte Hubert son frère. Ce comte, malgré l'empereur, à qui il avoit cessé d'être agréable depuis les liaisons que ce prince avoit prises avec Lothaire, se maintenoit en possession de la fameuse abbaye de saint Maurice au-dessus du lac de Geneve, & de quelques autres terres de ces quartiers-là, dont il avoit été gratifié autrefois. Il porta la peine de sa témérité, ayant été tué par un des vassaux de l'empereur dont il se trouvoit investi de tous côtés ;

& contre lesquels il étoit obligé d'être continuellement sur ses gardes. Cet accident obligea Theutberge de se réfugier une seconde fois dans le royaume de Charles le Chauve, qui l'y reçut, lui donna l'abbaye d'Avenai en Champagne, c'est-à-dire, le revenu de ce monastere; car rien n'étoit plus commun alors que de voir des abbeffes & des abbés séculiers & mariés.

La lettre que le roi de Lorraine avoit écrite au pape promettoit bien plus qu'il ne vouloit tenir. Il s'étoit à la vérité séparé pendant quelque temps de Valdrade: elle-même avoit témoigné vouloir s'en rapporter au jugement du saint siège touchant son mariage, & même aller à Rome. Mais son ambition & la passion de Lothaire ne s'accommodoient ni de cette séparation, ni de ce voyage. Ils se ménageoient des rendez-vous secrets, qu'il leur étoit cependant impossible de cacher, & Valdrade, même durant son absence, étoit tellement maîtresse de l'esprit du roi; que l'état n'étoit gouverné que par ses conseils. Elle demouroit en possession de toutes les terres que Lothaire lui avoit données; & ce qui étoit le plus scandaleux, elle possédoit les revenus, & avoit le gouvernement de plusieurs abbayes de religieuses.

On affüroit le pape, que bien loin de penser à se convertir, elle étoit uniquement occupée du dessein de perdre la reine à quelque prix que ce fût, & qu'elle lui tendoit par-tout des pièges pour la faire périr. C'est ce qui le fit résoudre à excommunier publiquement cette femme: mais il suspendit quelque temps l'effet de cette résolution. Il agissoit néanmoins toujours auprès de Charles le Chauve & du roi de Germanie, afin d'engager par leur moyen Lothaire à lever le scandale, & à donner satisfaction à l'église. Ces deux princes eurent sur cela un conférence à Donzy entre Sedan & Moufon, d'où ils députerent deux évêques à Lothaire pour le prier de contenter le pape, d'abandonner Valdrade & de reprendre la reine, que sans cela son voyage de Rome, dont il faisoit courir le bruit depuis si long-temps, lui seroit inutile.

Cette conférence lui donna de l'inquiétude, & lui fit appréhender que ce zele de ses oncles ne couvrit leurs mauvais desseins contre son état. C'est pourquoi il envoya promptement en Italie Luitfrid son oncle frere de sa mere, à l'impe-

864.

Epist. Nicolai. 12.

Ibid.

Le roi de Lorraine est sollicité de reprendre Theutberge, & d'abandonner Valdrade.

Annales Bertiniani.

865.

HISTOIRE DE FRANCE.

867.

Tom. III. Conc.
Gall.

reux, avec qui il étoit toujours très-uni, afin de l'instruire des raisons qu'il avoit de se défier des rois de France & de Germanie, au sujet de leurs prétentions sur la succession du feu roi de Provence; & il le pria d'obtenir du pape qu'il écrivît à ces deux princes, pour les empêcher de lui faire la guerre.

L'empereur le fit d'autant plus volontiers, que l'affaire de la succession le regardoit autant que Lothaire. Le pape écrivit en effet à Charles, & l'exhorta à ne point rompre avec l'empereur, & à ne point l'inquiéter dans la possession d'un héritage qui lui appartenoit si incontestablement: mais par d'autres lettres qu'il écrivit vers le même temps à ces deux princes, il les sollicita de presser Lothaire de prendre enfin son parti, & de lui dire qu'il ne songeât pas au voyage de Rome; qu'auparavant il n'eût renvoyé Valdrade, & repris avec lui la reine Thémberge; à moins que tous deux d'un commun consentement, n'accordassent à demeurer séparés sans se remarier.

Les copies de cette lettre furent portées aux deux princes par un courrier particulier, en attendant qu'Arsene évêque d'Orta, légat du pape, pût aller sûrement les leur porter lui-même en original.

Le légat de pape
menacé de prison
de l'excommunication.

Annales Bertiniani.

Ce légat étant arrivé quelque temps après, & s'étant arrêté à Francfort avec le roi de Germanie, alla de-là trouver Lothaire, à qui il donna communication de ce que contenoient les lettres que le pape écrivoit aux rois de France & de Germanie, pour les empêcher de porter la guerre en Lorraine, & lui déclara en même temps en présence de quantité d'évêques & de seigneurs, que s'il n'éloignoit Valdrade, & ne reprenoit la reine, il le retrancheroit de la communion des fideles.

Annales Bertiniani, an. 867.

Notre ancien annaliste remarque encore à cette occasion, que ces lettres n'étoient pas écrites du style & de la manière dont les papes écrivoient autrefois aux rois de France; qu'il n'y avoit jamais alors rien que de civil & d'honnête dans leurs lettres, au lieu que celles-ci étoient pleines de hauteur & de menaces, & il est vrai qu'il y eut à cet égard beaucoup de changement.

Lothaire promet au légat tout ce qu'il veut.

Lothaire par la crainte de l'excommunication, & pour ne pas choquer l'empereur son frere, qui lui avoit écrit sur ce sujet

sujet à la sollicitation du pape , promet au légat tout ce qu'il voulut , c'est-à-dire , d'éloigner Valdrade , & de reprendre avec lui Theutberge. Il en fit serment , & le fit faire en son nom par douze des plus illustres comtes de sa cour. Le légat fort satisfait du succès de ses négociations , passa à la cour de Charles , qui étoit alors à Attigni. Il lui rendit les lettres du pape : elles étoient conformes à celles qu'il écrivoit au roi de Germanie , & il les y exhortoit l'un & l'autre à la paix avec l'empereur & avec le roi de Lorraine.

865.
Epist. 8. Nicolai
Pap.

Le légat Arsène étoit écouté avec d'autant plus de respect & de déférence , que le pape avoit déclaré à tous ces princes qu'il l'avoit revêtu de toute son autorité & de toute sa puissance ; qu'il tenoit sa place en tout & par-tout , & qu'ils ne devoient mettre nulle différence entre lui & sa propre personne. Après qu'il se fut bien assuré des bonnes intentions du roi de France & du roi de Germanie , pour le rétablissement de la reine Theutberge , il proposa à Charles une entrevue avec Lothaire qui la souhaitoit , pour faire un nouveau traité de paix. La reine de France Irmintrude se joignit au légat pour ce sujet , & le roi y consentit.

Annales Metens.

Annales Bertiniani.

Lothaire se rendit à Attigni : où tout se passa , en ce qui regardoit la paix , selon qu'il l'avoit souhaité : mais le légat avoit aussi ses vûes en ménageant cette conférence. C'étoit d'obliger Lothaire à reprendre Theutberge , en présence même du roi de France , & d'un grand nombre d'évêques qui étoient alors auprès de lui , afin que cette réconciliation fût très-authentique : c'est pour cela qu'il la fit venir en ce même temps-là à la cour.

Traité de paix
entre Charles &
Lothaire.

Dès que le traité de paix fut signé , le légat assembla tous les évêques , & alla à leur tête trouver Lothaire , menant Theutberge avec lui. Il lui déclara qu'il venoit de la part du pape lui présenter cette princesse sa légitime épouse , & le conjurer de la rétablir sur le throne : que s'il refusoit de la reprendre , ou si l'ayant reprise , il retournoit à ses anciens défordres , & recommençoit les persécutions qu'il lui avoit fait souffrir si injustement , il le déclaroit excommunié , non-seulement en ce monde , mais encore en l'autre , où Dieu exerceroit contre lui un jugement terrible , où il seroit accusé par le prince des

Ibid.

865.

*Réconciliation
de Lothaire & de
Theutberge.*

apôtres pour sa défobéissance au saint siège, & condamné aux flammes éternelles.

Lothaire avoit pris son parti, & malgré l'aversion qu'il avoit pour la reine, malgré l'attachement qu'il conservoit toujours pour Valdrade, malgré l'indignation que la hauteur du légat excitoit dans son cœur, il fit bonne contenance : il assura le légat de sa déférence & de sa soumission au jugement du pape, & présenta la main à la reine. Le légat demanda que pour réparer plus authentiquement le scandale que la séparation du roi & de la reine avoit causé, leur réconciliation parût dans une cérémonie publique. Lothaire y consentit, & le jour de l'Assomption de la Vierge fut destiné pour cette réparation publique du scandale passé.

*Le légat fulmine
deux excommuni-
cations.
Ibid.*

Tout plioit sous les ordres du légat, qui continuant à faire valoir l'autorité du pape, fulmina deux autres excommunications au milieu de la cour ; la première, contre une dame de qualité nommée Ingeltrude, femme du comte Boson, qui avoit quitté son mari depuis plusieurs années, & s'étoit réfugiée dans le royaume de Lothaire, où elle demouroit avec celui qui l'avoit enlevée : l'autre fut contre certaines gens, qui, quelques années auparavant, avoient volé le légat, & lui avoient enlevé une grosse somme d'argent. L'anathème fut prononcé avec des malédictions terribles contre les coupables, s'ils ne faisoient incessamment satisfaction.

Il demanda aussi au roi Charles la restitution d'une terre que Louis le Débonnaire avoit donnée autrefois au saint siège, & dont un seigneur de la cour étoit en possession depuis fort long-temps. Le roi ordonna qu'on rendît la terre, & que le légat en prît de nouveau possession au nom du pape.

*Rothade est ré-
tabli dans son
évêché.*

Enfin il présenta au roi Rothade évêque de Soissons, que Hincmar son métropolitain avoit déposé de son évêché, & que le pape venoit de rétablir. Hincmar fut contraint de se soumettre malgré son humeur roide & inflexible, & nonobstant les raisons qu'il croyoit avoir de soutenir l'autorité d'un concile provincial contre la sentence du pape, qu'il prétendoit n'avoir pas suivi dans ce jugement les procédures marquées dans les canons.

Après que toutes ces affaires eurent été expédiées, le légat

partit d'Attigni en compagnie de Lothaire, pour s'en aller à Gondreville, maison royale de ce prince sur la Moselle, à une lieue au-dessous de Toul. Theutberge les y attendoit : ce fut là que le jour de l'Assomption le légat dit la messe pontificalement, & le roi & la reine y assistèrent tous deux avec les habits royaux & la couronne sur la tête. La reine ne pouvoit souhaiter une satisfaction plus authentique. Mais le légat n'en demeura pas-là.

865.

Ibid.

Pour s'assurer de la constance de Lothaire dans ses bonnes résolutions, il voulut que Valdrade vînt à Rome pour demander au pape l'absolution du scandale qu'elle avoit donné à toute la France, & Lothaire eut la mortification de voir Valdrade venir à Gondreville joindre le légat, qui lui avoit marqué ce rendez-vous, & partir de-là avec lui pour le voyage d'Italie. Ingeltrude cette femme du comte Boson, dont j'ai parlé, fut obligée d'en faire autant, pour aller demander au pape l'absolution de son excommunication, Lothaire refusant de lui donner désormais refuge dans ses états. Mais elle ne joignit le légat qu'à Wormes, où il alla s'aboucher avec le roi de Germanie, & elle fit avant que de partir, serment entre ses mains, de se soumettre au jugement du pape en tout ce qui la regardoit.

*Valdrade part
pour Rome avec
le légat.*

Il partit donc en compagnie de ces deux pénitentes, & prit son chemin par la Bavière : mais il ne les conduisit pas jusqu'au terme du voyage. Ingeltrude oubliant son serment plus aisément que sa passion, le quitta brusquement, lorsqu'elle étoit sur le point de passer le Danube, & retourna en France. Le légat renouvela tous les anathèmes qu'il avoit déjà lancés contre elle, & défendit à tous les évêques, sous peine d'excommunication, de la recevoir dans leurs diocèses.

Pour Valdrade elle alla jusqu'en Italie : mais redoutant le tribunal du pape, de qui elle ne pouvoit attendre que des réprimandes, & une sévère pénitence, elle s'arrêtoit par-tout, & trouvoit mille prétextes pour retarder son voyage, espérant toujours de recevoir quelques nouvelles de la cour, qui la tirassent de l'embarras où elle se trouvoit.

Elle ne fut pas trompée dans son espérance. Ses amis & ceux qui étoient intéressés à lui conserver la possession de l'esprit & du cœur de Lothaire, eurent bientôt ranimé une pas-

865.

*Lothaire la fait
revenir dans ses
états.
Annales Metens.*

sion qui n'avoit jamais été éteinte, & qui se ralluma avec d'autant plus de force, qu'elle avoit été plus violente.

*Epist. Nicolai
Pavæ, 12. append.
& Epist. 55.*

On ne manqua pas d'exagérer au pape la manière indigne dont le légat l'avoit traité, & à faire la comparaison de la conduite du pape avec celle dont les anciens papes en avoient toujours usé envers ses ancêtres, le plaisir que le roi de France avoit eu de le voir humilié & confondu en sa présence & à la vue de toute sa cour & de tous ses évêques. Tous ces affronts dont il ressentait encore l'amertume, étoient pour lui de nouveaux motifs d'aversion, de haine & de fureur contre la reine, qu'il ne vit jamais depuis le départ du légat. Au contraire, Valdrade occupait incessamment son esprit ; & le regret de l'avoir ainsi abandonnée à la discrétion du légat, lui causait un chagrin mortel. Il lui fit donc porter secrètement l'ordre de revenir dans ses états, & elle le reçut dans le temps qu'elle se mettoit en chemin vers Pavie pour continuer sa route. Elle y obéit avec toute la joie qu'une telle nouvelle pouvoit donner à une femme de ce caractère, & se rapprocha de la cour, sans y venir néanmoins, le prince se dérochant seulement quelquefois pour la voir.

*Elle est excom-
muniée par le
pape.*

866.

Sur les avis que le pape eut de son retour en Lorraine, & de la continuation de ses désordres, il écrivit une nouvelle lettre à tous les évêques des Gaules & de Germanie, par laquelle il les avertissoit, que sur les rechûtes criminelles de Valdrade, il l'avoit excommuniée, & que désormais ils devoient la regarder & la traiter eux-mêmes comme telle, & publier cette excommunication dans tous leurs diocèses.

Loc. ch.

Il n'excommunia pas néanmoins le roi, & il disoit en général aux évêques dans sa lettre, qu'il avoit des raisons qui l'empêchoient de le faire, de quoi le saint siège, ajoutoit-il, n'est obligé de rendre compte à personne.

*Lothaire déclare
une seconde
fois qu'elle est sa
légitime épouse.*

Cependant Lothaire recommença à faire publier de nouveau les vieilles calomnies, par lesquelles il avoit taché autrefois de flétrir l'honneur de la reine. Il déclara une seconde fois que Valdrade étoit sa légitime épouse, & qu'il l'avoit épousée, avant qu'on l'eût contraint à prendre Theutberge. Que si Theutberge continuait à vouloir se défendre contre les jugemens que les conciles d'Aix-la-Chapelle & de Metz avoient prononcés, il ne refusoit pas de lui accorder un nou-

veau moyen de défense ; qu'elle choisît un champion pour soutenir sa cause ; qu'il en nommeroit un de son côté ; que la mort de l'un ou de l'autre dans le combat feroit connoître la vérité ; & il fit proposer au pape qu'on s'en tint de part & d'autre à cette preuve du combat singulier.

La reine voyant recommencer la tempête, & appréhendant la fureur du prince, capable de se porter aux dernières extrémités, se sauva de la cour, & vint encore se réfugier en France où le roi la reçut. Lassée néanmoins de lutter si longtemps contre sa mauvaise fortune, elle écrivit au pape, pour lui permettre de renoncer à sa qualité de reine, & de se séparer absolument d'avec Lothaire, l'assurant qu'elle prenoit ce parti sans répugnance, & qu'il devoit avoir d'autant moins de peine à y consentir, que son inclination depuis long-temps la portoit à la retraite. Elle alla jusqu'à prendre dans sa lettre la défense de Valdrade contre elle-même, & entreprit de prouver au pape que Valdrade avoit en effet épousé Lothaire avant elle. Enfin elle le supplioit de vouloir bien lui donner une retraite à Rome, où elle pût passer en repos le reste de sa vie.

Une telle lettre & un tel aveu auroient été capables d'ébranler un pape moins ferme que Nicolas I. que rien ne faisoit mollir, & que la difficulté des affaires n'empêcha jamais de les soutenir.

Il écrivit à la reine, qu'il pourroit la croire sur le témoignage qu'elle portoit contre elle-même, si celui des plus distingués & des plus religieux personnages de France & de Germanie ne le lui rendoit pas suspect ; que la crainte des persécutions qu'elle souffroit, lui faisoit trahir sa propre cause ; qu'elle devoit avoir plus de courage, & préférer la mort même à la perte de sa réputation ; qu'elle n'en étoit pas la maîtresse, & qu'il falloit tout souffrir pour les intérêts de son honneur & de la vérité ; qu'il n'y avoit point de sûreté pour elle dans le voyage de Rome ; qu'il falloit que Valdrade y fût elle-même avant elle, comme pour servir d'ôtage contre les mauvais desseins du roi & de ses autres ennemis ; & qu'enfin quand il lui accorderoit de se séparer de Lothaire, il ne pourroit pas pour cela permettre à ce prince d'épouser Valdrade ; qu'elle prît courage, & qu'elle se consolât par ces paroles du seigneur : *Heureux sont ceux qui souffrent pour la justice.*

859.

867.

La reine se sauve de la cour, & demande au pape une retraite à Rome.

Nicol. Epist. 48. an. 867.

Réponse du pape à la lettre de la reine.

Ibid.

867.

Epist. 49. Nicolai.

*Le pape écrit sur
cette affaire aux
évêques.
Ibid.*

Quoique le pape fût toujours dans ces mêmes dispositions, on faisoit exprès courir le bruit dans le royaume de Lorraine qu'il s'étoit beaucoup adouci, & qu'il avoit même permis à Valdrade d'y revenir. On y ignoroit l'excommunication de cette femme, & les évêques bien loin de publier les lettres du pape qui la déclaroient excommuniée, avoient refusé de les recevoir.

Le pape en fut averti, & leur en écrivit d'autres, par lesquelles il leur déclaroit qu'il n'avoit point permis à Valdrade de retourner en Lorraine; qu'il l'avoit excommuniée publiquement pour la troisième fois; leur représentoit leur lâcheté, de ne l'avoir pas secondé dans le dessein qu'il avoit toujours eu de retirer le roi du désordre; que pour peu de fermeté qu'ils eussent eu en cette occasion, ce prince auroit satisfait l'église, & réparé le scandale qu'il avoit causé, & qu'il étoit honteux à des gens de leur caractère d'avoir molli en une occasion si importante par une lâche politique, & par la crainte de perdre leurs bénéfices: qu'ils devoient se ressouvenir des conditions auxquelles il leur avoit pardonné la prévarication qu'ils avoient commise dans le conciliabule de Metz, en y autorisant un adultère public, & que s'ils retomboient dans la même faute, ils l'obligeroient à se servir contre eux des mêmes punitions.

*Et au roi de
France.*

Epist. 50. Nicolai.
Annales Bertiniani.

Ce qui inquiétoit alors davantage le pape, étoit ce qu'il avoit appris d'une entrevue que le roi de France avoit eue avec Lothaire auprès de saint Quentin, où ils avoient fait un traité dont on ne publioit point les articles. On savoit seulement que Lothaire avoit cédé à Charles l'abbaye de saint Vast d'Arras, avec tous ses revenus, c'est ce qui faisoit appréhender au pape que Charles ne se fût laissé gagner, & ce qui l'obligea à lui écrire une lettre pleine de prudence & d'adresse, où en lui laissant entrevoir ses soupçons, il affectoit de le convaincre qu'il avoit en lui pour l'affaire de Lorraine une confiance entière. Car après l'avoir beaucoup loué de la générosité avec laquelle il avoit jusqu'alors pris la protection d'une reine persécutée, & l'avoir exhorté à la lui continuer; après lui avoir remontré combien la conduite du roi de Lorraine étoit injuste & irrégulière, de vouloir remettre à l'incertitude d'un combat particulier la décision d'une affaire de cette im-

portance, & d'une affaire décidée au tribunal du saint Siège, au jugement duquel lui & la reine s'étoient soumis de leur plein gré, après l'avoir assuré que jamais il ne consentiroit au mariage de Lothaire avec Valdrade; il le conjuroit de trouver bon qu'il lui adressât la lettre qu'il écrivoit à ce prince, & celles qu'il écrivoit aux évêques Lorrains, de faire accompagner la première des conseils & des remontrances de quelque personne sage de sa cour, à qui il le prioit de la confier pour la présenter au roi de Lorraine, afin qu'elle eût plus de force, de garder, sans en parler à personne, la copie de cette lettre, qui étoit jointe avec l'original, afin de la rendre publique, en cas que Lothaire n'écoutât pas ses conseils, & enfin de faire en sorte que non seulement ses lettres fussent rendues à tous ses évêques, sans en excepter aucun; mais encore que le public fût informé qu'elles leur avoient été rendues.

On voit bien par la lettre du pape au roi de Lorraine, que ce prince avoit fait grand fonds sur celle de Theutberge, où elle demandoit sa séparation, & sur ce qu'elle y avoit confessé que Valdrade avoit été avant elle mariée avec lui. On y voit que Lothaire en vertu de cet aveu avoit fait presser le pape de consentir à son divorce, & puis à son mariage avec Valdrade; mais l'artifice étoit trop grossier, & le pape trop instruit. Il l'assura qu'il ne consentiroit jamais ni à l'un ni à l'autre, il lui répéta que Valdrade étoit excommuniée, & que lui-même le seroit bientôt, s'il ne faisoit cesser le scandale.

Il menace Lothaire de l'excommunication.

Le pape néanmoins résolu de tout tenter avant que d'en venir à cette extrémité, continuoit de solliciter par ses lettres tous les souverains de la maison de France à agir auprès de Lothaire, pour ramener ce prince au bon chemin.

Nicolai Epist. 133

Le roi de Germanie, après avoir reçu la lettre du pape, eut une conférence avec Charles le Chauve sur ce sujet, & Charles alla ensuite sur les frontières de Lorraine, où il s'aboucha avec Lothaire, & le conjura de donner au pape, à l'église, & à toute la maison royale, la satisfaction de voir cesser un scandale qui duroit depuis si long-temps, & qui vraisemblablement auroit des suites funestes pour ceux qui en étoient les auteurs.

Epist. 55.

Lothaire qui appréhendoit ces suites, mais que sa passion dominoit toujours, faisoit tout son possible pour justifier sa

Lothaire prend la résolution d'al-

867.
*ler à Rome , pour
 traiter avec le
 pape.*

conduite auprès des deux rois ses oncles , leur disant que le pape le pressoit trop ; que depuis que le légat Arsene étoit venu en France , Valdrade n'avoit point approché de la cour , & qu'il ne la verroit jamais ; que cette conduite qu'il avoit tenue en forçant si long-temps son inclination , devoit contenter le pape , & le lui rendre favorable , & que puisque Theutberge protestoit elle-même au pape que son mariage étoit nul , & qu'elle étoit prête de renoncer à la qualité de reine , & de quitter le monde , c'étoit le traiter avec trop de dureté , que de ne pas accepter cette voie d'accommodement : qu'enfin il étoit résolu d'aller à Rome au plutôt pour traiter par lui-même avec le pape , & tâcher de le fléchir.

*Le pape n'agréa
 ce voyage qu'à
 trois conditions.*

Ibid.

Les deux rois firent savoir au pape cette réponse de Lothaire , & la résolution où il étoit d'aller à Rome en personne , & qu'ils regardoient ce voyage comme le moyen le plus prompt pour finir les affaires. Mais ils furent assez surpris de la réponse que le pape leur fit là-dessus : il les prioit d'empêcher Lothaire de venir à Rome , leur disant que s'il y venoit , il seroit mal content de la réception qu'on lui feroit , qu'il falloit avant toutes choses qu'il rétablît Theutberge dans tous ses droits d'épouse & de reine , & qu'il rompît absolument avec Valdrade ; qu'il savoit de bonne part qu'on ne cherchoit qu'à l'amuser ; que quoique Valdrade fût éloigné de la cour , le roi entretenoit secrètement un commerce fréquent de lettres avec elle , toute excommuniée qu'elle étoit ; que le royaume & la cour de Lorraine ne se gouvernoient que par les conseils de cette femme ; qu'on n'avoit accès auprès du prince qu'à sa recommandation ; qu'on y disgracioit plusieurs personnes à son occasion , & qu'elle y étoit comme auparavant , l'arbitre de la fortune , & la maîtresse de toutes les graces ; qu'il n'agréeroit point que Lothaire vînt à Rome qu'à trois conditions. La première , que Valdrade s'y rendit elle-même avant lui ; la seconde , qu'on y fût , à n'en plus pouvoir douter , que Theutberge étoit traitée par le roi en reine & en légitime épouse ; la troisième , qu'on eût rempli la place des deux archevêques déposés de Cologne & de Treves , & cela par une élection canonique , & non point par une intrigue de gens dévoués à Valdrade. Cette troisième condition suppose que le choix que Lothaire avoit fait de Hugues , parent de Charles le

le Chauve pour pour l'archevêché de Cologne, n'avoit point eu de suite, apparemment à cause de l'incapacité du sujet, dont les mœurs n'étoient pas fort régulières. Ces conditions rendoient l'affaire infiniment difficile, d'autant plus que le roi de Germanie un des deux médiateurs, demandoit instamment au pape la grace & le rétablissement des deux archevêques. Tous les évêques de Germanie, selon l'intention de leur roi, avoient aussi écrit fortement au pape, pour lui faire la même priere : mais le pape n'écoutoit sur cela ni les remontrances du roi, ni les prieres des évêques.

Les choses en étoient-là, lorsque le pape mourut au mois de Décembre de l'année 867. Adrien II. son successeur prit aussi-tôt connoissance de cette grande affaire, dont je dirai la fin & le dénouement funeste, après avoir repris en peu de mots la suite des autres affaires de France que j'ai laissées, pour ne pas interrompre tant de fois le fil de la narration de celle-ci.

Les descentes & les courses des Normans sont les plus remarquables, par les alarmes continuelles & par les désordres extrêmes qu'ils caufoient par-tout, soit dans le royaume de Lorraine, soit dans celui de France, soit dans celui d'Aquitaine, soit dans celui de Germanie.

Ils entrèrent à diverses reprises dans la Loire, & firent des descentes de ce côté-là. Le comte Robert, à qui l'on donne en cet endroit-là le titre de comte d'Anjou, les défit dans une rencontre, & fut blessé dans une autre, où il fut attaqué par un corps beaucoup supérieur en nombre à ses troupes. Il fit en cette occasion une belle retraite, & perdit peu de soldats. Quelque temps après ils passerent jusqu'à Orléans qu'ils prirent & brûlerent. Ils en firent autant au monastere de saint Benoît sur Loire, & à la ville de Poitiers. & furent encore défaits au retour par le comte Robert, qui sans avoir perdu un seul soldat, tua cinq cents Normans sur la place, & leur prit beaucoup d'armes & de drapeaux, qu'il envoya au roi pour marque de sa victoire.

Ensuite d'autres Normans entrèrent dans la Seine, & malgré les fortifications & les retranchemens que le roi avoit fait faire sur les rivages, mais qui n'étoient pas bien gardés, un gros parti de leurs troupes vint assez près de Paris, & ils dé-

867.

Epist. 56. Nicolai Papæ, & 58.

Mort du pape Nicolas I. Adrien II. lui succede. Annales Bertiniani.

864. & 865. Descentes & courses des Normans. Annales Bertiniani, ad an. 864. & 865. Gesta Normann.

Annales Bertiniani.

864. & 865. tacherent deux cents hommes pour en piller les environs : ils le firent impunément : mais cinq cents autres s'étant avancés jusques dans le pays Chartrain , furent repoussés avec perte.

Ibid.

D'autres s'étant joints à une troupe de Bretons , vinrent piller sans résistance le pays du Maine ; quelques autres entrèrent en Aquitaine , où ils furent battus , & laissèrent quatre cents des leurs tués sur la place.

Ils montent jusqu'à Melun , & mettent en fuite les troupes Françoises.
Ibid.

L'année d'après ils forcerent encore les passages de Pisse sur la Seine , & monterent avec leurs vaisseaux jusqu'à Melun , les ayant transportés par terre pour les remettre à l'eau au-dessus de Paris , & ce ne fut pas l'unique fois qu'ils firent cette manœuvre. En approchant de Melun , ils trouverent les François en bataille sur les deux bords de la riviere , pour les empêcher de descendre. Ils ne laisserent pas de se préparer à le faire , & s'avancerent avec tant de fierté du côté où étoit le corps des François le plus nombreux commandé par les comtes Robert & Odon , que leur seule contenance effraya les troupes Françoises , dont les chefs ne purent empêcher la fuite. Les Normans maîtres de la campagne y firent un très-grand butin , & en remplirent leurs vaisseaux ; mais ce n'étoit pas ce qu'il y avoit de plus fâcheux.

Traité honteux que le roi fait avec eux.

Ibid.

Ils reprirent leur ancien dessein de s'établir sur la riviere de Seine , ou du moins ils en firent semblant , & le roi en eut tant de peur , que pour les en empêcher , il fit avec eux un traité encore plus honteux que celui qu'il avoit fait un peu auparavant. Ce fut premierement de leur donner quatre mille livres pesant d'argent ; & pour trouver cette somme , il fallut faire une capitation par tout le royaume. Secondement , les Normans exigerent que quelques-uns des prisonniers qu'ils avoient faits , & qui s'étoient échappés de leurs mains depuis le traité , leur fussent rendus , ou qu'on les rachetât : & enfin comme quelques soldats Normans s'étant écartés de leurs vaisseaux ou de leur camp , avoient été assommés par les gens de la campagne , ils obligerent le roi à les dédommager , & à leur faire payer une certaine somme pour chacun de ceux qui avoient été tués.

A ces conditions , les pirates descendirent la Seine avec leurs vaisseaux jusqu'à Jumieges , où ils avoient coutume de les faire radouber , & y demeurèrent jusqu'à l'entière exécu-

tion du traité. Le roi de son côté pour leur fermer le passage de Piste , y alla lui-même , & y fit faire de nouvelles fortifications sur les rivages & dans les Isles.

864. & 865.

A la fin de la même année , ou au commencement de la suivante , une autre troupe de Normans au nombre de quatre cents seulement , mais soutenus de quelques troupes Bretonnes avec de la cavalerie , surprirent la ville du Mans , & la pillèrent.

Une autre troupe de Normans pillé la ville du Mans.

Le comte Robert sur cette nouvelle rassembla promptement ses milices , & s'étant fait joindre par trois autres généraux , Ranulfe , Godefroi & Hervé , il marcha droit aux Normans , pour les charger dans leur retraite , & tâcher de les envelopper , & il les joignit en un lieu nommé Briesarte sur la rivière de Sarthe en Anjou.

Les Normans & les Bretons se voyant ainsi pressés par de nombreuses troupes , se jetterent dans un village , où ils se retrancherent à la hâte , résolus de vendre leur vie bien cher. Il se trouva dans ce village une grande église bien bâtie de fortes pierres. Ils s'en saisirent , & leur chef nommé Hasting s'y logea avec la plupart de ses gens.

Le comte Robert étant arrivé , fit attaquer le village , força les retranchemens , & fit passer au fil de l'épée tous ceux qui ne purent pas gagner l'église.

Ils sont battus par le comte Robert.

Après ce premier avantage , le comte voyant la difficulté qu'il y auroit à forcer l'église , fit retirer ses troupes , se contentant de l'investir pour l'attaquer le lendemain. Il mit des corps de garde à tous les endroits par où les ennemis pourroient s'échapper , & se retira à sa tente vers le coucher du soleil. Il faisoit grand chaud , & pour se soulager , il quitta son casque & sa cuirasse.

Peu de temps après , on entendit un grand bruit dans le camp. C'étoit le général Normand , qui dans l'esperance de franchir le passage & de se sauver à la faveur de la nuit , étoit sorti de son fort , & commençoit à forcer le quartier même du comte Robert. Ce comte sort aussi-tôt , sans se donner le loisir de prendre ses armes , & s'étant mis à la tête de ceux qu'il trouva auprès de sa tente , soutint l'effort des Normans. En même-temps les autres généraux accoururent à son secours.

Kkk ij

868.

Annales Bertiniani. 868.

Le roi qui à quelque prix que ce fût vouloit la paix , dont il n'avoit presque point encore goûté les douceurs depuis vingt-six ou vingt-sept ans de regne, lui accorda l'union du comté de Cotentin au duché de Bretagne, se réservant seulement la nomination à l'évêché, & par ce même traité le duc de Bretagne, non seulement reconnu de nouveau la dépendance que son duché avoit de la couronne de France ; mais encore il s'obligea, & obligea ses successeurs à fournir au roi un secours considérable de troupes toutes les fois qu'il en auroit besoin. Ainsi le duché de Bretagne qui du temps de Charlemagne & de Louis le Débonnaire ne comprenoit ni Rennes, ni le pays Nantois, s'étendoit alors jusques dans le Maine, dans l'Anjou & dans ce qui s'appella depuis la Normandie ; & cela partie par les invasions ou par les conquêtes des ducs, partie par les cessions que nos rois leur faisoient pour s'épargner des guerres, & qui marquoient plus leur foiblesse que leur libéralité.

Le roi de Germanie remet dans le devoir Carloman & Louis ses fils.

Les autres parties de l'empire François furent alors assez tranquilles : il n'y eut que quelques insultes des Normans, quelques mouvemens des Esclavons Vinides du côté de Germanie, & des Sarasins en Italie, qui n'eurent pas de grandes suites. Carloman & Louis fils du roi de Germanie lui firent aussi quelque peine ; mais ce roi qui avoit beaucoup de sagesse, arrêta par sa diligence, par sa modération & par sa fermeté la fougue de ces deux jeunes princes, & les remit dans le devoir.

Le roi de Lorraine n'eut point non plus d'autres ennemis que les Normans, & point d'autre guerre à soutenir, que les descentes subites de ces pirates, contre lesquels il auroit été plus en garde, si sa passion pour Valdrade, la peine & l'inquiétude que Rome lui causoit sur cet article, lui eussent permis de donner plus d'application au gouvernement de son état. Je vais raconter la suite de cette affaire, & quel en fut enfin l'évenement.

Lettre de Lothaire au pape Adrien.

La mort du pape Nicolas I. fit concevoir à Lothaire quelque espérance de réussir dans une négociation, dont le succès avoit paru désespéré jusqu'alors, & que sa seule passion l'empêchoit de regarder comme impossible. Il écrivit à Adrien successeur de Nicolas en ces termes.

A la fin du troisième concile de Soissons, qui se tint en 866. & où se traitèrent divers points de police ecclésiastique, Herard archevêque de Tours proposa de la part du roi le couronnement & le sacre de la reine Irmintrude ; cette Princesse n'avoit point encore reçu l'onction royale, qu'on avoit faite à quelques-unes des reines de France. Le motif qui obligea le roi à demander que cette cérémonie se fit, est exprimé dans le concile de Soissons & dans le discours que prononcèrent les deux évêques qui la couronnerent ; c'est, dirent-ils, que le roi ayant eu plusieurs enfans de cette princesse, les uns étoient morts fort jeunes, d'autres avoient des infirmités qui les rendoient peu propres au gouvernement, & qu'il espéroit attirer par les prières que les évêques feroient sur la reine en cette occasion, les bénédictions du ciel, & obtenir des enfans capables de succéder au throne.

Le couronnement se fit dans l'église de saint Medard de Soissons, & les évêques composèrent exprès des oraisons qu'ils reciterent sur la reine.

Ce motif du couronnement de la reine ne devoit pas être fort agréable au prince Louis. Le roi vouloit peut-être le tenir par-là dans le devoir, & l'empêcher de renouer le commerce qu'il avoit eu autrefois avec le duc de Bretagne & avec les autres ennemis de l'état. Depuis sa révolte on l'avoit toujours tenu assez bas : mais Charles son frere roi d'Aquitaine, étant venu à mourir d'un mal causé par la blessure qu'il reçut la nuit au retour de la chasse dans la forêt de Compiègne, ainsi que je l'ai raconté un peu auparavant, le roi son pere lui donna de nouvelles marques de sa bonté, en le faisant couronner roi d'Aquitaine.

Ce bienfait attachait ce jeune prince pour toujours à son devoir & à ses véritables intérêts, & ôta à Salomon duc de Bretagne le moyen le plus propre qu'il eût eu jusqu'alors, de causer des brouilleries en France : mais ce duc à l'exemple de ses prédécesseurs, se rendoit toujours difficile, quand il s'agissoit de faire quelque acte de vasselage à l'égard du roi de France ; il falloit pour l'y résoudre, ou la crainte d'une guerre, ou l'espérance de quelque avantage nouveau.

Sur certaines difficultés qu'il fit pour s'exempter de se soumettre à ce devoir, il y eut une négociation à Compiègne.

866.

Le roi fait proposer au troisième concile de Soissons le couronnement & le sacre de la reine Irmintrude.

Annales Bertiniani.

Conc. Sueffion. Apud Hincmar. Tom. 1.

Cette princesse est couronnée.

Il fait aussi couronner Louis son fils roi d'Aquitaine.

867.

Annales Bertiniani. an. 867.

Il cède le comté de Cotentin au duc de Bretagne.

868.

*Attachement du
pape pour l'em-
pereur Louis.*

avoient formés sur le royaume de Lothaire , en cas que le pape l'eût excommunié.

Ce qui attachoit si fort le pape à l'empereur , étoit le zele que ce prince depuis deux ou trois ans faisoit paroître pour chasser les Sarasins d'Italie ; ce pontife lui savoit gré des fatigues & des périls auxquels il s'exposoit dans la guerre qu'il leur avoit déclarée, où il les avoit souvent battus, chassés des villes dont ils s'étoient rendus les maîtres, & réduits dans celle de Barri, qu'il assiegea deux fois , mais sans la prendre. De plus il avoit donné depuis peu au pape deux grandes marques de la considération qu'il avoit pour lui : la première étoit, qu'ayant été sollicité par Michel empereur de Constantinople, de l'aider à mettre des bornes à la puissance pontificale, qui devenoit de jour en jour plus redoutable aux princes , & même de chasser le pape hors de Rome , il n'avoit voulu rien faire d'indigne d'un prince catholique , & avoit affecté plus que jamais de donner au saint siège toutes les marques du respect filial qu'il lui devoit. Le pape en fut d'autant plus touché , que Michel offroit à ce prince de le reconnoître par un acte public pour son collègue à l'empire , s'il vouloit agir selon ses intentions : car les empereurs Grecs prétendoient toujours que le titre d'empereur avoit été injustement usurpé par Charlemagne , quoiqu'ils eussent en diverses occasions reconnu ce prince pour légitime empereur.

*Nicetas in vita
sancti Ignatii P.
C.*

La seconde chose qui avoit fait un extrême plaisir au pape , étoit que quand il fut élu , les ambassadeurs de l'empereur Louis , qu'on n'avoit pas attendus pour cette élection , ayant fait beaucoup de bruit , & menaçant de la faire déclarer nulle , ce prince écouta les raisons que le pape apporta pour excuser la promptitude de son élection , & lui témoigna qu'il étoit content. Tout cela avoit gagné le cœur du pape , qui ne pouvoit se laisser de louer ce prince , & de lui marquer en toute occasion sa tendresse & sa déference pour tout ce qu'il souhaitoit de lui. Lothaire espéra donc que par l'entremise de l'empereur son frere , il trouveroit dans Adrien un juge plus accessible & moins roide que dans son prédécesseur.

Epist. 10. Adriani.

*Theutberge va
à Rome.*

En effet , ce pape avoit quelque chose de plus doux , & étoit plus susceptible de compassion. Il ne fut pas plutôt sur le throne pontifical , qu'il fit grace à plusieurs de ceux que le
pape

pape Nicolas avoit excommuniés , & même à la premiere messe qu'il célébra pontificalement , il donna de sa main la communion à l'archevêque de Treves , touché qu'il fut de sa soumission & de sa pénitence. Cette condescendance donna de grandes espérances à Lothaire , d'autant plus qu'il obtint du pape que Theutberge allât à Rome , chose que le pape Nicolas avoit toujours constamment refusée.

Si-tôt qu'elle y fut arrivée , elle entretint le pape du sujet de son voyage , & persistant toujours dans son dessein , de se retirer de la cour pour mettre fin aux persécutions qu'elle y souffroit , elle lui dit que son mariage avec Lothaire n'étoit point légitime , & lui apporta quelques autres raisons particulières , qui pouvoient rendre la séparation facile , & même la faire paroître nécessaire.

Le pape pénétra aisément le mystère de toute cette conduite de la reine. Il lui dit qu'il ne vouloit pas décider sur le champ un point de cette importance , & qu'il assembleroit un concile dont il prendroit l'avis. Il la pria de retourner en France , & lui promit d'écrire en sa faveur au roi son mari. Il le fit , & rendit compte à ce prince dans sa lettre de l'entretien qu'il avoit eu avec elle , & du dessein où il étoit d'assembler un concile , pour y examiner l'affaire tout de nouveau , lui faisant néanmoins assez entendre , qu'il n'étoit pas aisé à surprendre sur une chose de cette nature. Il le pria de recevoir la reine à sa cour & dans son palais , ou du moins en cas qu'elle ne voulût pas y retourner si-tôt , de lui assurer les revenus qui lui avoient été assignés sur diverses abbayes , afin qu'elle pût avoir de quoi soutenir sa dignité & son rang.

La reine prit le parti de demeurer éloignée de la cour & du roi , & peu de temps après son départ , le pape fit une démarche qui marquoit qu'il avoit envie d'accorder à l'empereur en faveur de Lothaire , tout ce qu'il pourroit absolument ne lui pas refuser.

A la priere de l'empereur , & sur l'assurance qu'il lui donna que Valdrade n'avoit plus aucun commerce avec Lothaire , & qu'elle vouloit absolument se retirer , il leva l'excommunication que le défunt pape avoit lancée contre elle. Il lui écrivit lui-même , pour l'avertir de l'absolution qu'il lui avoit donnée , & pour l'exhorter à vivre désormais sans scandale.

868.

Il écrivit une lettre aux évêques de Germanie sur ce sujet ; où il leur disoit qu'ils pouvoient lui permettre l'entrée de l'église, lui parler, & la traiter comme une personne rétablie dans la communion des fideles.

Entrevue des rois de France & de Germanie.

Capitula Caroli Calvi, tit. 33.

Cette conduite du pape envers le roi de Lorraine, ne plaisoit point aux rois de France & de Germanie, qui n'avoient attendu jusqu'alors que l'excommunication de ce prince, pour fondre dans ses états avec toutes leurs forces. Ils eurent une entrevue au fauxbourg de Metz, sans doute du consentement de Lothaire même, à qui cette ville appartenoit ; mais qui assurément ne prétendoit pas qu'on y traitât du partage de ses états, comme on fit en présence d'Hincmar archevêque de Reims, & de quelques autres prélats de France & de Germanie. Ces deux princes se promirent l'un à l'autre, qu'en cas que la Providence les mît jamais en possession des états de leurs neveux, ils s'en rapportoient pour l'égalité des partages, à ceux de leurs vassaux qu'ils choisiroient d'un commun consentement pour arbitres de leurs différends. Ils se promirent aussi mutuellement de prendre en main la défense de l'église Romaine, pourvu que les papes les traitassent avec autant d'honneur & d'égard, que les anciens papes traitoient autrefois les rois de France & de Germanie.

Le pape les exhorte à demeurer en paix avec leurs neveux.

Epist. 10. Adriani.

Soit que l'empereur & le roi de Lorraine eussent su ce qui s'étoit passé dans cette entrevue, soit qu'ils eussent eu d'ailleurs quelque connoissance des desseins des deux rois de France & de Germanie, ils le firent savoir au pape, & le prièrent d'interposer son autorité pour en empêcher l'exécution. Le pape écrivit au roi de Germanie une lettre sur ce sujet, où il l'exhortoit à demeurer en paix avec ses neveux, & le prioit non-seulement de ne point attaquer l'empereur, mais de ne former aucune prétention sur les états de Lothaire, l'empereur étant résolu de regarder tout ce qui se feroit contre ce prince comme s'il étoit fait contre lui-même. Il ajoûtoit que s'il en ufoit autrement, il devoit s'attendre à voir les armes spirituelles de saint Pierre se joindre aux armes impériales, & qu'il s'exposeroit à expérimenter combien ces armes ainsi unies étoient redoutables.

Inquiétude de Lothaire, il va

Le roi de France reçut aussi une lettre toute semblable, qui lui fut apportée de Rome par l'évêque de Metz, & ren-

due par ce prélat l'avant-veille de l'Ascension. Mais malgré toutes ces lettres & toutes ces menaces du pape, Lothaire étoit toujours en inquiétude, appréhendant que pendant le voyage de Rome qu'il étoit résolu de faire, ses deux oncles ne portassent la guerre chez lui. Il se défioit toutefois beaucoup plus de la sincérité du roi de France, que de celle du roi de Germanie, sur lequel il croyoit pouvoir faire plus de fonds, si une fois ce prince lui engageoit sa parole. Il l'alla voir plusieurs fois, & affectant d'avoir pour lui toute la confiance qu'un neveu devoit avoir pour un oncle qu'il regardoit comme son pere, il lui représenta la situation fâcheuse où il se trouvoit, la maniere dont le défunt pape l'avoit poussé, en excommuniant tous ceux qui étoient dans ses intérêts, & en le menaçant de l'excommunier lui-même; qu'il avoit tout à craindre de l'ambition du roi de France pendant son voyage de Rome, mais que néanmoins il mettroit si bon ordre à tout avant que de partir, qu'il espéroit que tous ses efforts seroient inutiles, pourvu qu'il fût assuré du côté de la Germanie; qu'il le conjuroit de ne point se joindre à ses ennemis pour le perdre, & de se souvenir des promesses qu'il lui avoit faites dans un traité qu'ils avoient signé à Francfort.

Par ce traité le roi de Germanie avoit rendu l'Alsace à Lothaire, qui la lui avoit cédée six ou sept ans auparavant; il avoit de plus consenti que Hugues encore tout jeune, fils de Lothaire & de Valdrade, fût pourvu de ce Duché. On ne dit point à quelles conditions l'Alsace revint à Lothaire: mais le roi de Germanie promit alors de se faire le protecteur de cet enfant, tandis que son pere seroit en Italie, où il devoit aller dès ce temps-là, si le pape Nicolas qui vivoit encore, ne se fût pas opposé à ce voyage.

Lothaire étant donc sur le point de l'entreprendre, afin d'agir immédiatement par lui-même auprès du pape Adrien, conjura de nouveau ce prince de ne lui être point contraire, & fit tant qu'il l'obligea à lui faire serment, non-seulement de ne rien entreprendre contre ses états pendant son absence, mais encore de consentir à son mariage avec Valdrade, supposé qu'il en pût obtenir la permission du pape. Après cela il alla trouver Charles le Chauve, plutôt par cérémonie que dans l'espérance de le gagner, comme il avoit gagné le roi de Ger-

868.

*voir le roi de Germanie.**Annales Bertiniani.**Ibid.**Traité entre ces deux princes.**Lothaire part pour Rome.**Annales Bertiniani.*

868.

manie , & ensuite il se mit en chemin pour Rome. Il donna ordre à Theutberge qui étoit revenue , d'y faire un second voyage , & de partir quelques jours après lui.

Ibid.

Le dessein de Lothaire étoit de s'aboucher avec l'empereur son frere avant que d'aller à Rome , & de l'engager à employer son crédit auprès du pape , pour faire casser son mariage avec Theutberge , & pour obtenir la permission d'épouser Valdrade. Il arriva à Ravenne au mois de Juin , & en fit donner avis à l'empereur , qui assiégeoit actuellement la ville de Barri , où les Sarasins se défendoient avec beaucoup de vigueur. L'empereur lui répondit par ceux qu'il lui envoya pour le complimenter , qu'il ne pouvoit pas quitter le siège où sa présence étoit absolument nécessaire : qu'il attendoit de jour à autre une flotte de deux cents vaisseaux , que l'empereur d'Orient lui envoyoit , pour fermer le port de Barri & empêcher les secours que les Sarasins recevoient continuellement d'Afrique ; qu'il ne pouvoit pas se dispenser de recevoir lui-même les généraux de cette flotte quand elle arriveroit ; que s'il quittoit le camp , aussi-tôt après leur arrivée , ils pourroient s'en choquer ; qu'ainsi il lui étoit impossible de se rendre si-tôt à Ravenne ou à Rome ; qu'il lui conseilloit de ne rien précipiter , de retourner dans ses états pour quelques mois , & de remettre leur entrevûe après la campagne.

Il engage l'impératrice Ingelberge à l'accompagner au Mont-Cassin.

Lothaire qui s'ennuyoit extrêmement de la longueur de cette affaire , ne suivit pas ce conseil & continua son chemin : mais sans aller à Rome , il s'avança jusqu'à Benevent qui n'étoit qu'à deux ou trois journées de Barri. Il y trouva l'impératrice Ingelberge à qui il fit de beaux présens , & avec laquelle il délibéra sur ce qu'il avoit à traiter avec le pape.

L'empereur avoit écrit au pape , pour le prier de bien recevoir Lothaire , & l'entrevûe devoit se faire au Mont-Cassin , où Lothaire engagea l'impératrice à l'accompagner.

Le pape ne veut point écouter la proposition du divorce de Lothaire.

Quelque crédit que l'empereur eût sur l'esprit du pape , & quelques efforts que fit l'impératrice , jamais il ne voulut écouter la proposition du divorce , & s'en tint toujours à dire que tout ce qu'il pouvoit faire , étoit que l'on fit en sa présence un nouvel examen de tout ce procès , sans avoir égard aux dépositions forcées que Theutberge faisoit contre elle-même , & que jamais il ne se relâcheroit sur une chose de cette

importance jusqu'à faire quoique ce fût qui pût blesser la justice, ou causer du scandale dans la religion. L'impératrice obtint seulement que le pape ne traiteroit pas Lothaire en excommunié; que pour faire connoître par-tout, qu'il ne le regardoit pas comme tel, il célébreroit pontificalement la messe en sa présence, & lui donneroit la communion, & à tous ceux de sa suite.

869.

Le pape eut peine à accorder ce dernier article, & il n'y consentit qu'à une condition, qui fut que Lothaire protesteroit, que depuis que Valdrade avoit été excommuniée par son prédécesseur, il n'avoit eu aucun commerce avec elle. Sur quoi Lothaire dit, qu'il étoit prêt de jurer qu'il n'en avoit eu aucun depuis ce tems-là.

Ni lui donner la communion qu'à une condition.
Ibid.

Sur cette assurance le pape promit de faire ce que l'impératrice souhaitoit de lui, & chacun se prépara à approcher des saints mystères.

Le lendemain le pape dit la messe publiquement & pontificalement dans l'église du Mont-Cassin; (d'autres disent que ce fut à Rome:) à la fin de la messe, il invita le prince à s'approcher de la sainte table, & puis prenant en main le saint sacrement, il l'apostropha en ces termes.

Prince, si vous ne vous sentez pas coupable de l'adultère que mon prédécesseur vous avoit défendu de commettre, & si vous êtes dans une résolution ferme de n'y jamais tomber dans la suite, approchez avec confiance de ce sacrement de la vie éternelle, & recevez-le pour la remission de vos péchés. Que si votre conscience vous reproche d'avoir commis ce péché depuis le temps que je vous ai marqué, ou si vous n'êtes pas résolu d'y renoncer absolument & pour toujours, gardez-vous bien de toucher au corps de votre Sauveur, & de recevoir pour votre condamnation, ce que sa divine providence a préparé comme un remède pour les péchés des hommes.

Ce qu'il lui dit en la lui donnant.
Lotharii Regis Gest. Rom. Tom. III. Conc. Gall.

Lothaire trop avancé pour reculer, malgré les remords de sa conscience qui l'accusoit du crime que sa bouche désavouoit, & malgré l'attachement criminel qu'il conservoit dans son cœur pour Valdrade, reçut la communion de la main du pape. Quand il se fut retiré de la sainte table, les gens qui l'accompagnoient s'en approchèrent pour communier, & le pape en présentant à chacun d'eux l'Hostie, leur disoit ces paro-

Et à ceux qui l'accompagnoient.

869.

les : *Si vous n'avez ni contribué , ni consenti au péché du roi Lothaire votre maître & à celui de Valdrade , & que vous n'ayez point communiqué avec ceux qui étoient excommuniés par le saint siège apostolique , que le corps & le sang de notre Seigneur Jesus-Christ vous profite pour la vie éternelle.* Il y en eut quelques-uns , mais peu , que ces paroles épouvantèrent , & qui se retirèrent de la table de communion.

Parmi les personnes qui accompagnoient Lothaire à cette messe , se trouva Gonthier archevêque de Cologne , que le pape avoit aussi absous de son excommunication , mais en lui accordant seulement de communier avec les laïques , & sur le point de recevoir la communion , il présenta , ainsi qu'on en étoit convenu , un papier que le pape fit lire tout haut avant que de la lui donner , & qui contenoit ce qui suit.

*Promesse de
Gonthier arche-
vêque de Cologne.
Annales Bertin-
iani,*

» Moi Gonthier , en présence de Dieu & de tous les saints ,
» je vous jure à vous , monseigneur Hadrien souverain pon-
» tife & pape universel , à tous les vénérables évêques qui
» vous sont soumis , & à toute cette assemblée , que je ne dé-
» s'approuve point le jugement de ma déposition porté cano-
» niquement contre moi par le pape Nicolas , & que je m'y
» soumets humblement ; que désormais je ne m'ingérerai point
» aux sacrés ministères , à moins que par votre miséricorde ,
» vous ne me rétablissiez dans mon ancienne dignité ; que dans
» la suite je ne causerai aucun scandale , & n'entrerais dans
» aucun complot contre la sainte église Romaine , ni contre
» le souverain pontife : mais que je serai toujours dévoué &
» obéissant à la sainte église ma mere , & au pape qui la gou-
» verne. Moi Gonthier , j'ai signé de ma propre main cette
» promesse le premier de Juillet , Indiction II. dans l'église
» de saint Sauveur du monastere de saint Benoît du Mont-
» Cassin «.

Après cette lecture le pape le communia en lui disant : *Et moi je vous accorde la communion laïque , à condition que vous garderez toute votre vie la promesse que vous venez de faire.*

Dès le lendemain de cette cérémonie , dont on voit que les circonstances furent très-singulieres , l'impératrice s'en retourna vers l'empereur au siège de Barri , & le pape à Rome.

*Lothaire suit le
pape à Rome.
Ibid.*

Lothaire l'y suivit , mais il fut extrêmement surpris de voir que personne ne venoit au-devant de lui , & qu'en entrant dans

L'église de saint Pierre, nul clerc de cette église ne se présentait pour le recevoir. Ayant fait prier le pape qu'on chantât la messe en sa présence le lendemain de son arrivée, qui étoit un Dimanche, il le lui refusa, & il sembloit que par-tout aux environs de Rome, on le traitât en excommunié.

Le pape en usoit de la sorte pour ne pas choquer les Romains, parmi lesquels on disoit hautement qu'il affectoit de prendre tout le contrepied de son prédécesseur, en rappelant d'exil ceux qu'il avoit exilés, & en rétablissant ceux qu'il avoit dégradés, ou excommuniés. Lothaire qui savoit les raisons du pape, ne s'en formalisa pas beaucoup. Il entra le lendemain à Rome, où il l'entretint encore, & mangea avec lui. Ils se firent divers présens l'un à l'autre, & parmi ceux que le pape fit à Lothaire, il y avoit une espee de saye ou de manteau, une palme, & un bâton pastoral.

Soit que le pape eût fait naître à Lothaire dans les entretiens particuliers qu'il eut avec lui, quelque espérance de se laisser fléchir; soit que ce prince en comparant la différente conduite qu'il avoit tenue en public à son égard au Mont-Cassin & à Rome, se persuadât qu'il ne cherchoit qu'à sauver les apparences, prêt à contenter l'empereur & lui; pourvu que l'on pût empêcher le scandale; soit plutôt que l'ardeur qu'il avoit de contenter sa passion lui fît tout interpréter en sa faveur, il imagina du mystère dans ces présens du pape, dont j'ai parlé, & ses confidens donnerent ou firent semblant de donner dans sa pensée.

Après avoir bien raisonné là-dessus, ils prétendirent que le pape principalement par cette palme qu'il avoit mêlée parmi ses présens, faisoit entendre à Lothaire qu'il remporteroit la victoire sur ses envieux, & que malgré les intrigues de ses oncles, il viendrait à bout de faire dissoudre son mariage avec Theutberge. Il partit de Rome assez content de son voyage, & l'esprit agréablement occupé de ces chimères fort éloignées des desseins du pape, qui envoya en France l'évêque Formose, & un autre évêque, avec ordre d'assembler le plus qu'ils pourroient d'évêques de France, de Germanie & de Lorraine, pour examiner de nouveau sur les lieux toute l'affaire du divorce. Il ordonna à ces deux légats de ne rien décider: mais de faire députer après l'instruction du procès, quatre

869.

Ils se font divers présens l'un à l'autre.

Continuato Anastasii.

Annales Bertiniani.

Le pape veut faire examiner de nouveau l'affaire du divorce. Ibid.

869.

évêques de Germanie & quelques autres du royaume de Lorraine, pour venir à Rome en faire le rapport dans un concile, qu'il convoqua dès-lors pour le premier jour de Mars de l'année 870. & où la sentence décisive devoit être prononcée : mais Dieu mit fin lui-même à cette affaire d'une manière que le pape & le roi de Lorraine n'avoient pas prévue.

Jamais péché ne fut puni plus visiblement de Dieu, que le sacrilège commis par Lothaire, & par ses courtisans lorsqu'ils reçurent la communion de la main du pape, en faisant en présence de leur Dieu qu'ils alloient recevoir, des protestations fausses & contraires à ce que leur conscience leur reprochoit actuellement. Ils périrent tous, excepté ceux qui effrayés des menaces de la punition de Dieu que leur fit le pape, s'étoient retirés de la sainte table.

Lotharii Gesta
Rom.

Mort de Lothaire.
Tom. III. Conc.
Gall.

Annales Bertiniani.
ad an. 869.

Lothaire & les gens de sa suite en arrivant à Luques, furent frappés d'une fièvre maligne qui emporta tous ceux qui avoient commis le sacrilège, & dont il mourut lui-même le sixième d'Août à Plaisance, où il s'étoit fait transporter. Telle fut la fin de ce prince, qui ne manquoit pas de bonnes qualités ; mais qui, pour s'être livré à une malheureuse passion dont il suivit trop les mouvemens, n'eut qu'un regne plein de scandales, & en même-temps d'inquiétudes, de crainte, de soupçons, de chagrins, & ce regne fut terminé par une mort qui fait connoître aux plus grands princes de la terre, qu'ils ont un maître & un Juge au-dessus d'eux. Il seroit à souhaiter qu'un tel exemple le leur rendit plus redoutable.

Et de la reine
Theutberge.

Ex vita sancti
Deicoli. Vita sanctæ
Glodesindis.

La reine Theutberge qui suivoit ce prince, arriva à Plaisance un peu après sa mort. Elle le pleura, & fit faire ses obseques dans un monastere proche de la ville. Etant revenue en France, elle se retira dans un couvent à Metz, où elle finit sa vie. Valdrade prit un parti semblable, & se renferma dans le monastere de Remiremont, ou pour faire pénitence, ou par chagrin de voir toutes ses esperances ruinées, & toute sa grandeur anéantie.

La succession de
ce prince est un
nouveau sujet de
discorde.

Lothaire étant mort sans enfans légitimes, la succession fut un nouveau sujet de discorde entre l'empereur son frere & ses oncles les rois de France & de Germanie. Elle arriva dans des conjonctures fort favorables à Charles le Chauve. Il étoit en paix avec Salomon duc de Bretagne, & ce duc lui avoit man-
dé

dé qu'il ne se mît point en peine des Normands de la Loire, & qu'il lui promettoit de les réduire, pour peu qu'il lui envoyât de secours. Charles fit partir aussi-tôt son fils Carloman avec quelques troupes, & le fit précéder par Engelram qui étoit une des personnes les plus considérables de la cour, & qui fit présent au duc de la part du roi d'une couronne fort riche, & de tous les ornemens royaux. Il y a beaucoup d'apparence que Charles par ce présent accordoit au duc Salomon la qualité de roi, que son prédécesseur Herispée avoit extorquée de la France. Néanmoins l'historien continue de donner à ce prince le nom de duc de Bretagne, sans lui donner jamais celui de roi. Quoi qu'il en soit, on voit par-là que le duc de Bretagne fut toujours un voisin fort incommode, & un ennemi fort redoutable à la France.

869.

Charles étant assuré de ce côté-là, vit en même-temps qu'il n'avoit pas beaucoup à craindre du côté de son frere le roi de Germanie; parce que ce prince avoit depuis deux ans une grosse guerre à soutenir contre les Esclavons Vinides qui l'avoient battu en plusieurs occasions, & que de plus étant tombé fort malade à Ratisbone au retour de la dernière campagne, il ne seroit pas si-tôt en état de se mettre à la tête d'une armée.

Annales Bertiniani.

Regino.

Enfin l'empereur, celui des trois qui avoit le droit le plus apparent sur le royaume de Lorraine, en qualité de frere du feu roi, étoit engagé dans la guerre contre les Sarasins, & continuoit depuis trois ans le siège de Barri, qu'il n'emporta que l'année d'après.

Charles n'avoit aucun de ces embarras, & étoit à Presles sur la Seine à quelques lieues de Rouen, quand il apprit la mort de Lothaire. Il en partit sur le champ, & vint à Attigni.

Les Lorrains cependant n'étoient pas tous d'un même avis touchant le successeur de leur défunt roi. L'empereur quoi que le mieux fondé de tous, n'avoit point, ou n'avoit que très-peu de partisans parmi eux. L'éloignement de l'Italie qu'il avoit choisie pour le siège de son empire, & pour le lieu de sa résidence, en étoit cause. Les princes, les seigneurs, & les bourgeois étoient partagés entre le

Les Lorrains
sont partagés entre
le roi de France
& le roi de
Germanie.

869.

*Le roi de France
va en Lorraine.
Annales Bertiniani.*

Les évêques & les seigneurs qui étoient dans les intérêts du roi de Germanie , ayant appris que Charles étoit en chemin pour venir en Lorraine , lui députerent quelques personnes de leur faction pour le prier de ne point entrer dans le royaume de Lorraine avec une armée , & de ne point prendre possession d'aucunes places , avant que d'être convenu avec le roi de Germanie de la maniere dont ils partageroient ensemble cet état , suivant les traités qu'ils avoient faits depuis peu l'un avec l'autre là-dessus. Ils lui proposerent de se rendre à Ingelheim , pour envoyer de-là inviter le roi de Germanie à une entrevûe , afin de traiter ensemble , sans en venir à une guerre qui ne pouvoit manquer d'être très-funeste à leur nouvel état.

Au contraire le parti de Charles , à la tête duquel étoit Avenche évêque de Metz , de tout temps dévoué à ce prince , lui fit dire qu'il vînt au plutôt droit à Metz , & que le moindre retardement pourroit nuire à ses affaires. Il suivit ce conseil , il s'avança jusqu'à Verdun où quantité de seigneurs du pays vinrent le recevoir. Hatton évêque de cette même ville , & Arnoul évêque de Toul l'y saluerent comme leur maître. De-là , accompagné de ces prélats & des seigneurs qui l'avoient déjà reconnu , il prit la route de Metz où il arriva le cinquieme de Septembre , & y fut reçu par Avenche évêque de la ville , & par Francon évêque de Tongres , & par la plupart de la noblesse. Il y fut résolu de faire une assemblée générale des seigneurs & des évêques qui s'étoient déclarés pour lui. Elle fut assignée au neuvieme du même mois de Septembre , & elle se tint dans l'église de saint Etienne.

*Il est reconnu
pour légitime hé-
ritier de la cou-
ronne par une as-
semblée qui se
tient à Metz.
Tom. III.
Gall. & Annales
Bertiniani.*

L'évêque de Metz y présida , & tout vieux qu'il étoit il fit une harangue à la louange de Charles , où après avoir déploré les malheurs du regne précédent , il déclara que Dieu leur ayant ôté leur prince , il croyoit parler de la part de sa divine majesté , en déclarant à toute l'assemblée , & au peuple qui étoit présent , qu'il reconnoissoit & qu'il falloit reconnoître pour légitime héritier de la couronne de Lorraine Charles roi de France ; que ce prince étoit prêt de son côté à s'engager par serment comme un prince chrétien , à gouverner son nouveau peuple selon les loix , à protéger les églises & ceux qui en étoient les pasteurs , & à travailler au repos & à l'avantage de toute la nation.

Cette harangue ayant été reçue avec applaudissement, le roi remercia l'assemblée, fit les sermens ordinaires de gouverner les peuples selon les loix, & de protéger les églises : il promit aux seigneurs de les maintenir dans leur rang & dans leurs charges, & leur demanda que de leur côté ils lui fussent fidèles & toujours disposés à lui obéir & à servir l'état. Ensuite Hincmar archevêque de Reims fut invité par l'évêque de Metz & par les autres évêques de la province de Treves à parler sur le sujet de l'assemblée. Il se leva & commença par dire, que quoiqu'il fût Métropolitain d'une autre province, & que la sienne ne fût point du royaume de Lorraine, néanmoins il ne faisoit rien contre les canons en parlant dans cette assemblée à cause de la grande union qui avoit toujours été entre la province de Reims & la province de Treves, qui s'étoient toujours regardées comme deux sœurs ; que les évêques de ces deux provinces avoient souvent tenu des synodes ensemble, & que depuis fort long-temps les archevêques de Treves & de Reims gardoient entr'eux une coutume, que celui des deux qui étoit le plus ancien dans l'archiepiscopat avoit le pas devant l'autre, qu'il y avoit une raison particuliere qui lui donnoit droit de parler en cette occasion, c'étoit que la province de Treves n'avoit point actuellement de métropolitain, l'archevêque ayant été déposé par le pape sans qu'on lui eût encore donné de successeur ; & que les évêques de cette province l'avoient prié de leur tenir lieu de chef pendant la vacance du siège. Il se tourna vers eux & leur demanda s'ils ne convenoient pas de ce qu'il disoit. Ils répondirent qu'oui.

Il continua & dit à peu près les mêmes choses que l'évêque de Metz, s'étendant sur les louanges du prince & sur le droit qu'il avoit à la succession de Lothaire, sans le prouver plus solidement que ne l'avoit fait l'évêque, disant seulement comme lui, que la volonté & l'inspiration de Dieu étoit indubitable là-dessus. Il conclut en proposant à l'assemblée, non-seulement de reconnoître le roi Charles pour leur souverain, en lui faisant serment de fidélité ; mais encore de le couronner solennellement, & de le sacrer roi du royaume de Lorraine par une nouvelle onction royale. « Si ma proposition vous agréé, ajouta-t-il, faites-le paroître par vos acclamations. »

Aussi-tôt toute l'église retentit de cris de joie, & on chan-

M m m ij

869.

Il fait les sermens ordinaires.

Ibid.

Il est sacré & couronné.

869.

Hincmar. Coro-
nationes Regiz.
Tom. I.

ta sur le champ le *Te Deum*. Le sacre se fit avec beaucoup de solennité. Il y avoit là sept prélats, Hincmar archevêque de Reims, un autre Hincmar neveu de celui-ci, & qui étoit évêque de Laon, Avenche évêque de Metz, Odon de Beauvais, Hatton de Verdun, Francon de Tongres, Arnoul de Toul. Ils réciterent chacun une oraison sur le roi : mais ce fut l'archevêque de Reims qui le sacra, & qui l'oignit avec le saint chrême au front, au haut de la tête, & aux deux tempes, en prononçant une oraison qui commençoit par ces paroles : *Coronet te Dominus*. Durant qu'on recitoit l'oraison, une partie des évêques lui mirent la couronne sur la tête, & deux d'entr'eux lui presenterent l'un une palme, & l'autre un sceptre. La cérémonie finit par la messe, dont toutes les oraisons furent pour le roi. Aussi-tôt après ce prince partit de Metz pour aller prendre possession du palais d'Aix-la-Chapelle, où depuis Charlemagne les princes qui étoient maîtres du royaume d'Austrasie, avoient établi leur siège. Ce prince quelques jours après, sur un faux bruit qui courut que le roi de Germanie étoit mort de sa maladie à Ratisbone, s'avança jusqu'en Alsace avec des troupes : mais ayant appris que la chose n'étoit pas véritable, il retourna sur ses pas à Aix-la-Chapelle.

Le roi de Ger-
manie se plaint à
lui de cette inva-
sion du royaume de
Lorraine.

Regino
Annales Bertin-
niani.

La nouvelle de cette prise de possession & du couronnement, causa beaucoup de chagrin au roi de Germanie qui étoit toujours malade à Ratisbone. Il pensa à faire promptement la paix avec les Esclavons Vinides, & envoya des ambassadeurs à Charles, pour se plaindre à lui de cette invasion du royaume de Lorraine, & pour le prier de se souvenir des traités qu'ils avoient faits ensemble sur cette succession, & de ne point agir en souverain dans cet état, jusqu'à tant qu'ils fussent convenus entr'eux sur le partage. Charles répondit aux ambassadeurs, qu'il s'en tiendrait aux traités, & que ce qu'il avoit fait ne préjudicieroit en rien aux droits de leur maître.

Regino.

Cependant Charles nomma Bertulfe neveu de l'évêque de Metz à l'archevêché de Treves, prétendant par là reconnoître les obligations qu'il avoit à ce prélat, & résolut de faire archevêque de Cologne Hilduin frere de Gonthier, qui avoit été déposé de cet archevêché, & dans cette vûe il le fit ordonner prêtre par l'évêque de Tongres à Aix-la-Chapelle.

Il traverse la

Ces nouvelles entreprises inquiéterent de plus en plus le

roi de Germanie; car ces deux archevêques les plus considérables & les plus puissans du royaume de Lorraine étoient deux créatures que Charles s'acqueroit, & dont il fortifieroit extrêmement son parti. C'est pourquoi la promotion de Bertulfe à l'archevêché de Treves étant déjà faite, il pensa à traverser celle de Hilduin à l'archevêché de Cologne, dans l'intervalle du temps qui lui étoit nécessaire pour prendre les ordres.

869.
promotion de Hilduin à l'archevêché de Cologne,

Dans ce dessein, il envoya secrètement à Cologne Luidpert archevêque de Mayence son sujet, pour engager les habitans & le Clergé à prévenir par l'élection de quelqu'un des prêtres de l'église de Cologne la nomination du roi de France. Ce prélat donna rendez-vous à quelques autres évêques de Germanie à Duits qui est au-delà du Rhin vis-à-vis de Cologne, & comme un fauxbourg de la ville, & il s'y rendit lui-même.

Ibid.

Quand il y fut arrivé, il ne voulut pas passer le Rhin, ni entrer dans la ville, de peur que si on découvroit son dessein, on ne l'y arrêtât par ordre de Charles; mais il fit prier les plus considérables du clergé & des bourgeois de le venir voir à Duits. Il leur dit qu'il venoit de la part du roi de Germanie pour les exhorter à faire au plutôt l'élection d'un archevêque, & à user du droit qu'ils avoient de le prendre chez eux dans leur clergé: que s'ils vouloient le faire, il le sacreroit sur le champ, ayant avec lui d'autres évêques, & tout ce qui étoit nécessaire selon les canons pour une telle cérémonie; qu'eux étant les principaux de l'église & du peuple de Cologne, ils avoient tout pouvoir pour cette élection, & il les exhorta à la faire sur le champ.

Cette proposition les embarrassa. Ils répondirent que le roi de France avoit déjà nommé Hilduin à l'archevêché de Cologne, qu'il venoit tout récemment de le faire ordonner prêtre pour le mettre en état de recevoir au plutôt l'ordre épiscopal, & qu'ils étoient trop engagés avec ce prince pour reculer.

L'évêque reprit en leur disant que le roi de Germanie prétendoit que Cologne étoit à lui, & qu'il la soumettroit bientôt par les armes, si elle refusoit de le reconnaître; que les habitans devoient avoir gré à ce prince de qu'il les rendoit maîtres de l'élection de leur archevêque; que s'ils ne

Et fait élire Gilbert.

869.

la faisoient pas sur le champ, on en nommeroit un qui peut-être ne leur seroit pas agréable, & que le moindre mal qui pût arriver à la ville de Cologne par cette nomination, seroit une guerre civile qui la désoleroit. En un mot le prélat homme très adroit, fit tant & mania si bien les esprits, qu'il les engagea à faire l'élection qui tomba sur un prêtre homme de mérite, nommé Gilbert, que l'archevêque de Mayence sacra sur le champ malgré lui. Ensuite se tenant sûr des bourgeois par la démarche qu'il venoit de leur faire faire, il passa le Rhin avec tous ceux de l'assemblée, conduisit Gilbert à la cathédrale, le plaça sur le siège épiscopal, & repassa au plus vite à Duits, & delà en Baviere, pour rendre compte au roi son maître de l'exécution de ses ordres.

Il déclare la guerre au roi de France.

Ibid.

Le roi de France apprit cette élection à Aix-la-Chapelle, où Hilduin étoit aussi attendant le jour de son sacre. Ce prince fort irrité de ce qui s'étoit fait à Duits, partit sur le champ pour Cologne, où il ne trouva ni le nouvel archevêque, ni aucun de ceux qui l'avoient élu; tous avoient pris la fuite. Ainsi ne sachant sur qui décharger sa colere, il s'en retourna à Aix-la-Chapelle, où presque en même-temps arriverent de nouveaux ambassadeurs de la part du roi de Germanie. L'archevêque de Mayence en étoit un. Ce prélat lui déclara la guerre de la part du roi son maître, en cas qu'il refusât de le satisfaire sur les prétentions qu'il avoit au royaume de Lorraine, & d'exécuter les traités qu'ils avoient faits ensemble touchant cet article.

Qui offre de partager la succession de Lothaire avec le roi de Germanie.

Charles qui ne vouloit point de guerre, & à qui l'ambition du duc de Bretagne, aussi-bien que la crainte des entreprises des Normans, rendoient la paix nécessaire, répondit qu'il n'avoit jamais prétendu se brouiller avec le roi son frere, ni violer les traités, ni lui faire aucune injustice; qu'il s'étoit saisi du royaume de Lorraine, pour empêcher que la faction de l'empereur ne s'y fortifiât, & qu'il étoit tout prêt de partager la succession du défunt roi Lothaire avec le roi de Germanie; qu'il falloit pour cela qu'ils s'abouchassent, & que ce seroit quand il le voudroit. Il convint avec les ambassadeurs que l'entrevue se feroit à Merfen sur la Meuse, lieu fameux dans notre histoire par plusieurs pour-parlers & traités de cette nature. On étoit sur la fin de l'année 869. & la

conference fut arrêtée pour le commencement de l'année suivante.

869.

Les ambassadeurs remercièrent le roi, le louerent de l'équité & de la franchise qu'il faisoit paroître en cette occasion, & lui firent une nouvelle demande, savoir que puisqu'il avoit des intentions si droites, & un desir sincere de bien vivre avec le roi leur maître, il voulût bien pour lever tout soupçon, retirer ses troupes du royaume de Lorraine, & retourner dans ses états.

Cette proposition fit beaucoup de peine à Charles : mais l'archevêque se servit de toute son adresse pour la lui faire goûter en faveur de la paix, & il en vint à bout.

Ibid.

Ces menaces du roi de Germanie n'étoient pas le seul embarras de Charles. Le pape prit en main, & hautement, les intérêts de l'empereur Louis, avec d'autant plus de zèle, que ce prince qu'il aimoit, étoit trop éloigné des états de Lorraine, pour pouvoir y soutenir ses droits par les armes, & qu'il étoit encore occupé au siege de Barri, où il avoit tout récemment fait une perte considérable. Il tenoit cette place assiegée ou plutôt bloquée depuis quatre ans ; il y venoit tous les ans, pour tâcher de la forcer, & n'y pouvant réussir, il changeoit le siege en blocus. Cette année, comme il se retiroit avec son armée, les Sarasins firent une vigoureuse sortie, lui désirent son arriere-garde, & lui enleverent près de deux mille chevaux, dont ils se servirent pour faire des courses dans les pays d'alentour, & pour piller entre autres la fameuse chapelle de saint Michel sur le Mont-Gargan.

Le pape prend les intérêts de l'empereur Louis.

Annales Bertiniani.

Le pape appréhendoit que ce prince ennuyé d'une si longue résistance, n'abandonnât enfin cette entreprise, & ne fît marcher ses troupes en France : il lui promit donc de se servir de toute son autorité, & de n'épargner ni menaces ni excommunications, pour lui faire rendre justice par ses oncles.

En effet il n'avoit pas plutôt appris que Charles se préparoit à entrer en Lorraine, qu'il fit partir deux évêques avec des lettres qu'il écrivoit à ce prince, aux évêques de Lorraine, à ceux de France, & aux seigneurs des deux royaumes, pour représenter l'injustice de cette invasion, & menacer d'excommunication tous ceux qui feroient quelque chose, ou qui soutiendroient ce qu'ils auroient fait contre les

Il menace d'excommunier tous ceux qui feroient quelque chose contre les droits de ce prince.

Annales Bertiniani.

Epist. Adriani.

869.
Tom. III. Conc.
Gall.

droits de l'empereur. Il fondoit non seulement le droit de ce prince sur ce qu'il étoit le frere du défunt roi de Lorraine , mais encore sur des dispositions testamentaires de l'empereur Lothaire pere de ces deux princes , par lesquelles il prétendoit prouver qu'on ne pouvoit sans une extrême injustice , priver ce prince du royaume de Lorraine : mais ce n'est pas d'aujourd'hui que tout autre droit cede à celui que le plus fort s'attribue par les armes.

Epist. Adriani
ad Carolum.

Charles , dont la dissimulation étoit un des principaux talens , reçut bien les légats du pape , & l'envoyé de l'empereur nommé Boderade ; il leur dit que quelques démarches qu'il fît dans cette affaire , il prendroit toujours volontiers le pape pour mediateur entre l'empereur & lui ; qu'il avoit eu des raisons de se conduire comme il avoit fait , sauf dans la suite à discuter les droits des uns & des autres , & qu'il écrirait au pape d'une maniere qui le satisferoit. Avec ces réponses générales , il renvoya les légats qui ne purent en avoir d'autres.

Ses menaces sont
inutiles.

Les évêques & les seigneurs de Lorraine , qui avoient eux-mêmes pour la plupart appelé Charles à la couronne , ne s'émurent pas fort des lettres du pape. Hincmar archevêque de Reims à qui ce pontife avoit écrit en particulier , pour l'exhorter à détourner le roi de l'invasion de la Lorraine , mais qui l'avoit sacré lui-même assisté des évêques de sa province & de plusieurs autres prélats de France , étoit trop engagé aussi-bien que ses collègues , pour reculer. Les seigneurs François avoient en vûe la gloire & l'utilité de la nation , & ne se croyoient point obligés à un examen si exact des droits des parties intéressées. Ainsi les menaces du pape n'étant point soutenues d'une armée de l'empereur pour les faire valoir , furent inutiles.

Conférence entre les députés du roi Charles & du roi de Germanie.
Regino.

861.
Vide Aubert ,
Nirzum in codice
donation. piarum.
cap. 19.

Celles du roi de Germanie , par la raison contraire eurent plus d'effet. Les deux rois envoyèrent d'abord quelques seigneurs & quelques évêques à Aix-la-Chapelle , afin de convenir de certains préliminaires du partage , & du lieu , & de la maniere de leur entrevûe. Le comte Engelram grand-chambellan de Charles , étoit le chef des députés François , & le comte Leutfride l'étoit de ceux du roi de Germanie. Cette conference se tint au commencement de Mars , & le comte

comte Engelram y fit ce serment au nom de son maître,

« Je promets de la part de monseigneur Charles Roi, qu'il
 » consentira que le roi Louis ait du royaume du roi Lothaire,
 » la partie que leurs communs fideles, dans les conferences
 » qu'ils auront ensemble, trouveront qu'il sera juste de lui ac-
 » corder ; & que pourvû que le roi Louis lui tienne parole
 » tant qu'il yivra, monseigneur le roi Charles lui gardera aussi
 » sa parole avec la même fidélité sans tromperie, & sans don-
 » ner contre lui de mauvais conseils, tant pour ce qui regarde
 » la partie qu'il lui cederà du royaume, que pour tout le reste
 » de ses autres états. »

Le comte Leutfrid fit le même serment, & en mêmes termes au nom du roi de Germanie. Un autre comte du côté de Charles, & un autre aussi du côté de Louis, jurèrent de la même maniere en presence de Leutbert archevêque de Mayence, d'Alfrit évêque d'Hildesheim témoins pour le roi de Germanie, & d'Odon évêque de Beauvais pour le roi de France.

Pour dresser les articles du traité, & faire le projet du partage, on prit jusqu'au mois de Mai, qui ne fut pas plutôt arrivé, que le roi de Germanie envoya à Charles une ambassade à Attigni, où ce prince étoit alors. Elle étoit de douze personnes, qui lui présenterent un plan du royaume de Lorraine, & sur quelques difficultés qu'on leur fit, ils parlerent avec beaucoup plus de fierté encore, que n'avoient fait ceux qui étoient venus sur la fin de l'année précédente faire la premiere proposition de ce partage.

Il y avoit deux raisons de ces manieres hautes : la premiere étoit le rétablissement de la santé du roi de Germanie, & la seconde étoit le grand avantage que son armée avoit remporté sur les Esclavons, dont le prince nommé Retice, qui depuis long-temps étoit un ennemi opiniâtre & redoutable de la nation Françoisé, avoit été pris dans une embuscade, & amené prisonnier au roi de Germanie. Cette prise & la soumission de ces peuples qui en avoit été une fuite, assuroient ses frontieres de ce côté-là, & lui permettoient d'en retirer une armée nombreuse pour la faire venir en Lorraine, si on lui refusoit de lui faire raison sur ses prétentions.

Soit que Charles eût peine à lâcher ce qu'il avoit pris, soit

870.
Capitula Caroli
Calvi. tit. 38.
Aimoinus L. 5.
c. 25.

Vide Godalst. tit.
5. p. 28.

*Les deux rois
conviennent du
partage.*

Annales Berri-
niani.

qu'il n'eût pas encore réglé avec ses ministres le projet du partage, l'affaire ne fut conclue qu'au mois d'Août suivant, après bien des négociations & des conférences.

Les deux rois se rendirent sur la Meuse le 28 de Juillet : Charles à Herstal, & Louis à Mersen. Dans les conférences qu'ils eurent ensemble, en un lieu également éloigné de ces deux maisons royales, ils étoient accompagnés chacun de quatre évêques & de trente de leurs vassaux. Les négociations durèrent jusqu'au huitième d'Août, & les choses furent réglées de cette sorte.

Louis roi de Germanie eut dans son partage les villes de Cologne, d'Utrecht, de Strasbourg & de Balle, & leurs dépendances. Il avoit déjà Wormes, Spire, Mayence, & ainsi il eut tout le cours du Rhin, depuis le pays des Suisses jusqu'à son embouchure ; Treves & Metz lui furent pareillement cédées avec les territoires dépendans de ces deux villes, & tout ce qui étoit compris entre les rivières d'Ourt & de Meuse. Il eut aussi Aix-la-Chapelle & presque tout ce qui est de ce côté-là entre le Rhin & la Meuse.

Les places les plus considérables que Charles eut pour sa part, furent Lyon, Besançon, Vienne, Tongres, Toul, Verdun, Cambrai, Viviers, Uzes ; il eut outre cela le Hainaut & le tiers de la Frise, qui s'étendoit alors encore jusqu'à l'embouchure de l'Escaut, & je crois que par ce tiers il faut entendre au moins la Zélande & la province de Hollande d'aujourd'hui. Ainsi Charles accrut son domaine de presque toute la haute Lorraine, d'une partie considérable des Pays-bas, de la Bourgogne, du Dauphiné, & de la partie du Languedoc qui est la plus proche du Rhône.

Les deux rois se séparèrent avec beaucoup de marques d'amitié. Louis s'en alla à Aix-la-Chapelle, & Charles à la maison royale de l'Estine avec Richilde qu'il avoit épousée en secondes noces, la reine Irmintrude étant morte depuis un an. Le mariage qu'il contracta d'abord avec Richilde fut de cette espèce de mariage dont j'ai parlé ailleurs à l'occasion du roi Gontran & des femmes de Charlemagne. C'étoit un vrai mariage ; mais qui se faisoit sans solennités, par lequel la femme ne portoit que le nom de concubine, & non pas celui d'épouse, faute de dot ou de naissance : mais quelques jours

avant les conférences pour les partages , elle avoit été déclarée épouse & reine.

Cependant le pape avant que d'être informé de toutes ces conventions , avoit toujours espéré que le roi de Germanie par jalousie , & pour ne point laisser accroître la puissance de Charles le Chauve , se déclareroit contre lui ; & que pour le chasser du royaume de Lorraine , il s'uniroit avec l'empereur. C'est dans cette vûe qu'il lui écrivit une lettre , pour le féliciter de ce que plus équitable que le roi de France, il n'avoit pas envahi comme lui des états qui appartenoint manifestement à l'empereur leur neveu. Il y renouvelloit les menaces d'excommunication contre Charles. Il ajoûtoit néanmoins qu'il étoit un peu surpris de la conduite que le roi de Germanie avoit tenue à l'égard de l'église de Cologne , & de ce qu'il avoit donné son consentement à l'élection d'un nouvel archevêque ; que la cause de Gonthier déposé par le pape Nicolas , n'étoit pas encore tout-à-fait terminée ; que le saint Siège avoit promis qu'on l'examineroit de nouveau avant qu'on lui donnât un successeur ; que les défenses de ce prélat seroient encore écoutées à Rome , & qu'on n'y confirmeroit jamais l'élection du nouvel archevêque, qu'il ne comparût pour y faire examiner sa cause. Le pape finissoit en recommandant au roi de Germanie de bien recevoir ses deux légats , & en lui disant qu'ils avoient des choses à lui communiquer de bouche , qu'il n'avoit pas jugé à propos de mettre par écrit.

Il est aisé de deviner de quoi il s'agissoit. C'étoit sans doute d'engager le roi de Germanie à prendre le parti de l'empereur , & à chasser Charles du royaume de Lorraine.

Ces lettres datées du vingt-septieme de Juin , n'arriverent que dans le temps que le partage des états de Lorraine étoit fait , ou sur le point de se faire entre les deux rois , & c'étoit trop tard pour les desseins du pape.

Il y avoit d'autres lettres de même date pour Charles le Chauve , remplies de plaintes , de reproches & de menaces ; & entr'autres choses , il l'y faisoit ressouvenir des lettres qu'il avoit écrites autrefois lui-même au saint siege , lorsque le roi de Germanie l'avoit dépouillé de son royaume ; il lui en envoyoit un extrait , où ce prince prioit le pape de ce temps-là

N n n ij

870.

Annales Bertiniani.

Le pape écrit au roi de Germanie, & à Charles le Chauve.

Tom. III. Conc Gall.

870.

« d'avoir pitié de lui , de prendre en main sa défense , & de ne pas laisser impunie l'injustice de son frere , qui contre les traités faits entr'eux , lui enlevoit ses états ; « sur quoi le pape lui reprochoit qu'il faisoit actuellement ce que faisoit alors le roi de Germanie , & qu'il trouvoit dans ses propres lettres de quoi établir le droit qu'il avoit de le punir , s'il demeurait obstiné dans ses injustices. Exemple qui montre avec beaucoup d'autres , que les variations que l'on voit dans la conduite des empereurs & des rois à l'égard des papes , tantôt pour faire valoir l'autorité du saint siege , & tantôt pour s'y opposer , a d'ordinaire été réglée par leurs intérêts présents.

Charles ne répond point aux lettres du pape.

Le pape écrivit encore par les mêmes légats , à tous ceux à qui il avoit écrit aussi-tôt après la mort de Lothaire , je veux dire aux évêques & aux seigneurs de France , & en particulier à Hincmar archevêque de Reims , se plaignant avec indignation de ce qu'ils n'avoient pas daigné répondre à ses premières lettres , reprochant aux évêques qu'ils trahissoient leur ministère , & aux seigneurs qu'ils faisoient contre leur conscience , en ne représentant pas au roi le grand péché qu'il y avoit à envahir le bien d'un prince actuellement occupé dans une guerre sainte contre les Sarasins. Il ajoûtoit dans la lettre aux évêques , que si le roi ne changeoit de conduite , & si on ne lui remontrait efficacement son devoir , lui-même viendrait en France avec le secours de Jesus-Christ , & qu'il y feroit sentir ce que pouvoit l'autorité pontificale. Il y avoit déjà long-temps que ces manieres d'écrire dont usoit le pape , déplaisoient fort aux François & au roi. Nous avons une lettre de ce prince écrite à ce pontife vers ce temps-là sur un autre sujet , où il lui témoigne combien il en étoit choqué , & où il le prie de se souvenir qu'il parloit à un roi , & de quelle maniere les papes ses prédécesseurs avoient coutume d'écrire aux empereurs & aux rois. Et ce fut-là sans doute la raison pour laquelle ni le roi , ni les seigneurs , ni les évêques ne répondirent point aux premières lettres que le pape leur avoit écrites touchant le royaume de Lorraine , & pourquoi encore le roi laissa sans réponses les secondes lettres , où les mots de parjure , de tyrannie , & d'autres termes offensants sont employés.

*Apud Hincmar.
Tom. II. Epist.
42.*

Neanmoins le roi jugea à propos qu'Hincmar à qui le pape avoit écrit deux fois des lettres particulieres, lui répondît. Il le fit par une fort longue lettre dont le contenu étoit, qu'il avoit exécuté la plus grande partie des ordres que le pape lui avoit donnés touchant l'affaire du royaume de Lorraine; qu'il les avoit lûs au roi, aux évêques, aux seigneurs du royaume de France & de Lorraine, & qu'il leur avoit fait tenir les lettres que sa sainteté leur écrivoit; qu'il avoit lû non-seulement au roi son maître, mais encore au roi de Germanie, la protestation que le pape faisoit en faveur de l'empereur, par laquelle il déclaroit que la succession de la Lorraine appartenoit à ce prince, & que si quelqu'un osoit s'en emparer à son préjudice, il l'excommunieroit. Que sur cette lecture, qui avoit fait connoître que lui archevêque de Reims étoit chargé par le pape, d'avertir les deux princes de ne point trop se livrer aux mouvemens de leur avarice, & de leur ambition, ils avoient dit qu'ils étoient les légitimes héritiers du défunt roi; qu'ils avoient eu droit de faire le traité par lequel ils avoient partagé entre eux cette succession, & que tous disoient que ce traité des deux rois étoit le salut de la France; que s'ils ne l'avoient pas fait, on étoit sur le point de voir dans cet état, ce que l'on avoit vû après la mort de Louis le Débonnaire, tout l'empire François en combustion, des guerres civiles, des séditions des peuples, le pays à la merci des Normans, & une infinité de maux sans remedes. Que pour lui, il n'avoit pas cru devoir rien décider de son chef, & qu'il avoit mieux aimé que le pape s'en mêlât immédiatement lui-même. Que le roi Charles prétendoit avoir des droits sur le royaume de Lorraine très-bien fondés; qu'il disoit que cet état lui avoit été autrefois donné par son pere Louis le Débonnaire avec le consentement de tous les évêques & de tous les seigneurs; & que l'empereur Lothaire pere de l'empereur régnant, avoit signé lui-même cette donation. « Etoit-ce à moi, continue
 « Hincmar, à me faire l'accusateur & le juge d'un roi que per-
 « sonne ne déferé à mon tribunal? & devois-je l'excommu-
 « nier & le traiter avec plus de rigueur, que je ne pourrois
 « faire un particulier, qui ne peut être excommunié avant
 « qu'on ait fait contre lui toutes les procédures juridiques?

Nnn iij

870.

*Hincmar lui ré-
 pond par ordre de
 ce prince. Conte-
 nu de sa lettre.
 Epist. 41.*

870.

„ Ainsi je vous dirai , avec le respect que je dois à votre sainteté , que je ne suis ni l'auteur ni le complice de ce que vous appelez tyrannie. Ceux qui vous ont écrit pour me décrier auprès de vous , ne prouveront jamais rien de semblable contre moi. Vous m'ordonnez de me séparer de communion d'avec le roi , & vous me défendez même de le saluer , si , après mes avis , il persiste à retenir le royaume de Lorraine , & que si je ne le fais , je ne suis plus dans votre communion. Un homme qui a soutenu aussi hautement que moi les intérêts du saint siege , ne mériteroit point cette menace : mais comme je n'ai pu empêcher que ce que vous m'écriviez ne devînt public , je vais vous rendre compte de ce que les ecclésiastiques & les laïques pensent & disent à cette occasion. Ils disent que jamais aucun de mes prédécesseurs n'a reçu du saint siege un ordre de cette nature , quoique , de leur temps , on ait vû quelquefois en France les rois ligués les uns contre les autres , les fils armés contre les peres , & les freres contre les freres. On dit tous les jours au roi que votre conduite à cet égard est sans exemple ; que dans l'affaire du feu roi Lothaire , quoique son adultere fût public , & qu'il eût été déferé pour cela au saint siege , votre prédécesseur n'avoit jamais ordonné à aucun évêque de se séparer de la communion de ce prince , sous peine d'être séparé lui-même de la communion de Rome ; que les papes n'avoient jamais refusé certains devoirs d'honnêteté aux empereurs & aux rois même hérétiques & schismatiques , tels qu'étoient l'empereur Constantius obstiné Arien , Julien l'Apostat , le Tyrann Maxime ; & que malgré leur hérésie , leur apostasie & la qualité de Tyran , ils avoient toujours eu avec eux un commerce de civilité , quand l'occasion s'en étoit présentée ; que le roi Charles se plaignoit hautement de ce qu'on osoit le traiter de parjure & d'usurpateur ; qu'il n'étoit ni hérétique , ni schismatique ; qu'il consentoit que l'on jugeât de ses prétentions , & de ses droits par les loix & par les canons , étant prêt à les soutenir contre ceux qui les lui disputeroient ; qu'on disoit en France qu'on ne ménageoit pas assez la majesté royale ; qu'il falloit que les papes se souvinssent de la conduite de leurs prédécesseurs du temps des rois Pe-

» pin & Charlemagne; que nonobstant la protection que Pe-
» pin donnoit au pape Etienne III. & qu'il combattît pour lui
» contre Astolphe roi des Lombards, cependant ce roi n'a-
» voit point été subjugué par Pepin en vertu d'une excommu-
» nication, mais par les armes. Que ce n'est point par les ex-
» communications, mais par les victoires que les princes aug-
» mentent leur domaine, & que le seigneur a dit que c'étoit
» de lui que les rois tenoient leur puissance. Et quand je dis
» aux seigneurs, continue Hincmar, que Dieu a communi-
» qué à saint Pierre & à ses successeurs le pouvoir de lier & de
» délier: puisqu'ainsi est, me répondent-ils, servez-vous donc
» de vos armes spirituelles contre les ennemis de l'état: dé-
» fendez-vous par vos oraisons contre les Normans, & n'im-
» plorez point le secours de nos armes: mais si vous voulez
» que nous vous défendions, laissez-nous en possession de nos
» droits, & priez le pape que puisqu'il ne peut pas être en mê-
» me-temps roi & évêque, & que ses prédécesseurs se sont
» appliqués à gouverner l'ordre ecclésiastique, sans se mêler
» du gouvernement de l'état des princes, il ne s'ingere point
» à nous obliger de prendre un roi de sa main, & un roi qui
» étant fort éloigné de nous, ne peut pas se mettre à notre tête,
» pour repousser les attaques subites des payens qui font
» descente dans notre pays; qu'il ne prétende pas ainsi nous
» soumettre à sa domination, parce que ses prédécesseurs n'ont
» jamais entrepris de nous imposer un tel joug, que nous ne
» pouvons pas supporter: nous sommes autorisés par les saints
» livres mêmes à défendre notre liberté & notre héritage aux
» dépens de notre propre vie. Si un évêque viole la loi en ex-
» communiant un chrétien, dès-là il se prive lui-même de la
» puissance de lier; il ne peut ôter à personne le droit que cha-
» cun a à la vie éternelle; il n'y a que nos péchés qui nous
» l'ôtent. Il ne convient point à un évêque de priver du nom
» de chrétien, une personne qui n'est point incorrigible, &
» pour un royaume temporel. C'est pourquoi si le saint pere
» aime la paix, qu'il ne cause point de nouveaux troubles
» dans cet état, & qu'il se persuade que nous ne le croirons
» point, quand il nous dira que nous n'arriverons point au
» royaume éternel, si nous ne recevons pour roi celui qu'il
» veut nous donner. Nos François, ajoute-t-il, disent sur ce

870.

« Ainsi je vous dirai , avec le respect que je dois à votre sainteté , que je ne suis ni l'auteur ni le complice de ce que vous appelez tyrannie. Ceux qui vous ont écrit pour me décrier auprès de vous , ne prouveront jamais rien de semblable contre moi. Vous m'ordonnez de me séparer de communion d'avec le roi , & vous me défendez même de le saluer , si , après mes avis , il persiste à retenir le royaume de Lorraine , & que si je ne le fais , je ne suis plus dans votre communion. Un homme qui a soutenu aussi hautement que moi les intérêts du saint siege , ne mériterait point cette menace : mais comme je n'ai pu empêcher que ce que vous m'écriviez ne devînt public , je vais vous rendre compte de ce que les ecclésiastiques & les laïques pensent & disent à cette occasion. Ils disent que jamais aucun de mes prédécesseurs n'a reçu du saint siege un ordre de cette nature , quoique , de leur temps , on ait vu quelquefois en France les rois ligués les uns contre les autres , les fils armés contre les pères , & les frères contre les frères. On dit tous les jours au roi que votre conduite à cet égard est sans exemple ; que dans l'affaire du feu roi Lothaire , quoique son adultère fût public , & qu'il eût été déferé pour cela au saint siege , votre prédécesseur n'avoit jamais ordonné à aucun évêque de se séparer de la communion de ce prince , sous peine d'être séparé lui-même de la communion de Rome ; que les papes n'avoient jamais refusé certains devoirs d'honnêteté aux empereurs & aux rois même hérétiques & schismatiques , tels qu'étoient l'empereur Constantius obstiné Arien , Julien l'Apostat , le Tyran Maxime ; & que malgré leur hérésie , leur apostasie & la qualité de Tyran , ils avoient toujours eu avec eux un commerce de civilité , quand l'occasion s'en étoit présentée ; que le roi Charles se plaignoit hautement de ce qu'on osoit le traiter de parjure & d'usurpateur ; qu'il n'étoit ni hérétique , ni schismatique ; qu'il consentoit que l'on jugeât de ses prétentions , & de ses droits par les loix & par les canons , étant prêt à les soutenir contre ceux qui les lui disputoient ; qu'on disoit en France qu'on ne ménageoit pas assez la majesté royale ; qu'il falloit que les papes se souvinssent de la conduite de leurs prédécesseurs du temps des rois Pe-

» pin & Charlemagne; que nonobstant la protection que Pe-
 » pin donnoit au pape Etienne III. & qu'il combattît pour lui
 » contre Astolphe roi des Lombards, cependant ce roi n'a-
 » voit point été subjugué par Pepin en vertu d'une excommu-
 » nication, mais par les armes. Que ce n'est point par les ex-
 » communications, mais par les victoires que les princes aug-
 » mentent leur domaine, & que le seigneur a dit que c'étoit
 » de lui que les rois tenoient leur puissance. Et quand je dis
 » aux seigneurs, continue Hincmar, que Dieu a communi-
 » qué à saint Pierre & à ses successeurs le pouvoir de lier & de
 » délier: puisqu'ainsi est, me répondent-ils, servez-vous donc
 » de vos armes spirituelles contre les ennemis de l'état: dé-
 » fendez-vous par vos oraisons contre les Normans, & n'im-
 » plorez point le secours de nos armes: mais si vous voulez
 » que nous vous défendions, laissez-nous en possession de nos
 » droits, & priez le pape que puisqu'il ne peut pas être en mê-
 » me-temps roi & évêque, & que ses prédécesseurs se sont
 » appliqués à gouverner l'ordre ecclésiastique, sans se mêler
 » du gouvernement de l'état des princes, il ne s'ingère point
 » à nous obliger de prendre un roi de sa main, & un roi qui
 » étant fort éloigné de nous, ne peut pas se mettre à notre tête,
 » pour repousser les attaques subites des payens qui font
 » descente dans notre pays; qu'il ne prétende pas ainsi nous
 » soumettre à sa domination, parce que ses prédécesseurs n'ont
 » jamais entrepris de nous imposer un tel joug, que nous ne
 » pouvons pas supporter: nous sommes autorisés par les saints
 » livres mêmes à défendre notre liberté & notre héritage aux
 » dépens de notre propre vie. Si un évêque viole la loi en ex-
 » communicant un chrétien, dès-là il se prive lui-même de la
 » puissance de lier; il ne peut ôter à personne le droit que cha-
 » cun a à la vie éternelle; il n'y a que nos péchés qui nous
 » l'ôtent. Il ne convient point à un évêque de priver du nom
 » de chrétien, une personne qui n'est point incorrigible, &
 » pour un royaume temporel. C'est pourquoi si le saint pere
 » aime la paix, qu'il ne cause point de nouveaux troubles
 » dans cet état, & qu'il se persuade que nous ne le croirons
 » point, quand il nous dira que nous n'arriverons point au
 » royaume éternel, si nous ne recevons pour roi celui qu'il
 » veut nous donner. Nos François, ajoute-t-il, disent sur ce

871.

*Il demande grace
à son pere, qui la
lui accorde.*

pillant , saccageant , ruinant & désolant tous les lieux où l'esperance du butin l'attiroit.

Immédiatement après le siege de Vienne , le roi revint avec ses troupes par Sens & Auxerre ; & Carloman sur cette nouvelle , se retira du côté de Mouson , & le pillà avec tout le pays d'alentour. Delà il envoya au roi quatre de ses gens , pour lui demander pardon en son nom , l'assurant qu'il étoit prêt de venir se jeter à ses piés , sans exiger aucune sûreté , pourvû seulement qu'il lui promît de pardonner à tous ceux qui l'avoient suivi.

Le roi retint deux des quatre envoyés , & renvoya les deux autres avec l'abbé Gauflin & Baudouin comte de Flandres son gendre , pour assurer Carloman qu'il pouvoit venir en toute sûreté & sans rien craindre.

*Il fait de nouvelles propositions
fort déraisonnables.*

Carloman qui n'avoit pas tant d'envie de rentrer dans son devoir qu'il en faisoit paroître , & qui ne s'attendoit pas à trouver tant de facilité & de bonté dans le roi , lui dépêcha d'autres personnes , pour lui faire quelques nouvelles propositions ; mais qui étoient si hors de raison , qu'il prévoyoit bien qu'elles seroient rejettées , & lui cependant se retira du côté de Toul.

Il est excommunié par un concile d'évêques , & poursuivi par les troupes de Charles.

Ibid.

Sur cela , le roi voulant joindre l'autorité ecclésiastique à l'autorité royale , fit excommunier par plusieurs évêques ceux qui avoient engagé son fils dans la révolte , & ceux qui l'y soutenoient. La censure fut envoyée à tous les évêques de France afin qu'ils s'y conformassent. Hincmar évêque de Laon refusa de la signer , & fit croire par-là qu'il étoit d'intelligence avec le prince rebelle. Cet évêque donna toujours par son esprit inquiet , & par ses emportemens beaucoup de peine à Charles le Chauve , & contribua beaucoup à le brouiller avec le pape. Ensuite on fit le procès à tous les rebelles , on les condamna à la mort , & on confisqua tous leurs biens. De plus , comme Carloman étoit diacre , & attaché par son ordination à l'église de Meaux , le roi fit assembler un concile des évêques de la province de Sens , pour l'y faire juger , & il y fut excommunié.

Ibid.

Ces procédures juridiques auxquelles le roi s'astreignoit , soit par respect pour la discipline de l'église , soit par complaisance pour les évêques , ne l'empêchoient pas de faire

pour suivre Carloman par ses troupes, qui l'obligerent à se retirer au-delà du Mont-Jura, où ses soldats firent les mêmes désordres qu'ils avoient faits en France. Mais le roi fut bien surpris de recevoir quelques mois après des lettres très-désagréables de la part du pape, qui toujours chagrin de n'avoir point été écouté en faveur de l'empereur sur la succession du royaume de Lorraine, ne perdoit aucune occasion d'en faire paroître son ressentiment contre Charles.

Carloman se voyant vivement poussé par les troupes Francoises, & ayant appris qu'on l'avoit excommunié avec tous ses gens, écrivit au pape, pour implorer sa protection, & le faire juge des différends qu'il avoit avec le roi son pere.

Le pape reçut volontiers sa requête & ses plaintes, & promit à ses envoyés d'écrire au roi en sa faveur. Il le fit, mais de la maniere du monde la plus choquante & la plus outrageante. Il y traitoit le roi de pere dénaturé, & l'y comparoit aux bêtes les plus ferores, qui épargnent au moins leurs petits; au lieu que lui non seulement refusoit son amitié à son propre fils, mais encore il le dépouilloit de tous ses biens, l'obligeoit à s'enfuir hors de son royaume, & par dessus tout cela, le faisoit excommunier par ses évêques. Il lui déclaroit que Carloman avoit eu recours au saint siège, & il lui ordonnoit de cesser de le persécuter, de lui rendre son amitié, de le rétablir dans les bénéfices & dans les charges qu'il possédoit auparavant, & ajoûtoit, que quand tout cela seroit fait, il envoyeroit des légats en France pour régler ces différends.

Le pape poussa la chose encore plus loin. Il écrivit une lettre commune aux seigneurs de France & de Lorraine, où il leur défendoit à tous, sous peine d'excommunication, de prendre les armes contre Carloman. Enfin il écrivit aussi aux évêques des deux états, pour leur déclarer que toutes les excommunications qu'ils porteroient contre Carloman, seroient nulles, jusqu'à ce que l'on fût informé à Rome de l'état & du fond de cette affaire.

Ces lettres du pape n'eurent point d'autre effet, que de lui attirer une réponse qui ne lui plut pas, & par laquelle Charles lui fit comprendre, qu'il n'étoit pas d'humeur à souffrir qu'on lui en écrivît désormais de pareilles.

Le pape connut par ces lettres du roi, & par le peu d'im-

871.

Le pape écrivit au roi en sa faveur d'une maniere très choquante.

Tom. III. Conc. Gall.

Il écrivit aussi aux seigneurs & aux évêques de France & de Lorraine.
Ibid.

Ces lettres n'ont aucun effet.

Epist. 28. & 29.
Adriani II. Papæ.

871.

pression que les siennes avoient fait sur l'esprit des évêques & des seigneurs dans cette affaire , & dans celle de la succession du royaume de Lorraine , que l'autorité de Charles étoit en France toute autre , qu'elle n'avoit été quelques années auparavant , lorsqu'accablé d'un côté par les Normans , & de l'autre poursuivi par l'armée de Germanie au milieu de ses propres états , abandonné de la plupart des grands du royaume , gourmandé par ceux qui étoient restés auprès de lui , il n'eut gueres d'autre ressource , que d'implorer la protection du saint siège , & le secours des censures des évêques contre son propre frere, qui étoit sur le point de le déthroner : c'est ce que le pape lui avoit reproché encore l'année d'auparavant dans une de ses lettres.

Epist. 18. Adriani II.

Il change de style à l'égard du roi.

Cette reflexion fit prendre au pape une autre conduite. L'empereur n'avoit point de fils , & s'il venoit à manquer , Charles étoit en état de soutenir les prétentions qu'il auroit sur la qualité d'empereur & sur le royaume d'Italie. Le pape avoit des parens qu'il aimoit , qui pourroient après sa mort éprouver la colere de ce prince , & porter la peine de ces manieres choquantes , que les souverains n'ont gueres coutume d'oublier. De sorte que le pape peu de temps après écrivit au roi deux lettres d'un style bien different des précédentes ; car toutes deux étoient pleines des louanges de ce prince.

Epist. 28. & 29.

Une des deux qui fut secrette , comme le pape le souhaita , ajoûtoit aux louanges des excuses sur les autres lettres , & ce qui étoit encore bien plus considérable , il y promettoit au roi de ne jamais se départir de ses intérêts , & qu'en cas que l'empereur vînt à mourir , il n'épargneroit rien pour lui faire tomber l'empire & le royaume d'Italie. Il lui recommandoit en même-temps ses parens & ses amis , pour lesquels il espéroit qu'il auroit autant de bonté , qu'il en avoit fait paroître pour ceux de son prédécesseur Nicolas I. Ainsi le pape abandonna la protection du prince Carloman.

Epist. 29.
Et abandonne la protection du prince Carloman.

Un autre differend que le roi avoit avec le saint siège , au sujet de Hincmar évêque de Laon déposé par un concile , fut peu de temps après terminé à la satisfaction du prince , qui après que la déposition eut été confirmée à Rome , punit séverement ce prélat rebelle , & très-mal intentionné pour son souverain.

Carloman voyant qu'il n'y avoit plus rien à esperer pour lui du côté de Rome , eut recours au roi de Germanie son oncle pour obtenir sa grace. La conjoncture se trouva assez favorable pour lui.

871.

Le roi de Germanie non plus que le roi de France son frere , ne trouvoit pas dans sa famille toute la douceur ni toute la soumission qu'il auroit souhaité. Il avoit trois fils , Carloman l'aîné , Louis & Charles. Carloman étoit un prince d'un grand merite , qui à la vérité , quelques années auparavant , s'étoit révolté plusieurs fois contre son pere ; mais après quelques fautes de cette nature , il avoit tout-à-fait changé de conduite , & fait plusieurs belles actions contre les peuples voisins des terres des François dans la Germanie.

La reine sa mere avoit beaucoup plus d'amitié pour lui que pour les deux autres , qui se doutoient bien qu'elle employeroit tout le credit qu'elle avoit sur l'esprit du roi , pour lui procurer tous les avantages possibles dans la succession du royaume.

Annales Bertiniani, ad an. 871

Le chagrin de cette préférence où ils avoient tous deux le même intérêt , suffit pour les unir. Ils se revolterent dans le dessein d'obliger le roi à leur assurer un partage égal à celui de leur frere aîné , & s'étant mis à la tête de quelques troupes de mécontents , ils commencerent à faire des courses & des ravages en diverses parties du royaume de Germanie.

Révolte de deux fils du roi de Germanie.

Il y eut des négociations pour les faire rentrer dans l'obéissance. On consentit même de part & d'autre à une treve qui fut observée. Mais quand elle fut expirée , on ne put convenir de rien , & les deux princes pressés par les troupes du roi leur pere , prirent le parti de venir trouver le roi de France leur oncle , pour le prier de faire leur accommodement. Ils vinrent à Douai , maison royale entre Mouson & Sedan , où se tenoit le concile qui condamna l'évêque de Laon.

Le roi leur promit sa médiation , comme le roi de Germanie avoit promis la sienne à Carloman. Les deux rois s'abouchèrent auprès de Mastricht. Charles accorda le pardon à Carloman , à condition que dans la suite il tiendrait une meilleure conduite : mais ce prince ne se fiant pas à la parole de son pere , ou prétendant quelque chose de plus qu'on ne lui

Charles par donne à Carloman qui s'es bra

871.

*Hostilités entre
les deux empe-
reurs.*

Ibid.

*Plaintes de Ba-
file contre Louis.
Ibid.*

Louis n'abandonna pas pour cela l'entreprise de Barri , & le prit quelque temps après , comme je l'ai dit.

Depuis ce temps-là , quoiqu'il n'y eût point de guerre déclarée entre les deux empereurs , néanmoins il se fit beaucoup d'hostilités de part & d'autre. Le patrice enleva plusieurs vaisseaux à des marchands d'Esclavonie , qui étoient sujets ou sous la protection de l'empereur d'Occident. Il mit des troupes à terre , & les envoya ravager le pays des mêmes Esclavons.

Louis pareillement envoya de ses troupes dans le territoire de Naples , où ils couperent les arbres & brûlerent les moissons , soit que ce fût par représailles , soit que ce fût , ainsi que Louis l'écrivit lui-même depuis à Basile , pour punir les Napolitains , qui fournissoient des vivres aux Sarasins , les recevoient dans leurs villes , lorsque les partis François les poursuivoient , & leur prêtoient même ou leur louoient des vaisseaux , dont ils se servoient à venir faire des descentes sur les côtes d'Italie sujettes aux François.

Ces exécutions militaires , qui se faisoient assez fréquemment , furent suivies des plaintes mutuelles des deux souverains. Basile écrivit une lettre à Louis , dans laquelle il se plaignoit de ce que quand sa flotte étoit arrivée devant Barri , il n'avoit trouvé au siege qu'une poignée de François. Il se plaignoit en second lieu , des ravages faits sur les terres du gouvernement de Naples , & de plus des violences que les ambassadeurs de Louis avoient faites sur leur route en retournant de Constantinople , les accusant d'avoir tué plusieurs hommes sur les terres de l'empire d'Orient. Mais ce qu'il y avoit de plus remarquable dans cette lettre , c'est que Basile y demandoit à Louis , par quel droit il portoit le nom d'empereur , & pourquoi en lui écrivant il prenoit la qualité de βασιλεὺς , *Basileus* , (ce mot grec signifie souverain de l'empire ,) puisqu'il n'avoit qu'un fort petit état , & que même il n'étoit pas maître de tout le pays soumis à la nation Française : que néanmoins il ne s'opposeroit point à ses prétentions , s'il vouloit se qualifier d'empereur des François ; mais qu'il ne devoit pas se dire empereur des Romains , & qu'enfin il devoit lui laisser à lui seul ce titre , & se contenter de celui de roi.

C'est

C'est par la réponse que Louis fit à la lettre de Basile, que nous apprenons ce que ce prince lui avoit écrit. Il lui répondit sur tous ces articles. Premièrement, sur celui du petit nombre de François qui s'étoit trouvé devant Barri à l'arrivée de la flotte; que c'étoit la faute des Grecs d'avoir tant tardé, que ce retardement l'avoit obligé à retirer la plupart de ses troupes, & qu'il n'avoit pas voulu faire presser le siège avant que la flotte fût sur les côtes; & que ce qui étoit resté devant Barri, n'étoit que pour en continuer le blocus; mais que le commandant de la flotte pouvoit lui rendre témoignage de la bravoure avec laquelle ce petit nombre de François se comporta, si-tôt qu'ils se virent soutenus, & que si les Grecs les avoient secondés, Barri auroit bientôt été emporté.

Secondement, sur les plaintes que Basile faisoit des ambassadeurs François, Louis répondoit, que s'ils s'étoient conduits de la manière qu'on le disoit, c'étoit fort contre ses intentions, qu'ils nioient que la chose fût ainsi; que pour lui, on lui feroit plaisir de l'éclaircir sur cette affaire; qu'il en feroit justice; mais qu'il n'avoit garde de punir des gens de qualité, sans les avoir convaincus du crime dont on les accusoit.

En troisième lieu, il convenoit qu'on avoit châtié les Napolitains; mais que c'étoient des représailles, à cause du secours & de la protection qu'ils donnoient aux Sarasins, & qu'on n'en avoit usé de la sorte à leur égard, qu'après plusieurs avertissemens & plusieurs menaces dont ils s'étoient moqués.

Enfin, touchant le titre de *Basileus*, & celui d'empereur que Basile prétendoit lui disputer, il disoit pour le premier, qu'il ne savoit pas sur quoi il fondeoit sa prétention d'avoir ce titre à lui seul, vû que de tout temps il avoit été commun à une infinité de souverains de toutes les nations; que dans l'écriture il est donné non seulement aux souverains du peuple de Dieu, comme à David, mais encore aux princes des Assyriens, des Egyptiens, des Moabites, & à une infinité d'autres: que les écrivains Grecs le donnoient aux princes des Perses, des Parthes, des Arméniens, des Vandales, des Goths, des Ethiopiens, des Sarasins, & aux souverains de presque toutes les nations. Qu'il tenoit celui d'empereur de

871.
*Réponse de Louis
à ses plaintes.*

Basileus.

871.

ses ancêtres , depuis son bisayeul Charlemagne ; que dans la famille impériale de France , ils avoient cet avantage sur les empereurs d'autrefois , qu'ils étoient sacrés par le souverain pontife de Jesus-Christ , & qu'aucun de la famille imperiale de France n'avoit porté ce titre sans avoir reçu l'onction sainte ; qu'il n'étoit pas seulement empereur des François , mais empereur des Romains , Dieu lui ayant mis en main le gouvernement de la ville de Rome & du peuple Romain , & l'ayant chargé de la défense & de la gloire de l'église Romaine , la mere de toutes les églises , & que c'étoit par l'onction sacrée que le nom de roi , & ensuite celui d'empereur étoit entré dans la famille de Pepin dont il descendoit.

Que si les empereurs Grecs entreprenoient d'accuser le pape , comme s'il avoit fait un crime , en transférant le titre d'empereur des Romains à la nation François , on avoit de quoi lui répondre ; qu'il n'avoit qu'à se souvenir combien les souverains pontifes avoient souffert de persecutions des empereurs d'Orient , bien loin d'en être défendus , soutenus & honorés ; mais que ce n'étoient pas ces mauvais traitemens qui les avoient engagés à chercher un autre appui ; que c'étoit le danger éminent de la religion , & les entreprises sacrilèges des empereurs heretiques , qui les avoient obligés à jeter les yeux sur une nation véritablement chrétienne & catholique , telle qu'étoit la François ; qu'il n'étoit pas plus surprenant de voir l'empire entre les mains d'un François , qu'il ne l'avoit été autrefois de le voir entre les mains d'un Espagnol , dans la personne de l'empereur Théodose , qui l'avoit transmis à sa posterité , de même que Charlemagne l'avoit fait passer à la sienne.

Louis en fait à son tour.

Ensuite Louis faisoit ses plaintes à son tour , touchant la maniere peu respectueuse dont le patrice Nicetas , qui commandoit la flotte Greque , lui avoit parlé ; du départ précipité de ce général de devant Barri ; des insultes qu'il avoit faites sur mer & sur terre aux sujets de l'empire d'Occident , insultes qui ne demeureroient pas impunies , si on ne lui en faisoit satisfaction. Il représentoit encore à l'empereur le peu de soin qu'il avoit eu , de faire escorter les légats du pape à leur retour par mer de Constantinople ; que leur vaisseau avoit été pillé par les pirates , & qu'après avoir demandé au pape

avec tant d'empressement ces légats, qui étoient gens de mérite, il devoit avoir témoigné plus de considération pour eux, en leur procurant une plus grande sûreté.

871.

Louis finissoit sa lettre, en apprenant à Basile que la prise de Barri avoit jetté la consternation dans les esprits des Sarasins : que cette prise les affoiblissoit beaucoup, & faisoit trembler Tarente & les autres places qu'ils avoient encore dans la Calabre ; que si on pouvoit venir à bout de leur couper les vivres & les secours qu'ils recevoient par la mer, soit de Palerme, soit d'Afrique, leurs affaires seroient ruinées sans ressource. Qu'il ne falloit pour cela qu'une bonne flotte, qu'avec ce secours il lui répondroit d'exterminer les Sarasins en Italie, & d'aller après cela de concert avec lui les chasser aussi de la Sicile.

Cette lettre fut portée par un seigneur François nommé Autprand, chargé de faire de bouche quelques autres propositions à l'empereur de Constantinople, que Louis prioit de ne pas retenir cet ambassadeur plus de huit jours, les affaires pour lesquelles il l'envoyoit demandant une prompte exécution. Elles regardoient sans doute la guerre contre les Sarasins. Mais l'empereur Grec avoit d'autres vûes, & songeoit beaucoup plus à perdre Louis, qu'à reconquérir la Sicile.

Ibid.

Adalgise duc de Benevent, puissant par le nombre des villes qu'il possédoit, étoit toujours vassal de l'empereur d'Occident, mais toujours difficile à contenir dans son devoir, à l'exemple de ses prédécesseurs. Le voisinage des Grecs dont il s'assûroit d'être toujours bien reçu, quand il voudroit changer de maître, étoit ce qui le rendoit fier, & ce qui obligeoit l'empereur à le ménager. Il étoit extrêmement brouillé avec l'impératrice Ingelberge, tous deux se haïssoient également, & cette princesse qui animoit sans cesse l'empereur contre lui, n'attendoit que quelque occasion favorable de le surprendre, pour l'envoyer en exil hors d'Italie.

*L'impératrice
Ingelberge tâche
de surprendre
Adalgise duc de
Benevent.
Annales Bertiniani.*

Les Grecs attentifs à tout ce qui se passoit à cet égard, eurent connoissance du dessein de l'impératrice, ils ne manquèrent pas d'en informer le duc, & l'engagerent aisément par ce motif à tout faire pour se venger. Il fit soulever sous main, & sans paroître y avoir aucune part, la plus grande partie des villes de son duché, celles de l'Abruzze, celles

*Ce prince fait
soulever plusieurs
villes qui se don-
nent aux Grecs.
Annales Meten.*

871.

du territoire, qu'on appelle aujourd'hui la Basilicate, & quelques-unes de la Campanie d'Italie. Toutes ces villes de concert leverent l'étendart de la rebellion, & se donnerent aux Grecs.

L'empereur marche avec son armée à Benevent.

L'empereur à cette nouvelle assembla promptement ses troupes, & se doutant bien que cette révolte étoit l'ouvrage d'Adalgise, il marcha droit avec son armée à Benevent. Le duc surpris de voir la tempête tomber d'abord sur lui, & n'étant pas encore en état de résister, eut recours à l'adresse & à la soumission. Il alla au-devant de l'empereur, lui protesta avec serment qu'il n'avoit nulle part à la rébellion des villes liguées, & l'en persuada si bien, qu'il partit aussitôt des environs de Benevent, & fit marcher ses troupes, les unes vers les villes de la Campanie, & les autres vers celles de la Lucanie, dont la Basilicate d'aujourd'hui est une partie.

Les villes rebelles se soumettent.

La promptitude de l'empereur dissipa tous les projets des villes rebelles, qui se soumirent, excepté Capoue, qu'il fallut assiéger dans les formes. Après quelques jours de siège, elle fut réduite à l'extrémité faute de vivres. Le peuple dans le desespoir de pouvoir obtenir sa grace, s'avisa d'un expédient qui lui réussit. Il obligea l'évêque de la ville de le conduire en procession vers le camp de l'empereur, faisant porter à la tête de la procession le corps de saint Germain évêque de Capoue, & de demander pardon à l'empereur pour toute la ville au nom de ce Saint.

Il licentie ses troupes.

L'empereur qui avoit beaucoup de pitié, fut touché de ce spectacle. Il pardonna à la ville; d'où l'on chassa les Grecs, & l'empereur retourna avec son armée vers Benevent.

Il est investi dans un château.

Dans cette expédition, les marches longues & précipitées avoient fort fatigué les troupes; les milices de chaque province demandoient qu'on leur permît de se retirer chacune chez elles, & plusieurs soldats désertoient. Adalgise étant venu saluer l'empereur, lui conseilla de licentier ses troupes, qui ne faisoient plus que lui être à charge, & ruiner le pays. L'empereur le fit, & n'en retint que très-peu auprès de lui. C'étoit ce qu'Adalgise attendoit pour exécuter sa perfidie.

L'empereur logeoit dans un château proche de la ville, avec l'impératrice & avec sa fille, sans se mettre en peine de faire

faire une garde fort exacte. Adalgise assembla la nuit dans la ville un très-grand nombre de soldats, sortit à leur tête, & vint investir l'empereur & l'impératrice dans le château. Le bruit qui se fit par la résistance de quelques gardes, & par les coups de levier dont on enfonçoit les portes du château, ayant reveillé l'empereur, il prit ses armes, & avec ce qu'il put ramasser de gens de sa maison, il vint à la porte du château, & en repoussa les assaillans. Mais voyant bien que ce poste n'étoit pas tenable, il l'abandonna, & se retira avec son monde & avec l'impératrice dans une tour du château, où il soutint l'attaque durant trois jours.

Adalgise désespéré de cette résistance, & appréhendant de se voir sur les bras les troupes Françoises, que le péril de l'empereur auroit bientôt rassemblées, le somma de se rendre; & comme il vit qu'il n'en vouloit rien faire, il fit tout préparer pour mettre le feu au château & à la tour.

L'empereur dans cette extrémité, offrit toutes sortes de conditions, pourvu qu'on ne le fit pas prisonnier.

Adalgise fut effrayé lui-même de l'horreur de l'attentat qu'il préparoit contre son souverain, & consentit à capituler. Les conditions furent que de sa vie l'empereur ne mettroit le pié dans le duché de Benevent; qu'il n'y envoyeroit point de troupes, & ne tireroit aucune vengeance du duc ni des Beneventins pour tout ce qui s'étoit passé en cette occasion. L'empereur promit l'un & l'autre, & le jura sur les reliques des saints, qu'on fit apporter exprès au château. L'impératrice & sa fille firent le même serment, après quoi on leur laissa la liberté de se retirer.

L'empereur prit la route de Ravenne par Spolète, & envoya prier le pape de le venir trouver en chemin pour l'absoudre du serment qu'il avoit fait, contraint par une si injuste violence. C'étoit ce grand péril que l'empereur avoit couru, & qui avoit fait répandre partout la nouvelle de sa mort, sur laquelle le roi de France & celui de Germanie s'étoient mis tous deux en campagne.

Il vit bien par cet empressement que quoiqu'il fût beaucoup plus jeune que ses oncles, ils se regardoient comme ses héritiers, & il résolut de se servir de cela même, pour tâcher

871.

Annales Bertiniani & Metenses.

Ery veut faire mettre le feu.

L'empereur accepte les conditions qu'Adalgise lui propose, & il a la liberté de se retirer.

872.

L'impératrice Ingelberge fait proposer une entrevue au roi de Germanie & à Charles le Chauve.

Annales Bertiniani.

de retirer par la négociation au moins quelque partie du royaume de Lorraine, qu'il n'étoit pas en état de leur enlever par les armes.

L'impératrice Ingelberge fit proposer une entrevue au roi de Germanie, & il promit de se trouver à Trente au mois de Mai. Elle fit proposer la même chose à Charles le Chauve, qui lui donna rendez-vous à l'abbaye de saint Maurice sur le Rhône, au-dessus du Lac de Geneve : mais comme il étoit en chemin, il apprit qu'elle devoit aussi quelques jours après traiter avec le roi de Germanie, & cela le choqua. Il avoit cru que l'impératrice ne vouloit négocier qu'avec lui ; & ayant déjà le pape dans ses intérêts, par la promesse qu'il lui avoit faite de ne reconnoître jamais d'autre que lui pour empereur, en cas que Louis vînt à mourir, il s'étoit imaginé que l'impératrice ne venoit que pour lui faire les mêmes offres, & qu'au prix d'une partie de la succession de Lorraine qu'il lui cederait, il s'assûreroit l'empire. Il rebroussa chemin de dépit, & fit dire à l'impératrice qu'il avoit des raisons qui l'empêchoient de se rendre à saint Maurice.

Elle persuade au roi de Germanie de céder à l'empereur la partie du royaume de Lorraine dont il étoit le maître.

Ibid.

Le roi de Germanie ne fut pas si délicat, & se trouva à Trente, où après divers entretiens qu'il eut avec cette princesse, il fit cession à l'empereur de la partie du royaume de Lorraine dont il étoit maître. On ne publia point ce que l'impératrice lui avoit promis en dédommagement : mais Charles le devina aisément, & vit bien que la promesse d'assûrer au roi de Germanie la succession à l'empire pour lui ou pour quelqu'un de ses enfans, étoit l'article secret du traité. Il fit de grandes plaintes de ce que contre les engagements qu'ils avoient pris ensemble, il avoit fait cette cession sans lui en parler, & sans faire une assemblée des seigneurs de Lorraine, qui étoient tous intéressés dans cette transaction. La jalousie devint plus grande que jamais entre ces deux princes. L'impératrice qui appréhendoit Charles, eût bien voulu lui parler, dans l'espérance de le gagner & de l'engager comme le roi de Germanie, à ceder aussi sa part du royaume de Lorraine. Elle le fit prier de nouveau de s'avancer jusqu'au Rhône, pour s'aboucher avec elle ; mais il refusa toujours de le faire. Il lui envoya seulement quelques personnes de sa part, qui ne purent rien conclure.

Ibid.

Tandis que l'impératrice négocioit si heureusement sur les frontieres d'Italie, on projettoit de la perdre à la cour. Quelques seigneurs qui ne voyoient qu'avec peine la grande part qu'elle avoit dans les affaires, & qui depuis long-temps souffroient avec chagrin son humeur impérieuse, firent tous leurs efforts pour la ruiner dans l'esprit de l'empereur, & tâchèrent d'inspirer à ce prince de l'amour pour la fille d'un seigneur nommé Vinigise. Ils ne prétendoient pas moins que de faire répudier l'impératrice pour mettre cette fille en sa place, flatant l'empereur de l'espérance qu'elle lui donneroit des héritiers.

Ce prince après s'être fait absoudre par le pape, du serment qu'il avoit été contraint de faire aux Beneventins, & s'être fait couronner tout de nouveau par le souverain pontife, apparemment en qualité de roi de Lorraine, avoit marché avec une armée vers Benevent, pour en ravager les environs, & ce fut en cet endroit-là que les seigneurs dont je viens de parler, formerent leur intrigue contre l'impératrice. Ils y réussirent si bien, que l'empereur envoya ordre à cette princesse de demeurer en Lombardie, jusqu'à ce qu'il vînt l'y trouver, après qu'il auroit châtié les Beneventins. Cependant elle étoit bien informée par ses partisans de ce qui se tramoit contre elle à la cour, & elle devina bien la raison de ce nouvel ordre : mais comme elle avoit l'expérience de son pouvoir sur l'esprit du prince, & qu'elle jugea qu'une plus longue absence ne serviroit qu'à fortifier le parti de ses ennemis, elle partit sur le champ, nonobstant l'ordre; elle arriva au camp, lorsqu'on l'y attendoit le moins, étonna par sa seule présence ses plus hardis adversaires, renversa tous leurs desseins, & se rendit plus puissante que jamais.

Toutefois pour ne rien omettre des précautions qu'elle avoit à prendre dans des conjonctures si délicates, au moment qu'elle étoit partie pour aller trouver l'empereur, elle avoit dépêché vers le roi de France un évêque nommé Vibaud, pour lui demander son amitié, dont elle auroit eu grand besoin, en cas que ses ennemis eussent prévalu contre elle. Ce prélat trouva le roi en Bourgogne, & lui parla de la part de l'impératrice, supposant, comme il le croyoit, & comme l'impératrice le croyoit aussi, qu'il ne savoit point ce qu'elle avoit pro-

872.

*Il se forme une
intrigue pour la
perdre à la cour.*

*Elle renverse
les desseins de ses
ennemis, & se
rend plus puissante
que jamais.*
Ibid.

que l'empereur souhaitoit. Il ne trouva pas le fort difficile. Il n'avoit eu recours aux Grecs pour de se pouvoir soutenir contre son souverain remises sur le même pié qu'auparavant : car il demeura impuni, se moqua des Grecs, et fut si table que jamais à Louis.

Il rébelle donnoit de la peine à l'empereur, et les Français n'en donnoient pas moins au roi de Germanie. Celui-ci néanmoins, prisonnier, regagna les deux cadets par la persuasion, non-seulement il leur donna ce qu'ils n'y en avoient eu jusqu'alors, mais il leur donna la part que chacun d'eux auroit eue. Il fit en même-temps la paix avec les Saxons, et ils il faisoit depuis long-temps la guerre. La plupart des princes acceptèrent aussi la paix, qu'il leur accorda, et la tranquillité à son état. Mais le roi de France, d'une conduite toute contraire, se conduisit qu'à l'égard de son fils Carloman, à la révolte. Le sort de ce prince fut condamné à la mort par les juges. Sa peine fut commuée en prison, savoir d'avoir les yeux crevés, et la prison pour le reste de sa vie. Malgré ce qu'il étoit, le moyen de s'en tirer fut par son oncle le roi de Germanie, qui le fit venir après dans l'abbaye d'Epinal, et lui donna pour sa subsistance.

Pour un père d'avoir autant de sujet de se plaindre de son fils, que Charles le Chauve avoit de son fils Carloman. Délivré de cette inquiétude, il n'avoit rien faire de mieux pour la terminer, s'il pouvoit, les Normands depuis long-temps dans les quar-

873.

L'accommodement de l'empereur & d'Adalgi- se se fait par la médiation du pape.

Carloman est condamné à avoir les yeux crevés ; il meurt. Annales Fuldenf.

Annales Fuldenf.

Charles le Chauve prend la résolution d'exterminer les Normans qui étoient dans ses états.

, ni paix ni guerre entre les deux querelles étoient si fréquentes, et les petits combats. Quelque temps

872.

*Mort du pape
Adrien II. Jean
VIII. est mis en
sa place.
Annales Fuldenf.*

mis à Trente au roi de Germanie. On dissimula de part & d'autre, & l'évêque retourna avec des complimens aussi peu sinceres, que ceux qu'il étoit venu faire.

Sur ces entrefaites le pape Adrien II. mourut le premier jour de Novembre, & quelques jours après Jean VIII. du nom fut mis en sa place. L'empereur aussitôt après l'exaltation de Jean se rendit à Rome, y tint une assemblée de l'empire d'Italie, où le pape assista; il y exposa la félonie du duc de Benevent, & demanda de nouveau au pape en présence de toute l'assemblée, s'il étoit obligé à garder le serment qu'il avoit fait aux Beneventins. Le pape lui en donna publiquement l'absolution au nom de Dieu & de saint Pierre, le déclarant nul, à cause de la nécessité extrême où il s'étoit trouvé contraint de le faire pour sauver sa vie, & parce qu'il étoit contre le bien de la république. Le sénat sur les remontrances de l'empereur, déclara aussi le duc de Benevent tyran & ennemi de l'empire, & il fut résolu de lui faire la guerre.

*L'empereur en-
voye une armée
contre le duc de
Benevent.*

Néanmoins l'empereur ayant toujours du scrupule sur ses sermens, ne voulut pas conduire l'armée. Il la fit commander par ses lieutenans, sous les ordres de l'impératrice, qui marcha en personne dans le duché de Benevent, & épouvanta tellement le duc, qu'il s'enfuit de ses états, & se sauva dans l'île de Corse. Mais dans la suite la guerre fut plus difficile à soutenir, qu'elle n'avoit été à commencer.

*Adalgise a re-
cours à Basile.*

Adalgise prévoyant qu'il auroit bientôt toutes les forces de l'empereur sur les bras, avoit fait dire à l'empereur d'Orient, dès l'année précédente, qu'il vouloit être désormais son vassal, & lui payer le tribut qu'il avoit payé jusqu'alors aux empereurs François. Sur cette promesse, Basile ayant fait équiper sa flotte, la chargea d'un grand nombre de troupes, & elle arriva au port d'Otrante, dans le temps que les Beneventins intimidés par l'armée de l'impératrice, pensoient à se rendre.

L'arrivée de cette flotte les rassura autant qu'elle donna d'inquiétude à l'empereur. Il étoit à Capoue. Il engagea le pape à l'y venir voir, & lui proposa de se faire médiateur entre lui & le duc de Benevent, le priant d'agir en cela comme de son propre mouvement, & de telle manière, que l'on crût que la proposition d'accommodement venoit de lui.

Le

Le pape fit ce que l'empereur souhaitoit. Il ne trouva pas le duc de Benevent fort difficile. Il n'avoit eu recours aux Grecs que dans le désespoir de se pouvoir soutenir contre son souverain. Les choses furent remises sur le même pié qu'auparavant: Adalgise, dont le crime demeura impuni, se moqua des Grecs, & devint plus redoutable que jamais à Louis.

873.
L'accommodement de l'empereur & d'Adalgise se fait par la médiation du pape.

Tandis qu'un vassal rébelle donnoit de la peine à l'empereur en Italie, des fils défobéissans n'en donnoient pas moins au roi de France & au roi de Germanie. Celui-ci néanmoins, prince toujours sage & modéré, regagna les deux cadets par la douceur, & pour les contenter, non-seulement il leur donna plus de part aux affaires qu'ils n'y en avoient eu jusqu'alors, mais encore il leur détermina la part que chacun d'eux auroit à sa succession après sa mort. Il fit en même-temps la paix avec les Esclavons, auxquels il faisoit depuis long-temps la guerre avec des succès fort divers. La plupart des princes Normans lui demandèrent aussi la paix, qu'il leur accorda, & il rendit ainsi par-tout la tranquillité à son état. Mais le roi de France fut obligé de tenir une conduite toute contraire, tant à l'égard des Normans, qu'à l'égard de son fils Carloman, toujours obstiné dans sa révolte. Le sort de ce prince fut enfin d'être pris & d'être condamné à la mort par les juges que le roi son pere lui donna. Sa peine fut commuée en celle qui étoit alors ordinaire, savoir d'avoir les yeux crevés, & d'être mis ensuite dans une prison pour le reste de sa vie. Il trouva pourtant, tout aveugle qu'il étoit, le moyen de s'en échapper, & de se retirer chez son oncle le roi de Germanie: mais il mourut peu de temps après dans l'abbaye d'Epternac, que ce prince lui avoit donnée pour sa subsistance.

Carloman est condamné à avoir les yeux crevés; il meurt.
Annales Fuldenf.

Annales Fuldenf.

C'est un grand malheur pour un pere d'avoir autant de sujet de se réjouir de la mort de son fils, que Charles le Chauve en trouvoit dans celle de Carloman. Délivré de cette inquiétude, il crut qu'il ne pouvoit rien faire de mieux pour la sûreté de son état, que d'y exterminer, s'il pouvoit, les Normans, qui s'y maintenoient depuis long-temps dans les quartiers de la Loire.

Charles le Chauve prend la résolution d'exterminer les Normans qui étoient dans ses états.

Il n'y avoit, pour ainsi dire, ni paix ni guerre entre les deux nations; mais les occasions de querelles étoient si fréquentes, qu'il se donnoit souvent de petits combats. Quelque temps

873.

Annales Bertiniani.

auparavant l'abbé de saint Martin de Tours & le comte Gosfrid s'étant mis à la tête des milices d'entre la Seine & la Loire, avoient voulu reprendre une isle de ce fleuve, dont les Normans s'étoient emparés; mais ils avoient été repoussés avec une assez grande perte. Le roi occupé d'affaires plus importantes, avoit dissimulé cet affront & tous les ravages que les Normans firent ensuite. Il avoit depuis traité avec un chef d'autres Normans nommé Roric, qui eût pû fortifier de son secours ceux de la Loire, & il l'avoit engagé par serment à ne point porter les armes contre lui. La faction de Carloman étoit dissipée par la mort de ce prince. Ainsi rien n'empêchoit Charles d'exécuter le dessein qu'il avoit formé depuis long-temps d'assiéger la ville d'Angers, qui étoit comme la place d'armes des Normans de la Loire.

Le duc de Bretagne agit de concert avec le roi pour les chasser de l'Anjou.

Le duc de Bretagne après s'être servi d'eux contre la France en diverses rencontres, en avoit trouvé depuis le voisinage fort incommode; de sorte qu'il agit volontiers de concert avec le roi pour les chasser de l'Anjou. Mais pour le faire plus sûrement, & empêcher qu'ils ne se jettassent dans quelques postes, d'où il eût été plus difficile de les forcer que dans Angers, le roi & le duc de Bretagne usèrent de stratagème.

Ces princes usent de stratagème & mettent le siège devant Angers.

*Ibid.
ad an. 873.*

On fit courir le bruit par toute la France, que le roi mécontent du duc de Bretagne alloit lui déclarer la guerre; le duc aussi affecta de paroître alarmé de ce bruit, & sous ce prétexte on assembla des troupes des deux côtés. Quand les préparatifs furent faits, le roi prit la route de Bretagne, comme pour entrer dans cette province, & le duc s'avança sur la frontière, comme pour en empêcher l'entrée aux François. Les Normans étoient persuadés que le roi alloit en Bretagne: mais toutefois pour plus grande fureté, ils jetterent dans Angers tout ce qu'ils avoient de bonnes troupes. C'étoit ce que le roi souhaitoit, & ils ne s'y furent pas plutôt renfermés que la place fut investie de tous côtés, & entourée en peu de jours d'une très-forte circonvallation. Le duc de Bretagne s'avança avec son armée sur le bord de la Mayenne, qui se joint à la rivière de Sarthe, un peu au-dessus d'Angers, & établit de ce côté-là son quartier. Si-tôt qu'il y fut arrivé, il envoya Vigon son fils avec les plus grands seigneurs de son armée, non-seulement pour saluer le roi, mais encore pour lui rendre hommage, & lui faire serment de fidélité.

Ibid.

Le roi n'avoit pas encore été long-temps devant la place, lorsqu'on lui vint apporter la nouvelle que Rodolphe général Normand, qui s'étoit rendu redoutable en France, & avoit fait encore depuis peu au roi de fort insolentes propositions, avoit été défait & tué par les troupes du roi de Germanie dans la Frise, où il s'étoit jetté pour la ravager.

873.

Cette nouvelle le réjouit fort, parce qu'il appréhendoit toujours quelque diversion de ce capitaine. On le fit savoir aux assiégés que l'on pressoit, & que l'on attaquoit avec beaucoup de vigueur, mais qui se défendoient de même. La ville étoit très-forte par sa situation, & quoiqu'on l'attaquât avec toutes les machines qui étoient alors en usage, on n'avançoit gueres. Il se donnoit tous les jours de sanglans combats avec différens succès. Le siège avoit déjà duré depuis le commencement de l'été jusqu'au mois de Septembre, & on étoit en danger de le lever, lorsque le duc de Bretagne s'avisa d'un expédient de très-difficile exécution, mais qui lui réussit. Les Normans avoient leurs vaisseaux sur la Mayenne le long des murailles de la ville, qui ne s'étendoit pas au-delà de cette riviere comme aujourd'hui. Ces vaisseaux étoient une dernière ressource pour les Normans, qui lorsqu'ils se verroient réduits à l'extrémité, espéroient se mettre dedans avec ce qu'ils auroient de plus précieux, pour entrer dans la Loire, & se réfugier dans quelqu'une des isles; car la riviere de Mayenne étoit toujours ouverte, les François n'ayant pas cru qu'il fût nécessaire de la fermer par un pont, ou n'ayant pas peut-être ce qu'il falloit pour le faire. Le duc de Bretagne devinant aisément l'intention des Normans, entreprit de détourner la riviere de Mayenne, pour se rendre ensuite maître des vaisseaux.

Le duc de Bretagne entreprend de détourner la riviere de Mayenne.

Annales Metens.

Dans cette pensée il fit creuser par ses soldats une grande tranchée très-profonde, qui alloit prendre le canal de la riviere au-dessus de la ville, & le rejoignoit au-dessous.

Les assiégés ayant compris le dessein du duc, virent bien qu'ils étoient perdus, & sans tarder davantage, demanderent à capituler. Un peu de patience du côté des François auroit fait rendre les Normans à discrétion. Mais la maladie qui s'étoit mise dans le camp, la difficulté d'avoir des vivres, & une

Les Normans demandent à capituler.

873.

Ils remettent la ville à Charles le Chauve.

Annales Bertiniani.

grande somme d'argent que les Normans offrirent , déterminerent le roi à les écouter.

Les principaux officiers des Normans vinrent au camp. Ils consentirent à rendre la ville , & à payer l'argent qu'ils avoient offert d'abord. Ils firent de plus serment au nom de tous ceux qui étoient dans la place , de ne faire jamais de course en France , tandis que le roi vivroit , & consentirent d'en sortir , pourvu qu'on leur laissât leurs vaisseaux & leurs meubles. Ils demanderent qu'il leur fût permis de se retirer dans une isle de la Loire , que l'histoire ne nomme point , d'y demeurer jusqu'au mois de Fevrier , & pendant ce temps-là d'avoir commerce avec les François ; de plus que ceux d'entre eux qui s'étoient fait baptiser , & qui voudroient perséverer dans le christianisme , eussent la liberté de rester en France : & que si quelques-uns dans cet intervalle vouloient se faire chrétiens , on les reçût au baptême , avec l'agrément du roi. On leur accorda tous ces articles , à condition qu'au mois de Fevrier tout le reste sortiroit du royaume. La ville fut remise entre les mains du roi. Les Normans avec leurs vaisseaux descendirent vers la Loire , entrèrent dans l'isle qu'on leur avoit cedée jusqu'au mois de Fevrier. Mais quand il fut question de la quitter , & de partir au temps marqué , ils refuserent de le faire. On ne put, faute de vaisseaux, les aller forcer , & ils continuerent leurs courses & leurs ravages à l'ordinaire.

Mort de Salomon duc de Bretagne , & de l'empereur Louis II.

874.

Annales Bertiniani & Metenses.

Salomon duc de Bretagne eut sans doute toute la gloire du succès du siège d'Angers : mais il ne la goûta pas long-temps ; car durant le siège même , il se forma contre lui une conspiration de plusieurs seigneurs du pays & de quelques François , qui à son retour se saisirent de sa personne. On lui creva les yeux , dont il mourut le lendemain. Sa mort fut regardée comme la punition du crime qu'il avoit commis autrefois , en tuant de sa propre main son prédécesseur ; son proche parent & son souverain , au pié de l'Autel d'une église où il s'étoit réfugié : mais il en avoit depuis fait pénitence , & avoit vécu si exemplairement , qu'il est regardé en Bretagne comme un saint. Vigon son fils fut mis en prison. Un des principaux conjurés nommé Paswiten gendre de Salomon , & Gurvand se firent aussi-tôt la guerre l'un à l'autre pour le duché de Bretagne.

Tous deux moururent dans l'espace d'un an. Ensuite s'élevèrent d'autres prétendans , & enfin après bien des combats & beaucoup de sang répandu , Alain frere de Paswiten demeura paisible possesseur de la Bretagne , & fut reconnu pour souverain de ce duché. Mais la mort de l'empereur Louis II. qui arriva en Italie au mois d'Août durant ces troubles de Bretagne , fut un incident bien plus important , & où nos souverains François ne pouvoient manquer de prendre beaucoup de part.

Ce prince étoit fils de l'empereur Lothaire , qui étoit le frere aîné du roi de Germanie & du roi de France. Comme il n'avoit point d'enfans mâles , son état par sa mort devoit revenir à ses deux oncles , ou à un des deux. Pour la qualité d'empereur , elle ne pouvoit être partagée , il falloit qu'étant donnée à l'un des deux , l'autre en fût exclus. Le roi de Germanie étoit l'aîné de Charles , & son droit sur la succession de son neveu étoit fortifié par ce titre. L'un & l'autre depuis long-temps faisoient leurs brigues , pour s'attirer cette succession , en cas que l'empereur vînt à mourir : mais depuis le mauvais état de la santé de l'empereur , les intrigues avoient redoublé.

Le roi de Germanie avoit eu diverses entrevûes avec l'impératrice , laquelle n'étant pas agréable à la cour de son mari , avoit besoin d'un appui en le perdant. Elle le croyoit trouver plus solide dans la personne du roi de Germanie , que dans le roi de France.

Le roi de Germanie répondit volontiers à ces démarches de l'impératrice , & faisoit grand fonds sur l'adresse & l'habileté de cette princesse , pour se rendre maître de l'Italie , & se faire donner la qualité d'empereur. Il avoit fait encore tout récemment un voyage au-delà des Alpes , où il s'étoit abouché avec le pape & avec l'empereur même auprès de Verone. Basile empereur de Constantinople , paroît aussi être entré dans cette intrigue en faveur du roi de Germanie ; au moins est-il certain qu'il avoit grand commerce avec lui , & que quelque temps avant la mort de l'empereur , ces princes s'envoyèrent l'un à l'autre plusieurs ambassades.

Charles voyoit bien où tout estoit tendu , & prenoit aussi des mesures , mais plus secretes , pour le roi de Germanie ,

874.

875.

Intrigues du roi de Germanie & du roi de France pour la succession de Louis.

Annales Fuldenf.

Annales Fuldenf.

875.

Ni l'empereur ni l'impératrice ne l'aimoient, & il n'avoit rien à esperer d'eux : mais il entretenoit sous main un parti qu'il avoit en Italie, composé apparemment de ceux qui en vouloient à l'impératrice, & qui l'avoient déjà appelé une fois, sur le faux bruit qui courut de la mort de l'empereur dans la conspiration de Benevent. Il étoit aussi en fort bonne intelligence avec le pape Jean VIII. dont le suffrage devoit être d'un très-grand poids en cette occasion ; mais sur-tout il étoit fort attentif à tout ce qui se passoit : & depuis la maladie de l'empereur, il se tenoit toujours prêt à marcher dès le premier avis qu'il recevroit de sa mort.

Charles marche en Italie avec son armée.

Annales Bertiniani.

Il le reçut à Douzi-les-Prez, maison de plaisance vers Moulson. Il en partit aussi-tôt, & commanda à ses vassaux les plus proches d'assembler incessamment leurs troupes ; & de le venir joindre à Pont-yon autre maison de plaisance vers Vitri-le-Brûlé. Il envoya ordre aux plus éloignés de se rendre à Langres où étoit le rendez-vous général. Tandis qu'ils s'y assembloient, il pourvut à la sûreté des frontieres, qui seroient les plus exposées pendant son absence, & sur-tout à celles du royaume de Lorraine, où il envoya le prince Louis son fils, pour le défendre contre les entreprises du roi de Germanie. Tout cela se fit avec tant de promptitude, que l'empereur étant mort au commencement d'Août, & Charles n'en ayant eu la nouvelle que plusieurs jours après, il fut en état de marcher avec son armée au premier de Septembre.

Il prit sa route par saint Maurice sur le Rhône au-dessus de Geneve, & entra en Italie par le Mont-Cenis, où il fut bientôt joint par une grande partie des principaux seigneurs du pays.

Le roi de Germanie fait partir aussi une armée.

Le roi de Germanie surpris de cette diligence, fit aussi partir une armée commandée par son fils le prince Charles ; mais ces troupes trop foibles pour résister à celles du roi en furent d'abord repoussées, & contraintes de sortir d'Italie. Il y fit aussi-tôt rentrer son fils aîné Carloman, qui avoit commandé plusieurs fois les armées de Germanie avec beaucoup de succès. Ce prince força les passages des Alpes, malgré la résistance des François ; mais Charles étant venu en Italie de lui avec de bien plus grandes forces, il

Carloman son

Charles plus habile en négoci

proposer une entrevûe , qu'il accepta volontiers , se trouvant beaucoup inférieur en troupes. Charles y fit mille caresses à ce jeune prince , & n'épargna ni promesses ni présens pour le corrompre. Il lui offrit de le faire régner seul en Germanie après la mort de son pere , à l'exclusion de ses deux autres freres , s'il vouloit s'entendre avec lui en cette occasion , & le laisser sans opposition se rendre maître de l'Italie.

Carloman rejetta ces indignes propositions : ce qui obligea Charles à lui en faire de plus raisonnables.

Il lui proposa de se retirer d'Italie , pourvû qu'il en sortît lui-même , afin de s'accommoder ensuite avec le roi de Germanie , comme ils avoient fait pour le royaume de Lorraine.

Rien ne pouvoit être plus avantageux pour le roi de Germanie que cette proposition , & Carloman l'accepta de tout son cœur. On jura de part & d'autre de s'en tenir là. Carloman commença aussitôt après à faire défilér ses troupes , & Charles fit semblant de se retirer aussi. Il avoit cependant envoyé secrètement à Rome , pour savoir en quelle disposition le pape étoit à son égard , & pour l'engager par les offres les plus avantageuses à lui être favorable. Non-seulement le pape l'assura qu'il seroit le bien venu : mais encore il l'exhorta à venir au plutôt , & lui députa quatre évêques pour hâter sa marche. Sur cela , comme Carloman le croyoit en chemin pour rentrer en France , Charles prend sa marche vers Rome avec une diligence extrême. Il y fut reçu avec tous les applaudissemens qu'il pouvoit souhaiter , & couronné empereur , peu de jours après , par le pape dans l'église de saint Pierre , le jour de Noël , jour auquel Charlemagne avoit reçu la couronne Impériale dans la même église.

Le pape profita de l'empressement que Charles avoit eu pour la couronne impériale , & on peut dire qu'elle coûta fort cher à ce prince : car en la recevant , si l'on en croit un auteur Lombard (a) , il ceda au pape la souveraineté du duché de Benevent , lui soumit tout le duché de Spolette , avec ses dépendances , & lui donna toute autorité sur le duc même , qui auparavant étoit comme le lieutenant de l'empereur à l'égard des Romains. Il renonça aux droits que les empereurs pré-

875.
 *fils qui la com-
mandoit, est trom-
pé par Charles.
Annales Fuldenf.
& Bertiniani.*

*Charles est cou-
ronné à Rome
empereur par le
pape.*

Odorannus,

*Acta Concil.
Pontigon.*

*Eutropius Pres-
byter Longobard.*

*— ne pas dans. & les autres historiens n'en font aucune
— mention.*

875.

tendoient avoir de présider par leurs ambassadeurs aux élections des papes, aussi-bien qu'à celui d'envoyer à Rome des intendans de justice, & à toutes les autres prérogatives de souverain : mais ni nos histoires, dont le silence pourroit faire préjugé contre l'auteur Lombard, ni les lettres du pape Jean, ne nous disent rien de toutes ces particularités.

Il reçoit les hommages des évêques & des seigneurs d'Italie.

Charles après avoir tout concerté avec le pape pour l'affermissement de son autorité & de celle du saint siège, partit de Rome au commencement de Janvier pour aller à Pavie, où il reçut dans une diète les hommages des évêques & des seigneurs d'Italie : ils le reconnurent pour empereur, & lui firent serment de fidélité en ces termes :

876.

*Annales Bertiniani.
Tom. III. Conc.
Gall.*

» A très-glorieux, grand & pacifique empereur, que Dieu
» a couronné, Charles, notre seigneur, perpetuel auguste,
» Nous tous évêques, abbés, comtes, & tous les seigneurs
» d'Italie ; qui sommes ici assemblés, & qui avons souscrit à
» cet acte, souhaitons une prospérité & une paix perpétuelle.
» Puisque la divine Bonté, par l'intercession des princes des
» apôtres saint Pierre & saint Paul, & par le ministère de leur
» vicaire Jean, souverain pontife & pape universel notre pere
» spirituel, vous a appelé pour le bien de l'église de Dieu
» & pour le nôtre, & vous a élevé par l'autorité du saint Esprit
» sur le throne impérial, nous vous choisissons d'un commun
» consentement pour protecteur, seigneur & défenseur
» de tous tant que nous sommes. Nous nous soumettons à
» vous avec joie & de tout notre cœur, & nous promettons
» d'observer, avec l'aide de Notre-Seigneur, de commun
» accord & d'une volonté prompte à vous obéir, tout ce
» que vous résoudrez & ordonnerez pour l'avantage de la
» sainte église de Dieu, & pour le salut de nous tous ».

L'archevêque de Milan signa le premier cet acte, & ensuite plusieurs autres prélats ; après eux un seul abbé nommé Raginer, au nom de tous les autres abbés ; & après lui le duc Boson avec la qualité d'archiministre du palais de l'empereur, & enfin plusieurs comtes.

On fit ensuite dans cette assemblée divers reglemens, qui regardoient le respect & la soumission qu'on devoit avoir pour le pape & pour l'empereur, pour empêcher l'oppression des provinces & des

L'empereur

L'empereur Charles en quittant l'Italie, laissa pour y commander en sa place le duc Boson frere de l'impératrice sa femme, lui donnant avec la qualité de duc la couronne ducale (a), marque d'honneur & d'autorité que l'on voit, je crois, en cet endroit pour la première fois dans notre histoire. Il repassa promptement en France où sa présence étoit nécessaire ; car le roi de Germanie son frere, extrêmement chagrin d'avoir été ainsi prevenu, ne manqua pas de décharger sa colere sur ce royaume. Le pape qui l'avoit bien prévu, avoit fait ce qui dépendoit de lui pour l'empêcher ; & avant l'arrivée même de Charles à Rome, il avoit tenu un concile, où il avoit été résolu d'envoyer incessamment Odon évêque de Beauvais au roi de Germanie, pour le prier de la part du pape de ne rien entreprendre sur le royaume de France, jusqu'à ce que chacun eût exposé ses droits au saint siège touchant le royaume d'Italie. Mais on ne voulut point écouter l'évêque de Beauvais, ni recevoir les lettres du pape & du concile, ni celles qu'apportèrent encore d'autres légats qui suivirent de près l'évêque de Beauvais. Le roi de Germanie entra en France avec son fils Louis à la tête d'une nombreuse armée, & y fut joint par plusieurs mécontents dont le chef étoit Engelram. C'étoit un seigneur qui ayant été quelques années auparavant un des plus considérables & des plus puissans de la cour de France, avoit été disgracié à la persuasion de la reine qui le haïssoit. Il prit cette occasion de se venger, & donna beaucoup d'inquiétude à cette princesse & au prince Louis le Begue, que l'empereur avoit déclarés régens du royaume durant son absence ; mais à qui il n'avoit laissé que très-peu de forces, ayant mené avec lui les meilleures troupes de l'état.

Ils en assemblerent autant qu'il leur fut possible. Hincmar archevêque de Reims, dont la réputation & l'autorité étoient grandes en France, écrivit une lettre aux évêques ses suffragans & aux seigneurs du royaume, pour leur représenter les conséquences d'une guerre civile, & que dans la conjoncture où l'on ne pouvoit pas éviter d'être ravagé par l'armée du

875.

Le roi de Germanie entre en France à la tête d'une nombreuse armée.

A&. Concil.
Pontigon.

(a) On voit sur une médaille de Grimoald duc de Benevent, rapportée ci-dessus, ce que c'est que cette couronne

duciale, & sans doute que le duc Boson la prit avec la qualité de lieutenant général de l'empereur.

876.

roi de Germanie , il falloit se souvenir de ce qu'ils devoient à leur prince , quoiqu'il les eût abandonnés en quelque façon à la discrétion des ennemis ; & qu'il s'agissoit de l'aider non seulement de prières auprès de Dieu , mais encore de troupes , & de tout ce qui seroit nécessaire , pour détourner la ruine dont l'état étoit menacé.

Il est obligé de repasser le Rhin.

Tout cela n'empêcha pas que le roi de Germanie ne pénétrât bien avant dans le royaume , & ne vînt jusqu'à Attigny en Champagne , ruinant & désolant tout. Mais il ne passa pas plus avant , & sur les avis du prompt retour de Charles , il repassa le Rhin , beaucoup plutôt qu'on ne l'avoit espéré.

La nouvelle de cette retraite réjouit beaucoup le nouvel empereur , dont la majesté relevée par ce grand titre , & par les ornemens impériaux , avec lesquels il paroissoit quelquefois dans les cérémonies publiques , augmentoit le respect des sujets , & l'autorité du souverain.

L'empereur convoque un concile à Pont-yon.

Peu de temps après son retour en France , il convoqua à Pont-yon un concile , qui se tint aux mois de Juin & de Juillet. Il s'y trouva avec les légats du pape , qui y firent beaucoup valoir leur autorité & celle de leur maître , au grand mécontentement des évêques de France : mais les légats étoient appuyés par l'empereur , qui prenoit volontiers cette occasion de marquer sa reconnoissance au pape des grandes obligations qu'il lui avoit.

A la seconde séance furent lûes les lettres que le pape écrivoit aux seigneurs François , pour les informer de l'élection de Charles à l'empire. On y lut aussi la relation de ce qui s'étoit passé à Rome & à Pavie sur ce sujet , & les actes en furent confirmés dans cette assemblée.

Le roi de Germanie y envoie ses ambassadeurs.

La quatrième séance fut destinée à donner audience aux ambassadeurs du roi de Germanie , qui demandoient au nom de leur maître la part qui lui étoit dûe de la succession du défunt empereur , suivant la promesse que Charles avoit faite en Italie au prince Carloman , pour l'obliger à se retirer avec ses troupes , & en vertu du traité qui avoit été alors signé de part & d'autre avec serment. Mais Charles n'étoit pas d'humeur à rendre si aisément ce qu'il tenoit. Il prétendit que le roi de Germanie lui devoit de bien plus grands dédommagemens pour les ravages qu'il avoit faits en France l'année d'aupara-

vant. L'archevêque de Cologne, qui étoit le chef de cette ambassade, eut encore le chagrin de voir lire par les légats en plein concile, la lettre que le pape écrivoit aux évêques sujets du roi de Germanie, où il les blâmoit beaucoup de ne s'être pas opposés à l'irruption que ce prince avoit faite en France durant l'absence de Charles; & après que les légats eurent lû cette lettre, ils obligèrent l'archevêque à en recevoir une copie, avec ordre de la communiquer à tous ses collègues.

876.

Les légats étoient aussi chargés d'autres lettres pour les comtes & les seigneurs de Germanie sur le même sujet, où le pape leur reprochoit les violences qu'ils avoient faites sur les terres de France, & le peu d'égard qu'ils avoient eu pour les lettres qu'il avoit écrites en Germanie, afin d'empêcher qu'on ne fit la guerre au roi de France. Il finissoit en menaçant d'excommunier ceux qui ne voudroient pas remettre leurs intérêts entre les mains de ses légats, & s'en rapporter à leur jugement.

Lettre du pape aux seigneurs de Germanie.

On rendit aussi publiques diverses lettres du pape aux seigneurs & aux évêques François, dont les unes contenoient l'éloge de ceux qui étoient demeurés fideles à Charles, & les autres des réprimandes & des menaces pour ceux qui avoient favorisé, ou qui favoriseroient désormais les desseins du roi de Germanie. Tant il étoit en ce temps-là avantageux aux princes d'avoir de leur côté les papes, qui d'ailleurs depuis Louis le Débonnaire, entroient fort volontiers dans ces sortes de querelles, & s'en servoient habilement pour augmenter & affermir leur autorité en France, soit pour le temporel, soit pour le spirituel.

Tom. III. Cont. Gall.

Deux jours après la séance dont je viens de parler, on en tint une autre, où l'on reçut de nouveaux légats, dont l'un appelé Leon étoit neveu du pape. Il fit en plein concile les complimens du pape à l'empereur & à l'imperatrice, & le lendemain dans une nouvelle audience publique, il presenta à l'empereur un sceptre & un bâton d'or, & fit divers presents à l'imperatrice.

Enfin le quinzième de Juillet dernier jour du concile, fut destiné au couronnement de l'imperatrice, ou plutôt à la faire publier publiquement pour la première fois en cette qualité. Les légats intimerent cette dernière séance au nom & de la

La primatie du pape de Sens est confirmée.

876.

Acta Concil Pontigon.

Ibid.

Odorann. Monachus in Chronic.

Les légats & les évêques saluent Richilde en qualité d'impératrice.

part du pape. Les évêques s'assemblerent de grand matin ; & firent la révision de tous les actes du concile. Sur les neuf heures l'empereur, la couronne sur la tête, revêtu des ornemens imperiaux, tout semblables à ceux dont les empereurs d'Orient se servoient, entra dans le lieu où se tenoit le concile (c'étoit apparemment la chapelle du palais.) Il étoit accompagné des légats en habits de cérémonie, tels qu'ils les portoient à Rome dans les plus grandes solennités. L'empereur en arrivant se mit à genoux devant l'autel ; & après que les évêques eurent chanté les prières ordinaires, il se leva & alla prendre sa place dans son throne, vis-à-vis duquel sur une espede de pupitre étoit le livre des saints évangiles. Ensuite Jean évêque d'Arezzo un des légats, lut un papier, & après lui Odon évêque de Beauvais en lut un autre, contenant des choses dont le concile n'avoit eu aucune participation. Cet évêque étoit tout au pape & tout au roi, qui vouloit contenter le pape malgré le concile. Celui qui en recueillit les actes, & qui étoit apparemment un des évêques, se récria fort contre ces deux écrits ; c'est tout ce que dit sa relation, sans nous apprendre ce qu'ils contenoient : mais il s'agissoit sans doute de confirmer la primatie d'Ansegise évêque de Sens, que le pape faisoit son légat en France & en Germanie, en lui donnant de grandes prérogatives au-dessus des autres prélats. C'étoit la première chose qui avoit été proposée dans le concile, & à laquelle presque tous les évêques s'étoient fortement opposés. Ils refuserent encore tout de nouveau d'y donner leur consentement ; mais malgré cette résistance, on voit dans les actes du concile la souscription d'Ansegise immédiatement après celle d'un des deux légats qui souscrivirent, & avant celle de Hincmar archevêque de Reims. L'autorité que cette primatie donna à Ansegise, fit qu'on l'appella en France & en Germanie *le second pape*.

Après ces contestations, deux des légats sortirent de la chapelle, & allèrent à la chambre de l'empereur, où l'impératrice Richilde les attendoit. Ils l'amenerent au concile : elle étoit aussi revêtue des habits d'impératrice avec la couronne sur la tête. Elle se plaça dans un throne à côté de celui de l'empereur. Elle reçut les complimens des légats & des évêques qui la saluerent *impératrice*. On fit son éloge, celui

du pape & celui de l'empereur. L'évêque Leon neveu du pape récita les oraisons accoutumées, & le concile finit par-là.

876.

Dans cette dernière séance du concile, ou un peu après, on obligea l'archevêque de Reims à faire une chose qui lui fut très-désagréable. Ce fut un nouveau serment de fidélité que l'empereur exigea de lui. Il fit tout ce qu'il put pour s'en défendre. Il représenta que c'étoit contre la coutume ; que depuis tant d'années qu'il étoit archevêque, on ne lui avoit jamais rien demandé de semblable ; qu'on ne l'avoit pas même exigé d'Ebbon son prédécesseur, quoiqu'il eût été l'auteur de la déposition de l'empereur Louis le Débonnaire ; qu'il y avoit trente-six ans qu'il servoit son prince avec toute la fidélité possible : qu'il avoit eu pendant huit ans toute la confiance & tous les secrets de l'empereur Louis le Débonnaire, & qu'il lui étoit bien rude de voir flétrir sa vieillesse par des soupçons aussi honteux que ceux qu'on sembloit avoir conçus de sa fidélité, & qui n'étoient que l'effet de la malice de quelques envieux. Mais il fallut obéir. L'empereur le punissoit par-là de la résistance qu'il avoit faite dans le concile de Pontyon aux ordres du pape, touchant la primatie de l'évêque de Sens. De plus, certains termes ambigus dont il avoit usé dans la lettre qu'il écrivit aux évêques ses suffragans & aux seigneurs du royaume, lorsque le roi de Germanie étoit entré l'année d'auparavant en France avec son armée, avoient extrêmement déplu à l'empereur ; car en termes couverts, mais que l'on entendoit bien, il l'y taxoit d'imprudence & d'ambition, & quoiqu'il exhortât les évêques & les seigneurs à secourir l'état, & de leurs prières & des autres secours qu'ils pourroient fournir, néanmoins il faisoit assez entendre, que plutôt que de se laisser ruiner, il falloit recevoir pour maître celui qui se trouveroit le plus fort.

Le concile oblige Hincmar à faire un nouveau serment de fidélité à l'empereur.

Libellus Hincmar. ad Carol. Imp.

Enfin l'on voit par la conduite que l'empereur tint durant tout ce concile, que son intention en faisant plaisir au pape, à qui il étoit redevable de l'empire, étoit de commencer à abaisser la puissance des évêques, qui pendant son regne & celui de son père, avoient pris un grand ascendant, & s'étoient attiré une grande autorité dans le gouvernement de l'état. Il se voyoit empereur, maître de l'Italie, beaucoup

Ce prince a dessein d'abaisser la puissance des évêques.

876.
Annales Fuldenf.

plus puissant que son frere le roi de Germanie. Il étoit sûr du pape, dont la puissance spirituelle, quand il voudroit la faire valoir, seroit toujours un frein pour celle des évêques François, qu'il voyoit volontiers brouillés avec les légats, à l'occasion de la primatie du métropolitain de Sens. Ce furent-là les motifs qui obligerent Charles à humilier & à rendre souple l'archevêque de Reims, le plus habile, mais en même-temps le plus fier & le plus hautain de tous les prélats de France.

Mort du roi de
Germanie.
Annales Bertiniani,

Quelque superiorité néanmoins que Charles eût alors, il crut devoir ménager le roi de Germanie, & résolut de faire la paix avec lui, pourvû qu'il ne fût pas obligé de lui rien rendre de ce qu'il avoit pris, & que ce prince voulût le reconnoître pour empereur. Dans ce dessein, il lui envoya vers la mi-Août deux légats du pape qui étoient restés à sa cour, Odon évêque de Beauvais, & quelques autres, pour traiter avec lui, avec ses enfans & avec les évêques & les seigneurs de Germanie. Mais comme ils étoient en chemin, ils apprirent la nouvelle de la mort de ce prince, arrivée le vingt-huitième d'Août à Francfort. Cette nouvelle tira Charles d'inquiétude; car il savoit qu'il faisoit de grands apprêts de guerre, pour soutenir ses droits sur la succession de l'empereur Louis II son neveu, & sur la qualité d'empereur même, dont il étoit autant digne pour le moins que Charles.

Annales Fuldenf.

Son caractère.
Monachus Sangall. L. 7. c. 15,
& 16.

Un auteur contemporain nous fait un éloge de Louis roi de Germanie, que le reste de l'histoire ne dément point; il y paroît par tout avec beaucoup de courage, de sagesse & de moderation. Charlemagne son ayeul, lui voyant, lorsqu'il n'avoit encore que six ans, beaucoup d'esprit, & des manieres très-nobles, prédit qu'il seroit un jour un grand prince. En effet, tandis que la France en-deçà du Rhin & de la Meuse fut agitée de troubles continuels & de guerres civiles, il maintint toujours ses sujets de la France Austrasienne & Germanique en paix & dans la soumission. Il fut très-souvent en guerre avec les barbares des environs du Danube, qui voulurent secouer le joug de la France; mais il les tint soumis au tribut & aux hommages qu'ils lui devoient. Il eut trois fils, qui étant devenus grands, lui firent de la peine; mais il les réduisit & les ramena toujours autant par son adresse que par

sa fermeté. Il pouvoit regarder la peine que lui firent ses enfans comme la punition de celle qu'il avoit lui-même causée à son pere Louis le Débonnaire , dont la mort lui fut imputée , parce que ce prince prit le mal dont il mourut en marchant avec une armée dans un temps très-rude pour châtier sa révolte. Après la mort de son pere , il suivit moins son antipathie que ses véritables intérêts, en s'unissant avec Charles son cadet contre leur aîné ; qui vouloit les perdre tous deux. Délivrés de cet ennemi commun, ils furent ensemble tantôt bien , tantôt mal ; tantôt en paix , tantôt brouillés ; mais il porta toujours la guerre dans le pays ennemi , & ne l'eut jamais chez-lui. On le loue de beaucoup de piété , & on ne lui reproche nulle part aucune débauche. Il étoit bien fait , de belle taille , d'un air mâle , mais affable , de belle humeur , de beaucoup d'esprit , bienfaisant , punissant avec peine & répugnance les plus grandes fautes , & rarement par la mort des coupables. Tel étoit Louis , dit d'abord dans l'histoire Louis de Baviere , & depuis Louis de Germanie. Sous ce nom étoit compris un fort grand pays ; savoir , l'ancienne France au-delà du Rhin , la Saxe , la Turinge , la Baviere , la Pannonie , le pays des Grisons , sans ce qui étoit en-deça du Rhin , & la partie du royaume de Lorraine qu'il avoit héritée de son neveu Lothaire , fils de l'empereur Lothaire , & qu'il avoit cedée depuis à Louis II. empereur son neveu : mais soit que ce traité n'eût pas été exécuté , soit qu'après la mort de l'empereur il s'en fût rendu maître de nouveau , il la possédoit quand il mourut.

876.

Ibid.

Ses trois fils Carloman , Louis & Charles entrèrent par sa mort chacun en possession de la partie de son état , qu'il leur avoit assignée quatre ans auparavant dans la diete de Forcheim. Carloman l'aîné eut la Baviere , la Bohême , la Carinthie , l'Esclavonie , & tous les pays dépendans de l'empire de France en descendant le Danube ; c'est-à-dire , l'Autriche d'aujourd'hui , & une partie de la Hongrie. Louis eut la Franconie , la Saxe , la Frise , la Thuringe & la basse Lorraine , Cologne & quelques autres villes sur le bord du Rhin. Charles appelé dans l'histoire Charles le Gros ou Charles le Gras , eut l'Allemagne , & sous ce nom étoit compris tout ce qui est au-delà du Mein jusqu'aux Alpes , & avec cela quel-

Partage de ses états entre ses trois fils.
Annales Fuldens.
Annales Metens.

876.

L'empereur veut avoir part à la succession, & marche à Cologne.

quès villes qui avoient été autrefois du royaume de Lorraine, mais qu'on ne nomme point. J'appellerai désormais Carlotman roi de Baviere, Louis roi de Germanie, & Charles roi d'Allemagne, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'empire, où il fut élevé quelque temps après.

Ce partage avoit été si bien réglé par le feu roi de Germanie, qu'il n'y eut aucune contestation entre les trois princes. Mais l'empereur dont l'ambition croissoit à proportion de sa puissance, voulut aussi avoir part à la succession, & rentrer en possession de la partie du royaume de Lorraine, dont les peuples de cet état l'avoient rendu maître autrefois, & que le roi de Germanie l'avoit obligé de lui céder. Son dessein étoit aussi de s'emparer de Mayence, de Wormes, de Spire; & de toutes les places qui sont sur le bord du Rhin du côté de France. Il n'eut donc pas plutôt appris la mort de ce prince, qu'il partit de Chiersi où il étoit, & alla à Metz. Il envoya devant lui diverses personnes, pour gagner par argent & par promesse les plus considérables du pays en sa faveur, & les engager à le reconnoître pour le souverain, comme ils avoient fait autrefois. Il changea néanmoins de pensée, & au lieu d'aller à Metz, il prit à gauche, & marcha à Aix-la-Chapelle, & delà à Cologne, ayant toujours avec lui les légats du pape.

Louis de Germanie lui envoie des ambassadeurs.
Annales Bertiniani.

Il reçut là une nouvelle fâcheuse, qui l'inquiéta beaucoup. C'est qu'une flotte de Normans de près de cent voiles étoit entrée dans la Seine. Il n'abandonna pas toutefois pour cela son entreprise, dans l'esperance que les seigneurs & le peuple du pays ne seroient pas long-temps sans se donner à lui. Mais Louis de Germanie parut aussi-tôt vis-à-vis de Cologne, de l'autre côté du Rhin, avec une armée de Saxons, de Thuringiens & de François de la France Germanique, pour tenir au moins les esprits en suspens; & ce fut aussi par la même raison qu'il envoya à l'empereur des ambassadeurs, pour le prier de ne point envahir un pays qui ne lui appartenoit point, & d'en user avec lui comme un oncle avec un neveu, qui l'honoroit fort; mais ils ne purent rien obtenir.

Il passe le Rhin avec son armée.

Alors le roi de Germanie ordonna dans son camp des prières, des jeûnes, & d'autres semblables exercices publics de piété, pour attirer le secours de Dieu sur son parti. On en railla

railla dans le camp de l'empereur, où l'on apprit cependant bientôt après avec quelque surprise, que l'armée Germanique avoit passé le Rhin vers Andernac; ce qui marquait que cette dévotion du roi de Germanie n'étoit rien moins que l'effet de la crainte.

876.

Quand ce prince eut passé le Rhin, il fit cantonner sa cavalerie en divers quartiers séparés pour la commodité des fourrages, & envoya de nouveau demander la paix à l'empereur.

Charles reçut mieux les ambassadeurs, qu'il n'avoit fait la première fois. Il leur fit entendre qu'il traiteroit volontiers avec son neveu, & qu'incessamment il lui enverroient les propositions qu'il avoit à lui faire.

C'étoit un artifice pour l'amuser & pour le surprendre: car dès la même nuit il partit sans bruit, & fit marcher ses troupes, partagées en quantité de petits corps, par des chemins écartés & très-difficiles, pour tomber sur le roi de Germanie, lorsqu'il y penseroit le moins, & par les endroits où il ne devoit pas l'attendre.

L'empereur tâche de l'amuser & de le surprendre.

Si-tôt qu'on s'aperçut à Cologne du mouvement de l'armée, qui campoit sous les murailles, Vilbert qui en étoit archevêque, vint trouver l'empereur, pour lui représenter les suites du dessein qu'il prenoit, & le conjurer de prendre des pensées de paix; mais il ne fut pas écouté, & l'armée se mit en marche.

L'archevêque rentra dans la ville, & fit partir sur le champ un prêtre qui connoissoit parfaitement le pays, pour donner avis à Louis de la marche & du dessein de l'armée Françoisse. Ce prêtre arriva heureusement au camp du roi de Germanie, qui ramassa promptement le plus de troupes qu'il lui fut possible, & envoya ordre aux plus éloignées de s'avancer, & de le venir joindre en diligence. L'armée de l'empereur étoit de plus de cinquante mille hommes, celle du roi de Germanie étoit moins nombreuse, & il n'en avoit alors avec lui qu'une partie. Il résolut cependant d'attendre l'ennemi, & de suppléer au petit nombre par l'avantage des postes dont il se faisoit, & il recommanda à tous ses gens de mettre sur leur habit quelque chose de blanc, pour se reconnoître dans la mêlée.

*Annales Bertiniani.
Fuldenses.
Mesenies.*

876.

*Il l'attaque au
bourg de Megen.*

L'empereur en arrivant fut bien surpris de voir qu'on l'attendoit ; & cela ne l'empêcha pas de commencer l'attaque au bourg de Megen.

Les Saxons défendoient ce poste , & s'y maintinrent quelque temps : mais enfin accablés par le nombre , ils commencerent à plier ; le roi de Germanie étant accouru à cet endroit , fit avancer les troupes Germaniques , qui prirent les François en flanc , & les enfoncerent. Le comte Reginart qui portoit l'étendart impérial , fut tué dès la première charge avec plusieurs autres des plus considérables officiers , & il se fit là un grand carnage des François.

Ce mauvais succès rebuta les troupes impériales , à qui on avoit promis une victoire assurée , & le pillage d'un camp surpris qui ne résisteroit point. La marche avoit été longue & rude par des chemins très-difficiles & par une pluie continuelle. Les chevaux étoient lassés & rebutés , & ne sentoient plus l'éperon. Au contraire, ce premier avantage avoit animé les troupes de Germanie , qui grossissoient à tous momens , & que leur roi qui avoit pris à loisir son plan de défense , rangeoit en bataille à mesure qu'elles arrivoient. Tout étoit en ordre d'un côté , & de l'autre tout en désordre.

*L'armée Fran-
çoise est mise en
déroute , & l'em-
pereur obligé de
prendre la fuite.*

Le roi de Germanie pour ne pas laisser rallentir l'ardeur de ses soldats , fit charger de tous côtés les François , qui plierent par - tout. L'horreur des tenebres dans un pays inconnu augmentoit la consternation : en peu de temps toute l'armée Française fut en déroute , & l'empereur obligé de prendre la fuite pour n'être pas enveloppé.

*Il convoque une
diète à Saumouci.*

Les vivandiers de l'armée , & tout le bagage qui avoit suivi , embarrassant les défilés , arrêtoient les fuyards , & donnerent aux ennemis tout le temps de les joindre ; & ils en firent un horrible massacre. On fit un grand nombre de prisonniers ; les payfans s'étant attroupés de toutes parts , tuoient ou dépouilloient tous ceux qui s'étoient écartés des grands chemins pour se sauver dans les bois & dans la campagne. Tout le bagage fut pris & pillé , & l'empereur arriva presque seul au monastere de saint Lambert sur la Meuse. Ce combat se donna à la fin de la nuit du huitieme d'Octobre de l'an 876. & tel fut le succès d'une entreprise d'abord assez bien concertée & assez bien conduite , mais qui ayant été l'effet de beau-

coup de mauvaise foi , ne devoit pas être plus heureuse. Le fruit de la victoire du roi de Germanie fut la gloire d'avoir vaincu un ennemi beaucoup plus fort que lui ; d'avoir maintenu la plus grande partie de ses sujets dans l'obéissance , & des'être conservé cette partie du royaume de Lorraine qu'on vouloit lui enlever. Le jour de devant la bataille, l'empereur avoit envoyé à Héristal sur la Meuse l'impératrice, qui l'avoit suivi à l'armée , & qui étoit enceinte. Elle ne s'y crut pas en sûreté après la défaite , & voulut gagner Epternac au pays appelé aujourd'hui Luxembourg. La frayeur la fit accoucher en chemin d'un fils qui mourut peu de temps après , & qui tout nouvellement né qu'il étoit , fut porté avec l'impératrice jusqu'au lieu que je viens de dire. L'empereur l'y vint trouver pour la rassurer ; & ensuite il convoqua une diète pour le quinzième jour d'après la saint Martin à Saumouci , maison royale proche de Laon , afin d'y délibérer sur la situation présente des affaires , qui lui causoit beaucoup d'embarras.

876.

Ibid.

Une bataille perdue , & une grande armée taillée en pièces , l'union très-étroite des rois de Germanie , de Bavière & d'Allemagne , une nombreuse flotte de Normans dans la Seine , qui avoient pris Rouen , & par-dessus tout cela les lettres pressantes que lui & l'impératrice recevoient de la part du pape touchant le désordre des affaires d'Italie , où les Sarasins faisoient des ravages continuels , où le duc de Bénévent & les Grecs entretenoient des intelligences secrètes avec ces infidèles , la défiance qu'on devoit avoir de plusieurs seigneurs du pays , sans parler des raisons qu'on avoit d'appréhender que le roi de Bavière ne formât quelque dessein sur l'Italie , pour faire diversion en faveur du roi Louis son frère , c'étoient les conjonctures embarrassantes où se trouvoit l'empereur.

Conjonctures fâcheuses où il se trouve.

Verus Chronic. in Hist. Norman. Tom. III. Cong. Gall.

On ne délibéra néanmoins à Saumouci que sur ce qui étoit le plus pressé ; savoir sur les moyens d'écarter les Normans. L'empereur leur envoya un seigneur nommé Conrad , & quelques autres , pour les engager à la paix ; & cependant on fit marcher beaucoup de troupes de ce côté-là , qui les obligèrent à se retirer , ou du moins qui empêchèrent leurs courses. On remit les autres points à un autre temps. Une pleu-

On fait marcher des troupes contre les Normans.

876.

resie dangereuse dont l'empereur fut attaqué quelque temps après, & dont on crut qu'il mourroit, fit encore différer le remede de tant de maux pressans, & ce retardement les em-pira beaucoup.

La maladie de ce prince donna de grandes inquiétudes au pape ; mais quand il le fut guéri, il ne se passoit point de mois qu'il ne lui écrivit de nouvelles lettres, & qu'il ne fit partir de nouveaux envoyés, pour presser son départ ; car l'empereur lui avoit promis d'aller bientôt lui-même en Italie avec une armée.

877.

Tom. III. Conc.
Gall.

Pour l'engager à le faire plus volontiers, il assembla un concile à Rome au mois de Février, où il fit confirmer de nouveau l'élection de ce prince, & son élévation à l'empire, anathématisant tous ceux qui oseroient encore s'y opposer : & il lui envoya une palme benite, comme une marque anticipée de la victoire qu'il devoit remporter sur les ennemis de Dieu & de l'église, s'il se hâtoit de venir les combattre.

*L'empereur passe
en Italie avec
l'impératrice.*

*Capitula Caroli
Calvi.*

L'empereur sur ces instances réitérées du pape, résolut enfin de passer en Italie, & de conduire une armée à Rome, pour réduire les Sarasins & le duc de Benevent. Il tint pour cela une diete générale à Chiersi le premier de Juillet, dont le sujet principal fut la sûreté du royaume pendant son absence, tant contre les entreprises des rois ses neveux, que contre les brouilleries qui pourroient arriver au-dedans même du royaume, soit durant son voyage, soit après sa mort, en cas qu'il vînt à mourir en Italie, & il pria fortement les seigneurs & les évêques de n'en pas croire aisément la nouvelle, sur les bruits que ses ennemis ou quelques esprits brouillons pourroient exprès en faire courir. Il nomma de plus divers seigneurs, évêques & abbés, pour composer le conseil de Louis son fils pendant son absence. On voit clairement par les actes de cette diete, combien l'autorité du prince étoit alors partagée entre lui, les évêques & les seigneurs. Après la lecture de tous ces actes, il congédia l'assemblée, & se disposa à partir incessamment pour l'Italie.

*Le pape s'avance
au-devant de lui*

L'impératrice fut du voyage, & elle marcha avec un équipage magnifique. L'empereur porta avec lui beaucoup d'argent : mais il menoit peu de troupes, ayant seulement donné

ordre à ses généraux de le suivre à petites journées avec le gros de l'armée. En arrivant à Orbe au-delà du Mont-Jura, il rencontra l'évêque Adalgaire qu'il avoit envoyé à Rome. Il reçut de cet évêque une copie des actes du concile, où son élection à l'empire avoit été confirmée, & ayant appris que le pape devoit s'avancer au-devant de lui jusqu'à Pavie, il y envoya un de ses principaux officiers, afin de donner ordre à tout ce qui seroit nécessaire pour le logement & la sûreté du pape ; mais l'empereur & le pape se rencontrèrent à Verceil, & de là ils allèrent ensemble à Pavie.

Ils n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils eurent avis que Carloman roi de Bavière entroit en Italie avec une nombreuse armée.

877.
Annales Berri-
niani.

*Le roi de Bavière
y entre avec une
nombreuse armée.*

L'empereur qui avoit peu de troupes avec lui, fut tellement épouvanté de cette nouvelle, qu'il partit aussi-tôt, repassa le Pô, & se retira à Tortone avec le pape qui y couronna l'impératrice, & cette princesse après la cérémonie se retira à Morienne.

L'empereur & le pape passerent quelques jours à Tortone, en attendant les troupes qui avoient ordre de s'y rendre sous le commandement du duc Boson, de l'abbé Hugues, de Bernard comte d'Auvergne, & de Bernard marquis de Languedoc : mais c'étoit en vain qu'on les attendoit.

L'empereur ne fut pas plutôt hors de France, que ces quatre seigneurs avec plusieurs autres conspirèrent contre lui, soit qu'ils désapprouvassent l'expédition d'Italie, qui dégarnissoit la France, & lui ôtoit toutes ses meilleures troupes, la laissant exposée aux courses des Normans & des armées de Germanie ; soit qu'ils eussent quelques intérêts particuliers en vûe, comme la suite le fit voir, au moins à l'égard du duc Boson, qui étoit beau-frère de l'empereur, & que ce prince avoit trop élevé & rendu trop puissant. Quoi qu'il en soit, & quels que fussent leurs motifs, ils demeurèrent en France avec les troupes ; ce qui ayant beaucoup augmenté la frayeur de l'empereur & du pape, l'un s'enfuit au plus vite à Rome, & l'autre se retira vers Morienne, où l'impératrice étoit déjà arrivée.

*Conspiration contre
l'empereur.
Ibid.*

877.
Carloman reprend la route de Baviere.

Ce qu'il y eut en cela de bisarre, fut que tandis que l'empereur fuyoit vers la France, sur la nouvelle de l'approche de l'armée de Carloman, ce roi lui-même reprit la route de Baviere avec précipitation, sur un faux bruit que l'armée Francoise avec tous ses généraux avoit joint l'empereur, & que ce prince avec le pape venoit tomber sur lui, chacun se faisant peur l'un à l'autre, se donnant mutuellement, & prenant en même-temps l'alarme.

L'empereur est empoisonné par un médecin Juif.
Ibid.

Le sort de ces deux princes fut encore semblable en un point ; c'est que dans leur fuite ils tomberent tous deux malades à la mort ; mais avec cette différence, que Carloman en réchappa, & que Charles mourut. Sa maladie n'étoit qu'une fièvre, dont le danger n'ôtoit pas toute esperance : mais un médecin perfide, Juif de nation, nommé Sedecias, en qui il avoit toute sa confiance, l'empoisonna par une poudre qu'il lui fit prendre comme un remede souverain contre son mal. Ce fut dans le chemin au passage du Mont-Cenis qu'il prit ce poison, & il en fut si mal quelques heures après, qu'il fut obligé de s'arrêter en un bourg nommé Brios dans une chaumine de paysan. L'impératrice s'y rendit de Morienne, & il y expira onze jours après avoir pris la potion empoisonnée, c'est-à-dire, le sixieme d'Octobre, la seconde année de son empire, la trente-huitieme de son regne, & à l'âge de cinquante-quatre ans.

Son caractère.

Ce fut un prince que tantôt son malheur, & tantôt son peu de conduite mirent plusieurs fois à deux doigts de sa perte. Tout prêt à succomber à sa mauvaise fortune, & n'ayant pas les qualités nécessaires pour la surmonter, certaines conjonctures aussi heureuses qu'imprévûes, le tiroient des mauvais pas où il s'étoit engagé. Il étoit moins brave qu'artificieux ; d'un génie ambitieux & entreprenant, mais peu capable de bien soutenir ses entreprises. Il ne se fit ni assez aimer, ni assez craindre de ses sujets, dont les uns le méprisoient, les autres par compassion pour lui & par jalousie pour leurs égaux prenoient son parti. Son regne aussi-bien que celui de son pere, fut le regne des évêques, qu'il commençoit cependant à ne plus tant ménager, depuis qu'il se vit empereur. L'audace ou

plûtôt la tyrannie des seigneurs particuliers, dont les comtés ou gouvernemens devinrent héréditaires, augmenta beaucoup sous un si foible regne. On le loue d'avoir aimé les lettres & les savans, & d'en avoir fait venir en France des pays les plus éloignés, par les avantages qu'il leur faisoit. On le préfère même en cela à son ayeul Charlemagne: mais c'est dans un panégyrique qu'on lui adresse à lui-même. C'est apparemment à ces savans qu'il favorisoit qu'il est redevable du nom de Grand, qu'on lui donne en divers anciens monumens. Il survécut à tous ses freres & à plusieurs de ses neveux. Il fut le plus puissant de tous ces princes, si l'on mesure sa puissance par la grandeur de ses états, & depuis lui, nul de la lignée de Charlemagne en France n'eut une domination aussi étendue. Il auroit pû par ce moyen rétablir la splendeur & la dignité de cette branche de la maison impériale, s'il avoit eu le loisir de le faire, & en même-temps assez de courage, une fermeté, & une prudence proportionnée à la grandeur de son empire.

Après sa mort on embauma son corps dans le dessein de le transporter à saint Denys: mais le poison y avoit causé une telle corruption, qu'on fut obligé de le mettre en terre à Nantua, monastere du diocese de Lyon dans la Bresse. Quelque-temps après on transporta ses os à saint Denys; on voit au moins son tombeau au milieu du chœur de cette noble & fameuse abbaye: mais on convient que ce tombeau n'est pas de ce temps-là.

Charles avant que de mourir, avoit mis entre les mains de l'impératrice un acte scellé de son sceau, par lequel il déclaroit son successeur Louis son fils, qui lui étoit resté seul de tous ses enfans mâles. Il joignit à cet acte l'épée qu'on appelloit l'épée de saint Pierre, sans doute parce qu'elle avoit été benite & donnée par le pape, & il ordonna qu'on la ceignût au prince son fils, lorsqu'on le déclareroit roi; soit que ce fût une coutume déjà établie d'en user ainsi, soit que ce fût une dévotion particuliere de Charles envers saint Pierre & envers le saint siège. Outre cette épée, il confia encore à l'impératrice le manteau royal, la couronne & le sceptre, en lui don-

877.

Henrici Monachi
Epist. ad Car.
Imp. Vide Mabil-
lon. in Analect.
Tom. I.

*Il est enterré à
Nantua.*

Annales Berri-
niani. Metenses.

*Louis son fils est
déclaré son suc-
cesseur.*

Annales Berri-
niani.

1

1









